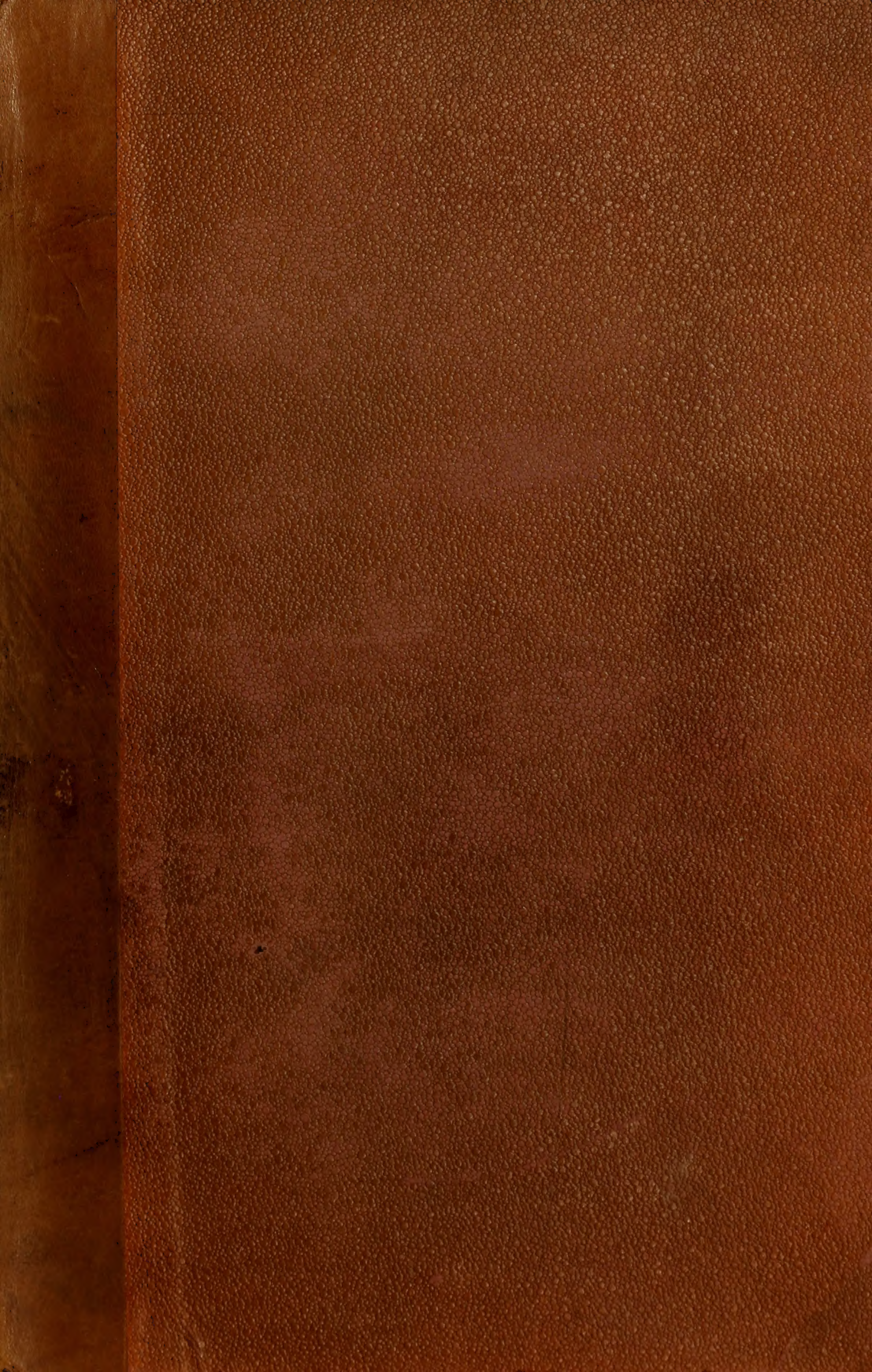
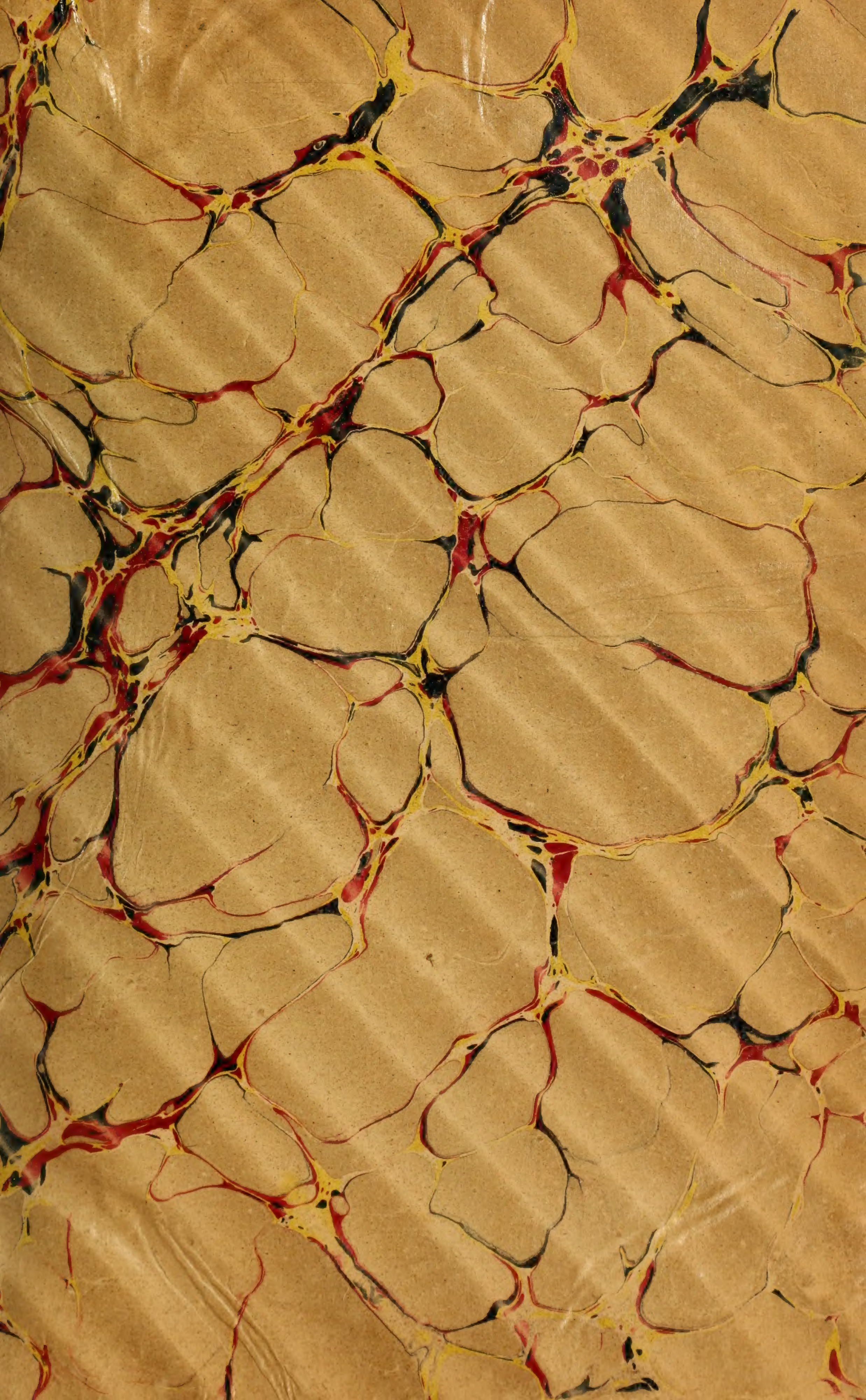






SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

BOSSUET.

Imprimerie de Vrayet de Surcy et Cie, rue de Sèvres, 37, à Paris.

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*;

ENFIN COLLECTION INTEGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-QUATRIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE BOSSUET. (PREMIÈRE PARTIE.)

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.
1846.

NOTICE SUR BOSSUET.

Nous ne donnons de Bossuet qu'une très-courte notice biographique, les diverses préfaces répandues dans l'ouvrage faisant connaître surabondamment ce prince de nos orateurs.

Bossuet (Jacques-Bénigne) est né à Dijon en 1627 d'une famille de robe, noble et ancienne. Dès son enfance il laissa voir ce qui devait lui attirer l'admiration publique. Il fut, dit-on, destiné au barreau et au mariage ; mais le contrat entre lui et Mlle Devieux n'a jamais existé. Après ses premières études, Bossuet, âgé de 15 ans, vint à Paris, en 1642 ; il reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz où il était chanoine, il s'étudia à à former son esprit et son cœur. Les protestants furent l'objet de son zèle, et il en ramena plusieurs dans le giron de l'Eglise. L'éclat de ses succès le fit appeler à Paris. A l'âge de 34 ans, il prêcha l'avent à la cour, en 1661, et le carême en 1662. L'évêché de Condom fut la récompense de son carême de 1666, et de son avent de 1668. En 1670, le 23 septembre, le roi lui confia l'éducation de M. le Dauphin. L'année suivante il se démit de son évêché ; ce fut vers ce temps qu'il prononça l'Oraison funèbre de Madame Henriette d'Angleterre, morte subitement. C'est dans ce genre d'éloquence que l'illustre orateur, profitant de l'autorité de son ministère, fait servir les tristes trophées de la mort à l'utile instruction des vivants. Son éloquence étonne l'esprit, ravit l'admiration, arrache les larmes du sentiment ; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de son âme et de son génie ; sa parole captive, maîtrise tous les esprits ; elle confond par des accents terribles la vanité des grandeurs humaines. Quel tableau de la mort dans l'éloge de la princesse dont nous venons de parler ! Mais c'est surtout dans l'Oraison funèbre du grand Condé, que luttant, pour ainsi dire, corps à corps avec la mort, il dévoile toute la grandeur de son génie. Après les Oraisons funèbres, Bossuet semble avoir transporté toute sa sublimité dans son *Histoire universelle* dont les trois parties son autant de chefs-d'œuvre. On trouve la même profondeur dans la *Politique tirée des paroles de l'Ecriture sainte*. Les soins que Bossuet s'était donnés pour l'éducation du Dauphin furent récompensés, en 1680, par la charge de premier aumônier de Madame la Dauphine, par l'évêché de Meaux en 1681, par une charge de conseiller d'Etat en 1697, et, l'année suivante, par celle de premier aumônier de Madame la duchesse de Bourgogne. Tout le monde connaît les démêlés de Bossuet avec Fénélon au sujet des *Maximes des saints*, dans lesquels les deux antagonistes demeurèrent fidèles aux principes les plus purs de la foi. Les œuvres de Bossuet ont été reproduites en beaucoup d'endroits plus ou moins fidèlement : les deux premiers volumes sont consacrés à l'*Ecriture sainte* ; le 3e renferme l'*Exposition de la doctrine catholique* ; le 4e la *Défense des variations*, *avertissements et conférences avec le ministre Claude* ; le 5e traite de la *Communion sous les deux espèces* ; le 6e et le 7e, *Ecrits sur le quiétisme* ; 8e, *Discours sur l'histoire universelle* ; 9e et 10e, *Ouvrages divers de piété* ; 11e, *Abrégé de l'Histoire de France* ; 12e, *Défense de la déclaration du clergé de France sur la puissance ecclésiastique* ; nous ne parlerons pas de plusieurs autres ouvrages attribués à Bossuet, parce qu'il y a des motifs de douter qu'ils soient sortis de sa plume. Le style de Bossuet, sans être châtié et poli, est plein de force et d'énergie ; il ne marche point sur les fleurs, mais il va rapidement au sublime. Massillon, dans l'*Eloge de M^r^ le Dauphin*, en a fait le portrait suivant : « L'homme d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera toujours honneur dans tous les siècles ; un évêque au milieu de la cour ; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Eglises, la terreur de toutes les sectes, le Père du XVIIe siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse. » Cependant, Bossuet, malgré ses grands talents, n'a pas été exempt des traits de la calomnie ; le vice, l'erreur, qui ont constamment été l'objet de son zèle, ne l'ont point épargné.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1808.

Enfin, après une longue attente, la Providence a voulu mettre au jour les sermons de Bossuet, si célébrés et si peu connus. Personne n'ignorait avec quelle réputation il avait rempli le ministère de la parole, à la ville et à la cour ; mais aussi plus l'idée qu'on avait conçue du mérite du prédicateur était grande, plus étaient vifs les regrets que causait la privation de tant de discours si dignes d'être recueillis. Soixante ans s'étaient écoulés depuis la mort de leur auteur, sans que personne pensât à faire les recherches nécessaires pour découvrir un si riche trésor. Il semblait au contraire que tout concourait à l'ensevelir dans un éternel oubli, puisque les faux récits que l'on avait adoptés sur la manière dont Bossuet préparait ses sermons, ne permettaient pas même de songer à prendre des moyens pour se les procurer. Plus ils étaient estimés, moins on osait se promettre de les posséder quelque jour ; et pour se consoler de leur perte, on aimait à se persuader qu'ils n'avaient jamais existé.

Dieu permettait cette erreur innocente, parce qu'il a son temps et ses règles pour la distribution de ses bienfaits. Mais dès que le terme marqué dans ses desseins s'est trouvé accompli, il a levé le sceau qu'il avait mis sur ce dépôt précieux; et sans peine, sans recherches, les sermons de Bossuet se sont comme trouvés sous la main.

M. l'évêque de Troyes en devint possesseur au décès de Bossuet, son oncle, et nous voyons, par les copies qu'il a lui-même faites de quelques-uns de ces sermons, qu'il n'ignorait pas absolument les richesses dont il était dépositaire. Les difficultés qu'il rencontrait pour mettre en ordre tous ces discours, l'auront peut-être empêché de penser à en donner une édition.

Après la mort de M. l'évêque de Troyes, M. le président de Chazot, son neveu, les recueillit avec bien d'autres manuscrits de M. l'évêque de Meaux : ils sont restés dans sa famille jusqu'au moment où notre édition a été entreprise. A peine était-elle commencée, que madame de Chazot, M. de Montholon, son frère, et M. Choppin d'Arnouville, son gendre, se sont empressés, aux premières sollicitations, de nous communiquer tous ceux qu'ils pouvaient encore posséder : nous ne saurions trop louer la bonté, le zèle et la générosité qu'ils nous ont témoignés dans cette occasion. C'est parmi la multitude des manuscrits dont ils nous ont enrichis, que nous avons découvert la plupart des sermons que nous publions aujourd'hui.

Jamais nous n'exprimerons assez exactement l'état informe où ces sermons étaient réduits, et la répugnance que l'on pouvait sentir, en les examinant, à entreprendre de les transcrire. Tous étaient sur des feuilles volantes, fort confuses, dont le caractère, très-mauvais, demandait une étude particulière, pour ne point se méprendre dans la lecture. Mais ce n'était là qu'une petite partie des difficultés qu'ils présentaient. Remplis de ratures, ils étaient chargés, dans les interlignes, d'une écriture extrêmement menue, beaucoup plus indéchiffrable que celle du corps du manuscrit; et les mots, souvent ajoutés par-dessus, pour servir de variantes, venaient encore augmenter la confusion et l'embarras. Une multitude de transpositions presque inintelligibles, des additions de toute espèce, dont il fallait en quelque sorte, deviner la place, pour trouver l'ordre et le fil du discours, étaient seules capables de décourager la meilleure volonté. Grand nombre de textes latins, pour l'ordinaire sans citations, et qu'il était souvent nécessaire de consulter dans les auteurs, soit pour en compléter le sens imparfait dans le manuscrit, soit même pour lire et bien entendre ce qui s'y trouvait marqué, rendaient encore le travail infiniment long et pénible. Mais nous tenterions en vain de faire ici l'énumération de tous les obstacles qu'on avait à surmonter, pour réussir à donner ces manuscrits au public; il faut les voir, les examiner, si l'on veut en prendre une juste idée, et bien juger des peines et du temps que ce travail exigeait.

Enfin, après beaucoup de patience, d'étude et d'application, aidés du secours de Dieu, nous sommes parvenus à mettre les sermons de Bossuet en état de paraître. L'importance des matières, le mérite de l'auteur, le bien de l'Église, nous ont soutenus dans une entreprise si pénible et si rebutante. Mais nous serons bien dédommagés, si nos soins peuvent servir à faire connaître et goûter les grandes vérités dont ces sermons sont remplis, et s'ils contribuent à concilier de plus en plus à un écrivain aussi recommandable l'estime et la considération qui lui sont dues.

Quoique nous n'ayons rien négligé pour recouvrer tous les sermons de ce grand homme, nous ne prétendons pas avoir réuni dans la collection que nous présentons au public, tous ceux qu'il a prêchés dans ses différentes stations. Appliqué de très-bonne heure (1) au ministère de la parole, qu'il remplit avec tout l'éclat d'un maître consommé, dans un âge où l'on prend encore des leçons, combien n'a-t-il pas prononcé de discours dignes d'être recueillis? et quelle immense collection ne ferions-nous pas, si nous pouvions rassembler tous ceux qui lui ont mérité une si haute réputation?

Sans parler ici des instructions qu'il a faites, pendant sa licence, dans la maison de Navarre, tous les samedis, en qualité de directeur de la confrérie du Rosaire, de nombre d'autres discours qu'il prononça dans ce collége, en différentes circonstances; des sermons qu'il a prêchés à Metz (2), pendant les six à sept années qu'il y a passées; des conférences qu'il a faites à Saint-Lazare (3), pour les retraites des ordinands, et dans plu-

(1) Bossuet est né le 26 septembre 1627 : sa première station à Paris est de 1659; Mais, dès 1656, il avait fait nombre de sermons qui avaient été très-applaudis. Ainsi il prêchait avec distinction, n'ayant pas encore trente ans, et il n'en avait pas trente-deux lorsqu'il prêcha à Paris son premier carême.

(2) Il serait impossible de rendre un compte exact de tous les sermons que Bossuet a prêchés à Metz tout le temps qu'il y a résidé en qualité de chanoine, d'archidiacre, de grand archidiacre, et enfin de doyen. Il en a fait beaucoup que nous ne connaissons pas; et nous savons que pendant la célèbre mission qui se fit dans cette ville en 1658, il prêchait à la paroisse de la citadelle. Nous approfondirons davantage dans la vie du prélat tous ces faits que nous nous contentons d'indiquer ici. On trouvera dans notre collection quelques-uns des sermons que Bossuet a prêchés à Metz, et deux entre autres pour la fête de tous les saints, qui prouvent combien dès-lors, quoique encore jeune, il avait les vues grandes, et connaissait le fond de la religion.

(3) Bossuet a fait quatre fois ces conférences; deux fois pendant la vie de saint Vincent, à Pâques de 1659, et à la Pentecôte de 1660; et deux fois depuis sa mort, à la Pentecôte de 1665, et à celle de 1669. *Ce fut avec un tel succès*, disent nos Mémoires, *que les Ordinands choisissaient, pour se préparer aux ordres, le temps où l'abbé Bossuet devait faire ses instructions.* M. l'abbé Fleury, qui se disposait à la prêtrise, fut de ce nombre : il se trouva aux conférences de 1669, et forma dès-lors une liaison très-étroite avec Bossuet. Il avait fait aussi en 1665, plusieurs semaines consécutives, des entretiens pour la bourse cléricale du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; et vers le même temps il donna des instructions au séminaire des Trente-Trois, nouvellement établi. Tous ces discours dignes de leur auteur, eurent la plus grande célébrité, et servirent à faire connaître de plus en plus son mérite supérieur.

sieurs séminaires ; enfin des discours qu'il a prononcés à Dijon, sa patrie; sans entrer, dis-je, dans tout ce détail qui serait trop long, il nous suffit de nous arrêter à un certain nombre de sermons que Bossuet a faits à Paris, à ceux qu'il a prêchés à la cour ou dans son diocèse, pour donner une juste idée du mérite de ce célèbre prédicateur.

La première station qu'il remplit à Paris fut celle des Minimes de la place Royale, où il prêcha le carême de 1659, avec un concours universel. Nous avons imprimé dans notre collection une partie assez considérable des sermons que Bossuet fit dans cette église. Il prêcha, en 1661, le carême aux Carmélites de Saint-Jacques. *L'on ne peut avoir un plus grand concours de monde et plus d'applaudissements*, disent les carmélites elles-mêmes dans un Mémoire qu'elles ont fait sur les sermons que Bossuet a prêchés dans leur église. *Je me souviens*, ajoute celle qui a écrit, *que les gens doctes qui y assistaient s'attroupaient ensuite dans notre cour pour en parler ensemble. Les reines vinrent entendre le sermon de saint Joseph.* La même année, Bossuet prêcha l'avent au Louvre, devant le roi, qui en fut si content, qu'il voulut l'avoir pour prédicateur du carême suivant 1662. Ce fut à la fin de cette seconde station que Sa Majesté fit écrire au père de Bossuet pour lui témoigner combien elle était satisfaite de son fils. Il prêcha le carême de 1662 au Val-de-Grâce, à la prière de la reine-mère, fondatrice de ce monastère, qui l'entendit souvent, le regardant, disent nos Mémoires, comme son prédicateur ordinaire. En 1665, il fut choisi pour la station du carême de Saint-Thomas-du-Louvre, où les deux reines et nombre de personnes de la cour l'honorèrent fréquemment de leur présence. Cette même année, il prêcha l'avent, pour la seconde fois, devant le roi. Pendant sa station, il fut appelé pour assister le duc de Foix, malade de la petite vérole, qui s'était mis sous sa conduite, et qui avait beaucoup de confiance en lui. Le genre de la maladie du duc et la circonstance où se trouvait Bossuet rendaient à cet abbé la permission du roi nécessaire pour qu'il pût répondre aux désirs de son pénitent. Le roi, louant le zèle du prédicateur, lui permit volontiers d'aller s'enfermer avec le malade; et comme cela se passait un samedi, il consentit que le sermon manquât le dimanche suivant, afin de donner au duc le temps que son état pouvait exiger. Dans le cours de cette station, on dit au roi que le père de Bossuet était un de ses auditeurs, et Sa Majesté répondit : *Il est donc bien content de l'entendre si bien prêcher?*

Louis XIV trouvait lui-même tant d'attraits dans les discours de l'abbé Bossuet, qu'il le retint, comme il avait déjà fait en 1661, pour prêcher devant lui le carême de l'année suivante 1666. Il remplit cette station à Saint-Germain-en-Laye, où la cour s'était retirée depuis la mort de la reine-mère, arrivée dans les derniers jours de janvier. Bossuet termina son premier discours par un bel éloge de cette princesse.

L'année précédente, 1665, M. Hardouin de Perefixe, archevêque de Paris, avait célébré son synode le 17 juin, et l'abbé Bossuet y prononça l'oraison synodale devant cet illustre et vénérable clergé, qui témoigna beaucoup de satisfaction du discours de l'orateur.

Mais il serait bien difficile de marquer toute la suite de ses prédications ; car, comme l'observe son secrétaire, il en fit un si grand nombre, qu'on ne saurait les indiquer toutes. Pendant le carême de 1668, il fit deux fois la semaine, sur les épîtres du temps, des conférences à la grille des Carmélites de Saint-Jacques, auxquelles la princesse de Conti, la duchesse de Longueville (1) et plusieurs autres personnes distinguées assistèrent. *Ces conférences*, disent les Carmélites dans un Mémoire dont nous avons l'original, *étaient d'une beauté enchantée, et de la plus grande utilité. Il a expliqué*, ajoutent-elles, *divers prophètes, l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques, et ces explications étaient de la même beauté;* mais elles ne furent faites que longtemps après.

J'étais présent, dit M. Ledieu, *à l'explication de l'Apocalypse et du Cantique, qui se fit, à divers temps, en 1680 et 1687, en huit ou dix conférences, et je croyais entendre saint Jérôme, saint Ambroise ou saint Augustin interpréter les saints livres aux vierges chrétiennes.*

M. le vicomte de Turenne ayant embrassé la foi catholique le 23 octobre 1668, Bossuet fit le jour de saint André, pour ce nouveau converti, un sermon aux Carmélites de Saint-Jacques sur la vocation à la foi, dont nous parlerons dans la suite. Il prêcha encore l'avent de la même année à Saint-Thomas-du-Louvre, pour l'instruction de ce respectable néophyte et à sa demande. Beaucoup de personnes de la cour, qui résidait alors à Paris, venaient l'entendre, attirées autant par le spectacle de la piété de l'illustre prosélyte que par la réputation du prédicateur. Enfin, en 1669, déjà nommé à l'évêché de Condom, il prêcha, pour la troisième fois, l'avent devant le roi.

Ainsi nos Mémoires nous indiquent six carêmes prêchés par Bossuet, le premier aux Minimes, le second aux Carmélites, le troisième devant le roi, le quatrième au Val-de-Grâce, le cinquième à Saint-Thomas-du-Louvre, et le sixième encore devant le roi. Il a prêché quatre avents, trois en présence de Sa Majesté, et un à Saint-Thomas-du-Louvre.

On sent déjà combien nous posséderions de richesses si nous pouvions recouvrer tous les sermons que Bossuet a prêchés dans ces différentes stations. Le nombre en devrait être d'autant plus considérable, que nos Mémoires attestent qu'il n'a jamais répété le même carême ni le même avent. Bien supé-

(1) Bossuet, fort considéré de madame de Longueville, a fait aussi très-souvent, avant son épiscopat, dans l'hôtel de cette princesse des conférences où se trouvaient les dames de Charité, que la duchesse assemblait chez elle. Nous avons donné, à la suite du premier sermon pour le premier dimanche de l'avent, l'abrégé d'une de ces conférences, que M. Bossuet écrivit après avoir parlé.

rieur au commun des prédicateurs, il changeait fréquemment de matière et traitait successivement les vérités les plus importantes, les plus convenables à l'état et à la condition de ses auditeurs, les plus propres à nourrir et à éclairer leur piété. Les discours que nous publions le prouvent manifestement, et font voir en même temps qu'il nous en manque beaucoup, puisqu'on trouve souvent plusieurs sermons pour un même jour, tandis que pour d'autres, où il a sûrement prêché, nous n'en avons aucun. Quel vide aussi ne découvrons-nous pas dans notre collection en la comparant avec (1) des listes, quoique fort imparfaites, que Bossuet nous a laissées de ses sermons et qu'il a lui-même écrites! Mais la suite nous montrera encore plus sensiblement que nous ne possédons qu'une très-petite partie des sermons de ce grand homme.

Nous ne parlerons point ici des panégyriques qu'il a faits, des sermons qu'il a prêchés à des vêtures et professions, ni des oraisons funèbres qu'il a prononcées. Ces discours étant réservés pour le premier volume que nous donnerons, ce sera alors le lieu de les faire connaître.

Le prélat choisi, en 1670, pour être précepteur de M. le Dauphin, ne parut plus dans les chaires de Paris que dans quelques occasions assez rares. D'autres occupations, non moins importantes, demandaient tous ses soins et ne lui permettaient pas de vaquer à la prédication. Mais lorsqu'il fut évêque de Meaux, son zèle reprit sa première activité, et il fit un nouvel usage des grands talents qu'il avait reçus de Dieu pour l'instruction des peuples. Entièrement appliqué aux besoins de son diocèse, on le vit en parcourir assidûment tous les lieux, et y répandre comme une pluie les paroles de sa sagesse pour y faire germer des fruits de justice. Jamais pasteur ne fut plus exact à remplir ce devoir si essentiel de sa charge. Toutes les fois qu'il officiait dans sa cathédrale, ce qui arrivait souvent, parce que les solennités réservées à l'évêque, dans l'église de Meaux, y sont en grand nombre, et que Bossuet ne s'en dispensait que rarement; dans toutes ces fêtes, il ne manquait jamais de distribuer à son peuple le pain de la parole divine. Nous avons vu à Meaux, il y a quelques années, un vieillard respectable, qui se rappelait encore d'avoir entendu ces sermons, où l'on accourait de toutes les campagnes voisines, et où le prélat, comme un père au milieu de ses enfants, remontrait à chacun ses obligations, pressait, exhortait les uns et les autres avec une tendresse, un zèle qui marquait l'affection qu'il portait à tous, et combien il désirait leur salut. On trouvera dans notre recueil quelques précis de ces discours, que nous avons cru devoir donner, afin qu'on pût au moins en prendre une idée, puisque les discours entiers nous manquent. Ces canevas ne contiennent que le texte, le plan du sermon et quelques-unes des preuves ou autorités qui devaient servir à établir et développer les différents points.

Mais c'étaient principalement les mystères que ce savant évêque prêchait à son peuple dans les grandes solennités. Il jugeait qu'on ne saurait trop en instruire les fidèles pour affermir leur foi et exciter leur amour envers Jésus-Christ. Dès qu'il commença à exercer le ministère de la parole, il suivit exactement ce plan dans toutes ses stations. Bien différent de ces prédicateurs qui substituent des moralités sèches, des digressions étrangères et ennuyeuses à l'explication des mystères que l'Église célèbre, il s'est toujours appliqué à les développer, à en découvrir l'esprit; et l'on peut dire qu'il n'est jamais plus profond, plus sublime, plus instructif que dans les sermons où il expose nos dogmes les plus relevés. Aussi ne voyait-il qu'avec une peine sensible que les prédicateurs abandonnassent une méthode si utile. Il se plaignait, dans les dernières années de sa vie, de ce qu'on ne prêchait plus les mystères, qu'il croyait cependant d'autant plus nécessaire d'annoncer, que le nombre des libertins se multipliait chaque jour et que les hommes devenaient plus hardis à débiter leurs imaginations pour affaiblir la foi. Le silence des prédicateurs sur cet article lui paraissait une espèce de lâcheté; il lui semblait qu'ils avaient honte de prêcher Jésus-Christ. Et comment, disait-il, veut-on qu'il soit aimé, si on ne le fait connaître? *Quomodo credent ei quem non audierunt* (*Rom.*, X, 14)? C'est ainsi que s'expriment nos Mémoires. Dans les autres temps de l'année, il prêchait en toute rencontre la morale évangélique, comme il convenait, sans néanmoins oublier les points fondamentaux de notre foi, ni aucune partie de la doctrine chrétienne; car il ne pouvait approuver qu'on enseignât la religion imparfaitement.

On conçoit que les sermons seuls que Bossuet a pu prêcher dans son église, pendant l'espace de vingt-deux ans d'épiscopat, formeraient une ample collection, si nous pouvions les réunir. Mais ce n'est encore là que la moindre partie de tous les discours qu'il a faits dans l'étendue de son diocèse. Animé du désir d'instruire pleinement son peuple, de ramener les uns à la foi catholique et de rectifier les mœurs des autres, il fit plusieurs missions à Meaux, à Coulommiers, à la Ferté-sous-Jouarre et ailleurs; et, toujours à la tête des ecclésiastiques qu'il s'était associés, il leur préparait les voies par ses exhortations, il soutenait leurs discours par la force de ses paroles. Notre collection renferme un des sermons qu'il prêcha dans ces missions; c'est l'unique qui paraisse s'être conservé. Il faisait très-régulièrement ses visites épiscopales, qui étaient aussi accompagnées d'instructions relatives aux lieux, aux personnes, aux circonstances. *On le voyait dans les moindres paroisses, laissant là le style sublime, qui n'eût pas été à sa place, descendre à des discours familiers, à des exhortations paternelles, à des instructions convenables à la capacité de ceux qu'il vou-*

(1) On trouvera ces listes à la fin de cette préface.

lait instruire (*Eloge de Bossuet, par l'abbé de Choisy*).

Son éloquence s'accommodait à tous les sujets, aux grandes prédications, aux entretiens ordinaires et aux conférences particulières; toujours simple, naturel, élevé quand il le fallait, pressant, persuasif, plein d'onction, se conciliant d'une manière admirable, comme un autre Augustin, l'attention des esprits les plus tardifs. Quoiqu'il excellât dans tous les genres, l'on peut dire que son grand talent était de savoir se proportionner à son auditoire et de se rendre intelligible et touchant. De là la facilité de traiter toutes sortes de matières, et devant des personnes toutes différentes, avec le même succès et dans le même temps. *Un matin, après avoir tonné contre les péchés capitaux, les inimitiés et les injustices, en une paroisse de campagne, car il était très-véhément orateur, le soir, donnant la confirmation à des religieuses dans une sainte abbaye* (*le Pont-aux-Dames*), *il les éleva jusqu'au sein de la divinité, et leur y découvrit le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils par cette voie d'amour, qui est la source de la sanctification des âmes et de toutes les grâces. Il y aurait,* ajoutent nos Mémoires, *cent exemples à citer de ce caractère.*

Mais surtout dans ses synodes, qu'il tenait très-exactement, avec quelle lumière, lors de l'ouverture, exposait-il les matières qui devaient s'y traiter, et avec quelle force n'en faisait-il pas sentir l'importance! Il excitait par les plus puissants motifs le zèle de ses coopérateurs à concourir au bien de l'Eglise; et, à la fin du synode, son éloquence pathétique employait les plus vives et les plus pressantes sollicitations pour les porter à la pratique de tout ce qui avait été réglé dans l'assemblée. Sa vigilance, toujours infatigable l'engageait encore à venir de temps en temps animer par sa présence et ses discours les conférences que les curés de chaque canton tenaient entre eux, et dont il fournissait les sujets.

Dieu lui avait donné une langue savante, qui ne tarissait jamais à parler de ses vérités. Il avait amassé par la méditation des Ecritures et l'étude de la tradition, un trésor d'où il pouvait tirer sans cesse des choses nouvelles et anciennes, pour former chacun selon son état. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion d'enseigner son peuple, et savait-il rendre toutes ses fonctions instructives. S'il donnait les ordres, s'il administrait la confirmation ou quelque autre sacrement, il en montrait l'excellence et la vertu à ceux à qui il les conférait, et les préparait à les recevoir avec la piété convenable, par des discours pleins de lumière, de feu et d'onction, prononcés avec une gravité qui inspirait déjà le respect et le recueillement. En général, il ne faisait aucune cérémonie, que la parole n'accompagnât l'action, pour en faire connaître l'esprit, et la rendre plus utile à ceux qui en étaient l'objet, ou qui pouvaient s'y trouver présents.

Sans parler ici de ses entretiens et conférences sans nombre avec les protestants, pour les porter à embrasser la foi catholique, dans quel détail nous engagerions-nous, si nous voulions seulement indiquer toutes les instructions qu'il leur donnait, lorsqu'ils abandonnaient l'hérésie! Il ne manquait jamais quand ils faisaient entre ses mains leur abjuration, de leur apprendre combien ils devaient estimer la grâce que Dieu leur accordait, en les retirant de l'erreur et du schisme; et il s'appliquait à les rendre sensibles aux précieux avantages dont ils allaient jouir par leur entrée dans le sein de l'Eglise. Il fit au seul M. Winflou, célèbre anatomiste, qu'il ramena à l'unité catholique, quatre discours analogues aux différents actes qui accompagnèrent ou suivirent sa réconciliation; l'un à son abjuration, qui tira les larmes des yeux aux assistants; le second, en lui administrant la confirmation; le troisième, avant la messe; et le quatrième, en lui donnant la communion. On peut juger par cet exemple de tout ce que le prélat a fait en d'autres occasions semblables, qui sont très-multipliées, et dont nous parlerons dans sa vie.

Tout ce détail, quoique fort succinct, nous laisse dans l'étonnement sur le nombre prodigieux de sermons, discours, instructions que Bossuet a prêchés pendant son épiscopat. Mais que n'aurions-nous pas encore à dire de ceux qu'il a faits sur toute sorte de sujets aux religieuses de son diocèse, qu'il honorait d'une affection si particulière!

Il visitait à propos, disent nos Mémoires, *et consolait par sa parole les vierges chrétiennes, qu'il estimait, avec un ancien Père, la plus sainte portion du troupeau, et la plus digne du soin des pasteurs. Il leur parlait familièrement, et souvent, comme il avait fait aux carmélites de Paris, dans des conférences au parloir, sur un psaume ou quelque endroit important de l'Evangile, pour leur en faciliter la méditation et leur donner le goût et le désir de cette nourriture des saintes âmes. Les filles de la Visitation de Meaux ont été souvent favorisées de ces pieuses et ferventes* ÉLÉVATIONS, *comme il les appelait.* Mais ses soins ne se bornaient pas à quelques communautés. Toujours attentif aux besoins de toutes celles qui lui étaient confiées, il ne se lassait jamais de les instruire, de les encourager par ses puissantes exhortations; si dans quelques occasions des affaires trop urgentes ne lui permettaient pas de satisfaire leur empressement et sa sollicitude pastorale, il accourait au premier moment pour les dédommager, et leur rendait compte, avec toute la bonté d'un père qui s'excuse envers ses enfants, des raisons qui l'avaient obligé de différer.

Il nous est parvenu quelques-uns des discours que le prélat leur a prêchés, qui sont remplis de lumière, et très-propres à nous faire regretter la multitude de ceux qui nous manquent. On en avait conservé un bien plus grand nombre que le temps a dissipés, ou que de fâcheux événements ont anéantis. Aussi, lorsque nous fîmes des recherches dans le diocèse de Meaux, pour y recueillir

ce qui pouvait encore exister, nous disait-on que si l'on fût venu il y a vingt ans, on eût rassemblé des discours de toute espèce du prélat, qui étaient alors répandus en différentes mains. Et peut-on ne pas le présumer; puisque, comme l'atteste M. Ledieu, secrétaire de Bossuet, qui confirme tout ce que nous avons dit jusqu'ici : *Pendant les vingt-deux années de son épiscopat il a donné toute son application à l'instruction des peuples, auxquels il annonçait la parole de Dieu en toute rencontre, selon les grands talents qu'il avait reçus; à l'instruction particulière des prêtres dans les conférences des curés qu'il fréquentait exprès dans tous les cantons pour y répandre la bonne doctrine et les maximes évangéliques de la conduite des âmes, pour inspirer l'amour de l'étude et de la méditation de l'Ecriture sainte; dans les synodes de son diocèse, qu'il a célébrés toutes les années; dans son séminaire par l'instruction des clercs; à la discipline régulière des monastères de filles, par de fréquentes visites et par ses discours.*

Le Père de la Rue n'a pas manqué de relever dans l'oraison funèbre de Bossuet, tous ces grands traits de sa vie vraiment épiscopale. *Pourriez-vous oublier, pasteurs,* s'écrie-t-il, *son assiduité aux synodes annuels, aux exercices des séminaires, aux conférences établies parmi vous, aux missions qu'il envoyait dans vos principales villes, et dont il était toujours l'âme et le chef? Pourriez-vous, heureux troupeau, perdre l'idée de ses soins charitables... à joindre toujours l'instruction familière, insinuante, à l'administration des sacrements, dans la ville et dans la campagne, à vous porter la parole du salut, toutes les fois qu'il officiait solennellement dans cette église?... Mais les compagnes de l'Agneau, les vierges consacrées à Dieu, ne rompront-elles pas le silence de leur solitude, pour informer tout le monde chrétien de sa profonde intelligence à leur faire connaître et aimer l'esprit propre de leur état, à les conduire sûrement dans les voies les plus sublimes, à leur développer les secrets de la vie mystique, à leur ouvrir tous les trésors du véritable amour de Dieu?*

On doit conclure de tous ces faits, que s'il était possible de réunir tous les sermons que Bossuet a prêchés, tous les discours qu'il a prononcés sur tant de matières diverses, aucun des prédicateurs anciens et modernes ne nous en fournirait une plus grande quantité : il égalerait certainement, autant par le nombre que par le mérite de ses discours, ceux d'entre les Pères dont on en a le plus recueilli.

Et qu'on ne nous dise pas que les instructions que Bossuet a pu faire dans son diocèse, eussent été pour la plupart trop simples, trop familières pour pouvoir être données au public, si elles fussent venues jusqu'à nous. Quoi donc, parce que des hommes ne sont pas susceptibles de discours relevés, ne demandent-ils pas également l'attention et les soins des pasteurs! et si les plus illustres ne dédaignent pas de s'abaisser jusqu'à eux pour les instruire, pourquoi craindrait-on de transmettre à la postérité ces beaux monuments de leur zèle et de leur vigilance, plus propres à les honorer que des discours remplis d'éloquence et de traits sublimes? Si l'on voulait retrancher des écrits des Pères leurs catéchèses et leurs homélies, que nous resterait-il des ouvrages de ces grands hommes? et Bossuet, compté avec raison parmi les plus distingués d'entre eux, ne mérite-t-il pas qu'on recueille avec le même soin et autant d'empressement ces titres qui constatent son zèle, sa religion et sa doctrine?

Qu'il est beau de voir un grand génie se mettre à la portée des esprits les plus grossiers; apprendre, pour ainsi dire, la langue de chacun, afin de se rendre intelligible à tous, et se montrer aussi ingénieux à éclairer le paysan, qu'habile à instruire et persuader les plus grands esprits, qu'énergique pour combattre l'erreur et défendre la vérité! Bossuet qui, par son caractère, se regardait, ainsi que son divin Maître, comme envoyé principalement pour prêcher l'Evangile aux pauvres et aux petits, trouvait dans l'exercice de ce ministère une satisfaction, que des hommes qui posséderaient moins l'esprit de la religion ne sauraient goûter. C'était dans cette fonction qu'il témoignait plus de zèle et d'application; et si son éloquence le faisait admirer à la ville ou à la cour, lors même qu'il traitait des vérités les plus communes, sa noble simplicité le rendait encore plus estimable, lorsqu'il expliquait aux ignorants nos plus sublimes mystères. Le propre d'un grand génie, c'est de savoir prendre toutes sortes de formes; et celui qui ne pourrait jamais descendre, manquerait d'une qualité essentielle à sa perfection. Il serait donc certainement glorieux pour Bossuet, qu'on pût connaître tous ces discours, où son cœur et les sentiments de sa tendresse paternelle étaient si bien caractérisés. Ceux qui sont chargés d'instruire, pourraient-ils ne pas désirer de recevoir de la main d'un si grand maître des modèles en tous les genres? Et combien les discours et instructions que ce respectable prélat a pu faire dans l'étendue de son diocèse, seraient-ils propres à animer et diriger le zèle des pasteurs de tous les ordres, puisque ce grand évêque a tout embrassé, et qu'il a étendu sa sollicitude aux moindres objets?

Si nous n'avons point ces discours, ce n'est sûrement pas faute de perquisition : car nous avons mis en œuvre tous les moyens qui pouvaient nous les procurer, en cas qu'ils eussent existé. Nous eussions surtout désiré trouver les discours synodaux que Bossuet faisait à ses curés. M. l'évêque de Meaux a bien voulu seconder nos recherches de sa recommandation, et nous communiquer ce qu'il y avait de relatif à notre objet dans les archives de l'évêché. Mais quel qu'ait été notre zèle et notre empressement, nous n'avons rien pu découvrir qui répondît à nos vœux et à notre attente.

Au reste, il n'est pas étonnant que nous soyons privés de tant de productions si dignes de ce savant prélat : il semble s'être appliqué lui-même à nous les soustraire, par le peu de soin qu'il a eu de les mettre en état de nous être conservées. Personne ne pensa moins à se faire un nom par la multiplicité de ses ouvrages; l'ordre seul de la Providence le déterminait à les entreprendre, et il était nécessaire qu'elle lui fournît des raisons pour l'engager à les publier ou à les transmettre à la postérité. Son détachement sur ce point a été si loin, que de tant de pièces qu'il a composées dans sa jeunesse, qui ont reçu de grands éloges, et dont nous parlerons dans sa vie, aucune n'est parvenue jusqu'à nous. Il fallut même des prières aussi puissantes que des ordres, pour le déterminer à faire imprimer l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, et celle de Madame, sa fille, les deux premières qu'il ait données au public. Animé de ces grandes vues, il disait souvent, qu'il ne comprenait pas qu'on pût faire un écrit, par le seul plaisir d'écrire, et précisément pour se faire imprimer et devenir auteur. Aussi n'en a-t-il jamais produit aucun, que nécessité par les circonstances, et pressé par le besoin de l'Eglise. Il était déjà évêque, et il n'avait encore mis au jour que sa réfutation du Catéchisme de Paul Ferri; et dans la suite de son épiscopat, combien d'ouvrages qu'il entreprit et qu'il ne publia jamais! De là tant d'écrits qui n'ont été donnés qu'après sa mort, parce que les raisons qui l'avaient obligé de les composer ne subsistaient plus, lorsqu'ils s'étaient trouvés en état de paraître.

Qu'on ne demande donc pas pourquoi Bossuet s'est si peu occupé de ses sermons après les avoir prêchés; et qu'on ne soit plus surpris de trouver de si grands vides dans cette importante collection. Appelé au ministère de la parole, Bossuet y donna toute son application, pour s'en acquitter en vrai prédicateur de l'Evangile : mais dès qu'il eut cessé de remplir des stations, il crut avoir achevé à cet égard l'œuvre dont la Providence l'avait chargé, et il oublia ses sermons pour se livrer entièrement aux différents emplois qui lui furent successivement confiés. Puisque le prélat négligeait ainsi ses discours, il n'est pas extraordinaire qu'il s'en soit égaré un nombre considérable. Peut-être les aura-t-il lui-même donnés ou prêtés, sans se mettre en peine d'en réserver des copies ou de les répéter; parce qu'il n'avait plus sur ces productions aucune vue, et qu'il croyait en avoir fait tout l'usage que Dieu demandait de lui.

Mais il est encore une autre cause de la perte de tous les sermons qui nous manquent. Quoique Bossuet, dans le cours de ses stations, écrivît assez souvent ses discours; cependant il se contentait aussi bien des fois de jeter sur le papier son dessein, son texte, ses preuves, sans s'attacher ni aux paroles, ni aux tours, ni aux figures. Il faisait ensuite sur le sujet qu'il avait choisi une méditation profonde dans la matinée du jour qu'il avait à parler; et le plus souvent sans rien écrire davantage pour ne pas se distraire, parce que son imagination allait bien plus vite que n'aurait fait sa main. Maître de ses pensées, il fixait dans sa mémoire jusqu'aux expressions dont il voulait se servir. L'après-dîner il repassait dans son esprit, avec autant de facilité que s'il eût été écrit, le sermon qu'il avait ainsi préparé, y changeant, ajoutant, retranchant comme l'on peut faire la plume à la main. Enfin monté en chaire et dans l'action même du discours, nullement astreint au plan qu'il avait formé, il suivait les impressions qu'il pouvait remarquer dans ses auditeurs; et, oubliant ce qu'il avait d'abord médité, il s'appliquait à rendre encore plus pressants les mouvements qui avaient commencé d'agir sur les cœurs, et qui les avaient ébranlés. Son génie animé dans ces moments par son zèle, lui fournissait les idées les plus frappantes, les traits les plus vifs, les plus propres à assurer le triomphe de la vérité. Mais ce qui faisait alors le sujet de l'admiration des auditeurs, n'est plus aujourd'hui que l'objet de nos regrets; puisque ces pièces n'ayant point été écrites, elles sont perdues pour nous sans ressource.

Lorsque Bossuet fut évêque de Meaux, il prêcha, il est vrai, plus qu'il n'avait jamais fait; mais pour lors il n'écrivait point ses sermons, rarement même en traçait-il le plan et la distribution. Ce fonds inépuisable de doctrine qu'il avait acquis, et cet heureux génie dont Dieu l'avait favorisé, lui donnaient une facilité admirable pour traiter presque sur-le-champ toutes sortes de sujets, et la grande habitude qu'il avait contractée de parler en public, faisait encore qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de préparation pour entretenir son peuple.

Les jours qu'il devait prêcher dans son église cathédrale, après avoir ramassé dans l'Ecriture, dans saint Augustin et ailleurs, ce qui pouvait convenir à son dessein, il réfléchissait dans un grand recueillement sur ce qu'il avait à dire, et, pendant tout l'office, son esprit et son cœur se tenaient fortement élevés vers Dieu, pour recevoir ses plus intimes communications. Quelques moments avant de monter en chaire, il s'enfermait et venait ensuite distribuer, de son abondance, la nourriture céleste à ses peuples qui, dès qu'il avait une fois commencé à parler, l'écoutaient avec une attention et un respect qu'on ne saurait exprimer. La considération actuelle du lieu, du temps, des personnes, le déterminait souvent sur le choix du sujet; et, comme les saints Pères, il accommodait ses instructions, ses exhortations, ses corrections aux besoins présents et aux circonstances où l'on pouvait se trouver.

Mais ce respectable prélat, qui connaissait si bien l'esprit de la religion, n'avait garde, quels que fussent ses talents et son savoir, de s'y confier et d'en attendre le succès de ses paroles; il mettait tout son appui dans la grâce, et n'espérait rien que de la lumière de l'Esprit-Saint. C'est pourquoi, lorsqu'il devait annoncer à ses peuples la pa-

role de vérité, il s'y préparait par une humble et fervente prière, afin d'attirer sur ses discours cette vertu qui pouvait seule les rendre efficaces. *Dans le cours de vingt années*, disent nos Mémoires, *on ne l'a jamais vu monter en chaire, qu'après s'être prosterné en secret aux pieds de son crucifix dans une humiliation très-profonde, pour demander les lumières, la force et l'onction du Saint-Esprit. Aussi lui a-t-on tant de fois ouï répéter, et dans un même discours, cette belle parole de saint Augustin : « Voilà, mes frères, ce que Dieu m'a donné pour vous ;* Hæc donavit *» : et priez-le qu'il me donne la force de vous annoncer jusqu'à la fin les vérités du salut.*

C'était surtout dans une méditation religieuse et profonde de l'Evangile qu'il recueillait les vérités qui devaient faire le fond de son discours, et qu'il puisait l'onction et la piété dont il désirait l'accompagner. Telle était la manière dont ce religieux prélat se préparait aux discours même les plus familiers qu'il faisait partout, en visitant son diocèse. *Je l'admirais,* dit son secrétaire, *allant d'une paroisse à l'autre, l'Evangile à la main, le méditant pour se pénétrer des vérités qu'il voulait annoncer aux plus simples, avec une attention respectueuse et en esprit de prière, plutôt qu'avec ces grandes lumières et cette érudition profonde qui le faisaient admirer des savants, quand il traitait au milieu d'eux les plus hauts mystères et la théologie la plus sublime.* Ce grand évêque jugeait cette méthode si importante, qu'il ne cessait de la recommander aux pasteurs et à tous les ministres de la parole, comme un des moyens les plus assurés pour attirer sur leurs travaux la bénédiction du ciel, et produire des fruits abondants.

Tous les faits que nous venons de détailler, suffisent pour donner au lecteur les éclaircissements nécessaires sur les sermons et discours que nous ne sommes point en état de lui présenter. En vain, pour les recouvrer, multiplierait-on les recherches, on en découvrirait peut-être quelques-uns qui auraient échappé à toutes celles que nous avons faites ; mais toujours en resterait-il un nombre infini qu'on ne pourrait se procurer, parce qu'ils n'ont jamais existé en manuscrits. Il est certain que, depuis la mort de Bossuet, M. l'évêque de Troyes en a distrait une assez grande quantité qui ne sont plus revenus au dépôt commun. Nous sommes bien fondés à l'assurer, puisque nous avons trouvé plusieurs originaux de ces sermons entre les mains de personnes qui les tenaient de ceux mêmes à qui M. de Troyes les avait confiés. Nous ne pensons pas avoir été assez heureux pour rassembler tous ceux qui auront été ainsi dispersés.

Mais au reste, quoique nous ne possédions qu'une petite partie de ce riche trésor, il faut nous consoler, puisque la Providence nous fait ce don contre toute espérance, et que nous avons, en quelque sorte, dans cette portion, la totalité ; parce que toute la doctrine, tout le génie, toute la religion de Bossuet se trouvent renfermés dans ces excellents discours.

En effet, si l'on en considère le fonds, quelle abondance, que de richesses, quelle belle suite de grandes vérités sur tous les points du dogme et de la morale ! Où pourra-t-on puiser une plus grande idée de Dieu et de tous ses attributs? Combien l'orateur nous fait-il admirer cette sagesse qui rappelle tout à soi par une loi immuable ; dont les desseins, formés et conçus dans le sein immense de son éternité, se développent avec tant d'indépendance, et s'exécutent par les obstacles mêmes qu'on leur oppose? Notre foi n'est pas moins frappée du portrait qu'il nous fait de cette Providence toujours attentive au moindre détail des événements, qui gouverne tout par maximes, qui dirige avec tant d'art ce qui semble le plus confus, qui met un ordre si merveilleux dans les plus affreux dérèglements, et qui nous apprend, par toute sa conduite, à ne rien estimer, à ne rien craindre de tout ce qui se termine à la vie présente. Quel respect n'imprime-t-il pas dans les cœurs pour la sainteté de Dieu, toujours inaccessible aux traits de l'impie, toujours inaltérable au milieu des plus grands désordres ? Mais qu'il nous rend terrible et redoutable cette justice à qui rien n'échappe, la règle inviolable de toutes les actions, et le juge inexorable de tous ceux qui l'auront méprisée ! Pour nous consoler et nous encourager, il nous peint aussi d'une manière bien plus touchante la charité inexprimable de cette miséricorde si compatissante, qui s'oppose sans cesse aux coups de la justice, pour nous attirer ; qui nous cherche, qui nous invite, qui nous presse, qui nous embrasse avec la tendresse d'une mère, pour nous persuader qu'elle nous aime et qu'elle veut nous sauver.

Mais il semble s'être surpassé en approfondissant le chef-d'œuvre de la toute-puissance divine, qui éclate dans la sanctification de ses élus. Entrant sous la conduite de l'Apôtre dans ce mystère si digne de notre application, il nous fait considérer avec un doux ravissement, tous les desseins de Dieu rapportés à ses saints, qu'il a mis au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il s'est proposé dans toutes ses entreprises. Les merveilleux moyens que Dieu a trouvés pour unir inséparablement leurs intérêts à ceux de Jésus-Christ, fournissent au prédicateur les vues les plus sublimes ; et il nous transporte d'admiration en nous représentant la manière ineffable dont les bien-aimés de Dieu sont incorporés à ce divin chef, pour recevoir les influences du même esprit, et l'accroissement de la même vie, pour exprimer tous ses traits et devenir en lui et avec lui l'objet des complaisances éternelles du Père.

S'il entreprend d'exposer à l'homme son état depuis sa chute, quelles lumières ne lui donne-t-il pas pour connaître la profondeur de ses plaies et l'étendue de sa misère? Mais ce sage maître ne l'abandonne pas à cette science stérile et désespérante. Après l'avoir ainsi humilié et confondu, il le relève pour

le conduire à Jésus-Christ, afin qu'il y puise une connaissance plus parfaite et plus salutaire de ses maux, et qu'il y trouve le remède à toutes ses infirmités. Jamais il n'est plus docte, plus intéressant, que lorsqu'il explique les caractères de ce divin Sauveur, qu'il fait voir l'accomplissement des prophéties en sa personne, qu'il montre les rapports de ses états avec nos besoins, les admirables proportions de ses souffrances avec nos dettes, et les droits de la justice divine. Il est intarissable sur le mystère de Jésus-Christ crucifié; l'amour infini de ce charitable Rédempteur semble se communiquer au prédicateur, pour lui donner sans cesse des vues nouvelles, des pensées et des sentiments toujours plus extraordinaires. Qu'il prend un noble essor pour nous découvrir l'excellence et les divins attributs de la royauté et du sacerdoce de ce grand roi pontife! Pénétrant en quelque sorte jusque dans les cieux, pour y contempler les fonctions que Jésus-Christ y exerce en sa qualité de Sauveur et de Médiateur, il offre à notre foi les plus puissants motifs de confiance, et les sujets de la plus douce consolation.

Peut-on mettre dans un plus beau jour la divinité de notre religion, que le fait Bossuet? Tous les grands traits qui la caractérisent, sont réunis pour en composer le plus magnifique tableau, et nous en faire sentir le prix et les avantages. L'auguste souveraineté qu'elle a fait paraître dans son établissement, nous prouve sa force et son indépendance : son origine céleste, justifiée de la manière la plus frappante par ces effets étonnants qu'elle a produits dans la réformation du genre humain, nous rassure au milieu de tous ses combats, et lui promet un triomphe éclatant. L'incrédule confondu est forcé de reconnaître la faiblesse de sa raison; et ces hommes profanes, téméraires censeurs des conseils et de la conduite de Dieu, voient en rougissant la cause et le principe de leur irréligion dans le déréglement de leur cœur, dans le désordre de ces passions qu'ils adorent. Mais ce génie si pénétrant ne se contente pas de fixer son attention sur le passé et le présent; il porte encore ses regards sur l'avenir, et, animé d'un instinct prophétique, déjà il prévoit *que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires* (*Serm. 2 pour le second dim. de l'avent, part. 1, vers la fin*). Ne voit-on pas sa prédiction s'accomplir tous les jours.

L'Eglise de Jésus-Christ, cette épouse à jamais chérie, se présente aussi dans ces discours, avec tous les caractères qui peuvent la rendre à jamais vénérable, et porter tous les cœurs à lui vouer le plus tendre et le plus fidèle attachement. Formée par la doctrine de Jésus-Christ, vivifiée par sa mort, et revêtue de l'immortalité de son chef par sa résurrection, qu'elle en exprime merveilleusement la grandeur et la dignité! Mais il fallait encore, pour comble de gloire, qu'elle portât dans le mystère d'unité qui la rend inébranlable, une image de cette unité ineffable qui associe les personnes divines. Aussi, malgré l'effort des persécutions s'est-elle toujours soutenue par sa propre fermeté; malgré les attaques de l'hérésie, elle n'a cessé d'être la colonne de la vérité; et malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité.

Mais nous nous engagerions dans un détail immense, si nous voulions faire seulement l'énumération des grandes vérités que Bossuet traite dans ses sermons. Quelle ample matière, il nous fournirait sur les beautés de la loi divine, lumière de nos esprits, règle de tous nos mouvements, repos de nos âmes; sur les conditions qu'exige l'adoration en esprit et en vérité, qui exclut toutes les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, et bannit toutes les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur; sur le véritable esprit du christianisme, esprit de force et d'amour; sur le caractère distinctif de la nouvelle alliance, qui change la crainte en une chaste délectation; sur la nature et les attributs de la justice chrétienne, qui demande une stabilité capable de fixer notre inconstance; sur les qualités essentielles à la vraie conversion, qui veut des cœurs qui se tournent vers Dieu par un amour assez fort pour les détacher de l'objet de leurs passions; sur l'ordre de l'expiation des crimes, la méthode de les traiter et de les guérir, la nécessité d'une satisfaction qui ait quelque proportion avec leur nombre et leur énormité; sur les funestes effets des rechutes et de l'abus des grâces! Combien de grandes vérités exposées et traitées à fond dans les sermons de Bossuet sur tous ces points si importants! Le juste apprend dans ces discours à connaître le prix du don qui le fait vivre, à craindre tout de sa faiblesse, à ne négliger aucun des moyens qui peuvent le faire persévérer. Le pécheur ému par toutes les considérations qui peuvent le faire trembler sur son état, et soutenu par les vérités les plus capables de ranimer sa confiance, se sent vivement pressé de recourir aux remèdes que la miséricorde lui offre pour sa guérison. Le chrétien, pleinement désabusé de toutes les illusions de la fortune, de toutes les vanités dont le monde se repaît, de tous les honneurs que l'ambition poursuit, conçoit l'estime qu'il doit faire de la vérité qui l'éclaire, de l'amour qui l'attache à la croix de son Sauveur, de la grâce qui lui fait trouver tout son bonheur dans la participation à ses souffrances, sa gloire dans la conformité avec ses humiliations.

Ce ne sont pas seulement les mystères et les dogmes que Bossuet traite avec tant de lumière, d'éloquence et de dignité dans ses sermons, la morale évangélique y est aussi parfaitement développée, et tout y concourt à nous la faire trouver belle et aimable. Elle y est exposée avec cette noblesse qui inspire le respect, avec cette force qui obtient l'acquiescement, avec ces attraits qui gagnent les cœurs. C'est toujours aux grands princi-

pes que le prédicateur rappelle ceux qui l'écoutent, pour les convaincre. Toute la religion ramenée à Jésus-Christ, remplit la haute idée qu'il veut en donner; en réduisant de même toute la morale aux deux grands préceptes de l'amour, il en montre la belle économie, il rend sensible et fait admirer l'ordre et l'enchaînement de toutes ses maximes.

Après avoir établi par les raisons les plus lumineuses et les plus décisives l'obligation et l'étendue de l'amour de Dieu, qui ne doit connaître d'autres bornes dans ses progrès que l'infini, il en fait dériver tous les devoirs envers Dieu et le prochain. L'homme commence par s'attacher à son Dieu, en l'aimant plus que soi-même; et dès-lors triomphant de son amour-propre, il devient capable d'aimer le prochain comme soi-même. Ainsi se forme cette charité fraternelle, dont nous ne pouvons jamais être quittes; que Dieu considère comme une partie de son culte; qui prenant sa source dans l'amour que nous avons pour lui, se répand généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale à leur faire du bien selon toute l'étendue de notre pouvoir; charité qui, pour être sincère, doit nous unir si étroitement, rendre notre alliance si sainte, si ferme, si inviolable, qu'elle ne puisse être troublée par aucune vue humaine, ni ébranlée par aucun intérêt. C'est de là, que Bossuet tire ces grands motifs, ces raisons puissantes qu'il emploie pour nous porter au pardon des injures, pour nous engager à épuiser tous nos efforts, afin d'adoucir nos ennemis, et de les ramener à la paix et à la concorde : enfin, c'est dans le précepte de l'amour qu'il trouve renfermées toutes nos obligations, celle de l'aumône en particulier, clairement prescrite par la charité qui nous détermine la manière de la faire, qui assigne même le fonds qui doit y fournir. Pour exciter plus puissamment dans les cœurs les sentiments de cette charité fraternelle, il les rappelle à la miséricorde si gratuite que Dieu exerce à notre égard, et qu'il nous donne pour modèle et pour règle de celle que nous devons témoigner à nos frères.

Mais qu'il relève l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise, d'une manière bien propre à les consoler, et bien capable de porter les riches non-seulement à les soulager, mais à les honorer même! Attentif à encourager les premiers, il leur apprend qu'ils ont la prééminence dans le royaume de Dieu, que toutes les grâces et les bénédictions leur sont destinées, et, appliqué à confondre l'orgueilleuse présomption des autres, il leur fait voir qu'ils ne sont admis dans l'Eglise qu'à condition d'y servir les pauvres, et qu'ils ne peuvent y avoir de droit ni de privilége que par leur moyen.

Enfin que laisse-t-il à désirer, puisqu'il fixe si exactement les devoirs de tous les états, de toutes les professions, en établissant les règles communes et particulières de cette justice, reine des vertus morales, la loi immuable de tous les hommes, le lien sacré de la société humaine, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion? C'est elle en effet qui maintient l'ordre partout, en renfermant tous les hommes dans leurs limites respectives, en leur inspirant cette volonté constante et perpétuelle de se rendre mutuellement ce qu'ils peuvent se devoir. Quelle paix, quel concert, quelle parfaite harmonie on verrait régner entre tous les membres, si les grands principes que Bossuet développe sur cette matière étaient exactement suivis! Alors, tout empressés d'entrer dans l'esprit immortel qui a fait les lois, nous nous élèverions au-dessus des temps et des affections particulières; chacun se détacherait entièrement de soi-même, pour juger droitement de ses actions, et se réduire à la mesure commune du genre humain. Ainsi tous appliqués aux fonctions qui leur sont propres, dirigeraient leurs vues, leurs desseins, leurs entreprises au bien général de la société.

Ici l'illustre prédicateur présente les plus vives lumières aux grands, aux magistrats, à toutes les personnes qui ont quelque partie de l'autorité publique, pour les éclairer sur l'usage de leur puissance. Il n'oublie aucune des raisons qui peuvent les engager à faire reluire dans leur fermeté à soutenir la justice, dans leur zèle à protéger l'innocence, une image de l'immutabilité du premier Etre, dont ils représentent la grandeur et la majesté parmi les hommes. Bossuet leur apprend qu'ils ne doivent désirer d'autorité que sur eux-mêmes, pour commander à leurs passions, et qu'ils sont obligés de faire servir celle qu'ils peuvent avoir reçue de Dieu, au maintien de sa loi et à l'utilité publique. Puisqu'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, il convient aussi qu'ils portent sur leurs mains le caractère de sa libéralité, qu'ils se montrent les dieux des hommes, en procurant leur bien de tout leur pouvoir; parce qu'ils seraient des idoles inanimées, s'ils se contentaient de humer de l'encens et de recevoir des adorations, sans étendre le bras pour soulager les misérables, et secourir ceux qui sont dans l'oppression.

Les rois mêmes sont instruits à fond dans ces discours de l'excellence de leur dignité, et des grandes obligations qu'elle leur impose. Bossuet nous montre en leur personne un rayon de divinité, qui nous oblige de les révérer avec une espèce de religion, et qui les avertit eux-mêmes d'exercer saintement et divinement une autorité sainte et divine. Placés sur un trône qui appartient à Dieu, qu'ils ne remplissent qu'en son nom, ils n'ont droit d'y commander que selon ses règles; et de tous les hommes aucun ne doit avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus fortement imprimée, que les rois qui en sont l'image vivante. De là ce soin, cette attention qui leur est nécessaire, afin de se conduire en tout par les lumières de la vérité. Mais s'ils veulent la découvrir et la connaître, il faut qu'ils aillent au-devant d'elle; car ils ne sont pas si heureux qu'elle vienne

à eux d'elle-même, de droit fil, ni d'un seul endroit. Pour la trouver, ils ont besoin, pardessus tout, d'un cœur si grand, si élevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité, et qu'il lui cède toujours. Avec ces heureuses dispositions, ils ne sauraient prendre trop de précautions, pour éviter les surprises dans leurs jugements, parce que le vrai trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Aussi infecter ses oreilles, est-ce, au jugement de Bossuet parlant à son roi, un plus grand crime, que d'empoisonner les fontaines publiques et de voler les trésors de l'Etat.

Mais il ne suffit pas aux rois de connaître la vérité, il faut encore que l'usage qu'ils feront de cette connaissance soit réglé par la sagesse, et que la prudence dirige toutes leurs entreprises. L'orateur leur fait sentir combien il est nécessaire qu'ils usent de condescendance, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que l'intérêt public et la sainte autorité des lois n'y mettent point opposition. Il leur apprend qu'ils ne sont revêtus de la puissance de Jésus-Christ, que pour le faire régner; qu'ils doivent se montrer ses fidèles ministres, en se rendant les défenseurs de la foi de l'Eglise, les protecteurs de son autorité et les gardiens de sa discipline. Mais il leur déclare qu'il convient avant tout qu'ils le fassent régner par l'exemple de leur vie chrétienne et religieuse, qui soit une loi vivante de probité, et qui devienne le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux. C'est ainsi qu'ils réussiront à remplir ce devoir si important qui leur est imposé d'élever la vertu, et de travailler à l'étendre, en la délivrant de cette gêne et de cette contrainte où les vices et les désordres la réduisent.

Enfin Bossuet leur enseigne que pour remplir à l'égard de leurs sujets toutes leurs obligations, ils doivent s'en déclarer les vrais pères par la tendresse de leur affection et la douceur de leur gouvernement; prêter à tous une oreille patiente dans leurs besoins, se sentir pressés, autant par leur conscience que par bonté et par l'intérêt de leur propre gloire, à les soulager dans les misères publiques et particulières. C'est dans cette vigueur à maintenir l'ordre, la paix et la justice, dans cette attention à multiplier les effets de leur bienveillance, que réside leur véritable grandeur; ce sont toutes ces vertus qui répandent sur leurs personnes un air de dignité qui les rend vraiment vénérables; car la majesté ne consiste pas dans ce faste, cette pompe extérieure que le vulgaire admire; mais elle est un éclat qui rejaillit principalement de la justice et de toutes les vertus qui en dépendent.

Le zélé prédicateur, après avoir si bien exposé aux puissants du siècle leurs obligations, ne leur laisse pas ignorer que parmi tous les obstacles qui peuvent les empêcher de les remplir le plus redoutable pour eux est la facilité même où ils se trouvent d'exécuter leurs desseins. Non-seulement, comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions, mais il faut encore qu'ils résistent à leur propre puissance, afin de l'empêcher de s'étendre au delà de ses justes bornes. Voilà leur plus grand péril, la difficulté la plus insurmontable qu'ils ont à vaincre.

C'est ainsi que cet orateur vraiment chrétien, bien éloigné de tous les faux ménagements d'une prudence humaine, qui trouve toujours des prétextes pour taire ou déguiser les vérités, savait user de la sainte liberté de son ministère, pour donner à tous ses auditeurs les leçons convenables, et instruire chaque condition des devoirs de son état. Sans sortir des bornes que la prudence et la sagesse lui prescrivaient, il parlait aux grands, aux princes, aux rois, avec cette noble confiance que la vérité inspire; il leur exposait fidèlement les ordonnances du Seigneur, quelque répugnance qu'ils pussent avoir pour leur sainte et salutaire rigueur. Qu'il était ingénieux à profiter de toutes les circonstances pour leur faire connaître l'étendue de leurs obligations! Voyez, lisez tous les compliments qu'il leur fait, vous y admirerez avec quel art il sait convertir les louanges en instructions; avec quelle adresse il oblige ceux à qui il donne des éloges, à rentrer profondément en eux-mêmes, pour y découvrir leurs défauts, pour sentir tout ce qui leur reste à faire, s'ils veulent se rendre dignes d'être vraiment loués.

Bien loin que cette généreuse liberté tournât à la confusion du prédicateur, la vérité, au contraire, récompensait sa fidélité, en lui faisant part de ce respect qu'elle sait se procurer par sa force, son éclat et sa beauté. Bossuet était d'autant plus révéré, qu'il témoignait plus de zèle pour elle, et qu'il se montrait plus dépouillé des vues humaines dans l'exercice de son ministère. *Sage*, est-il dit dans un des éloges de ce grand homme, *mais animé d'un zèle au-dessus des fausses considérations de la chair et du sang, on le vit remplir à la cour toutes les obligations d'un prédicateur apostolique; et ce courage, si rare même dans les premiers siècles de l'Eglise, donna de l'admiration, et lui acquit la haute estime dont le roi l'a toujours honoré* (*Journal des Savants, an.* 1704, *p.* 563).

Mais en vain nous efforçons-nous de donner ici une idée des sermons de Bossuet, elle ne peut qu'être infiniment au-dessous de la réalité; ce ne sera jamais qu'une trop faible image des grandes choses qu'ils contiennent. Il faut les lire, mais les lire avec cette attention, cet esprit de réflexion qui peut en saisir tous les principes, suivre toutes leurs conséquences, voir la liaison du tout, pénétrer la profondeur des vues, et en développer toutes les richesses. Ces discours en effet renferment plus de choses qu'ils n'en présentent après une première lecture. Pour en tirer toute la substance, il est nécessaire d'y revenir plusieurs fois; et plus on les lira, plus on les méditera, plus on y trouvera à prendre et à profiter. Loin de s'en lasser ja-

mais, leur riche fécondité, leurs grandes beautés feront qu'on ne les quittera qu'avec peine, et qu'on y reviendra toujours avec un nouveau goût, un attrait plus vif.

Quoique le commun des fidèles ne soit pas en état de faire une pareille étude des sermons de Bossuet, ils ne lui seront pas moins utiles; car ces sermons, l'expression fidèle des saintes Ecritures, en contractent aussi l'esprit et le caractère. S'ils sont capables d'exercer les génies les plus pénétrants, ils sont également propres à instruire les plus tardifs et les plus simples. Ils y puiseront toutes les vérités nécessaires pour affermir leur foi, soutenir leur espérance, et enflammer leur amour. Combien de lumineux principes pour éclairer leurs doutes, de règles sûres, de grandes maximes propres à diriger leur conduite dans tous les états de la vie! Quiconque cherchera à se bien connaître, qu'il lise ces discours; et retiré de tous les objets extérieurs où il se trouvait comme dispersé, il viendra se recueillir dans son intérieur, pour s'y voir représenté au naturel. Tous enfin apprendront à entrer jusque dans le plus intime de leur cœur, pour y découvrir les artifices de l'amour-propre, discerner dans leurs actions les motifs qui les animent, et savoir se dépouiller d'eux-mêmes, autant qu'il le faut, pour suivre Dieu dans toutes ses voies.

Mais personne ne pourra tirer une plus grande utilité des sermons de Bossuet, que les prédicateurs. Les chaires ne seront jamais mieux remplies, que lorsqu'ils s'appliqueront à imiter ce grand modèle. Ses sermons leur fourniront d'abord le plus grand fonds de doctrine sur presque tous les points du dogme et de la morale. Ils n'y verront ni ces contradictions trop ordinaires aux écrivains peu sûrs dans leurs principes, ni ces affaiblissements qu'a coutume de suggérer une fausse sagesse peu jalouse des intérêts de la vérité; mais ils y admireront une doctrine toujours soutenue, toujours uniforme, depuis les premiers discours qu'il a prêchés dans sa jeunesse, jusqu'aux derniers qu'il a pu faire dans le déclin de l'âge; consanguinité de doctrine bien digne, sans doute, de celui qui a si puissamment confondu les protestants par leurs variations, et si hautement justifié l'Eglise par l'identité de sa croyance.

Outre ce riche fonds de grandes vérités renfermé dans les sermons de Bossuet, que de beautés, de traits merveilleux dans la manière de les présenter n'offrent-ils pas aux prédicateurs! Plus ils les étudieront, plus aussi ils se rempliront de grandes idées, plus ils étendront leurs vues; et sans copier littéralement Bossuet, ils pourront tellement s'approprier ses pensées, qu'elles se transformeront, pour ainsi dire, en celles de leur propre esprit, pour l'agrandir, l'élever, l'enrichir. S'ils s'appliquent à imiter cet excellent Maître, loin de perdre un temps considérable à se tourmenter pour ne produire souvent qu'un vain son, tout au plus propre à flatter l'oreille, ils travailleront à se remplir, à se bien pénétrer des grandes vérités de la religion, qui peuvent seules donner à leurs discours cette force qui atterre, cette éloquence qui enlève, cette onction qui persuade.

L'expérience prouve assez qu'il ne suffit pas de dire des choses bonnes en elles-mêmes, mais qu'il est encore nécessaire de les exprimer de manière que l'auditeur les goûte, qu'il en soit touché, qu'il aime les biens qu'on lui promet, qu'il craigne les supplices dont on le menace, et qu'il haïsse les vices qu'on reprend en lui. Pour cet effet, rien de plus utile que de faire un usage réfléchi et bien réglé des différents genres d'éloquence, de proportionner toutes les parties du discours à son objet, et aux dispositions de ceux à qui l'on parle. Plus le sujet qu'on traite est de conséquence, plus ceux qui nous écoutent y témoignent d'opposition, plus on est obligé d'employer les dernières ressources de l'art, tout ce que l'éloquence peut fournir de plus pathétique, de plus puissant et de plus sublime. Ainsi l'orateur chrétien qui veut persuader quelque vérité importante, mais contredite, ne doit pas se contenter d'enseigner pour instruire, ni même de plaire pour fixer l'attention de ses auditeurs; il faut encore qu'il s'insinue jusque dans le plus intime de l'âme, qu'il s'empare du cœur, afin de triompher de ses résistances. C'est alors qu'il a besoin de toute la force de l'éloquence, pour obtenir un acquiescement que l'évidence de la vérité, jointe à la suavité du discours, n'aurait pu lui procurer.

Mais s'il est avantageux à un orateur chrétien d'être éloquent, il est aussi très-essentiel qu'il sache se tenir dans les bornes qui lui conviennent. Son ministère veut qu'il néglige ces fleurs qui peuvent au plus convenir à des discours profanes, et surtout qu'il rejette tout ce vain appareil de grands mots produits avec tant d'effort; parce que le caractère d'un bon génie, c'est d'aimer la vérité dans les paroles, et non les paroles pour elles-mêmes : *In verbis verum amare, non verba* (*S. Aug. de Doct. christ. lib.* IV, *n.* 26, *tom.* III, *pag.* 74). Elles sont destinées pour servir au prédicateur, et il serait indigne de lui qu'il en devînt esclave par un attachement vicieux. S'il emprunte les secours de l'art oratoire, que ce soit toujours avec beaucoup de discrétion et une noble indépendance : car l'éloquence pour mériter d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude; mais il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Sans cette sagesse, l'éloquence, loin d'être jamais utile, ne peut au contraire qu'être très-nuisible. Aussi l'Ecriture ne dit pas, la multitude des hommes éloquents, mais, *la multitude des sages est le salut du monde* (*Sap.* VI, 26). Et l'Apôtre enseigne au prédicateur qu'il doit s'étudier, non à se faire renommer par son éloquence, mais à *se rendre recommandable à la conscience des hommes par la manifestation de la vérité* (II *Cor.*, IV,

2). Or, on n'acquiert cette sagesse si nécessaire aux discours chrétiens, qu'à proportion du progrès que l'on fait dans l'étude des livres saints. Plus un prédicateur les aura médités, s'en sera nourri, plus ses discours seront solides, instructifs, lumineux; et mieux il pratiquera cette règle essentielle de la bonne éloquence, qui réduit tout le devoir du prédicateur à instruire, à plaire, à persuader : *Ut doceat, ut delectet, ut flectat* (*S. Aug. Ibid., n.* 27, *p.* 74).

Formé à cette école divine, il n aura garde, sous prétexte de vouloir plaire et persuader plus efficacemeut, de charger son discours d'ornements étrangers qui offusqueraient le bel éclat de la vérité, et qui empêcheraient son opération sur les cœurs. Il sentira combien il doit avoir d'éloignement pour ces tours affectés, ces emphases ambitieuses si contraires à la majesté de la chaire, et qui ne sauraient produire que des impressions superficielles. Rien de plus propre à toucher les auditeurs, qu'un discours simple, clair, plein de dignité, où le prédicateur, sans paraître rechercher l'élégance, ne néglige point les agréments permis, mais fait en sorte qu'ils soient comme produits d'eux-mêmes du fonds de sa matière. Jamais il ne réussira mieux que lorsqu'il saura se renfermer dans les règles d'une éloquence grave et modeste, qui supprime les redondances, qui abhorre ces profusions de figures et de termes précieux, plus propres à fatiguer l'attention de ceux qui l'écoutent, qu'à la réveiller ou qu'à la soutenir. Qu'il travaille à être naturel dans ses pensées, exact dans ses expressions, vrai dans les choses ; qu'il croie n'avoir jamais mieux dit que lorsqu'il se sera énoncé avec plus de solidité; en un mot que tous ses soins, toute son application se terminent à faire par ses paroles, que la vérité soit connue, que la vérité plaise, que la vérité touche. *Evitez*, dit sur ce sujet un grand homme, *évitez comme un écueil toute affectation; montrez la vérité, et cachez-vous : regardez comme un grand défaut d'attacher l'auditeur à vous, en le détournant de son véritable objet; ayez toujours assez d'esprit pour le couvrir : aimez une auguste simplicité ; soyez clair et intelligible, mais sans tomber dans la bassesse : donnez des nerfs à vos discours, mais en les revêtant d'un extérieur qui en cache la sécheresse : établissez des principes; mais convertissez-les plutôt en preuves de ce que vous aurez avancé, que de vous exposer au danger de lasser l'auditeur pour s'y préparer : placez chaque chose dans son ordre : ne prétendez point tout en une seule fois ; et regardez comme une faute essentielle de faire violence à certains devoirs et à certaines vertus, en les contraignant d'entrer dans un sujet qui leur est étranger. Mais la qualité la plus essentielle est d'être fort exact, de ne rien avancer de douteux, d'éviter toute exagération, de ne jamais séparer les correctifs et les exceptions de ce qui en a besoin, de n'estimer rien de beau que ce qui est vrai, et de ne trouver ni esprit, ni éclat dans des pensées qui ne peuvent soutenir d'examen* (*Duguet, t.* IV, *lettr.* XXII, *p.* 449).

Si l'on suivait ces règles, et si l'on savait se restreindre dans de justes bornes, *presque tout le monde pourrait prêcher raisonnablement ; et il n'y a, comme le remarque un auteur célèbre, que la vanité et les fausses idées qu'on a de la prédication, qui font que presque tous les prédicateurs prêchent très-mal. On ne se veut pas contenter de ce qu'on peut faire, chacun aspire à un genre où il n'est pas né, et pour lequel il n'a point de talent ; et c'est ce qui fait que l'on ne fait rien qui vaille* (*Nicole, Nouv. Lettres, lett.* XIII).

Et quels fruits peuvent se promettre ces faibles discoureurs qui ne font retentir dans les chaires que des paroles artistement arrangées, dont les pensées, les gestes et tous les mouvements paraissent étudiés et contraints? Pour faire régner Jésus-Christ sur les cœurs, comme ils le doivent, ils ont à surmonter les plus grands obstacles : il faut qu'ils renversent les remparts des mauvaises habitudes, qu'ils détruisent les conseils profonds d'une malice invétérée, qu'ils abattent toutes les hauteurs qu'un orgueil opiniâtre et indompté élève contre la science de Dieu, qu'ils captivent tout entendement sous l'obéissance de la foi. Que feront ici ces grands diseurs de mots? détruiront-ils ces remparts en jetant des fleurs? dissiperont-ils ces conseils pervers en chatouillant les oreilles ? ces superbes hauteurs tomberont-elles au bruit de leurs périodes mesurées? et suffira-t-il, pour captiver les esprits, de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe? Non, sans doute : pour vaincre tant de résistances, il faut des armes plus puissantes, cette parole évangélique, vive et pénétrante, animée et toute pleine de l'esprit et du feu divin.

Bossuet montre aux prédicateurs combien serait horrible leur présomption, s'ils prétendaient produire ces grands effets par tout autre moyen que par la force de la vérité. *Comme c'est à la conscience,* dit-il, *que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, non un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent; mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre : il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre. Et s'il y avait un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dirait comme à Job : Si tu crois avoir un bras comme Dieu et tonner d'une voix semblable, achève et fais le dieu tout à fait.*

Mais si le style et les manières affectées sont si contraires à la fin que doivent se proposer des orateurs chrétiens, rien n'est aussi plus indigne de la sainteté de leur ministère. Quel attentat que des hommes revêtus de la

haute fonction d'ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de leurs semblables, s'occupent plus d'eux-mêmes que de celui qui les députe, sacrifient la gloire de leur Maître aux intérêts de leur vanité, pensent plutôt à s'attirer des applaudissements qu'à procurer à la vérité les hommages qui lui sont dus! Puisqu'il faut que les instructions chrétiennes ne parlent que de Dieu, sortent de lui comme de leur source naturelle, combien odieux le sacrilége du prédicateur qui a la témérité de ne chercher que sa satisfaction dans la propre affaire de Dieu même! Le larcin, si honteux dans les choses humaines, sera-t-il moins déshonorant ou moins criminel, quand on enlèvera à l'Etre suprême, pour se l'arroger, un bien dont il est si jaloux? Si les prédicateurs estimaient, comme ils le doivent, l'emploi éminent qui leur est confié, ils se trouveraient déjà trop honorés; et s'oubliant entièrement eux-mêmes, ils ne penseraient qu'aux moyens de faire connaître, aimer et révérer celui qui les a choisis pour ses organes. Tous les agréments de l'élocution qu'ils pourraient emprunter, n'auraient pour fin que d'aider les auditeurs à entrer dans les vérités qu'ils leur présenteraient; ou s'ils y étaient déjà favorablement disposés, que de les porter à s'y soumettre plus promptement, ou à s'y attacher avec encore plus de zèle et d'affection.

Voilà la grande règle des prédicateurs. Ils peuvent employer avec une sage retenue tous les genres d'éloquence, pourvu qu'ils soient soigneux de rapporter entièrement ces moyens à l'édification des fidèles, et au triomphe de la vérité: mais jamais il ne sera permis à un orateur chrétien de chercher à plaire, uniquement pour plaire. Ne me demandez pas, disait saint Jérôme (*Epistol.* 34, *ad Nepot. t.* IV, *part.* II. *p.* 259), ces déclamations puériles, ces pensées fleuries, ces expressions agréables, ces périodes bien arrondies, ces phrases fines et concises qui attirent les acclamations et les applaudissements des auditeurs. Pour vous, ajoutait-il au ministre de la parole auquel il écrivait, lorsque vous enseignerez dans l'Eglise, appliquez-vous non à provoquer les cris du peuple, mais à exciter ses gémissements: que les larmes de vos auditeurs soient votre unique éloge: *Lacrymæ auditorum, laudes tuæ sint* (*Ibid., p.* 262): et c'est aussi la marque la moins équivoque qu'un discours a produit son effet, et qu'un prédicateur a rempli la fin de son ministère.

Bossuet s'élève avec toute la force qui lui est ordinaire contre cette profanation de la parole de vérité, dont les prédicateurs avides de louanges se rendent trop communément coupables. Ses reproches sont contenus dans un fragment que nous donnerons ici d'autant plus volontiers, qu'il n'a pas trouvé place dans notre collection. Ce morceau est le plan d'un discours dans lequel il se proposait de montrer: *Quel doit être celui qui enseigne la vérité; combien il lui fait tort, s'il se propose un autre dessein que de la faire régner sur les hommes; combien cette pensée doit lui faire rejeter la vaine gloire. Si elle empêche les hommes de croire, à plus forte raison les prédicateurs de fructifier: Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis* (Joan. V, 44)? *Lâcheté du prédicateur, qui, au lieu qu'il doit être maître, se rend esclave de ses auditeurs, en attendant d'eux sa récompense; qui veut seulement recevoir, au lieu qu'il est établi pour donner; et qui étant envoyé de Dieu pour faire part aux hommes de la gloire éternelle, ne tâche qu'à en recevoir d'eux une temporelle. Funeste échange de celui qui achète des acclamations par des instructions, des paroles de flatterie par la parole de vérité, la vanité par la solidité, de quoi repaître de vains désirs par ce qui doit rassasier les raisonnables. Au lieu de donner aux autres une nourriture solide, il cherche à se repaître de vains aliments.*

Et au reste, que prétend celui qui se laisse ainsi emporter aux mouvements de sa vanité? Comment ne sent-il pas, pendant qu'il croit s'attirer l'estime et la considération dont il est si avide, qu'il ne travaille qu'à se rendre ridicule et méprisable? L'auditeur, loin de prendre intérêt à des discours où il trouve si peu à profiter, n'en conçoit que de l'indignation pour le prédicateur, qui semble se jouer de la misère du malade qu'il doit plaindre, et s'en servir pour faire montre de son bel esprit. Autant il écoute avec plaisir celui qui lui témoigne par ses paroles n'avoir d'autre but que son instruction et son salut, autant est-il justement offensé, lorsqu'il s'aperçoit que l'orateur n'est animé que de ces vues basses de cupidité ou de vaine gloire.

Concluons donc que le sage prédicateur sera celui qui s'attachera à remplir ses discours des grandes vérités de la religion, qui aura soin de les traiter avec toute la dignité qu'elles exigent, de les exposer d'une manière qui les rende intelligibles à tous, qui les fasse écouter avec plaisir, qui porte à les aimer, à s'y soumettre, à les pratiquer.

Puisque le prédicateur ne peut attendre ces grands effets que de la force victorieuse de la vérité, il ne saurait aussi trop demander à Dieu qu'il daigne mettre dans sa bouche les paroles dont il a besoin pour toucher ses auditeurs. Non-seulement il faut qu'il recoure avec instance au maître souverain des cœurs; mais il doit même espérer beaucoup plus de succès d'une prière humble et fervente, que de tous les secours qu'il pourrait tirer des orateurs les plus recommandables: *Hæc se posse pietate magis orationum, quam oratorum facultate non dubitet* (*S. Aug. de Doct. Christ., lib.* IV, *n.* 32. *p.* 76). Avant donc de préparer son discours, dans le cours de son travail, au moment qu'il doit monter en chaire, qu'il élève vers Dieu son âme altérée des vérités saintes, et qu'il vienne ensuite répandre dans son auditoire ce qu'il aura puisé à cette source vivifiante et intarissable. Son cœur s'étant enflammé dans la prière, il ne pourra manquer d'embraser ceux qui l'écouteront, du feu céleste dont il brûlera lui-même.

Mais de tous les moyens qu'il peut prendre

pour faire fructifier la parole, un des plus efficaces c'est l'exemple. La bonne vie de l'orateur chrétien a plus d'autorité, plus de force pour persuader les hommes, que les discours les plus éloquents et les plus sublimes : *Habet ut obedienter audiatur, quantacumque granditate dictionis, majus pondus vita dicentis* (*S. Aug., ibid., n.* 59, *p.* 89). Si la conscience du prédicateur n'est pas pure, si elle lui reproche les vices qu'il ose reprendre dans les autres, la confusion intérieure que lui causera le sentiment de ses iniquités, n'empêchera-t-elle pas cette sainte vivacité que doit avoir son discours, ou ne le portera-t-elle pas à affaiblir des vérités qui prononceraient sa condamnation ? Et quand même il parlerait avec la liberté et le zèle qui conviennent à un ministre de l'Evangile, celui qui n'aurait pas commencé à faire avant que d'instruire, pourrait-il se promettre qu'on l'écoutât avec docilité ? sa vie ne démentirait-elle pas tout ce qu'il assurerait dans ses sermons ; et le peu de respect qu'il témoignerait lui-même, par des mœurs si opposées, pour les vérités qu'il prêcherait, n'attirerait-il pas le mépris ou l'indifférence de ses auditeurs ? Aussi des discours simples, mais soutenus d'une vie édifiante, vaudraient-ils beaucoup mieux que des sermons éloquents, ravilis par l'indécence de la conduite : *Multoque melius est e duobus imperfectis, rusticitatem habere sanctam, quam eloquentiam peccatricem* (*S. Hieronym., epist.* 34, *ad Nepot., t.* IV, *part.* II, *p.* 263). *Un clerc mondain ou irréligieux*, dit avec raison la Bruyère (*Caract., c.* 15), *s'il monte en chaire, est un déclamateur. Il y a au contraire des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion ; ils paraissent, et tout un peuple qui doit les écouter, est déjà ému et comme persuadé par leur présence ; le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.*

Au surplus que les prédicateurs jugent de la sainteté des dispositions, de la pureté des motifs, des préparations en un mot qu'exige le ministère qu'ils remplissent, par la grande idée que Bossuet leur en donne. Il leur apprend qu'ils doivent monter en chaire dans le même esprit qu'ils vont à l'autel, pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'eucharistie : car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que sa vérité dans la prédication évangélique. Il y a donc pour eux la même obligation de traiter en vérité la sainte parole et les mystères sacrés ; et tel serait le crime de ceux qui les célébreraient autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs qui donnent la parole divine autrement que ne l'a déposée entre les mains de son Eglise le céleste prédicateur, dont ils doivent suivre toutes les leçons.

Mais qui a mieux observé toutes les règles que nous venons d'exposer d'après les principes de Bossuet, que Bossuet lui-même ? et quel plus excellent modèle les prédicateurs peuvent-ils se proposer, pour les mettre fidèlement en pratique ? Ses sermons leur apprennent qu'ils ne sauraient trop travailler à acquérir la science qui forme les vrais prédicateurs, s'ils désirent se mettre en état d'instruire solidement, et s'acquitter dignement de leur ministère. Ils voient avec quel soin ce grand homme, avant d'enseigner, avait étudié la religion, combien il était entré dans son esprit, et avait pénétré tout ce qu'elle a de plus secret. C'est dans les Ecritures qu'il a puisé cette profonde connaissance des vérités chrétiennes que nous admirons dans ses discours. Accoutumé dès sa jeunesse à méditer les livres saints, il s'en était tellement rempli, que tous ses sermons formés de leurs pensées, composés de leurs expressions, respirent le même esprit, développent les vues qu'ils renferment, et brillent de toutes parts de l'éclat de leurs lumières. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la Loi et les Prophètes, s'y réunit pour nous révéler les grandeurs de Jésus-Christ, nous découvrir les richesses de ses mystères, les merveilles de son œuvre, les beautés de son Evangile.

Ce grand prédicateur, pour exécuter un plan si instructif, avait fait une étude sérieuse des écrits et de la doctrine des Pères qu'il a pris pour ses modèles. C'est à l'aide de leurs principes, dont il a si bien saisi l'enchaînement, qu'il approfondit les Ecritures et toute la religion, qu'il nous en trace de si magnifiques tableaux, qu'il nous en donne des idées si justes, qu'il rapproche toutes les vérités pour nous conduire de conséquence en conséquence des unes aux autres, et nous montrer tout leur bel ensemble.

Mais il ne faut pas s'imaginer que Bossuet, lorsqu'il rapporte les sentiments des Pères, ne soit qu'un imitateur de ceux qui l'ont précédé. Cet habile maître n'est pas un copiste servile, qui n'a d'autre mérite que celui de savoir bien lier ce que les autres ont dit avant lui. Il étend, développe, élève, ennoblit toutes leurs pensées, perfectionne leurs plus grandes vues ; il se les approprie tellement par le tour nouveau qu'il leur donne, le jour dans lequel il les met, qu'elles cessent en quelque sorte d'appartenir à ceux dont il en emprunte le fond. Et ne pouvons-nous pas dire que Dieu qui a suscité et éclairé les Pères pour manifester et affermir ses vérités, en a fait revivre le génie dans Bossuet, pour consacrer de nouveau à Jésus-Christ et à son Eglise, toute ce qu'il leur avait donné de talents et de lumières ? Nous retrouvons en effet dans ce grand homme la profondeur d'un Augustin, l'éloquence d'un Chrysostome, l'énergie d'un Tertullien, la force et la majesté d'un Ambroise, la sublimité d'un Grégoire de Nazianze ; et pour tout dire, l'esprit et la sagesse de tous les Pères. *Le vrai prix de ses sermons*, dit le Père de la Rue, *venait de leur source, qui était un cœur et un esprit enrichi de ce qu'il y a de plus magnifique, et, pour ainsi dire, de plus divin dans les Prophètes* (1) *et les Pères* (*Serm. du P. de la Rue, t.* I, *Préface*).

(1) On est justement étonné d'entendre des écrivains nous dire d'un ton assuré, que Bossuet, lorsqu'il devait

Son éloquence répond à ses lumières et au zèle sincère dont il est animé pour la gloire et les intérêts de son Dieu. Noble, mais simple et naturel dans ses manières de présenter la vérité, tout lui est bon, pourvu qu'elle soit mieux connue, rendue plus sensible et plus frappante. Loin d'affaiblir son éclat par des ornements empruntés, qui ne seraient propres qu'à la défigurer, il abandonne ceux mêmes qu'elle ne rejetterait pas absolument dès qu'elle peut gagner à ce sacrifice. L'ardeur qui l'emporte vers cet aimable objet, ne lui permet pas de le perdre de vue, et semble lui faire oublier tout le reste. Et, malgré cette espèce de négligence, qu'il est cependant énergique, qu'il est éloquent! Mais s'il est si puissant en paroles, c'est qu'il s'est nourri et rassasié du meilleur suc du christianisme, c'est que la vérité dont il s'est intimement pénétré lui communique sa force, et fait trouver à son génie des expressions si vives pour la rendre, des images si magnifiques pour la représenter, des idées si sublimes pour répondre aux grands sentiments qu'il en a conçus. Son discours se répand à la manière d'un torrent; et s'il rencontre en son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraîne plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il ne les cueille avec choix pour se parer d'un tel ornement. O éloquence! pouvons-nous nous écrier ici avec un grand maître, éloquence d'autant plus terrible qu'elle est plus pure, et d'autant plus véhémente qu'elle est plus solide! ô glaive qui fend vraiment les pierres! *O eloquentia tanto terribilior, quanto purior; et quanto solidior, tanto vehementior! o vere securis concidens petras!* (*S. Aug., de Doct. Christ., l. IV, n.* 30, *p.* 76.)

Tel est le caractère de l'éloquence de Bossuet, qui tire tout son prix de la grandeur des vérités qu'il exprime. Il trouve tout dans cette sagesse qu'il a prise pour sa compagne, et qu'il fait régner dans ses sermons; mais sagesse bien différente de celle du siècle, qui met toute sa force dans le choix, l'arrangement des mots, l'élégance de la diction et tout l'art du langage humain. Bossuet, qui veut conserver à la vérité toute sa prééminence, l'expose, non avec les discours persuasifs d'une éloquence mondaine, mais avec ceux que le Saint-Esprit enseigne, traitant spirituellement les choses spirituelles, afin que la foi ne soit établie que sur la puissance de Dieu même. Toujours pressant, toujours animé, lumière ardente et luisante, il ne brille que pour échauffer, il ne veut éclairer que pour toucher; il cherche le cœur par l'esprit, et ensuite captive l'esprit par le cœur.

Pénétré de la grande idée que l'Apôtre nous donne du prédicateur, qu'il nous présente comme faisant la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et tenant la place de Dieu même qui exhorte par sa bouche (II *Cor.*, V, 20), Bossuet a la plus grande attention de ne point altérer la parole de son Maître; il la prêche avec une entière pureté, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et dans la personne de Jésus-Christ. La manière dont il le fait, prouve assez qu'il ne recherche point la gloire des hommes, et qu'il ne veut d'autre recommandation auprès d'eux que la sincérité avec laquelle il leur annonce devant Dieu les vérités de son Evangile. Qu'il est éloigné de ces prédicateurs infidèles qui ravilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire, qui ne rougissent pas de trafiquer la parole de vérité pour acquérir des applaudissements, d'acheter des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et substantielle que Dieu a préparée à ses enfants!

Le Père de la Rue, dans son éloge de Bossuet, nous paraît avoir bien saisi le vrai caractère de cet illustre prédicateur, et confirme l'idée que nous venons de donner de ses sermons. *Il savait trop*, dit-il, *que ces vains agréments qui ornent les discours profanes, affaiblissent et déshonorent la parole de salut. Ses sermons étaient médités plutôt qu'étudiés et polis; sa plume et sa mémoire y avaient moins de part que son cœur. C'est le cœur qui doit rendre la langue diserte; et comme il avait le cœur pénétré des grandes vérités dont son esprit était plein, l'abondance, la variété, l'onction ne lui manquaient jamais; non pas même la justesse et la vivacité de l'expression, sans affectation, sans sécheresse. Il dépouilla son éloquence de tout ce qui ne pouvait que plaire sans édifier; et Dieu permit qu'il plût sans vouloir plaire, et que le fruit de ses sermons en égalât et surpassât l'éclat; qu'ils lui gagnassent en même temps l'estime et la confiance de la cour; que*

composer un discours, se remplissait auparavant d'un chapitre de Rodriguez, et lisant quelques pages de l'Iliade, pour se pénétrer de l'enthousiasme poétique d'Homère (*Essai sur l'Eloq. de la chaire, par M. l'abbé Gros de Besplas*, p. 106; *Vespasian. Lettre à M. Dider.*, etc.). Qu'ils examinent ses sermons, et ils y trouveront un autre fonds que celui qu'on peut prendre dans Rodriguez, des vues bien supérieures à celles de ce livre, quoique bon en lui-même, et un feu tout différent de celui que peuvent allumer les transports d'Homère. Aussi la méthode qu'on prête à Bossuet est-elle une pure fiction, qui n'a de réalité que dans l'imagination de ceux qui l'ont inventée. Jamais ce célèbre orateur n'a connu ni pour lui, ni pour tout prédicateur évangélique, d'autre moyen d'échauffer son esprit, et d'enflammer son cœur, que la prière, la lecture des Pères et surtout la méditation des Ecritures. En connaît-on les avantages lorsqu'on les croit moins capables de produire un pareil effet, que des poëtes lascifs, bien plus propres à allumer le feu des passions, que celui qui convient à un orateur chrétien? Comment Bossuet entendrait-il ces propos, lui qui a fait voir que nos hymnes, nos cantiques sacrés contiennent plus de sublime, plus de grandes images, que tout ce qu'on peut trouver en ce genre dans les auteurs profanes? Et quel rapport y a-t-il entre Homère et l'Evangile qui doit faire tout le prix des discours d'un prédicateur? Mais n'admirerons-nous pas le goût exquis d'un écrivain, qui, après nous avoir dit que Bossuet, lorsqu'il devait composer un discours, commençait par lire un chapitre d'Isaïe, et un autre de la perfection chrétienne de Rodriguez, ajoute : *Son génie s'enflammait avec le premier, son cœur se remplissait avec le second* (*Essai sur l'Eloq. de la chaire*, p. 106)? Quoi! Isaïe seulement propre à enflammer le génie; la perfection de Rodriguez, plus capable au moins que ce prophète de remplir le cœur! Quel jugement! c'est un maître qui parle ainsi. Bossuet nous dispense de réfuter sérieusement ces idées singulières, parce que tout les combat dans ses discours.

le roi même enfin, le premier des rois à connaître et à honorer le vrai mérite, ne crût pas indigne de la majesté de mêler sa voix à celle de la renommée, en faveur d'un sujet qui devait être si utile à tous ses autres sujets.

Mais laissons Bossuet se peindre lui-même dans le portrait qu'il a fait du prédicateur évangélique. *Le prédicateur évangélique*, nous dit-il, *est celui qui fait parler Jésus-Christ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Ecritures; il en emprunte même les termes sacrés, non seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas qu'il néglige quelques ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant, et qu'il les voit comme fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent : mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer; et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Evangile; ou, s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni n'affaiblisse sa sainte parole.*

Bossuet, sans y penser, s'est ici représenté au naturel, et il suffit de lire ses sermons pour le reconnaître dans cette peinture. Nous craindrions de la gâter, en y insérant les traits de notre pinceau; nous ajouterons seulement que tant de grandes qualités qui relevaient le mérite du prédicateur, étaient soutenues et embellies par l'innocence de ses mœurs, une conduite irréprochable, une vie exemplaire qui répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ. A Paris, comme à Metz, sa vie toute sacerdotale était partagée entre l'étude, la prière et les devoirs de son ministère. Dès son premier séjour dans la capitale, il prit un logement chez l'abbé de Lameth, docteur de Navarre, son ancien ami, alors doyen de Saint-Thomas, et depuis curé de Saint-Eustache. Jamais il n'eut à Paris d'autre domicile, jusqu'au moment où il fut appelé à la cour pour l'éducation de M. le Dauphin. Il trouvait, dans un nombre d'ecclésiastiques de mérite qui habitaient avec le doyen de Saint-Thomas, une société parfaitement assortie à son goût et à sa manière de vivre; et les entretiens toujours utiles qu'il avait avec eux, faisaient son principal délassement au milieu de ses grands travaux. Quand il était appelé pour prêcher devant le roi, il se rendait à la cour; mais il ne s'y mêlait d'autre affaire que d'y prêcher d'exemple et de parole, ne connaissant ni l'intrigue, ni les basses complaisances de celui qui a des prétentions. Sa mission finie, il se retirait et ne paraissait plus à la cour, à moins que des raisons essentielles et indispensables ne l'obligeassent d'y venir, comme l'instruction des religionnaires, dont les plus distingués, même par leur naissance, prenaient dès lors confiance en lui. L'estime et la faveur du prince et des grands, qui lui témoignaient tant de bonté et de considération, ne donnaient point d'entrée dans son cœur à ces projets de fortune et d'élévation trop ordinaires dans ceux qui ont encore de moindres succès. Pour lui, il ne pensait qu'à vivre paisiblement et saintement dans l'état où Dieu l'avait mis, évitant avec soin les engagements de Paris et de la cour, qui ne convenaient point au dessein qu'il avait formé de se consacrer entièrement à la défense de la religion. Comme les ordres seuls de la Providence le déterminaient à s'absenter de son église, aussi, dès qu'il avait accompli son œuvre, il se hâtait de venir à Metz reprendre ses fonctions, et il rentrait volontiers dans un secret qu'il préférait à tout l'éclat que pouvait lui procurer son mérite et sa réputation. Les applaudissements qu'il avait reçus dans la capitale, si capables d'enfler un cœur moins humble, ne produisaient aucun changement dans ses dispositions, ses mœurs et sa conduite; on le retrouvait toujours le même, aussi affable, modeste, simple dans ses manières, empressé à secourir ses frères, également appliqué à tous ses devoirs. Sans autre ambition que de servir l'Eglise, il employait tous ses moments à se remplir de la science des saints, pour se mettre de plus en plus en état de la défendre et de combattre ses ennemis. C'est ainsi que ce digne prédicateur commençait à pratiquer lui-même les vérités qu'il annonçait aux autres; et une vie si sérieuse, si édifiante, si propre à honorer son ministère, donnait à ses discours cette efficace que l'exemple a toujours pour persuader.

La noblesse, le port majestueux de tout son extérieur ajoutaient encore un nouveau poids à ses paroles. Cet air de modestie et de candeur qu'on voyait répandu sur sa personne, prévenait d'avance en sa faveur, et disposait ses auditeurs à lui accorder toute leur attention; le ton de sa voix douce, sonore, flexible, mais grave, ferme et mâle; ses gestes bien réglés, ses mouvements produits sans effort, sans affectation, parfaitement proportionnés aux choses qu'il exprimait, achevaient de les gagner; parce qu'ils montraient un homme sincèrement pénétré des vérités qu'il annonçait, et qui désirait que les autres en fussent vivement touchés. Tout, en un mot, parlait dans l'orateur, tout y était animé, grand, persuasif; et l'on ne savait qu'admirer le plus en lui, la vie, l'éloquence, les choses, ou la manière de les présenter. *Son action dans la chaire de vérité*, dit un de ces hommes célèbres qui l'ont entendu, *était si naturelle, ses tons si perçants et en même temps si justes, ses peintures si vives : tantôt majestueux et tranquille comme un grand fleuve, il nous conduisait d'une manière douce et presque insensible à la connaissance de la vérité; et tantôt, rapide, impétueux comme un torrent, il forçait les esprits, entraînait les cœurs, et ne vous permettait que le silence et l'admiration* (*Eloge de M. Bossuet, par M. l'abbé de Choisy*).

Nous n'entreprendrons point de faire le

parallèle de Bossuet avec les grands prédicateurs qui ont pu lui succéder : il faut laisser à chacun son mérite. Celui de Bossuet est d'un genre incomparable, et l'on peut dire qu'il est d'un caractère à ne point admettre de concurrent. Qui pourra lui disputer la gloire de s'être frayé à lui-même et d'avoir ouvert aux autres une route inconnue à tous les prédicateurs qui l'avaient précédé en France ? Qu'était-ce, en effet, avant Bossuet, que l'éloquence de la chaire ? que trouvait-on, lorsqu'il parut, dans les discours des prédicateurs les plus célèbres ? On y admirait un mélange prodigieux d'érudition sacrée et profane, qui dégradait la majesté de la religion. *Saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce, parlaient alternativement : les poëtes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères : on parlait latin et longtemps devant des femmes et des marguilliers* (*La Bruyère*, *Caract.*, *chap.* 15). Les comparaisons les plus ridicules, les tableaux les plus indécents, des allusions fausses ou insipides, un amas de figures outrées et bizarres, servaient d'ornement à l'érudition fastueuse de ces pitoyables sermons. On y voyait la vérité et la fable mises au même rang, une multitude de contes grotesques employés pour relever les mystères ou les saints, des raisonnements si absurdes, qu'ils dégénéraient en extravagances, des spéculations métaphysiques si abstraites qu'à peine les prédicateurs s'entendaient-ils eux-mêmes. Plus appliqués à faire preuve de leur savoir qu'à instruire, ils rappelaient dans un seul discours toutes les sciences ; et au lieu de travailler à éclairer et à toucher leurs auditeurs, ils semblaient n'être occupés qu'à les embarrasser par l'horrible confusion des matières qu'ils traitaient, ou qu'à les étourdir par le bruit de leurs sentences emphatiques. En un mot, *jusqu'alors*, comme le remarque l'abbé d'Olivet, *ce qu'on appelait prêcher*, *c'était mettre ensemble beaucoup de pensées mal assorties, souvent frivoles, et les énoncer avec de grands mots* (*Hist. de l'Acad.*, *pag.* 144).

Ce fut dans ces circonstances que Bossuet commença à paraître dans les chaires ; et sans autre modèle que ceux de l'antiquité, sans autre guide que son génie sublime, on le vit s'élever tout à coup au-dessus de tous les préjugés qui tenaient le ministère de la parole dans un si grand avilissement ; donner à tous dans ses sermons les règles de cette éloquence noble, sage, instructive, qui honore la religion, parce qu'elle la fait connaître ; qui lui gagne les cœurs, parce qu'elle leur fait trouver dans ses richesses le bien qui peut les rendre heureux. On fut ravi de voir un homme encore jeune surmonter lui seul subitement tant d'obstacles, et rendre à la vérité l'empire qu'elle doit exercer dans sa chaire. Aussi ceux qui la cherchaient en vain dans la plupart des sermons, ne se lassaient-ils point d'entendre un prédicateur qui la mettait dans un si beau jour. Les grands succès qu'il eut dans son ministère, nous font assez connaître l'idée que nous devons nous former des discours de cet illustre orateur. *Quatre ou cinq carêmes et avents qu'il prêcha de suite à la Cour avec le même applaudissement, en marquent également l'excellence et le fruit qu'ils produisaient ; puisque ce fut là le fondement de la haute réputation qui lui attira non-seulement les grands honneurs dont il fut depuis revêtu, mais la confiance du roi sur l'éducation de monseigneur, et celle de toute la Cour sur les plus importantes affaires de la conscience et de la religion* (*Sermons du P. de la Rue*, *tom.* I, *préface*). S'il est venu après lui des prédicateurs qui ont pu mériter de lui être comparés, toujours aura-t-il l'avantage de les avoir précédés dans une carrière si pénible, de leur avoir aplani bien des difficultés, et frayé la voie qu'ils devaient suivre.

Nous n'ignorons pas les jugements peu avantageux que certains critiques ont osé porter de ce grand homme. Leur témérité donnait déjà lieu à La Bruyère de dire : *M. de Meaux et le père Bourdaloue me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles ; l'un a fait de* MAUVAIS CENSEURS, *et l'autre de mauvais copistes* (*Caract.*, c. 15). Qu'aurait-il dit, s'il avait connu tous les propos que nous entendons chaque jour tenir à tant de petits personnages qui s'érigent en censeurs de Bossuet ?

Nous conviendrons sans peine qu'on pourra trouver dans quelques-uns des prédicateurs qui ont paru de son temps, ou qui sont venus après lui, plus de correction et d'exactitude dans le style, une plus grande fidélité aux préceptes de l'art ; mais on ne trouvera nulle part autant de lumière, de solidité, de grandes vues, de noblesse, de force, d'élévation, que dans les discours de cet admirable orateur. Et quand il veut s'attacher à suivre toutes les règles, il fait bien voir qu'il ne le céderait à personne, même sur ce point, s'il jugeait devoir s'y astreindre : l'activité qui le presse, ne lui permet pas toujours un pareil assujettissement ; mais si quelquefois il se débarrasse de cette gêne, c'est pour prendre un essor qui nous ravit, qui nous transporte, et nous fait aisément oublier toutes ces petites négligences. *Peu occupé des grâces légères du discours*, dit à ce sujet un de nos plus célèbres maîtres, *et quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal et se soutient moins : et c'est le caractère du style sublime. Mais en récompense, il enlève, il ravit, il transporte ; les figures les plus vives lui sont ordinaires et comme naturelles* (*Rollin*, *Traité des études*, *t.* 1, *p.* 368).

Quelques réflexions pourront nous faire sentir combien sont peu fondés la plupart des reproches que font à ce grand homme certains critiques, qui peuvent avoir un intérêt secret de déprécier son mérite.

Le premier devoir d'un orateur est sans doute de se rendre bien intelligible à tous ses auditeurs, de prendre les moyens les

plus propres pour leur communiquer ses idées, et les faire entrer dans ses sentiments. Or, il peut arriver que le désir de mettre les vérités dans une plus grande évidence, ou de les présenter d'une manière plus frappante, oblige un orateur chrétien de négliger une élégance de style qui affaiblirait ses pensées, pour les exprimer plus correctement. Cette espèce de négligence s'appelle alors exactitude : *Diligentem negligentiam* (*S. Aug. de Doct. christ. lib.* IV, *n.* 24, *p.* 73): c'est sacrifier l'accessoire au principal. Les négligences de Bossuet sont de ce genre : s'il méprise certains ornements, c'est pour un plus grand bien, sans toutefois contracter des taches réelles : *Sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat* (*Ibid.*). Car appellera-t-on des taches quelques expressions qu'il plaît à certains esprits qui font les délicats, de trouver basses, et qui pourront, avec raison, paraître à d'autres, dignes de la supériorité du génie de Bossuet ? C'est le jugement qu'en porte un critique qui discute expressément ce point des sermons de cet illustre orateur. *De pareilles expressions*, demande-t-il, *rabaissent-elles en effet le discours ? Il me semble*, c'est lui qui répond, *qu'elles relèvent l'orateur, en prouvant qu'il était exempt de cette fausse délicatesse, qui fait éviter avec tant de soin jusqu'aux moindres négligences, et surtout celles qui paraîtraient mettre quelque bassesse dans le style. Cette délicatesse excessive est une vraie petitesse; elle a sa source dans une vanité timide. Au contraire, il y a de la grandeur à être simple, jusqu'à risquer de paraître bas, parce qu'il y a de la hardiesse, et une hardiesse vertueuse. Et qu'on ne dise pas que M. Bossuet n'a peut-être employé ces expressions que faute d'un certain goût. Pouvait-il en manquer assez pour ne pas sentir qu'elles pourraient paraître basses ? Le goût consiste en grande partie à sentir ce qui déplaira à quelques esprits faussement délicats, ce qui les blessera, et peut-être même attirera leurs plaisanteries. Mais de ce qu'on le sent, il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours le supprimer, même dans les ouvrages de pur agrément* (*Trublet*, *Réflex. sur l'éloquence*, *p.* 45).

Et, d'ailleurs, pour bien juger d'un ouvrage, ne doit-on pas se transporter au siècle où il a été composé ? Combien de termes, d'expressions, de tours mêmes qui pouvaient convenir au temps où un auteur écrivait, qui ne blessaient alors personne, parce qu'ils étaient en usage ; et qu'on ne serait point en droit de reprendre en lui dans des âges postérieurs où la langue se serait épurée et enrichie.

Il est vrai que le sublime de Bossuet n'est pas toujours soutenu, et qu'il n'est point égal partout ; mais aussi, comme l'a très-bien observé M. Rollin, c'est le caractère du style sublime. Un orateur qui se tiendrait toujours sur ce haut ton, pécherait essentiellement contre les règles de la bonne éloquence, qui veut qu'il fasse un sage mélange des différentes sortes de style. Rien ne lui est plus nécessaire que de savoir varier son style ; parce que s'il est trop prolixe dans un genre, quelque beau qu'il soit, il attache moins l'auditeur, et laisse refroidir son attention. Mais cette variété très-essentielle au discours en général, l'est encore davantage dans le genre sublime ; plus il est vif et pressant, moins on peut le soutenir, et plus l'orateur doit chercher à tempérer l'élévation de ses pensées. La grande commotion qu'il a tâché d'exciter dans les esprits, afin de les soumettre, ne saurait durer longtemps, lorsqu'elle est parvenue au point nécessaire pour les déterminer ; et il doit prendre garde de les attiédir en voulant les échauffer davantage. Ainsi pour assurer le fruit de son discours, l'orateur fait très-sagement de joindre au style sublime quelque chose de simple et de familier; en sorte que tous les mouvements de sa diction imitent, pour ainsi dire, l'alternative du flux et reflux de la mer.

Telle est la méthode que Bossuet a suivie dans ses discours ; le sublime forme son caractère principal dominant; mais, pour donner plus de force à son style, il a eu soin de le couper, en y faisant entrer d'autres genres plus ordinaires ; il s'est rabaissé pour s'élever avec plus de succès ; il a voulu exposer d'une manière simple et commune des choses qu'il eût pu dire d'un ton plus relevé, afin que celles qu'il exprimerait d'un style grand et majestueux, devinssent encore plus grandes par la comparaison des unes avec les autres, et plus lumineuses par les espèces d'ombres qu'il placerait à côté des chefs-d'œuvre de son génie.

Enfin, pour ne pas condamner légèrement un si grand homme, que ceux qui prétendraient trouver des défauts d'élocution, même dans son sublime, fassent attention à la nature du style sublime. Sans doute qu'il consiste moins dans l'élégance des expressions et les ornements du discours que dans ces sentiments vifs qui pénètrent, ces mouvements rapides qui arrachent l'auditeur à lui-même, ces traits enflammés qui le saisissent, l'enlèvent et ne lui permettent plus que l'admiration et le consentement. Ce n'est pas que le style sublime rejette tout à fait les ornements ; il s'en revêt, au contraire, s'il les rencontre, quoiqu'il ne s'arrête pas à les rechercher s'ils lui manquent. L'orateur, dans son impétuosité, entraîne avec soi par la force des choses les grâces de l'élocution, si elles se présentent ; mais il n'affecte point de vouloir s'en parer ; il lui suffit, pour son dessein, de trouver des paroles qui répondent à la vivacité de ses sentiments; car il craindrait de ralentir son feu, s'il s'amusait à faire un choix trop industrieux de ses expressions, à donner à ses phrases une élégance, une harmonie qui pourraient peut-être flatter agréablement l'oreille, mais qui souvent affaibliraient la force de ses pensées, et empêcheraient, dans ceux qui l'écoutent, cette vive application de cœur qu'ils doivent donner aux vérités qu'on leur prêche.

Ainsi, loin de reprocher à Bossuet d'avoir

commis des inexactitudes, d'être tombé dans des négligences de style, il faudrait lui savoir gré de s'être mis au-dessus de ces petites délicatesses, pour nous rendre avec plus de force, de vigueur et de majesté, ses idées grandes et sublimes, qui n'auraient pu se réduire à toutes ces dimensions sans s'affaiblir et s'énerver.

Au reste, si toutes ces raisons ne paraissaient pas encore suffisantes pour répondre aux critiques que des hommes, trop souvent prévenus, oseraient faire des Discours de ce célèbre orateur, nous les renverrons à Bossuet lui-même, plus en état de se défendre que d'autres ne le pourraient faire. Si l'on veut donc qu'il y ait dans ses Sermons des incorrections, des négligences, des inégalités, nous n'insisterons pas pour prouver le contraire. *Mais après tout*, répondrons-nous, en lui rapportant avec vérité ce qu'il a dit de saint Augustin, *après tout, que ces minuties sont peu dignes d'être relevées! De savants hommes ont souvent dit qu'en lisant Bossuet, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, par la suite, par la profondeur des pensées. En effet, le fond de Bossuet, c'est d'être nourri de l'Ecriture, d'en tirer l'esprit, d'en prendre, comme on a vu, les plus hauts principes, de les manier en maître et avec la diversité convenable. Après cela, qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre. Tout ce que je sais certainement, c'est que quiconque saura pénétrer sa théologie, aussi solide que sublime, gagné par le fond des choses et par l'impression de la vérité, n'aura que du mépris ou de la pitié pour les critiques de nos jours, qui, sans goût et sans sentiment pour les grandes choses, ou prévenus de mauvais principes, semblent vouloir se faire honneur de mépriser Bossuet qu'ils n'entendent pas* (*Déf. de la Trad. et des SS. Pères*, *OEuvres posth.*, *t.* II, *l.* IV, *c.* 18, *p.* 164).

Malgré tout ce que nous avons pu dire jusqu'ici, nous reconnaîtrons aisément, si l'on veut, que les concurrents de Bossuet ont des avantages sur lui; mais, en le supposant, s'ensuivra-t-il qu'ils méritent la préférence? Et après avoir tout pesé, comparé, comme il convient pour décider, la prééminence ne demeurera-t-elle pas toujours à cet excellent prédicateur? Ecoutons ce qu'en pensent nos meilleurs critiques, car nous aimons mieux les laisser parler que de porter nous-mêmes un jugement qui n'aurait pas assez d'autorité pour fixer les doutes, et qui pourrait paraître suspect de partialité: *On trouvera peut-être*, disent les auteurs du Journal des Savants, *dans quelqu'un de ses concurrents une exactitude plus scrupuleuse, quelque chose de plus fini et de plus recherché; mais l'art qui s'y fait partout sentir décèle le travail de l'orateur. Dans M. de Meaux, l'éloquence n'est pas un fruit de l'étude, tout est naturel en lui, et tout y est au-dessus de l'art, ou plutôt de la sublimité même de son génie et de ses lumières naît, sans effort et sans recherches, un art supérieur à celui dont nous connaissons les faibles règles. De là ces tours nobles, ces grands traits, ces expressions vives et hardies, cette force, en un mot, à laquelle rien ne résiste. A cette mâle et vigoureuse éloquence, il joignait dans ses sermons l'avantage que lui donnait une science profonde; c'est d'être plein, solide, instructif; il voulait que la religion fût connue, et ne gagnait le cœur qu'après avoir éclairé l'esprit* (*Journal des Savants, an* 1704, *p.* 562).

Ajoutons à ce témoignage celui d'un écrivain très-estimé, qui fait un parallèle judicieux de Bossuet et de Fléchier. Quoiqu'il ait principalement en vue les Oraisons funèbres de Bossuet, ce qu'il en dit peut également convenir à ses sermons, qui renferment pour le moins autant de beautés, et encore plus de richesses. *Il n'y a pas tant d'élégance*, dit M. l'abbé Colin, *ni une si grande pureté de langage dans M. Bossuet, que dans M. Fléchier; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de M. Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de M. de Meaux est, à la vérité, moins égal, moins soutenu; mais il est plus rempli de ces grands sentiments, de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le discours des orateurs du premier ordre. M. Fléchier est merveilleux dans le choix et l'arrangement des mots, mais on y entrevoit beaucoup d'attention pour la parure, et trop de penchant pour l'antithèse, qui est sa figure favorite. M. de Meaux, plus occupé des choses que des mots, ne cherche point à répandre les fleurs dans son discours, ni à charmer l'oreille par le son harmonieux des périodes; son unique objet est de rendre le vrai sensible à ses auditeurs; dans cette vue, il le présente par tous les côtés qui peuvent le faire connaître et le faire aimer. Né pour le sublime, il en a exprimé toute la majesté et toute la force en plusieurs endroits* (*Traduction du Traité de l'Orateur de Cicéron*, *Préface*, *p.* 49, 50).

Nous n'avons encore rien dit de Bourdaloue, ce prédicateur célèbre, si justement estimé, qui s'est acquis une réputation immortelle par la solidité de son éloquence judicieuse. Plusieurs écrivains, en copiant Voltaire, n'ont pas hésité de mettre cet illustre orateur au-dessus de Bossuet. Après avoir parlé de l'éclat que Bossuet eut dans ses prédications, Voltaire ajoute: *Cependant, quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur* (*Siècle de Louis XIV*, *t.* III, *p.* 73). Et quelle preuve nous donne-t-il d'un énoncé si décisif? Aucune, selon sa coutume. C'est ainsi qu'il en use dans des matières beaucoup plus importantes, à l'égard des faits les plus graves, et en général sur tout ce qui concerne la religion. Cet homme, qui s'est appliqué à se rendre singulier en tout, s'est imaginé que, pour avoir le mérite de l'original dans son histoire, il fallait peu s'embarrasser de ce que les autres avaient écrit avant lui, ne

point se fatiguer à compulser, à comparer les pièces et les monuments, pour découvrir le vrai, mais traiter l'histoire comme la fable, forger des faits, inventer, supposer, suivre dans ses narrés toutes les rêveries de son imagination, et ne consulter dans ses jugements que ses préjugés ou l'intérêt de son irréligion et de sa vanité. Telles sont les sources où Voltaire a puisé pour composer ses prétendues histoires. Aussi, pour peu qu'on ait d'amour de la vérité, ne sait-on, quand on parcourt ces espèces de romans, ce qu'on doit le plus admirer, ou la témérité d'un homme qui débite ses contes avec tant de confiance et d'un ton si assuré, ou la crédulité d'un peuple de prétendus beaux esprits, qui, refusant de croire les histoires si authentiques de Moïse et des Evangélistes, ajoutent une foi entière aux récits notoirement fabuleux d'un historien si méprisable. Juste peine, sans doute, de l'indifférence qu'ils témoignent pour des faits si éclatants, qui constatent la divinité de notre religion.

N'est-il pas, au reste, bien singulier qu'un homme qui croit à peine en Dieu, s'érige en juge souverain du mérite des prédicateurs de l'Evangile et de tous nos mystères ? Mais quelque droit que Voltaire s'attribue de se faire croire sur sa parole, nous lui soutiendrons hardiment qu'il en impose, lorsqu'il assure que Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur, quand Bourdaloue parut. Le simple exposé des faits suffit pour lui donner un démenti, et son propre narré combat directement son assertion.

En effet, la dernière station que Bossuet remplit, fut celle de l'avent de 1669, qu'il prêcha devant le roi, étant déjà nommé à l'évêché de Condom. Choisi, en 1670, pour précepteur de M. le Dauphin, dès lors, comme nous l'avons observé, il ne fut plus en état d'exercer le ministère de la prédication ; on ne le vit que très-rarement dans les chaires de la capitale, et il ne fit presque plus entendre sa voix à la cour. Aussi, dans le sermon qu'il prêcha à la profession de foi de madame de la Vallière, en 1675 : *Et moi*, dit-il, *pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.* Dans un autre sermon prononcé devant le roi le jour de Pâques 1680, il dit encore : *Reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence*, etc.

Le père Bourdaloue ne fut appelé pour prêcher à Paris, qu'en 1669, précisément dans le temps où Bossuet terminait sa carrière. Ainsi, il est évident qu'ils n'ont point concouru ensemble, puisque l'un a commencé lorsque l'autre finissait ; et par conséquent Bossuet étant hors de la classe des prédicateurs lorsque Bourdaloue parut, Voltaire a tort de dire qu'il ne passa plus pour le premier prédicateur. Il est obligé de convenir au même endroit, que *Bossuet avait prêché assez jeune devant la reine-mère en* 1662, *longtemps avant que le père Bourdaloue fût connu. Ses discours*, ajoute-t-il, *soutenus d'une action noble et touchante, les premiers qu'on eût entendus à la cour qui approchassent du sublime, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un tel fils.*

Voilà des faits positifs qui constatent les grands succès qu'eurent les sermons de Bossuet ; où sont les autorités et les témoignages qui prouvent qu'il fut effacé par Bourdaloue ? Voltaire ne saurait en produire ; et combien ne répugne-t-il pas de dire qu'un homme dont la réputation était faite longtemps avant que celui qu'on présente comme son rival, se fût mis sur les rangs, qui avait cessé de prêcher lorsque l'autre était à peine connu, n'ait plus alors passé pour le premier prédicateur ? Il est vrai qu'en un sens il ne pouvait plus l'être, parce qu'il ne prêchait plus ; mais si ses grandes occupations lui eussent permis de continuer l'exercice de ce ministère, jamais il n'eût cessé d'occuper la première place. *Méditant déjà des victoires contre les ennemis de l'Eglise*, est-il dit dans un de ses éloges, *il laissa obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvait occuper dans l'éloquence sacrée, comme autrefois (si l'on ose comparer des hommes si différents) le premier des empereurs avait fait si noblement parmi les orateurs profanes, en préférant à cet honneur celui de subjuguer les ennemis de sa patrie* (*Eloge de Bossuet par M. l'abbé de Clérambault*).

Cependant, quoique Bossuet ne prêchât plus, il conservait toujours ce grand nom qu'il s'était acquis, et qu'aucun de ceux qui lui ont succédé n'a été capable d'obscurcir. Et pourquoi Bourdaloue l'aurait-il emporté sur Bossuet, ce prédicateur, qui, au rapport de Voltaire même, fit entendre à la cour les premiers sermons qui approchassent du sublime ? Il eût pu dire quelque chose de plus ; mais c'est encore beaucoup de la part d'un écrivain qui ne cherche qu'à rabaisser ce célèbre orateur. Il reconnaît que *Bourdaloue, dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, paraît vouloir plutôt convaincre que toucher, et que jamais il ne songe à plaire* (*Siècle de Louis XIV*, *tom.* III, *p.* 72). Bossuet, au contraire, avec cette noble fermeté, ce style grave et nerveux qui le caractérise, avec ce sublime qui saisit, ce pathétique qui pénètre, ces grandes vérités qui frappent de toutes parts dans ses sermons, plaît, touche, convainc et persuade. Pourrait-on refuser la primauté à celui qui, au jugement de ses contemporains, *a paru dans la chaire de l'Evangile comme un Chrysostome* (*Discours de M. l'abbé de Polignac ; Trublet, Réflex. sur l'éloq. de la chaire, p.* 61) ; qui réunit tous les différents genres d'éloquence, toutes les qualités du parfait orateur, le raisonnement, le sentiment et l'imagination? *Il excella*, dit le P. de la Rue, *dans toutes les parties de l'orateur. Aussi sublime dans l'éloge que touchant dans la morale ; solide et précis dans l'instruction, insinuant dans la persuasion, juste et noble partout dans l'ex-*

pression (*Serm. du P. de la Rue, tom.* I, *Préface*).

Tous les écrivains équitables qui en ont parlé, qui ont jugé de lui, ou d'après ceux qui l'avaient entendu, ou d'après ce qu'on possédait de ses discours, l'ont tous représenté comme un orateur incomparable, qu'on ne peut trop admirer et trop estimer. *Bossuet,* dit un critique moderne, *dédaignant le faux brillant de la puérile antithèse, méprisant l'art, ne se livrant qu'à la nature, enfante plus de choses que de mots. Sous son mâle pinceau naissent ces grandes idées, ces traits lumineux, ces coups d'imagination, ces éclairs de génie qui arrachent l'âme à elle-même, et remplissent les esprits de cet enthousiasme qui produit la sublime énergie. On lui pardonne quelque négligence de diction en faveur des divins morceaux qui nous transportent et nous font frissonner. Quel feu! quelle vie dans ses peintures! Il ne connaît ni la bizarre hyperbole, ni la pesante monotonie, ni l'insipide jeu de mots; il les abandonne à ces maigres orateurs qui dégradent la majesté de la religion, et la sacrifient honteusement à la misérable envie de plaire aux esprits frivoles, et de chatouiller leurs oreilles. Il ne dit que ce que la force du sujet lui inspire, et il le dit toujours d'une manière à faire impression. A ces caractères d'une éloquence sublime se trouvent joints ceux d'une éloquence chrétienne, digne de la majesté de la religion, digne d'un ministre de Jésus-Christ, qui, bien éloigné d'avilir la sainteté de son ministère par de basses flatteries, en recherchant de vains applaudissements, ne loue que ce que la vérité approuve, et ce que Dieu couronne; et trouve le fond des plus solides instructions pour les auditeurs, dans les actions mêmes qui ne peuvent servir de matière aux éloges.*

Nous espérons que la lecture des sermons de M. Bossuet, loin d'infirmer tout ce que nous en avons dit, ne servira au contraire qu'à en donner une plus haute idée. Mais si ces discours, tels qu'ils sont, nous fournissent tant de sujets d'admirer leur auteur, que serait-ce s'il avait pu les revoir, en remplir les lacunes, les préparer lui-même pour l'impression? On sent que des discours qu'un homme a faits uniquement pour être récités, ne doivent pas être aussi parfaits dans la diction, qu'ils le seraient s'il les avait composés pour être mis au jour. Bossuet, peu jaloux d'augmenter sa réputation, n'a jamais pensé à rendre publics ses sermons, et il ne s'est point occupé, après les avoir prêchés, du soin d'y mettre la dernière main. Ainsi il ne sera pas extraordinaire qu'on y trouve quelques imperfections, qu'il eût pu aisément corriger, s'il avait voulu s'y appliquer.

D'ailleurs que l'on considère les dates de plusieurs de ces discours, et l'on sera plutôt étonné de les trouver si accomplis, que d'y apercevoir quelques légers défauts. Un bon nombre des sermons que contient notre recueil, ont été prêchés il y a environ cent quinze ans. Le premier Carême de ce grand prédicateur est de 1659, et il se trouve en très-grande partie dans notre collection, qui renferme aussi plusieurs des sermons qu'il a prêchés à Navarre (1) et à Metz depuis 1650: or, personne n'ignore dans quel état la langue française était alors, et combien, depuis cette époque, elle s'est perfectionnée. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer dans ces discours quelques expressions vieillies, des phrases moins usitées aujourd'hui. N'y a-t-il pas lieu au contraire, d'admirer comment Bossuet, au milieu de la barbarie qui regnait encore, travaillait déjà à orner et embellir la langue, qu'il a enrichie de tant de beaux tours, de tant d'expressions fortes, hardies, significatives, que nul autre n'a jamais employés (*Eloge de M. Bossuet par M. l'abbé de Choisy*). A mesure que ses sermons s'éloignent de ces premiers temps, on remarque un grand progrès dans son élocution; et l'on doit en conclure que, s'il eût voulu dans la suite prendre la peine de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans le style des plus anciens, il l'eût pu faire sans beaucoup de travail. Mais ces différences, si peu considérables pour ceux qui cherchent principalement les grandes vérités, les beautés réelles, ne touchent point au fond des choses; parce que tous les discours de Bossuet sont également solides et remplis de cette éloquence mâle et chrétienne, qui consiste surtout dans la sublimité des pensées, la force des preuves, l'excellence de la doctrine.

Après cela, que certains censeurs qui lisent les sermons de ce célèbre prédicateur, plutôt pour chercher à y reprendre, que pour s'instruire ou s'édifier, fassent valoir, tant qu'il leur plaira, quelques expressions qui paraissent risibles à leur dédaigneuse critique, ou qui font, si l'on veut, pitié à leur grave sagesse; nous n'entreprendrons point de leur répondre; des esprits vraiment grands ne s'arrêteront jamais à ces petitesses, et ne prétendront juger des sermons de Bossuet que par l'importance des choses qu'ils renferment. Si nous eussions voulu nous permettre ce que nombre d'éditeurs se sont accordé, c'est-à-dire, le droit de corriger certaines inexactitudes de style, il nous eût été facile de faire disparaître celles qu'on pourra remarquer dans les sermons que nous donnons au public. On sait assez qu'il en est peu qui aient paru tels qu'ils avaient

(1) A mesure que l'occasion s'en est présentée, nous avons indiqué au lecteur les sermons que M. Bossuet a prêchés à Metz, qui se trouvent dans notre collection. Mais, outre ceux que nous avons renvoyés à cette époque, il en est encore d'autres dans ce recueil qui, probablement, sont du même temps, et sur lesquels nous n'avons cependant point voulu prononcer, pour ne rien avancer que de bien certain. Nous aurions pu, sans crainte, mettre de ce nombre le sermon pour le neuvième dimanche de la Pentecôte, que tout annonce être de la même date. Quant aux sermons prêchés à Navarre, le défaut de lumière suffisante nous a d'abord empêchés de désigner ceux que pouvait contenir notre collection. Mais, après avoir tout bien examiné et comparé, nous sommes assurés qu'elle en renferme plusieurs de cette antiquité, tels que les deux premiers sermons pour la Conception de la Vierge, le troisième sur le mystère de la Présentation de Jésus au Temple, et quelques autres encore, que la ressemblance du style et des conjectures nous autorisent à transporter à ce premier âge.

été prononcés; que le style du père Bourdaloue, par exemple, n'était guère correct, et que le père Bretonneau, qui a donné ses sermons, les a revus et épurés avec grand soin : aussi disait-on de cet éditeur qu'il avait encore mieux fait pour autrui que pour lui-même. Cela pourrait être, s'il ne s'était point permis de changer dans les choses mêmes, et d'insérer ses propres sermons parmi ceux du père Bourdaloue. Nous n'avons pas cru pouvoir prendre seulement la liberté de toucher au style de notre auteur, et nous rendrons bientôt compte des raisons qui nous en ont empêchés. Mais quoique les sermons de Bossuet paraissent avoir certains défauts, on conviendra sans peine, avec un écrivain déjà cité, pour peu qu'on soit équitable, que, *malgré le nombre des sermons qu'on a imprimés, nous n'en avons point du caractère de ceux de ce grand homme* (*Trublet, Réflex. sur l'éloq. de la chaire*, p. 63).

Avant de terminer cette discussion, il est de notre devoir de repousser les attaques d'un écrivain, qui, ne connaissant ni égard ni mesure dans sa critique, traite Bossuet d'une manière aussi injurieuse à la religion, que peu convenable au caractère dont il se dit revêtu. Son ouvrage, qui a pour titre : *Essai sur l'éloquence de la Chaire,* a paru en 1767, sans approbation ni privilége. L'auteur y parle ainsi de l'illustre personnage que nous entreprenons de venger : *Bossuet, livré aux controverses de la religion et à l'éloquence, ne paraît pas, quoiqu'il ait travaillé sur l'Ecriture, l'avoir étudiée fort profondément ; ou plutôt son génie ne le secondait pas si bien en ce genre. On ne remarque pas communément dans ses discours cette fécondité de tours, cet art de manier le texte sacré, de se le rendre propre, qui caractérise le grand archevêque de Cambrai et Massillon* (*Essai sur l'éloquence de la Chaire, pag.* 80, 81). On croirait presque, au ton que prend ce censeur, qu'il serait un maître consommé dans la science des Ecritures, capable de décider du succès des plus célèbres docteurs, et de leur donner même des leçons. Tel est malheureusement le génie de ce siècle, qu'avec les talents les plus ordinaires et un savoir fort commun, on ne craint pas de décider hardiment du mérite des auteurs les plus recommandables, et l'on croit se distinguer soi-même, en refusant à leur personne et à leurs ouvrages, l'estime et la considération qui leur sont dues.

Mais voyons, pesons les paroles du censeur. *Bossuet*, selon lui, *ne paraît pas, quoiqu'il ait travaillé sur l'Ecriture, l'avoir étudiée fort profondément.* Ne penserait-on pas, en entendant ce discours, que Bossuet n'a travaillé que légèrement sur l'Ecriture ; et qui se douterait jamais qu'il en eût fait sa principale occupation au milieu même de la cour et de ses plus grands emplois, qu'il eût en un mot passé la plus grande partie de sa vie à l'expliquer, la développer, à en découvrir toutes les richesses ? S'il est vrai en effet que Bossuet n'a cessé de méditer l'Ecriture, d'en rechercher, d'en exposer les différents sens, comment pourra-t-on dire qu'il ne paraît pas l'avoir étudiée fort profondément ? *C'est*, répond doctement le critique, *que son génie ne le secondait pas si bien en ce genre.* L'Ecriture est-elle donc un de ces livres ordinaires que l'on approfondit à proportion des efforts de son génie, et des secours qu'il nous fournit pour l'entendre ? Qu'il est indécent de nous parler de l'intelligence des Ecritures, comme on pourrait faire de celle d'Homère et de Virgile, de Platon et de Cicéron !

Mais si c'est le génie qui nous donne entrée dans les profondeurs de l'Ecriture, qui aurait donc dû y pénétrer plus avant que Bossuet, ce génie supérieur, qui joignait à sa grande facilité une application soutenue et une étude suivie et réfléchie des principes de la tradition, qui sont comme la clé du sanctuaire des Ecritures ? Aussi notre auteur semblerait avoir eu honte de son jugement ; et, pour adoucir l'amertume de sa censure, il ajoute en note : *Nous reconnaissons cependant que quelquefois il applique admirablement bien les textes de l'Ecriture* (*pag.* 81). N'est-ce pas faire beaucoup de grâce à Bossuet de convenir que *quelquefois* il applique bien les textes de l'Ecriture ? Ainsi, communément ce docteur si profond, ce génie si éclairé, n'aura rien entendu dans la science où il a le plus excellé. Les applications que cet esprit si juste fait de l'Ecriture, seront pour l'ordinaire, fausses ou controuvées. Peut-on outrager plus sensiblement un si savant homme ? est-ce honorer l'Eglise, qui avoue Bossuet pour un de ses plus grands docteurs et un des meilleurs interprètes des livres saints ? Mais sur quoi est fondé un jugement si injurieux à la religion et à Bossuet ? Il ne plaît pas à ce critique de nous le faire connaître : il s'est imaginé sans doute avoir assez d'autorité pour nous persuader tout ce qu'il lui plairait d'avancer contre Bossuet, et pour faire prévaloir ses idées sur celles qu'on avait conçues de cet illustre prélat. Au reste, les motifs de sa décision sont aisés à apercevoir ; c'est pour parer Fénelon de tout ce qu'il enlève à Bossuet.

Bossuet, continue-t-il, *qui ne se croyait étranger à aucune sorte de gloire, qui voyait dans le grand Fénelon un rival redoutable, voulait, comme lui, parler le langage de la spiritualité ; mais quelle différence entre ces deux hommes ! Là, les explications ne sont pas fort naturelles, les textes ne sont pas rapprochés avec beaucoup d'attention et de choix : s'il est permis de le dire, on aperçoit d'abord le joint. Ici, tout se lie et s'identifie ; vous diriez que l'esprit de Fénelon et celui de la religion ne font qu'un* (*Ibid.*).

Qu'il faut être étrangement prévenu pour refuser à Bossuet le mérite d'avoir parfaitement connu le langage de la spiritualité ! Tant de beaux écrits, de discours, de lettres, remplis des plus lumineux principes sur la conduite des âmes, prouvent assez combien le cardinal de Noailles a eu raison de l'appeler *un grand maître de la vie intérieure* (*Lettre à la sœur Corn.*). Et nommerons-nous spiritualité ces égarements d'une imagina-

tion séduite, ces raffinements d'un amour chimérique que Bossuet a si puissamment combattus et si glorieusement dissipés ? Dirons-nous encore, après le jugement que l'Église a porté sur cette fameuse contestation, que l'esprit de Fenelon et celui de la religion ne font qu'un ? Quoique cet écrivain trop peu équitable ose prétendre que : *Si l'archevêque de Cambrai passait le but, Bossuet était bien éloigné de l'atteindre* (*pag.* 81, 82), les écrits que ce grand homme a composés dans cette controverse, paraîtront toujours aux gens sages et éclairés vraiment dignes du défenseur de la cause de l'Eglise, et annonceront à tous les siècles un docteur consommé dans la science des saints. Sans cesse on viendra y puiser les règles les plus sûres pour marcher dans les voies droites; et ils seront à jamais, comme le disent les auteurs de son éloge, *une source de lumières contre toutes les illusions* (*Journal des Savants*) de la fausse spiritualité. Aussi tous ceux qui ont aimé sincèrement la religion ont-ils cru ne pouvoir trop louer ce grand homme qui, *voyant une nouvelle erreur, d'autant plus pernicieuse qu'elle affectait de se cacher sous le prétexte d'une plus haute perfection, menacer la tranquillité de l'Eglise, sans considérer son âge avancé, ni les incommodités de sa personne atténuée par tant de travaux, n'écouta plus que son zèle, pour l'affermir par ses doctes ouvrages, si dignes de notre admiration* (*Eloge de M. Bossuet par M. l'abbé de Clérambault*).

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ici toutes les froides antithèses dont notre critique prétend orner le parallèle qu'il fait de Bossuet avec Fénelon ; nous nous bornerons à deux ou trois chefs qui en donneront une juste idée. *La piété dans Bossuet*, poursuit-il, *avait les traits austères, rudes et même un peu farouches ; elle avait dans Fénelon les traits de Dieu même* (*pag.* 82). D'où ce censeur a-t-il tiré le portrait qu'il nous fait ici de Bossuet, cet homme que tous ses contemporains nous représentent d'une humeur si douce, si affable, si sociale; qui sut, comme ils nous l'attestent, *gagner, par les charmes de son commerce, dans lequel il savait tout rendre aimable, ce doux empire sur les cœurs, dont il a joui d'une manière si singulière jusqu'aux derniers moments de sa vie* (*Eloge de Bossuet par M. l'abbé de Clérambault*). La supériorité de talents qui le distinguait de ses égaux, et cette forte application aux intérêts de l'Eglise, qui remplissait tous ses moments, ne changèrent jamais rien dans son caractère et dans ses manières ; on trouvait toujours les mêmes agréments dans sa société, la même égalité dans son humeur, les mêmes charmes dans sa conversation (*Eloge de l'abbé de Choisy*). *Tous ces grands et solides avantages*, dit l'abbé de Clérambault, *qui le mettaient si fort au-dessus de son temps, ni les travaux d'esprit continuels dans lesquels il se trouvait engagé, et qui souvent y laissent de la rudesse, ne le rendirent jamais ni plus fier, ni plus* farouche ; *il sut toujours parfaitement accorder l'affabilité, la douceur et même la condescendance avec la fermeté de vigilant et intraitable défenseur de la pure et saine doctrine.*

Sans doute que la piété de Bossuet n'était ni molle ni sensuelle, parce qu'elle était nourrie des saintes austérités de l'Evangile et de la doctrine chrétienne ; mais qu'il était prévenant, charitable, compatissant pour les âmes qui s'adressaient à lui et qui imploraient ses services ! Avec quelle bonté, quelle tendresse les prévenait-il, entrait-il dans tous leurs besoins ! On est étonné et ravi de voir avec quelle patience il supportait leurs défauts, leurs importunités mêmes, sans jamais se lasser, ni se rebuter. Les lettres seules de ce vénérable prélat nous fournissent une multitude de preuves et d'exemples de tous ces faits ; et si cet écrivain eût seulement pris la peine de les parcourir, eût-il jamais osé traiter Bossuet aussi indignement? mais la préoccupation d'esprit ne permet pas de chercher à s'instruire avant que de juger.

Aussi quelle ignorance et quelle partialité ne témoigne pas notre critique, lorsqu'il ajoute : *Les hérétiques redoutaient les coups de Bossuet, ils allaient se jeter dans les bras du grand archevêque* (*pag.* 82). Qui a jamais plus ramené, accueilli d'hérétiques que Bossuet? On sait assez avec quel empressement ils venaient de toutes les parties de la France et même des pays étrangers, pour écouter ce nouveau Salomon, pour apprendre de sa bouche la solution de leurs difficultés, et recevoir l'éclaircissement de leurs doutes. *Tous*, disent ici avec vérité nos Mémoires, *sont rentrés au bercail par cette porte ; l'abbé de Dangeau, le vicomte de Turenne* (1), *son illustre nièce, et tant d'autres, à la cour, à Paris et dans les provinces, que nous ferons connaître dans la vie du prélat. Eveillés par cette voix qui retentissait dans toute l'Europe, les uns sont venus du fond de l'Ecosse et de l'Angleterre, d'autres du Nord et de l'Allemagne, quelques-uns même des royaumes les plus reculés de l'Orient. De grands seigneurs et de savants ministres se sont fait gloire d'avoir ici l'évêque de Condom pour maître.* Bossuet les recevait tous sans exception, avec l'affection d'un père, d'un ami, d'un frère, procurant à ceux qui pouvaient se trouver dans le besoin tous les secours nécessaires ; et sa charité contribuait autant que ses instructions à les déterminer ou à les affermir dans leurs bons sentiments.

Tous ces faits sont trop publics, trop connus, pour demander une plus longue discussion; achevons d'esquisser le beau portrait que cet auteur nous fait de Bossuet et de Fé-

(1) Turenne, le grand Turenne se rendit à la vérité, et soumit aux pieds de Bossuet cette âme hautaine que tant de victoires avaient accoutumée à l'indépendance ; et dans toute la suite de sa vie, pénétré de reconnaissance pour les grâces reçues, altéré de grâces nouvelles, il venait puiser dans la source où il avait trouvé sa guérison, et s'enivrer de plus en plus de ces eaux salutaires, qui rejaillissent à l'éternité (*Eloge de Bossuet, par l'abbé de Choisy*).

nelon. *Celui-là*, ajoute-t-il, *était plus capable de discuter la cause de la religion; celui-ci était* INFINIMENT PLUS DIGNE *d'en être l'arbitre et le juge* (*P.* 83). Et qui est donc plus digne d'être l'arbitre et le juge de la religion que celui qui la connaît mieux? Qui mérite davantage sa confiance, si ce n'est celui qui est plus capable de discuter sa cause? Certes, il n'y aurait eu qu'à laisser Fénelon, dans sa fameuse dispute, l'arbitre et le juge de la religion, et bientôt elle aurait été étonnée de se voir autoriser une doctrine qui pouvait précipiter dans le fanatisme le plus déplorable.

Mais où ne conduit pas l'enthousiasme qui n'a ni règle, ni principes? A quoi va se terminer un éloge si fastueux de Fénelon? écoutons : *Eh bien!* conclut le censeur, *cet homme fut persécuté, exilé, digne des temps de Titus, dont il eût été le premier ministre, et à qui la voix de Télémaque eût demandé pour lui des autels* (*Pag.* 83). Quelle chute! quelle conclusion! Quoi! après nous avoir représenté Fénelon comme infiniment digne d'être l'arbitre et le juge de la religion, pour comble de gloire, le déclarer ensuite également digne des temps d'un empereur païen, digne d'être son premier ministre, digne d'avoir des autels, comme toutes ces idoles que l'aveuglement ou l'adulation avaient divinisées! Quel éloge pour un évêque! Fallait-il donc tant rehausser Fénelon au préjudice de Bossuet, pour nous amener à un pareil dénouement? Si c'est là la gloire qu'on prétend réserver à Fénelon, jamais Bossuet ne put l'ambitionner, et nous ne serons point jaloux de la disputer pour lui.

Après des excès si marqués, le censeur finit par admirer l'équité qui a réglé sa critique et présidé à son jugement. *On ne m'accusera pas*, s'écrie-t-il, *de partialité dans ce parallèle.* Il parle ainsi apparemment pour prévenir des reproches qu'il sent avoir trop mérités. Il est vrai que, sans s'en apercevoir, il renverse, deux lignes auparavant, tout ce qu'il peut avoir avancé au désavantage de Bossuet. *Au reste*, venait-il de dire, *Bossuet convenait à son siècle : Louis XIV lui donnait une haute préférence sur Fénelon qu'il appelait l'homme le plus chimérique de son royaume* (*Pag.* 83, 84). Personne n'ignore combien Louis XIV avait de pénétration et de justesse dans l'esprit : or, il avait eu tant d'occasions d'éprouver le mérite de Bossuet. Qui ne préférera donc le jugement de ce prince à celui du critique (1) que nous réfutons? Qui n'aimera mieux régler ses idées sur celles que nous donnent de l'évêque de Meaux ses illustres contemporains qui l'ont si bien connu et qui ont admiré dans ce grand personnage, *un de ces hommes rares et supérieurs qui sont quelquefois montrés au monde pour lui faire seulement sentir jusqu'où peut être porté le mérite sublime, sans laisser presque l'espérance de leur pouvoir trouver des successeurs* (*Eloge de Bossuet par l'abbé de Clérambault*).

(1) Au moment où cette feuille doit être tirée, nous apprenons avec plaisir que l'auteur est disposé à réparer ses torts, dans une nouvelle édition de son ouvrage, et à rendre à Bossuet toute la justice qui lui est due.

Mais quand finira-t-on de décrier un si grand homme, le plus bel ornement de la France et des lettres, dans ces derniers siècles le défenseur toujours invincible de la religion, l'une des plus fermes colonnes de l'Eglise? Peut-il être glorieux à des chrétiens, à des prêtres, de s'unir aux incrédules et aux ennemis de la foi catholique, pour déchirer celui qui les a si puissamment combattus, et dont ils ont tant d'intérêt de ternir la gloire et d'affaiblir l'autorité? Il semble que plus le mérite de Bossuet est grand et extraordinaire, plus la malignité de l'envie s'exerce à le rabaisser : chacun veut lui arracher quelques-uns de ses ornements pour en revêtir l'idole qu'il s'est faite. Qui n'a-t-on pas cherché à élever au-dessus de cet illustre prélat? N'avons-nous pas entendu des écrivains lui préférer M. Languet, et d'une manière qui l'eût révolté lui-même : *Peut-être*, disait-on, *moins savant et moins sublime que M. Bossuet, mais plus égal, plus soutenu, plus touchant, plus homme d'affaires, plus irréprochable dans la doctrine, plus régulier dans la conduite* (*Dixième lettre de M. l'Evêque de *** à M. l'Evêque de *** sur les sentiments de saint Louis*). Ce serait vraiment perdre son temps que de l'employer à réfuter des jugements si peu capables de faire impression : il suffit de les rapporter, pour les exposer au mépris ou à l'indignation du public. Qu'on dise et qu'on fasse tout ce qu'on voudra, Bossuet, bien supérieur à tous ces complots et à ces attentats, triomphera toujours de la haine de ses envieux : ce sera sa gloire de faire tant de jaloux; et en tout temps, on pourra sentir la vérité de ces paroles d'un de ses contemporains : *Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique, et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents : orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire? Un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise : que n'est-il point? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne* (*La Bruyère, Disc. à MM. de l'Acad. franç.*).

Il ne nous reste plus qu'à rendre compte au lecteur de notre travail et de la manière dont nous avons procédé dans l'édition des sermons de M. Bossuet; mais il nous semble qu'il convient auparavant de détruire une opinion fort repandue, et que différents motifs contribuent à accréditer. Comment, nous dit-on, pouvez-vous nous donner un recueil des sermons de Bossuet, puisque tous ceux qui en ont parlé nous attestent qu'il ne les écrivait point, et que lui-même le déclare formellement dans une de ses lettres?

M. Ledieu, secrétaire du prélat, est celui qui a le plus contribué à répandre cette opinion. Il assure, dans ses mémoires, que l'*abbé Bossuet n'a jamais porté à la cour des sermons étudiés et préparés, et qu'il ne lui était pas possible d'y penser, que peu de jours,*

et souvent même peu d'heures avant que de les prononcer. Et dans un autre endroit de ses mémoires il ajoute : *Les sermons manuscrits qu'il a laissés en grand nombre, sont encore la preuve de ce que l'on en a dit. Ils sont dans des portefeuilles, marqués : I Carême, II Carême, et I ou II Avent, et ainsi du reste. Ce n'est la plupart qu'une ou deux feuilles volantes, où est un texte en tête, un raisonnement avec ce mot en marge : pour l'Exorde; une division et deux ou trois membres, toujours marqués distinctement à la suite du texte ou du dessein de l'Exorde ; et, pour le corps du discours, l'on n'y trouve que quelques passages des saints Pères.* Un témoignage aussi précis de la part d'un homme qui avait vécu vingt ans avec M. Bossuet, dont il avait toute la confiance, que son respect et son attachement pour ce grand prélat ne permettaient pas de soupçonner de négligence dans l'examen qu'il avait fait de ses portefeuilles, ni d'oubli dans le compte qu'il en rendait ; un pareil témoignage était sans doute très-capable de fixer les esprits, et de les déterminer à croire que M. Bossuet n'avait jamais écrit ses sermons.

Aussi le père de la Rue assure-t-il que *l'on n'a pu recueillir, après sa mort, que de simples feuillets, qui ne contenaient que l'économie du discours, la naissance des mouvements et des traits qui en devaient faire les nerfs et les ornements. Sur ces plans, continue-t-il, il s'exerçait à faire, en se promenant, le choix et l'essai des termes et des expressions convenables à l'effet qu'il se proposait. Il paraissait ainsi en chaire avec confiance ; et, maître de ce qu'il disait, il se rendait aisément maître de ses auditeurs* (*Serm., tom.* I, *Préface*). M. de Burigny, dans sa vie de M. Bossuet, adopte le récit de ces deux écrivains, et semble même vouloir donner à entendre qu'il s'est assuré de la vérité de leur témoignage par ses recherches.

Cependant, que peuvent toutes ces autorités contre l'évidence d'un fait qui dément ce qu'elles attestent ? Nous avons les originaux des sermons imprimés dans notre collection : ces originaux sont certainement de la main de M. Bossuet ; et il est aisé d'y reconnaître l'écriture du prélat ; toutes les raisons, tous les témoignages qu'on pourrait nous alléguer, seraient-ils capables d'infirmer une preuve aussi décisive ?

Et qu'on ne dise pas qu'on a pu contrefaire l'écriture de M. Bossuet, que celle de son secrétaire avait beaucoup de ressemblance avec la sienne, et que celui-ci a peut-être voulu attribuer à son maître des discours étrangers. Pour peu qu'on soit équitable et de bonne foi, on distinguera sans peine l'écriture de M. Bossuet dans les manuscrits des sermons que nous publions. Et d'ailleurs, comment pourrait-on soutenir, sans la plus énorme contradiction, que M. Ledieu, qui prétend que M. Bossuet n'avait point écrit ses sermons, eût ensuite prêté sa plume pour lui en supposer? Mais après tout, si l'on a pu contrefaire l'écriture de Bossuet, a-t-on pu de même imiter son style, ses pensées, ses tours, ses expressions? Or, qui ne reconnaîtra ce génie dans ses discours, pour peu qu'il soit familiarisé avec ses ouvrages? Qu'on compare les uns avec les autres ; et par l'identité des principes, de la doctrine, du style, l'on se convaincra bientôt, si l'on cherche la vérité, que Bossuet seul peut être auteur de ces sermons.

Au reste, M. Ledieu n'a pas eu entièrement tort dans son énoncé, puisqu'il est vrai que M. Bossuet a prêché beaucoup de sermons dont il n'avait écrit que le plan et la distribution. S'il a parlé d'une manière aussi générale, c'est qu'ayant trouvé beaucoup de portefeuilles qui ne contenaient que des canevas, sans assez les examiner, il a dit de la totalité ce qui était vrai seulement d'une très-grande partie. Cependant, quoiqu'il paraisse déclarer si formellement que le prélat n'avait point écrit ses sermons, il en dit assez en différents endroits de ses mémoires, pour nous faire sentir qu'il ne faut pas prendre ses paroles à la lettre : car il nous apprend ailleurs que M. Bossuet, *ruminant profondément sur les paroles de l'Evangile, qu'il s'était imprimées dans la mémoire, tout d'un coup on le voyait prendre la plume, et écrire rapidement les discours et les instructions sur lesquels il avait médité si profondément.* Dans le texte même, où il semble avancer que M. Bossuet n'a laissé que de simples canevas, il ne dit pas que tout fût de ce genre, mais seulement la plupart; ce qui n'exclut pas absolument un certain nombre de sermons entiers.

Et, d'après lui, M. de Burigny nous rapporte que M. Bossuet, *maître de ses pensées, fixait dans sa mémoire les expressions dont il voulait se servir. L'après-dîner,* poursuit cet historien, *il méditait de nouveau son discours, et il le dictait comme s'il l'avait lu, en y changeant, ajoutant et retranchant, comme l'on fait, la plume à la main* (*Vie de M. Bossuet*, *p.* 67). Dans une note il ajoute que *le dépositaire des papiers de M. Bossuet a beaucoup de canevas de ses sermons et quelques-uns entiers, que l'on croit être les premiers qu'il ait prêchés* (*p.* 69).

Enfin, lorsque M. Bossuet, répondant à la sœur Cornuau, qui l'avait prié de lui envoyer le sermon qu'il avait prêché à sa profession, lui marque : « Je n'écris rien de mes « sermons », il suffit de distinguer les temps pour lever la difficulté. La lettre de M. Bossuet est de 1698, et nous avons déjà observé que lorsqu'il fut évêque de Meaux, il jetait tout au plus sur le papier son texte, son dessein et quelques-unes de ses preuves. Mais parce qu'il n'écrivait point alors ses sermons, s'ensuit-il qu'il ne les ait jamais écrits dans le cours de ses différentes stations? Non sans doute, et M. Bossuet ne le dit pas. Nous voyons au contraire, par une lettre, dont la copie originale s'est conservée parmi ses manuscrits, que quelquefois l'estime que l'on avait conçue des sermons qu'il faisait dans ces premiers temps, portait des personnes de distinction à lui en de-

mander des copies, qu'il leur envoyait pour les satisfaire. La lettre dont nous venons de parler, est ainsi conçue : *Monseigneur, vous recevrez dans ce paquet une marque de mon obéissance, et vous verrez que je ne puis oublier ce qui m'est ordonné de votre part. Je vous envoie un sermon que vous avez eu la bonté de me demander il y a longtemps, et de vive voix et par écrit. J'attribue ce désir à votre bonté, parce qu'il faut que vous en ayez beaucoup pour juger ce présent digne de vous. Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je le remets en vos mains, et je prends la liberté de vous l'offrir, non point par l'estime que j'en fais, mais par celle que vous en avez témoignée. Vous la perdrez peut-être en lisant : mais, quand cela arriverait, je ne me réjouirais pas moins pour cela de vous avoir obéi. Je serai bien aise de voir augmenter l'estime que je vous prie d'avoir de mon affection, même au préjudice de celle que vous pourriez avoir de ma capacité.* On ne saurait donc plus douter que M. Bossuet n'ait écrit un nombre de ses sermons, et tout démontre que ceux que nous donnons au public sont réellement sortis de sa plume. Voici la manière dont nous avons procédé pour les mettre en état de paraître.

Lorsque nous avons entrepris cette édition importante, nous nous sommes proposé de traiter Bossuet avec le même respect, la même religion qu'on a eus pour les Pères de l'Eglise. En conséquence, nous avons apporté tous nos soins pour présenter le texte des sermons de Bossuet dans toute sa pureté originale. Nous n'avons pas cru devoir nous permettre d'y changer même des termes vieillis, encore moins des phrases qui pouvaient paraître à certains esprits n'être point assez élégantes.

Le premier devoir d'un éditeur est sans doute de donner le texte de son auteur avec la dernière exactitude, de ne s'y permettre aucun changement, et de n'y rien insérer sans avertir le public de l'addition. Telles sont les règles et les lois qui ont dirigé les meilleures éditions, celles qui ont été le plus favorablement accueillies; et plus un auteur est important, plus il est nécessaire d'exiger cette fidélité dans un éditeur. Combien de funestes conséquences ne pourraient pas résulter du droit que des éditeurs s'attribueraient de réformer dans les ouvrages qu'ils publient, ce qui leur semblerait défectueux ! Aujourd'hui, celui qui préparerait une édition croirait devoir faire disparaître des mots qui lui déplairaient; et, en corrigeant le style, il affaiblirait, altérerait souvent, sans y prendre garde, le fond des choses, qui ne seraient plus aussi exactement rendues par de nouvelles expressions. Un autre, s'arrogeant aussi le droit de perfectionner son auteur, prétendrait devoir retourner les phrases; celui-ci voudrait toucher aux pensées, à la doctrine; et ainsi, chacun suivant ses idées, ses préjugés, ses caprices, les auteurs se trouveraient entièrement défigurés, et perdraient tout le respect et l'autorité que leur mérite leur avait acquis. Dès qu'on saurait que l'éditeur s'y serait permis des changements, ce serait un prétexte suffisant à ceux que ces écrits incommoderaient, pour récuser leur témoignage : avant de convenir du fond, on disputerait éternellement sur l'authenticité, l'exactitude des pièces apportées en preuve.

Il est donc de la dernière conséquence de ne jamais souffrir qu'un éditeur entreprenne de corriger les écrits qu'il met au jour, surtout lorsqu'ils traitent des points de doctrine, des matières de religion ; et enfin, quel que soit le sujet d'un ouvrage, on est toujours bien aise de retrouver dans un auteur illustre, ses termes, ses paroles, ses expressions qui servent pour l'ordinaire, à le faire reconnaître, et qui sont comme les traits de son visage. En un mot, un éditeur est un historien; il ne doit pas plus se permettre de changer dans les œuvres qu'il publie, qu'un historien dans les faits qu'il décrit. Car si les actions d'un grand personnage sont l'histoire de son cœur, ses ouvrages posthumes sont en quelque sorte l'histoire de son esprit.

Toutes ces raisons nous ont déterminés à donner au public les sermons de M. Bossuet, avec toute l'exactitude possible, et si nous eussions fait autrement, peut-être que ceux qui se plaignent de notre trop grande fidélité, seraient les premiers à nous reprocher la liberté que nous aurions prise, et à s'en prévaloir pour répandre des soupçons dangereux sur ces monuments.

Mais, quoique nous ayons mis notre principale application à donner le texte des sermons de l'illustre auteur dans toute sa pureté, cependant nous n'avons pas laissé de suppléer, autant qu'il a été en nous, certaines lacunes qui interrompaient la suite du discours, et qui pouvaient empêcher le lecteur de bien saisir le sens ou la pensée de M. Bossuet. Souvent ce grand homme, lors même qu'il écrivait ses sermons, y laissait des vides considérables qu'il se proposait de remplir de vive voix : tantôt il se réservait de suppléer une partie entière de son discours, et tantôt il se contentait d'en marquer le dessein et d'en indiquer les preuves : en d'autres occasions, il ne faisait qu'ébaucher ses raisonnements, établir le principe dont il voulait tirer, en son temps, les conséquences, désigner par une première phrase et par quelques passages, ce qu'il devait traiter. Quelquefois, pour compléter son discours, il renvoie à d'autres sermons qui communément n'existent plus, ou à des écrits qui ne nous sont connus que par ces espèces de citations ; enfin il passe souvent des périodes, des phrases, ou omet des mots nécessaires à l'intégrité du sens.

Ce grand homme en agissait ainsi, soit pour ne pas ralentir, en écrivant, la rapidité de son génie, soit pour se réserver la liberté de suivre dans la chaire les mouvements de son zèle et les dispositions qu'il pourrait remarquer dans ses auditeurs. Ainsi, toujours indépendant de sa mémoire, quoiqu'il eût même écrit et appris ce qu'il devait dire, il y

changeait et ajoutait, en chaire, selon qu'il se sentait ému; autrement, disait-il, son action se serait refroidie, et son discours se serait énervé. Telle était la méthode qu'il observait dans les sermons mêmes qu'il devait prêcher à la cour; car nous en avons imprimé plusieurs qu'il a faits pour y être prononcés et qui ne sont point entiers.

Nous ne pourrions donc assurer que nous donnons les sermons de Bossuet tels qu'il les a prêchés, quoique nous puissions bien garantir que nous les donnons tels qu'il les a écrits. Nous avons, pour l'ordinaire, substitué les mots et les périodes qui manquaient dans le manuscrit, en tâchant de saisir de notre mieux le sens de l'auteur : mais le lecteur sera toujours en état de juger si nous avons bien rencontré; parce que nous n'avons rien ajouté qui ne soit mis entre deux crochets carrés. Lorsqu'il nous a paru trop difficile de pénétrer dans l'idée de M. Bossuet, nous n'avons rien voulu hasarder; et nous avons alors mieux aimé laisser faire au lecteur ses conjectures, que de proposer les nôtres.

Peut-être trouvera-t-on que nous aurions pu retrancher des pièces et des fragments qui n'étaient point ou assez travaillés, ou assez complets pour être imprimés. Mais si l'on pèse les raisons qui nous ont engagés à les produire, on sera probablement moins disposé à nous condamner. Plus une édition est importante, plus il faut éviter tout ce qui pourrait fournir des sujets de défiance aux personnes différemment affectées : si nous eussions pris sur nous de faire des retranchements considérables dans les manuscrits de notre auteur, il n'en eût pas fallu davantage pour donner matière à beaucoup de soupçons. Bien des gens se seraient imaginé que nous supprimions des morceaux qui pouvaient servir à manifester dans M. Bossuet des sentiments ou des principes qu'ils avaient intérêt de connaître, et l'on eût cherché à rendre suspecte notre bonne foi. Qui ne sait en outre combien les jugements des hommes varient et sont souvent opposés? ce que l'un voudrait admettre, l'autre penserait qu'on doit le rejeter; et si, dans une entreprise, l'on s'étudiait à suivre tous les avis, jamais on ne parviendrait à l'exécution. Dans ces circonstances, nous avons cru que le moyen le plus simple pour contenter tout le monde, était de tout donner: parce que ceux qui désireraient avoir toutes les pièces, seraient par là satisfaits; et que ceux qui auraient souhaité qu'on en retranchât, pourraient aussi suivre leur goût, en passant ce qui ne leur conviendrait pas.

D'ailleurs, il est peu de ces fragments qui ne contiennent quelque vérité importante, quelques vues nouvelles, et qui ne servent à confirmer ou développer des points déjà établis dans des sermons complets. Il nous a paru ensuite convenable de donner une idée de toutes les manières dont M. Bossuet travaillait; et nous avons pensé que les précis et canevas des sermons de ce grand homme seraient de quelque utilité aux prédicateurs, leur fourniraient des vues pour approfondir la même matière, et leur présenteraient comme autant de desseins qu'ils pourraient exécuter.

Enfin il est juste de ne pas traiter des hommes extraordinaires, de la même manière qu'on ferait des écrivains du commun. On sait que quand on a donné les éditions des Pères, on ne s'est pas appliqué à faire un choix parmi leurs écrits; mais qu'on a publié tout ce qu'on a pu recueillir des monuments de ces illustres personnages, sermons et autres, quoique toutes les pièces ne fussent ni entières, ni également parfaites. Or, nous l'avons dit, nous avons cru devoir témoigner à Bossuet le même respect : un écrivain aussi considérable mérite assurément cette distinction. Et s'il est vrai que tout, jusqu'aux plus petites choses, soit remarquable dans les grands hommes, que leurs moindres productions portent toujours avec elles quelques traits de leurs belles qualités, que doit-on donc penser des Œuvres de cet excellent auteur? N'admire-t-on pas, jusque dans les morceaux qu'il a le moins travaillés, ces traits lumineux qui le caractérisent, et ne laisse-t-il pas à tout ce qu'il touche l'empreinte de son génie sublime et profond? Aussi ses contemporains faisaient des vœux pour qu'on pût un jour rassembler tous ses différents ouvrages. *La Providence, disait un de ses panégyristes, attentive au bien de l'Église, conservera sans doute les restes précieux de ses écrits apostoliques; et quand nous n'en aurions que le premier trait, que la simple ébauche, ces essais d'ouvrages, quelque imparfaits qu'ils puissent être, surpasseront encore les ouvrages les plus finis des autres maîtres. Ne cachez pas, écrivait après sa mort à son neveu le R. P. Cloche, général des Dominicains, dont nous avons la lettre originale; ne cachez pas à toute l'Église ce qu'il a laissé, et qui n'a pas été donné au public : tout ce qui est de lui est grand, tout est utile et glorieux à la religion.* (*Éloge de M. Bossuet, par M. l'abbé de Choisy.*) Voilà les raisons qui nous ont déterminés, et les règles que nous avons suivies.

On ne doit point être étonné de trouver dans ces sermons quelques répétitions. Il n'est pas extraordinaire qu'un prédicateur qui a tant prêché, se copie lui-même quelquefois, en prenant dans ses sermons des pensées, des raisonnements, des morceaux même qui conviennent au sujet dont il est actuellement occupé. Il est des vérités si étroitement liées qu'on ne peut parler de l'une sans établir l'autre; et souvent, si l'on manquait de développer certains points dans un sermon, parce qu'on en aurait déjà traité dans les précédents, on affaiblirait son discours, et il ne produirait plus le même effet. D'ailleurs combien de vérités, de maximes qu'il est important de remettre sous les yeux de ses auditeurs, pour les imprimer plus profondément dans leur mémoire, et les leur rendre plus familières? C'est ainsi que les Pères et les plus grands docteurs en ont usé dans leurs sermons. Qui voudrait en suppri-

mer tout ce qui peut paraître des redites, y ferait un prodigieux retranchement, et, en les morcelant, il les défigurerait au point de les rendre méconnaissables. Car ces grands hommes, plus soigneux d'instruire que de plaire, ne craignaient pas de répéter souvent des vérités fondamentales, qu'ils jugeaient ne pouvoir trop rappeler dans l'esprit des peuples. Ceux mêmes d'entre eux dont les discours sont le plus polis et le plus châtiés, n'ont pas fait difficulté de tenir une pareille conduite. Ainsi l'on entend un saint Grégoire de Nazianze dire à son peuple : Que personne ne soit étonné si ce discours renferme des vérités que j'ai déjà exposées; car j'emploierai non-seulement les mêmes paroles, mais je traiterai encore les mêmes sujets : *Neque enim eadem solum proloquar, sed de iisdem quoque rebus.* (*Orat. XXXIX*, t. I, p. 629, 630.) Et le grand Apôtre ne dit-il pas aux Philippiens : *Il ne m'est point pénible, et il vous est avantageux*, *que je vous écrive les mêmes choses. Eadem vobis scribere*, *mihi quidem non pigrum*, *vobis autem necessarium* (*Cap. III*, 1).

On ne peut donc reprocher à M. Bossuet de s'être quelquefois répété dans ses sermons, ni trouver mauvais que nous n'ayons pas supprimé tous les endroits qui pouvaient présenter des répétitions. Nous aurions été d'autant moins fondés à le faire, qu'il est peu de ces morceaux où M. Bossuet, en reprenant ce qu'il a déjà dit, ne donne un nouveau degré de force aux vérités qu'il avait auparavant établies, et ne développe davantage ses principes. Lorsque nous avons pu, sans interrompre le fil du discours et la suite des raisonnements, retrancher des morceaux absolument semblables, nous l'avons fait et nous en avons averti le lecteur dans l'endroit même.

M. Bossuet, toujours fécond dans ses idées, avait coutume, lorsqu'il écrivait ses sermons, de mettre plusieurs mots, et souvent des phrases différentes, les uns sur les autres, sans en effacer aucun, se réservant de faire, dans la prononciation de son discours, le choix de l'expression ou de la pensée qui lui paraîtrait alors plus propre et mieux convenir à son sujet. Pour ne pas nous écarter de l'exactitude que nous nous sommes prescrite, nous avons mis dans le corps le mot ou la phrase qui était visiblement la dernière édition de l'auteur; et nous avons placé en variantes, ceux qu'il a laissés subsister malgré cette révision. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs penseront-ils que nous eussions pu ne faire aucun usage d'un nombre de ces variantes : mais nous les prions de faire attention que tous les goûts ne sont pas les mêmes. S'il en est qui se soucient peu de ces détails, d'autres au contraire les aiment, et prennent un véritable plaisir à considérer toutes ces nuances qu'une main habile sait mettre dans ses ouvrages. Ils trouvent une occupation agréable et souvent utile à examiner les raisons qu'un aussi grand génie peut avoir eues, d'ajouter une nouvelle expression ou un autre tour à ceux qu'il avait d'abord choisis, sans cependant effacer sa première leçon. Enfin, si nous nous fussions contentés de mettre dans le texte l'une des expressions ou des phrases qui nous aurait paru la plus convenable, sans renvoyer les autres en variantes, les esprits délicats ou soupçonneux auraient pu être inquiets, douter si les mots ou les phrases supprimés ne seraient pas plus propres, et ne représenteraient pas mieux la pensée de l'auteur que ceux dont nous aurions fait choix. Pour prévenir toutes ces craintes, n'était-il pas plus sûr de donner ces variantes; d'autant plus que si elles peuvent être utiles ou agréables à quelques-uns, elles ne sauraient nuire aux autres, qui sont bien maîtres de ne point s'y arrêter?

Mais si nous devions au public cette exactitude scrupuleuse, nous la devions aussi à M. Bossuet lui-même. Le respect qu'on a eu pour les Pères a porté leurs éditeurs à donner en variantes les différentes leçons qu'on a pu recueillir des manuscrits, quoiqu'elles ne fussent point, pour la plupart, des auteurs mêmes, mais qu'elles vinssent des copistes qui avaient transcrit leurs ouvrages. Et pourquoi donc n'aurions-nous pas conservé des variantes, qui sont toutes sorties de la main de Bossuet, et qui peuvent également servir à nous faire connaître ses idées et ses sentiments?

Après avoir ainsi disposé le texte des sermons de M. Bossuet, nous avons mis à la tête de chacun un sommaire, qui pût d'abord donner au lecteur une idée générale des matières qui y sont traitées, et le préparer à en faire une lecture réfléchie. Pour lui faciliter l'intelligence du discours, nous avons ajouté à la marge de chaque alinéa un sommaire, qui fait voir d'un coup d'œil le fond de la pensée de l'auteur, et qui aide à saisir son raisonnement et ses principes. Ces sommaires pourront même servir au lecteur à lui rappeller ce qu'il aura lu, lorsqu'il voudra repasser les sermons de Bossuet.

Enfin, attentifs à ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la perfection de notre édition, nous n'avons épargné ni peines, ni recherches pour indiquer les citations des textes employés par M. Bossuet dans ses sermons. Nous pouvons dire que ce n'a pas été la portion la moins pénible et la moins longue de notre travail. Communément le célèbre prédicateur se contente de nommer le Père d'où il a tiré les paroles dont il se sert, et assez souvent il ne désigne son auteur que par la dénomination vague d'un ancien, d'un Père, et autres semblables indices. On sent l'embarras où toutes ces réticences conduisent un éditeur pour découvrir les passages qu'il veut citer.

Mais combien la manière dont M. Bossuet rapporte les paroles mêmes n'augmente-t-elle pas la difficulté? Il lui est ordinaire de transcrire fort inexactement le texte qu'il allègue, soit qu'il le cite de mémoire, ou pour d'autres raisons que nous ne saurions pénétrer, et qui ne sont pas essentielles. Souvent il le tourne autrement qu'il n'est

construit dans son auteur ; il y change des mots ; il y en ajoute d'autres qui ne touchent point, il est vrai, au fond de la pensée, et n'altèrent point le sens ; mais qui rendent presque impossible la découverte de la citation. Les tables ne sont alors presque d'aucun secours ; et la seule ressource qui puisse rester, c'est de feuilleter des volumes entiers. Nous avons été réduits bien des fois à prendre ce parti ; et souvent après de longues et pénibles recherches, nous avons eu le désagrément de ne rien trouver ; parce que M. Bossuet n'ayant point même marqué le nom de l'auteur, nous n'avons pas été assez heureux pour le rencontrer parmi ceux que nous avons parcourus avec tant de soin. Il n'est personne qui ne comprenne quelles longueurs et quelle perte de temps ces recherches ont dû nous occasionner. Les citations que nous avons mises, ont demandé un temps fort considérable pour être trouvées ; mais il en est peu de celles mêmes que nous ne donnons pas, qui ne nous aient occupés des journées entières sans succès.

A l'égard des textes dont M. Bossuet a changé les paroles, nous leur avons substitué celles que l'auteur a employées lorsqu'il nous a été possible de le faire sans rien déranger au discours du prédicateur. Autrement nous avons laissé dans le texte du sermon les expressions changées ou ajoutées, et nous avons mis en note celles de l'auteur cité par M. Bossuet. Nous nous étions d'abord proposé de laisser toujours dans le corps les textes des auteurs de la manière dont M. Bossuet les avait rapportés, et de renvoyer en note la véritable leçon ; mais nous nous sommes aperçu que nous chargerions nos volumes d'une multitude de notes peu instructives ; c'est ce qui nous a déterminé à renoncer à notre premier dessein, et à nous en tenir au parti que nous avons suivi.

Tout ce détail doit faire sentir aux personnes équitables, que nous n'avons point pris trop de temps pour exécuter un plan aussi vaste. Mais il est vrai, comme le remarque un auteur célèbre, que *le Français demande l'impossible*, *une extrême diligence et une extrême perfection* (*L'abbé d'Olivet. Hist. de l'Acad. Franç. p.* 35). D'ailleurs, les commencements d'une entreprise sont toujours plus longs et plus pénibles que la suite ; aussi, espérons-nous qu'on n'aura pas lieu désormais de nous reprocher trop de lenteur dans nos opérations.

Puissent nos soins et notre application contribuer au bien de l'Eglise : nos vœux seront remplis, si la vérité suprême daigne accorder aux sermons imprimés de Bossuet la même efficace qu'elle leur a donnée, lorsqu'ils ont été prononcés par ce grand prédicateur.

LISTE DES SERMONS

QU'IL PARAIT QUE M. BOSSUET A PRÊCHÉS, ET QUI NOUS MANQUENT.

Cette liste est dressée d'après celles que Bossuet nous a laissées de ses sermons.

De la tentation ; L'auteur nous donne dans les paroles suivantes une idée de son sermon. Espérances et empressements du monde ; on s'étourdit soi-même, on ne pense pas à son salut. Il coûte beaucoup aux hommes de faire du bien ; le mal coule de source : présomption, s'égaler à Dieu, vouloir savoir ce qu'il s'est réservé, le temps qu'il donne à la pénitence ; se promettre à soi-même ce qui dépend de lui seul, sa grâce.

De l'importance du salut. — De la Contrition. — Des malheurs du péché. — De la mort des justes et des pécheurs — Du jugement particulier et universel. — De l'Enfer et de l'éternité des peines. Contre ceux qui se moquent des expressions du feu, de soufre, etc. Où les choses sont littérales, combien donc terribles ; ou métaphoriques, marque que l'esprit humain n'a rien pu trouver qui les égalât.

Du Paradis. — De la fausse pénitence. — De l'abus des grâces. Mesure comble. — De l'endurcissement. — De la Prière. — Du respect dû aux Eglises. — De la sainteté des sacrements. — Des procès, des inimitiés. — Des obligations du baptême. — Du monde et de ses pompes. — Du christianisme. — De la connaissance de Dieu, et de soi-même. — De la persévérance. — Du péché véniel. — Des confessions et communions sacriléges. — Du bon et du mauvais usage des richesses. — De la pauvreté. — Du scandale. — De s'acquitter de sa condition. — De la mauvaise honte — De l'hypocrisie. — De la médisance et de l'envie cachée des hommes contre leur prochain. — De la modestie des femmes. — Un sermon sur l'évangile de la Chananéenne. — Un autre sur celui du paralytique de 38 ans. — Sur celui de la belle-mère de saint Pierre. — Sur l'aveugle-né. — Sur le fils de la veuve de Naïm.

Un sermon sur ce texte : Probet autem se ipsum homo ; *après quoi l'auteur ajoute* : sur les attaches, sur les haines, les deux sources de la perte de la cour.

Autre sermon sur le même texte. L'auteur en exprime le plan en ces termes : S'éprouver sur la connaissance, si on connaît bien son mal ; ce que c'est d'être exclus de la sainte table ; c'est l'être du ciel ; douleur des chrétiens quand ils s'en voient exclus ; s'éprouver sur les résolutions, s'éprouver sur les précautions et sur le régime.

Un sermon sur ce texte : *In peccato vestro moriemini.* L'attache aux plaisirs épuise l'esprit ; voyons-nous beaucoup d'exemples de ceux qui s'en sont retirés ? Vous vous accoutumez aux maux, aux remèdes, aux remords de la conscience. O malheur des malheurs ! N'attendez point la vieillesse attachée au corps comme l'enfance. Une grande difficulté, vous n'en faites point d'état ; une affaire très-délicate, vous ne prenez point de temps pour la démêler. Un besoin très-pressant, vous vous arrachez le secours. *Quo ego vado vos non potestis venire* ; parce que vous ne le voulez pas : *Vos de deorsum estis*, attache aux choses basses, nul effort pour vous relever. *Vos de hoc mundo estis*, les affaires, les empressements.

Il ne serait pas possible de fixer précisément le nombre des sermons qui nous manquent ; il ne peut qu'être très-considérable ; car les listes dont nous venons de donner l'extrait, marquent des sermons pour tous les jours du carême, sans cependant indiquer clairement le sujet de chaque discours. Elles ne présentent communément que les textes de l'Ecriture, sur lesquels M. Bossuet a dû composer son sermon. Nous donnons ici ce qu'on peut recueillir de plus clair et de plus certain de ces différentes listes.

SERMONS DE BOSSUET.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS, PRÊCHÉ A METZ (1).

Grandeur de la miséricorde de Dieu envers nous; étendue et gratuité de ses effets; ce qu'elle exige de notre part envers les pauvres et les misérables.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (*Matth.* V, 7).

La solennité de ce jour et la charge particulière qui m'est imposée, m'obligent à partager mon esprit en deux pensées bien contraires, et à vous faire arrêter les yeux sur deux objets bien différents. Et premièrement, chrétiens, c'est l'intention de la sainte Eglise que l'on prêche dans toutes ses chaires, la gloire des esprits immortels qu'elle honore tous aujourd'hui par une même célébrité. Et pour suivre ses volontés, il faut que, par cette clef admirable de la parole divine à laquelle rien n'est fermé, je vous ouvre les portes sacrées de la céleste Jérusalem, et que je vous fasse entrer dans ce sanctuaire adorable, où tous ces esprits bienheureux, se reposant de tous leurs travaux, sont rendus dignes de porter leur bouche à la source toujours féconde de félicité et de vie. C'est le premier objet que l'on me propose, mais voici que d'un autre côté on me charge de recommander à vos charités de prendre soin des pauvres malades, et de vous animer, si je puis, à vous joindre d'un zèle fervent à cette sainte société, qui, ayant formé depuis quelques années le dessein de les soulager dans leur extrême misère, s'est liée et dévouée depuis peu à cette œuvre salutaire, avec une ferveur nouvelle et un saint accroissement de dévotion. Que ferai-je ici, chrétiens, partagé entre deux matières qui paraissent si opposées? D'un côté, il faut que je vous fasse entendre les cantiques harmonieux et la ravissante musique par laquelle les saints expriment leur joie; et l'on m'oblige dans le même temps de faire résonner à vos oreilles les gémissements des infirmes et les plaintes des languissants. Il faut élever nos esprits à cette cité bienheureuse et brillante d'une lumière immortelle, et en même temps il nous faut descendre dans les demeures tristes et obscures où sont gisants les pauvres malades. Et comment sera-t-il possible de marcher dans le même moment en des lieux si différents et sur des chemins si contraires? Toutefois, nous nous trompons, chrétiens, ce n'est qu'une fausse apparence; et si nous savons pénétrer les mystères du christianisme et la doctrine de notre Evangile, nous demeurerons convaincus que ces deux objets que l'on nous présente, quoiqu'ils semblent fort opposés, sont unis nécessairement d'une liaison très-étroite. Car, dites-moi, je vous prie, mes frères, qu'est-ce que le ciel? qu'est-ce que ce séjour glorieux? C'est le lieu que Dieu nous prépare pour y recevoir la miséricorde. Et les chambres des pauvres infirmes, les lits non de repos et de sommeil, mais d'inquiétudes et de veilles laborieuses où nous les voyons attachés? C'est le lieu que Dieu nous destine pour y faire la miséricorde. Et maintenant ne voyez-vous pas quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée? « Bienheureux les miséricordieux; » voilà ceux qui exercent la miséricorde : « Parce qu'ils obtiendront la miséricorde, » et voilà ceux qui la reçoivent. Ne croyez donc pas, chrétiens, que ce soient deux choses fort éloignées de regarder en un seul discours les heureux et les misérables. Vous voyez que notre Sauveur met ensemble les uns et les autres, et cela pour quelle raison? C'est qu'en nous montrant le lieu bienheureux où il répand sur nous la miséricorde, il nous fait voir où il nous faut tendre, et en nous parlant du lieu où nous la pouvons exercer, il nous montre le droit chemin par lequel nous y pouvons arriver. Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres; ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner. Si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt sur vous; ouvrez leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. C'est, mes frères, cette liaison et cette concorde admirable entre la miséricorde que nous espérons et la miséricorde que nous exerçons, que j'espère traiter en deux points avec le secours de la grâce. Je vous représenterai, avant toutes choses, avec quelle libéralité Dieu exerce sur nous sa miséricorde lorsqu'il nous reçoit dans son paradis; et après je tâcherai de vous faire voir combien cette abondance de miséricorde que le Père céleste témoigne envers nous, en nous appelant à sa gloire, nous oblige d'avoir de tendresse pour nos frères qui sont ses enfants et les membres de son Fils unique. C'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Commençons avec allégresse à publier les miséricordes que notre bon Père exerce sur nous, lorsqu'il daigne nous appeler à la gloire de son royaume. Disons, confessons, publions que nous n'y pouvons entrer que par grâce, par un pur effet de bonté, par un sentiment de miséricorde. Et le Sauveur nous le dit dans notre Evangile : *Misericordiam consequentur* (*Matth.* V, 7) : *Ils obtiendront miséricorde.* Quelle est cette miséricorde que le Fils de Dieu leur promet? Je soutiens que

(1) Le discours n'est point entier, mais, quoique imparfait il contient des vérités qui le rendent très-intéressant.

c'est la vie éternelle (1) : *Regnum cælorum* (*Ibid.*, 3) : *Le royaume des cieux. Deum videbunt* (*Ibid.*, 8) : *Ils verront Dieu. Possidebunt terram* (*Ibid.*, 4) : *Ils posséderont la terre : Terram viventium* (*Psal.* XXVI, 13) : *La terre des vivants. Saturabuntur* (*Matth.*, V, 6) : *Ils seront rassasiés. Inebriabuntur* (*Psal.* XXXV, 9) : *Ils seront enivrés. Satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XVI, 15) : *Je serai rassasié lorsque votre gloire se manifestera. Consolabuntur* (*Matth.*, V, 5) : *Ils seront consolés. Absterget Deus omnem lacrymam* (*Apoc.*, XXI, 4) : *Dieu essuiera toutes les larmes.* Ainsi, *Misericordiam consequentur* (*Matth.*, V, 7) : *Ils obtiendront la miséricorde.*

En effet, que pouvons-nous espérer, misérables bannis, enfants d'Eve, c'est-à-dire enfants de colère, enfants de malédiction, naturellement ennemis, chassés du paradis de délices? Si l'on nous rappelle à notre patrie, si l'on nous tire de l'abîme, que devons-nous faire autre chose que de louer la miséricorde de ce charitable Pasteur, qui nous a retirés du lac par le sang de son testament, et nous a reportés au ciel chargés sur ses épaules? *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Psal.* LXXXVIII, 1) : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. In æternum : Eternellement;* ce n'est pas seulement dans le temps, mais encore principalement dans l'éternité.

Toutefois on me pourrait dire que cela n'est pas de la sorte; la gloire leur étant donnée comme récompense, il semble que c'est plutôt la justice qui la distribue au mérite, que la miséricorde qui la donne gratuitement. Esprits saints, esprits bienheureux, ne fais-je point tort à vos bonnes œuvres ? J'entends un de vous qui dit : *Bonum certamen certavi* (II *Tim.*, IV, 7) : *J'ai livré un glorieux combat.* On vous rend la couronne, mais c'est que vous avez combattu; on vous honore, mais vous avez servi; on vous donne le repos, mais vous avez fidèlement travaillé. Ce n'est donc pas miséricorde, à Dieu ne plaise : mais c'est cette doctrine qui fait éclater la miséricorde. Expliquons cette doctrine : saint Augustin [nous l'a développée par ces paroles] : *Reddet omnino Deus et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est : Dieu nous rendra certainement le mal pour le mal, parce qu'il est juste; Dieu nous rendra le bien pour le mal, parce qu'il est bon; enfin Dieu nous rendra le bien pour le bien, parce qu'il est bon et juste en même temps.* A cela se rapporte toute la conduite de Dieu envers les hommes. L'une semble diminuer les autres; non point en Dieu, les ouvrages de Dieu ne se détruisent point les uns les autres. Cette justice n'est pas moins justice pour être mêlée de miséricorde; cette grâce n'est pas moins grâce pour être accompagnée de justice : au contraire, c'est le comble de la grâce et de la miséricorde.

Pour l'entendre encore plus profondément, considérons avec le même saint Augustin, de quelle sorte les âmes saintes se présentent devant leur Juge, devant la justice : *Redde quod promisisti; fecimus quod jussisti Serm.* CLVIII, *de Verbis Apost.*, *t.* V, *p.* 761) . *Rendez*, disent-elles, *ce que vous avez promis ; nous avons fait ce que vous avez commandé.* Nulle obligation de justice entre Dieu et l'homme. La promesse et l'alliance l'ont faite : elle a mis quelque égalité. Qui a fait l'alliance, et qui a donné la promesse? la miséricorde. La justice la tient, mais la miséricorde la donne. Mais pénétrons encore plus loin. Cette promesse était conditionnelle. Je vous ai promis le ciel : oui, si vous veniez à moi sans péché, et si vous fructifiiez dans les bonnes œuvres. Seriez-vous sans péchés, si les miséricordes ne les avaient remis? Auriez-vous de bonnes œuvres, si la grâce ne les avait faites? *Et hoc tu fecisti, quia laborantes juvisti* (*Ibid.*) : *C'est vous, Seigneur, qui avez fait tout ce que j'ai de bien, parce que vous m'avez aidé dans le travail.*

Ne voyez-vous donc pas que la justice cherche à récompenser? mais elle ne trouve rien à récompenser que ce qu'a fait la miséricorde. Il a l'habit nuptial, il est juste qu'il soit du banquet; mais cet habit nuptial lui a été [donné] par présent : *Datum est illis ut cooperiant se byssino splendenti et candido* (*Apoc.*, XIX, 8) : *Il leur a été donné de se revêtir d'un fin lin pur et éclatant.* Il faut qu'ils entrent au royaume, parce qu'ils en sont dignes; mais c'est Dieu qui les a faits dignes : leurs œuvres les suivent, mais Dieu les a faites. Dieu ne peut avec justice les rejeter de devant sa face, parce qu'ils sont revêtus de sainteté; mais saint Paul aux Hébreux (XIII, 21) : *Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum : Que Dieu vous rende parfaits en toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ : Quod placeat coram se... in omni bono : Ce qui lui est agréable. . en toute bonne œuvre.* C'est une suite de la loi éternelle par laquelle Dieu aime le bien; c'est justice : mais *aptet nos, faciat in nobis.* Il est juste que cette pierre soit mise au plus haut de cet édifice, qu'elle fasse le chapiteau de cette colonne, qu'elle soit mise en vue sur ce piédestal; mais c'est parce qu'il a plu à l'ouvrier de la façonner de la sorte. Plus il y a de mérite, plus il y a de grâce; plus il y a de justice, plus il y a de miséricorde. C'est pourquoi les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau (*Apoc.*, IV, 10). Combat de Dieu et de l'homme. Dieu leur donne; voilà la justice : ils la

(1) Bossuet s'était contenté de mettre dans son manuscrit les textes latins qu'il emploie dans ce sermon; il se proposait sans doute d'ajouter la traduction de ces textes, lorsqu'il prêcherait. Nous avons donc cru devoir la suppléer aussi dans l'impression. C'est la règle que nous suivrons à l'égard de tous les sermons qui se trouveraient dans le même état. Il nous suffira d'en avoir prévenu le lecteur en commençant, sans être obligé à chaque fois de réitérer l'avertissement.

lui rendent par actions de grâces; c'est qu'ils reconnaissent la miséricorde : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam* (I *Cor.*, XV, 57) : *Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire.* Ravissement des saints en voyant la miséricorde divine : *Benedic, anima mea, Domino, qui coronat te in misericordia et miserationibus* (*Ps.* CII, 1, 4) : *O mon âme,* s'écrient-ils, *bénis le Seigneur*, *qui te comble des effets de sa miséricorde et de sa tendre compassion.* Voyez la miséricorde encore plus évidemment reconnue au couronnement : *Qui replet in bonis desiderium : C'est lui qui remplit tous nos désirs par l'abondance de ses biens, en nous traitant selon sa miséricorde.* Amour prévenant dès l'éternité, par lequel il les a choisis, par quels secrets il a touché leurs cœurs, le soin qu'il a eu de détourner les occasions, les périls infinis du voyage se connaîtront à la fin, lorsqu'ils seront arrivés, voyant les damnés, et que la seule miséricorde les a triés : *Misericordia ejus prœveniet me* (*Ps.* LVIII, 11) : *Sa miséricorde me préviendra. Misericordia ejus subsequetur me* (*Ps.* XXII, 8) : *Sa miséricorde m'accompagnera.* Le peu de proportion de leurs œuvres avec leur gloire : *Supra modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus* (II *Cor.*, IV, 17) : *Un poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable.* Ils ne peuvent comprendre comment une créature chétive a été capable de tant de grandeur. *Alleluia* (*Apoc.*, XIX, 1, 3, 4, 6). Dieu les loue, ils louent Dieu. Vous avez bien fait, leur dit Dieu : *Quia digni sunt* (*Apoc.*, III, 4) : *Parce qu'ils en sont dignes.* C'est vous qui l'avez fait : *Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine* (*Isa.*, XXVI, 12) : *Vous avez, Seigneur, opéré en nous toutes nos œuvres.* C'est à ce lieu de paix que nous aspirons ; c'est après cette patrie bienheureuse que notre pèlerinage soupire; c'est à cette miséricorde que nous espérons. Se peut-il faire que nous attendions tant de grâces sans en vouloir faire à nos frères? La miséricorde nous environne de toutes parts : *Misericordia ejus circumdabit me* (*Ps.* XXXI, 13). Cet exemple de notre Dieu ne nous attendrit-il pas? Si un maître est indulgent à ses domestiques, il ne peut souffrir les insolents et les fâcheux; il veut que sa douceur serve de loi à toute sa famille. Sous un père si bon que Dieu, quelle douceur pouvons-nous prétendre, si nous sommes durs et inexorables? Vous voyez donc déjà, chrétiens, la liaison qu'il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée : mais entrons plus profondément dans cette matière, et expliquons notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je crois que vous voyez aisément que de tous les divins attributs, celui que nous devons reconnaître dans un plus grand épanchement de nos cœurs, c'est sans doute la miséricorde. C'est celui dont nous dépendons le plus : nous ne subsistons que par grâce : il faut la reconnaître en la publiant; la publier en l'imitant : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (*Luc*, VI, 36) : Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Nous ayant faits à son image, il n'aime rien plus en nous que l'effort que nous faisons de nous conformer à ses divines perfections. Saint Paul aux Colossiens (III, 12), après leur avoir montré la miséricorde divine dans la grâce de leur élection, conclut en ces termes : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti* : Revêtez-vous donc, comme étant élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde : *Electi*, élus, par miséricorde et par grâce : *Dilecti*, bien-aimés, par pure bonté : *Sancti*, saints, par la rémission gratuite de tous vos péchés : *Induite vos ergo viscera misericordiæ :* Revêtez-vous donc d'entrailles de miséricorde.

Pouvez-vous mieux confesser la miséricorde que vous recevez, qu'en la faisant aux autres en simplicité de cœur ? Si vous êtes durs et superbes sur les misérables, il semble que vous ayez oublié votre misère propre. Si vous la faites aux autres dans un sentiment de tendresse, vous ressouvenant des grâces, c'est alors que vous honorez ses bienfaits ; c'est là le sacrifice que demande sa miséricorde. *Talibus hostiis promeretur* (*Hebr.*, XIII, 16) : *C'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable.* Il y a un sacrifice de destruction, c'est le sacrifice de la justice divine, en témoignage qu'elle détruit les pécheurs. Mais le propre de la miséricorde, c'est de conserver : il lui faut pour sacrifice conserver les pauvres et les misérables : voilà l'oblation qui lui plaît. Vous prétendez au royaume céleste; Dieu vous en a donné la connaissance ; il vous y appelle par son Evangile, il vous y conduit par sa grâce : *Quid retribuam Domino* (*Ps.* CXV. 8)? *Que rendrai-je au Seigneur?* Quelle victime lui offrirez-vous ? Voyez tous ces pauvres malades; offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie ; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes ? O sacrifice agréable ! *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater* (*Philem.*, 7) : *Les cœurs des saints ont reçu beaucoup de soulagement de votre bonté, mon cher frère.* A qui cela convient-il mieux, sinon aux pauvres malades ? je ne néglige pas pour cela les autres ; mais je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture ; ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains ; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, mais encore y a-t-il quelque recours, la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés ; leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille

éplorée et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions; le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix?

Combien de malades dans Metz! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère: Ne voulez-vous pas avoir pitié! Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme, moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre quand il vient donner la vie à un désespéré! Faiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point: Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait: *O generatio perversa, usquequo patiar vos? adduc huc filium tuum* (*Luc.*, IX, 41): *O race incrédule et dépravée! jusqu'à quand vous souffrirai-je? amenez ici votre fils.* Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons: ils veulent de l'argent, et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, mesdames, à l'exciter. C'est pour cela, mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ! Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! Mais on ne me donne rien. O vanité! qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard, Jésus se contente d'un verre d'eau; bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé! ce serait une hypocrisie. Rien de plus saint: tout le monde y devrait concourir. N'écoutez pas ceux qui disent: Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas, si vous êtes lâches; il ne durera pas, si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation! je n'ai qu'un écu à donner, il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres. C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenait sa nourriture de lui-même, confusion et désordre: la nature y a pourvu: une même bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres, prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos voix. La main prend un bâton pour soutenir le corps au défaut du pied.

Exhortation, en considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ; que lui rendrons-nous? il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnaissance: Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; donnez-moi le moyen de les reconnaître. Pressé par ces raisons que la gratitude inspire, il dit: Je te donne les pauvres; ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux: je veux entrer en leur place. Ne le crois-tu pas? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'était son corps: tu le crois et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés: tu le crois et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres; pourquoi refuses-tu de le croire? Si tu refuses de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira: *Infirmus, et non visitastis me* (*Matth.*, XXV, 43): *J'ai été malade et vous ne m'avez pas visité.* L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire: Tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité. Une troupe de misérable s'élèvera: Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres *vous recevront dans les demeures éternelles: Recipient vos in æterna tabernacula* (*Luc.* XVI, 9).

Employer à cela le crédit et l'autorité: elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve? employez-la au ministère des pauvres.

EXORDE

D'UN SERMON PRÊCHÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Le prophète-roi, chrétiens, était entré bien profondément dans la méditation de la dureté et de l'insensibilité des hommes, lorsqu'il adresse à Dieu ces beaux mots: *Tibi derelictus est pauper* (*Psalm.* LXXVII, 38): *O Seigneur! on vous abandonne le pauvre!* En effet, il est véritable qu'on fait peu d'état des malheureux; chacun s'empresse avec grand concours (1) autour des fortunés de la

(1) A servir les grands.

terre ; les pauvres cependant sont délaissés ; leur présence même donne du chagrin, et il n'y a que Dieu seul à qui leurs plaintes ne soient point à charge. Puisque tout le monde les lui abandonne, il était digne de sa bonté de les recevoir sous ses ailes, et de prendre en main leur défense. Aussi s'est-il déclaré leur protecteur : parce qu'on méprise leur condition, il relève leur dignité; parce qu'on croit ne leur rien devoir, il impose la nécessité de les soulager; et afin de nous y engager par notre intérêt, il ordonne que les aumônes nous soient une source infinie de grâces. Dans cette maison des pauvres, dans cette assemblée qui se fait pour eux, on ne peut rien méditer de plus convenable que ces vérités chrétiennes; et comme les prédicateurs de l'Evangile sont les véritables avocats des pauvres, je m'estimerai bien heureux de parler aujourd'hui en leur faveur. Tout le ciel s'intéresse dans cette cause, et je ne doute pas, chrétiens, que je n'obtienne facilement son secours par l'intercession de la sainte Vierge.

DEUXIEME SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Desseins admirables de Dieu sur ses élus : il les a mis au-dessus de tous ses ouvrages; il se les est proposés dans toutes ses entreprises; il les a inséparablement unis à la personne de son Fils, afin de les traiter comme lui. Merveilles que Dieu opère dans l'exécution de ces grands desseins.

Omnia vestra sunt, vos autem Christi.
Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, dit le grand Apôtre, parlant aux Justes (I Cor., III, 22, 23.)

Si nous employions à penser aux (1) grandeurs du ciel la moitié du temps que (2) nous donnons inutilement aux vains intérêts de ce monde, nous ne vivrions pas comme nous faisons, dans (3) un mépris si apparent des affaires de notre salut. Mais (4) tel est le malheur où nous avons été précipités par notre péché : ce tyran ne s'est pas contenté de nous faire perdre le royaume (5) dans l'espérance duquel nous avions été élevés; il nous a tellement (6) ravalé le courage, que nous n'oserions quasi plus (7) aspirer à sa conquête, quelque secours qu'on nous offre pour y rentrer. A peine nous en a-t-il laissé un léger souvenir : et s'il nous en (8) reste quelque vieille idée qui ait échappé à cette commune ruine, cette idée, messieurs, n'a pas assez de force pour nous émouvoir; elle nous touche moins que les imaginations de nos songes. Ce qui est plus cruel, c'est qu'il ne nous donne pas seulement le loisir de penser à nous. Il nous entretient toujours par de vaines flatteries; et comme il n'y a rien qui nous puisse entièrement arrêter, toute sa malice se tourne à nous jeter dans une perpétuelle inconstance, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et nous faire passer cette misérable vie dans un enchaînement infini de désirs incertains, vagues, et de prétentions mal fondées. Cela fait que nous ne concevons qu'à demi ce qui regarde l'autre vie : ces vérités ne tiennent point à notre âme déjà préoccupée des erreurs des sens. En quoi nous sommes semblables à ces insensés, desquels parle le Sage, qui, sans prendre garde (9) aux grands desseins que Dieu avait conçus dès l'éternité pour ses saints, s'imaginaient qu'ils fussent enveloppés dans le même destin que les impies, parce qu'ils les voyaient sujets à la même nécessité de la mort : *Videbunt finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de eo Dominus* (*Sap.*, IV, 17) : *Ils verront la fin du sage, et ils ne comprendront point le dessein de Dieu sur lui.* (10) Souffrirez-vous pas bien, messieurs, pour nous délivrer de ce blâme, que nous nous entretenions sur ces desseins si admirables de Dieu sur les bienheureux, en ce jour où l'Eglise est occupée à les congratuler sur leur félicité? Nous ne pouvons rien dire qui contribue plus à leur gloire ni à notre édification. Certes, je l'oserai dire, si la joie abondante dans laquelle ils vivent, leur permet de faire quelque différence entre les avantages de leur élection, c'est (11) par là qu'ils estiment le plus leur bonheur; et c'est cela aussi qui nous (12) doit plus élever le courage. Parlons donc, messieurs, de ces desseins admirables (13). Nous en découvrirons les plus grands secrets dans ce peu de paroles de l'Apôtre, que j'ai alléguées pour mon texte : et tout ce discours sera pour expliquer la doctrine de ces quatre ou cinq mots. Nous y verrons que les élus ont eu la préférence dans l'Esprit de Dieu, comme il a mis les saints au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il (14) se les est proposés dans toutes ses entreprises : *Omnia vestra :* Tout est à vous; que c'est sur ce premier dessein qu'il a formé tous les autres. Elles nous donneront sujet d'expliquer par quel artifice Dieu les a (15) si bien attachés à la personne de son Fils, afin d'être obligé de les traiter comme lui : *Vos autem Christi :* Et vous êtes à Jésus-Christ. Après avoir établi ces vérités, il ne me sera pas beaucoup difficile de vous persuader des merveilles qu'il opérera dans l'exécution de ce grand dessein (16) : ce que je tâcherai de faire fort brièvement en concluant ce discours Joignons nos vœux ; implorons pour cela l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge.

(1) Merveilleux avantages qui nous sont préparés dans le.
(2) Nous perdons à songer.
(3) Une négligence si lâche.
(4) C'est une des punitions de.
(5) Que nous attendions.
(6) Oté.
(7) Prétendre.
(8) Demeure encore.
(9) Considérer les.
(10) Donnons un peu de temps à considérer la providence de Dieu sur ses saints.

(11) L'endroit par où ils.
(12) Excitera davantage.
(13) Voyons donc dans ce discours les grandes choses que Dieu s'est proposé de faire pour ses saints : *Quid cogitaverit de illis Dominus* : quelles ont été les pensées de Dieu à leur sujet.
(14) Les a regardés.
(15) Inséparablement.
(16) Après cela que restera-t-il, sinon de conclure en considérant tant soit peu l'exécution de ces grands desseins de Dieu ?

PREMIER POINT.

Pour nous représenter quelle sera la félicité des enfants de Dieu en l'autre vie, il faut considérer premièrement en gros combien elle doit être grande et inconcevable, afin de nous en imprimer l'estime, et après il faut voir en quoi elle consiste, pour avoir quelque connaissance de ce que nous désirons.

Pour ce qui regarde la première considération, nous la pouvons prendre de la grandeur de Dieu et de l'affection avec laquelle il a entrepris de donner la gloire à ses enfants.

C'est une chose prodigieuse de voir l'exécution des desseins de Dieu; il renverse en moins de rien les plus hautes entreprises; tous les éléments changent de nature pour lui servir; enfin il fait paraître dans toutes ses actions qu'il est le seul Dieu, et le créateur du ciel et de la terre. Or, il s'agit ici de l'accomplissement du plus grand dessein de Dieu, et qui est la consommation de tous ses ouvrages.

Toute cause intelligente se propose une fin de son ouvrage. Or, la fin de Dieu ne peut être que lui-même. Et comme il est souverainement abondant, il ne peut retirer aucun profit de l'action qu'il exerce, autre que la gloire qu'il a de faire du bien aux autres, et de manifester l'excellence de sa nature; et cela parce qu'il est bien digne de sa grandeur de faire largesse de ses trésors, et que d'autres se ressentent de son abondance. Que s'il est vrai qu'il soit de la grandeur de Dieu de se répandre, sans doute son plus grand plaisir ne doit pas être à se communiquer aux natures insensibles. Elles ne sont pas capables de reconnaître ses faveurs, ni de regarder la main de qui elles tirent leur perfection; elles reçoivent, mais elles ne savent pas remercier. C'est pourquoi quand il leur donne, ce n'est pas tant à elles qu'il veut donner, qu'aux natures intelligentes, à qui il les destine. Il n'y que celles-ci à qui il ait donné l'adresse d'en savoir user; elles seules en connaissent le prix, il n'y a qu'elles qui en puissent bénir l'auteur. Puis donc que Dieu n'a donné qu'aux natures intelligentes la puissance de s'en servir, sans doute ce n'est que pour elles qu'il les a faites. Aussi l'homme est établi de Dieu comme leur arbitre; et si le péché n'eût point ruiné cette disposition admirable du Créateur dès son commencement, nous verrions encore durer cette belle république. Dieu donc a fait pour les créatures raisonnables les natures inférieures. Et quant aux créatures intelligentes, il les a destinées à la souveraine béatitude, qui regarde la possession du souverain bien: il les a faites immédiatement pour soi-même. Voilà donc l'ordre de la providence divine, de faire les choses insensibles et privées de connaissance pour les intelligentes et raisonnables, et les raisonnables pour la possession de sa propre essence. Donc, ce qui regarde la souveraine béatitude est le dernier accomplissement des ouvrages de Dieu. C'est pourquoi dans le dernier jugement, Dieu dit à ses élus: *Venez, les bien-aimés de mon Père, au royaume qui vous est preparé dès la constitution du monde* (*Matth.*, XXV, 34). Il dit bien aux malheureux : *Allez au feu qui vous est préparé* (*Ibid.*, 41) : mais il ne dit pas qu'il fût préparé dès le commencement du monde. Cela ne veut dire autre chose, sinon que la création de ce monde n'était qu'un préparatif de l'ouvrage de Dieu, et que la gloire de ses élus en serait le dernier accomplissement; comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père, c'est vous qu'il regardait, quand il faisait le monde, et il ne faisait alors que vous préparer un royaume.

Que si nous venons à considérer la qualité de la providence, nous le jugerons encore plus infailliblement. La parfaite prudence ne se doit proposer qu'une même fin, d'autant que son objet est de mettre l'ordre partout; et l'ordre ne se trouve que dans la disposition des moyens et dans leur liaison avec la fin. Ainsi elle doit tout ramasser pour paraître universelle, tout digérer par ordre pour paraître sage, tout lier pour paraître uniforme; et c'est pourquoi il y doit avoir une dépendance de tous les moyens, afin que le corps du dessein soit plus ferme, et que toutes les parties s'entretiennent. L'imparfait se doit rapporter au parfait, la nature à la grâce, la grâce à la gloire. C'est pourquoi si les cieux se meuvent de ces mouvements éternels, si les choses inférieures se maintiennent par ces agitations si réglées, si la nature fait voir dans les différentes saisons ses propriétés diverses, ce n'est que pour les élus de Dieu que tous les ressorts se remuent. Les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude : *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel* (*Deut.*, XXXII, 8) : *Il a marqué les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël qu'il avait en vue.* Les éléments et les causes créées ne persistent, que parce que Dieu a enveloppé ses élus dans leur ordre, et qu'il les veut faire sortir de leurs actions. Aussi elles sont comme dans les douleurs de l'enfantement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (*Rom.*, VIII, 21). Elles attendent avec impatience que Dieu fasse la découverte de ses enfants : *Revelationem Filiorum Dei exspectat* (*Ibid.*, 19). L'Auteur de leur nature qui leur a donné leurs inclinations, leur a imprimé un amour comme naturel de ceux à qui il les a destinées. Elles ne font point encore de discernement; c'est à Dieu de commencer, c'est à lui à faire voir ceux qu'il reconnaît pour ses enfants légitimes. Et quand il les aura marqués, qu'il aura débrouillé cette confusion qui les mêle, elles tourneront toute leur fureur contre ses ennemis : *Pugnabit cum eo orbis terrarum contra insensatos* (*Sap.*, V, 21) : *Tout l'univers combattra avec lui contre les insensés.* Elles se soumettront volontiers à ses enfants : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc... revelationem exspectans Filiorum Dei* (*Rom.*, VIII, 22, 19) : *Jusqu'à présent toute créature soupire et parait dans l'enfantement..... attendant la manifestation des enfants de Dieu*

Si nous allons encore plus avant dans le dessein de Dieu, nous trouverons quatre communications de sa nature. La première dans la création, la seconde se fait par la grâce, la troisième de sa gloire, la quatrième de sa personne. Et si le moins parfait est pour le plus excellent; donc la création regardait la justification, et la justification était pour la communication de la gloire, et la communication de la gloire pour la personnelle. C'est la gradation de saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (I *Cor.*, III, 22, 23). Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. Mais il ne faut pas séparer Jésus-Christ d'avec ses élus, d'autant que c'est le même Esprit de Jésus-Christ qui se répand sur eux : *Tamquam unguentum in capite* : Comme le parfum répandu sur la tête, qui descend sur toute la barbe d'Aaron (*Psalm.*, CXXXII, 2) : Ce sont ses membres, et la glorification n'est que la consommation de Jésus-Christ : *Donec occurramus ei in virum perfectum secundum mensuram plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV, 13) : *Jusqu'à ce que nous parvenions à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous.* Et nous sommes tous bénis en Jésus-Christ: *Tamquam in uno* (*Galat.*, III, 16) : *Comme en un seul.* Donc les prédestinés sont ceux qui ont toutes les pensées de Dieu dès l'éternité, ce sont ceux à qui aboutissent tous ses desseins. C'est pourquoi : *Omnia propter electos* (II *Cor.*, IV, 15) : *Tout est pour les élus.* C'est pourquoi encore : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (*Rom.*, VIII, 28) : *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu : Omnia;* tout, d'autant que tout étant fait pour leur gloire, il n'y a rien à qui le Créateur n'ait donné une puissance et même une secrète inclination de les y servir.

Et il y a ici deux choses à remarquer : l'une que c'est à eux que se terminent tous les desseins de Dieu; la seconde, qu'ils se terminent à eux conjointement avec Jésus-Christ.

Quel doit être cet ouvrage à qui la création de cet univers n'a servi que de préparation, que Dieu a regardé dans toutes ses actions, qui était le but de tous ses désirs; enfin, après l'exécution duquel il se veut reposer toute l'éternité? Il y aura assez de quoi contenter cette nature infinie. Lui, qui a trouvé que la création du monde n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait, voyez, n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? pouvais-je me proposer une fin plus excellente?

Et qui peut douter que ce dessein ne soit tout extraordinaire, puisque Dieu y agit avec passion? Il s'est contenté de dire un mot pour créer le ciel et la terre. Nous ne voyons pas là une émotion véhémente. Mais pour ce qui regarde la gloire de ses élus, vous diriez qu'il s'y applique de toutes ses forces; au moins y a-t-il employé le plus grand de tous les miracles, l'incarnation de son Fils. Ne s'est-il pas lié et comme collé d'affection avec son peuple? *Conglutinatus est Dominus patribus nostris* (*Deut.*, X, 25). Tantôt il se compare à une aigle qui excite ses petits à voler, tantôt à une poule qui ramasse ses petits poussins sous ses ailes. Il condescend à toutes leurs faiblesses; son amour le porte à l'excès et lui fait faire des actions qui paraissent extravagantes. Ecoutez comme il crie au milieu du temple : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (*Joan.*, VII, 37) : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Il n'en faut pas douter; il y a ici une inclination véhémente. Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de passion; or, vouloir à Dieu, c'est faire. Donc ce qu'il fera pour ses élus sera si grand, que tout l'univers ne paraîtra rien à comparaison de cet ouvrage. Sa passion est si grande, qu'elle passe à tous ses amis et fait remuer à ses ennemis tous leurs artifices pour s'opposer à l'exécution de ce grand dessein. C'est le propre des grands desseins de s'étendre à beaucoup de personnes. Et nous ne jugeons jamais un dessein si grand que lorsque nous voyons que tous les amis y prennent part, et que tous les ennemis s'en remuent. Comme ils ne s'excitent qu'à cause de nous et que nous donnons le branle à leurs mouvements, il faut que notre émotion soit bien grande pour porter son coup si loin.

Elle paraît bien son affection envers ses élus par les soins qu'il a de les rechercher. N'est-ce pas lui qui les a assemblés de tous les coins de la terre, qui leur a donné le sang de son Fils? Et celui qui leur a donné son Fils, que leur peut-il refuser? Il a pris plaisir lui-même de les faire aimables, afin de leur donner sans réserve son affection : *Dedit semetipsum pro nobis, ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum* (*Tit.* II, 14) : Il s'est livré lui-même pour nous, afin de se purifier un peuple qui lui fût agréable et qui se portât avec ferveur aux bonnes œuvres. Quoi! en ce monde, qui est un lieu d'épreuve et de larmes, où il ne leur promet que des misères, où il veut les séparer de toutes choses : *Veni separare...non veni pacem mittere, sed gladium* (*Matth.*, X, 34, 35) : Je suis venu pour séparer...Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Cependant il les comble de bénédictions. Ils sont inébranlables, voient tout le monde sous leurs pieds; ils se réjouissent dans leurs peines : *Gaudentes quia digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (*Act.* V, 41) : Remplis de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. Au reste, ils sont dans un repos, une fermeté et une égalité merveilleuse. Leurs chaînes délivrent les infirmes de leurs maladies; il donne de la gloire jusqu'à leurs ombres. Vous diriez que, quelque résolution qu'il ait prise, il ne saurait s'empêcher de leur faire du bien et de leur laisser tomber un petit avant-goût de leur béatitude. Et cependant cela n'est rien, il leur en prépare bien davantage. Il n'estime pas que cela rompe la résolution de les affliger, tant il estime peu ces biens, à comparaison de ceux qu'il leur garde! Ce monde

même, quoiqu'il ait été fait pour les élus, il semble que Dieu n'estime pas ce présent; ou, s'il l'estime, c'est à peu près comme un père estimerait cette partie du bien de ses enfants de laquelle ils auraient l'usage commun avec les valets. Ce soleil, tout beau qu'il est, luit également sur les bons et sur les impies. Et quelles seront donc les choses qu'il réserve pour ses enfants! Avec combien de magnificence les régalera-t-il dans ce banquet de la gloire, où il n'y aura que des personnes choisies, *Electi*, et où il ne craindra plus de profaner ses bienfaits! Avec quelle abondance cette nature souverainement bonne se laissera-t-elle répandre! abondance d'autant plus grande, qu'elle se sera rétrécie si longtemps durant le cours de ce temps misérable, et qu'il faudra alors qu'elle se débonde. Vivez, heureux favoris du Dieu des armées: il a tout fait pour vous; il vous a préservés parmi tous les périls de ce monde; il vous a gardés : *Quasi pupillam oculi sui* (*Deut.*, XXXII, 10) : Comme la prunelle de son œil. Il ne s'est pas contenté de vous faire du bien par miséricorde; il a voulu vous être redévable, afin de vous donner plus abondamment. Il a voulu vous donner le contentement de mériter votre bonheur et a mieux aimé partager avec vous la gloire de votre salut et de son dessein dernier, que de diminuer la satisfaction de votre âme. Vous êtes les successeurs de son héritage, c'est vous que regardent les promesses qu'il a faites à Abraham et à Isaac; mais c'est vous que regarde l'héritage promis à Jésus-Christ.

Il faut donc savoir que tous les biens que Dieu promet aux prédestinés, c'est conjointement avec Jésus-Christ; il ne faut point séparer leurs intérêts. Dieu promet à Abraham de bénir toutes les nations : *In semine tuo* (*Gen.*, XXII, 18) : Dans ton fils. Où l'apôtre saint Paul remarque : *Non in seminibus, sed tamquam in uno* (*Galat.*, III, 16). L'Ecriture ne dit pas à ceux de sa race, mais à sa race, c'est-à-dire, à l'un de sa race. Cette bénédiction, c'est ce qui fait cette vie nouvelle que Dieu nous donne. Donc cette vie nouvelle réside dans Jésus-Christ comme dans le chef, et de là elle se répand sur les membres; mais ce n'est que la même vie : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus* (*Ibid.*, II, 20) : Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. L'héritage ne nous regarde qu'à cause que nous sommes les enfants de Dieu. Nous ne sommes les enfants de Dieu que parce que nous sommes un avec son Fils naturel; d'autant que nous ne pouvions participer [à] la qualité d'enfant de Dieu, que par dépendance de celui à qui elle appartient par préciput. C'est pourquoi Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils qui crie, mon père, mon père : *Misit Deus in corda nostra Spiritum Filii sui clamantem, Abba, Pater* (*Galat.*, IV, 6). Cet esprit est un : *Unus et idem spiritus* (I *Cor.*, XII, 11). Donc, et notre qualité de Fils, et la prétention à l'héritage, et la nouvelle vie que nous avons par la régénération spirituelle, nous ne l'avons que par société avec Jésus-Christ : *Tanquam in uno* (*Galat.*, III, 16) : *Comme dans un seul*. C'est pourquoi Dieu lui a donné l'abondance : *Complacuit in ipso habitare omnem plenitudinem* (*Coloss.*, I, 19) : Il a plu au Père que toute plénitude résidât en lui; afin que nous fussions abondants par ses richesses. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (*Joan.*, I, 16) : Nous avons tous reçu de sa plénitude.

La vie donc que nous avons, nous est commune avec Jésus-Christ; or, la vie de la grâce et celle de la gloire est la même; d'autant qu'il n'y a autre différence entre l'une et l'autre, que celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge. Là elle est consommée; mais ici elle est en état de se perfectionner; mais c'est la même vie. Il n'y a que cette diversité, qu'en celle-là cette vie a ses opérations plus libres à cause de la juste disposition de tous les organes; ici elles ne sont pas encore parfaites, d'autant que le corps n'a pas encore pris tout son accroissement. C'est ce qu'explique l'apôtre saint Paul : *Vita nostra abscondita est cum Christo in Deo* (*Coloss.*, III, 3) : Notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Maintenant dans cette vie mortelle la plupart de ses opérations sont cachées; la force de ce cœur nouveau ne paraît pas : *Cum autem Christus apparebit vita vestra, tunc et vos apparebitis* (*Ibid.*, 4) : Mais lorsque Jésus-Christ qui est votre vie, viendra à paraître, alors vous paraîtrez aussi. Ah! ce sera lorsque votre vie paraîtra dans toute son étendue, que les facultés entièrement dénouées feront voir toutes leurs forces, et que Jésus-Christ paraîtra en nous dans toute sa gloire. C'est la raison pour laquelle l'Apôtre parlant de la gloire, se sert quasi toujours du mot de révélation : *Ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (*Rom.*, VIII, 18) : Cette gloire qui sera un jour découverte en nous; d'autant que la gloire n'est autre chose qu'une certaine découverte qui se fait de notre vie cachée en ce monde, mais qui se fera paraître toute entière en l'autre. Et le même Apôtre, décrivant, et notre adolescence en cette vie, et notre perfection en l'autre, dit que : Nous croissons et que nous nous consommons en Jesus-Christ : *Occurramus ei in virum perfectum, secundum mensuram plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV, 13). Voilà pour l'état de la force de l'âge. Et en attendant : Croissons en toutes choses dans Jésus-Christ qui est notre chef et notre tête : *Interim crescamus in eo per omnia qui caput est Christus* (*Ibid.*, 15). Donc l'Apôtre saint Paul met la vie de la gloire en Jésus-Christ, comme celle de la grâce; et cela bien raisonnablement. Car la même chose en laquelle nous croissons, doit être celle en laquelle nous nous consommons. Or, nous croissons en Jesus-Christ : *Crescamus*, etc. Donc nous devons nous consommer en Jesus-Christ jusqu'à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous : *In virum perfectum secundum mensuram plenitudinis Christi*. Et cela est d'autant plus véritable que, si le com-

mencement fait une unité, la consommation en doit faire une bien plus étroite. Donc nous sommes appelés à la gloire conjointement avec Jésus-Christ, et par conséquent, nous posséderons le même royaume. Et, pour signifier encore plus cette unité, l'Ecriture nous apprend que nous serons dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo* (*Apoc.*, III, 21) : Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône.

Or, pour concevoir la grandeur de cette récompense, il ne faut que penser ce que le Père éternel doit avoir fait pour son Fils. C'est son fils unique: *Unigenitus qui est in sinu Patris* (*Joan.*, I, 18) : Le Fils unique qui est dans le sein du Père. C'est celui qu'il a oint de cette huile d'allégresse, c'est-à-dire de la divinité : *Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lœtitiœ* (*Psal.* XLIV, 8). C'est celui qui a toutes ses affections : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* (*Matth.*, III, 17) : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance. C'est son Fils unique; et si nous sommes ses enfants, ce n'est que par un écoulement de l'esprit et de la vie de son Fils, qui a passé jusqu'à nous. Et c'est pourquoi seul il est l'objet de ses affections. Mais comme nous sommes ses enfants par la participation de l'esprit de son Fils, par lequel nous crions, mon Père, mon Père : *In quo clamamus Abba, Pater* (*Rom.*, VIII, 15); aussi sommes-nous ses bien-aimés par une extension de son amour. Il doit à ses élus la même affection qu'il a pour son Fils, et il leur doit par conséquent le même royaume. Et, puisque nous sommes ses enfants, nous sommes ses bien-aimés. Par la société de la filiation et de l'amour de son Fils, nous devons aussi avoir le même héritage. C'est ce que dit l'Apôtre saint Paul : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, transtulit in regnum Filii dilectionis suœ* (*Coloss.*, I, 13) : Il nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé.

Voilà ce qu'était Jésus-Christ à son Père, à raison de sa filiation, et cela faisait sans doute une obligation bien étroite de lui préparer un royaume magnifique; mais lui-même l'exagère encore dans l'Apocalypse (III, 21) : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo : et ego vici, et sedi ad dexteram Patris : Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme ayant été moi-même victorieux, je me suis assis avec mon Père sur son trône.* Comme s'il disait : je devais attendre de mon Père de grandes choses, à raison de la qualité que j'ai de son Fils unique et bien-aimé; mais quand je n'eusse dû rien attendre d'une affection si légitime, il ne me peut rien refuser après mes victoires. C'est moi qui ai renversé tous ses ennemis ; c'est moi qui ai établi son royaume; par moi il est béni dans les siècles des siècles; par moi sa miséricorde et sa justice éclatent; je lui ai conquis un peuple nouveau et un nouveau royaume ; c'est moi qui ai établi la paix dans ses Etats. Y eut-il jamais un plus puissant exécuteur de ses ordres? J'ai renversé tous ses ennemis et ai fait redouter sa puissance à la terre et aux enfers. Y eut-il un fils plus obéissant que moi, après m'être soumis à la mort, et à la mort de la croix? jamais prêtre lui offrit-il une hostie plus agréable et plus sainte? jamais y eut-il lévite qui lui ait immolé avec plus de pureté que moi, puisque je me suis immolé moi-même comme une hostie sainte et immaculée, non pas pour mes péchés, mais pour les péchés des autres? Ah! il n'y a rien que je ne doive non-seulement attendre, mais encore justement exiger de mon Père. Aussi n'ai-je pas sujet de me plaindre de lui. Il a ouvert sur moi tous ses trésors; il m'a mis à sa dextre, et je ne pouvais pas attendre de plus grand honneur.

C'est là ce qui regarde Jésus-Christ; voilà ce qui nous regarde. Sa gloire est grande, il est vrai; mais le bien qui nous regarde le regarde aussi : ses prétentions sont les nôtres. S'il a vaincu ce grand capitaine, il a vaincu pour nous aussi bien que pour lui, et j'ose dire plus pour nous que pour lui; car il n'avait rien quasi à gagner, étant dans l'abondance; où, s'il avait quelque chose à gagner, c'étaient les élus. S'il a été obéissant à son Père, ç'a été pour nous. Le sacrifice même de ce grand-Prêtre est pour nous consommer avec lui dans son Père : *Sanctifico pro eis me ipsum* (*Joan.*, XVII, 19) : *Je me sacrifie moi-même pour eux.* Et cela, pourquoi? *Ut omnes unum sint, sicut tu in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (*Ibid.*, 21) : *Afin qu'ils soient un tout ensemble comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous.* Nous mourons en sa mort; nous ressuscitons en sa résurrection ; nous sommes immolés dans son sacrifice : tout nous est commun avec lui. Et si nos souffrances ne sont qu'une continuation des siennes : *Adimpleo quœ desunt passionum Christi* (*Coloss.*, I, 24) : *J'accomplis ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ;* notre gloire ne doit être qu'une extension de la sienne. *Quod si*, comme dit l'Apôtre, *cum essemus inimici, reconciliati sumus in sanguine ipsius, multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius* (*Rom.*, V, 10) : *Si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant maintenant réconciliés avec lui, nous serons sauvés par la vie de son même Fils.* Si, lors même que nous étions séparés de lui, ce qui se passait en lui venait jusqu'à nous; si nous sommes morts au péché dans sa mort, à plus forte raison les propriétés de sa vie doivent nous être communiquées après que nous avons été réunis par la réconciliation avec son Père, et qu'il nous a lui-même donné sa vie.

La grâce et la vie nouvelle résident en lui, mais elles n'y résident que comme dans la principale partie ; et tout de même que la vie du cœur ne serait pas parfaite si elle ne se répandait sur les membres, quoiqu'elle réside principalement dans le cœur : ainsi, il manquerait quelque chose à la vie nouvelle de Jésus-Christ si elle ne se répandait sur les

élus, qui sont ses membres, quoiqu'elle réside principalement en lui comme dans le chef. Sa clarté ne paraît pas dans sa grandeur si elle ne se communique, d'autant que ce n'est pas comme ces lumières découlées du soleil, qui ne se répandent pas plus loin; mais c'est une lumière et une splendeur première et originelle, telle que celle qui réside dans le soleil. Vous gâtez une source quand elle ne s'étend pas dans tout le lit du ruisseau.

C'est pourquoi le Fils de Dieu dit à son Père : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum* (*Joan.*, XVII, 23) : *Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité.* Vous êtes un, mon Père, et vous voulez tout réduire à l'unité : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus* (*Ibid.*, 22) : *Afin qu'ils soient un comme nous sommes un.* C'est pourquoi vous êtes dans moi et moi en eux, afin de les consommer dans l'unité : *Ut sint consummati in unum.* C'est pourquoi : *Je leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée : Dedi eis claritatem quam dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos : Afin qu'ils soient un comme nous;* parce que cette clarté m'est donnée pour la leur communiquer. Et *c'est par là qu'il faut que le monde sache que vous m'avez envoyé : Ut sciat mundus quia tu me misisti.* Voilà pourquoi je suis venu; voilà votre dessein quand vous m'avez envoyé : de consommer tout en un. C'est pourquoi : *Pater, quos dedisti mihi* (*Ibid.*, 24) : *Père, ceux que vous m'avez donnés,* non-seulement comme mes compagnons et comme mes frères, mais comme mes membres : *Volo : Je veux;* ah! ce sont mes membres; si vous me laissez la disposition de moi-même, vous me devez laisser celle de mes membres : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint : Je veux que là où je suis, ils y soient aussi.* Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient : *Mecum, mecum :* Avec moi, par unité avec moi; afin qu'ils connaissent la clarté que vous m'avez donnée; qu'ils la connaissent en eux-mêmes et qu'ils voient sa grandeur par son étendue et par sa communication : *Quam dedisti mihi : C'est de vous que je la tiens, mon Père.* C'est pourquoi : *Parce que vous m'aimez avant la création du monde : Quia tu me dilexisti a constitutione mundi;* vous me l'avez donnée tout entière, capable de se communiquer et de se répandre : *Afin qu'où je suis ils y soient aussi avec moi, pour qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée : Ut ubi ego sum et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi* (*Ibid.*, 29). Je me sacrifie pour eux et pour leurs péchés : *Ego pro eis sanctifico meipsum.* C'étaient des victimes dues à votre colère; je me mets en leur place : *Pro eis : Pour eux;* afin qu'ils soient saints et consacrés à votre majesté, à même temps que je me dévoue et me sacrifie moi-même.

Quand les bras ou les autres membres ont failli, c'est assez de punir le chef; quand on couronne le chef, il faut que les membres soient couronnés; s'ils ne participent à la gloire du chef, il faut que la gloire du chef soit petite. Il manquerait quelque chose à la perfection de mon offrande, s'ils n'étaient offerts en moi : *Sanctifico meipsum pro eis, ut sint et ipsi sanctificati* (*Coloss.*, I, 24) : *Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés.* A ma mort, s'ils ne mouraient par ma mort : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia : J'accomplis ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Église* (1). A ma vie, à ma résurrection et à ma gloire, s'ils ne ressuscitaient par ma résurrection et ne vivaient par ma vie, et ne fussent glorieux par ma gloire. Mon Père, je suis en eux; il faut donc que : *L'amour que vous avez pour moi soit en eux : Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (*Joan.*, XVII, 26). Et il faut aussi que la joie et la gloire que vous me donnerez soit en eux : Afin que ma joie soit pleine en eux : *Ut habeant gloriam meam impletam in semetipsis* (*Ibid.*, 13). *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt; et ego clarificatus sum in eis* (*Ibid.*, 10) : *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi; et je suis glorifié en eux.*

La gloire du chef tombe sur les membres, et la gloire des membres revient au chef. Je suis glorifié en eux; il faut qu'ils soient glorifiés en moi. Père saint, Père juste, je vous les recommande : puisqu'ils sont à moi, ils sont à vous; et si vous m'aimez, vous en devez avoir soin comme de moi. Enfin il ne veut dire autre chose par tout ce discours, [sinon] que nous sommes tous à lui, comme étant un avec lui, et comme devant être aimés du Père éternel par la même affection qu'il a pour lui : non pas qu'elle ne soit plus grande pour lui que pour nous; mais cela ne fait pas qu'elle soit différente. C'est le même amour qui va droit à lui, et rejaillit sur nous; à peu près comme une flèche qui par un même coup et un même mouvement perce la première chose qu'elle rencontre, et ne fait à ce qu'elle attrape après, qu'une légère entamure. Ou comme un bon père qui regarde ses enfants et les leurs par un même amour, qui ne laisse pas d'être plus grand dans ses enfants sur lesquels se porte sa première impétuosité. Ou plutôt comme nous aimons d'une même affection tout notre corps, quoique nous ayons plus de soin de conserver et honorer les plus nobles parties.

Et après cela nous nous étonnons si Dieu agit avec passion! Et s'il agit avec passion, comment ne produira [-t-il] point des effets extraordinaires, et qui surpasseront toutes nos pensées? La passion fait faire des choses étranges aux personnes les plus faibles : et que fera-t-elle à Dieu? Elle fait surpasser

(1) M. Bossuet a mis ici à la marge de son manuscrit ce texte de l'Apôtre : *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam quæ est Corpus ejus et plenitudo ejus, qui adimpletur omnia in omnibus* (*Ephes.*, I, 22, 25). *Il l'a donné pour chef suprême à l'Église, laquelle est son corps, et dans laquelle il trouve son entière perfection, lui qui accomplit tout en tous.* Sur quoi il fait cette glose : *Ideoque adimpletur, eo quod sit omnia in omnibus.* Il accomplit tout en tous, parce qu'il est tout en tous

aux hommes leur propre puissance : eh! le moins qu'elle puisse faire à Dieu, c'est de lui faire passer les bornes de sa puissance ordinaire. Non, ce n'est pas assez pour rendre les élus heureux, d'employer cette puissance par laquelle il a fait le monde : il faut qu'il étende son bras : *In manu potenti et brachio extento* (*Deut.*, V, 15) : *Avec une main forte et un bras étendu.* Il ne s'attachera plus aux natures des choses : il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour. Il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires : il faudra ouvrir les entrées, et lui donner une capacité extraordinaire. Il ne regardera plus ce qu'il en a fait, mais ce qu'il en peut faire. Ce sera là où il donnera comme le coup de maître : il nous est inconcevable, misérables apprentis que nous sommes. Il tournera notre esprit de tous côtés pour le façonner entièrement à sa mode, et n'aura égard à notre disposition naturelle qu'autant qu'il faudra pour ne nous point faire de violence. Aussi, lorsqu'il décrit les douceurs du paradis, ce n'est que par des mystères, pour nous en témoigner l'incompréhensibilité. Ecoutons ses promesses dans l'Apocalypse : Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai une manne cachée : *Qui vicerit, dabo ei manna absconditum* (*Apoc.*, II, 17); des douceurs cachées : *Dabo ei edere de ligno vitæ* (*Ibid.*, 7) : Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie. Quoi! est-ce quelque chose de semblable à nos fruits ordinaires? n'attendez pas que vous en trouviez en ce monde. Il ne croît que dans le jardin de mon Père, et il faut que le terroir en soit cultivé par sa propre main : *Quod est in paradiso Dei mei* (*Ibid.*) : Qui est dans le paradis de mon Dieu. *Dabo ei nomen novum* (*Ibid.*, 17) : Je lui donnerai un nom nouveau. Dieu ne donne point de nom sans signification. C'est pourquoi quand il change le nom à Abram et à Jacob, il en atteste incontinent la raison : et la preuve en est évidente au nom de son Fils. La raison est qu'à Dieu, dire et faire c'est la même chose : *Dixit et facta sunt* (*Ps.* XXXII, 9) : Il a dit, et tout a été fait. Et ici : *Dabo ei nomen novum :* Je lui donnerai un nom nouveau, et non-seulement il sera nouveau, mais encore est-il inconnu; et il faut en avoir en soi la signification pour l'entendre : *Quod nemo scit nisi qui accipit* (*Apoc.* II, 17). Nul ne le connaît que celui qui le reçoit.

L'apôtre saint Paul avait vu quelque chose de cette gloire; disons mieux, il en avait ouï quelque chose dans la proximité du lieu où il fut ravi. N'attendons pas qu'il nous en dise des particularités : il en parle comme un homme qui a vu quelque chose d'extraordinaire, qui ne nous en fait la description qu'en méprisant tout ce que vous lui pouvez apporter au prix de ce qu'il a vu, ou bien en avouant qu'il ne saurait l'expliquer. Il en marque quelques conditions générales, qui nous laissent dans la même ignorance où il nous a trouvés. *Ut sciatis cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, et latitudo, et sublimitas, et profundum* (*Ephes.* III, 18) : Afin que vous compreniez avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mystère. Ne vous semble-t-il pas entendre un homme, qui aurait vu quelque magnifique palais semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poëtes, et qui ne parlerait d'autres choses, sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre; au reste, ne peut pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni en faire une description qui ne soit grossière : tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle! Voilà à peu près ce que fait le grand apôtre. Il ne nous exprime la grandeur des choses qu'il a vues que par l'empressement où il est de les décrire, et par la peur qu'il a d'en venir à bout. Demandez-lui-en des particularités; il vous dira que cela est inconcevable : tout ce que vous pouvez lui dire n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce monde, et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par ressemblance : il n'a rien à vous dire, sinon : *Existimavi sicut stercora* (*Philip.*, III, 3) : J'ai tout regardé comme du fumier et de l'ordure. Ne lui alléguez point le témoignage de vos yeux ni de vos oreilles : Dieu agit ici par des moyens inconnus.

Il donne un tour tout nouveau à la créature; et, puisque comme j'ai dit, en cette action il ne prend point de loi que de sa puissance, et qu'il ne s'attache pas à la nature des choses, nous ne pouvons pas plus concevoir cet effet que sa vertu. Les choses prendront toute une autre face, d'autant que Dieu agira par cette opération par laquelle il se peut tout assujettir, c'est-à-dire changer tout l'ordre de la nature, et faire servir toute sorte d'être à sa volonté : *Secundum operationem qua possit subjicere sibi omnia* (*Philip.*, III, 21). C'est pourquoi l'œil qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a rien vu de pareil; l'oreille par laquelle notre âme pénètre les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui approche de la grandeur de ces choses; l'esprit à qui Dieu n'a point donné de bornes dans ses pensées, toujours abondant à se former des idées nouvelles, ne saurait se figurer rien de semblable : *Neque oculus vidit, neque auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se* (I *Cor.*, II, 9) : L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Le Sauveur du monde, le plus juste estimateur des choses qui pût être, voyant d'un côté la gloire que son Père lui présentait, d'autre côté l'infamie, la cruauté, l'ignominie de son supplice avec lequel il fallait acheter la félicité, dans cet échange, fit si peu d'état de son supplice, qu'à peine le con-

sidéra-t-il, et sans délibération aucune : *Dans la vue de la joie qui lui était proposée, il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie : Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta* (*Heb.*, XII, 2). Et il est à remarquer qu'il ne s'agissait que d'une partie accidentelle de sa béatitude, étant en possession de la béatitude essentielle dès sa conception. Et que sera-ce donc de nous qui avons à combattre pour le total et qui avons à souffrir si peu de chose ? Qu'il est bien vrai ce que dit l'Apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus seculi ad futuram gloriam* (*Rom.*, VIII, 18) : Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire du siècle à venir. Mais nous ne le concevons pas. Prions donc Dieu qu'il nous fasse la grâce de connaître cette gloire, qui doit être le dernier accomplissement des desseins de Dieu, et quelle doit être la magnificence de ce royaume qui nous est préparé conjointement avec Jésus-Christ, et quel doit être cet effet merveilleux que Dieu opérera dans nos âmes par cette opération surnaturelle et toute-puissante : *Det nobis spiritum sapientiæ* (*Ephes.*, I, 17) : Qu'il nous donne l'esprit de sagesse ; dans la connaissance de ses desseins : *Et revelationis in agnitione ejus* (*Ibid.*) : Et de lumière ; dans la connaissance de son amour : *Illuminatos oculos cordis vestri* (*Ibid.*, 18) : Ces yeux éclairés du cœur ; de ce cœur et de cette âme nouvelle qu'il nous a donnée pour porter notre esprit à des choses tout autres que celles que nous voyons en ce monde, et nous remettre en l'esprit la puissance de Dieu : *Ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus* (*Ibid.*) : Ce que nous devons espérer d'une vocation si haute ; étant appelés de lui au dernier accomplissement de ses ouvrages : *Et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis :* Quelle est la richesse et l'abondance de ce royaume : *Et quæ sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus* (*Ibid.*, 19) : Et combien grand sera l'effort de sa puissance qu'il fera sur nous, par l'extension qu'il fera sur nous des miracles et des grandeurs qu'il a opérés en Jésus-Christ : *Secundum operationem potentiæ ejus quam operatus est in Christo* (*Ibid.*, 20). Puissions-nous concevoir l'affection que Dieu a pour nous, par laquelle, lorsque nous étions morts par nos péchés, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ, et nous a ressuscités avec lui : *Cum essemus mortui peccatis, conresuscitavit nos Christo et convivificavit* (*Ephes.*, II, 5) ; voilà l'unité dans la vie ; et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ : *Et consedere fecit in Christo* (*Ibid.*, 6) ; voilà l'unité de la gloire : *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus* (*Ibid.*, 7) : Afin de faire paraître dans l'éternité la magnificence de sa grâce en Jésus-Christ dans ses membres, par l'écoulement de la gloire de Jésus-Christ sur nous : *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ, in bonitate super nos in Christo* (*Ibid.*).

SECOND POINT

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime, que ce qui le regarde, ni qui mérite d'être la fin de ses actions, que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses (1). Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires : nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu, après avoir fait de si belles créatures se met à les considérer les unes après les autres. Certes si nous voyions faire une action pareille à quelqu'autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il ferait cette revue pour découvrir les fautes qui pourraient être échappées à sa diligence. Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, messieurs, il travaille sur un trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien à raccommoder. Il reconnaît que ses ouvrages sont très-accomplis : *Et erant valde bona* (*Genes.*, I, 31) : Et ils étaient très-bons. De sorte que s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments, il ne les revoit de nouveau, que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

Cela étant ainsi, pourrions-nous douter qu'il n'ait préparé à ses saints de grandes merveilles ? Lui qui a eu tant de soins des natures privées de raison et de connaissance, qui leur a donné sa bénédiction avec tant d'affection, qui a attaché à leur être de si belles qualités, qu'aura-t-il réservé à ceux pour lesquels il a bâti tout cet univers ? Car enfin je ne puis croire qu'il ait pris plaisir à répandre ses trésors sur des créatures qui ne peuvent que recevoir et qui ne sont pas capables de remercier, ni même de regarder la main qui les embellit. S'il y a du plaisir et de la gloire à donner, il faut que ce soit à des personnes qui ressentent tout au moins la

(1) Sa grandeur l'oblige à être lui seul le terme où tendent tous ses desseins ; elle ne l'oblige pas moins à être lui seul sa félicité.

grâce qu'on leur fait. Il est vrai qu'il y a des propriétés merveilleuses dans les créatures les plus insensibles, et c'est cela même qui me persuade qu'il les a si bien travaillées pour en faire présent à quelque autre. Il n'y a que les natures intelligentes qui en connaissent le prix; ce n'est qu'à elles qu'il a donné l'adresse d'en savoir user; elles seules en peuvent bénir l'auteur. Sans doute ce ne peut être que pour elles qu'elles sont faites. L'ordre de sa providence nous fait assez voir cette vérité, parce que la première chose qu'il s'est proposée, c'est la manifestation de son nom. Cela demandait qu'il jetât d'abord les yeux sur quelques natures à qui il se pût faire connaître; et puisque c'était par elles qu'il commençait ses desseins, il fallait qu'il formât tous les autres sur ce premier plan, afin que toutes les parties se rapportassent. Ainsi donc, après avoir résolu de laisser tomber sur elles un rayon de cette intelligence première qui réside en lui, il a imprimé sur une infinité d'autres créatures divers caractères de sa bonté, afin que les unes fournissant de tous côtés la matière des louanges, et les autres leur prêtant leur intelligence et leur voix, il se fît un accord de tous les êtres qui composent ce grand monde pour publier jour et nuit les grandeurs de leur commun maître. Pour achever ce dessein, il prépare à ses saints une vie tranquille et immortelle, de peur qu'aucun accident ne puisse interrompre le sacrifice de louanges qu'ils offriront continuellement à sa majesté. Alors il leur parlera lui-même de sa grandeur, sans l'entremise de ses créatures, pour tirer de leur bouche des louanges plus dignes de lui; et afin que ses intérêts demeurent éternellement confondus avec ceux de ses élus, en même temps qu'il leur apparaîtra tel qu'il est, pour leur imprimer de hauts sentiments de sa majesté, il les rendra heureux par la contemplation de sa beauté infinie. Que dirai-je davantage? Il les élèvera par-dessus tout ce que nous pouvons nous imaginer, pour tirer ainsi plus de gloire de leur estime. Si c'est peu de chose que d'être loué par des hommes, il en fera des dieux, et s'obligera par là à faire cas de leurs louanges. Notre Dieu enfin, pour contenter l'inclination qu'il a d'établir son honneur par la magnificence, se fera tout un peuple, sur lequel il régnera plus par ses bienfaits que par son pouvoir, et auquel il se donnera lui-même, pour n'avoir plus rien à donner de plus excellent.

Après cela, je pense qu'il n'est pas bien difficile de se persuader que Dieu a tout fait pour la gloire de ses saints. N'y aurait-il que l'honneur qu'ils ont de lui appartenir de si près, il faudrait que tout le reste se soumît à leur empire. Et, quelque grand que cet avantage nous paraisse, ce n'est pas une chose à refuser aux bienheureux que de commander à toutes les créatures, puisqu'ils ont le bonheur d'être nés pour posséder Dieu. Aussi n'ont-elles point toutes de plus véhémente inclination que de les servir; tout l'effort que font les causes naturelles, selon ce que dit l'Apôtre, ce n'est que pour donner au monde les enfants de Dieu. C'est pourquoi il nous les dépeint *comme dans les douleurs de l'enfantement* : *Omnis creatura parturit* (*Rom.* VIII, 22). Elles se plaignent sans cesse du désordre du péché, qui leur a caché les vrais héritiers de leur maître, en les confondant avec les vaisseaux de sa colère. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'attendre que Dieu en fasse la découverte à ce grand jour du jugement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, revelationem Filiorum Dei exspectans* (*Ibid.*, et 19) : *Toutes les créatures soupirent, et sont comme dans le travail de l'enfantement, attendant avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu.* Et à ce jour, messieurs, Dieu, qui leur a donné ce mouvement, afin que tout ce qu'il y a dans le monde sentît l'affection qu'il porte à ses saints, *appellera le ciel et la terre au discernement de son peuple : Advocabit cœlum desursum et terram discernere populum suum* (*Ps.* XLIX, 4). Ils ne manqueront pas d'y accourir pour combattre avec lui contre les insensés (*Sag.*, V, 21), mais plutôt encore pour rendre leur obéissance à ses enfants; que si, dans cet intervalle, il y en a quelques-uns qui portent plus visiblement sur leur front la marque du Dieu vivant, les bêtes les plus farouches se jetteront à leurs pieds, les flammes se retireront de peur de leur nuire, et je ne sais quelle impatience fera éclater en mille pièces les roues et les chevalets destinés pour les tourmenter. Enfin, que pourrait-il y avoir qui ne fût fait pour leur gloire, puisque leurs persécuteurs les couronnent, leurs tourments sont leurs victoires? Ce n'est que dans la bassesse qu'ils sont honorés; la seule infirmité les rend puissants, et *les instruments même de leur supplice sont employés à la pompe de leur triomphe : Transeunt in honorem triumphi etiam instrumenta supplicii* (*S. Leo*, *serm.* 83, *cap.* 4, *p.* 168; *tom.* I, *ed.* 1700). Pour cela, le Fils de Dieu, dans cette dernière sentence, qui déterminera à jamais de l'état dernier de toutes les créatures, les appelle au royaume qui leur est préparé dès la constitution du monde. Que nous marquent ces paroles? Car il dit bien aux damnés que les flammes leur sont préparées, mais il n'ajoute pas dès la constitution du monde; et cependant l'enfer a été aussitôt fait que le paradis, d'autant qu'il y a eu aussitôt des damnés que des bienheureux.

Sans doute notre juge ne nous veut apprendre autre chose, sinon que la création du monde n'était qu'un préparatif du grand ouvrage de Dieu, et que la gloire des saints en serait le dernier accomplissement. Comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père; il a tout fait pour vous. *A peine posait-il les premiers fondements de cet univers,* qu'il commençait déjà à songer à votre gloire, *a constitutione mundi* (*Matth.*, XXV, 34) : *dès la création du monde;* et il ne faisait alors que vous préparer votre royaume : *Venite, benedicti Patris mei* (*Ibid.*) : *Venez, les bien-aimés de mon Père.* Il me semble, messieurs, qu'il y a là de quoi inciter les âmes les moins généreuses. Que jugez-vous de cet honneur?

Est-ce peu de chose, à votre avis, d'être l'accomplissement des ouvrages de Dieu, le dernier sujet sur lequel il emploiera sa toute-puissance, et qu'il se repose après toute l'éternité? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui, qui a jugé que la production de cet univers n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait; voyez. N'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? Pouvais-je me proposer une fin plus excellente?

Vous me direz, peut-être : Comment se peut-il faire que tous les desseins de Dieu aboutissent aux bienheureux? Jésus-Christ n'est-il pas le premier-né de toutes les créatures? N'est-ce pas en lui qu'a été créé tout ce qu'il y a de visible et d'invisible? Il est la consommation de tous les ouvrages de Dieu; et, sans aller plus loin, les paroles de mon texte nous font assez voir que les saints ne sont pas la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages, puisque eux-mêmes ne sont que pour Jésus-Christ. *Vos autem Christi* (I *Cor.*, III, 23) : *Et vous êtes à Jésus-Christ.* Tout cela est très-véritable, messieurs; mais il n'y a rien, à mon avis, qui établisse plus ce que je viens de dire. Le même apôtre qui a dit que tout est pour Notre-Seigneur (*Ibid.*) a dit aussi que tout est pour les élus (*Rom.*, VIII, 28); et, non-seulement il l'a dit, il nous a donné de plus une doctrine admirable pour le comprendre. Il nous apprend que Dieu, afin de pouvoir donner cette prérogative à son Fils, sans rien déroger à ce qu'il préparait à ses saints, a trouvé le moyen d'unir leurs intérêts avec tant d'adresse, que tous leurs avantages et tous leurs biens sont communs. C'est ce qui me reste à expliquer en peu de mots. Que si Dieu me fait la grâce de pouvoir dire quelque chose qui approche de ces hautes vérités, il y aura de quoi nous étonner de l'affection qu'il a pour les saints et des grandeurs où il les appelle.

TROISIÈME POINT.

Le Père éternel, ayant rempli son Fils de toutes les richesses de la divinité, a voulu qu'en lui toutes les nations fussent bénies. Et comme il lui a donné les plus pures de ses lumières, il a établi cette loi universelle, qu'il n'y eût point de grâce qui ne fût un écoulement de la sienne. De là vient que le Fils de Dieu dit à son Père qu'il a donné aux justes la même clarté qu'il avait reçue de lui : *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis* (*Joan.*, XVII, 22) : *Je leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée.* Où, comme vous voyez, il compare la sainteté à la lumière, pour nous faire voir qu'elle est une et indivisible, et que tout de même que les rayons du soleil venant à tomber sur quelque corps, lui donnent véritablement un éclat nouveau et une beauté nouvelle, mais qui n'est qu'une impression de la beauté du soleil et une effusion de cette lumière originelle qui réside en lui; ainsi, la justice des élus n'est autre chose que la justice de Notre-Seigneur, qui s'étend sur eux sans se séparer de sa source, parce qu'elle est infinie : de sorte qu'ils n'ont de splendeur que celle du Fils de Dieu; ils sont environnés de sa gloire; ils sont tout couverts, pour parler avec l'Apôtre, et tout revêtus de Jésus-Christ. L'Esprit de Dieu, messieurs, *cet esprit immense qui comprend en soi toutes choses : Hoc quod continet omnia* (*Sap.*, I, 7), se repose sur eux pour leur donner une vie commune. Il va pénétrant le fond de leur âme, et là, d'une manière ineffable, il ne cesse de les travailler jusqu'à tant qu'il y ait imprimé Jésus-Christ. Et comme il a une force invincible, il les attache à lui par une union incomparablement plus étroite que celle que peuvent faire en nos corps des nerfs et des cartilages qui, au moindre effort, se rompent ou se détendent.

C'est cette liaison miraculeuse qui fait que *Jésus-Christ est toute leur vie : Christus vita vestra* (*Coloss.*, III, 4). Ils sont *son corps et sa plénitude : Corpus ejus et plenitudo* (*Ephes.*, I, 23); comme parle l'apôtre saint Paul, comme s'il disait qu'il manquerait quelque perfection au Fils de Dieu, qu'il serait mutilé, si l'on séparait de lui les élus. C'est pourquoi notre bon Maître, dans cette oraison admirable qu'il fait pour ses saints, en saint Jean, XVII, les recommande à son Père, non plus comme les siens, mais comme lui-même. *J'entends*, dit-il, *que partout où je serai, mes amis y soient avec moi : Volo, Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (*Joan.*, XVII, 24). Vous diriez qu'il ne saurait se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairait pas, s'il ne le possédait en leur compagnie et s'il ne leur en faisait part. Il ne veut pas même que son Père les divise de lui dans son affection. Il ne cesse de lui représenter continuellement qu'il est en eux et eux en lui, qu'il faut qu'ils soient mêlés et confondus avec lui, comme il fait lui-même avec son Père une parfaite unité. Il semble qu'il ait peur qu'il n'y mette quelque différence : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum, ut sciat mundus quia dilexisti eos sicut et me dilexisti* (*Ibid.*, 23) : *Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.* Et un peu après : *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (*Ibid.*, 26) : *Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux.* Je suis en eux et vous en moi, afin que tout se réduise à l'unité, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez, et que vous en avez soin comme de moi-même.

A ces paroles, messieurs, qui serait l'insensible qui ne se laisserait émouvoir? Certes, elles sont si avantageuses pour nous que je les croirais injurieuses à notre Maître, si lui-même ne les avait prononcées. Mais qui peut douter de ce prodige? Et quoique d'abord cela nous semble incroyable, est-ce trop peu de sa parole pour nous en assurer? Tenons-nous hardiment à cette promesse, et laissons ménager au Père éternel les in-

térêts de son Fils ; il saura bien lui donner le rang qui est dû à sa qualité et à son mérite, sans violer cette unité que lui-même lui a si instamment demandée. Comme une bonne mère qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse ; il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement, ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime : de même le Père éternel, sans diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses (1) membres saura bien lui donner la prééminence du chef. Et s'il y a quelque différence en cet exemple, c'est, messieurs, que l'union des saints avec Jésus-Christ est bien plus étroite, parce qu'il emploiera pour la faire, et sa main toute-puissante, et cet Esprit unissant que les Pères ont appelé le lien de la Trinité.

Dites-moi tout ce qu'il vous plaira de la grandeur, des victoires, du sacrifice de notre Maître ; j'avouerai tout cela, messieurs, et j'en avouerai beaucoup davantage ; car que pourrions-nous dire qui approchât de sa gloire ; mais je ne laisserai pas de soutenir que celui qui n'aspire pas au même royaume, qui ne porte pas son ambition jusqu'aux mêmes honneurs, qui n'espère pas la même félicité, n'est pas digne de porter le nom de chrétien, ni d'être lavé de son sang, ni d'être animé de son esprit. Pour qui a-t-il vaincu, si ce n'est pour nous ? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est immolé ? Sa gloire lui appartenait par le droit de sa naissance ; et s'il avait quelque chose à acquérir, c'étaient les fidèles, qu'il appelle le peuple d'acquisition. Pensons-nous pas qu'il sache ce qui est dû à ses victoires ? Et cependant, écoutons comme il parle dans l'Apocalypse : *J'ai vaincu*, dit-il ; *je suis assis comme un triomphateur à la droite de mon Père ; et je veux que ceux qui surmonteront en mon nom, soient mis dans le même trône que moi : Qui vicerit dabo ei ut sedeat in throno meo* (*Apoc.*, III, 21). Figurez-vous, si vous pouvez, une plus parfaite unité. Ce n'est pas assez de nous transporter au même royaume, ni de nous associer à l'empire ; il veut que nous soyons placés dans son trône ; non pas qu'il le quitte pour nous le donner, les saints n'en voudraient pas à cette condition, mais il veut que nous y régnions éternellement avec lui. Et comment cela se peut-il expliquer, qu'en disant que nous sommes le même corps, et qu'il ne faut point mettre de différence entre lui et nous ?

Après de si grands desseins de la Providence sur les bienheureux, après que Dieu s'est intéressé lui-même à leur grandeur, et s'y est intéressé par ce qu'il aime le plus, prenez garde, chrétiens, lorsqu'on vous parlera du royaume céleste, de ne vous le pas représenter à la façon de ces choses basses qui frappent nos sens, ou de ces plaisirs périssables qui trompent plutôt notre imagination qu'ils ne la contentent : tout nous y semblera nouveau, nous n'aurons jamais rien vu de semblable : *Nova facio omnia* (*Isa.*, XLIII, 19) : *Je m'en vais faire toutes choses nouvelles.* Comme Dieu, sans avoir égard à ce qu'il a fait des choses, ne considérera plus que ce qu'il en peut faire ; comme il ne suivra plus leur disposition naturelle et ne prendra loi que de sa puissance et de son amour, ce ne serait pas une moindre témérité de prétendre concevoir ce qu'il fait dans les bienheureux, que si nous voulions comprendre sa toute-puissance. Mettre les choses dans cet état naturel où nous les voyons, cela était bon pour commencer les ouvrages de Dieu. Mais s'il veut faire des saints quelque chose digne de lui, il faut qu'il travaille, *In manu potenti et brachio extento* (*Deut.*, V, 15), Avec une main forte et un bras étendu. Il faut, dis-je, qu'il étende son bras ; il faut qu'il les tourne de tous côtés pour les façonner entièrement à sa mode, et qu'il n'ait égard à leur disposition naturelle, qu'autant qu'il faudra pour ne leur point faire de violence. Ce sera pour lors qu'il donnera ce grand coup de maître, qui rendra les saints à jamais étonnés de leur propre gloire. Ils seront tellement embellis (1) des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? est-ce là cette âme qui avait ses facultés si bornées ? Ils ne pourront comprendre comment elle était capable de tant de merveilles. La joie y entrera avec trop d'abondance pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées, et qu'il leur prête, pour ainsi dire, son esprit, comme il les fera jouir de sa félicité. Je vous prie de considérer un moment avec moi ce que c'est que cette béatitude.

Notre âme, dans cette chair mortelle, ne peut rien rencontrer qui la satisfasse : elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire partout. Quelle joie d'avoir trouvé un bien infini, une beauté accomplie, un objet qui s'empare si doucement de sa liberté, qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par (2) le moindre désir ! Mais que peut-elle concevoir de plus grand que de posséder celui qui la possède, et que cet objet qui la maîtrise soit à elle ? Car il n'y a rien qui soit plus à elle que ce qui est sa récompense, d'autant que la récompense est attachée à une action de laquelle le domaine lui appartient. Comme elle loue Dieu de l'avoir si bien conduite, d'avoir opéré en elle tant de merveilles, cependant que son Dieu même la loue ! Là, Seigneur, toujours on chantera vos louanges ; on n'y parlera, [ne] s'entretiendra que de vos merveilles ; jamais on ne se lassera d'y parler de la magnificence de votre royaume : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur, et mirabilia tua narrabunt* (*Ps.* CXLIV, 5) : *Ils parleront de la magnificence de votre gloire et de votre*

(1) Amis.

(1) Enrichis.
(2) De nouveaux désirs.

sainteté, et raconteront vos merveilles. Mais vous ne vous lasserez non plus de leur dire qu'ils ont bien fait; vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père; et ainsi de part et d'autre l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles. Oh! que la terre leur paraîtra petite! Comme ils se riront des folles joies de ce monde!

En est-ce assez, messieurs, ou s'il faut encore quelque chose pour nous exciter? Que restait-il à faire au Père éternel pour nous attirer à lui? Il nous appelle au royaume de son Fils unique, nous qui ne sommes que des serviteurs, et des serviteurs inutiles. Il ne veut rien avoir de secret ni de réservé pour nous; l'objet qui le rend heureux, il nous l'abandonne. Il nous fait les compagnons de sa gloire, cendre et pourriture que nous sommes; et il ne nous demande pour cela que notre amour et quelques petits services qui lui sont déjà dus par une infinité d'obligations que nous lui avons et qui ne seraient que trop bien payés des moindres de ses faveurs. Cependant, qui le pourrait croire, si une malheureuse expérience ne nous l'apprenait? L'homme insensé ne veut point de ces grandeurs; il embrasse avec autant d'ardeur des plaisirs mortels, que s'il n'était pas né pour une gloire éternelle · et comme s'il voulait être heureux malgré son Créateur, il prend pour trouver la félicité une route toute contraire à celle qu'il lui prescrit, et n'a point de contentement qu'en s'opposant à ses volontés. Encore si cette vie avait quelques charmes qui fussent capables de le contenter, sa folie serait en quelque façon pardonnable; mais Dieu, comme un bon père, qui connaît le faible de ses enfants et qui sait l'impression que font sur nous les choses présentes, a voulu exprès qu'elle fût traversée de mille tourments, pour nous faire porter plus haut nos affections; que s'il y a mêlé quelques petites douceurs, ça été pour en tempérer l'amertume qui nous aurait semblé insupportable sans cet artifice. Jugez par là ce que c'est que cette vie: il faut de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères; et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de moments à sa durée, et qui nous manquera tout-à-coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons?

Où est cette générosité du christianisme qui faisait estimer aux premiers fidèles moins que de la fange toute la pompe du monde? *Existimavi sicut stercora* (*Philipp.*, III, 8): *Je l'ai regardée comme du fumier*; qui leur faisait dire avec tant de résolution: *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Ibid.*, I, 23): *Je désire de me voir dégagé des liens de ce corps pour être avec Jésus-Christ* qui, dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourments les plus cruels et dans la mort même, les tenait immobiles par une ferme espérance: *Spe viventes* (*Rom.*, XII, 12): *Vivants par l'espérance.* Mais hélas! que je m'abuse de chercher parmi nous la perfection du christianisme? Ce serait beaucoup si nous avions quelque pensée qui fût digne de notre vocation et qui sentît un peu le nouvel homme. Au moins, messieurs, considérons un peu attentivement quelle honte ce nous sera d'avoir été appelés à la même félicité que ces grands hommes qui ont planté l'Eglise par leur sang, et de l'avoir lâchement perdue dans une profonde paix, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats, et malgré la rage des tyrans, et des bourreaux et de l'enfer. Heureux celui qui entend ces vérités, et qui sait goûter la suavité du Seigneur! *Heureux celui qui marche innocemment dans ses voies, qui passe les jours et les nuits à contempler la beauté de ses saintes lois! Il fleurira comme un arbre planté sur le courant des eaux. Le temps viendra qu'il sera chargé de ses fruits; il ne s'en perdra pas une seule feuille: le Seigneur ira recueillant toutes ses bonnes œuvres, et fera prospérer toutes ses actions. Ah! qu'il n'en sera pas ainsi des impies! Il les dissipera dans l'impétuosité de sa colère, comme la poudre est emportée par un tourbillon* (*Ps.* I, 1 *seq.*). Cependant les justes se réjouiront avec lui: *Il les remplira de l'abondance de sa maison; il les enivrera du torrent de ses délices* (*Ps.* XXXV). Ah! Seigneur, qu'il fait beau dans vos tabernacles! Je ne suis plus à moi quand je pense à votre palais; mes sens sont ravis et mon âme transportée, quand je considère que je jouirai de vous dans la terre des vivants (*Ps.* LXXXIII). Je le dis encore une fois, et ne me lasserai jamais de le dire: *Il est plus doux de passer un jour dans votre maison, que d'être toute sa vie dans les voluptés du monde* (*Ibid.*, 10, 11). Seigneur, animez nos cœurs de cette noble espérance (1).

Et vous, âmes bienheureuses, pardonnez-

(1) Messieurs, n'aspirons-nous pas à cette félicité? Nous sommes tous chrétiens, voudrions-nous renoncer à un bien qui nous a été acheté par un si grand prix? nous sommes tous rachetés du sang du Fils de Dieu. Et si nous y prétendons, comment se peut-il faire que nous ayons la moindre estime pour des choses que nous mépriserons éternellement? *Filii hominum, usquequo gravi corde? usquequo diligitis vanitatem et quæritis mendacium* (*Ps.* IV, 3)? *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge?* Jusques à quand nous laisserons-nous séduire par de vaines apparences? Ne cesserons-nous jamais de rechercher les biens trompeurs de ce monde, comme si nous n'étions pas nés pour le ciel? N'aurons-nous jamais une pensée digne de la grandeur de notre vocation et de la générosité du christianisme? Qu'est devenue cette force de l'ancienne Église, qui faisait estimer aux fidèles *moins que du fumier et de la fange toute la pompe du monde? Existimavi sicut stercora* (*Philipp.*, III, 8). *Je l'ai regardée comme du fumier*; qui leur faisait dire avec tant de résolution: *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Ibid.*, I, 23): *Je désire de me voir dégagé des liens de ce corps, pour être avec Jésus-Christ*: qui dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourments les plus cruels et dans la mort même, les tenait immobiles par une ferme espérance: *Spe viventes* (*Rom.*, XII, 12): *Vivants par l'espérance. Intelligite hæc qui obliviscimini Deum* (*Ps.* XLIX, 22): *Je parle à vous, misérables, qui oubliez si facilement votre Dieu. Intelligite hæc: Comprenez ceci.* Quelle honte nous sera-ce d'avoir été appelés à la même félicité, et de l'avoir lâchement perdue dans cette profonde paix [et une] si grande tranquillité, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats, et malgré la rage des tyrans et des bourreaux

nous, si nous entendons si mal votre grandeur, et ayez agréables ces idées grossières que nous nous formons de votre félicité durant l'exil et la captivité de cette vie. Vous avez passé par les misères où nous sommes ; nous attendons la félicité que vous possédez. vous êtes dans le port, nous louons Dieu de vous avoir choisis, de vous avoir soutenus parmi tant de périls, de vous avoir comblés d'une si grande gloire. Secourez-nous de vos prières, afin que nous allions joindre nos voix avec les vôtres, pour chanter éternellement les louanges du Père qui vous a élus, du Fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. Ainsi soit-il à jamais.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

(Prêché devant le roi.)

Conditions nécessaires pour être heureux, n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à la douleur, à l'inquiétude; parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus.
Dieu sera tout en tous (I *Cor.*, XV, 28)

Sire, ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est (1) entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs pour les rendre éternellement heureux; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit (2) par sa plénitude leur capacité toute entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout : s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons ensemble, mes frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan, mais implorons l'assistance du Saint-Esprit ; et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse en se partageant que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur ; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes ?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi, puisqu'il nous y fait trouver, dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un ; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature, mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus : Dieu sera tout en tous.*

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque, interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire : *Dieu*, dit-il, *sera toutes choses à tous les esprits bienheureux ; parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : Commune spectaculum erit omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus.*

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche, s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor. Encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela, s'il souffre ; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille, s'il

Seigneur, notre Dieu et notre Père, qui avez tout fait pour les saints, qui avez si puissamment uni leurs intérêts à ceux de votre Fils, afin de vous obliger davantage à les rendre parfaitement heureux, qui avez conçu de si grands desseins à leur avantage, que vous exécutez avec une vertu et une tendresse si admirables ; ayez pitié de notre aveuglement, fortifiez-nous dans l'homme intérieur, illuminez nos yeux : *Afin que nous connaissions quelle est l'espérance de notre vocation, et la magnificence de votre royaume* (*Ephes.*, I, 17, 18), et les miracles que vous opérerez en nous par votre puissance.

C'est ici une autre conclusion du même discours, que l'original nous a fournie.

(1) Monté.
(2) Pleinement

craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu; si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions, afin que vous soyez convaincus que, comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes (I *Cor.*, IV, 9), nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties: *Vidit Deus lucem quod esset bona* (*Gen.*, I, 4): *Dieu vit que la lumière était bonne*: qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau: *Et erant valde bona* (*Ibid.*, 31): et enfin qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre (1) de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux: *Oculi Domini super justos* (*Psalm.* XXXIII, 15): *Les yeux de Dieu*, dit le saint Psalmiste, *sont attachés sur les justes;* non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime (2) à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances. *N'avez-vous point vu*, dit-il, *mon serviteur Job, comme il est droit et juste, et craignant Dieu, comme il évite le mal avec soin, et n'a point son semblable sur la terre* (*Job.*, I, 8).

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient; il les ravit par la claire vue de son (3) éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est ce, direz-vous, que la vérité? Quelle image nous en donnez-vous? Sous quelle forme paraît-elle aux hommes? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs (1) qui sont cachés bien avant au fond de votre âme, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable: elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles: nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais (2) je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment; je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi; sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples: si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours: qu'ils profitent, ou qu'ils oublient; que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours

(1) De son art.
(2) Se plaît.
(3) Immortelle.

(1) Que vous avez tous.
(2) Puis-je vous donner des yeux.

muable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » *Et omnibus communis est, et singulis casta est*, dit saint Augustin (*De Lib. Arbit. lib.* II, *cap.* 14, *tom.* I, *p.* 601). On est heureux quand on la possède ; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes ; parce que *ceux qui se tournent vers elle, sont rendus heureux par ses lumières; et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres : Cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate* (*Ibid.*, *cap.* 12, *p.* 600).

Voilà ce que c'est que la vérité ; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité ! ô lumière ! ô vie ! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas ! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi (1) s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres (2). Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce : si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les dificultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Dans les affaires mêmes du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses ; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. *Que vous êtes heureux*, disait un ancien, à son ami tombé en disgrâce ! *oui, que vous êtes heureux maintenant de n'avoir plus rien en votre fortune qui oblige à vous mentir et à vous tromper ! Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur* (*Senec. ad Lucil. Epist.* 46) ! Que ferai-je? où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois, et tenir ce que je tiens ; tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive !

Ah ! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit ; et retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu ! quelle faiblesse et quelle misère ! De crainte (3) de tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer.

(1) S'arrêter.
(2) Dans une nuit si profonde.
(3) Pour éviter.

Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité ! Oh ! félicité de la vie future ! Car écoutez ce que promet Isaïe (*Cap.* X, 20) à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur : Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne decroîtra pas :* c'est-à-dire, non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. Oh ! quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 40, *tom.* I, *p.* 640, *edit. Ben.* 1609) les appelle dieux, puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. *Je l'ai dit : vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut. Ego dixi, Dii estis, et filii excelsi omnes* (*Ps.* LXXXI, 6, 7). Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée ; *car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : Verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais ; l'image de Dieu est immortelle ; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort ; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David *a dit en son excès : Tout homme est menteur* (*Ps.* CXV, 2) ; tout homme peut être trompeur et trompé ; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même ; et toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, *nous rendra*, dit saint Jean, *semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est : Cum apparuerit,*

(*Quatre.*)

similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est (I *Joan.*, III, 2).

Mais écoutez la suite de ce beau passage : *Celui qui a en Dieu cette espérance, se conserve pur, ainsi que Dieu même est* (1) *pur* : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est* (I *Joan.*, III, 3). Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par (2) l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'Evangile de ce jour : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu (*Matth.*, V, 8) ! Ecoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades ; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos (3) rêveries et de vos discours? Quelle corruption! quelle immodestie! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre? [Que] ces choses [écrit-il] ne soient pas même nommées parmi vous (*Ephes.*, V, 3). Quoi! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Ecriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous (4) enseigner? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Evangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité ; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu ; nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi ! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez (5), jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne (1) montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée ; là se trouve la majesté avec la douceur ; là se trouve le sérieux avec l'agréable ; là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions la plus pleine d'illusion, c'est la joie, et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il estimait le ris une erreur et la joie une tromperie : *Risum reputavi errorem ; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (*Eccle.*, II, 2)? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre ; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et (2) tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. Autres sont les biens que Dieu abandonne pour la consolation des captifs ; autres (3) ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants : *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (*S. Aug.*, *Enarr. in Ps.* CXXXVI, *tom.* IV, *p.* 1516).

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content. Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe. (Remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand (4) principe!) Mais le Saint-Esprit

(1) Le prélat suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, ἁγνίζει ἁγνός, qui signifient, *purificat purus* ; pour lesquels la Vulgate a, *sanctificat sanctus*.

(2) Le feu.

(3) Pensées.

(4) Embrasser.

(5) Chrétiens, d'autres beautés vous sont destinées ; car que vois-je dans ces idoles que vous adorez ? un agrément passager, une jeunesse fugitive, un ornement superficiel, une vivacité morte à comparaison.

(1) N'étale.

(2) Corriger tant soit peu.

(3) Les plaisirs solides qu'il réserve à ses enfants.

(4) En effet, pour être heureux il faut que toutes nos facultés soient dans l'ordre, que les passions n'y causent aucun trouble, point de confusion; que toutes concourent paisiblement à la fin où elles doivent tendre, et que nous dominions ainsi sur les objets qui nous sont soumis, en nous tenant dans la juste dépendance de celui auquel nous devons nous rapporter nous-mêmes. Or, c'est dans ces dispositions que consiste la perfection de notre nature, puisqu'elle se réduit à aimer ce qui doit être aimé, et à l'aimer dans la mesure, la proportion qui convient à son

prononce au contraire, que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines, que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Ecoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique (XXI, 23) : Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse éclater son ris; et le sage à peine rit-il doucement : *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit.* En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir; c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage au contraire toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète, par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort (1) transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? Car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable. Car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, *à anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires, comme un songe s'anéantit quand on se réveille, et qui fait succéder des maux trop réels à la courte imposture d'une agréable rêverie : Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem illorum ad nihilum rediges* (*Ps.* LXXII, 20).

Concluons donc, chrétiens; que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité, *Gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin (*Confess., lib.* X, *c.* 23, *t.* 1, *p.* 182). Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de pu-

excellence. Le déréglement n'a d'autre cause que l'amour désordonné de nous-mêmes ou des créatures, qui fait que nous nous détournons de la vraie et unique source du bonheur, pour le chercher dans des objets incapables de nous le procurer. Par là, loin de nous perfectionner, nous nous dégradons, nous nous avilissons, en prenant pour fin dernière des êtres qui ne sont pas faits pour nous maîtriser, ni exercer un empire sur nous. Le bien qui nous rend heureux, doit tellement absorber par sa possession toutes les puissances de notre âme, qu'il en remplisse tous les vides, en bannisse tous les défauts, qu'il l'identifie en quelque manière à l'objet béatifiant, en lui communiquant ses perfections selon l'étendue de sa capacité pour les recevoir. Donc le vrai bonheur et la perfection sont inséparables. Donc tout bien qui ne saurait nous élever, nous ennoblir, nous perfectionner, ne peut nous rendre heureux. Dieu seul est donc l'objet de notre félicité, puisqu'en comblant tous nos souhaits, il donne à notre nature la perfection dont elle est susceptible par la participation à sa sainteté. Aussi saint Augustin nous assure-t-il que le juste seul peut être heureux : *Beatus nullus nisi justus* (*De Civ. Dei, l.* XIV. *c.* 15, *tom.* VII, *p.* 376); parce que la justice commencée est le moyen qui conduit au bonheur, et la justice consommée en est la perfection. Il nous dit encore que celui-là est heureux, non qui possède ce qu'il aime, mais qui aime ce qui doit être aimé : *Sed si id amat, quod amandum est* (*In ps.* CXXXVI, *enar.* 2, *t.* IV, *p.* 121) : parce qu'on est hors de l'ordre et de la perfection, lorsqu'on aime ce qu'on ne doit pas aimer; et qu'il n'est pas possible qu'un objet qui nous est inférieur ou égal, puisse nous rendre heureux. Il faut un objet meilleur que nous, pour y trouver notre bonheur, afin qu'il nous rende aussi meilleurs, en nous transformant en lui; et ce bien ne peut être que Dieu : *Hoc solo beati eritis, re meliore quam vos estis : Deus est melior te, qui fecit te* (*Ibid.*, 203). Ainsi la béatitude de l'homme consiste à s'attacher à son Dieu, *Inhærere Deo* (*Confess. lib.* X, *cap.* 28, *tom.* I, *pag.* 184); à se réjouir de Dieu, en Dieu, pour Dieu, *Gaudere de Deo, ad Deum, propter Deum* (*Ibid., pag.* 182); à travailler à l'imiter, *Dei habeat et imitationem* (*De Civit. Dei, l.* VIII, *c.* 8, *tom.* VII, *p.* 197), et à acquérir sa ressemblance, *Similem Deo fieri* (*Ibid., lib.* IX, *c.* 17, *p.* 232). Or, c'est aussi en cela que consiste la perfection de l'homme; donc elle est inséparable de la béatitude. Les païens ont eux-mêmes compris cette vérité, lorsqu'ils ont reconnu qu'on ne peut être heureux, qu'en s'attachant au Dieu immuable, seul bien parfait, par la pureté d'un chaste amour : *Qui non uni optimo... puritate casti amoris adhæserit* (*Ibid., lib.* X, *cap.* 1, *pag.* 237). Par conséquent la perfection est la source du vrai bonheur, et le bonheur suppose nécessairement la perfection. De ce grand principe d'où dépend la morale entière, il résulte que tout ce que nous ne faisons pas pour arriver à la perfection de notre nature, ne peut nous assurer le bonheur que nous désirons si passionnément : il faut que toutes nos œuvres nous conduisent à Dieu, pour qu'elles nous méritent la félicité à laquelle nous sommes destinés.

Nous avons cru devoir ajouter cette note, pour développer le *grand principe* que Bossuet indique en passant.

(1) Possédée.

blier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe (*Is.*, LXV, 16 *et seq.*). *Je créerai*, dit le Seigneur, *un nouveau ciel et une nouvelle terre ; et toutes les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor. Mais vous vous réjouirez, et votre âme* (1) *nagera dans la joie durant toute l'éternité dans les choses que je crée pour votre bonheur : Gaudebitis et exsultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo. Car je ferai que Jérusalem sera toute transportée d'allégresse, et que son peuple sera dans le ravissement : Quia ecce ego creo Jerusalem exsultationem, et populum ejus gaudium. Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans la félicité de mon peuple : Et exsultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis, se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Eglise militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : *Réjouissez-vous*, dit-il, *avec elle, ô vous qui l'aimez ; réjouissez-vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle par une foi vive la mamelle de ses consolations divines, afin que vous abondiez en délices spirituelles ; parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec abondance : toutes les nations de la terre y auront part ; et avec la même tendresse qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur* (*Is.*, LXVI, 18, *seq.*) *: Lætamini cum Jerusalem, et exsultate in ea omnes qui diligitis eam : gaudete cum ea gaudio..... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi terram inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos.* Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses ? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs ; c'est la maladie qui les désire. *Hélas ! que cet artisan de tromperies nous joue d'une manière bien puérile pour nous empêcher, malgré toute notre avidité pour la joie, de discerner d'où nous vient la véritable joie ! Heu ! quam* (2) *pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit,... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* (*Julian. Pom. de Vit. Contempl.*, *lib.* II, c. 13 ; *int. Oper. S. Prosp.*). Que de désirs différents sentent les malades ! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable (à ces ineffables douceurs) ? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux ; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant (1) arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos dans lequel, comme dit la sainte Ecriture (*Gen.*, II, 2) : *Il se reposa de tout son ouvrage.* Vous savez assez, chrétiens, que Dieu qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail ; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. *Mon Père*, dit le Fils de Dieu (*Joan.*, II, 2), *agit sans relâche.* Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance (2), le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe ; en un mot toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le *jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu*, selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante Epître aux Hébreux (IV, 9).

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Eternel médite des choses éternelles, et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi, après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner (3) le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à *la Cité sainte que Dieu*, dit le même apôtre, *nous a préparée* (*Hebr.*, XI, 16), et où le Saint-Esprit nous assure que *nous nous reposerons à jamais de toutes nos peines* (*Ap.*, XIV, 13).

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante que saint Paul l'appelle *une cité ferme et qui a un fondement : Fundamenta habentem civitatem* (*Hebr.*, XI, 10). Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous

(1) Tressaillira de.

(2) Le texte de Julien Pomère est un peu altéré dans les paroles de Bossuet. On lit dans l'ouvrage de cet auteur ; *subtiliter* au lieu de *pueriliter*, *ne* pour *ut non*, *justius* à la place de *verius*.

(1) Disposées dans un si bel ordre.

(2) Pa[illegible].

(3) Manger.

reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle *dont Dieu est l'architecte et le fondateur : Cujus artifex et conditor Deus* (*Hebr.* XI, 10). En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, *d'entrer dans ce repos éternel* (*Hebr.*, IV, 11). Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours ; tous aspirent de loin à quelque repos; mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il en est ainsi, chrétiens; ne le cherchez pas sur la terre. *Levez-vous, marchez sans relâche*, dit le prophète Michée (II, 10), *parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : Surgite et ite, quia non habetis hic requiem.* Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante, ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes, et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge, et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés (1) aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver (2) du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce ; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort, et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine (1) viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra (2) tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en-haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui (3), enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauve-garde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie ; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés; le déluge a inondé toute la terre ; les maux (4) en couvrent toute la surface ; et vous ne trouverez pas même où (5) mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a (6) une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit; notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite; ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde, et par là nous l'avons soumis comme tout le reste aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous, dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port,

(1) Découverts.
(2) Espérer.

(1) Disgrâce.
(2) Manquera.
(3) Confiance.
(4) Sont répandus de toutes parts
(5) Vous appuyer.
(6) En nous une secrète partie.

battu (1) par les vents et par les flots (2), vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil; alors le sage pilote craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans (3) l'immensité et dans le tumulte de l'Océan. Ainsi, dit le saint apôtre : *Jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* (*Hebr.*, VI, 19). Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus. Je le vois bien votre esprit est infatué (4) de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées, qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil (5) philosophe, qui vous riez si (6) finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient (7) connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu (8) qui, conséquemment, est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime (9), dépend nécessairement de plus hauts principes? Eh donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périsssent toutes les pensées que

(1) Jeté, poussé.
(2) Vagues.
(3) La vastité.
(4) Rempli.
(5) Délicat.
(6) Éloquemment, galamment.
(7) Bien connu ce que c'est que.
(8) En cela.
(9) Doit avoir.

nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus; voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée (1). Et certes, il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse; mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend, et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu (2) volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures, ni pour vos bons mots, et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles (3). Remédiez aux désordres de cette conscience gangrénée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume : *Vulnus, et livor, et plaga tumens, non est circumligata nec curata medicamine neque fota oleo* (*Is.*, I, 6). Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire; que ses conseils soient votre huile; que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou, si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Eveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas (4) votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais votre majesté, et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours

(1) Réservée.
(2) Méprisé.
(3) Puissantes.
(4) De vous voir heureux.

fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Eglise. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON QUATRIÈME

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS,

(Imparfait (1)).

Les désirs des natures intelligentes pour la félicité. Leurs erreurs à cet égard. Où se trouve la véritable félicité; en quoi elle consiste ; quels sont les moyens pour y parvenir ; quelle est la voie qui y conduit.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous (*I Cor.*, XV, 28).

Le roi-prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. *Qui est l'homme qui désire la vie et souhaite de voir des jours heureux? Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos* (*Ps.* XXXIII, 12)? A cela toute la nature, si elle était animée, répondrait d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent, j'entendrai le cri secret de vos cœurs, qui me diront d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes : les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recherchent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime, ni de plus fort, ni de plus (2) naturel que ce désir.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, où les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers; et je veux dire en un mot, messieurs, que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre, mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

Songez, ô enfants d'Adam, au paradis de délices, d'où vous avez été bannis par votre désobéissance : là se passaient les jours heureux. Mais songez, ô enfants de Jésus-Christ, à ce nouveau paradis dont son sang nous a ouvert le passage : c'est là que vous verrez les beaux jours (1). Ce sont ici les jours de misères, les jours de sueurs et de travaux, les jours de gémissements et de pénitence auxquels nous pouvons appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt* (*Is.* III, 12) : *Mon peuple, ceux qui te disent heureux, t'abusent et renversent toute ta conduite :* Et encore : *Ceux qui font croire à ce peuple qu'il est heureux sont des trompeurs, et ceux dont on vous vante la félicité sont précipités dans* (2) *l'erreur : Et erunt qui beatificant populum istum seducentes et qui beatificantur, præcipitati* (*Is.*, IX, 16).

Donc, mes frères, où se trouve la félicité et la véritable vie, sinon dans la terre des vivants? Qui sont les hommes heureux, sinon ceux qui sont avec Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ceux-là voient de beaux jours, parce que Dieu est la lumière (3) qui les éclaire. Ceux-là vivent dans l'abondance, parce que Dieu est le trésor qui les enrichit. Ceux-là enfin sont heureux, parce que Dieu est le bien qui les contente, et que lui seul est tout à tous selon les paroles de mon texte : *Omnia in omnibus.*

Saint Augustin explique ces mots de l'Apôtre par une excellente paraphrase : *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus :* Dieu, dit-il, tiendra lieu de tout aux bienheureux; il sera leur commun spectacle, ils le verront; il sera leur commune joie, ils en jouiront; il sera leur commune paix, ils le posséderont à jamais sans inquiétude et sans trouble. De sorte qu'ils seront véritablement heureux, parce qu'ils auront dans cette vision (4) le plus noble exercice de leur esprit, dans cette jouissance la joie parfaite de leur cœur, dans cette paix l'affermissement immuable de leur repos. C'est ce que nous a dit saint Augustin, et ce que je ferai, etc. . . . .

Ne croyez pas que j'entreprenne, etc. Car écoutez l'apôtre saint Jean : *Dilectissimi, nunc Filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* (*I Joan.*, III, 8) : Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, et ce que

(1) Il manque plusieurs feuillets dans l'original; nous mettons des points qui avertissent des lacunes qui s'y trouvent.
(2) Constant.

(1) Que vous goûterez la félicité véritable.
(2) L'abîme.
(3) Le soleil.
(4) Vue.

nous devons être un jour ne paraît pas encore. Ainsi, ce n'est pas le temps d'en discourir. Tout ce que nous savons, c'est que quand notre gloire paraîtra, nous lui serons semblables; parce que nous le verrons tel qu'il est : *Scimus quoniam cum apparuerit similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est*. Comme un nuage que le soleil perce de ses rayons devient tout lumineux, tout éclatant; vous y voyez un or, un brillant : ainsi notre âme exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée; et nous devenons dieux en regardant attentivement la Divinité. *Deus diis unitus*, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 21, *edit.* 1609, *t.* I, *p.* 374, *epist.* 63, *ib.*, *p.* 820); un Dieu uni à des dieux. *Videbitur Deus deorum in Sion* (*Psalm.* LXXXIII, 7) : Le Dieu des dieux sera vu en Sion. Dieu, mais Dieu des dieux, parce qu'il les fera des dieux par la claire vue de sa face. Lorsque l'œil vif et pénétrant de l'âme (1), a découvert d'une manière certaine plusieurs choses vraies et invariables, alors elle se porte de tout son poids sur la vérité même, par laquelle tout lui est montré, et s'y fixant, elle laisse tout le reste comme dans l'oubli pour jouir dans la vérité seule de toutes choses à la fois. La vérité est proche de tous ceux qui du monde entier se convertissent à elle par un amour sincère; elle est éternelle pour tous; sans être dans aucun lieu, elle n'est jamais absente. Elle avertit au dehors, elle enseigne au dedans. Elle change en mieux tous ceux qui la voient, et ne peut être changée en mal par ceux qui l'approchent. Personne ne la juge; personne ne juge bien sans elle.

Nos esprits la voient tantôt plus, tantôt moins; et de là même s'avouent muables, puisque la vérité, demeurant en soi-même toujours immuable, ne gagne rien quand nous la voyons davantage, et ne perd rien quand nous l'apercevons moins. Mais toujours entière et inaltérable, elle réjouit par sa lumière ceux qui se tournent vers elle, et punit par l'aveuglement ceux qui lui tournent le dos.

Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce; nul parfum plus agréable, non [pour] ceux qui voient la superficie, etc.

Qui ne désire pas? qui ne gémit pas? qui ne soupire pas dans cette vie? Toute la nature est dans l'indigence. Gloire, puissance, richesses, abondance, noms superbes et magnifiques, choses vaines et stériles. Les biens que le monde donne accroissent certains désirs et en poussent d'autres : semblables à ces viandes creuses et légères, qui, pour n'avoir que du vent et non du suc ni de la substance, enflent et ne nourrissent pas, et amusent la faim plutôt qu'elles ne la contentent. Les grandes fortunes ont des besoins que les médiocres ne connaissent pas. Cette avidité de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions, marque de la pauvreté intérieure de l'âme. L'ambition compte pour rien tout ce qu'elle tient. Ne vous laissez pas éblouir à ces apparences; ce qui est richement couvert par le dehors n'est pas toujours rempli au dedans, et souvent ce qui semble regorger est vide.

Voulez-vous entendre la plénitude de la joie des saints? *Alleluia*, *amen*, louange à Dieu. Ils ne prient plus, ils ne gémissent plus : *In patria nullus orandi locus, sed tantum laudandi, quia nihil deest : quod hic creditur, ibi videtur : quod hic petitur, ibi accipitur* (*Saint Aug.*, *serm.* 159, *tom.* V, *pag.* 765) : *Dans la patrie, il n'y a plus lieu à la prière, mais seulement à la louange, parce qu'on n'y manque de rien. Ce qu'on croit ici, là on le voit; ce qu'on demande ici, là on le reçoit.* La créature ne soupire plus et n'est plus dans les douleurs de l'enfantement. Elle ne dit plus : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24)? Elle loue, elle triomphe, elle rend grâces. *Amen, hoc est verum : tota actio nostra Amen et Alleluia erit* (*Saint Aug.*, *serm. de Resur.*, *tom.* V, *pag.* 1439 *et* 1576). *Amen, cela est vrai; toute notre action sera un Amen ou un Alleluia.*

Mais n'allez pas (1) *vous attrister en considérant ces choses d'une manière toute charnelle, et ne dites pas ici que si quelqu'un entreprenait, étant debout, de répéter toujours, Amen, Alleluia, il serait bientôt consumé d'ennui et s'endormirait enfin tout en répétant ces paroles. Cet Amen, cet Alleluia ne seront point exprimés par des sons qui passent, mais par les sentiments de l'âme embrasée d'amour. Car, que signifie cet Amen? que veut dire cet Alleluia? Amen, il est vrai; Alleluia, louez Dieu. Dieu est la vérité, immuable, qui ne connaît ni défaut, ni progrès, ni déchet, ni accroissement, ni le moindre attrait pour*

(1) « Fortis acies mentis et vegeta, cum multa vera et incommutabilia certa ratione conspexerit, dirigit se in ipsam veritatem qua cuncta monstrantur, eique inhærens tanquam obliviscitur cætera, et in illa simul omnibus fruitur (*S. Aug. lib.* II *de lib. Arb.*, *t.* I, *p.* 601; *ibid. p.* 602). De toto mundo ad se conversis, qui diligunt eam, omnibus proxima est, omnibus sempiterna : nullo loco est, nusquam deest : foris admonet, intus docet; cernentes se commutat omnes in melius, a nullo in deterius commutatur : nullus de illa judicat, nullus sine illa judicat bene (*Ibid.*, *p.* 600). Mentes nostræ aliquando eam plus vident, aliquando minus, et ex hoc fatentur se esse mutabiles; cum illa in se manens nec proficiat cum plus a nobis videtur, nec deficiat cum minus, sed integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate. Noli timere ne non possis semper laudare, quia semper poteris amare (*In Ps.* LXXXIII, *t.* IV, *p.* 884). »

(1) « Sed nolite iterum carnali cogitatione contristari, quia si forte aliquis vestrum steterit et dixerit quotidie, Amen et Alleluia, tædio marcescet et in ipsis vocibus dormitabit (*S. Aug.*, *ibid.*, *p.* 1436, 1438, 1437). Non sonis transeuntibus dicemus, Amen, Alleluia, sed affectu animi. Quid est enim amen? Quid alleluia? Amen, est verum : Alleluia, laudate Deum... Deus veritas est, incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inclinatione, perpetua et stabilis, et semper incorruptibilis manens.. Amen ubique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas : quia vero illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quam ergo insatiabiliter satiaberis veritate tam insatiabili veritate dices, *Amen*.. Vacate et videte... Sabbatum perpetuum.. Et hæc erit vita Sanctorum, hæc actio quietorum.. Stabilitas illa magna erit, et ipsa immortalitas corporis nostri jam suspendetur in contemplatione Dei.. Noli timere ne non possis semper laudare, quia semper poteris amare (*In Psalm.* LXXXIII, *t.* V, *p.* 88) »

la fausseté. Éternelle et stable, elle demeure toujours incorruptible. Ainsi, nous dirons effectivement Amen, mais avec une satiété insatiable : avec satiété, parce que nous serons dans une parfaite abondance, mais avec une satiété toujours insatiable, si l'on peut parler ainsi, parce que ce bien toujours satisfaisant, produira un plaisir toujours nouveau. Autant donc que vous serez insatiablement rassasié de la vérité, autant direz-vous par cette insatiable vérité, Amen, il est vrai. Reposez-vous et voyez : ce sera un sabbat continuel. Et telle sera la vie des saints, telle l'action de leur paisible inaction. Là, il y aura une grande stabilité, et l'immortalité même de notre corps sera attachée à la contemplation de notre Dieu. Ne craignez donc pas de ne pouvoir toujours louer, puisque vous pourrez toujours aimer.

Quand on dit (1) *que tout le reste nous sera désormais soustrait, et que Dieu fera le sujet continuel de notre délectation, l'âme accoutumée à se délecter dans la multiplicité des objets, se trouve comme angoissée. Cette âme charnelle, attachée à la chair, dont les ailes engluées par ses mauvaises cupidités l'empêchent de voler vers Dieu, se dit : De quoi jouirai-je quand je ne mangerai, ne boirai ni ne vivrai plus avec ma femme? Quel plaisir me restera-t-il alors? C'est la maladie et non la santé qui vous fait goûter ce plaisir imaginaire. Les malades sont sujets à certaines envies. Ils brûlent d'ardeur pour une telle eau ou pour un fruit de telle espèce, et les souhaitent si passionnément, qu'ils s'imaginent devoir jouir de l'objet de leur désir. La santé revient et ces appétits s'évanouissent. Le malade commence d'avoir du dégoût pour les choses qui lui causaient un appétit si immodéré, parce que ce n'était pas lui, mais la fièvre, mais la maladie qui cherchait ces choses. Or, comme il y a beaucoup de désirs de malades que la santé dissipe, ainsi l'immortalité enlève toutes les cupidités, parce que notre santé consiste dans l'immortalité. L'espérance nous allaite, nous nourrit, nous fortifie.*

Les esprits inquiets n'entendent pas cette joie : *Ce peuple inquiet, qui veut toujours être en mouvement et ne sait point se reposer, ne plaît point au Seigneur : Hæc dixit Dominus populo qui dilexit movere pedes suos et non quievit, et Domino non placuit* (*Jerem.*, XIV, 10) : *Goûtez et voyez : Restez en repos et voyez : Gustate et videte : Vacate et videte* (*Ps.* XXXIII, 8 ; XLV, 10). [Ils] ne connaissent point d'action sans agitation, et ne croient pas s'exercer s'ils ne se tourmentent : *Vacate et videte : Restez en repos et voyez.* Action paisible et tranquille. Voulez-vous, mes frères, que je vous en donne quelque idée? Souffrez que je vous fasse réfléchir encore une fois sur (1) l'action qui vous occupe dans cette église.

Vous m'écoutez, ou plutôt vous écoutez Dieu qui vous parle par ma bouche. Car je ne puis parler qu'aux oreilles, et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma parole n'est pas capable de pénétrer. Je ne sais si cette parole a eu la grâce de réveiller audedans de vous cette attention secrète à la vérité qui vous parle au cœur : je l'espère, je le conjecture. J'ai vu, ce me semble, vos yeux et vos regards attentifs; je vous ai vu arrêtés et suspendus, avides de la vérité et de la parole (2) de vie. Vous a-t-elle délectés? vous a-t-elle fait oublier pour un temps les embarras des affaires, les soins empressés de votre maison, la recherche trop ardente des vains divertissements? Il me le semble, mes frères, vous étiez doucement occupés de la suavité de la parole. Qu'avez-vous vu? qu'avez-vous goûté? quel plaisir secret a touché vos cœurs? Ce n'est point le son de ma voix qui a été capable de vous délecter. Faible instrument de l'Esprit de Dieu : discours fade et insipide, éloquence sans force et sans agrément; c'est (3) ce qu'on peut par soi-même. Ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a délectés, c'est la vue de la vérité.

Ainsi Marie, sœur de Marthe, était attentive aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. Ne vous étonnez pas de cette comparaison. Car encore que nous ne soyons que des hommes mortels et pécheurs, c'est cette même parole que nous vous prêchons. Ainsi elle s'occupait du seul nécessaire, et prenait pour soi la meilleure part qui ne pouvait lui être ôtée. Qu'est-ce à dire qui ne peut lui être ôtée? Les troubles passent, les affaires passent, les plaisirs passent; la vérité demeure toujours, et n'est jamais ôtée à l'âme qui s'y attache : elle la croit en cette vie, elle la voit en l'autre : en cette vie et en l'autre elle la goûte, elle en fait son plaisir et sa vie. Mais si cette vérité nous délecte quand elle nous est exprimée par des sons qui passent, combien nous ravira-t-elle, quand elle nous parlera (4) de sa propre voix éternellement permanente? Ombres, énigmes, imperfection [ici-bas]. Quelle sera notre vie lorsque nous la verrons à découvert! Ici nous proférons plusieurs paroles, et nous ne pouvons égaler même la simplicité de

(1) « Quando dicitur quod cætera subtrahentur et solus erit Deus quo delectemur, quasi angustiatur anima quæ consuevit multis delectari, et dicit sibi anima carnalis, carni addicta, visco malarum cupiditatum involutas pennas habens ne volet ad Deum, dicit sibi : Quid mihi erit ubi non manducabo, ubi non bibam, ubi cum uxore non dormiam? Quale gaudium mihi tunc erit? Hoc gaudium tuum de ægritudine est, non de sanitate... Sunt quædam ægrotorum desideria : ardent desiderio aut alicujus fontis aut alicujus pomi, et sic ardent ut existiment quia... frui debeant desideriis suis. Venit sanitas et perit cupiditas : quod desiderabat fastidit, quia hoc in illo febris quærebat... Cum multa sint ægrotorum desideria quæ tollit sanitas,... sic omnia tollit immortalitas, quia sanitas nostra immortalitas est.

« Spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos (*Serm.*, 256, *t.* V, *p.* 1033, 1034). »

Bossuet avait placé dans son manuscrit ces textes latins, dans l'ordre ou nous les rangeons ici. C'étaient autant de matériaux qui devaient servir à compléter son discours : ils nous ont paru mériter d'être ici donnés de suite, pour mieux faire sentir le dessein de l'auteur, qui en avait lui-même mis en français quelques phrases, que nous avons eu soin de conserver dans notre traduction.

(1) L'occupation où vous êtes.

(2) Divine.

(3) Ce que je puis par moi-même.

(4) Par elle-même.

nos idées : nous parlons beaucoup et disons peu. Combien donc sommes-nous éloignés de la grandeur de l'objet que nos idées représentent d'une manière si basse et si ravalée? Et toutefois cette expression telle quelle de la vérité [nous plaît]. Là, une seule parole découvrira tout : *Semel locutus est Deus : Dieu a parlé une fois* (*Ps.* LXI, 11), et il a tout dit. Il a parlé une fois, et en parlant il a engendré son Verbe, sa parole, son Fils en un mot. C'est en ce Verbe que nous verrons tout ; c'est en cette parole que toute vérité sera ramassée. Et nous ne concevons pas une telle joie! *Vacate et videte : Restez en repos et voyez :* sortez de l'empressement et du trouble, quittez les soins turbulents. Ecoutez la vérité et la parole : *Gustate et videte :* Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux; et vous concevrez ce ravissement, ce triomphe, cette joie infinie, intime, de la Jérusalem céleste.

Mais, mes frères, pour parvenir à ce repos, il ne nous faut donner aucun repos. Nul travail quand nous serons au lieu de repos: nul repos tant que nous serons au lieu de travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et celui-là ne le connaît pas, qui ne (1) court point sans relâche à sa bienheureuse patrie. Ecoutez un beau mot de saint Augustin : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (*In Psal.* CXLVII, *tom.* IV, *p.* 1675) *: Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne se réjouira pas comme citoyen.* Il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il séjourne trop volontiers sur la terre; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir.

Mes frères, nous ne sommes pas encore parvenus, comme dit le saint Apôtre (*Philip.*, III, 12); notre consolation, c'est que nous sommes sur la voie. Jésus-Christ est *la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6). C'est à lui qu'il faut tendre, et c'est par lui qu'il faut avancer. Mais, mes frères, dit saint Augustin, *Cette voie veut des hommes qui marchent: Via ista ambulantes quærit* (*Serm. de Cant. novo*, *tom.* VI, *pag.* 592) *:* c'est-à-dire des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer; en un mot des hommes généreux et infatigables: *Via ista ambulantes quærit. Tria sunt genera hominum quæ odit; remanentem, retro redeuntem, aberrantem.* Ecoutez : *Elle ne peut souffrir trois sortes d'hommes; ceux qui s'égarent, ceux qui retournent, ceux qui s'arrêtent;* ceux qui se détournent, ceux qui s'égarent, ceux qui sortent entièrement de la voie : ceux qui suivent leurs passions insensées, et qui se précipitent aux péchés damnables.

Je n'entreprends pas de vous dire tous les égarements et tous les détours; mais je vous veux donner une marque pour reconnaître la voie, la marque de l'Evangile, celle que le Sauveur nous a enseignée. Marchez-vous dans une voie large, dans une voie spacieuse? Y marche-t-on à son aise? y marche-t-on avec la troupe et la multitude, avec le grand monde? etc. Ce n'est pas la voie de votre patrie. Vous n'êtes pas sur la voie: c'est la voie de perdition : le chemin de votre patrie est un sentier étroit et serré. Le train et l'équipage embarrasse dans cette voie; je veux dire l'abondance, la commodité. Les vastes désirs du monde ne trouvent pas de quoi s'y étendre. Les épines qui l'environnent se prennent à nos habits et nous arrêtent. Tous les jours il nous en coûte quelque chose, tantôt un désir et tantôt un autre; comme dans un chemin difficile le train diminue toujours, et tous les jours dans un sentier si serré, il faut laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions; tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-mêmes. C'est Jésus-Christ, c'est l'Evangile (qui nous le disent). Qui de nous (refusera de le croire)? etc. Tous les jours plus à l'étroit, etc.

Ceux qui retournent en arrière, ils sont sur la voie, mais ils reculent plutôt que d'avancer. Entendons et pénétrons : vous avez embrassé la perfection, vous avez choisi la retraite, vous vous êtes consacrée à Dieu d'une façon particulière, vous avez banni les pompes du monde, vous avez appréhendé de plaire trop. Vous avez recherché les véritables ornements d'une femme chrétienne, c'est-à-dire la retenue et la modestie, retranchant les vanités et le superflu. La prière, la prédication, les saintes lectures ont fait votre exercice le plus ordinaire. Vous vous lassez dans cette vie : vous ne sortez pas de la voie, vous ne vous précipitez pas aux péchés damnables ; mais vous faites néanmoins un pas en arrière. Vous prêtez de nouveau l'oreille aux dangereuses flatteries du monde; vous rentrez dans ses joies, dans ses jeux et dans son commerce; vous prodiguez le temps que vous ménagiez, vous ôtez à la piété ses meilleures heures. Si vous ne quittez pas votre modestie, vous voulez du moins qu'elle plaise, et vous ajoutez quelque chose à cette simplicité qui vous paraît trop sauvage. Ah! cette voie intérieure du Saint-Esprit qui vous poussait dans le désert avec Jésus-Christ, c'est-à-dire à la solitude et à la vie retirée, vous la laissez étourdir par le bruit du monde, par son tumulte, par ses embarras : vous n'êtes pas propre au royaume de Dieu. *Celui-là n'y est pas propre*, dit le Fils de Dieu, *qui ayant mis la main à la charrue regarde derrière* (*Luc.*, IX, 62). Il ne dit pas qui retourne, mais qui regarde en arrière. Ce ne sont pas seulement les pas, mais les regards même qu'il veut retenir : tant il demande d'attention, d'exactitude, de persévérance. Songez à la femme de Loth et au châtiment terrible que Dieu exerça sur elle, pour avoir seulement retourné les yeux du côté de la corruption qu'elle avait quittée (*Gen.*, XIX, 26). Vous faites injure au Saint-Esprit et à la vocation divine, à cet Esprit généreux qui ne sait point se relâcher ni se ralentir; vous ramol-

(1) Soupire pas après.

lissez sa force, vous retardez sa divine et impétueuse ardeur; et, par une juste punition, il vous abandonnera à votre faiblesse. Vous aviez si bien commencé! Vous vous repentez d'avoir bien fait; vous faites pénitence de vos bonnes œuvres, pénitence qui réjouit non l'Eglise, mais (1) le monde; non les anges, mais les démons.

Mais il y en a encore d'autres: elle ne souffre pas même ceux qui s'arrêtent, ceux qui disent: j'en ai assez fait, je n'ai qu'à m'entretenir dans ma manière de vie: je ne veux pas aspirer à une plus haute perfection, je la laisse aux religieux; pour moi, je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel. Nouvelle espèce de fuite et de retraite; car pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte, et notre propre poids nous précipite. Tellement que dans la voie du salut, si l'on ne court on retombe; si on languit on meurt bientôt; si on ne fait tout on ne fait rien: enfin marcher lentement, c'est rendre la chute infaillible.

Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane; parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans ce monde de ces vies mêlées! On fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde On est des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. *La loi est déchirée, et le jugement ne vient pas à sa perfection; Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium* (*Hab.* I, 4). La loi est déchirée, l'Evangile, le Christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi, et nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. Nous réformons quelque chose dans notre vie; nous condamnons le monde dans une partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée. Ce peu que nous lui laissons, marque la pente du cœur.

Ecoutez donc l'Evangile: *Contendite; Efforcez-vous.* En quelque état (que vous soyez), *Faites effort, Contendite* (*Luc.*, XIII, 24). Si pour avancer à la perfection, combien plus pour sortir du crime? Marchez par la voie des saints: ils ne sont pas tous au même degré, mais tous (ont pratiqué) le même Evangile. *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* (*Joan.*, XIV, 2); mais il n'y a qu'une même voie pour y parvenir, qui est la voie de la croix, c'est-à-dire la voie de la pénitence. Si cependant Dieu vous frappe, etc. ne vous laissez pas abattre. *Ne craignez pas, petit troupeau: Nolite timere, pusillus grex* (*Luc.*, XII, 32). Il vous corrige, il vous châtie; ce n'est pas là ce qu'il faut craindre: *Ne timeas flagellari, sed exhæredari* (*S. Aug. in Psalm.* LXXVIII *tom.* IV, *pag.* 946): *Ne craignez pas que votre Père vous châtie: craignez qu'il ne vous déshérite.* En perdant votre héritage, vous perdrez tout; car vous le perdrez lui-même. Et ne vous plaignez pas qu'il vous refuse tant de biens qu'il accorde aux autres. Si vous voulez qu'il vous exauce toujours, ne lui demandez rien de médiocre, rien moins que lui-même, « rien de petit au grand: » *A magno parva* (*S. Greg. Naz.*): son trône, sa gloire, sa vérité, etc.

(1) L'enfer.

FRAGMENT

D'UN SERMON POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS (1).

Etat des âmes dans le purgatoire. Comment leur sainteté est-elle confirmée.

Puisque l'Eglise unit de si près la solennité des bienheureux qui jouissent de Dieu dans le ciel, et la mémoire des fidèles qui étant morts en Notre-Seigneur sans avoir encore obtenu la parfaite rémission de leurs fautes, en achèvent le paiement dans le purgatoire, je ne les séparerai pas par ce discours; et je vous représenterai en peu de paroles quel est l'état où ils se trouvent. Je l'ai déjà dit en deux mots, lorsque je vous ai prêché que leur sainteté était confirmée, quoique non consommée encore. Mais encore que ces deux paroles vous décrivent parfaitement l'état des âmes dans le purgatoire, peut-être ne le comprendriez-vous pas assez, si je ne vous en proposais une plus ample explication.

Disons donc, messieurs, avant toutes choses, ce que veut dire cette sainteté que nous appelons confirmée: et afin de l'entendre sans peine, posez pour fondement cette vérité, qu'il y a une différence notable entre la mort considérée selon la nature, et la mort considérée et envisagée selon les connaissances que la foi nous donne. La mort considérée selon la nature, c'est la destruction totale et dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie: *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Ps.* CXLV, 3), *En ce jour-là toutes leurs pensées périront.* (Le Psalmiste) regardait la mort selon la nature; mais si nous la considérons d'une autre manière, c'est-à-dire selon les lumières dont la foi éclaire nos entendements, nous trouverons, chrétiens, que la mort, au lieu d'être la destruction de ce qui s'est passé dans la vie, en est plutôt la confirmation et la ratification dernière. C'est pourquoi le Sauveur (2) dit: *Ubi ceciderit arbor, ibi erit* (*Eccles.*, XI, 3): *Où l'arbre sera tombé, il y demeurera pour toujours.* C'est-à-dire, tant que l'homme est en cette vie, la malice la plus obstinée peut être changée par la pénitence, la sainteté la plus pure peut être abattue par la convoitise. Gémissez, fidèles serviteurs de Dieu, de vous voir en ce lieu de tentations, où votre persévérance est toujours dou-

(1) L'auteur, après avoir traité dans son discours de la solennité des bienheureux, parle dans ce fragment qui nous en reste, des fidèles qui achèvent de se purifier dans le purgatoire.

(2) C'est l'Ecclésiaste qui dit ce que Bossuet attribue au Sauveur.

teuse à cause des combats continuels où elle est exposée à tous moments.

Mais quand est-ce que vous serez fermes et éternellement immuables dans le bien que vous aurez choisi? Ce sera lorsque la mort sera venue confirmer et ratifier pour jamais, le choix que vous avez fait sur la terre de cette meilleure part qui ne vous sera plus ôtée : grand privilége de la mort qui nous affermit dans le bien, et qui nous y rend immuables. Que si vous voulez savoir, chrétiens, d'où lui vient cette belle prérogative, je vous le dirai en un mot par une excellente doctrine de la divine épître aux Hébreux (*Hebr.*, IX, 15-17). Saint Paul nous y enseigne, mes frères, que la nouvelle alliance que Jésus-Christ a contractée avec nous, n'a été confirmée et ratifiée que par sa mort à la croix. Et cela pour quelle raison? C'est à cause, dit ce grand Apôtre, que cette mort est un testament : *Novum testamentum* (I *Cor.*, XI, 25). Or nous savons par expérience que le testament n'a de force qu'après la mort du testateur; mais quand il a rendu l'esprit, aussi le testament est invariable : on n'y peut ni ôter ni diminuer : *Nemo detrahit* (1) *aut superordinat* (*Galat.*, III, 15). Et c'est pour cela, chrétiens, que notre Sauveur nous apprend lui-même qu'il scelle son testament par son sang : *Novum testamentum in meo sanguine* (*Luc.*, XXII, 20). Jésus-Christ fait son testament; il nous laisse le ciel pour notre héritage, il nous laisse la grâce et la rémission des péchés; bien plus il se donne lui-même. Voilà un présent merveilleux. Mais il meurt sans le révoquer : au contraire, il le confirme encore en mourant. Cette donation est invariable, et éternellement ratifiée par la mort de ce divin testateur.

Reconnaissez donc, chrétiens, que la mort de Notre-Seigneur est une bienheureuse ratification de ce qu'il lui a plu de faire pour nous : mais il veut aussi en échange que notre mort ratifie et confirme ce que nous avons fait pour lui. Il a confirmé par sa mort le testament par lequel il se donne à nous; il ne s'y peut plus rien changer, et il demande aussi, chrétiens, que nous confirmions par la nôtre le testament par lequel nous nous sommes donnés à lui. Ce qui se pouvait changer avant notre mort, devient éternel et irrévocable aussitôt que nous avons expiré dans les sentiments de la foi et de la charité chrétienne. C'est pourquoi, ô morts bienheureux, qui êtes morts en Notre-Seigneur, dans la participation de ses sacrements, dans sa grâce, dans sa paix et dans son amour; j'ai dit que votre sainteté était confirmée. Votre mort a tout confirmé, et en vous tirant du lieu de tentations, elle vous a affermis en Dieu pour l'éternité tout entière. Mais pourquoi donc disons-nous que leur sainteté si bien confirmée, n'est pas encore consommée ? Cela dépend d'une autre doctrine qu'il faut encore que je vous explique, pour vous renvoyer bien instruits de la foi de la sainte Église, touchant le purgatoire.

(1) Bossuet suit ici la leçon du grec, dont le sens convient parfaitement avec sa version.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS, (1)

SUR LA RÉSURRECTION DERNIÈRE.

Deux sortes de mort, deux sortes de résurrection : celle de l'âme doit précéder celle du corps : comment l'une et l'autre s'opèrent.

Novissima inimica destruetur mors.

Le dernier ennemi qui sera détruit sera la mort (I *Cor.*, XV, 26).

Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Evangile annoncé par toute la terre; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu, composé de tous ses membres, et les célestes légions où (2) la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places, entièrement rétablies par cette nouvelle recrue; alors il sera temps, chrétiens, de détruire tout à fait la mort, et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie : *Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis* (*Apoc.*, XX, 14) : *Alors l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu*; comme il est écrit dans l'Apocalypse (3). Il est écrit

(1) On ne voit pas précisément pour quel jour l'auteur avait destiné ce Sermon, il nous a paru qu'il n'y en avait pas auquel il pût mieux convenir qu'à celui des morts, d'autant plus que nous n'en avons point trouvé de direct pour leur commémoration.

(2) dans lesquelles.

(3) Maintenant tout semble être sourd à la voix de Dieu, puisque les hommes même y sont insensibles, auxquels toutefois il a donné, et des oreilles pour écouter sa parole, et un cœur pour s'y soumettre; et alors toute la nature sera animée pour l'entendre . . . .

Si j'annonçais à des infidèles cet Evangile de vie et de résurrection éternelle, je m'efforcerais, chrétiens, de détruire les raisonnements qu'oppose ici la sagesse humaine à la puissance de Dieu et à la gloire de notre nature si puissamment réparée. Mais puisque je parle à des chrétiens à qui cette doctrine céleste n'est pas moins familière ni moins naturelle que le lait qu'ils ont sucé dès leur enfance; je n'ai pas dessein de m'étendre à vous prouver par un long discours la réalité de ces trois présents, mais seulement de vous préparer à les recevoir en ce dernier jour de la justice de Dieu, et de sa main libérale.

J'ai déjà dit, Chrétiens, que c'est l'âme qu'il faut préparer comme la partie principale pour recevoir en nos corps ces dons précieux. J'ai dit et j'ai promis de vous faire voir que ces saintes préparations sont toutes heureusement renfermées dans celles de la pénitence. Que vous demande-t-on dans la pénitence? que vous vous retiriez de tous vos péchés, que vous preniez des précautions pour ne tomber plus, que vous vengiez sur vous-mêmes par une satisfaction convenable la honte de votre chute. Ainsi la volonté de vivre à la grâce acquerra à vos corps une vie nouvelle : les sages précautions pour n'y plus mourir assureront à vos corps l'immortalité : le zèle de satisfaire un Dieu irrité par les saintes humiliations de la pénitence, méritera d'être revêtu d'une gloire toute divine. Deux paroles du Fils de Dieu adressées aux morts. La première aux pécheurs, pour les appeler à la pénitence la seconde aux morts ensevelis pour les rappeler à la vie; la première, disposition à rendre la seconde salutaire. Il faut commencer par l'âme pour préparer le corps à la vie. Pour joindre ces deux choses et la pénitence dont voici le temps, et la résurrection des morts, qui par l'ancienne institution de cette paroisse, doit être prêchée aujourd'hui dans cette chaire...

O Jésus, vous vous êtes réservé à vous-même de prononcer la parole qui appellera les morts à la résurrection générale : mais vous voulez que les autres morts que vous voulez vivifier par leur conversion, soient appelés à cette vie par vos ministres. Donnez-moi donc votre parole par la grâce de votre Esprit-Saint et l'intercession...

Ce qu'on vient de lire est l'extrait d'un autre exorde fait sur ce texte : *Venit hora in qua omnes qui sunt in*

que *Dieu n'a pas fait la mort, mais qu'elle est entrée dans le monde par l'envie du diable* et par le péché de l'homme (*Sap.*, I, 13; II, 24). Mais l'homme en consentant au péché, s'est assujetti à la mort; ainsi, contre l'intention du Créateur, l'homme qui était sorti immortel de ses saintes et divines mains, est devenu mortel et caduc par la malice du diable.

Or, le Sauveur étant venu sur la terre pour dissoudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché, et après, par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort. Ainsi (1) l'Apôtre s'écrie: O mort, où est ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua* (I *Cor.*, XV, 55)? Mais il faut ici remarquer que tant qu'il restera sur la terre quelque vestige du péché, la mort ne cessera de tout ravager, et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance. Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie qui est la mort; et tirant tous ses enfants d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de (2) cette cruelle, dure et insupportable tyrannie : *Novissima inimica destruetur.*

Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente; et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. Que devons-nous faire pour concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite? L'Ecriture nous propose trois principes de résurrection; la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'Esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : Le temps vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu : *Venit hora in qua omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei* (*Joan.*, V, 18). Le corps de Jésus-Christ : Celui qui mange ma chair a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die* (*Ibid.*, VI, 55). L'Esprit de Jésus-Christ : Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui est en vous : *Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis, qui suscitavit Jesum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* (*Rom.*, VIII, 11). Ce que nous demande cette parole : ce que nous devons à ce corps; ce qu'exige de nous cet Esprit.

monumentis audient vocem Filii Dei, etc. *Joan.*, V, 28. Bossuet l'avait composé pour adapter ce sermon à un autre jour et à un autre lieu : comme il s'y trouvait plusieurs choses entièrement conformes au premier exorde, nous nous sommes bornés à en extraire ce qu'il y avait de différent, pour le donner ici en note.

(1) C'est pourquoi.

(2) De sa tyrannie.

PREMIER POINT.

Nous voyons dans l'Evangile deux paroles du Fils de Dieu qui sont adressées aux morts; l'une à la fin des siècles, l'autre durant le cours du siècle présent. Ecoutez comme il parle au chapitre cinquième de saint Jean : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. *Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei; et qui audierint, vivent* (*Joan.*, V, 25). L'heure vient, et elle est déjà. Remarquez; donc cette parole ne regarde pas la consommation des siècles. Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit auparavant : Celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, est passé (1) de la mort à la vie : *Transiet de morte ad vitam* (*Ibid.*, 24). Mais voici encore une autre parole : L'heure vient, il ne dit plus : Elle est déjà, que tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation (*Ibid.*, 29) (2). Voilà donc deux paroles adressées aux morts, parce qu'il y a deux sortes de morts; ou plutôt il y a deux parties en l'homme, et toutes deux ont leur mort. L'âme, dit saint Augustin, est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme (*Serm.* 273, *tom.* V, *p.* 1105). Ainsi, comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas, parce qu'elle n'est pas sensible, et toutefois, chrétiens, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps qui nous paraît si cruelle, suffirait pour nous faire entendre combien celle du péché est plus redoutable. Car, si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus, que l'âme ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible, abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? C'est donc à ces morts spirituels, c'est aux âmes pécheresses, que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence. *Venit hora, et nunc est :* L'heure vient, et elle est déjà.

Que si vous me demandez d'où vient qu'il adresse encore à la fin des siècles une seconde parole aux morts qui sont gisants et ensevelis dans les tombeaux, je vous le dirai en un mot, parce que la chose est assez connue. L'âme a péché par le ministère et même en quelque sorte par l'instigation du corps; et c'est pourquoi il est juste qu'elle soit punie avec son complice. L'âme s'est aussi

(1) Bossuet remarque dans son manuscrit, que le grec porte le passé : *transivit.*

(2) Jugement.

servie dans les bonnes œuvres du ministère du corps qu'elle a pris soin de dompter, afin, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, VI), que la justice de Dieu s'assujettît à elle-même nos membres, et leur fît porter le joug honorable de Jésus-Christ et de l'Evangile. Ainsi, ce corps qui a eu sa part aux travaux, doit être aussi appelé comme un compagnon fidèle à la société de la gloire.

Ou si vous vouliez que je vous apporte une raison plus sublime et plus digne encore de la majesté du Sauveur, il était juste que le Fils de Dieu, ayant pris un corps aussi bien qu'une âme, et ayant uni l'homme tout entier à sa divine personne, il fît sentir sa puissance au corps et à l'âme, et qu'il soumît l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi, après avoir parlé aux morts spirituels pour ressusciter leurs âmes, il parle, à la fin des siècles, aux morts gisants dans les sépulcres, pour (1) les en faire sortir et leur rendre la vie : *Et qui audierint, vivent :* Et ceux qui l'entendront vivront.

Quand donc cette heure dernière sera arrivée, à laquelle Dieu a résolu de réveiller ses élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre. Os arides, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur : *Ossa arida, audite verbum Domini* (*Ezech.*, XXXVII, 4). Au son de cette voix toute-puissante, qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le (2) creux de leurs tombeaux (3); toute la nature commencera à se remuer; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts, qu'on (4) croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt, pour le remettre fidèlement au premier ordre. Car, mes frères, Jésus, qui aime les siens et les aime jusqu'à la fin (*Joan.*, XIII, 1), prendra soin de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes, toujours précieux devant lui. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet : c'est de lui qu'il est écrit qu'il porte tout l'univers par sa parole très-efficace (*Heb.*, I, 3). Toute la vaste étendue de la terre, et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde n'est qu'un point devant ses yeux. Il soutient de son doigt les fondements de la terre : l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a si bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures; car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme. Ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps, qui lui sont toujours chers, parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image, qu'il remplit de sa grâce, et qui sont toujours gardés sous sa main puissante, en quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté ces restes précieux. Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela; car il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est : *Vocans ea quæ non sunt, tamquam ea quæ sunt* (*Rom.*, IV, 17). Et Tertull en a raison de dire que le néant est à lui aussi bien que tout : *Ejus est nihilum ipsum, cujus et totum* (*Apolog.*, *n.* 48, *p.* 43, *edit. Rigalt.*).

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien aimés dans une intégrité parfaite, il les réunira à leurs âmes saintes et ils deviendront vivants. Il bénira cette union, afin qu'elle ne puisse plus être rompue, et il les rendra immortels; il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des âmes : et par là nous les verrons glorieux. Tels sont les magnifiques présents que Jésus-Christ fera en ce jour à ses élus par la puissance de sa parole. Il les fera sortir de leurs tombeaux, pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire (1); la mort ne sera plus, et toutes les marques de corruption seront abolies : *Novissima inimica destruetur mors* (I *Cor.* XV, 16). O puissance de Jésus-Christ! ô mort glorieusement vaincue! ô ruines du genre humain divinement réparées!

Mais, mes frères, avant que la mort soit anéantie, il faut que le péché soit détruit, parce que c'est par le péché que la mort a régné sur la terre. Souvenez-vous donc, mes frères, de ce que nous avons dit au commencement, que Dieu n'a pas fait la mort : au contraire, comme il a créé l'âme raisonnable pour habiter dans le corps humain, il avait voulu, au commencement, que leur union fût indissoluble; et c'est peut-être un des sens qu'il faut donner à cette parole du Psalmiste : *Corpus autem aptasti mihi* (*Hebr.*, X, 5) : Vous m'avez approprié un corps. De même que s'il eût dit comme en son nom au Créateur : O Seigneur! vous avez fait mon âme d'une nature bien différente du corps; car après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempée, ce n'est plus ni de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière que vous avez tiré l'âme que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier : c'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir. Vous avez soufflé un souffle de vie, et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité, que Dieu a tiré de son propre sein par une nouvelle création, toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la

(1) Ressusciter leurs corps.
(2) Fond.
(3) Tous les éléments commenceront.
(4) Et au lieu qu'il nous paraissait qu'ils les... nous verrons alors par expérience qu'ils ne les...

(1) Et voilà les trois présents magnifiques que Dieu nous donnera en ce jour, pour gage de son amour éternel.

matière. C'est pourquoi, quand il veut former l'homme, il recommence un nouvel ordre des choses, une nouvelle création : *Faciamus hominem :* Faisons l'homme (*Gen.*, I, 26). C'est un autre ouvrage, une autre manière différente de tout ce qui précède : rien encore qui lui soit semblable.

Que si cette théologie ne vous ennuie pas, j'ajouterai, chrétiens, que Dieu avait fait cette âme d'une nature immortelle. Car, pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer celle que nous apporte l'Ecriture sainte : c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence, et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connaître, comme lui-même s'aime et se connaît. C'est pourquoi, étant faite à son image et étant liée par son fond à son immortelle vérité, elle ne tient point son être de la matière et n'est point assujettie à ses lois : de sorte qu'elle ne périt point, quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, et ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée, et qui l'ayant faite à son image l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout à coup et la laisse aller dans cet abîme.

Toutefois, comme elle est dans le dernier ordre des substances intelligentes, c'est en elle que se fera l'union entre les esprits et les corps, afin que tout soit disposé comme par degrés. Dieu a fait des substances séparées des corps : Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou moins parfaites; et en descendant toujours, on pourra enfin venir à quelqu'une qui sera si imparfaite, qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps, et sera de nature à y être unie. Là, en descendant toujours par degrés du parfait à l'imparfait, on arrive nécessairement aux extrémités et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier (1) principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre, et comme de proche en proche. Ainsi l'âme raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps : Vous m'avez approprié un corps : *Corpus autem aptasti mihi.*

Mais ce mot d'approprier un corps a une plus particulière signification; car il faut nous persuader que l'âme raisonnable parle et dit à son Créateur : Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union seraient éternelles et inviolables, si le péché, venant entre deux, n'eût troublé cette céleste harmonie. Comment est-ce que le péché a désuni deux choses si bien assorties? Il est aisé de l'entendre par cette excellente doctrine de saint Augustin : car, dit-il, c'est une loi immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons. De sorte que ç'a été un ordre très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous ait suivis contre notre gré, et que notre âme fût contrainte de quitter son corps, par une juste punition de ce qu'elle a abandonné Dieu par une dépravation volontaire : *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserit corpus invitus* (*De Trin.* IV, *t.* VIII, *p.* 820).

C'est, mes frères, en cette sorte que le péché étant entré dans le monde, la mort, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, V, 12), y est entrée par le même moyen. C'est pourquoi le Fils de Dieu ne détruit la mort qu'après avoir détruit le péché; et avant que d'adresser aux morts à la fin des temps la parole qui les ressuscite, il adresse dans le cours des siècles à tous les pécheurs sa parole, qui les convertit et qui les appelle à la pénitence. C'est cette parole que nous vous portons. Plût à Dieu que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir! O morts! c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau et reposent en paix et en espérance sous cette terre bénite, mais à ces morts parlants et écoutants, qui ont le nom de vivants et qui sont morts en effet : *Nomen habes quod vivas et mortua es* (*Apoc.*, III, 1); qui portent leur mort dans leur [âme], parce qu'ils y portent leur péché. Ecoutez, ô morts spirituels! c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. Pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël (*Ezech.*, XXXIII, 11)? Sortez de vos tombeaux, sortez de vos mauvaises habitudes. Ah! que je vous relève aujourd'hui; mais avant de vous relever, que je vous abatte.

Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ; *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (*Jon.*, III, 4). Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues : *Subvertitur plane, dum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur : subvertitur plane, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (*S. Eucher.*, *homil.* 6, *de Pœnit. Ninivit.*). De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? Vous avez dit que Ninive serait renversée : en effet, elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice; la superfluité de ses banquets, en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches, aux saints gémissements de la pénitence. O ville utilement renversée! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée? Quand est-ce que j'en-

(1) Etre.

tendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble, ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux; cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs, est supprimé; ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain [sont aujourd'hui chastes]; le bien d'autrui [est enfin restitué]? Et les trésors d'iniquité sont encore dans ton coffre, comme un feu prêt à te dévorer : *Et adhuc in arca tua ignis, thesauri iniquitatis qui devorant te* (*Mich.*, VI, 10) (1). Tu crois te les être appropriés par l'usage de tant d'années : tout renversé. Mais relevez-vous; sortez de ces tribunaux, salutaires tombeaux des pénitents; venez à la table des enfants, venez à la vie; venez au pain véritable, que Moïse n'a pu donner à nos pères (2); venez au corps de Jésus, qui est le second principe de résurrection et de vie (*Joan.*, VI, 32).

SECOND POINT.

Le corps de Jésus-Christ est premièrement le modèle de notre résurrection. Un architecte qui bâtit un édifice, se propose un plan et un modèle; Jésus-Christ se propose son propre corps. Il transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (*Philip.*, III, 21). Il en est secondement, le gage : si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc point ressuscité : *Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit* (I *Cor.*, XV, 13). Les prémices de la résurrection : *Primitiæ dormientium* (*Ibid.*, 23). Le grain de froment. A la fin des siècles, dit saint Augustin, tout le genre humain se lèvera comme une seule moisson, l'essai en a été fait dans le principal grain : *Sed generis humani una in fine sæculi messis assurgit : tentatum est experimentum in principali grano* (*S. Aug.*, *serm.* 361, *t.* V, *p.* 1411). Il est en troisième lieu le principe d'incorruption. La corruption par le sang; de même l'immortalité (*S. Grég. de Nyss.*, *S. Cyril. d'Alex.*). D'où vient donc qu'il faut mourir et être assujetti à la corruption? [C'est que nous portons une] chair de péché; de là chargée d'infirmités et de maladies. Allez dans les hôpitaux durant ces saints jours pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire, là elle relâche, là elle engourdit, là elle arrête (3) un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété! diversité surprenante! chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es, regarde le peu que tu vaux; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait, etc. Mais en attendant il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* (*Tert.*, *de Res. carnis*, *n.* 4, *pag.* 381, *edit. Rigalt.*).

Mais ayant participé au corps du Sauveur, principe de vie, [ne participons plus au péché, principe de mort]. Nous recevons par le baptême un droit réel sur le corps de Jésus-Christ; donc sur sa vie, sur sa grâce, sur son immortalité. Ne renonçons point à ce droit, ne le perdons pas; le plus beau droit de l'Eglise comme une épouse. Deux espèces de communion, le droit, et l'actuelle participation. Nous demeurons toujours dans la communion du mystère, non-seulement dans l'actuelle participation, mais dans le droit de communier.

Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps : *Corpus non fornicationi, sed Domino, et Dominus corpori* (I *Cor.*, VI, 13). Il fait notre corps semblable au sien, un temple. *Solvite Templum hoc* (*Joan.*, II, 19) : Détruisez ce temple. Nous devons l'orner comme un temple avec bienséance, je le veux bien; mais toujours avec dignité, rien de vain, rien de profane. Donc, ô sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite et véritablement généreuse, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang, et qui seul en sait conserver la trace; viens consacrer ces corps corruptibles, viens leur être un baume éternel et un céleste préservatif contre la corruption; viens les disposer à une sainte union avec le corps de Jésus-Christ; et fais qu'en prenant ce corps, nous en tirions aussi tout l'Esprit.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, mes frères, mais il faut le dire encore une fois, que durant ce temps de corruption Dieu commence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Oui, pendant que ce corps mortel est

(1) Bossuet cite apparemment de mémoire le texte de Michée; car les paroles dont il le compose, ne sont conformes, ni à l'Hébreu, ni aux Septante, ni à la Vulgate, laquelle porte : *Adhuc ignis in domo impii thesauri iniquitatis* : Les trésors de l'iniquité sont encore dans la maison de l'impie comme un feu qui la consume. *Mich.*, VI, 10.

(2) Aux Israélites.

(3) Cloue.

accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu y jette intérieurement les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses et à une mort très-certaine, Dieu travaille par son Esprit-Saint à sa résurrection glorieuse. De quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin qui l'a appris du divin Apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire; terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir avant toutes choses, que le Saint-Esprit habite en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Ecoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez. Celui-là, dit ce saint évêque, possède le tout, qui tient la partie dominante: *Totum possidet, qui principale tenet* (*Serm.* 161, *tom.* V, *p.* 777). Or en nous, poursuit ce grand homme, il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle qu'appartient l'empire. De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile; Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur, il se met en possession de la nature inférieure; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement et passe en de meilleures mains; par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'Esprit de Dieu; ce qui fait que: Celui qui s'attache au divin Esprit, devient un même esprit avec Dieu: *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (I *Cor.* VI, 17). Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens et lui en cède l'usage, ainsi l'âme en s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot, et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'Esprit de Dieu: *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium; et jam non animæ famula sed Spiritus* (*Tert.*, *de Anima*, *n.* 41, *pag.* 343). En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint Apôtre, tous nos membres sont consacrés à Dieu, et doivent être ses hosties vivantes (*Rom.*, XII, 1). Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que: Nul ne peut rien ravir des mains de son Père. Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la nature: *Nemo potest rapere de manu Patris mei* (*Joan.* X, 29). Et en effet, ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit-Saint, que l'Ecriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession; ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, que si l'Esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous (*Rom.*, VIII, 11). Car cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ses divines opérations; et pourvu qu'on le laisse agir, il achèvera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle; parce que les dons de Dieu demandent, ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'Esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'Esprit de Dieu. Car que faisons-nous, chrétiens, lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi (1) m'es-tu donné, ô corps mortel, et quel traitement te ferai-je? Si je

(1) Te suis-je unie.

t'affaiblis, je m'épuise (1); si je te traite doucement, je ne puis éviter (2) la force qui me porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi, et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force, et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? Malheureux homme que je suis! Hélas! qui me délivrera de ce corps de mort (*Rom.*, VII, 24)?

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfants de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec douleur que ce fardeau du corps opprime l'esprit: *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (*Sap.*, IX, 15): lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable; mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit se renfermant en lui-même conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu à rompre; pour l'autre, c'est à nous à prévenir: Je meurs tous les jours, dit l'Apôtre: *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31). Par la première union l'âme est en prison et en servitude, le corps la domine, et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance: il se fera une autre union par laquelle l'âme dominera. Etudions-nous chaque jour, dit saint Ambroise, à mourir, afin que notre âme par cette séparation, apprenne à se retirer des cupidités corporelles; qu'élevée au-dessus des sens, les inclinations terrestres ne puissent l'atteindre et s'y coller; et qu'elle éprouve ainsi une sorte de mort, afin de ne point encourir la peine de la mort. *Sit quotidianus usus in nobis affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus, segregationem a corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, et quasi in sublimi locata, quo terrenæ adire libidines et eam sibi glutinare non possint, suscipiat mortis imaginem, ne pœnam mortis incurrat* (*De Fide Resurr. lib.* II, *tom.* II, *p.* 1144, *n.* 40. *edit. Bened.*). C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre âme d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout à fait dedans, et de ne se mêler pas avec eux: *Non credamus* (3) *huic corpori, nec misceamus cum illo animam nostram* (*De bon. Mort. cap.* 9, *n.* 40, *tom.* I, *p.* 406); mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique: *Summis, ut ita dicam, digitis sicut nervorum sonos, ita pulsat carnis istius passiones* (*Ibid.*, *cap.* 7, *n.* 27, *p.* 401).

On se pique de délicatesse comme on se pique d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation..... Une personne si chère..... Ce soin extrême du corps est indigne du chrétien. Vous voudriez vous rendre immortels: la moindre douleur, la moindre faiblesse vous accable et vous décourage; vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, ce tempérament si faible et si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable pour rompre ces liens trop doux et trop décevants, pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens si elle ne les brise pas tout à fait encore? Apprenez à regarder ce corps dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau. Je suis captif de ce corps, et captif trop assujetti; je m'affranchirai en souffrant, afin de ressusciter tout à fait libre (*S. Ignat. epist. ad Rom.* 4 *Petr. Apost.*, *tom.* III, *p.* 28, *ed. Cot.*). L'âme [sera] démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte. La faiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'âme à s'en détacher; et la renfermant dans ses propres biens, lui font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagne les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie, est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles, qui ne cessent de vous enlever parmi le artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est] une autre santé, une autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné: car si vous persistez à le tant chérir, oh! que la mort vous sera cruelle! oh! que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites: *Siccine separat amara mors* (I *Reg.*, XV, 32)? Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire, un homme de bien n'a rien

(1) J'épuise mes forces.

(2) Les tiennes.

(3) Le texte de saint Ambroise n'est pas ici littéralement rapporté: il est conçu en ces termes dans l'original: *Caveamus ne agglutinetur anima nostra huic corpori, ne commisceatur, ne imbuatur,... nec se ei credat atque ejus delectationibus, et commiltat se ejus sensibus.*

à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière, le détachement du plaisir le désaccoutume du corps . il a depuis fort longtemps , ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps ; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double voyage à faire : *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur a Domino.... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore et præsentes esse ad Dominum* (II *Cor*. V , 6, 8). Nous savons que pendant que nous habitons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur :... Nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur. Car, tant que nous sommes dans le corps , nous voyageons loin de Dieu ; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation ; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi, lorsque nous vivons dans cette chair , nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours ; et lorsqu'il en faut sortir , nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance (*Ibid*., 1). Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort ? crains-tu de perdre ton corps ? Mais que ta foi ne chancelle pas ; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet esprit tout-puissant (1) te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison , tu appréhendes d'être sans retraite ; mais écoute le divin Apôtre : Nous savons, dit-il aux Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons , est détruite , nous avons une autre maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous est préparée au ciel (II *Cor*., V , 1). O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins ! Il a dessein , dit excellemment saint Jean Chrysostome, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire que nous délogions (*Homil. in dict. apost. De dormientibus*, etc., *t*. I, *p*. 764). Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre ? Et lui-même nous offre son palais , il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien , mes frères ; songeons seulement à bien vivre : car tout est en sûreté pour le chrétien. Tu n'oses pas, chrétien, tu te défies de tes œuvres ; songe donc à cette assurance.....

(1) Lui rendre la vie.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

Prêché devant le roi.

Sur la nécessité pressante de s'éveiller, de sortir de sa langueur, et de travailler sans délai à son salut.

Hora est jam nos de somno surgere.
Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil (*Rom*., XIII, 11).

Le croira-t-on , si je le dis , que presque toute la nature humaine est endormie , et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie ? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit ! qu'il y en a qui, en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux , et qui peut-être, malheureusement, ne se réveilleront pas encore à mon discours ! C'est l'intention de l'Eglise de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit dans les saints mystères de ce jour , l'histoire du jugement dernier ; lorsque la nature, étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvements , et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines , et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible , est trop profondément assoupi , et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds , l'Eglise , pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'Apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'Univers, et nous dit d'un ton éclatant : O fidèles, l'heure est venue de nous éveiller : *Hora est jam nos de somno surgere*. Ainsi, je ne crois pas quitter l'Evangile , mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'Epître que l'Eglise lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements , que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent ! C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Ecriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance , c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs : la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi , ils périssent misérablement , et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire

aux justes, pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs, pour s'en relever et pour réparer leurs ruines ? C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les Epîtres, tous les Evangiles, toutes les pages de l'Ecriture sont pleines de ces paroles : Veillez, priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures ; parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Seigneur. En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos âmes captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière : Eclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la mort. C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur ; le sommeil qui nous rend insensibles ; la langueur qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil ; et que cette heure, c'est l'heure (1) même où nous sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo, non est Deus, dit le psaume cinquante-deuxième : L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée : par erreur, par volonté, par oubli. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres ; les idolâtres même et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque, dans la lumière du christianisme, on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel, que ce qu'on ne voit ni ne touche n'est qu'une ombre et un fantôme, et que, les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout à fait vaines ; car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret (*In psalm.* LII, *t.* I, *p.* 603, *edit. Sirmond.*), qui ne viennent pas jusqu'à cet excès, de nier la Divinité; mais qui, pressés et incommodés, dans leurs passions déréglées, par ses lois, qui les contraignent, par ses menaces, qui les étonnent, par la crainte de ses jugements, qui les troublent, désireraient que Dieu ne fût pas ; bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus :* Il n'y a point de Dieu. Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. Ingrats et insensés, dit saint Augustin, qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la règle, et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice : *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnantur injusti* (*In Joan. tr.* 90, *tom.* VI, *p.* 721). Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser.

Voilà le principe que je pose : ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard ; ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il (1) donne, enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre ? qui n'est pas arrêté dans (2) ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant (3), ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre ; tout ce qu'ils ren-

(1) Qui se passe à présent.

(1) Est favorable.
(2) Une action malhonnête.
(3) De quel front savons-nous soutenir.

contrent les trouble : et la lumière du jour, et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats ; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue ; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeait à penser aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître! combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde; si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : quis videbit eos?* comme dit le divin Psalmiste (*Ps.* LXIII, 5). Vous ne (1) comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : Quoi! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas, et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* (*Ps.* XCIII, 9)? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout intelligence, que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre (2) tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant, sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché, vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien et dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu? *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme, si sensible à ses intérêts et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice, voici ce qui me vient en pensée : je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte; c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent par notre propre disposition. Celui qui est en colère croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant (1) qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux, qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup; c'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs que, pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo : oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34) : Car il a dit en son cœur : Dieu l'a oublié. Mais leur erreur est extrême ; si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. Je veillerai, dit-il, sur les pécheurs, pour leur mal et non pour leur bien : *Vigilabo super eos in malum et non in bonum* (*Jer.* XLIV, 27). Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé le silence, j'ai été patient, j'éclaterai tout à coup ; longtemps j'ai retenu ma colère dans mon sein, à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes ennemis et les envelopperai tous ensemble dans une même vengeance : *Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul* (*Is.*, XLII, 14). Par conséquent, chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance, parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi (2), qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son État des pratiques contre son service, de secrets desseins de révolte (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille), il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte : mais, assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné

(1) Comprenez.
(2) Dit.

(1) Quoiqu'il.
(2) *Semblable à celui qui nous honore de son audience.* Ces mots qui désignent que ce sermon a dû être prêché devant le roi, sont effacés dans le manuscrit de l'auteur.

pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses ; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit ; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte, enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont, dans la vie présente, ne serve à nourrir, en leur cœur aveugle et impénitent, l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul : c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère ; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre, et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience : voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis, c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et (1) irrémédiable.

Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs : Qu'autant que les pécheurs sont rigoureux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur faveur de la sévérité de ses jugements : *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet* (*Tertull.*, *de Pœnitentia*, *n.* 10, *p.* 147, *edit. Rigalt.*). En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais (2), dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés ; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine en renversant cet auguste tribunal de la conscience, qui condamnait tous les crimes : c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes.

C'est pourquoi ce grand Dieu vivant qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu, après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux (1) avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit, et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes.

Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement ; il faut que je vous montre dans son Ecriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus* (*Isa.*, LI, 17). La main du Seigneur vous a fait boire la coupe de sa colère. Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre (2), et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant, on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle, dans les Ecritures, l'esprit de vertige (*Isa.*, IX, 14), qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse, ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée (3). Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété ! ô chasteté ! ô innocence ! ô sainteté du baptême ! ô pureté du christianisme ! Les sens l'emportent sur la conscience ; ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs ! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trou-

(1) Inévitable.
(2) Depuis que.

(1) Favorables.
(2) Coup.
(3) Et un secret je ne sais quoi leur dit dans le fond du cœur.

veront-ils dans ce fond? Un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment : *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* (*Is.*, LI, 17). Et voici un effet étrange : Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis, qu'ils semblent tout à fait morts : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* (*Ibid.*, 20). C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule, ils s'en souviennent sans douleur; ils s'en confessent sans componction, ils y retombent sans crainte; ils y persévèrent sans inquiétude, ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu ; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un amas de haine et de colère : *Thesaurizas tibi iram* (*Rom.* II, 5), comme dit l'Apôtre : sa fureur longtemps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable (1). Prévenez un si grand malheur, éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere.* Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage, cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les piéges de la mort et de l'enfer; et (2) qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Ecoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même en saint Matthieu et en saint Luc : Veillez, parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra votre Seigneur. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, sans doute il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il leur distribue dans le temps leur nourriture? Heureux est ce serviteur, si son maître à son arrivée le trouve agissant de la sorte! Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant, et qu'il dise en son cœur : Mon maître n'est pas prêt à venir, et qu'il commence à maltraiter ses compagnons, et à manger et à boire, et à s'enivrer, et à mener une vie dissolue ; le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne s'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera et lui donnera le partage des infidèles et des hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents (*Matth.*, XXIV, 42, *seq.; Luc.* XII, 39, *seq.*).

Cette parabole de l'Evangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes. La première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre ; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait ; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin (*In ps.* IX, *tom.* IV, *p.* 42), est une faible imitation de l'éternité. Celle-ci est toujours la même ; ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : Rachetez le temps, dit-il, parce que les jours sont mauvais (*Eph.* V, 16), c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois, une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités, ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changements le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité; car comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort, avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître: *Dum adhuc ordirer succidit me.* Il a coupé la trame de mes jours, que je ne faisais que commencer (*Is.* XXXVIII, 12). Ainsi la malignité

(1) Inévitable.
(2) Que s'ils ne veillent.

trompeuse du temps fait que nous tombons tout-à-coup et sans y penser entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile; c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants. Veillez, dit-il, sans cesse, parce que vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur.

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : Non, je ne vous renierai pas (*Matth.*, XXVI, 33, 35). Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes ; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise ; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi ! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance (*Act.*, I, 7) ; et nous voudrons percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connaissance ! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont : toute la nature se remuera devant sa face ; et cependant l'univers, menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes, comme un lacet où ils seront pris inopinément : tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils ! Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein ! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en (1) défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir, et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour, afin, dit saint Augustin, que nous prenions garde à tous les jours : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (*Serm.* 39, *tom.* V, *p.* 199). (1) Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu, qu'il ne sera prompt à frapper son coup? ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours ? Quelle folie ! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit ! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance ?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre ; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui (2) envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant née libre, être forcée par ses objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai [pas] à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre ! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une (3) folie manifeste de croire que l'âge nous (4) la donne. Et comme dit sagement l'Ecclésiastique, la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a pas amassé : *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies* (*Eccl.*, XXV, 5)? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent ; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge

(1) Preserver.

(1) Serons-nous plus, etc., lui qui nous a déclaré qu'il a entrepris de nous surprendre ?
(2) Ravissons.
(3) Erreur.
(4) L'apporte.

plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre; mais toutefois pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine; et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Evangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur (1) aura quitté l'empire qu'il a usurpé; vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur et de délai en délai elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé, que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance (2) se déclare, avant même que nous la sentions. Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état : souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la cour, et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsistait apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Ecritures. Ecoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome. Sachez que le Seigneur votre Dieu punit incontinent ceux qui le haïssent, et ne diffère pas à les perdre, leur rendant dans le moment même ce qu'ils méritent : *Reddens odientibus se, statim ut disperdat eos; et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur* (*Deut.* VII, 10). Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate : il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis; peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grâce se retire dans le moment même; parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute.

Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qu'il leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'âme qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne : *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus* (*In psalm.* LVII, *tom.* IV, *p.* 553)? Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.*, III, 1) : On vous appelle vivants;

(1) Sera, pour ainsi dire, descendu du trône.
(2) Eclate.

mais en effet vous êtes morts. Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son trone; il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu; mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous (1) vos cœurs comme Pharaon? Eveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Ecriture? Songez à vos premières chutes; votre cœur vous frappait alors : *Percussit eum cor David* (II *Reg.*, XXIV, 10) : David fut frappé au cœur. Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paraissez confirmé dans votre crime : les saints avertissements ne vous touchent plus; les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin, chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. Je les briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai tellement en poudre, qu'il ne restera pas le moindre fragment, sur lequel on puisse porter une étincelle de feu, ou puiser une goutte d'eau : *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida : et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea* (*Isa.*, XXX, 14). Etrange état de cette âme cassée et rompue! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce, et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont les signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable. Car pourquoi voulez-vous périr? Je ne veux point la mort de celui qui meurt : convertissez-vous et vivez, dit le Seigneur tout-puissant : *Et quare moriemini, domus Israel? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite* (*Ezech.*, XVIII, 31, 32).

Mais je n'ai rien fait, chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut, par la parole de Jésus-Christ et de l'Evangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois, ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome. Ecoutez, Israël; le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui : racontez-les à vos enfants et les méditez en vous-même, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin. *Sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens* (*Deut.*, VI, 4 *et suiv.*). En vous couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue : *Movebuntur ante* (1) *oculos tuos* : non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens, que Dieu avait donnée à nos pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches.

Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention

(1) Appesantissez.

(1) Le texte de l'Ecriture porte, *erunt*.

que les Juifs, nous déshonorons le christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Evangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel.

Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible; le passage que j'ai récité, vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement des saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-même mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin et prenons à cœur notre éternité

Grand roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre Etat, qui embrassent les affaires de toute l'Europe; je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention; c'est le service de Dieu et votre salut. Car, sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers, soit aussi en toute manière le plus redoutable; si après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu, et qui méritent d'être écrites au livre de vie? Votre majesté n'a-t-elle pas vu dans l'Evangile de ce jour, l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté? Si les astres, si les éléments, si ces grands ouvrages que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours, sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois? Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière! Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, messieurs, fait un journal de notre vie: une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Eveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes; la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte: *Propior est nostra salus* (*Rom.*, XIII, 2): Notre salut est tous les jours plus proche. Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. Car comment échapperons-nous, dit le même Apôtre, si nous négligeons un tel salut? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (*Hebr.*, II, 3)? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur: Jésus-Christ va venir au monde plein de grâce et de vérité (*Joan.*, I, 14): soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité; afin que nous participions à sa gloire.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

SUR LE MÊME TEXTE QUE LE PRÉCÉDENT.

(Prêché à l'hôtel de Longueville, et ÉCRIT APRÈS AVOIR DIT, comme porte le manuscrit.)

Sur la vigilance chrétienne.

Hora est jam nos de somno surgere: nunc enim propior est nostra salus quam cum credidimus.

L'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement; puisque nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi (*Rom.*, XIII, 11).

Suivre en chaque temps de l'année les dispositions que l'Église marque à ses enfants dans les Epîtres et les Evangiles.

Dans l'avent, se préparer à l'avénement de Jésus-Christ; il est déjà venu comme Sauveur, il faut l'attendre comme juge.

Propior est nostra salus (*Heb.*, II, 3); Notre salut est plus près; donc notre damnation. Comment pourrons-nous l'éviter, si nous négligeons l'Evangile du véritable salut? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem? Quam cum credidimus*: [Notre salut est plus près] que lorsque nous

avons commencé à croire, à nous donner à Dieu, à nous convertir.

Ce qui nous a fait résoudre, c'est qu'on nous a fait entendre : *Hora est;* L'heure est venue. A présent le jugement est encore plus près ; donc à plus forte raison [c'est encore plus l'heure] (*S. Chrysost., homil.* 24, *in epist. ad. Rom. t.* IX, *p.* 694 : *Hora est.*

Hora est : A toutes les heures : demain encore plus qu'hier, etc., parce que l'heure approche toujours, et que le temps passe davantage.

Hora est nos e somno surgere : L'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement. Le sommeil des pécheurs, le sommeil des justes.

Les pécheurs dans l'oubli des jugements de Dieu. Ils s'imaginent que Dieu dort, parce qu'ils dorment eux-mêmes : nous jugeons des autres par nous-mêmes. Le paresseux qui laisse aller les choses, ne s'imagine jamais l'activité de ceux qui sont contraires à ses prétentions. Pendant qu'il dort, il croit que tout dort ; et il n'est éveillé que par le coup. Ne croyons pas néanmoins que Dieu soit comme nous ; ne jugeons pas de lui par nous-mêmes. *Vigilabo super eos in malum* (*Jerem.*, XLIV, 27) : Je veillerai sur eux pour leur malheur. *Evigilavit adversum te* (*Ezech.*, VII, 6) : Il s'est réveillé pour s'élever contre vous.

Le breuvage d'assoupissement.

Le sommeil des justes. Ils s'endorment dans la vue des bonnes œuvres qu'ils ont faites : dans la vue du calme, ils lâchent la main, ils abandonnent le gouvernail ; ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière ; ils s'appuient sur leurs forces ; ils périssent.

Le Deutéronome [nous inculque fortement] l'attention que Dieu oblige d'avoir à sa loi. Ecoutez, ô Israël : Le Seigneur votre Dieu est le Dieu unique : aimez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre pouvoir : et que toutes les lois que je vous prescris aujourd'hui demeurent gravées dans votre cœur. Vous les apprendrez à vos enfants, et vous vous en entretiendrez, soit que vous demeuriez dans vos maisons, ou que vous marchiez en voyage, soit que vous soyez couchés ou levés. Vous les lierez à votre main comme le signe de votre engagement ; et vous les placerez sur votre front pour les avoir entre vos yeux. Vous les écrirez aussi à l'entrée de vos maisons, et sur les jambages de vos portes (*Deuter.* VI, 6 ; XI, 18). [Or, cette attention ici prescrite doit être] plus grande dans la loi nouvelle, parce que nous sommes chargés d'une obligation plus précise d'aimer ; non chargés, car ce n'est pas une charge, mais l'allégement de tous les fardeaux.

Ce n'est pas assez d'être attentif dans le mal pour en sortir, dans le péril et la tentation pour la combattre : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem* (*Matt.* XXVI, 41) : Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. Faute de cette attention l'âme périt ; elle est à l'abandon.

On ne conçoit pas assez quel crime c'est que cette omission et ce défaut d'attention. [Le prophète Isaïe nous en représente toutes les funestes suites par ces paroles remarquables] : *Cithara, et lyra, et tympanum, et tibia, et vinum in conviviis vestris ; et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam... Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino ; et descendent fortes ejus, et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* (*Is.* V, 12-14) : Le luth et la harpe, les tambours et les flûtes se trouvent avec le vin dans vos festins ; vous n'êtes point attentifs à l'œuvre du Seigneur ; vous ne considérez point les ouvrages de ses mains. C'est pour cela que mon peuple sera emmené captif, parce qu'il n'a point eu l'intelligence... C'est pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles et qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini ; et tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux dans Israël avec tout le peuple y descendra en foule.

Une place confiée [à des soldats qui ne veillent pas est toujours en péril] : la négligence [du commandant la laisse] sans garde : elle est livrée aux ennemis en tant qu'en lui. Les trésors sont déjà pillés : les hommes ne jugent que par les événements malheureux.

Ceux qui ont en garde votre vaisselle, vos pierreries, vos trésors, s'ils négligent de les garder, les perdent en tant qu'en eux est, encore que le voleur ne vienne pas. On ne les châtie pas néanmoins toujours, parce que l'on n'aperçoit la faute de cette négligence que quand le malheur est arrivé. Alors on crie, alors on s'échauffe : la faute n'est pas qu'on ait pris, mais qu'on a laissé aller à l'abandon : si on ne l'a pas fait plus tôt, ç'a été bonheur et non conduite. Les hommes punissent les fautes selon qu'ils les connaissent, et Dieu de même. Il impute donc la négligence d'une âme qui se met à l'abandon, comme une perte déjà arrivée, parce qu'il connaît le mal de la négligence.

[Mais qui peut nous tirer du sommeil de cette négligence, si ce n'est la main de celui qui nous sauve ?] Supposez un homme, dit saint Augustin, qui d'abord ne cherche rien, qui vit selon le vieil homme, avec une sécurité séduisante ; qui s'imagine qu'après cette vie qui doit finir un jour, il n'y a plus rien à attendre pour lui : en un mot représentez-vous un homme qui néglige et abandonne entièrement les intérêts de son salut, dont le cœur est abîmé dans les plaisirs du monde, et comme enseveli dans les délectations mortelles. Afin qu'un tel homme soit excité à implorer la grâce de Dieu, pour qu'il commence à devenir soigneux, et qu'il s'éveille comme d'un sommeil, ne faut-il pas que la main de Dieu le remue ? Mais cependant il ignore encore par qui il a été éveillé : *Fac enim hominem primo nihil quærentem, secundum vitam veterem seductoria securitate viventem, nihil putantem aliud esse post hanc vitam quandoque finiendam, negligentem*

quemdam et socordem, obrutum cor habentem illecebris mundi, et mortiferis delectationibus consopitum : ut excitetur iste ad quærendam gratiam Dei, ut fiat sollicitus, et tanquam de somno evigilet, nonne manus Dei excitat eum? sed tamen a quo sit excitatus ignorat (*In ps.* CVI, *t.* IV, *p.* 1206).

Vigilate, attendite (*Marc.*, XIII, 33) : Veillez, prenez garde à vous. Faire garde comme dans une place de guerre : garder les sens : N'en pas laisser les portes (1) sans une bonne sentinelle (*Clem. Alex.*). Prendre garde à ce qui entre dans la place. Un espion avec une mine innocente, il gagne tantôt l'un, tantôt l'autre, [et la] défection devient générale. Les grandes passions ont commencé par des désirs qui paraissaient innocents (*S. Greg. de Nyss.*).

Il faut savoir qui entre et qui sort; d'où viennent ceux qui entrent, et où ils vont; avec qui ils conversent, et ce qu'ils pratiquent : ainsi des désirs : donc attention continuelle. *Oculus meus deprædatus est animam meam* (*Lam.* III, 51) : J'ai livré mon âme en proie à mes yeux.

Jamais se livrer aux affaires et aux occupations : s'y prêter avec un certain retour. *Loquere filiis Israel, et dices ad eos ut faciant sibi fimbrias per angulos palliorum, ponentes in eis vittas hyacinthinas : quas cum viderint recordentur omnium mandatorum Domini, nec sequantur cogitationes suas et oculos per res varias fornicantes* (*Num.*, XV, 38, 39) : Parlez aux enfants d'Israël, et dites-leur qu'ils se fassent des franges aux pans de leurs manteaux, et qu'ils ajoutent à la frange qui sera aux quatre coins de cet habit un ruban de couleur hyacinthe : afin que la voyant ils se souviennent de tous les préceptes du Seigneur, et qu'ils ne se laissent point aller à cet égarement de leur cœur et de leurs yeux, par lequel ils se prostitueraient à divers objets. Défendu de suivre ses yeux, *per res varias fornicantes;* une âme prostituée à tous les objets, que tous les objets emportent.

La réflexion : l'âme toujours attentive. *Lucernæ ardentes in manibus vestris* (*Luc.*, XII, 35) : Ayez dans vos mains des lampes ardentes. Sur quoi Origène : *Semper tibi ignis fidei, et lucerna scientiæ accensa sit* (*Hom.* 4, *in Levit.*, *t.* II, *p.* 202, *ed. Ben.*) : Que le feu de la foi brille toujours en vous, que la lampe de la science y soit toujours ardente. *Invitaris per hoc* (*per ritum* (2) *precandi ad orientem*) *ut orientem semper aspicias, unde tibi oritur sol justitiæ, unde semper lumen* [*fidei*] *tibi nascitur..... ut semper in scientiæ luce verseris, semper habeas diem fidei* (*Ibid.*, *hom.* 9, *p.* 244) : Cet usage de prier vers l'orient vous invite à regarder sans cesse cet orient d'où s'élève toujours pour vous le soleil de justice, d'où vous vient continuellement la lumière de la foi, afin que vous soyez toujours environnés de son éclat, que le jour de la foi luise sans cesse pour vous.

Ceux qui ne trouvent point de plus grande fatigue que de songer à ce qu'ils font; ce n'est pas une vie chrétienne, ni même raisonnable. Cette attention n'est pas difficile : c'est une attention du cœur, non de l'imagination.

Il ne faut pas dire à une mère qu'elle pense à son fils; à une femme, à un mari qui lui est cher. Elle ne fatigue pas son cerveau pour rappeler cette pensée à sa mémoire; son cœur le fait assez; et cette pensée ne la fatigue pas, mais la délecte et la soulage.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit (*Rom.* XIII, 12) : La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche. Marcher comme dans la lumière, comme étant toujours éclairés, comme étant vus de Dieu.

Non in comessationibus et ebrietatibus (*Rom.* XIII, 13) : Ne vous laissez point aller aux débauches ni aux ivrogneries. Si on déteste l'enivrement du vin qui prend le cerveau par des fumées grossières; combien celui qui prend le cœur par une attache délicate et intime, l'enivrement des passions?

Non in cubilibus et impudicitiis (*Ibid.*, 14) : Ne vous laissez point aller aux impudicités ni aux dissolutions. On a horreur de ce mot d'impudicité; il faut donc le détester avec toutes ses suites, tous ses préparatifs, tout son appareil, ces empressements, ces commerces secrets, ces intelligences, etc. Ne pas laisser prendre son cœur, etc

Induimini Dominum Jesum Christum (*Ibid.*, 13) : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mesdames, en vérité êtes-vous revêtues de Jésus-Christ? de sa modestie dans votre luxe, de sa sincérité dans vos artifices, par lesquels vous détruisez et falsifiez tout, jusqu'à votre visage, jusqu'à vous-mêmes?

SERMON II

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Prêché devant le roi (1).

SUR LE JUGEMENT DERNIER

Son objet : sa nécessité : ses effets. Confusion des pécheurs, qui amusent le monde par leurs vains prétextes; des hypocrites qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice; des pécheurs scandaleux, qui font trophée de leurs crimes.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté (*Luc*, XXI, 27).

Encore que dans le moment que notre âme sortira du corps, elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre (2) salut immuablement décidée; toutefois il a plu à Dieu que nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen

(1) ἀφρουρήτων θυρῶν. M. Bossuet a inséré dans son manuscrit ces mots grecs, tirés de saint Clément d'Alexandrie.

(2) Le rit auquel Origène fait ici allusion, n'est pas celui de prier vers l'Orient; il en parle en d'autres endroits (*Tom.* II, *p.* 284) : mais dans celui-ci il est question de l'aspersion du sang du veau vers le propitiatoire du côté de l'Orient, prescrite au chapitre XVI du Lévitique, v. 14, qu'Origène rapporte quelques lignes avant le texte dont M. Bossuet fait ici usage. L'auteur a encore ajouté le mot *Fidei*, que nous avons pour cette raison mis entre deux crochets

(1) En 1669, c'est la date que porte le manuscrit.

(2) Eternité.

et une terrible révision de notre procès au jugement dernier et universel. Car, comme l'âme a péché conjointement avec le corps (1), il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu qui a pris (2) la nature humaine tout entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous (3) ajournés après la résurrection générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable; afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre évangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi, pensez-vous, messieurs, si ce n'est que ce dernier jour qui est appelé dans les saintes lettres, un jour d'obscurité et de nuage, un jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et d'angoisse, y est aussi appelé un jour de confusion et d'ignominie (*Soph.*, I, 15)? Voici une vérité éternelle : il est juste et très-juste que celui qui fait mal, soit couvert de honte; que quiconque a trop osé, soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, c'est-à-dire par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le (4) reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin bien loin d'en rougir, il les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que (5) Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là, ceux qui se sont cachés seront découverts; là ceux qui se sont excusés, seront convaincus; là ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes, seront abattus et atterrés : et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout (6) le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT.

L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* LII, 1). Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature ! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes; quoique, hélas ! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret (*In psalm.* LII, *t.* I, *p.* 603, *edit. Sirm.*), qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité ; mais pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, ils désireraient que Dieu ne fût pas; ils voudraient même le pouvoir croire ; ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom : et ils disent dans leur cœur, non par (1) persuasion, mais par (2) désir : Il n'y a pas de Dieu. Insensés, dit saint Augustin, qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la règle et souhaitent qu'il n'y ait ni loi, ni justice, à cause qu'ils ne sont pas justes (*Tract.* XC, *in Joan.*, *t.* III, *part.* II, *pag.* 721). Je laisse encore ceux-ci ; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour (3) rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien ; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh ! qui de nous n'est pas de ce nombre ? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre (4) cabale ? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu ? N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein ; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre même leur fait peur ; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public ; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue ; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisem-

(1) Non-seulement par le ministère, mais souvent même par l'instigation de son corps.
(2) Notre humanité.
(3) Tous les hommes sont.
(4) Tremblement.
(5) Le jour du jugement est absolument nécessaire.
(6) L'univers.

(1) Une véritable.
(2) La violence d'un désir malin.
(3) Si peu.
(4) Secrète.

blance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeait à penser aux siens ; combien de précautions pour ne point paraître, combien regardez-vous à droite et à gauche ? Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles (1) aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus ? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos* (*Ps.* LXIII, 4) ? Ils ont consulté ensemble sur les moyens de cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui pourra les découvrir ? Vous ne comprenez (2) donc pas parmi les voyants celui qui habite au ciel ? Et cependant entendez le même psalmiste. Quoi ! celui qui a formé l'oreille, n'écoute-t-il pas, et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* (*Ps.* XCIII, 9) ? Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence ? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché, n'est-ce pas le compter pour rien, et dire en son cœur insensé, il n'y a point de Dieu ? *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* LII, 1).

Il n'est pas juste, messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus (3) se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent (4) la confusion ; car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour qui percera les ténèbres les plus épaisses, et manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils les plus cachés : *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (I *Cor.*, IV, 5). Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre, et leurs sentiments applaudis, et leurs vices même adorés ? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leur faible ? Alors, dit le prophète Isaïe, les bras leur tomberont de faiblesse : *Omnes manus dissolventur* (*Isai.*, XIII, 7, 8); Leur cœur angoissé défaudra : *Omne cor hominis contabescet.* Un chacun sera confus devant son prochain : *Unusquisque stupebit ad proximum suum;* les pécheurs même se feront honte (1) mutuellement, leurs visages seront enflammés : *Facies combustæ vultus eorum* (*Ezech.*, XVI, 52) ; tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes ! ô intrigues mal tissues ! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé ! ô vices mal cachés ! ô honte mal évitée !

(1) Invisibles.
(2) Comptez.
(3) Attirent sur eux.
(4) Et leur rende.

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, messieurs, qui sont des plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété, que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilége que l'hypocrite, qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes, et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite, qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des piéges aux innocents ; si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux même qui les connaissent ? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver; venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard : mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse ; afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés ; ils viendront, dis-je, rougir non-seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade ; et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle. *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam* (*Ezech.*, XVI, 52) : Et vous, soyez aussi confus, et portez votre ignominie.

Si cependant ils marchent la tête levée, et jouissent apparemment (2) de la liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée, qu'il attend avec patience.

(1) Se confondront.
(2) Au dehors.

Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines? Comme un roi (1) qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille), il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi et à plus forte raison ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les moments selon les conseils de sa sagesse; à plus forte raison, chrétiens, n'a-t-il rien à précipiter ni à presser? Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant, qu'ils cabalent, qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses, ils seront découverts au jour arrêté, leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où comme leur découverte (2) ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse. C'est ma seconde partie, que je joindrai pour abréger avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son Pastoral, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés, et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains (3): *Intra tenentis manus totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur* (*S. Greg. Pastor.*, *part.* III, *cap.* 11, *tom.* II, *pag.* 48). C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise, il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins, il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue: *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat* (*Ibid.*). Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur [soit] blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs; ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser, à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché, s'enfonce dans le plus épais de la forêt et voudrait pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes; ils disent tout ce qu'ils peuvent, et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général: Tous s'excusent, tous se défendent; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice (1). Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois, convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées (2); puis, se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité: tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience: *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien.

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très-claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante: c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met

(1) Dont le trône est bien affermi.
(2) La manifestation de leurs crimes.
(3) Vous mettez la main dessus.

(1) Adresse.
(2) Apparentes.

souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables; et toutefois, à leur honte, toujours la connaissance en sera très-claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'âme : *Merito omnis anima et rea et testis est* (*de Testimon. anim.*, *sub fin.*, *n.* 6, *p.* 84) : Toute âme pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensemble et la criminelle et le témoin. Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison; criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées; criminelle parce qu'elle est toujours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* (*Daniel*, XII, 2) : Plusieurs s'éveilleront (1) à leur honte pour voir toujours. Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodants et sur des condescendances flatteuses, qui pensaient avoir échappé la honte, et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, s'éveilleront tout à coup, à leur honte, pour voir toujours : *Evigilabunt ut videant semper*. Et qu'est-ce qu'ils verront toujours? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement, et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses, et, leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau* (*Jerem.*, XLIX, 10) : J'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes, j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *Discooperui Esau; revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (*Ibid.*).

Mais réveillez vos attentions pour entendre (2) ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés; péchés qui précipitent tant d'âmes et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés quand on les appelle péchés de fragilité; ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit, à la vérité, en comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui, dans la même chair et dans les mêmes tentations, ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont, à la vérité, tombés par faiblesse; mais, s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle (1) que, malgré la fragilité, ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre, et, comme dit Julien Pomère, ils montreront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire, à leur exemple, aussi bien qu'eux : *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt* (*De Vit. contempl.*, *lib.* III, *c.* 12).

Pensez ici, chrétiens, ce que vous pourrez répondre; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible, la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit, vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair; vous aviez des maladies, vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements; vous aviez un tentateur, mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étaient fréquentes, les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête, et (2) vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur* (*Jerem.*, II, 26) : Comme un voleur est confus quand il est surpris dans son vol. Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. Ainsi, dit le saint prophète, seront étonnés, confus, interdits les ingrats enfants d'Israël : *Sic confusi sunt domus Israel* (*Ibid.*). Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le prophète : Tous, dit-il, seront confus, eux et leurs rois, et leurs princes, et leurs prêtres, et leurs prophètes : *Ipsi et reges eorum, principes, et sacerdotes, et prophetæ eorum* (*Ibid.*). Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté; leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle-mêle avec le peuple; leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera; leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera (3) en témoignage contre eux. L'homme paraîtra, dit Tertullien, de-

(1) Pour leur opprobre, afin de.
(2) Mais voici ce qui, etc.

(1) Ils vous diront hautement.
(2) Et il vous était permis, loisible du moins de fuir ce que vous n'aviez pas la force de vaincre.
(3) Rendra.

vant le trône de Dieu, n'ayant rien à dire : *Et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere* (*De Testim. An.*, n. 6, p. 84). Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israel, ipsi et reges*, etc.

Mais, messieurs, quand j'appellerois à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de la rhétorique, je ne puis assez expliquer quelle sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes. Pour en poser les fondements, je remarquerai, messieurs, que cette honte que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Ecriture. Elle nous dit très-souvent, et nous dans avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi dans les saints prophètes, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que, non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense pour moi, messieurs, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs transgressent la loi ; tous aussi méritent d'être confondus : mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent qui font trophée de leurs crimes, et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car, qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de tout le témoignage du ciel : *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruuntur* (*Isai.*, III, 9). Ils annoncent leurs péchés comme Sodome, disait un prophète : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt;* et ils mettent une partie de leur grandeur dans leur licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui, parlant des excès de Domitien après que son père fût parvenu à l'empire, dit que, sans se mêler d'affaires publiques, il commença seulement à faire le fils du prince par ses adultères et par ses débauches : *Nihil quidquam* (1) *publici muneris attigerat ; sed stupris et adulteriis filium principis agebat* (*Tacit., Hist. l.* IV, *pag.* 930, *Edit. Par.* 1622).

Ainsi nous les voyons ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte ; si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Eglise, à l'Evangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence, si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore, Ils avaleront, dit Ezéchiel, la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures : *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem, quæ est capacissima* (*Ezech.*, XXIII, 32). Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère ; au contraire nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos (1) fronts une marque éternelle d'ignominie : *Notam ignominiæ sempiternam* (*Orat.* XV, c. 1, p. 230). Et, ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. Oh! mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors! Oh! qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Eh! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie.

(1) Le texte de Tacite est un peu différent pour les termes dans l'original. On y lit, à la place du premier membre, ces paroles : *Nondum ad curas intentus*, etc. Peut-être M. Bossuet a-t-il composé son texte de plusieurs endroits. Nous avons cherché en vain à le vérifier.

(1) C'est dans la conscience même des coupables, que saint Grégoire veut que soit imprimée cette note d'une éternelle ignominie; aussi formera-t-elle dans l'éternité un des principaux supplices des réprouvés, au lieu que la marque extérieure ne supposerait qu'une peine extérieure et passagère, qui se bornerait au grand jour du jugement : *Hos autem, simul cum aliis, vel potius ante alia, istud excruciabit, quod a Deo projecti sint, atque insitam in conscientia sempiterna ignominiæ notam gerant.*

Le temps est court, dit l'Apôtre, et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement, car le Père s'est réservé ce secret; mais je dis l'heure de la mort, en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. Oh! quel renversement en ce jour! Oh! combien descendront des hautes places! Oh! combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue! Oh! quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse! Fasse le Dieu que j'adore que tant de grands qui m'écoutent, ne perdent pas leur rang en ce jour!

Que cet auguste monarque ne voie jamais tomber sa couronne; qu'il soit auprès de saint Louis qui lui tend les bras et qui lui montre sa place. O Dieu! que cette place ne soit point vacante! Que celui-là soit haï de Dieu et des hommes qui ne souhaite pas sa gloire, même sur la terre, et qui ne veut pas la procurer de toutes ses forces par ses fidèles services. Dieu sait sur ce sujet les vœux de mon cœur. Mais, sire, je trahis votre majesté et je lui suis infidèle, si je borne mes souhaits pour vous dans cette vie périssable. Vivez donc heureux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon et toujours juste; vivez toujours humble et toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu de cette noble partie du genre humain qu'il vous a commise. C'est par là que nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et dans la terre et au ciel; et c'est la félicité que je souhaite à Votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

EXORDE

D'UN AUTRE SERMON POUR LE MÊME DIMANCHE.

Gloire qui doit suivre les humiliations volontaires du Sauveur.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande gloire (*Luc*, XXI, 27).

Il y a cette différence, parmi beaucoup d'autres, entre la gloire de Jésus-Christ et celle des grands du monde, que la bassesse étant en ceux-ci du fond même de la nature, et la gloire accidentelle et comme empruntée, leur élévation est suivie d'une chute inévitable et qui n'a point de retour: au lieu qu'en la personne du Fils de Dieu, comme la grandeur est essentielle et la bassesse empruntée, ses chutes qui sont volontaires, sont suivies d'un état de gloire certain et d'une élévation toujours permanente. Ecoutez comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont le nom même semble respirer les victoires et les triomphes. En ce temps, Alexandre, fils de Philippe, défit des armées presque invincibles, prit des forteresses imprenables, triompha des rois, subjugua les peuples (1), et toute la terre se tut devant sa face, saisie d'étonnement et de frayeur. Que ce commencement est superbe, auguste! mais voyez la conclusion. Et après cela, poursuit le texte de l'historien sacré, il tomba malade et se sentit défaillir, et il vit sa mort assurée; et il partagea ses Etats que la mort lui allait ravir, et, ayant régné douze ans, il mourut. C'est à quoi aboutit toute cette gloire: là se termine l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas à la vérité d'une manière si pompeuse; mais elle ne finit pas aussi par cette nécessaire décadence. Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mortelle, de là dans une étable, et de là encore par divers degrés de bassesse jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvait pas tomber plus bas: aussi n'est-ce pas là le terme où il aboutit; mais celui d'où il commence à se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de sa gloire; et, afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée à tout l'univers, il en viendra un jour en grande puissance juger les vivants et les morts.

(1) Fit trembler tout l'univers au bruit de son nom.

C'est cette suite mystérieuse des bassesses et des grandeurs de Jésus-Christ, que l'Eglise a dessein de nous faire aujourd'hui remarquer, lorsque, dans ce temps consacré à sa première venue dans l'infirmité de notre chair, elle nous fait lire d'abord l'Evangile de sa gloire et de son avénement magnifique; afin que nous contemplions ces deux états dissemblables dans lesquels il lui a plu de paraître au monde; premièrement le jouet, et ensuite la terreur de ses ennemis: là, jugé comme un criminel; ici, juge souverain de ses juges mêmes. Suivons, messieurs, les intentions de l'Eglise: avant que de contempler combien Jésus-Christ est venu faible, considérons aujourd'hui, combien il apparaîtra redoutable; et prions la divine Vierge, dans laquelle il s'est revêtu miséricordieusement de notre faiblesse (1), de vouloir nous manifester le mystère de sa grandeur (2), en lui disant avec l'ange: *Ave.*

TROISIÈME SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Fondements de la vengeance divine. Le pécheur accablé par la puissance infinie contre laquelle il s'est soulevé, immolé à cette bonté étonnante qu'il a méprisée, dégradé et asservi à une dure et insupportable tyrannie, par cette majesté souveraine qu'il a outragée.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit (*Ps.* CXVIII, 137).

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements avant que d'être porté à la confiance: autrement cette con-

(1) Bassesse.
(2) Nous obtenir la connaissance du mystère de sa gloire.

fiance pourrait dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paraîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Eglise, qui est occupée durant ce temps de l'avent à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant sa face; parce que toujours instruite par le Saint-Esprit et très-savante en ses voies, elle sait qu'il veut ébranler les âmes avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer de l'amour.

Entrons, Chrétiens, dans ses conduites: regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme Sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paraîtront bientôt dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchants y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-même. Celui qui croit, dit-il, ne sera point jugé (*Jean*, III, 18): il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé; afin que nous entendions que ce qu'il veut nous faire comprendre, principalement dans le jugement dernier (1), c'est sa rigueur implacable, et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera, Chrétiens, des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur! parlez vous-même dans cette chair: vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, mes frères, dans cette action où il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et de plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Ecriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au-dedans des cœurs, pendant que je parlerai [aux oreilles du corps]. C'est la grâce que je lui demande par, etc.

Quod si nec sic volueritis disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversus incedam et percutiam vos septies propter peccata vestra.... Et ego incedam contra vos in furore contrario.... Et conteram superbiam duritiæ vestræ...... Et abominabitur vos anima mea (*Lev.*, XXVI, 23, 28, 29, 30): Que si étant avertis, vous ne voulez pas encore vous soumettre à la discipline, mais que vous marchiez directement contre moi, je marcherai aussi directement contre vous, je vous frapperai sept fois, c'est-à-dire sans fin et sans nombre pour vos péchés, et je briserai votre superbe et indomptable dureté, et mon âme vous aura en exécration. [Le texte du Deutéronome] est plus court, mais non moins terrible: *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens* (*Deut.* XXVIII, 63): Comme le Seigneur s'est réjoui en vous accroissant (1) et en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs: *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitia propter rerum omnium abundantiam, servies inimico tuo quem immittet tibi Dominus, in fame et siti et nuditate et omni penuria, et ponet jugum ferreum super cervicem tuam donec te conterat* (*Ibid.*, 47, 48): Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de l'abondance de toute sorte de biens (2), vous serez livrés à votre ennemi que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans une extrême disette; et cet ennemi cruel mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés.

[Je veux] suivre l'Ecriture de mot à mot et de parole à parole: il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre. Pour joindre ces trois passages, [réunissons] trois caractères: dans le premier, la puissance méprisée; dans le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées. Et voici en trois mots les trois fondements de la (3) vengeance divine que le Saint-Esprit veut nous faire entendre: vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera; vous avez méprisé la bonté, vous éprouverez les rigueurs; vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il les faut considérer dans leur suite. Voici la première qui se présente: *Quod si nec sic volueritis disciplinam:* Que si vous ne voulez pas vous soumettre à la discipline. Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix, qui leur est donnée, parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru qu'il manquerait quelque chose à la gloire de son empire s'il n'avait des sujets volontaires; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore (4) de s'engager à lui obéir par leur volonté, et de se soumettre à son empire par un consentement exprès. Cette

(1) Universel.

(1) Agrandissant.
(2) Vous servirez.
(3) Justice.
(4) Outre cela à le servir de nouveau.

vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué, où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : Si vous n'êtes pas contents de servir le Seigneur, l'option vous est déférée : *Optio vobis datur* (*Jos.*, XXIV, 15) : Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, à quel maître vous voulez servir, et déterminez à qui vous avez résolu de vous soumettre : *Eligite hodie quod placet, cui potissimum servire debeatis* (*Ibid.*, 16, 18). Et tout le peuple répondit : A Dieu ne plaise que nous quittions le Seigneur; au contraire, nous voulons le servir, parce que c'est lui en effet qui est notre Dieu (*Ibid.*, 19). Josué ne se contente pas de cette première acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : Prenez garde à quoi vous vous engagez. Vous ne pourrez servir le Seigneur ni subsister devant sa face, parce que Dieu est fort, saint et jaloux, et il ne pardonnera pas vos crimes et vos péchés : *Non poteritis servire Domino : Deus enim sanctus et fortis æmulator est* (*Ibid.*, 20). Et le peuple repartit : Non, il ne sera pas comme vous le dites, mais nous servirons le Seigneur et demeurerons ses sujets. Alors Josué leur dit : Vous êtes donc aujourd'hui témoins que vous choisissez vous-mêmes le Seigneur pour être votre Dieu et le servir : Oui, nous en sommes témoins (*Ibid.*, 22).

Si j'entreprenais de raconter tout ce qui est à remarquer dans ces paroles [il faudrait un] discours entier; mais [je me restreins à] ce qui importe à mon sujet. Vous jugez bien, messieurs, que Dieu en nous laissant l'option ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi ? Pour notre perfection et notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose ; il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secrètement dans leurs cœurs, qu'ils se passeraient aisément de cette liberté malheureuse qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer les vérités éternelles et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles ; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étais indépendant par nature et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurais-tu raison de trouver ou l'obligation importune ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est [de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire] ; ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui l'on est. Ce serait peut-être quelque violence, s'il fallait sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin, quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté [ne] soit entièrement dépravée.

Aussi, faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs. Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connaît ce déréglement. Il les hait parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire (1) à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit ni ne le trouble. Dites donc qu'il ne [se] fait rien au monde contre la raison ; poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours ; si cette faible raison humaine, combien plus la divine et l'originale ? Il faut qu'elle subsiste éternelle et inviolable, afin que la justice soit exercée. *Et erit in tempore illo, visitabo super viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus et non faciet male : et erit fortitudo eorum in direptionem* (*Soph.*, I, 12, 13) : En ce temps-là je visiterai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal ; et toutes leurs richesses seront pillées. *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Domino et non servientem ei* (*Mal.*, III, 18) : Vous verrez quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert point.

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu. Nous exerçons notre liberté par une audacieuse transgression de toutes ses lois : nous transgressons l'une et l'autre table. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu (*Deut.*, VI, 13). Où lui rendons-nous cette adoration ? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à

(1) Dieu, puissance bienfaisante qui conserve tout, n'a rien qui lui soit contraire naturellement.

ce devoir? Comme si ce premier de tous les préceptes n'était mis en tête du Décalogue que par honneur et emportait le moins d'obligation! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous, en conscience, avoir (1) satisfait à l'intention de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent? Le jour a vingt-quatre heures, et le reste devrait un peu participer à cette sanctification. Il me vient dans la pensée d'appliquer ici ce reproche : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi (*Isa.*, XXIX, 13). Mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons, après cela, que nous ne marchons pas contre Dieu. Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avénement glorieux.

Le faible s'élève contre le fort, le fort accable le faible. Le fort a offert la paix au faible; le faible a voulu combattre : il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si, résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui lui obéit; et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : Et je briserai votre fière et indocile dureté. Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous. Vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous; vous, en homme, de toute la force de votre cœur; lui, en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi. Hélas! il n'y a point de proportion, et la partie n'est pas égale; mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures, et vous avez rendu juste [le traitement que vous en avez éprouvé]. Vous persévérez et il persévère. Vous persévérez à retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint prophète (*Mich.*, VI, 10, cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison, et sans doute donnera la mort à votre âme. Persévérance humaine, opiniâtre, ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle. [Ils sont incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que, les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissements. Ils ressentiront] une haine, une aversion du cœur de Dieu.

Rentrez donc, pécheurs, en vous-mêmes, et regardez dans vos crimes ce que vous méritez que Dieu fasse de vous par sa vengeance. [Rien n'a pu vous toucher, tous les les efforts (1) de la bonté de Dieu ont été vains. [Elle prenait plaisir à vous faire du bien, et vous, vous n'en avez trouvé qu'à l'outrager]. Peut-elle souffrir [une si noire ingratitude]? Écoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé ou sur un tourbillon foudroyant, [avec une voix] toujours menaçante, toujours foudroyante, et jetant de ses yeux un feu dévorant; mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei in quo signati estis :* N'attristez pas l'Esprit-Saint de Dieu dont vous avez été marqués comme d'un sceau. Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. [Ce qui peut] affliger et contrister l'esprit de Dieu, [c'est] non tant (2) l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses : [il doit y] trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens (*Deut.*, XXVIII, 63) : Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance fait tarir

(1) Accompli.

(1) On trouve ici dans le manuscrit cette note : *Un mot de la bonté de Dieu.* Nous avons tâché de suppléer par les paroles qui sont entre deux crochets, ce que l'auteur avait intention d'ajouter.

(2) L'injure

la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi en nous bénissant sa nature bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit (*Ephes.*, IV, 30); nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes, justice du Nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

Ecce Agnus Dei (*Joan.*, I, 36) : Voici l'Agneau de Dieu. *Jam enim securis ad radicem posita est* (*Matth.*, III, 10) : La cognée est déjà mise à la racine. La colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces ; car il est juste, et très-juste, que tout, et les grâces mêmes, tournent (1) à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés! [Au contraire] tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin, qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent (*De Cor. et Grat.*, *tom.* X, *p.* 763).

A facie iræ columbæ (*Jerem.*, XXV, 38): [Mettez-nous à couvert] de la face irritée de la colombe. *Operite nos a facie... Agni* (*Apoc.*, VI, 16) : Cachez-nous de devant la face de l'Agneau. Ce n'est pas tant la face du Père irrité, c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux. La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble. *Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur, et tunc parebit signum Filii Hominis. Et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt Filium Hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate* (*Matth.*, XXIV, 29, 30) : Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans les gémissements, et ils verront le Fils de l'Homme, qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris (1) outrageux de ses bontés infinies. Qui donne a droit d'exiger; il exige des reconnaissances. S'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices; il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. La grâce, dit le Sauveur, est une fontaine d'eau jaillissante: *Fons aquæ salientis* (*Joan.*, IV, 14). Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, de sa figure qui passe (I *Cor.*, VII, 31), de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu, [vous vous écriez, dans l'amertume de votre cœur] : O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvait souffrir aucun crime! O sainte timidité, gardienne de l'innocence! Mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser! ô lâche abandon (2) d'un cœur corrompu et livré à ses désirs! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde plein de grâce et de vérité (*Joan.*, I, 14). C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre (3) très-juste pour nous châtier par des supplices autant inouis que ses bontés étaient extraordinaires? Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble : *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens, vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens.*

Et en effet, il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent; non, mes frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même, Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les

(1) En amertume.

(1) Injurieux.
(2) O prostitution.
(3) Equitable.

dons; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi, toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irremédiables douleurs; et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées, non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, chrétiens, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent! Les saintes prédications sont un poids terrible; les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente; ô le poids terrible! Tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration (1), chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair (2) de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel (3) pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois: Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens, vous servirez à votre ennemi, que le Seigneur enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans un extrême besoin de toutes choses, et cet ennemi mettra sur vos épaules un joug de fer, par lequel vous serez brisés (*Deut.*, XXVIII, 47, 48). C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées; il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur; et certes il n'y a point de Seigneur dont le droit soit mieux établi, ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés; nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang; par la création ses sujets, par la rédemption (1) ses enfants. Nous sommes son bien, nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son Saint-Esprit; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue, ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-mêmes.

Si cet empire est le plus légitime, il est aussi le plus naturel; étant le plus naturel, il est par conséquent aussi (2) le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessairement dans le service de Dieu; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner, puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement (3), puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu; elle est riche, elle est contente, elle est heureuse. Dieu qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles, ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence! Dites, messieurs, ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si (4) équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver, au lieu d'un joug agréable, un joug de fer; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux; au lieu d'un père, un tyran; au lieu de la joie des enfants, la contrainte et la terreur des esclaves; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette.

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image, et la déchirant la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés [qui affectent un] faste insolent au lieu de leur grandeur naturelle; [qui emploient] des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste; [qui ne respirent que] la haine, la dissension et l'envie au lieu de la charité et de la société fraternelle; [qui] sont devenus superbes, trompeurs et jaloux; qui s'étant (5) perdus sans espérance et abîmés sans ressource, ne sont plus désormais

(1) Reprise de notre souffle.
(2) Trait.
(3) Si vous perdez.

(1) Adoption. Baptême.
(2) Il s'ensuit aussi qu'il est.
(3) Davantage.
(4) Juste.
(5) Se sentant.

capables que de cette noire et maligne joie qui revient à des méchants d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés (1) d'entraîner avec soi les autres. C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète Ezéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Egypte. Spectacle épouvantable ! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là gît Assur, dit le prophète (*Ezech.*, XXXII, 23), avec toute sa multitude; là est tombé Ælam et tout le peuple qui le suivait; là Mosoch et Thubal, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés; nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense; ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu, qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage, et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges : *Vidit eos Pharao et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio* (*Ibid.*, 24, 26, 31): *Pharao et omnis exercitus ejus*. Enfin, semblent-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices; en voilà assez; voilà assez de sang, assez de carnage. On a voulu nous égaler les hommes; les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité leur plaît. Ils savent que les hommes les doivent juger; quelle rage pour ces superbes! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! Ah! que nous allons faire de siéges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges !

Mais que fais-je, mes frères, de profaner si longtemps et ma bouche et vos oreilles, en faisant parler ces blasphémateurs! C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci, et étonnez-vous de cet excès, elle est telle, cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non-seulement à désoler, mais encore à souiller notre âme, à la dégrader. Oui, ils aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchants que nous rendre malheureux ; si bien que quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une âme, ils y entrent avec furie, ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O âme blanchie au sang de l'Agneau, âme qui était sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale ! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravilir. Ils la portent à s'abandonner à eux; ils la souillent et puis ils la méprisent : [ils la traitent comme ces] femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement prostituées.

Souvenez-vous de votre baptême; [il a] détruit la puissance des ténèbres. [Rappelez-vous ces] exorcismes [qui ont été employés pour chasser Satan de votre âme. Retire-toi, lui a-t-on dit,] maudit, damné : *Maledicte, damnate*. [Il a été forcé de céder à] l'empire de l'Eglise, [qui lui a ordonné] de faire place au Dieu vivant et véritable : *Da locum Deo vero et vivo* (*Rituel*). [Alors vous avez pour toujours] renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes [doivent être] distinguées des œuvres. Les pompes du diable [sont] tout ce qui corrompt la modestie ; tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs; tout ce qui étale la gloire et la vanité; tout ce qui veut plaire et attirer les regards ; tout ce qui enchante les yeux; tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde; tout ce qui fait paraître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu. Maintenant il n'y a plus de pompe du monde ; les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on a ôté les excès grossiers, [pour insinuer plus sûrement dans les cœurs le poison] le plus délicat et le plus dangereux. On ne connaît plus de luxe. A la simplicité de cet habit blanc dont tu as été revêtu, tu substitues des ornements tout profanes]; ah! tu reprends les marques et les enseignes du monde. Il faut retrancher du baptême cette cérémonie si sainte, si ancienne, si apostolique.

Les œuvres, c'est l'iniquité. L'œuvre des esprits de ténèbres, c'est de renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio* (*Tert.*, *Apol.*, *n.* 22, *p.* 23, *edit. Rig.*). [Tu y contribues] toi, qui corromps les principes de la religion et de la crainte de Dieu par ces dangereuses railleries : [toi qui nous] affranchis [de l'humble soumission aux objets de la foi, comme d'une] crédulité vaine; [toi, qui] fortifies la pudeur contre la crainte du crime; [toi, qui envenimes] ces reproches qui allument le feu de la vengeance; [vous y concourez] vous, qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez, pour ainsi dire, cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent, [ces esprits de malice], par les passions d'attache. L'avarice [fait qu'] on ne distingue plus ce bien mal acquis, confondu avec votre patrimoine. L'ambition fatiguée des longueurs, [prend] les voies abrégées, et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah ! qu'ils la poussent (1) loin! Et dans cet esprit [de libertinage on reconnaît] une force étrangère.

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu, et redressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale, qui nous avait fait des rois, des Christs et des oints de Dieu; [profané] le corps et le sang de Jésus-Christ; nous, peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

[Aussi] le Seigneur enverra-t-il Satan contre nous, revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs : *Quem immittet*

(1) Tombés de faire trébucher les autres.

(1) Ah ! qu'une âme est poussée.

tibi Dominus (*Deut.*, XXVIII, 48). Dieu l'établit notre souverain ; il le met en sa place ; il lui donne, pour ainsi dire, toute sa puissance. Étranger qui nous tirera de notre patrie ; usurpateur qui ne fera que ravager ; esclave révolté qui ne donnera point de bornes à son insolence. Nous étions nés pour être rois : *Fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes* (*Apoc.*, V, 10) ; [et nous préférons d'être assujettis au tyran le plus impitoyable].

Revenez, Jérémie, renouvelez vos gémissements. O saint prophète de Dieu, seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, venez déplorer encore une fois le sanctuaire souillé, la maison de Dieu profanée ! *Hæreditas nostra versa est ad alienos ; domus nostræ ad extraneos* : Notre héritage est passé à ceux d'un autre pays, et nos maisons à des étrangers. *Servi dominati sunt nostri* : Des esclaves nous ont dominés. *Cecidit corona capitis nostri : væ nobis quia peccavimus* (*Thren.*, V, 2, 8, 16) ! La couronne est tombée de notre tête ; malheur à nous, parce que nous avons péché ! *Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui : sibilaverunt et fremuerunt dentibus suis et dixerunt : Devorabimus ; en ista est dies quam exspectabamus ; invenimus, vidimus* (*Thren.* II, 16) ; Tous vos ennemis ont ouvert la bouche contre vous, ils ont sifflé, ils ont grincé les dents, et ils ont dit : Nous les dévorerons ; voici le jour que nous attendions ; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu. *Fecit Dominus quæ cogitavit... lætificavit super te inimicum et exaltavit cornu hostium tuorum* (*Ibid.*, 17) : Le Seigneur a fait ce qu'il avait résolu ; il vous a rendu la joie de vos ennemis, et il a relevé la force de ceux qui vous haïssaient.

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous, que Jésus-Christ a faits rois ! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes. *Væ nobis, quia peccavimus* ; Malheur à nous, parce que nous avons péché. Disons-le du moins du fond de nos cœurs ce *væ*, ce malheur à nous. Renouvelons les vœux de notre baptême : Je renonce [à Satan, à ses pompes et à ses œuvres]. [Femme mondaine, consentez à] plutôt choquer que de plaire trop ; [d'être] plutôt méprisée que vaine et superbe ; plutôt seule et abandonnée que trop chérie et trop poursuivie. Où est l'eau pour nous baptiser ? Ah ! plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de larmes, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle [à sa gloire], où nous conduise, etc.

PREMIER SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

(Prêché à Metz.)

SUR JÉSUS-CHRIST OBJET DE SCANDALE.

Caractères du Messie promis, opposés à ceux que les Juifs charnels s'étaient figurés. Jésus-Christ les réunit tous en sa personne.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur ; et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Les aveugles reçoivent la vue, les sourds entendent, les estropiés marchent, les lépreux sont guéris, et les morts revivent, l'Évangile est annoncé aux pauvres ; et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi (*Matth.* XI, 5, 6).

Si vous voyez aujourd'hui que saint Jean-Baptiste envoie ses disciples à notre Sauveur pour lui demander quel il est, ne vous persuadez pas pour cela que l'Élie du Nouveau Testament et le grand précurseur du Messie ait ignoré le Seigneur auquel il venait préparer les voies. Je sais qu'il y a eu quelques personnes très-doctes, et entre autres le grave Tertullien (*Adv. Marci. lib.* IV, *p.* 530), qui ont cru que dans le temps que saint Jean-Baptiste fit faire cette question au Sauveur, la lumière prophétique qui l'avait jusqu'alors éclairé, avait été éteinte en son âme ; mais je ne craindrai point de vous dire, avec le respect que je dois aux auteurs de ce sentiment, qu'il n'y a aucune vraisemblance dans cette pensée. Abraham a vu le jour de Notre-Seigneur ; Isaïe a vu sa gloire et en a parlé, nous dit l'évangéliste saint Jean (*Joan.*, VIII, 56 ; XII, 41) ; tous les prophètes l'ont connu en esprit ; et le plus grand des prophètes l'aura ignoré ? Celui qui a été envoyé pour rendre témoignage de la lumière, aura été lui-même dans les ténèbres ? Et après avoir tant de fois désigné au peuple cet Agneau de Dieu qui purge les péchés du monde, après avoir vu le Saint-Esprit descendre sur lui, lorsqu'il voulut être baptisé de sa main ; tout d'un coup il aura oublié ce qu'il a fait connaître à tant de personnes ? Vous voyez bien, fidèles, que cela n'a aucune apparence.

Mais pourquoi donc, direz-vous, pourquoi lui envoyer ses disciples pour s'informer de lui, s'il est vrai qu'il soit le Messie ? Qui interroge, il cherche ; qui cherche, il ignore. S'il connaissait quel était Jésus-Christ, quelle raison peut-il avoir de lui faire ainsi demander ? Ne craignait-il pas que son doute ébranlât la foi de plusieurs, et diminuât beaucoup de l'autorité du témoignage certain qu'il a si souvent rendu au Sauveur ? C'est tout ce qu'on nous peut opposer. Mais cette objection ne m'étonne pas : au contraire, ce qu'on m'oppose, je veux le tirer à mon avantage. Je dis qu'il interroge, parce qu'il sait ; il demande au Sauveur Jésus quel il est, parce qu'il connaît très-bien quel il est. Comment cela ? direz-vous. C'est ici, chrétiens, la vraie explication de notre Évangile, et le fondement nécessaire de tout ce discours. Saint Jean, qui connaissait le Sauveur qu'il avait prêché tant de fois, savait bien qu'il n'appartenait qu'à lui seul de dire quel il était, et de se manifester aux hommes desquels il venait être le précepteur. C'est pourquoi il lui envoie ses disciples, afin qu'ils soient instruits par lui-même touchant sa venue que lui seul était capable de nous déclarer. Ainsi n'appréhendez pas, chrétiens, qu'il détruise le témoignage qu'il a donné de Notre-Seigneur ; car lui faisant demander à lui-même ce qu'il faut croire de sa personne, il fait bien voir qu'il recon-

naît en lui une autorité infaillible, et qu'il ne lui envoie ses disciples que pour être formés de sa main et enseignés de sa propre bouche. Ne pouvant plus annoncer sa venue aux hommes, parce qu'il était retenu aux prisons d'Hérode, il prie Notre-Seigneur de se faire connaître lui-même; et lui faisant faire cette ambassade en présence de tout le peuple, il a dessein de tirer de lui quelque instruction mémorable pour les spectateurs, qui s'imaginaient le Messie tout autre qu'il ne devait être.

En effet il ne fut point trompé. Jésus qui connaissait sa pensée, et qui voulait récompenser son humilité, fait voir à ses disciples les effets de sa puissance infinie. Il guérit devant eux tous les malades qui se présentèrent; il leur découvre son cœur; il leur donne des avis importants pour connaître parfaitement le secret de Dieu, et détruire une fausse idée du Messie, qui avait préoccupé les Juifs trop charnels, et sachant que son bien-aimé précurseur ne pouvait avoir de plus grande joie que d'apprendre la gloire de son bon maître, il commande aux envoyés de saint Jean de lui en rapporter les nouvelles, lui voulant donner cette consolation dans une captivité qu'il souffrait pour l'amour de lui. Allez-vous-en, dit-il, rapporter à Jean les merveilles que vous avez vues; dites-lui que les sourds entendent, que les aveugles reçoivent la vue, que la vie est rendue aux morts, que l'Evangile est annoncé aux pauvres, et qu'heureux est celui qui n'est point scandalisé en moi. Comme s'il eût dit: Les Juifs trompés par l'écorce de la lettre et par les sentiments de la chair, attendent le Messie comme un puissant roi, qui, se mettant à la tête de grandes armées, subjuguera tous leurs ennemis, et qui se fera reconnaître par l'éclat d'une pompe mondaine, et par une magnificence royale. Mais Jean, instruit des secrets de Dieu, sait qu'il doit être manifesté par des marques bien plus augustes, encore que selon le monde elles aient beaucoup moins d'apparence. Allez-vous-en donc, et lui racontez les guérisons admirables que vous avez vues de vos propres yeux. Dites-lui que l'auteur de tant de miracles ne dédaigne pas de converser parmi les pauvres; au contraire, qu'il les assemble près de sa personne, pour les entretenir familièrement des mystères du royaume de Dieu et des vérités éternelles: et toutefois que nonobstant, et le pouvoir par lequel je fais de si grandes choses, et l'incroyable douceur par laquelle je condescends à l'infirmité des plus pauvres et des plus abjects, bienheureux est celui à qui je ne donne point de scandale. Dites ceci à Jean; à ces marques il connaîtra bien qui je suis.

Tel est le sens de tout ce discours très-court en apparence et très-simple, mais plein d'un si grand sens et de tant de remarques illustres, tirées des prophéties anciennes qui parlent de la grandeur du Messie, que toute l'éloquence humaine ne suffirait pas à vous en étaler les richesses. Toutefois j'ose entreprendre, fidèles, avec l'assistance divine, d'en découvrir aujourd'hui les secrets selon la mesure qui m'est donnée. Je suivrai pas à pas le texte de mon Evangile; conférant les paroles de notre Sauveur avec les actions de sa vie et les prédictions des prophètes, dont nous avons ici un tissu. Nous admirerons tous ensemble la profonde conduite de Dieu dans la manifestation de son Fils. Mais pour y procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à trois chefs tirés des propres paroles du Fils de Dieu. Je remarque trois choses dans son discours, qu'il guérit les malades, qu'il catéchise les pauvres, qu'il scandalise les infidèles. Dans ses miracles, je vois sa bonté, en ce qu'il a pitié de nos maux; dans ses instructions, je vois sa simplicité, en ce qu'il ne lie de société qu'avec les plus pauvres; enfin dans le scandale qu'il donne, je vois (1) les furieuses oppositions que l'on fera à sa salutaire doctrine.

Viens, ô Juif incrédule, viens considérer le Messie; viens le reconnaître par les vraies marques que t'ont données tes propres prophètes. Tu crois qu'il manifestera son pouvoir, établissant en la terre un puissant empire auquel il joindra toutes les nations, ou par la réputation de sa grandeur, ou par ses armes victorieuses. Sache que sa puissance n'éclatera que par sa bonté, et par la tendre compassion qu'il aura de nos maladies. Tu te le représentes au milieu d'une cour superbe, environné de gloire et de majesté; apprends que sa simplicité ne lui permettra pas d'avoir d'autre compagnie que celle des pauvres. Enfin tu t'imagines voir couler sa vie dans un cours continuel de prospérités, au lieu qu'elle ne sera pas un seul moment sans être injustement traversée. En un mot le Messie promis par les oracles divins, doit être un homme infiniment miséricordieux, dont le cœur s'attendrira à l'aspect des misères de notre nature, qui recevra les pauvres en sa plus intime familiarité, et épandra sur eux les trésors de sa sagesse incompréhensible, en les catéchisant avec une affection paternelle, qui, nonobstant son inclination libérale et la candeur de sa vie innocente, et sa naïve simplicité, recevra mille malédictions des hommes ingrats, sans que pour cela il cesse de leur bien faire. Voilà quel devait être le Sauveur du monde. O Dieu! qu'il est bien autre que les Juifs ne se l'imaginent! S'il fût venu avec une pompe royale, les pauvres n'auraient pas osé approcher de lui ni même le regarder; tout le monde lui eût fait la cour, bien loin de le charger d'imprécations. C'est pourquoi étant venu pour souffrir, il a pris une condition d'esclave; étant venu pour les pauvres, il a voulu naître pauvre, afin de pouvoir être familier avec eux. C'est le véritable portrait du Messie notre unique libérateur, tel qu'il nous est désigné par les prophéties, tel qu'il nous est montré dans son Evangile. Considérons en détail, chrétiens, cet adorable tableau. Mais admirons avant toutes choses le premier trait de cette salutaire peinture que

(1) Ses souffrances

notre Évangéliste nous a tracée, et voyons paraître la toute puissance du Sauveur Jésus par le remède qu'il apporte à nos maladies. C'est le premier point de mon discours.

PREMIER POINT.

Pourrais-je bien vous dire, fidèles, combien de pauvres malades et combien de sortes de maladies a guéris notre miséricordieux médecin ? Vous eussiez vu tous les jours à ses pieds les aveugles, les sourds, les fébricitants, les paralytiques, les possédés, en un mot et enfin tous les autres infirmes qui, connaissant sa grande bonté, voyaient que c'était assez de lui exposer leurs misères pour obtenir de lui du soulagement. Encore ce médecin charitable leur épargnait souvent la peine de le chercher; lui-même il parcourait la Judée, et, comme dit l'apôtre saint Pierre, Il passait bienfaisant et guérissant tous les oppressés : *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo* (*Act.*, X, 38). Dieu éternel ! les aimables paroles, et qu'elles sont bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque généreux conquérant, dit Qu'il a parcouru les provinces, moins par ses pas que par ses victoires (*Plin.* II, *Paneg. Traj. dict.*) : *Non tam passibus* (1) *quam victoriis peragravit*. Les panégyriques sont pleins de ces sortes d'exagérations. Et qu'est-ce à dire parcourir les provinces par les victoires ? N'est-ce pas porter partout le carnage, la désolation et la pillerie? Telles sont les suites de nos victoires.

Ah ! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus admirable! Je puis dire véritablement qu'il l'a parcourue, moins par ses pas que par ses bienfaits : *Pertransiit benefaciendo*. Il allait de tous côtés, visitant ses malades, distribuant partout un baume céleste, je veux dire une miraculeuse vertu qui sortait de son divin corps, devant laquelle on voyait disparaître les fièvres les plus mortelles et les maladies les plus incurables : *Pertransiit benefaciendo*. Et ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait quelque temps, qui se trouvaient mieux de sa présence; il rendait remarquables les endroits dans lesquels il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le bienfaisant Jésus a passé par là : *Pertransiit*. Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois combien était présent le remède que les infirmes et les languissants trouvaient dans le secours de sa main puissante ? C'est aussi ce que le prophète Isaïe, que les Pères ont appelé l'évangéliste de la loi ancienne, tant ses prédictions sont précises ; c'est, dis-je, ce que le prophète Isaïe célèbre avec son élégance ordinaire, dans le chapitre trente-cinquième de sa prophétie: Dites aux affligés, nous dit-il, à ceux qui ont le cœur abattu par leurs longues calamités, dites-leur qu'ils se fortifient : voici venir notre Dieu qui les vengera lui-même et nous sauvera : *Deus ipse veniet, et salvabit nos* (*Is.*, XXXV, 4). Quel est ce Dieu qui vient nous sauver, si ce n'est le Sauveur Jésus, duquel le même Isaïe a écrit qu'il serait appelé Emmanuel, Dieu avec nous ? Un Dieu avec nous, n'est-ce pas à dire un Dieu-homme? Dieu donc viendra lui-même, dit Isaïe, Dieu viendra lui-même pour nous sauver. Vous voyez qu'il est parlé là du Messie. Et alors, poursuit-il, c'est-à-dire à la venue du Sauveur, les oreilles des sourds et les yeux des aveugles seront ouverts ; alors celui qui était perclus sautera agilement comme un cerf, et la langue des muets sera déliée (*Ibid.*, 5, 6). Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le discours de notre Sauveur, dans l'Evangile que nous exposons, est tiré de celui du prophète ? Les sourds entendent, dit le Fils de Dieu, les aveugles voient, les boiteux marchent. Il se plaît de toucher, quoiqu'en peu de mots, les prophéties qui s'accomplissent en sa personne ; afin de nous faire comprendre ce que l'apôtre saint Paul nous a si évidemment démontré : Qu'il est la fin de la loi (*Rom.*, X, 4), et l'unique sujet de tous les oracles divins.

Donc, mes frères, reconnaissons la puissance de notre Sauveur dans les remèdes qu'il nous apporte, touché de compassion de nos maux. Certes, je sais que le Fils de Dieu, venant enseigner sur la terre une doctrine si incroyable qu'était la sienne, il fallait qu'il la confirmât par miracles, et qu'il justifiât la dignité de sa mission par des effets d'une puissance surnaturelle. Mais cela n'empêche pas que je ne remarque la bonté qu'il a pour notre nature, dans le plaisir singulier qu'il reçoit de donner la guérison à nos maladies. Oui, je soutiens que tous ses miracles viennent d'un sentiment de compassion. Plusieurs fois, considérant les misères qui agitent la vie humaine, il n'a pu nous refuser ses larmes. Jamais il ne vit un misérable qu'il n'en eût pitié ; et je pense certainement qu'il eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de Dieu son Père, et l'ouvrage de notre rédemption ne l'eussent arrêté en Judée. J'ai, dit-il, compassion de ce peuple (*Marc.*, VIII, 2), avant que de multiplier les cinq pains. Il fut mu de miséricorde, dit l'Evangéliste, et rendit l'enfant à la mère (*Luc.*, VII, 13, 15). Dans toutes les grandes guérisons qu'il fait, il ne manque jamais de donner des marques qu'il déplore nos calamités ; d'où je conclus très-certainement que sa compassion a fait presque tous ses miracles. La première grâce qu'il faisait aux infirmes, c'était de les plaindre avec l'affection d'un bon père. Son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras pour la soulager. Son amour ne se rebute pas par le mauvais traitement que nous lui faisons. En voulez-vous voir un exemple admirable ? Un Juif le priant de guérir son fils effroyablement tourmenté ; Race infidèle et maudite, dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous ? et faudra-t-il toujours

(1) Ces paroles renferment le sens de celles qu'on lit dans le panégyrique de Trajan, fait par Pline le jeune, où il s'exprime ainsi : *Cum orbem terrarum non pedibus magis quam laudibus peragrares ?*

vous souffrir ? Amenez ici votre fils (*Matth.*, XVII, 16). Race infidèle et maudite... Amenez ici votre fils. Quelle est la suite de ces paroles ? et qu'elles semblent mal digérées ! Pourquoi dans un même discours assembler une juste indignation et un témoignage certain de tendresse ? C'est qu'il se remit en l'esprit que c'était un homme, et un homme extrêmement misérable ; et cette seule considération lui fit perdre toute sa colère : elle tombe désarmée comme vous voyez, et vaincue par cet objet de pitié. En vérité, la malice des Juifs était montée à un grand excès ! Leurs mépris, leur ingratitude, le dégoûtaient fort ; il ne les pouvait presque plus souffrir : toutefois, dit-il, Amenez votre fils, je le guérirai. Vous remarquez bien que sa naturelle bonté l'oblige presque par force à nous gratifier, et extorque de lui des bienfaits pour nous. Jugez combien était grande l'inclination qu'il avait de bien faire aux hommes, puisque ni la haine la plus furieuse, ni l'envie la plus envenimée ne pouvait arrêter le cours de ses grâces. C'est qu'il était sincèrement bon, et qu'il avait pitié de nos maux. Et certes, puisqu'il n'y avait autre chose que notre extrême misère qui l'obligeât de venir à notre secours, il devait descendre sur terre, comme dit l'apôtre saint Paul : Revêtu d'entrailles de miséricorde (*Coloss.*, III, 12). Car qu'y avait-il de plus convenable au Sauveur, que de plaindre ceux qui étaient perdus ; à celui qui devait nous guérir, que d'être touché de nos maladies ; et à notre libérateur, que de déplorer notre servitude.

C'est ici le lieu, chrétiens, d'élever plus haut nos esprits ; et après avoir considéré le Sauveur guérissant les maladies de la chair, il faut passer à une réflexion plus spirituelle, et parler de la guérison des esprits, dont celle des corps n'était que l'image. Car si vous voyez son cœur tellement ému des maux que souffrent nos corps, avec quels gémissements pensez-vous qu'il pleure les calamités de nos âmes ? Jugez-en vous-mêmes par ce raisonnement. Certes, ce n'est pas une chose fort étrange que notre corps souffre, puisqu'il est passible ; ni qu'il languisse, puisqu'il est infirme ; ni qu'il meure, puisqu'il est mortel : telle est sa qualité naturelle. Nous n'avons pas accoutumé de plaindre les bêtes de ce qu'elles n'ont pas de raison, ni de déplorer la condition des créatures inanimées, de ce qu'elles sont sans sentiment et sans vie : c'est que ce sont des choses communes, trop dans l'ordre de la nature pour être un sujet de compassion. Toute compassion est une douleur : la douleur s'excite singulièrement par les accidents étrangers et inopinés. Et sachant de quelle matière nos corps ont été ramassés, à quoi ne devons-nous pas nous attendre ? Mais qu'une âme d'une nature immortelle, animée de je ne sais quoi de divin, composée, si je puis parler de la sorte, de cette flamme toute pure et toute céleste dont les intelligences ont été formées ; une âme de qui la raison est un éclat de la sagesse éternelle, et l'essence, une image de l'essence même de Dieu ; une âme qui étant telle ne peut être née que pour la souveraine félicité ; qu'elle soit précipitée dans un abîme de maux infinis ; qu'elle soit toujours aveugle, toujours languissante et justement condamnée à souffrir la dernière et éternelle désolation : c'est pour cela, mes frères, que la plus tendre compassion ne saurait avoir, ni des plaintes assez lugubres, ni des larmes assez amères. Tu trouves cet homme bien misérable, de ce qu'ayant perdu la vue corporelle, il ne peut plus jouir de cette lumière qui naît et qui périt tous les jours, et tu penses que c'est un petit malheur que l'âme soit enveloppée d'épaisses ténèbres, qui lui cachent les vérités éternelles qui seules devraient luire à notre raison ! Ce pauvre corps perclus de ses membres te touche d'une sensible compassion ; et tu ne plains pas cette âme qui, par une brutale stupidité, a toutes ses fonctions interdites ! Ce misérable hydropique te fait pitié, parce que tu le vois toujours boire sans que sa soif puisse être étanchée ; et tu regardes sans douleur cet avare, cet ambitieux, dont l'un hume sans cesse de la fumée, et l'autre emploie tout son âge à entasser des biens qu'il perdra tous en un seul moment, sans que ni l'un ni l'autre puisse jamais éteindre la soif de ses passions infinies ! N'est-ce pas être dépourvu de sens ?

Aussi je ne doute pas que le Fils de Dieu n'ait jugé nos âmes d'autant plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde, que la dignité en est plus relevée et les misères plus véritables (1). Et cela même m'oblige de croire que, lorsque son cœur était attendri sur les maladies dont cette chair mortelle est si cruellement tourmentée, il n'arrêtait pas sa pensée au corps : sans doute qu'il allait bien plus haut, et qu'en voyant l'effet, aussitôt il remontait à la cause qui est le péché (2). S'il témoigne du déplaisir de voir les infirmités de la chair, et de la joie d'y apporter le remède, c'est afin de nous faire voir que tout l'homme lui est très-cher, et que s'il aime si tendrement la partie la plus abjecte, il a des transports incroyables pour la plus noble et la plus divine. Bien plus, remarquez, s'il vous plaît, ce raisonnement : c'est une chose constante qu'il ne plaignait le corps qu'à cause de l'âme ; que dans toutes les maladies corporelles, il considérait le péché qui en est la source. Quand il regardait cette pauvre chair exposée de toutes parts aux douleurs, dont les infirmités ne peuvent pas être comptées ; ah ! ne croyez pas qu'il arrêtât son esprit au corps. O Dieu tout-puissant, disait-il ; permettez-moi, mon Sauveur Jésus, de pénétrer ici dans vos sentiments ; sans doute qu'ils sont vôtres, puisqu'ils sont de vos Ecritures : donc, ô Dieu, disait-il, si les hommes fussent demeurés en l'heureux état où mon Père les avait mis en

(1) Concluons donc de tout ceci, chrétiens, que l'âme est d'autant plus digne de compassion, que sa dignité est, etc.

(2) C'est pourquoi la compassion que Jésus-Christ témoigne des maux du corps, bien qu'elle soit très-sincère et très-véhémente, n'est en aucune façon comparable à la douleur qui le saisissait, lorsqu'il considérait la perte des âmes.

leur origine, ils n'auraient pas été ainsi misérables. Là, leur bonheur eût été la divinité, et leur vie l'immortalité.

Et en effet, chrétiens auditeurs, tant que cette innocence eût duré, Dieu, s'unissant intérieurement à nos âmes, y eût versé l'influence de vie avec une telle abondance, qu'elle se fût débordée sur le corps ; de sorte que l'homme vivant de Dieu n'aurait eu aucun trouble en l'esprit ni aucune infirmité en la chair. Le péché nous ayant retirés de Dieu, il a fallu nous faire voir combien nous perdions ; tellement que l'âme ne buvant plus à cette fontaine de vie éternelle, devenue elle-même impuissante, elle a aussi laissé le corps sans vigueur. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si la mortalité s'en est emparée ; et dès lors, cette chair qui tend à la mort, a été découverte à toutes sortes d'injures ; et penchant continuellement à sa fosse, elle est devenue sujette nécessairement à de grandes vicissitudes, et par conséquent à de mortelles altérations. Et dans tous ces malheurs, que voyons-nous autre chose, fidèles, car je vous en fais juges, qu'une juste punition de notre péché ? d'autant qu'il était plus que juste que l'incorruptibilité abandonnât l'homme, puisqu'il ne voulait plus en jouir avec Dieu (1). Ce qui étant ainsi supposé, il est très-certain que le Fils de Dieu, qui d'abord pénétrait toutes choses, quand il voyait les fièvres, les paralysies et les autres maladies corporelles, allait à la source du mal, je veux dire à cette première désobéissance. Dans la peine il ne considérait que le crime, et c'est ce qu'il déplorait davantage. Il savait bien que les afflictions de la chair n'étant que la punition, elles ne pouvaient pas être le plus grand mal (2). Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché. Je sais que cette vérité offense les sens humains : hélas ! mortels ignorants que nous sommes, nous ne comprenons pas quelle misère c'est que d'offenser Dieu !

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter, dites-lui qu'il est malheureux, non pas tant de ce qu'il est puni que de ce qu'il est coupable ; que sa plus grande misère est d'être homicide et non pas d'être rompu vif : quand est-ce qu'il entendra ce discours ? Son âme, oppressée de tourments, ne s'arrête qu'au plus sensible et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous, et une telle proposition lui augmenterait son supplice. Et toutefois, est-il rien de plus nécessairement véritable ? Car c'est une chose certaine que la plus grande misère vient du plus grand mal ; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien ; d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien qui est Dieu. Or, la peine n'est pas contre Dieu ; au contraire, elle s'accorde avec sa justice : n'est-il pas très-juste que le pécheur souffre et que le crime ne demeure pas impuni ? Et la justice n'est-ce pas un grand bien ? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier ; mais c'est un très-grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment ? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandements du Souverain soient mal observés : donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le maître de l'univers ne peut souffrir de désordre dans son ouvrage. Que fait-il ? Il établit deux ordres : l'un de ses règlements éternels sur lesquels les volontés droites sont composées ; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse, ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. Ceux qui ne veulent pas faire ce qu'il veut, lui-même il en fait ce qu'il veut, dit saint Augustin : *Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult* (*Serm.* 214, t. V, n. 3, p. 944).

Tu n'a pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras ; je veux dire, tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avaient été proposées ; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de la justice ? C'est que c'est une chose très-bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées ; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice ; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu, ou par inclination, ou par force. Par conséquent, la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très-bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général ; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc, pour aller plus loin, il se trouvera [que] le péché seul est le mal proprement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc, il est vrai ce que je disais, que la plus grande misère c'est le péché, parce que la plus grande misère c'est le plus grand [mal]. Donc, si le péché et l'enfer pouvaient être des choses séparées, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal sans aucune comparaison plus grand que l'enfer ; et partant que les réprouvés seraient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il faut

(1) Quelle est la cause de ce malheur, sinon le péché ? Certainement il était bien juste que l'incorruptibilité abandonnât l'homme qui ne la voulait pas avoir avec Dieu.

(2) De là vient que le Sauveur Jésus voyant cette diversité infinie de cruelles afflictions qui accablent cette pauvre chair, aussitôt il va à la cause : dans la peine il considère le crime ; du corps il pénètre dans l'âme ; il voit que le péché y a fait des blessures bien plus mortelles. C'est là, chrétiens, si nous l'entendons, c'est là le sujet de ses larmes ; parce que, si horribles que puissent être les misères que le péché attire sur nous, il n'est pas en là, etc.

que les vérités éternelles l'emportent, et qu'elles captivent nos entendements.

Et ainsi, pour revenir à notre discours, nous devons croire que tant de pécheurs ont excité dans le cœur de notre Sauveur une douleur qui ne peut être comprise. Ah! (1) si Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu une douleur si sensible pour les moindres de tous les maux qui sont ceux qui travaillent ce corps mortel, il n'est pas imaginable combien ardemment il a désiré de donner le remède aux péchés qui (2) abîmaient les âmes qu'il était venu racheter, dans la dernière extrémité de misères. C'est pourquoi, s'il a donné des larmes aux maux du corps, il a donné aux maladies de nos âmes jusqu'à la dernière goutte de son divin sang. S'il a guéri les infirmités corporelles par la vertu de sa seule parole avec une incroyable facilité, il a voulu purger nos iniquités avec des douleurs incompréhensibles, comme dit le prophète Isaïe, que Dieu l'a frappé pour les péchés de son peuple, qu'il a porté nos péchés sur son dos, et que nous avons été guéris par ses plaies (*Isa.*, LIII, 4, 5, 8). C'est par ce sang et par ces souffrances qu'il a ouvert à la maison de David cette belle et amirable fontaine dont parle le prophète Zacharie en son treizième chapitre. En ces jours-là, dit-il, jaillira une fontaine à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour la purification des pécheurs (*Zach.*, XIII, 1). C'est à vous, c'est à vous, chrétiens, qu'est ouverte cette fontaine. Vous êtes les vrais habitants de Jérusalem, parce que vous êtes les enfants de l'Eglise, et les héritiers des promesses qui ont été faites à la Synagogue. Vous êtes la maison de David, parce que vous êtes incorporés à Jésus le fils de David, et que sa chair et son sang ont passé à vous. Accourez donc à cette miraculeuse fontaine; venez y laver vos iniquités. On court avec tant d'empressement à ces bains que l'on s'imagine être salutaires au corps, et on néglige ces divines eaux où se fait la purgation de nos âmes. O stupidité! ô aveuglement! si vous avez bien compris, chrétiens, quel mal c'est que d'offenser Dieu, combien il est terrible et inconcevable; que ne courez-vous au remède que le miséricordieux Jésus vous présente dans la pénitence? Ah! fidèles, c'est par ce canal que coulent ces eaux saintes et purifiantes.

O Dieu! que je m'estimerais bienheureux si j'avais pu servir à vous faire entendre que les plus cruelles maladies sont moins que rien, si nous les comparons au venin, à la peste, qu'un seul péché mortel porte dans nos âmes! Prions donc le miséricordieux médecin qui a tant pitié de nos maux, qu'il fasse ce qu'il voudra de nos corps, pourvu qu'il sauve les âmes. Quand nous sommes dans les douleurs violentes, répandons notre cœur devant lui, et disons avec une foi vive: Charitable et miséricordieux médecin, descendu du ciel pour me traiter de mes maladies qui sont innombrables; ou je suis bien malade en mon corps, si mes douleurs sont aussi grandes que je les ressens; ou je suis bien malade en mon âme, puisque je m'afflige si fort pour de petits maux: ou plutôt je suis bien malade en l'un et en l'autre, parce que et les douleurs que je sens sont très-aiguës, et que mon esprit s'abat trop pour des maux qui, tout cruels qu'ils sont, sont aucunement supportables. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, que la raison devrait tenir le dessus plus qu'elle ne fait; mais que ferai-je? Ma chair est infirme, et vous savez, Seigneur, combien elle pèse à l'esprit. Pourquoi est-ce, ô bon médecin, que vous ne me rendez pas la santé? Vos grands miracles me font bien connaître que la puissance de me soulager ne vous manque pas. Que vous ne soyez point touché de ce que j'endure, vous qui avez toujours eu une si grande compassion pour les misérables, vous que nos seules misères ont attiré en ce monde, afin de remédier à nos maux; ah! certainement je ne puis le croire, et, sans doute, cela n'est pas. Il faut donc dire nécessairement qu'il n'est pas expédient que je guérisse, et qu'il est expédient que je souffre: ainsi soit-il, puisqu'ainsi vous plaît. Cette médecine est amère, mais elle me doit être très-douce d'une main si chère et si bienfaisante. Oui, je le reconnais, mon Sauveur, il n'est pas encore temps de guérir mon corps. Il viendra, il viendra ce temps bienheureux où vous établirez, dans une incorruptible santé, cette chair que vous avez aimée, puisque vous en avez pris une de même nature. Alors ma chair se portera bien, parce qu'elle sera faite semblable à la vôtre, à laquelle j'ai participé dans vos saints mystères. Souffrons, en attendant, si vous le voulez. Mais du moins, ô ma douce espérance, ô mon aimable consolateur, guérissez les maladies de mon âme. Modérez les empressements de mon avarice et l'ardeur de mes folles amours, et la dangereuse précipitation de mes jugements (1) téméraires, et l'indiscrète chaleur de mon ambition mal réglée. Je n'ignore pas que mes maladies sont de justes punitions de mes crimes: vous, ô mon unique libérateur, qui pour moi tournez en bien toutes choses, faites que les peines de mes péchés soient le sceau de votre miséricorde, l'exercice de ma patience et l'épreuve de ma vertu (2).

En est-ce assez, fidèles, sur cette matière? Avez-vous pas connu Jésus-Christ, comme médecin des infirmes? Voulez-vous que nous parlions en un mot de Jésus compagnon et évangéliste des pauvres, afin de considérer un peu plus longtemps Jésus scandale des infidèles? Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

SECOND POINT.

Ce sera le prophète Isaïe, qui, nous ayant fait voir Jésus-Christ donnant la guérison à nos maladies, nous dira aussi qu'il est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres; où, par le mot de pauvres, vous devez entendre généralement tous les affligés que Jésus devait

(1) Que s'il a eu tant de zèle pour guérir les
(2) Mettaient.

(1) Soupçons.
(2) Charité.

évangéliser, c'est-à-dire leur porter de bonnes nouvelles. Cela étant ainsi supposé, écoutez maintenant Isaïe, en son chapitre soixante-unième, où il parle ainsi du Messie: L'Esprit de Dieu, dit-il, est sur moi à cause qu'il m'a oint (*Isa.*, LXI, 1). Arrêtons-nous à ces mots, chrétiens, et pénétrons-en le sens. Je dis, avant toutes choses, que le prophète parle en la personne d'un autre, selon le style ordinaire de l'expression prophétique. Car nous ne lisons rien dans les Ecritures de l'onction du prophète Isaïe. Mais qui serait celui qui, étant un peu instruit du christianisme, ne verrait pas que par ces paroles il a manifestement désigné le Sauveur du monde? L'Esprit de Dieu est sur moi, dit-il. Et lui-même n'a-t-il pas dit qu'il sortirait une fleur de la racine de Jessé, et que sur elle reposerait l'Esprit du Seigneur (*Ibid.*, XI, 2)? Vous savez que Jessé, c'est le père du roi David. Quelle est cette fleur de la racine de Jessé, sinon le Sauveur Jésus, qui est appelé par excellence le fils de David? Et n'est-ce pas sur lui que l'on a vu descendre le Saint-Esprit en la forme d'une colombe, quand il se fit baptiser par son précurseur? C'est pour cela que le Seigneur m'a oint, poursuit Isaïe. N'est-ce pas encore le Fils de Dieu que Dieu a oint de cette onction admirable, de laquelle même il tire son nom. Il est appelé indifféremment dans les saintes Lettres, le Messie, le Christ de Dieu, l'Oint de Dieu; et c'est dire la même chose en divers langages. Car, comme dans la loi ancienne, c'était par l'onction que les rois et les sacrificateurs étaient établis, le Réparateur de notre nature devant être ensemble, et roi du vrai peuple et l'unique sacrificateur du vrai Dieu, il est appelé Oint de Dieu avec un titre de prérogative extraordinaire: d'autant que par la dignité de son onction il devait assembler en un la royauté et le sacerdoce, qui étaient séparés dans le premier peuple. Et n'entendez pas ici, chrétiens, quelque espèce d'onction corporelle: l'onction de notre pontife, c'est la divinité du Dieu-Verbe. Car, de même que la propriété des huiles et des onctions c'est de s'étendre premièrement sur les choses auxquelles elles sont appliquées, et puis de les pénétrer autant qu'elles peuvent, de s'incorporer à elles en quelque façon, et d'y être si intimement attachées, qu'il ne s'en fasse qu'une même substance: ainsi la divinité du Verbe s'unissant à l'humanité de Jésus, elle s'est premièrement répandue sur elle en son tout et en ses parties; elle l'a pénétrée si profondément, qu'elle s'y est effectivement incarnée; de sorte que de l'une et de l'autre il ne s'est fait plus qu'un seul tout en suite de cette union ineffable. C'est pourquoi le Sauveur Jésus est appelé par excellence, Oint et Christ, à cause de cette divine et miraculeuse onction.

Mais revenons au prophète Isaïe. L'Esprit de Dieu est sur moi, à cause que le Seigneur m'a oint. Il m'a envoyé évangéliser les pauvres, remarquez les propres mots de notre Evangile, guérir les cœurs affligés, prêcher la liberté aux captifs, annoncer l'an de pardon du Seigneur, consoler ceux qui pleurent, et changer en joie la tristesse de ceux qui lamentent en Sion: jusqu'ici parle le prophète Isaïe. Et y a-t-il un seul mot dans tout ce discours, où vous ne voyiez clairement le Seigneur Jésus dans les effets de son Evangile? Aussi s'étant trouvé lui-même dans la synagogue où il lut cette prophétie, il montre évidemment qu'elle s'est accomplie en ses jours (*Luc.*, IV, 17). Mais voulez-vous, mes frères, que je vous en fasse voir en un mot l'accomplissement? Allons, allons ensemble sur cette mystérieuse montagne où Jésus commence à ouvrir sa bouche, après s'être contenté jusqu'alors d'ouvrir celles de ses prophètes: *Aperiens os suum dixit* (*Matth.*, V, 1). Allons à cette mystérieuse montagne; entendons-y la première prédication du Messie; voyons-lui faire l'ouverture de son Evangile, et jeter les fondements de la loi nouvelle: c'est là qu'il commence d'évangéliser. C'est pourquoi s'étant souvenu que son ordre portait très-expressément d'évangéliser les pauvres et les misérables, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà expliqué, de leur porter les bonnes nouvelles: dans cet admirable discours il adresse d'abord la parole aux pauvres: O pauvres, que vous êtes heureux! car le royaume céleste vous appartient (*Ibid.*, 3). Quelle consolation aux pauvres, que Jésus si riche par sa nature et si pauvre par sa volonté, leur promette de si grandes richesses! Quelles meilleures nouvelles leur pouvait-il dire? N'est-ce pas s'acquitter de l'office auquel il était destiné par les prophéties, d'évangéliser les pauvres? Ah! que je reconnais ici clairement celui duquel le Psalmiste a dit: *Honorabile nomen eorum coram illo* (*Ps.* LXXI, 14). Leur nom sera en honneur devant lui. Mais il poursuit de la même force. Isaïe, s'il vous en souvient, dit qu'il doit annoncer la consolation à ceux qui pleurent (*Isa.*, LXI, 2). Bienheureux ceux qui pleurent, dit Notre-Seigneur, car ils seront consolés (*Matth.*, V, 5). Isaïe nous apprend que le Messie devait prêcher l'an de pardon du Seigneur (*Isa.*, LXI, 2): c'est ce qui est appelé ailleurs le temps d'indulgence, le temps de miséricorde. Et n'est-ce pas ce que fait le Sauveur Jésus, nous annonçant la miséricorde en ces termes: Bienheureux les miséricordieux, car on leur fera miséricorde (*Matth.*, V, 7)! Isaïe assure qu'il doit annoncer à ceux qui se lamentent en Sion, que leur tristesse sera changée en joie (*Isa.*, LXI, 3). Sion, c'est le lieu du temple de Dieu; c'est la figure de son Eglise. Ceux qui se lamentent en Sion, ce sont ceux qui se plaignent de cet exil, qui éloignés de leur terre natale souffrent ordinairement persécution dans ce triste pèlerinage. Jésus donc pour leur annoncer le changement de leur état misérable en une condition toujours bienheureuse, parle ainsi en ce même lieu: Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux (*Matth.*, V, 10)! C'est ainsi que Notre-Seigneur évangélise les affligés, exécutant ponctuellement les prophéties anciennes.

Pourquoi ne m'écrierai-je pas en ce lieu avec le grave Tertullien, dont j'ai tiré presque toutes les remarques que je viens de faire en son quatrième livre contre Marcion (*N*. 21, *p*. 535); pourquoi, dis-je, ne m'écrierai-je pas avec lui ? *O Christum et in novis veterem !* Oh! que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de son Evangile! Ce qu'il fait est nouveau, parce que personne ne l'avait fait avant lui : ce qu'il fait est ancien, parce qu'il ne fait qu'accomplir les choses que la fidèle antiquité avait attendues. Quel autre a jamais apporté de meilleures nouvelles aux pauvres, que celles que le pauvre Jésus leur a annoncées, quand il leur a prêché sa venue? O pauvres, réjouissez-vous, voici un compagnon qui vous vient; mais un compagnon si grand et si admirable, qu'il vaut mieux être pauvre en sa compagnie, que d'être le maître et le tout-puissant dans les assemblées des mondains. Ne vous étonnez pas si vous êtes le rebut du monde : tel était Jésus-Christ lorsqu'il a paru sur la terre, et a conversé parmi les hommes. Les pauvres, ses bons amis, apprirent les premiers sa venue, parce que c'était pour eux qu'il venait; et il ne voulut être reconnu que par les marques de sa pauvreté. La suite de sa vie n'a pas démenti sa naissance. Plus il s'est avancé dans l'âge, plus il a mis les pauvres dans ses intérêts, qui n'étaient autres que la gloire de Dieu. C'est eux qu'il admet dans sa confidence; c'est à eux qu'il découvre tous ses mystères; c'est eux qui sont choisis pour les ministres de son royaume, et les coadjuteurs de son grand ouvrage. Courage donc, ô pauvres de Jésus-Christ; que toute la terre vous méprise, c'est assez que vous ayez Jésus-Christ pour vous. Vous n'avez point d'accès dans la cour des rois; mais souvenez [-vous] que c'est-là que règne la confusion et le trouble. Courez à Jésus-Christ, ô vous qui êtes oppressés, ô malades, nécessiteux, misérables, généralement qui que vous soyez; vous y trouverez la paix de vos âmes. Ecoutez la voix amoureuse qui vous appelle. Jetez-vous entre ses bras avec confiance, il les a toujours ouverts pour vous recevoir. Seulement souffrez votre pauvreté avec patience : ne murmurez ni contre Dieu ni contre les hommes. Attendez doucement le temps de votre consolation; et souvenez-vous que si le monde vous tourmente, vous servez un Maître qui l'a surmonté, qui n'a pu plaire au monde, et à qui le monde aussi n'a pu plaire. C'est ce qu'annonce aux pauvres le Sauveur Jésus. Dites-moi, en vérité, chrétiens, pouvait-il leur dire de meilleures nouvelles ? Et n'avons-nous pas raison d'assurer que c'est lui véritablement qui est envoyé pour être l'Evangéliste des pauvres?

TROISIÈME POINT.

Ce qui m'étonne, fidèles, c'est que le Sauveur du monde étant tel que nous le venons de dépeindre, on ait été offensé de sa vie. Repassons en peu de mots, je vous prie, sur les choses que nous avons dites, et étonnons-nous, devant Dieu, que l'on ait pu être scandalisé en notre Sauveur. Et premièrement, ses miracles devaient-ils pas faire taire les bouches les plus médisantes ? Une mission si bien attestée devait-elle être jamais contestée (1) ? Encore s'il eût fait des miracles qui n'eussent de rien servi que pour faire éclater son pouvoir, peut-être aurait-on pu dire qu'il y avait de l'ambition dans ces grands ouvrages. Mais je vous ai montré que tous ses miracles ont pris leur naissance dans une tendre compassion de nos maux, et jamais il n'a fait un pas, que pour le bien de ce peuple ingrat. Faisons néanmoins qu'une noire envie ait encore pu se persuader qu'il se servait du don de Dieu pour s'acquérir du crédit, qu'avait-on à dire contre sa simplicité ? L'a-t-on vu à la porte des grands pour mendier leur faveur ? S'est-il intrigué dans les affaires du monde? A-t-il flatté l'ambition et l'arrogance des princes? Au contraire, n'a-t-il pas mené une vie non-seulement commune et privée, mais très-abjecte et très-basse; marchant en toute simplicité, vivant et conversant avec les pauvres, souffrant toujours injustice sans jamais se plaindre ? Il est vrai qu'il était méprisé, mais il ne se souciait point des honneurs ; pauvre, mais il ne demandait point de richesses, bien qu'il n'eût pas seulement un gîte assuré pour reposer sa tête. Pouvait-il s'acquitter plus dignement de sa charge de prédicateur ? Il allait enseignant la parole de vie éternelle que Dieu lui avait mise à la bouche. Il n'enflait pas son discours par de superbes pensées, ou par le faste d'une éloquence mondaine; mais il le remplissait d'une doctrine céleste, de vérités divines, qui donnaient aux âmes une nourriture solide, et allaient jusqu'à la racine de nos maladies. Tantôt il attirait les peuples par la douceur, tantôt il les reprenait sans les épargner, jusqu'à les appeler les enfants du diable (*Joan.* VIII, 44) ; leur prêchant les oracles divins, non point avec les lâches condescendances des scribes et des pharisiens, mais avec empire et autorité, avec une liberté, et une assurance digne des vérités éternelles qu'il nous venait annoncer. Que pouvait-on trouver à dire en une vie si réglée? Ne devait-on pas admirer ce courage également inflexible aux biens et aux maux; cette égalité de mœurs qui le faisait vivre avec tout le monde sans rigueur et sans flatterie, sans lâcheté et sans arrogance ; cette pureté d'intention qui lui faisait toujours regarder les intérêts de son Père ? Et néanmoins, dit-il, il faut que je donne du scandale : et pour faire voir la difficulté qu'il y a de n'être point offensé de sa vie : Heureux celui, dit-il, qui n'est point scandalisé en moi ; *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* (*Matt.* XI, 6) !

O Dieu ! qui ne serait étonné des secrets terribles de la Providence ? C'est ici que je dis, du plus grand sentiment de mon âme, avec le grave Tertullien : *Mihi vindico Christum, mihi defendo Jesum... quodcumque illud corpusculum sit* (*Adv. Marci. lib.* III, *n.* 16

(1) Une mission attestée par des signes si extraordinaires, devait-elle être tant soit peu contredite ?

(*Sept*).

et 17, p. 491) : Cet innocent, contredit par toute la terre, c'est le Jésus-Christ que je cherche : je soutiens que ce Jésus est à moi, je proteste qu'il m'appartient. S'il est déshonoré, s'il est abject, s'il est misérable ; j'ajouterai encore, s'il est le scandale des infidèles, c'est mon Jésus-Christ ; *Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus.* Car, poursuit le même Tertullien, il m'a été promis tel dans les prophéties : *Talis enim habitu et aspectu annuntiabatur.* Je reconnais celui duquel Isaïe a écrit, au chapitre vingt-huitième, que c'est : Une pierre élue, une pierre de salut (*Isai.* XXVIII, 16) pour son peuple ; et au chapitre huitième, que c'est : Une pierre d'achoppement, [que] tous ceux qui s'y heurteront, seront brisés (*Ibid.*, VIII, 14). Je reconnais celui duquel le Psalmiste a chanté : La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre angulaire (*Ps.* CXVII, 21) qui soutient tout le corps de l'édifice. Enfin je reconnais celui duquel Siméon a dit, le tenant entre ses bras dans le Temple : Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et pour un signe auquel on contredira (*Luc.* II, 34) : celui enfin qui a dit de lui-même à l'aveugle qu'il avait éclairé bien plus en son esprit qu'en son corps : Je suis venu en jugement en ce monde, afin que ceux qui ne voient pas, commencent à voir ; et que ceux qui voient, soient aveuglés (*Joan.* IX, 39). Chrétiens, ne tremblez-vous pas à ces paroles de notre Sauveur ? Toutefois j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elles ne sont pas dites pour vous. Tremblez, infidèles ; tremblez, endurcis : c'est vous seuls que Jésus aveugle. Et vous, vrais fidèles de Jésus-Christ, vous qui avez sa crainte en vos cœurs ; ouvrez, ouvrez vos yeux à cette lumière qui n'éblouit que les orgueilleux ; et comprenez avec foi et soumission les profonds conseils du Père éternel, dans l'envoi de son Fils, Jésus-Christ. Pressons ici nos raisonnements, afin de laisser du temps à une brève réflexion sur nos mœurs.

Premièrement, je pourrais vous dire, pour arrêter d'abord une curiosité peu respectueuse, que Dieu, qui modère comme il lui plaît l'ouvrage de notre salut, et qui sait ce qui nous est propre, n'a pas jugé à propos que nous sussions toutes les raisons du mystère. Quand le sage Entrepreneur (1) commence de rebâtir un vieux édifice, l'ignorant spectateur s'imagine qu'il renverse tout. Sa faible imagination ne voit que désordre, ne pouvant supporter un dessein trop fort ; mais quand il a mis la dernière main à l'ouvrage, alors on voit reluire de toutes parts l'art et la conduite de l'ouvrier. Eh ! ne savez-vous pas, chrétiens, que, dans les Écritures divines, tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice, soutenu (*Ephes.*, II, 20) sur le fondement des Apôtres, et sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a posé le fondement de cette nouvelle structure en la vie de Notre-Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien ; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où, toutes choses étant consommées, il sera tout en tous (I *Cor.*, XV, 28), comme dit l'Apôtre ; alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté, ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré ! Par conséquent, ô homme, crois, en attendant que tu voies. Sache que la guérison de tes maladies dépend absolument de la confiance que tu auras en ton médecin : Crois, et tu seras sauvé, nous dit-il (*Luc.*, VIII, 50) : prends, sans examiner, l'infaillible remède qu'il te présente. S'il en réserve le secret pour un temps, dès à présent il t'en abandonne l'usage ; et sa miséricordieuse bonté a tellement disposé toutes choses, qu'y croire, c'est la santé ; le connaître, ce sera la félicité.

Est-il rien de plus convenable ? D'autant plus que ce grand Médecin, qui entreprend de traiter tes plaies, connaissant parfaitement leur malignité et le vice de ta nature, a bien vu qu'il n'y avait rien qui te fût plus propre ni plus nécessaire que l'humilité. O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que, secouant le joug de l'autorité souveraine par laquelle ton âme doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières ; la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est là ta blessure mortelle. Il faut que ces deux facultés soient humiliées, afin qu'elles puissent être guéries. Comme ta volonté s'abaisse par l'obéissance, ton entendement se soumet par la foi. Tu soumets ta volonté à ton Dieu, quand tu embrasses les choses, parce qu'il les veut : tu lui soumets ton entendement, quand tu les crois, parce qu'il les dit. Cette soumission te semble bien grande. Mais un Dieu-homme pour l'amour de nous, un Dieu mort pour l'amour de nous, veut un sacrifice plus entier dans un abaissement plus profond. Car un Dieu-homme et un Dieu mourant, n'est-ce pas un Dieu anéanti, comme dit l'Apôtre (*Philip.*, II, 17) ? Et quel doit être le sacrifice d'un Dieu anéanti pour l'amour de l'homme, sinon l'homme anéanti devant Dieu ? Or, ce ne serait pas faire beaucoup pour lui que de pratiquer les choses aisées, et de croire celles qui sont plausibles ; de sorte que, pour la perfection de ce sacrifice que nous devons offrir au Dieu incarné, il fallait, et faire les choses qui sont pénibles (1), et croire les incroyables. Ainsi nous détruisons devant lui tout ce que nous sommes, afin (2) que tout soit réparé de sa main. C'est pourquoi il était à propos, pour rétablir la raison humaine par l'humilité, que les vérités de Jésus fussent incroyables. Et tout ce qui est incroyable, est choquant : et

(1) Architecte.

(1) Difficiles.
(2) Afin qu'il daigne nous réparer.

tout ce qui est choquant, fait du trouble : de là le scandale des infidèles.

Davantage : la vérité la plus importante qu'il fallait nous faire connaître, était notre faiblesse et notre impuissance, parce qu'en nous montrant clairement combien nous sommes impuissants par nous-mêmes, c'était l'unique moyen de nous faire recourir avec confiance au mérite du Libérateur Jésus-Christ. Or, quand je vois sa doctrine et sa vie si cruellement combattues, voici la réflexion que je fais : D'où vient cette résistance si furieuse que l'on apporte à l'œuvre de notre salut? N'est-ce pas ce que dit saint Paul : L'homme animal ne comprend pas les secrets de Dieu (I *Cor.*, II, 14)? N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : Pourquoi n'entendez-vous pas mes discours? Parce que vous ne pouvez pas entendre mon langage (*Joan.*, VIII, 13) (1). D'où vient qu'ils ne pouvaient pas entendre son langage? C'est qu'ils le voulaient entendre par eux-mêmes; et il leur était impossible. N'entendant pas ce langage, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu : cet étourdissement les animait à la résistance. Plus les vérités étaient hautes, plus leur raison orgueilleuse était étourdie, et plus leur résistance était enflammée. C'est pourquoi je ne m'étonne point si le Fils de Dieu leur prêchant ce qu'il avait vu dans le sein du Père, la résistance, montant à l'extrême, se portât à la dernière fureur. De là vient qu'il leur dit en son Evangile : Vous me voulez tuer méchamment, parce que mon discours ne prend point en vous (*Ibid.*, 37) (2). Superbes, ignorants, que ne recourez-vous à la grâce par l'humilité chrétienne? Et vous, ne reconnaissez-vous pas, chrétiens, que, sans l'assistance de cette grâce, vous n'auriez que de la résistance pour votre Sauveur (3)? Ces perfides ont ouï ses paroles, et ils les ont méprisées : ils ont vu ses miracles, et ils n'ont pas cru : ils ont vu sa vie, et elle leur a été un scandale. Donc il est vrai, ô mon Sauveur Jésus, que si vous ne me parlez puissamment au cœur, si vous ne m'entraînez à vous par vos doux attraits, ni votre vie, quoique très-innocente, ni votre doctrine, quoique très-sainte, ni vos miracles, quoique très-grands, ne dompteront pas mon opiniâtre rébellion. Les uns disent que vous êtes un grand prophète, les autres, que vous êtes un séducteur; les uns s'édifient en vous, les autres se scandalisent de vous. D'où vient cela, ô mon maître, sinon que les uns sont humbles, et que les autres sont orgueilleux; que les uns suivent la nature, et les autres suivent la grâce? Ainsi, vos vérités aveuglent les uns, pour illuminer d'autant plus les autres. Vous êtes une pierre de scandale aux superbes; afin que les humbles ressentent mieux ce que vous faites miséricordieusement en leurs cœurs, et qu'ils louent vos bontés avec une admiration profonde de vos jugements. C'est ici que les bons chrétiens sont incroyablement consolés. Si les vérités évangéliques entraient en nos âmes avec une apparence plausible, nous attribuerions leur victoire à la force de notre raison; et devenant plus superbes, nous deviendrions, par conséquent, plus malades. Mais quand le vrai fidèle comprend la folie et l'extravagance du christianisme, c'est là que la grâce se fait sentir dans la répugnance de la nature; à cause qu'il reconnaît que ce n'est pas la chair qui le gagne, ni les intérêts mondains qui l'engagent, ni la philosophie humaine qui le persuade; mais la puissance divine qui le captive. C'est pourquoi, dans la doctrine de l'Evangile, il a plu à notre grand Dieu qu'il y eût tant de choses étranges, dures, incroyables, extravagantes, selon la sagesse du monde; afin que, la raison humaine étant confondue, la seule grâce de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne.

Mais disons une dernière raison, qui fermera ce discours en nous donnant une instruction importante pour la conduite de notre vie. Certes il est bien vrai, ô Dieu tout-puissant, ce que le bon Siméon a dit de votre Fils bien-aimé, qu'il serait posé comme un signe auquel on contredirait (*Luc.*, II, 34). Toutes ses actions et toutes ses paroles ont été méchamment contredites. Il guérit les paralytiques, les aveugles-nés, et d'autres maladies incurables; et parce qu'il choisit le jour du sabbat pour faire cette bonne œuvre, on dit qu'il viole la loi de Dieu. Il chasse les démons, on dit que c'est au nom de Béelzébuth, prince des démons. On l'appelle un fou, un séducteur, un impie, un démoniaque. Jamais les docteurs de la loi n'approchaient de lui, qu'afin de l'injurier ou de le surprendre. Enfin ils l'ont pendu à la croix; et le Rédempteur d'Israël est devenu le scandale de ces infidèles. Les Gentils ont contredit sa parole par toutes sortes de cruautés qu'ils ont exercées sur ses serviteurs. Ils ont pris ses vérités et son Evangile pour la plus grande folie qui ait jamais paru sur la terre. Bien plus, parmi ceux qui se sont rangés sous sa discipline, combien a-t-il été contredit? Eh! mes frères, quelle indignité! Tous les fondements de notre salut ont été attaqués par des gens qui faisaient profession du christiatisme. Le perfide Arien a nié la divinité de Jésus; l'insensé Marcion a nié son humanité; le Nestorien a divisé les personnes; l'Eutychien a confondu les natures; et sur la personne de Jésus-Christ, toutes les inventions diaboliques se sont tellement épuisées, qu'il est impossible de s'imaginer une

(1) Les sentiments charnels ne peuvent être qu'étourdis par la voix de Dieu. Et n'est-ce pas leur faire entendre très-évidemment qu'il fallait recourir à la grâce? C'est donc une chose impossible que la sagesse mondaine comprenne les vérités du Seigneur; et étant impossible qu'elle les comprenne, c'est une nécessité qu'elle s'y oppose. Et plus les vérités seront hautes, plus la répugnance sera violente. C'est pourquoi ce n'est pas merveille si le Fils de Dieu, etc.

(2) Etant orgueilleux et charnels, ils n'entendaient point son langage : ils voulaient l'entendre par eux-mêmes, et ils ne pouvaient. Comme ils ne l'entendaient pas, ils en étaient nécessairement étourdis. Cet étourdissement les enflammait à la résistance, la résistance s'augmentant toujours, en vint à la dernière fureur. C'est pourquoi le Sauveur leur dit : Méchants, vous voulez me tuer, etc.

(3) Certes je reconnais, ô Sauveur, que, sans l'assistance de cette grâce, je n'aurais que de la résistance pour vos vérités.

erreur qui non-seulement n'ait été soutenue, mais même qui n'ait fait une secte sous le nom du christianisme. Combien d'hérésies se sont élevées contre les vérités de Jésus! Toutes, elles ont heurté contre cette pierre; et sans venir au détail, ayant rompu sans aucun sujet la paix et l'unité chrétienne, ne se sont-elles pas scandalisées de Jésus, auteur de la paix et de la charité fraternelle?

Mais allons encore plus avant. Que les Gentils, que les Juifs, que les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela est supportable; on souffre facilement les injures de ses ennemis. Mais, ô douleur! que les catholiques, que les enfants de sa sainte Eglise, que les vrais sectateurs de sa foi vivent de telle sorte en ce monde, que l'on ne peut nier que Jésus-Christ ne les choque et que son Evangile ne leur soit un scandale: c'est, mes frères, ce qui est déplorable beaucoup plus que je ne puis vous le dire. Quand l'humilité, quand l'intégrité, quand le mépris des honneurs de la terre, bref, quand l'innocence te choque, chrétien, oserais-tu dire que tu n'es pas choqué du Sauveur? Ignores-tu que sa doctrine n'est pas seulement la lumière de nos esprits, mais qu'elle est le modèle de notre vie? Si Jésus est le scandale de ceux qui errent dans la doctrine, parce qu'ils n'écoutent pas Jésus-Christ comme notre infaillible docteur; ne l'est-il pas aussi de ceux qui sont dépravés dans leurs mœurs, puisqu'ils ne veulent pas le connaître comme l'exemplaire de notre vie? Et qui trouverai-je donc dans le monde qui ne soit pas scandalisé en notre Sauveur? Nous aimons les richesses, et Jésus les a méprisées; nous courons après les plaisirs, et Jésus les a condamnés; nous sommes fous du monde, et Jésus l'a surmonté. Et comment pouvons-nous dire que nous aimons Jésus, nous qui n'aimons rien de ce que nous voyons en sa personne, et qui aimons tout ce que nous n'y voyons pas? En vivant de la sorte, peux-tu nier que tu ne sois choqué de Jésus (1)? Tu n'en hais pas le nom, mais la chose t'est un scandale. Oui, Jésus t'est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures. Jésus t'est un scandale, ô usurier, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres, auxquels ton impitoyable avarice arrache tous les jours les entrailles. Jésus t'est un scandale, hypocrite, parce que tu fais servir sa doctrine de couverture à tes mœurs corrompues. Jésus t'est un scandale, ô misérable superstitieux, qui, pour des fantaisies particulières, abandonnes la piété solide et la dévotion essentielle du christianisme, qui est la croix du Seigneur Jésus. Jésus t'est un scandale, à toi qui traites la simplicité de sottise, et la sincère piété de bigoterie; à toi enfin qui, par ta vie déréglée, fais blasphémer son saint nom par ses ennemis. Cela étant ainsi, chrétiens, à qui est-ce que Jésus n'est pas un scandale? Tous cherchent leurs intérêts et non pas ceux de notre Sauveur (*Philip.*, II, 21), disait autrefois l'apôtre saint Paul: O Dieu, que dirait-il, s'il revenait maintenant sur la terre! Voyant la licence qui règne au milieu de nous, y voyant triompher le vice, nous prendrait-il pour des chrétiens, ou plutôt ne nous rangerait-il pas au nombre des infidèles?

Eh! d'où vient, ô Dieu tout-puissant, d'où vient que vous permettez que votre Fils ait tant d'adversaires, et si peu de vrais serviteurs? J'entends votre dessein, ô grand Dieu; vous voulez que, dans cette confusion infinie de ceux qui contredisent notre Sauveur, ceux qui l'honorent sincèrement tiennent cette grâce plus chère; vous voulez que leur foi s'échauffe (1), et leur charité (2) s'évertue parmi les oppositions de tant d'ennemis; et que Jésus retrouve dans le zèle du petit nombre, ce qu'il semble perdre dans la multitude innombrable des ingrats et des dévoyés. Par conséquent, mes frères, augmentons notre zèle pour son service. D'autant plus que nous voyons tous les jours augmenter le nombre de ceux qui blasphèment son Evangile, ou par leurs erreurs, ou par leur mauvaise vie; efforçons-nous d'autant plus à lui plaire, et à étendre la gloire de son saint nom; tâchons de lui rendre l'honneur que ses ennemis lui ravissent. Disons-lui de toute l'affection de nos cœurs: Quoique le Juif enrage, que le Gentil raille, que l'hérétique s'écarte, que le mauvais catholique se joigne au parti de vos ennemis, nous confessons, ô Seigneur Jésus, que vous êtes celui qui devez venir; vous êtes ce grand Sauveur qui nous est promis depuis l'origine du monde; vous êtes le médecin des malades, vous êtes l'évangéliste des pauvres; et en cela que vous paraissez comme le scandale des orgueilleux, vous êtes l'amour des simples, et la consolation des fidèles. Vous êtes celui qui devez venir; nous n'en connaissons point d'autre que vous, nous n'en attendons point d'autre que vous; il n'y a point d'autre nom sous le ciel par lequel nous devions être sauvés (*Act.*, IV, 12). Par conséquent, fidèles, puisque nous n'en attendons point d'autre que lui, mettons notre espérance en lui seul. S'il est vrai que nous n'attendions plus un autre maître que lui pour nous enseigner, observons fidèlement ses préceptes. Si nous n'attendons point un autre pontife qui vienne purger nos iniquités, gardons soigneusement l'innocence. Et d'autant que le même Jésus qui est venu en l'infirmité de la chair, viendra encore une fois glorieux pour juger les vivants et les morts; vivons justement et sobrement en ce monde; attendant la bienheureuse espérance, et la triomphante arrivée de notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ (*Tit.*, II, 12, 13), qui, détruisant la mort pour jamais, nous rendra compagnons de son règne et de sa bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

(1) Ne sommes-nous pas scandalisés du Sauveur?

(1) Soit plus ferme.
(2) Plus ardente.

EXORDE

D'UN SERMON SUR LE MÊME TEXTE,

(Prêché devant des religieuses).

(*Cet exorde est écrit à la suite du discours qu'on vient de lire.*)

Si nous apprenons des Ecritures divines que Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours été l'unique espérance du monde, la consolation et la joie de tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël ; à plus forte raison, chrétiens, devons-nous être persuadés que Jean-Baptiste, son bienheureux précurseur, n'avait point de plus chère occupation (1) que celle d'entretenir son esprit de ce doux objet. C'est pourquoi je me le représente aujourd'hui dans les prisons du cruel Hérode, comme un homme qui n'a de contentement que d'apprendre ce que son Maître fait parmi les hommes, et comme par ses prédications et par ses miracles, il se fait reconnaître à ses vrais fidèles pour le Fils du Dieu tout-puissant. C'est ce qu'il me semble que saint Matthieu nous fait conjecturer en ces mots de notre Evangile : Jean, entendant dans les liens les grandes œuvres de Jésus-Christ, il lui envoie deux de ses disciples pour lui faire cette demande : Etes-vous celui qui devez venir, ou si nous en attendons quelque autre (*Matth.*, XI, 2, 3)? Pour moi, je m'imagine, fidèles, que le fruit qu'il espérait de cette ambassade, c'est que ses disciples lui rapportant la réponse de son bon Maître, il ne doutait nullement que sa parole ne dût être pleine d'une si ineffable douceur ; que seule elle serait capable non-seulement de chasser les maux d'une dure captivité, mais encore d'adoucir les amertumes de cette vie. Chères sœurs, dans cette prison volontaire où vous vous êtes jetées pour l'amour de Dieu, dites-moi, que pourriez-vous faire sans la douce méditation des mystères du Sauveur Jésus? Et n'est-ce pas cette seule pensée qui fait triompher en vos cœurs une sainte joie dans une vie si laborieuse? Oui, certes, il le faut avouer, Dieu a répandu une certaine grâce sur toutes les paroles et sur toutes les actions du Seigneur Jésus ; y penser, c'est la vie éternelle. Oui, son nom est un miel à nos bouches, et une lumière à nos yeux, et une flamme à nos cœurs ; et lorsque, remplis de l'Esprit de Dieu, nous concevons en nos âmes le Sauveur Jésus, nous ressentons une joie à peu près semblable à celle que sentit l'heureuse Marie, lorsque, couverte de la vertu du Très-Haut, elle conçut en ses chastes entrailles le Fils unique du Père éternel, après que l'Ange l'eut saluée par ces célestes paroles : *Ave, Maria*, etc.

(1) Plus douce pensée que d'occuper son esprit en.

SERMON II

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

(Prêché à la cour.)

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustice de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelisantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me !

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet (*Matth.*, XI, 5, 6)!

Jésus-Christ, interrogé dans notre Evangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine : *Tu es qui venturus es?* Etes-vous celui qui devez venir? leur dit, pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits (1) qu'il répand, et les contradictions qu'il endure, les miracles qu'il fait et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat ; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes pour marque de sa divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi, de leur côté, n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême, que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé, en deux mots, les éloges des plus (2) pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, qu'il passait en bienfaisant et guérissant tous les oppressés : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos* (*Act.*, X, 38). Et certes il n'y a rien (3) de plus magnifique et de [plus] digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté ; que de marquer tous ses pas (4) par ses bienfaits ; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants, car c'est tout ravager et tout détruire ; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité, comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels ; et les hommes l'ont traitée aussi comme ils traitent la Divinité, quand ils l'ont payée, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me !*

Voilà, en peu de mots, ce qui nous est proposé dans notre Evangile ; mais, pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mun-

(1) Grâces.
(2) Fameux.
(3) Car qu'y a-t-il.
(4) Toute sa route.

dantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me ! Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés : et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi ! Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses (1) ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Eglise, tant qu'il a été nécessaire pour (2) poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet ce ne sont point seulement des particuliers aveugles, estropiés et lépreux qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous (3) le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort, qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses (4) taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs ; Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité ; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture (5) infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la Divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa Divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre Évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ, prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me !* Heureux celui qui ne sera point scandalisé à mon sujet ! Tous ses miracles nous sont un scandale ; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut : cette hauteur pour nous élever ; cette droiture pour nous conduire ; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur ; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois pour le bien des hommes elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine et en souveraine toute-puissante ; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu-homme, un Dieu anéanti jusqu'à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé ? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus* (*Jerem.*, XXXIV, 5) : Le Seigneur a dit. Et en un autre endroit : Il est ainsi, parce que j'en ai dit la parole : *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus.* Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine ? Dieu a le moyen de se faire entendre ; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert ; il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile ; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le (1) soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres, qui ont été ses prédica-

(1) Miracles.
(2) Appuyer.
(3) L'entendons.
(4) Ordures.
(5) Équité.

(1) Secours.

teurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. Paul traite devant Félix de la justice, de la chasteté, du jugement à venir : *Disputante illo de justitia et castitate et judicio futuro* (*Act.*, XXIV, 25). [Félix tremble], quoique infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? Lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te :* Félix effrayé répondit : C'est assez pour cette heure, retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous manderai. Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris reliquerunt* (*S. August., de vera Rel., t.* I, *p.* 749). Mais ce n'est point par l'art de bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste [et] familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Evangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi (1) lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que (2) s'il n'est pas capable de les entendre, il (3) n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem si percipere non valerent* (*S. August., ibid.*). Ainsi par même moyen Dieu a été honoré, parce que l'on a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans

(1) L'Evangile.
(2) Lors même qu'il ne peut.
(3) Est néanmoins tout prêt.

aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené (1) dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin (*S. August., de Civ. Dei*).

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Eglise. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc, reges* (*Ps.* II, 10) : [Venez], rois, maintenant. Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre (2) : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Evangile, il le fait par honneur et non par besoin; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi, lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Eglise; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme : il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Eglise, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts même ont été émus; un Osius, (3) un Origène, un

(1) Conduit.
(2) Trône.
(3) On doit mettre une grande différence entre ces trois illustres personnages. Tertullien, le premier des trois, après avoir hautement défendu l'Eglise contre les païens, les Juifs et les hérétiques, eut le malheur de s'en séparer, pour embrasser la secte des montanistes. Il forma

Tertullien, tant d'autres qui (1) paraissaient l'appui de l'Eglise, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales ; enfin au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là mêmes qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? Et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Evangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu, qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées (1)? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement : *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant : quæcumque autem naturaliter, tamquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur* (*Jud.*, 10). Hommes deux fois morts, dit le même Apôtre : morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; morts secondement parce qu'ils ont même arraché la foi. *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ* : Arbres infructueux et déracinés, qui ne tiennent plus à l'Eglise par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos dans les choses si sérieuses et si vé-

dans la suite une secte de son nom, et perdit ainsi par un triste effet de son orgueil tout le fruit de ses glorieux travaux. Pour Origène, les sentiments ont été fort partagés sur son sujet : il a eu de grands adversaires, mais il a eu aussi de célèbres défenseurs. Parmi ces derniers, le martyr Pamphile est un des plus distingués. Il écrivit dans sa prison même l'apologie d'Origène en cinq livres, auxquels Eusèbe de Césarée, qui y avait eu part, en ajouta un sixième. D'autres grands personnages, comme saint Denis d'Alexandrie, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, saint Chrysostome et beaucoup d'autres, tant anciens que modernes, se sont déclarés en faveur d'Origène, et en ont parlé très-honorablement. Plusieurs ont tâché d'expliquer en bonne part ce qu'il pouvait y avoir dans ses livres de peu exact. D'autres ont prétendu que les écrits d'Origène avaient été corrompus par les hérétiques, qu'ils y avaient inséré leurs erreurs pour leur donner plus de poids par l'autorité de ce grand homme. Et déjà lui-même se plaignait que, de son temps, les hérétiques ou des personnes mal intentionnées avaient altéré et falsifié ses Ouvrages. On peut encore ajouter que les vérités n'étaient point alors aussi éclaircies qu'elles l'ont été dans la suite. Origène, qui commençait un des premiers à les expliquer, a pu se tromper sur plusieurs points, sans toutefois mériter d'être mis au nombre des hérétiques, parce qu'il était très-disposé à abandonner ses erreurs dès qu'elles lui seraient manifestées par le jugement de l'Eglise. C'est ainsi que saint Cyprien et bien d'autres ont erré sans que l'erreur, dans laquelle ils sont tombés, ait pu nuire à leur salut ; parce qu'ils conservaient toujours la charité dans le cœur, et l'union avec leurs frères. Pourquoi n'en dirait-on pas autant d'Origène? Partout il se montre plein de respect pour la doctrine catholique. Si, dans les autres points, il propose ses pensées, il ne le fait que problématiquement, avec beaucoup de retenue ; en homme humble, modeste, qui cherche sincèrement le vrai, qui ne tient point opiniâtrément à ses idées, qui soumet le tout à l'examen de ses lecteurs. S'il avance des opinions hardies et singulières, combien n'en trouve-t-on pas aussi dans les premiers Pères qui, imbus des principes de la philosophie platonicienne, tâchaient de s'en servir pour expliquer les vérités de la religion? Peut-être Origène a-t-il trop donné à la raison dans ses recherches, et n'a-t-il pas assez réglé ce désir de savoir qui nous est naturel, assez modéré ces empressements d'une curiosité inquiète qui veut tout connaître, tout pénétrer. Mais enfin ce défaut, s'il a été le sien, n'est-il pas couvert par son éminente vertu, et les grands biens qu'il a procurés à l'Eglise par ses travaux? Jamais il n'a cherché à former une secte ; il a toujours témoigné le plus vif attachement à l'unité de l'Eglise, malgré les injustes persécutions que ses envieux lui suscitaient : il a travaillé avec un grand zèle et beaucoup de succès à ramener dans son sein ceux qui s'en éloignaient ; il l'a édifiée par son ardente charité, son détachement, et tous les exemples d'une vie admirable : il est mort dans la communion, après avoir souffert les plus cruels tourments pour le nom de Jésus-Christ, qu'il n'avait cessé de confesser devant les hommes par ses paroles et ses actions. Pourrait-on ensuite ne pas bien espérer pour un homme qui a réuni de si grandes qualités et tant de vertus, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et de révérer dès qu'on le connaît, à la gloire et au bonheur duquel ses fautes mêmes, et les contradictions qu'il a essuyées, semblent devoir conspirer? Quant à Osius, tout ce qu'on peut lui reprocher c'est d'avoir souscrit par faiblesse, sur la fin de sa vie, la seconde formule de Sirmich, dressée par les ariens. Jusque-là, ce grand homme fut regardé comme le plus ferme appui de la foi de Nicée, considéré comme le père des évêques, l'âme des conciles, la gloire de l'Eglise, la terreur des hérétiques, l'objet de la consolation des défenseurs de la vérité. S'il n'eût vécu que cent ans, nul peut-être dans l'Eglise n'eût joui, dans la suite des siècles, d'une si haute réputation de mérite et de sainteté. Mais plus Osius était distingué parmi les évêques catholiques, plus il avait signalé son zèle contre l'erreur, plus les hérétiques firent d'efforts pour le renverser. A leur instigation, l'empereur Constance, sans respect pour son âge, sa dignité, ses vertus, le tint un an entier éloigné de son Eglise, lui fit éprouver, et dans sa personne, et dans celle de ses parents, toute la violence de la persécution la plus déclarée : il en vint jusqu'à le faire battre et déchirer cruellement ; et enfin Osius, le grand Osius, affaibli par tant de mauvais traitements, succomba et consentit à communiquer avec Ursace et Valens, quoiqu'il refusât persévéramment de condamner Athanase. Il avait alors cent ans, il eut la liberté de retourner dans son Eglise, où avant que de mourir il tâcha de réparer sa faute, en déplorant sa faiblesse, et en anathématisant de nouveau l'hérésie arienne. Mais son repentir, quelque sincère qu'il fût, n'a point été capable de rétablir devant les hommes l'éclat de sa gloire ternie par sa chute. Dans un autre, elle eût pu n'être pas si considérable, parce que les suites en eussent été moins funestes, et le scandale moins préjudiciable à l'Eglise ; mais ici plus l'homme est élevé, plus la chute est dangereuse. Et malheureusement celle du grand Osius a été telle, qu'après de si grands services rendus à la vérité, tant de travaux entrepris pour elle, il nous laisse dans une triste incertitude sur son sort éternel, et nous permet seulement d'espérer que sa pénitence lui aura fait trouver grâce auprès du trône de la miséricorde. Dieu a voulu nous prouver par cet exemple déplorable combien sa vérité est indépendante, et a peu besoin pour se soutenir du secours des hommes, quelque grands qu'ils paraissent. *Voyez* sur ces trois personnages, Tillem., *Mém.*, *tom.* III, *p.* 211 *et suiv.*, *p.* 384 *et suiv.*, *tom.* VI, *p.* 395, 418. D. Rem. Ceil., *Hist. des Aut. Ecclés.*, *tom.* II, *p.* 376 *et suiv.*, *p.* 774 *et suiv.*; *tom.* IV, *p.* 526 *et suiv.*; *tom.* V, *p.* 510. *Vie de Tertul. et d'Origène*, par Lamoth. (Thom. Dufoss.) ; Halloix, *De Vit. Orig.*, *Defens. ej. Dogm.*; Oper. Origen., Petr. *edit. Bened.*, *tom.* IV, *part.* II, *pag.* 1 *et seq.*; S. Athanas., *Histor. Arian. ad Monach.*, *tom.* I, *part.* I, *p.* 372.

(1) Semblaient les appuis de la vérité.

(1) Hautes.

nérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job (*Job.*, XII, 1), ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds (1), ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes. Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégués; voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison; concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la (2) cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant; c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus, et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous voulez : *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos* (*Scorp.*, *n.* 1, *p.* 616). Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant, dans mon second point, la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

SECOND POINT.

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi, ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers (1) de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles, et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Evangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches, et dans ses fruits; c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes : c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions

(1) Ce qui est dans vos mains.
(2) Le monde.

(1) Au milieu.

inouïes (1). Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant, après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre (2). Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu : nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie sous la protection de Dieu la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable malgré les injures et les intérêts : là l'aumône, trésor de grâces : là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, à la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur : il en a fait un sacrement de la religion, et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Eglise. En cette sorte il a (3) consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps (4) en faveur de l'accroissement de son peuple, et le divorce qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude : il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme; et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée, que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance (5).

(1) Merveilleuses.
(2) Et elle tâche d'ôter l'épée à l'enfant, même avant qu'il se soit blessé.
(3) Béni la source.
(4) Pour la multiplication.
(5) Alliance.

Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence sans abattre le courage? *Ut non pusillo animo fiant* (*Colos.* III, 21). Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles, et les maîtres sont équitables, et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de (1) leur tenir compte de leurs services fidèles? Maîtres, vous avez un maître au ciel : serviteurs, servez comme à Dieu; car votre récompense vous est assurée (*Ibid.*, IV, 1; III, 24). Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens : *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine Christianorum* (*Apolog. n.* 37, p. 34). Réciproquement, il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main (2) doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous ai promis : la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique, quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés, qui aiment mieux corrompre (3) la loi que de rectifier leur conscience; et comme dit Salvien : Qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice? *Mavult quilibet improbus exsecrari legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia* (*Salv.*, *lib.* IV *adv. Avar.* (*edit. Baluz.*, *p.* 312).

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement

(1) Les récompenser.
(2) Bras.
(3) S'en prendre à.

connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer (1). Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi ; et après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un aussi sage architecte, qu'il a mal posé les fondements? Au contraire, ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé (2) ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse, et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex* (*Hab.*, I, 4). Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral; tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux ; il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un (3) autre sujet (*Lib.* II, *ad Const.* p. 1227, *edit. Bened.*), une aussi grande variété dans la doctrine, que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations différentes : *Tot nunc fides existere, quot voluntates, et tot nobis doctrinas esse, quot mores.*

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paraît impossible, et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in via et leæna in itineribus. Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum* (*Prov.*, XXVI, 13; XXII, 13) : Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route : la lionne me dévorera sur les grands chemins. Le paresseux dit : Il y a un lion dehors : je vais être tué au milieu de la place publique. Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous, qui nous objectez que la loi de l'Evangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous êtes remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces; lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources; qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie; non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur. Car, quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui, non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez, ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : Ah! Dieu pardonne sans fin et sans bornes ; *Misericordiæ ejus non est numerus* (*Orat. Miss. pro gratiar. Act.*). Mais c'est lâcher la bride à la licence que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus.*

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Elevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime : Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous

(1) Ici se trouve le mot *d'exemple* entre deux crochets : l'auteur avait sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple.

(2) Le fondement caché.

(3) Une autre occasion.

dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, Homme-Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois; mais il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous, comme dit le divin Apôtre (*Hebr.*, VII, 25).

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Eglise dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : Tout ce que vous remettrez sera remis; tout ce que vous délierez sera délié (*Matth.*, XVI, 19). Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. Il n'y a qu'un baptême, dit le saint Apôtre, et il ne se répète plus : *Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma* (*Eph.*, IV, 5). Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois : la puissance de l'Eglise n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné (*Jean*, XX, 23). Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée (1). Il y faut donc reconnaître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Ecritures, selon une interprétation, une fontaine scellée, *Fons signatus* (*Cant.*, IV, 22). Vous vous y lavez une fois, on la referme, on la scelle ; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Eglise une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : En ce jour, au jour du Sauveur, en ce jour où la bonté paraîtra au monde, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour la purification du pécheur : *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (*Zach.*, XIII, 1). Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *Fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens :* et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Eglise. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? Eau du baptême, que tu es heureuse, disait autrefois Tertullien, que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une fois ! *Felix aqua quæ semel abluit* (*De Bapt. n.* 25. *p.* 263) ! Qui ne sers point de jouet aux pécheurs ! *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est !* C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes? *Quos diluit inquinat ;* parce que la facilité de se laver, fait qu'ils ne craignent point de salir leur (1) conscience. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port? Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir, pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces.

En vain, nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement; vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt insensés et insensibles, hasardez tout, risquez (2) votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain; quelle fermeté, quel courage ! Mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc* (*Jerem.*, II, 12) : O ciel, ô terre, étonnez-vous d'un si prodigieux égarement! Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent dans les Ecritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdisse-

(1) Et c'est pourquoi nous y comptons.

(1) Ame.
(2) Tout.

ment; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir: vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends-pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveuglé et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute; j'ai bien ouï dire souvent: Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais ô aveuglement inouï! ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir, et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même: Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï; c'est confondre (1) les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez, n'est ni un repentir ni une douleur: vous n'en entendez pas seulement le nom; tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère: et vous avez sujet de craindre que, par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés, ne vous envoie en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition, et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur, que le repentir soit un repentir; c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable, [que je vous souhaite] au nom, etc.

(1) Mêler ensemble.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE (1) DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

(Prêché la veille de cette fête.)

Priviléges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée Conception, non décidée. Extrémité de la faiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea.
Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée (*Cant.*, IV, 7)!

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir

(1) Un concile de Londres de l'an 1328, attribue à saint Anselme l'institution de cette fête; mais il est clair que c'est sur la foi d'écrits qui portaient alors faussement le nom de ce saint archevêque. On est mieux fondé à rapporter, au moins dans nos contrées, l'origine de cette fête à la vision d'un nommé Elpin ou Elsin, abbé de Ramèse en Angleterre, dans l'onzième siècle. Cependant il paraîtrait par l'écrit d'un certain Julien, qui vivait dans le siècle précédent, que cette fête était alors établie en Espagne. Quoi qu'il en soit, la fête de la Conception de la Vierge fit des progrès en Angleterre, sur la vision d'Elsin, et bientôt elle se communiqua de l'Angleterre à la France. Les chanoines de Lyon, sur le fondement de cette vision, l'introduisirent dans leur église. Saint Bernard les en reprit comme d'une nouveauté qui n'était pas tolérable. La lettre qu'il leur écrivit sur ce sujet en 1140 (*Epist.* 174, *Edit. Bened.*, *tom.* I, *p.* 169 *et suiv.*), répond à tout ce qu'on alléguait alors pour l'établissement de cette fête: il fait voir aux chanoines de Lyon que la vision dont ils s'appuyaient, n'avait rien d'assez décisif pour l'autoriser. Et afin de prévenir tout ce qu'on aurait pu dire, il prétend prouver que la conception de la Vierge ne peut être regardée comme sainte, parce qu'elle n'a pas été conçue du Saint-Esprit, mais par un effet de la concupiscence. Or comment, dit le saint, n'y aurait-il pas de péché, là où la concupiscence se trouve? *Aut certe peccatum quo modo non fuit, ubi libido non defuit?* Le saint docteur veut qu'on réserve le privilége d'une conception pure à celui qui devait sanctifier tous les autres, et que celui seul qui pouvait nous purifier du péché, en fût seul exempt: *Ut uni sane servaretur sancti prerogativa conceptus, qui omnes sanctificaret, solusque absque peccato veniens, purgationem faceret peccatorum* (*Lib.* VI, *ep.* 23; *lib.* IX, *ep.* 10; *lib.* III, *de stat. Dom. Dei*). Toute la prérogative qu'il accorde à Marie, c'est une plus grande abondance de grâces, qui a non-seulement sanctifié sa naissance, mais qui a encore préservé sa personne du péché tout le temps de sa vie: *Ego puto, quod et copiosior sanctificationis benedictio in eam descenderit, quæ ipsius non solum sanctificaret ortum, sed et vitam ab omni deinceps peccato custodiret immunem: quod nemini alteri in natis quidem mulierum creditur esse donatum* (*Div. offic. c*, 146; *lib.* VII *de Div. offic. c.* 7). Au reste, saint Bernard soumet le tout au jugement de l'Église romaine; et il reproche aux chanoines de Lyon d'avoir introduit cette fête, sans la consulter et sans attendre sa décision. Il faut avouer que de très-grands hommes ont pensé sur ce sujet comme saint Bernard. Nicolas, moine d'Angleterre, ayant attaqué la lettre du Saint, Pierre de Celle en

de célébrer ses louanges, chrétiens enfants de Marie, vous, que cette Vierge très-pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée, en laquelle l'âme de Marie, cette âme prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste Époux des âmes fidèles. Il est donc bien juste, mes frères, que nous passions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissements et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et tout innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la Mère que Dieu destinait à son Fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Église nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile; disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas ressenti les atteintes du péché commun de notre nature; disons-le, autant que nous le pourrons, avec force; mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignions pas de la modestie. Ainsi les fidèles seront contents; ainsi l'Église sera obéie; nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfants et aux sages règlements de la Mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles qui, pour être persuadées, deman-

prit la défense. Pothon, prêtre et moine de Prum, s'éleva dans le même temps avec autant de force contre cette innovation. Jean Belethe, docteur de Paris, et Durand, évêque de Mende, ne s'y montrèrent pas plus favorables au siècle suivant. Saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, et bien d'autres personnages distingués, n'ont pas pensé d'une autre manière. Saint Thomas décide nettement en beaucoup d'endroits, que tous, excepté Jésus-Christ, ont contracté la tache originelle, et que la Vierge n'a été sanctifiée qu'après sa conception (*Sum.* I, II, *quæst.* 81, *art.* 3, *part.* III, *quæst.* 14, *art.* 3, *ad* 1). Pour qu'elle eût pu être exempte du péché originel, il aurait fallu, selon le saint docteur, que le vice de la nature eût été entièrement corrigé dans ses parents, qu'ils eussent été parfaitement guéris, et que la concupiscence n'eût eu aucune part dans la conception de la Vierge. Or, comme saint Thomas ne croit pas, pour les raisons qu'il en donne, que ces conditions essentielles aient précédé la conception de la Vierge, il conclut qu'elle a été conçue dans le péché originel : *Et ideo sic in statu viæ parentes ejus curati non fuerunt, ut prolem suam sine originali peccato concipere possent : et ideo beata Virgo in peccato originali fuit concepta* (*Distinct.* 3, *in sent. quæst.* 2, *art.* 1). Le saint docteur suit et répète les mêmes principes dans sa Somme, où il soutient que la Vierge a été non préservée, mais purifiée avant sa naissance du péché originel qu'elle avait contracté : *Sed beata Virgo contraxit quidem originale peccatum, sed ab eo fuit mundata antequam ex utero nasceretur* (III *part. quæst.* 27, *art.* 2). Et saint Bonaventure regarde cette opinion comme la plus commune, la plus raisonnable et la plus sûre : *Hic autem modus dicendi communior est, et rationabilior et securior. Communior, inquam, quia omnes fere illud tenent, quod beata Virgo habuerit originale, cum illud appareat ex multiplici ipsius pœnalitate, quam non est dicere ipsam passam esse propter aliorum redemptionem* (*Lib.* III, *in sent. dist.* 3, *quæst.* 2). Il la juge plus sûre, parce qu'elle s'accorde mieux avec les principes de la foi, les règles de la piété : *Securior enim est quia magis consonat fidei pietati, et Sanctorum auctoritati.* Elle s'accorde mieux avec l'autorité des saints docteurs, parce que communément lorsqu'ils traitent de cette matière, ils n'exceptent que Jésus-Christ de la généralité de cette loi, qui déclare tous les hommes pécheurs dans un seul. Et saint Bonaventure atteste n'en avoir trouvé aucun de tous ceux qu'il a entendus, qui dît que la Vierge ait été exemptée du péché originel : *Nullus autem invenitur dixisse de his quos audivimus auribus nostris, Virginem Mariam a peccato originali fuisse immunem* (*Ibid.*). Il pense enfin que le respect dû à Jésus-Christ, à sa qualité de Sauveur, ne doit pas permettre d'exclure Marie de la condition des pécheurs rachetés, de peur qu'en voulant trop étendre l'excellence de la mère, on n'affaiblisse la gloire du Fils : *Ne dum matris excellentia ampliatur, Filii gloria minuatur.* Ces raisons le déterminent à s'en tenir à l'opinion commune de son temps : *Teneamus secundum quod communis opinio tenet, Virginis sanctificationem fuisse post originalis peccati contractionem.* Le saint docteur répond ensuite aux objections, qui renferment la plupart des raisons que Bossuet apporte en faveur du sentiment de l'immaculée conception. Toutefois, malgré tant d'oppositions considérables, la fête de la Conception qui n'était d'abord que particulière à quelques églises, est devenue dans la suite générale pour toute l'Église. Le décret du concile de Bâle, fait dans sa trente-sixième session de l'an 1439, après la retraite du pape Eugène, et de plusieurs des Pères qui le composaient, servit beaucoup à l'affermir et à l'étendre. La bulle de Sixte IV, publiée en 1483, lui donna un nouvel accroissement; et tout ce que ses successeurs firent en faveur de cette fête, contribua à la rendre universelle. Néanmoins on peut dire avec saint Thomas et saint Bonaventure, que l'Église, en preservant cette fête, n'a pas prétendu donner à entendre que la conception de la Vierge fût sainte; mais plutôt qu'ignorant le moment précis de sa sanctification, elle en célèbre la fête au jour de sa conception : *Nec tamen per hoc quod festum Conceptionis celebratur, datur intelligi quod in sua conceptione fuerit sancta, sed quia quo tempore sanctificata fuerit ignoratur, celebratur festum sanctificationis ejus potius quam conceptionis, in die conceptionis ipsius* (*S. Thom.*, *Sum. Tert. Part. quæst.* 27, *art.* 11, *ad* 3). Ou bien il est permis de penser avec saint Bonaventure, que la conception de la Vierge considérée relativement aux grâces dont elle a été suivie, et aux bienfaits qu'elle a procurés aux hommes, ne peut manquer de leur inspirer une sainte joie, et peut être l'objet d'une solennité. *Per hunc modum si quis in die conceptionis ejus solemnisat, attendens magis sanctificationem futuram, quam conceptionem præsentem, non videtur aliquis redargui* (*In sentent. l.* III, *dist.* 1, *quæst.* 1). La conduite que l'Église romaine a tenue à l'égard de l'office destiné pour cette fête, nous montre assez quelle est son intention en la célébrant : elle a supprimé tout ce qui pouvait faire croire que l'immaculée conception fût l'objet déterminé de son culte; et les papes Pie V, Clément VIII et Innocent XI ont retranché de son office jusqu'aux moindres traits capables de favoriser ce sentiment. Bossuet a donc grande raison de dire que l'Église ne nous oblige pas de croire la conception de Marie immaculée, qu'elle n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel, que plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru, et que l'Église non-seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore défend de les condamner. Voyez sur cette question S. Anselm., *Ejus Oper. censur. edit. Bened.*; D. Mabill., *Not. in epist.* 174. S. Bernard., *tom.* I, *p.* lxj, lxij. Baillet, *Vies des Saints*, *tom.* III, VIII, décembre, *p.* 151 *et suiv.*

dent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime, avant même que de les connaître : de telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves ; qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques-unes, l'esprit s'y portera de soi-même, et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la Mère de Dieu ait eu quelque privilége extraordinaire, que son Fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos âmes, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie ; qui ne le croirait, chrétiens ? qui ne donnerait de bon cœur son consentement à une opinion si plausible? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes qui ont ému de grands personnages. Eh bien ! pour satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections ; par ce moyen j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve ; après cela sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage ; sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez ? vous en êtes déjà convaincus; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam, notre premier père, s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion, à laquelle il ne s'attendait pas ; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvait la réduire. Mais ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a, je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités ; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature ; qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps, et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion. C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant, comme toucher au doigt, la cause de notre mal, dit en saint Jean que Ce qui naît de la chaire est chair : *Quod natum est ex carne, caro est* (*Joan.*, III, 6). La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre Maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelles contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est.* Telle est la pensée (1) de Notre-Seigneur ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin (*In Joan. Tract.* XII, *tom.* III, *p.* 383 *et seq.*), celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie ? Il est vrai qu'elle a conçu étant Vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin, l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature, que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. Tous ont péché, dit-il, et tous sont morts en Adam, et tous ont péché en Adam (*Rom.*, V, 12). Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables, non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son Fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force, du moins selon mon pouvoir. Ecoutez maintenant la réponse et suivez attentivement ma pensée, je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes, il faut l'avouer, chrétiens, Marie était perdue tout ainsi que les autres hommes, si le médecin miséricordieux qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, allait gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées ; mais il n'y a point de cours si impétueux que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins, toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche, où reposait le Seigneur tout-puissant. Est il rien de plus naturel que cette in-

(1) Le discours, l[illegible].

fluence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise ? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouaient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avaient vainement irritées ? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source ? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens ? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses ; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi, je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement, que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'Apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie ?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur ! quelle conséquence ! pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre : vous avez à y prendre garde ; cela peut tirer à conséquence ; beaucoup d'autres par cet exemple prétendront la même faveur. Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux, voyez si vous (1) trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaler, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non, ni l'obéissance des patriarches ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance (2) invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs, ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandues (1) dans les différents ordres des prédestinés, n'a rien qui puisse, tant soit peu, approcher de la très-heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre ? Montrez-moi une autre mère de Dieu, une autre vierge féconde ; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge ; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale en faveur (2) d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, qu'ils offensent tous en beaucoup de choses ? *In multis offendimus omnes* (*Jac.*, III, 2). Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie (*De natur. et grat. tom.* X, *p.* 144, 145). Certes, si nous reconnaissions dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons, au contraire, une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée ; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies : si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise : qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu ; que de la communiquer à sa sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon maître, qu'une si téméraire pensée puisse

(1) En trouverez aucun.
(2) Générosité.

(1) Semées.
(2) A la considération.

jamais entrer dans mon âme. Périssent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur. Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilége; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à Notre-Seigneur, vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur (1)? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est certes tout à fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par dessus le commun de ses serviteurs? Que répondrez-vous à une demande qui paraît si juste? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilége de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur était infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y était soumise; mais elle en a été préservée: entendez ce mot, s'il vous plaît. Et, à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avaient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi, nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils; ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la Providence divine; ainsi le Sauveur Jésus qui, selon la doctrine des théologiens, était venu en ce monde, principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui était le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout: le diable par ce péché pénètre jusqu'aux ventres de nos mères, et là, tout impuissants que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là, il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean, comme Jérémie selon le sentiment de quelques docteurs, comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais, il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne peut l'en chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent tombent et périssent devant votre face: *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus* (*Ps.* LXVII). Choisissez du moins une créature que vous sanctifiiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce; qu'il n'y a point de lieu (1) où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté, et digne de la grandeur d'une Mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers frères, que vous en semble? que pensez-vous de cette doctrine? Vous paraît-elle pas bien plausible? Pour moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles; mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps: dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur, et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte Mère: quand donc je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi: Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis, me retournant au Sauveur: bénit enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit violée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que, demeurant en elle, vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère! Mais, ô bénit enfant par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui

(1) Le Sauveur n'aurait-il aucun avantage sur nous? Après l'avoir mis au-dessus, etc.

(1) Qu'il puisse obscurcir par.

anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté; commencez à honorer votre Mère; faites qu'il lui profite d'avoir un fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? Est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie? Non certes; elle est déjà Mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet, non selon la révolution des choses humaines, mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée (1).

Quand Dieu dans son secret conseil a résolu quelque événement, longtemps devant qu'il paraisse, l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple: Un petit enfant nous est né, disait autrefois Isaïe, parlant de Notre-Seigneur, et un fils nous a été donné (*Is.*, IX, 6). Que veut-il dire, mes frères? Jésus-Christ n'était pas né de son temps. Mais ce saint homme considérait qu'il n'en était pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ainsi, ayant pénétré par les lumières (2) d'en haut dans ce grand dessein que le Père éternel méditait d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout à fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très-bien le grave Tertullien, il est bienséant à la nature divine qui ne connaît en soi-même aucune différence de temps, de tenir pour fait tout ce qu'elle ordonne, à cause que chez elle l'éternité fait régner une consistance toujours uniforme: *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (*lib.* III *cont. Marcion.*, *n.* 5, *pag.* 479). Par conséquent, il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge, dès le premier instant de sa vie, était déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Écritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre (3) une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu, dès le commencement, à converser avec les hommes; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel; que c'était lui qui, dès l'Ancien Testament, parlait en forme humaine (1) aux patriarches et aux prophètes. Tertullien con-

(1) Ce raisonnement.
(2) Divines.
(3) Notre nature.

(1) Selon saint Augustin, ce n'était pas proprement le Verbe qui apparaissait aux hommes, qui leur parlait sous une figure humaine, mais plutôt un ange qui se montrait à eux sous des symboles visibles, lequel néanmoins représentait singulièrement la personne de Dieu même. Ainsi lorsqu'il est dit dans la Genèse (*Genes.*, XXXII, 24), que le Seigneur apparut à Jacob et lutta avec lui, il faut l'entendre d'un ange qui portait dans le caractère de la Divinité: *Dominus enim dicitur apparuisse, id est Angelus portans personam Dei* (*S. Aug.*, *tom.* V, *serm.* 5, *p.* 32). Dans le sermon suivant, saint Augustin propose les deux sentiments; il reconnaît que l'un et l'autre n'ont rien de contraire aux principes de la foi: *Utraque sententia fidei sana est* (*Serm.* 6, *pag.* 38, 39). Il les discute ensuite, rapporte les principales raisons sur lesquelles ils sont appuyés, et répond aux différentes objections qu'on peut former sur chacun d'eux. Mais saint Augustin incline beaucoup plus pour ce dernier sentiment. Il pense que nos pères reconnaissaient le Seigneur dans ses anges, comme agissant et parlant en son nom, et qu'ils leur rendaient l'honneur qui lui est dû, parce qu'ils le considéraient comme résidant dans leur personne: *Puto quod melius intelligimus, quia Patres nostri Dominum in Angelis agnoscebant, habitatorem in habitatione intelligebant; non portantibus, sed insidenti gloriam dabant* (*Ibid.*, *pag.* 40). Ce qu'il confirme par le témoignage de l'Apôtre qui dit aux Hébreux, que la loi a été donnée par le ministère des anges: *Qui per Angelos dictus est sermo* (*Hebr.* II): d'où le saint docteur conclut que c'étaient vraiment les anges qui parlaient, quoique Dieu fût révéré dans ses instruments, et qu'il se fît entendre extérieurement aux hommes par le ministère de ceux en qui il habitait: *Commendavit quod ibi Angeli loquebantur; sed Deus in Angelis suis honorabatur, et per Angelos interior habitator audiebatur* (*S. Aug.*, *ibid.*). Les paroles de saint Étienne aux Juifs (*Act.* VII, 30, 38), qui leur dit que ce fut l'ange du Seigneur qui apparut à Moïse, qui le conduisit dans la délivrance du peuple de Dieu, qui lui parlait sur la montagne de Sina, paraissent à saint Augustin très-décisives pour ce sentiment, et très-propres à expliquer ce que dit ailleurs l'Écriture, que le Seigneur apparut. L'obscurité est ici levée, et la clarté du discours de saint Étienne nous empêche de croire que le Seigneur ait apparu par lui-même, puisqu'il nous apprend que ce fut par une créature, c'est-à-dire par un ange: *Illa declaratio, expositio est obscuritatis hujus: ne intelligeres Deum per se ipsum apparuisse, illic tibi expositum est quemadmodum apparuerit Deus per creaturam, Angelum* (*Serm.* 6, *t.* V, *p.* 38). Et s'il est appelé *Seigneur* et *Dieu*, c'est que l'Écriture ne fait point attention à l'ange qui sert de temple à la Divinité, mais seulement à celui qui l'habite: *Quia non attenditur templum Angelus, sed inhabitator Angeli. Ipse enim Angelus templum Dei erat* (*Ibid.*). Or, cela ne doit pas nous surprendre: car si lorsque Dieu daigne habiter dans l'homme et parler par sa bouche, comme il a fait dans les prophètes et dans les apôtres, il est écrit: Le Seigneur a dit; à combien plus forte raison tiendra-t-on le même langage, lorsque Dieu parle par son ange? *Si enim dignatur in homine habitare et loqui, ut quando Propheta loquitur, dicatur, Dixit Deus: quanto magis per Angelum* (*Ibid.*)? Celui qui parle est alors appelé ange, dans les Écritures, pour lui-même, et Seigneur à cause de celui qui réside en sa personne: *Recte dicitur et Angelus propter se ipsum, et Dominus propter habitantem Deum* (*Ibid.*, *serm.* 7, *pag.* 39, 40). Et quand il dit: Je suis celui qui est; c'est celui qui habite qui parle, et non celui qui sert de temple: *Habitatoris vox est, non templi* (*Ibid.*). Saint Augustin confirme cette explication par divers exemples du roi-prophète, qui déclare qu'il écoutera ce que le Seigneur Dieu dira en lui, d'Isaïe qui s'énonce comme l'organe du Seigneur: *Hæc dicit Dominus* (*Psalm.* LXXXIV, 9); de l'Apôtre qui atteste que c'est Jésus-Christ qui parle en lui: *Qui in me loquitur Christus* (I *Cor.*, XIII, 3). Au reste, quoique ces deux sentiments semblent très-opposés l'un à l'autre, il paraît cependant aisé de les concilier. Il suffit, pour cet effet, de reconnaître que les anges représentaient spécialement la personne du Fils de Dieu: *Angelus in persona Domini* (*S. Aug.*, *serm.* 5, *t.* V, *p.* 32); qu'ils étaient comme le trône où résidait la sagesse incréée, et comme le voile sous lequel elle se cachait; qu'ainsi préparant les voies au grand œuvre qu'elle devait un jour opérer, elle

sidère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors : De cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains ; il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; il se plaisait d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devait être dans la plénitude des temps : *Ediscens, jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (*lib.* II *cont. Marcion. n.* 27, *p.* 474). Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne nous point effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme ; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible, pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance.

Tel était le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien, je tire ce raisonnement que je vous supplie de comprendre ; peut-être en serez-vous édifiés. Marie était Mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout à l'heure ? elle l'était selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence, selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si bien cette vérité. Or, c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines ; selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines, parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu dès sa conception la considérait comme telle. Elle l'était, en effet, à son égard. Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités ; elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant et disons : Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, longtemps devant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisait, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents ? Par conséquent, le Fils de Dieu, longtemps avant que d'être homme, aimait Marie comme sa Mère ; il se plaisait dans cette affection : il ne cessait de veiller sur elle ; il détournait de dessus son temple les malédictions des profanes ; il l'embellissait

traçait, par ses instruments, le tableau des mystères qu'elle se proposait d'accomplir en personne : elle instruisait ainsi les hommes d'une manière proportionnée à leur état, et les disposait de loin à voir un jour avec admiration la réalité de ces figures destinées à les élever à des objets plus spirituels.

de ses dons ; il la comblait de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendais tirer de ces savants principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable ; elle établit, à mon avis, puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçu de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante ! Puisse cette tendre dévotion, que vous avez pour la Mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre ! Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie ; elle ne nous oblige pas de la croire immaculée ; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance ; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Eglise, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la briève réflexion qui va fermer ce discours ; du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez ouï, mes frères, les divers raisonnements par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si longtemps que les plus (1) grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet. Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Eglise n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru. L'Eglise non-seulement les souffre dans ce sentiment, encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par là, ô fidèles ! combien nécessaire, combien grande et inévitable est la corrup-

(1) Beaux esprits.

tion de notre nature, puisque l'Eglise hésite si fort à en (1) exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O misère, ô calamité dans laquelle nous sommes plongés! ô abîme de maux infinis! Hélas! petits enfants que nous étions, sans connaissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnés par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement, certes justement; car vos jugements sont très-justes, ô Dieu éternel, roi des siècles, souverain arbitre de l'univers. Eh! qui nous a tirés de cette misère? qui a réconcilié ces rebelles? qui a appelé ces enfants de colère à l'adoption des enfants de Dieu? Le prophète Jonas, du ventre de ce monstre qui l'avait englouti, éleva au ciel la voix de son cœur. Avons-nous crié à vous, ô Seigneur, des cachots de cette prison, ou du creux de ce sépulcre où était ensevelie notre enfance? Mais nous n'y avions ni parole, ni (2) sentiment : seulement la voix (3) de notre péché y criait vengeance; et celle de notre extrême misère criait miséricorde. Vous avez eu pitié de nous; vous avez daigné nous conduire à ce bain d'immortalité, où (4) dépouillant les ordures de notre première nativité, nous avons reçu une (5) nouvelle naissance, non plus de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair; mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Je sais que cette fontaine d'eau vive est ouverte à tous les hommes, auxquels il vous a plu de préparer un remède dans les ondes du saint Baptême. Mais combien en voyons-nous tous les jours à qui une mort trop précipitée ravit pour jamais ce bonheur? Et nous y sommes parvenus? Qu'avions-nous fait à Dieu? D'où vient cette différence? Ce n'est pas de notre mérite : nous étions tous dans la même masse d'iniquité. Est-ce par le (6) mérite de nos parents? Mais combien de parents vertueux, je le dis avec douleur, combien de parents vertueux n'ont pas obtenu cette (7) grâce! Dirai-je? peut-être que l'ordre des causes naturelles m'a été plus favorable qu'aux autres. O ignorance! ô stupidité! Et comment ne regarderiez-vous pas la main puissante qui remue ces causes comme il lui plaît? Ne savez-vous pas qu'elles sont dirigées par une souveraine raison? Serait-ce pas un étrange aveuglement, si nous aimions mieux devoir notre salut à une rencontre fortuite des causes créées, qu'au dessein prémédité de la miséricorde divine? Que dirai-je donc; où me tournerai-je?

Je frémis, chrétiens, je l'avoue, je frémis dans cette discussion. Je ne sais que dire, je n'ai point de raison à vous alléguer. Seulement suis-je très-assuré que quelle que puisse être la cause d'une si étonnante diversité, il est impossible qu'elle ne soit juste. Mais à quoi bon chercher des causes que la Providence divine nous a cachées? N'est-ce pas assez que nous connaissions que si nous sommes parvenus à la grâce du saint baptême, nous ne le devons qu'à la pure bonté de Dieu? Cherche qui voudra des raisons; médite qui voudra dans la recherche des (1) causes de ces secrets jugements; pour moi, je ne reconnais point d'autre cause de mon bonheur que (2) la pure bonté de mon Dieu. Je chanterai à jamais ses miséricordes; tant que je vivrai, je bénirai le nom du Seigneur. C'est tout ce que je sais; c'est tout ce que je désire connaître. Ceux qui en veulent savoir davantage, qu'ils s'adressent à des personnes plus (3) doctes; mais qu'ils prennent bien garde (4) que ce ne soit des présomptueux : *Cui responsio ista displicet, quærat doctiores, sed caveat ne inveniat præsumptores* (*S. Aug.*, *de Spir. et Litt. tom.* X, *p.* 121).

Mais peut-être que le péché originel étant guéri par le saint baptême, il ne nous en demeure aucun reste, et ainsi nous pouvons passer le reste de notre vie (5) dans une entière assurance. Ne le croyez pas, chrétiens, ne le croyez pas. La grâce du saint baptême nous a retirés de la mort éternelle; mais nous sommes encore abattus de mortelles et pernicieuses langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie; vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvements de l'Esprit de Dieu. Misérable homme que je suis, où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux? Blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé de forces par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie? Ai-je jamais eu une bonne pensée, qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir? Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience, qui est un abîme sans

(1) Défendre la sainte Vierge.
(2) Mouvement.
(3) Nous n'avions aucune sorte de voix que celle.
(4) Laissant.
(5) Autre.
(6) Peut-être devons-nous ce bienfait au.
(7) Miséricorde.

(1) Se travaille qui voudra à trouver les.
(2) La miséricorde divine. Grâces vous soint rendues, ô Seigneur, que vos miséricordes soient célébrées ès siècles des siècles.
(3) Savantes.
(4) A ne pas rencontrer.
(5) Vivre.

fond (1), impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudrait s'élever à Dieu, mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent; et, si je ne suis secouru, cette partie impuissante qui (2) semblait vouloir se porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance, elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me semble que je ferai des merveilles, je ne (3) me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution? le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus? Je suis malade à l'extrémité, et ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étais en bonne santé. Je ne sais pas même déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)? Où pourrai-je trouver du secours? où chercherai-je le médecin? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de (4) moi-même; j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera peut-être (5) allégé; il consume son peu de forces par un vain travail que sa faiblesse ne peut plus souffrir (6). Après s'être beaucoup tourmenté à (7) traîner ses membres appesantis avec une extrême (8) contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais : *De vulnere in vulnus :* De blessure en blessure, dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par (9) une main plus puissante, *Infelix ego homo!* Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours?

La philosophie me montre de loin dans de belles boîtes, qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornements de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles, mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux : les prédicateurs de l'Evangile m'annoncent les paroles de vie éternelle : que me profite tout cet appareil? Les philosophes charlatans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée; ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois faible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux? Pour la loi, quoique très-juste et très-sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce. Et ne vois-je pas par expérience que je m'opiniâtre contre les commandements? Lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie; me commander, c'est me retenir. Mon âme est remuante, inquiète, indocile et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se raidit au contraire. Enfin tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignements, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate?

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre, et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades, je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor* (*Jer.*, XVIII, 14.) : Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri. Tous les autres à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire, vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

DEUXIEME SERMON (1)

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses (*Luc.* I, 49).

Ce que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce que

(1) Où moi-même je ne vois rien.
(2) Voudrait, ce semble.
(3) Conçois.
(4) Me guérir.
(5) Un peu.
(6) Supporter.
(7) Soutenir.
(8) Incroyable.
(9) La grace.

(1) Ce sermon convient en plusieurs choses avec le discours précédent. Cependant comme il en contient aussi de nouvelles, nous avons cru devoir le donner en entier plutôt que de le morceler.

les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis longtemps les plus grands esprits; et je ne craindrai pas de vous avouer, que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paraît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs qui se plaisent d'exagérer en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il serait indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie, je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère (1), messieurs, cette sentence terrible du divin Apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Omnes mortui sunt... Omnes peccaverunt.... Ex uno in condemnationem* (II *Cor.*, V, 14; *Rom.*, V, 12, 16) : Tous sont morts : tous sont criminels : tous sont condamnés en Adam : je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connaître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes lettres. Elles nous disent premièrement, qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que, pour y être soumis, il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter? Secondement, elles nous apprennent qu'il y a un venin caché (2) et imperceptible, qui prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin : *Contagium mortis antiquæ* (*Oper. imperf. lib.* I, *tom.* X, *pag.* 950) : La contagion de la mort. Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse du genre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons en troisième lieu, que tous ceux qui (3) respirent cet air malin, contractent (4) nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore (5), qui efface en eux l'image de Dieu, et qui les rend, comme dit saint Paul : Naturellement enfants de colère (*Ephes.*, II, 3). Naturellement ; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'Apôtre, nous est depuis si longtemps passé en nature?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Église ne condamne pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres, par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu, qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc* I, 49) : Le Tout-Puissant a fait en moi de très-grandes choses. Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée : *Qui potens est.* Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait? ah! dit-elle, de grandes choses : *Magna.* Voyez qu'elle se reconnaît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agirait pas, et cette sagesse infinie renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produirait jamais rien au jour? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de

(1) Ecoutons donc avant toutes choses.
(2) Secret.
(3) Sont frappés de.
(4) Attirent.
(5) Défigure.

Marie : *Fecit*; c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points, que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce : et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

PREMIER POINT.

On pourrait douter, chrétiens, si la souveraineté paraît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement, que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue ; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même ? C'est pourquoi Dieu fait des miracles qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de la loi. Maintenant je vous demande, messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue ; s'il ne paraît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connaître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense ?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité (1) reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très-bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus, tous les Juifs sont condamnés à la mort ; voilà le commandement général. L'application particulière ; Esther y sera-t-elle comprise ? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir qui établit les règlements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers, il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds, au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels, que tous les hommes sont condamnés (*Rom.*, V, 16). Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi qui, d'elle-même, s'étend sur tous ; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie était condamnée, ainsi que le reste des hommes ; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du Souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer ; qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du Souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires ; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple ; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu (1), des égards très-particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie ? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre ; voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité.

(1) Paraît.

(1) De regarder les intérêts de sa gloire.

Mais y a-t-il une autre Mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie ? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est toute extraordinaire, ce serait se tromper de chercher ailleurs des priviléges semblables aux siens. Mais (1) d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même, et voici quelle est ma pensée.

Je remarque dans les histoires que, lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion ; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Evangile : *Habenti dabitur* (*Matth.*, XXV, 29) : Qu'il aime à donner à ceux qui possèdent; c'est-à-dire, que selon l'ordre de ses libéralités une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à (2) la sainte Vierge. Si nous reconnaissions, chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes; mais si nous y remarquons au contraire une (3) dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protége sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies ; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise ; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie en troisième lieu, sur ce que la gloire du souverain, c'est-à-dire, de Jésus-Christ même y est visiblement engagée. Je pourrais rapporter ici un beau mot d'un grand roi (*Athalaric*), chez Cassiodore, qui dit : Qu'il y a certaines rencontres où les princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur font honneur : *Lucrantur principes dona sua, et hoc vere thesauris reponimus, quod famæ commodis applicamus* (*Cassiod. Variar.*, *lib.* VIII, *Ep.* XXIII, *tom.* I, *p.* 185, *ed. Ben.*). Si Jésus honore sa Mère, il se fait honneur à lui-même ; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il est lui plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de (1) l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes ; elle règne dans l'âge avancé ; Jésus la détruit par sa grâce; il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie ; il l'efface par son baptême ; elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve ; le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine : elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet? Mon Sauveur, ne le souffrez pas ; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paraisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie ?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, messieurs, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France, c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils, mais elle a cela de particulier, que ce sang est tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat*. Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang ; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun

(1) Où prendrai-je donc les exemples que j'ai promis.
(2) C'est ce qui paraît en.
(3) Exemption.

(1) La renverser.

avec nous que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur qu'elles vont chercher au milieu de l'air; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère pour honorer le lieu dont il est sorti (1).

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé. Et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il (2) renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons; puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantum obsequi ei debeo, sed et adulari* (*Tertull. de Jejun. n.* 13, p. 711). Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non-seulement nous cédions aux commandements qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Eglise qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathèmes pour obliger ses enfants à confesser, que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, chrétiens? *Non tantum obsequi, sed et adulari*. N'est-il pas juste non-seulement que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache, honorons Jésus-Christ en sa sainte mère; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour (1) coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

(1) D'où il est premièrement découlé.
(2) Ramasse.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa Mère; rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée (2), chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque pour en exempter la très-sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Eglise n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais grâces à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur, respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvé favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandements, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle, tu dois à la dispense qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très-sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est :* Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste, qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la sagesse divine de produire la diversité; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque se répandant sur cette matière qui n'était encore qu'à demi formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppait tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a

(1) Contribuer.
(2) Mettons en notre esprit.

autrefois séparé les parties du monde qui n'était qu'une masse informe et confuse; elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre : Quand il a plu à celui qui m'a séparé (*Galat.*, I, 15); c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par cette bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité et qui nous prépare les moyens certains, par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher, dans la seconde homélie qu'il a composée sur la nativité de Notre-Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : Que vous êtes heureuse, mère incomparable, puisque vous recevez la première ce qui a été promis à tous les hommes, et que vous possédez toute seule la joie commune de l'univers! *Per tot sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum*, *et commune mundi gaudium, peculiari munere sola possides.* Que veut dire (1) ce saint évêque? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très-sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin enfant n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés (2) à lui par les anges, et les Gentils par les astres (3). Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils : nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides.*

Qui n'admirerait, chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles : c'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre, pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour, par un beau passage tiré de l'Apôtre : Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin que, vivants et mourants, nous soyons à lui (*Rom.*, XIV, 9). Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste, selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse : c'est ce qui soulage nos infirmités; il a ressenti des douleurs : consolez-vous, chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses; enfin il y a un rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres? Ah! répondrait l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous; il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens; mais la Vierge seule a droit de nous dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier; et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à elle : le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes : mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule : *Peculiari munere sola possides.* Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière, pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de Mère de Dieu, elle est choisie par la sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'était-il pas juste, fidèles, que Jésus, aussi réciproquement, fît quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie! je vous reconnais séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses priviléges.

La sainte Vierge [est] séparée; et dans sa séparation [elle a] quelque chose de com-

(1) Entrons dans la pensée de.

(2) Invités.

(3) Jésus-Christ sera donné à tout le monde, nous le savons bien; mais Marie le recevra la première. Saint Joseph, son fidèle époux, aura quelque part à ce grand secret; mais ce sera seulement plusieurs mois après. Dans les commencements de sa grossesse, Dieu seul sera témoin de son bonheur. Il semble que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, n'est-là que pour elle, et que le trésor commun de tous les hommes est devenu son bien particulier : *[S]ola possides.*

mun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge : l'une comme Sauveur, l'autre comme fils. Comme Sauveur, commune avec tous les hommes, Jésus-Christ est un bien commun; mais sur ce bien commun la Vierge y a un droit particulier : *Peculiari munere sola possides :* Vous le possédez seule, par votre alliance particulière, en qualité de fils. L'alliance avec Jésus-Christ, comme Sauveur, fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres; l'alliance particulière avec Jésus-Christ, comme fils, fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments ; il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur : elle doit être séparée comme les autres ; mais Jésus est son fils ; il y a une alliance particulière : elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des priviléges de son fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse! vous l'avez séparée des autres ; mais ne la confondez pas avec son fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie par grâce; Jésus-Christ de droit, et Marie par privilége et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est :* Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer, direz-vous? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies : faut-il se bannir des sociétés? Faut-il s'exclure de tout commerce? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens. *Corde creditur* (*Rom.*, X, 10) : C'est par le cœur que l'on croit. C'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés; c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit; là il voit des honneurs, là des plaisirs ; l'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui : comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? Je le savais bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? puis-je vous prêcher un autre Evangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ; répandez votre âme devant sa face; pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde; cette grâce qui a séparé la très-sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Ecritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair, a pris aussi toutes nos faiblesses, à l'exception du péché ; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous, a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur, à plus forte raison doit-on croire qu'il a (1) été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très-claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire : car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère (2) que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge par la profu-

(1) Apporté en naissant cette inclination si juste et si sainte.

(2) Il s'ensuit que c'est aussi là

sion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son Fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin, comme elle a un Fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux que l'amour de ce Fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente; car il lui doit servir d'avoir un Fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été dès l'éternité l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit par la bouche de ses prophètes qu'il a le cœur saisi par la compassion; tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parlait ainsi, je ne m'en étonnerais pas, car il était homme; mais que Dieu, avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien; mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse : c'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire, il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée; il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée : tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être; s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparaître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très-bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentiments. Peu à peu il s'accoutume à être homme, et il se plaît d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il sera dans la fin des temps : *Ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (*Lib.* II *cont. Marcion.*, *n.* 27, *p.* 474).

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils, qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance (1) avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *In Deo meo transgrediar murum* (*Ps.* XVII, 32) : Je passerai par-dessus la muraille au nom de mon Dieu? Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas, je passerai par-dessus : *Transgrediar* (2). Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui, étant mon fils, est à moi par un droit tout particulier; de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Ève. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnaissons aussi, chrétiens, que l'amour (3) de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivait et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui, certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non-seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du Nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale et que notre dureté n'en est pas émue; ve-

(1) L'indignation.
(2) *Transiliam*, Hieronymus.
(3) Avec quelle miséricorde son amour.

nons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés? N'est-ce pas lui, au contraire, qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien et que notre ingratitude ne s'en souvient plus; disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime? la vengeance où le plaisir t'emportait. Combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix, mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais? l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce, il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché ; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme ? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers , mais il y était appelé par les cris et par les désirs des prophètes , qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations , on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche ; dans une fête , dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse ; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde ?

Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu , je sais que vous aimez votre père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers ? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre que la charité a été répandue en vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné (*Rom.* V, 5)? Et Dieu vous ferait-il un si beau présent, si, avant que de le faire, il ne vous aimait? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le Psalmiste qui nous y exhorte : Prévenons sa face, dit-il : *Præoccupemus faciem ejus* (*Ps.* XCIV, 2). Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes : la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde; au contraire , c'est elle qui prévient toujours; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que les crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux , Dieu en fera justice devant tout le monde ; et quand même ils seraient cachés , Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur ; venge-les , et il ne les vengera pas ; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione.*

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange , c'est-à-dire confesser la grandeur de Dieu ; mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel, si je le fais servir à la pénitence. Car peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face? Donc , fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confession de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés; descendons-y le flambeau à une main et le glaive à l'autre : le flambeau pour rechercher nos péchés par un sérieux examen; le glaive pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu dont la miséricorde nous a prévenus O Marie! miraculeusement dispensée, singulièrement séparée , miséricordieusement prévenue , secourez nos faiblesses par vos prières ; et obtenez-nous cette grâce que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous (1) poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

(Prêché à la Cour.)

Fondements de la dévotion à la Vierge : sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints : les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme : illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est.
Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (*Luc.* I, 49.)

Dans le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse , et de vous découvrir à fond les (2) utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière; et sans vous ennuyer par un long exorde , je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondements de cette dévotion ; la seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très-sainte Vierge, non-seule-

(1) Menace.
(2) Grandes.

ment dans la fête de sa conception ; mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La Conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine Mère, pour de là l'accompagner persévéramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle, je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentiments convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Evangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des (1) enfants de Dieu est la loi suprême de la chaire; et je vous accorderai sans peine que je pouvais prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de (2) ce royal auditoire. Ecoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge : voyez quel en est le fondement et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

Personne, dit le saint Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ (I *Cor.*, III, 11). Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse (3) fécondité. Elevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas (4) qu'elle soit un simple canal (5) d'une telle grâce, mais un instrument volontaire qui contribue (6) à ce grand ouvrage ; non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père Eternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine (7) ; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas : C'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet Esprit de sainte ferveur qui, étant premièrement survenu en elle, a inondé toute la terre (*Uterus Mariæ, Spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem* (S. *Amb. de Inst. Virg. cap.* XII, *t.* II, *p.* 267). Elle a reçu, dit encore saint Thomas, une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très-intime avec l'Auteur de la grâce, et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces : en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait découler la grâce sur tous les hommes : *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima Auctori gratiæ ; ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* (S. *Th.* III *part.*, *quæst.* 27, *art.* 5, *ad* 1).

Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru par sa charité à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que (1) Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre (2) ne se change plus. Les dons de Dieu sont sans repentance (*Rom.*, XI, 29). Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ : Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance. La vocation c'est le premier pas, la justification fait notre progrès, la persévérance conclut le voyage, et (3) unit dans la patrie, ce qui ne se trouve pas sur la terre, le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir par les Ecritures que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considerez ce miracle ; vous y verrez une image des pecheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles

(1) Fidèles.
(2) Mes auditeurs.
(3) Entremise.
(4) Se servir d'elle comme d'un.
(5) D'où un tel bien découle sur nous.
(6) Il veut qu'elle coopère.
(7) Ne sera pas résolue.

(1) La sagesse divine ayant une fois résolu de.
(2) Ce decret.
(3) Nous assure dans la patrie la couronne et le repos.

maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs ! dans quelle nuit? dans quelles ténèbres? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil, puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même qui vous luit si manifestement dans l'Evangile, n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible. Pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs! quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas et il vous appellait à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu, semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein (*Luc.* I, 44). — C'est Marie, dit saint Ambroise, qui a élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature ; et cet enfant touché de sa voix, avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété. *Levavit* (*Maria*) *Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit...... prius sensu devotionis quam spiritus infusione vitalis animatus* (*De Inst. Virg.*, *cap.* 13, *t.* II, *p.* 267). Et selon le même saint Ambroise, la grâce dont Marie fut remplie était si grande qu'elle ne conservait pas seulement en elle le don de la virginité, mais qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait la marque de l'innocence. *Cujus tanta gratia, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret ; sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret....* (*Ibid.*, *cap.* 7, *p.* 261, 262). C'est à sa voix que l'enfant tressaille dans le sein de sa mère, obéissant avant que d'être engendré. Il n'est pas étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité parfaite, lui que la mère du Sauveur oignit pendant trois mois comme de l'huile de sa présence et du parfum de sa pureté. *Ad vocem Mariæ exsultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento, Domini Mater exercuit.*

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'Evangéliste : Jésus changea l'eau en vin ; ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana, en Galilée ; et il fit paraître sa gloire, et ses disciples crurent en lui (*Joan*., II, 11). Les apôtres étaient déjà appelés, mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que la justification est attribuée à la foi (*Rom.*, IV, 5) ; non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente, la racine de toute grâce (*Conc. trid. sess.* VI, *cap.* 8, *t.* XIV, *p.* 760). Ainsi le texte sacré ne pouvait nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante ; mais il ne pouvait non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle, sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée. Femme, lui dit le Sauveur, qui y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue (*Joan.*, II, 4). Quoique ces paroles paraissent rudes et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se (1) croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Epoux sacré. Elle sait tous les (2) secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité et par une confiance persévérante, ce que la première demande (3) n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle mère à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand (4) l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre ; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostome, l'heure qu'il avait résolue? Jésus, qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande (*In Joan.*, *homil.* 22, *t.* VIII, *p.* 127).

Mais, messieurs, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? Cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère : Que la (5) Vierge incomparable, étant mère de notre chef selon la chair, a dû être selon l'esprit la mère de tous ses membres, en coopérant, par sa charité, à la naissance spirituelle des enfants de Dieu : *Carne* (6) *mater capitis nostri, spi-*

(1) Tient.
(2) Artifices.
(3) Instance.
(4) Encore que Jésus ait dit que son heure n'est pas venue, il avance le temps, dit saint Chrysostome, par la considération de sa sainte Mère, pour l'amour d'elle.
(5) Bienheureuse Marie.
(6) Bossuet, dans ces paroles latines, s'attache plus à rendre la substance du texte de saint Augustin, que les

ritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia (*De S. Virg. tom.* VI, *p.* 343). Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Écritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à (1) la naissance des enfants de Dieu ; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paraissez donc, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin ; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite ; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérants ; et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : Femme, lui dit-il, voilà votre Fils (*Joan.* XIX, 26). Elle est, dit saint Ambroise, confiée à Jean l'Évangéliste, qui ne connaît point le mariage. Aussi, je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de mystères que tous les autres, lui à qui le trésor des secrets célestes était toujours ouvert : ***Eademque postea Joanni Evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum*** (*S. Amb. de Inst. Virg. t.* II, *p.* 262). Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est, par ses pieuses intercessions, la mère des appelés, des justifiés, des persévérants ; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent, réjouissons-nous de sa conception bienheureuse ; le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice (2). Car quelle autre peut parler pour nous plus utilement que cette divine Mère ? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son Fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentiments de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire ; ainsi, elle ne craindra pas d'être refusée. L'amour du Fils (1) parle pour les vœux de la Mère ; la nature elle-même le sollicite en sa faveur : on cède facilement aux prières, quand on est déjà gagné par son amour même : *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat... cito adnuunt qui suo ipsi amore superantur* (*Salv. ep.* 4, *p.* 199, *edit. Baluz.*).

Par conséquent, mes frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue, il affaiblit les sentiments de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse ? Non, mes frères, ils sont enfants de l'Église ; soumis à ses décrets, quoique ignorants de ses maximes ; ne les soumettons pas à nos anathèmes : mais instruisons-les de ses règles. Car quel serait notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques ? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Église. Je vous dirai, chrétiens, en peu de paroles, quel culte nous devons à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux ; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'était rapporté à Dieu, ce serait un acte purement humain, et non un acte de religion ; et nous savons que les saints étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne (2) reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu ; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie (3) : Religion, parce qu'elle nous lie au Dieu tout-puissant : *Religio quod nos religet omnipotenti Deo* (*De Ver. Rel. t.* I, *p.* 788; *de Civit. Dei, lib.* X, *cap.* 3, *t.* VII, *p.* 240). Ainsi, toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il (4) dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres ; et, quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lu-

termes mêmes qui le composent : les voici : *Mater membrorum ejus, quod nos sumus, quia cooperata est charitate ut fideles in Ecclesia nascerentur, quæ illius capitis membra sunt : corpore vero ipsius capitis Mater.*

(1) Faire naître les.

(2) Je veux croire avec vous, messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché, elle, qui, comme dit Pierre Chrysologue, était engagée au Sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit, dès le premier moment de son être : *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humanæ desponsionis arceat et suspendat effectum ; neque auferat ab Joseph Virginem, sed reddat Christo cui est pignorata cum fieret* (*Petr. Chrysol. serm.* 140, *de Annuntiat.*).

Ce morceau se trouve comme un hors d'œuvre dans le manuscrit de l'auteur, à l'endroit auquel la note répond. Il n'a aucune liaison avec ce qui suit ; c'est pourquoi nous nous sommes déterminés à le donner séparément, pour ne point rompre le fil du discours.

(1) Reçoit agréablement les prières d'une mère.

(2) Souffrent.

(3) Cette définition est empruntée de saint Augustin, fondée sur ces paroles : *Ad unum Deum tendentes, et ei uni religantes animas nostras, unde Religio dicta creditur.* Le texte que rapporte Bossuet est ainsi énoncé dans son auteur : *Religet ergo nos. Religio uni omnipotenti Deo* De Ver. Rel. tom. I, p. 788.

(4) Sort.

mière du christianisme, toutefois la vérité paraîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens ne connaissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la Divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre et d'un héritage : le ciel, comme le plus noble et le principal domicile, étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur; comme si la possession du monde pouvait être séparée en lots, et n'était pas solidaire et indivisible; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte, et, au lieu, dit ce saint évêque, qu'un seul homme suffit pour garder la porte d'une maison, les Grecs ont voulu qu'il y eût trois dieux : *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* (*De Civ. Dei, lib.* IV, *c.* 8, *tom.* VII, *p.* 94). A quel dessein, tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, était livré, avant Jésus-Christ, à la puissance des ténèbres; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Evangile. Rendons grâces à Dieu pour son ineffable don : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (II *Cor.*, IX, 15).

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême (ô grâce mal conservée! ô foi violée trop facilement!) et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujettis qu'à Dieu seul (1) dans l'ordre de la religion); mais nous les honorons, dit saint Ambroise, d'un honneur de charité et de société fraternelle (*Lib. de Vid.*, *t.* II, *p.* 200). *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin, et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujettis à ce premier être auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien et au terme unique de tous nos désirs (*De Ver. Relig.*, *t.* I, *p.* 787, *lib.* XXI, *cont. Faust.*, *tom.* VIII, *p.* 347). Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise. Mais, certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable, que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant la lune qui préside à la nuit (*Genes.*, I, 16), comme dit Moïse, par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissions en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion, lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostome, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Eglise catholique, nous aigrissent nous-mêmes contre eux, mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisants, et nous inspirent par la charité un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un Médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimaient que la nature divine était inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêlait pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disaient-ils, se serait souillée; et que, ne voulant pas que des créatures si faibles que nous pussent aborder son trône, elle avait disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appelaient, pour cela, des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés, de sa propre main, à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avait faits dans notre première institution pour converser avec lui; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes; c'est en

(1) Par la religion.

ce nom que nous prions pour tous les fidèles; et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints qui règnent avec Jésus-Christ ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, une doctrine plus utile et plus excellente : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, XII, 31). Les idolâtres adoraient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvait les honorer sans (1) profanation, parce qu'on ne pouvait les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore : tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie (*S. Aug. de Civit. Dei, lib.* VIII, *c.* 17, *tom.* VII, *p.* 206).

Le psalmiste, après avoir témoigné (2) son zèle contre les idoles muettes et insensibles que les païens adoraient, conclut enfin en ces termes : Puissent leur ressembler ceux qui les servent et qui mettent en elles leur confiance : *Similes eis fiant qui faciunt ea* (*Ps.* CXIII, 8). Il voulait dire, messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivants, comme lui, d'une véritable vie. Il faut que nous soyons saints, parce que le Dieu que nous servons est saint (*Levit.*, XI, 44). Il faut que nous soyons miséricordieux, parce que notre Père céleste est miséricordieux (*Luc.*, VI, 36); et que nous pardonnions, comme il nous pardonne. (*Matth.*, VI, 14). [Il fait lever] son soleil sur les bons et sur les mauvais (*Ibid.*, V, 45); nous [devons étendre de même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que nous soyons des adorateurs spirituels, et que nous adorions en esprit, parce que Dieu est Esprit (*Joan.*, V, 24). Enfin nous devons nous rendre parfaits, dit le Fils de Dieu, parce que celui que nous adorons est parfait (*Matth.*, V, 48).

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils sont pleins, ils sont comblés, c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Église dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; et elle déclare son intention par cette belle prière : O Seigneur! donnez-nous la grâce d'imiter ce que nous honorons (*Collect. in die S. Steph.*). Autant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de modèles (*Append. Serm.* CCXXV, *t.* V, *p.* 370). Les solennités des martyrs, dit saint Augustin, sont des exhortations au martyre : les martyrs, dit le même Père, ne se portent pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnaissent quelques-unes de leurs vertus (*Ibid.* CCXCII, *t.* V, *p.* 486). C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez (1) d'être heureusement adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima mea Dominum; et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (*Luc.*, I, 46, 47) : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise : Que l'âme de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu : *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo* (*S. Amb., lib.* II, *in Luc. Evang., cap.* I, *t.* I, *p.* 1290). Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. Sachez, dit le même Père, que toute âme chaste et pudique qui conserve sa pureté et son innocence, conçoit la sagesse éternelle en elle-même, et qu'elle est remplie de Dieu et de sa grâce à l'imitation de Marie : *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis a vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat* (*Ibid.*).

Souffrez, mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui, et que je vous invite, messieurs, et vous principalement, mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais re-

(1) Sacrilége.
(2) Échauffé.

(1) Être enfants de Marie.

marquez que cette Ecriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur; elle ne songeait ni à se faire voir quoique belle, ni à se parer quoique jeune, ni à s'agrandir quoique noble, ni à s'enrichir quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celle dont on voit errer de tous côtés les regards (1) hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. Elle fut donc troublée, dit l'historien sacré, à la parole de l'ange, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation (*Luc.* I, 29). Mais remarquez ces paroles : elle est troublée, et elle pense; elle est toujours sur ses gardes, et la surprise (2) n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. Ainsi sont faites les âmes pudiques; on les voit toujours craintives, jamais assurées; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril même; elles soupçonnent partout des embûches, et craignent moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire (*S. Bern. super Miss. est. Homil.* III, *t.* I, *p.* 747). *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et numquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere... quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum.* [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des piéges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se (3) piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer (4) ce qu'il y a de plus caché? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le (5) demande. On lui propose d'être Mère du Fils du Très-Haut; quelle femme ne serait point touchée d'une fécondité si glorieuse? Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être toujours vierge (*Luc.* I, 34)? Elle est prête à refuser des offres si (6) glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire, et, plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (*Ibid.*, 38). Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance!

Mais admirez (1) sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. Il a, dit-elle, regardé la bassesse de sa servante (*Luc.*, I, 48). Bien loin de se regarder comme la merveille du monde auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Elisabeth; et, plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente; elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute et garde un humble silence. Elle conserve tout en son cœur (*Ibid.*, II, 19). Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles (2) de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité, et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire, sans le secours de la renommée, dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est, messieurs, cette vierge dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte; soyez vous-mêmes son image. Chacun, dit saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie (*De Perf christiani forma, t.* III, *edit.* 1638, *p.* 288). Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les (3) vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits (4) officieux envers la pudeur cachent fidèlement [mesdames] ce qu'elle ne doit pas laisser paraître; si vous plaisez moins, par là, vous plairez à qui il faut plaire; et que le visage, qui doit seul être découvert parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable et comme un voile divin par sa simplicité et la modestie. Marie

(1) Avides.
(2) N'éteint.
(3) Veulent.
(4) Le fond des âmes.
(5) La presse.
(6) Précieuses.

(1) Son humilité.
(2) De leurs faits et de leurs dits.
(3) Pompes.
(4) Soient faits pour couvrir et non pour montrer le corps.

avouera que vous l'honorez quand vous imiterez ses vertus ; elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son Fils ; et vous plairez à son Fils, quand il vous verra semblables à la Mère qu'il a choisie.

Jusqu'ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les faire complices de nos crimes! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux ; car, est-il rien qui le fatigue davantage et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup, et, très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Eternel! tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! Ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires ; ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus! telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples! Oh! que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois (1): La foule m'accable : *Turbæ me comprimunt* (*Luc.*, VIII, 45)! Tous vous pressent : aucun ne vous touche. Cette troupe qui environne vos saints tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels ; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Evangile de celui qui a prononcé que son royaume n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo* (*Joan.*, XVIII, 36).

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer (1) les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquait dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain (2) de tous les jours ; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si faibles, les commodités temporelles ; je n'y résiste pas ; mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande : elle est placée au milieu de l'oraison dominicale (3), au milieu de sept demandes : tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu, nous souhaitons l'avénement de son règne, nous nous conformons à sa volonté ; après, nous demandons humblement la rémission des péchés, la protection divine contre le malin et la délivrance du mal; au milieu, est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'esprit. Encore, ce pain de tous les jours que nous demandons, a-t-il une double signification : il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme, c'est-à-dire l'Eucharistie, qui est le pain véritable des enfants de Dieu, tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment; tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervents pour sa sainte loi, mais plus ardents et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur sou-

(1) C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.*

(1) Ce n'est pas que je veuille dire que nous ne puissions pas employer.
(2) Quotidien.
(3) Et devant et après, tout est plein de dons et de demandes spirituelles.

mise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétiens, vous vous oubliez ; le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez , et non le Dieu véritable, qui doit faire de vous ce qu'il veut? Je sais qu'il est écrit que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent (*Ps*. CXLIV, 17) ; mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu : *Ascensio mentis in Deum* (2. 2. *Quæst*. LXXXIII, *Art*. 1, *ad* 2). Par conséquent, il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourrait supporter cette irrévérence ? Aussi, nous hommes charnels, nous avisons-nous d'un autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère. Nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services ; et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, qui sont entrés, comme dit David, dans les puissances du Seigneur (*Ps*. LXX, 17), dans les intérêts de sa gloire, dans les sentiments de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu ! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens? Ils se font des lois, et ils les suivent; ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes ; dignes certes de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète : Malheur à vous qui cherchez, dans vos dévotions, non ma volonté, mais la vôtre (*Isaï*., LVIII, 3)! C'est pourquoi, dit le Seigneur, je déteste vos observances ; vos oraisons me font mal au cœur ; j'ai peine à les supporter : *Laboravi sustinens* (*Ibid*., I, 13, 14). En effet quelle religion! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées ; mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiété, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave Maria* à la dizaine ; je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise ; je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue et qu'il foule aux pieds, sans scrupule, les plus saints devoirs du christianisme? Etrange illusion dont l'ennemi du genre humain nous fascine ! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé; il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose; détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations; elle nous impétrera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : Faites ce que mon Fils vous ordonnera : *Quodcumque dixerit vobis, facite* (*Joan*., II, 5). J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira ; c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous? quitterai-je donc toutes mes prières jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout à fait à Dieu, et vivrai-je en attendant comme un infidèle? Non, mes frères, à Dieu ne plaise ! Dites toujours vos prières; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites que de vous voir mépriser toute dévotion et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle, vous ordonne des remèdes forts; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus (1) doux. Vous pratiquez les derniers et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres; il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-mêmes ; et vous lui dites que vous quitterez tout régime et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal ; et il vous répond : Ne le faites pas ; prenez toujours ces remèdes qui, du moins, ne vous peuvent nuire et qui, peut-être, soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre

(1) Bénins.

santé. Ainsi je vous dis, mes frères, pratiquez ces dévotions, faites ces prières; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques; elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée et le mépris tout manifeste de Dieu; et c'est pour cela qu'on vous les souffre; mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison et que si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas droitement. Ils mettent leur confiance dans des choses de néant et ils s'amusent à des vanités. La toile qu'ils ont tissue est une toile d'araignée; et pour cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera pas propre à les revêtir et ils ne seront point couverts de leurs œuvres. Car leurs œuvres sont des œuvres inutiles et leurs pensées sont des pensées vaines. Ils marchent dans un chemin de désolation et de ruine : *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet vere : confidunt in nihilo et loquuntur vanitates... Telas araneæ texuerunt... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia... cogitationes eorum cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum* (*Isa.*, LIX, 4, 6, 7).

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Évangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir; leur iniquité sera révélée et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs, et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable; soyez chastes, soyez droits, soyez charitables; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi, suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcumque dixerit facite* (*Joan.*, II, 5) : Faites ce qu'il ordonne et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE.

Prêché à la cour (1).

Endurcissement des pécheurs, leur insensibilité surprenante, effets terribles du péché et de la justice divine sur eux, illusion de leur fausse sécurité; extrémité de leur malheur.

Jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Luc. III, 9.

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connaître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si, pour les éveiller dans cet assoupissement léthargique, nous faisons (1) retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes; cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : Cette vision, disent-ils, chez le prophète Ezéchiel (2) ne sera pas si tôt accomplie : *In dies multos et in tempora longa iste prophetat* (*Ezec.*, XII, 27). Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter et rien n'est capable de les émouvoir (3); parce que le mal du péché qui est si présent, n'est pas sensible et qu'au contraire le mal de l'enfer qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine, qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix, dont le désert même est ému : *Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades :* La voix du Seigneur ébranle le désert; le Seigneur remuera et agitera le désert de Cadès (*Psal.* XXVIII, 7). C'est la voix de saint Jean-Baptiste qui, non content de menacer les pécheurs de la colère qui doit venir, *a ventura ira ;* sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est :* La cognée est déjà mise à la racine des arbres. Mais, mes frères, comme cette voix du grand Précurseur résonnera en vain au dehors si le Saint-Esprit ne parle au dedans; prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Elisabeth; et lui (4) communiqua, dans cette visite une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude par les paroles de l'ange, que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paraître à la cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute son austérité. La cour n'est pas inconnue à cet illustre so-

(1) La seconde partie est imparfaite : l'auteur n'a point assez étendu ses idées sur le papier, ni suffisamment développé les principes qui en font la base. Il aura suppléé en chaire à ce qui nous manque.

(1) Résonner.
(2) Nous même bien loin.
(3) Étonner.
(4) Porta par.

litaire et, s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paraissez donc, divin Précurseur, parlez avec cette vigueur plus que prophétique et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée (1) qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie. *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Pour entendre (2) exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper : le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout à fait l'arbre infructueux; après quoi il ne restera qu'à le jeter dans les flammes : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur* (*Luc.*, III, 9) : Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.

En effet, il est (3) certain qu'avant que la justice de Dieu (4) lance sur nos têtes coupables le dernier (5) trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup par lequel notre cœur a été percé; tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux : le premier, de notre main propre par le crime; le second, de la main de Dieu par sa vengeance; et ces deux corps suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, messieurs, de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours; c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine; secondement, par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine; il sort donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose, pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce : voilà la première plaie; mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup qui nous (1) blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connaissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut, premièrement, chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde ; La cognée est déjà mise à la racine des arbres ; *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.* Mais il faudra lui montrer ensuite que s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt à appuyer la main pour le retrancher tout à fait; afin que s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice. Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous était aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes frères, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent (2) un coup mortel par leurs volontés déréglées; et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal, il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste (*De Civit. Dei*, *lib.* XII, *c.* 3, *t.* VII, *p.* 302). Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois; contraire à l'homme, c'en est une suite; à cause que l'attachant (3) à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître à l'image de Dieu et de porter en son âme

(1) Déjà puissamment appliquée.
(2) Profondément.
(3) Véritable.
(4) Fasse tomber.
(5) Fléau

(1) Accable.
(2) Le coup de la mort.
(3) A lui-même et à ses raisons particulières, qui sortent du fond de ses passions, il le sépare des raisons premières et éternelles, en un mot des raisons divines et souveraines auxquelles, etc.

les traits de sa (1) face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paraît donc, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme ; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice ; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur : c'est-à-dire contraire à Dieu, comme à la règle qu'il combat ; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu comme mauvais, à l'homme comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste que : Celui qui aime l'iniquité se hait soi-même, ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt avec la (2) grâce, les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam* (*Psalm.* X, 6).

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu ; car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants ? Ennemis de Dieu, dit le même saint, par la volonté de lui résister et non par le pouvoir de lui nuire : *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (*De Civ. Dei, lib.* XII, *c.* 3, *t.* VII, *p.* 302). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet ? Comme la terre qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement elle-même de ténèbres : ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée ; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le Roi-prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (*Psalm.* XXXVI, 15) : Que leur épée leur perce le cœur, et que leur arc soit brisé. Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur ; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile ; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu ; et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Evangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui, non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits ; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience ; ou bien poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes ; ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint Prophète.

Mais, mes frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile ; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui (1) trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée et déchire en lui la vertu même. L'impudicité qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence (2) ; d'où il s'ensuit (3) que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux ; plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans ; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme ; plus grand que tous les maux qui (4) attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience ; plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon

(1) Ressemblance.
(2) Droiture.

(1) Renverse.
(2) Et par conséquent plus injuste que les tyrans qui ont fait mourir tant d'innocents, puisqu'il fait mourir en lui la justice même.
(3) Ne doutez donc pas, chrétiens, que ce que j'ai avancé ne soit véritable.
(4) Affectent.

usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux ; malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime (1); malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste et qui [ne] nous laisse [pas même] sujet de nous plaindre.

Après cela, chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même; puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. *Complebo furorem meum in te* : J'assouvirai en vous toute ma fureur. *Et ponam contra te omnes abominationes tuas .... Et abominationes tuæ in medio tui erunt .... Et imponam tibi omnia scelera tua* (*Ezech.*, VII, 3, 4, 8) : Et je vous opposerai à vous-même toutes vos abominations ... Et vos abominations subsisteront au milieu de vous-même ... Et je vous chargerai du poids de tous vos forfaits. Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes; ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes qu'il ordonnera de telle sorte, que ce qui a fait le plaisir de l'homme (2) coupable, deviendra l'instrument d'un Dieu (3) juste *Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur ; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti* (*Enar. in Ps.* VII, *t.* IV, *p.* 37, *n.* 16). Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Ecritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui (4) dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII, 6), et le reste que je ne dis pas. L'ambition [a] ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh ! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste ce (1) peu de douceur par où elles nous (2) séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent ? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous ; trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. *Producam ignem de medio tui qui comedat te* (*Ezech.*, XXVIII, 18) : Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles. Je ne l'enverrai pas de loin contre toi, il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, chrétien, que vous fabriquiez en péchant l'instrument de votre supplice éternel ? cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau; vous avalez des torrents de flammes. Par conséquent, mes frères, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence ! Le coup est (3) lâché; l'enfer n'est pas loin, ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la racine. » Ah ! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice ! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir; il chancelle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus ; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations ; il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance; mais puisqu'il en abuse : Je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté : *Finis venit, venit finis ... Fac conclusionem* (*Ezech.*, VII, 1, 23) : La fin est venue, et il faut conclure. Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire ; je lâcherai le

(1) Une perte infinie avec une faute inexcusable, la ruine totale de notre nature dans l'objet de notre choix, c'est à-dire dans un même mal, et le naufrage et la honte de la liberté de l'homme.
(2) Pécheur.
(3) Vengeur.
(4) Tiennent de la.

(1) Ce petit mélange... par lequel.
(2) Imposent.
(3) Donne.

dernier coup, et coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut, et le jetterai dans la flamme : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur et in ignem mittetur :* Tout arbre qui ne produit pas de fruit, sera coupé et jeté au feu. Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute ; ses exemples [vous entraîneraient avec lui]. Seigneur, donnez-moi de la force ; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

SECOND POINT.

Tel que serait un ennemi implacable qui, nous ayant dépouillés de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister ; tel et encore plus malfaisant est le péché à l'égard de l'homme ; puisque le péché, chrétiens, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable ; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est (1) animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents, et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire ; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette (2) vérité ; pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi ; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier, qu'ils songent à se convertir ; et comme ils ont oublié ses jugements, ils disent dans leur cœur : Dieu m'a oublié et ne prend pas garde à mes crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34). Et au contraire, ils doivent savoir que la justice divine qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : *Virgam vigilantem ego video* (*Jer.*, I, 11) : Je vois une verge qui veille. Et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connaissent pas la propriété ; qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal, et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi : *Non plene bonus, nisi mali æmulus* (*Advers. Marc. lib.* I, *n.* 26, *p.* 450). Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté faible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable ; mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable, en combattant la malice du péché qui lui est contraire : *Et boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat* (*Ibid.*). Par conséquent, chrétiens, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée ; c'est pourquoi l'Ecriture nous le représente comme tout prêt à frapper. Toutes ses flèches sont aiguisées, dit le saint prophète, et tous ses arcs bandés et prêts à tirer : *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti* (*Is.*, V, 28). Ses flèches sont dressées et ses arcs pointés, il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie ; et vous le voyez dans notre Evangile. Non-seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre, et il n'y a rien entre deux ; c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste longtemps. Il sera coupé, dit saint Jean-Baptiste : ***Excidetur***, ou plutôt, comme nous lisons dans l'original, ***Excidi****tur*, dans le temps présent ; on le coupe, on le déracine ; afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas ; [c'est une] vengeance occulte ; [il] livre [le pécheur] aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons, chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu ; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable ; car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche, il faut que Dieu règne ; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. [Disons] un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

Le Seigneur a régné, dit le roi-prophète, que la terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloignées en triomphent d'aise : *Dominus regnavit, exsultet terra, lætentur insulæ multæ* (*Ps.* XCVI, 1). Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume ! Le Seigneur a régné, dit le même prophète, que les peuples frémissent et s'en courroucent, et que la terre en soit ébranlée jusqu'aux fondements : *Dominus regnavit, irascantur populi, qui sedet super Cherubim, moveatur terra* (*Ib.*, XCVIII, 1). Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos* (*Ezech.*, XX, 33) : Je régnerai sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant d'une main puis-

(1) Disposé.

(2) C'est ici qu'il n'est pas croyable combien les pécheurs s'abusent dans l'opinion qu'ils conçoivent de la justice divine. Pendant qu'ils s'endorment, dit l'Ecriture, au milieu des prospérités, et parmi les délais que Dieu leur accorde...

sante et en épuisant sur vous toute ma colère.

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu ; parce que là on (1) pratique ce que Dieu commande ; ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de ceux-là, il fait justice des autres. Pécheur, que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux : ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut ; vous méprisez la loi, et vous n'éprouvez pas la peine ; vous rejetez l'attrait, et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend ; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne, et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, chrétiens, encore une fois, il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous; car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations ! que de menaces terribles ! que de secrets avertissements ! que de nuages de loin ! que de tempêtes de près ! Regardez comme il rebute toutes vos excuses ; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père (*Luc.*, IX, 59, 61) ; tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous. S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plutôt que vous ne pensez, il voudra régner par sa justice ; car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert, et, non-seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même (2) tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets ; que chacun se retire de ses mauvaises voies ; car le règne de Dieu approche : *Appropinquat enim regnum cœlorum* (*Matt.*, III, 2).

Il approche en effet, messieurs, puisque le Fils de Dieu paraîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces ; mais le règne de la justice s'approche et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près, pour en venger les injures (3). La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs ; les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie ; et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu; quand il voit paraître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu à se venger des ingrats ; sa bonté le presse, ses bienfaits le pressent, le dirai-je ? son attente même le presse, car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance qu'une longue attente frustrée.

Ainsi, je vous conjure, mes frères, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe, c'est un dangereux imposteur qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir, considérez votre état présent ; ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte ; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps, n'est qu'une subtile imposture pour vous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours ; partant n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez ; ne regardez pas les jours qu'il vous peut donner, mais ceux qu'il vous peut ôter ; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance, et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, chrétiens, que Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (*Ezech.*, XXX, 11), prolonge souvent le temps de la pénitence ; mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la cour ; chacun attend les moments heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires ; mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager : mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avait mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes ?

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucun relâche : La cognée, dit-il, est à la racine ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu ; faites donc, faites promptement de dignes fruits de pénitence : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (*Luc.*, III, 8). Il faut tâcher, chrétiens, que nous tirions aujourd'hui quelque utilité de ces salutaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux. Vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture ; vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu (*Luc.*, XIII).

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir ; vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations : cette première tendresse d'une conscience

(1) Obéit à ce qu'il ordonne.
(2) Toute la nature.
(3) La justice et la bonté marchent toujours d'un même pas : elle prend la place.

innocente, ah! que vous l'avez endurcie! la pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner; cela ne vous touche plus: les terribles jugements de Dieu qui avaient autrefois tant de force pour vous émouvoir; vous (1) avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir (2) tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs [qu'ils ont laissés toujours les mêmes] : *In peccato vestro moriemini* (*Joan.*, VIII, 21) : Vous mourrez dans votre péché.

[Faire] attention aux choses dites : point tant songer au prédicateur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire? Tant d'heures de grand loisir! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâces! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur et non un Juge! puissiez-vous apprendre, à sa crèche, à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées!

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET (3).

Activité de la justice divine contre le pécheur. Son opposition à la loi de Dieu. Effets qui en résultent contre lui. Ce qu'il doit faire pour éviter les coups de la main vengeresse. Dignes fruits de pénitence, toujours salutaires.

Une voix crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, aplanissez les sentiers de notre Dieu; pour cela, il faut combler toutes les vallées et abattre toutes les montagnes (*Luc.*, III, 4) : c'est-à-dire qu'il faut relever le courage des consciences abattues par le désespoir, et abattre sous la main de Dieu, par la pénitence, les pécheurs superbes et opiniâtres qui s'élèvent contre Dieu, etc.

L'Eglise fera bientôt le premier, lorsqu'elle dira aux pécheurs : *Consolamini, consolamini* (*Isai.*, XL, 1)... *Gaudium magnum... Quia natus est vobis hodie Salvator* (*Luc.*, II, 10, 11) : Consolez-vous, consolez-vous... Je vous annonce le sujet d'une grande joie.... Il vous est né un Sauveur. Mais devant que de relever leur courage, il faut premièrement abattre leur arrogance : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (*Luc.*, III, 9) : Car la cognée est déjà mise à la racine de l'arbre. Pour cela il faut des paroles inspirées d'en haut. *Ave, Maria.*

Deux coups : celui du péché, celui de la justice divine : l'un ôte la vie, l'autre l'espérance; le coup du péché, la vie; le coup de la justice, l'espérance. Chose étrange et incroyable, messieurs! après la perte de la vie, peut-il rester de l'espérance? Oui, parce que Dieu est puissant pour ressusciter les morts, et qu'il peut, dit notre Evangile, faire naître des enfants d'Abraham de ces pierres (*Luc.*, III, 8) insensibles et inanimées; et sa miséricorde infinie lui faisant faire tous les jours de pareils miracles, ceux qui ont perdu la vie de la grâce, n'ont pas néanmoins perdu l'espérance, etc.

Faut traiter le second point, et dire par quel degrés Dieu abat l'appui et le fondement de cette espérance mal fondée. Ce coup n'est pas toujours sensible. Il dessèche l'arbre et la racine en retirant ses inspirations.

Ainsi je ne m'étonne pas si les pécheurs convertis regardent l'état d'où ils sont sortis avec une telle frayeur, et ne se sentent pas moins obligés à Dieu que s'il les avait tirés de l'enfer. *Posuerunt me in lacu inferiori* (*Psalm.* LXXXVII, 6) ; Ils m'ont mis dans une fosse profonde. *Eruisti animam meam ex inferno inferiori* (*Psalm.* LXXXV, 12) : Vous avez retiré mon âme de l'enfer le plus profond. Deux choses font l'enfer : la peine du damné, séparation éternelle d'avec Jésus-Christ. *Nescio vos* (*Matt.* XXV, 12) : Je ne vous connais pas. A la sainte table : il ne nous connaît plus. Elle est éternelle de sa nature. Le feu, la peine du sens; il n'est pas encore allumé, mais nous en avons en nous le principe. En effet, d'où pensez-vous, chrétiens, que Dieu fera sortir [ce feu? du sein même du pécheur].

Le moment que Dieu a marqué pour donner ce coup irrémédiable qui enverra les pécheurs au feu éternel, par une juste disposition de sa providence, ne leur doit pas être connu; c'est un secret que Dieu se réserve et qu'il nous cache soigneusement, afin que nous soyons toujours en action, et que jamais nous ne cessions de veiller sur nous. Néanmoins le pécheur s'endort dans les longs délais qu'il lui donne, l'attendant à la pénitence; et pendant qu'il dort à son aise au milieu des prospérités temporelles, il s'imagine que Dieu dort aussi : Il dit dans son cœur : Dieu l'a oublié; il ne prend pas garde à mes crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34); et parce qu'il ne songe pas à se convertir et que Dieu ne lui fait pas sentir sa fureur, il croit que Dieu ne songe pas à le punir. Pour lui ôter de l'esprit cette opinion (1) dangereuse, tâchons aujourd'hui de lui faire entendre une vérité chrétienne qui nous est représentée dans notre Evangile, et que je vous prie de comprendre : c'est que la justice divine qui semble dormir, qui semble oublier les pécheurs, les laissant prospérer longtemps en ce monde, est toujours en armes contre eux, toujours en action, toujours vigilante, toujours prête à donner le coup qui les coupera par la racine, pour ne leur laisser aucune ressource.

Mais afin de bien comprendre cette vérité, il est nécessaire, messieurs, de vous expliquer plus profondément ce que j'ai déjà

(1) Vous êtes affermi contre l'appréhension que vous donnait ce tonnerre.

(2) Profondément.

(3) Ces Fragments nous paraissent avoir été composés par l'auteur, pour être adaptés au sermon précédent, qu'il aura voulu prêcher dans quelque autre occasion avec certains changements et des additions.

(1) Pernicieuse.

touché en peu de paroles touchant la contrariété infinie qui est entre le pécheur et la justice de Dieu. Je suivrai encore le grand Augustin, et les ouvertures admirables qu'il nous a données pour l'éclaircissement de cette matière en son Epître quarante-neuvième (*Epist.* 102, *Ed. Bened. t.* II, *p.* 273). Il remarque donc en ce lieu qu'il y a cette opposition entre le pécheur et la loi que, comme le pécheur détruit la loi autant qu'il le peut, la loi réciproquement détruit le pécheur; tellement qu'il y a entre eux une inimitié qui jamais ne peut être réconciliée; et quoique cette vérité soit très-claire, vous serez néanmoins bien aises, messieurs, d'entendre une belle raison, par laquelle saint Augustin l'a prouvée. Elle tombera sans difficulté dans l'intelligence de tout le monde, parce qu'elle est établie sur le principe le plus connu de l'équité naturelle : Ne fais pas ce que tu ne veux pas qu'on te fasse : *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (*Luc.* VII, 2) : On se servira envers toi de la même mesure dont tu te seras servi. Pécheur, qu'as-tu voulu faire à la loi de Dieu? N'as-tu pas voulu la détruire et anéantir son pouvoir? Oui, certainement, chrétiens. Les hommes qui ne veulent pas être justes souhaitent qu'il n'y ait point de vérité, et par conséquent point de loi qui condamne les injustes : *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnentur injusti* (*S. Aug.*, *Tract.* XC, *in Joan.*, *t.* III, *p.* 721).

Et c'est pour cela, chrétiens, que Moïse descendant de la montagne, entendant les cris des Israélites qui adoraient le veau d'or, laisse tomber les tables sacrées où la loi était écrite et les brise : *Vidit vitulum et choros, et projecit tabulas et fregit eas* (*Exod.*, XXXII, 19). Il vit le veau et les danses, et il jeta les tables et les brisa. Et cela, pour quelle raison? si ce n'est pour représenter ce que le peuple faisait alors. Ah! ce peuple ne mérite point d'avoir de loi, puisqu'il la détruit entière en ce moment qu'on la lui porte de la part de Dieu. Qu'a fait cette loi pour être brisée? Détruisez les pécheurs, faites-les mourir. Il le fera en son temps, mais en attendant, il nous montre ce que nous faisons à la loi.

C'est pourquoi il brise les tables où le doigt de Dieu était imprimé; et remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que le peuple ne pèche que contre l'article qui défendait d'adorer les idoles : *Non facies tibi sculptile* (*Exod.*, XX, 4) : Vous ne vous ferez point d'image taillée au ciseau. Mais qui pèche en un seul article, il détruit autant qu'il peut la loi tout entière. C'est pourquoi il laisse tomber et il casse ensemble toutes les deux tables, pour nous faire entendre, mes frères, que par une seule transgression toute la loi divine est anéantie. Mais comme les pécheurs détruisent la loi, il est juste aussi qu'elle les détruise; il est juste qu'ils soient mesurés selon leur propre mesure, et qu'ils souffrent justement ce qu'ils ont voulu faire injustement; car si cette règle de justice doit être observée entre les hommes, de ne faire que ce que nous voulons qu'on nous fasse, combien plus de l'homme avec Dieu et avec sa loi éternelle? Et c'est pourquoi, dans l'histoire que j'ai racontée, le même Moïse qui brisa la loi, fit aussi briser le veau d'or, et mettre à mort tous les idolâtres dont l'on fit un sanglant carnage; nous montrant par le premier ce que le pécheur veut faire à la loi, qui est de l'anéantir et de la rompre effectivement, et nous faisant voir par le second ce que fait la loi au pécheur, qui est de le perdre et le mettre en pièces. Ainsi, dit saint Augustin, ce que le pécheur a fait à la loi à laquelle il ne laisse point de place en sa vie, la loi, de son côté, le fait au pécheur en lui ôtant la vie à lui-même : *Quod peccator facit legi quam de sua vita abstulit, hoc ei facit lex ut auferat eum de hominum vita quam regit* (*Epist.* 102, *t.* II, *p.* 282) (1).

Voilà donc une éternelle opposition entre le pécheur et la loi de Dieu, c'est-à-dire, par conséquent, entre le pécheur et la justice divine. De là vient que la justice divine nous est représentée, dans les Écritures, toujours armée contre le pécheur. Toutes ses flèches sont aiguisées, nous dit le prophète, tous ses arcs sont bandés et prêts à tirer : *Sagittæ ejus acutæ et omnes arcus ejus extenti* (*Isa.*, V, 28) : Que s'il retarde par miséricorde à venger les crimes, sa justice cependant souffre violence. Cela m'est à charge, dit-il, et j'ai peine à le supporter : *Facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens* (*Isai.*, I, 14). Mais pourquoi rechercher ailleurs ce que je trouve si clairement dans mon Evangile? Que ne puis-je vous représenter et vous faire appréhender vivement le tranchant épouvantable de cette cognée appliquée à la racine de l'arbre? A toute heure, à tous moments, elle veut frapper, parce qu'il n'y a heure, il n'y a moment où la justice divine irritée ne s'anime elle-même contre les pécheurs. Il est vrai qu'elle retarde à frapper, mais c'est que la miséricorde arrête son bras. Elle tâche toujours de gagner le temps, elle pousse d'un moment à l'autre, nous attendant à la pénitence. Pécheurs, ne sentez-vous pas quelquefois le tranchant de cette justice appliqué sur vous; lorsque votre conscience vous trouble, qu'elle vous inquiète, qu'elle vous effraie, qu'elle vous réveille en sursaut, remplissant votre esprit des idées funestes de la peine qui vous suit de près? C'est que la justice divine commence à frapper votre conscience criminelle; elle crie, elle vous demande secours, elle se trouble, elle est étonnée. Mais, ô Dieu! quel sera son étonnement, lorsque la justice divine laissera aller tout à fait la main! Que si elle demeure insensible, si elle ne s'aperçoit pas du coup qui la frappe, ah! c'est qu'il a déjà donné bien avant, que l'esprit de vie ne coule plus, et de là vient que le sentiment

(1) Bossuet ne donne ici que la substance du texte de saint Augustin, conçu en ces termes : *Quod feceris patieris; non ut si stuprum fecerit, stuprum patiatur; sed quod peccato isto fecit legi, hoc ei lex faciat, id est quia legem talia prohibentem de sua vita abstulit, auferat eum etiam ipsa lex de hominum vita quam regit.*

est tout offusqué. Mais soit que vous sentiez ce tranchant, soit que vous ne sentiez pas le coup qu'il vous donne, il touche, il presse déjà la racine, et il n'y a rien entre deux.

O pécheur, ne trembles-tu pas sous cette main terrible de Dieu, qui non-seulement est levée, mais déjà appesantie sur ta tête : *Jam enim securis ad radicem arboris posita est :* La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre. Elle ne s'approche pas pour ébranler l'arbre, ni pour en faire tomber les fruits ni les feuilles ; plaisirs, richesses, les biens de fortune, biens externes qui ne tiennent pas à notre personne : il ne faut pas un si grand effort, il ne faut pas [toucher] la racine, il ne faut que secouer l'arbre. Elle n'en veut pas même aux branches, à la santé, à la vie du corps ; elle le fait quelquefois, mais ce n'est pas là maintenant où elle touche. Elle est à la racine, dit saint Chrysostome : *Apposita est ad radicem.* Il n'y a plus rien entre deux ; et après ce dernier coup qui nous menace à toute heure, il n'y a plus que le feu pour nous, et encore un feu éternel. Représentez-vous, chrétiens, un homme à qui son ennemi a ôté les armes, qui le presse l'épée sur la gorge, demande la vie, demande pardon ; il commence à appuyer de la pointe sur la poitrine, à l'endroit du cœur. C'est ce que Dieu fait, dans notre Evangile ; il n'enfonce pas encore le coup, ce sont les mots de saint Chrysostome, mais aussi ne retiret-il pas encore la main. Il ne la retire pas, de peur que tu ne te relâches et ne t'enfles, et il n'avance pas tout à fait, de peur que tu ne périsses. En cet état il te dit, dans notre Evangile : Ou résous-toi bientôt à la mort, ou demande promptement pardon : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur :* Tout arbre qui ne fait point de fruit sera coupé. Ne désespère pas, ô pécheur! il n'a pas encore frappé; tremble néanmoins, car il est tout prêt, et le coup sera sans remède. Peut-être va-t-il frapper dans ce moment même ; peut-être sera-ce la dernière fois qu'il te pressera à la pénitence.

Mais je suis en bonne santé ; épargne-t-il la jeunesse? épargne-t-il la naissance? épargne-t-il la modération, qui semble un des plus puissants appuis de la vie? Mais en un moment il renverse tout. Et puis quand il te voudrait prolonger la vie, il sait bien nous frapper d'une autre manière. Peut-être qu'il ne laissera pas de frapper en retirant pour jamais les dons de sa grâce. S'il les retire, arraché ou desséché, c'est la même chose ; le coup est donné, la racine est coupée, l'espérance est morte. Que tardons-nous donc, malheureux, à lui donner les fruits qu'il demande? Et quoi! si vite, si promptement, et si près du coup de la mort ! Oui, mes frères, en ce moment même faites germer ces fruits salutaires ; ces fruits peuvent croître en toute saison, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir. Nathan menace David de la part de Dieu ; voilà la cognée à la racine. En même temps, sans aucun délai : J'ai péché, dit-il au Seigneur. Voilà le fruit de la pénitence ; et au même instant qu'il paraît, le tranchant de la cognée se retire : *Dominus transtulit peccatum, tuum* (II *Reg.* XII, 13). Le Seigneur a transféré votre péché. Ne demande donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux. Il suffit de vouloir, dit saint Chrysostome (*Homil.* 11, *in Matth.*, *t.* VII, *p.* 152, 153), et aussitôt le germe de ce fruit paraît, et la cognée se retirera sitôt qu'elle verra paraître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoignera de la vie. Ah! s'il est ainsi, chrétiens, malheureux et mille fois malheureux celui qui sortira de ce lieu sacré sans donner à Dieu quelque fruit! Si vous ne pouvez lui donner une entière conversion, une repentance parfaite, ah! donnez-lui du moins quelques larmes pour déplorer votre aveuglement. Ah! si vous ne pouvez lui donner des larmes, ah! laissez du moins aller un soupir qui témoigne le désir de vous reconnaître ; et si la dureté de vos cœurs ne vous permet pas un soupir, battez-vous du moins la poitrine, jetez du moins un regard à Dieu pour le prier de fléchir votre obstination ; donnez quelque aumône à cette intention, et pour obtenir cette grâce. Ce n'est pas moi, mes frères, qui vous le conseille, c'est la voix du divin Précurseur qui vous y exhorte dans notre Evangile. C'est lui qui excite aujourd'hui les peuples à faire des fruits de pénitence. C'est lui qui, pour les presser vivement, leur représente la cognée terrible de la vengeance divine toute prête à décharger le dernier coup, s'ils ne produisent bientôt ces bons fruits. Là-dessus le peuple : *Quid faciemus* (*Luc.*, III, 10, 11)? Quel fruit produirons-nous? *Qui habet duas tunicas, det non habenti, et qui habet escas, similiter faciat :* Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger en agisse de même. C'est pour cette maison qu'il parlait. Vous dirai-je la honte de l'Eglise? non, ces pauvres catholiques n'ont pas d'habit, ils n'ont pas de nourriture. Ne dites pas : Je l'ignorais. Je vous le déclare ; ne croyez pas que nous inventions. Ce n'est pas ici un théâtre où nous puissions inventer à plaisir des sujets propres à émouvoir et à exciter les passions. Que de profusions dans les tables! que de vanités sur les habits! que de somptuosité dans les meubles! Mais quelle rage et quelle fureur dans le jeu ! Le désespoir [de ces infortunés est la suite de tant de désordres]. Nous rendrons compte de ces âmes.

Quand il lâchera le dernier coup, etc. Moment que Dieu a réservé à sa puissance. Le dernier coup après les grandes miséricordes, après l'abondante effusion, [après l'] épanchement des grandes grâces. Preuve par notre Evangile : *Jam enim securis* (IV *Reg.*, X, 32) : Déjà la cognée. Le Seigneur avait commencé à s'ennuyer : *Cœpit Dominus tædere.* Dégoût [de Dieu,] quand on passe si facilement du crime à la pénitence, et de la

pénitence au crime. Déjà, depuis la venue du Sauveur. Dieu s'était irrité contre son peuple qui avait méprisé les prophètes : Ils ont, dit-il, appesanti leurs oreilles, ils ont endurci leur cœur comme un diamant, pour ne point écouter les paroles que je leur ai envoyées en la main de mes serviteurs les prophètes ; et il s'est élevé une grande indignation, une commotion violente dans le cœur du Seigneur Dieu des armées : *Et facta est indignatio magna a Domino exercituum* (*Zach.*, VII, 11, 12). Pour venger le mépris de ses saints prophètes, Dieu a secoué la nation judaïque comme un grand arbre, il en a fait tomber les fruits et les feuilles, la gloire de ce peuple, la couronne et le sceptre de ses rois entre les mains des rois d'Assyrie. Il jette les sceptres comme un roseau : quand il lui plaît, un roseau est un sceptre et un sceptre est un roseau. Il a frappé les branches, les tribus; une partie au delà du fleuve, une autre en quelque partie de l'empire des Assyriens : cependant encore une souche en Israël, encore une racine en Jacob. Le temple, les sacrifices, le conseil de la nation, l'autorité des pontifes, enfin une forme d'empire, de république. Jésus est venu, Jésus a prêché, etc. *Jam securis ad radicem* : L'arbre a été coupé par le pied, ou plutôt déraciné tout à fait.

Tite vient bientôt après Jésus-Christ : le vengeur suit de près le Sauveur. Ils n'ont pas connu le temps de leur visite : Dieu les visite à main armée. L'aigle romaine vient fondre sur eux et les enlever, malgré les forteresses dans lesquelles ils avaient mis leur confiance. Tite se reconnaît l'instrument de la vengeance de Dieu. Sans savoir le crime, il reconnaît la vengeance ; tant le caractère de la main de Dieu paraissait de toutes parts. Tite, dit Apollonius de Tyane, en prenant Jérusalem, avait rempli de cadavres tous les lieux d'alentour. Les peuples voisins voulurent le couronner en considération de sa victoire. Mais il leur répondit qu'il était indigne de cet honneur; qu'on ne devait point lui attribuer les œuvres extraordinaires qui venaient de s'opérer ; qu'il n'avait fait que prêter ses mains à Dieu, qui exerçait manifestement sa colère contre les Juifs : *Interea Titus, captis Hierosolymis, omnia circum loca cadaveribus compleverat. Finitimæ autem gentes ob victoriam coronare ipsum voluerant. Ille vero tali honore indignum se esse respondit : non enim se esse talium operum auctorem, sed Deo iracundiam contra Judæos demonstranti, suas manus præbuisse* (*Philost.*, *Apol. Tyan. Vita*, *l.* VI, *c.* 14, *p.* 304, 305, *Ed. Morel.*) (1).

Le temple renversé, le sacrifice aboli, toute la nation dispersée, le jouet et la dérision de tous les peuples du monde : *Omnia in figura contingebant illis* (I *Cor.*, X, 11) : Tout leur arrivait en figure. Ce peuple dans ses bénédictions, figure de nos grâces ; dans ses malédictions, figure de la vengeance que Dieu exerce sur nous, etc. Le baptême, la pénitence ; le pain des anges, viande céleste. Dieu s'approche de l'arbre, non pour faire tomber les fruits et les feuilles. Il n'en veut ni à votre bien, ni à vos fortunes. Il ne faut pas la cognée, il ne faut pas la racine. Les biens externes tiennent si peu qu'il ne faut que secouer l'arbre légèrement, et après le moindre vent les emporte. Il n'en veut pas aux branches, à la santé, à la vie ; *ad radicem*, au fond de l'âme. Arbre infructueux, où il ne trouve aucun fruit : *Quæ non facit fructum bonum* (*Luc.*, XIII, 7).

Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et, venant pour y chercher du fruit, il n'y en trouva point. Alors il dit à son vigneron : Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver; coupez-le donc; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je le laboure au pied et que j'y mette du fumier, après cela s'il porte du fruit, à la bonne heure ; sinon, vous le ferez couper.

Je suis venu depuis trois ans : trois ans, c'est un terme immense pour l'attente de notre Dieu. Comptons vingt ans, trente ans, cinquante ans. Songez à votre âge, je n'entreprends pas de faire ce dénombrement; et il n'a pas encore trouvé de fruit. Les autels de notre Dieu n'ont pas encore vu vos prémices. *Ut quid enim terram occupat* (*Luc.*, XIII, 7)? Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? il occupe le soin de mes ministres qui travailleraient plus utilement sur des âmes mieux disposées. Il fait ombre à ma vigne, et empêche que mes nouveaux plants ne prennent le soleil, ou que leur fruit ne mûrisse. Donnez encore un an (*Ibid.*, 8). Voyez un terme préfixe et un terme assez court; car l'Église qui intercède sait qu'il ne faut pas abuser de la patience d'un Dieu. Trois ans, une longue attente; un an, une longue surséance : Et s'il rapporte du fruit, à la bonne heure; sinon vous le couperez. Elle consent. Appliquez à l'âme : vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture; vous n'avez ni profité ni porté de fruits : vous n'avez plus rien à attendre que la cognée et le feu. Portez des fruits : *Fructum bonum :* au goût de Dieu : *Dignos fructus :* dignes du changement que vous méditez, dignes des mauvaises œuvres que vous avez faites. Changement total au dedans et au dehors. Proportion avec les mauvaises œuvres. Maximes des Pères : tous, sans exception : Qui s'est abandonné aux choses défendues, doit s'abstenir des permises. Autant qu'il s'est abandonné, autant doit-il s'abstenir : *Dignos*. Mes frères, je ne veux rien exagérer; Dieu m'est témoin, je désire sincèrement votre salut, et je ne veux ni élargir ni étrécir les voies de Dieu. Voilà les maximes qui ont enfanté les vrais pénitents. Les autres [conduisent] à la perdition éternelle. Faites-vous des fruits dignes de pénitence? Ces gorges et ces épaules découvertes étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire.

(1) Bossuet s'était contenté d'indiquer dans son manuscrit le récit de Philostrate, par ces mots : *Ce qui en est écrit dans la vie d'Apollonius Tyaneus*. Nous avons cru entrer dans ses vues, en donnant ici le texte important de l'historien d'Apollonius.

Est-ce pour réparer le temps que vous le consumez au jeu? Lier les parties, les exécuter, les reprendre, l'inquiétude de la perte, l'amorce du gain, l'ardeur, etc. Et quand vous étalez cette parure et tous ces ornements de la vanité, faites-vous des fruits dignes? etc. Vous n'humiliez pas la victime; non, vous parez l'idole. Faites des fruits dignes; mais pressez-vous, car le règne de Dieu approche, comme saint Jean vous presse et ne vous laisse aucun repos : pas un mot qui ne vous presse; *Appropinquat*. Tant mieux. C'est un règne de douceur. Jésus, etc. La justice après. A la suite des grâces, un grand attirail de supplices : *Jam securis ad radicem*. Je n'ai dit que ce qui est.

Pour comprendre solidement combien est grande la colère de Dieu contre les pécheurs qui ne l'apaisent pas par la pénitence, il faut supposer deux principes, dont la vérité est indubitable. Le premier principe que je suppose, c'est que plus celui qui gouverne est juste, plus les iniquités sont punies. Le second, c'est que la peine, pour être juste, doit être proportionnée à l'injustice qui est dans le crime. Ces principes étant connus par la seule lumière de la raison, il faut tirer cette conséquence, que n'y ayant rien [de] plus juste que Dieu, rien de plus injuste que le péché, ces deux choses, concourant ensemble, doivent attirer sur tous les pécheurs le plus horrible de tous les supplices. Que Dieu soit infiniment juste, ou plutôt qu'il soit la justice même, c'est ce qui paraît manifestement, parce qu'il est la loi immuable par laquelle toutes choses ont été réglées, ce qu'il vous sera aisé de comprendre, si vous remarquez que la justice consiste dans l'ordre; toutes les choses sont équitables sitôt qu'elles sont ordonnées. Or, ce qui met l'ordre dans les choses, c'est la volonté du souverain Etre; car de même que ce qui fait l'ordre d'une armée, c'est que les commandements du chef sont suivis, et ce qui fait l'ordre d'un concert et d'une musique, c'est que tout le monde s'accorde avec celui qui bat la mesure: ainsi l'ordre de cet univers, c'est que la volonté de Dieu soit exécutée. C'est pourquoi le monde est conduit avec un ordre si admirable, parce que et les astres et les éléments, et toutes les autres parties qui composent cet univers conspirent ensemble d'un commun accord à suivre la volonté de Dieu, suivant ce que dit le Prophète (*Ps*. CXVIII, 89, 90, 91) : « Votre parole, ô Seigneur, demeure immuablement dans le ciel; vous avez fondé la terre, et elle est toujours également stable. C'est par votre ordre que les jours durent, parce que toutes choses vous servent. » Si la justice de Dieu est infinie, il est aussi infiniment juste que tous ses ordres soient accomplis, [et que les hommes] n'outrepassent jamais son commandement. Rien ne résiste à la volonté de Dieu que la volonté des pécheurs. La justice et l'injustice opposées. La justice infinie. Il n'y a qu'une injustice infinie qui soit capable de s'opposer à la justice infinie de Dieu, d'autant plus que celui qui [refuse de lui obéir se porte de tout le poids de sa volonté à anéantir sa justice]. La volonté de Dieu la choque nécessairement en tout ce qu'elle est dans toute son étendue, suivant ce que dit l'apôtre saint Jacques (*Jac*., II, 10), et la raison en est évidente, parce que, par une seule contravention, l'autorité de la loi est anéantie. L'injustice infinie, le supplice est infini dans son étendue.

Après avoir compris quelle doit être la grandeur de la peine par l'injustice du crime, vous l'entendrez beaucoup mieux encore par la justice de Dieu; car, puisqu'elle est infinie, il faut qu'elle règne et qu'elle prévale. Péché, désordre, rébellion. Ou nous nous rangeons, ou Dieu nous range par l'obéissance, par le supplice; ou nous faisons l'ordre, ou nous le souffrons. Dieu répare l'injustice de notre crime par la justice de notre peine.

Il n'est pas malaisé de prouver que Dieu accuse les pécheurs. Il a gravé en eux la loi éternelle, c'est la conscience; c'est cette loi qui nous accuse : *Accusantibus aut defendentibus* (*Rom*., II, 15). En cette vie elle nous accuse intérieurement: mais le sentiment n'en est pas bien vif, parce que nous l'étouffons par nos crimes, parce que notre âme est comme endormie, charmée par les faux plaisirs de la terre et par une certaine illusion des sens. Et toutefois sa force paraît en ce que nous ne pouvons l'arracher; elle ne laisse pas de se faire entendre. En l'autre vie elle agira dans toute sa force; la force de l'accusateur est dans le jugement. En ce monde, il suffit qu'elle nous avertisse; en l'autre, il faudra qu'elle nous convainque. Les consciences sont les livres qui seront ouverts : *Manifestabimur, apparebimus*. Nous y serons découverts par cette lumière infinie qui pénètre le secret des cœurs. Là paraîtra cette méchanceté, cette perfidie pour laquelle tu ne croyais pas pouvoir rencontrer des ténèbres assez épaisses. Là seront exposées en plein jour tes honteuses et criminelles passions, tes abominables plaisirs. Cet accusateur inflexible exagèrera l'horreur de ton crime. Ta conscience parlera contre toi devant Dieu, devant les anges et devant les hommes. Comment pourras-tu te défendre contre un accusateur si sincère? La honte née du désordre, établie contre le désordre. Sacrifie à Dieu la honte que tu avais immolée au diable. Dieu, pour montrer qu'il ne nous abandonnait pas à nos passions, nous a donné la honte pour retenir leur emportement.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

Sur le faux honneur et l'humilité chrétienne.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogerent eum : Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui demander : Qui êtes-vous (*Joan*., I, 19)?

Le Maître de l'humilité paraîtra bientôt sur la terre; l'Eglise, pour nous préparer au mystère de sa naissance, nous propose aujourd'hui l'exemple admirable de la modes-

tie de saint Jean-Baptiste : et par là nous devons apprendre que (1) l'une des plus saintes dispositions que nous puissions apporter à recevoir Jésus-Christ naissant, c'est le mépris de ce faux honneur qui établit dans le monde tant de mauvaises coutumes et tant de maximes dangereuses.

La presse est au désert ; on y aborde de toutes parts : Toute la Judée, dit l'évangéliste, et même la ville royale y accourt : *Omnis Judææ regio et Jerosolymitæ universi* (*Marc.*, I, 5). On vient voir, on vient écouter, on vient admirer Jean-Baptiste comme un homme tout divin (*Luc.*, III, 15). Les peuples étonnés de sa vertu ne savent quel titre lui donner; même celui de prophète ne leur semble pas assez grand pour lui, ils prennent saint Jean-Baptiste pour le Messie (*Matth.*, XI, 14); et je ne sais si ce n'est point encore quelque chose de plus glorieux, qu'en d'autres occasions on ait pris le Messie même pour un autre Jean-Baptiste. Dans une si haute réputation, et d'autant plus glorieuse qu'elle était moins recherchée, Jean-Baptiste demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire toujours humble, toujours modeste. Il n'est rien de ce qu'on pense : il n'est point Elie ; il n'est point prophète; et, bien loin d'être le Messie, il n'est pas digne, dit-il, de lui délier ses souliers : car il se sert même de cette expression basse afin de se ravilir tout à fait; et cette main vénérable de laquelle le Fils de Dieu a voulu être baptisé, cette main qu'il a élevée, dit saint Chrysostome, jusqu'au haut de sa tête (2), n'ose pas même toucher ses pieds : *Non sum dignus corrigiam calceamentorum solvere* (*Luc.*, III, 16) : Je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. Un tel homme, sans doute, nous est envoyé pour nous désabuser de l'honneur du monde. Il n'est personne qui n'expérimente jusqu'à quel point il nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence contre nos propres pensées? En combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur? combien elle y étouffe de sentiments droits? combien elle en affaiblit de nobles et de vigoureux? La suite de ce discours nous fera paraître bien d'autres excès où nous jette l'honneur du monde. Il importe donc au genre humain que cet ennemi soit bien attaqué, mais auparavant il faut le connaître.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes ; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous, pour quelque bien éclatant qu'on y voit ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser. Et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que, souvent même, nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins (1) cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer et de ne pas les rapporter à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous l'apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons ; par là toutes les vanités sont décriées ; à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture, et par là tous les vices perdront leur crédit; enfin à y chercher l'ordre nécessaire, et par là les biens véritables, c'est-à-dire les vertus seront honorées comme elles doivent être, seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu, qui est leur premier principe; et c'est le sujet de ce discours.

Les caractères de l'humilité en saint Jean-Baptiste: description de sa naissance, de ses austérités, de sa vie; si grand que pris pour le Christ; éclat de sa naissance sacerdotale; Jésus-Christ charpentier. Légation honorable; des prêtres et des lévites, les premiers en dignité; pharisiens, les premiers en doctrine. On s'en rapporte à lui-même. *Tu quis es? Quid dicis de te ipso* (*Joan.*, I, 19, 22)? Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? C'était une belle ouverture à l'orgueil. Tout le monde est préoccupé en sa faveur, et il ne lui coûtera qu'un aveu pour être honoré comme le Messie; mais il n'aurait garde d'acheter le plus grand honneur du monde par une mauvaise action.

I Premier caractère d'humilité. Non-seulement [de] ne pas rechercher, mais de rejeter les louanges quand elles viennent d'elles-mêmes.

Second caractère. Refuser constamment les fausses louanges : *Non sum ego Christus* (*Ibid.*, 20) : Je ne suis pas le Christ.

Troisième caractère. Les véritables et les vrais talents pris, non du côté le plus éclatant, mais du côté le plus bas. Il était Elie, Jésus-Christ l'a dit; il était prophète, et plus que prophète, le même Jésus-Christ (*Ibid.*, 21). Il n'est pas Elie en personne, il n'est pas prophète, selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent ; il dit absolument qu'il ne l'est pas; du côté le moins favorable

Quatrième caractère. Ne pas dire seulement de soi ce qui est humiliant, mais l'inculquer ; ce qui est marqué par ces paroles : *Et confessus, et non negavit, et confessus est*

(1) La plus sainte disposition.
(2) Par-dessus sa tête.

(1) Mais la faute que nous y faisons, c'est que nous négligeons trop de les rapporter à celui qui est l'auteur de tout bien

(*Ibid.*, 19) : Et il le confessa et ne le nia pas, et il le confessa.

Cinquième caractère. Exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en faisant voir qu'on ne l'a pas de soi-même, et que de soi-même on n'est rien. Qui êtes-vous? Je suis une voix. Quoi de moins subsistant et de plus rien qu'une voix, un son, un air frappé? Je parle, je cesse; en un instant tout est dissipé. Il ne dit pas : Je suis celui qui crie, mais je suis la voix de celui [qui crie]; un autre parle en moi. La voix ne subsiste que par celui qui parle. Je cesse de vouloir parler, la voix cesse en un instant; il n'en reste rien. Rien de plus dépendant d'autrui que la voix.

Sixième caractère : Autre manière d'exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en se comparant à quelque chose de plus grand, comme saint Jean à Jésus-Christ : *Ego baptizo in aqua : medius vestrum stetit : ille est qui baptizat in Spiritu sancto et igni : ante me factus est, quia prior me erat* (*Joan.*, I, 26 ; *Matth.*, III, 11; *Joan.*, I, 30) : Moi je baptise dans l'eau : il y a quelqu'un au milieu de vous ; c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit et le feu : il a été fait avant moi, parce qu'il était avant moi. Dans cette comparaison, qui ose se réputer quelque chose, surtout si celui qui est si grand, et à qui il se compare, a été dans l'abjection comme Jésus-Christ? *Medius vestrum :* Parmi vous. Nulle distinction : *Quem vos nescitis :* Que vous ne connaissez pas. Qui ose vouloir se signaler et se distinguer, quand Jésus-Christ [est] inconnu?

Voilà comme il s'abaisse ; pas digne des courroies de Jésus-Christ : lui, au-dessous des pieds, et Jésus-Christ le met à la tête.

Je viens ensuite à l'explication du culte de la messe : les préparations du sacrifice : *Parate viam Domini* (*Matth.* III, 3) : Préparez la voie du Seigneur.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. SUR LA VÉRITABLE CONVERSION (1).

Nécessité de la solitude pour parvenir à une solide conversion ; caractère d'un vrai pénitent; remèdes propres à sa guérison; combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude; quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Ego, vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert (*Joan.*, I, 23).

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes, et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui était à Jérusalem, qu'ils envoient, dans notre Evangile, une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Elie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble [et] fidèle ami de l'Epoux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulussent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés, et (1) dont le sens est dépravé! ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru ; et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre : tant il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes frères, à saint Jean-Baptiste, dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Eglise nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen, encore une fois, son office de précurseur. Ecoutons attentivement cette voie qui nous doit conduire à la parole éternelle. Mais, pour nous rendre capables de profiter de ses instructions, prions la très-sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste, comme saint Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent (2) prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire médiateur entre la loi et l'Evangile, précurseur de celui qui le devance, dont la main qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire, en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui ; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite ; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs ; il faudrait que

(1) Nous n'avons de ce sermon que le premier point qui soit complet : les autres, comme le lecteur le verra, sont très-imparfaits.

(1) Qui ne s'attachent qu'à leur propre sens.

(2) Admirable.

tout fût parlant et résonant en eux : *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere*, comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant (1), on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix, mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour (2) leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non-seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce (3) fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu, qui les pressent et qui les poursuivent. Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir (*Matth.*, III, 7)?

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri qui avertit les pécheurs (4) de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes frères, l'oreille attentive à (5) ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui, puisqu'il est tout voix pour nous parler, soyons tout oreille pour l'entendre. Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; redressez (6) dans la solitude les sentiers de notre Dieu : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini ; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri*. Ecoutons donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons : voyons tout le mystère de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir. Telle est la voix qui nous parle; il reste que nous entendions ce que c'est que ce (7) désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle nous prescrit. Voilà, sans détour et sans circuit, le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies, il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret. J'ai trouvé, dit-il, cette âme mondaine avec tous les ornements de sa vanité : *Ornabatur in inaure sua et monili suo* (*Os.*, II, 13). Elle ne songeait qu'à plaire au monde, à voir et à être vue ; elle courait, comme une insensée, après ses galants (8), après ceux qui flattaient ses mauvais désirs, et elle m'oubliait, dit le Seigneur : *Et ibat post amatores suos et obliviscebatur mei, dicit Dominus*. Et moi je commencerai de l'allaiter; je lui ferai ressentir une goutte des douceurs célestes : Je l'attirerai à la solitude et je parlerai à son cœur : *Propter hoc, ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (*Ibid.*, 14). Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

(1) Et qui tonne néanmoins avec tant de force
(2) Leur faire craindre sa colère.
(3) Dénonce.
(4) Le genre humain de sa.
(5) Ecoutons attentivement.
(6) Faites droits.
(7) Quel est le.
(8) Amants.

Et certes nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde, auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pénitent est un homme pensif et attentif à son âme : *Cogitabo pro peccato meo* (*Ps.* XXXVII, 19) : Mon péché occupe toutes mes pensées. Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde : *Dormitavit anima mea præ tædio* (*Ps.* CXVIII, 28) : Mon âme languit d'ennui. Un pénitent est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir : *Laboravi in gemitu meo* (*Ps.* VI, 6) : J'ai été pressé par mes sanglots. Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous (1) étonnerais, mes frères, si je vous racontais les lois de l'ancienne pénitence. On tirait (2) le soldat de la milice, le marchand du (3) négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils priaient, ils méditaient nuit et jour; ils regrettaient sans cesse le bien qu'ils avaient perdu. Ils n'étaient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissaient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortaient en public que pour aller se confondre à la face de l'Eglise, et implorer aux pieds de leurs frères le secours de leurs prières charitables; tant ils estimaient la retraite et la solitude nécessaires.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égarements ? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes? si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès. Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler; et toutes nos heures sont si occupées, qu'il (4) ne reste plus de temps pour cette audience. Et cependant il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force. Car il y a cette différence entre la raison et les sens, que (5) les sens font d'abord leur impression, leur opération est prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire, la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses (6) principes, pour appuyer ses conséquences, pour affermir ses résolutions; tellement qu'elle est entraînée (7) par les objets qui se présentent, et emportée, pour

(1) Ferais peur.
(2) On arrachait.
(3) De son.
(4) N'en reste plus aucune.
(5) L'impression des sens est fort vive.
(6) Maximes.
(7) Attirée.

ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même par son attention un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (*Isa.*, LXIV, 6) : Nos iniquités nous ont emportés comme un vent. Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre âme ne se roidit et ne s'affermit elle-même par une attention actuelle. Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est, mes frères, ce que fait le monde ; il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur (1), qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; en sorte qu'on n'est jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même; de qui ne devient-il pas le captif ?

Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et (2) fugitifs de vous-mêmes, prévaricateurs, retournez au cœur : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Ibid.*, XLVI, 8). Commencez à réfléchir et à entendre la voix qui vous rappelle au dedans (3). Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un certain étourdissement que le bruit du monde a causé, (4) et dont votre tête est tout ébranlée ; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même par la bouche de son prophète : *Si revertamini et quiescatis*, *salvi eritis : in silentio et in spe erit fortitudo vestra* (*Isa.*, XXX, 15) ; Si vous sortez de ce grand tumulte et que vous preniez du repos, vous serez (5) sauvés ; et en gardant le silence vos forces commenceront de se rétablir.

Le docte saint Jean Chrysostome a renfermé en un petit mot une sentence remarquable, quand il a dit que, pour former les mœurs, et peut-être en pourrions-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours (*S. Chrys. homil.* 11 *in Genes.*, *t.* IV, *p.* 86). En effet, mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tiré ces belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune, qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes; cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires ; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien; dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies ; si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, mes frères, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre ; mais certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres ; il enseigne sans dogmatiser; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi, il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion que par une instruction expresse et formelle. Oui, certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi, nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit ; et le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes : *Ipsumque aerem... scelestis vocibus constupratum* (*De Spect. n.* 27, *p.* 101).

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence, nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire au silence, à la solitude et à la retraite. Ecoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pelicano solitudinis*, *factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* (*Ps.* CI. 7, 8) : Je suis, dit-il, devenu semblable au pélican des déserts et au hibou des lieux solitaires et ruinés ; j'ai passé la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau tout seul sur le toit d'une maison.

(1) Qui est au fond de notre âme.
(2) Qui vous fuyez vous-mêmes.
(3) Ecoutez donc, il est temps, la voix qui vous rappelle à la solitude, à vous-mêmes.
(4) De là ce vertige, cet ébranlement, cette commotion de cerveau, ce tournement de tête.
(5) Guéris.

Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui liait (1) toutes les parties ; ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et amie trop officieuse, qui facilitait ces secrètes correspondances ; ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités ; on apprend un autre langage, on apprend à dire non, à dire je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres ; on ne veut plus s'approcher ; on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur qui commence à sentir son mal est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à (2) un appât si grossier. Il se souvient, hélas ! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se (3) séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même pénitent au milieu de sa cour et des affaires entre dans cet esprit de solitude ; il se retire souvent dans son cabinet ; si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en veillant ; et, dans ce temps de silence et de liberté, il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : J'ai péché contre vous et devant vous seul, et je veux aussi m'affliger en votre seule présence ; seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah ! écoutez la voix de mes larmes : *Tibi soli peccavi* (*Ps.* L, 5).

Et certes, si nous examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation ; c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs, que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes ; et il ne se faudrait jamais consoler d'avoir commis tant de fautes, n'était qu'en les déplorant on les répare ; et c'est une seconde raison (4) par laquelle les saints pénitents s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous était chère vous a été ravie par la mort ; pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la ne fera pas sortir du tombeau ; et si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos larmes, en disant avec le Prophète : La couronne de notre tête est tombée ; malheur à nous, car nous avons péché (*Thren.*, V, 16) ; nous remettons sur cette tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin, et à chercher le secret et la solitude, pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste, ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air, ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents, qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés, qui ne pouvant plus supporter le monde dont ils avaient suivi les attraits trompeurs, ont été enfin remplir les déserts (1) de leurs pieux gémissements. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir violé leur baptême (2), profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'Esprit de grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avaient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochaient à leur âme, épouse infidèle, blanchie au sang de l'Agneau, qu'au milieu des bienfaits de son Epoux, dans le lit même de son Epoux, elle s'était abandonnée à son ennemi. Les jugements de Dieu [les pénétraient d'une sainte frayeur]. Ils versaient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvaient plus supporter le monde qui les avait abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils allaient chercher les lieux solitaires pour donner un cours plus libre à leur douleur ; on les entendait, non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts ; *Rugiebam* (*Psalm.* XXXVII, 3). Je n'ajoute rien à l'histoire ; il semblait qu' ils prenaient plaisir à ne voir plus que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sauvage, et qui leur fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avaient réduits.

L'Epouse du saint Cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue même des hommes la détourne et l'étourdit. Pourquoi ? parce qu'elle a le cœur touché. Viens, mon bien-aimé, dit l'Epouse ; sortons à la campagne ; allons demeurer aux champs : levons-nous du matin pour aller visiter nos vignes, pour voir si elles commencent à pousser leurs fleurs (*Cant.* VII, 11, 12). Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent ; amour pénitent : délicieuses méditations de

(1) Qui était de.
(2) Ses vains appas.
(3) Retirer, délivrer.
(4) Qui oblige les saints pénitents à pleurer avec abondance.

(1) Des gémissements de leur pénitence.
(2) Manqué à la foi donnée.

l'amour innocent. Dans le Cantique, solitudes agréables et solitudes affreuses. L'amour pénitent, outré de douleur et inconsolable : l'Epouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. [L'Epoux] appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais du milieu des rochers et des déserts les plus effroyables. Lève-toi, dit-il (*Ibid.*, II, 14; IV, 8), ma bien-aimée, quoique infidèle, mais pénitente : sors des trous des rochers, sors des cavernes profondes. Viens du Liban, mon Epouse, viens du sommet des montagnes et du creux des précipices; sors des tanières des lions, des retraites des bêtes ravissantes. Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la (1) dévorent.

Quels exemples nous proposez-vous? [me dira-t-on peut-être]. Voulez-vous déserter le monde? Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourrait prêcher encore une fois; il ne nous persuaderait pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas assez cher, nous ne mettons pas notre âme à un si haut prix; elle ne nous est pas assez précieuse, quoiqu'elle ait coûté le même sang. Je veux bien le dire, ces saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires; mais du moins ne nous livrons pas tout à fait au monde, ayons des temps de retraite, ni à ses divertissements : un cœur contrit, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'Esprit de la grâce : ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine; les passants l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé : votre moisson est ravagée (2) par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante, qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir, ni répandre des pleurs effectifs; la douleur peut subsister sans toutes ces marques : mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportements de joie sensuelle sont incompatibles avec cette sainte tristesse de la pénitence, [puisqu'elle exige qu'on sache se priver] même des choses permises : *Etiam a licitis* (*S. Gregor. pap., lib.* V, *in cap.* IV, *Job. t.* I, *p.* 146). [Une âme sincèrement touchée] médite contre soi-même des choses extrêmes. Soyons donc attentifs à notre salut; l'attention de l'esprit se fait à soi-même une solitude : *Sibi ipsa mentis intentio solitudinem gignit*, dit saint Augustin (*De Quæst. ad Simpl. lib.* II, *t.* VI, *p.* 118.). Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement. Nous voilà dans le désert où la voix de saint Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes; faut-il quelque autre préparation pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre âme? C'est ce que [nous verrons dans] la seconde partie.

(1) Déchirent.
(2) Ruinée.

SECOND POINT.

N'en doutez pas, mes frères, que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien. Les regrets dont j'ai tant parlé, seraient suffisants pourvu qu'ils fussent (1) sincèrement dans le fond du cœur; mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions; c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude.

[Toutes les conditions de cette épreuve, pour qu'elle soit solide, sont représentées dans ces paroles d'Isaïe :] *Lavamini, mundi estote; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis; quiescite agere perverse; discite benefacere; quærite judicium; subvenite oppresso; judicate pupillo; defendite viduam, et venite et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix alba erunt; et si fuerint rubra ut vermiculus, sicut lana alba erunt* (*Isai.*, I, 16, 17) : Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien; recherchez ce qui est juste; assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin, défendez la veuve : et après cela, venez et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche.

Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus : ici, quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature.

Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force, aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Eprouvez-vous vous-mêmes; c'est par les œuvres que le cœur s'explique, enfants légitimes et naturels; on peut lui supposer tous les autres.

Ne donnez pas le saint aux chiens; ne jetez pas vos perles devant les pourceaux (*Matth.*, VII, 6). [Gardez-vous de ceux qui viennent] avec un cœur feint : je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets; Car, nous dit saint Ambroise, j'en ai trouvé plus aisément qui avaient conservé leur innocence, que je n'en ai trouvé qui l'eussent réparée par une pénitence convenable, après être tombés : *Facilius autem inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam* (De

(1) Véritables

Pœnit., *lib.* III, *cap.* 10, *t.* II, *p.* 436). [Et nous décrivant les caractères de cette pénitence qu'il exige, il ajoute :] Peut-on regarder comme une pénitence cette vie où l'ambition des dignités se fait remarquer, où l'on se permet de boire du vin comme à l'ordinaire, où l'usage du mariage n'est pas retranché? *An quisquam illam pœnitentiam putat, ubi acquirendæ ambitio dignitatis, ubi vini effusio, ubi ipsius copulæ conjugalis usus* (*Ibid.*, *p.* 436, 437)? Il faut, continue le saint docteur, renoncer entièrement au siècle pour vivre en vrai pénitent; donner au sommeil moins de temps que la nature n'en exige, le combattre par ses gémissements, l'interrompre par ses soupirs, l'éloigner pour vaquer à la prière : *Renuntiandum sæculo est, somno ipsi minus indulgendum, quam natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus.* En un mot, il faut vivre de manière que nous mourions à l'usage même de la vie; que l'homme se renonce lui-même, et soit ainsi changé et renouvelé tout entier : *Vivendum ita ut vitali huic moriamur usui, seipsum sibi homo abneget, et totus mutetur.* [Et combien cette conduite est-elle nécessaire à un pénitent], puisque c'est par l'usage même des choses de cette vie que l'innocence se corrompt. *Eo quod ipse hujus vitæ usus corruptela sit integritatis.* [Dieu nous a tracé lui-même l'ordre de cette pénitence dans le premier de tous les pécheurs, comme le remarque] saint Ambroise. Adam, dit ce Père, est chassé du paradis aussitôt après sa faute : Dieu ne diffère pas; mais il le sépare aussitôt des délices, pour qu'il fasse pénitence : *Adam post culpam statim de paradiso Deus ejecit, non distulit : sed statim separavit a deliciis, ut ageret pœnitentiam* (*Ibid.*, *c.* 11, *p.* 437). Il le couvrit à l'instant non d'une tunique de soie, mais d'une tunique de peau : *Statim tunicam vestivit pelliceam, non sericam* (*Ibid.*). [Telles sont les règles que doivent suivre les pécheurs pénitents], pour que, dans leur pénitence, il ne se trouve rien qui ait ensuite besoin de pénitence : *Ne in ipsa fiat pœnitentia, quod postea indigeat pœnitentia.*

[Que diront ici ceux] qui font indifféremment la pénitence? *Qui negligenter se gesserunt* (*Concil. Nic. Can. Arab. cap.* 19; *Lab. tom.* II, *pag.* 297). Ils doivent avoir compris que, dans la faiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute; de se donner le coup de la mort, que de se rendre la vie; de suivre notre penchant en allant au mal, que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte : ils mettent dans la même ligne et la pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir : tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît; ils croient pouvoir changer leurs mauvais désirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut ; erreur manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même, pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un pénitent. Le cœur a des mouvements superficiels (1) qui se font et se défont en un moment. Mais il ne prend [pas] si facilement les impressions fortes et profondes : non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli, ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs qui ne guérissent que la fantaisie, et ne touchent pas à la maladie, [ne sont point propres à opérer une guérison véritable].

TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'âme qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions, et donnera à son cœur la véritable droiture.

Toute l'Écriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle est, messieurs, cette droiture? (2) Disons-le en un mot : c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour; c'est la chaste et intime attache de l'Epouse pour l'Epoux sacré; c'est cette céleste délectation d'un cœur qui se plaît dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, non par la crainte de la peine, mais par l'amour de la justice : *Qui sunt recti?* dit saint Augustin; *qui dirigunt cor secundum voluntatem Dei* (*S. Aug.*, *serm.* 11, *in Ps.* CXVIII, *tom.* IV, *p.* 1302; *Enar.* II, *in Ps.* XXXII, *t.* IV, *p.* 188; *Ibid.*, *p.* 189). Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudrait point ici d'explication : ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même; elle est elle-même la droiture; elle est la règle primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle; car nous serions impeccables : ainsi, n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, chrétiens, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée; non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité, et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits, mes chers frères, les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment; et vous serez droits. Si vous craignez seulement les

(1) Artificiels.

(2) Dieu a fait l'homme droit, quand il l'a créé avec l'amour chaste qui l'attachait à son Créateur.

menaces de la loi, sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable : vous, à ces menaces vous donnez la crainte: que faites-vous pour son équité? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas? la regardez-vous avec plaisir, ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence? Que sont devenus vos premiers (1) désirs, vos premières inclinations? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête; elle coupe les branches, mais non la racine. Elle contraint (2), elle bride, elle étouffe, elle supprime; mais elle ne change pas. Le fond du désir demeure : je ne sais quoi qui voudrait, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise; ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant. Mais cette intention ne se montre pas; vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé.

Je sais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur; que, comme on peut espérer de tromper les hommes, et qu'on sait qu'on leur peut du moins soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues. Si vous pouviez tromper, dit saint Augustin, les regards de celui qui voit tout, que ne feriez-vous pas? L'amour ne détruit donc pas chez vous la concupiscence, mais elle est réprimée par la crainte : *Si fallere posses, quid non fecisses? Ergo et concupiscentiam tuam malam non amor tollit, sed timor premit* (*S. Aug., de Verb. Apostol., ser.* 169, V, *p.* 812). Non, je ne le ferais pas : qui vous en empêcherait? Ce ne serait pas la crainte, car nous supposons qu'on ne vous voit pas : ce serait donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

Faites donc, mes frères, vos sentiers droits [par] un commencement de dilection : Ils commencent à aimer, et par là ils sont mus contre le péché par des sentiments de haine et de détestation : *Diligere incipiunt... ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod ac detestationem* (*Concil. Trid., sess.* VI, *c.* 6, *de Justif.*; *Lab., tom.* XIV, *p.* 159). C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit [naître] votre aversion; une aversion [se forme] par une inclination contraire. Il faut que cette plante divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'âme avant qu'elle reçoive la grâce justifiante; autrement elle en serait incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puissiez cueillir des fruits de justice.

(1) Mauvais.
(2) Restreint.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère, qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture : marcher dans la loi de Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une faiblesse expérimentée, s'attacher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc.

Toute créature a un instinct pour se conserver; [et combien plus la] créature nouvelle [doit-elle être toujours sur ses gardes pour se maintenir dans la justice, qui fait sa vie]? Le bruit nous effraie, cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté, doit souvent craindre, même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère, et votre conversion véritable.

SERMON I.

SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR (1).

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissements du Fils de Dieu dans son incarnation; sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum; invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, posé dans une crèche (*Luc.*, II, 12).

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un su-

(1) Nous avons, dans les manuscrits de Bossuet, deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un qui est le dernier, prêché chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est, quant au fond, que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons pris de ce second sermon ce qu'il y avait de neuf, et ce qui pouvait être regardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter; autrement nous l'avons renvoyé sous le réglet, pour répondre aux endroits auxquels ces différences se rapportent. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable; et comme il mérite d'être conservé et forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon.

jet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées ! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte ; et pour y procéder (1) avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse (2). Premièrement il s'est fait homme, et il s'est revêtu de notre nature; secondement il s'est fait passible, et il a pris nos infirmités ; troisièmement il s'est fait pauvre, et il s'est chargé de tous les outrages (3) de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du Dieu-Homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Evangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement, que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour et suivons attentivement ; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Evangile. Et premièrement il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité ; ainsi le Verbe divin serait homme, sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre avec la nature les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire; qui doute qu'il ne le pût ? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune ; et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? Son premier pas est de se faire homme; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Ecriture sainte : *Minuisti eum paulo minus ab Angelis* (*Psal.* VIII, 6) : Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite (1), exposée de toutes parts aux douleurs, à (2) la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez (3) bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité ; maintenant faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon Evangile (4).

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus (5). Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon (6) Maître ; mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né; vous y trouverez : qu'y trouverons-nous? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres : *Et hoc vobis signum.* Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam, est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, mes frères, si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde; mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (*S. August.*) ; et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation ; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissements du Dieu-Homme.

Est-il bien vrai ? le pouvons-nous croire ? quoi ! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici

(1) Aller.
(2) Le Verbe qui était au commencement dans le sein de Dieu, par qui toutes choses ont été faites et qui soutient toutes choses par sa force toute-puissante, a disposé comme trois degrés par lesquels il est descendu de la souveraine grandeur a la dernière bassesse.
(3) Opprobres.

(1) Telle que le péché l'a faite.
(2) L'infirmité.
(3) Abaissé.
(4) Le texte de mon Evangile renferme en trois mots ce triple abaissement du Dieu-Homme : *In similitudinem carnis peccati.* Rom., VIII, 3.
(5) Quoique je ne puisse assez m'étonner... Je m'étonne.
(6) Dieu.

les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien (1). Ta nature était tombée par ton crime; ton Dieu l'a prise pour la relever; tu languis au milieu des infirmités, il il s'y est assujetti pour les guérir; les misères du monde t'effraient; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à (2) cette audience avec les sentiments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle (3) chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance; qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui, non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine, mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît de surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes lettres (4). Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure (*Exod.*, XX, 19). Les parents de Samson disent : Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur (*Judic.* XIII, 22). Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : Que ce lieu est terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu (*Genes.*, XXVIII, 17). Malheur à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Seigneur des armées (*Isai.*, VI, 5). Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur, d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages et tant d'autres, que nous lisons dans les Ecritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même, d'où vient que les hommes s'effraient de Dieu? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes : la première vient de l'étonnement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre des menaces. Ah! je vois trop de grandeur, trop de majesté; une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah! je vois cette colère qui me poursuit; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée; si j'approche je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première causée par l'étonnement de la majesté; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement : en second lieu il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que j'avais promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu, et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas si légèrement par-dessus; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême faiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle (1) agitation. En un mot tous ses attributs l'éloignent de nous, son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous et le rend accessible aux hommes; et cela est clair dans les saintes Lettres. Cachez-vous, dit le prophète Isaïe; entrez bien avant dans la terre; jetez-vous dans les cavernes les plus profondes : *Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo* (*Isai.* II, 10). Et pourquoi? Cachez-vous, dit-il encore une fois, devant la face terrible de Dieu et devant la gloire de sa majesté : *A facie timoris Domini et a gloria majestatis ejus* (*Ibid.*). Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, elle vient à nous, dit David : *Veniat super me misericordia tua* (*Ps.* CXVIII, 13). Non-seulement elle vient à nous, mais elle nous suit : *Misericordia tua subsequetur me* (*Ps.* XXII, 8); non-seulement elle nous suit, mais elle nous environne : *Sperantem*

(1) S'il vient à notre nature tombée, c'est à dessein de la relever; s'il prend nos infirmités, c'est pour les guérir; et s'il s'expose aux misères et aux outrages de la fortune, c'est pour les surmonter et triompher glorieusement de tous les attraits du monde, de toutes ses illusions et de toutes ses terreurs.

(2) Ce peuple.

(3) Sorte.

(4) Peut-être aurez-vous peine à le croire, mais vous le verrez par les saintes Lettres.

(1) Perpétuelle.

autem in Domino misericordia circumdabit (*Ps.* XXXI, 41). Tellement qu'il n'est rien de plus véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire; c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché? aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu, je ne vois que ce qui m'éloigne : la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre, qui avait accès à la cour, par une personne de crédit qui le lui donnait, il parlait et était écouté, et les entrées lui étaient ouvertes (1). Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connaît plus : tous les passages sont inaccessibles, et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme; tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ah! c'est que la bonté descendait à lui, et l'introduisait près du trône (2). Maintenant cette bonté étant (3) offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchait; il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? bonté, qu'êtes-vous devenue? Ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu, et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure (4), il croit qu'il est perdu, s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétraient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un (5) Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu, seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux (6); car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin; elle

(1) Faciles.
(2) A la majesté.
(3) Irritée par son crime.
(4) Qui n'a point de bornes, infinie.
(5) Dieu-Homme.
(6) Que penserons-nous d'un Dieu irrité?

nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur lequel je n'ai qu'un mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin, exécuteur de sa vengeance, les chassa du Paradis de délices, qu'ils avaient déshonoré par leur crime, les menaçant avec cette épée de flamme, lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis! Combien étaient-ils éperdus! Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible, et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Ecritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle; si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : Nous mourrons de mort, si Dieu se présente seulement à nous.

Vous voyez par là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus, et ayez pitié de nos maux : couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante: *Redde mihi lœtitiam salutaris tui* (*Ps.* L. 13). Rendez-nous l'accès près de votre Père duquel dépend tout notre bonheur : rendez-nous cette bonté qui s'est irritée ne pouvant souffrir nos péchés; afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés; je la vois paraître. *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe qu'on nous en donne : je la vois dans la crèche de Jésus-Christ; je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme : Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté que notre crime avait éloignée, revient à nous. Ecoutez l'Apôtre qui nous la montre. *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei* (*Tit.*, III, 4) : La grâce et la bénignité de Dieu notre Sauveur nous est apparue. O paroles de consolation! Remettez, messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes (1). Qu-

(1) Et qui fait qu'il se communique à sa créature.

fait ce grand Dieu pour nous attirer? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné ? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer ? Sa gloire se tempère ; sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei.* Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder (1), devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset* (*Adv. Marc.*, *lib.* II, *pag.* 475). Traiter d'égal avec Dieu ! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance ? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avait sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui ; mais que la grâce, la bénégnité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue ? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on vous donne. Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme ; et mon Dieu qui est tout (2), il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus, je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car ce Fils nous est donné ; c'est pour nous qu'est né ce petit enfant (*Isai.*, IX, 6); et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a (3) de semblable à moi, c'est-à-dire la nature humaine; et par là je me (4) mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père (5), c'est-à-dire de la divinité même. Soyons Dieu avec Jésus-Christ, prenons des sentiments tout divins. Chrétien, élève tes espérances. Eh! Dieu ! qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux ! qu'ont de commun avec toi les choses mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même ! Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, afin que [l'homme] apprenne à agir en Dieu : *Ut homo divine agere doceretur* (*Adv. Marc.*, *lib.* II, *p.* 475):

(1) Devant laquelle les anges tremblent et toute la nature.
(2) S'est fait.
(3) Commun avec moi.
(4) Remets.
(5) Et je ne prétends rien moins que de posséder la divinité.

et cet homme que Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devait mourir ainsi que les bêtes. Ah ! portons plus haut nos pensées ! considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que (1), dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étaient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs, ni ce qui semblait plus digne de lui, mais ce qui était le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu; que je déplore leur ignorance ! Toutefois que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire ; mais que Tertullien répond à propos ! Tout ce qui est indigne de Dieu est utile pour mon salut : *Quodcumque Deo indignum est mihi expedit* (*De Carn. Chr. n.* 5, *p.* 361). Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu ; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver l'homme : *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis* (*Adv. Marc. lib.* II, *pag.* 474). Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions ! Car enfin quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique ; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par-là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, (2) rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, messieurs, de combattre les libertins ; il faut édifier les fidèles. Revenons à notre dessein ; et après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe, pour reconnaître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même ; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit que les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus* (*Adv. Marcion. lib.* IV, *p.* 536). En effet ne paraît-

(1) De tous les moyens par lesquels il aurait pu nous sauver, il a voulu choisir celui-ci, qui nous assure le plus sa miséricorde, qui appuie le mieux notre confiance, qui excite le plus fortement notre amour
(2) Est-il rien.

il pas (1) un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts ; un berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. (2) C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli; il (3) reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus.* Suivons l'exemple de ce grand homme, et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons (4) la mortalité dans ses langes; et avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature, c'était une suite infaillible qu'il prendrait aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu (5) le plus grand théologien de l'Eglise : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il (6) en a dit dans cette Epître admirable à Volusien (*Epist.* 137, *t.* II, *p.* 405), parce que dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée : et (7) il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. (8) Toutes les Ecritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. (9) Et néanmoins, remarquez ceci, un nombre infini d'hérétiques qui faisaient profession de l'adorer, mais qui rougissaient en leurs cœurs de son Evangile, n'ont pas voulu reconnaître en lui la (10) nature humaine. Les uns disaient que son corps était un fantôme; d'autres, qu'il était composé d'une matière céleste; et tous s'accordaient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens? C'est qu'il paraît incroyable qu'un Dieu se fasse homme; et plutôt que de croire une chose si difficile (1), ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'était pas, et qu'il (2) n'en avait que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût (3) rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'aurait-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin, (que ces paroles sont belles!) En faisant toutes choses miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement : *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit* (*Ibid.*).

En effet, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fît des miracles : mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage (4) de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de (5) grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret* (*Ibid.*). Confessez que tout cela est bien soutenu; je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque (6) de couler à fond, d'être renversée; il marche, mais, quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds; il meurt, mais en (7) mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il (8) fait voir aussi qu'il est homme. (9) L'économie est si sage, la dispensation si prudente : c'est-à-dire toutes choses sont tellement ménagées, que la Di-

(1) Depuis que, par le malheur de notre péché la mort est devenue notre partage, le caractère en est imprimé dans tous les endroits de notre vie. Elle commence à paraître dès notre naissance : on voit.

(2) C'est ce qui a fait dire à Tertulien, que le Sauveur a commencé dans les langes le mystère de sa sépulture... Et le considérant dans le maillot.

(3) Voit dans.

(4) Regardons.

(5) Non mes sentiments et mes paroles; mais les raisonnements tout divins de l'incomparable saint Augustin.

(6) Ce que ce sublime docteur.

(7) C'est ce que saint Augustin éclaircit ensuite.

(8) Et, en effet, poursuit-il, encore que les Ecritures nous prêchent avec tant de soin.

(9) Il s'est élevé beaucoup d'hérétiques qui n'ont pas voulu.

(10) Vérité de notre.

(1) Ces esprits superbes et dépravés, et qui rougissaient en leur cœur des bassesses de l'Evangile et des mystérieuses humiliations de Jésus-Christ, jugeaient incroyable qu'un Dieu se fît homme, et plutôt que de se persuader un si grand abaissement dans le Très-Haut...

(2) N'avait pris que les apparences de notre nature mortelle.

(3) Méprisé.

(4) Certain de sa grande.

(5) Très-grandes choses, il en souffre aussi de très.

(6) Où il vogue d'être submergée.

(7) Expirant il étonne et met... tenant partout.

(8) Marque.

(9) Et c'est pourquoi ce mystère s'appelle une économie et une sage dispensation; pour nous faire entendre, mes frères, que les choses y sont conservées en propriété sans division, en unité sans confusion, et tellement ménagées, que la Divinité paraît tout entière et l'infirmité tout entière.

vinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière; cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignait tout ensemble et régissait toute l'Église, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire la force et la faiblesse, la bassesse (1) et la majesté; celui qui, étant couché dans la crèche, paraît dans le ciel en sa gloire. Il est dans le maillot, et les mages l'adorent; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures, et médecin infaillible de (2) nos maladies; qui est rangé parmi les morts, et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir, et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers, et ne sort point du sein de son Père (3) : *Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur a magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus... patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et a Patris gremio non recedens* (*Epist.* 79, *ad Justin. Aug.*, *Lab. tom.* IV. *p.* 1553).

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les faiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien; Jésus a ressenti nos infirmités, mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses faiblesses guérissent les nôtres; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède? *Et hoc vobis signum* : Voilà le signe que l'on vous en donne. L'Apôtre avait bien entendu ce signe, lorsque voyant les infirmités de son Maître, aussitôt il paraît consolé des siennes. Ah! dit-il, nous n'avons pas un pontife qui (4) soit insensible à nos maux (*Hebr.*, IV, 15); il compâtit aux infirmités (5) de notre nature; il y apportera du soulagement. Et quel signe nous en donnez-vous, saint apôtre? *Et hoc vobis signum.* C'est qu'il les a, dit-il, éprouvées : *Tentatum per omnia* (*Ibid.*). Je vous prie, entendez ce signe : rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles? de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions (1) que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami; j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre de douleurs ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous (2), chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de (3) notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui (4) ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par toutes sortes d'épreuves : *Tentatum per omnia absque peccato* : Il a tout pris à l'exception du péché. Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être touché de compassion, et être un fidèle Pontife en ce qui regarde le culte de Dieu : *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum* (*Hebr.*, XI, 17). Il sait, il sait, par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'Apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine toute apostolique. Je l'avoue, cette société de (5) malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer

(1) L'humiliation.
(2) Il guérit.
(3) Et vit inséparablement, règne éternellement dans le sein de Dieu.
(4) Ne puisse pas compâtir aux maux que nous ressentons. Après ces mots, on lit dans le manuscrit du second sermon, ces paroles en marge : *Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur dont je tache de revêtir sa sainte parole*
(5) Faiblesses

(1) Dont vous avez autrefois senti les rigueurs.
(2) Réjouissez-vous.
(3) Son maître.
(4) Ne soit point touché de nos faiblesses.
(5) Douleurs, n'ajoute rien à la connaissance qu'il a de nos maux, par les peines et les épreuves qu'il a souffertes.

par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce Médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il guérira tout. Car c'est parce qu'il a souffert lui-même et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, II, 18). Par conséquent, mes frères, espérons bien des faiblesses de notre nature; disons tous ensemble avec le psalmiste (*Ps.* XCIII, 19) : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam :* Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu, se sont répandues abondamment en mon âme. Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi : et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir? C'était ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT.

Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur, mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous (1) montrait où il fallait tendre : en se soumettant aux faiblesses de la nature, il nous confirmait tout ensemble (2) et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche; et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Etrange et pitoyable ignorance!

(1) Avait montré.
(2) Il nous a confirmé davantage.

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu (*Matth.*, VI, 17), il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques, qu'il traîne après lui pour (1) surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ces vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès, il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle, pouvait donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes (2) du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur (3) : et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions, qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au

(1) Etourdir le vulgaire.
(2) Les riches et les grands.
(3) Honte.

monde comme le réformateur du genre humain (1) pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser (2) les hommes; il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre (3) crédulité trop facile; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats qu'ils ne peuvent vivre (4), s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses; mais la pauvreté m'est insupportable, je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité, je me défendrai bien des plaisirs; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs, sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs, qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux; désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum:* Voilà le signe que l'on vous en donne. Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu (5) naissant (*Tertull.*, *de Idol. p.* 116, *n.* 18). Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si (6) les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre les aurait mieux méritées qu'un Dieu? qui les aurait plus facilement obtenues ou avec une pareille magnificence? Quelle troupe de gardes l'environnerait! quelle serait la beauté de sa cour! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules! quel or reluirait sur sa tête! quelles délices lui préparerait toute la nature qui obéit si ponctuellement à ses ordres! ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs, il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa faiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres. Mais il a choisi cet état; il a jugé, dit Tertullien, que ces biens, ces contentements, cette gloire étaient indignes de lui et des siens : *Indignam* (7) *sibi et suis judicavit* (*Ibid.*). Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, en ne la voulant pas, il l'a rejetée; ce n'est pas assez; en la rejetant il l'a condamnée; il va bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je? oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles nous renonçons par le saint baptême : *Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit.* (*Ibid.* C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée; il faut voir qui se trompe, de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvait naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées : *Quam noluit rejecit.* Mais tout choix vient du jugement; il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante; que les grandeurs du siècle n'étaient pas pour lui, qu'il les devait rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer par l'obligation de notre baptême : *Et hoc vobis signum;* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable, que ce que les hommes admirent si fort.

Ah! que la superbe philosophie cherche (1) de tous côtés des raisonnements (2) contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les (3) étale avec grande emphase; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles et confirme les vérités qu'il nous prêche par l'autorité infaillible de ses exemples! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine; un Dieu ne devait pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes, notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu (3) par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède

(1) Comme le docteur véritable qui nous vient donner la science des biens et des maux, et ôter par ce moyen les obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu et de nous contenter de lui seul.
(2) De tromper pour nous captiver
(3) Faiblesse.
(4) Que dans les plaisirs.
(5) Enfant.
(6) La gloire.
(7) Le texte de Tertullien n'étant pas rapporté littéralement par Bossuet, nous le donnerons ici mot à mot : *Quis enim magis iis usus fuisset quam Dei Filius? quales et quanti eum fasces producerent? qualis purpura de humeris ejus floreret? quale aurum de capite radiaret? nisi gloriam sæculi alienam et sibi et suis judicasset?*

(1) Bien loin.
(2) Pour découvrir la vanité des choses humaines.
(3) Étendre avec pompe.
(4) Troublé

en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous (1) dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute (2) cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement, pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses, qu'elles sont établies et invétérées (3). Car voyez où va son mépris; non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines; mais, pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il (4) se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il (5) fasse son entrée au monde; il rencontre une étable (6) à demi-ruinée; c'est-là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens, pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un (7) chariot de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts; rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance assurée : Prenez courage, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI, 33); parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes (8) estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent : *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe que l'on nous donne pour reconnaître notre Sauveur.

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais; vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie qui les comblera de prospérité, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désireraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse! Ce n'est pas là notre (1) Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnaître? Ecoutez, je vous le dirai par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus* (*Tertul., ad Marc. l.* III, *n.* 17, *p.* 491) : S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à une autre vie et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et (2) tenir tout le reste (3) au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces (4) signes; vous (5) le voyez aussi, chrétiens. Reste à (6) considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence; l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur; vous pourrez vous venger de vos ennemis, vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée, vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère (7). Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez (8) sauver le monde de la pauvreté! l'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas (9). Combien lui disent en secret (10) : Que je puisse contenter ma pas-

(1) Déclare.
(2) Noire.
(3) Et voyant qu'elles ont jeté dans le cœur humain de si profondes racines, pour les arracher tout à fait et montrer le peu d'état qu'il en fait, etc.
(4) Court.
(5) Puisse faire.
(6) Abandonnée.
(7) Char.
(8) Admirent.

(1) Christ et notre Messie.
(2) Mépriser.
(3) Dans l'indifférence.
(4) Belles marques.
(5) Vous l'avez connu, mes chères sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement, puisque sa pauvreté vous a plu, puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes frères, que choisirons-nous?
(6) Voir.
(7) Qu'on vous aimerait, mon Sauveur, si vous vouliez donner de tels biens aux hommes!
(8) Nous promettre de nous.
(9) Il ne faut pas s'y attendre.
(10) Permettez-moi seulement que je contente cette passion.

sion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure (1) : Je vous le defends. Le bien de cet homme m'accommoderait ; je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? retirons-nous, on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude (2)! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui, mais pour une autre vie (3). Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause; le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois (4). On nous donne un signe pour vous connaître; mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles; mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours (5)? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, il qu'il devait venir, comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur; mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? c'est la pauvreté, c'est la misère. Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur, il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore; peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus, autrefois né dans une crèche; ce Jésus, autrefois le mépris des hommes; ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là, ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que, se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant, ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas (1) eu honte de sa pauvreté ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il (2), mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus; soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi (3) tout le monde désire, [et] tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et, pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Qui, étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, pour nous enrichir par sa pauvreté (II *Cor.*, VIII, 9). Détrompons-nous des faux biens du monde; comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos (4) vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ, tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. *Amen.*

(1) Il punira même un regard trop libre, une parole échauffée, et les secrets mouvements de la haine et de la colère.

(2) Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible; on ne peut s'accommoder avec vous; la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge; c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses variétés : c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que l'enfer, dit le prophète Isaïe, s'est dilaté démesurément, et les forts et les puissants, et les grands du monde s'y précipitent en foule (*Isai.*, V, 14). O monde! ô multitude! ô troupe innombrable! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge; la foule des témoins ne me justifiera pas; ma conscience [m'accuse] : je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : *Sicut lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (*Deut.*, XXVIII, 63) : Comme le Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, ainsi se plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes, et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensées.

(3) Il fait espérer des contentements, mais ce sera pour une autre vie.

(4) Ah! je le prévois, mon Sauveur, vous n'aurez pas la multitude pour vous; vous serez condamné et le monde gagnera sa cause.

(5) Ne faire pas comme lui, c'est dire qu'il a mal fait.

(1) Rougi.

(2) Petit nombre de réserve, troupe d'élite, venez prendre part à ma gloire, entrez dans.

(3) Et de là vient que.

(4) Grandeurs.

FRAGMENT (1)

D'UN AUTRE SERMON SUR LE MÊME MYSTÈRE.

Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu, remède à cette maladie.

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous, et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière, et que toutes les créatures sont comme un rien devant sa face : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (*Isai.*, XL, 17).

Le docte Tertullien écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles (2) : *Summum magnum ipsa sua magnitudine solitudinem possidens, unicum est* (*Tertul.*, *adv. Marcion.* lib. I, p. 433). Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme : mais disons après lui, comme nous pourrons, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaler ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la créature qui ne se démente par quelque endroit, qui soit soutenue de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse (3) : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie [que] l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur faible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son faible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier, en toutes choses, et seul à qui on peut dire : O Seigneur, qui est semblable à vous (*Exod.*, XV, 11)? profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens : Il a paru parmi nous, et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis* (*Joan.*, I, 14).

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même (1) d'une manière incompréhensible, au delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui; parce que, comme dit le grand saint Léon : En prenant la nature humaine, il élève ce qu'il prend, et il ne perd point ce qu'il communique : *Et nostra suscipiendo provehit; et sua communicando non perdit.* Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit* (*Ser.* 4, *de Nat.* c. 3, t. I, in-4°, p. 155).

Encore plus avant : l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. [Il a] imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* (*S. Aug.*, *ser.* 164, *t.* V, *p.* 788.) Etant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui [nous voulons nous] égaler à Dieu avec lui. L'homme, par son orgueil, a voulu se faire Dieu; et pour guérir cet orgueil, Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine (*De Civ. Dei*, *lib.* XIX, *c.* 12, *t.* VII, *p.* 556). [Car il y a] des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit qu'elle surpasse ses autres ouvrages (*Ps.* CXLIV, 9) Il nous est ordonné de nous conformer à cet

(1) Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est trouvé si semblable dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet.

(2) *Ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est.* Telles sont les paroles de Tertullien que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur.

(3) Souvent ou la sagesse manque à la puissance. (L'auteur n'a pas achevé sa phrase, en exprimant l'inverse.)

(1) Jusqu'à un degré très-intime.

admirable modèle : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* (*Luc.*, VI, 36) : Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Dieu est patient sur les pécheurs, et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (*Matt.*, V, 45) : Afin que vous soyez les enfants de votre Père. Il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il nous le commande : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (*Lev.*, XI, 44) : Soyez saints, parce que je suis saint. Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car, comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu, et tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ezech.*, XXVIII, 2). Tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussaient tes désirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas; la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité : Afin, dit saint Augustin, que l'homme qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer, quand il la voit dans un Dieu (*In psalm.* XXXIII, *enar.* I, *t.* IV, *p.* 210).

Et hoc vobis signum. O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand; tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir : viens chercher dans ce Dieu-homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable. Cherchons.... etc. D'où vient qu'un Dieu se fait homme pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui? C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'Incarnation à une bonté populaire : *Populari quadam veluti clementia* (*S. August. contra Acad.*, *liv.* III, *c.* 19, *t.* I, *p.* 370). De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs : comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante qui, sans affaiblir (1) l'autorité, rend la bonté accessible : ainsi la Sagesse incréée, ainsi la Majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

(1) Perdre.

DEUXIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

(Prêché dans l'église cathédrale de Meaux, en 1691.) (1)

Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Eglise.

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours, présenté au temple, et mis entre les mains du saint vieillard Siméon : Cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël (*Luc*, II, 34, 35), non-seulement parmi les Gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Eglise qui est le vrai Israël ; Et pour être en butte aux contradictions ; et votre âme sera percée d'une épée ; et tout cela se fera, Afin que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans leurs cœurs soient découvertes.

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie ; elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur ; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés ; elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste, et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations ; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait : Réjouissez-vous devant Dieu avec tremblement (*Ps.* II, 11) ; réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous ; parce qu'encore que, par lui-même, il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non-seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ, qui naît aujourd'hui.

C'était un des caractères du Messie promis à nos pères, d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction ; une pierre fondamentale, sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale, contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'Epître aux Romains, [dit] : Cette pierre sera pour vous une pierre de scandale, et quiconque croit en lui ne sera point confondu (*Rom.*, IX, 33). Le voilà donc tout ensemble et le fondement de l'espérance, et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : C'est ici, dit-il, la pierre de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit tout l'édifice ; et quiconque croit en celui qui est figuré par cette pierre, ne sera point confondu (I *Pier.*, II, 6, 7). Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent, quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : Bienheureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas une occasion de scandale (*Matt.*, XI, 6). Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser, tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont faibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain ; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur, parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains, éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnaissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'était donc en Jésus-Christ un caractère de divinité, d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns, et en résurrection aux autres. Et pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale, dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur : dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacrements. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne? sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine? sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacrements? Je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

Au commencement, le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui (*Jean*, I, 1). Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages

(1) Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avait prononcé : nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante mise en tête du manuscrit. « Cette copie faite de ma main est l'original même du sermon dont l'auteur n'avait rien écrit, et qu'il me dicta depuis à Versailles, en deux ou trois soirées, pour Jouarre, où il l'avait promis. Il l'y envoya en effet à madame de Lusancy Sainte-Hélène, religieuse, avec la lettre qu'il lui écrivit de Versailles, le 8 janvier 1692, la chargeant de renvoyer cet original fait pour elle, quand elle en aurait pris copie. J'ai la lettre parlant de cet envoi. »

du monde; ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens, dit saint Augustin, admiraient cette parole, et ils y trouvaient de la grandeur : Que le Verbe fût la lumière qui éclairait tous les hommes qui venaient au monde; que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandait sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étaient prêts à écrire (1) en caractères d'or ces beaux commencements de l'Evangile de saint Jean. Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits, qui se piquaient d'être sublimes, se seraient fait un honneur de les croire et de les établir; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet Evangile. Le Verbe a été fait homme, et, ce qui paraît encore plus faible, le Verbe a été fait chair (*Ibid.*, 14). Ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnait une si grande idée, fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme; le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes; car ils ne voulaient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avait perdu, était de s'humilier. Il fallait donc qu'un Dieu, qui venait pour être le docteur du genre humain, nous apprît à nous abaisser, et que le premier pas qu'il fallait faire pour être chrétien, c'était d'être humble. Mais les hommes, enflés de leur vaine science, n'étaient pas capables de faire un pas si nécessaire. Autant qu'ils s'approchaient de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloignaient-ils par leur orgueil. *Quantum propinquaverunt intelligentia, tantum superbia recesserunt*, dit excellemment saint Augustin.

Mais, direz-vous, on leur prêchait la résurrection de Jésus-Christ et son ascension triomphante dans les cieux; ils devaient donc entendre que ce Verbe, que cette parole, que cette sagesse incarnée était quelque chose de grand. Il est vrai; mais tout le fond de ces grands mystères était toujours un Dieu fait homme; c'était un homme qu'on élevait si haut, c'était une chair humaine et un corps humain qu'on plaçait au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paraissait indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât, après s'être si fort abaissé, ils ne trouvaient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginaient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable, parce qu'elle s'était abaissée; odieuse, parce qu'elle les obligeait de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam*. Mais, en même temps, il est aussi la résurrection de plusieurs, parce que, pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière. Humiliez-vous donc, âmes chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon, qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme, qui s'est élevé par son industrie et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il était né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance? combien elle a été faible, combien impuissante et destituée par elle-même de tout secours? Se souviennent-ils de ce que disait, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la Sagesse? Je suis venu au monde, en gémissant comme les autres (*Sap.*, VII, 3). De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde, puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentiments dans cet état, que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentiments de notre bassesse, et descendons avec Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. Il est monté, dit saint Paul, au plus haut des cieux, parce qu'il est auparavant descendu au plus profond des abîmes (*Ephes.*, IV, 9. 10). Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnaissance des infirmités et des bassesses de notre nature, descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés; et non-seulement des enfers, où étaient les âmes pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines, où étaient les âmes imparfaites, qui avaient autrefois été incrédules, mais du fond même des enfers, où les impies, où Caïn, où le mauvais riche étaient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles; puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons, à son exemple, tout ce que nous sommes; car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. Comme il était, dit saint Paul, dans la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à lui un attentat de se porter pour égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes (*Philipp.* II, 6, 7). Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même; mais il a anéanti, autant qu'il a pu, jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave, et

(1) *Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi Ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendum, et per omnes Ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia Verbum caro factum est, et habitavit in nobis: ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsa etiam ægritudine extollant, et de medicina qua sanari poterant, erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur* (S. Aug., *de Civit. Dei*, lib. X, cap. 29, t. VII, p. 2[illegible]).

suspendant, pour ainsi parler, son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire, poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (*Philipp.*, II, 8), la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever, non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT.

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eues à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs; et il semblait que des pécheurs ne devaient non plus s'opposer à un Sauveur, que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étaient pécheurs, et cependant qu'ils n'étaient pas humbles. Toutefois, qu'y avait-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité, et l'humble aveu de ses fautes? c'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption : il a trouvé des docteurs de la Loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandements avec une exactitude surprenante, violaient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : Je suis venu au monde comme la lumière, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises (*Jean*, III, 19).

C'est pourquoi Jésus a été plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. C'est un prophète, ce n'en est pas un; c'est le Christ; le Christ peut-il venir de Nazareth? peut-il venir quelque chose de bon de Galilée? Quand le Christ viendra, on ne saura d'où il vient; mais nous savons d'où vient celui-ci. C'est un blasphémateur et un impie qui se fait égal à Dieu, qui enseigne à violer le jour du sabbat (*Joan.*, VII, 40, 41, 27; IX, 29; X, 33; VIII, 48). C'est un Samaritain et un schismatique; c'est un rebelle et un séditieux, qui empêche de payer le tribut à César (*Luc.*, XXIII, 2); c'est un homme de plaisir et de bonne chère, qui aime les grands repas des publicains et des pécheurs; il est possédé du malin esprit, et c'est en son nom qu'il délivre les possédés (*Matt.*, XI, 19; XII, 24). En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermait le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? il le fallait ainsi, puisque portant aux hommes plus près que n'avait fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnait, il fallait qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rébellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avait faits, et il ne laissait aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction était manifeste, plus le soulèvement devait être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avait ressuscité un mort de quatre jours, en présence de tout le peuple; et non-seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avait ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli, et le miracle, et celui qui en était l'auteur, et celui qui en était le sujet; parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu qui avait fait un si grand miracle, pouvait bien le réitérer quand il voudrait, ils osaient bien espérer qu'il ne le voudrait pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots, et jamais la vérité n'avait été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avait été plus claire, ni plus convaincante, ni, pour ainsi parler, plus souveraine. C'est donc alors que les pensées, que plusieurs tenaient cachées dans leurs cœurs, furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché, pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnaître pour être guéri; et en un mot, que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devait être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces, les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : Vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend point en vous (*Jean*, VIII, 37). Les lumières de ta conscience et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur, ne t'émeuvent pas : pour cela tu les veux éteindre; les vérités de l'Evangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et Les témoignages de Dieu sont trop croyables (*Ps.* XCII, 5); mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et sa faiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (*Joan.*, XII, 35) : La lumière est encore en vous pour un peu de temps. Au reste, mon cher frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce faible sentiment; marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va : il choppe à chaque pas; à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion, et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité, c'est à cause Qu'il se livrait à l'injustice, comme dit l'apôtre saint Pierre (I *Pier.*, II, 23); qu'il se laissait frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime; c'est que s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui voulaient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici dans le vrai Israël et dans l'Eglise le Dieu de grand scandale. Parce que dans l'institution de ses sacrements, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étaient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'était inviter le monde à faire mal (*Apud S. Cyril. Alex.*, *lib.* VII, *contr. Jul. t.* VI, *p.* 24): mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en ont eu honte; ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avaient pas profité de celui-là. L'Eglise les a condamnés, et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême, et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisait dans les premiers temps. Non, mes frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin: il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit, sans restriction: Tout ce que vous remettrez, tout ce que vous délierez (*Matth.* XVI, 29; XVIII, 18). Il a dit à tous ses ministres, en la personne de saint Pierre: Vous pardonnerez non-seulement sept fois, mais jusqu'à sept fois septante fois (*Ibid.*, 22). C'est que le prix de son sang est infini; c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes: et c'est là aussi le grand scandale qui paraît tous les jours dans Israël. On dit: Je pécherai encore, parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé! sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance, et on ne craint point de pécher, parce qu'on espère de se repentir un jour. Il fallait donc encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ: *Ut revelentur cogitationes.* Mais, chrétien, tu n'y penses pas, quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence: tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est qu'en effet ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

Tremblez donc, tremblez, mes frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. Car enfin, s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer, et que sa miséricorde ne puisse remettre; il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis: et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a, au contraire, grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur: regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils peuvent vous être en consolation et en joie; et au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour, afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour, d'où le péché et les larmes seront éternellement bannis: c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Père du Fils et du Saint-Esprit: ainsi soit-il.

EXORDE

SUR LE MYSTERE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

C'était une grande entreprise de rendre vénérables par toute la terre les abaissements du Verbe incarné. Jamais chose aucune ne fut attaquée par des raisonnements plus plausibles. Les Juifs et les gentils en faisaient le sujet de leurs railleries; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde avec une telle assurance une doctrine apparemment si extravagante. C'est pourquoi Tertullien se vante que les humiliations de son Maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de la bonne sorte et heureusement insensé: *Bene impudentem et feliciter stultum* (*De Carn. Chr. n.* 5, *p.* 361). Laissez-moi, disait ce grand homme, quand on lui reprochait les bassesses du Fils de Dieu, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu est né dans une étable; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse; on a mis le Fils de Dieu dans des langes; il est croyable, parce qu'il est ridicule; le Fils de Dieu est dans une crèche; je le crois d'au-

tant plus certain, que selon la raison humaine il paraît entièrement impossible. Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions inouies, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre; afin que toute la gloire des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dieu anéanti pour l'amour des hommes. C'est à ce Dieu abaissé que je vous appelle. Venez l'adorer, chrétiens, autant dans sa faiblesse que dans sa grandeur; autant dans sa crèche que dans son trône. Mais quel serait notre crime, si venant adorer le Fils, nous manquions de saluer la divine Mère, qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels, et qui nous obtiendra son secours qui nous est si nécessaire en cette action, si nous l'en prions avec zèle, en disant : *Ave.*

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LE MÊME SUJET (1).

Les prophètes étaient vaincus par notre malice, les docteurs ne profitaient pas, la loi était faible et parlait vainement, les anges même et les archanges travaillaient inutilement au salut des hommes, dont la volonté ne suivait pas le bien où elle était excitée. Le Créateur est venu lui-même, non avec éclat ni avec un appareil superbe, de peur d'alarmer son serviteur fugitif et égaré (2) de ses loix. Il ne veut pas effrayer sa proie, la proie qu'il voulait prendre pour son salut (*Theodot. Ancyr., homil. in nativ. Salvat. ; Lab. t.* III, *p.* 988 *seq.*). S'il était venu noblement, le monde eût attribué son changement à sa dignité, à sa puissance, à ses richesses, à son éloquence, à sa doctrine. Tout est humble, tout est pauvre, tout est obscur, méprisable ; afin qu'il paraisse que la seule divinité avait transformé le monde ; une mère pauvre, une patrie encore plus pauvre ; dans une crèche, pour se montrer la pâture même des animaux irraisonnables ; car les Juifs étaient plus brutaux que les brutes mêmes. Etant riche, il s'est fait pauvre. Condescendance (*Ibid.*, 997)

Une vertu céleste prit la forme d'une étoile pour conduire les Chaldéens par une nature qui leur fût connue et familière. Le même qui a attiré les mages fait la solennité présente, non couché dans la crèche, mais posé sur cette table sacrée. La crèche (3) a enfanté cette table; il a été posé en celle-là, afin qu'il pût être mangé en celle-ci. Cette crèche a représenté cette table magnifique. Cette Vierge a produit ce nombre innombrable de vierges. La pauvreté de Béthléem a bâti ces temples magnifiques ; ces pauvres langes ont produit la rémission des péchés. Voyez ce qu'a produit la pauvreté, combien elle a engendré de richesses. Pourquoi avez-vous honte de sa pauvreté qui a produit tant de biens inestimables? Pourquoi lui ôtez-vous ses plaies qui ont fait la guérison des nôtres (*Ibid.*, 1001, 1004) ?

Nos membres (1) qu'il a pris n'ont rien de honteux, puisque Dieu les a formés ; mais c'est nous qui avons fait outrage à notre nature, en la livrant à nos convoitises. Il n'a pas méprisé notre nature, quoique nous l'ayons outragé nous-mêmes (*Ibid.*).

Dieu accoutumé de paraître aux hommes sous des formes sensibles. Le feu qui ne brûle point ; le juge parmi les criminels, qui ne condamne personne : juge parmi les condamnés, qui n'envoie personne au supplice ; juge qui ne juge pas, mais qui enseigne, qui ne condamne pas, mais qui guérit. La clémence de ce feu mystique qui pardonne au buisson, figure de la clémence de Jésus-Christ : il éclaire et ne consume pas, il brille et ne brûle pas ; il fait du bien, bien loin de blesser et de nuire. Dieu ne trouve rien de honteux de ce qui peut donner le salut aux hommes (*Ibid.*, 1008 *seq*).

La pensée devient intelligible par la parole, palpable par l'écriture : ainsi le Verbe. Votre pensée (2) est votre enfant en quelque sorte; vous l'enfantez une seconde fois quand vous la rendez sensible : ainsi le Père. La parole que je prononce en moi se répand sur tous ; propre à un chacun comme à tous.

Dieu habite dans l'homme plus noble que tout le reste, que le soleil, etc., parce qu'il est libre maître de soi-même.

Comme celui qui déchire le papier où est écrite la loi du prince, viole sa parole qui, inviolable par elle-même, est violée et comme déchirée dans le corps dont elle s'est revêtue : ainsi le Verbe de Dieu.

Il est venu à son serviteur, non avec la majesté d'un maître; car il aurait étonné son fugitif, l'attirant par son humilité à la familiarité, à la liberté, en se faisant conserviteur, afin que nous devinssions maîtres (*Ejusd. Theodot. Homil. Ephes. habit. in die S. Joan. Evang.; Lab. tom.* III, *p.* 1024 *et seq.*).

Le Verbe s'est approprié un corps, se l'est rendu propre, et en ce corps toutes les passions de ce corps ; il se les est donc appropriées. Il ne faut point dire que Dieu habite en Christ comme dans une autre personne, ni que Christ est adoré, parce qu'il est uni au Verbe, ni qu'il est adoré avec lui, parce que c'est la même adoration. Il ne faut point séparer par la pensée ni par l'intelligence le Verbe et le Christ, en les unissant seulement de parole, comme faisait Nestorius. Mais toutes les fois que nous nommons le Verbe, nous devons entendre que l'homme est aussi compris sous ce nom: ainsi quand nous nommons Jésus, nous y comprenons le Verbe. C'est ce qui est expliqué *passim*, mais très-bien dans l'homélie de Théodotus.

(1) M. Bossuet cite en tête de ces pensées l'homélie de Théodote d'Ancyre, sur la naissance du Sauveur, qui fut lue dans le concile d'Ephèse : il renvoie plus bas à deux autres homélies du même auteur, et par la comparaison que nous avons faite, nous nous sommes convaincus que le fond de ces pensées est tiré des trois homélies de Théodote.

(2) [illegible]

(3) *Mater.*

(1) *Membra virginis.*

(2) [illegible]

Parvulus natus est, datus est, admirabilis : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné ; il s'appelle l'admirable (*Isai.*, IX, 6), qui détruit le royaume où il est né, qui s'en fait un nouveau de ses ennemis et de ceux qui ne le connaissaient pas par la croix, subjuguant par amour ; *Deducet te mirabiliter dextera tua* (*Ps.* XLIV, 6) : Votre droite vous fera faire des progrès miraculeux et étonnants. *Consiliarius*, conseiller, qui renverse tous les raisonnements humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu ; *Consilia destruentes et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei* (II *Cor.*, X, 4, 5). *Deus fortis :* Dieu fort, qui soutient nos faiblesses par les siennes : car ce qui paraît en Dieu faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (I *Cor.*, I, 26). *Pater futuri sæculi :* Le Père du siècle futur, tout réservé au temps avenir, rien au présent. *Princeps pacis :* Le prince de la paix. *Pacem relinquo* (*Joan.*, XIV, 27) : Je vous laisse la paix. *Pax huic domui* (*Matth.*, X, 12, 13) : Que la paix soit dans cette maison. *Revertetur ad vos :* Votre paix reviendra à vous. *Pacem ei qui longe est et qui prope* (*Isai.*, LVII, 19) ; La paix à ceux qui sont éloignés comme à ceux qui se trouvent proche. La paix qui surpasse toutes pensées, qui garde les cœurs et les esprits en Jésus-Christ : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (*Philipp.*, IV, 7).

La chair a été ennoblie, et non la divinité dégradée. Dieu relève ce qu'il prend et ne perd pas ce qu'il communique.

Le grand pape saint Léon nous enseigne que les œuvres qu'un Dieu Sauveur a accomplies pour notre salut, ne sont pas seulement des grâces, mais des secours ; que tout ce qui nous rachète, nous parle ; enfin, que tous les mystères sont des exemples : si bien que le chrétien doit imiter tout ce qu'il croit (*Ser.* 24 *in Nativit. Dom.*, *t.* I, *p.* 100).

Apparuit gratia Dei : La grâce de Dieu nous a paru. Dans tous les mystères que Dieu accomplit pour notre salut, il y a trois choses à considérer. Tous les mystères contentent nos désirs par quelque don, dirigent nos mœurs par quelque exemple, excitent notre espérance par quelque promesse. (Car tout ce qui s'accomplit dans le temps a son rapport à la vie future) : si bien qu'il faut toujours y considérer la grâce qu'ils nous apportent, les instructions qu'ils nous donnent, la gloire qu'ils nous proposent. L'Apôtre n'a rien omis et conduit successivement les fidèles par tous ces degrés : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus* (*Tit.* II, 11) : La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes ; là il nous propose la grâce que Jésus naissant nous apporte. *Erudiens nos* (*Ibid.*, 12) : Elle nous a appris ; là il nous découvre les vertus que Jésus naissant nous enseigne. *Expectantes beatam spem* (13) : Étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons ; là il nous fait voir le grand et admirable spectacle que Jésus naissant nous fait attendre.

Après avoir expliqué ce *pieusement*... Que si le monde nous appelle à ses spectacles, nous attendons un autre spectacle, Jésus-Christ nous fait attendre un retour. Il est venu pour semer, il viendra pour recueillir ; [il est venu] pour confier le talent, [il viendra] pour en exiger le profit ; [il est venu] pour détruire la fausse gloire, [il viendra] pour établir la véritable.

Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt (*Tertul.*, *de Spect.*, *n.* 27, *p.* 102) : Nos jeux, nos fêtes, nos banquets ne sont pas encore prés. Laissez-moi achever le temps de mon deuil. La vie chrétienne, la vie pénitente [est un] deuil spirituel ; [nous sommes] consacrés à la mort par le saint baptême. [Le pécheur] déplore la mort, non de son époux ni de son père, mais de son âme, la perte de son innocence. État de l'Église, est en état de viduité et de désolation ; [elle a] perdu en son époux plus de la moitié d'elle-même.

PREMIER SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR,

Prêché à Metz.

Royauté de Jésus-Christ, en quoi elle consiste, comment il l'a acquise, de quelle manière il l'exerce, infidélité et ingratitude de ses sujets. ***Excellence de son sacerdoce.***

Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum

Vous appellerez son nom Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple (*Matth.* I, 21).

Aujourd'hui le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple ; aujourd'hui le grand prêtre du Nouveau Testament, le souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes successeurs d'Aaron, qui portait la figure de son sacerdoce ; aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute (1) la loi de Moïse ; aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est incompréhensible, daigne recevoir un nom humain qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'Esprit de Dieu. Que dirai-je? où me tournerai-je, environné de tant de mystères? parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus, de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pèlerinage de cette vie? Et la solennité de cette Église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; ô nom de douceur et de charité ! Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est en moi-même rende les louanges à son saint nom : *Benedic, anima mea, Domino* (*Ps.* CII, 1). Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère,

(1) Se rend débiteur de toute.

faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah ! si nous avions les yeux assez purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu ; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit ; et, adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jésus, prions aussi la sainte Vierge sa mère de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions. *Ave*, etc.

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux, et qui ressentent tout à fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs ; aussi certes, en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvements ; car ils n'ont pas plutôt jeté les premiers regards sur eux-mêmes que reconnaissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable et cherchent leur perfection où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvements. Puis, chaque ange considérant que Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination ; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or, encore qu'il soit vrai que notre âme, éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paraître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont elle devrait toujours être agitée ; si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine, ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus* (*Act.* XVII, 28). Il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques ; et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet, ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connaissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie ? Dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'Arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les payens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu ; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, le témoignage de l'âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* (*Apol.*, *n.* 17, *p.* 18). Voilà déjà le premier mouvement que notre nature a commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres ; de là, pour passer plus avant, les états et les républiques. Telles sont les deux premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes ; sans quoi la religion tomberait bientôt en ruine et la société dégénèrerait en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer, ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une mutuelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénération parmi tous les peuples ; elles sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteraient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutaient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques d'Auguste, de César, de Triomphateur ; ne doutant pas que les peuples ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreraient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion (1) attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et

(1) Religieux

l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'antiquité adorait, étaient dignes certainement d'être servis par de tels pontifes.

Élevez-vous donc, ô roi du vrai peuple, ô pontife du vrai Dieu. La royauté de ces empereurs n'était autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilége. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur, *Unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife; mais roi de justice et de paix, *Rex justitiæ, rex pacis* (*Heb.*, VII, 2), comme l'interprète l'Apôtre dans la divine épître aux Hébreux; mais le pontife du Dieu très-haut, *Sacerdos Dei excelsi* (XIV, 18), comme porte le texte de la Genèse. Et d'où vient cela, chrétiens? n'était-ce pas pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devait être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire le Sauveur Jésus dont Melchisédech était la figure?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car, ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon Maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce; Jésus, c'est-à-dire Sauveur; et je dis que le Fils de Dieu est roi, parce qu'il est Sauveur; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière. Mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur? par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée, où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à repandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos âmes. O belles et adorables vérités! pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple?

Vous, qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon maître, vous qui avez cru que sa mort violente était une marque de son impuissance, ah! que vous entendez peu ses mystères! La croix de mon roi, c'est son trône; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang; et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi, et Sauveur, et souverain pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable: ainsi soit-il, mes frères. Je commence à parler de la royauté de mon maître: disons avec courage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus qui est lui-même toute notre gloire; ô Dieu, soyez avec nous.

Je dis donc (1) avant toutes choses que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les Juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devait venir au monde avec une puissance royale. C'est pourquoi l'ange annonçant sa venue à la sainte Vierge sa Mère, parle de lui en ces termes: Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob. Et c'est la même chose qu'avait prédit l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit de Notre-Seigneur, Qu'il s'asseoira sur le trône de David, afin de l'affermir en justice et en vérité jusqu'aux siècles des siècles: *Super solium David, et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitia amodo et usque in sempiternum* (*Isai.*, IX, 7). Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il serait impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Écritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnaient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une cour plus leste et plus polie, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ainsi, quand ils virent le Sauveur Jésus, qui, dans une si basse fortune, prenait la qualité de Messie, je ne saurais vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avait dit qu'il était le Christ; cent fois il l'avait attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'importuner: mais enfin, Dites-nous donc qui vous êtes; jusqu'à quand nous laisserez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous franchement, et nous en donnez quelque signe: *Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam* (*Joan.*, X, 24). Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui était dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui

(1) M. Bossuet n'ayant point divisé ce sermon en plusieurs points, nous l'avons laissé dans le même état, d'autant plus qu'il ne traite pas le sacerdoce de Jésus-Christ avec assez d'étendue, pour en former une partie séparée.

persuader, ou bien de se faire roi, ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean, qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle (1) si extraordinaire ne pouvait être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux, et conspirèrent de le faire roi (*Joan.*, VI, 15). Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Etrange illusion des hommes parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable! Les uns disaient que Jésus était un séducteur; les autres ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageaient entre eux en mille sentiments ridicules. Quelques-uns assuraient que c'était Elie; d'autres aimaient mieux croire que c'était Jean-Baptiste, ou bien quelqu'un des prophètes ressuscité : *Alii Eliam, alii Joannem Baptistam, aut unum ex Prophetis* (*Matth.*, XVI, 14). Et à quelles extravagances ne se laissaient-ils point emporter plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie? D'où vient cette obstination, chrétiens? c'est qu'ils avaient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majesté composée, de laquelle ils avaient fait leur idole. Et cette fausse créance avait telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné politique, qui avait toujours son âme troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignait pas moins, qui n'épargnait pas plus ses enfants que ses ennemis, c'est Hérode dont je veux parler, conçut de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des innocents duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

Je ne sais si je me trompe, fidèles; mais il me semble que ces observations sur l'histoire de Notre-Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi, je ne craindrai pas d'en ajouter encore une, qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur était enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honorait de sa plus intime confidence, bien qu'en particulier et en public il ne leur promît que tourments et ignominie en ce monde, ils n'avaient pu encore se déprendre de ce premier sentiment, dont on avait préoccupé leur enfance. Eh! Maître, lui disaient-ils, quand est-ce qu'arrivera votre règne? sera-ce bientôt que vous rétablirez le royaume abattu d'Israël (*Act.*, I, 6)? Ils ne pouvaient goûter ce qu'il leur prédisait de sa mort. Comme ils voyaient son crédit s'augmenter, ils croyaient qu'à la fin il viendrait à bout de l'envie, et qu'il attirerait tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattaient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençaient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés firent faire à Notre-Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple? Ils s'imaginaient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries au milieu d'une grosse cour. Et, Seigneur, lui disent-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que l'un de nous fût assis à votre droite et l'autre à la gauche (*Matth.*, XX, 21). Tant ils abusaient de la patience et de la faveur de leur Maître, repaissant leur âme d'une vaine et puérile ostentation! Si bien que Notre-Seigneur, ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ces mémorables paroles. O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté un faste et une pompe mondaine : Vous ne savez ce que vous me demandez; la chose n'ira pas de la sorte : *Nescitis quid petatis* (*Matth.*, XXII). Pourrez-vous bien boire le calice que je boirai? ce calice, c'est sa passion dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis, après quelques avis excellents, voici comme il conclut son discours : Sachez, dit-il, que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même, et afin de donner sa vie pour la rédemption de plusieurs (*Ibid.*).

Ah! disciples encore ignorants, et vous mère mal avisée, ce n'est pas là ce que vous prétendiez; vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait de la sorte, afin de nous insinuer doucement par le souvenir de sa passion, que notre roi était un roi pauvre (1); qu'il descendait sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous apprendre par son exemple à les mépriser; et que comme c'était par sa passion qu'il devait monter sur son trône, aussi est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où après vous avoir exposé les divers sentiments des hommes touchant la royauté de Jésus, j'aurais à demander à Dieu la langue d'un séraphin, pour vous exprimer dignement les sentiments de Jésus lui-même.

Certes, je ne puis voir sans étonnement dans les Ecritures divines, que le débonnaire Jésus, qui durant tout le cours de sa vie mortelle faisait, pour ainsi dire, parade de sa bassesse, quand il sent approcher son heure dernière, ne parle plus que de gloire, n'en-

(1) Une action.

(1) Je ne m'étonne plus, chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum Regem, fugit iterum in montem ipse solus* (*Joan.*, VI, 15) : Sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, il s'enfuit encore sur la montagne lui seul. La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnaît pour son Messie; et il le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit* (*De Idolol.*, *n.* 18, *p.* 116) : Sachant, dit-il, quel est son royaume, il refuse celui que l'on lui présente. Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix; donnez-lui un roseau fragile; donnez-lui une couronne d'épines.

tretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il était à la veille de son infâme supplice. Déjà il avait célébré cette pâque mystérieuse qui devait être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venait de sortir de sa chambre pour aller exécuter le détestable traité qu'il avait fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon maître qui n'ignorait pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres : Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de l'homme va être glorifié : *Nunc clarificatus est Filius hominis* (*Joan.*, XIII, 31). Eh ! mes frères, que va-t-il faire ? Que veut dire ce maintenant, demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin ? Va-t-il point peut-être s'élever dessus une nuée pour foudroyer tous ses ennemis ? ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges, pour se faire adorer par tous les peuples du monde ? non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourments, à la dernière des infamies ; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours devant qu'il mourût. Il était monté sur un âne. Ah ! fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueraient d'un si triste et si malheureux équipage ; mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire, et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu au monde pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je vous veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance ; et qui, pour faire paraître leur zèle à ce nouveau prince (1) dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : Béni soit, disaient-ils, le Fils de David, vive le roi d'Israël : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini rex Israel* (*Matth.* XXI, 9, *Joan.*, XII, 13). Et parmi ces bienheureuses acclamations, il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire ? et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissements ; lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étaient ramassés des villes et des bourgades voisines, en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportais tout à l'heure, s'était retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre. Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi ; les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée : Non, non, répond mon Sauveur : les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent pas assez haut : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (*Luc.*, XIX, 40).

(1) Et pour donner de la majesté à.

Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement si inopiné ? il approuve ce qu'il rejetait ; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée. Ah ! n'en cherchez point d'autre cause ; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir ; et mourir à mon Sauveur c'est régner. En effet quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et avec un maintien plus auguste, que dans le temps de sa passion ? Que je me plais de le voir devant le tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains par la générosité de son silence ! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire, pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes frères ? admirez, admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étaient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : Oui, certes, je suis roi, lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego* (*Joan.*, XVIII, 37), parole qui jusqu'alors ne lui était pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein (1). Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples qui étaient étonnés, et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse (2) nûment au juge corrompu, qui par une injuste sentence le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisait des actions d'une puissance divine ; et il lui plaît de le déclarer, quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines (3). N'est-ce pas faire les choses fort à contre-temps ? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais ô merveilleux contre-temps ! ô secret admirable de la Providence !

Je vous entends, ô mon roi Sauveur ! C'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi ! que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes. Et vous, ô fidèles de Jésus-Christ, bienheureux sujets

(1) Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens?
(2) Prêche.
(3) C'est, ce me semble.

de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête que mon prince victorieux a acquis au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnaître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux?

Certes je ne craindrai pas de le dire : ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté ; quand je vois que dans un état policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance ; c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince; quand je vois que comme un soleil sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées, que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père; c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable, c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde, vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh ! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable, mais si bon et si bienfaisant que le nôtre? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. Ce qu'il daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde, ce ne lui est pas un accroissement de puissance: mais c'est un témoignage de sa bonté : *Dignatio est non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (*In Joan. Tr.* LI, *t.* III, *part.* II, *p.* 635); dit l'admirable saint Augustin. Regardez cette vaste étendue de l'univers ; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les a attirées sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui?

Ce peuple merveilleux que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel ; fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien ; que ne doivent-ils pas au Sauveur ? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles; voyez quelle grande étendue! ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos (1) fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons ; votre mort nous a délivrés de l'oppression et de la tyrannie; votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous espérons, par vous nous régnons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tous ses sujets; il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées.

Ecoutez, écoutez le bel hymne (2) des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament ; douze pour les douze premiers patriarches, les pères de la synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Eglise. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. O Agneau immolé, disent-ils, vous nous avez rachetés en votre sang; vous nous avez fait rois et sacrificateurs à notre Dieu, et nous régnerons sur la terre ! *Et regnabimus super terram* (*Apoc.*, V, 10). O Dieu éternel ! chrétiens, quelle est la merveille de cette cour ? Toutes les grandeurs humaines (3) oseraient-elles paraître devant une telle magnificence? Cet ancien (4) admirateur de la vieille Rome, s'étonnait d'avoir vu dans cette ville maîtresse, autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Eglise ; je ne dis pas que nous y (5) voyions autant de rois que de sénateurs, mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que servir notre Dieu, c'est régner : *Servire Deo, regnare est* (*Postcom. Miss. pro pace*). O royauté auguste du roi Sauveur (6), qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés ! ô mort vraiment glorieuse ! ô sang utilement répandu ! ô noble et magnifique conquête !

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles

(1) Chaînes.
(2) Que chantent les fidèles dans.
(3) Doivent-elles pas disparaître.
(4) Cynéas, ambassadeur de Pyrrhus, est cet admirateur qui relevait en des termes si pompeux la magnificence de Rome. Plutarque rapporte ainsi ses paroles : *Senatum sibi multorum Regum visum concilium (Vit. Parallel. Pyrrh.*, *p.* 395. *Ed. in fol. Franc.*). Florus enchérit sur cet éloge, par un mot qui exprime toute la majesté de la ville de Rome : *Urbem templum sibi visam, senatum Regum esse consessum.* Rer. Rom. lib. I, cap, XVIII.
(5) Serons.
(6) Par laquelle tous les hommes sont rachetés.

ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les César et les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! c'est un capitaine sauveur, (1) qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer ; il combat par amour, il combat par bienfaits, par des attraits tout puissants, par des charmes invincibles (2).

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux ; et voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capitaine : *Accingere gladio tuo super femur tuum* (*Ps.* XLIV, 4). Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : Non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. Comment donc ? Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle : *Specie tua et pulchritudine tua* (*Ibid.*, 5) ; avancez, combattez et régnez : *Intende, prospere procede et regna* (*Ibid.*, 7). Puis il continue ainsi son discours : Que les flèches du Puissant sont perçantes ! Tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis de mon roi : *Sagittæ potentis acutæ* (*Ps.* CXIX, 4). Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire. *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi* (*Ps.* XLIV, 8) : Votre trône, ô grand Dieu, est établi ès siècles des siècles ; et le reste. Et que veut dire ce règne ? quelle est cette victorieuse beauté ? que signifient ces coups et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur ? C'est ce qu'il nous faut expliquer avec l'assistance divine par une doctrine toute chrétienne, toute prise des livres sacrés et des Écritures apostoliques.

Mais, fidèles, je vous avertis, que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui certes ne méritait pas d'entretenir si longtemps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin. Pour moi, dit ce grand personnage, quelque part où je voie mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa Mère. Il est beau dans les miracles, il ne l'est pas moins parmi les fouets. Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. Il est beau jusque sur la croix, il est beau même dans le sépulcre : *Pulcher in cœlo, pulcher in terra... pulcher in miraculis, pulcher in flagellis ; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem... pulcher in ligno, pulcher in sepulcro* (*In Psalm.* XLIV, *tom.* 4, *p.* 382). Que les autres, dit-il, en pensent ce qu'il leur plaira ; mais pour nous autres croyants, partout [où] il se présente à nos yeux, il est toujours beau en perfection : *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat.*

Surtout il le faut avouer, chrétiens, quoique le monde croie de sa passion, quoique ces membres cruellement déchirés et cette pauvre chair écorchée fasse presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui ; quoique le prophète Isaïe ait prédit que, dans cet état, il ne serait pas reconnaissable, qu'il n'aurait plus ni grâce, ni même aucune apparence humaine : *Non est species ei, neque decor ; vidimus eum et non erat aspectus* (*Is.*, LIII) ; toutefois c'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non-seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Mais peut-être (1) vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la (2) figure d'homme ! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse ? Écoutez et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies ; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues ; ce sont de belles marques, ce sont des cicatrices honorables que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon Maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais pour nous autres croyants, *nobis credentibus*, comme disait tout à l'heure saint Augustin ; pour moi qui suis assuré que c'est pour (3) l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de

(1) A qui dompter et sauver, c'est la même chose.

(2) Et la suite de ce discours vous fera paraître que c'est pour cela qu'il donne du sang, afin d'être véritablement Jésus et Sauveur.

(1) Demanderez-vous quelle beauté se trouve dans cette chair si cruellement déchirée, qui rend le sang par tant de blessures.

(2) Forme humaine.

(3) Mon salut qu'il les a reçues.

mon Maître ne lui peut être ravie; non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage; elles l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci sont mes délices, je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées? Ce leur est un supplice que de les arracher de cet aimable objet. De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume, de là ces traits de flamme invisible qui percent les cœurs jusqu'au vif : *In corda inimicorum regis :* tellement qu'ils ne respirent plus autre chose que Jésus-Christ crucifié, à l'imitation de l'Apôtre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I *Cor.*, II, 2). C'est ainsi que le roi Jésus (1) se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains; cette pourpre ridicule dont ils le couvrent, se changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon Maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi, certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon Prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien serait étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, que sa domination, sa principauté est mise sur son épaule : *Principatus super humerum ejus* (*Isai*, IX, 68). Qu'est-ce à dire cet empire et cette principauté sur ses épaules? ah! ne l'entendez-vous pas? c'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien dans le livre contre les Juifs (*N.* 10, *p.* 221). Sa croix, c'est son sceptre; sa croix, c'est son bâton d'ordonnance; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de Notre-Seigneur.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachèrent au-dessus de sa croix, Jésus de Nazareth, roi des Juifs, écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue? Il est vrai que les Juifs s'y opposent; mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs; les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre; il le refuse, il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort, de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein, et qui paraissaient de si peu d'importance! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît : il est lâche et ferme, il est mol et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu, je reconnais vos secrets; il fallait que Jésus mourût en la croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté. O vertu ineffable de l'opération divine, même dans le cœur des ignorants! s'écrie en cet endroit l'admirable saint Augustin. Ils ne savent tous ce qu'ils disent, et ils disent tous ce que veut mon Sauveur (*In Joan. tra.* CXVII, *t.* III, *part*, II. *p.* 798). Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et malgré leurs méchantes intentions exécute de très-sages et très-salutaires conseils.

Caïphe en plein conseil de pharisiens, parlant de Notre-Seigneur, dit qu'il est expédient qu'il meure, afin que toute la nation ne périsse pas (*Joan.*, XI, 50, 52). Sa mort empêchera donc toute la nation de périr; il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très-à-propos l'évangéliste saint Jean. Merveilleux jugement de Dieu! il pensait prononcer l'arrêt de sa mort, et il faisait une prophétie de sa gloire. Le même arriva à Pilate : il condamne le Fils de Dieu à la croix; et voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la Providence divine.

Ecrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère (*Joan.*, XIX, 20). Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel; que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts; vous, ô Juifs, héritiers des promesses; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau, fléchissez le genou devant votre Roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et

(1) Sait conquérir les cœurs par son sang.

changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : *Et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (*Joan.*, XII, 32). Bientôt les nations incrédules, esquelles il étend ses bras, viendront recevoir parmi ses embrassements paternels cet aimable baiser de paix, qui, selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connaissaient pas; bientôt ce crucifié sera couronné d'honneur et de gloire (*Hebr.* II, 9). A cause que, par la grâce de Dieu, « Il a goûté la mort pour tous », comme dit la divine Epître aux Hébreux, il verra naître de son sépulcre une belle postérité; et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe; « S'il donne son âme pour le péché, il verra une longue suite d'enfants » : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (*Isai.*, LIII, 10). Cette pierre rejetée de la structure du bâtiment, sera faite la pierre angulaire et fondamentale qui soutiendra tout le nouvel édifice (*Ps.* CXVII, 22); et ce mystérieux grain de froment, qui représente notre Sauveur, étant tombé en terre, se multipliera par sa propre corruption (*Joan.*, XII, 24); c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup, tous les peuples tomberont à ses pieds : *Populi sub te cadent* (*Ps.* XLIV, 6), disait notre psaume.

Que je triomphe d'aise, quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Eglise, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre; et que dans toutes les provinces du monde, qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets ! Nous sommes, dit hautement ce grand personnage, presque la plus grande partie de toutes les villes : *Pars pene major civitatis cujusque* (*Ad Scap. n.* 2, *p.* 86). Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les Anciens, c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, les Perses et les Indiens les plus reculés; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient, l'Egypte et l'Ethiopie, et l'Afrique la plus sauvage, les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée (1) par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita* (*Tert. adv. Jud. n.* 7, *p.* 212). Que dirai-je des peuples d'Espagne et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri* (*S. Aug. in Ps.* XLIV, *tom.* IV, *p.* 394).

Il n'y a point d'empire si vaste, qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien; c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. Jésus règne partout, dit-il, Jésus est adoré partout. Devant lui la condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves. Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique regnat, ubique adoratur; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia ; omnibus æqualis, omnibus Rex, omnibus Deus et Dominus est* (*Tertul. adv. Jud. n.* 7, *pag.* 413). Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers; au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Eglise par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, ô Césars, assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Eglise; entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. A même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines; et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux églises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs ? que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur ? Mes frères, ils ne sont plus, Jésus les a défaits; ils sont tombés à ses pieds : *Populi sub te cadent.* Il en est arrivé comme de saint Paul. Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place un disciple : *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin (*In Psalm.* XLIV, *tom.* IV, *p.* 399). Ainsi ces peuples farouches qui frémissaient comme des lions contre les innocents agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts, Jésus les a frappés au cœur : *In corda inimicorum.* C'était dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les a blessés : *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum* (*S. Aug.*, *ibid.*). Les flèches de mon Maître ont percé le cœur de ses ennemis : *Sagittæ*

(1) Civilisée.

Potentis acutæ in corda inimicorum Regis. Il les a blessés de son saint amour. Les ennemis sont défaits, mon Sauveur en a fait des amis : *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt.* Et comment cela ? Par la croix : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (*S. Aug. Ibid.*). Le royaume qui n'était pas de ce monde a dompté le monde superbe, non par la fierté d'un combat, mais par l'humilité de la patience : *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat* (*S. August., tract. in Joan.* CXVI, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 794).

C'est pourquoi dans ce même temps, faites avec moi cette dernière remarque ; dans ce même temps, dis-je, dans lequel la paix étant donnée à l'Eglise tout ne respirait que Jésus, on lui élevait des temples de tous côtés, on renversait les idoles par toute la terre ; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états-généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité ; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avait été pendu le Sauveur, croix qui jusqu'alors avait été cachée, et peut-être que la Providence divine jugeait que la croix de Notre-Seigneur paraissait assez en ses membres durant la persécution des fidèles : la croix donc jusqu'alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles, elle fut reconnue, elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse : elle doit [être] approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes dans, lesquelles nous la voyons très-évidemment (1) attestée. Eh ! penseriez-vous bien, chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la Sagesse éternelle? cela est hors de toute apparence. Que dirons-nous donc en cette rencontre? c'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix qui avez fait cet ouvrage; c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples, c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois, vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles. Concluons donc de tout ce discours, que la croix est un trône magnifique, que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi; et qu'un Dieu descendant sur la terre pour vivre parmi les hommes, n'y pouvait rien faire de plus grand, rien de plus royal, rien de plus divin que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

Et plût à Dieu, chrétiens, que pour achever de vous faire voir la gloire de cette mort, il me restât assez de loisir pour vous entretenir quelque temps de la qualité de pontife que Notre-Seigneur a si bien méritée ! C'est là que, suivant la doctrine toute céleste de l'incomparable épître aux Hébreux, par la comparaison du sacerdoce de la loi mosaïque, je tâcherais de vous faire connaître la dignité infinie de la prêtrise de Jésus-Christ. Vous verriez Aaron portant à un autel corruptible des génisses et des taureaux, et Jésus, pontife et victime, présentant devant le trône de Dieu sa chair formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes. Vous verriez Aaron dans un tabernacle mortel effaçant quelques immondices légales et certaines irrégularités de la loi par le sang des animaux égorgés ; et Jésus à la droite de la Majesté faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes. Vous verriez Aaron consacré par un sang étranger, comme il est écrit dans le Lévitique, et par ce même sang étranger : *In sanguine alieno* (*Lev., cap.* VIII, *Heb.* IX, 25), dit l'Apôtre, entrer dans le sanctuaire bâti de main d'homme; et Jésus consacré par son propre sang, entrer aussi par son propre sang dans le sanctuaire éternel, dont il ouvre la porte à ses serviteurs. Vous verriez, ô l'admirable spectacle pour des âmes vraiment chrétiennes ! vous verriez d'une part tous les hommes révoltés ouvertement (1) contre Dieu; et d'autre part la justice divine prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avaient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable pontife, ce pontife fidèle et compatissant à nos maux paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes, il répand son sang sur les hommes, il lève à Dieu ses mains innocentes; et pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde. Vous verriez comme tous les fidèles deviennent prêtres et sacrificateurs par le sang précieux de Jésus par lequel ils sont consacrés. Je vous les représenterais, ces nouveaux sacrificateurs, revêtus d'une étole céleste, blanchis dans les eaux du baptême et dans le sang de l'Agneau, officiant tous ensemble non sur un autel de matière terrestre, mais sur cet autel céleste qui représente le Fils de Dieu ; et là charger cet autel de victimes spirituelles (*Apoc.*, VIII, 3), c'est-à-dire de prières ferventes, de cantiques de louange et de pieuses actions de grâces, qui de toutes les parties de la terre montent de dessus ce mystérieux autel de-

(1) L'histoire de l'Invention de la croix par sainte Hélène, mère de Constantin, et des miracles qui concoururent à sa découverte, ou qui la suivirent, est attestée par Rufin, Sulpice Sévère, Théodoret, Socrate et Sozomène. Outre ces historiens, plusieurs Pères, comme saint Ambroise, saint Paulin, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille de Jérusalem, parlent de cet événement mémorable. En sorte qu'il ne saurait rester le moindre doute raisonnable sur son authenticité et sa certitude. *Voyez* Bolland. 3 *Mai., tom.* I, p. 361 *et seq.* Tillem *Mémoir., tom.* VII, p. 3 *et suiv., p.* 638, 639.

(1) Insolemment.

vant la face de Dieu, ainsi qu'un parfum agréable et un sacrifice de bonne odeur, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, grand prêtre et sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Et que ne dirions-nous pas de cet incomparable pontife, de ce médiateur du Nouveau Testament, par qui seul toutes les oraisons sont bien reçues, par qui les péchés sont remis, par qui toutes les grâces sont entérinées, qui, par une nouvelle alliance, a rompu le damnable traité que nous avions fait avec l'enfer et la mort, selon ce que dit Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (*Isai.*, XXVIII, 28). Votre pacte avec la mort sera annulé, et votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas. C'est ce que nous dirions, chrétiens. Puis, joignant cette doctrine toute apostolique à ce que nous venons de prêcher de la royauté du Sauveur, nous conclurions hautement, dans l'épanchement de nos cœurs, que le nom de Jésus qui enferme toutes ces merveilles est un nom au-dessus de tout nom, comme l'Apôtre l'enseigne aux Philippiens (*Philip.* II, 9); et qu'il était bien convenable, selon le même Apôtre aux Hébreux, que Dieu dédiât et consacrât par sa passion le prince de notre salut (*Hebr.* II, 10). Mais puisqu'il a plu à celui qui nous inspire dans cette chaire de vérité, de nous fournir assez de pensées pour remplir tout cet entretien de la royauté de Jésus; fidèles, demeurons-en là, en attendant que la Providence divine nous fasse tomber sur la même matière, et tirons-en quelques instructions pour l'édification de nos âmes.

Donc, ô peuples de Jésus-Christ, si le Fils de Dieu est votre roi, songez à lui rendre vos obéissances. Rappellerai-je ici de bien loin la mémoire des siècles passés, pour vous faire voir comme les bons princes ont été les délices de leurs sujets ? Que n'ont pas fait les peuples pour les rois qui ont sauvé leurs pays, les vrais pères de la patrie ? Ah ! il y a dans nos cœurs, je ne sais quelle inclination naturelle pour les princes que Dieu nous donne, que ni les disgrâces ni aucun mauvais traitement ne peuvent arracher aux âmes bien nées. Qu'il est aisé aux rois de la terre de gagner l'affection de leurs peuples ! Un souris, un regard favorable, un visage ouvert et riant satisfait quelquefois les plus difficiles : *In hilaritate vultus regis vita* (*Prov.*, XVI, 15), disait autrefois le Sage : La vie est dans les regards du prince, quand on les a sereins et tranquilles. Peuples, c'est une chose certaine, vous le savez : un gouvernement doux et équitable, une puissance accompagnée de bonté et d'une humeur bienfaisante charme les âmes les plus sauvages. C'est un sentiment commun parmi les hommes d'honneur, que pour de tels princes la vie même est bien employée.

Il n'y a que le roi Jésus à qui la douceur et les largesses ne servent de rien. Il a beau nous ouvrir ses bras pour nous embrasser ; il a beau nous obliger, non par de vaines caresses, mais par des bienfaits effectifs ; nous sommes de glace pour lui : nous aimons mieux nous repaître des frivoles apparences du monde, que de l'amitié solide qu'il nous promet. Ah ! pourrai-je bien vous dire avec combien de soin il a recherché notre amour ? Il est notre roi par naissance, il l'est de droit naturel ; il a voulu l'être par amour et par bienfaits. Il faut, dit-il, que je les délivre, ces misérables captifs. Je pourrais bien le faire autrement, mais je veux les sauver en mourant pour eux, afin de les obliger à m'aimer. J'irai au péril de ma vie, j'irai avec la perte de tout mon sang les arracher de la mort éternelle. N'importe, je le ferai volontiers ; pourvu seulement qu'ils m'aiment, je ne leur demande point d'autre récompense : je les ferai régner avec moi.

Eh ! mes frères, dites-moi, je vous prie : que nous a fait Jésus, le meilleur des princes, qu'avec une telle bonté il ne peut gagner nos affections, il ne peut amollir la dureté de nos cœurs ? Certes, peuple de Metz, je vous donnerai cet éloge, que vous êtes fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vu entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service. Votre obéissance n'est pas douteuse, ni votre fidélité chancelante. Quand on parlait ces jours passés de ces lâches, qui avaient vendu aux ennemis de l'Etat les places que le roi leur a confiées, on vous a vu frémir d'une juste indignation. Vous les nommiez des traîtres, indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince et manqué de foi à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois ? Pourquoi est-ce qu'il n'y a qu'envers lui que le nom de perfides ne nous déplaît pas, qui serait le plus sensible reproche que l'on nous pût faire en toute autre rencontre ?

Mes frères, le roi Jésus nous a confié à tous une place, qui lui est de telle importance, qu'il l'a voulu acheter par son sang : cette place, c'est notre âme, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder, par un serment inviolable, que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors, par la protection angélique. Rien n'y manque, elle est imprenable, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan ; nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus, à Satan, son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume et se faire adorer en sa place. O perfidie ! ô indignité ! c'est pour servir Satan que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur.

Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paraît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disait autrefois Elie aux Samaritains : Peuples, jusqu'à quand chancellerez-vous entre deux partis ? *Quousque clau-*

dicatis in duas partes (III *Reg.*, XVIII, 25)? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer ; si Baal est dieu, il faut l'adorer. Chers frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis?* jusqu'à quand serez-vous chancelants ? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances ; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui (*Malac.* I, 6). Ah ! mes frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus, dites-vous, il n'y a pas ici lieu de délibérer (*Matth.*, VII, 21). Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère encore la même demande : *Quousque claudicatis in duas partes ?* Eh ! serez-vous à jamais chancelants, sans prendre parti comme il faut ? Si je suis votre maître, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, où est l'honneur que vous me devez ? Et pourquoi m'appelez-vous Seigneur, et ne faites pas ce que je vous dis, dit Notre-Seigneur en son Evangile ? Que voulez-vous que l'on croie, ou nos paroles ou nos actions ?

Le Fils de Dieu nous ordonne que nous approchions de son Père en toute pureté et en tempérance. Et pourquoi donc tant d'infâmes désirs ? pourquoi tant d'excessives débauches ? Il nous ordonne d'être charitables ; et, fidèles, la charité pourra-t-elle jamais s'accorder avec nos secrètes envies, avec nos médisances continuelles, avec nos inimitiés irréconciliables ? Le Fils de Dieu nous ordonne de soulager les pauvres, autant que nous le pourrons ; et nous ne craignons pas de consumer la substance du pauvre, ou par de cruelles rapines, ou par des usures plus que judaïques : *Quousque claudicatis ?* Mes frères, il ne faut plus chanceler ; il faut être tout un ou tout autre. Si Jésus est notre roi, donnons-lui nos œuvres, comme nous lui donnons nos paroles : si Satan est notre roi, ô chose abominable ! mais la dureté de nos cœurs nous contraint de parler de la sorte ; si Satan est notre roi, ne lui refusons pas nos paroles, après lui avoir donné nos actions. Mais à Dieu ne plaise, mes frères, que jamais nous fassions un tel choix ! Et comment pourrions-nous supporter les regards de cet agneau sans tache, meurtri pour l'amour de nous ? Dans cette terrible journée, où ce roi descendra en sa majesté juger les vivants et les morts, comment soutiendrions-nous l'aspect de ses plaies qui nous reprocheraient notre ingratitude ? Où trouverions-nous des antres assez obscurs et des abîmes assez profonds pour cacher une si noire perfidie ? Et comment souffririons-nous les reproches de cette tendre amitié si indignement méprisée, et la voix effroyable du sang de l'Agneau qui a crié pour nous sur la croix pardon et miséricorde, et dans ce jour de colère criera vengeance contre notre foi mal gardée et contre nos serments infidèles ?

O Dieu éternel ! combien dur, combien insupportable sera ce règne que Jésus commencera en ces jours d'exercer sur ses ennemis ! Car enfin, fidèles, il est nécessaire qu'il règne sur nous. L'empire des nations lui est promis par les prophéties. S'il ne règne sur nos âmes par miséricorde, il y régnera par justice ; s'il n'y règne par amour et par grâce, il y régnera par la sévérité de ses jugements et par la rigueur de ses ordonnances. Et que diront les méchants, quand ils sentiront, malgré qu'ils en aient, leur roi en eux-mêmes appesantir sur eux son bras tout-puissant ; lorsque Dieu, frappant d'une main, soutenant de l'autre, les brisera éternellement de ses coups sans les consumer ? Et ainsi, toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leur peine, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront à jamais sur des lits de flammes. Outrés de furieuses et irrémédiables douleurs, et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils confesseront par une pénitence tardive, qu'il n'y avait rien de si raisonnable que de laisser régner Jésus sur leurs âmes. Dignes certes des plus horribles supplices, pour avoir préféré la tyrannie de l'usurpateur à la douce et légitime domination du prince naturel. O Dieu et Père de miséricorde, détournez ces malheurs de dessus nos têtes.

Mes frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre grand roi ? O roi Jésus, à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnais pour mon Souverain. C'est à vous seul que je me dévoue ; votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes : je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réserve, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service. *Amen.*

SERMON II.

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR (1).

Royauté de Jésus-Christ, sa nature, ses effets : droits qu'elle lui donne sur nous : comment nous devons la reconnaître.

Deus autem, rex noster ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ.

Dieu, qui est notre roi avant tous les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre (*Ps.* LXXIII, 13).

Quoique nous apprenions par les saintes Lettres que Dieu se considère dans tous ses ouvrages, et que ne voyant rien dans le monde qui ne soit infiniment au-dessous de lui, il ne voit aussi que lui-même qui mérite d'être la fin de ses actions : toutefois il est assuré qu'il n'augmente pas pour cela ses propres richesses, parce qu'elles sont infinies. Quelque beaux ouvrages que produise sa toute puissance, il n'en retire aucun bien que celui d'en faire

(1) Nous avons supprimé de ce sermon plusieurs morceaux tirés mot à mot du précédent, qui pouvaient être retranchés sans interrompre l'ordre et la suite du discours : nous en userons ainsi dans toutes les occasions où les circonstances le permettront, afin d'éviter, autant qu'il sera possible, les répétitions trop fréquentes.

aux autres; il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est pourquoi l'Eglise, inspirée de Dieu, nous apprend dans le sacrifice à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam ;* afin que nous comprenions par cette prière, que la grande gloire de Dieu, c'est d'être libéral à sa créature. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus et la qualité de Sauveur. Ce n'est pas assez que l'on nous enseigne que ce petit enfant est pour les hommes, il faut que son nom nous le fasse entendre, et il en revient à notre nature ce grand et glorieux avantage, qu'on ne peut honorer le nom de Jésus sans célébrer aussi notre délivrance ; et ainsi que le salut des mortels est devenu si considérable, qu'il fait non-seulement le bonheur des hommes et le sujet des hymnes des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même.

Sainte mère de mon Sauveur, dont le Saint-Esprit s'est servi pour lui donner un nom si aimable, obtenez-nous de Dieu cette grâce, que nous en sentions les douceurs que l'ange commença de vous expliquer, après qu'il vous eut ainsi saluée : *Ave, Maria.*

Encore que le mystère de cette journée, cachant à nos yeux la divinité, nous représente le Fils de Dieu, non-seulement dans l'infirmité de la chair, mais encore dans la bassesse de la servitude, et que les cris, les gémissements et le sang de cet enfant circoncis semblent plutôt exciter en nous (1) les tendresses de la pitié que les soumissions du respect; néanmoins la foi pénétrante, qui ne peut être surprise par les apparences, nous découvre dans ses faiblesses des marques illustres de sa grandeur et des témoignages certains de sa royauté. C'est, fidèles, cette vérité chrétienne que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. J'espère que vous verrez aujourd'hui dans le nom que l'on impose au sauveur des âmes, et dans les prémices du sang précieux qu'il commence à verser pour l'amour des hommes, une expresion évidente de la souveraineté très-auguste que son Père céleste lui a destinée. Et vous reconnaîtrez que cette doctrine nous est infiniment fructueuse, puisqu'en établissant la gloire du Maître et les droits de sa royauté, elle nous apprend tout ensemble les devoirs de l'obéissance.

Entrons donc en cette matière sous la conduite des Lettres sacrées, et disons avant toutes choses que le nom de Jésus est un nom de roi, et qu'il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue. Pour mettre cette vérité dans son jour, je suppose premièrement que la royauté est le véritable apanage de la nature divine, à laquelle seule appartient la souveraineté et l'indépendance. Or, entre tous les divins attributs, il y en a trois principaux qui établissent le règne de Dieu sur ses créatures, la puissance, la justice, la miséricorde. Que Dieu règne par sa puissance, c'est une vérité si constante, qu'elle entre par elle-même dans tous les esprits, sans qu'il soit besoin d'alléguer des preuves. En effet c'est par sa puissance qu'il dispose des créatures, ainsi qu'il lui plaît, sans que rien puisse résister à ses volontés ; et par conséquent, il en est le roi avec une autorité qui n'a point de bornes. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, en parlant de Dieu, c'est, dit-il, le bienheureux et le seul puissant; et il ajoute aussitôt après, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (I *Timot.* VI, 15) ; comme ayant dessein de nous faire entendre que l'empire de Dieu doit être infini, parce que sa puissance est incomparable.

Mais je remarque ici, chrétiens, que ce règne est universel et enferme indifféremment tous les êtres qui relèvent également de la toute-puissance divine. Si bien que les hommes et les anges étant capables d'un gouvernement spécial parce qu'ils peuvent être conduits par raison ; il paraît manifestement qu'outre ce règne de toute-puissance, qui comprend généralement toutes les créatures, il faut encore reconnaître en Dieu quelque domination plus particulière pour les natures intelligentes. C'est aussi ce que nous voyons éclater dans sa bonté et par sa justice. Car comme entre les anges et les hommes, les uns sont rebelles à leur Créateur, et les autres sont obéissants, les uns suivent ses volontés, et les autres les contredisent, et que d'ailleurs il est impossible que rien échappe de ses mains souveraines, ni se dérobe de son empire : qui ne voit qu'il est nécessaire qu'il établisse deux gouvernements différents, l'un de justice, l'autre de bonté, l'un pour la vengeance des crimes, l'autre pour le couronnement des vertus; l'un pour ranger les esprits rebelles par la rigueur d'un juste supplice, l'autre pour enrichir (1) les respectueux par la profusion des bienfaits ?

De là ces deux règnes divers dont il est parlé dans les saintes Lettres : l'un de rigueur et de dureté, que le Psalmiste nous représente en ces mots : Vous les régirez, dit-il, avec un sceptre de fer, et vous les briserez tout ainsi qu'un vaisseau de terre (*Psal.* II, 9) : l'autre de douceur et de joie, que le même psalmiste décrit : Avancez, dit-il, ô mon Prince, combattez heureusement, et régnez par votre beauté et par votre bonne grâce (*Ps.* XLIV, 5). Par où le Saint-Esprit nous veut faire entendre qu'il y a un règne de fer, et c'est le règne de la justice rigoureuse qui assujettit par force les esprits rebelles, en les contraignant de porter le poids d'une impitoyable vengeance ; et qu'il y a un règne de paix, et c'est le règne de la bonté qui possède les cœurs souverainement par les grâces de ses attraits infinis : de sorte que nous avons prouvé par les Ecri-

(1) Produire en nos âmes.

(1) Gagner.

tures le règne de la puissance, et de la justice, et de la miséricorde divine.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à l'Enfant Jésus; et puisque tant de prophéties, tant d'oracles, tant de figures du Vieux Testament lui promettent qu'il sera roi, ne craignons pas de lui demander de quelle nature est la royauté qu'il est venu chercher sur la terre. Il est certain, aimable Jésus, que ce nouveau règne ne s'établit pas sur votre pouvoir, puisque vous vous revêtez de notre faiblesse; ni sur la rigueur de votre justice, puisque vous déclarez dans votre Evangile que vous n'êtes pas venu pour juger le monde (*Joan.*, XII, 47). Que vous reste-t-il donc maintenant à dire, sinon que le règne que vous commencez est un règne de miséricorde (1)? Aussi ne prenez-vous pas aujourd'hui le titre pompeux de Dieu des armées, pour nous étonner par votre puissance; ni la qualité terrible de juste Juge, pour nous effrayer par votre rigueur; mais l'aimable nom de Jésus, pour nous inviter par votre clémence. Vous venez pour régner; il vous plaît de régner sur nous en qualité de Sauveur des âmes; et ainsi vous accomplissez cette fameuse prophétie d'un de vos ancêtres : Dieu, qui est notre Roi devant tous les siècles, a opéré le salut au milieu du monde (*Ps.* LXXIII, 13).

Mais, fidèles, s'il est véritable que le nom de Jésus soit un nom royal, un nom de grandeur et de majesté, qui promet à l'Enfant que nous adorons un empire si magnifique, pourquoi voyons-nous du sang répandu; et ne recherchons-nous point dans les Ecritures le secret de cette mystérieuse cérémonie? J'entends votre dessein, ô mon Roi Sauveur! Ce n'est pas assez que vous soyez Roi, il faut que vous soyez un Roi conquérant. Comme Roi vous sauvez vos peuples, comme conquérant vous donnez du sang, et vous achetez à ce prix les peuples que vous soumettez à votre pouvoir. Et c'est, fidèles, pour cette raison que dans cette même journée, où il reçoit le titre de Roi dans la qualité de Sauveur, il veut que son sang commence à couler, afin de nous faire voir son règne établi sur le salut de tous ses sujets et sur l'effusion de son sang. Considérons ces deux vérités, qui comprennent tout le mystère de cette journée. Prouvons par des raisons invincibles, qu'il n'est point d'empire mieux affermi ni de conquête plus glorieuse; et tâchons de profiter tellement de cette doctrine toute apostolique, que nous méritions enfin d'être la conquête de notre Monarque Sauveur, qui n'a conquis et ne s'assujettit ses peuples qu'en les délivrant.

Pour comprendre solidement combien grande, combien illustre, combien magnifique est la souveraineté du Sauveur des âmes, il faut premièrement former en nous-mêmes la véritable idée de la royauté, où je vous demande, fidèles, que vous ne vous laissiez pas éblouir les yeux par cet éclat et par cette pompe qui remplit d'étonnement le vulgaire. Comprenons dans la (1) royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire. Certes, je ne craindrai pas de le publier : ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne, et, pour dire quelque chose de plus redoutable, ce ne sont ni les forteresses, ni les armées qui me montrent la véritable grandeur de la dignité royale. Je porte mes yeux jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire, que j'appelle la royauté. Et pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à la bien entendre, qu'est-ce, fidèles, et que dirons-nous? C'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis; tellement, que le nom de roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains.

Expliquons toutes les parties de cette définition importante, qui sera le fondement de tout mon discours. Je dis donc que la royauté est une puissance. Je ne m'arrête point à prouver une vérité si constante; mais, passant plus outre, je raisonne ainsi : je dis que si la royauté est une puissance, il s'ensuit manifestement que c'est une puissance de faire du bien, et j'appuie cette conséquence sur ce beau principe : tout ce qui mérite le nom de puissance, naturellement tend au bien. Jugez si j'établirai cette vérité par des raisons assez convaincantes.

La puissance qui s'emploie à faire du mal aux autres, le fait ou justement ou injustement. Si elle le fait avec injustice, il est certain (2) que c'est impuissance, car nul ne peut opprimer les autres par violence et par injustice, qu'il ne se mette le premier dans la servitude. C'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse que : Celui qui mène les autres en captivité, va lui-même en captivité : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet* (*Apoc.* XIII, 10). Sans doute afin que nous concevions que celui qui opprime, celui qui tourmente (3), est le premier esclave de son injustice, selon l'expression de l'Apôtre : *Servi injustitiæ* (*Rom.* VI, 17). Etant dans un si honteux esclavage, il ne peut pas être appelé puissant; et par conséquent la puissance d'affliger les autres avec injustice n'est pas une véritable puissance : *Nihil possumus contra veritatem, sed pro veritate* (II *Cor.*, XIII, 8) : Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais nous pouvons tout pour elle : puissance qui se détruit elle-même.

Mais que dirons-nous maintenant de cette puissance qui punit les crimes, et qui donne des armes à la justice contre les entreprises des méchants? C'est ici qu'il faut que je vous propose une belle théologie de Tertullien;

(1) C'est pourquoi il ne fallait pas vous donner.

(1) Personne.
(2) Je ne crains point d'assurer.
(3) Celui qui conçoit d'injustes desseins

elle donnera un grand jour à la vérité que j'ai avancée : que tout ce qui mérite le nom de puissance est naturellement bienfaisant. Ce grand homme, comparant la bonté de Dieu, par laquelle il fait du bien à ses créatures, avec la sévérité rigoureuse par laquelle il les châtie selon leurs mérites, dit que la première lui est naturelle, c'est-à-dire la munificence; et que l'autre est comme empruntée, c'est-à-dire la sévérité : *Illa ingenita : hæc accidens; illa edita, hæc adhibita ; illa propria, hæc accommodata* (*lib.* II, *adv. Marc.*, *n.* 11, *p.* 462). Et il en rend cette excellente raison : car, dit-il, la toute-puissance divine jamais n'afflige ses créatures, que lorsqu'elle y est forcée par les crimes. Si donc jamais elle ne se résout à leur faire sentir du mal que par une espèce de force, il paraît qu'elle leur fait du bien par nature : et par là ma proposition demeure invinciblement établie. Car ce n'est pas une véritable puissance d'affliger les hommes avec injustice; parce que, ainsi que nous avons dit, l'injustice est une faiblesse et un esclavage : de sorte que la véritable puissance ne faisant jamais de mal à personne, que lorsqu'elle y est contrainte et forcée, il s'ensuit que, par elle-même et de sa nature, elle est éternellement bienfaisante. Et c'est pour cette raison, chrétiens, que je dis que la royauté est une puissance de faire du bien; parce que telle est la nature de toutes les puissances légitimes, et que la puissance des rois est un rayon de la puissance divine, si naturellement libérale.

Mais j'ajoute que cette puissance est universelle; et c'est, fidèles, cette différence qui distingue le souverain d'avec les sujets. Les libéralités particulières sont nécessairement limitées; c'est le privilége du prince de pouvoir étendre ses bienfaits par tout son empire : il montre l'éminence de sa dignité par l'étendue de son influence. Ainsi Dieu a mis le soleil dans une place si élevée au-dessus de nous pour réjouir par sa vertu toute la nature. L'action du prince occupé à faire du bien à ses peuples, me montre sa grandeur et son abondance : c'est le caractère de la royauté, c'est ce qui fait la majesté des monarques; et par là vous pouvez comprendre quelle est là royauté du Sauveur Jésus.

S'il est vrai que la royauté c'est une puissance de faire du bien, si le salut qui mène avec lui la paix, l'abondance, la félicité, est un bien si considérable qu'il est capable de rassasier jusqu'aux désirs les plus vastes; qui ne voit qu'il n'est rien plus digne d'un roi, que de s'établir en sauvant son peuple? Et nous en lisons un très-bel exemple dans les Ecritures sacrées. Lorsque Saül entendant les glorieux éloges que tout le monde donnait à David : Saül en a défait mille, et David dix mille; il a frappé le Philistin, et a ôté l'opprobre d'Israël (I *Reg.*, XVIII, 7) : aussitôt il s'écria tout troublé : Après cet éloge, dit-il, il ne lui manque plus rien que le nom de roi (*Ibid.*, 8)! Comme s'il eût dit : On me dépouille de ma royauté, puisqu'on m'ôte la gloire de garder mes peuples; on transfère l'honneur royal à David, en reconnaissant que c'est lui qui sauve, et il ne lui en manque plus que le titre. Tant il est véritable, ô fidèles, que c'est le propre des rois de sauver. C'est pourquoi le prince Jésus en venant au monde, considérant que les prophéties lui promettent l'empire de tout l'univers, il ne demande point à son Père une maison riche et magnifique, ni des armées grandes et victorieuses, ni enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ce n'est pas ce que je demande, ô mon Père. Je demande la qualité de Sauveur et l'honneur de délivrer mes sujets de la misère, de la servitude, de la damnation éternelle. Que je sauve seulement, et je serai roi. O aimable royauté du Sauveur des âmes!

Ces vérités étant supposées, venez maintenant adorer, mes frères, l'auguste monarchie du Sauveur des âmes; et parce que mes sentiments sont trop bas pour vous exprimer une telle gloire, écoutez de la bouche de saint Augustin ce qu'il en a appris dans les Ecritures. Ne nous imaginons pas, dit ce grand docteur, que ce soit un avantage pour le roi des anges d'être fait aussi le prince des hommes. Le règne qu'il lui plaît établir sur nous c'est la paix, c'est la liberté, c'est la vie et le salut de ses peuples. Il n'est pas roi, poursuit-il encore, ni pour exiger des tributs, ni pour lever de grandes armées; mais il est roi, dit ce saint évêque, parce qu'il gouverne les âmes, parce qu'il nous procure les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui ceux que la charité soumet à ses ordres. Et enfin il conclut ainsi : Le règne de notre prince, c'est notre bonheur; ce qu'il daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas un accroissement de puissance, mais un témoignage de sa bonté. *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (*In Joan. Tract.* LI, *t.* III, *p.* 635).

Mais, fidèles, d'où savons-nous que tels sont les sentiments de notre monarque (1)? Ecoutons l'Ecriture sainte, écoutons, et que nos cœurs s'attendrissent, en contemplant la miséricorde infinie de Jésus, notre souverain très-aimable. Je remarque dans son Evangile une chose très-considérable. C'est que jamais il n'a confessé qu'il fût roi que devant le tribunal de Pilate, et il le fait dans des circonstances qui sont dignes d'être observées...

Qui ne vous louerait, ô mon prince? qui n'admirerait vos bontés? Que le ciel et la terre chantent à jamais vos miséricordes. Que vos fidèles célèbrent éternellement la magnificence de votre règne. Quel empire est mieux acquis que le vôtre, puisqu'on ne voit parmi vos sujets que des captifs que vous avez délivrés, des pauvres que vous avez enrichis, des misérables que vous rendez bienheureux, des esclaves que votre bonté a changés en rois?

Mais, fidèles, ce n'est pas assez de contem-

(1) *Voyez* le sermon précédent, pag. 24.

pler la gloire de notre prince ; elle est si grande et si éclatante, qu'elle n'a pas besoin d'être relevée par nos paroles ; mais elle veut être honorée par nos actions. Faisons donc cette réflexion chrétienne sur les vérités que j'ai annoncées. Chaque monarchie a ses droits, selon la qualité des monarques ; ainsi nous devons régler nos devoirs sur le titre de notre prince. Or, je vous demande, mes frères, que ne doivent pas des peuples sauvés à un roi Sauveur ? Considère, ô peuple sauvé, que si l'on t'a sauvé tu étais perdu ; et si l'on t'a sauvé tout entier, tu étais perdu entier, et si tu étais perdu tout entier, tu te dois aussi tout entier à celui par qui tu subsistes. Et cependant tu oublies Jésus ; ou les affaires, ou les débauches, ou les vains empressements de la terre t'enlèvent entièrement à Jésus. Du moins ne sens-tu pas en ta conscience que tu crois faire beaucoup de te partager? Jésus aura ce quart d'heure, etc. mais le cœur n'est à lui qu'à demi, et n'y étant qu'à demi, il n'y est point du tout.

S'il y a quelque chose en nous dont Jésus ne soit pas Sauveur, je veux qu'il nous soit permis de le réserver. Mais si nous voulons avoir la consolation de croire qu'il a sauvé tout ce que nous sommes, pourquoi ne voulons-nous pas avoir la justice de lui donner aussi tout ce que nous sommes? Eh ! ne voyons-nous pas qu'étant le Sauveur et ne voulant régner que comme Sauveur, nous ne lui donnons rien qu'afin qu'il le sauve? Quelle est notre ingratitude et notre folie, si nous nous soulevons tous les jours contre ce roi de miséricorde, dont le règne est notre salut ; si au lieu de nous joindre aux pieux enfants qui présentent des palmes à notre Sauveur : Vive, disaient-ils, le Fils de David, béni soit le roi d'Israël (*Matth.*, XXI, 15), nous embrassons le parti rebelle des séditieux de la parabole, en nous écriant avec eux : Nous ne voulons point qu'il règne sur nous (*Luc.*, XIX, 14)? Car oserions-nous dire qu'il règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Evangile? Quelle illusion ! quelle moquerie! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandements. Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du roi pacifique. Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'époux des vierges. Notre âme est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines.

Retournons, retournons, fidèles, à l'empire du roi Sauveur. Refuser un prince qui sauve, c'est renoncer ouvertement au salut. Imprimons bien avant en notre pensée que nous sommes un peuple sauvé, afin qu'ayant toujours en notre mémoire les misères dont Jésus-Christ nous a délivrés, nous apprenions que nous n'avons rien que par la miséricorde du libérateur. Et puisque le prince qui nous a sauvés, non-seulement nous tire de la servitude, mais encore nous rend participants de sa royauté, rougissons de retomber dans les fers, nous que Jésus-Christ a faits rois. Ne jetons pas aux pieds de Satan la couronne que Jésus a mise sur nos têtes. Puisque la bonté du Sauveur nous a non-seulement affranchis, mais encore en quelque façon déjà couronnés, concevons qu'il est indigne de nous de servir ce divin monarque dans la servilité de la crainte. Servons-le donc, fidèles, dans la liberté (1) de la sainte dilection ; servons-le d'une affection libérale, puisqu'il ne demande que notre amour pour le prix de ses travaux et de ses conquêtes. Mais afin que vous compreniez ma pensée qui ne tend qu'à l'édification de vos âmes, il faut que je déduise par ordre quelques propositions importantes.

La première proposition, c'est que le Fils de Dieu surmontant le monde, devait principalement surmonter les cœurs. C'est ce qui nous est prophétisé manifestement dans le psaume où David parle de lui en ces termes : *Sagittæ Potentis acutæ* (*Ps.* XLIV, 7) : Les flèches du Puissant sont perçantes, les peuples tomberont à ses pieds, ses coups donnent tout droit au cœur des ennemis de mon Roi. Par où vous voyez, chrétiens, que le Roi dont parle cette prophétie, c'est-à-dire sans difficulté le Sauveur des âmes, devait principalement subjuguer les cœurs. Et la raison en est évidente.

Car le Fils de Dieu est venu au monde pour dompter les peuples rebelles, qui s'étaient révoltés contre Dieu son Père. Et quand je cherche la rébellion par laquelle nous nous soulevons contre Dieu, je trouve infailliblement qu'elle est dans le cœur. Ce ne sont pas nos bras, ni nos mains qui s'élèvent insolemment contre Dieu : c'est le cœur qui s'enfle au-dedans, c'est lui qui murmure, c'est lui qui résiste : ***Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*** (*Ps.* LII) : L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. L'insensé combat contre Dieu, et voyant bien qu'il ne le peut détruire en effet, il tâche de le détruire du moins en son cœur. La rébellion est donc dans le cœur. Et c'est pourquoi le même prophète qui a remarqué que c'est là que se nourrit la rébellion, nous (2) apprend aussi que c'est là que portent les coups du victorieux : *In corda inimicorum regis.* C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que les peuples que Jésus surmonte, tombent dans le cœur. Qu'est-ce à dire, tomber dans le cœur? C'est dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les abaisse et les fait tomber (*Enar. in Ps.* XLIV, *tom.* IV, *p.* 389) : *Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum.*

D'où passant plus outre, je dis en second lieu, avec le même saint Augustin, que pour abattre ses ennemis dans le cœur, il fallait qu'il les remplît de son saint amour. C'est alors que les cœurs tombent devant lui, saintement abaissés par la charité : *Populi sub te cadent*, nous dit le Psalmiste. De là vient que notre prophète arme les mains de son

(1) On trouve sur l'enveloppe du manuscrit original ces paroles écrites de la main de M. Bossuet, qui ont rapport à ce qu'il dit ici : « Agir en amis, en rois, non en esclaves, « par la charité. C'est elle qui nous fait agir royalement : » *Regium mandatum, regalem legem.* Jac. II, 8.

(2) Dit aussi que c'est là que vont les blessures.

conquérant de flèches aiguës, qui signifient les traits perçants par lesquels la charité pénètre les cœurs : *Sagittæ Potentis acutæ.* Et c'est ici, chrétien, que tu dois apprendre que si Jésus ne te touche au cœur, si tu ne brûles pour lui, par un saint amour, tu ne pourras jamais être sa conquête. Car tu ne peux être sa conquête, jusqu'à ce que tu sois blessé par ses armes. Puis donc que les armes de notre prince sont des flèches qui percent les cœurs, tant que tu le sers seulement par crainte, tant que le cœur n'est point blessé par le saint amour, tu n'es point la conquête du Sauveur des âmes. Or, pour blesser les cœurs par amour, pour les gagner, pour les conquérir, il fallait que mon prince répandît du sang. Et c'est ce qui achève mon raisonnement, et nous découvre le secret de la prophétie ; c'est là que je découvre les charmes par lesquels Jésus subjugue les cœurs.

De là vient que nous lisons dans son Evangile, que pendant le cours de sa vie il a toujours eu peu de sectateurs ; jusque-là que ses amis rougissaient souvent de se voir rangés sous sa discipline. Mais après qu'il a répandu son sang, tous les peuples peu à peu tombent à ses pieds, jusqu'aux terres les plus inconnues, jusqu'aux nations les plus inhumaines que sa doctrine a civilisées. Rome, après s'être longtemps enivrée du sang de ses généreux combattants, Rome la maîtresse a baissé la tête et a rendu plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'aux temples de son Romulus. Les empereurs même les plus triomphants sont venus, au temps marqué par la Providence, rendre aussi leurs devoirs ; ils ont élevé l'étendard (1) de Jésus au-dessus des aigles romaines ; ils ont donné la paix à l'Eglise par toute l'étendue de l'empire.

Où êtes-vous maintenant, ô persécuteurs ? Que sont devenus ces peuples farouches qui rugissaient comme des lions contre l'innocent troupeau de Jésus ? Ils ne sont plus, dit saint Augustin, Jésus les a frappés dans le cœur ; Jésus a défait ses ennemis, et il en a fait des amis ; les ennemis sont morts, ce sont des amis qui sont en leur place : *Ceciderunt ; ex inimicis amici facti sunt ; inimici mortui sunt, amici vivunt* (*S. Aug. in Ps.* XLIV, *tom.* IV. *p.* 389). Le sang répandu par amour, a changé la haine en amour. O victoire vraiment glorieuse, qui se rend les cœurs tributaires ! O noble et magnifique conquête ! ô sang utilement répandu !

Mais finissons enfin ce discours par une dernière considération, par laquelle l'Apôtre nous fera comprendre combien nous sommes acquis au Sauveur des âmes par le sang qu'il a versé pour l'amour de nous. Nous ne sommes pas seulement au prince Jésus comme un peuple qu'il a gagné par amour, mais comme un peuple qu'il a acheté d'un prix infini. Et remarquez qu'il ne nous a pas achetés, comme dit saint Pierre, ni par or, ni par argent, ni par des richesses mortelles (I *Petr.*, I, 18). Car étant maître de l'univers, tout cela ne lui coûtait rien ; mais parce qu'il nous voulait beaucoup acheter, il a voulu qu'il lui en coûtât. Et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini. Entrons profondément en cette pensée.

Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange ; et dans cet échange, fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas ; parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter ? il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie, nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et que le sang qu'il a donné pour nous acheter ; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes ! Ah ! mes frères, élevons nos cœurs ; travaillons à nous rendre dignes de l'honneur que nous avons d'être à lui par une sorte d'union si intime. N'ôtons pas à Jésus le prix de son sang. Songeons à ce que dit l'apôtre saint Paul : Vous n'êtes pas à vous, nous dit-il ; car vous avez été payés d'un grand prix (I. *Cor.*, VI, 19, 20). Consacrons toute notre vie au Sauveur, puisqu'il l'a si bien achetée ; et comme il ne nous achète que pour nous sauver, parce qu'il ne nous possède que comme Sauveur, ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux.

Considère, ô peuple fidèle, que nous appartenons au Seigneur Jésus par le droit de notre naissance. Etant donc à lui à si juste titre, puisqu'il nous paie encore, puisqu'il nous achète, comprenons que c'est notre amour qu'il veut acheter, parce que notre rébellion le lui a fait perdre. Qui ne vous aimerait, ô Jésus ? qui ne vous donnerait un amour que vous exigez avec tant de force, que vous attirez avec tant de grâce, et enfin que vous couronnez avec une telle libéralité ? Aimons donc Jésus de toute notre âme, aimons fortement, aimons constamment ; et ayons toujours en notre pensée, que l'amour que nous lui rendons est un amour gagné par le sang. C'est pourquoi résolvons-nous, chrétiens, à aimer Jésus-Christ, parmi les souffrances. C'est aimer trop faiblement Jésus-Christ, que de ne souffrir rien pour l'amour de lui. Son amour paraît par son sang ; il ne reconnaît point d'amour qui ne soit marqué de sang tout comme le sien.

Mais quel sang lui donnerons-nous ? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui ? non, fidèles, ce n'est pas là ma pensée. Il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyre au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience tient lieu de martyre. S'il met

(1) La croix.

la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parents et des proches que nous chérissons, et que, bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâce; c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement; c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres que l'amour que nous avons des biens corruptibles, est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres; se présente-t-il quelque occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des âmes; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise elle devienne par conséquent plus docile, afin qu'étant plus humble elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité : montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureusement du cœur par les yeux, c'est-à-dire le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin le sang de notre âme (*Serm.* CCCLI, *de Pœnit*, *t.* V, *p.* 1356); ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque, repassant nos ans écoulés dans l'amertume de notre cœur, nous pleurons sincèrement nos ingratitudes? c'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son sacrifice; portons-le à ces tribunaux de miséricorde, que l'infinie bonté du Sauveur érige dans les églises pour purger nos fautes. Mais, fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui a données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes déplaisirs, tu te repents de ta pénitence. Ah! Jésus n'improuve pas ce qu'il a fait une fois pour toi : au contraire, il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels (1)... Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême. Renouvelons-le devant Dieu.

TROISIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR,

Prêché le premier jour de l'an 1687 (2).

Malice du péché, ses effets. Étendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur; parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés (*Matth.* I, 21).

Si nous avions conservé les sentiments que Dieu avait mis d'abord dans notre nature, il ne faudrait aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux, et, sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en dirait plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes frères, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal, c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire, c'est de notre faute qui est volontaire, que la peine qui ne l'est pas prend sa naissance; c'est pour venger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il (3) doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit que, si aujourd'hui parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur et relève par un si grand nom son humiliation, c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue (4) doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre, puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché : il vient nous sauver du péché même; et, attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable libérateur et le sauveur par excellence. C'est, mes frères, en peu de paroles l'explication de (5) mon texte et c'est par là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrais vous faire voir avec saint Paul, qu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers (*Philip.*, II, 10), et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom,

(1) *Voyez* le sermon précédent, pag. 63.
(2) A Paris, dans l'église de Saint-Louis-des-Jésuites.
(3) Faut qu'il s'attache.
(4) Tous les hommes doivent.
(5) Ce que veut dire.

le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces, et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour : c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul, que nul ne peut même nommer le Seigneur Jésus, que par la grâce du Saint-Esprit (I *Cor.*, XII, 3), je la demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance, se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste : Voilà l'Agneau de Dieu ; voici celui qui ôte les péchés du monde (*Joan.*, I, 29). Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisqu'aussi-bien elles en sont tout le fondement : *Tollit autem et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* (*Op. imperf. cont., Jul., t.* X, *p.* 986). Jésus-Christ ôte le péché, et parce qu'il nous le pardonne, lorsque nous y sommes tombés : *Et dimittendo quæ facta sunt :* et parce qu'il nous aide à n'y plus tomber : *Et adjuvando ne fiant :* et parce qu'il nous conduit à la vie (1) bienheureuse, où nous ne pouvons plus y tomber jamais : *Et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint.*

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de la mieux entendre [considérez], mes frères, [que] quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et (2) qui entraîne après elle la mort éternelle : et (3) lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appas trompeurs et ses attraits qui nous tentent : et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls, puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de (4) succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute (5) l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché par la grâce qui nous le pardonne ; il en réprime l'attrait par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie ; enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout le péril par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah ! mes frères, faisons le nôtre : à ces trois grâces qu'il nous

(1) Eternelle.
(2) D'où suit la peine éternelle.
(3) Quand il est pardonné, lorsque le baptême ou la pénitence l'ont effacé.
(4) Céder à un ennemi.
(5) La vertu.

donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions ; retenez-les, chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnaissez avant toutes choses avec amour et action de grâce, le pardon qui vous a été accordé ; combattez sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux (1) qui vous porte au mal ; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux (2) où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune faiblesse. Voilà toute la vie chrétienne, qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, chrétiens, que vous regardiez dans le péché, ni la faiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près : non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du Juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies (3) pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur d'un feu dévorant, ou comme l'appelle saint Paul, son émulation : *Ignis æmulatio* (*Heb.*, X, 27), et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez : ce que je (2) voudrais vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela ; ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine ; c'est-à-dire le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration ? il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite : il s'y doit unir de tout son cœur, car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche, il s'en détache ; il préfère sa volonté à celle de Dieu, la volonté dépendante et subordonnée à la volonté souveraine, la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même ; la volonté particulière, et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire, soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste ; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique ; et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus

(1) Fallacieux.
(2) Au parfait repos.
(3) Liguées.
(4) Veux que vous entendiez.

pernicieux, la rébellion contre Dieu. Contre qui vous êtes-vous soulevés? contre qui élevez-vous vos regards superbes? contre le Saint d'Israël (IV *Reg.*, XIX, 22). La haine contre soi-même : celui qui aime l'iniquité est ennemi de son âme (*Ps.* X, 6). Oui, chrétiens, tout pécheur [est] ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui-même; nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne; nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein; et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur, où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulais rendre le ciel complice de ta perfidie, ce dépôt de la bonne foi que Dieu avait confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valait-il mieux que celui que tu refuses de reconnaître?

Ainsi, le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux. Plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors; parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans. Plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles; parce que c'est un (1) venin fatal à la vie de l'âme. Plus grand que la perte de la raison, parce que c'est la perte de la probité et de la vertu; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage; sans (2) quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel. Mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu; et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance. Par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse? où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice? quel recours chercherai-je? Non, mes frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies dont il est parlé dans le Prophète : Le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal. *Non faciet bene Dominus, et non faciet male* (*Soph.*, I, 12). Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances? Occupé autour des cieux, dont il roule continuellement la (1) grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit, par sa propre grandeur, être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtiment doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement, plus occupée à se défendre des crimes qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvaient nuire à son règne, si nous pouvions affaiblir sa puissance par nos rébellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il serait un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité; malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux.

Et cette vérité est si importante, qu'il fallait qu'elle parût dans le Sauveur même; c'est pour cela que Dieu fait paraître un Sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'était-ce en effet que le Sauveur? qu'était-ce que ce Verbe incarné, mes frères? qu'était-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair? Ainsi toute vérité y devait être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu, donc, a mis sur le Sauveur l'iniquité de nous tous (*Isai.*, LIII, 6), comme disait le Prophète; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de la justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie, il a reçu la circoncision, c'est-à-dire le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère, quand, sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi! Jésus être baptisé! Jésus, l'innocence même, être mis au (2) rang des pénitents! Saint Jean, à qui il s'adresse, en est troublé lui-même : Seigneur, que je vous baptise! Laissez-moi, répond le Sauveur : c'est ainsi que nous devons accom-

(1) Poison.
(2) Lequel.

(1) Vaste.
(2) Nombre.

plir toute justice (*Matt.*, III, 14, 15); et, prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. Dieu a donc mis sur lui, dit le Prophète, l'iniquité de nous tous (*Isai.*, LIII, 6) : il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc, en quelque façon, le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne : et voilà en même temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit, à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y aurait succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes frères, ce nouveau prodige ! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue ; et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour la souffrir, c'est le mystère du christianisme, mais mystère très-manifeste aux yeux épurés : car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, entendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes : sa croix l'accablera de son poids; il demeurera (1) enseveli dans (2) les ombres de la mort ; et les prisons de l'enfer, où il a fallu qu'il descendît, le tiendront éternellement (3) captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été libre entre les morts (*Psalm.* LXXXVII), et supérieur, non-seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs, quels que vous soyez; soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans (4) vos déguisements ; que vous vous soyez fait à vous-même une fausse divinité dans une (5) idole aussi malheureuse et aussi aveugle que vous ; soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnaître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurci dans le (6) mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ qui vous appelle, votre pacte avec l'enfer sera rompu, et le traité que vous avez fait avec la mort ne tiendra pas (*Isai.*, XXVIII, 18). Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur, et vous entendrez de sa bouche : Allez en paix (*Luc.*, VII, 50). Ecoutez

(1) Englouti.
(2) Le tombeau.
(3) Renfermé.
(4) Artifices.
(5) Créatures.
(6) Vice

seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose ; c'est qu'attendri par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce ; vous en devez davantage, quand il l'a donnée ; et si vous voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes.

Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre en devait cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il leur remit à tous deux la dette entière. Lequel des deux l'aime le plus (*Ibid.*, 41 *et suiv.* ? Vous reconnaissez, chrétiens, la parabole de l'Evangile ; c'est ce que demande Jésus au Pharisien, vous le savez. Et que répond le Pharisien, c'est-à-dire que répond la dureté même et la sécheresse même ? Ne répondez pas, mes frères, plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus ? Sans doute que c'est celui à qui on remet davantage. Le Pharisien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, mes frères, que répondrez-vous ? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre Libérateur (1)? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage, après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnaître ? Mais si vous n'en avez pas, si votre amour, loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre ; si la grâce de la pénitence, tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit (2) dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante ; n'entendez-vous pas déjà votre sentence? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour; insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'était qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : Vous êtes encore dans vos péchés (I *Cor.*, XV, 17), c'est-à-dire, vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste ! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés, si le Médecin qui vous a guéri ne vous continue son secours, la rechute est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux, qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir (*Apoc.*, III, 20).

SECOND POINT.

C'est ici qu'il nous fait entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché ; et au dedans et au dehors, tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes,

(1) A celui qui vous pardonne vos péchés
(2) Opéré, laissé.

nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu ; tout ce qui paraît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres ! quelle ignorance ! Les biens véritables sont les moins connus, on ne peut nous les faire entendre (1). Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles ; témoin tant de savants déréglés ; ou la curiosité les rend dangereuses, témoin tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage ; c'est pourquoi le bien nous plaît ; mais cependant le mal prévaut, la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent ; et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès, le courage en fierté (2), l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je ? où me tournerai-je ? homme misérable ! que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs ? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend (3), ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain, de combien d'erreurs es-tu la proie ? de combien de vanités es-tu le jouet ? de combien de passions es-tu le théâtre ? Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent : à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil contre lequel ses forces se brisent ; parce que son humilité y succombe ; *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus.*

Dans cette faiblesse déplorable, mes frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnaissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment (4) de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité : *Omnia peccata sic habenda tamquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne committantur* (*Tom.* VI, *cap.* XLI, *p.* 362) : Vous devez croire, dit saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a empêchés de tomber (5) ; parce que nous le portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul (*Rom.*, I, 24), qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes (1) pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours ; car qui pourrait ici vous représenter l'enchaînement (2) de nos passions ; et comment ces (3) passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur ? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes ? ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respirait que son service ? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Loth, qui s'était conservé sans tache avec sa famille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer ? on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe, son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem ? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant des rois ? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs. C'est ainsi que son intempérance le pousse (4) jusqu'à la profanation et au sacrilége. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé (5), et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde ? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connaît pas, de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que des paroles ? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme ; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus in-

(1) Et si nous les connaissons, que nous servent nos connaissances stériles ?
(2) Dédain.
(3) Prévient.
(4) Une excellente doctrine.
(5) Mon Sauveur, je me connais redevable envers votre grâce, de tous les maux que je ne fais pas : puisqu'enfin si les injustices, si les violences, si les perfidies, si les adultères ne se trouvent pas dans nos cœurs par un consentement actuel, ils n'en sont pas moins renfermés dans le fond de corruption que nous portons tous dans notre sein.

(1) Vices.
(2) Des péchés.
(3) Ceux que nous aimons introduisent ceux qui nous font horreur.
(4) Qu'il est poussé par la débauche.
(5) Violé.

sensible. Ainsi, ô divin Sauveur, je bornerais trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermais seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés! Hélas! Ils se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand j'y pense (*Ps.* XXXIX, 16 *et* 17). Enfin le nombre en est fini; et je vois paraître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. (O grâce!) Apprenons donc à connaître la société des péchés, et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que, durant la persécution, tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Eglise pleura leur apostasie (1). Si bientôt vous ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice; on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble; parce que de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble; c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connaissions toutes ces infirmités, nous ne connaîtrons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment! Mais combien aussi, d'autre part, me dois-je, pour ainsi dire, tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, dont le nom est un parfum répandu (*Cant.*, I, 2), et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire sur tous les hommes; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces! De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non-seulement entre quand on lui ouvre (*Apoc.*, III, 20), mais qui de lui-même frappe toujours pour se faire ouvrir (*Luc.*, VII). Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel usage de ses longs cheveux. Les pécheurs grossiers y ont épuré leurs pensées; les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor, un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus éminente que celle qu'il avait acquise aux pieds de Gamaliel (*Act.*, XXII, 3); la contemplation et l'action y (1) goûtent d'égales délices : enfin il a des (2) consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

Ah! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, et je me réjouirai en Dieu mon Sauveur : *In Deo salutari meo* (*Luc.*, I, 46, 47). Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom : mon âme, encore une fois, bénis le Seigneur, et ne laisse échapper à ton souvenir aucune de ses bontés. C'est lui qui a pardonné tous tes péchés; c'est lui qui soutient toutes tes faiblesses (*Psal.* CII, 1). Mais pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui, t'élevant à une si haute et si parfaite (3) liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel, c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu; parce qu'alors il fixera nos désirs errants par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot, chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsque, après la fin de cette vie, il lui adressera ces paroles : Courage, bon serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, les grandes vous seront données : entrez dans la joie de votre Seigneur. Entendez-vous, chrétiens, la force de cette parole : entrez dans la joie de votre Seigneur? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus (4) vaste qu'elle, mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin, l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre; c'est la félicité de son Dieu, (5) parce qu'il est fait, comme dit

(1) C'est ce principe qui fit autrefois, durant la persécution les apostasies.

(1) trouvent également leurs.
(2) remèdes.
(3) au plus haut degré de la.
(4) ample.
(5) avec lequel.

saint Paul, un même esprit par un amour immuable ; si bien que semblable à Dieu, et (1) Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie; il ne sent plus que Dieu seul, et entre dans la plénitude de la joie de Dieu : *In gaudium Domini tui* : Alors non-seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contents; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessait d'errer d'objets en objets ? (2) il n'en connaît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède.

Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher; la fin (3), ne pouvoir plus pécher : voilà, mes frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer. Hâtons-nous, dit saint Paul, d'entrer dans ce repos. On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ces saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même, (présent admirable envoyé du ciel !) un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc à goûter et à voir combien le Seigneur est doux (*Ps*. XXXIII, 8).

Mais, quoi ! on ne m'entend plus ; tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux des spectacles s'en fait un, tant il est vain ! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout, quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu (4), à ces tendres gémissements d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels ; c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençais à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui sont environnés les prédicateurs? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitants de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours. Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter, ou (5) surprendre leur goût ou raffiné ou bizarre. Et je pourrais espérer que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre entendissent les joies du ciel !

Malheur à nous ! malheur à nous ! non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté, et des maladies, et de la vieillesse, et de la mort ! Malheur à nous ! à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs (1), et la fin malheureuse de tous nos desseins ! Malheur à une jeunesse enivrée, qui se glorifie dans ses désordres et qui a honte de donner des bornes à ses excès ! Malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal (*Eccli*., V)? Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup, il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments ! Il craindrait de paraître faible, s'il en revenait; et, plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités [de] la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie, et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. Il n'y a point de paix pour l'impie (*Is*., XLVIII, 22), dit le Seigneur. Malheur enfin à ceux qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont morts tout vivants, comme dit l'Apôtre (I *Tim*., V, 6) ! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur, car son royaume n'est pas de ce monde (*Joan*., XVIII, 36) ; et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : Ils ont reçu leur consolation (*Luc*., XVI, 25). Et encore : Vous avez reçu vos biens. C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, aux peuples comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi ! n'y aura-t-il que des excès dans son Evangile? N'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions, et pour y trouver des excuses?

Mais, sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience. Voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs et dans ce continuel empressement (2) ? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces (3) dangereux, ni de ces intrigues qui se (4) mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne (*Luc*., XXI, 34), pendant (5) qu'appesantis par les soins du siècle, ou dissipés par ses divertissements, pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous

(1) Devenu.
(2) Il ne connaît plus cette liberté inquiète, qui n'était qu'un égarement et une erreur universelle.
(3) Le parfait repos.
(4) De la vie céleste.
(5) Tromper.

(1) Obligations.
(2) J'en appelle à votre propre conscience.
(3) Honteux.
(4) Marchent.
(5) Que vous avez le cœur appesanti, comme dit le Fils de Dieu, des affaires, des soins du monde, de la bonne chère, des plaisirs, de l'enivrement des joies du monde.

ne songez qu'à remplir (1) un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, [qui vous] travaille, qui vous[inquiète (2) les jours et les nuits; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est, après tout, d'agréables inutilités, dont l'Évangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte (*Matth.*, XII, 36). Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts? Également trompeuses, toutes les années se ressemblent; et c'est à nous à y mettre de la différence.

Mais je languis jusqu'à mourir dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je? Ce dégoût, c'est un reste de la maladie; le (3) goût nous reviendra avec la santé; tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes; nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse où vous languissez depuis si longtemps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être d'abord (4) ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus, qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix, a voulu souffrir, pour votre salut, des abattements, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion, la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les lois de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la piété, et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, (5) célèbre compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu, dès leur plus bas âge jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné (6) vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Évangile : ne cessez d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talents de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et, afin de mieux (7) accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

(1) Vos heures.
(2) Consume.
(3) Les vraies joies vous reviendront
(4) Enlevé.
(5) Il y avait auparavant, *sainte et savante*, que l'auteur a effacé, pour y substituer de sa main *célèbre*.
(6) Dans ces derniers temps.
(7) Consommer.

SERMON QUATRIÈME.

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Prêché pendant un Jubilé.

Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur pour nous guérir et nous sauver; ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard; nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises.

Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur; car c'est lui qui sauvera et délivrera son peuple de ses péchés (*Matth.*, I, 21).

Celui dont il est écrit que son nom est le Seigneur et le Tout-Puissant, semble avoir quitté ces noms magnifiques; lorsque, après avoir pris la forme d'esclave, il a encore subi aujourd'hui une loi servile, et porté imprimée en son propre corps la marque de la servitude. En effet, quand le Fils de Dieu se fait circoncire, il s'oblige et s'assujettit, dit le saint Apôtre, à toute la loi de Moïse (*Gal.*, V, 3); et ainsi, se chargeant volontairement du joug que Dieu impose aux serviteurs, non-seulement il se dépouille, en quelque façon, de sa toute-puissante souveraineté (1), mais il semble qu'il se dégrade jusqu'à renoncer à la liberté et à la franchise. C'est dans ce temps mystérieux, c'est dans cette conjoncture surprenante que Dieu, qui sait rehausser (2) magnifiquement les humiliations de son Fils, lui donne le nom de Jésus et la qualité de Sauveur du monde. Il lui rend par ce moyen tout ce qu'il semble avoir perdu. Pendant que le Fils de Dieu se range parmi les captifs, il en est fait le libérateur, et rentre, sous un autre nom, dans les droits de sa royauté et de son empire, parce qu'il devient, par un nouveau titre, le Seigneur de tous ceux qu'il sauve, et s'acquiert autant de sujets qu'il rachète de pécheurs et qu'il affranchit d'esclaves.

La grâce du Jubilé se trouve enfermée si heureusement dans le saint nom de Jésus et dans le texte de mon Évangile, que je ne puis rien traiter (3) de plus convenable à ce concours de solennités. Mais saint Paul ayant prononcé que nul ne peut même nommer le Seigneur Jésus sans la grâce du Saint-Esprit (*I Cor.*, XII, 3), moi, qui dois vous expliquer le mystère de ce nom aimable et en faire tout le sujet de mon discours, combien ai-je donc besoin de l'assistance divine? Je la demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Combien grande, combien illustre, combien nécessaire est la grâce que nous apporte le Sauveur Jésus en nous délivrant de nos péchés? On le peut aisément comprendre par la qualité du mal dont elle nous tire. Car le péché n'étant autre chose que la dépravation de l'homme en lui-même et dans sa partie principale, il est clair que les maux

(1) Des droits de maître et de souverain.
(2) Relever.
(3) Choisir, dire.

qui nous attaquent dans notre fortune, ou même dans l'état de notre santé et dans notre vie, n'égalent pas celui-ci en malignité; et que c'est le plus grand de tous les maux, puisque c'est celui qui nous fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable. Mais, mes frères, ce n'est pas assez ; et voici ce qu'il y a de plus déplorable. Le comble de tous les malheurs, c'est que cette volontaire dépravation ne corrompt pas seulement en nous ce qu'il y a de meilleur; mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa (1) miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances. Tellement, qu'il n'y a nul doute que le plus grand mal de l'homme ne soit le péché : et si, jusqu'à présent, il y a eu plusieurs Jésus et plusieurs sauveurs, maintenant il n'est plus permis d'en connaître d'autres que celui que nous adorons, qui, nous sauvant du péché comme du plus grand de tous les malheurs, mérite d'être nommé le véritable Jésus, l'unique Libérateur et le Sauveur par excellence.

La grâce du Jubilé, qui nous a été accordée durant ces saints jours, (2) jointe à la réception des saints sacrements, et aux pieuses pratiques qui nous ont été ordonnées, fait en nous une entière (3) application de ce beau nom de (4) Sauveur que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui ; et le concours de ces choses m'oblige à traiter à fond de quelle manière ce divin Sauveur nous délivre de tous nos péchés. Or, (5) dans le dessein que je me propose de vous expliquer le mystère du nom de Jésus, et le salut qui nous est donné en Notre-Seigneur, je ne trouve rien de plus convenable que de vous proposer, aussi nettement que mes forces le pourront permettre, une excellente doctrine de saint Augustin, dans le second livre du second ouvrage contre Julien, où ce grand homme remarque que cette délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles ; car, expliquant ces paroles de saint Jean-Baptiste : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde (*Joan.*, I, 29), il enseigne que le Fils de Dieu ôte en effet les péchés, et parce qu' « il remet ceux qu'on » a commis, et parce qu'il nous aide pour » n'en plus commettre, et parce que, par » plusieurs périls et par plusieurs exercices, » il nous mène enfin à la vie heureuse, où » nous ne pouvons plus (6) en commettre » aucun : » *Tollit autem et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* (*Op. imperfect. cont. Jul., lib.* II, *tom.* X, *p.* 986).

(1) Munificence.
(2) Enfermant la.
(3) Totale.
(4) Jésus.
(5) On lit en marge du manuscrit les paroles suivantes, qui font voir que l'auteur a voulu approprier ce sermon au jour de la naissance du Sauveur : *Au jour de la naissance du Sauveur, j'entreprends de vous faire voir quelle est la cause de son arrivée, quel est le mal dont il nous sauve, et quel est le salut qu'il nous apporte.*
(6) Tomber sous leur tyrannie, dans leurs pièges.

Et certes, quand nous abandonnons au péché notre liberté égarée, il a sa tache qui nous déshonore et sa peine qui nous poursuit; et quand il nous a été pardonné, par la grâce du saint baptême et par les clefs de l'Eglise, il a encore ses appas trompeurs et ses attraits qui nous tentent ; *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua* (*Jac.*, I, 14) : Chacun est tenté par sa propre concupiscence. Et dans la plus grande vigueur de la résistance, voire même dans l'honneur de la victoire, si nous vivons sans péché, nous ne vivons pas sans péril, ayant toujours en nous-mêmes cette déplorable facilité et cette liberté malheureuse de céder à notre ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour être notre Jésus, et remplir toute l'étendue d'un nom si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce, premièrement du mal du péché, secondement de l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il commence en cette vie et qu'il achève dans la vie future; il le fait successivement et par ordre. Il ôte le mal du péché par la grâce qui nous pardonne; il en réprime (1) en nous l'attrait dangereux par la grâce qui nous aide et qui nous soutient, il en arrache jusqu'à la racine, et le guérit sans retour dans la bienheureuse immortalité, par la grâce qui nous couronne et récompense : *Dei gratia regenerante non imputandum, Dei gratia nos juvante frenandum, Dei gratia remunerante sanandum* (*Lib.* II. *cont. Jul., cap.* IV, *t.* X, *p.* 532). Par conséquent, chrétiens, si vous voulez saintement jouir du salut qui vous est offert et de l'indulgence générale qui vous est donnée par l'autorité de l'Église, au nom de notre Sauveur, reconnaissez humblement, et avec de continuelles actions de grâces, le pardon qui vous a été accordé; combattez avec foi et persévérance l'attrait tyrannique qui vous porte au mal, et aspirez de tout votre cœur au parfait repos et à la félicité consommée, où vous n'aurez plus à craindre aucune faiblesse. Voilà les trois grâces qui sont enfermées dans le nom et dans la qualité de Sauveur, dont j'espère vous montrer l'usage dans les trois points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique j'aie déjà tracé quelque image du mal que le péché fait en nous, l'ordre de mon discours exige de moi que j'en donne une idée plus forte, et que j'établisse les choses en remontant jusqu'à la source de tout le désordre. Pour raisonner solidement, je commencerai, chrétiens, à définir le péché. Le péché est un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine. Il a donc deux relations : il est la malheureuse production de la volonté (2) humaine, et il s'élève avec inso-

(1) [illegible]
(2) [illegible]

lence contre les ordres sacrés de la volonté divine; il sort de l'une et résiste à l'autre, et par là (1), il est aisé d'établir, (2) selon la doctrine de saint Augustin, en quoi le mal du péché consiste (*Lib.* XII. *de Civit. Dei*, *c.* III. *t.* VII, *p.* 302). Il dit qu'il est renfermé en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il (3) répugne à ses saintes lois; contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachement à ses propres inclinations comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il était uni (4) par son origine céleste. Ainsi il le tire de son ordre et le dérègle en lui-même. D'où il paraît, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette différence qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est (5) nuisible à son bonheur, c'est-à-dire contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat, et, outre cela, contraire à l'homme comme au sujet qu'il corrompt. Ce qui fait dire au Psalmiste, que celui qui aime l'iniquité a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt avec sa droiture les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam* (*Ps.* X, 6). Et certes, il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes, en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants, mais ennemis de Dieu, poursuit-il, par la volonté de lui résister, et non par le pouvoir de lui nuire? *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (*De Civ. Dei, lib.* XII, *c.* III, *p.* 302). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement de ténèbres, ainsi le pécheur téméraire, résistant follement à Dieu par un juste jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée.

C'est pour cela que le roi-prophète prononce cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* : Que leur épée leur perce le cœur, et que leur arc soit brisé (*Psalm.* XXXVI, 16). Vous voyez deux sortes d'armes entre les mains du pécheur, un arc pour tirer de loin, une épée pour frapper de près : l'arc se rompt, et est inutile; l'épée porte son coup, mais contre lui-même. Entendons : le pécheur tire de loin contre le ciel et contre Dieu, et non seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Evangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur téméraire, impudent profanateur du saint nom de Dieu, qui, non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits, tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu de toutes les bizarreries d'un jeu excessif, ou bien, poussé par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que, meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes. Ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le roi-prophète. Mais, mes frères, il ne suffit pas que son arc se brise, et que son entreprise demeure inutile, il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup mortel, si le Sauveur ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui trouble tout dans le monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet; la vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel, sur ce cœur qui la produit, la nourrit; l'injustice, qui veut ravir le bien d'autrui, fait son essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant de ravir et d'usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne.

Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme; plus grand que tous les maux qui

(1) Sur le fondement immuable de cette définition.
(2) Une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité, etc.
(3) Combat.
(4) De la première et éternelle raison à laquelle il est lié.
(5) Préjudiciable.

affectent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison ; parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est qu'une folie criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime. Malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore : malheur qui nous ôte toute espérance et crime qui nous ôte toute excuse : malheur qui nous fait tout perdre pour l'éternité, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Pourquoi pour l'éternité ? car il faut encore expliquer ceci en un mot, pour entendre de quel mal Jésus-Christ nous sauve. Ici je pourrais vous dire que Dieu étant éternel, il ne faut pas s'étonner qu'il ait des pensées éternelles, et que tout l'ordre de ses conseils (1) se termine à l'éternité. Je pourrais encore ajouter qu'ayant résolu pour cette raison de se (2) donner à la créature par une éternelle communication, elle se rend digne d'un mal éternel, quand elle perd volontairement un bien qui le pouvait être. Mais je veux entrer plus avant dans la nature du mal : c'est dans cette source intime de malignité, c'est dans la secrète et profonde disposition des volontés déréglées, que je veux découvrir la cause funeste de l'éternité malheureuse qui menace les impénitents. Je demande seulement que vous m'accordiez que nul homme ne veut voir la fin de sa félicité ni de son bonheur. Il ne faut point de raison ; la nature parle : partout où l'homme établit sa félicité, qui ne sait qu'il voudrait y joindre l'éternité tout entière? Maintenant en quoi est-ce que le pécheur a mis sa félicité ? Il l'a mise dans les biens sensibles : et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste son déréglement, que lui qui peut aspirer à la jouissance des biens éternels, abandonne lâchement son cœur à l'amour des biens périssables : *In extremi boni dilectione turpiter volutatur, cui primis inhærere fruique concessum est* (*De vera Rel.*, *cap.* XLV, *t.* 1., *p.* 778). Que s'il y établit sa félicité par les principes posés, il s'ensuit qu'il voudrait y voir l'éternité attachée. Tous nos désirs déterminés (3) enferment je ne sais quoi qui n'a point de bornes, et une secrète avidité d'une jouissance éternelle. La volonté ne veut être ni empêchée, ni interrompue, ni troublée dans son action ; si bien que tout ce qu'elle aime, elle voudrait et l'aimer toujours et le posséder éternellement sans appréhension de le perdre. Consultez votre cœur, jamais l'homme ne veut voir la fin ni de son plaisir ni de son bonheur. C'est alors que la pensée de la mort nous est plus amère : la loi de Dieu nous devient incommode et importune, parce qu'elle nous contrarie ; et si notre cœur en était cru, il abolirait cette loi qui choque son inclination, par la force d'un secret instinct, qui veut lever tout obstacle à ses passions, et par conséquent les rendre immortelles. Dans cette malheureuse attache combien de fois avez-vous dit que vous ne vouliez jamais rompre ? dans la haine, je ne le veux jamais voir ? Eloignement éternel des choses qui nous répugnent, éternelle possession de celles qui nous contentent, c'est le secret désir de notre cœur ; et si l'effet ne s'ensuit pas, ce n'est pas notre volonté, mais notre mortalité qui s'y oppose.

Et ne me dites pas, ô pécheurs, que vous prétendez vous corriger quelque jour. Car, au contraire, dit excellemment le grand pape saint Grégoire, les pécheurs font voir assez clairement qu'ils voudraient pouvoir contenter sans (1) fin leurs mauvais désirs ; puisqu'ils ne cessent en effet de les contenter tant qu'ils en ont le pouvoir, et que ce n'est point leur choix, mais la mort qui (2) met fin à leurs désordres et à leurs poursuites. C'est donc, conclut ce grand pape, un juste jugement (3) de Dieu qu'ayant nourri dans leurs cœurs une secrète avidité de péché sans fin, ils soient punis rigoureusement par (4) des peines interminables qui n'en ont pas, et qu'ils ne trouvent non plus de bornes dans leurs supplices, qu'ils n'en ont voulu donner à leurs excès détestables (5): *Non corda hominum, sed facta pensavit. Iniqui enim ideo cum fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt. Nam voluissent utique, si potuissent sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui numquam desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut numquam careant supplicio, qui in hac vita numquam voluerunt carere peccato* (*Lib.* IV. *Dial.*, *cap.* XLIV. *tom.* II, *p.* 449).

Entrez donc aujourd'hui, mes frères, dans la profondeur de vos maux, et voyez de quel abîme Jésus-Christ nous tire. Il est temps maintenant que nous célébrions les miséricordes de ce Sauveur qui nous est offert (6) ! aujourd'hui contre un si grand mal ; de ce puissant médiateur de la nouvelle alliance qui s'est mis entre Dieu et nous, (7) afin de porter pour nous tout le poids de sa colère implacable ; qui a noyé nos péchés, non plus au fond de la mer, comme disait le Prophète (*Mich.*, VII, 19), mais dans le bain salutaire, dans le déluge précieux de son sang ; qui nous a renouvelés par sa grâce, consacrés et sanctifiés par son Saint-Esprit, qu'il (8) a répandu en nous comme un gage de vie éternelle. Accourez ici, chrétiens : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum* (*Psal.* XXXIII, 3) : Glori-

(1) Desseins.
(2) Communiquer éternellement à la créature faite à son image.
(3) Violents.

(1) Bornes.
(2) Termine, qui finit leurs crimes.
(3) Une grande justice.
(4) Une éternité de peines.
(5) Abominables.
(6) Donné.
(7) Et qui a porté.
(8) Nous a donné.

fiez tous ensemble avec moi Notre-Seigneur, et ne cessons jamais d'exalter son nom : ce nom aimable, ce nom de Jésus, n'être un que consolation et l'appui de notre espérance. Je m'en vais vous raconter les miséricordes qu'il a exercées dans la rémission de nos crimes.

Quand le souverain accorde une grâce et une rémission, ou il relâche (1) toute la peine, ou il la commue : et le Sauveur se sert de ces deux manières dans la rémission de nos crimes. Par la grâce du saint baptême, il donne une entière abolition : il fait des créatures nouvelles sur lesquelles il répand si abondamment sa miséricorde, qu'il ne réserve aucun droit ni aucune peine à sa justice irritée. Mais quand nous avons violé ce pacte sacré du baptême, manqué à la foi donnée, foulé aux pieds indignement le sang de la nouvelle alliance par lequel nous avons été rachetés et purifiés, c'est une doctrine constante qu'il se montre plus rigoureux et réserve quelque peine : non que son sang ne soit suffisant pour (2) emporter une seconde fois la coulpe et la peine ; mais il [en] dispense l'application selon les ordres de sa sagesse, et suivant qu'il nous est utile (3) pour nous retenir dans un pénchant si dangereux. Car alors il ne permet pas que nous sortions tout à fait des liens de la justice : en pardonnant aux pénitents la peine éternelle qu'elle pouvait exiger, il lui laisse néanmoins quelque prise : afin que nous ressentions par quelque atteinte les engagements malheureux et inévitables où nous nous étions jetés. Et ainsi, dit saint Augustin, il accorde tellement la grâce, qu'il (4) ne relâche pas tout à fait la sévérité de la discipline : *Sic impertitur largitas misericordiæ, ut non omittatur severitas disciplinæ.*

C'est pourquoi deux prisons dans l'Evangile (*Luc.*, XVI, 26) : une prison éternelle où cent portes d'airain ferment la sortie, où un vaste chaos, une immense et insupportable séparation rend le ciel pour jamais inaccessible ; et il y a une autre prison, dont il est écrit qu'on n'en sortira qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole (*Matth.*, V, 26) ; et c'est cette prison temporelle que les pères et les saints conciles et l'ancienne tradition appellent le purgatoire. Quoique cette peine soit bornée à un certain temps, il est aisé de comprendre, comme saint Augustin l'a remarqué, qu'elle passe de bien loin toutes (5) celles que nous ressentons en ce corps mortel (*Enarrat. in Psalm.* XXXVII, *t.* IV, *p.* 295). Tout est ombre, tout est figure en ce monde : *Figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31). En l'autre, (6) il n'en est pas ainsi : là s'exerce la justice, là se ressent la vérité sans mélange. Et c'est pourquoi le Sauveur, qui ne se lasse jamais de nous bien faire, use encore d'une seconde commutation. La première a changé la peine éternelle en des peines temporelles, mais peines du siècle futur, mais peines qui ont un poids extraordinaire : il consent que nous subissions en échange les peines de cette vie.

De là les saintes sévérités de l'ancienne pénitence (1), qui soumettait les pécheurs à de longues humiliations, à des rigueurs inouïes qui se pratiquaient sans relâche durant le cours de plusieurs années. Une profonde terreur de la justice divine leur faisait chercher quelque proportion avec ses règles rigoureuses (2). Ainsi les cilices, les prosternements, les gémissements et le pain des larmes, le renoncement à tous les plaisirs, même aux plus innocents, étaient l'exercice des saints pénitents, qui s'estimaient trop heureux d'éviter par une si faible compensation les peines de la vie future, quoique déjà modérées, mais toujours plus insupportables que toutes celles de cette vie. Notre extrême délicatesse ne peut encore souffrir ce tempérament : soldats lâches et efféminés, et indignes de marcher sous l'étendard de la croix, nous ne pouvons endurer la discipline de notre milice : et voici que le Sauveur se relâche encore. Il fait une troisième commutation des peines que nous avions méritées. Il change les anciennes austérités en quelques jeûnes, quelques stations, des prières et des aumônes ; et pourvu que le cœur du moins soit percé des saintes douleurs (3) de la pénitence et rempli de ses amertumes, il permet à son Eglise d'user d'indulgence. C'est la grâce du Jubilé qui s'accorde sur la terre, et qui a son effet dans le ciel, conformément à cette parole qui a été dite à saint Pierre : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum in cœlis* (*Matth.*, XVI, 19). Grâce singulière, grâce abondante, grâce qui tient lieu d'un second baptême à ceux qui sont disposés dans le degré que Dieu sait. O Jésus ! vraiment Jésus et Sauveur ! ô miséricorde infinie ! C'est moi, dit ce grand Sauveur, c'est moi qui ai effacé tes iniquités comme un nuage qui s'évanouit ; c'est moi qui les ai dissipées sans que vous en soyez jamais recherché, comme une légère vapeur qui ne laisse plus dans l'air aucun vestige : *Delevi ut nubem iniquitates et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (*Isa.*, XLIV, 22). O Sauveur ! ô Libérateur ! Par quelles actions de grâces !...... O cieux ! réjouissez-vous ! que votre reconnaissance soit portée jusqu'aux extrémités de la terre ; que les montagnes tressaillent de joie avec vous ; que les déserts, les bois, les rivages, et enfin toute la nature retentissent du bruit de vos louanges et de vos actions de grâces : *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus ;*

(1) Tout à fait.
(2) Pour effacer et emporter tout entière.
(3) Mélange, tempérament pour nous retenir, marque notre ingratitude.
(4) Ne relâche pas.
(5) Les peines de cette vie.
(6) Paraît la vérité et s'exerce la justice.

(1) Des anciens canons.
(2) Adorables.
(3) Et rempli des amertumes de la pénitence véritable.

jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus (*Isa.*, XLIV, 23).

N'abusons pas, mes frères, d'une telle grâce. Le criminel qui a reçu son absolution se regarde comme recevant une vie nouvelle, et considère le prince comme un second père qui lui rend, et la lumière, et la vie, et la société des hommes, et qui efface de dessus son front la tache honteuse qui le condamnait à une éternelle infamie. Regardons le divin Jésus, notre roi, notre pontife, notre avocat, notre unique libérateur, comme celui seul par qui nous vivons (1). Commençons donc aujourd'hui une vie nouvelle; et pour n'être point méconnaissants de la grâce qui remet nos crimes, soyons fidèles à celle qui se présente pour nous aider à n'en plus commettre

SECOND POINT.

Les médecins ordinaires nous traitent assidûment durant tout le temps de la maladie; quand la fièvre nous a quittés tout à fait, ils nous quittent aussi sans crainte, et nous laissent peu à peu réparer nos forces : si bien que la marque la plus certaine que le malade est guéri, c'est lorsque le médecin le laisse à lui-même et à sa propre conduite pour achever de se rétablir. Les maladies de nos âmes ne se traitent pas de la sorte. Le péché, quoique guéri par la grâce justifiante, laisse néanmoins de si mauvais restes, et affaiblit tellement en nous le principe de la droiture, que la grâce médicinale ne nous est pas moins nécessaire pour conserver persévéramment que pour recouvrer la justice; et si le médecin qui nous a traités nous abandonne un moment, la rechute est inévitable : ***Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*** (***Matth.***, XII, 45) : Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, les captivités de notre nature vaincue; et nous verrons, chrétiens, que le péché nous séduit par tant d'artifices, nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, et une puissance sans bornes, et un soutien sans relâche pour nous tirer de ses mains et nous sauver de ses embûches. Et au dedans et au dehors, tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, tout ce qui est autour de nous, nous est une occasion de péché, tant nous sommes dépravés et corrompus! Ce qui est plaisant nous captive, ce qui est choquant nous aigrit. Notre bonne fortune nous rend superbes, celle des autres (1), envieux; leurs malheurs nous causent (2) un mépris injuste, les nôtres un lâche abattement et le désespoir. Pour les amis nous sommes flatteurs; pour les ennemis, inexorables (3); pour les indifférents, durs et dédaigneux; par conséquent injustes pour tous. Nous corrompons toutes choses; l'amitié par la complaisance et par les cabales, la société par les fraudes, les lois mêmes et les jugements par les partialités et par l'intérêt. Autant d'objets différents qui nous environnent autant de pierres de scandale, autant d'occasions de déréglements. Et pour le dedans, ô Dieu! quel désordre! Premièrement pour la connaissance; ou l'ignorance nous l'ôte, ou la passion l'obscurcit, ou le défaut de réflexion la rend inutile, ou la témérité (4) ruineuse. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous tourne et dégénère en excès. Les simples sont grossiers, les subtils sont présomptueux. Les biens réels sont les moins connus, les idées les plus véritables sont les moins touchantes; le spirituel est plus fort, le sensible est plus décevant : la raison y succombe. Après cela, chrétiens, aurons-nous peine à connaître que nous avons besoin d'un Sauveur qui nous excite à chaque moment, nous soutienne en chaque occasion, nous prête la main à chaque pas, pour empêcher nos égarements et nos chutes ruineuses?

Ajoutons encore à toutes ces plaies celles que nous recevons par nos habitudes vicieuses; car on ne sort pas de ce labyrinthe aussi facilement qu'on s'y engage. La volonté humaine, il est vrai, est naturellement indéterminée; mais il n'est pas moins assuré qu'elle a aussi cela de naturel qu'elle se fixe elle-même par son propre mouvement, et se donne un certain penchant dont il est presque impossible qu'elle revienne. Ainsi, par sa liberté naturelle elle est maîtresse de ses objets, qu'elle peut prendre ou rejeter comme il lui plaît; mais autant qu'elle est maîtresse de ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait, ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagements sont si volontaires, la même volonté qui les fait les pourra facilement dénouer. Au contraire, c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée est aussi obligée de se dégager; c'est elle qui fait les liens et qui veut les faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut. Qui ne voit donc manifeste-

(1) « Toute la grâce de la rémission est en Jésus-Christ. S'il faut éloigner de nous nos péchés, qui nous fera cette grâce, sinon celui qui a pris sur soi nos iniquités, et a porté nos crimes en son propre corps? S'il en faut effacer la tache, quel autre que lui a donné son sang pour laver notre conscience des œuvres de mort? Qui est celui qui les couvre aux yeux de Dieu, sinon celui qui nous a revêtus de son innocence? Qui empêche qu'on nous les impute, sinon celui dont la charité en a transporté sur soi-même toute la peine? »

Ce morceau n'a point de place fixe dans le manuscrit de l'auteur; il est entièrement détaché du corps du discours, mais il s'y rapporte visiblement : c'est pourquoi nous le donnons à la fin du premier point auquel il convient parfaitement.

(1) Du prochain.
(2) Font naître en nous.
(3) Cruels.
(4) L'inconsidération

ment (1) que s'il ne lui vient du dehors quelque force et quelque secours, elle combattra en vain, et ne fera que s'épuiser par des efforts inutiles ? Car, comme dit saint Ambroise, on n'est pas longtemps fort et vigoureux, quand c'est soi-même (2) [qu'il faut vaincre. Le combat qu'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres cupidités, est trop rude pour qu'on puisse, seul, en sortir victorieux : *Advertis quam grave certamen sit, quod est intra hominem ; ut secum ipse confligat, cum suis cupiditatibus prœlietur..... nec potuisse evadere, nisi esset Domini Jesu gratia liberatus* (*S. Ambr. in Psalm* CXVIII, *t.* I, *p.* 1234). Bientôt l'homme misérable se voit en danger de périr, si son Dieu ne vient à son secours, s'il ne crie vers lui au milieu de ses frayeurs, en lui disant : O Seigneur, délivrez mon âme ! *Miser homo congreditur, ut vincat, et ipse in periculum ruit, nisi Domini nomen adfuerit, nisi cum veretur oraverit dicens : O Domine, libera animam meam* (*Idem de Obit. Theodos. Orat.*, *t.* II, *p.* 1204). La victoire est donc réservée à celui seul qui met sa confiance dans la grâce, et qui ne présume point de ses forces : *Ille vincit qui gratiam Dei sperat, non qui de sua virtute prœsumit.*

Mais après que la grâce du Sauveur nous a fait triompher de nous-mêmes, il faut des précautions pour persévérer dans cette heureuse liberté. Plus les dangers sont multipliés, plus il est nécessaire de se tenir en garde, d'apporter de soin et d'application à l'affaire de son salut. Malheur à ceux, ou qui oublient l'état d'où la bonté divine les a tirés, ou qui négligent de prendre les moyens qu'elle leur prescrit pour assurer ses dons ! Tu t'endors déjà, pécheur, miraculeusement délivré par une charité toute gratuite ; tu prétends te reposer, comme si tu n'avais plus d'ennemis à craindre ; tu marches au milieu des périls auxquels tu t'exposes encore, avec une sécurité dont tu es le seul qui ne sois pas effrayé. Ces occasions qui te sont devenues mortelles, ne te paraissent plus dangereuses ; tu recommences à te familiariser avec les objets de tes passions. Les difficultés presque insurmontables que tu avais éprouvées dans l'œuvre de ta conversion, ces douleurs si vives et si profondes que tu t'es vu obligé de ressentir pour t'arracher à la créature et à toi-même, ne te retiennent pas. Ingrat, tout ce que la grâce a fait pour briser les chaînes de ta volonté captive ne te touche plus. Tu sembles regretter ton ancien esclavage, et vouloir secouer le joug du nouveau maître qui t'avait affranchi en te recevant sous son empire. Les pratiques de la piété ne t'inspirent que du dégoût ; la gêne et les contraintes d'une vie réglée te sont insupportables. Tu renonces peu à peu aux exercices pénibles, mais salutaires de la vie chrétienne que tu avais embrassée. Tu n'envisages qu'avec horreur la mortification et les austérités de cette pénitence qui avait tant contribué à te rendre la vie, qui devait servir à l'augmenter et à la conserver en toi, en y faisant mourir à jamais le péché. Le monde et ses plaisirs l'emportent insensiblement sur ton cœur par leurs funestes attraits]. Va, tu périras misérablement, et ta perte sera signalée par un infâme naufrage.

Par conséquent, chrétiens, soyons sobres et vigilants, marchons avec crainte et circonspection. (1) Méditons ces paroles de Tertullien : *Inter hos scopulos et sinus, inter hæc vada et freta fides navigat, tuta si cauta, secura si attenta* (*De Idololat.*, *n.* 24, *p.* 119) : Parmi tant d'orages, parmi tant d'écueils, la la foi sera ferme si elle est craintive ; et (2) naviguera sûrement, si elle marche toujours tremblante et étonnée de ses périls. Et c'est après les bienfaits, c'est après les grâces et les indulgences, que la crainte doit être plus grande. Car la vengeance suit de près l'ingratitude, et rien (3) n'irrite tant la bonté que le mépris qu'on en fait. C'est pourquoi le Saint-Esprit ayant représenté aux Galates par la bouche de l'Apôtre les immenses bontés de Dieu, leur adresse ces paroles : *Nolite errare, Deus non irridetur* (*Gal.*, VI, 7) : Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. Non, non, ne vous trompez pas par cette fausse idée que vous concevez des miséricordes divines. Cette bonté de Dieu que vous vantez tant, et que vous faites l'appui de vos crimes, n'est pas une bonté insensible et déraisonnable sous laquelle les pécheurs vivent à leur aise. C'est une bonté vigoureuse et juste. Dieu est bon, parce qu'il est ennemi du mal ; et il exerce l'amour qu'il a pour le bien, par la haine qu'il a pour le crime. Sa justice est lente, mais non endormie : ne vous persuadez pas qu'il prétende (4) flatter par sa patience l'espérance de l'impunité ; autrement vous vous feriez, non un Dieu vivant, mais une idole muette et insensible, un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse : *Nolite errare* (*Gal.*, VI, 8) : il n'en est pas de la sorte ; on ne se moque pas de lui. Et qui sont ceux qui s'en moquent, sinon ceux qui abusent de ses bontés ; qui croient qu'on leur donne le temps de pécher, parce qu'on leur en donne pour

(1) Qu'il faut que le secours vienne du dehors.

(2) Il nous manque ici dans le manuscrit un feuillet, qui s'est trouvé égaré. Pour lier ce qui précède avec ce qui suit, nous avons tâché de remplir la lacune, par le morceau qui est mis entre deux crochets.

(1) Ce que vous ne craignez pas de votre malice, craignez-le de votre faiblesse ; ou plutôt craignez tout de votre malice, et de votre faiblesse tout ensemble, parce que votre malice, laissée à elle-même, vous porte à tout, et que votre faiblesse ne résiste à rien. « Parmi tant d'écueils et tant de tempêtes, la foi sera ferme, dit Tertullien, si elle est craintive ; et marchera toujours assurée, si elle marche toujours tremblante et étonnée de ses périls : » *Tuta si cauta, secura si attenta.* Conduisons-nous, chrétiens, comme ayant à soutenir un édifice branlant et caduc, qui se dément de toutes parts. Il faut être toujours en action, toujours veiller, toujours travailler, appuyer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, refaire le comble. La faiblesse succombe par l'un, les pluies et les tempêtes attaquent de l'autre. Ainsi, en réprimant par de saintes précautions l'attrait qui nous porte au péché, nous mériterons la grâce par laquelle nous ne pourrons plus en commettre aucun.

(2) Marchera.

(3) Ne pousse pas tant la bonté à bout

(4) Il ne prétend pas.

se repentir; qui font un jeu sacrilége de ses sacrements, du ministère des clefs et des indulgences de sa sainte Eglise ; qui tournent contre lui tous ses bienfaits, et font de ses miséricordieuses facilités un chemin à la rébellion et à la licence? Donc, mes frères, que ce Jubilé finisse nos ingratitudes. Ne nous moquons pas de Dieu : car, comme ajoute l'Apôtre, « l'homme recueillera ce qu'il aura semé ; » de peur qu'il ne se moque à son tour, et que nous ne puissions soutenir cette cruelle et insupportable moquerie. Ah! mes frères, détournons nos yeux ; je veux espérer de vous de meilleures [dispositions]. Prions le divin Sauveur qui a lavé tous nos péchés, qu'il guérisse encore toutes nos langueurs ; et par là nous obtiendrons la dernière grâce, qui est celle d'être à jamais impeccables. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, l'assurance, le prix, la perfection et (1) le comble de toutes les autres, d'être menés à la vie où nous serons impeccables, où nous jouirons éternellement avec les saints anges de cette heureuse nécessité de ne pouvoir plus être soumis au péché. C'est pour cela qu'il nous est né un Sauveur sur qui le péché ne pouvait jamais avoir de prise, afin que, régénérés du même Esprit dont il a été conçu, nous pussions par sa grâce devenir un jour heureusement incapables de succomber au péché. C'est là le bonheur parfait, c'est le salut accompli, c'est enfin le dernier repos qui nous est promis en Notre-Seigneur. Le commencement de notre repos, c'est le pouvoir de ne plus pécher ; la fin de notre repos, c'est de ne pouvoir plus pécher. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes ; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais, aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

Pour comprendre profondément la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, messieurs, que par la grâce (2) du christianisme nous sommes très-assurés que Dieu (3) ne nous délaissera pas ; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne (4) délaisserons pas notre Dieu ; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre faiblesse. Nous sommes assurés de Dieu ; car nous sommes très-assurés qu'il ne quitte point, si on ne le quitte ; il ne change pas comme un homme, et ses dons, dit le saint Apôtre, sont sans retour et sans repentance (*Rom.*, XI, 19). Jésus invite à lui tous ceux qui ont soif de la vérité et de la justice : mais lui-même il a soif des âmes ;

(1) La couronne.
(2) De la nouvelle alliance.
(3) Ne nous manquera pas à nos besoins, ne nous délaissera pas le premier.
(4) Manquerons pas à Dieu, à ses grâces, à la foi donnée.

il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. Il ouvre ses bras à tous, à tous son sang et ses plaies, à tous sa miséricorde et sa grâce ; et si on ne l'abandonne, il n'abandonne jamais : *Non deserit, nisi deseratur* (*S. Aug. in. Ps.* CXV, *t.* IV, 1629). C'est la doctrine de tous les saints Pères, c'est la foi constante de tous les conciles, c'est l'espérance de tous les fidèles; si quelqu'un le nie (1), qu'il soit anathème.

La foi de Dieu nous est engagée, ainsi qu'il l'a assuré par son saint prophète : « Je vous ai épousée en foi » : *Despondi te mihi in fide* (*Os.*, II, 20) : et cette parole est sacrée, cette foi est inviolable ; c'est à Jésus-Christ qu'elle est donnée, et son sang nous est le gage de sa vérité infaillible. C'est pourquoi tous les oracles divins nous assurent que le traité qu'il fait avec nous est un traité éternel : *Feriam vobiscum pactum sempiternum* (*Isai.*, LV, 3) ; c'est-à-dire que notre grand Dieu, toujours fidèle à sa vérité et à ses promesses, ne quitte jamais de lui-même ceux qu'il a une fois admis à la nouvelle alliance, à la société de son Fils et à l'unité de ses membres. Mais si nous sommes bien assurés qu'il ne rompra pas le traité, nous ne sommes pas assurés de ne le pas rompre. Il est vrai, cet Epoux toujours fidèle ne fera jamais divorce ; mais (2) que son amour est délicat! mais que sa jalousie est scrupuleuse! Cette âme, perfide et ingrate épouse, qui tant de fois s'est souillée d'un amour indigne et profane, l'obligera peut-être à se séparer ; et ainsi, dit le prophète Isaïe, elle (3) dissipe, elle viole le pacte éternel : *Dissipaverunt fœdus sempiternum* (*Ib.*, XXIV, 5). Comment est-il dissipé, s'il est éternel et irrévocable? C'est à cause, dit le Prophète, que les hommes ont transgressé la loi ancienne, et qu'ils ont changé le droit établi : *Transgressi sunt leges, mutaverunt jus* (*Ibid.*); c'est-à-dire, si nous l'entendons, que le pacte était éternel de la part de Dieu, mais qu'il a été rompu de la part des hommes. Celui qui est immuable est toujours prêt à demeurer ferme ; mais (4) l'homme qui change (5) à tout (6) vent comme la face de la mer, a tout renversé en manquant à la foi donnée. Voilà donc, âmes chrétiennes, quelle est notre (7) assurance durant cette vie ; voilà quel est notre repos durant cet exil. Grand et admirable repos! car qu'y a-t-il de plus grand que d'être assuré de Dieu ? Mais incertitude terrible ! car qu'y a-t-il de plus misérable, que de n'être pas assurés de nous ?

Viendra donc enfin le dernier repos et l'assurance parfaite, où nous serons (8) assurés de Dieu et non moins assurés de nous. Nous sommes déjà certains que Dieu ne peut jamais nous manquer de lui-même ;

(1) Ne le croit pas.
(2) On lit ici en marge de l'original : *Fidélité réciproque.*
(3) Casse et annulle.
(4) Celui qui est changeant.
(5) Sans cesse.
(6) Au premier.
(7) Espérance.
(8) Egalement assurés de Dieu et de nous.

alors nous serons certains que nous ne pourrons jamais manquer à Dieu, et que notre fidélité, je l'oserai dire, ne sera pas moins assurée ni moins inébranlable que la sienne propre, parce qu'il fixera nos désirs errants par la pleine communication du bien véritable. Tel est ce jour de repos et de sabbat éternel qui nous est promis ; voilà quels nous serons à la fin, sans fin, immuables comme Dieu même, saints comme Dieu même, impeccables comme Dieu même. Comment, mes frères, pourra arriver à des hommes toujours changeants cet état de félicité immuable, si ce n'est que ce même Dieu qui a fait la créature raisonnable dans la loi des changements, ne cesse de la rappeler à la loi de son éternité? Car qui ne sait qu'il nous a créés pour être participants de lui-même? Il commence en nous cette grâce dans ce lieu de pèlerinage; c'est pourquoi nous y pouvons être saints ; mais il ne fait encore que là commencer ; c'est pourquoi nous pouvons devenir pécheurs. Alors nous serons saints sans changement et délivrés du péché sans aucun retour, lorsque nous serons élevés à la parfaite unité, à la pleine communication du bien immuable: *Plena participatione incommutabilis boni* (*S. August. Epist.* CXL. *ad Honor. c.* 31, *tom.* II, *p.* 450 *et seq.*).

Cette dernière grâce nous sera donnée ainsi que toutes les autres par Jésus-Christ notre Sauveur. Car il faut que nous participions successivement à la grâce de sa mort et à celle de sa glorieuse résurrection. Il est mort une fois pour nos péchés, et il est ressuscité pour ne mourir plus (*Rom.*, VI, 9. 10); il se donne à nous comme mort, et il faut qu'il se donne à nous comme immortel. Nous participons à la grâce de sa mort, lorsque nous faisons mourir en nous le péché avec ses mauvais désirs; et nous participerons à la grâce de sa glorieuse immortalité, lorsque nous vivrons, pour ne mourir plus, à la sainteté et à la justice. Alors nous aurons là plénitude de la grâce que Jésus-Christ nous a apportée ; alors nous serons semblables aux anges, possédant Dieu, possédés de Dieu ; nous vivrons entièrement sauvés du péché, sans trouble, sans péril, sans tentation. Combien libre sera alors notre liberté, combien vive notre vie, combien tranquille notre paix! Là nous n'aurons plus aucun vice, ni dont il nous faille secouer le joug, ni dont il nous faille effacer les restes, ni dont il nous faille combattre les (1) attraits trompeurs : *Nullum habens vitium, nec sub quo jaceat, nec cui cedat, nec cum quo saltem laudabiliter dimicet.* Rien ne pourra nous agréer que la vérité, rien ne pourra nous plaire (2) que le vrai bien, rien ne pourra nous délecter que la justice éternelle. Pourquoi? parce que, (3) pour parler selon l'Evangile, nous serons alors pleinement entrés dans la joie de Notre-Seigneur : *Intra in gaudium Domini* (*Matth.*, XXV, 21). Je

(1) Appas.
(2) Attirer.
(3) Selon la promesse de son Evangile.

finirai ce discours en vous expliquant cette parole.

C'est autre chose, mes frères, que cette joie entre en nous, autre chose que nous entrions en cette joie. Notre âme est comme un vaisseau ; elle a plus de capacité, et la joie y est versée comme une liqueur. Cette liqueur a été comme répandue dans tous les objets qui nous environnent, et l'action de nos sens va l'attirer et l'exprimer de tous ces objets, pour la faire couler dans nos cœurs ainsi qu'un suc agréable. Que de fausses (1) joies le remplissent! que nous ramassons par nos sens de joies corrompues! je ne parle pas des joies dissolues. Que dirai-je de la douceur cruelle de la vengeance, et [de] ce triomphe secret quand on prend le dessus sur son ennemi? [Quelle sensibilité dans le] point d'honneur! [combien de] ressorts secrets [ne met-il pas en mouvement] pour allumer le feu de la vengeance [et quelle satisfaction ne fait-il pas goûter dans celle qu'il inspire?] Que dirai-je de ces fausses tendresses qui vont toucher, remuer dans le fond du cœur tant d'inclinations corrompues? Que dirai-je de ces railleries pernicieuses, qui rendent plaisant ce qui tue, qui vont ravilir l'autorité de la religion dans une âme simple, qui la soulèvent contre Dieu et contre la foi? Ces maximes qui flattent les sens, affermissent un front qu'on trouve trop tendre, et fortifient la pudeur contre la crainte du crime. Le poison de ces médisances d'autant plus mortelles qu'elles sont délicates et ingénieuses [s'insinue sans peine jusque dans le plus intime des consciences] : on se plaît à les débiter ; et vous, âmes trop crédules, vous les écoutez avec complaisance. [Que ne produit pas] cette fausse douceur qui va chatouiller notre vanité indiscrète? ce plaisir de plaire aux autres, qui fait qu'on aime à se parer avec tant de vaines et dangereuses complaisances, pour traîner (2) après soi les âmes captives, et triompher non des hommes, mais de Jésus-Christ, en mettant sous le joug [ceux] qu'il a affranchis par son sang? *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam : infixus sum in limo profundi, et non est substantia* (*Psalm.*, LXVIII, 1) : Sauvez-moi, sauvez-moi, Seigneur, de la corruption du siècle ; ses eaux, ses faux plaisirs, ses fausses maximes ont pénétré le fond de mon âme ; je suis enfoncé et englouti dans le limon de l'abîme, et je ne trouve ni de pied ni de consistance.

Au milieu de ce mélange, la joie du ciel descend dans notre âme ; [on éprouve une soudaine illumination du Saint-Esprit, un essai de la claire vue dans la foi, un (3) avant-goût de la possession dans une douce espérance, un attrait du bien éternel dans la charité ; on revient un peu à soi-même. Ainsi la joie de Notre-Seigneur, l'amour de la vérité et la chaste delectation de la justice entre

(1) Que de dangereuses douceurs attirées par mille invisibles ressorts, recueillent nos yeux dans les objets qui leur plaisent.
(2) Tirer.
(3) Commencement.

en nos cœurs durant cette vie. Mais elle y entre, mes frères, comme dans un vaisseau corrompu, et déjà rempli d'autres joies sensibles qui altèrent la pureté de cette sainte et divine joie. C'est pourquoi le cœur humain est partagé, et les entrées étant ouvertes à la joie du monde, elle ne gagne que trop souvent le dessus. Souvent les joies du monde peuvent s'accorder ; souvent même leur variété et leur mélange fait leur plus doux assaisonnement. La joie du ciel est incompatible, le moindre mélange la corrompt, et elle perd tout son goût et tout son agrément, si elle n'est goûtée toute seule ; et de là vient qu'elle perd bientôt toute sa saveur dans ce mélange infini des joies de la terre (1). Dans la bienheureuse immortalité, la joie de Notre-Seigneur n'entrera pas tant dans notre âme, que notre âme entrera tout entière dans cette joie du Seigneur comme dans un abîme de félicité. Elle en sera pénétrée, elle (2) y sera absorbée; là tout ce qui est de mortel sera englouti par la vie, comme dit l'apôtre saint Paul (II *Cor.* V, 4); et l'ardeur des fausses joies de la terre étant tout à fait éteinte, il ne restera dans les cœurs que le plaisir immortel et le chaste attrait de la vérité, et un amour suprême, un amour constant, un amour immuable pour la justice : *Gaudium de veritate*, dit saint Augustin (*Conf. lib.* X, *c.* 23, *t.* I, *p.* 182).

Donc, mes frères, dit le saint Apôtre, hâtons-nous (3) d'entrer dans ce repos éternel : *Festinemus ergo ingredi in illam requiem* (*Heb.*, IV, 11). Vous tous qui avez cherché dans la participation des saints sacrements, dans les œuvres de pénitence, dans la grâce du jubilé, le repos de vos consciences; dans le calme de vos passions, tournez maintenant tous vos désirs à ce repos éternel, où vous n'aurez plus aucune tentation à combattre. *Festinemus :* Hâtons-nous. Il faut travailler : ceux qui s'imaginent que le temps fera tout seul leur conversion... folie et illusion. Il est vrai, je le reconnais, il y a une certaine ardeur de la jeunesse, et je ne sais quelle force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette autre nouvelle ardeur encore plus insensée qui naît de l'accoutumance, le temps ne l'affaiblit pas, mais plutôt il la fortifie. Ainsi vous vous trompez déplorablement, si vous attendez de l'âge et du temps le remède à vos passions que la raison vous présente en vain. L'expérience [le prouve clairement]; les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature ; les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux; et, comme dit sagement l'Ecclésiastique : La vieillesse ne trouve pas ce que la jeunesse n'a pas amassé (*Eccli.*, XXV, 5). Je sais que le temps est un grand secours, mais, messieurs, il en faut juger comme des occasions. Dans les affaires du monde, chacun attend les moments heureux pour les terminer, mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez pas profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi dans l'affaire de la conversion, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui (1) est actif et vigilant pour s'en servir et le ménager. Mais pour celui qui attend toujours et ne commence jamais, que lui apporte le temps, sinon une atteinte plus forte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une violence plus tyrannique à ses habitudes? *Festinemus ergo :* Hâtons-nous, efforçons-nous. Il faut combattre, il faut faire effort. Ce sont ici les jours malheureux, les jours de l'ancien Adam, où il faut gagner par nos sueurs et par notre travail le pain de la vie éternelle, où les vertus sont sans relâche aux mains avec les vices. Viendra le temps de poser les armes et de recevoir les couronnes, de se refaire du combat et de jouir de la victoire, de se délasser du travail et de goûter le repos : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* (*Apoc.*, XIV, 13). Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux. Le paresseux repose dans son crime, il désespère de le pouvoir vaincre. Je ne puis atteindre si loin ; toujours des difficultés : *Leo est in via* (*Prov.*, XXVI, 13) : Le lion est dans le chemin. Non certes, vous ne pourrez point faire un second pas tant que vous n'aurez pas fait le premier; mais faites un premier effort, passez le premier degré, vous verrez insensiblement le chemin s'aplanir et se faciliter devant vous : *Erunt prava in directa* (*Luc.*, III, 5) : Les chemins tortus deviendront droits. Vous dites que la vertu est trop difficile ; contez-nous donc vos travaux, dites-nous les efforts que vous avez faits. Mais que vous ne cessiez de nous dire que l'entreprise est impossible avant que de vous être remué, que vous serez accablé d'un travail que vous n'avez pas commencé, et fatigué d'un chemin où vous n'avez pas fait encore le premier pas, c'est une lâcheté inouïe (2). *Festinemus ergo ingredi in illam requiem :* Donc, mes frères, dit le saint Apôtre, hâtons-nous d'entrer dans ce repos éternel. Quel serait votre repos, si l'on vous disait que vos richesses sont si assurées que jamais vous n'aurez à craindre aucune indigence ; votre fortune si bien établie que jamais vous ne souffrirez aucune disgrâce; vos forces et votre santé si bien réparée qu'elle ne sera jamais altérée par aucune maladie? quelle serait votre joie! quel serait votre repos! Combien donc serez-vous heureux, et quelle sera la tranquillité, mais quelle sera la gloire et la dignité de votre repos; lorsque vous ne pourrez plus être injustes, vous ne pourrez plus être déshonnêtes, vous ne pourrez plus être pécheurs, vous ne pourrez plus perdre Dieu, vous ne pourrez plus déchoir de votre justice, ni par conséquent de votre bonheur! O vie sainte! ô vie heureuse

(1) Là dans cet état bienheureux.
(2) En sera possédée.
(3) Efforçons-nous d'entrer promptement.

(1) Sait.
(2) Sans exemple.

ô vie désirable! Jésus a commencé de nous délivrer, parce que nous pouvons ne pécher pas, oui, mes frères, certes, nous pouvons ne pécher pas; sa miséricorde est toujours prête, sa grâce est toujours présente. Je puis ne pécher pas; que ma liberté est grande! mais hélas! je puis encore pécher, que ma faiblesse est déplorable! Malheureuse puissance de pécher, que ne puis-je te déraciner tout à fait! que ne puis-je te retrancher de mon franc-arbitre! Mes frères, il n'est pas temps; il faut suivre tous les degrés des présents divins et tous les progrès de la grâce. Usons bien de la liberté que nous possédons pour pouvoir pécher et ne pécher pas; c'est-à-dire ne péchons plus, et cette autre liberté nous sera donnée par laquelle nous ne pourrons jamais pécher. Celle-là, qui est imparfaite, nous est accordée pour notre mérite; celle-ci, qui est parfaite, est réservée pour la récompense. Usons donc bien de la liberté qui peut se dégager de la servitude; et la liberté nous sera donnée très-pleine, très-entière et très-puissante, par laquelle nous ne pourrons jamais être soumis à aucune servitude de nos passions, ni à aucun attrait du péché. Jésus-Christ Sauveur nous offre ses biens. *Seipsum dabit quia seipsum dedit* (*S. August. in Ps.* XLII, *t.* IV, *p.* 366): Il se donnera lui-même parce qu'il s'est déjà donné. Jésus-Christ mortel est à nous: la grâce d'expier nos crimes [est le fruit de sa mort]. Jésus-Christ immortel est à nous; et nous pouvons arriver à sa sainteté parfaite, à son état impeccable, c'est-à-dire à sa gloire consommée. La grâce personnelle de Jésus-Christ, c'est d'être impeccable; la grâce de médiateur, c'est d'expier les péchés. Usons bien de cette grâce pour combattre, pour éviter, pour expier les péchés, et ainsi nous arriverons à son état impeccable.

(1) Pour nous préparer à entrer dans cette joie abondante, accoutumons-nous à la recevoir quand elle descend du ciel dans nos cœurs; corrigeons les joies de la terre. Mais, ô Dieu! à quelle joie abandonnons-nous notre cœur? Jésus-Christ est né et, avec lui, ô douleur! les profanes divertissements vont prendre naissance. [Se] masquer, [se] déguiser, danser, courir, aller de çà et de là; dégoût, renouvellement d'ardeur, encore dégoût, mouvements alternatifs; voilà la grande occupation de ceux qui se disent chrétiens. Pendant que Jésus commence le cours d'une vie pénible, nous allons, non pas commencer, mais continuer avec un renouvellement d'ardeur une vie toute dissolue. Le carnaval mieux observé que le carême va devenir la grande affaire du monde. Les forces épuisées, on n'en trouvera plus pour le saint carême; infatigable pour les plaisirs, on commence à devenir infirme pour la pénitence. Les médecins ne suffiront pas à (2) écrire les attestations des infirmités, ni les prélats à en donner les dispenses.

(1) Cette conclusion se trouvait détachée de tout le reste du discours dans le manuscrit; nous avons cru qu'elle pouvait convenir à la place que nous lui assignons.

(2) Signer.

Chrétiens, (1) consultez-les donc; ne les croyez pas, seulement quand il s'agit de transgresser les lois de l'Église; demandez-leur si vos courses, si vos veilles, ces inquiétudes, ces chagrins dans le jeu, et cette ardeur qui vous transporte hors de vous-mêmes, n'altèrent pas beaucoup plus (2) un tempérament que le jeûne et l'abstinence.

Mais je laisse ces pensées, quoiqu'elles soient assez importantes; je veux bien ne parler pas, si vous voulez, de tous ces vains divertissements considérés en eux-mêmes. Parlons des circonstances qui les accompagnent; oserions-nous y penser dans cette chaire? O Dieu! pouvons-nous penser que parmi tous ces changements et toutes les joies sensuelles, nous puissions jamais conserver en nous une seule goutte de la joie du ciel? Les autres joies se peuvent mêler; la variété et le mélange en font même le plus doux assaisonnement. Mais cette joie dont je parle est sévère, chaste, sérieuse, solitaire et incompatible; le moindre mélange la corrompt, et elle perd tout son goût, si elle n'est goûtée toute seule. Ainsi quand vous ne feriez rien d'illicite (3); et plût à Dieu que nous n'eussions pas à nous en plaindre! ce n'est pas une vie chrétienne; vous perdez tout dès là seulement que vous vous abandonnez à la joie mondaine. Est-ce en vain que Jésus a dit: Malheur à vous qui riez! et encore; malheur à vous, riches! car vous avez votre consolation (*Luc.*, VI, 24, 25)? Les richesses ne sont pas mauvaises; mais n'employer les richesses que pour vivre dans les plaisirs et dans les délices, pendant que les pauvres meurent de faim et de froid, est-ce une vie chrétienne? Que reproche Abraham au mauvais riche? ses rapines, ses excès, ses concussions, ses impuretés, ses débauches? *Recepisti bona* (*Ibid.*, XVI, 25). Vous avez reçu vos biens; voilà son crime, voilà sa sentence. N'y a-t-il donc que des excès dans l'Evangile? Jésus-Christ n'a-t-il parlé qu'en exagérant? Ne faut-il rien entendre à la lettre; ou faudra-t-il forcer toutes les paroles, faire violence à tous les préceptes en faveur de vos passions et pour leur trouver des excuses? non, non, l'Evangile ne le souffre pas.

Mais je ne veux plus appeler que votre propre conscience; voulez-vous passer parmi ces plaisirs la dernière année de votre vie? A cette heure tant chantée et (4) si peu attendue, quand Jésus viendra frapper à la porte, voulez-vous qu'il vous trouve ainsi occupés? Quelle folie, quelle illusion, que penchant toujours à la mort, et plutôt mourant que vivant, nous ne pouvons imprimer en nous les sentiments que la mort inspire! Peut-être que cette année nous sera funeste; ô Dieu, détournez le coup; combien menacés! Je veux bien ne pas craindre encore l'irrégularité des saisons, les fléaux qui accablent nos voisins. Je ne veux point faire de mauvais présages; il y a dans cet auditoire des têtes

(1) Et cependant consultez les experts.

(2) Votre santé.

(3) Ne me dites donc pas, je ne fais rien d'illicite.

(4) Inespérée.

trop précieuses dont nous souhaitons prolonger les jours, et même sans hésiter, aux dépens des nôtres. Je ne consulte point les astres, ni leurs fabuleuses influences; des chrétiens s'amuser à ces rêveries criminelles et attendre leur bonne fortune d'une autre source que de la divine Providence ! loin de nous ces prédictions. Je trouve tous les mauvais pronostics dans nos consciences, dans notre vie licencieuse et toute profane (1). J'ai peur que Dieu ne se lasse de supporter nos ingratitudes. Que ne vous éveillez-vous donc, et que ne pensez-vous à votre salut? Retirez-vous des plaisirs du monde, [travaillez à] toujours circoncire, aujourd'hui un plaisir et demain un autre, une vanité et demain une autre, un besoin [et puis un autre]; enfin vous n'aurez plus besoin que de Dieu, vous n'aurez plus soif que de la justice. Si vous pleuriez de bonne foi vos péchés, si vous pouviez vous déprendre de ces plaisirs (2) dégoûtants, de ces ennuyeuses délices dont vous devriez déjà être rassasiés, dont les sages espèrent toujours revenir (mais Dieu n'en donne pas toujours le temps ou la grâce), par la vérité de celui dont j'annonce la parole, de ce mépris des plaisirs et des joies mondaines, naîtra un autre plaisir, plaisir sublime qui naît non du trouble de l'âme, [mais de la paix d'une bonne conscience.] Une goutte rassasiera votre cœur; mais cette goutte croîtra toujours et enfin elle vous fera posséder l'océan tout entier et l'abîme infini de félicités, que je vous souhaite [au nom du] Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Monseigneur (3), quoique votre Altesse Sérénissime aille être rejetée plus que jamais dans ce glorieux exercice, dans ces illustres fatigues, dans ce noble tumulte de la guerre (4), je ne crains pas de me tromper ni de parler à contre-temps, en lui proposant pour objet ce grand et éternel repos. Quand je médite attentivement tout l'ordre de votre conduite et les (5) grands événements dont elle est suivie, j'en découvre quelque peinture dans ces paroles d'un prophète : *Princeps vero ea quæ digna sunt principe cogitabit, ipse super duces stabit* (*Isa.*, XXXII, 3) : Le prince prendra des pensées qui seront dignes d'un prince, et il (6) commandera à la tête des chefs et des capitaines. En effet, Votre Altesse a pris des pensées dignes de son rang, de sa naissance et de son courage, quand elle s'est fidèlement attachée au plus grand monarque du monde, et que (7) cherchant son honneur dans sa soumission, elle n'a médité que de grands desseins pour sa gloire et pour son service : *Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

(1) Ce n'est pas aussi ce qui me fait craindre, c'est votre vie mondaine et toute profane, etc. Je sais comment Dieu épure son peuple, comment il abat la fleur du monde, etc., comment il circoncit les cœurs, etc. Vous trouverez dans vos consciences tous les mauvais pronostics. Donc retirez-vous...

(2) Fatigants.

(3) Discours à M. le prince.

(4) Travail des armes.

(5) Glorieux.

(6) Sera mis.

(7) Faisant son honneur de.

PREMIÈRE PARTIE.

DU MEME SERMON,

AUTREMENT TRAITÉE.

Excellence du nom de Jésus; terribles engagements que le Sauveur contracte dans sa circoncision. Sentiments du pécheur réconcilié. Noirceur de l'ingratitude de celui qui retourne au péché.

Quand nous considérons la première idée que jette dans nos esprits le nom de Sauveur (1), rien ne nous paraît ni plus beau, ni plus grand, ni plus désirable. Ce nom met tous les hommes aux pieds de Jésus, lui donne autant de sujets et de créatures nouvelles, qu'il délivre de captifs et qu'il affranchit d'esclaves, les attache à sa personne sacrée par les plus aimables de tous les liens, c'est-à-dire par les bienfaits, le fait les délices du genre humain et l'objet éternel de notre amour. Mais certes quand on regarde à quoi engage ce nom, on est saisi de frayeur, et on trouve qu'il y a de quoi frémir. Car la rémission de nos péchés ne nous a pas été accordée par une simple abolition, mais par une satisfaction actuelle. Vous savez que la justice divine a voulu être payée; et comme les pécheurs devaient à Dieu tout leur sang, lorsque Jésus a entrepris de les sauver, il a obligé tout le sien, et il ne peut plus s'en réserver une seule goutte : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (*Heb.*, IX, 22). Les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. Voyez les sacrifices anciens; comme on prodigue le sang ! il faut que tout nage dans le sang, et les victimes, et l'autel, et les prêtres, et les peuples et le livre même; qu'on répande le sang comme l'eau. Je ne m'étonne pas qu'on prodigue celui des animaux; mais celui du Fils de Dieu ne doit-[il] pas être épargné? [Non], après que toutes ses veines seront épuisées, s'il y a encore dans le fond du cœur quelque secret réservoir, on le percera par une lance.

C'est pourquoi dès le même jour qu'il reçoit le nom de Sauveur, il commence à verser du sang par cette douloureuse circoncision. Mais s'il faut qu'il en donne tant pour avoir seulement le nom, à quoi se doit-il attendre quand il en faudra opérer l'effet? Sans doute il faudra un déluge entier pour noyer les péchés du monde; et nous ne devons regarder ce premier sang que verse la circoncision, que comme un léger commencement, comme un gage que Jésus-Christ donne à la justice divine, qui l'oblige à la dette entière; enfin comme des prémices qui lui consacrent toute la masse et la lui dévouent. Ainsi la circoncision et la qualité de

(1) Il naît comme un banni. Il va à la cité de David, à la source de son extraction royale; mais les siens ne l'ont pas reçu. Une étable... *Comparatus est jumentis* : il s'égale aux animaux par la demeure, parce que les hommes se sont ravilis jusqu'à leur condition par leurs brutales convoitises.... Il ne se sauve point à main armée, il se sauve comme un esclave par la fuite. Ces paroles que l'auteur a écrites en marge, étaient sans doute destinées à ramener son discours au jour de la naissance du Sauveur.

Sauveur nous mène à la croix ; c'est là que la victime est immolée , c'est là que le sang se déborde par toutes les veines, c'est là que s'accomplit la rémission des péchés et l'expiation du monde. Ecoutez ici les belles paroles du philosophe martyr, je veux dire de saint Justin : Un seul est frappé, dit-il, et tous sont (1) guéris ; le juste est déshonoré, et les criminels sont (2) remis en leur honneur. Cet innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés (3) que sa justice? Comment pouvait être mieux expiée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste; et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés (*Epist. ad Diognet. n.* 9, *p.* 238). C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre des Gentils. Voilà, mes frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu, conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit ce saint martyr, n'avait communiqué qu'à son Fils ; ajoutons : et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre; conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait dire à l'Apôtre que la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Eglise aux célestes intelligences (*Eph.*, III, 10). Oui, les anges sont étonnés de ce secret admirable, de cet échange incompréhensible, qui fait que Dieu en même temps se venge et s'apaise, exige et remet, punit nos péchés et les oublie, frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. Mais nous que cette grâce regarde, nous ne devons pas seulement l'admirer avec les anges; plutôt nous devons penser à quoi elle nous oblige envers notre aimable Sauveur ; et je vous prie, chrétiens, de vous y rendre attentifs.

Je ne puis mieux, ce me semble, vous représenter cette obligation que par l'exemple d'un criminel à qui le prince accorde sa grâce. Regardez, chrétiens, ce criminel qui, enfermé dans (4) une prison, n'attend plus que la dernière heure, qui ne sait s'il est vivant ou mourant, et ne croit point à sa propre vie : *Non credes vitæ tuæ*, comme dit l'Ecriture sainte (*Deut.* XXVIII, 66). Il est condamné, il est lié, il voit à ses côtés l'exécuteur armé du funeste tranchant qui doit dans un moment abattre sa tête. Ou bien s'étant échappé, il se fie à peine à soi-même : fugitif, errant, vagabond, il croit que tout ce qui luit le décèle, que tout ce qui parle l'accuse, que tout ce qui remue machine sa perte. Au milieu de cet effroi et de ces alarmes, pendant qu'il fuit tout le monde et que tout le monde le fuit, qu'il ne sait où se retirer, parce qu'il enveloppe tous ceux qui le servent dans sa honte et dans ses malheurs ; quand on lui apporte son abolition, il croit sortir du tombeau et recevoir une nouvelle naissance. Il considère le prince comme un second père qui lui rend la vie , la lumière, la société des hommes, en effaçant de dessus son front la tache honteuse qui le condamnait à une éternelle infamie. Il entre , pour ainsi dire, dans une nouvelle sujétion ; il n'a plus rien à lui-même, tout est au prince qui le sauve et qui le délivre. Tels, mes frères, devons-nous être en sortant du tribunal de la pénitence, après que les clefs de l'Eglise nous ont ouvert les prisons. Nous devons regarder le divin Jésus au nom duquel nous sommes absous, comme celui par qui seul nous vivons. C'est là qu'il faut éclater en actions de grâces, et animer avec le Prophète toute la nature pour prendre part à notre joie, et pour la faire entrer dans les sentiments de notre éternelle reconnaissance. O cieux , louez Dieu avec nous ; que les extrémités de la terre retentissent du bruit de nos louanges , que les montagnes tressaillent de joie ; que les déserts, les bois, les rivages, et enfin toute la nature se réjouisse, parce que le Seigneur nous a fait miséricorde (*Is.*, XLIV, 23) : *Laudate cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus ; jubilate, extrema terræ ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus ; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur.*

Là nous devons commencer une vie nouvelle qui soit toute pour Jésus-Christ, et lui-même nous y excite par ces paroles touchantes du même prophète : O Jacob, souvenez-vous de ces choses ; ô Israel, ô chrétien, ô homme nouveau, n'oubliez jamais mes bontés ; vous êtes mon serviteur , et c'est moi qui vous ai formé de mes mains. Mais j'ai fait beaucoup davantage ; c'est moi , dit ce grand Sauveur, qui ai effacé vos iniquités comme un nuage qui s'évanouit, et qui les ai dissipées comme une vapeur qui ne laisse plus dans l'air aucun vestige ; retournez donc à moi, parce que je vous ai racheté, dit le Sauveur : *Memento horum, Jacob et Israel , quoniam servus meus es tu ; formavi te, servus meus es tu ; Israel , ne obliviscaris mei , delevi ut nubem iniquitates tuas , et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quia redemi te* (*Is.*, XLIV, 21). Que si vous voulez savoir quelle doit être la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes. Un homme avait deux créanciers dont l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre en devait cinquante ; comme ils étaient tous deux insolvables, il leur quitta la dette entière. Lequel est-ce des deux qui l'aime le plus ? sans doute que c'est celui auquel il a remis davantage. Allez et faites semblablement (*Luc.*, VII, 41). Où trouverez-vous assez d'amour pour le reconnaître ?

Mais surtout quelle serait votre ingratitude, si vous retombiez dans les mêmes crimes ! Je laisse les raisonnements recherchés, je veux vous représenter les obligations de cette amitié si saintement réconciliée. Souvenez-vous dans quels sentiments vous avez demandé pardon à votre Sauveur. Un pé-

(1) Délivrés.
(2) Rétablis dans.
(3) Si ce n'était sa.
(4) Un cachot.

cheur pressé en sa conscience, qui voit qu'il n'y a plus rien entre lui et la damnation éternelle qu'une vie qui est emportée par le premier souffle, voit la main de Dieu armée contre lui ; il voit l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes ; quel effroyable spectacle ! Dans la crainte qui le saisit, pressé de ce glaive vengeur tout prêt à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde, qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah ! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes, et il sait bien qu'il faut avouer le crime quand on demande sa grâce. Il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge ; la justice divine se lève, il prend son parti contre lui-même, il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Sauveur. A ce nom qui calme les flots et les tempêtes, qui fait cesser les vents les plus orageux, qui apaise le ciel et la terre, on commence à l'écouter, on lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminels, à cet aveugle désir de plaire, à toutes ses intelligences avec l'ennemi. Il promet, il accorde tout ; faites la loi, j'obéis. Vous l'avez fait, mes frères, souvenez-vous-en ; ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été un sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus ; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole ; car étant le médiateur de la paix, il est aussi le dépositaire des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu par laquelle il promet de vous pardonner ; il est caution de la vôtre par laquelle vous promettez de corriger votre vie. Voilà le traité qui a été fait, et pour plus authentique confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table. Et après la grâce obtenue vous cassez un acte si solennel ! Vous vous êtes repentis de vos péchés, vous vous repentez de votre pénitence. Vous aviez donné à Dieu des larmes et des regrets, gages précieux de votre foi ; vous les retirez de ses mains, vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et inviolable, lequel, certes, ne devait pas être employé en vain ; qu'y aurait-il de plus outrageux et de plus indigne ? Après la grâce qui remet les crimes [soyons] fidèles à user de celle qui nous aide à n'en plus commettre. C'est la seconde partie.

EXORDE
D'UN SERMON
SUR LE NOM DE JÉSUS.

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire celui de Sauveur : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. (*Matt.*, I, 21).

Un nom donné par l'ordre de Dieu doit aussi être expliqué par le même ordre ; jamais nous ne serons capables d'entendre les mystères admirables du nom de Jésus, si le Saint-Esprit ne nous les découvre. Il le fait aussi, chrétiens, et il nous apprend dans mon texte que la raison précise et essentielle pour laquelle ce divin nom est dû par excellence au Fils de Marie, c'est qu'il est envoyé pour sauver son peuple de la tyrannie du péché. De même que s'il disait : il y a plusieurs Jésus et plusieurs Sauveurs ; les uns ont mérité ce beau titre pour avoir délivré les peuples d'une longue captivité, les autres pour les avoir sauvés, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Celui-ci est Sauveur par un autre titre ; son caractère particulier, c'est qu'il nous sauve de tous nos péchés ; et c'est pour cela que, nous délivrant du plus grand de tous les malheurs, il mérite d'être nommé et le Sauveur véritable, et l'unique Libérateur, et le Jésus par honneur et par excellence : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Ainsi toute la grandeur du nom de Jésus, c'est de nous désigner personnellement celui qui est envoyé de Dieu pour ôter les péchés du monde ; et c'est aussi cette délivrance que j'ai dessein de vous faire entendre pour célébrer dignement la gloire d'un nom si auguste.

Or, messieurs, j'ai appris de saint Augustin que cette grâce de délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles. Jésus, dit-il, est l'Agneau de Dieu, et il ôte les péchés du monde en trois façons différentes ; et parce qu'il remet ceux qu'on a commis, et parce qu'il nous aide pour n'en plus commettre, et parce que par plusieurs périls et par plusieurs exercices il nous mène enfin à la vie où nous ne pouvons plus en commettre aucun : *Tollit, et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* (*Op. imperf. cont. Jul. lib.* II. *t.* X, *p.* 986). Et en effet, chrétiens, si nous méditons attentivement comment le péché nous tient captifs, il nous sera aisé de connaître que cette misérable servitude consiste en trois choses. Lorsque nous l'avons commis, il a sa tache inhérente en nous, et sa coulpe qui nous infecte ; et quand elle est effacée, il a encore ses appas trompeurs et ses tentations qui nous attirent ; et dans la plus grande vigueur de la résistance, voire même dans la victoire et dans l'honneur du triomphe, encore que nous vivions sans péché, nous ne vivons pas sans péril, ayant toujours en nous-mêmes non-seulement la liberté malheureuse, mais encore la facilité tout entière et certainement trop entière de céder à cet ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour être notre Jésus et nous sauver du péché dans toute son étendue, doit nous délivrer par sa grâce, premièrement de la coulpe, secondement de l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il fait, chrétiens ; et il efface la coulpe par la grâce de la rémission, il nous sauve de l'attrait du crime par la grâce de son soutien, il nous tire de tout péril en nous conduisant à la vie heureuse où nous n'avons plus à craindre aucune faiblesse. C'est pourquoi le même Saint Augustin rapporte toujours à ces trois effets les trois opérations de la grâce qui nous sauve de la ty-

rannie du péché ; et il dit que la coulpe en est effacée par la grâce qui nous régénère, que l'attrait et sa puissance est bridée par la grâce qui nous assiste, enfin qu'il est guéri sans retour et déraciné tout à fait par la grâce qui nous récompense : *Dei gratia nos regenerante non imputandum, Dei gratia juvante frenandum, Dei gratia remunerante sanandum* (*S. Aug. cont. Jul. lib.* II, *c.* IV, *tom.* X, *p.* 532). Voilà, messieurs, les trois grâces par lesquelles le Fils de Dieu nous délivre de nos péchés et se montre notre Sauveur; par la première, il nous justifie, par la seconde, il nous exerce, par la troisième, il nous couronne. En ces grâces est renfermé tout le salut que nous espérons en Notre-Seigneur. Voyons donc aujourd'hui, messieurs, combien chacun de ces trois bienfaits nous rend redevables au Sauveur des âmes, et célébrons-les par ordre dans les trois points de ce discours.

FRAGMENT (1)

SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE ENFANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Erant pater ejus et mater mirantes.
Son père et sa mère étaient étonnés (*Luc*, II, 33).

Je remarque dans l'Evangile que le caractère particulier des mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ, notre Sauveur, c'est d'imprimer dans les âmes, par leur profondeur, par leur simplicité, par leur sainteté, un étonnement intime et secret des voies inconnues de Dieu et de sa sagesse cachée. Un enfant naît dans une étable, pauvre, inconnu, méprisé; et toutefois, ô prodige! le ciel et la terre s'en remuent, les anges descendent, une étoile nouvelle brille, les pasteurs le font connaître dans Bethléhem, les mages dans la ville royale, Siméon et Anne dans le temple même; ceux qui sont de loin le cherchent; ceux qui sont près le méconnaissent ou le persécutent. Dieu fait des miracles inouïs pour le découvrir, et dans la suite il en fait de non moins surprenants pour le cacher. Le ciel se déclare en sa faveur, et à peine peut-il trouver un asile dans toute la terre. On lui prédit tout ensemble et des grandeurs extraordinaires et des humiliations terribles. Que peut faire une âme religieuse dans un si grand mélange de choses si sagement rassemblées, sinon de se laisser jeter insensiblement avec Joseph et Marie dans cette sainte admiration que je lis dans mon évangile? *Erant pater ejus et mater mirantes :* Son père et sa mère étaient étonnés. Je ne puis vous dire, mes sœurs, combien de grâces étaient renfermées dans cet étonnement sacré : un recueillement très-profond, une secrète attention à ce qui se passe, une attente respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui se prépare, une dépendance (2) absolue des desseins cachés de Dieu, un abandon aveugle à sa grande et occulte providence. Voilà les saintes dispositions, ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées dans cette admiration de la sainte Vierge : *Erant mirantes;* et j'espère que nous entrerons dans ces mêmes sentiments par son entremise, que nous lui allons demander avec les paroles de l'ange : *Ave.*

Qui est celui, dit le Sage, qui a mesuré les hauteurs du ciel et les profondeurs de l'abîme (*Eccl.*, I, 2)? c'est-à-dire, qui est celui qui a pu (1) comprendre et les grandeurs infinies d'un Dieu considéré en lui-même, et les profondes bassesses d'un Dieu anéanti pour l'amour de nous? L'un et l'autre secret est impénétrable à la créature, et comme elle s'y perd en les contemplant, il ne lui reste qu'à les adorer avec un étonnement religieux. Aussi voyons-nous dans les saintes Lettres que les anges, qui voient face à face la gloire et la majesté d'un Dieu régnant, sont contraints de baisser la vue et de se cacher devant lui, comme étonnés de sa grandeur; et les hommes qui sont appliqués par un ordre particulier à contempler les profondeurs d'un Dieu abaissé, ne pouvant trouver le fond d'un si grand abîme, sont jetés dans un pareil étonnement, ainsi que nous le lisons dans notre évangile : *Erant pater ejus et mater mirantes :* Son père et sa mère étaient étonnés.

J'ai déjà remarqué, mes sœurs, que cet étonnement religieux est le véritable sentiment de l'âme par lequel nous devons honorer les profondes et inconcevables conduites de Dieu dans l'enfance de son Fils; et pour entrer, comme nous devons, dans cette sainte disposition, considérons attentivement toutes les circonstances particulières de l'histoire de ce Dieu-Enfant. Ainsi mon dessein n'est pas aujourd'hui de vous parler simplement de la naissance de notre Sauveur, mais de vous représenter comme en raccourci tous les mystères de sa sainte enfance, auxquels ce temps est consacré, avec leurs secrets rapports à l'œuvre de la rédemption de notre nature, afin que, contemplant (2) d'une même vue, autant que le Saint-Esprit nous l'a révélé, tout l'ordre et l'enchaînement des desseins de Dieu sur cet enfant, nous nous perdions dans l'admiration de ses conseils et de sa sagesse : *Erant mirantes.* Voilà, mes très-chères sœurs, le dessein que je me propose; mais, de peur que nos esprits ne s'égarent, je réduirai à trois points cette pieuse méditation de l'enfance du Sauveur des âmes. Cet enfant a été découvert au monde, il a été caché au monde, il a été persécuté par le monde. Il a été découvert : et les pasteurs et les mages, et le vénérable vieillard Siméon, et Anne, cette sainte veuve, en sont des témoins fidèles. Ensuite il a été caché : et sa fuite précipitée en Égypte, et la retraite obscure de Nazareth en sont une preuve suffisante. Il a été persécuté : et la cruelle jalousie d'Hérode, et le meurtre des saints innocents le font bien connaître. Tels sont les trois sujets d'admiration que j'ai à vous pro-

(1) Ce fragment appartient au dimanche dans l'octave de Noël : il eût peut-être été mieux placé à la suite des sermons sur la Nativité. Mais, au reste, dans l'ordre des matières, il se trouve également bien après les sermons sur la Circoncision.

(2) Totale des ordres.

(1) Entendre.

(2) Voyant d'un même regard.

poser en Jésus enfant. Les voies nouvelles et imprévues par lesquelles Dieu le manifeste; les ténèbres profondes et impénétrables dans lesquelles Dieu le retire et le cache (1); les persécutions inopinées par lesquelles Dieu l'exerce, et par lui sa sainte famille : ce sont les trois vérités que je veux considérer avec vous, mes sœurs, afin que nous apprenions tous ensemble (2), et à recevoir ses lumières quand il se découvre, et à révérer ses ténèbres quand il se cache, et à nous unir à ses souffrances. Il se cache, aimons son obscurité; il se montre, suivons (3) ses lumières; il souffre, unissons-nous à ses peines.

Jésus ne doit pas dégénérer de sa haute et admirable bassesse. S'il [y a] de la honte [de ce] qu'il se cache, [il y en a] bien plus de ce qu'il se découvre : [c'est pour se manifester à] de pauvres bergers; c'est à eux auxquels il envoie ses anges. Mon Sauveur, cachez-vous plutôt. Orgueil humain; on veut se faire connaître des grands, et on aime mieux la retraite et l'obscurité tout entière [que de n'être connu que des petits]. Mais mon Sauveur veut porter toute cette honte, et celle d'être caché, et celle d'être découvert seulement aux pauvres et aux méprisables du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui est innocent s'attache premièrement où il trouve le moins de corruption et où la nature est moins gâtée [et tel est l'état des pauvres]. Leur condition met plus à couvert des égarements de la présomption, des folies et des extravagances de la vanité; il n'y trouve pas ce faste affecté, cet air superbe et dédaigneux; mais s'il reste quelque trace de la justice et de l'innocence, c'est là ce qu'il cherche [c'est parmi eux qu'elle se conserve]. N'importe qu'ils soient occupés à garder les bêtes; il y a plus d'innocence dans ces emplois bas que dans ceux que le monde admire, plus de dépravation dans les affaires humaines, plus de malignité à conduire et à gouverner les hommes. Les animaux marchent d'une voie droite, les hommes se sont dévoyés. [On entrevoit] je ne sais quoi de plus innocent dans les créatures qui sont demeurées dans la pureté de leur être, sans avoir en rien altéré l'ouvrage du Créateur. Ce sont des esprits grossiers, mais ils ne se dissipent pas dans de vaines subtilités, mais ils ne s'égarent pas dans des présomptions extravagantes. Mais Dieu ne cherche pas dans l'esprit des hommes la vivacité, la pénétration, la subtilité, mais la seule docilité et humilité pour se laisser enseigner de lui. Qu'il ne soit pas capable d'entendre, c'est assez qu'il le soit de croire. Rien n'est plus insupportable au cœur de Dieu que des hommes qui s'imaginent, ou pénétrer ses mystères par leur subtilité, ou mesurer ses grandeurs par leurs pensées, ou attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites, ou avancer ses ouvrages par leur industrie, ou lui être nécessaires par leur puissance. C'est pourquoi Dieu a choisi peu de sages selon la chair, peu de puissants

(1) Couvre.
(2) Dieu veuille que nous apprenions par ces vérités.
(3) Recevons.

et peu de nobles : *Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles* (I *Cor.*, I, 26). Il en vient néanmoins de ces sages, les mages; mais après l'étoile, mais toujours prêts à retourner par une autre voie; de ces riches et de ces puissants, l'opinion publique les a couronnés. Trois conditions : offrir son or à Jésus, ses richesses à ses membres; son encens, lui rendre hommage de sa grandeur; sa myrrhe, lui présenter, au milieu des pompes du monde, le souvenir de sa mort, la mémoire de sa sépulture : grand et agréable sacrifice de la main des grands!

Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant! que nous sommes patients et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature! Choisissez-moi toute autre croix; je veux bien souffrir, mais non pas cela; mais toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix, des peines qui ne soient pas peines, et des contradictions, pourvu que notre humeur n'en soit pas choquée. N'est-ce pas au médecin à nous mêler la médecine, à mesurer la dose?

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Union sainte de la nature divine avec les âmes fidèles. Charité de Jésus pour son Epouse. Jésus et ses mystères. Fin de toutes les écritures, de toutes les cérémonies. Impuissance de la loi ancienne. Caractère distinctif des deux alliances.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ, et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et Discipuli ejus.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié à ces noces avec ses disciples. (*Joan.*, II, 1 *et* 2).

Jésus et sa sainte Mère avec ses disciples : chères sœurs, quelle compagnie! Ils sont invités à un festin, ô festin pieux! et à un festin nuptial, ô noces mystérieuses! Mais à ce festin le vin y manque, le vin que les délicats appellent l'âme des banquets. Est-ce avarice, est-ce pauvreté, est-ce négligence? ou bien n'est-ce pas plutôt quelque grand mystère que le Saint-Esprit nous propose pour exercer nos intelligences? Certes, il est ainsi, mes très-chères sœurs; car je vois que le Sauveur Jésus, pour suppléer à ce défaut, change l'eau en vin excellent, et ce vin se sert à la fin du repas au grand étonnement de la compagnie. O vin admirable et plein de mystères, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge! Je vous demande, mes sœurs, quel intérêt prend le maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin. Etait-ce chose qui méritât que sa toute-puissance y fût employée? Etait-ce en une pareille rencontre où il devait commencer à manifester sa gloire; et un ouvrage de cette nature devait-il être son premier miracle? Croyez-vous que ceci soit sans mystère? à Dieu ne plaise, âmes chré-

tiennes, que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur. Il est la sagesse et la parole du Père; tous ses discours et toutes ses actions sont esprit et vie, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. O sagesse éternelle, éclairez par votre Esprit-Saint notre faible et impuissante raison, pour nous faire entendre la vôtre.

Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le Sauveur Jésus. Il y est lui-même en personne; mais si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité selon la vérité de l'histoire, et si nous le savons entendre, il est lui-même l'époux selon la vérité du mystère. C'est une chose certaine que Jésus est l'époux des âmes fidèles. Et néanmoins, si vous me le permettez, je vous déduirai sur ce point quelques vérités chrétiennes merveilleusement pieuses.

Dieu remplit le ciel et la terre, et il se trouve en tous lieux, comme l'enseigne la Théologie; mais il sait encore se communiquer d'une façon toute particulière aux créatures intelligentes : *Ad ipsum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (*Joan.*, XIV, 23) : Nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Certes, il est incompréhensible, mes sœurs, comment la nature divine s'unit aux esprits purs par de chastes embrassements; et bien que ce soit un secret ineffable, si est-ce toutefois que les Ecritures divines nous le représentent en diverses manières et par de différentes figures. Tantôt elles nous disent que Dieu est une fontaine de vie, qui, se répandant en nos âmes, les lave et les nettoie, leur communique une divine fraîcheur, et étanche leur soif ardente par les ondes de ses vérités : *Fons aquæ salientis... Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (*Ibid.*, IV, 14) : Comme le cerf altéré soupire après les eaux des fontaines. Tantôt elles nous le décrivent tout ainsi qu'une douce rosée, qui arrosant nos esprits comme par une féconde humidité, y fait germer les semences célestes : *Rorate, cœli, desuper* (*Isa.*, LV, 8). Quelquefois elles nous le représentent à la manière d'un feu consumant, qui, pénétrant toutes nos puissances, dévore toutes les affections étrangères, et épure nos âmes comme l'or dans une fournaise : *Ignis consumens est* (*Deut.*, IV, 24). Elles nous disent ailleurs que Dieu est une nourriture admirable : car de même que toutes les parties de nos corps attirent à elles une certaine substance sans laquelle elles défaudraient, et ensuite se l'incorporent par la vertu d'une secrète chaleur que la nature leur a donnée; ainsi seraient nos âmes destituées de toute vigueur, si par de fidèles désirs que le Saint-Esprit leur excite, elles n'attiraient à elles-mêmes cette vérité éternelle qui seule est capable de les substanter. C'est ce qui nous est signifié par ce pain des anges, qui est devenu le pain des hommes, pain céleste que nous désirons par un appétit de vie éternelle, que nous prenons par l'ouïe, que nous ruminons par l'entendement, que nous digérons par la foi : *In causam vitæ appetendus, et devorandus auditu, et ruminandus intellectu, et fide digerendus* (*Tertull. de Resur. carnis*, n. 37, *pag.* 406). Telles sont à peu près les comparaisons dont se servent les Ecritures, pour nous faire en quelque sorte comprendre cette sainte union de la nature divine avec les âmes élues. Mais de toutes ces comparaisons, la plus douce, la plus aimable, la plus ordinaire dans les saintes Lettres est celle où notre grand Dieu est comparé à un chaste époux qui, par un sentiment de miséricorde épris de l'amour de nos âmes, après mille amoureuses caresses, après mille recherches de ses saintes inspirations, s'unit enfin à elles par des embrassements ineffables, et les ravissant d'une certaine douceur que le monde ne peut entendre, les remplit d'un germe divin qui fructifie en bonnes œuvres pour la vie éternelle.

Trois conditions du mariage. Union : *Erunt duo in carne una* (*Gen.*, II, 24) : Ils seront deux dans une seule chair. Douceur : *Faciamus adjutorium :* Il est seul, donnons-lui un aide; il est doux d'être aide. Fécondité : *Crescite et multiplicamini* (*Gen.*, II, 18) : Croissez et multipliez. C'est ce que l'apôtre saint Paul nous enseigne, lorsqu'il dit aux Chrétiens que de même que le mari et la femme ne sont qu'une même chair, ainsi qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (I *Cor.*, VI, 17); doctrine que le saint apôtre a trouvée si utile à nos âmes, qu'il la répète en divers endroits qu'il serait trop long de vous rapporter.

Or, d'autant que nous sommes déchus de cette première pureté qui nous égalait aux anges dans l'innocence de notre origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pourrions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'était premièrement rabaissée. Et de là vient que le Fils de Dieu, égal et consubstantiel à son Père, pour rappeler les âmes des hommes à cet heureux mariage avec Dieu, dont elles avaient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair, il a déposé cette majesté terrible, ou plutôt il en a tempéré l'éclat; il a pris nos faiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est ce charitable Epoux de l'Eglise, c'est-à-dire des âmes fidèles, que l'Apôtre nous dépeint (dans l'Epître aux Ephésiens (*cap.* V, 27). C'est le plus beau des enfants des hommes qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. Il est venu la chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son âme pour elle, il l'a lavée de son sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie; son royaume est sa dot; ses grâces sont sa parure. C'est cet Epoux, chères sœurs, qui fait aujourd'hui son premier miracle, et représente en son premier miracle ce qu'il est

venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de l'Eglise. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas : c'est l'Evangile pour le dernier âge, qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Ce vin, il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin : c'est qu'il change la loi en l'Evangile, c'est-à-dire, comme je m'en vais l'exposer, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terreur en amour. Disons quelque chose de ces trois changements ; mais disons seulement les points capitaux à cause du peu de temps qui nous est donné ; le reste demeurera à votre méditation.

PREMIER POINT.

C'est de lui qu'il est écrit, en la Genèse, que l'homme laissera son père et sa mère, afin de s'attacher à sa femme (*cap.* II, 24). Car, à parler selon l'usage des choses humaine, c'est plutôt la femme qui quitte la maison paternelle pour habiter avec son mari ; mais selon l'intelligence spirituelle, Jésus est cet homme par excellence qui a quitté son père et sa mère pour s'attacher à sa chère épouse. Il a quitté en quelque sorte son Père, lorsqu'il est descendu du ciel en la terre, suivant ce qu'il a dit en plusieurs endroits, qu'il retournait à son Père. Il a quitté la Synagogue, sa mère, qui l'avait engendré selon la chair, afin de s'attacher à l'Église, son unique épouse, qu'il a ramassée des nations idolâtres.

Vous saurez donc, mes sœurs, que Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardait que lui seul. Lisez les Ecritures divines, vous verrez partout le Sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés : il n'y a pas de page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle ; il est partout ; mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'Apôtre aux Galates (IV, 3), de nous élever peu à peu, comme des enfants, à la connaissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles réitérés durant plusieurs siècles, par des similitudes de choses corporelles qui faisaient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités ; il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparait pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi Mosaïque. Pourquoi charger ce peuple de tant de différentes cérémonies, qui étaient toutes fort laborieuses, et néanmoins d'elles-mêmes incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu ? Car, il est évident, mes très-chères sœurs, que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés, n'étaient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui, étant un pur esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnait toutes ces choses, afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque, fussent des figures de son cher Fils ; et c'était cette considération qui lui rendait ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'Apôtre, depuis l'origine du monde jusqu'à la résurrection du Sauveur Jésus, tout arrivait en figure à nos pères : *Omnia in figuris contingebant illis* (I *Cor.*, X, 11). C'est pourquoi l'admirable saint Augustin dit que ni dans la loi de nature, ni dans la loi Mosaïque, il n'y voit rien de doux, s'il n'y lit le Sauveur Jésus. Tout cela est sans goût ; c'est une eau insipide, si elle n'est changée en ce vin céleste, en ce vin évangélique que l'on garde pour la fin du repas, ce vin que Jésus a fait et qu'il a tiré de sa vigne élue. Voulez-vous que nous rapportions (1) quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques-uns des plus remarquables avec le docte saint Augustin (*De Genes. ad Litt.*, *lib.* IX, *cap.* 13, *t.* III, *part.* I, *pag.* 251) ; car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiraient pas.

Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinait. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'était-il nécessaire de l'endormir pour lui tirer cette côte ? Etait-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur ? ah ! que cette raison serait ridicule ! Mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade si Jésus ne la change en vin ! ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Eglise : mort qui est semblable au sommeil à cause de sa prompte résurrection et de la tranquillité avec laquelle il la subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Eglise. On tire une côte au premier Adam pour former sa femme pendant un sommeil tout mystérieux ; et pendant le sommeil du nouvel Adam, après qu'il a fermé les yeux (2) avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacrements par lesquels l'Eglise est régénérée. Que dirai-je ici de Noé, qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre humain avec le petit nombre d'hommes qui restait dans sa famille ? N'était-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu et remplit le monde d'une race nouvelle ? Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-[même le] bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare selon les ordres de Dieu de le sacri-

(1) Parcourions.
(2) Rendu son esprit.

fier sur la montagne? O spectacle d'inhumanité! mais si j'y considère le Sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le mont du Calvaire, livré par son propre Père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph vendu par ses frères et emprisonné par les Egyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Egyptiens, n'est-ce pas le Sauveur Jésus mis à mort par les Juifs ses frères, et par les Egyptiens, c'est-à-dire par les idolâtres, et devenu par sa mort Sauveur des Juifs et des idolâtres? Si je passe la mer Rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le Fils de Dieu, seul guide de son peuple dans le désert de ce monde, qui les retirant de l'Egypte par l'eau du baptême, les conduit à la terre promise? Cette manne si délicieuse, qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur? Elle est fade, elle est insipide; peu s'en faut que je ne dise avec les Juifs : Notre cœur se soulève sur cette viande légère (*Num.*, XXI, 5). Mais quand j'y considère le Sauveur Jésus, vrai pain des anges, vraie nourriture des âmes fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte Table; ah! qu'elle est douce, qu'elle est savoureuse! Voyez le pavé du temple, voyez les habits sacerdotaux, voyez l'autel et le sanctuaire tout trempé du sang des victimes, et le peuple Israélite lavé tant de fois de ce même sang : que tout cela est froid, chères sœurs, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du Nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle!

En un mot, dit saint Augustin, si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Ecritures prophétiques n'ont pas de goût; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison (*In Joan. Tract.* IX, *t.* III, *part.* II, *p.* 361, *Luc.* XIV, 21). Voyez ces deux disciples qui vont en Emmaüs. Ils s'entretenaient de la rédemption d'Israël; c'est le sujet de toute la loi ancienne; mais ils n'y entendaient pas les mystères du Rédempteur. C'était une eau sans force et sans goût, aussi sont-ils froids et languissants. Nous espérions, disaient-ils, qu'il rachèterait Israël : nous espérions; ô la froide parole! Jésus approche d'eux, il parcourt toutes les prophéties, il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux; il change l'eau en vin, les figures en vérités, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* (*Ibid.*, XXXII)? Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous-mêmes? C'est qu'ils avaient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire la doctrine de l'Evangile. Cependant admirez, mes très-chères sœurs, les sages conseils de la Providence, qui par une telle richesse d'exemples nous enseigne une seule vérité, qui est le Verbe fait chair. Ah! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du Sauveur Jésus. La loi est un Evangile caché : l'Evangile est la loi expliquée. Les philosophes nous disent que le vin n'est qu'une eau colorée, qui prend en passant par la vigne une certaine impression de ses qualités, parce que cet élément est susceptible de sa nature de toutes altérations étrangères. Ainsi l'eau de la loi ancienne devient le vin de la loi nouvelle. C'est cette même eau de la loi mosaïque, qui étant appropriée à Jésus-Christ, vraie vigne du Père éternel, prend une nouvelle forme et une nouvelle vigueur. Donc, mes sœurs, passons les nuits et les jours à méditer la loi du Seigneur. Cherchons Jésus partout, et il n'y aura endroit où il ne se montre à nos yeux. Et puisqu'il a plu à notre grand Dieu de nous présenter ce vin nouveau de son Evangile, mais de le présenter pur et sans mélange, débrouillé de la lie des figures et de l'eau des expressions prophétiques, n'ayons point désormais d'autre breuvage que cette sainte et immortelle liqueur; que notre esprit soit toujours à goûter la parole divine. Mais ne nous arrêtons point à la lettre; suçons l'esprit vivifiant que Jésus y a coulé par sa grâce. C'est notre seconde partie, et pour une plus grande brièveté, nous y attacherons aussi la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paraît la majesté du Seigneur! c'est la montagne de Sina sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant, qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé avec les rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes, cette loi est très-sainte; mais ne vous persuadez pas, mes très-chères sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette écriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grâce. C'est une lettre qui tue, dit le grand apôtre saint Paul (II *Cor.*, III, 6). Combien d'âmes présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes commandements! Ne vous étonnez pas de cette parole; c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montrait bien ce qu'il fallait faire; mais elle ne subvenait pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappait les oreilles; mais elle ne touchait pas le cœur. Ce n'était pas assez que Dieu, d'une voix tonnante et impérieuse, fît annoncer au peuple ses volontés; il fallait qu'il parlât intérieurement, et que par une opération

toute-puissante il amollit notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez ; il est juste que vous soyez obéi : mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grâce par laquelle je puisse observer vos commandements. Or cette grâce n'est point par la loi ; c'est le propre don de l'Evangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean, que la loi a été donnée par Moïse, et la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ (I, 17). Qu'est-ce donc que faisait la loi ? Elle ordonnait, elle commandait, elle liait les transgresseurs d'éternelles malédictions, parce que maudit est celui qui n'observe pas les paroles qui sont écrites en ce livre (*Deut.*, XXVII, 26). Mais elle ne soulageait en rien nos infirmités : c'était une eau faible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur : c'est sa grâce, c'est son Esprit-Saint dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante : il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Evangile. C'est pour cette raison que parlant par la bouche de Jérémie : Voici, dit-il, que j'établirai avec la maison de Juda un nouveau testament, non selon le testament que j'ai établi avec leurs pères ; ils ne sont point demeurés dans mon testament, et moi je les ai rejetés, dit le Seigneur. Mais voici le testament que je disposerai à la maison d'Israël (*Jer.*, XXXI, 31 *et suiv.*), c'est-à-dire aux vrais enfants d'Israël et au peuple de la nouvelle alliance : J'inspirerai, dit-il, ma loi dans leurs âmes, et je l'écrirai non en des tables de pierre, mais je l'écrirai en leurs cœurs, et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Quelle est donc cette vertu merveilleuse qui entre si profondément dans nos cœurs ? d'où vient à cette loi nouvelle cette force si pénétrante ? Chères sœurs, elle vient de l'esprit de Dieu, qui est le vrai moteur de nos âmes, qui tient nos cœurs en sa main, qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-mêmes? c'est par une charité très-sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste délectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos âmes, qui font la différence des deux lois. Premièrement il les effraie, il les remplit de la terreur de ses jugements : et en second lieu il les attire, il les enflamme d'un saint amour. La première opération qui est la crainte, elle ne peut pénétrer au fond de nos âmes, elle les étonne, elle les ébranle ; mais elle ne les change pas. Par exemple, que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes le plus fort, ils ne vous abordent qu'avec une apparence de civilité feinte, ils n'en sont pas moins voleurs, ils n'en ont pas l'âme moins avide de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les sentiments, elle semble les réprimer ; mais elle n'en coupe pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi (1) : en est-elle changée, pour avoir en soi de si saintes paroles ? en est-elle moins dure? rien moins. Ces saints commandements ne tiennent qu'à une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de Dieu ; quand elle n'entre dans nos âmes que par la terreur, elle ne touche que la surface; tant qu'il n'y a que cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs, lui seul en a la clef, lui seul en modère les mouvements. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des affections déréglées ; jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien, ainsi l'âme sera toute autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur ; il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au-dehors ; c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le Sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos âmes. Il est dans nos volontés, toutes transportées de son saint amour ; il est dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime ; il est dans l'entendement, car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction, que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est, mes très-chères sœurs, l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avait sur le mont Sina. Là cette montagne fumait de la majesté du Seigneur, qu fait distiller les montagnes comme de la cire (*Ps.* XCVI, 5). Ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi brisé (*Matth.*, XII, 20) ; il est tout clément et tout débonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre ; ici c'est une voix douce et bénigne : Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur (*Ibid.*, XI, 29). Là il est défendu d'approcher sous peine de la vie : N'approchez pas, dit-il, de peur que vous ne mourriez ; et les hommes et les animaux qui approcheront de la montagne, ils mourront de mort (*Exod.*, XIX, 12, 13). Ici il change bien de langage : Venez, venez, dit-il, approchez, ne craignez pas, mes enfants ; venez, oppressés, je vous soulagerai, je vous aiderai à porter vos fardeaux ; venez, malades, je vous guérirai : pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur :

(1) La loi ancienne est écrite sur des pierres : il n'y a rien de moins actif ni de plus immobile qu'une pierre. Ainsi la loi ancienne est une loi morte et inanimée ; il nous faut une loi vivante animée de l'esprit de Dieu, une loi d'amour et de charité.

(*Matth.*, XI, 2?) : ne chassez pas ces petits enfants, à de tels appartient le royaume de Dieu (*Marc.*, X, 14). D'où vient ce changement, mes très-chères sœurs ? Ah ! c'est qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserrait le cœur par une basse et servile timidité, en un vin d'une divine ferveur qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changements qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi était la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Évangile, vin doux et savoureux qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir : ainsi était la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire de l'esprit de la grâce. Ces deux premiers changements ne sont que pour le troisième. Assez et trop longtemps nous avons été abreuvés de cette froide terreur ; il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

Mes sœurs, nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour, parce que nous ne sommes plus dans la servitude ; nous sommes dans la liberté des enfants de Dieu. Jésus, qui est la vérité, nous a délivrés. Partant servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela, c'est Jésus ; aimons donc Jésus de toute l'affection de nos âmes : qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas chrétien. Un chrétien, c'est un homme renouvelé ; nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle ; l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité : qui n'a pas la charité n'est pas chrétien. Ah ! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux ! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer ; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle, qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin ; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités ; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. Buvons de ce vin, mes très-chères sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus ; vous particulièrement qu'il a retirées du siècle, goûtez Jésus dans la solitude ; c'est là qu'il se communique aux âmes fidèles.

Et vous, chères sœurs, que par sa miséricorde infinie, il a miraculeusement délivrées des ténèbres de l'hérésie, c'est à vous, c'est à vous, que je parle. Et quelles paroles pourraient vous exprimer la tendresse que mon cœur a pour vous ! Rendez-lui à jamais vos actions de grâces. Voyez combien l'erreur est répandue par toute la ville. Dieu vous a triées deux ou trois qu'il a appelées à sa sainte Église ; donc ne soyez pas ingrates à cet inestimable bienfait. Persévérez dans cette bienheureuse vocation. Voyez la pureté, voyez l'innocence et la candeur de ces saintes filles avec lesquelles vous conversez. O Dieu ! quelle différence de cette véritable dévotion qu'elles vous enseignent et toute humilité et simplicité, avec le faste et l'orgueil et la piété contrefaite de l'hérésie ! Persévérez, mes très-chères sœurs : n'écoutez ni les larmes ni les reproches de vos parents. Dieu vous fasse la grâce d'expérimenter combien sa sainte maison est plus douce que la maison paternelle. Voyez ces redoutables autels : les sacrements que nous y distribuons, ce ne sont pas des ombres ni des figures ; nous ne sommes plus sous la loi judaïque : c'est la réalité, c'est la vérité, c'est la propre chair de Jésus autrefois pour nous déchirée ; c'est son sang vivifiant épanché pour l'amour de nous. Jouissez des délices de cette chair de laquelle l'hérésie s'est privée pour se repaître de la vanité d'une cène imaginaire, etc.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET (1).

Je dis donc avant toutes choses que la loi n'a que des ombres et des figures, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : Toutes choses leur arrivaient en figure (*I Cor.*, X, 11). Pour éclaircir cette vérité par la doctrine du saint Apôtre, posons premièrement ce principe : Tout ce qui agit par intelligence se propose nécessairement une fin à laquelle elle rapporte ses actions ; et d'autant plus que la cause est parfaite, d'autant plus ce rapport est exact : et la raison en est évidente ; car si la cause est plus excellente, il s'ensuit que l'opération est mieux ordonnée. Or, il est certain que l'ordre consiste dans l'accord de la fin avec les moyens, et c'est de ce concert que résulte cette justesse qu'on appelle l'ordre. Cette vérité étant supposée, passons outre maintenant, et disons : la loi est une œuvre d'intelligence et d'une intelligence infinie, parce que c'est une œuvre de l'Esprit de Dieu. Par conséquent elle a une fin à laquelle elle est destinée ; et quand nous connaîtrons cette fin, il ne faudra nullement douter que toutes les parties de la loi n'y soient rapportées. Or, l'apôtre saint Paul nous assure que Jésus-Christ est la fin de la loi : *Finis legis Christus* (*Rom.*, X, 4). C'est pourquoi, et les patriarches, et les prophètes soupiraient perpétuellement après sa venue ; parce qu'il était la fin de la loi et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'en suit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, toutes ses solennités, tous ses sacrifices regardaient uniquement le Sauveur ; et qu'il n'y a page dans les Écritures, en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés.

Et certes, puisqu'il plaisait à notre grand Dieu de se revêtir d'une chair humaine, il était convenable, mes sœurs, que de même que ce mystère étant accompli, nous en cé-

(1) Ce morceau a visiblement rapport au premier point du sermon précédent : aussi s'est-il trouvé réuni au même manuscrit sur une feuille séparée. Nous ne l'avons cependant pas incorporé à ce premier point, parce qu'il était impossible de lier l'un avec l'autre sans [illegible].

lébrons la grandeur par de pieuses actions de grâces ; aussi ceux qui en ont précédé l'accomplissement, vécussent dans l'attente de ce bonheur qui devait arriver à notre nature. Il est vrai que le Verbe éternel, en se faisant homme est né dans un temps limité; car c'est une suite de la condition humaine. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps pussent aspirer à l'éternité. Mais encore que la venue du Sauveur fût arrêtée à un temps certain par les ordres de la Providence divine, toutefois il faut avouer que le mystère du Verbe fait chair devait remplir et honorer tous les temps. C'est pourquoi il était à propos qu'où il n'était pas par la vérité de sa présence, il y fût du moins d'une autre manière par des figures très-excellentes. Et de là vient que la loi de Moïse est pleine de merveilleuses figures qui nous représentent le Sauveur Jésus.

En effet, je vous demande, mes très-chères sœurs, d'où vient tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes; sinon pour représenter le sang de Jésus ? Pourquoi est-ce que par le sang de l'Agneau le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Égyptiens? Pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang? pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le pontife n'a les mains teintes du sang des victimes? pourquoi les crimes sont-ils expiés, les pontifes et leurs vêtements consacrés par le sang versé dans le sacrifice? le sang des animaux égorgés était-il suffisant pour apaiser Dieu? était-il capable de purifier l'homme? Si ce n'est pour nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation, ni salut, que par le sang de l'Agneau sans tache, qui a été tué, dit saint Jean, dès l'origine du monde (*Apoc.*, XIII, 8). Tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde sa mort a été figurée par une multitude infinie de sacrifices sanglants. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem!* O que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de son Evangile (*Lib.* IV, *adv. Marcion.*, *n.* 21, *pag.* 535) ! Ce que nous honorons est nouveau, parce que Jésus-Christ l'a mis dans un (1) nouveau jour; ce que nous honorons est ancien, parce que la figure s'en trouve dès les premiers temps. La loi est un Evangile caché, et l'Evangile est une loi expliquée.

Et c'est ce qu'exprime l'apôtre saint Paul en ces excellentes paroles : La loi a l'ombre des choses futures, et non point la vive image (*Hebr.*, X, 1). Que veut dire ce grand apôtre, que la loi a l'ombre et non point la vive image des choses? La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau (2) : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez : mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paraîtra avec sa majesté naturelle (1). Ainsi la loi avait Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait; mais elle n'avait pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéaments imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Evangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. C'est pourquoi Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire la loi de Moïse en son Evangile.

(1) Plus grand.

(2) Vous remarquez quelques traits et quelque air du prince.

(1) C'est le prince que vous voyez, et quand la peinture sera achevée, vous verrez encore le prince.

ABRÉGÉ

D'UN SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Evangile du lépreux et du centenier (*Matth.*, VIII, 1; *Marc*, I, 40; *Luc*, V, 12).

Deux sacrements : dans la guérison du lépreux, l'expiation du péché par la pénitence; dans le centenier, la préparation à l'Eucharistie.

Jésus en descendant de la montagne, où il vient de (2) publier tous les préceptes de la loi évangélique, nous apprend la rémission des péchés. Après le précepte, la prévarication; et par grâce, la rémission. Il ne souvient [guère] de songer aux bonnes œuvres qui sont à faire, aux péchés qui sont à expier. Nous devons cependant travailler chaque jour à la rémission des péchés que nous commettons sans cesse : *Sub quotidiana peccatorum remissione vivamus* (*S. August.*, *ser.* 58, *in Matt. tom.* V, *p.* 339). Dénombrement des péchés. Toute notre vie, inutilité : non-seulement paroles oiseuses, mais tout oiseux : nous sommes l'oisiveté même. Je confesse vos péchés et les miens, ceux que la plupart du monde ne confesse pas. Venez donc à Jésus; [dites-lui] : Si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis, potes me mundare* (*Matt.*, VIII, 2). [Il vous répondra] : Je le veux, soyez guéris : *Volo, mundare.* Quand le prêtre parle, Jésus parle : c'est lui qui dit : Je le veux, soyez guéris : *Volo mundare.*

Il lui défend de parler, il l'envoie aux prêtres pour leur servir de témoignage : *In testimonium illis* (*Matt.*, VIII, 4). Ce n'est pas qu'il veuille que le peuple ignore ses merveilles et sa mission; il veut qu'il les apprenne par la voie ordinaire établie de Dieu.

La cure du lépreux. La lèpre est une impureté : elle signifie le péché. [Le pécheur ainsi que le lépreux] doit être condamné comme impur : *Immunditiæ condemnabitur* (*Levit.*, XIII, 8). On ne traite pas de même tous les lépreux. La lèpre nouvelle et la lèpre invétérée. Les pécheurs ne doivent pas s'étonner si [on les traite] diversement. Médecins qui ne dicernent pas. Il faut savoir discerner entre la lèpre et la lèpre. Les clefs pour fermer et pour ouvrir. La communion avec discrétion : *Et dixit Athersatha eis ut non comederent de Sancto sanctorum, donec sur-*

(2) D'annoncer.

geret sacerdos doctus atque perfectus (I *Esdr.*, II, 63). Le gouverneur leur dit de ne point manger de viandes sacrées, jusqu'à ce qu'il s'élevât un pontife docte et parfait. Un malade, dit saint Augustin, reçoit d'autres préceptes pour traiter sa maladie, que ceux qu'on lui donne en santé : *Secunda præcepta æger accepit* (*Serm.* 88, *tom.* V. *pag.* 473, *serm.* 277, *p.* 1124).

Tout homme infecté de la lèpre, qui avait été séparé des autres par le jugement du prêtre, devait avoir ses vêtements décousus, la tête nue, le visage couvert de son vêtement, et devait crier qu'il était impur et souillé. Il était obligé de demeurer seul hors du camp, pendant tout le temps qu'il était lépreux et impur : *Quicumque maculatus fuerit lepra et separatus est ad arbitrium sacerdotis, habebit vestimenta dissuta, caput nudum, os veste contectum, contaminatum ac sordidum se clamabit : solus habitabit extra castra* (*Levit.*, XIII, 44, 45, 46). Le pécheur doit être séparé de peur de la contagion : c'est pourquoi la victime pour le péché [s'immolait]. Hors du camp : *Extra castra* *Ibid.*, IV, 21); et Notre-Seigneur [a été crucifié]. Hors des portes de Jérusalem : *Extra portam* (*Heb.*, XIII, 12) : excommunication que Jésus-Christ a soufferte.

Offeres munus quod præcepit Moises (*Matt.*, VIII, 4) : Vous offrirez le don que Moïse a prescrit, deux passereaux. On en immole l'un; on délivre l'autre, on le lâche en liberté après avoir été trempé au sang de l'autre (*Lev.*, XIV, 4, 5, 6, 7). Jésus-Christ immolé; toute la nature vivante : elle est délivrée, mais il faut qu'elle soit trempée au sang de Jésus-Christ par la mortification. La vie délicieuse ne souffre pas qu'on soit trempé dans ce sang. Celle qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante : *Vivens mortua est* (I *Tim.*, V, 6).

Le lépreux était obligé de couper tous les poils, ses cheveux, sa barbe, ses sourcils. La lèpre s'attachait principalement aux cheveux et aux poils. L'homme de la tête de qui les cheveux tombent, est chauve et pur : *Vir de cujus capite capilli fluunt, calvus et mundus est* (*Levit.*, XIII, 40) : c'était une marque. [Les poils sont] un superflu : Le superflu retranché; c'est là que les péchés s'attachent. Ne demandez pas ce qu'il faut retrancher : retranchez quelque chose, la lumière vous viendra pour retrancher toujours davantage. Retranchez par l'aumône; retranchez tous les jours quelque chose à la vanité. On objecte toujours la bienséance : il faut couper même les sourcils et la barbe : il n'importe pas quand le visage sera un peu défiguré. Personne plus obligé aux aumônes que les lépreux purifiés, les pécheurs guéris.

Deux raisons pourquoi l'aumône ôte les péchés : 1° Le péché naturellement demande d'être puni par la privation de tout bien. Qui est ingrat et rebelle envers Dieu, mérite la soustraction de tous ses dons, et ne doit rien avoir dans son empire : il a abusé de tout. Si l'on n'est pas effectivement privé, il faut compatir à ceux qui le sont, souffrir avec eux : exercer la patience à l'égard des uns, et la miséricorde envers les autres. *Alios per patientiam, alios per misericordiam* (*S. Leo*).

2° Par l'aumône on empêche les péchés des autres, une infinité de péchés où la pauvreté engage; péchés inconnus, incestes pour n'avoir point de lits, et autres abominations. Rien de meilleur pour expier nos péchés commis, que d'empêcher que les autres n'en commettent. La charité couvre la multitude des péchés : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (I *Petr.*, IV, 8) : nous avons besoin d'un remède qui en remette et en couvre plusieurs, car nous péchons sans cesse.

Aumône, excellente préparation pour la communion. Le don de l'aumône, préparation au don sacré. Donner à Jésus-Christ, préparation à l'action par laquelle il se donne à nous.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jérusalem et Babylone; leur esprit et leur caractère. Raisons de la conduite de Dieu dans le mélange des bons avec les méchants : comment ils sont séparés dès à présent : suites de la dernière séparation.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson (*Matth.*, XIII, 30).

Tout autant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, qui, étant relégués bien loin de notre chère patrie, sommes contraints de passer cette vie mortelle dans un pèlerinage continuel, déplorant sans cesse la misère de notre péché qui nous a fait perdre la douceur et la liberté de notre air natal, seul capable de réparer nos forces perdues et de (1) rétablir notre santé presque désespérée. Cependant, mes très-chères sœurs, ce qui adoucit les ennuis et les incommodités de notre exil, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie : vous entendez bien que c'est du ciel que je parle. Ces lettres, ce sont les Ecritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère de ses saints prophètes et de ses apôtres, et même par son cher Fils qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas des nouvelles de notre pays, et nous donner l'espérance d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité dont nous devons être les habitants, si nous sommes vivement touchés de l'amour de notre patrie, où notre bon Père nous conserve un grand et éternel héritage; toute notre consolation doit être de lire ces lettres : nous en devons baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous en devons nuit et jour ruminer le sens (2). C'est pourquoi le pro-

(1) Confirmer.

(2) C'est pourquoi le prophète David chantait affectueusement à son Dieu, dans la désolation de son cœur : O Seigneur, que ferais-je en ce monde, si je n'avais votre [sainte loi] : ô Dieu, considérez que je suis étranger sur la terre : du moins ne me refusez pas cette unique consolation de méditer vos commandements.

phète David chantait à son Dieu parmi des soupirs amoureux : O Seigneur, voyez que je suis étranger sur la terre : du moins ne me déniez pas cette unique consolation de méditer votre sainte parole : *Incola ego sum in terra, non abscondas a me mandata tua* (*Psalm.* CXVIII, 19). Ainsi je ne m'étonne pas, mes très-chères sœurs, si vous avez une telle avidité d'entendre la parole de Dieu. C'est un effet de ce pieux gémissement que le Saint-Esprit inspire en vos âmes, les sollicitant par de saints désirs. Je m'estimerais bienheureux si je pouvais contribuer quelque chose à satisfaire ces pieux désirs. Ecoutez, écoutez, mes sœurs, les paroles du saint Evangile; et si je vous semble peu de chose, comme en effet je ne suis rien, songez que c'est la voix de votre Epoux que vous entendez par ma bouche.

Le royaume des cieux, nous dit Jésus-Christ, est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. L'herbe ayant donc poussé, et étant montée en épi, l'ivraie commença aussi à paraître. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui l'y a semée. Et ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain (*Matt.*, XIII, 24, *et suiv.*).

Le grand Père de famille, c'est Dieu qui a répandu de tous côtés sur les hommes ses vérités, comme une semence céleste qui devait fructifier en bonnes œuvres pour la vie éternelle. Il avait commencé à jeter cette précieuse semence dans l'esprit de l'homme, l'introduisant dans ce paradis de délices, où tout ce qui se présentait à ses yeux ne lui parlait que de son Créateur. Mais pendant qu'il s'endormait dans la considération de ses propres dons, oubliant insensiblement son auteur, auquel seul il devait veiller, et déçu de la douceur de sa charmante liberté : *Sua in æternum libertate deceptus* (*Innocent.* I, *ep.* 24, *ad. Concil. Carthag.*, *Lab.*, *t.* II, *p.* 1285); le serpent frauduleux qui lui parlait au dehors, fit couler intérieurement dans son cœur le venin subtil et délicat de la vaine gloire. Animé de ce bon succès, il n'a cessé de jeter autant qu'il a pu les semences du vice et du désordre partout où il a vu que la munificence divine répandait celles de ses grâces. Si bien que, par ses artifices, le bon et le mauvais grain, c'est-à-dire les bons et les mauvais, se sont trouvés mêlés ensemble dans le même champ; c'est-à-dire ou bien dans le monde, comme Notre-Seigneur l'interprète, ou [dans] la sainte Eglise, comme je le pourrais justifier aisément par d'autres endroits de l'Ecriture. Là-dessus quelques faux zélés se sont élevés, qui ont trouvé ce mélange insupportable : il leur a semblé que la justice divine devait incontinent exterminer les impies, et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloutir. Mais notre sage Père de famille ne défère pas à leur zèle inconsidéré et superbe : il ordonne que l'on les laisse croître jusqu'à la moisson, c'est-à-dire la fin des siècles : et alors il enverra ses saints anges pour faire cette dernière et éternelle séparation, par laquelle les méchants séparés pour jamais de la compagnie des bons, seront jetés dans la flamme, pendant que la troupe des justes toute pure et toute éclatante, fera voir dans le royaume de Dieu autant de soleils que de saints. C'est l'interprétation de notre parabole. [Dans ce discours je vous exposerai] l'intention de Notre-Seigneur en deux réflexions; la première sur le mélange, la seconde sur la séparation des bons et des mauvais.

Depuis le péché du premier homme, l'iniquité a régné dans le monde. Tous s'étaient écartés de la bonne voie : Il n'y avait personne qui fît bien, non pas même un seul (*Ps.* XIII, 4), comme chantait autrefois le psalmiste, [au psaume] rapporté dans l'Epître aux Romains (*Rom.* III, 12). C'est pourquoi saint Augustin a dit qu'il y avait dans le monde comme une ville d'iniquité, qu'il a appelée Babylone (*In psalm.* XXVI, *t.* IV, *p.* 126). Babylone en langue hébraïque, c'est-à-dire confusion : il l'appelle donc Babylone, parce que l'iniquité et la confusion sont inséparables. Cette Cité, mes sœurs, c'est le règne, l'assemblée, et, pour parler de la sorte, la république des méchants. Mais Dieu regardant d'en haut en pitié cette noire et criminelle ignorance, a envoyé son Fils au monde pour le réformer. C'est lui qui, contre cette Cité turbulente, qui par son audacieuse rébellion dominait par toute la terre, a établi une Cité sainte qui doit servir d'asile à tous ceux qui se voudront retirer de cette confusion générale. Cette Cité, mes très-chères sœurs, c'est la sainte, la spirituelle, la mystérieuse Jérusalem, c'est-à-dire vision de paix; afin d'opposer la paix des enfants de Dieu au désordre et au tumulte des enfants du monde.

Mais où se bâtira cette ville innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste la pourraient assez séparer de cette autre Cité criminelle? Chères sœurs, le prince son fondateur ne l'en veut point séparer par la distance des lieux : dessein certainement incroyable! il bâtit Jérusalem au milieu de Babylone. Durant le cours de ce siècle pervers, les bons seront mêlés avec les méchants. O Dieu éternel! quel mélange de ces deux peuples divers, je veux dire des saints et des impies! l'un est prédestiné à la vie éternelle, et l'autre réprouvé à jamais. Leurs princes sont ennemis. Le prince de Jérusalem c'est Jésus : le diable est le prince de Babylone. Ils vivent sous des lois (1) directement opposées. L'Apôtre, comme vous savez, distingue deux sortes de lois; l'une est la loi de l'esprit, elle gouverne

(1) Entièrement.

Jérusalem ; l'autre est la loi de la chair qui domine dans Babylone. Leurs mœurs sont toutes contraires. L'une se propose pour dernière fin une paix trompeuse, à cause qu'elle est passagère : l'autre parmi beaucoup d'afflictions présentes gémit et soupire sans cesse après une paix assurée, à cause qu'elle est éternelle. Qu'est-ce à dire ceci, mes très-chères sœurs ? Ces deux peuples de bons et de méchants, dont les lois sont si fort opposées, les mœurs si contraires, les desseins si incompatibles, vivent néanmoins ensemble dans une même société ; ils sont éclairés d'un même soleil ; ils respirent un même air ; la terre, leur mère commune, leur fournit à tous indifféremment une nourriture semblable. Bien plus, nous les voyons tous les jours se présenter aux mêmes autels ; ils sont associés dans la communion de l'Église ; ils participent aux mêmes mystères ; ils sont régénérés et repus de la vertu des mêmes sacrements. Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant ? Quelle convention, je vous prie, entre Jésus-Christ et Bélial (II *Cor.*, VI, 15) ? Pourquoi voulez-vous que les corps soient si proches, et les cœurs tellement séparés ? Que vous ont fait vos enfants de les punir si cruellement, les contraignant de vivre avec vos ennemis et les leurs ? Quel nouveau genre de supplice de joindre ainsi le vif et le mort ? Vous, Seigneur, qui avez si bien rangé chaque chose en sa place, qui avez séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière, ne séparerez-vous point les justes d'avec les impies ? Certes, le ciel et la terre ne sont pas si fort éloignés, les ténèbres et la lumière ne sont pas si contraires que sont la vertu et le vice : pourquoi donc les laissez-vous ensemble ? N'avez-vous débrouillé la confusion du premier chaos, qu'afin de nous rejeter dans un chaos plus horrible ? Éclairez-nous, Seigneur, sur cette difficulté, non point par les raisons de la philosophie humaine, mais par la considération de vos secrets jugements et de votre providence irrépréhensible.

L'admirable saint Augustin nous donne sur ce sujet une très-belle doctrine. Les méchants, dit ce grand personnage, ne sont dans le monde, ou que pour s'y convertir, ou que pour y exercer les bons (*In ps.* LIV, *t.* IV, *p.* 502) : *Nisi ut convertantur, vel ut per eos boni exerceantur* (*Gal.*, *cap.* IV). O peuple choisi, ô enfants de paix, ô citoyens de la Jérusalem bien-aimée, si Dieu votre Père (1) eût voulu que vous vécussiez en paix en ce monde, il ne vous aurait pas exposés en proie au milieu de vos ennemis ; mais voulant exercer et épurer votre vertu par l'épreuve de la patience, il vous a mis parmi une nation ennemie, afin que vous souffrissiez en ce siècle leur persécution et leur violence. C'est pourquoi dans la maison de notre père Abraham, selon que le remarque l'Apôtre, Ismaël, l'enfant de la chair et de la servante, persécutait Isaac le fils de la promesse et de sa maîtresse. Ne voyez-vous pas que, dans le ventre de Rébecca, femme du patriarche Isaac, ces deux jumeaux qu'elle porte, Esaü et Jacob, l'un figure des réprouvés, l'autre l'image des enfants de Dieu, encore enfermés dans les mêmes entrailles, commencent à se faire la guerre (*Genes.*, XXV, 22) : *Collidebantur in utero ejus parvuli.* Que signifie ce mystère, mes sœurs ? Tu portes, ô Rebecca, dans ton ventre, dit la parole divine, deux grandes et nombreuses nations (*Ibid.*, 23) : *Duæ gentes sunt in utero tuo.* Quelles sont ces nations, chères sœurs ? c'est d'une part la nation des justes ; et de l'autre celle des impies, représentées dans ces deux enfants. Esaü, je l'avoue, supplantera Jacob pour un peu de temps ; il sortira le premier ; il emportera le droit d'aînesse. Il faut que, dans le cours de ce siècle, les bons et les saints, le monde prédestiné serve et gémisse pour l'ordinaire sous l'oppression et la tyrannie des méchants et des réprouvés. Mais enfin tôt ou tard la face des choses sera changée. Après qu'Esaü aura joui quelque temps de son droit d'aînesse, c'est-à-dire après que les méchants auront en apparence triomphé quelque temps dans ce monde par leur imaginaire félicité, Jacob emportera la bénédiction paternelle : il demeurera le seul et véritable supplantateur, comme son nom le lui promettait. La prophétie divine s'accomplira, qui dit que l'aîné servira au cadet : *Major serviet minori* (*Ibid.*) : c'est-à-dire que les bons qui paraissaient ici-bas être dans l'oppression et dans la disgrâce, dans cette grande révolution qui arrivera à la fin des siècles, commenceront à prendre la première place, et les méchants étonnés d'une si grande vicissitude, gémiront à jamais dans une captivité insupportable. C'est ce qui nous est montré en figure en la Genèse (*Cap.* XXV). Mais en attendant, mes très-chères sœurs, il est nécessaire que les bons souffrent. Car de même que notre grand Dieu a jeté notre âme, qui est d'une si divine origine, dans une chair agitée de tant de convoitises brutales, afin que la vigueur de l'esprit s'évertuât tous les jours par la résistance du corps : ainsi a-t-il mêlé les bons parmi les impies, afin que ceux-là supportant la persécution de ceux-ci, s'animassent d'autant plus à la vertu, qu'ils y trouveraient plus d'obstacles.

Et c'est, à vrai dire, mes sœurs, le grand miracle de la grâce divine. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, c'est l'effet d'une vertu ordinaire : mais laisser les justes dans la compagnie des méchants, et fortifier par là leur vertu ; leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion ; les faire vivre parmi l'iniquité, et leur faire observer la justice ; c'est où paraît le triomphe de la toute-puissance divine. C'est ainsi, mes sœurs, qu'elle se plaît de faire paraître la lumière plus éclatante et plus pure parmi l'épaisseur des nuages. Ce grand Dieu tout-puissant qui a préservé, et les enfants dans la fournaise, et Daniel parmi les lions, qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur

(1) Et votre monarque.

inévitable des eaux universellement débordées; celle de Loth de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome; qui a fait luire à ses enfants une merveilleuse lumière parmi les ténèbres d'Egypte; qui a fait naître des eaux vives parmi les déserts arides de la Lybie : ce Dieu a pris plaisir, pour faire voir son pouvoir, de conserver ses serviteurs innocents dans la corruption générale; que dis-je, il les a préservés? leur vertu en a paru davantage.

Et certes, s'il n'y avait point eu de méchants, combien de vertus seraient étouffées! que deviendrait le zèle de convertir les âmes dont les saints ont été transportés? où seraient tant d'exhortations véhémentes? où cette béatitude de ceux qui souffrent pour la justice? où le triomphe du martyre? Qui aurait mis la main sur la personne de Notre-Seigneur, s'il n'y avait eu que des justes? Mais quel serait le désordre des choses humaines, si parmi cette prodigieuse multitude de méchants, il n'y avait du moins quelques justes, qui, par leurs avertissements et par leurs exemples, réprimassent la licence effrénée, et retinssent du moins les choses dans quelque modération? C'est pourquoi le Sauveur Jésus parlant au petit nombre de gens de biens qu'il avait par sa grâce assemblés près de sa personne, les appelle le sel de la terre : *Vos estis sal terræ* (*Matth.*, V, 13) : voulant dire, à mon avis, que, s'il n'eût répandu quelques personnes vertueuses deçà et delà dans le monde comme une espèce de sel salutaire, les hommes auraient été entièrement corrompus; au lieu qu'il y reste peut-être quelque petite trace de vertu.

Cela étant de la sorte que nous autres chrétiens nous sommes envoyés pour être la lumière du monde; vivons en enfants de lumière, et ne communiquons point aux œuvres des ténèbres (*Ephes.*, V, 11) qui nous environnent. Méprisons cette vie, mes très-chères sœurs, où nous sommes en captivité. Regardez le siècle : de toutes parts vous y verrez régner l'impiété, le désordre, le luxe, les molles délices, l'avarice, l'ambition, et enfin toutes sortes de crimes. Quel plaisir pour nous en cette vie où les meilleurs ne sont pas mieux traités que les plus méchants? Au contraire nous verrons ordinairement les méchants dans le haut crédit, et les sages dans la bassesse. Quelle estime pouvons-nous faire de cette sorte de biens, que notre Père céleste, qui sait si parfaitement le prix des choses, donne en partage à ses ennemis? Considérez, mes très-chères sœurs, que dans une grande maison ce que l'on réserve aux enfants est toujours le plus précieux; et que ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfants de Dieu, et les méchants n'ont pas seulement l'honneur de pouvoir être nommés ses esclaves : ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des méchants. Souhaitez-vous des richesses? vous n'en aurez jamais plus que Crésus : les délices? vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale : le pouvoir? vous n'en aurez jamais plus que Néron, Caligula, ces monstres du genre humain et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux-arts a été plus grand que dans l'empire romain? c'étaient des idolâtres. Voulez-vous, dit ici saint Augustin, que Dieu vous donne de l'argent? les voleurs en ont aussi : désirez-vous une femme, une nombreuse famille, la santé du corps, les dignités du siècle? considérez que beaucoup de méchants possèdent tous ces avantages. Est-ce l'unique objet pour lequel vous servez Dieu? Vos pieds chancelleront-ils, et croirez-vous servir Dieu en vain, lorsque vous voyez dans ceux qui ne le servent pas tous ces biens qui vous manquent? Ainsi il donne toutes ces choses aux méchants mêmes, et il se réserve lui seul pour les bons : *Pecuniam vis a Deo? habet et latro. Uxorem, fœcunditatem filiorum, salutem corporis, dignitatem sæculi? attende quam multi mali habent. Hoc est totum propter quod eum colis? Nutabunt pedes tui, putabis te sine causa colere, quando in eis vides ista qui eum non colunt? Ergo ista dat omnia etiam malis, se solum servat bonis* (*S. Aug.*, *in ps.* LXXIX, *t.* IV, *p.* 856).

Partant que l'ami de Jésus, s'il prétend à quelque chose de plus que les ennemis de Jésus, vive avec la grâce de Dieu dans l'attente d'une plus grande félicité. O sainte paix de Sion! ô égalité des anges! ô divine Jérusalem, où il n'y a point de séditieux, point de fourbes, point de malfaiteurs; où il n'y a que des gens de bien, des amis et des frères! ô heureuse égalité des anges! ô sainte compagnie où Dieu régnera en paix, où nul ne blasphèmera son saint nom, nul ne contreviendra à ses ordonnances! ô sainte Sion, où toutes choses sont stables! Eh Dieu! qui nous a jetés dans ce flux et reflux de choses humaines? qui nous précipite dans cet abîme et cette mer agitée de tant de tempêtes? Quand retournerai-je à vous, ô Sion? quand verrai-je vos belles murailles, et vos fontaines d'eaux vives qui sont la félicité éternelle, et votre temple qui est Dieu même, et votre lumière qui est l'Agneau? Alors, ô mon Dieu, vous nous vivifierez, vous nous renouvellerez, vous nous donnerez la vie de l'homme intérieur, et nous invoquerons votre nom; c'est-à-dire nous vous aimerons. Après nous avoir pardonné avec bonté tous nos péchés, vous vous donnerez vous-même pour être la récompense parfaite de ceux que vous aurez justifiés. Seigneur, Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez votre face, et nous serons sauvés : *Vivificabis nos, innovabis nos, vitam interioris hominis dabis nobis* (*S. Aug.*, *in ps.* LXXIX, *t.* IV, *p.* 856); *et nomen tuum invocabimus : id est, te diligemus. Tu nobis dulcis eris remissor peccatorum nostrorum, tu eris totum præmium justificatorum. Domine Deus virtutum, converte nos, ostende faciem tuam, et salvi erimus.* [C'est alors que

se fera l'entière séparation des bons et des méchants.]

Cette séparation, mes très-chères sœurs, a divers degrés. Premièrement les élus sont déjà séparés dans la prédestination éternelle, même dans la contagion du siècle, même dans cette masse de corruption où le monde semble les envelopper dans une commune confusion. Dieu les a déjà discernés : Dieu sait ceux qui sont à lui : *Cognovit Dominus qui sunt ejus* (II *Tim.*, II, 19) : il les connaît par nom et par surnom : *Proprias oves vocat nominatim* (*Joan.*, X, 3). Il appelle ses propres brebis chacune par leur nom. Il en a un rôle dans son cabinet : ils sont écrits dans son livre. O joie ! ô bonheur incroyable! aimables brebis de Jésus, quelque part où vous erriez dans les chemins détournés de ce siècle, l'œil de votre pasteur est sur vous; il vous sépare des autres, non point de corps, mais de cœur; il vous sépare par de saints désirs et par une bienheureuse espérance. Les affections, mes sœurs, ce sont comme les pas de l'âme; c'est par elles qu'elle se remue. Ainsi les enfants de lumière mêlés ici-bas parmi les enfants de ténèbres, en sortent par de saintes et de célestes affections. Ils sont en ce monde, mais leur amour en est détaché. Dieu qui les a mêlés avec ses ennemis, ne cesse de les en séparer peu à peu par une opération toute-puissante. Il purifie leurs intentions, il les démêle insensiblement des embarras de la terre. Comme ils sont dans un corps mortel, et [que] néanmoins ils vivent en quelque sorte détachés du corps, et [que] Dieu rompt peu à peu leurs liens, ainsi que dit l'apôtre saint Paul, que, vivant dans la chair, nous ne vivons pas selon la chair (II *Cor.*, X, 3) : de même, bien qu'ils soient parmi les méchants, leur façon de vivre les discerne d'eux.

Viendra, viendra enfin cette dernière séparation. O jour terrible pour les méchants ! ô jour mille et mille fois heureux pour les bons! Où iront les méchants séparés des enfants de Dieu? C'est ce mélange, mes sœurs, qui empêche que Dieu ne les foudroie : il leur pardonne pour l'amour des siens : leur présence modère sa juste fureur. C'est pourquoi dans notre Evangile il défend d'arracher l'ivraie, de peur d'endommager le bon grain : *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et tritricum* (*Matt.*, XIII, 29). Considérez, mes sœurs, que, comme en ce monde, les bons et les méchants sont mêlés, aussi la colère et la miséricorde divines sont en quelque façon tempérées l'une par l'autre. C'est pourquoi le Prophète a dit que le calice qui est en la main de Dieu est mêlé. Le vin signifie la joie; *Vinum lætificat* (*Ps.* LXXIV, 7) : Le vin réjouit; et l'eau, les tribulations : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ* (*Ps.* CIII, 16; *Ps.* LXVIII, 1) : Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme. Le prophète David dit que son âme est environnée d'eaux, c'est-à-dire de tribulations : [il nous représente le Seigneur comme] tenant dans sa main une coupe d'un vin fort, mêlé de différentes liqueurs : *Vini meri plenus mixto* (*Ps.* LXXIV, 7). C'est ce mélange que le siècle doit boire. Sa vengeance est toujours mêlée de miséricorde, sa miséricorde de même : *Parcente manu sævit et donat.* Mais après ce siècle, il ne restera plus que la lie. *Verumtamen fæx ejus non est exinanita; bibent omnes peccatores terræ* (*Ibid.*, 8) : La lie n'en est pourtant pas encore épuisée : tous les pécheurs de la terre en boiront. Ces pécheurs séparés des bons, ces pécheurs surpris dans leur crime, ces pécheurs qui ne seront jamais gens de bien; ils boiront toute la lie et toute l'amertume de la vengeance divine. Fuyons, fuyons, mes sœurs, fuyons de leur compagnie : n'ayons point de commerce avec eux. Votre profession vous en a déjà en quelque façon séparées. Mais ne faites pas comme les Israélites : ne désirez point les plaisirs de l'Egypte : ne retournez pas la tête en arrière, pour voir ce que vous avez quitté; mais tenez vos yeux fichés éternellement à l'héritage qui vous est promis, aux saints qui vous attendent, à Jésus qui vous tend les bras pour vous recevoir en sa gloire.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise; leurs droits, leurs prérogatives; comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère, prendre part à leurs priviléges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers (*Matth.*, XX, 16).

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres (*Ps.* LXXI, 23).

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes que le monde avait méprisés, rempliront (1) les premières places, pendant que les méchants et les impies qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures ; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà (2) commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Eglise. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses loix et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde, pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle, et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde, (3) les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs; dans le royaume de Jésus-Christ

(1) Occuperont.

(2) Comme ébauché.

(3) Partage des riches, l'honneur, l'autorité, la faveur. L'honneur leur donne la préséance; l'autorité leur donne le commandement, la faveur leur donne les priviléges : avantages qui leur sont ôtés dans l'Eglise

la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Eglise, et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir; au contraire dans la sainte Eglise les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches; les pauvres n'y ont de part que par leur appui; au lieu que, dans l'Eglise de Jésus-Christ, les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Evangile que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente. Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les derniers; puisque les pauvres qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Eglise; puisque les riches qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Eglise que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres; c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante (*De Div. et paup. hom.*, 11, *t.* XII, *p.* 505, 506). Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent; mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle serait sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits, et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu cultivée (1), les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement delaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberait enfin par elle-même ruinée par son opulence. Au contraire dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une vigueur mâle par l'exercice de la patience, et n'épargnant pas

(1) Inculte et abandonnée.

les sueurs, elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que (1) la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes qui sont des corps politiques demandent aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange; tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville, qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville c'est la sainte Eglise; et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance; que l'Eglise dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Ecriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable; et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il y a cette différence entre la synagogue et l'Eglise, que Dieu a promis à la synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste: Toute la gloire de la sainte Eglise est cachée et intérieure: *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (*Ps.* XLIV, 15). Dieu te donne, disait Isaac à son fils Jacob, la rosée du ciel et la graisse de la terre (*Genes.*, XXVII, 39). C'est la bénédiction de la synagogue. Et qui ne sait que, dans les Ecritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est bien aisé de comprendre que, les richesses et l'abondance étant le partage de la synagogue, dans sa propre institution, elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Eglise. Dans les promesses de l'Evangile, il ne se parle plus que des biens temporels, par lesquels l'on attirait ces grossiers, où l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix, et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont (2) devenus les derniers; parce que les

(1) La distinction de ces deux villes ne peut être qu'une idée agréable. Il n'est pas donné aux choses humaines de pouvoir se soutenir dans une égalité si mesurée. Les villes qui sont des corps politiques, demandent aussi bien que les naturels le tempérament et le mélange: si bien que la police du monde unit toujours dans un même tout, le riche et le pauvre, et compose de cet assemblage le corps de la société civile. La politique du ciel agit par d'autres principes: Chrétiens, le pourrez-vous croire, si je vous le dis? recevrez-vous cette doctrine? Jésus-Christ est venu bâtir sur la terre une ville spirituelle, c'est-a-dire sa sainte Eglise, et dans le premier dessein, dans le premier plan de cette ville elle doit ne contenir que des pauvres.

(2) Renvoyés dans les derniers.

riches qui étaient les premiers dans la synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église, et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens (1).

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons qu'il serait trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que, dans le Vieux Testament, Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la synagogue, son épouse, eût des marques de grandeur extérieure ; et au contraire, que, dans le Nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, voulant, dit-il, remplir sa maison : *Ut impleatur domus mea* (*Luc.*, XIV, 23), ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : Allez-vous-en, dit-il, dans les coins des rues : *Exi cito*, et amenez-moi promptement, qui? les pauvres et les infirmes ; qui encore? les aveugles et les impotents (*Ibid.*) : *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc* (*Ib.*). C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance ; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle les pauvres de Dieu : *Pauperes tuos* (*Ps.* LXXI, 2). Pourquoi les pauvres de Dieu? Il les nomme ainsi en esprit, parce que, dans la nouvelle alliance, il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me* (*Luc.*, IV, 18). Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser? O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu (*Ibid.*, VI, 20)! Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers.

Voyez, disait le divin Apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles ; mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus méprisable (1 *Cor.*, I, 26, 28) ; d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des Apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres avec le caractère de la pauvreté, tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres membres de Jésus-Christ.

Je pourrais encore, mes frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnaîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette Cité spirituelle a été bâtie ; mais il vaut mieux tirer quelque instruction et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle (1) doit nous apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église, qui, portant ses marques les plus as-

(1) Les pauvres sont les vrais enfants de l'Église : ils y sont de droit et de la première institution, et les riches seulement par grâce et par privilége. Jésus-Christ ne vient que pour eux : tout le psaume LXXI [le déclare, et il y est représenté comme] le roi des pauvres. Le sujet de sa mission, c'est d'évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me* : *Pauperes Evangelizantur* (*Luc.*, IV, 18; *Matth.*, XI, 5) : L'Évangile est annoncé aux pauvres. La raison [de cette conduite, c'est qu'il veut] condamner l'injustice des hommes, et prendre en main la protection de ce que le monde abandonne le plus. Ce sont les pauvres : *Tibi derelictus est pauper* (*Ps.* IX, 38). Le pauvre vous est laissé. Dieu envoie au monde Jésus-Christ pour en être le Sauveur. S'il eût appelé les riches et les puissants, ils eussent cru lui faire trop d'honneur, où ils l'auraient superbement dédaigné. Il veut des personnes qui ne croient pas que rien leur soit dû, et qui se tiennent trop heureux qu'on les considère. Il envoie inviter à son festin des personnes riches et accommodées ; ils s'excusent tous. Les riches font les dédaigneux : Jésus-Christ [dit alors] : Faites entrer les pauvres, les estropiés, les boiteux : *Pauperes*, *debiles*, *claudos compelle intrare* (*Luc.*, XIV, 21). Ils n'osent venir, ils s'en croient indignes : *Compelle intrare*, forcez-les d'entrer ; ce sont ceux que je veux. En effet, les Apôtres [étaient pauvres]; et durant les trois premiers siècles, on ne voit pas dans l'Église beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles : *Non multi potentes, non multi nobiles* (1 *Cor.*, I, 26). Dieu y appelle ce qui n'est rien : *Ea quæ non sunt* (*Ibid.*, 28). Ce sont les pauvres qu'on compte pour rien. A peine les premiers chrétiens jugeaient-ils les puissants dignes d'être reçus dans l'Église : ils les trouvaient trop chargés de la pompe du siècle, trop engagés dans les intérêts du monde, qu'ils croyaient le règne de Satan. Tertullien dit que les Césars ne peuvent être chrétiens, parce qu'ils sont nécessaires au siècle : *Si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse Cæsares* (*Apolog.* *m.* 21, *p.* 22); ils font sa pompe, [ils sont] nécessaires pour nous tourmenter. Voilà donc les pauvres les premiers-nés : ce sont ceux pour lesquels Jésus-Christ est venu lui-même pauvre, et Sauveur des pauvres ; particulièrement des malades. C'est pourquoi il est dit qu'il délivrera le pauvre qui n'a personne pour le secourir : *Pauperem cui non erat adjutor* (*Ps.* LXXI, 12). Honorer la condition des pauvres, à cause du mépris que le monde fait d'eux : puissante raison à des chrétiens.

(1) Et de là nous devons apprendre qu'il ne suffit pas de les plaindre, ni même de les assister ; mais que nous devons encore concevoir pour eux de grands sentiments de respect.

surées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale : Ecoutez, nous, dit-il, mes très-chers frères : *Audite, fratres mei dilectissimi* (*Jacob.*, II, 5); sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand Apôtre, qui est honoré dans les saintes lettres de la qualité glorieuse de frère de Notre-Seigneur. Mais entendons ce qu'il veut dire ; voici ses propres paroles : N'est-il pas vrai que Dieu a choisi les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et après cela, poursuit-il, vous osez mépriser les pauvres (*Ibid.*). Cet Apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Eglise avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Eglise? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Ecrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu; afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire : *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut.... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem Sanctis* (*Rom.*, XV, 30, 31). Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner; mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service leur soit agréable. Que veut dire le saint Apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié; l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner; on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Eglise. En cette qualité glorieuse, il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et, pour obtenir cette grâce, il met toute l'Eglise en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Eglise de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *Ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis.*

Mesdames, revêtez-vous de ses sentiments apostoliques; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez (1) sérieusement en la charité de Notre-Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Eglise avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde (2) vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Evangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Eglise; et leur faste n'ayant rien de commun avec (3) la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusqu'à la croix, il est bien (4) aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas (5) pour eux-mêmes. Car (6) à quoi lui sont-ils bons dans son royaume?

(1) Pesez.
(2) Proposition.
(3) L'anéantissement de ce Dieu pauvre.
(4) Visible.
(5) Les riches ne sont dans l'Eglise que pour les pauvres : il faut le prouver en considérant le véritable usage des richesses dans le royaume de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour la pompe, pour l'ostentation, pour l'affluence, pour les voluptés. Il n'a que faire de temples somptueux : il n'a jamais régné plus absolument que lorsque ses mystères se célébraient dans des cachots. On trouvera que tout l'usage des richesses à l'égard du royaume de Jésus-Christ, c'est la miséricorde : tout le reste est plutôt contraire à l'Eglise et à l'esprit du christianisme. Il ne souffre donc les riches que pour assister les pauvres : c'est à cette charge qu'il les reçoit. C'est pourquoi dans l'ancienne Eglise [on mettait] tout en commun, de peur de se rendre coupable de la nécessité de quelqu'un.
(6) Dieu n'a besoin de rien. Il veut avoir besoin des riches [par] deux motifs, pour la majesté de son culte, pour la nécessité de ses pauvres. Premier besoin, pour l'Ancien Testament : il fallait pour ses sacrifices dépeupler les troupeaux de ce qu'il y avait de plus gras, donner pour son tabernacle ce qu'il y avait de plus somptueux. Maintenant dans la nouvelle alliance, il n'a plus besoin de cette pompe : il a pris d'autres besoins pour les pauvres.

Quoi! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants; il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois dans l'ancienne loi, il voulait de la pompe dans son service; mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin; et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico* (I *Cor.*, XV, 51) : Voici un mystère admirable. Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance, mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico* : Voici un grand mystère que j'ai à vous dire, c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde qui a obligé Jésus, innocent, à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car, comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif; là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies; il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres; parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes; et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui patisse dans toute l'universalité des misérables : *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet.* Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Eglise que ceux qui portent sa marque; que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes, qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches, dans son Eglise : la porte enfin vous en est ouverte; mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle, prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Eglise de Jésus-Christ vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire : lui qui avait tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table (*Gen.*, XVIII, 2). Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, Abraham, sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham*, *viso peregrino*, *dominum se esse nescivit* (*Serm.* 121, *de Divit. et Lazar*). Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'il devait tenir dans l'Eglise; il considère déjà Jésus-Christ en eux, il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres, et il montre aux riches par son exemple l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet là une instruction plus particulière : Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable (*Serm.* LXIV, *de Verb. apost.*, *t.* V, *p.* 794). L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de porter les fardeaux les uns des autres : *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI, 2). Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau; qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont (1) accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? Chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est le besoin; quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance : Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut : *Onus paupertatis non habere*, *divitiarum onus plus quam opus est habere* (*Ibid.*). Quoi donc? est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mon-

(1) Chargées, abattues.

dains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches; quand ils comparaîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable, non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et (1) pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate :* Portez vos fardeaux les uns les autres. Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge; lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le (2) presse, il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux : Afin que les charges deviennent égales : *Ut fiat æqualitas*, dit saint Paul (II *Cor.*, VIII, 14). Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice; car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité; et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée? pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Eglise, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera (*Ibid.*); le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme; au lieu que si vous partagez avec les

(1) Maintenant qu'il est temps.
(2) Serre.

pauvres le poids de leur pauvreté, en (1) prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Eglise est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure (2) que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires : et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près ou par leur naissance ou par leurs emplois à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Eglise est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son Prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Eglise. La couronne de notre Monarque est une couronne d'épines; l'éclat qui en rejaillit ce sont les afflictions et les souffrances (3). C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai (4) qu'elle était de la lie du peuple; mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il (5) accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire (6). Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges (7)

(1) Communiquant.
(2) Qui doute que.
(3) Et ce qui nous rend ses semblables, ce sont les afflictions et les souffrances.
(4) J'avoue.
(5) Gratifie les... de.
(6) Les riches, par conséquent, n'y ont nulle part; et s'ils veulent avoir les grâces, il faut qu'ils les reçoivent par les mains des pauvres.
(7) Les priviléges de l'Eglise appartiennent aux pauvres. Toutes les malédictions sur les riches : toutes les bénédictions sur les pauvres. Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion, acheter leurs priviléges en les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie : qu'ils croyaient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étaient assez heureux pour recueillir

de l'Evangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume? Il ne parle de vous dans son Evangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24)! Malheur à vous, riches! Qui ne tremblerait à cette sentence? Qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? Rachetez-les, dit-il, par aumônes : *Peccata tua eleemosynis redime* (*Dan.*, IV, 24). Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? (1) Cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux : *Beati misericordes* (*Matth.*, V, 7)! Heureux ceux qui sont miséricordieux! Enfin voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels (*Luc.*, XVI, 9). Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Evangile : *Væ vobis divitibus!* Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre consolation! Ah! pour (2) détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté, entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (*Ps.* XL, 1)! Heureux celui qui entend sur l'indigent et sur le pauvre! Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit.* Ceux qui les regardent des yeux corporels, n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Eglise, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins (1). Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Eglise; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Evangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons qui vous obligent à la charité devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Faut-il vous représenter, et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles

avec leurs vêtements précieux qu'ils étendaient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : *Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosa, pedibus ejus substernere, pannisque conterere gestiebant; expiari se a divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur.* Epist. XXIX ad Sever., *p.* 184. *Edit. Murat.*

(1) Vous l'aurez, dit le Fils de Dieu, pourvu que vous la fassiez à mes pauvres.

(2) Eviter

(1) *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* : « Il y a assister le pauvre, et être intelligent sur le « pauvre. » Celui qui donne avec orgueil, qui reproche ses bienfaits, il assiste le pauvre. Mais pour être intelligent sur le pauvre, il faut lui donner dans la pensée que nous n'avons de bien qu'à cette condition, qu'on n'est dans l'Eglise que pour cela. Toutes les autres dispensations des richesses ne regardent pas l'Eglise; celle-ci lui est propre et particulière. *Beatus qui intelligit* : « Heureux celui qui entend, » qui se regarde comme le ministre des pauvres. Cela l'oblige non-seulement à les assister quand ils se présentent, mais à aller au-devant, comme un serviteur qui doit prévenir son maître. Il faut forcer leur pudeur par un bon accueil : exemple d'Elie.

PREMIER SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté, causes de l'aveuglement des hommes sur la passion du Sauveur. Dispositions essentielles pour connaître les choses de Dieu. Souffrances, combien nécessaires à une vie chrétienne : dans quels sentiments il faut les recevoir et les supporter.

Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

Les apôtres ne comprirent rien dans tout ce discours que le Fils de Dieu leur fit de sa passion, et ces choses leur étaient cachées, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait (*Luc.*, XVIII, 34).

L'histoire sacrée de l'Evangile nous représente les saints apôtres en trois états différents depuis leur vocation. Elle nous les représente premièrement dans une grande ignorance des célestes vérités ; ensuite nous les voyons dans une incrédulité manifeste ; enfin ils nous sont montrés pleins de lumières et de connaissances, et tellement éclairés qu'ils éclairent eux-mêmes tout le monde. Lorsque Jésus-Christ était avec eux, leur entendement grossier ne pénétrait pas les mystères. Quand il se retira du monde, le scandale de la croix les troubla, de sorte qu'ils (1) en perdirent la foi. Enfin, quand le Saint-Esprit fut descendu, leur foi fut établie immuablement, et toutes les ténèbres qui enveloppaient leurs esprits furent dissipées. Ne nous persuadons pas que ces divers changements nous soient inutiles : tout se fait ici pour notre salut. Les saints Pères nous ont appris que non-seulement ces hommes choisis de Dieu nous ont instruits par leur sainte et salutaire doctrine ; mais encore qu'ils nous ont appuyés par leurs doutes, qu'ils ont affermi notre foi par leur incrédulité ; et je puis bien ajouter qu'ils nous ont aussi enseignés par leur ignorance. C'est pour cela, chrétiens, que la voyant si bien marquée dans les paroles de notre Evangile que j'ai récitées, j'ai cru que je devais m'appliquer à vous proposer aujourd'hui les instructions admirables que le Saint-Esprit veut que nous tirions de l'ignorance où étaient nos maîtres, lorsque se laissant encore guider par leurs sens, ils entendaient si peu les secrets de la Sagesse éternelle. Mais comme c'est un ouvrage divin de faire sortir la lumière du sein des ténèbres, et que c'est par un tel ouvrage que Dieu a commencé la création de l'univers, *Dixit de tenebris lumen splendescere* (II *Cor.*, IV, 6), avant que de nous engager dans une semblable entreprise, appelons à notre secours sa toute-puissance, et demandons-lui tous ensemble la grâce de son Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Quand Jésus-Christ propose aux peuples avec des paroles sublimes les impénétrables secrets qu'il a vus dans le sein de son Père (*Marc.*, IV, 12) ; quand il enveloppe dans des paraboles les mystères du royaume de Dieu, afin, comme il le dit lui-même, que les hommes ingrats et superbes, en voyant ne voient point, et en écoutant n'entendent point (1) ; on ne doit pas s'étonner beaucoup, chrétiens, si les apôtres ne comprennent point ces mystérieux discours. Mais qu'ils n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit aujourd'hui en termes si clairs, je vous confesse, mes frères, que j'en suis surpris. En effet, écoutez, je vous prie, de quelle sorte il leur parle dans notre Evangile : Nous montons, leur dit-il, en Jérusalem ; et toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme (2) seront bientôt accomplies ; car il sera livré aux Gentils, il sera moqué, flagellé, on lui crachera au visage ; et après l'avoir fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour (*Luc.*, XVIII, 31, 32, 33). Je vous demande, Messieurs, en quelle partie de ce discours vous trouvez de l'obscurité ; au contraire ne paraît-il pas que tout y est fort intelligible (3) ? Il spécifie tout fort distinctement ; et il ne (4) s'était pas énoncé en termes plus clairs, quand les apôtres lui dirent en un autre endroit : Maître, vous nous parlez à cette heure tout ouvertement, et vous n'usez d'aucune figure ni parabole : *Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis* (*Joan.*, XVI, 29). Et toutefois admirez que Jésus ayant dit ces choses sans aucune ambiguïté, saint Luc remarque aussitôt qu'ils ne comprirent rien en tout son discours ; et comme si c'était peu de l'avoir observé une seule fois, il continue en disant : « Cette parole leur était cachée ; » et enfin il ajoute encore : « Et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. »

Certainement ce n'est pas en vain que l'Evangéliste insiste si fort sur cette ignorance des apôtres ; il veut que nous entendions par ces fréquentes répétitions combien étaient épais les nuages qui enveloppaient leurs esprits ; et tout ensemble il nous avertit qu'il ne faut point passer ici légèrement, mais nous arrêter avec attention et sérieusement réfléchir sur une telle ignorance. Or, mes frères, pour me conformer à l'intention de l'auteur sacré et à celle du Saint-Esprit, j'ai dessein de vous proposer les réflexions que j'ai faites. (5) Ce que je découvre d'abord, c'est qu'il ne suffit pas que le soleil luise, et que les flambeaux soient allumés, si la vue est mal disposée ; et que la clarté se présente en vain, lorsque les yeux sont malades. Mais quel était cet aveuglement qui empêchait les apôtres d'entendre des paroles si manifestes, et de voir, pour ainsi dire, dans un si grand jour ? C'est ce qu'il nous faut rechercher ; et c'est là qu'en trouvant la cause qui offusque leur intelligence, nous connaîtrons les empêchements qui obscurcissent aussi si souvent la nôtre. Pour pénétrer ce secret, conférons un autre passage avec celui-ci : c'est une excellente méthode pour entendre les Ecritures ; je m'en servirai en ce lieu, et

(1) Tombèrent dans l'infidélité.

(1) Je ne m'étonne pas, chrétiens, que.
(2) Lui arriveront bientôt.
(3) Et que jamais les apôtres n'ont eu plus de raison de dire au Sauveur : Maître, etc.
(4) Leur parlait pas plus clairement.
(5) Je vois avant toutes choses qu'il.

saint Luc nous expliquera les sentiments de saint Luc.

Après qu'il a (1) rapporté dans son neuvième chapitre, un discours du Sauveur des âmes sur le sujet de sa passion et de sa mort, semblable à celui qu'il tient dans l'Evangile de ce jour, il remarque pareillement que les apôtres n'y comprirent rien : Et les disciples, dit-il, n'entendirent point cette parole, et elle était comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentaient pas la force ; et ils craignaient de l'interroger sur cette parole. *At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo* (*Luc.*, IX, 45). Cette ignorance les tient quand Jésus leur parle de sa passion. Je vois, si je ne me trompe, les deux causes de l'aveuglement. Si les apôtres n'entendent pas les paroles très-évidentes du Sauveur Jésus, c'est que non-seulement leur esprit, mais encore leur volonté est mal disposée. Premièrement ils n'entendent pas, parce qu'ils ont l'esprit occupé par d'autres pensées, et obscurci par les préjugés qui naissent des sens ; et voilà ce voile qui est devant eux, et les empêche de voir : *Et erat velatum ante eos.* Secondement ils n'entendent pas, parce qu'ils refusent de chercher l'éclaircissement nécessaire; ils craignent d'être éclaircis, et ils ne découvrent pas la lumière, à cause qu'ils détournent les yeux délibérément. Ils appréhendaient, dit l'Evangéliste, de l'interroger sur cette parole : *Et timebant eum interrogare de hoc verbo.* Voilà donc les deux grands obstacles qui nous empêchent d'entendre les paroles de Jésus-Christ : obstacle de la part de l'entendement, qui prévenu de ses pensées, et (2) couvert de ses préjugés comme d'un voile ténébreux, ne peut pénétrer à travers ce voile qui lui couvre les vérités évangéliques, ni le percer par ses regards : obstacle de la part de la volonté, qui fuit l'éclaircissement et ne veut pas être instruite. Telles sont les causes profondes de l'aveuglement des mortels sur la passion du Sauveur. L'esprit préoccupé ne peut recevoir la lumière; la volonté dépravée l'évite et la craint. O Jésus! dans quelqu'évidence que vous (3) exposiez le mystère de vos souffrances, les hommes n'entendront jamais; et notre (4) aveuglement sera sans remède, si nous ne déracinons ces deux maux extrêmes qui nous empêchent de voir: la préoccupation dans l'esprit, et une crainte secrète dans la volonté qui nous fait appréhender la lumière. C'est aussi ce que j'entreprends [de vous faire voir], avec le secours de la grâce, dans les deux parties de mon discours.

PREMIER POINT.

Saint Thomas voulant nous décrire ce que c'est qu'un bon entendement, et quel est l'homme bien sensé, dit que c'est celui dont l'esprit est disposé comme (5) une glace nette et bien unie, où les choses s'impriment telles qu'elles sont, sans que les couleurs s'altèrent, ou que les traits se courbent et se défigurent : *In quo objecta non distorta, sed simplici intuitu recta videntur* (2. 2. *Quæst.*, LI, *art.* 3). Qu'il y a peu d'entendements qui soient disposés de cette sorte! que cette glace est inégale et mal polie! que ce miroir est souvent terni, et que rarement il arrive que les objets y paraissent en leur naturel! Mais il n'est pas encore temps de nous plaindre de nos erreurs : il en faut rechercher les causes; et tous les sages sont d'accord que l'une des plus générales, ce sont nos préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées.

Le même saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits qui s'appelle précipitation; et je vous prie, messieurs, de le bien entendre (*Ib. Quæst.* LIII, *art.* 3). Ce grand homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvements corporels. Il y a beaucoup de différence entre un homme qui descend et un homme qui se précipite. Celui qui descend, dit-il, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés : mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités sans passer par le milieu. Appliquons ceci avec saint Thomas aux mouvements de l'esprit. La raison, poursuit ce grand homme, doit s'avancer avec ordre, et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre; si bien qu'elle a comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement; mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif et sa vitesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connaître : il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation; et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence.

En effet, messieurs, ces préventions et ces opinions anticipées sont autant de nuages devant l'esprit, et autant de taches sur ce beau miroir qui empêchent que la vérité n'y soit imprimée. Vous sollicitez un juge, vous vous excusez envers un maître, vous voulez instruire un égal; vous le trouvez prévenu : oh! le grand et inutile travail! oh! que vos paroles sont faibles, et que vous vous consumez par un vain effort! L'esprit est engagé et a pris sa forme; les idées qui sont déjà au dedans repoussent tout ce qui vient du dehors : *Et conversum est retrorsum judi-*

(1) Raconté.
(2) Enveloppé, pour ainsi dire, dans ses préjugés comme dans.
(3) Mettiez vos desseins.
(4) Ignorance.
(5) Un miroir très-net et très-poli.

cium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi (*Isaï.*, LIX, 14) : Le jugement s'est retiré de nous, et la justice s'est tenue éloignée ; parce que la vérité a été renversée dans les places publiques, et que l'équité n'y a trouvé aucune entrée. La vérité se présente, on ne la voit plus, on ne l'entend plus. Combien de fois on ferme l'oreille aux plaintes des innocents! Ah! mes frères, donnons-nous garde de cette dangereuse précipitation. Laissons agir les raisons, laissons faire les choses; c'est-à-dire recevons les impressions que la vérité fera sur notre esprit; mais n'en prenons point de nous-mêmes. Apprenons à arrêter cette mobilité (1) inquiète; car ensuite, pour l'ordinaire, on ne revient plus : et comme si notre entendement avait fait son effort, il semble n'avoir plus d'activité que pour suivre l'impression qu'il s'est donnée à lui-même, et s'engager dans la route qu'il a commencée : car ces pernicieuses préoccupations nous troublent tellement la vue, [que] la lumière de nos yeux n'est plus avec nous : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Psalm.* XXXVII, 10), et nous enchantent de sorte, si vous me permettez de parler ainsi, que nous ne sommes capables de voir ni les objets qui se présentent, ni même ce voile obscur qu'elles nous mettent subtilement devant les yeux.

Considérez les apôtres : vous avez ouï les paroles par lesquelles le Fils de Dieu leur explique les opprobres de sa passion et l'ignominie de sa mort prochaine; et vous avez (2) reconnu qu'il n'y a rien ni de plus clair ni de plus formel. Toutefois vous le voyez : ils sont tellement occupés de la fausse imagination des grandeurs mondaines, car c'est là ce qui les tient arrêtés, du règne temporel du Messie, de son trône, de ses triomphes, qu'ils se figurent semblables à ceux que le monde admire, qu'ils ne peuvent comprendre ses discours. Et remarquez, chrétiens, qu'ils avaient déjà entendu que Jésus était le Fils de Dieu. Saint Pierre l'avait confessé, lorsqu'il avait rendu au nom de tous ce témoignage admirable que la chair et le sang ne lui avaient point révélé; témoignage qui changea Simon en Pierre, et le fit véritablement fils de la colombe et le fondement de l'Eglise : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (*Matt.*, XVI, 16). Mais aussitôt qu'il commence à parler des traitements inhumains que lui feront les anciens du peuple et les scribes, et de sa croix; non-seulement ils n'entendent plus, mais encore ils le contredisent de toute leur force, jusqu'à s'en faire appeler Satan. A Dieu ne plaise, Seigneur, disent-ils; cela ne vous arrivera pas : *Absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (*Matt.*, XVI, 22, 23). Allez, Satan, dit Jésus à Pierre, vous m'êtes un scandale, parce que vos sentiments ne sont pas selon Dieu, mais selon les hommes. Etrange effet de la prévention! les apôtres se sont élevés au-dessus du ciel et de toute la nature pour contempler Jésus-Christ dans le sein de son Père céleste, et découvrir le secret de sa génération éternelle; et ils ne peuvent entendre le sacré mystère de ses humiliations. Et toutefois, chrétiens, n'est-il pas bien plus difficile de croire qu'un homme soit le Fils de Dieu, que de croire qu'un homme soit exposé aux accidents communs de l'humanité? Le chemin n'est-il pas de beaucoup plus long, et la chute bien plus étrange du ciel en la terre, du sein du Père céleste dans celui d'une créature mortelle, que de là à la mort et au sépulcre? Et néanmoins les apôtres ont bien entendu cette première démarche, et ils ne peuvent entendre que leur maître fasse la seconde; ils ne peuvent s'imaginer ni qu'il souffre, ni qu'il meure. J'ai même remarqué que la résurrection choque leur esprit, parce que pour ressusciter, il faut mourir; et ils ne conçoivent pas que le Sauveur se rabaisse jusque-là : tant ils s'étaient mis dans l'esprit que tout devait être grand et magnifique dans le Fils de Dieu! tant ils s'étaient rempli l'imagination des opinions judaïques touchant le règne pompeux de leur Messie! C'est pourquoi dans quelque évidence que Jésus-Christ leur puisse parler de sa croix et de ses souffrances, ils ne peuvent rien comprendre dans ses paroles : et leur premier préjugé est un voile qui les empêche d'en sentir la force : *Et erat velatum ante eos ut non sentirent illud* (*Luc.*, IX, 45).

Que si vous me demandez d'où naissait dans les saints apôtres une si violente préoccupation, je vous le dirai, messieurs, en peu de paroles, c'est qu'ils voulaient juger des desseins de Dieu selon la mesure du sens humain. Je l'ai déjà dit, messieurs, que ce qui est cause que nous jugeons mal, c'est que nous jugeons précipitamment, et que notre esprit trop prompt se laisse emporter, penche d'un côté ou d'un autre avant que de bien entendre ; parce que si notre esprit évitait cette précipitation, il aimerait mieux s'arrêter et demeurer en suspens, que de prendre mal son parti. Mais il faut encore ajouter qu'à l'égard des choses divines, quelque soin que nous apportions à les pénétrer, et avec quelque considération que nous balancions, pour ainsi dire, notre jugement, nous sommes toujours téméraires et précipités, lorsque nous espérons connaître ou que nous osons juger par nous-mêmes. Pour connaître les choses de Dieu, il faut que Dieu nous enseigne et forme lui-même notre jugement : *Et erunt omnes docibiles Dei...., docti a Domino* (*Joan.*, VI, 45 ; *Isa.*, LIV, 13). Et ils seront tous enseignés de Dieu, instruits du Seigneur. Car il est tellement au-dessus de nous, que tout ce que nous en pouvons penser de nous-mêmes, nous est un obstacle invincible pour entendre ce qu'il est. C'est pourquoi ce sublime théologien, dont saint Denis Aréopagite ne désavouerait jamais la doctrine ni les sentiments, dans ce traité admirable qu'il a composé de la Théologie mystique, dit que nous ne sommes capables d'entendre Dieu, que par une entière cessation de toute notre intelligence (*De*

(1) Impétueuse.
(2) Confessé.

myst. Theol. cap. I). Il faut entendre, mes frères, que tout l'effort que nous faisons de nous-mêmes pour connaître Dieu, ce premier Etre, toute notre activité et notre pénétration naturelle ne sert qu'à obscurcir et confondre notre intelligence ; nous ne faisons que tournoyer. Il ne suffit pas de nous élever au-dessus des sens avec Moïse sur la montagne, dans la plus haute partie de l'esprit ; il faut imposer silence à nos pensées, à nos discours et à notre raison, et entrer avec Moïse dans la nuée, c'est-à-dire dans les saintes ténèbres de la foi, pour connaître Dieu et ses vérités. Que s'il est si fort au-dessus de nous, ne s'ensuit-il pas aussi qu'il ne pense pas comme nous, qu'il ne résout pas comme nous, mais plutôt, comme il dit lui-même par son prophète Isaïe ? Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies; car autant que le ciel est élevé par-dessus la terre, autant sont élevés mes conseils au-dessus de vos conseils, et mes voies au-dessus de vos voies (*Isa.*, LV, 8, 9).

Et il ne faut pas distinguer ici les grossiers d'avec les subtils; car la plus haute subtilité de l'esprit humain, qu'est-ce autre chose devant Dieu qu'une misérable ignorance ? C'est pourquoi il parle ainsi dans son Ecriture : Où sont les sages ? où sont les savants ? où sont les docteurs ? n'est-ce pas moi qui ai confondu toute la sagesse du siècle (I *Cor.*, I, 20) ? Et ailleurs : *Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint, ac judices terræ velut inane fecit* (*Is.*, XL, 23). C'est lui qui anéantit ceux qui se mêlent de pénétrer les secrets, et réduit à rien les pensées de ceux qui entreprennent de juger de toutes choses.

Et en effet, écoutons ce que dit le Fils de Dieu dans notre Evangile : Nous allons à Jérusalem, et ce qui est écrit du Fils de l'homme sera accompli. Quoi ! les prophéties de son règne ? Nullement. Il sera livré entre les mains des Gentils, et il sera moqué, flagellé, attaché à un bois infâme. O Dieu ! quel est ce mystère ? Appelons ici pour un moment notre sens humain, et voyons si nous en pouvons espérer quelque secours. Seigneur, que nous dites-vous ? Vous êtes notre Dieu, notre Rédempteur ; vous êtes venu pour nous délivrer de la main de nos ennemis et régner sur nous éternellement : pourquoi donc tant d'opprobres et tant d'ignominies ? O profondeur des conseils de Dieu et hauteur impénétrable de ses pensées ! Jésus-Christ se fait admirer par sa doctrine céleste ; on admire l'autorité avec laquelle il enseigne. Ceux qui venaient pour le prendre et se saisir de sa personne, sont pris eux-mêmes et comme (1) arrêtés intérieurement par la force de ses discours ; ils s'écrient, ravis et hors d'eux-mêmes : Jamais homme n'a parlé comme celui-là : *Numquam sic locutus est homo sicut hic homo* (*Joan.*, VII, 46). Jésus-Christ étonne le monde par ses miracles, il éclaire les aveugles-nés, il (1) fait marcher les paralytiques, il délivre les possédés, il ressuscite les morts ; ce n'est pas [là] qu'il nous sauve. Jésus-Christ est livré à ses ennemis, et se laisse écraser comme un ver de terre ; c'est là qu'il devient notre Rédempteur. O Dieu ! qui le pourrait croire ? Il ne nous rachète pas en se montrant Dieu ; il nous rachète en se rabaissant au-dessous des hommes : il ne nous rachète pas en faisant des miracles incompréhensibles ; il nous rachète en souffrant des indignités inouïes. C'est pour cela que nous [voyons] dans son Evangile, que pendant que tout le peuple était étonné d'un miracle qu'il venait de faire : *Omnibus mirantibus in omnibus quæ faciebat* (*Luc.*, IX, 44 ; il parle ainsi à ses disciples : Mettez vous autres ces paroles dans vos cœurs : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes : *Ponite vos in cordibus vestris sermones istos* (*Luc.*, IX, 44) : *Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum.* De même que s'il eût dit : cette nation infidèle s'attache seulement à mes miracles; mais, vous qui êtes mes disciples, je veux que vous vous attachiez à mes souffrances. Ne regardez pas tant les maux que je guéris dans les autres, que ceux que j'endurerai moi-même pour votre salut. Sachez que j'opérerai votre salut, non en guérissant dans les autres les maux corporels, mais en les souffrant moi-même : mettez ceci dans vos cœurs. Voyez qu'il parle de sa passion comme d'une chose incompréhensible, à laquelle l'esprit répugne, et qu'on a peine à y faire entrer quand il est préoccupé des pensées du monde.

En effet, que voient les yeux de la chair dans la passion de Jésus ? que voient-ils, messieurs, autre chose que des témoins subornés, des juges corrompus, des soldats insolents, une populace irritée et un innocent accablé par le concours de ses envieux, et rangé avec les méchants ? *Et cum iniquis reputatus est* (*Is.*, LIII, 12). Mais faisons taire la raison humaine ; entrons dans les voies de Dieu, sous la conduite de Dieu même (*Marc.*, XV, 28). Ces plaies sont notre santé; cette croix c'est notre (2) autel; cette couronne d'épines nous assure la couronne de gloire; ce sang répandu est notre baptême; ce visage défiguré et ce corps déchiré inhumainement par les coups de fouet nous promettent l'immortalité. O merveille ! s'écrie ici le philosophe (3) martyr (*Epist. ad Diognet. n.* 9, *p.* 238), je veux dire saint Justin, ô échange incompréhensible et surprenant artifice de la sagesse de Dieu ! Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent : un seul est frappé, et tous sont délivrés; le juste est déshonoré, et les coupables en même temps remis en honneur,

(1) Liés.

(1) Redresse.
(2) Espérance.
(3) Il n'est pas certain que la lettre d'où ces paroles sont tirées soit de saint Justin, quoiqu'il mérite d'en être l'auteur, et qu'elle soit très digne de lui. *Voyez* Tillem. *Mémoires*, tom. II, p. 400. D. Rem. Ceill. *Hist. des aut. Sacr. et Ecclés.*, tom. II, p. 58 et suiv.

l'innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvait couvrir nos péchés, si ce n'était sa justice? comment peut être mieux expiée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés. C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'Apôtre. Voilà, mes frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu, conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit saint Justin, n'avait communiqué qu'à son Fils et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre; conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait, dit l'Apôtre, que la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Eglise aux célestes intelligences (*Ephes.*, III, 9, 10) : conseil dont la raison ne se doutait pas, et qui ne pouvait monter dans le cœur de l'homme; mais que ceux-là ont appris qui savent renoncer à leur propre sens.

Apportons à Dieu un esprit dompté, abaissons nos entendements, portons avec joie le joug de la foi, aimons ses saintes ténèbres; adorons Dieu humblement dans cette vénérable obscurité; ne recherchons pas curieusement, mais adorons avec respect les choses divines. Celui-là est savant, qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer, mais où il faut s'arrêter (*S. Chrysos. Homil.* VIII *in Epist.* II, *ad Tim. tom.* XI, *p.* 711). Comme dans un fleuve, celui-là le connaît qui sait où est le gué et où les abîmes sont impénétrables. La foi est le chemin à l'intelligence : *Si non intellexisti crede, intellectus enim merces est fidei* (*S. Augst. Tract.* XXIX, *in Joan. t.* III, *part.* II, *p.* 515). Quel sacrifice d'arrêter son esprit! Si nous présentons à Dieu un esprit vide de ses pensées propres, Dieu le remplira de ses lumières. C'est une grande science de s'unir à celui qui sait tout : *Magna scientia est scienti conjungi.* Ne permettons pas à nos sens de mêler ici leurs images, ni à notre esprit ses vues, ni à notre jugement ses décisions. Que la foi seule décide toutes les questions : *Quæstiones omnes una fides solvat* (*Exposit. rect. Confes. int. Oper. S. Just. p.* 482 *Edit. Bened.*). S'il s'élève des doutes, écoutons les paroles de Jésus-Christ; car, comme dit le saint martyr que je vous ai déjà tant cité, Dieu a répandu dans les paroles de son Fils je ne sais quoi de terrible et de vénérable, qui a la force d'abaisser les esprits et de captiver les entendements. Ne combattez pas les doutes par des raisons, ni par des disputes : combattez-les, mais par des œuvres; modérez vos passions; fuyez vos plaisirs corrompus, réprimez vos emportements. Que prétend le malin, quand il jette dans vos esprits des doutes subtils? arrêter le progrès de vos bonnes œuvres, vous faire marcher incertains entre Jésus-Christ et le monde. Quand dans un corps défaillant vous avez peine à espérer l'immortalité, vous ne savez [ce que c'est que] la vie future; vous flottez incertains entre les sens. Prenez une voie contraire pour réfuter tous les doutes et toutes les tentations qui combattent en vous l'Evangile; la pratique de l'Evangile : [mettez] la foi à couvert par les œuvres : votre esprit refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval indompté; poussez-le avec plus de force; ne lui permettez pas de se relâcher. L'ennemi affaiblit la créance pour que la volonté se ralentisse; engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie la créance. Mais vous entendrez mieux cette vérité dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'était la coutume des apôtres, après que le Fils de Dieu avait enseigné quelque grand mystère, ou proposé au peuple quelque parabole, de l'interroger en particulier sur les choses qu'ils n'avaient pas entendues; et ils lui disaient ordinairement : Maître, expliquez-nous ce discours. Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a remarqué si expressément que Jésus leur ayant parlé de sa passion, non-seulement ils ne comprirent pas ses paroles, mais encore ils appréhendaient de l'interroger et de lui en demander l'intelligence: *Et timebant eum interrogare de verbo hoc* (*Luc.*, IX, 45). Par où vous voyez manifestement qu'une des causes de leur ignorance, c'est qu'ils fuyaient la lumière et ne voulaient entendre en aucune sorte ce que Jésus leur disait de ses humiliations. D'où leur vient ce sentiment inusité, et pourquoi est-ce que leur curiosité languit en ce point? Les interprètes remarquent que l'amour tendre et sensible qu'ils avaient pour le Fils de Dieu, faisait qu'entendant parler de sa croix et de ses souffrances, ils détournaient les oreilles, et ne pouvaient consentir à de telles indignités. J'accorde cette vérité; mais j'ai appris des saints Pères et des Ecritures divines quelque chose de plus profond.

Je dis donc qu'ils comprenaient qu'ils auraient leur part aux travaux et à l'ignominie de leur Maître; si bien que lorsqu'il parlait de sa passion et de sa mort, ils voyaient assez clairement à quoi il les engageait. Il les avait appelés pour le suivre et l'accompagner, et ils ne doutaient nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie. C'est pourquoi j'ai observé dans son Evangile qu'ils avaient une grande pente et beaucoup de facilité à reconnaître ses grandeurs; parce qu'ils se laissaient flatter à une douce espérance d'entrer en société de sa gloire. Que les hommes croient facilement ce qui favorise leurs inclinations, et ce qui flatte leur espérance! Ils entendaient parler avec joie de son règne, de ses victoires, de son auguste souveraineté, et même de sa divinité. Nous ne lisons pas, si je ne me trompe, qu'ils eussent peine à recevoir ces magnifiques vérités; et il leur fâchait seulement qu'il ne déclarait pas assez tôt sa toute-puissance. Il n'y a que les mystères de sa passion qu'ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur Maître : aussi, comme ils avaient vu en plusieurs rencontres la haine furieuse et envenimée qu'avaient contre lui les principaux de Jérusalem, quand ils virent qu'il y

allait, ils furent saisis d'étonnement ; et saint Marc a observé qu'ils le suivaient en tremblant : *Et sequentes timebant* (*Marc.*, X, 32). Et quand il se déclara sur les maux qu'il allait souffrir, vous avez déjà vu, mes frères, combien ils appréhendaient ces paroles. En effet saint Matthieu remarque que ce fut aussitôt après qu'il eut achevé ce qu'il leur avait dit de sa passion, que les deux enfants de Zébédée, comme pour changer de discours et dissiper ces idées funèbres, s'approchèrent pour lui demander les premières places de son royaume (*Matth.*, XX, 20) ; tant il est vrai qu'ils ne voulaient croire que les grandeurs de leur Maître pour y avoir part avec lui, et refusaient d'entendre parler de ses peines, par la crainte d'être appelés à cette société (1).

Mais j'ai pris garde au contraire, en lisant les saintes paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur, que c'est dans le même temps qu'il déclare le plus ses grandeurs divines qu'il appuie aussi le plus fortement sur ses humiliations. Quand ces deux disciples inconsidérés lui demandent les places d'honneur autour de son trône, il leur présente le calice de sa passion (*Matt.*, XX, 22). Au jour de sa glorieuse transfiguration, il s'entretient avec Moïse et avec Elie de la fin tragique qu'il devait faire en Jérusalem (*Luc.*, IX, 31); et vous verrez en saint Matthieu que ce fut dans le temps précis qu'ils reconnurent sa divinité, qu'il s'attacha plus que jamais à les instruire des cruautés inouïes qu'il devait endurer à Jérusalem par la malice de ses envieux (*Matt.*, XVI, 21). Tout cela se fait-il en vain, et au contraire, ne voyez-vous pas que le Sauveur veut faire entendre aux apôtres, et non-seulement à eux, mais encore à nous, à nous qui avons été baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a point d'espérance d'avoir part à ses grandeurs, si nous n'entrons généreusement dans la société de ses souffrances ?

La voilà, messieurs, cette parole que les apôtres n'entendaient pas et qu'ils ne voulaient pas entendre; c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ. O qu'ils l'ont entendue depuis, lorsqu'ils s'estimaient si heureux d'être maltraités pour son nom ! Mais nous, mes frères, l'entendons-nous cette parole fondamentale du christianisme ? Chrétiens, enfants de la croix et des plaies (2) de Jésus-Christ, qui n'approchez jamais de sa sainte table sans communiquer à sa mort et à ses blessures, songez-vous qu'il n'y a point de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui ? Oh ! que ce discours est véritable, mais aussi qu'il est dur aux sens ! Ils ne veulent point qu'on l'approfondisse. Eh ! que j'appréhende, mes frères, que vous ne craigniez de m'interroger sur cette parole! Mais aussi n'attendrai-je pas que l'on m'interroge ; mais je vous dirai, en finissant, ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseigné sur l'étroite obligation que nous avons tous de participer à sa croix.

Il y a deux sortes de peines qui exercent les enfants de Dieu, dont les unes résultent nécessairement de l'observation de ses saints préceptes, et les autres nous sont envoyées par une occulte disposition de son éternelle providence. Pesez donc, chrétiens, avant toutes choses, que la vie chrétienne est laborieuse, parce que la voie du ciel est étroite, et les préceptes de l'Evangile forts et vigoureux, qui vont à séparer l'homme de lui-même, à le faire mourir à ses sens, à lui apprendre à crucifier sa propre chair ; car si le Sauveur des âmes est entré dans sa gloire par sa croix, il a donné la même loi à tous ceux qui marchent sous ses étendards. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours et me suive (*Luc.*, IX, 23). A qui dit-il cette parole ? est-ce aux religieux et aux solitaires ? Ouvrez l'Evangile, lisez : *Dicebat autem ad omnes* (*Ibid.*). Et Jésus disait à tous : Vous le voyez, c'est à tous qu'il parle, à vous, mes frères, qui écoutez, aussi bien qu'à moi qui vous prêche. Il faut que nous entendions que la vie chrétienne est un travail sans relâche, parce qu'il faut à chaque moment nous arracher à ce qui nous plaît, combattre tous les jours nos mauvais désirs : *Caro concupiscit adversus spiritum* (*Gal.*, V, 17) : La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. Il faut craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, souvent rejeter ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune ; car les moyens légitimes ordinairement sont bien lents, la voie de la vertu longue et ennuyeuse, mais aussi les chemins abrégés sont infiniment dangereux.

Que les hommes aiment ici à être flattés ! Ils veulent que nous leur fassions un Evangile commode, qui joigne le monde avec Jésus-Christ. Ils consultent, ils font des questions sur la morale chrétienne. Tant que nous nous tenons sur les maximes générales de la régularité, ils écoutent tranquillement; que si l'on vient au détail, si l'on commence à leur faire voir les obligations particulières, si on leur annonce en simplicité les salutaires rigueurs des voies étroites de l'Evangile ; si on commence à leur faire voir que ces moyens de profiter ne sont pas permis, que ce commerce est pernicieux, et que qui aime le péril y périra (*Eccl.*, III, 27) ; que ces grands divertissements qui semblent innocents sont très-dangereux, parce qu'ils emportent une étrange dissipation qui fait que l'homme s'échappe à lui-

(1) Pour vous, enfants de l'Eglise, pensez sérieusement que toute cette grande diversité des enseignements divins se réduit néanmoins à deux chefs, à apprendre et à observer les préceptes, à connaître et à adorer les mystères. C'est pourquoi ceux qui aiment la piété seront exacts à n'ignorer rien de tout ce qu'il faut pratiquer : et à l'égard des divins mystères, ils travailleront avec soin à en acquérir la connaissance ; afin d'unir leurs esprits à Dieu par une pieuse méditation de ce qu'il a accompli pour notre salut. Que si les forces leur manquent dans une recherche si laborieuse, pour pénétrer les mystères, ils s'estimeront trop heureux de les pouvoir croire, et tourneront tout leur cœur à une humble adoration ; afin que leur foi ne soit point stérile.

(2) Douleurs divines.

même, et qu'enfin il n'est pas permis au chrétien d'abandonner tout à fait son cœur, non-seulement aux plaisirs défendus : *Nec nominentur in vobis* (*Ephes.*, V, 3). Qu'on n'en entende pas seulement parler parmi vous, mais même aux plaisirs licites, etc. : nous éprouvons tous les jours qu'on nous arrête, qu'on nous détourne ; on craint que nous n'enfoncions trop avant ; on cesse d'interroger, et on appréhende de voir trop clair: *Et timebant eum interrogare de verbo hoc.*

Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable disciple de Jésus-Christ et de l'Evangile, qui s'approche de ce divin Maître, non pour entendre ce qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il entend : *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit* (*Conf. lib.* X, *cap.* XXVI, *t.* I, *p.* 184). Aimons donc qu'on nous mène par les sentiers droits ; laissons les voies détournées à ceux qui ne craignent pas de hasarder leur éternité. [Aimons] ce qui abat le règne du péché, la tyrannie de la convoitise, ce qui fait vivre l'esprit. Si cette voie est pénible, consolons-nous, chrétiens, la voie des passions ne l'est guère moins, elle l'est même beaucoup davantage; ce n'est pas seulement la raison qui les combat, elles se contrarient les unes les autres ; le monde les traverse. Nul ne fait moins ce qu'il veut, que celui qui veut faire tout ce qu'il veut ; car pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement ; et (1) pendant que je (2) lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. Il est plus aisé à ceux qui aiment Dieu de retrancher leurs cupidités, qu'à ceux qui aiment le monde de les rassasier quelquefois : *Tales cupiditates facilius resecantur in eis qui Deum diligunt, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* (*S. August.*, *ep.* CCXX, *ad Bonif.*, *t.* II, *p.* 813). Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. Modérons-les donc plutôt dans la source même ; que ce soit plutôt la raison qui (3) réduise nos volontés précipitées, qu'une malheureuse nécessité qui ajoute au désir d'avoir, la rage de n'avoir pas. Si la vertu est un fardeau, celui que le monde impose est beaucoup plus dur, et le joug de Jésus-Christ n'est pas seulement le plus honnête, mais encore le plus doux et le plus léger : *Onus meum leve* (*Matth.*, XI, 30).

Mais pendant que vous vous ferez à vous-mêmes une sainte violence pour mortifier en vous les mauvais désirs et dompter vos passions déréglées, ne croyez pas, ô enfants de Dieu, que ce bon Père vous laisse en repos de son côté. Autrefois, durant la loi de Moïse, il promettait les fruits de la terre à ceux qui (1) marchaient dans ses commandements. Il n'en est pas de la sorte sous celui qui a dit dans son Evangile, que son royaume n'est pas de ce monde (*Joan.* XVIII, 36). Au contraire, depuis qu'il s'est livré lui-même à la mort, et à la mort de la croix comme une victime volontaire, il veut que nous croyions, malgré tous nos sens, que les souffrances sont une grâce, et les persécutions une récompense. Personne, dit le Fils de Dieu, ne quittera les avantages du monde pour moi et pour l'Evangile, qu'il ne reçoive le centuple dès le temps présent, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle : *Qui non accipiet centies tantum, nunc in tempore hoc.... cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam* (*Marc.* X, 29, 30). Pour la peine d'avoir tout quitté, vous recevrez d'autres peines (*Hebr.* XII, 5, 6, 7). Tous n'entendent pas cette parole ; mais qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute ; qui a le cœur ouvert à l'Evangile, qu'il entende ces vérités et qu'il adore leur (2) salutaire rigueur. Oui, je le dis encore une fois, les grandes prospérités ordinairement sont des supplices, et les châtiments sont des grâces. Car qui est le fils, dit l'Apôtre, que son père ne corrige pas ? car le Seigneur châtie miséricordieusement les enfants qu'il aime. Ainsi (3) demeurez donc sous sa discipline. Que s'il néglige de vous corriger, poursuit le grand Paul, c'est donc qu'il ne vous tient pas pour des enfants légitimes, mais pour des enfants d'adultère : *Ergo adulteri, et non filii estis* (*Heb.* XII, 6, 7, 8). S'il vous épargne la verge et la correction, craignez qu'il ne vous réserve au supplice.

Il n'est pas à propos que tout nous succède : il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter le fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam, et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous (4) achetions le pain de vie. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement; le charme est trop puissant et l'enchantement est trop fort. Ainsi, mes frères, si Dieu nous aime, croyez qu'il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouble dans nos vains divertissements, il interrompt le cours de nos imaginaires félicités, de peur que nous ne nous laissions entraîner au fleuve de Babylone, c'est-à-dire au courant des plaisirs qui passent. Croyez donc très-certainement, ô enfants de la nouvelle alliance, que (5) lorsque Dieu vous envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui vous tenaient attachés au monde, et vous rappeler à votre patrie. Le soldat est trop lâche qui veut toujours être à l'ombre ; et c'est être (6) trop délicat que de vouloir vivre à son aise

(1) Et pendant que notre volonté surmonte les empêchements que la raison formait au dedans, elle se trouve empêchée par les volontés des autres.
(2) Donne tout à.
(3) Retienne.

(1) Gardaient.
(2) Sainte.
(3) Persévérez.
(4) Mangions.
(5) Lorsqu'il vous arrive.
(6) Excessivement.

et en ce monde et en l'autre. Il est écrit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez un jour (*Luc.*, VI, 25). Ne t'étonne donc pas, chrétien, si Jésus-Christ te donne part à ses souffrances, afin de t'en donner à sa gloire, et s'il te fait sentir (1) les piqûres de tant d'épines qui percent sa tête. Est-ce être maltraité, que d'être traité comme Jésus-Christ? est-ce être maltraité, que d'être inquiété, où le plus grand malheur c'est d'être en repos ?

Par conséquent, chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem : prenons part à ses opprobres et à ses souffrances : buvons avec lui le calice de sa passion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes, ses engagements les plus agréables assez de captivités : il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience. Regardez, dit le saint Apôtre, Jésus-Christ qui nous a donné et qui couronne notre foi. Songez que la joie lui étant offerte, il a préféré la croix, il a choisi la confusion ; et maintenant il est assis glorieux à la droite de son Père (*Hebr.*, XII, 2). Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : Pensez donc sérieusement à celui qui a souffert une si horrible persécution par la malice des pécheurs, afin que votre courage ne défaille pas et que votre espérance demeure ferme : *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes* (*Ibid.*).

Quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non exquisierunt* (*Is.*, 9, 13) : Le peuple n'est point retourné vers celui qui le frappait, et ils n'ont point recherché le Dieu des armées. Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos (2) excès ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? au contraire, n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* (*Ps.* XXXIV, 19) ; ils ont été affligés sans être touchés de componction ? serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endurcit son cœur sous les coups redoublés de la justice ; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu, que nous recevons mal les afflictions ! Nous sentons la peine du péché, et nous n'en (3) fuyons pas la malice. Notre faiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endurci ne se change pas. Quand il appuie sa main, nous promettons de nous convertir ; s'il retire son glaive, nos promesses s'évanouissent ; s'il frappe, nous crions qu'il nous pardonne ; s'il pardonne, nous le contraignons de (1) redoubler ses coups : *Si feriat, clamamus ut parcat ; si parcit, iterum provocamus ut feriat* (*Ex Miss. Gallic. t.* II, *Anna. Eccl. Franc. pag.* 505). L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir ; nous redevenons insolents, s'il est prompt et facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir : si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui nous attend : sous les coups, nous reconnaissons la justice qui nous châtie, et après nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous qui n'avez que Dieu pour témoin, vous qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphème, mais comme le pénitent qui se convertit ; prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. [Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant] : Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi : *Hodie mecum eris in paradiso* (*Luc.*, XXIII, 43). *Hodie*, aujourd'hui ; quelle promptitude ! *Mecum*, avec moi : quelle compagnie ! *In paradiso*, dans le paradis ; quel repos !

DEUXIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Ignorance, désordre, inconstance de l'homme ; loi de Dieu, lumière de l'esprit, règle de la volonté, repos de l'âme.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages (*Ps.* CXVIII, 59).

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours, puisqu'en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches ; c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier autant que nous le pourrons par des prières publiques et par la parole divine. Mais comme durant ce temps les hommes ensevelis dans le vin, la bonne chère, les délices brutales, semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de (2) Dieu, puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes ; j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui, avec le prophète David, les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume cent-dix-huitième, où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu « J'ai étudié mes voies. » Fidèles, rendez-

(1) Et si de tant d'épines qui percent sa tête il t'en fait sentir quelques unes.
(2) Folles dépenses.
(3) Evitons.

(1) Nous le forçons de nouveau.
(2) Leur créateur.

vous attentifs à une délibération de cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse, a eu à se défendre de puissantes inimitiés; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats; il a eu à gouverner un puissant état, où il avait à s'établir contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur; enfin, durant un règne fort long, jusqu'à ses dernières années, il lui a fallu soutenir l'embarras, non-seulement d'une cour factieuse et de sa propre maison toujours agitée de cabales, mais encore de cruelles guerres, et civiles, et étrangères. Toutefois, si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissants de nous-mêmes, d'autant plus que les choses sont de conséquence, d'autant plus nous avons besoin de l'assistance divine : adressons-nous, mes frères, avec une ferveur extraordinaire, au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise, par sa bonté, nous remplir de son Esprit-Saint aux prières de la sainte Vierge.

Dans cette importante (1) délibération, où il s'agit de déterminer du point capital de la vie et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où par un effet de la puissance divine je découvre d'une même vue la terre et les mers (2), tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus (*Ad Donat. Ep.* I, pag. 3. *Edit. Ben.*). Elevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations? certes, c'est une chose impossible. Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion (3)! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue tant j'y vois de diversité. La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture; en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits? Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe aux affaires publiques; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit: si l'expérience ne me la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part, je regarde que la campagne n'est pas moins occupée; personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins, celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes; la terre lui envoie, dans des villes flottantes, comme des colonies de peuples errants, qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents; tout leur contentement est dans le tumulte des armes; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu: ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence, à laquelle il occupe dans un grand sérieux la meilleure partie de son temps; il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet

(1) Consultation.
(2) Et tout ce qui se fait dans le monde.
(3) Et qui pourrait ne s'étonner pas d'une diversité si prodigieuse?

autre de jalousies furieuses. L'un amasse et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres, plus retenus, se plaisent dans le repos et la douce oisiveté d'une vie privée; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles? Chacun (1) veut être fou à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages : et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il [ne] naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je (2) reste interdit et confus ; je me regarde, je me considère! que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas* : J'étudie mes voies. Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient dans les choses humaines une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes (3) choses? cette âme, d'une vigueur immortelle, n'est-elle pas capable de quelque opération plus (4) sublime, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme, je n'y vois ni règle ni véritable conduite pour la composer. Tout y est vanité et affliction d'esprit (*Eccli.* I, 14), disait le plus sage des hommes. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas :* Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans ce doute (5), Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées ; mais le nombre en est si petit, qu'à peine paraissent-ils (6) dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire je ne les vois pas dans les grandes places, dans le grand crédit; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté; souvent même ceux qui les maltraitent et les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me jette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-je le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.* Mais enfin, après plusieurs doutes, voici (1) ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond : Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage; c'est le voyage de cette vie dont presque toutes les routes me sont inconnues, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environnés de toute part de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance : ma volonté est extrêmement déréglée. Il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions et par la violente précipitation de mes mouvements. Il faut que je cherche une règle certaine, qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité : c'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin voici la troisième : mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance et l'autre par le déréglement, toute mon âme en est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse; je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux : et partout mon espérance est frustrée. De là l'inégalité de ma vie, qui, n'ayant point de conduite arrêtée, est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs. Je les ai manquées ou elles m'ont manqué : je les ai manquées lorsque je ne suis pas parvenu au but que je m'étais proposé; elles m'ont manqué lorsque, ayant obtenu ce que je voulais, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchais. De sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité, une lumière pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances. Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires : ô Dieu! où les trouverai-je? *Cogitavi vias meas.* La prudence humaine est toujours chancelante, les règles

(1) A sa manie.
(2) Demeure surpris et comme hors de moi.
(3) Merveilles.
(4) Divine.
(5) Je découvre un nouveau genre d'hommes, que Dieu a dispersés deçà et delà dans le monde, qui mettent tous leurs soins à former leur vie sur l'équité de la loi divine : ce sont les justes et les gens de bien.
(6) Sur la terre.

(1) La réflexion que je fais.

des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme : il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infaillible et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie (*Joan.*, XIV, 6). Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle; je suis la vraie vie de vos âmes, qui (1) leur donne un repos sans trouble. Pourquoi délibérer davantage? Loin de moi, doutes et inquiétudes; loin de moi, fâcheuses irrésolutions. J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas, ô Seigneur, du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire; mais je ne craindrai pas de vous assurer que, ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, que vous en faites état et que vous en avez souvenance (*Psalm.* CXLIII, 4), dit le prophète David? Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel (*Psalm.* VIII, 5)? Nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes indissolubles. Bien que ces connaissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui : la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée : Qu'est-il nécessaire, dit-il, que l'homme s'étudie à des choses qui surpassent sa capacité, puisqu'il ne sait pas même ce qui lui est convenable durant le pèlerinage de cette vie? *Quid necesse est homini majora se quærere; cum ignoret quid conducat sibi in vita sua numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra prœterit* (*Eccles.*, VII, 1)? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avait cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies et de peser par une véritable prudence comment il doit composer ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'Ecclésiaste en ces deux petits mots si sensés : Les yeux du sage sont en sa tête : *Sapientis oculi in capite ejus* (*Eccle.*, II, 14). Quelle étrange façon de parler! Les yeux du sage sont en sa tête! Mais il a voulu nous faire entendre que de même que la nature a mis la vue, comme un guide fidèle, dans la place la plus éminente du corps, afin de veiller à notre conduite et de découvrir de loin les obstacles qui la pourraient traverser, ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre âme, pour adresser nos pas à la bonne voie et considérer (1) aux environs les empêchements qui nous en détournent.

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du Sage, si est-ce toutefois, chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'importance, nous le négligeons tout à fait dans le point capital de la vie. Etrange aveuglement de l'homme! Personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement; nous nous piquons d'employer la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches ; il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? Qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune; l'ambition et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses! combien est-elle froide et languissante! combien trouble-t-elle le présent, par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se

(1) Les fait vivre dans la douceur d'une véritable tranquillité.

(1) Ce qui peut nous en détourner.

sont écoulés; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables, et je n'en excepte pas les emplois les plus éclatants; car, pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour cela les plus (1) accompagnés de raison. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? n'y avons-nous pas plutôt été engagés par une certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Et dans les choses mêmes dans lesquelles nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? Avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme? Quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations : si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu (2) tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? N'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il faut l'avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée. Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice (*Matth.*, XV, 14). Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? Que vois-je dans tes écoles? que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées. On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette, au milieu d'une assemblée de philosophes, un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse : quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. *Nobis invicem videmur insanire* : Nous nous semblons insensés les uns aux autres, disait autrefois saint Jérôme (*Epist.* XXVIII, *ad Asell.*, *t.* IV, II *part.*, *p.* 67). Non, je ne le puis, chrétiens; je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance, à peu près en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous : n'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, n'avez-vous point reconnu où réside l'intelligence et dans quelles bienheureuses provinces la sagesse s'est retirée? *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ* (*Job.*, XXVIII, 20, 21)? Certes, elle s'est cachée des yeux de tous les vivants; les oiseaux même du ciel, c'est-à-dire les esprits élevés, n'ont pu découvrir ses vestiges : *Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cœli latet.* La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépite vieillesse, qui courbée par les ans semble déjà regarder sa fosse, la mort donc et la corruption nous ont dit : Enfin, après de longues enquêtes et plusieurs rudes expériences, nous en avons ouï quelque bruit confus, mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus* (*Ibid.*, 22). Donc, ô Sagesse incompréhensible, agité de cette tempête de diverses opinions, pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous : vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre miséricorde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes qui conduisait Israel, votre peuple, dans une telle étendue de terres seules, incultes et inhabitées, ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances : elles rassureront mon esprit flottant; elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis* (*Ps.* CXVIII, 105).

Je m'étais résolu, dit le Sage, de me retirer entièrement des plaisirs, afin de m'adon-

(1) Raisonnables.
(2) Modérée, ralentie.

ner sérieusement à l'étude de la sagesse, jusqu'au temps que je visse avec évidence ce qui est utile aux enfants des hommes. Mais, poursuit ce sage prince, j'ai reconnu que pour cette recherche notre vie n'est pas assez longue (*Eccles.*, II, 3). Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès, et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connaissances que nous recherchons, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu, on y est savant dès le premier jour. Craignez Dieu; je vous ai tout dit : c'est un abrégé de doctrine qui donne de l'entendement à l'enfance la plus (1) imbécille : *Intellectum dat parvulis* (*Ps.* CXVIII, 130). C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés, durant mes jeunes années, avec de puissants ennemis, avec de vieux et rusés courtisans; mais j'ai été plus avisé qu'eux : je me suis ri des raffinements de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandements de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* (*Ibid.*, 100).

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissants génies; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise? L'événement des choses est ordinairement si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer, dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers frères, la seule et véritable science, est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah! quelle consolation a une âme de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer! Sans cela nos affaires iraient au hasard et à l'aventure; car ce serait une folle persuasion de croire que nous puissions prendre si justement nos mesures, que nous fassions tomber les événements au point précis que nous souhaitons : les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemencer la terre et pour moissonner; et néanmoins, dit le Sage, que je ne me lasse point de vous alléguer en cette matière : Qui prendrait garde au vent de si près, jamais il ne sèmerait; et qui considérerait les nues, attendant toujours que le temps lui vînt entièrement à souhait, jamais il ne recueillerait ses moissons. *Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet* (*Eccles.*, XI, 4). Il veut dire, par cet exemple, que les affaires du monde sont de telle nature, que souvent elles se gâtent par trop de précautions; que c'est un abus de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement.

(1) Impuissante.

N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfants de Dieu. Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il serait indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune; et, puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger les vues des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses, et ne me dites pas qu'elle passe votre portée. Ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière : elle est pour ainsi dire coulée dans les Ecritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux enfants. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous? Nous ne pouvions trouver la voie assurée à cause de nos erreurs; la voie même est venue à nous : *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin (*Serm.* CXLI, *tom.* V, *p.* 684); car le Sauveur Jésus est la voie.

C'est cet excellent Précepteur que nous promettait Isaïe. Tes oreilles entendront, dit-il, la voix de celui qui, marchant derrière toi, t'avertira de tes voies, et tes yeux verront ton Précepteur : *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum* (*Isa.*, XXX, 20, 21). O ineffable miséricorde! Fidèles, réjouissons-nous; nous sommes des enfants ignorants de toutes choses; mais, puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur. Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme. O souveraine autorité, ô incomparable douceur, un maître a tout gagné quand il peut si bien tempérer les choses, qu'on l'aime et qu'on le respecte. Je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus libre et plus familier, il a bien voulu se faire homme. Je me défierais d'une prudence, et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci, trop (1) exposée au mépris : *Tam illa falli facilis, quam ista contemni*, dit Tertullien (*Apolog.*, *n.* 45, *p.* 39). Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité in-

(1) Semble trop méprisable.

faillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur, qui a des paroles de vie éternelle; laissez votre Platon avec sa divine éloquence; laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnements; laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions : la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultait aux misères du genre humain par une raillerie arrogante; cet autre les déplorait par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage; ceux qu'il instruit, il les porte; ah! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée, mais il la rapporte sur ses épaules, parce qu'errant deçà et delà, elle s'était extrêmement travaillée : *Multum enim errando laboraverat*, dit Tertullien (*De Pœnit.*, *n.* 8, *p.* 146). Pouvons-nous hésiter, ayant un tel Maître?

Au reste, il n'est point de ces (1) maîtres délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté; et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont avancées. Ses saints enseignements n'étaient qu'un tableau de sa vie. Il prouvait beaucoup plus par ses actions que par ses paroles; il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodait ses instructions à notre faiblesse; mais il fallait qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? Cet excellent Maître, et par ses paroles, et par ses exemples, a déterminé toutes choses sur le point de nos mœurs; il ne nous a point laissé de questions indécises. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez, au premier aspect, qu'embarras et que difficultés. Vous ne savez si dans ce fleuve (2) il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus, afin de vous tirer hors de doute; il y est passé devant vous. Regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers frères; nous serions entièrement insensés si, ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrais rencontrer de la certitude. J'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'était une manifeste folie de la chercher ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles; et ainsi, par votre assistance, j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas*; d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances, mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer mes désordres : c'est la seconde partie.

(1) Docteurs.
(2) Torrent.

SECOND POINT.

Il était impossible que l'ignorance profonde qui règne dans les choses humaines ne précipitât nos affections dans un étrange dérèglement; car de même que le pilote, à qui les tempêtes et l'obscurité ont (1) ôté le jugement tout ensemble avec les étoiles qui le conduisaient, abandonne le gouvernail, et laisse voguer le vaisseau au gré des vents et des ondes; ainsi les hommes par leurs erreurs ayant perdu les véritables principes par lesquels ils se devaient gouverner, ils se sont laissé emporter à leurs fantaisies; chacun s'est fait des idoles de ses désirs, et par là les règles des mœurs ont été entièrement perverties. Combien voyons-nous de personnes qui voudraient que l'on nous laissât vivre chacun comme nous l'entendrions, que l'on nous eût défaits de tant de lois incommodes? C'est ainsi qu'ils appellent les saintes institutions de la loi divine; et si nous n'osons pas peut-être en parler si ouvertement, au moins ne vivons-nous pas d'autre sorte que si nous étions imbus de cette créance. Notre règle, quoi que nous puissions dire, est de suivre nos passions; ou si nous les réprimons quelquefois, c'est par d'autres plus violentes et en cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le choix de bonnes et vertueuses inclinations; ce n'est pas là l'air du monde, ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous, je ne sais comment, par des mouvements indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle, chose certainement qui n'est que trop véritable, quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin, nous croyons avoir bien pris nos mesures; c'est ce que nous appelons une conduite réglée; tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien, comme dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires, il y en a beaucoup qui se contrarient; les faire céder au temps et aux occurrences présentes; par exemple, quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune, c'est aller adroitement à ses fins, c'est avoir la science du monde et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal, et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations, c'est à quoi personne ne pense.

O pauvres mortels abusés! Eh Dieu! qui nous a jetés dans de si fausses persuasions? Et comment ne voyons-nous pas qu'« Étant d'une race divine », comme dit l'apôtre saint Paul (*Act.* XVII, 28), il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires? Car

(1) Fait perdre

s'il est vrai ce que nos Pères ont dit contre les sectateurs d'Épicure et l'école des libertins, que de même que cet univers est régi par une providence éternelle; ainsi les actions humaines, quelque extravagance qui nous y paraisse, sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie; n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles soient composées? et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons, l'expérience du moins ne devrait-elle pas nous avoir appris qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicieux à nous-mêmes, la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter, mais de les savoir modérer? Eh Dieu! que serait-ce des choses humaines, si chacun suivait ses désirs? D'où vient que les Néron, les Caligula et ces autres monstres du genre humain se sont laissé aller à des actions si brutales et si furieuses? N'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu? pour nous faire voir, chrétiens, qu'il n'y a point d'animal plus farouche ni plus indomptable que l'homme, quand il se laisse dominer à ses passions. Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables; et d'autant que nous avons tous la même raison, et qu'étant d'une même nature, il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin; il s'ensuit de là par nécessité, que ces règles que nous posons doivent être communes à tous les hommes. Or, vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre paraît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent aux choses externes. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement de ce discours, et je le répète à présent pour en tirer d'autres conséquences; mais ne m'obligez pas, chrétiens, de rentrer encore une fois dans le particulier de nos actions, pour vous faire voir cette vérité trop constante. Que chacun s'examine soi-même, et il reconnaîtra manifestement qu'il n'agit que par des motifs tirés purement de dehors; et toutefois la première chose que la règle doit faire en nos âmes, c'est de nous ramener en nous-mêmes. Vous avez fait, dites-vous, une grande affaire, vous avez trouvé le moyen d'amasser beaucoup de richesses, vous êtes entré dans les bonnes grâces d'une personne considérable qui vous peut rendre de grands services; et je veux encore supposer, si vous le voulez, que vous vous soyez rendu maître de tout le monde; votre âme n'en est pas en meilleure assiette; vos mœurs n'en sont pas pour cela ni plus innocentes ni mieux ordonnées. Je ne suis point dans l'intrigue, dit le grave Tertullien, dans le docte livre *de Pallio*, on ne me voit [pas] m'empresser près la personne des grands; je n'assiége ni leurs portes ni leurs passages; je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau; je ne vais ni aux marchés, ni aux places publiques; j'ai assez à travailler en moi-même; c'est là ma grande et ma seule affaire : *In me unicum negotium mihi est* (*N.* 5, *pag.* 137, 138). C'est qu'il pensait bien sérieusement à régler son intérieur; et le premier effet, comme je disais, de cette résolution, c'est de nous rappeler en nous-mêmes.

Mais, s'il ne faut autre chose, l'orgueil toujours empressé se présentera aussitôt à nos yeux. Voyez cet orgueilleux, comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts; l'orgueil le fait rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude? Nous voulons, disaient-ils, vaquer à nous-mêmes; et certes, ils disaient vrai; c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter de leurs beaux et agréables raisonnements, à se former, à leur fantaisie, une image de vertu de laquelle ils faisaient leur idole. Ils ne reconnaissaient pas comme il faut ce grand Dieu, duquel toutes leurs lumières étaient découlées; superbes et arrogants qu'ils étaient, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du déréglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si longtemps dissipée? ce sera sans doute la loi de Dieu par l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant; elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde divine; et ainsi elle nous abaisse sous la loi de Dieu; elle nous assujettit à sa volonté qui est la règle souveraine de notre vie.

Dieu a fait l'homme droit, dit l'Ecclésiaste (VII, 30), et voici en quoi le docte saint Augustin reconnaît cette rectitude. La rectitude et la juste règle et l'ordre sont inséparables; or, chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition; c'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, de régir ses inférieurs, et d'être lui-même régi par la puissance suprême : *Regi a* (1) *superiore, regere inferiorem* (*S. Aug. in Ps.* CXLV, *tom.* IV, *p.* 1627). De même donc que la règle des mouvements inférieurs, c'est la juste et saine raison; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même, et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos es-

(1) Le texte de saint Augustin porte : *Hærere superiori.*

prits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême, selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit que les jugements de Dieu sont vrais et justifiés par eux-mêmes : vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disait : les jugements des hommes peuvent bien quelquefois être véritables, mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités créées doivent être nécessairement conférées à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugements de Dieu, dit le saint prophète, ils sont vrais d'une vérité propre et essentielle ; et c'est pour cette raison qu'ils sont justifiés par eux-mêmes : *Vera, justificata in semetipsa* (*Ps.* XVIII, 9). De sorte que la volonté divine [qui] préside à cet univers, étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde, et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les âmes pieuses. Cet homme, toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi, au psaume dix-huitième, les cieux, dit ce grand personnage, racontent la gloire de Dieu (*Ps.* XVIII). Puis ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. La loi de Dieu, dit-il, est immaculée, les témoignages de Dieu sont fidèles : et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume cent dix-huitième : Votre vérité, dit-il (*Ps.* CXVIII, 89, 90, 91), ô Seigneur, est établie éternellement dans les cieux ; votre main a fondé la terre, et elle demeure toujours immobile ; c'est en suivant votre ordre que les jours se succèdent les uns aux autres avec des révolutions si constantes, et toutes choses, Seigneur, servent à vos décrets éternels. Et puis il ajoute aussitôt : N'était que votre loi a occupé toute ma pensée, cent fois j'aurais manqué de courage parmi tant de diverses afflictions dont ma vie a été tourmentée. Fidèles, que veut-il dire? quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi? Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes? Ou bien ne vous semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Élevez vos yeux, ô enfants d'Adam, hommes faits à l'image de Dieu; contemplez cette belle structure du monde, voyez cet accord et cette harmonie ; y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis, et que tout se régit par ses mouvements. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre ; de là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures même corporelles reçoivent tant d'ornements, à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu, combien grande sera la beauté des natures intelligentes lorsqu'elles seront réglées par ses ordonnances ! Consultez toutes les créatures du monde; si elles avaient de la voix, elles publieraient hautement qu'elles se trouvent très-bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible; et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout leur éclat; et n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfants de Dieu, que votre Père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude si, plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils ! C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel ! chrétiens, quand il faudra paraître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion lorsqu'on nous reprochera devant les saints anges que Dieu nous ayant donné une âme d'une nature immortelle, afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvements selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent, que plutôt de travailler en cette âme ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles ; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée? O folie ! ô indignité! ô juste et inévitable reproche! ah ! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop longtemps mon âme s'est égarée parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies, dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi, du moins à ce carême qui nous touche de près ; j'étudierai mes voies ; je chercherai la règle sur laquelle je me dois former ; et, comme il ne peut y en avoir d'autre que vos saints et justes commandements, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages ; c'est ma dernière et irrévocable résolution que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante ; c'est elle qui me fera trouver le repos, où je viens de rencontrer le bon ordre, et où je trouvais tout à l'heure la vérité et la certitude ; et, pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où je m'en vais finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, après les belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Ecritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnements, pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer (1) ici par une méthode facile et intelligible, la doctrine que par la miséricorde de Dieu nous avons aujourd'hui expliquée; et faisons pour l'édification de cette audience paraître cette vérité dans son évidence.

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament; cela vous promet un prochain repos: et comment donc notre âme ne jouirait-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnements, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvements, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disait: Les justices de Dieu sont droites et réjouissent le cœur (*Ps.* XVIII, 9). Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable, et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! on ne sait si on fait bien ou mal; on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis: et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation; parce que quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien: et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien? quelle douceur et quelle tranquillité a une âme! Il vous appartient, ô grand Dieu, en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage! c'est là le partage de vos enfants, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout à fait de vous; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. Oh! que cette loi est désirable! oh! que cette parole est douce! *Elle est plus douce que le miel à ma bouche*, disait le prophète David (*Psalm.* CXVIII, 103); *elle est plus désirable que tous les trésors* (*Ps.* XVIII, 11). Et considérez en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine, et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source. Votre serviteur, ô mon Dieu, observe vos commandements, chante amoureusement le Psalmiste; il y a une grande récompense à les observer: *In custodiendis illis retributio multa* (*Ibid.*, 12). Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin, mais en cela même que l'on les observe: la rétribution y est grande, parce que la douceur y est sans égale (*In Ps.* XVIII, *En.* I, *tom.* IV, *pag.* 80, 81).

Mes frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie: il ne gouverne point les Etats, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques: vous diriez qu'il ne fasse rien en ce monde; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres; ces hauts et sublimes raisonnements peut-être passeront sa portée: sa conduite nous paraît vulgaire; et cependant si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins: sa conduite appuyée sur la parole de Dieu est plus ferme que le ciel et la terre; et plutôt tout le monde sera renversé, qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités: il chante sincèrement avec le Psalmiste: Mon conseil, ce sont vos témoignages: *Consilium meum justificationes tuæ* (*Ps.* CXVIII, 24); ou bien, comme lit saint Jérôme: *Amici mei justificationes tuæ*: Vos témoignages, ce sont mes amis. Ceux que nous croyons nos meilleurs amis nous trompent très-souvent, ou par infidélité, ou par ignorance: l'homme de bien dans ses doutes consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire, et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis! par là il se rira de la perfidie qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience: Avez-vous tout ce que vous demandez? n'avez-vous aucune prétention en ce monde? Il n'y a peut-être personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. Le laboureur, dit l'apôtre saint Jacques (V, 7), attend le fruit de la terre: sa vie est une espérance continuelle; il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même: il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet nous manquons de tant de choses, que nous serions

(1) Appliquons seulement.

toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos (1) maux, et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. Cette vie que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance. L'avenir qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance; et jusqu'au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre : et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très-manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien! Grâces à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente, mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde; dites-moi : en vérité, chrétiens, avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit? Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent; [le dégoût suit bientôt la jouissance. Ainsi] nous prenons tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et par conséquent, ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés : ou nous les manquons ou elles nous manquent; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos? pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude? Ah! voici, mes frères, ce qui nous trompe; je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah! ne m'ôtez point cette erreur agréable; elle m'abuse, mais elle me contente; c'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Beatum faciunt... duæ res, bene velle, et posse quod velis (*S. Aug. de Trin.*, *l.* XIII, *tom.* VIII, *pag.* 939) : Deux choses nous rendent heureux, bien vouloir et pouvoir ce qu'on veut. [Or, à ce compte, pouvons-nous appeler heureux ceux qui mettent leur félicité dans des biens iniques ou pernicieux?] Enfants robustes : ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfants. Les enfants veulent violemment ce qu'ils veulent : s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu et tout le corps en action : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri. Ils ne regardent pas s'il est à autrui, c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer : ils s'imaginent que tout est à eux. Ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible, ils ne songent qu'à se satisfaire : il n'importe que cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux. C'est ainsi que les méchants veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice : enfants inconsidérés, avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes : aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. La faiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardents : ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux : *Posse quod velis... velle quod oportet* (*Ibid.*) : Pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut; l'un dépend du hasard, l'autre est un effet de la raison. Pouvoir ce qu'on veut, peut convenir aux plus méchants : vouloir ce qu'il faut, c'est (1) le privilége inséparable des gens de bien. [L'un] dépend des conjonctures tirées du dehors; [l'autre] fait la bonne constitution du dedans. Or jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises, et le comble de malheur, c'est de les avoir : *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores* (*In Psalm.* XXVI, *tom.* IV, *p.* 121). Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs traits, il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il pas d'autant plus à plaindre, qu'il y ressent plus de délices?

Quoi! je verrai durant ces trois jours des hommes tout de terre et de boue, mener, à la vue de tout le monde, une vie plus brutale que les bêtes brutes, et vous voulez que je dise qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons

(1) Inquiétudes.

(1) L'ouvrage.

morceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage de leurs cris confus et de leur joie dissolue! Eh! cependant quelle indignité que si près des jours de retraite la dissolution paraisse si triomphante! L'Eglise, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissements mondains; elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos déréglements; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence, elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire, nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons conseils! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfants! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres; pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne; et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes, et qui méritaient d'être ôtés du rôle des autres jours! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûne mal observés! Mes frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la pénitence; mais sitôt après s'être rassassié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre; c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir.

Vous donc, âmes chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine, demeurez toujours dans sa crainte; qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Etudiez vos voies avec le Prophète; tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu; sans doute vous y trouverez, et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

AUTRE EXORDE
DU MEME SERMON.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages (*Ps.* CXVIII, 59).

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugements, ou de nous égarer dans notre conduite, l'expérience nous fait connaître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire, c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué et les suites et les circonstances; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il (1) se voit ordinairement que nous errons de çà et de là, plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts; il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoccupations étrangères, il a médité sérieusement où il devait porter ses inclinations : *Cogitavi vias meas.* Voilà une délibération bien posée; après quoi je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu : *Et converti pedes meos in testimonia tua.* Si tous les hommes délibéraient aussi soigneusement que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes sœurs, qu'ils prendraient fort facilement une résolution semblable; et étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier que vous avez désiré de moi contenterait vos pieux désirs, si je recherchais les raisons sur lesquelles David a pu appuyer cette résolution si bien digérée.

SERMON
POUR LE TEMPS DU JUBILÉ, SUR LA PÉNITENCE.

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?

Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre (*Rom.*, VI, 2).

Je ne puis vous exprimer, chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Eglise. Cette grâce du jubilé que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacrements, satisfait infiniment cette bonne mère; et si le père de ce prodigue voulut que sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfants, quels sont les sentiments de l'Eglise, voyant un si grand nombre des siens ressucités par la pénitence? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel; et nous apprenons du Sauveur des âmes, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes, nos gémissements font leur joie et nos douleurs font leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitents sont si précieuses, qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande, qu'elle s'étend même jusque sur les anges; et, ce qui est bien plus merveilleux, c'est que, encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre; et l'amertume de la

(1) Arrive.

pénitence a quelque chose de plus doux pour eux que le miel de la dévotion. Que reste-t il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'Apôtre : Nous qui sommes morts au péché, pourrons-nous bien désormais y vivre? Nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges ; voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre Evangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur, et qu'ils veulent bien se (1) joindre avec nous par une société si étroite; joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble avec Gabriel, l'un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avait si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en Notre-Seigneur, avait consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il fallait certainement, chrétiens, que les hommes régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avait rendue. Car puisque nous apprenons de l'Apôtre que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, pour nous exempter à jamais de sa servitude : *Ut ultra non serviamus peccato* (*Rom.*, VI, 6) ; y avait-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avait acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces ?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource ; mais cette bonté qui n'a point de bornes a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature ; et voyant que notre vie n'était autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseraient de la pénitence, comme ils avaient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée ; Jésus-Christ qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacrements cette différence notable, que le premier nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit comme il n'y en a qu'une en la chair ; et qu'au contraire, le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Eglise comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : Tout ce que vous pardonnerez sur la terre leur sera remis devant Dieu (*Matth.*, XVIII, 18 ; *Joan.*, XX, 23) : pour nous faire voir par cette parole, que son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes ; mais comme si notre malice avait entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime ? Le remède de la pénitence qui devait l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfants d'Adam ont cru qu'on leur prolongeait le temps de pécher, parce qu'on leur en donnait pour se repentir ; et par une insolence inouïe, nous sommes devenus plus méchants, parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez, chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne en cette assemblée, que la grâce du Jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence ; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disait de la part de Dieu avec une autorité infaillible, que si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières ; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée ? les plus déterminés ne trembleraient-ils pas voyant leur perte si inévitable ? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence, et qui n'y retournera pas ? c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfants libertins, de l'indulgence de notre Père, que nous avons tant de fois expérimentée : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable, que la cause la plus générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tan

(1) Lier à nous.

à craindre que de ne point profiter de la pénitence, et de déchoir par de nouveaux crimes de la grâce qu'elle nous avait obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence ; c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie : de là vient que l'Apôtre dit : Je vous conjure au nom de Jésus, réconciliez-vous avec Dieu (*II Cor.*, V, 20). La pénitence est un remède pour nos maladies : c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes : Je vous ai rendu la santé, allez maintenant, et ne péchez plus (*Joan.*, V, 14). La pénitence est un sacrement, et Jésus-Christ nous (1) l'enseigne assez, lorsqu'il parle ainsi aux apôtres : Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il ; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis (*Ibid.*, XX, 22, 23). Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres ; et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais pour mieux comprendre ces trois qualités, et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu (2) lier avec nous. Ce sont, nous dit-il, vos péchés qui ont mis la division entre vous et moi (*Is.*, LIX, 2). Et de là naît un second malheur : c'est que l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles ; et c'est ce que ressentait le divin Psalmiste, lorsqu'il criait à Dieu du fond de son cœur : Mes forces, ô mon Dieu, m'ont abandonné, la lumière de mes yeux n'est plus avec moi (*Ps.* XXXVII, 10); guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous (*Ps.* XL, 4). Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes ; et la raison en est évidente : car comme l'union avec Dieu les sanctifiait par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle qui non-seulement affaiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu, et par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il fallait que la pénitence nous y réunît ; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation ; mais le péché en nous séparant nous a faits malades : par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir ; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie ; on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous conclurons avec l'Apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve ; (1) néanmoins il faut confesser qu'il y a entre les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace ; et les effets sont d'autant plus grands, que l'âme est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux, que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle [ne] puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées ; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité, d'autre part, se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès; et nous apprenons des jurisconsultes

(1) Le fait bien voir.
(2) Avoir.

(1) Mais il ne laisse pas d'être véritable.

que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tout sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, chrétiens réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère ; pour quelle raison? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son Evangile, lorsque parlant à Simon le pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : Celui à qui on remet moins, aime moins; celui à qui on remet plus, aime plus (*Luc.*, VII, 47). Peut-on parler plus expressément? Il vous a remis vos péchés, mais après cela, il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur ; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire ; il n'y a page de l'Evangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés, plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue, et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne? Afin que nous entendions, chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus (1) agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela ? c'est que s'étant réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie : et si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser ? quelle serait notre perfidie ? Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier; au contraire, il nous comblait de ses biens ; c'est l'homme qui a été l'agresseur, quelle insolence ! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage ; que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures? C'est donc une vérité très-indubitable que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Evangile ; mais que son attente est frustrée ! O Sauveur, votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devrait exciter nos affections, mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes ; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Eveillons-nous donc du moins, chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement (1) réparée. [Tenons-nous en garde] contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce ; on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons dans les saintes lettres, que dans la première intention de Dieu la (2) grâce sanctifiante ne devait être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange ; cependant, il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés ? Eh ! fidèles, ne savez-vous pas ? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice. La justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne ; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède ; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres ; c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice dans la première intention de Dieu ne devait point être rendue à ceux qui la perdent ; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout à fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte; de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême ; avec quelle facilité, chrétiens ! nous le voyons tous les jours par expérience ; nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité ; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente (*Sess.*, XIV, *c.* 11, *Lab.*, *t.* XIV, *p.* 816) : on ne répare point la justice par le sacrement de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux ; le premier baptême n'est point pénible ; le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons

(1) Doux pour lui

(1) Rétablie, réunie.
(2) Sainteté, justice.

dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine; et si nous violons les promesses non-seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement, la difficulté se fera plus grande; Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et pour rechercher cette vérité jusques dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que tout l'usage de la justice sert à la bonté : *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est* (*N.* 13, *p.* 463); parce que sa fonction principale, c'est de soutenir la miséricorde, en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et, c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement et violant les promesses de la pénitence; ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahirait la bonté en l'abandonnant au mépris. (1) En effet, se peut-il voir un pareil mépris que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience (2) regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il (3) s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Eh! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime; et toutefois, il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger (4) sa vie déréglée, il promet; c'est, fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus; nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et après la grâce obtenue, nous cassons un acte si solennel! nous nous repentons de notre pénitence! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions (5) consacrées! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant! nous nous étions réconciliés avec Dieu : (6) son amitié nous est importune; et pour comble d'indignité, nous renouons avec le diable le traité

(1) Et certes.
(2) Considère.
(3) Recourt à.
(4) Ses mœurs déréglées
(5) Présentées.
(6) Nous nous lassons de son amitié.

que (1) la pénitence avait annulé! Vous en frémissez; mais c'est, néanmoins, ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentiments que nous avons de Dieu; si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible? Elle ne veut point être méprisée : ah! ne vous y trompez pas, dit l'Apôtre, on ne se moque pas ainsi de Dieu (*Gal.*, VI, 7). Et s'il est vrai, ce que nous disons, que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable, lorsque nous manquons à la foi donnée; mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles? craignons-nous pas que le temps approche qu'il nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes? Malheureux! ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et que nous commençons à lui être à charge? ah! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien, dans le livre de la Pénitence (*N.* 5, *p.* 143), que les pécheurs réconciliés qui retournent à leurs premiers crimes sont à charge à la miséricorde divine; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misères vous demande votre assistance : vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en tirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler; mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue parlent assez pour lui; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous, qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger, comme si votre libéralité était une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? La larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'était un bien qui te fût acquis; si tu lui es à charge, elle ne te fait du bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es à charge à la miséricorde divine, tu es de ceux dont il est écrit que Dieu a les oblations en horreur : *Laboravi sustinens* (*Is.*, I, 14). Ils me sont à charge. Il déteste les pénitences stériles et les réconciliations si souvent trompeuses; et comment pourrait-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ah! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus que ja-

(1) Que nous avions rompu par la pénitence.

mais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, (1) commençons à vivre, fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce ; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée ; car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout à fait de nous ; et retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose pour vous obliger, chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

SECOND POINT.

Une des qualités de l'Eglise qui est (2) autant célébrée dans les Ecritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point ; il m'est aisé, fidèles, de vous satisfaire. L'Eglise chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : Ne vivons plus en l'antiquité de la lettre, mais en la nouveauté de l'esprit (*Rom.*, VII, 6); et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, il est renouvelé de jour en jour : *Renovatur de die in diem* (II *Cor.*, IV, 16) : d'où résulte cet effet merveilleux qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons ; l'homme spirituel au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfants de Dieu : il y a celui de la vie présente, après la félicité dans le ciel, et enfin la résurrection générale; et ces trois états différents sont en quelque sorte trois différents âges par lesquels les enfants de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul (*Ephes.*, IV, 13). La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin Apôtre, que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour; et comment? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire le péché et la convoitise ; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge, en est-il plus vieux? nullement : au contraire, il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin, le dernier âge des enfants de Dieu, c'est la résurrection générale : et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (*Ps.* CII, 5) : Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ; tellement que l'Eglise, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivants et spirituels ; et la raison de cette conduite est très-évidente : c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort; (1) au contraire, l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. (2) Il ne faut pas se persuader, chrétiens, que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement ; et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est cette fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles, nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé; je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos ; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence ; vous croyez avoir beaucoup fait, et moi, je vous dis avec Origène : Détrompez-vous, désabusez-vous ; la principale partie reste encore à faire. Ne croyez pas que ce soit assez de vous être renouvelés une fois, il faut renouveler la nouveauté même : *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat; ipsa etiam novitas innovanda est* (*Lib.* V, *in Ep. ad Rom. n.* 8, *t.* IV, *p.* 562, *Edit. Bened.*).

C'est pourquoi il a fallu, chrétiens, que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il fallait qu'il guérît le mal passé, il fallait qu'il prévînt le mal à venir, et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins; et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité ; il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites ; il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre le don de justice : cela est bien clair: il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme ; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affaiblit, parce qu'il nous divise ; et tout ce qui divise les forces, les affaiblit. De là vient que le Sauveur dit : Un royaume divisé tombera bientôt (*Matth.*, XII, 25). Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul (*Rom.*, VII, 18 *et suiv.*), sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien, et la convoitise qui l'attire au mal ? De là naissent toutes nos faiblesses, parce que la volonté languissante entre l'amour du bien et du mal, se partage

(1) Vivons.
(2) Le plus.

(1) Par contrariété de raison.
(2) Ne nous imaginons pas.

et se déchire elle-même : or, le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise ; de sorte qu'il fortifie la rébellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces. Et, fidèles, ce qui est terrible, c'est que, lorsqu'on éteint le péché, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ah ! l'expérience nous l'apprend assez ; et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de nouveaux péchés, c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt : c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paraît donc manifestement que le péché a une double malignité, qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne fallait-il pas aussi, chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu? Il fallait qu'elle effaçât le péché, il fallait qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal ; mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire ? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités ; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie ; je suis également établie et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourraient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu ? Ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, chrétiens ? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser ? d'où vient que vous examinez votre conscience ? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition ? Ah ! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilége en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée ; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités ? Vous croyez faire un sacrilége, si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes ; pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir ?

C'est là tout le fruit du remède : si c'était tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs, et qu'elle ne les aidât pas à se corriger ; vous voyez qu'elle ne ferait que flatter le vice ; au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux plus profondes racines. Mais pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède, celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement, et considérons, chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin Apôtre quel doit être l'effet du baptême : C'est, dit-il, de nous faire mourir au péché et de nous ensevelir avec Jésus-Christ. Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes ; un baptême pénible et laborieux ; et si nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre (*Rom.*, VI, 3, 4)? Mais si la pénitence doit être une mort (*Ibid.*, 2). Comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre, ni une réformation extérieure et superficielle, c'est-à-dire qu'il faut couper jusqu'au vif, c'est-à-dire qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères, c'est-à-dire qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop : quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie ; coupons, tranchons : *Abscide illam* (*Marc.*, IX, 42). Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort ; entrons en cette pieuse méditation, et considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse par laquelle nous appliquons sur nous-mêmes la mort effective du Sauveur des âmes par une sainte imitation ; et c'est, fidèles, ce que nous faisons, lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ, et comme il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice, nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc, chrétien, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution ; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération ; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne serait qu'un simple remède, ce serait toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable ; mais c'est un remède sacré ; il y a de la profanation et du sacrilége ; et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne

nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire. Ceux, dit-il, qui retomberont dans leurs premiers crimes après le remède de la pénitence, il nous a plu qu'on ne leur permît pas de se jouer encore une fois de la communion : *Placuit eos non ludere ulterius de communione pacis* (*Capitul.* XLVIII; *Lab. t.* I. *p.* 975). Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsqu'après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures ; et cela quand ce ne serait qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feraient-ils? nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? Cent fois la quitter, cent fois la reprendre ; cent fois promettre, cent fois manquer ; n'est-ce pas se jouer des saints sacrements? Mais, ô jeu funeste pour nous ! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu ! c'est se jouer de Dieu que de se jouer de ses dons. Ah ! il est temps enfin que ce jeu finisse ; il y a déjà trop longtemps qu'il dure, il y a déjà trop longtemps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie ; il est vrai qu'elle est infinie, mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure ; mais il a dit aussi dans son Évangile : Remplissez la mesure de vos pères (*Matth.*, XXIII, 32 ; *Joan.*, VIII, 24). Il a dit qu'il recevrait tous les pénitents ; mais il a dit aussi à certains pécheurs : Vous mourrez dans votre péché. Il a pardonné à l'un des larrons ; mais l'autre a été condamné dans le trône même de miséricorde, à la croix ; il a reçu Madeleine et Pierre ; mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus ; il a endurci Pharaon ; il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Saphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres ; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes, ou le supplice, ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner ; ta malice conteste contre sa bonté ; enfin elle te laissera la victoire. Ah ! victoire funeste et terrible, par laquelle ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice.

Prévenons, fidèles, un si grand malheur ; c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable ; sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle ; nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace ; nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit ; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée, recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités, qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge, et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis ; la disposition pour la recevoir en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente, que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ son Fils bien-aimé, qui, avec lui et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

PREMIER SERMON.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

(Prêché devant le roi.)

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.
Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (*Luc.*, II, 22).

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru (1) à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a (2) toujours pensé au bien de ses peuples ; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades ; et comme telle était la loi que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés, ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures ; il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion.

(1) Publiquement.
(2) Pensé sans relâche.

Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain (*Hebr.*, X, 5). Mais ce qu'il avait fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels ; de sorte que, si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente, dès sa tendre enfance, aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il (1) lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout-à-coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et, par une suite nécessaire, pressé (2) de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, messieurs, l'état véritable dans lequel le Sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la Sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange. *Ave.*

C'est un discours véritable, dit le saint Apôtre, et digne d'être reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est venu au monde pour délivrer les pécheurs (I *Tim.*, I, 15), et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que, le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes ; ce qui fait dire à saint Augustin, que l'Eglise catholique apprend tous les jours dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime (*De Civ. Dei, lib.* X, *cap.* 20, *t.* 7, *p.* 256) ; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas, dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paraissent dans notre Evangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire

(1) Puisse.
(2) Investi.

d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paraît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur ? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée? Quelle est la cause, messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Evangile de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ (1). Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Evangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois Personnes sacrées qui paraissent aujourd'hui dans le Temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte ; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présent immole l'amour de la vie ; Anne pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens ; et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice ; par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie ; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels ; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté ; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de (2) toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance ; et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus (3) timides, c'est que notre raison

(1) Il faut apprendre à s'offrir avec Jésus-Christ qui s'offre : c'est pourquoi tous ceux qui lui appartiennent s'offrent. Siméon veut mourir, Anne se consume par veilles et abstinences, Marie offre Jésus-Christ, s'offre en lui, et elle est comme sous le couteau du sacrificateur : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* : « Et votre âme même « sera percée de l'épée. » Trois sacrifices : Siméon immole l'amour de la vie, et c'est le sacrifice de la charité ; Anne, le repos des sens, et c'est le sacrifice de la pénitence ; Marie, la liberté de l'esprit, et c'est le sacrifice de l'obéissance.
(2) Tout ce qui vit et qui respire.
(3) Appréhensifs.

prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort, vient d'une cause plus relevée (1). En effet, il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas ; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature ; car si elle répugne de telle sorte à tous les autres animaux qui sont engendrés pour mourir, combien plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, lequel a été créé si heureusement que, s'il avait voulu vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin (*S. Aug.*, *serm.* CLXXIV, *tom.* V, *p.* 827) ? Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que, pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujetti tout ce qui respire; comme il a été (2) établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, délivre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la crainte de mourir tenait (3) dans une éternelle sujétion : *Et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti* (*Hebr.*, II, 15).

Voici, messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre médecin. Cette méthode paraît sans raison ; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'était le remède propre, et, s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voila, dit saint Augustin, un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché, que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillons avec tant de soin d'échapper des mains de la mort, dont les coups sont inévitables (*In Joan.*, *Tract.* XLIX, *t.* III, *part.* II, *p.* 619). Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car, si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que notre âme ayant bien voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait été contrainte de quitter son corps : *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* (*De Trin.* IV, *c.* XIII, *t.* VIII, *p.* 820). Ainsi en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort; parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix; au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnaissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace! et cure vraiment heureuse! Car, puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée; qu'y avait-il de plus convenable que

(1) Haute.
(2) Formé.
(3) Eternellement dans la sujétion.

de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison; que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paraissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations! divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le Temple, non pour s'y faire voir avec majesté, comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y (1) est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin : Notre mort n'est que la peine du péché, et la sienne est le sacrifice qui l'expie : *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam; et ideo cum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* (*De Trin.* IV, *c.* XII, *t.* VIII, *p.* 820).

Ah! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* (*Luc.*, II, 29) : Vous laissez maintenant votre serviteur. On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur; on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le Médiateur qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix; en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient; en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent; en paix, parce qu'un Dieu, devenu victime, va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon? (2) Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance que de demeurer en ce monde, où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais. Nous donc, qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa (1) bonté infinie?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi, sa belle-mère, qui lui persuadait de se retirer : Non, non, ne croyez pas que je vous quitte; partout où vous irez je veux vous y suivre, partout où vous demeurerez j'ai résolu de m'y établir : *Quocumque perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor* (*Ruth.*, I, 16). Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Ah! je le prends à témoin, que la seule mort est capable de nous séparer; encore veux-je mourir dans la même terre où vos restes seront (2) déposés, et c'est là que je choisis le lieu de ma sépulture : *Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.* Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis, étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie?

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. Cette maîtresse infidèle vous crie tous les jours : Je suis laide et désagréable, et vous la chérissez avec ardeur. Elle vous crie : Je vous suis rude et cruelle; et vous l'embrassez avec tendresse. Elle vous crie : Je suis changeante et volage; et vous l'aimez (3) avec attache. Elle est sincère en ce point, qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas longtemps avec vous, et que bientôt elle vous manquera comme un faux ami au milieu de vos entreprises; et vous faites fondement sur elle, comme si elle était bien sûre et fidèle à ceux qui s'y fient : *Clamat tibi, fœda sum, et tu amas? Clamat, dura sum, et tu amplecteris? Clamat, volatica sum,*

(1) Descend, arrive.
(2) *Responsum.* Qu'avait-il demandé? sans doute la mort : il lui avait été répondu; jusqu'à ce que le messie vienne, on vous diffère. Après qu'il est venu, *Nunc dimittis.* On ne devait désirer d'être sur la terre que lorsque Jésus-Christ y était. Maintenant, *Quæ sursum sunt quærite* : « Cherchez les choses d'en haut. »

(1) Beauté.
(2) Enterrés.
(3) Une attache opiniâtre.

et tu sequi conaris : Ecce respondet tibi amata tua, non tecum stabo (*Serm.* CCCII, *t.* V, *p.* 1228). Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard : Songez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais : *Qui tanta agis, ut paulo serius moriaris, age aliquid, ut numquam moriaris* (*Ib.*, *p.* 1227).

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que, pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs ; faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs, avec Anne la prophétesse.

SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères : Buvez, dit-il, de votre puits et prenez l'eau dans votre fontaine : *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui* (*Prov.*, V, 17). Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de (1) quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fond une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur, toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui, ayant sans doute ses sentiments propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part, et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive, qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels, certes, quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence ; et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit, nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous (1) ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être, qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme; ce qui n'a point de corps, une illusion ; ce qui est invisible, une pure idee, une invention agréable. O Dieu ! quel est ce désordre? et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous (2) rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur; nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes, et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que l'homme, qui devait être spirituel même dans la chair, devient tout charnel même dans l'esprit : *Qui...... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis* (*De Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XV, *t.* VII, *p.* 366).

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connaissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie! homme, que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel, même dans le corps, parce que ce corps, que Dieu t'a donné, devait être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'il en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car, qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût (3), à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais, disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, messieurs, à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde, il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison! tu crois être libre dans ces petits (4) moments de relâche, où il semble que la passion se repose; tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moin-

(1) Bien loin.

(1) Montrerait-elle.
(2) Ravalissant par.
(3) A subtiliser les desirs pour irriter l'appétit, ou assaisonner les objets pour empêcher le dégoût.
(4) Intervalles.

dre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, le fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés : *Redactus sum in nihilum ; abstulisti, quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* (*Job*, XXX, 15) : Tous mes bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage, et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents.

Telle est la maladie de notre nature; mais maintenant, messieurs, voici le remède. Voici le Sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas, comme le premier, d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet plaisant à la vue, et y (1) cueillir un fruit agréable au goût : *Bonum ad vescendum et pulchrum oculis aspectuque delectabile* (*Gen.*, III, 6); mais pour (2) n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens, et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur :* Il est mis pour être en butte, dit le saint vieillard, à toutes sortes de contradictions. Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers, par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées! mais vous les souffrez déjà par impression ; et votre Prophète a raison de vous appeler l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (*Isa.*, LIII, 3) : parce que, si vous savez tout par votre science divine, par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs [et les] peines : *Virum dolorum.*

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs ; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente, exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre, par leur mélange, la source des plaisirs spirituels. Elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés; et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours; elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusqu'aux principes, modérons-en du moins les excès damnables ; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement ; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces (1), parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum.*

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour (2) entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés (3) sensuelles : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis* (*De Spect.*, *n.* 29, *p.* 102)? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience ! Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité : combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme

(1) Manger.
(2) Y voir tout ce qui choque, et y goûter tout ce qui est amer.

(1) Et croyons, dit saint Ambroise, qu'on
(2) Vouloir.
(3) Criminelles, déréglées.

maître en lui-même ! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu, à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare (1) à nous en deux manières ; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, et par les commandements (2) qu'il nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien (3) n'est juste que ce qu'il veut, et que rien (4) n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique ; il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure ; et ainsi par ces deux moyens il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté, toujours rebelle, s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables ? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand ne pouvant (5) éluder l'effet, elle blâme au moins la disposition, et que ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes frères, d'autres sentiments ; considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi ; le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie ; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice ; (6) regardons dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec (7) fidélité, et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

(1) Aux hommes.

(2) Deux sortes de commandements, de père et de maître : de père pour rendre meilleurs ; de maître pour exercer son empire et faire sentir aux esclaves leur servilité : la loi ancienne presque toute ainsi ; c'est pourquoi elle est appelée joug insupportable, loi d'esclaves. Pourquoi joug, vu que les préceptes du premier genre sont multipliés dans l'Evangile ? C'est que ce sont des préceptes qui ne sont pas donnés pour peser sur les épaules, mais pour porter à la perfection.

(3) Ne peut être.

(4) Ne peut arriver.

(5) Eviter.

(6) Remarquons.

(7) Foi.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle (1) porte le joug d'une loi servile de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée ; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple (2). Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu et pour colorer nos rebellions ? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, » est établi pour la ruine et pour la résur- » rection de plusieurs. Il est posé comme un » signe auquel on contredira, et votre âme » sera percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère ! je vous prie, messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur ; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est ? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toute part, qui ne voit de tout côté que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une (3) juste frayeur qui doute encore et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*

(1) Subit.

(2) Le précepte de la purification est l'un des plus serviles de tous. Marie y semblait être formellement exceptée. Où sont ceux qui cherchent de vains prétextes pour s'exempter de l'obligation de la loi, qui s'étant fait une loi eux-mêmes de toute inutile dépenses superflues, s'imaginent être exempts par là de l'obligation de faire l'aumône ?

(3) Crainte douteuse, une frayeur toujours tremblante.

(*De Civ. Dei*, *lib.* I, *cap.* XI, *t.* VII, *p.* 12). Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance, ou dites-lui tout son mal pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente long-temps; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déja déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette Mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô nature! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on (1) exécute lui fait tout sentir; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. (2) Là elle ne demande point, Qu'arrivera-t-il? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit: sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint (3) du mal présent; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu: se préparer de loin à tout ce qu'il veut, se (4) soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux? est-ce un fils? et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire, avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance: *Firmius habitura quem Domino commendasset* (*S. Paulin.*, *Ep.* XXIX, *ad Sever. n.* 9, *pag.* 180, *edit. Murat.*).

C'est la grande obligation du chrétien de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir; parce qu'étant les instruments principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi: un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire, non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur; car il a dit par son prophète qu'il fera la volonté de ceux qui le craignent: *Voluntatem timentium se faciet* (*Ps.* CXLIV, 20).

Sire, votre majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne, si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise; parce que Dieu qui régit le monde par eux, prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs Etats. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine: elle n'est pas née pour se régler elle-même, elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si votre majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés, Dieu bénira votre règne; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer votre majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

DEUXIEME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

(Prêché à la cour.)

Nécessité des lois: soumission qui leur est due; dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterunt eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la Purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu (*Luc.*, II, 22, 23).

Un grand empereur a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal, ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnaît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même (*Théodose*, *l.* Digna, *Cod. Justin.*, *lib.* I, *titul.* XIV, *leg.* IV): et

(1) Lui fait voir.

(2) On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même; par les paroles, par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir. La sainte Vierge le jour de la Purification [tient une conduite toute opposée]: il ne fallait point qu'elle dit rien de son Fils, elle s'en tait: Siméon lui prédit de grands maux sans lui dire quoi, elle ne s'en enquiert pas. Elle montre son humilité doublement, en se taisant sur ses avantages, et en se reposant sur Dieu de sa conduite.

(3) De l'état.

(4) Resoudre.

certes, le genre humain ne peut rien voir de plus beau que la justice dans le trône : et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste, que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance? Merveilleuse conduite de Dieu! Jésus-Christ venait abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite; néanmoins tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte Mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Evangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine!

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'Ange : *Ave.*

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujettie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnaître, avant toutes choses, qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Ecritures et dans les commandements divins la loi de justice qui nous dirige : nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous entraîne: enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison; et cet attrait qui nous pousse au mal avec tant de force, est appelé par l'Apôtre *la loi de péché* (*Rom.*, VII, 23), qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes; car pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige; nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Evangile que nous traitons et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon, ce vénérable vieillard, et Anne, cette sainte veuve, semblent ne paraître en ce jour, que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte Mère se soumettent aux commandements que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissants et mémorables qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble, le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connaissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paraît clairement dans ces paroles du Sauveur: *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis* (*Joan.*, VIII, 36) : Vous serez vraiment libres, dit-il, quand je vous aurai affranchis. Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc vere liberi eritis.* C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de libertés que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux (1) semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi; les rebelles s'imaginent l'être,

(1) Paraissent.

parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte et de (1) ravilir jusque-là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvements; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image; à Dieu ne plaise encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous (2) consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, messieurs, le docte Tertullien en avait bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que Dieu donnât des lois à l'homme, non pour le priver de sa liberté, mais pour lui témoigner de l'estime » : *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber, quam abjectus videretur* (n° 4, pag. 456). Et certes, cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis* (*Ibid.*).

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudraient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, ils n'entendent pas, dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils veulent qu'on les compare et qu'on les mette en égalité avec les animaux brutes, privés de raison : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* (*Psalm.* XLVIII, 21). Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tamquam pullum onagri se liberum natum putat* (*Job.*, XI, 12). L'homme vain et déraisonnable s'emporte par une fierté insensée, et s'imagine être né libre à la manière d'un animal fougueux et indompté. En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles! lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri;* qui n'endurent ni aucun joug ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur? O hommes, ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse; mais certes, votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* (*Psal.* IX, 21) : O Seigneur! envoyez un législateur à votre peuple. Donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance; donnez-leur ensuite un Jésus Christ qui les enseigne dans l'âge plus mûr et les mène à la perfection. Et ainsi vous ferez connaître que vous les traitez comme des hommes; c'est-à-dire, comme des créatures que vous avez formées à votre image, et (1) dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification : le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande; et (2) le Fils ne dédaigne pas (3) d'être assujetti à la loi (4) qui a été établie pour (5) les serviteurs. A cet exemple, messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté

(1) Ravaler.
(2) Souhaitiez.

(1) Que vous voulez aussi rendre conformes par vos saintes lois à.
(2) Un Dieu.
(3) De se soumettre.
(4) Qu'il a établie.
(5) Ses

de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi, ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes de çà et de là pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi, la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu ; car, qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion, ce n'est pas franchise, mais insolence ? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter (1) avec honneur en le portant volontairement ; la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'elle nous tourne à gloire de faire le bien ; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus sans comparaison que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien (*Adv. Marcion.*, *l.* II, *n.* 6, *p.* 458), comme émancipés en nous donnant notre liberté et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants, mais afin que notre soumission fût volontaire ; afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation, et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrandes, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous était donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel ! Et qu'un grand pape a raison de dire que « L'homme est étrangement déçu par sa propre liberté : » *Sua in æternum libertate deceptus* (*Innocent.* I, *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth.*, *Lab.*, *tom.* II, *p.* 1275). Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté ? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; et il n'a pas vu que pour être libre il n'était pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la (2) dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse ; car, écoutez ce beau mot de saint Augustin. Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière : j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées ; mais, hélas ! ô liberté malheureuse ! en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : *Volens quo nollem perveneram* (*Confess.*, *l.* VIII, *cap.* 5, *tom.* I, *p.* 149). Voilà, en ce peu de mots, messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlais tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies ; il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire ; il croit respirer un air plus libre en promenant de çà et de là ses désirs vagues et incertains, et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis, il fait ce qu'il veut ; mais, que cette fausse liberté le trompe ! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées. Quiconque méprise leurs règlements, est assujetti à leurs peines ; et ainsi, ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce (1) insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois, pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit avoir le plus en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire (2) prévaricateur de la loi de Dieu, cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses ! et reconnais, au contraire, que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue ; que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu (3) seras réduit à une servitude éternelle en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et (4) ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de Dieu, et croyons que si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie ; car, si l'Apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée : *Non enim sine causa gladium portat* (*Rom.*, XIII, 4) ; combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste, que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant, que ce n'est pas en vain qu'il lance la foudre ni qu'il fait gronder son tonnerre. Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines ; apprenons notre devoir envers Dieu par celui que

(1) Noblement.
(2) Direction.

(1) Malheureusement.
(2) Prévaricateur.
(3) T'engages.
(4) Chimérique.

nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance? Tous ces sentiments sont très-justes ; tous ces devoirs, légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi; après Dieu, il est le premier : il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin, il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre : on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes (1) intrigues : les oiseaux du ciel lui rapportent tout (*Eccl.*, X, 20); et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé (2) de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis* (*Prov.*, XVI, 10), dit le même Salomon. Après, il étend ses bras et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchaient contre lui un vain asile. Sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si, dans cette faiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine Majesté du Dieu vivant et éternel? car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle après tout s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme? Eh! messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel? et qu'y a-t-il de si extraordinaire de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même? Si donc nous craignons celui qui, ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage, combien plus, dit le Sauveur, doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'âme et le corps dans une gêne éternelle (*Matth.*, X, 28)?

Cependant, ô aveuglement, non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation et révolte insupportable contre Dieu! Ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos (3) désirs déréglés, les (4) excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits. Le devoir est une espèce de supplice. Ce qui plaît par raison, ne plaît presque pas : ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux ; les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence : la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. Ainsi le péché nous trompe par une fausse douceur, parce qu'il nous paraît d'autant plus agréable qu'il est moins permis : *Fallit peccatum fallaci dulcedine... cum tanto magis libet quanto minus licet* (*De div. quæst. ad Simplic.*, *lib.* I, *t.* VI, *p.* 83, 84). Il semble que nous nous irritions contre la loi de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit, tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre, que le péché prend occasion du précepte pour nous tromper, c'est-à-dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me* (*Rom.*, VII, 11). O Dieu, quel est donc notre égarement! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due, puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer!

Paraissez, ô très-sainte Vierge, paraissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par (1) le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle (2) que le Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête, et, non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai pour abréger ce discours avec la troisième, dans une même suite de raisonnement, et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix; et aussi qu'il y en a d'autres où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures et incapables d'en faire à personne. Mais, dans ces choses qu'il veut de nous et dans les autres semblables, qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse; mais, toutefois, il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'un et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance

(1) Menées.
(2) D'échapper ses yeux.
(3) Appétits.
(4) Aiguisent et les augmentent.

(1) L'entremise.
(2) Qui nous a été apportée par le Fils

aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie ; il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe (LV, 8, 9) : Mes pensées ne sont pas vos pensées ; autant que le ciel est éloigné de la terre, autant mes pensées sont-elles au-dessus des vôtres. Et encore cet autre oracle du même prophète (XLVI, 10) : Toutes mes volontés seront accomplies et tous mes desseins auront leur effet, dit le Seigneur tout-puissant : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.*

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu, étant notre Souverain, il n'est pas juste, messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste, au contraire, que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder ; c'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela, les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse ; et cette Puissance souveraine, qui régit le monde, ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer (1) à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut et s'accommode quelquefois à nos volontés, mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît, avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir ; afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous (2) craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force ; et par là il nous accoutume à redouter sa force (3) invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence ; afin de nous soumettre tout à fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée ; et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants; certainement si leurs volontés étaient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y aurait pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison? ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible ; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire ; ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui ; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente, et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la faiblesse et de l'imbécillité de leur raison ?

Mais s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfants à cheveux gris, et qu'il y a d'enfants dans le monde! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes faibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise ? ne ressemblent-ils pas à des enfants, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent? Mais il y a cette différence, que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants, leur a donné pour frein leur propre faiblesse : au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables (1) digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synesius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations ; et qui sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme

(1) Régler à sa volonté sa, etc.
(2) Prenons garde de n'abuser pas.
(3) Suprême.

(1) Limités.

un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu ; afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs ; c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre Evangile, pour faire effort contre soi-même et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés ; nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même ; un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent ; je le confesse, je le reconnais ; mais je n'ai ni la résolution, ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter; c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces (1) contrariétés imprévues et insupportables ; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n' ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux ; il y a des maux qui nous affligent ; et, chrétiens, qui le pourrait croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Etrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il y a des maux, dit saint Augustin, que la patience supporte ; ce sont les maux qui nous affligent : « Et il y en a d'autres, dit le même saint, que la tempérance modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (*Cont. Julian. lib.* V, *Cap.* V, *t.* X *p.* 640). O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ! nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités ; tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue ; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux ; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu ! où en sommes-nous ! et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! «Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24) ? Ecoute, homme misérable : « Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (*Ibid.*, 25). Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres ; je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude; mais ne nous plaignons pas de cette conduite ; cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger ; il importe que vous ayez des maux à souffrir tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous som-

(1) Difficultés.

mes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, (1) apprenne enfin à se réduire, et que l'homme, ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le maître et le souverain ; et après tout, il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il (*Luc.*, II, 33, 34), ô mère ! sera percée d'un glaive, et ce Fils, toute votre joie et tout votre amour, sera (2) posé comme un signe auquel on contredira » : *In signum cui contradicetur* : c'est-à-dire, si nous l'entendons, (3) qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

(4) Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir ; et que saint Augustin a raison de dire, « qu'il vaut mieux sans comparaison endurer une seule mort, que de les appréhender toutes : » *Satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo* (*De Civ. Dei*, *lib.* I, *cap.* XI, *t.* VII, *p.* 12). Toutefois, Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses, elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties ; elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait (5) que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet ; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi, si nous abandonnons toute notre vie à cette (6) sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon ; ni la vie n'aura rien qui nous attache, ni la mort, toute odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous (1) épouvante ; nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez maintenant mourir en paix votre serviteur », *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace* (*Luc.*, II, 29).

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme ; ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont vu le Sauveur » : *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum* (*Ibid.*, 30) : « Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « Celui que Dieu avait destiné pour être exposé en vue à tous les peuples de l'univers » : *Quod parasti ante faciem omnium populorum* (*Ibid.*, 31). On l'a vue, cette « Lumière éclatante, qui devait éclairer toutes les nations et combler de gloire son peuple d'Israel » : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel* (*Ibid.*, 32). Enfin ce Sauveur, tant de fois promis, a rempli l'attente de tout l'univers ; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez ; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « Nous n'avons jamais vu sa face, ni nous n'avons jamais écouté sa voix, ni nous n'avons pas sa parole demeurant en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus umquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens* (*Joan.*, V, 37, 38). Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le connaît et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui » : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (I *Joan.*, II, 4). Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connaître ? qu'avons-nous donné à son Évangile ? quels vices avons-nous corrigés ? quelles passions avons-nous domptées ? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie ? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe ? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire : Au contraire, n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* (*Psalm.* XXXIV, 19) ? Nous avons été affligés, sans être touchés de componction ; serviteurs opi-

(1) S'abaisse sous la main de Dieu.
(2) Mis en butte aux contradictions des hommes.
(3) Qu'on fera contre lui des ligues terribles.
(4) C'est ce qu'on prédit à la Vierge sainte, et elle écoute en silence et sans émotion ces terribles prophéties.
(5) Il lui suffit.
(6) Haute.

(1) Incommode

niâtres et incorrigibles qui nous sommes mutinés, même sous la verge; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avait promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir, car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Evangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux! Oh! que la mort leur sera fâcheuse! oh! que ses approches leur seront terribles! oh! que ses suites leur seront funestes et insupportables! En ce jour, toute leur (1) gloire sera dissipée; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés; « En ce jour, périront, dit le Psalmiste, toutes leurs hautes pensées » : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Ps.* CXLV, 3) : en ce jour, commenceront leurs supplices: en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels; en ce jour, la (2) fureur et le désespoir s'empareront de leur âme, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes (3), venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser (4) religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle, ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort! je t'en remercie; il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne (5) troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis : tu (6) n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable! et rends-moi bientôt à mon Maître : *Nunc dimittis :* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix! Oh! que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner, et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement!

Hélas! quel objet funeste (1) mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde? Grande et auguste reine, que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvements, quels accidents imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande âme? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse Régence, fut-elle abattue par ce changement? au contraire, ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'Etat, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin tout entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui, animait son courage; et c'est cette même foi et ce même abandon à la Providence, qui la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusque entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfants, cette force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre! ô vie glorieuse et éternellement mémorable! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée! Quoi donc! nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux! quoi! cette bonté, quoi! cette clémence; quoi! tant de douceur parmi tant de majesté! quoi! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières; enfin toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire! Qui nous a sitôt enlevé cette reine que nous ne voyions point vieillir, et que les années

(1) Grandeur.
(2) Rage.
(3) Perçantes, pénétrantes, envenimées
(4) Sacré.
(5) Rompras.
(6) Ne renverseras.

(1) Ce morceau forme dans le manuscrit comme un hors-d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la reine-mère. Dans ce plan, l'auteur devait retrancher de son sermon, depuis ces mots de la page 80 : *Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme*, jusqu'à la fin du précédent alinéa, pour y substituer le discours suivant.

ne changeaient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé était caché le foyer de cette humeur malfaisante, dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? Oh! que nous ne sommes rien? oh! que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie, si s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine qui devait illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram (*Ps.* II, 10): Ouvrez les yeux, arbitres du monde; entendez, juges de la terre. Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, faibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu et dépendants de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent serait tranquille, qui nous garantira l'avenir? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales! esprits turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui, ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique; et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit, comme il lui plaît, les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes frères, craignons nos péchés: croyons que le grand pape saint Grégoire parlait à nous, quand il a dit ces belles paroles: *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat* (*Lib.* V, *Ep.* XX *ad Mauric. t.* II, *p.* 747): Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'État gémit sous le poids de nos péchés, et que, joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un et souvent de tous les deux; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers; et aussi il est écrit que souvent « le jugement commence par sa maison: » *Tempus est ut judicium incipiat a domo Dei* (I *Petr.*, IV, 17): Celui qui reçoit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances; le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa (1) justice. Prenons donc garde, mes frères, de ne mettre pas Dieu contre nous; et, infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre; il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité, où nous conduise, etc.

TROISIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

Explication des trois cérémonies de la purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini... Et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur... Et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes (*Luc.*, II, 22, 24).

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte Mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine; elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans notre Évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or, afin de vous dire en quoi consistaient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes; d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses. Premièrement, il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes; puis ce temps étant expiré, elles se venaient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux

(1) Var. : puissance.

parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardaient principalement que la mère et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observait que pour les mâles, et parmi les mâles n'était que pour les aînés que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetaient par quelque somme d'argent, témoignant par là que tous leurs aînés étaient singulièrement du domaine de Dieu et qu'ils ne les retenaient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste à mon avis tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer (1) familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre Evangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions; et je pense en vérité, mes très-chères sœurs, qu'il serait difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première que la loi de la purification présupposait que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si, suscepto semine, pepererit masculum;* où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires; autrement ce *suscepto semine* serait inutile et ne rendrait aucun sens. La loi donc de la purification parlait de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire après les saints Pères, elle ne regardait en aucune façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très-chères sœurs, que son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en était sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage, d'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification c'était seulement à cause de la coutume et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas était si fort extraordinaire, qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or, ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on aurait d'elle, et qu'il n'y aurait personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire, elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant, sans se déclarer, une loi, qui, comme nous l'avons dit, en présupposait la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connaître qu'elle est entière et sans tache, et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme qui se pique d'honneur de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui la lâcheté : or, il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui semblait si injurieuse à sa très-pure virginité, qui, ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices légales qu'elle n'avait nullement contractées, et qui, par cette obéissance, confirme la créance commune qu'elle avait conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui semblait si pressante, et de faire connaître aux hommes ce qui s'était accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes, il faut l'avouer, mes très-chères sœurs, cela est du tout admirable, surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après, l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendait aucune recherche, puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui, avec sa bonté et naïveté ordinaires, eût dit qu'il était vrai que sa femme était très-chaste, et qu'il en avait été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire, nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Elisabeth, sa cousine, qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et, se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme : que *le Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes* (*Luc.*, I, 49). Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les

(1) Exposer.

autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant, qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien ! Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disaient de son Fils, ainsi que l'Evangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devait être, elle à qui l'ange avait dit si nettement qu'il serait appelé le Fils du Très-Haut; et qu'il siégerait à jamais sur le trône de David, son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connaissance, le moyen de s'en taire, à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes, il fallait qu'elle se fît voir par ses actions si soumises, la Mère de celui qui, après sa glorieuse transfiguration, dit à ses disciples : Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité (*Matth.*, XVII, 9). Et il y a dans son Evangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connaissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : J'ai, dit-il, à être baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit accompli (*Luc.*, XII, 50) ! lui donc qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais [fait paraître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfixe marqué précisément par la providence divine. C'était lui, c'était lui, chères sœurs, qui donnait ce sentiment à sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec celle à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus, son cher Fils, le sait, ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience ! Une Mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité, qui lui est si chère, semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive ! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre faiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie, votre Mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistait en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportais au commencement de ce discours. Or, Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvaient être offertes légitimement. On offrira, dit-il, un agneau d'un an avec une tourterelle ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles (Levit., XII, 6, 8). Par où vous voyez que l'on pouvait suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle; et cela se faisait ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'était le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le roi du ciel. Ecoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : ils offrirent pour lui, dit-il, une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint Evangéliste? Pourquoi cette alternative? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes, l'intention de l'Evangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative; deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvaient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? Est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportait dans le temple le vrai Agneau de Dieu, qui venait effacer les péchés du monde? Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'Evangéliste nous fait entendre qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que nous connaissions que le sacrifice, quel qu'il ait été, était le sacrifice des pauvres : *Par turturum, aut duos pullos columbarum* (*Luc.*, II, 24).

Chères sœurs, qui, poussées de l'Esprit de Dieu, avez généreusement renoncé à tous les biens, et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur? Son Père gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique : lui-même il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devaient être pendant la vie? Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou

sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devaient être un jour empereurs? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'était reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus Christ ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devait vivre ! Quel est l'enfant si misérable, dont les parents n'aient pas, du moins, quelque chétive demeure où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air, au moment qu'il vient au monde? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il était à la croix, il voyait ces avares et impitoyables soldats qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne point se démentir dans cette action, qui était, comme vous le verrez tout à l'heure, une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, qui étant si riche par la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par votre abondance (II *Cor.*, VIII, 9) ; inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnait que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu, pour faire voir qu'il était le maître de toutes choses, avait accoutumé d'en exiger les prémices, comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandait tout ce qui naissait le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne en l'Exode (*cap.* XIII, 2), que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum... tam de hominibus quam de jumentis*, il ajoute incontinent la raison : car tout est à moi. Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers-nés tant parmi les hommes que parmi les animaux; car tout est à moi : *Mea sunt enim omnia.* Et il exigeait ce tribut particulièrement à l'égard des hommes pour se faire reconnaître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que, par cette offrande, les aînés étaient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* (*Ibid.*, 12) : « Vous séparerez tous les premiers-nés au Seigneur. »

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le Sauveur Jésus l'illuminateur des antiquités, qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la Mère a été remplie de la vertu du Très-Haut? D'où l'Ange concluait que ce qui naîtrait d'elle serait saint (*Luc.*, I, 35). Et voici qu'étant le premier-né de toutes les créatures (*Colos.*, I, 15), ainsi que l'appelle saint Paul, et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* (*Joan.*, XVII, 19) : Mon Père, je me consacre pour eux, afin d'accomplir cette prophétie qui avait promis à nos pères qu'en lui toutes les nations seraient bénies (*Gen.*, XXII, 18), c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire au Sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et, à ce propos, je vous prie de considérer les paroles que l'Apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son Epître aux Hébreux, chapitre dixième, elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'Apôtre : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi, Ecce venio :* Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je me suis offert, j'ai dit : J'irai moi-même, afin d'exécuter votre volonté ; c'est-à-dire, comme l'entend l'Apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? Saint Paul les fait dire à Notre-Seigneur en entrant au monde : *Ingrediens mundum dixit* (*Hebr.*, X, 5). Or, le Fils de Dieu n'avait que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisait, à proprement parler, que d'entrer au monde. Et, selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le Sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie était comme un préparatif de sa Passion. Jésus-Christ, dans sa tendre enfance, méditait le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà, par avance, se

destinait à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chères sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais, après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figure de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur; et, bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du Sauveur Jésus. Par exemple, dans la manne, ils se nourrissaient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes; et leur foi leur faisait voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendaient, en un sens spirituel, ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison, la très-heureuse Marie, ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentais tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire que, de même que la sainte Vierge, au jour de l'annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'Ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en était une figure, et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car, comme en cette sainte journée son esprit devait être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé, non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon, après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. Celui-ci, dit-il, est établi comme un signe auquel on contredira; et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive (*Luc.*, II, 34). Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que n'énonçant rien en particulier, elle laissait appréhender toutes choses (1), elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée (2) entre les mains de Dieu, elle se soumet, de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher Fils, se dévouait avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici (3), chrétiens, à propos de cette offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été agrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie. Or, en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes déréglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion, tel qu'était Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avait une telle passion pour notre Sauveur qu'il ne pensait jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachait toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisait en lui deux mouvements très-puissants. L'un était un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre une ferme espérance que toutes choses seraient rétablies par son arrivée: *Exspectabat redemptionem Israel* (*Luc.*, II, 25). Le saint vieillard soupirait donc sans cesse après le Sauveur, et parmi la véhémence de ses désirs, l'esprit de Dieu, qui les lui avait inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourrait point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoublait ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avait-il plus que son amour et son espérance qui soutînt ses membres cassés et qui animât sa décrépite vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adora-

(1) Les dernières extrémités.
(2) Résignée.
(3) Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition, les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent.

ble. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste que le Père Eternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur, et du prix de notre salut, que de communiquer à sa Passion, que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort, que de recevoir par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité, que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in Spiritu in templum* (*Ibid.*, 27). Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le (1) mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez, à part vous, combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'Evangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie! Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en actions de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait.* Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que d'ardents baisers! quelle abondance de larmes! il faut donc avant toutes choses (2) que votre âme se fonde en joie; jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi; et le même qui a dit à ses disciples : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez* (*Luc.*, X, 23), l'a dit aussi pour notre consolation : *Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point* (*Joan.*, XX, 29)! Après, que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous (*Psalm.* XXXIV, 10)? et que ce sentiment pénètre jusqu'à la moelle de vos os. Ensuite, entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté; envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* (*Luc.*, II, 29).

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or, n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car par le moyen de la sainte chair de Jésus nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit (I *Joan.*, I, 3). Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales qui, comme des soldats aveugles et téméraires, profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous (1) avons notre trésor (I *Thess.*, IV, 4; II *Cor.*, IV, 7). Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus; ne méditons que Jésus; Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom, lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie. Amen.

PRÉCIS
D'UN SERMON
SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE.

Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.
Je suis votre Dieu, soyez saints, parce que je suis saint. (*Levit.*, XI, 44.)

Adducentur in templum regis.
On les conduira dans le temple du roi. (*Psal.* XLIV, 16.)

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image. Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle; renouvellement perpétuel.

Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit; il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez

(1) Un mort.
(2) Auparavant.

(1) Portons.

dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans [vous courez les mêmes risques].

Entrée, au premier point. *Egredere*, sors : sortir du monde ; sortir de ses sens; sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cognatione tua :* Sors de ta parenté, de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son Souverain. Jésus-Christ dit à son Père : Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (*Matth.*, II, 26). Au ciel [les saints en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de Dieu] Dieu s'écrient [*Amen* (*Apocalyps.* V, 14; VII, 12). Pour faire cette adoration, [il faut] aimer; l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue; c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime ; quand la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme. Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio et cor meum vigilat* (*Cant.*, V, 23). Je dors et mon cœur veille ; au moindre bruit de l'époux, au moindre souffle de sa voix, [l'épouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* (*Ibid.*) : J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte.

Renouvellement perpétuel. Deux infinités; le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître ; cela sans bornes.

SERMON

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Opposition de l'homme à la concorde. Dette de la charité fraternelle, ses obligations, ses caractères. Jusqu'où doit s'étendre l'amour des ennemis : comment on doit combattre leur haine ; vengeance qui nous est permise contre eux.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos et orate pro persequentibus et calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. (*Matth.*, V, 44.)

L'homme est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde, et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société, et nous ne pouvons aussi y durer longtemps : *Nihil est homini amicum sine homine amico* (*S. August. Ep. ad Prob. tom.* II, *pag.* 384). La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble ; et nous n'y pouvons demeurer en paix ; nous nous cherchons; nous nous déchirons ; et dans une telle contrariété de nos désirs, nous sommes contraints de reconnaître, avec le grand saint (1), Augustin qu'il n'est rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme ; le premier, par la condition de notre nature ; le second, par le dérèglement de nos convoitises : *Nihil est quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura* (*S. August. de Civit. Dei, lib.* XII, *c.* 27, *t.* VII, *p.* 325). Le Fils de Dieu voulant s'opposer à cette humeur discordante, et ramener les hommes à cette unité que la nature leur demande, vient aujourd'hui lier les esprits par les nœuds d'une charité indissoluble ; et il ordonne que l'alliance par laquelle il nous unit en lui-même, soit si sainte, si ferme, si inviolable, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Aimez, dit-il, vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Une vérité si importante mérite bien, messieurs, d'être méditée ; [et pour le faire avec fruit, invoquons] l'Esprit de paix [par l'intercession de Marie, [qui a porté en ses entrailles [celui] qui a terminé toutes les querelles, et tué toutes les inimitiés en sa personne (*Ephes.*, II, 14, 15, 16). *Ave.*

La charité fraternelle est une dette (2) par laquelle nous nous sommes redevables les uns aux autres ; et non-seulement c'est une dette, mais je ne crains point de vous assurer que c'est la seule dette des chrétiens, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII, 8) : Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer mutuellement. Comme l'Évangile que je dois traiter m'oblige à vous parler de cette dette, pour ne point perdre le temps inutilement dans une matière si importante, je remarquerai d'abord trois conditions admirables de cette dette sacrée, que je trouve distinctement dans les paroles de mon texte et qui feront le partage de ce discours. Premièrement, messieurs, cette dette a cela de propre que, quelque soin que nous prenions de la bien payer, nous ne pouvons jamais en être quittes, et cette obligation va si loin, que celui-là même à qui nous devons ne peut pas nous en décharger; tant elle est privilégiée et indispensable. Secondement, messieurs, ce n'est pas assez de payer fidèlement cette dette aux autres; mais il y a encore obligation d'en exiger autant d'eux. Vous devez la charité, et on vous la doit, et, telle est la nature de cette dette que vous devez non-seulement la recevoir quand on vous la paie, mais encore l'exiger quand on la refuse, et c'est la seconde condition de cette dette mystérieuse. Enfin la troisième et la dernière, c'est qu'il ne suffit pas de l'exiger simplement : si l'on ne veut pas la donner de bonne grâce, il faut en quelque sorte l'extorquer par force et, pour cela, demander main forte à la puissance supérieure.

Retenez, s'il vous plaît, messieurs, les trois obligations de cette dette de charité, et remarquez-les clairement dans les paroles de mon texte.

(1) Que nous sommes de tous les animaux et les plus sociables et les plus farouches.

(2) Dont.

Je vous ai dit, avant toutes choses, que nous ne pouvons jamais en être quittes, quand même ceux à qui nous devons voudraient bien nous (1) la remettre. Voyez-le dans notre Evangile. Ah! vos ennemis vous en quittent; ils n'ont que faire, disent-ils, de votre amitié, et néanmoins, dit le Fils de Dieu, je veux que vous les aimiez : *Diligite inimicos vestros :* Aimez vos ennemis. Secondement j'ai dit que, non content de payer toujours cette dette, vous la deviez encore exiger des autres et qu'il y a obligation de le faire. Ah! vos ennemis vous la refusent, exigez-la par vos bienfaits, [vos] services, [vos] bons offices; pressez-les en leur faisant du bien : *Benefacite his qui oderunt vos :* Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Enfin j'ai dit en troisième lieu, messieurs, que s'ils persistent toujours dans cet injuste refus, il faut, pour ainsi dire, les y contraindre par les formes, c'est-à-dire avoir recours à la puissance supérieure. Ah! vos ennemis opiniâtres sont insensibles à vos bienfaits, ils résistent à toutes ces douces contraintes que vous tâchez d'exercer sur eux pour les obliger à vous aimer; allez à la puissance suprême, donnez votre requête à celui qui seul est capable de fléchir les cœurs, qu'il vous fasse faire justice : *Orate pro persequentibus vos :* Priez pour ceux qui vous persécutent. Voilà les trois obligations de la charité fraternelle, que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dans l'obligation de payer cette dette mystérieuse de la charité fraternelle, je trouve deux erreurs très-considérables, qu'il est nécessaire que nous combattions par la doctrine de l'Evangile. La première est celle des Juifs, qui voulaient bien avouer qu'ils devaient de l'amour à leurs prochains, mais qui ne pouvaient demeurer d'accord qu'ils dussent rien à leurs ennemis, au contraire, qui se croyaient bien autorisés à leur rendre le mal pour le mal et la haine pour la haine: *Dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum* (*Matt.*, V, 43). Il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. La seconde est celle de quelques chrétiens qui, ayant appris de l'Evangile l'obligation indispensable d'avoir de l'amour pour leurs ennemis, croient s'être acquittés de ce devoir quand ils leur ont donné une fois ou deux des marques de charité, et se lassent après de continuer ce devoir si saint et si généreux et nécessaire de la fraternité chrétienne. Contre ces deux erreurs différentes j'entreprends de prouver en premier lieu, messieurs, que nous devons de l'amour à nos ennemis, encore qu'ils en manquent pour nous; secondement, que ce n'est pas assez de leur en donner une fois, mais que nous sommes obligés, dans toutes les occasions qui se rencontrent, de leur réitérer des marques d'une dilection persévérante.

Pour ce qui regarde l'obligation de la charité fraternelle, je dis, ou plutôt c'est Jésus-Christ, messieurs, c'est l'Evangile qui le dit, qu'aucun des chrétiens n'en est excepté, non pas même nos ennemis; parce qu'ils sont tous nos prochains. Et pour établir solidement cette vérité évangélique, proposons en peu de paroles les raisons que l'on y pourrait opposer. Voici donc ce que pensent les hommes charnels qui se flattent dans leurs passions et dans leurs haines injustes. Nous confessons, disent-ils, que nous devons de l'amour à nos prochains qui en usent bien avec nous, mais moi que je doive mon affection à cet homme qui la rejette, à cet homme qui a rompu le premier tous les liens qui nous unissaient : c'est ce qu'il m'est impossible d'entendre; ni que la charité lui soit due puisqu'il en méprise toutes les lois. Vous ne pouvez pas le comprendre? Et moi je vous dis qu'il le faut croire et que la charité lui est due par cette (1) obligation si étroite qu'il n'y a aucun homme vivant qui puisse jamais vous en dispenser, parce que cette dette est fondée sur un titre qui ne dépend pas de la puissance des hommes. Quel est ce titre? le voici, messieurs, écrit de la main de l'Apôtre en la divine Epître aux Romains (XII, 5) : *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra :* Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes tous un même corps en Jésus-Christ, et nous sommes chacun en particulier les membres les uns des autres. De ce titre si bien écrit je tire, messieurs, cette conséquence. La liaison qui est entre nous vient de Jésus et de son esprit; ce principe de notre union est divin et surnaturel, donc toute la nature jointe ensemble ne doit pas être capable de la dissoudre. Si votre ennemi la rompt le premier, il entreprend contre Jésus-Christ; vous ne devez pas suivre ce mauvais exemple. Quoiqu'il rejette votre affection, vous ne laissez pas de la lui devoir, parce que cette dette n'est pas pour lui seul, et dépend d'un plus haut principe. Mais il m'a fait déclarer qu'il m'en tenait quitte. Mais il n'est pas en son pouvoir d'y renoncer, parce que vous lui devez cette affection cordiale, sincère et inébranlable, comme membre de Jésus-Christ. Or, il ne peut pas renoncer à ce qui lui convient comme membre, parce que cette qualité regarde l'honneur de Jésus-Christ même. Il est dans l'usage des choses humaines que je ne puis renoncer à un droit au préjudice d'un tiers. Jésus comme chef est intéressé à cette sincère charité que nous devons à ses membres. Il ne nous est pas permis d'y renoncer, parce que l'injure en retomberait sur tout le corps; elle retournerait même contre le chef (2). Si la dette de la charité était simplement des hommes à l'égard des hommes, quand nos frères manqueraient à leur devoir nous serions quittes envers eux. Mais cette dette regarde Dieu parce qu'ils sont ses images, et Jésus-Christ parce qu'ils sont ses membres. Il n'y a que Satan et les damnés qu'il nous

(1) Nous en décharger.

(1) Une.

(2) C'est donc au chef à nous en exempter, et il ne nous en exempte qu'en les retranchant du corps, et les envoyant aux ténèbres extérieures.

soit permis de haïr, parce qu'ils ne sont plus du corps de l'Église dont Jésus les a retranchés éternellement. Exercez votre haine tant qu'il vous plaira contre ces ennemis irréconciliables. Mais si nous sommes à Jésus-Christ, nous sommes toujours obligés d'aimer tout ce qui est ou peut être à lui.

Chrétiens, ne disputons pas une vérité si constante, prononcée si souvent par le Fils de Dieu, écrite si clairement dans son Évangile. Que si vous voulez savoir combien cette dette est nécessaire, jugez-en par ces paroles de notre Sauveur : *Si offers munus tuum... vade prius reconciliari fratri tuo* (*Matt.*, V, 24, 25) : Si vous présentez votre don à l'autel... allez auparavant vous réconcilier avec votre frère. Il semble qu'il n'y a point de devoir plns saint que celui de rendre à Dieu ses hommages; toutefois j'apprends de Jésus-Christ même qu'il y a une obligation plus pressante : Va-t-en te réconcilier avec ton frère : *Vade prius*. O devoir de la charité! Dieu méprise son propre honneur, dit saint Chrysostome, pour établir l'amour envers le prochain : *Honorem suum despicit, dum in proximo charitatem requirit* (*Homil.* XVI, *in Matt., t.* VII, *p.* 216) : Il ordonne que son culte soit interrompu afin que la charité soit rétablie; et il nous fait entendre par là que l'offrande qui lui plaît le plus, c'est un cœur paisible et sans fiel et une âme saintement réconciliée : *Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut vestra charitas integretur : sacrificium mihi est fratrum reconciliatio* (*Ibid.*). Reconnaissons donc, chrétiens, que l'obligation de la charité est bien établie; puisque Dieu même ne veut être payé du culte que nous lui devons qu'après que nous nous serons acquittés de l'amour qu'il nous ordonne d'avoir pour nos frères. Nous aurions trop mauvaise grâce de contester une dette si bien avérée; et il vaut mieux que nous recherchions le terme qui nous est donné pour payer.

Sol non occidat super iracundiam vestram (*Ephes.*, IV, 26) : Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Ah! mes frères, que ce terme est court! mais c'est que cette obligation est bien pressante; il ne veut pas que la colère demeure longtemps dans votre cœur, de peur que, s'aigrissant insensiblement comme une liqueur dans un vaisseau, elle ne se tourne en haine implacable. La colère a un mouvement soudain et précipité; la charité ordinairement n'en est pas beaucoup altérée; mais en croupissant elle s'aigrit, parce qu'elle passe dans le cœur et change sa disposition. C'est ce que craint le divin apôtre. Ah! quelque grande que soit votre colère, *que le soleil*, dit-il, *ne se couche pas qu'elle ne soit entièrement apaisée*. La nuit est le temps du repos, elle est destinée pour le sommeil. Saint Paul ne peut pas comprendre qu'un chrétien, enfant de paix et de charité, puisse faire un sommeil tranquille, ni goûter quelque repos ayant le cœur ulcéré contre son frère. Il appréhende les ténèbres de la nuit. Durant le jour, dit saint Chrysostome (*Ibid.*, *p.* 217 *et seqq.*), l'esprit diverti ailleurs, ne s'occupe pas si fortement de la pensée de cette injure; mais la nuit, l'obscurité, le secret et la solitude le laissant tout seul, rappellent toutes les images fâcheuses. Il l'a dite cette injure, il l'a dite d'un ton aigre et méprisant. Les ondes de la colère s'élèvent plus fort, et l'inflammation se met dans la plaie. Ainsi, tandis que le soleil luit, calmez ces mouvements impétueux et ne goûtez point le sommeil que vous n'ayez donné la paix à votre âme. Voilà une dette bien établie; mais montrons encore qu'il ne suffit pas de la payer une fois et qu'elle ne peut être acquittée que par une affection constante.

Saint Augustin, messieurs, vous l'expliquera par des paroles qui ne sont pas moins belles que solides. Nous devons toujours la charité, et c'est, dit-il, la seule chose de laquelle, encore que nous la rendions, nous ne laissons pas d'être redevables : *Semper debeo charitatem, quæ sola, etsi reddita, semper detinet debitorem* (*Epist.* CXCII, *tom.* II, *pag.* 710). Car on la rend, poursuit-il, lorsqu'on aime son prochain; et en la rendant on la doit toujours, parce qu'on ne doit jamais cesser de l'aimer : *Redditur enim cum impenditur; debetur autem etiamsi reddita fuerit; quia nullum est tempus quando impendenda jam non sit* (*Ibid.*). Reconnaissez donc, chrétiens, qu'un fidèle n'est jamais quitte du devoir de la charité; toujours prêt à le recevoir et toujours prêt à le rendre : si on le prévient, il doit suivre; si on l'attend, il doit prévenir et dire, avec le même saint Augustin, dans cette abondance d'un cœur chrétien : Je reçois de vous avec joie et je vous rends volontiers la charité mutuelle : *Mutuam tibi charitatem libens reddo, gaudensque recipio* (*Ibid.*). Mais je ne me contente pas de ce faible commencement : Je demande encore celle que je reçois, et je dois encore celle que je rends : *Quam recipio adhuc repeto; quam reddo adhuc debeo.* Ainsi que je n'entende plus ces froides paroles : je lui devais la charité; eh bien! je l'ai rendue, je suis quitte; je l'ai salué en telle rencontre, et il a détourné la tête; j'ai fait telles avances qu'il a méprisées; il n'y a plus de retour. O vous qui parlez de la sorte, que vous êtes peu chrétien! vous ne l'êtes point du tout. Que vous ignorez la force, que vous savez peu la nature de la charité toujours féconde! C'est une source vive qui ne s'épuise pas, mais qui s'étend par son cours; c'est une flamme toujours agissante, qui ne se perd pas, mais qui se multiplie par son action, parce qu'elle vient de Dieu au dedans de nous: *Deus charitas est* (*Joan.*, IV, 16) : Dieu est charité. Ah! qu'il est aisé de juger que tout ce que vous vous vantez d'avoir fait n'était qu'une froide grimace! Si c'était la charité, elle ne s'arrêterait pas. La charité ne sait pas se donner de bornes, parce qu'elle vient d'un esprit qui n'en a pas : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (*Rom.*, V, 5) : La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. Cent fois rejetée, cent fois elle re-

vient à la charge, elle s'échauffe par la résistance que l'on lui fait; plus elle voit un cœur ulcéré, plus elle tâche de le gagner par son affection : *Benefacite his qui oderunt vos:* Faites du bien à ceux qui vous haïssent. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [disait] aux Juifs ; O race incrédule et dépravée ; jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-moi ici cet enfant: *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos? Afferte huc illum ad me* (*Matth.*, XVII, 16). Il ne pouvait plus souffrir les Juifs, il ne pouvait s'empêcher de leur bien faire, de [leur] donner des marques de son affection. Race infidèle et maudite : amenez ici votre fils. O Dieu, que ces paroles semblent mal suivies! Là paraît une juste indignation, et ici une tendresse incomparable. Là l'ingratitude des Juifs qui contraint la patience même à se plaindre : ici la charité qui ne peut être vaincue, ni arrêtée par aucune injure. C'est ainsi qu'agit la charité. Comme elle fait l'importance de cette dette mutuelle des chrétiens, elle la rend volontiers, et elle plaint celui qui la refuse : elle l'exige de lui pour son bien; et ce qu'on ne lui donne pas de bonne grâce, elle tâche de le (1) mériter par ses bienfaits.

Il ne suffit pas, chrétiens, de payer fidèlement à nos frères, je dis même à nos frères qui nous haïssent, la charité que nous leur devons ; il faut encore l'exiger d'eux. Ceux qui se contentent d'aimer leurs ennemis, ne se veulent pas mettre en peine de gagner leur amitié. La nature de cette dette est telle, qu'il y a obligation à la demander et qu'on perd la charité si on ne l'exige. Trésor divin de la communication des fidèles ! société fraternelle qu'il faut exiger! Combien il est beau et utile de recevoir la charité de ses frères ! C'est Jésus-Christ qui aime et qui est aimé. On s'échauffe mutuellement, et on lie plus étroitement les membres entre eux par cette sincère correspondance. Or, la perfection est dans l'unité. Aimez vos ennemis, dit le Fils de Dieu : *Diligite:* mais tâchez de les contraindre à vous aimer, et forcez-les-y par vos bienfaits, *Benefacite.* C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que j'ai suivi dans tout ce discours, qu'il y a cette différence entre les dettes ordinaires et celles de la charité fraternelle, que lorsqu'on vous doit de l'argent, c'est faire grâce que de le quitter, c'est témoigner de l'affection : au contraire, dit-il, pour la charité, jamais vous ne la donnez sincèrement, si vous n'êtes aussi soigneux de l'exiger que vous avez été fidèle à la rendre: *Pecuniam cui dederimus, tunc ei benevolentiores erimus si recipere non quæramus; non autem potest esse verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor* (*Ep.* CXCII, *tom.* II, *p.* 710). Et il en rend cette raison admirable, digne certainement de son grand génie, mais digne de Jésus-Christ, et prise du fond même de son Evangile, c'est que l'argent que vous donnez profite à celui qui le reçoit, et périt pour celui qui le donne : *Accedit cui datur, recedit a quo datur* (*Ibid.*)*:* au lieu que la charité enrichit celui qui la rend plutôt que celui qui la reçoit. Ainsi c'est faire du bien à nos frères, que d'exiger d'eux cette dette dont le paiement les sanctifie. Si vous les aimez, faites qu'ils vous aiment; vous ne pouvez pas les aimer que vous ne désiriez qu'ils soient bons; et ils ne le seront pas, s'ils n'arrachent de leurs cœurs le mal de l'inimitié. Vous voyez donc manifestement que l'amour charitable que vous leur devez, vous doit faire désirer les occasions qui peuvent les forcer à vous en rendre; et cela ne se pouvant faire qu'en les servant dans leurs besoins, reconnaissez que la loi de la charité vous oblige justement de leur bien faire : *Benefacite his qui oderunt vos.*

Pour mettre en pratique ce commandement et tirer quelque utilité de cette doctrine, s'il arrive jamais que Dieu permette que vos ennemis aient besoin de votre secours, n'écoutez pas, mes frères, les sentiments de vengeance ; mais croyez que cette occasion vous est donnée pour vaincre leur dureté, leur obstination. Enfin il a fallu passer par mes mains : voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non, ne parlez pas de la sorte , songez que s'il tombe entre vos mains, c'est par la permission divine; et Dieu ne l'ayant permis que pour vous donner le moyen de le gagner, vous offensez sa bonté si vous laissez passer cette occasion, et si vous vous prévalez de cette rencontre pour exercer votre vengeance. Je ne puis lire sans être touché, la générosité de David au premier livre des Rois. Saül le cherchait pour le faire mourir, il avait mis pour cela toute son armée en campagne. Allez partout, disait-il, soyez plus vigilants que jamais, *Curiosius agite* , remarquez tous ses pas, pénétrez toutes ses retraites: *Considerate locum ubi sit pes ejus... videte omnia latibula ejus* (I *Reg.*, XXIII, 23). Fût-il dans les entrailles de la terre, je l'y trouverai, dit Saül, cet ennemi de ma couronne! *Quod si etiam in terram se abstruserit, perscrutabor eum in cunctis millibus Juda* (I *Reg.*, XXIV, 5,7). Que la fureur des hommes est impuissante contre ceux que Dieu protége ! David fugitif et abandonné est délivré des mains de Saül; et Saül avec toute sa puissance tombe deux fois coup sur coup entre les mains de ce fugitif. Il le rencontre seul dans une caverne; il entre une autre fois dans sa tente pendant que tous ses gardes dormaient, le voilà maître de la vie de son ennemi, ses gens l'excitent à s'en défaire : Voici, voici le jour, disent-ils, que le Seigneur vous a promis, disant, Je livrerai ton ennemi dans tes mains. *Ecce dies de qua locutus est Dominus ad te : Ego tradam tibi inimicum tuum:* Servez-vous de cette occasion. Dieu me garde de le faire, dit David : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem.* Le Seigneur, dites-vous, me l'a livré; et c'est pour cela même que je veux le conserver soigneusement. Le meurtre d'un homme n'est pas un don de Dieu: *Hominis interemptio Domini donum non est* (*S. Basil. Seleuc. Orat.* XVI.

(1) De l'attirer comme elle peut.

in David.) : il ne met pas nos ennemis dans nos mains afin qu'on les massacre, mais plutôt afin qu'on les sauve. C'est pourquoi je veux répondre aux bienfaits de Dieu par des sentiments de douceur : *Beneficio Dei mea lenitate respondebo :* Et au lieu d'une victime humaine, j'offrirai à sa bonté qui me protége un sacrifice de miséricorde, qui sera une hostie plus agréable : *Pro humana victima clementiam offeram.* Je ne veux pas que la bonté de mon Dieu coûte du sang à mon ennemi : *Gratiam sanguine non cruentabo.* C'est saint Basile de Séleucie qui paraphrase ainsi les paroles de David. Non-seulement il ne veut pas le tuer ; mais il retient la main de ses gens. Si vous ne voulez pas le tuer vous-même, laissez-nous faire, lui disaient-ils ; c'est moi-même, dit Abisaï qui vous en veux délivrer, et vous mettre la couronne sur la tête par la mort de cet ennemi : *Je m'en vais le percer de ma lance* (I *Reg.*, XXVI, 8). Non, non, dit David, je vous le défends ; vive le Seigneur Dieu, il est le maître de sa vie, il en disposera à sa volonté; mais je ne souffrirai pas qu'on mette la main sur lui. Non content de retenir ses soldats, il reproche à ceux de Saül le peu de soin qu'ils ont eu de le garder. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous gardez le roi votre maître? Vive Dieu, vous êtes tous des enfants de mort qui dormez auprès de sa personne, et qui avez si peu de soin de l'oint du Seigneur : *Vivit Dominus, quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis dominum vestrum, christum Domini.* Voilà un véritable enfant de la paix, qui rend le bien pour le mal, qui garde celui qui le persécute, qui défend celui qui le veut tuer; si tendre et si délicat sur ce point qu'ayant coupé un bout de sa robe pour lui montrer qu'il pouvait le faire mourir, craint d'en avoir trop fait : *Percussit cor suum David, eo quod abscidisset oram chlamydis Saul* (*Ibid.*, XXIV, 6) : confus en sa conscience d'avoir mis seulement la main et de s'être servi de l'épée contre la robe de son ennemi. Suivez, mes frères, un si grand exemple : lorsque votre ennemi a besoin de vous, lorsqu'il semble que Dieu le met à vos pieds par la nécessité où il est d'implorer votre secours, n'écoutez pas les conseils de vengeance. Ah ! voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté ! Non, ne parlez pas de la sorte, croyez qu'il n'est en cet état que par la permission divine, que pour vous donner le moyen de le gagner.

C'est, messieurs, en cette manière que Dieu nous permet de combattre nos ennemis. Nouveau genre de combat, où nous voyons aux mains, non point la fureur contre la fureur, ni la haine contre la haine : c'est un combat de bêtes farouches. Mais, le vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur, les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité : voilà le combat que Dieu aime à voir. Un bon combattant contre un mauvais pour le gagner, et non pas deux mauvais qui se déchirent l'un l'autre : *Ut sit bonus contra malum, non ut sint duo mali* (*S. Aug. in Psaml.* XXXVI, *Enar.* II, *t.* IV, *p.* 265). C'est ainsi, dit saint Paul, qu'il vous faut combattre : *Noli vinci a malo :* Ne vous laissez point abattre par le mauvais; mais surmontez le mauvais par le bien : *Sed vince in bono malum* (*Rom.*, XII, 21). Vous vous laissez abattre lorsque vous vous abandonnez à la colère, lorsque vous vous tourmentez par le ressentiment d'une injure. *Fructus lædentis in dolore læsi est* (*Tertull.*, *de Pat.*, *n.* 8, *p.* 165) ; c'est ce que prétend votre ennemi : il croit n'avoir rien fait jusqu'à ce que vous témoigniez du ressentiment. Enfin, il sent le mal que je lui ai fait. Il rit de votre douleur, et votre douleur fait sa joie. *Noli vinci a malo* : Ne lui donnez pas la victoire. Dites plutôt avec David : *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me* (*Ps.* XXIX, 1) : Vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir de mes peines. *Noli vinci a malo.* Mais ce n'est pas assez : remportez la victoire sur votre ennemi en le comblant de bienfaits. Peut-on voir une plus illustre supériorité?

Que prétends-tu, vengeance ? me mettre au-dessus de mon ennemi ? sans doute c'est là son dessein : *Ultionis libido, negotium curans... gloriæ... superiorem se in exequenda ultione constituit* (*Tertull.*, *de Pati. n.* 9, *p.* 165). Mais si je le surmonte par mes bienfaits, puis-je me mettre au-dessus de lui d'une manière plus glorieuse ? C'est ainsi que David surmonte Saül, c'est ainsi qu'il le met à bout, si je puis parler de la sorte. Saül tout malin qu'il est, tout plein d'envie et de fiel qu'il est, ne pouvant résister à tant de douceur, est contraint enfin d'avouer sa faute. J'ai péché, j'ai péché : retourne à moi, mon fils David : *Peccavi, revertere, fili mi David* (I *Reg.*, XXVI, 21). Enfin la bonté est victorieuse, enfin l'iniquité rend les armes; c'est à cette victoire, mes frères, que Jésus-Christ nous ordonne de prétendre. Faites du bien, dit-il, à vos ennemis. C'est jeter des charbons de feu sur leur tête, pour fondre la glace qui serre leur cœur, et les attendrir enfin par la charité.

Et ne me dites pas, il est trop dur. Savez-vous les conseils de Dieu et désespérez-vous de sa grâce? Vous murmurez, votre cœur résiste : mais faites-vous cette violence. Voyez, mes frères, qu'on entr'ouvre un arbre pour enter dessus une autre plante : ce rameau étranger ne tient au commencement que par l'écorce ; mais l'arbre qui a souffert cette violence, en le recevant en son sein, en lui faisant part de sa nourriture, se l'unit enfin et se l'incorpore; la séparation ne paraît plus, il n'y reste que la cicatrice; et le tronc qui l'a porté contre sa propre inclination se réjouit, si je le puis dire, de voir naître de ce rameau et des feuilles et des fruits qui lui font honneur. Faites-vous violence, mes frères ; ouvrez votre cœur à vos ennemis; attirez-les par vos bienfaits. Dieu permettra peut-être que l'union se rétablira; et ainsi, les ayant gagnés à la charité, les fruits de leur conversion feront votre gloire. C'est ce qui arrivera plus facilement si vous joignez

la prière aux bienfaits; et c'est la troisième obligation de la charité fraternelle.

TROISIÈME POINT.

Priez pour ceux qui vous persécutent : si leur orgueil ne peut être vaincu par votre douceur, ni leur dureté fléchie par vos bienfaits, il est temps d'employer la force; ayez recours à l'autorité suprême, plaignez-vous au tribunal de Dieu qu'on vous refuse la charité qui vous est due; demandez-lui qu'il vous fasse faire justice, et qu'il vous venge enfin de vos ennemis. Est-il donc permis, chrétiens, de demander à Dieu la vengeance? oui, n'en doutez pas, chrétiens. Voici une vengeance qui vous est permise, et qui vous est même commandée : et, afin de la bien entendre, apprenez de saint Augustin qu'il faut se venger non point des hommes, mais du règne du péché qui est en eux, et qui est la cause (1) de la haine injuste qu'ils ont contre vous. Il y a donc, mes frères, un certain règne du péché qui s'oppose en nous au règne de Dieu et à sa justice. C'est ce règne dont parle l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum in mortali vestro corpore* (*Rom.*, VI, 12) : Que le péché ne règne point dans votre corps mortel. Quand le péché règne en nous, il lâche la bride à nos passions; c'est ainsi qu'il règne en nous-mêmes. Non content de régner en nous-mêmes, il veut nous faire régner sur les autres; il nous rend injustes et violents; il nous fait opprimer les faibles et persécuter les innocents. Dieu le permet, mes frères, pour éprouver ses serviteurs; il laisse triompher le péché et régner l'iniquité pour un temps. Durant ce règne, messieurs, que les justes ont à souffrir! que les serviteurs de Dieu sont tourmentés! on abuse de leur patience pour les affliger, de leur simplicité pour les surprendre, de leur humilité pour leur faire insulte. Voyez ce pécheur superbe dont parle David : *Il a oublié les jugements de Dieu* (*Ps.* IX, 27); voilà le péché qui règne en lui : Il domine tyranniquement sur tous ses ennemis (*Ibid.*, 30); voilà qu'il le veut faire régner sur les autres : *Auferuntur judicia tua a facie ejus : omnium inimicorum suorum dominabitur :* Il se cache avec les puissants dans les embûches, pour faire mourir l'innocent : *Sedet in insidiis :* Ses yeux regardent le pauvre comme sa proie; il est comme un lion rugissant qui dévore la substance du pauvre. Dieu se tait cependant, il laisse régner l'iniquité; et ses pauvres serviteurs gémissent accablés sous la violence ou la calomnie. Mais se vengeront-ils contre les hommes? A Dieu ne plaise, mes frères! les hommes sont l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; ils sont ses images; ils sont nos frères et nos semblables : il faut aux enfants de Dieu une vengeance plus juste. Allons à la source du mal et à la source de l'injure que j'ai reçue; si cet ennemi me hait et me persécute, c'est le règne du péché qui en est la cause; si ce frénétique me frappe et me mord, c'est la fièvre qui l'agite et qui le remue : *Febris animæ illius odit te*, dit saint Augustin; ce n'est pas lui, dit-il, c'est sa fièvre, c'est sa maladie qui me persécute; c'est sur cette fièvre de l'âme que je veux exercer ma vengeance; c'est ce règne du péché que je veux détruire; c'est une telle vengeance que demandent à Dieu les martyrs. Seigneur, disent-ils, vengez notre sang : *Vindica sanguinem nostrum* (*Apoc.*, VI, 10); sur quoi saint Augustin a dit ces beaux mots : *Ipsa est sincera et plena justitiæ et misericordiæ vindicta martyrum, ut evertatur regnum peccati* (*De Serm. Dom. in monte, lib.* I, *t.* III, *part.* II, *p.* 199) : Cette vengeance des martyrs est pleine de miséricorde et de justice; car ils ne la demandent pas contre les hommes, mais contre le règne du péché sous lequel ils ont tant souffert : *Non enim contra ipsos homines, sed contra regnum peccati.... petierunt, quo regnante tanta perpessi sunt* (*Ibid.*). Cette vengeance n'est ni cruelle, ni violente; au contraire, dit saint Augustin, elle est pleine de miséricorde et de justice : *Plena justitiæ et misericordiæ :* pleine de justice, parce qu'il n'est rien de plus juste que l'iniquité soit abattue; pleine de miséricorde, parce que c'est sauver l'homme que de détruire en lui le péché.

Priez (1) donc pour ceux qui vous persécutent, et demandez à Dieu une vengeance qui leur est si salutaire. Seigneur, vengez-moi de mon ennemi, vengez-moi du péché qui me persécute, de cette dureté de cœur qui s'oppose à la charité fraternelle : renversez ce superbe, mais que ce soit par la pénitence; rompez le cœur de cet endurci, mais que ce soit par la contrition; abaissez la tête de ce rebelle, mais que ce soit par l'humilité. O noble et glorieuse vengeance! plût à Dieu que nous fussions tous vengés de la sorte! Saul avait persécuté saint Etienne; il l'avait lapidé, dit saint Augustin, par les mains de tous ses bourreaux (*Serm.* CCCXV, *t.* V, *p.* 1266); le sang de ce martyr n'avait fait que l'exciter au carnage; il allait rugissant et frémissant contre l'innocent troupeau du Fils de Dieu. Vive Dieu, dit le Seigneur, je vengerai mes serviteurs, et une telle violence ne demeurera pas impunie. Il arrête Saul dans son voyage; il le met à ses pieds tremblant et confus. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que saint Etienne est bien vengé (2) de cet ennemi? Il est vengé comme il le voulait : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (*Act.*, VIII, 59) : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. C'est contre le péché qu'il veut se venger, et voilà le péché détruit et son règne renversé par terre. Saul, devenu Paul, ne songe plus qu'à achever cette vengeance; tous les jours il travaille à détruire en lui le péché et ses convoitises; c'est pour cela qu'il châtie son corps et le réduit dans la servitude, et il venge par ce moyen, c'est saint Augustin qui

(1) Des violences et des calomnies, et de toutes les injustes persécutions... vice plus entreprenant; remue toutes les passions : vertu ne sort point de ses règles et ne s'avance que par mesure.

(1) Pour demander vengeance : pour cela non-seulement changer, mais abattre l'ennemi par l'humilité, le briser par la contrition, le confondre par la pénitence.

(2) Non-seulement Dieu le venge, mais il fait que son ennemi devient son vengeur.

le dit, et saint Etienne et les chrétiens qu'il avait injustement persécutés : *Nonne tibi videtur in seipso Stephanum martyrem vindicare* (*S. Aug. de Serm. Dom. loco sup. cit.*)? Il les venge, et de quelle sorte? c'est qu'il combat, c'est qu'il affaiblit, c'est qu'il surmonte en lui-même ce péché régnant, cette tyrannie de ses convoitises qui l'avait porté à ses violences : *Nam hoc in se utique prosternebat, et debilitabat, et victum ordinabat, unde Stephanum cæterosque christianos fuerat persecutus* (*Ibid.*).

Chrétiens, prions persévéramment pour obtenir de Dieu cette vengeance qui sera le salut de nos ennemis. Si nous faisons bien cette prière, jamais nous ne pourrons vouloir du mal à ceux à qui nous désirons un si grand bien ; car le règne du péché ne pouvant être détruit en eux, que le règne de Dieu ne leur advienne, pouvons-nous avoir de l'inimitié, si nous demandons pour eux un tel bonheur? Quoi! leur envierons-nous les biens de la terre en leur souhaitant ceux du ciel? Si nous ne voulons pas être avec eux, nous leur souhaitons plus de bonheur qu'à nous-mêmes ; et si nous souhaitons d'en jouir en leur compagnie, pouvons-nous avoir de la haine contre ceux que nous désirons avoir éternellement pour amis? Vous ne pouvez donc pas prier pour eux sans les aimer sincèrement ; et cependant Dieu vous oblige à prier pour eux. On ne considère pas jusqu'où va cette obligation. Quand vous dites : Notre Père, délivrez-nous du mal ; vous demandez à Dieu qu'il détruise en nous ce règne du péché; vous ne parlez pas pour vous seul. Quoi! excluez-vous votre ennemi? voulez-vous qu'il soit damné? Loin de la douceur chrétienne une vengeance si enragée, et digne d'un démon et non pas d'un homme. Si vous l'y comprenez, le demandez-vous sincèrement? C'est devant Dieu que vous parlez ; donc en demandant que Dieu le délivre d'un si grand mal, pouvez-vous lui désirer aucun mal? Il n'y a que la charité qui prie ; si vous n'avez la charité, votre intention dément vos paroles, et quand la bouche les nomme le cœur les exclut.

Qu'il n'en soit pas ainsi, chrétiens, répandons devant notre Dieu des vœux sincères pour nos ennemis, et qu'il n'y ait personne en qui nous ne souhaitions que le règne du péché (1) se détruise; comprenons-y tous nos ennemis et tous les ennemis de l'Eglise. Si le péché n'eût régné en eux, ils ne se seraient pas séparés de notre unité. L'ambition, l'amour de soi-même et de ses propres opinions, c'est ce qui a causé ce schisme, c'est ce qui a fait naître cette division scandaleuse. Seigneur, vengez-nous de ces ennemis, et vengez votre Eglise à qui ils ont arraché tant de ses enfants. Dieu l'a déjà fait, chrétiens, ils se sont divisés, et il les divise; ils ont pris le glaive de division, et ils ont déchiré l'Eglise de Dieu : *Ipsi habent gladium divisionis* (*S. August.*, *Hom.* XLIII, *de Div.*). Mais parce que le Fils de Dieu a dit véritablement que celui qui frapperait par le glaive, mourrait par le glaive, voyez ceux qui se sont retranchés de l'unité en combien de morceaux ils sont partagés : *Sed quia verum dixerat Dominus, qui gladio percutit, gladio morietur* (*Matth.*, XXVI, 52), *videte illos, fratres mei, qui se ab unitate præciderunt, in quot frusta præcisi sunt.* Luthériens, calvinistes, anabaptistes, sociniens, arminiens et tant d'autres; autant d'opinions que de têtes en Angleterre. Dieu a vengé son Eglise; ils n'ont pas voulu l'unité, ils seront divisés même parmi eux. Seigneur, ce n'est pas là toute la vengeance : détruisez le règne du péché en eux; ramenez-les au règne de la charité : c'est ce que l'Eglise demande, c'est pourquoi elle gémit et elle soupire.

Vous voyez des fruits de ses prières en ces nouveaux enfants, qui sont venus chercher en son sein la vie qui ne se peut trouver dans une autre source. Mes frères, je les recommande à vos charités. Vous êtes las peut-être de les entendre si souvent recommander aux prédicateurs ; et nous pouvons vous avouer devant ces autels, que nous sommes las de le faire; non pas que nous nous lassions de demander du secours pour des misérables, car à quoi peuvent être mieux employées nos voix? Nous ne rougissons pas de quêter pour elles; nous ne nous lassons pas de parler pour elles, mais nous rougissons pour vous-mêmes de ce qu'il faut encore vous le demander, de ce qu'après qu'on a crié depuis tant d'années au secours pour ces pauvres filles qui sont venues à l'Eglise, et qui n'y peuvent trouver du pain, qui ont couru à nous et que notre lâcheté abandonne, on crie, et l'on crie vainement : tant de prédicateurs vous l'ont dit, et le zèle ne s'échauffe pas, etc.

PREMIER SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Leur existence, la dignité de leur nature et leurs forces. Principe de leur chute et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. (*Matt.*, IV, 1.)

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'il eût été permis à Satan de tenter aujourd'hui le Sauveur sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison et la sapience du Père, comme toutes ses paroles sont esprit et vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses ; tout y est intelligence, tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver.

(1) Soit anéanti

Selon cette maxime, je ne doute pas que comme on vous aura exposé aujourd'hui le sens profond de cet évangile, vous n'ayez bien compris les enseignements que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint-Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable, et contre la malice des démons demandons l'assistance de la sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles : *Ave, Maria.*

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Ecritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux, qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les Sages d'Egypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens même attribuaient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs, et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilége par des miracles pleins d'illusion, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui, de tous les philosophes, ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux; jusque-là qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser et pour nous les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient découvert trop manifestement la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés; il les voulait faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des platoniciens : or, ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique, mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pas pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres, qui étaient leurs esclaves, et dont ils étaient les divinités.

D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile, puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament? Partant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que nous nous sommes prescrit, j'irai avec l'assistance divine reconnaître cet ennemi qui s'avance si résolument contre nous, pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins. Je vous dirai en premier lieu avec les saints Pères de quelle nature sont ces esprits malfaisants, quelles sont leurs forces, quelles leurs machines. Après, je tâcherai de vous exposer les causes qui les ont mus à nous déclarer une guerre si cruelle et si sanglante. Et comme j'espère que Dieu me fera la grâce de traiter ces choses, non par des questions curieuses, mais par une doctrine solidement chrétienne, il ne sera pas malaisé d'en tirer une instruction importante, en faisant voir de quelle sorte nous devons résister à cette nation de démons conjurés à notre ruine.

PREMIER POINT.

Chaque créature a ses caractères propres avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immuable solidité, et l'eau sa liquidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant une lumière infinie, il ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence toutes

ces diverses perfections qui sont dispersées de çà et de là dans le monde : toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées, Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies; et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature ? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie? Et les anges ne sont-ils pas parmi toutes les créatures celles qui semblent toucher de plus près à la majesté divine? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures, pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paraît quelquefois de si subtil et si inventif dans les animaux n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice, de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu, et ainsi c'est le Créateur que je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas ! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu ? que nous autres, pauvres mortels, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu ; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes, et les mouvements si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille ennemis domestiques qui, étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine ; qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qu'il était leur souveraine béatitude, c'est, mes frères, ce qui est terrible ; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraie ; c'est par où je reconnais très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous Marcionites et les Manichéens encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étaient méchants par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement ; et de là ils concluaient que la malice était une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge ; mais qu'il n'est pas demeuré dans la vérité : *In veritate non stetit* (*Joan.*, VIII, 44). Que s'il n'y est pas demeuré, il y avait donc été établi ; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô Marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice ? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir (1) : et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étaient créatures, pour vous faire entendre très-évidemment qu'ils n'étaient pas impeccables ?

Dieu est tout, ainsi qu'il disait à Moïse : Je te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence (*Exod.*, XXXIII, 19) ; et puisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes ; elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu, de sorte que ce n'est pas merveille, si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous expli-

(1) Je sais bien que les théologiens, émus de cette difficulté, ont fait plusieurs subtiles discussions pour expliquer comment le péché s'est coulé dans la nature des Anges. Mais je chéris trop votre instruction pour vous entretenir de leurs arguments, qui vous seraient inutiles. Abaissons-nous seulement sous la grandeur de la Majesté divine, confessons hautement qu'étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul infaillible, et qu'il ne nous semble pas extraordinaire, si les Anges étant créatures, ils n'ont pas été impeccables.

que le grave Tertullien par une excellente comparaison. De même qu'une peinture, bien qu'elle représente tous les linéaments de l'original, ne saurait exprimer sa vigueur, étant destituée de vie et de mouvement ; ainsi, dit ce grand personnage, les natures spirituelles et raisonnables expriment en quelque sorte la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles sont ses images ; mais elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pouvoir pécher : *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret non habens motum ; ita et anima, imago spiritus, solam vim ejus exprimere non valuit, id est, non delinquendi felicitatem* (*Lib.* II. *adv. Marcion. n.* 9, *p.* 460). De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés ; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances ; ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu ; et, quittant cette première bonté qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur, que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres ; si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère, que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà, voilà, mes frères, les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étaient bons dans leur origine, autant redoutables et dangereux, comme ils étaient puissants et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connaissances leur sont demeurées. Et en voici la solide raison que la théologie nous apprend.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur ; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit ? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes : et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connaissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servait d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice : ce qui leur arrive, fidèles, selon cette juste, mais terrible maxime, que chacun est puni par les choses par lesquelles il a péché : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (*Sap.*, XI, 17). O anges inconsidérés, vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendus orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées ; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel : vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-même. Comment cela arrivera-t-il, chrétiens ? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'Apôtre nous crie dans l'Epître aux Ephésiens : Revêtez-vous, mes frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons point à combattre contre la chair ni le sang (*Ephes.*, VI, 11, 12), ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles : ne voyez-vous pas, chrétiens, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appellons la matière ? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur ; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous sont des esprits purs et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. Ce sont en effet, les princes du monde, dit le saint Apôtre ; ce sont des malices spirituelles : *Spiritualia nequitiæ :* où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées ; mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnaissons, chrétiens, que ni les sciences ni le grand esprit, ni les autres dons de nature ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables, ses capitaux ennemis, et (1) par cela même les rend non-seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables : de sorte que, nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissants que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à l'heure (2). O importante réflexion par laquelle il me serait aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter

(1) Même qu'il en tire leur châtiment.
(2) Et sur cette importante réflexion, je vous exhorterai de toute l'affection de mon cœur à profiter, etc.

de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la brièveté que je vous ai promise ne m'obligeait à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

SECOND POINT.

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job (*Cap.* XLI, 25), que c'est lui qui domine sur tous les enfants d'orgueil : *Ipse est rex super universos filios superbiæ.* Or, le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut (*Is.* XIV, 13. 4). Mais Dieu qui résiste aux superbes (*Jacob.*, IV, 6), voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère ; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures ; mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie : et voyant que Dieu, par sa providence, avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivait si heureusement dans son innocence : il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et, à notre malheur, chrétiens, il réussit, comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Evangile, l'homme étant dompté par le diable, il devint incontinent son esclave : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (II *Petr.*, II, 19) : et le monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il ? « Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien (*De Idolol.*, *n.* 4, *p.* 105, 106), il apprend aux hommes à en corrompre l'usage, et les astres, et les éléments, et les plantes et les animaux ; il tourne tout en idolâtrie », il abolit la connaissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place (*De Spect.*, *n.* 2, *p.* 90), suivant ce que dit le prophète : Les dieux des nations, ce sont les démons (*Ps.* XCV, 5). C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle : Le prince du monde (*Joan.*, XIV, 30), et l'Apôtre : Le gouverneur des ténèbres (*Ephes.*, VI, 12), et ailleurs avec plus d'énergie : Le dieu de ce siècle (II *Cor.*, IV, 4) : *Deus hujus sæculi.*

J'apprends aussi de Tertullien que non-seulement les démons se faisaient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, les démons sont les magistrats du siècle : *Dæmones sunt magistratus sæculi* (*De Idol.*, *n.* 18, *p.* 106). Et à quelle insolence, mes frères, ne s'est pas porté ce rival de Dieu? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie ; mais comme un sujet rebelle, qui par mépris ou par insolence affecte la même pompe que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans* (*Tert. ad uxor.*, *n.* 8, *p.* 186). Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées, et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales ? n'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu. Pour quelle raison, fidèles ? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère ses enfants par l'eau du baptême; et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions ; il promettait aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien (*Tert.*, *de Bapt.*, *n.* 5, *p.* 267), et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'Esprit de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux ; et le diable, dit Tertullien, se plaît à se reposer dans les eaux : *Immundi spiritus aquis incubant* (*Ibid.*), dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Eglise de l'antiquité étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui d'exorciser les eaux baptismales. Dieu, par son immensité, remplit le ciel et la terre. Le diable, par ses anges impurs, occupe autant qu'il peut toutes les créatures (*Tertull. de Spect.*, *n.* 8, *p.* 93). Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est à la vérité un sujet d'une douleur enragée, de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute-puissante de Dieu ; mais il ne désiste pas pour cela de sa fureur obstinée. Au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes,

toute l'impétuosité de sa rage; comme on voit un ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan; il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes qui sont ses enfants; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il (1) n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait, de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, sont très-arrêtés dans leur entreprise; car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues, qui nous font changer très-souvent tout l'ordre de nos desseins; les anges au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances (*S. Thom. I part.*, *Quæst.* LVIII, *art.* 3), et partant leur résolution est fixe et déterminée; mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant et audacieux, fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Ecritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs pour tâcher de nous dévorer. Lorsque, par la grâce de Dieu, nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente de la bouche même de Notre-Seigneur? *L'esprit immonde sortant de l'homme, va chercher du repos*, dit le Fils de Dieu dans son Evangile, *et n'en trouve pas* (*Luc.* XI, 24). C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle, comme ils sont patients et persévérants dans leurs convoitises brutales. Or, ce vieux adultère, dit saint Augustin, n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques (*In Psalm.* XXXIX, *t.* IV, *p.* 326); ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres (2). Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels, remarquez ce raisonnement, chrétiens, il ne cesse néanmoins, par une vaine opiniâtreté, de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence, s'il se raidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles, que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse? Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de vous défier toujours de cet ennemi; quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation : *Tunc plurimum accenditur, cum extinguitur*, dit Tertullien (*De Pœnit.*, *n.* 7, *p.* 145). Quand on l'éteint, c'est alors qu'il s'allume. Il veut dire que ce superbe, cet audacieux, ne croira jamais que vous soyez capables de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être, fidèles, que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire; elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement (*Ibid.*). Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue; que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges; que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges, ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est, mes frères, ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées; et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens, (1) inspire son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes, et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime

(1) Ne peut y avoir.

(2) Et c'est pour cette raison que ses poursuites sont opiniâtres.

(1) Insinue.

et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio* (*Tert.*, *Apol.*, *n.* 22, *p.* 23).

Voulez-vous pour une plus ample confirmation que je vous fasse voir en raccourci dans notre Évangile tout ce que je viens de vous dire? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple : il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admirerait sa puissance! et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous, si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil (1) pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage : *Recessit ab illo usque ad tempus;* remarque le texte sacré (*Luc.*, IV, 19). Il le laisse, dit-il, pour un temps : non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante : *usque ad tempus*. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister ; faibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, fidèles, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus, et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire Romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée, devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable ; il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante : après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes frères, quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise dont il soutenait l'innocence! Quoi donc! cet esprit trompeur et ce père de mensonge n'ose mentir à un chrétien! devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence ; et les chrétiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si faible et si impuissant? C'est la même foi que nous professons, c'est le même Jésus que nous adorons, c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche : et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au déréglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculière et toute païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Écritures tantôt fort et tantôt faible. *C'est un lion rugissant*, dit saint Pierre (I *Petr.*, V, 8): y a-t-il rien de plus terrible? *Mais*, dit saint Jacques, *résistez-lui et il s'enfuira* (*Jac.*, IV, 7) Se peut-il une plus grande faiblesse? En effet, il n'est fort, chrétiens, que par notre lâche condescendance; et si au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avions soin de les fortifier par les armes que Jésus, notre Maître, nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'aurait qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes, le jeûne, mes frères, le jeûne célébré selon l'intention de l'Eglise, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus, notre capitaine, a daigné nous faire paraître sa victoire la plus glorieuse, pour nous apprendre par son exemple que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire ce que je vous disais tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce : ils ne sauraient considérer sans un déplaisir extrême que dans des membres mortels nous puissions par la miséricorde divine approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce

(1) Dangereux.

qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes, au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Eglise de Dieu voulant purifier nos âmes de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme; et autant que nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes frères, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Eglise a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que, s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit?

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes frères, nous donne de meilleurs sentiments. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissements mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfants; quand il leur paraît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi, considérons, chrétiens, cette bête farouche qui nous menace; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et, soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

DEUXIÈME SERMON.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre (1).

—Ductus est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a Diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le Diable. (*Matt.* IV, 1.)

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges maintenant ennemis, autrefois enfants et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes, pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avait créés; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division (2) au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux. et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, (3) que nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas que de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisants, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut, en nous apprenant à craindre Dieu, par l'exemple de leur ruine, et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en-haut dans une entreprise si salutaire. Oui, mes frères, le Saint-Esprit descendra sur nous, Marie nous assistera par ses prières; et s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours : *Ave*.

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés; et vigilants, et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif et qui tient l'esprit le plus occupé, de là vient qu'il nous enseigne dans son Ecriture, que *notre vie est une milice* (*Job*, VII, 1), et que comme nous sommes toujours dans le com-

(1) Ce sermon est, quant au fond, le même que le précédent : nous eussions bien désiré pouvoir ne faire des deux qu'un seul sermon, en ajoutant au premier ce que le second renferme de plus. Mais, après y avoir travaillé assez longtemps, la difficulté du succès et la crainte de gâter les deux pièces, nous ont déterminés à les donner chacune séparément, telles que l'auteur les a produites. Quoiqu'elles se ressemblent en bien des choses, elles ont cependant des caractères propres. Les tours y sont souvent très-différents, l'un développe ce que l'autre n'a fait quelquefois qu'ébaucher, et contient des morceaux considérables, qui ne se trouvent pas dans le précédent. D'ailleurs on aime à voir comment un écrivain du génie de Bossuet sait retoucher sa matière et diversifier ses idées.

(2) Une noire envie dans le cœur.

(3) Qu'au milieu de tant de faiblesses qui nous environnent, notre condition leur fait envie.

bat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes : *Sobrii estote et vigilate* (I *Petr.*, V, 8) : Soyez sobres, et veillez. L'Évangile de ce jour nous fait bien connaître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable ; c'est-à-dire notre capitaine qui descend au champ de bataille pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles : *Ductus est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo* (*Matth.*, IV, 1).

Ne croyez pas, mes frères, que nous devions être spectateurs oisifs de ce combat admirable ; nous sommes engagés bien avant dans cette querelle ; et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre ; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnaître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer dans l'Évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, messieurs, contre le Fils de Dieu même, ils tentent de le mettre à leurs pieds (1) : peut-on voir une (2) audace plus emportée ? Ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : est-ce par une force terrible ? S'ils sont forts et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous, les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : *Dic ut lapides isti panes fiant* (*Matth.*, IV, 3) : Dites que ces pierres deviennent des pains ; et ils tâchent de le porter à la vaine gloire après une action d'une patience héroïque : n'était-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée.

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même Évangile qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre, puisque nous voyons clairement, et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà, mes frères, en peu de mots, ce que nous apprend l'Évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance ; si vous observez de plus près leur marche, vous reconnaîtrez aisément leurs ruses et leurs détours, et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits ; et qu'étant encore tremblants et effrayés de leur déroute, il est très-facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà en peu de mots le partage de ce discours. Commençons par leur force et par leur puissance.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre, messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours serait infini, si j'allais rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot qui sera très-utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et en effet, mes frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable ; mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, que Dieu avait créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse, qu'elles pouvaient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul ; c'est ce qui est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne. *Quomodo cecidisti de cœlo*, *Lucifer* (*Is.*, XIV, 12) ? O Lucifer ! astre brillant qui luisais dans le ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudainement ? quelle est la cause de ta chute ? qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvait y avoir ni erreur parmi tant de connaissances, ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière ? Cependant, mes frères, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait ? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnaissons seulement qu'en vérité, être créature, c'est bien peu de chose.

Les fous marcionites et les manichéens, encore plus insensés, estimaient que la méchanceté des démons était leur condition naturelle ; car de même (1) qu'il y a un souve-

(1) Il semble qu'il soit grossier : « Jette-toi de haut à bas, adore-moi, je te donnerai tous les royaumes : » transporté extraordinairement, [il était] vraisemblable qu'il serait soutenu de même : que celui qui pouvait en un moment mettre toutes les monarchies devant les yeux, pouvait aussi les donner. Puissance sur le corps en l'émouvant, sur l'imagination et l'esprit, combien plus les humeurs.

(2) Plus grande insolence.

(1) Qu'y ayant plusieurs biens dans le monde, il faut qu'il y ait un souverain bien.

rain bien duquel tous les biens découlent dans cet univers; ainsi, parce qu'il s'y rencontre diverses sortes de maux, ils inféraient de là qu'il y avait un principe commun de tout mal, un souverain mal, pour ainsi parler, un Dieu méchant, dont tout le plaisir est de nuire, ruminant toujours en soi-même quelque dessein tragique et funeste, et ils voulaient que les diables fussent ses créatures et ses satellites; de sorte, disaient-ils, qu'ils sont méchants par nature. Certes, je m'étonnerais qu'une doctrine si monstrueuse ait pu avoir quelque vogue parmi des gens qui se disaient chrétiens, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs où l'esprit humain ne se précipite, lorsqu'enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine était ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens Pères leur ont opposées, et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin (*lib.* XIV *de Civ. Dei*, *cap.* XIII, *t.* VII, *p.* 365), et après lui le grand saint Thomas, son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchaient les causes efficientes du mal; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvait avoir de vraies causes; que tous les êtres venaient du premier et souverain Etre, qui, étant très-bon par essence, communiquait aussi une impression de bonté à tout ce qui sortait de ses mains; d'où il résultait manifestement qu'il ne pouvait y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle; et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutaient que le mal, n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvait agir ni travailler que sur un bon fonds; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues, et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises, que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivait de là que ces principes étaient très-bons. Ainsi, disaient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquements des créatures prouvent qu'il y a de mauvais principes; qu'au contraire, il serait impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étaient excellents. Par exemple, il ne pourrait y avoir de déréglement, s'il n'y avait une règle première et invariable; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avait une souveraine bonté, de laquelle les méchants se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que Notre-Seigneur, en parlant du diable en saint Jean, n'avait pas dit qu'il était né dans le mensonge, mais qu'il n'était pas demeuré dans la vérité : *In veritate non stetit* (*Joan.*, VIII, 44). Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laissant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si longtemps dans l'oubli, recherchons de plus haut, et par les véritables principes l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît, chrétiens.

Non, je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étaient des créatures : la raison, saint Augustin nous l'a enseignée. La créature est faite de la main de Dieu; (1) donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même; mais la créature est tirée du néant : c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse et obscure origine, ni si, étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau, en la séparant de la source de son être. Ainsi, messieurs, c'est assez de voir que les anges étaient créatures, pour conclure qu'ils n'étaient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu. Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout; et encore que nous voyions, dit Tertullien, qu'une image (2) bien faite représente tous les traits de l'original, elle ne peut exprimer sa vigueur, étant destituée de mouvement; ainsi quelque ressemblance que nous voyions des perfections infinies de Dieu dans les anges et les natures spirituelles, elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pécher pas (*Lib. de Ver. Relig.*, *c.* XVIII, XIX, *t.* I, *p.* 759, 760. *Lib. cont. Epist. Manich.*, *c.* XXV, *t.* VIII, *p.* 167. *Lib. cont. Secundin. Manich.*, *c.* X, XI, XIX, *t.* VIII, *pag.* 532 *et seq.*). *Imago cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret, non habens motum; ita et anima, imago Spiritus, solam vim ejus exprimere non valuit, id est non peccandi felicitatem* (*Lib.* II *cont. Marcion.*, *n.* 9, *pag.* 460).

Tirés du néant, et c'est assez dire. De là, messieurs, il est arrivé que les (3) premiers des anges se sont endormis en eux-mêmes, dans la complaisance de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste, et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leur puissance; ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu, et ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est ensuivi un changement si épouvantable? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes frères, et soyons saisis de frayeur, en voyant ce tragique exemple, et de la faiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas! on a beau

(1) Par conséquent elle est.
(2) Excellente peinture.
(3) Anges rebelles.

nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses; nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables, et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie? est-ce enchantement? est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte? Pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles, défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfants ils sont devenus ennemis irréconciliables; et étant ministres immortels des volontés (1) divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance! quel changement! C'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas! N'est-ce pas être bien aveugles? Mais revenons à notre sujet, et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [paroles] : Revêtez-vous, dit-il, des armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à combattre la chair, ni le sang, ni aucune force visible : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus* (*Ephes.*, VI, 12); mais contre des principautés et des puissances, et des malices spirituelles; *Spiritualia nequitiæ.* Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle? c'est à cause que, dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire, ces ennemis invisibles qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit; c'est-à-dire, tout y est force, tout y est vigueur : ils sont de la nature de ceux dont il est écrit : *Qu'ils portent le monde* (*Job*, IX, 13). Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et, qu'étant tombés de si haut, ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia sua superbia sibi placuerunt, Dei justitia sibi donarentur* (*De Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XV, *t.* VII, *p.* 3-6). De cette sorte les anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connaissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servait d'ornement, cela même leur tournera en supplice, par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert, comme il lui plaît, de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Ecriture les appelle forts. *Les forts*, dit David, *se sont jetés sur moi* (*Ps.* LVIII, 4) : *Irruerunt in me fortes;* par où saint Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan : Le fort armé : *Fortis armatus* (*Luc.*, XI, 21). Non-seulement il a sa force, (1) c'est-à-dire sa nature et ses facultés; mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances : *Fortis armatus.* Ailleurs il le nomme : Le prince du monde : *Princeps hujus mundi* (*Joan.*, XII, 31); et saint Paul Gouverneur du monde : *Rectores mundi* (*Eph.*, VI, 12). Et nous apprenons de Tertullien, que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, les vrais magistrats et les princes naturels du siècle : *Dæmones magistratus sunt sæculi* (*De Idolol.*, *n.* 18, *p.* 11.). Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle; mais pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il en est le dieu : *Deus hujus sæculi* (II *Cor.*, IV, 4). En effet, il fait le dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son maître; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien (*De Idolol.*, *n.* 4, *pag.* 105, 106), et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur : enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans* (*Tertul. ad uxor.*, *n.* 8, *p.* 186).

Telle est la puissance de notre ennemi; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien saint Thomas, sont très-arrêtés dans leurs

(1) Immuables de Dieu.

(1) Qui est.

entreprises; car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes; les anges au contraire, dit saint Thomas (*P.* I. *Quæst.* LVIII. *art.* III), embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit toute appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. C'est un ennemi qui ne dort jamais, jamais il ne laisse sa malice oisive : *Pervicacissimus hostis ille numquam malitiæ suæ otium facit* (*Tert. de Pœnit. n.* 7, *p.* 145) : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation: *Tunc plurimum accenditur dum exstinguitur* (*Ibid.*) : Quand son feu semble tout à fait éteint, c'est alors qu'il se rallume avec plus de force. Ce superbe ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu ; s'il se raidit contre lui avec une telle opiniâtreté, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles, que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse?

Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de ne vous relâcher jamais et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre Evangile? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. Il le laisse, dit l'Ecriture, jusqu'à un autre temps : *Recessit ab illo usque ad tempus* (*Luc.*, IV, 13); surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre ; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses anges, qui pourrait assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous moments la vie chrétienne? Et nous nous endormons! Je ne m'étonne pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses piéges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet saint Thomas remarque que le superbe entreprend hautement les choses; et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contrefaire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il serait donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, lui qui est le prince de tous les superbes, comme l'appelle l'Ecriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiæ* (*Job*, XLI, 25), si cette même Ecriture ne nous apprenait que c'est un superbe envieux : *Invidia diaboli* (*Sap.*, II, 24), et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongeant éternellement le cœur de Satan et de ses malheureux complices, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il serait long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait, messieurs, que cet insolent qui avait osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, plein de rage et de désespoir? *Habens iram magnam* (*Apoc.*, XII, 12). Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même ; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant, des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvaient, tout le monde dans leur crime. De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ezéchiel sous le nom de Pharaon roi d'Egypte? Spectacle épouvantable! tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. *Là gît Assur*, dit le Prophète, *avec toute sa multitude : là est tombé Elam et tout le peuple qui le suivait : là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés multitude immense, nombre innombrable :* Ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage : et qui se console de ses pertes, et de toute sa multitude tuée par le glaive ; Pharaon et toute son armée, Satan et tous ses complices : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio; Pharao, et omnis exercitus ejus* (*Ezech.*, XXXII, 31).

Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls : çà, çà, voici des compagnons. O justice divine! tu as voulu des supplices, en voilà; soûle ta vengeance; voilà assez de

sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avait voulu égaler à nous: les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité nous plaît : plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire. Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent : il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. Ah! quelle rage pour ces superbes! mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! ah! que nous allons faire de siéges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges! Puis se tournant aux saints anges: Eh bien! vous en avez de votre côté ? est-ce que nous sommes seuls? vous semblons-nous mal accompagnés, au milieu de tant de peuples et de nations ? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes frères, d'entendre parler si longtemps ces blasphémateurs ? Voyez leur rage, voyez leur envie, et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, c'est tout leur ouvrage : *Operatio eorum est hominis eversio* (*Tert.*, *Apol.*, *n.* 22, *p.* 23). Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu! sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme qui est son image; ils mettent en pièces cette image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est, mes frères, cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens; il inspire son venin dans le cœur; ou pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent; c'est ainsi que l'Écriture l'appelle (*Apoc.*, XII, 9).

Et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Abscondat se itaque serpens, totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus torqueat* (*Advers. Valent.*, *n.* 3, *p.* 290) : Il se cache autant qu'il peut; il resserre en lui-même par mille détours sa prudence malicieuse; c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de paraître : quand il montre la tête, il cache la queue, il ne se remue jamais tout entier, mais il se développe par plis tortueux, bête ennemie du jour et de la clarté : *Alte habitet, in cæca detrudatur, per anfractus seriem suam evolvat, tortuose procedat nec semel totus, lucifuga bestia* (*Ibid.*).

C'est Satan, c'est Satan, messieurs, qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier : il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste; il rampe quand il est loin, et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, mes chers frères, crie le grand apôtre saint Paul, prenez garde que vous ne soyez trompés par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées : *Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus* (II *Cor.*, II, 11). Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées; nous savons que sa malice est ingénieuse; que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés, et par des machines imprévues. Ah! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour? il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité; il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostome : Il use de beaucoup d'adresse, d'une longue persévérance, d'une grande condescendance pour perdre les hommes, et il les attaque d'abord par les plus petites choses : *Multa utitur versutia, perseverantia, attemperatione ad hominum perniciem, et a minimis statim congreditur* (*Hom.* LXXXVII, *in Matt.*, *tom.* VII, *p.* 814). Il use, dit-il, avec nous d'une grande condescendance : que veut dire cette parole? Dieu se rabaisse, Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : Car, que désire ce vieil adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes (*S. August. in Psalm.* XXXIX, *t.* IV, *p.* 326), et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. Ah! ce ne sera, dit-il, qu'un regard; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. Il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère; n'importe. Eh bien! je la possède, est-ce pas assez? Il faut la posséder sans trouble : elle a un mari, qu'il meure. Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime, employons la fraude et la perfidie. David, David, le malheureux David; et qui ne sait pas son histoire? Judas : [inspirons-lui] le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible; allons par degrés : qu'il le vole premièrement; après qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice; il y a

donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir. Mes chers frères, éveillez-vous, et ne vous laissez pas séduire à Satan : car vous êtes bien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées : *Non enim ignoramus cogitationes ejus* (II *Cor.*, II, 11). C'est pourquoi il vous est aisé de le vaincre : c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette partie ce que j'ai établi dans les deux autres. Car, après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut maintenant vous dire au contraire qu'il est faible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses, si ce n'est en vous disant, chrétiens, qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très-faible et impuissant pour les courageux ? En effet nous voyons dans les saintes lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt faible, tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous : c'est un serpent qui rampe par terre; et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. Il tourne autour de vous pour vous dévorer; voilà qui est terrible : *Circuit quærens quem devoret* (I *Pet.*, V, 8) : Mais résistez-lui seulement, et il se mettra en fuite : *Resistite Diabolo, et fugiet a vobis* (*Jac.*, IV, 7). Écoutez comme il parle à notre Sauveur; c'est une remarque de saint Basile de Séleucie (*S. Basil. Seleuc. Orat.* XXIII) : *Quid mihi et tibi est, Jesu Fili Dei altissimi* (*Luc.* VIII, 28)? Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, Fils de Dieu? Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître ; mais il ne soutiendra pas longtemps sa fierté. Et je te prie, dit-il, ne me tourmente pas : *Obsecro te, ne me torqueas. Venisti ante tempus torquere nos* (*Matt.*, VIII, 29) ? Voyez comme il tremble sous les coups de fouet. Que si j'avais assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paraître terrible, il me serait aisé de vous y montrer des marques visibles de faiblesse.

Il est vrai qu'il a ses forces entières; mais celui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin; mais saint Augustin nous apprend que (1) ce commandement lui tient lieu de peine : *Pœna enim ejus est, ut in potestate habeat eos, qui Dei præcepta contemnunt* (*Lib.* II, *de Gen. cont. Manich.*, *cap.* XVII, *tom.* I, *pag.* 675). Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu, ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte, puisqu'avec cette intelligence qui le rend superbe et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie; et tout impuissants que nous sommes, il désespère de nous pouvoir vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise : de laquelle certes, messieurs, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que de l'éviter, pourvu que nous marchions en plein jour comme des enfants de lumière ? *Ut filii lucis ambulate* (*Ephes.*, V, 8).

Que si vous voulez savoir sa faiblesse, non plus, messieurs, par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique : voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux Gentils que toutes leurs divinités sont des (1) esprits malfaisants; et, pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. *Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris, quem Dæmone agi constet* (*Apol.*, *n.* 23, *pag.* 24) : O juges ! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole : qu'on me produise devant vos tribunaux; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde; qu'on y produise un homme qui soit notoirement possédé du Démon; je dis notoirement possédé, et que la chose soit très-constante : *Quem Dæmone agi constet*. alors qu'on fasse venir quelque fidèle; je ne demande pas qu'on fasse un grand choix; que l'on prenne le premier venu, pourvu seulement qu'il soit chrétien : *Jussus a quolibet christiano :* si en présence de ce chrétien, il n'est contraint non-seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est, et d'avouer sa tromperie, n'osant mentir à un chrétien : *Christiano mentiri non audentes :* messieurs, remarquez ces paroles : Là même, là même sans plus différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire : *Ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite.*

O joie! ô ravissement des fidèles d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église dont il soutenait l'innocence! Quoi donc! cet Esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien! *Christiano mentiri non audentes.* Devant un chrétien ce front de fer s'amollit : forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne se rirait donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de faiblesse sous une apparence si fière ? Non, non, mes frères, ne le craignons pas : Jésus, notre capitaine, l'a mis en déroute; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre; ce sont nos vices et nos passions plus

(1) Cet empire

(1) Démons.

dangereuses que les démons mêmes. Bel exemple de l'Écriture : Saül possédé du malin esprit; David le chassait au son de sa lyre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de Dieu, qu'il faisait perpétuellement résonner dessus (I *Reg.*, XVI, 23; XIX, 10). Chose étrange, messieurs! pendant que le démon se retirait, Saül devenait plus furieux : il tâche de percer David de sa lance; tant il est véritable qu'il y a une chose en nous qui est pire que le démon même qui nous tente de plus près, et qui nous jette dans un combat plus dangereux ! chrétiens, *c'est la convoitise qui nous tente*, dit saint Jacques, *et qui nous attire* (*Jacob.*, I, 14). Ah! modérons-la par le jeûne, châtions-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

O jeûne! tu es la terreur des démons, tu es la nourriture de l'âme ; tu lui donnes le goût des plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions! O jeûne! médecine salutaire contre le déréglement de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire! Loin de nous, mes frères, de tels sentiments! jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours; retirons-nous des conversations et des divertissements mondains; modérons nos ris et nos jeux; faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Evangile, qui retentit de toutes parts dans les chaires; c'est le son de cet Evangile qui fait trembler les démons. Sanctifions le jeûne par l'oraison; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles (1).

Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes frères, une grande joie que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devait point être accueillie par une joie dissolue; il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'Esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage (2)? Que notre grande reine ait travaillé à la paix de toute sa force, quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas; car que lui pouvait inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie? Nous savons, nous savons, il y a longtemps, qu'elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère; elle a toujours pensé des pensées de paix (*Jerem.*, XXIX, 11).

Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer, de voir notre jeune monarque, toujours auguste, s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage, pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes, et se plaire davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment. Qui ne bénirait ce grand roi?

Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse?... Parlons, parlons, et ne craignons pas. Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges; mais se taire en cette rencontre, ce ne serait pas être retenu, mais en quelque sorte envieux de la félicité publique.... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuples, qu'on se réjouisse; et s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on célèbre hautement ce sage ministre qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'Etat, et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire (1); à Dieu ne plaise ! Je suis Français et chrétien. Je sens, je sens le bonheur public, et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Eglise que de l'Etat. C'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste.

C'est nous, c'est nous, mes frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc, le grand prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est aux sacrificateurs du Très-Haut à sonner de la trompette devant le peuple et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon* (III *Reg.*, I, 39)! Vive le roi! vive le roi! vive Salomon le Pacifique! Qu'il vive, Seigneur, ce grand monarque; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait (2) aimer la gloire de la paix plutôt que celle des conquêtes, qu'il jouisse longtemps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée ; qu'il ne voie jamais son Etat troublé, ni sa maison divisée ; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité (3) de ses peuples soit inviolable, inébranlable; et enfin, pour retenir longtemps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui, avec le Père et

(1) « Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et au lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, nous irons remplir dans le ciel les places que leur désertion a laissées vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. »

Ces paroles étaient destinées dans la première intention de l'auteur, pour conclure son discours; mais il leur a dans la suite substitué le morceau qui en tient la place, pour parler de la paix des Pyrénées, qui fut conclue le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne, par le cardinal Mazarin et dom Louis de Haro, plénipotentiaires de ces deux puissances. Cette paix eut pour une des principales conditions le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse.

(2) C'est un coup de la main de Dieu.

(1) Je ne demande pas qu'on le rapporte.

(2) Préférer le titre de pacifique à celui de victorieux et de conquérant.

(3) L'obéissance.

le Saint-Esprit, vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

TROISIÈME SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

(Prêché devant le roi.)

Vérité évangélique; ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard; ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité; attention qui lui est due, dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (*Matth.*, IV, 4.)

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés, ses vérités blasphémées, les droits de son empire violés; et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies; la pluie arrose leurs champs; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds; il voit tout, et il dissimule; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se (1) reconnaître. Mais, comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger; mais il parle pour nous avertir, et cette parole d'avertissement, qui retentit en ce temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Evangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine; c'est elle qui nous est présentée (2) dans notre Evangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo pane vivit homo; sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu, que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit-Saint? Descendez donc, ô divin Esprit, et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge, donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre Fils bien-aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'Ange. *Ave.*

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques qui relèvent de sa puissance l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné dans son Evangile que les voies douces et amiables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué; car, ayant, comme dit l'Apôtre, établi un jour dans lequel il doit juger le monde en équité, il dénonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils fassent une sérieuse pénitence : *Nunc annuntiat omnibus hominibus, ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate* (*Act.*, XVII, 30, 31); c'est-à-dire qu'avant de monter sur son tribunal pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car, encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs des plus importants de la piété chrétienne que de donner audience aux discours sacrés, ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer avant que de s'élever contre nous pour nous (1) confondre.

Paraissez donc, ô vérité sainte! Faites la censure publique des mauvaises mœurs; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas, vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous, vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles, trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connaissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connaissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence; quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention; quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Evangile; parce que s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond

(1) Convertir.
(2) Montrée.

(1) Convaincre.

du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un, qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge. Aussi le Saint-Esprit nous la fait paraître dans son Ecriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres, au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paraît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de (1) son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose, en ami sincère, ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Evangile font paraître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités; en qualité de commandement, (2) en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors cette même vérité, prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner. La parole que j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier jour : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die* (*Joan.*, XII, 48); c'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera, la loi elle-même sera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques. Nous savons, dit le saint Apôtre, que nous devons tous comparaître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II *Cor.*, V, 10). Mais sachant cela, poursuit-il, nous venons persuader aux hommes la crainte de Dieu : *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus* (*Ibid.*, 11). Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée (1), par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise, c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais son peuple, oui son peuple même est mené captif, pour n'avoir pas la science : *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam* (*Isa.*, V, 13). Mais parce qu'on pourrait se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connaître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que l'enfer est obligé de se dilater et d'ouvrir sa bouche démesurément pour l'engloutir, la recevoir : *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino* (*Ibid.*, 14). Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui (2) périssent ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples, qui n'ont pas les moyens d'apprendre, il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui (3) négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières et qui tombent, par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule dans les abîmes éternels : *Et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* (*Ibid.*).

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes, mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole, et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent, de propos délibéré, des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire, mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur; car il faut entendre,

(1) Sa gloire.
(2) Qui dit ce qui est nécessaire.

(1) Confrontée.
(2) Composent cette multitude.
(3) Se savent seuls intimés.

messieurs, qu'elle nous (1) gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots comme un torrent, et nous emporte tout à coup ; quelquefois elle tombe peu à peu et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion, quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser ; il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense ; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent ; nos ennemis, par leurs menaces, et nos amis, par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans (2) les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. (3) Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entrecommuniquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle ; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu (4), comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde ; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : Tout, vous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes, corrompus : *Ipsumque aerem.... scelestis vocibus constupratum* (*de Spect.*, *n.* 27. *p.* 101).

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle : Sauvez-nous, disait le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les vérités ont été diminuées par la malice des enfants des hommes : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Ps.* XI, 1). Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres ; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les (1) méconnaissent ; il se plaint des enfants de Dieu, qui, ne les pouvant tout à fait éteindre à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions : car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécution et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous? Jésus-Christ est-il divisé? *Divisus est Christus* (I *Cor.*, I, 13)? Que vous a-t-il fait ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse? Le même Dieu qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance? Jésus-Christ est tout sagesse, dit Tertullien, tout lumière, tout vérité ; pourquoi le partagez-vous par votre mensonge? » comme si son saint Evangile n'était qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avait laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit* (*Tertul.*, *de Carn. Christ.*, *n.* 5, *p.* 362).

(2) D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées ; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle ; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté, parce que faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur, qu'à peine les voyons-nous? ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est (3) troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Puisque (4) les maximes de l'Evangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés : Dieu, par sa justice suprême, a dû pourvoir

(1) Ce qui nous trompe, messieurs, et ceci mérite que nous y pensions, c'est que les fidèles s'imaginent être sans erreur, quand ils ne s'opposent pas directement aux vérités chrétiennes, ou qu'ils ne donnent pas audience à ceux qui, de propos délibéré, établissent des opinions dangereuses. Mais il importe de tout le repos de (nos consciences) que nous apprenions aujourd'hui de saint Augustin que l'erreur.

(2) Le siècle.

(3) Que dirai-je maintenant de ceux qui nous engagent dans l'estime des biens périssables, par l'ostentation de leurs délices et par la vanité qu'ils en tirent?

(4) Insensiblement.

(1) Les méprisent et les méconnaissent.

(2) Mais quand même nous connaîtrions sans réserve toutes les vérités chrétiennes, n'est-il pas vrai toutefois qu'elles sont étrangement ravalées et diminuées dans nos esprits, puisqu'au lieu qu'elles devraient paraître à nos yeux si grandes, si augustes, si majestueuses, que rien ne puisse entrer en comparaison avec elles, à peine les voyons-nous?

(3) Obscurcie.

(4) Vérités du christianisme.

à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels, afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs; venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes (1) antichrétiennes; car, comme dit saint Jean Chrysostome (*de Mutation. Nomin.*, *Hom.* I, *tom.* III, *p.* 107, 108, 109), Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole; quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? Quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? Quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, messieurs, ni qu'elle paraisse au dehors, ni qu'elle ait besoin pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs, mais elle y est souvent oublié durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise! combien étrange! combien terrible! lorsque ces saintes vérités auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, et qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble, et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa (2) répugnance avec l'autre, ils reconnaîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice.

« Sachant cela », chrétiens, je reviens encore à l'Apôtre; étant persuadés de ces choses, « Nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu » : *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus* (II *Cor.*, V, 11). Nous venons les exhorter de sa part, qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Evangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée, par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier, tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus (1) présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellemment saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier : » *Ergo animus ad habendum seipsum angustus est* (*Confess. lib.* X, *c.* XIII, *t.* I, *p.* 176). Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étaient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savait si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire? (2) Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince! c'est à vous qu'on parle (II *Reg.*, XII, 7); parce qu'enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissait la vérité dans l'oubli. Alors savait-il ce qu'il savait? entendait-il ce qu'il entendait? chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avaient quitté dans cet état malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (*Psalm.* XXXVII, 10). Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avais plus. Ecoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas et (3) ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires (4); je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien! vous avez des yeux, mais ils sont fermés; les vérités de Dieu sont dans votre esprit comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux (5) appesantis par le sommeil, et qu'on les (6) applique à ce qu'il

(1) Trompeuses.
(2) Dissonance.

(1) Connues.
(2) Considérez, chrétiens, pendant que ce prophète lui parle, comme il revient peu à peu à soi, comme il passe d'un profond oubli à des notions générales; et quoiqu'il commence à se réveiller, il entend si peu, etc.
(3) L'esprit est dans les ténèbres.
(4) Car bien loin de vous accorder que votre science vous doive suffire, je crains même qu'elle ne vous nuise. Je connais le naturel de l'esprit humain, et je sais que l'une de ses maladies, c'est d'acquérir avec plus de soin qu'il ne conserve. Il se dégoûte facilement de ce qu'il sait, aussi bien que de ce qu'il possède, et c'est ce qui fait dire à saint Augustin que « Les hommes malheureux qui dédaignent ce qu'ils entendent, apprennent plus volontiers qu'ils ne savent » : *Miseri homines quibus cognita vilescunt, libentius discunt, quam norunt* (*Lib. de Ver. Rel. c.* LIII, *t.* I, *p.* 784). Et ne le voit-on pas tous les jours par expérience? Souvent ce que nous avons appris avec ardeur, n'est pas plutôt dans notre esprit, que nous le laissons égarer, nous le laissons perdre dans ces vastes replis de notre mémoire.
(5) Assoupis.
(6) Tourne, adresse.

faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Evangile vous parlent des (1) vérités de votre salut, afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer; autrement toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet? Par conséquent, apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais (2) cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour (3) agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde sitôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car, outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut; au contraire, nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : Ils ont résolu, dit le saint prophète, de détourner leurs yeux sur la terre : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (*Psal.* XVI, 12). Remarquez, ils ont résolu; c'est-à-dire que lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets; tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Evangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions reléguées, et les ramènent de loin à nos yeux qui les voulaient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut; pratiquez ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet* (*Eccle.*, XXI, 18). Voici un avis d'un habile homme : Le sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. [Mais le sage] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *Ad se adjiciet.* Il ne se contente pas de louer cette parole; il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas; il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Evangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une (1) grâce secrète, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons; c'est alors, c'est alors, messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif, que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme (*Serm.* CCCLI, t. V, p. 1356); c'est alors que Jésus-Christ aura prêché; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces; voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes; et d'ailleurs, n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres, si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie, ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent (2) à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par (3) la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Evan-

(1) Choses, desseins de Dieu pour votre salut.
(2) Perdre de vue.
(3) L'action.

(1) Secrète conduite de la grâce.
(2) Bien, selon leur humeur.
(3) L'agrément.

gile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce (1). On ne peut assez admirer (2) l'usage de la parole dans les affaires humaines; qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est, et plus nécessaire, et plus efficace dans le ministère de la religion; et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or, est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Eglise a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels; c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu, c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une (3) viande divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Evangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples (4), des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre; s'il a fallu (5) captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés (6) à Jésus-Christ; s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires: *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (*Ps.* XLIV, 7). Et il ne faut pas s'étonner si parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Eglise, le saint Concile de Trente a déterminé (7) qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Evangile; puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles (*Sess.* V, *cap.* II, *tom.* XIV, *pag.* 755). Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donnerait plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent, et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement; mais ce n'est ni l'oreille, ni l'esprit que Jésus demande. Mes frères, dit saint Augustin, la prédication est un grand mystère: *Magnum sacramentum, fratres* (*In Epist. Joan. Tract.* IV, *t.* III, *part.* II, *pag.* 849). Le son de la parole frappe au dehors, le maître est au dedans: la véritable prédication se fait dans le cœur: *Sonus verborum aures percutit, magister intus est.* C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant: *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute* (*Matt.*, XIII, 9). Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds, mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a *qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas* (*Ibid.*, 13). Il savait qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre: Qu'elle est secrète, dit saint Augustin, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette retraite où Jésus-Christ fait sa leçon, cette école où Dieu est le maître! *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola* (*De Præd. SS.*, c. VIII, t. X, p. 799). Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs; ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements; c'est là que sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire (1). Là, quiconque écoute, obéit; quiconque prête l'oreille, a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole, et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux; autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Evangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur? En effet, ou nous écoutons

(1) Chrétiens, désabusez-vous; la parole que nous vous portons de la part de Dieu, est autre chose qu'un son inutile qui se perd en l'air.
(2) Relevez tant qu'il vous plaira.
(3) Nourriture.
(4) A Jésus-Christ et des enfants au Père céleste.
(5) Assujettir.
(6) Captifs aux pieds de Jésus-Christ crucifié.
(7) Que le plus nécessaire de tous c'est celui de la salute, etc.

(1) C'est là qu'il faut écouter, non-seulement écouter, mais se rendre, mais obéir, mais faire régner la vérité, abattre à ses pieds tous ses ennemis, toutes les erreurs tous les vices, toutes les maximes du monde.

froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables, désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (*Psalm.* LXXVII, 12) : Les enfants d'Ephrem, dit David, préparaient leurs flèches et bandaient leur arc ; mais ils ont lâché le pied au jour de la guerre. En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands desseins; ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat; ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette; ils ont tourné le dos tout à coup, quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, faibles, imparfaites et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui (1) apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. En la voyant, dit le sage, ils seront troublés d'une crainte horrible : *Videntes turbabuntur timore horribili* (*Sap.*, V, 2) : Ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, messieurs? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée? c'est que la vérité les poursuit. Ah! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses,

(1) Pénétrera tous.

qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut, digne par l'amour qu'il a pour la vérité, de (1) n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire ; qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paraisse pas ; afin que Dieu y parlant tout seul par la pureté de son Evangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement votre majesté, qui ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit (2) aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

SUR LA PENITENCE.

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice ; assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion ; puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde; pourquoi les hommes le perdent si aisément ; illusions qu'il leur fait. Nécessite d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu (II *Cor.*, VI, 1).

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable; car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient, est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles; c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu et dans les secrets

(1) N'entendre jamais de flatteries.
(2) Désirer ardemment d'être.

de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent; et secondement très-présents, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage; et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu (1) se déclare assez par les effets mêmes; car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et, reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses: de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine: de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'Apôtre: *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis?* Nous vous exhortons, mes frères, que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu: ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur, qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres; je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes frères, trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade pressé de la fièvre désespère de sa guérison; le même étant rétabli s'imagine (2) qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu (3) apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour; et à peine (4) s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance, par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir: ils passent du désespoir à l'espérance; dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse; et puis accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne; et ils vont de péchés en péchés, comme à une ruine certaine, désespérés par leur espérance: *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati* (*S. August. Serm.* XX, *tom.* V, *pag.* 10.).

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre; longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là, il se dit à lui-même ce que criait le prophète à ce capitaine des Assyriens: Contre qui as-tu blasphémé, contre qui as-tu élevé ta voix et tourné tes regards superbes? *Quem blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos* (IV *Reg.*, XIX, 22)? C'est contre le Saint d'Israël, c'est contre un Dieu tout-puissant: *Contra Sanctum Israel.* Son audace insensée le confond; et lui qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux; c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie; je veux dire la miséricorde et la justice; de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre; d'autant plus que, paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce (1) suprême degré de perfection: ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveugle adore (2) en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, (3) puisqu'au contraire elles sont amies. Car, mes frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable, le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des Marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse; ce n'est pas un Dieu,

(1) S'explique.
(2) D'être.
(3) Calmée.
(4) En est-il sorti.

(1) Souverain.
(2) Substitue.
(3) Apprenez ici au contraire qu'elles

dit Tertullien, sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont l'on se puisse moquer impunément : *Sub quo delicta gauderent, cui Diabolus illuderet* (*Advers. Marcion.*, *lib.* II, *n.* 13, *p.* 464). Voulez-vous savoir comment il est bon ? voici une belle réponse de Tertullien : Il est bon, non pas en souffrant le mal, mais en se déclarant son ennemi : *Qui non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus* (*Adv. Marcion.*, *lib.* I, *n.* 26, *p.* 450). Sa justice fait partie de sa bonté ; pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour le bien par la haine qu'il a pour le mal : *Uti boni amorem odio mali exerceat* (*Ibid.*). Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté, dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice ; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte ; au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité ; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence ; et, s'il faut du sang à la justice pour la satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs, parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge ; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Ecritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du Sang du Nouveau Testament et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée et de nous l'exprimer en plusieurs façons (1), afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre ; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions et des autres que nous voyons dans les saintes lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne et l'arracher de nos entrailles. Autant que le levant est loin du couchant, autant éloigne-t-il de nous nos iniquités : *Quantum distat ortus ab occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras* (*Ps.* CII, 12). Et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus et qu'il n'en reste plus aucune marque. *Israël, c'est moi qui t'ai fait, ne t'oublie pas de ton Créateur; c'est moi qui ai effacé tes iniquités*, *comme un nuage qui s'évanouit et comme une légère vapeur*, qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua* (*Is.*, XLIV, 22).

Mais, mes sœurs, à l'égard de Dieu, le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ces oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ces yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Ecriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que, paraissant à ses yeux, ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix : pendant que nos péchés nous accusent, il produit *un avocat pour nous défendre*, *Jésus-Christ*, *le Juste*, *qui est la propitiation pour nos crimes* (I *Joan.*, II, 1, 2); il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. Le ciel et la terre s'en réjouissent, les montagnes tressaillent de joie, parce que le Seigneur a fait miséricorde : *Laudate, cœli; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem; quoniam misericordiam fecit Dominus* (*Is.*, XLIV, 23).

Vous voyez donc, mes frères, la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI, 1) : Nous vous exhortons que vous ne receviez pas en vain cette grâce. Mais quel en doit être l'effet? Il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : Allez, dit-il à son prophète, et criez vers l'aquilon : Revenez, rebelle Israël, dit le Seigneur, et je ne détournerai point mon visage de vous, parce que je suis saint, dit le Seigneur, et que ma colère ne durera pas éternellement. Après cela on a entendu des voix confuses dans les chemins, des pleurs et des hurlements des enfants d'Israël, parce qu'ils ont rendu leurs voies criminelles et qu'ils ont oublié leur Seigneur et leur Dieu (*Jerem.*, III, 12, 21). Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendu coupable, dit Dieu dans un autre prophète, et faites-vous un cœur nouveau. Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur Dieu; retournez à moi et vivez : *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras*, *facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israel? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus; revertimini et vivite* (*Ezech.*, XVIII, 31, 32). Pourquoi voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner; vous seul ne vous pardonnez pas. *Deus meus, misericordia mea* (*Ps.* LVIII, 11) : O Dieu, qui êtes pour moi un Dieu de miséricorde! O nom, dit saint Augustin, sous lequel personne ne doit désespérer! *O nomen, sub quo nemini desperandum est* (*In Psalm*

(1) Il y en a qui regardent Dieu et qui marquent en lui comme un changement.

LVIII, *t.* IV, *p.* 575)! O prodigue, retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime, et reconnaissez votre iniquité : dites : J'ai péché : *Peccavi. Verumtamen scito iniquitatem tuam* (II *Reg.*, XII, 13; *Jerem.*, III, 13). Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas : C'est la fortune; la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable. *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias a quo non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet cum accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut a te ferat criminationem, cum tu perdas confessionem* (*S. August.*, *Serm.* XX, *t.* V, *p.* 108) : Ne cherchez à accuser personne, de peur que vous ne trouviez un accusateur dont vous ne puissiez vous défendre. Le diable se réjouit lorsqu'il est accusé; il veut très-fort que vous l'accusiez; il désire que vous rejetiez sur lui tous vos torts, afin que vous perdiez tout le fruit d'une humble confession. Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse; un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien possible? Cet Ethiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? Ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques? C'est ce que nous aurons à examiner dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait; ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais. Mes frères, ne nous défendons pas de la sorte; ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites : songez que vous parlez à un père (1), où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute : si personne ne l'a encore obtenu de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre; si votre bonté, au contraire, a déjà fait tant de grâces, vous-même (2) accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie. *Desperavi, nequaquam faciam, adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo* (*Jerem.*, II, 25) : Il n'y a plus de retour; je ne le ferai pas.

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs que, s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce; car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur, où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême faiblesse ne puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Etrange maladie de notre nature! Il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté : en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons. De sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés : l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne et nous jette dans une prison; l'habitude nous y enferme et mure la porte sur nous, pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis qua evadat non invenit* (*S. August.*, *in Ps.* CVI, *t.* IV, *p.* 1206). De sorte que le misérable pécheur qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam* (*Ephes.*, IV, 19).

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportements, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne; que si l'on exige de lui d'autres mouvements, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or, ce que demande, mes frères, la nature faible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire jusqu'à son cœur; on brise le cœur ancien et on lui donne un cœur nouveau. *Qui finxit singillatim corda eorum* (*Ps.* XXXII, 15) : C'est lui qui a formé le cœur de chacun d'eux. Pour créer un cœur pur, il faut, dit saint Augustin, briser le cœur impur : *Ut creetur cor mundum, conteratur immundum* (*Serm.* XIX, *t.* V, *p.* 105). La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée?

(1) Devant un père la principale, etc.
(2) Secourez-moi, qui avez voulu que j'espérasse.

Mais nulle force ne peut égaler celle de l'Esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son Esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit Spiritus ejus et fluent aquæ* (*Psalm.* CXLVII, 7). Que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra *son esprit de tourbillon, qui pousse violemment les murailles : Quasi turbo impellens parietem* (*Is.*, XXV, 4); *Son esprit qui renverse les montagnes* et déracine les cèdres du Liban : *Spiritus Domini subvertens montes* (III *Reg.*, XIX, 11). Quand vous couriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement, écoutez l'Apôtre et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

Mais il faut avouer, mes frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changements de mœurs, qui puissent passer pour de nouvelles naissances : et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence; nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort (*Genes.*, III, 19) : il ne faut pas attendre, mes frères, qu'elle fasse jamais de grands changements, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. (1) Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence? Chrétiens, en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui font naître les mouvements violents. Or, j'apprends de saint Augustin que la pénitence n'est autre chose qu'une sainte indignation contre soi-même : *Quid est enim pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia* (*Serm.* XIX, *t.* V, *p.* 102)?

Ecoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis, rugiebam a gemitu cordis mei* (*Psalm.* XXXVII, 8) : Je me suis affligé avec excès. Ce n'était pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'était la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa faiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur. *Turbatus est a furore oculus meus* (*Ps.* VI, 7) : La fureur a rempli mon œil de trouble. Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? Il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, comme un hibou dans sa maison : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio* (*Psal.* CI, 7). Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même; il fait de grands et puissants efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes, afin, dit saint Augustin, que la coutume de pécher cède à la violence de la pénitence : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (*In Joan. Tract.* XLIX, *t.* III, *part.* II, *p.* 627).

(1) Parmi les impressions de cette grâce, votre cœur pressé et violenté souffrira de grandes angoisses, mais.

C'est ainsi que l'on surmonte, mes frères, et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : c'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries filios tuos* (*Genes.*, III, 16). C'est pourquoi la pénitence est laborieuse; elle a ses gémissements, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis*, dit saint Augustin, *dolores pœnitentis* (*In Psalm.* XLVII, *t.* IV, *p.* 418). Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente en l'esprit cette parole de l'Evangile : *La femme, en enfantant, a de la tristesse; mais après qu'elle a enfanté, elle ne se souvient plus de ses maux, tant son cœur est saisi de joie, parce qu'elle a mis un enfant au monde* (*Joan.*, XVI, 21). Parmi ces travaux de la pénitence, songez, mes frères, que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés, quel ravissement (1) doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle? Enfantez donc, ô pécheurs, et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire; perpétuez, non votre race, mais votre être propre; conservez, non pas votre nom, mais le fonds même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne : enfantez l'esprit de salut; renouvelez-vous en Notre-Seigneur parmi les angoisses de la pénitence; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes; et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence? Eh! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence? *Ambulate dum lucem habetis* (*Joan.*, XII, 5) : Marchez tandis que vous voyez encore la lumière, et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure

(1) Combien plus.

TROISIÈME POINT.

Dieu qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence ; car cette suite continuée de jours et d'années qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. *Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la miséricorde divine vous invite à vous convertir? Méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa bonté* (*Rom.* II, 4), qui vous donne le temps de vous repentir? C'est principalement cette grâce que l'Apôtre vous avertit de ne laisser pas écouler sans fruit (1); car il ajoute aussitôt après : Je vous ai écouté au temps destiné : *Tempore accepto* (II *Cor.*, VI, 2).

Pour bien comprendre, messieurs, le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons avant toutes choses que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps (2), c'est pourquoi ma substance [n'est rien], attachée au temps qui n'est rien lui-même : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tamquam nihilum ante te* (*Psalm.* XXXVIII, 6).

Chose étrange! âmes saintes, le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce temps qui n'est rien a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : Le temps est comme un grand voile et un grand rideau qui est étendu devant l'éternité et qui nous la couvre : *Mundi.... species...... temporalis, illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est* (*Apolog.*, *p.* 43). Pour aller à cette éternité, il faut passer (3) par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse. C'est à cause que tous ces moments, qui, étant pris en eux-mêmes, sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre, en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul, d'un poids infini, et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce (II *Cor.*, IV, 17).

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représenter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là ; et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux ? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car soit qu'en remarquant sa durée, nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image ; soit que, par une certaine fainéantise, nous ne sachions pas employer le temps ; toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées dont nous comptons toutes les heures et tous les moments! ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable? Ainsi le temps nous est un fardeau, que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer ; et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement, qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie ; et voici en quoi consiste cette illusion. Le temps, dit saint Augustin, est une imitation de l'éternité (*Lib.* VI, *de Mus.*, *t.* I, *c.* XI, *p.* 527). Faible imitation, je l'avoue ; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession ; c'est ce qui lui donne moyen de (1) nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre ; il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable ; et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (*Ephes.*, V, 16) : Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais, c'est-à-dire malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se

(1) Au nom de Dieu, mes frères, ne recevez pas en vain cette grâce.

(2) Vous avez établi ma vie pour être mesurée par le temps.

(3) A travers.

(1) Se jouer de nous.

passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes frères, à la malice du temps; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état : le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu; il nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième année de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer succidit me* (*Isa.*, XXXVIII, 12) : Il a coupé ma trame dès le commencement de mes jours. Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort; nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés, que nous ne [nous] connaissons pas nous-mêmes; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions : toujours trop courte pour les plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence; car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Ecoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis, coronemus nos rosis antequam marcescant* (*Sap.*, II, 7, 8) : Ne perdons pas la fleur de notre âge, couronnons-nous de fleurs devant qu'elles soient flétries. Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort (1)? et un si triste objet ne leur donnerait-il pas du chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent : *Mangeons et buvons*, ajoutent-ils, *parce que notre fin est proche* (*Isa.*, XXII, 13).

Eh bien! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie. Pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage, et cette vie qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi corde* (*Ps.* IV, 3)? Jusques à quand, ô enfants des hommes, laisserez-vous aggraver vos cœurs? Jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'Apôtre dit à tout le monde que *le temps est proche* (*Philip.* IV, 5; *Apoc.* I, 3). Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps, qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil? Nous avons du temps, convertissons-nous; nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur! le bon usage du temps qui nous est donné; c'est le port où se sauvent les sages : considère l'attente indiscrète de ceux qui diffèrent toujours; c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous. O Dieu! qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne (1) que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance. Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ, interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas (*Act.*, I, 7; *Marc.*, XIII, 32). Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous, ce qui n'est pas de son instruction, [ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement, comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui]. Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu'il cache le dernier jour, afin que nous observions tous les jours : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (*S. Aug.*, *Ser.* XXXIX, *t.* V, *p.* 199). Et cependant, encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus! et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugements [de Dieu] : Cette vision, disent-ils en Ezéchiel, ne sera pas sitôt accomplie : *In tempora longa iste prophetat* (*Ezech.*, XII, 27). Quand on tâche de les effrayer par les

(1) Au milieu de leurs délices, mes sœurs, oseront-ils penser à la mort ?

(1) Il n'est rien de plus caché que la science des temps que le Père a mis en sa puissance : le Fils lui-même nous dit qu'il ne le sait pas; c'est-à-dire, dit saint Augustin, qu'il a voulu le cacher à son Eglise : et cependant l'homme audacieux veut pénétrer dans cet avenir.

terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les veut serrer de plus près, et voici qu'il leur présente la justice divine irritée et toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (*Matth.*, III, 10) : La cognée est déjà posée à la racine de l'arbre.

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te convertir ? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui ? crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour ? Quoi ! non content d'être criminel, tu veux durer longtemps dans le crime ! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise ! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre ! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testaments, dit saint Chrysostome, et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres ; qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence, mes frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les moments de votre vie par des mouvements de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort (*S. Gregor. Naz.*, *Orat.* XL, *t.* I, *p.* 643, 644). N'attendez pas pour vous convertir qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non ; que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques ; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament. Convertissez-vous de bonne heure ; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire ; que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante ; si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce, et n'attendez pas pour le lui donner qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence ; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous ; que cependant elle ne vous joue par des sentiments contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait, non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui (1) ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile*, *ecce nunc dies salutis* : Voilà le temps favorable, voici les jours de salut (II *Cor.*, VI, 2). [Evitez] l'écueil [où vous conduit] l'impénitence ; [cherchez] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle [que je vous souhaite].

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Obligation, vertu de l'aumône; rapports avec ce qui se passe dans le jugement. Effets de la miséricorde divine dans l'œuvre de notre sanctification ; vraie manière de l'honorer ; sacrifice qu'elle exige. Juste sujet de damnation dans la dureté de cœur pour les misérables (2).

Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

Quand vous n'avez pas secouru les moindres personnes (3) *qui souffraient, c'est à moi que vous avez refusé ce secours.* (*Matt.*, XXV, 45.)

Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos faiblesses, et « qu'il a passé, comme dit l'Apôtre, par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché », il est entré avec nous dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentiments si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux, nos infirmités ses infirmités, nos douleurs enfin ses douleurs propres. C'est ce que l'Apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles dans la divine Epître aux Hébreux : « Nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux, ayant lui-même (4) passé par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché, à cause de sa ressemblance avec nous » (*Hebr.*, IV, 15). Et ailleurs, dans la même Epître : Il a voulu, dit l'Apôtre, être en tout semblable à ses frères, pour être pontife compatissant : *Ut misericors fieret et fidelis Pontifex apud Deum* (*Ibid.*, II, 17). Cela veut dire, messieurs, qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête ; mais qu'il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à souffrir les mêmes misères que nous, ayant eu aussi bien que nous une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Il a eu faim sur la terre; et il nous proteste, dans notre Evangile, qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux ; il a été lié cruellement, et il se sent encore lié dans tous les captifs ; il a souffert et il a langui ; et vous voyez qu'il déclare [qu'il]

(1) Vous enverra au supplice.
(2) Nous n'avons de ce sermon que le premier point. Il paraît que l'auteur n'a pas composé les autres parties, s'étant contenté de renvoyer dans son manuscrit à d'autres sermons relatifs à la matière.
(3) Que vous voyiez dans les souffrances.
(4) Eprouvé toutes nos misères.

souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes. De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres maux ; il n'y a que Jésus-Christ seul qui, s'étant fait le père de tous, le frère de tous, l'ami tendre et cordial, et pour tout dire en un mot, le Sauveur de tous, souffre aussi dans tous les affligés, et mendie généralement dans tous les pauvres : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet* (*Salv. lib.* IV, *advers. Avarit.*, *pag.* 304, *Edit. Baluz.*).

Il ne se contente pas, chrétiens, d'être tendre et compatissant pour les misérables, il veut que nous entrions dans ses sentiments, et que nous prenions aussi ce cœur de Sauveur pour nos frères affligés. C'est pourquoi nous ne lisons rien dans son Ecriture, qu'il nous recommande avec tant de force que la charité et l'aumône; et nous ne pouvons nous mieux acquitter du ministère qu'il nous a commis d'annoncer ses divins oracles, qu'en excitant ses fidèles à la compassion par toute l'efficace de son Saint-Esprit, et par toute l'autorité de sa parole.

C'est pourquoi je me suis proposé, messieurs, de vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante, et ayant pesé attentivement tant ce que nous en lisons dans notre Evangile, que ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans les autres parties de son Ecriture, j'ai réduit tout ce grand sujet à trois chefs. (1) Nous avons à considérer dans l'aumône la loi de la charité qui nous oblige à la faire; l'esprit de la charité qui nous en prescrit la manière; l'effet, la fin de la charité qui est le secours actuel du pauvre (2). Il faut connaître l'obligation, il en faut savoir la manière, il en faut venir à l'effet. J'ai donc dessein de vous exposer (3) dans quel ordre le Fils de Dieu a pourvu à toutes ces choses; et vous verrez, chrétiens, que de peur (4) qu'on ne s'imamagine que cet office de charité soit peu nécessaire, il en a fait une obligation; que de peur qu'on ne s'en acquitte avec des sentiments opposés aux siens, il en a réglé la manière; et que de peur qu'on ne s'en excuse sur le manquement des moyens, il a lui-même assigné (5) un fonds.

PREMIER POINT.

L'obligation d'assister les pauvres est marquée si précisément dans notre Evangile, qu'il n'en faut point après cela rechercher de preuves; et tout le monde entend assez que le refus de faire l'aumône est un crime capital, puisqu'il est puni du dernier supplice. *Allez, maudits, au feu éternel; parce que j'ai eu faim dans les pauvres, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez refusé à boire* (*Matt.*, XXV, 41, 42) ; et le reste que vous savez. C'est donc une chose claire et qui n'a pas de difficulté, que le refus de l'aumône est une cause de damnation. Mais on pourrait demander d'où vient que le Fils de Dieu, dissimulant, pour ainsi dire, tous les autres crimes des hommes dans son dernier jugement, ne rapporte que celui-ci pour motiver sa sentence. Est-ce qu'il ne couronne ou qu'il ne punit que l'aumône qu'on lui accorde ou qu'on lui dénie? et s'il y a, comme il est certain, d'autres œuvres qui nous damnent et qui nous sauvent, pourquoi est-ce que le Sauveur ne parle que de celle-ci? C'est, messieurs, une question qu'il sera peut-être agréable, mais certainement très-utile d'examiner en ce lieu, parce que nous en tirerons des lumières très-nécessaires.

Je pourrais répondre en un mot que le Sauveur a voulu nous rendre attentifs à la loi de la charité et de l'aumône; car comme plusieurs n'eussent pas compris que nous pussions être condamnés au dernier supplice, non pour avoir dépouillé notre prochain, mais pour avoir manqué de le secourir dans ses extrêmes nécessités, il a plu à notre Sauveur de marquer expressément cette vérité dans le récit qu'il nous fait de sa dernière sentence. De même, comme la pitié qui nous porte à soulager les misérables est si naturelle à l'homme, plusieurs ne penseraient pas qu'une vertu qui devrait nous coûter si peu, fût d'un si grand prix devant notre Juge. C'est pourquoi entre toutes les pratiques de piété, Jésus-Christ a voulu choisir les œuvres de miséricorde pour les célébrer hautement à la face de tout le monde; et afin que nous entendions que rien ne décide tant notre éternité que les égards que nous aurons pour les affligés, il nous enseigne, dans notre Evangile, qu'il ne fera retentir dans son jugement, que la charité des uns et la dureté des autres. Cette raison est très-suffisante ; mais je découvre, si je ne me trompe, dans le dessein de notre Sauveur, quelque mystère plus haut, que je vous expose.

Je ne vous le ferai pas attendre longtemps, et je vous dirai, chrétiens, en un mot, que la (1) miséricorde exercée par nous ou la charité négligée ont un rapport si visible avec ce qui se passe dans le jugement, qu'il ne faut pas s'étonner si le Sauveur n'y fait paraître autre chose. Car qu'est-ce que le jugement, sinon miséricorde envers les uns et rigueur extrême envers les autres ? et qui est plus digne de miséricorde que celui qui a exercé la miséricorde? Au contraire, qui mérite mieux d'être traité à toute rigueur que celui qui a été dur et impitoyable? Je m'engage insensiblement dans une grande profondeur, et je me sens obligé de vous expliquer de quelle sorte nous devons entendre que la même vie éternelle qui nous est donnée par justice, nous est aussi accordée par une infinie miséricorde.

C'est une doctrine étrange et inconcevable

(1) Première aumône, vient du cœur. L'argent, l'aumône au pauvre ; compassion, l'aumône à Dieu : *Misericordiam volo et non sacrificium* (*Matt.*, IX) : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. »

(2) La loi, c'est l'obligation de la faire; l'esprit, c'est la manière de la pratiquer ; l'effet, c'est le secours actuel du pauvre.

(3) De quelle sorte.

(4) Que nous ne croyions.

(5) Le.

(1) Charité pratiquée.

que Dieu, en nous accordant la vie éternelle, n'a point d'égard à nos œuvres. Comment n'a-t-il point d'égard à nos œuvres, puisque nous lisons en termes formels qu'*il rendra à chacun selon ses œuvres* (*Apoc.*, XXII, 12)? Que s'il est ainsi, chrétiens, il faut avouer nécessairement qu'il entre quelque justice dans le couronnement des élus; car qui ne voit clairement que rendre à chacun selon ses œuvres, c'est-à-dire en d'autres termes, traiter chacun selon qu'il mérite? Or, est-il que traiter les hommes selon leur mérite, c'est un acte de la justice qu'on appelle distributive. Et si l'apôtre saint Paul n'avait pas reconnu cette vérité, il n'aurait pas dit ces paroles : J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; au reste la couronne de justice m'est réservée, que le Seigneur, ce juste juge, me rendra en ce jour (II *Tim.*, IV, 7, 8). Il paraît manifestement qu'il ne parle de la couronne qu'après qu'il a raconté ses œuvres. C'est une couronne de justice, et non simplement de grâce; elle ne lui sera pas seulement donnée, mais rendue; il l'attend de Dieu parce qu'il est juste, et non pas simplement parce qu'il est bon. C'est enseigner nettement que les bonnes œuvres sont de grand prix, de grande valeur, de grand mérite devant Dieu; car tout cela c'est la même chose; et que c'est à ce mérite que la vie éternelle est donnée; que la gloire éternelle est donnée au mérite des bonnes œuvres, ainsi que l'Eglise catholique l'a cru et entendu dès les premiers siècles.

Mais cette même Eglise catholique, également éloignée de tous les sentiments extrêmes, nous apprend aussi, après cet Apôtre, que la vie éternelle qui nous est rendue comme récompense par un acte de justice, nous est aussi donnée comme grâce par un effet de miséricorde : *Gratia autem Dei vita æterna* (*Rom.*, VI, 23) : et il nous faut un peu démêler cette belle théologie.

Oui, messieurs, la vie éternelle est donnée aux œuvres, et néanmoins il est certain que c'est une grâce, parce qu'elle nous est promise par grâce; elle nous est préparée dès l'éternité par la grâce de celui *qui nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous fussions saints* (*Ephes.*, I, 4), et que les bonnes œuvres qui nous l'acquièrent, ne sont pas en nous comme de nous-mêmes : *Quasi ex nobis* (II *Cor.*, III, 5) ; mais que nous y sommes créés par la grâce, comme dit le divin Apôtre : *Creati in Christo Jesu in operibus bonis* (*Ephes.*, II, 10) : et si nous y persistons jusqu'à la fin, c'est par ce don spécial de persévérance, qui est le plus grand bienfait de la grâce. Ainsi il ne reste plus autre chose à l'homme que de se glorifier en Notre-Seigneur qui donne la vie éternelle aux mérites, mais qui donne gratuitement les mérites, selon ce que dit le saint concile de Trente, que les mérites sont les dons de Dieu : *Ut eorum velit esse merita, quæ sunt ipsius dona* (*Sess.* VI, *cap.* XVI, *Lab. t.* XIV, *p.* 764).

C'est, messieurs, pour cette raison que l'admirable saint Augustin, contemplant les œuvres de Dieu, (1) en fait cette belle distribution, les rapporte à ces trois choses : ou Dieu rend aux hommes le mal pour le mal, ou il rend le bien pour le mal, ou il leur rend le bien pour le bien : *Reddet omnino Deus et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est* (*de Grat. et lib. Arb.*, *cap.* 23, *tom.* X, *p.* 744). Il rend le mal pour le mal, le supplice pour le péché, quand il punit les pécheurs impénitents, parce qu'il est juste, il rend le bien pour le mal, la grâce et le pardon pour l'iniquité, quand il pardonne l'iniquité aux pécheurs, parce qu'il est bon; enfin il rend le bien pour le bien, la vie éternelle pour les bonnes œuvres, quand il couronne les justes, parce qu'il est juste et bon tout ensemble. C'est pourquoi nous disons avec le Psalmiste : *O Seigneur, je vous chanterai miséricorde et jugement*, parce que tous les ouvrages de Dieu sont compris sous la miséricorde et sous la justice : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (*Ps.*, C, 1). La damnation des méchants est une pure justice; la justification des pécheurs, une pure miséricorde; enfin le couronnement des justes, une miséricorde mêlée de justice; parce que si la justice nous reçoit au ciel où la couronne d'immortalité nous est préparée, c'est la miséricorde qui nous y conduit, en nous remettant nos péchés et en nous donnant la persévérance.

D'où il faut conclure, en passant plus outre, que la miséricorde l'emporte; car n'est-ce pas par un pur effet de miséricorde que Dieu nous aime gratuitement dès l'éternité, qu'il nous prévient de sa grâce dans le temps, qu'il nous attend tous les jours avec patience, et supporte non-seulement nos faiblesses, mais encore nos ingratitudes? O grâce, je vous dois tout; ô bonté, je suis votre ouvrage! sans vous, ô miséricorde, je ne découvre de toutes parts autour de moi que damnation et perte assurée; c'est vous seule qui me rappelez quand je m'éloigne, vous seule qui me pardonnez quand je reviens, vous seule qui me soutenez quand je persévère. Mais c'est peu, chrétiens, de le reconnaître; la manière la plus efficace d'honorer la bonté divine, c'est de l'imiter. Si vous êtes vraiment touchés des bienfaits de Dieu et de cette miséricorde infinie par laquelle *il vous a tirés des ténèbres à son admirable lumière* (I *Petr.*, II, 9), *Soyez miséricordieux et bienfaisants comme votre Père céleste* (*Luc.*, VI, 36); rendez à Jésus-Christ son sang et sa mort; faites du bien à ceux qu'il vous recommande. Quand vous nourrissez les pauvres, il est nourri; quand vous les vêtissez, il est vêtu; quand vous les visitez, il est consolé. Exercez donc la miséricorde comme vous l'avez reçue; c'est la grande reconnaissance que Dieu attend de vous pour tant de bienfaits; c'est le sacrifice agréable que vous demande sa miséricorde : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* : Car c'est par de semblables hosties

(1) Et en regardant la sage.

qu'on se rend Dieu favorable (*Hebr.*, XIII, 16).

Je remarque dans les Ecritures deux sortes de sacrifices : il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu ; témoin le sang de tant de victimes et le massacre de tant d'animaux. Mais outre le sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve; car, comme dit l'Ecclésiastique : Celui-là offre un sacrifice, qui exerce la miséricorde : *Qui facit misericordiam offert sacrificium* (*Eccli.*, XXXV, 4). D'où vient cette différence, sinon que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser sa justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine : *Pereant peccatores a facie Dei* (*Ps.*, LXVII, 3) : Que les pécheurs périssent devant la face de Dieu. Au contraire, la miséricorde, toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse, et pense toujours, dit l'Ecriture, des pensées de paix, et non pas des pensées d'affliction : *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis* (*Jerem.*, XXIX, 11). C'est pourquoi cette justice, qui tonne, qui fulmine, qui renverse les montagnes et (1) déracine les cèdres du Liban, c'est-à-dire qui extermine les pécheurs superbes et lave ses mains dans leur sang, exigeait des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due aux crimes des hommes. Donnez un couteau, allumez du feu ; il faut que tout l'autel nage dans le sang, et que cette victime soit consumée. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire des pauvres nourris, des infirmes soutenus, des misérables soulagés.

Aussi, dans la nouvelle alliance, qui est une alliance de grâce et de miséricorde infinie, Dieu n'exige rien tant de nous que de semblables hosties. *Ne fallait-il pas*, dit le père de famille, *que vous eussiez pitié de vos conserviteurs comme j'ai eu pitié de vous* (*Matth.*, XIX, 33)? Il veut que la bonté qu'il a exercée soit l'exemple et la loi de ses enfants ; c'est par là qu'on s'acquitte envers sa clémence; c'est par là qu'on obtient de lui de nouvelles grâces. Faites miséricorde parce que vous l'avez reçue; faites miséricorde afin que vous la receviez. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (*Matt.*, V, 7) : Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. C'est donc pour cette raison qu'il ne parlera en ce dernier jour que de ceux qui auront soulagé les pauvres. *Venez, les bénis de mon Père* (*Ibid.*, XXV, 34); venez, enfants de grâce, enfants d'adoption et de miséricorde éternelle : vous avez honoré ma miséricorde, puisque vous l'avez imitée; vous avez reconnu véritablement que vous ne subsistiez que par mes aumônes, puisque vous en avez fait largement à vos frères mes enfants, que je vous avais recommandés. C'est moi que vous avez soulagé en eux, et vous m'avez rendu en leur personne les bienfaits que vous avez reçus de ma grâce. Venez donc, ô fidèles imitateurs de mon infinie miséricorde, venez en recevoir le comble, et possédez à jamais le royaume qui vous a été préparé avant l'établissement du monde : *Venite, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (*Ibid.*).

Par (1) la raison opposée, il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes que la dureté de leur cœur sur les misères des autres ; car il faut remarquer, messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos péchés que le mépris des remèdes qu'il nous a donnés pour les expier. Or, le plus efficace de tous les remèdes, c'est la charité et l'aumône. C'est de la charité qu'il est écrit qu'*elle couvre non-seulement les péchés, mais la multitude des péchés* (*Prov.*, X, 12 ; I *Petr.*, IV, 8). C'est de l'aumône qu'il est prononcé, que *comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché* (*Eccl.*, III, 53). Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah ! tous vos péchés seront sur vous; malheureux ! toutes vos fautes vous seront comptées : *Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait point de miséricorde* (*Jac.*, II, 13). Cruel, vous n'en faites pas, et jamais vous n'en recevrez aucune ; une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres ; il comptera avec vous, et il exigera de vous jusqu'au dernier sou par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. Allez donc, maudits, au feu éternel (*Matt.*, XXV, 41). Allez, inhumains et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête ; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau, qui vous sera éternellement refusée. Vous vous plaignez en vain de cette rigueur, elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres et vous fait comme vous lui avez fait. Il a langui dans les pauvres, il a cherché des consolateurs et il n'en a pas trouvé ; et bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imitez le crime des Juifs, vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire des (2) rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet horrible grincement de dents. O justice ! ô grande justice ! mais ô justice

(1) Arrache.

(1) Une raison contraire.
(2) Mépris.

terrible pour ceux qui mériteront par leur dureté ses (1) intolérables rigueurs.

ABRÉGÉ

D'UN SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Nature du péché d'habitude. Quelles en sont les suites, et quels en doivent être les remèdes.

Erat autem æger triginta octo annos habens in infirmitate sua.

Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans (Joan., V, 5).

Par ce malade est fort bien représenté le pécheur endurci, qui vieillit dans sa maladie et dans sa corruption : c'est la plus dangereuse maladie des chrétiens; et, par conséquent, qui a besoin d'être traitée avec une très-grande et très-exacte diligence. Or, pour traiter une maladie, il faut premièrement en connaître les principes et la nature, ensuite il en faut remarquer et découvrir les suites; et enfin il faut choisir les remèdes les plus convenables.

PREMIER POINT.

La nature du péché d'habitude. Le péché a cela de propre, qu'il imprime une tache à l'âme, qui va défigurant en elle toute sa beauté, et passe l'éponge sur les traits de l'image du Créateur qui s'y est représenté lui-même. Mais un péché réitéré, outre cette tache, produit encore dans l'âme une pente et une forte inclination au mal, à cause qu'entrant dans le fond de l'âme, il ruine toutes ses bonnes inclinations et l'entraîne par son propre poids aux objets de la terre. L'Ecriture se sert de trois comparaisons puissantes pour exprimer le danger de cette maladie : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus* (*Ps.* CVIII, 17) : Il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement : elle a pénétré comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile jusque dans ses os.

La malédiction est dans le pécheur par habitude, comme le vêtement; parce qu'elle emplit tout son extérieur, toutes ses actions, toutes ses paroles; sa langue ne fait que débiter le mensonge : elle entre comme l'eau dans son intérieur, et y va corrompre ses pensées; en sorte qu'il n'en a plus que celles de son ambition, etc.; et enfin elle pénètre, comme l'huile, dans ses os, c'est-à-dire dans ce qui soutient son âme et lui donne sa solidité. Il étouffe les sentiments de la foi; car enfin tout s'évanouit dans ces grandes attaches qu'il a au péché ; il ruine l'espérance, car tout son espoir est dans la terre; il étouffe la charité, car l'amour de Dieu ne peut point s'accorder avec l'amour des créatures; ou bien le vêtement marque la tyrannie, l'eau l'impétuosité, l'huile une tache qui se répand partout et ne s'efface quasi jamais. C'est donc une grande maladie que le péché d'habitude : et, pour reconnaître si elle est en nous, cette maladie, si nous péchons par habitude, il faut peser trois choses, mais sans se flatter.

Premièrement, si vous faites le mal avec plaisir; car tout plaisir est conformité à quelque nature : or, il est certain que le péché n'a pas de soi cette conformité avec votre nature : il faut donc que la réitération du péché ait fait en vous une autre nature; et cette autre nature c'est la coutume. Qui pèche donc souvent et avec plaisir, celui-là pèche d'un péché d'habitude, c'est un pécheur endurci.

Secondement, péchez-vous sans remords de conscience ; car le remords de conscience est une suite de la réflexion : or pécher souvent sans réflexion, c'est marque de la grande inclination qu'on y a, et que la face du péché ne nous semble plus farouche ; nous y sommes accoutumés. Exemple : David a fait deux grands crimes ; l'un, le dénombrement de son peuple : dans celui-là, il ne péchait pas par habitude; car il ne l'a fait qu'une fois. C'est pourquoi incontinent il sentit un remords dans son cœur : *Percussit cor David eum* (II *Reg.*, XXIV, 10) : voilà le remords. Mais, dans son adultère qui dura un an, son cœur ne le frappe plus : au contraire, l'adultère attire l'homicide et l'homicide avec le ravissement de l'honneur d'Urie; car, commandant à Joab de le faire mourir, il lui donne sujet de songer qu'il l'avait mérité. Aussi, dit-il, en cet état, que la lumière de ses yeux l'avait abandonné : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Ps.* XXXVII, 10). Il ne dit pas que ses yeux l'eussent abandonné, car la connaissance lui demeurait; mais la lumière de ses yeux. Quelle est la lumière des yeux de la connaissance? la réflexion, qui l'éclaire et qui la conduit elle-même, qui découvre et conduit le reste de l'homme. Il ne faisait donc pas de réflexion sur son péché : par conséquent, point de remords ; car le remords naît de la réflexion : c'est donc une marque de l'accoutumance au péché que de pécher sans remords.

Troisièmement, il faut voir si vous péchez sans résistance, c'est une marque que la force de l'âme est abattue, ce qui ne se fait que par la coutume : *Dereliquit me virtus mea* (*Ibid.*) : Ma force m'a abandonné, dit David, décrivant son endurcissement.

SECOND POINT.

Les suites du péché d'habitude. La première, que quand on commet deux fois un même péché, le second est toujours plus grand que le premier; à cause que le péché s'augmente, ou à raison de la grandeur de la matière en laquelle on pèche, ou à raison de la force avec laquelle on s'y attache. Le second péché est plus grand que le premier à raison de la matière : vous avez volé les particuliers, dans deux jours vous volerez le prince, si l'occasion s'en présente : par les moindres péchés vous vous disposez aux plus grands. Achab, ayant fait mourir un de ses sujets pour avoir son bien, le prophète lui dit, de la part de Dieu : Tu as volé et tu as tué, tu feras encore pis : *Et addes* (III *Reg.*, XXI, 19). Mais ce n'est pas tout : la

(1) Insupportables.

première fois, vous péchez avec moins d'inclination et d'attache; mais la seconde, elle augmente, et par suite, vous aimez plus votre crime, vous vous y portez avec plus de force; votre péché est donc plus grand : comme l'amour de Dieu s'accroît par les actions de vertu, aussi l'amour des créatures par les actions vicieuses. Il s'ensuit donc qu'au lieu qu'on pense s'excuser en disant : Je pèche, mais c'est par coutume, on s'accuse davantage.

Je sais bien ce que disent les méchants pour défendre ces excuses : premièrement, que la coutume ôte la réflexion; qu'on va plus à l'aveugle, et qu'ainsi l'âme ayant moins de secours, elle est moins blâmable de se laisser vaincre; secondement, que la coutume apporte une inclination puissante qui vous empêche; et si elle vous empêche, il y a moins de volontaire, et le péché suit et est égal au volontaire. Mais j'oppose deux choses à ces deux raisons : en premier lieu, que le manque de secours n'excuse jamais, lorsque c'est une punition de notre faute, et que nous nous l'ôtons volontairement nous-mêmes.

On avertit un capitaine : prenez garde, les ennemis vous surprendront pendant la nuit; pour les empêcher, faites allumer des flambeaux par toute la ville. Ce capitaine, au lieu de suivre cet avis, fait éteindre tous les flambeaux et est surpris à la faveur des ténèbres; son excuse semble raisonnable s'il dit : J'ai été surpris, il est vrai, mais c'est pendant les ténèbres : non, certainement, car on l'avait averti de se garder des ténèbres. Tout de même on nous avertit : donnez-vous garde, le Prince des ténèbres vous surprendra parmi l'obscurité : si donc ensuite vous éteignez les lumières de la raison, et si vous en corrompez l'usage par la multitude de vos péchés, le défaut de lumière ne pourra pas vous servir d'excuse. Voilà pour la première opposition.

A la seconde, je dis qu'il y a deux sortes d'emportements; l'un est l'emportement d'une volonté prévenue, l'autre est l'emportement d'une volonté persuadée : vous êtes tourmenté d'une forte tentation, sa force divertit celles de votre raison, vous péchez quasi sans y penser : voilà une volonté prévenue et emportée de cet emportement de surprise, et celui-là sans doute peut diminuer le péché. Mais l'emportement d'une volonté persuadée ne le peut pas diminuer, à cause que l'inclination y est plus grande, l'application plus forte, la victoire de la chair et du péché plus pleine et plus entière : partant, c'est une fort mauvaise conséquence de vouloir inférer qu'une faute est petite, parce qu'on y tombe par coutume.

La seconde mauvaise suite est la nécessité de pécher.

TROISIÈME POINT.

Dieu n'ordonne point des choses impossibles; mais en vous ordonnant, il vous avertit de faire ce que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas : *Deus impossibilia non jubet; sed jubendo admonet, et facere quod possis, et petere quod non possis* (*S. Aug.*, *lib. de Natur. et Grat.*, *c.* XLIII, *tom.* X, *p.* 148). Il y a ici des choses que vous pouvez faire, il y en a que vous ne pouvez pas faire. Je veux bien croire que, dans la présence de l'objet et dans une occasion pressante, vous ne pouvez pas résister; mais, du moins, vous pouvez éviter l'occasion : voilà quant à ce que vous pouvez; *Facere quod possis.* Mais quant à ce que vous ne pouvez pas, que faut-il faire? demander instamment à Dieu qu'il surmonte en vous par sa grâce le péché qui est depuis si longtemps le maître, qu'il surmonte vos mauvaises inclinations par de bonnes : *Petite* (*Matt.*, VII, 7), demandez avec instance; et s'il rejette vos demandes; *quærite*, cherchez les moyens de l'apaiser; employez les justes, employez les bienheureux, employez la mort de Dieu, employez Jésus-Christ même; *Pulsate;* frappez à sa justice, et dites-lui : Ah ! justice de mon Dieu, vous ne punissez pas nos fautes à la rigueur en ce monde; frappez à la sagesse, et dites-lui : Ah ! sagesse de mon Dieu, vous savez tant de moyens de vaincre mon vice. Criez à Dieu, mais criez, du fond de l'âme : *De profundis* (*Ps.* CXXIX, 1), et Dieu écoutera, à la fin, votre oraison.

Pénitence. Trois vérités : nécessaire de faire pénitence; beaucoup de fausses pénitences; en faire une véritable et réparer les défauts des précédentes par une confession générale.

Examen de conscience. 1° Ce que c'est : l'interrogatoire d'un criminel devant que de prononcer le jugement : prévenir celui de Dieu.

2° Quel il doit être : général, 1° parce qu'il est en la place de celui que Dieu fera au jugement : car nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ; *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II *Cor.*, V, 10); [et nous y serons] découverts jusqu'au fond de la conscience; 2° Il faut remédier à toutes les plaies par la douleur, et par conséquent tout connaître ; 3° Tout confesser, afin que Dieu pardonne, et qu'il n'entre pas en procès avec nous, et pour cela rechercher et examiner.

3° Les moyens de faire cet examen. Après avoir demandé lumière à Dieu, cette lumière qui découvrira un jour le fond des consciences; il faut produire et écouter deux témoins; premièrement il faut laisser parler sa conscience; quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix, parce qu'elle troublait nos plaisirs : elle a charge de Dieu de nous avertir; elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée ; il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avions ôtées. Parle maintenant, ô ma conscience, je te rends la parole et la liberté. C'est le premier témoin qu'il faut ouïr contre ce criminel, c'est-à-dire nous-mêmes contre nous-mêmes : si elle refuse de parler, ah ! c'est qu'elle est complice du crime; il la faut faire parler par force, il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu éten-

due. Que la pensée tienne lieu d'accusateur, la conscience de témoin, la crainte de bourreau : *Adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor* (*S. August. Ser.* CCCLI, *de Pœnit.*, c. IV, *t.* V, *p.* 1356.

Le second témoin, c'est la loi de Dieu qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandements que nous avons violés. Je vous reprendrai sévèrement, et je vous exposerai vous-même devant votre face : *Arguam te et statuam contra faciem tuam* (*Ps.* XLIX, 22.) De peur que Dieu ne le fasse, il faut que nous le fassions. J'ai toujours mon péché devant les yeux, dit le roi-prophète : *Peccatum meum contra me est semper* (*Ps.* L, 4.) : et alors Dieu change. David dans le même psaume (℣. 10) : *Averte faciem tuam a peccatis meis :* Détournez votre face de dessus mes péchés.

Douleur. 1° Nécessité, par les exemples [des pécheurs] de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui n'ont été réconciliés que par la douleur. Dieu n'est pas moins sévère, ni moins rigoureux; le péché n'est pas moins horrible qu'il était alors, ni l'enfer moins épouvantable : il faut aller par la même voie.

2° Motifs : la crainte, les bienfaits de Dieu qui nous environnent, dont nous avons abusé contre lui; il nous attend avec patience. Description de Dieu nous reprochant nos crimes avec véhémence. Vous vous êtes prostitués comme une femme impudique sur toutes les collines élevées, et sous tous les arbres chargés de feuillages : *Sub omni ligno frondoso prosternebaris meretrix* (*Jerem.*, II, 20.) Il semble qu'il aille dire : Je te vais damner. Toutefois ajoute-t-il, reviens, et je te recevrai : *Verumtamen revertere ad me, et ego suscipiam te* (*Ibid.*, III, 1). Si tout cela n'attendrit pas nos cœurs, nous devons prendre pour dernier et plus puissant motif de notre douleur, de ce que nous n'avons pas de douleur : comme un malade de fièvre chaude; il est à deux doigts de la mort, il demande ses habits, il veut sortir; digne de pitié. C'est pourquoi Jésus-Christ pleure sur Jérusalem : *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti* (*Matth.*, XXIII, 37)? Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Saint Paul : J'appréhende, dit-il, que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui étant déjà tombés dans le péché, n'ont point fait pénitence : *Et lugeam multos ex eis qui ante peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam* (II *Cor.*, XII, 21). Je pleure, dit saint Paul, parce qu'ils ne pleurent pas. Ailleurs : *Flere cum flentibus* (*Rom.*, XII, 15) : Pleurer avec ceux qui pleurent. Ici au contraire : [Pleurer pour ceux qui ne pleurent pas].

PREMIER SERMON

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Obligation de croire à la parole de Jésus-Christ, malgré son obscurité. Comment il faut former nos jugements sur sa doctrine. Soumission due à ses préceptes, quoique difficiles. Vertu de ses exemples pour nous engager à lui obéir. Combien peu écoutent le Sauveur : qui sont ceux qui l'écoutent fidèlement. Motifs puissants pour nous porter à espérer fermement dans ses promesses : prodigieuse insensibilité des hommes.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le (*Matth.*, XVII, 5)

C'est une doctrine fondamentale de l'Evangile de Jésus-Christ, que le chrétien véritable ne se conduit point par les sens, ni par la raison naturelle; mais qu'il règle tous ses sentiments par l'autorité de la foi, suivant ce que dit le divin Apôtre : *Justus autem ex fide vivit* (*Hebr.*, X, 38; *Hab.*, II, 4) : Le juste vit par la foi. C'est pourquoi entre tous les sens que la nature nous a donnés, il a plu à Dieu de choisir l'ouïe pour la consacrer à son service. Un peuple, dit-il, s'est donné à moi, il s'est soumis par la seule ouïe : *In auditu auris obedivit mihi* (*Ps.* XVII, 48). Et le Sauveur nous prêche dans son Evangile, que ses brebis écoutent sa voix; et qu'elles le suivent aussitôt qu'il parle : *Oves meæ vocem meam audiunt... et sequuntur me* (*Joan.*, X, 27); afin, mes frères, que nous entendions que dans l'école du Fils de Dieu, il ne faut point consulter les sens, ni faire discourir la raison humaine, mais seulement écouter et croire.

Je ne m'étonne donc pas aujourd'hui si Dieu fait retentir ainsi qu'un tonnerre aux oreilles des saints apôtres, cette parole que j'ai rapportée : C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu, écoutez-le : *Ipsum audite ;* c'est-à-dire qu'après Jésus-Christ il n'y a plus de recherche à faire : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium,* dit le grave Tertullien (*De Præscr. Hæret.*, *n.* 8 *p.* 233). Ce divin maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée, et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance : *Ipsum audite :* Ecoutez-le. Mais afin que vous sachiez mieux ce que signifie cet oracle, et pourquoi le Père céleste a voulu nous le prononcer dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, remarquez, s'il vous plaît, avant toutes choses, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous apporter trois paroles qu'il est nécessaire que nous écoutions : la parole de sa doctrine (1) nous enseigne ce qu'il faut croire; la parole de ses préceptes qui nous montre comme il faut agir; la parole de ses promesses qui nous apprend ce qu'il faut attendre.

Le vieil homme a cinq sens; l'homme renouvelé n'a plus que l'ouïe : il ne juge point par la vue. Dieu lui a en quelque sorte arra-

(1) Pour nous apprendre.

ché les yeux ; *Non contemplantibus nobis quæ videntur* (II *Cor.* IV, 18) : Nous ne considérons point les choses visibles; ni le toucher, ni le goût ne le règlent; il lui est seulement permis d'écouter, et cette liberté est restreinte à écouter Jésus-Christ tout seul, et encore doit-il l'écouter, non pour examiner sa doctrine, mais pour le croire simplement sur son témoignage. Car, comme l'esprit humain s'égarait dans ses jugements par son ignorance, dans ses mœurs par ses désirs déréglés, dans la recherche de son bonheur par ses espérances mal fondées; pour donner remède à de si grands maux, il fallait que ce divin maître entreprît de former notre jugement par la certitude de sa doctrine, de diriger nos mœurs dépravées par l'équité de ses préceptes, de régler nos prétentions par la fidélité de ses promesses. C'est ce qu'il a fait, chrétiens, et il y a travaillé principalement dans sa glorieuse transfiguration. De quelle sorte et par quels moyens; c'est ce qu'il faut vous proposer en peu de mots.

Sachez donc et pesez attentivement que l'effet de ces trois paroles que le Fils de Dieu nous annonce, est traversé par trois grands obstacles. Vous nous enseignez, ô maître céleste, et rien n'est plus assuré que votre doctrine; mais elle est obscure et impénétrable, et l'esprit a peine à s'y soumettre. Divin législateur, vous nous commandez, et tous vos préceptes sont justes; mais cette voie est rude et contraire aux sens, et il est malaisé de s'y ranger. Enfin, vous nous promettez des biens éternels, et il n'y a rien de plus ferme que vos promesses; mais que l'exécution en est éloignée! vous nous remettez à la vie future, et notre âme est fatiguée par cette attente. Voilà, mes frères, trois grands obstacles qui nous empêchent d'écouter le Sauveur Jésus, et de nous soumettre à sa parole : sa doctrine est certaine, mais elle est obscure : ses préceptes sont justes, mais difficiles; ses promesses infaillibles, mais fort éloignées. Chrétiens, allons au Thabor pour y voir Jésus-Christ transfiguré; considérons qui l'y accompagne, de quoi il y parle, comme il y paraît. Moïse et Elie sont à ses côtés, c'est-à-dire, si nous l'entendons, que la loi et les prophètes lui rendent hommage. Un maître en qui il paraît tant d'autorité, quoique sa doctrine soit obscure, mérite bien qu'on l'en croie sur sa parole : *Ipsum audite.* Mais de quoi s'entretient ce divin Sauveur avec ces deux hommes que Dieu lui envoie? De sa mort, dit l'Evangéliste, et du supplice cruel qu'il devait souffrir en Jérusalem : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem* (*Luc.*, IX, 31). Chrétiens, ne parlons plus des difficultés des choses qu'il nous a commandées, après que nous voyons les travaux pénibles de celles qu'il a lui-même accomplies. Enfin il paraît, nous dit l'Ecriture, plein de gloire et de majesté, et il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous prépare. Par conséquent, ne nous plaignons pas que la gloire qu'il nous promet soit si éloignée, puisqu'il nous la rend déjà en quelque sorte présente. Que reste-t-il donc maintenant? sinon que nous entendions le Père éternel qui nous avertit d'écouter son Fils : *Ipsum audite.* Ecoutons humblement ce divin maître; écoutons sa doctrine céleste, sans que l'obscurité nous arrête; écoutons ses commandements, sans que leur difficulté nous étonne; enfin écoutons ses promesses, sans que leur éloignement nous impatiente. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La première chose, mes frères, que le Père éternel exige de nous lorsqu'il nous ordonne d'écouter son Fils, c'est que nous soyons convaincus que sur toutes les vérités qu'il est nécessaire que nous connaissions, il s'en faut rapporter à ce qu'il en dit, et l'en croire sur sa parole sans examiner davantage. C'est ce qu'il nous faut établir comme le fondement immuable de toute la vie chrétienne ; et pour cela supposons, messieurs, une chose connue de tous, qui nous donnera de grandes lumières, si nous en savons comprendre les suites ; que les hommes peuvent parvenir à la vérité en deux manières différentes ; ou bien par leurs propres lumières, lorsqu'ils la connaissent eux-mêmes ; ou par la conduite des autres, lorsqu'ils en croient un rapport fidèle. C'est une chose connue et qui n'a pas besoin d'explication; mais les suites en sont admirables, et je vous prie de les bien entendre.

Et pour commencer, chrétiens, à développer ce mystère, je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de nous conduire à la vérité par l'une et par l'autre de ces deux voies. Non, les hommes ne le peuvent pas; c'est folie de l'attendre d'eux (1). Celui qui entreprend de nous enseigner, doit, ou nous faire entendre la vérité, ou du moins nous la faire croire (2). Pour nous la faire entendre, il faut nécessairement beaucoup de sagesse; pour nous la faire croire, il faut beaucoup d'autorité ; et c'est ce qui ne se trouve point parmi les hommes. C'est pourquoi Tertullien disait dans cet admirable Apologétique : *Quanta est prudentia hominis ad demonstrandum quid vere bonum? quanta auctoritas ad exigendum* (*N.* 45, *p.* 39) ? La prudence des hommes est trop imparfaite pour découvrir le vrai bien à notre raison; et leur autorité est trop faible pour pouvoir rien exiger de notre créance. La première, c'est la prudence, est peu assurée; et la seconde, c'est l'autorité, peu considérable : *Tam illa falli facilis quam ista contemni* (*Ibid.*). Par conséquent, nous devons conclure qu'il ne faut pas attendre des hommes la connaissance certaine de la vérité; parce que leur autorité n'est pas assez grande pour nous la faire croire sur ce qu'ils en disent, et que leur sagesse est trop courte pour nous en donner l'intelligence.

Mais ce qui ne se trouve point parmi les

(1) Pour être capable d'enseigner les hommes, il faut ou leur, etc.

(2) Il faut pour l'un beaucoup de sagesse, et pour l'autre beaucoup d'autorité.

hommes, il nous est aisé, chrétiens, de le rencontrer en notre Dieu, et vous le comprendrez aisément, si vous considérez avec attention comme il parle différemment dans son Ecriture. Il pratique, ce grand Dieu, l'un et l'autre. Quelquefois il se fait connaître manifestement, et alors il dit à son peuple : Vous saurez que je suis le Seigneur : *Et scietis quia ego sum Dominus* (*Ezech.*, VI, 7) : Quelquefois sans se découvrir, il fait valoir son autorité, et il veut qu'on le croie sur sa parole ; comme lorsqu'il prononce avec tant d'emphase, pour obliger tout le monde à se soumettre : *Hæc dicit Dominus* : Voici ce que dit le Seigneur; et ailleurs : Il sera ainsi, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur : *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* (*Jerem.*, XXXIV, 5). D'où vient, messieurs, cette différence ? C'est sans doute qu'il veut que nous comprenions qu'il a le moyen de se faire entendre, mais qu'il a le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert; et il peut, par son autorité souveraine, nous obliger à la révérer sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre est digne de lui ; il est digne de sa grandeur de régner sur les esprits, ou en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire vue. L'un et l'autre est digne de lui ; il fera aussi l'un et l'autre; mais chaque chose doit avoir son temps. Tous deux néanmoins sont incompatibles; je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait ? Ecoutez, mes frères, voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future ; l'évidence dans la patrie, la foi et la soumission durant le voyage. Un jour la vérité sera découverte; en attendant, pour s'y préparer, il faut que l'autorité soit révérée ; le dernier fera le mérite, et l'autre est réservé pour la récompense. Là nous avons vu les mêmes choses que nous avons entendues : *Sicut audivimus, sic vidimus* (*Ps.* , XLVII) : ici il ne se parle point de voir, et on nous ordonne seulement de prêter l'oreille, et d'être attentifs à sa parole : *Ipsum audite.*

Venez donc au Thabor, mes frères, et accourez tous ensemble à ce divin Maître que vous montre le Père céleste. Vous pouvez reconnaître son autorité en considérant les respects que lui rendent Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, comme je l'ai déjà expliqué. Mais j'ajouterai maintenant une remarque sur notre Evangile, que peut-être vous n'avez pas faite, et qui néanmoins est très-importante pour connaître l'autorité du Sauveur Jésus. C'est, messieurs, qu'il est remarqué qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père éternel qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent, et que Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus* (*Luc.* , IX, 36). Dites-moi quel est ce mystère ? d'où vient que Moïse et Elie se retirent à cette parole ? Chrétiens, voici le secret développé par le grand Apôtre. *Autrefois*, dit-il (*Hebr.*, I, 10), *Dieu ayant parlé en différentes manières par la bouche de ses prophètes.* Ecoutez et comprenez ce discours ; vous avez parlé, ô prophètes, mais vous avez parlé autrefois Maintenant, en ces derniers temps, il nous a parlé par son propre Fils : *Novissime locutus est nobis in Filio* (*Ibid.*, 20). C'est pourquoi dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Elie se retirent ; la loi, toute impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui ceder ; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue : *Intrantibus illis in nubem... nubes obumbravit eos* (*Luc.*, IX, 34; *Matt.*, XVII, 5); comme s'ils disaient au divin Sauveur tacitement par cette action : Nous avons parle autrefois au nom et par l'ordre de votre Père : *Olim loquens patribus in prophetis* : Maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée; notre autorité se confond dans l'autorité supérieure; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils. Par conséquent, soyons attentifs, et écoutons ce Fils bien-aimé ! *Hic est Filius meus dilectus.* Ne recherchons pas les raisons des vérités qu'il nous enseigne; toute la raison, c'est qu'il a parlé.

Ecoutez comme il vous parle dans son Evangile : Jamais personne n'a vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père est venu lui-même pour vous en instruire : *Deum nemo vidit unquam : Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (*Joan.*, I, 18). O hommes, nul de vous n'a encore vu Dieu ; vous ne savez ce qu'il en faut croire, ni la voie qu'il faut tenir pour aller à lui : le Fils unique qui est en son sein, qui pénètre tous ses secrets, lui-même est venu vous les raconter : *Ipse, ipse enarravit.* Que recherchez-vous, ô mortels, après le témoignage de ce divin Maître ? Osez-vous lui demander des raisons, ou vous plaindre de ce qu'il vous oblige de croire ce que vous n'entendez pas ? Je voudrais entendre, je voudrais savoir ; saint Augustin va vous satisfaire : C'est être savant. nous dit-il, que d'être uni à celui qui sait : *Non parva pars scientiæ est scienti conjungi* (*In Psalm.* XXXVI, *Enar.* II. *t.* IV, *p.* 266). C'est être assez savant que d'être uni à celui qui sait ; ajoutons pour expliquer sa pensée, à celui qui sait d'original, si l'on peut parler de la sorte , qui sait pour avoir vu , et pour avoir vu jusqu'au fond, et qui nous dit avec vérité : *Quod vidimus, testamur* (*Joan.*, III, 11) : Nous témoignons ce que nous avons vu. Celui-là, dit saint Augustin , a les yeux de l'intelligence; nous avons les yeux de la foi : *Ille habet oculos cognitionis, tu credulitatis* (*S.August.*, *Ibid.*). Je ne prétends rien davantage, je ne me plains pas de l'obscurité des maximes de l'Evangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jésus-Christ qui me dirigent : je n'ai pas la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'assure; et je crois (1) hardiment où je ne vois

(1) Avec joie ce que je ne vois pas.

rien, parce que j'en crois celui qui voit tout.

Il me semble, chrétiens auditeurs, que l'autorité de ce divin Maître est suffisamment établie, et que nous devons être très-persuadés que c'est assez d'écouter sa voix pour connaître la vérité avec certitude. Mais tirons de cette doctrine importante quelque instruction pour notre conduite. Il faudrait commencer un nouveau discours pour vous dire tout le fruit qu'elle doit produire; mais parmi une infinité de grandes choses qui se présentent de toutes parts, voici une vérité que je vous choisis; et je me tiendrai bienheureux, si je la puis aujourd'hui graver dans vos cœurs.

Puisqu'il est ainsi, chrétiens, que nous sommes obligés de nous rapporter à ce que nous dit le Sauveur Jésus, résolvons, et résolvons immuablement de former tous nos jugements, non sur les apparences des sens, ni sur les opinions anticipées dont la raison humaine nous préoccupe, mais sur la parole de Jésus-Christ, sur la doctrine de son Evangile. M'entendez-vous, mes frères, comprenez-vous ce que je veux dire? *Quis est vir sapiens qui intelligat hoc* (*Jer.*, IX, 12)? Qui de nous juge selon Jésus-Christ, et selon les règles qu'il nous a données? Ah! si nous jugions des choses selon ses maximes, que d'illusions seraient dissipées! que de folles pensées s'évanouiraient! que de vaines opinions tomberaient par terre! Quand on voit les fortunés de ce monde au milieu de la troupe qui leur applaudit, tous les sens disent: Voilà les heureux. Jésus-Christ nous dit au contraire: Ce ne sont pas là les heureux. Heureux ceux dont le Seigneur est le Dieu! *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (*Ps.* CXLIII, 15)! C'est ce que vous dites, ô Maître céleste; mais que cette parole est peu écoutée! Nous nous laissons étourdir par le bruit de ceux qui nous crient perpétuellement qu'ils sont heureux, qu'ils sont fortunés dans leur vie molle et délicieuse; et parmi ce bruit importun, la (1) voix du Sauveur demeure étouffée, et n'arrive pas jusqu'à nos oreilles.

Chrétiens, venez au Thabor, apprenez du Père céleste à écouter humblement son Fils: *Ipsum audite.* Qui pourrait vous faire comprendre toute la force de cette parole! Cette parole du Père céleste sacrifie tous vos sentiments, et abat toutes vos raisons aux pieds de son Fils. Mais qu'il a raison de nous reprocher que nous ne recevons pas son témoignage! *Testimonium nostrum non accipitis* (*Joan.*, III, 11). Si vous le recevez, vous êtes obligés de désavouer tout ce qui s'oppose à ce qu'il témoigne; par exemple, pour vous en convaincre, regardez ce que vous faites dans l'Eucharistie; tout est mort, il n'y a que l'ouïe qui vive, et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connaît plus que sa voix. Dans cet adorable mystère, tous vos sens vous trompent, excepté l'ouïe. La vue et le goût disent: C'est du pain; le toucher

(1) Vôtre

et l'odorat se joignent à eux; il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison, pour abandonner tous vos sentiments à Jésus qui vous instruit par la seule ouïe. Eveillez-vous, mes frères, et rendez partout le même respect à celui qui est toujours infaillible. Que ce mystère que vous fréquentez tous les jours vous accoutume à juger des choses, non selon la prudence humaine, mais selon le témoignage qu'en rend le Sauveur. Imaginez-vous, chrétiens, mais que dis-je, imaginez-vous; croyez que vous avez toujours Jésus près de vous, qui vous dit à l'oreille tout ce qu'il faut croire de ce qui se présente à nos yeux. C'est l'Ecriture qui vous l'enseigne, qu'il marche après vous comme un précepteur qui suit et qui conduit ses disciples, et qui ne cesse de les avertir de la voie qu'ils doivent suivre: *Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis, hæc est via* (*Is.*, XXX, 21).

Soyez donc attentifs, mes frères, à ce précepteur qui vous parle, et réglez vos jugements sur les siens. Vos sens vous disent: Ce plaisir est doux; écoutez, Jésus dit qu'il est très-amer: *Amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (*Jer.*, II, 19). Vos sens disent: Courons aux délices; et Jésus: *Malheur à vous qui riez, parce que vos ris produiront des pleurs* (*Luc.*, VI, 25)! Vos sens disent: Ah! qu'il est pénible de marcher dans la voie de Dieu! et Jésus, au contraire, que son joug est doux et que son fardeau est léger: *Jugum meum suave est et onus meum leve* (*Matt.*, XI, 30). Croyez ces témoignages, fidèles; et, persuadés de leur vérité, formez-vous des maximes invariables qui, fixant fortement à jamais votre esprit sur des jugements arrêtés, puissent aussi diriger vos mœurs par une conduite certaine. C'est ma seconde partie (1).

SECOND POINT.

Ipsum audite: Écoutez Jésus; écoutez ses commandements. Je vous ai dit, messieurs, écoutez et croyez tout ce qu'il enseigne; je vous parle maintenant d'une autre manière, et je vous dis, écoutez et faites (2). Mais pour

(1) Former nos jugements selon les maximes de l'Evangile. Jugements fermes et arrêtés. Il a dit: *Qui vos audit me audit* (*Luc.*, X, 16); « Celui qui vous écoute, m'écoute: » point de curiosité dans la prédication, mais des sentiments de componction. Il a dit qu'il souffrait dans les pauvres; obligation de les assister; damné pour ne le pas faire; le juger ainsi. Si jamais cette obligation a lieu; c'est dans l'extrême nécessité; nous y sommes, Jésus-Christ meurt de froid et de faim à nos portes: si vous en doutez sur la clameur publique, obligation de vous en informer. Sur ces jugements former ses mœurs: c'est ma seconde partie.

(2) Si vous avez créance à sa doctrine, venez à l'épreuve des œuvres, et montrez votre foi par vos actions: *Ostende ex operibus fidem tuam* (*Jac.*, II, 18). Et certainement, chrétiens, si nous en croyons sa parole, de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de le connaître. Le disciple bien-aimé le dit nettement dans sa première épître (*Cap.* II, 4): *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*; « Celui qui assure qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandements, c'est un

vous le dire avec fruit, il faut tâcher de vous faire entendre la liaison qu'il doit y avoir entre la foi et les œuvres; et pour cela remarquez avant toutes choses, que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, les mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne que nous sommes fondés en la foi : *In fide fundati* (*Coloss.*, I, 23.) Or vous savez que le fondement a deux qualités principales : il est en premier lieu le commencement, et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. Donc pour bien connaître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement; et secondement qu'elle est destinée pour être le soutien de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exige nécessairement la suite des œuvres; parce qu'en qualité de commencement elle nous oblige à continuer, et en qualité de soutien elle nous invite à bâtir dessus; et l'un et l'autre se fait par les œuvres.

Mais découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles, et la seconde, qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer; et il est aisé de l'entendre. Car tout le dessein du christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre : *fides est prima quæ subjugat animam Deo* (*De Agon. Christ.*, t. VI, p. 252). La foi est la première qui soumet l'âme à Dieu : et le concile de Trente a défini que la foi est le commencement du salut de l'homme : *fides est humanæ salutis initium* (*Sess.* VI, c. VIII, *t.* XIV, *p.* 760). La foi est donc un commencement, c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu, messieurs, que tous les chrétiens l'eussent bien compris! car par là ils pourraient connaître que de s'en tenir à la foi sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas; c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (*Luc.*, XIV, 30). Voilà ce fou et cet insensé qui avait commencé un beau bâtiment, et qui ne l'a pas achevé : il a fait grand amas de matériaux, il a posé tous les fondements d'un grand et superbe édifice; et le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou! ô l'extravagant! *Hic homo cœpit ædificare.*

Mais éveillez-vous, chrétien : c'est vous-même qui êtes cet homme insensé. Vous avez commencé un grand bâtiment; vous avez déjà établi la foi qui en est le fondement immuable. Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts a-t-il fallu faire? La place (1) destinée pour le bâtiment était plus mouvante que le sable : chrétiens, c'est l'esprit humain, toujours chancelant dans ses pensées : il a fallu l'affermir. Que de miracles, que de prophéties, que d'écritures, que d'enseignements ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des précipices, précipices terribles et dangereux de l'erreur et de l'ignorance; il a fallu les combler; et de l'autre, *des hauteurs superbes qui s'élevaient*, dit le saint Apôtre, *contre la science de Dieu* (II *Cor.*, X, 5); il a fallu les abattre et les aplanir. Parlons en termes plus intelligibles : il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et l'on met de beaux fondements sur lesquels on ne bâtit rien : peut-on voir une pareille folie? Et ne vois-tu pas, insensé, que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi-élevées qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre ta folle et téméraire conduite? Mais cela paraîtra bien mieux, si, après avoir regardé la foi comme le commencement de l'édifice, nous considérons maintenant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. (2) Car s'il est ainsi, chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites

menteur, et la vérité n'est pas en lui. » Non, il ne connaît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connaît pas comme il le veut être. Il le connaît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu : au contraire, il nous assure qu'il ne connaît pas ceux qui le connaissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs; et ce n'est rien de la foi si elle ne fructifie pas en bonnes œuvres. Mais afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les écritures, etc.

(1) Le lieu.

(2) Et la raison en est évidente; c'est que ce maître céleste qu'il nous est ordonné d'entendre, a tellement dispensé toute sa conduite, que les mystères qu'il a accomplis, sont l'appui et le fondement des préceptes qu'il a donnés. Un sage architecte met de la proportion dans les choses : ne vous détachez donc pas du fondement et du soutien. J'ai jeté, dit saint Paul, le fondement « Comme un sage architecte; mais un autre bâtit dessus » : *Ut sapiens architectus fundamentum posui, alius autem superædificat* (I *Cor.*, III, 10). Quel fondement a-t-il mis? « Personne, vous répond-il, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement c'est Jésus-Christ. » *Fundamentum aliud nemo potest ponere, nisi id quod positum est, quod est Christus Jesus* (*Ibid.*, 11). Qu'est-ce à dire [point d'autre fondement, que Jésus-Christ] qu'un Dieu anéanti et humilié? que peut-on bâtir dessus? quelque chose qui ait rapport à ce fondement, « Comme fait un sage architecte. » *Ut sapiens architectus.* S'il est sage, il y a proportion entre l'un et l'autre [entre le fondement et l'édifice]. [Vous avez] en particulier [pour fondement] un Dieu crucifié et anéanti, bâtissez dessus une vie pénitente et mortifiée; un Dieu souffrant, l'amour des souffrances, un Dieu pauvre [le mépris des richesses, des grandeurs et des vanités du monde]; un Dieu libéral jusqu'à donner son sang à ses ennemis; que bâtir dessus? des entrailles de charité pour nos frères. Si les injures étaient aussi fâcheuses que vous le pensez, le Fils de Dieu n'y aurait pas été exposé. Je ne m'étonne donc plus, si, au milieu de sa gloire, il parle de l'ignominie de sa mort : *Ipsum audite* : « Écoutez-le. » Bâtissez l'obéissance à ses préceptes; sur quel fondement? sur Jésus-Christ obéissant jusqu'à la mort : après cela plus de difficulté dans l'Évangile.

au divin Sauveur, si, ayant mis en vos âmes un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus : n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole? c'est-à-dire que sa foi vous paraît douteuse, sa doctrine mal soutenue, ses maximes peu assurées.

Mais laissons ces justes reproches, pour prouver solidement par les Ecritures que la foi ne nous est donnée que pour être le soutien des œuvres; et vous en serez convaincus, si vous méditez attentivement la conduite de notre Sauveur tant qu'il a été en ce monde. Il y a accompli de grands mystères, il nous y a donné de grands préceptes ; mais afin que ce qu'il faut croire nous apprît comme il faut agir, il a tellement ménagé les choses, que les mystères qu'il a accomplis fussent le soutien et le fondement des préceptes qu'il a donnés. Saint Augustin, messieurs, vous fera entendre cette vérité, et il nous l'explique admirablement dans le livre qu'il a écrit, de *Agone Christiano*, du Combat du chrétien, où, suivant le divin Apôtre, il appuie toute la vie chrétienne et la liaison des préceptes avec les mystères, sur Jésus-Christ humilié et sur le mystère de sa croix. O hommes, dit-il, n'aimez pas le monde; voilà le précepte : parce que s'il était aimable, le Fils de Dieu l'aurait aimé; voilà le mystère : *Nolite amare temporalia, quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei* (*Cap.* XI, *t.* VI, *p.* 251). Ne vous attachez pas aux richesses, parce que si elles étaient nécessaires, le Fils de Dieu ne serait pas pauvre : ne craignez ni les souffrances, ni l'ignominie, parce que si elles nuisaient à notre bonheur, un Dieu n'y serait pas exposé. Ainsi vous voyez manifestement que toutes les choses que Jésus commande, ont leur fondement immuable sur celles qu'il a accomplies; et que s'il nous prescrit dans son Evangile une vie pénitente et mortifiée, c'est à cause qu'il nous y paraît comme un Dieu anéanti et crucifié. C'est pour cela que sur le Thabor où l'on nous ordonne d'écouter sa voix, de quoi est-ce qu'il s'entretient avec Moïse et Elie? de sa croix, dit l'évangéliste, et de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem* (*Luc.*, IX, 31). Pour quelle raison, mon divin Sauveur? et qu'a de commun ce discours avec la gloire qui vous environne? C'est, mes frères, que ce qu'il commande étant fondé sur ce qu'il a fait, il nous propose ce qu'il a fait, pour disposer nos esprits à suivre humblement ce qu'il commande : *Ipsum audite.* Ecoutez Jésus; écoutez-le, croyez ce qu'il fait; mais écoutez-le, faites ce qu'il dit.

Mais permettez-moi, chrétiens, d'étendre davantage cette vérité si solide et si importante, et de vous expliquer le dessein pour lequel le Sauveur Jésus, dans cet état auguste et majestueux où il nous paraît au Thabor, ne parle que de sa croix et de ses souffrances. Chrétien, ne le vois-tu pas? et ne l'as-tu pas encore entendu? C'est qu'il a dessein de te préparer à écouter ses préceptes; il veut lever les difficultés que tu trouves à suivre ses commandements et à marcher dans ses voies. En effet, pour ôter ces difficultés, il faut nous inspirer du courage et nous donner de la force. Pour nous inspirer du courage, qu'y a-t-il de plus efficace que de le voir marcher le premier dans la carrière qu'il nous a ouverte, tout couvert de sueur et de sang, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, souffrant volontairement tout ce qu'ils redoutent : *Omnia* (1) *contemnendo quæ pravi homines cupiunt*, *et omnia patiendo quæ horrescunt* (*S. Aug.*, *lib. de ver. Relig. t.* I, *p.* 758.) et dans cet état de souffrances, nous disant d'un ton ferme et vigoureux : *In mundo pressuram habebitis*, *sed confidite*, *ego vici mundum* (*Joan.*, XVI, 33) : mes disciples, je le confesse, vous aurez à souffrir au monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. Se peut-il trouver des âmes si basses qui ne soient encouragées par cet exemple? Que si vous vous plaignez, chrétiens, que vos forces ne suffisent pas pour suivre ce Dieu qui vous appelle; vous me faites tous cette objection, je lis dans vos cœurs; regardez que non-seulement il marche devant, mais encore qu'il se tourne à vous pour vous tendre sa main charitable. Quelle preuve en avons-nous? ses souffrances mêmes. [Ecoutez] saint Paul dans l'Epître aux Hébreux : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et iis qui tentantur auxiliari* (*Heb.*, II, 18). Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui souffrent. Mystère admirable! messieurs, il prouve sa puissance par sa faiblesse, et avec beaucoup de raison : car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa bonté devienne l'appui des autres par sa puissance; et (2) que, pour honorer la faiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont faibles par nécessité. Ne craignons donc pas, chrétiens, de suivre Jésus-Christ dans la voie étroite, et d'écouter un (3) Dieu, marchant devant, nous donnant l'exemple, se retournant, nous tendant la main.

(4) Par conséquent écoutons la voix de ce maître si charitable : *Ipsum audite.* Ecoutons Jésus, mais écoutons-le comme il parle, prenons ses sentiments comme il nous les donne. Car combien en voyons-nous tous les jours qui s'approchent du Fils de Dieu, non pour recevoir la loi, mais pour la donner, pour le faire parler à leur mode, selon les préjugés de leurs passions et au gré de leur convoitises? Tels sont ceux qui consultent pour être trompés, qui ne trouvent de bons conseils

(1) Ce texte est tiré de saint Augustin, quant au sens; Bossuet, dans les paroles qu'il cite, n'en exprime que la substance; nous le rapporterons ici littéralement : *Omnia quæ habere cupientes non recte vivebamus, carendo vile fecit. Omnia quæ vitare cupientes a studio deviabamus veritatis, perpetiendo dejecit.*

(2) Qu'en échange de.

(3) Sa parole qui nous y appelle. Il ne nous appelle pas seulement, mais il marche devant nous pour nous enflammer. Il ne marche pas seulement devant, mais il nous tend la main pour nous soutenir.

(4) Quoi! refuserez-vous d'écouter?

que ceux qui les flattent, qui cherchent à se damner en conscience : tels sont ceux dont parle Isaïe. Voici, dit-il, un peuple rebelle qui irrite la fureur de Dieu ; ce sont des enfants menteurs, enfants rebelles et opiniâtres, qui ne veulent pas écouter la loi de Dieu : *Populus ad iracundiam provocans est, et filii mendaces* (*Is.*, XXX, 9). De tels hommes disent aux voyants : Ne voyez pas, aveuglez-vous pour nous plaire; ne nous montrez pas la droite voie: *Nolite aspicere nobis quæ recta sunt* (*Ibid.*, 10). ce n'est pas ce que nous cherchons, nous voulons des détours commodes, nous demandons des expédients pour assouvir nos vengeances, pour pallier nos usures, pour continuer nos rapines, pour contenter nos mauvais désirs : *Loquimini nobis placentia*, *videte nobis errores* (*Ibid.*). Dites-nous des choses qui nous plaisent, (1) débitez-nous des erreurs agréables. Que si quelque docteur véritable de ceux dont parle l'apôtre saint Paul, *qui traitent droitement et fidèlement la parole de vérité* (II *Tim.*, II), au lieu de cette voie large et spacieuse qui nous mène à perdition, leur montre le chemin du salut dans une vie mortifiée et pénitente : Otez-nous, disent-ils, cette voie : *Auferte a me viam, declinate a me semitam* (*Is.*, XXX, 11) : ôtez-nous cette voie, elle est trop incommode, tirez-nous de ce sentier, il est trop étroit : s'il les presse par l'Evangile, et qu'il leur dise : c'est Jésus qui parle : Ah! nous ne voulons point entendre sa voix, elle nous fâche et nous importune : *Cesset a facie nostra Sanctus Israel* (*Is.*, XXX, 11) : qu'il n'y ait aucune partie de nous-mêmes qui fléchisse.

Ainsi, mes frères, l'arrogance humaine emportée par ses passions ne veut point écouter le Sauveur Jésus, s'il ne parle à sa fantaisie. Et jugeons-en par nous-mêmes, mettons la main sur nos consciences. Qui de nous, s'il en était cru, n'entreprendrait pas de changer et de réformer l'Evangile en faveur de ses convoitises ? Il y a des vices que nous haïssons par une aversion naturelle, et il n'y a point d'homme si corrompu, qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaise. Ah! que nous aimons l'Evangile, lorsqu'il condamne ces vices que nous détestons ! Celui-là sera d'un naturel doux, ennemi du trouble et de l'injustice : tonnez tant qu'il vous plaira, ô divin Sauveur, contre les rapines et les violences, il applaudira à votre doctrine : mais si vous lui ôtez ces plaisirs si chers, que votre parole lui paraîtra rude ! il ne pourra plus l'écouter. Un autre naturellement libéral entendra toujours avec joie ce qui se dira contre l'avarice : mais qu'on ne lui défende pas la médisance, qu'on lui permette de venger cette injure, qu'on lui laisse (2) envelopper ses ennemis ou ses (3) concurrents dans une intrigue malicieuse. O folie ! ô témérité ! mon Sauveur, que vous êtes rude! on ne peut s'accommoder avec vous. Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, disait autrefois le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et que les vérités sont diminuées par la malice des hommes : *Diminutæ sunt veritates* (*Ps.* XI, 1). Elles ne sont pas tout à fait éteintes, il y en a qui plaisent à quelques-uns; mais par une audace effroyable, chacun les diminue à sa mode, chacun retranche ce qui lui déplaît. Les hommes se sont mêlés de mettre une distinction entre les vices : il y en a qu'on laisse dans l'exécration, comme la cruauté et la perfidie : il y en a qu'on veut rendre honnêtes ; par exemple, ces passions douces, comme l'ambition, et ainsi des autres. Malheureux, qu'entreprenez-vous? Jésus-Christ est-il divisé ? *Divisus est Christus* (I *Cor.*, I, 13) ? celui qui commande la fidélité, n'a-t-il pas commandé la (1) tempérance ? celui qui défend la cruauté n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles ? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ ? pourquoi défigurez-vous sa doctrine par cette distinction injurieuse ? que vous a fait l'Evangile pour le déchirer de la sorte ? *Quid dimidias mendacio Christum ? totus veritas fuit* (*Tertull. de Carn., Chr. n.* 5. *p.* 362). Est-ce donc que l'Evangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre ? *Totus veritas* : Il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

Mais, chrétiens, que faut-il donc faire pour écouter fidèlement ce Maître céleste? le voici en un mot de saint Augustin dans le livre de ses Confessions : *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit* (*Lib.* X *cap.* XXVI, *tom.* I, *p.* 184). Celui-là est votre serviteur véritable, qui s'approche de vous, ô Sauveur, non pas pour entendre ce qu'il veut, mais plutôt pour vouloir ce qu'il entend. Parole vraiment sainte, vraiment chrétienne, et digne certainement d'être toujours présente à notre mémoire. C'est ainsi que vous devez écouter Jésus, comme un maître dont vous venez recevoir la loi, en désavouant humblement tout ce qui se trouve contraire à ses volontés; et si vous le faites, messieurs, ô Dieu! quelle sera votre récompense ! il fera un jour ce que vous voudrez, après que vous aurez fait ce qu'il veut; et si vous accomplissez ses préceptes, il accomplira ses promesses. C'est ce qui me reste à vous dire, et que je conclurai en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Saint Thomas traitant de la nature du vœu, établit cette différence entre le commandement et la promesse : que le commandement règle et détermine ce que les autres doivent faire à notre égard ; et la promesse au contraire ce que nous devons faire à l'égard des autres (2. 2. *Q.* LXXXVIII, *art.* II). Ainsi, messieurs, après avoir ouï à quoi la parole de Jésus-Christ nous oblige envers lui par les préceptes, il est juste que vous entendiez à quoi il s'oblige envers vous par ses promesses. *Ipsum audite* ; écoutez Jésus dans les promesses de son Evangile; et afin

(1) Trompez-nous par.
(2) Embarrasser cette affaire par une intrigue malicieuse.
(3) Compétiteurs.

(1) Modération.

que vous entendiez quelle estime vous devez faire de cette promesse, concevez, s'il vous plaît, avec attention, messieurs, dans quel ordre et par quelle suite Dieu s'engage à vous. Premièrement, il vous promet; secondement, pour vous assurer, il confirme par serment toutes ses promesses: non content d'avoir engagé sa fidélité, il nous envoie son Fils du ciel en la terre, pour nous réitérer la même parole et nous persuader de sa bienveillance; et enfin, pour nous ôter tout scrupule, il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous a promise, dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est cette dernière circonstance qu'il nous faut examiner en peu de paroles.

C'était déjà une grande grâce qu'il eût plu à notre grand Dieu de s'engager à nous par des promesses : car, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, celui qui promet quelque chose, le donne déjà en quelque façon, en tant qu'il s'oblige à le donner. *Qui promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo dat* (*Ibid.*, *art.* V, *ad* 2). Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas par cette promesse dans une possession actuelle ; néanmoins il s'est en quelque sorte dessaisi lui-même en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. C'est pourquoi, dit le même saint Thomas, il paraît par l'usage des choses humaines, qu'on rend grâces non-seulement à celui qui donne, mais encore à celui qui promet, quand il paraît agir de bonne foi ; parce qu'encore que le bien que l'on nous promet ne soit pas encore à nous par une possession actuelle, il est déjà à nous par engagement; et que celui qui promet quelque chose, s'est déjà en quelque sorte dessaisi de lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. Par conséquent il faut avouer que Dieu se liant à nous par ses promesses, nous donnait un merveilleux avantage.

Mais il fait en notre faveur quelque chose de bien plus grand dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il connaît notre dureté et notre cœur incrédule; il sait que la vie future ne nous touche pas ; elle nous paraît éloignée, et cependant nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présents, ne connaissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur? Ecoutez un conseil de miséricorde : En vérité, en vérité, je vous le dis, il y en aura parmi vous, dit-il, qui ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et dans son royaume : *Sunt de hic stantibus qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in regno suo* (*Matth.*, XVI, 28). Je veux aider vos sens, je veux soulager votre infirmité ; si cette félicité que je vous promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente: je la ferai voir à quelques-uns de vous qui pourront en rendre témoignage aux autres. Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples (*Matth.*, XVII, 1) ; et, comme il était en prière (car, mes frères, c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous), comme donc il était en prière, cette lumière infinie, qui était cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, *sa face éclata comme le soleil, et une blancheur admirable se répandit sur ses vêtements* (*Ibid.*, 2).

Voilà, mes frères, une belle idée de la gloire qui nous est promise ; car, combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface le soleil même! et combien est-elle abondante, puisqu'ayant rempli tout le corps, elle passe jusqu'aux vêtements! Aussi, Pierre, ravi d'un si beau spectacle, s'écrie, transporté et tout hors de soi : Oh! Seigneur, qu'il fait bon ici et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue! *Bonum est nos hic esse* (*Ibid.*, 4). Que s'il est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps, que serait-ce donc, chrétiens, si Jésus lui découvrait celle de son âme? Mais s'il voyait la beauté incompréhensible de son essence divine, sans nuage, sans mélange, sans obscurité, et telle qu'elle est en elle-même, ô Dieu, quelle serait son extase! Mais, puisqu'il se croit si heureux de voir son Maître en sa majesté, quoiqu'il n'ait point encore de part à sa gloire, quel serait son ravissement s'il s'en voyait revêtu lui-même! Oh! mes frères, écoutons Jésus et laissons-nous toucher à ses promesses, qu'il nous rend déjà si sensibles! *Ipsum audite :* Ecoutez-le; écoutez la parole de sa promesse. Quelle est-elle? La voici, messieurs, telle qu'il l'a prononcée lui-même : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (*Matth.*, X, 22) : Celui qui persévérera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. Que veut dire cette parole? Croyez sa promesse avec certitude, attendez l'effet avec patience.

Mais, hélas! qui le fait, messieurs? qui se rend attentif à cette parole? L'entendez-vous, ô hommes du monde qui, enivrés par les biens présents, faites une raillerie de la vie future (1)? Oserai-je répéter dans cette chaire les discours que vous en tenez? Ah! plutôt que Dieu, qui sonde les cœurs, vous mette devant les yeux vos sentiments. N'êtes-vous pas de ceux qui parlent ainsi dans le prophète Isaïe? Ah! que le Seigneur se dépêche, qu'il nous fasse voir bientôt son ouvrage, s'il veut que nous le croyions ; qu'il nous fasse expérimenter quelque chose de ses desseins, et nous n'en douterons pas : *Festinet et cito veniat opus ejus, ut videamus : et appropiet, et veniat consilium Sancti Israel, et sciemus illud* (*Isa.*, V, 19). Reconnaissez aujourd'hui vos sentiments dans la bouche de ces impies. Ne pensez-vous pas tous les jours : Ah! qui nous dira des nouvelles de cet avenir qu'on nous promet? Toujours attendre, toujours espérer, et cependant tout le présent nous échappe : *Festinet et cito veniat opus ejus.* Le monde nous donne des plaisirs présents, et Dieu nous remet à une autre vie : *Festinet.* Ah! qu'il se dépêche; qu'il ne nous rejette pas à

(1) Puis-je.

un si long terme : nous ne pouvons pas attendre si loin : *Cito veniat opus ejus*. Ah ! loin de nous ces discours profanes, loin de nous ce langage impie. *Ipsum audite :* Ecoutez Jésus dans la parole de sa promesse ; ne doutez pas, ne vous lassez pas. Ah ! ne doutez pas, chrétiens, Dieu l'a dit : vous serez sauvés : *Hic salvus erit*.

Mais, chrétiens, ne vous lassez pas ; il faut persévérer jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem*. O justes, ô fidèles, ô enfants de Dieu, c'est ici la voix qu'il vous faut entendre. Où êtes-vous dans cette assemblée? Il y en a, je n'en doute pas. Ah ! que nous ne soyons pas assez malheureux qu'il n'y ait point de justes dans un si grand peuple ! O justes, c'est à vous que je parle ; je vous parle sans vous connaître ; mais Dieu, que vous connaissez et qui vous connaît, saura bien porter ma voix dans vos cœurs : *Qui perseveraverit, hic salvus erit*. Oui, c'est la parole qu'il vous faut entendre. *Vox exsultationis et salutis in tabernaculis justorum* (*Ps.* CXVII, 15) : Les cris d'allégresse et du salut se font entendre parmi les tentes des justes. C'est cette parole dont il est écrit : *Mes brebis entendent ma voix* (*Joan.*, X, 27). C'est cette parole, dit saint Augustin, que nul des étrangers n'écoute, que nul des enfants ne rejette : *Hanc vocem non negligit proprius, non audit alienus* (*In Joan. Tr.* XLV, *tom.* III, *part.* II, *p.* 600). Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles ; mais que celle-ci est entendue de peu de personnes ! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique ; celui-là, lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence : il écoute parler Jésus-Christ. Mais, ô voix sacrée, ô parole de persévérance, il ne t'entend pas ! La tentation s'élève, il succombe ; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance, il ne t'entend pas ! néanmoins, c'est le sceau de l'obéissance. Ecoutez-la, ô enfants de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse, ah ! persévérez jusqu'à la fin, parce que la tentation ne durera pas jusqu'à la fin : *Persevera usque in finem, quia tentatio non perseverat usque in finem* (*Ibid.*). Mais cet homme m'opprime par ses violences. *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* (*Psalm.* XXXVI, 10) : Encore quelque peu de temps, et le pécheur ne sera plus. Mais que ce délai est ennuyeux ! C'est l'infirmité qui vous fait paraître long ce qui est si court : *Infirmitas facit diu videri quod cito est* (*S. Aug. in Psalm.* XXXVI, *t.* VI, *p.* 262). Il nous semble long quand il se passe ; mais, lorsqu'il sera achevé, c'est alors que vous sentirez combien il était de peu de durée : *Hoc modicum longum nobis videtur, quoniam adhuc agitur : cum finitum fuerit, tunc sentiemus quam modicum fuerit* (*In Joan. Tract.* CI, *t.* III, *part.* II, *p.* 753).

Que si les promesses ne vous touchent pas, écoutez la parole de ses menaces ; je n'en ai point parlé, parce que l'intention de Notre-Seigneur n'est pas de nous montrer aujourd'hui rien qui soit terrible. Il n'est venu apporter que le salut : *Non enim veni ut judicem mundum* (*Joan.*, XII, 47) : Car je ne suis pas venu pour juger le monde. Mais enfin, contraint par nos crimes, il nous fait avertir de fuir devant la colère qui nous poursuit. *Fugere a ventura ira* (*Matth.*, III, 7). Car déjà la cognée est mise à la racine des arbres : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (*Ibid.*, 10). Qu'on jette, s'écrie-t-il, ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (*Ibid.*, XXV, 30). O paroles terribles ! *Irritam quis faciens legem Moysi, sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur : quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (*Hebr.*, X, 28, 29) : Celui qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans miséricorde sur la déposition de deux ou trois témoins ; combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce. Pour éviter toutes ces menaces, mes frères, écoutons le Sauveur Jésus ; croyons humblement ce qu'il enseigne, suivons fidèlement ce qu'il commande, et nous aurons infailliblement ce qu'il promet, la félicité éternelle. *Amen*.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Rapport admirable entre le mystère de l'Eucharistie et le ministère de la parole. Dispositions nécessaires pour l'entendre avec fruit : comment les prédicateurs doivent l'annoncer, où il faut qu'elle soit entendue des auditeurs. Obéissance fidèle à ce qu'elle prescrit, preuve certaine et essentielle qu'on est enseigné de Dieu.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le (*Matth.* XVII, 51).

Je n'entreprends pas de vous (1) raconter toute la gloire du Thabor, ni toute la magnificence de la transfiguration de notre Sauveur (2) : je ne m'arrêterai pas à cette lumière, à cette majesté, à cet éclat qui éblouit les yeux des apôtres ; je ne vous dirai pas avec saint Basile de Séleucie (*Orat. in Transfigur. Domin.*), que le soleil, plus surpris qu'au jour qu'il fut arrêté par Josué, fut étonné d'apercevoir un autre soleil plus resplendissant que lui, et ce qu'il n'avait jamais vu jusqu'à ce temps, de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère, lui, devant qui toute autre lumière cède et disparaît.

Je m'arrête à écouter cette voix du Père céleste : *C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu : écoutez-le*. Mais je ferai une remarque qui me semble très-impor-

(1) Expliquer.
(2) Dans le mystère de la Transfiguration.

tante. Moïse et Elie avaient paru auprès du Sauveur en grande majesté : *Visi in majestate* (*Luc.*, IX, 31) : la loi et les prophètes viennent lui rendre (1) témoignage et le reconnaître. Mais ce qui nous doit faire entendre l'autorité du Seigneur Jésus, c'est que saint Marc et saint Luc ont observé qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Elie disparurent ; ils entrèrent dans une nuée, et Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus* (*Ibid.* 36 ; *Marc.*, X, 7). Que si vous me demandez d'où vient que Moïse et Elie se cachent à cette parole, je vous en expliquerai le mystérieux secret, tel qu'il nous est exposé par le docteur des gentils dans la divine Epître aux Hébreux. Dieu, dit le grand apôtre, ayant parlé autrefois à nos pères en différentes manières par la bouche des prophètes, remarquez ces mots : *Autrefois*, *maintenant*, *dans les derniers temps*, il nous a parlé par son propre Fils (*Heb.* I, 1). C'est pourquoi dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Elie se retirent ; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder ; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nuée, comme s'ils disaient au divin Jésus par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père ; *olim Deus*, maintenant que vous ouvrez votre bouche, et que l'*unique qui était dans le sein du Père vient lui-même expliquer les secrets du ciel* (*Joan.*, I. 18), notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure ; et, n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils.

Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne de tous côtés dans les chaires évangéliques. Ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Evangile. [Venez] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole, ou plutôt la parole du Fils de Dieu même ; [et demandons] les prières de celle qui le conçut, dit saint Augustin (*Ser.* CCXV, *n.* 4, *t. V*, *p.* 950), premièrement par l'ouïe ; et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de la concevoir dans ses bénites entrailles : *Ave, Maria.*

Le temple de Dieu, mes sœurs (2), a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire (3). Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances ; là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple ; ici ils parlent au peuple de la part de Dieu ; là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps ; il se fait reconnaître ici dans la vérité de sa (4) doctrine. Il y a une très-étroite alliance entre ces deux places sacrées ; et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfants de Dieu une nourriture céleste ; Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là, rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion, et nous apprenant par même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette ; ici, il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ici par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement (1) transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable ; et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont (2) renommées parmi les savants, et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours, auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque (3) : *Interrogo vos, fratres, dicite mihi, quid vobis plus videtur, verbum Dei an corpus Christi? Si verum vultis respondere, hoc utique dicere debetis, quod non sit minus verbum Dei, quam corpus Christi; et ideo quanta sollicitudine observamus, quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tanta sollicitudine observemus ne verbum Dei quod nobis erogatur, dum aliquid aut cogitamus, aut loquimur, de nostro corde cadat : quia non minus reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quam ille qui corpus Christi in terram cadere negligentia sua permiserit* (*Append. Serm.* CCC, *tom.* V., *pag.* 504). Je vous demande, mes frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus grande dignité, la parole de Dieu, ou le corps de Jésus-Christ? Si vous voulez dire la vérité, vous répondrez sans doute que la parole de Jésus-Christ ne vous semble pas moins estimable que son corps ; ainsi donc, autant que nous apportons de précaution pour ne pas laisser tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, autant en devons-nous apporter pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jesus-Christ qu'on nous annonce ; parce que celui-là n'est pas moins coupable qui écoute négligemment la sainte parole, que celui qui laisse tomber par sa faute le corps même de Jésus-Christ. Voilà les propres termes de saint Augustin, qui me donnent lieu, chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret

(1) Hommage.
(2) Chrétiens.
(3) On peut y ajouter le tribunal de la pénitence.
(4) Parole.

(1) Consacrés.
(2) Connues des.
(3) Le sermon d'où ces paroles sont tirées, n'est point de saint Augustin, mais de saint Césaire, archevêque d'Arles, qui vivait dans le sixième siècle.

rapport entre le mystère de l'eucharistie et le ministère de la parole; parce que je ne trouve rien de plus efficace pour attirer le respect à la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre.

Ce rapport dont nous parlons consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis premièrement, chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de Notre-Seigneur, vous devez désirer aussi qu'on vous prêche en la chaire la vérité de sa parole; c'est la première disposition. Mais il faut encore passer plus avant; car comme (1) il ne suffit pas que vous receviez au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps : ainsi pour bien entendre la sainte parole, vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, chrétiens, et voici la perfection du rapport et la consommation du mystère. Comme en recevant dans le cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter, qu'il paraisse à votre bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu, ainsi vous devez profiter de sorte de sa parole divine, qu'il paraisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite.* Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole; vous écouterez au dedans sa prédication intérieure; enfin vous l'écouterez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance : *Ipsum audite.*

Madame, (2) cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui Votre Majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications; afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices; et que la parole de Dieu, qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre Majesté, madame, y donne peu d'attention; et comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver, qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

PREMIER POINT.

Les chrétiens délicats qui, ne connaissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et ce qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocents de désirer dans les chaires les discours qui plaisent, et non ceux qui touchent et qui édifient; et énervent par ce moyen toute l'efficace de l'Evangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur dangereuse, voici la proposition que j'avance : que comme il n'y a aucun homme assez insensé pour (1) ne chercher pas à l'autel la vérité du mystère, aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher [pas] en la chaire la pureté de la parole; c'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que la preuve sera concluante.

Pour établir ce rapport, je pose ce fondement nécessaire, que selon le conseil de Dieu dans la dispensation du mystère du Verbe incarné, il devait se montrer aux hommes en deux manières différentes. Premièrement, il devait paraître en la vérité de sa chair; secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole : et voici la raison solide de ces différentes apparitions, c'est qu'étant le Sauveur du monde, il devait nécessairement se manifester par tout le monde. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin de la terre, il faut qu'il paraisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a prédestiné des élus. Si bien que ce même Jésus qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole; et, c'est en cet état, chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche paraît assez clairement dans notre Evangile [de la] Transfiguration; car c'est une chose digne de remarque, que dans le même moment que saint Pierre admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile sur le Thabor pour jouir éternellement de sa vue; dans le même moment, chrétiens, *Adhuc eo loquente* (*Matth.*, XVII, 1), tandis qu'il parlait encore, la gloire de Jésus-Christ disparaît, un nuage (2) couvre les disciples, d'où sortit cette voix du Père : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui devaient suivre : Cette vie mortelle et caduque n'est pas le temps de voir Jésus-Christ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il (3) viendra prendre sa place dans la gloire (4) du sein paternel. Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout à fait la vue; car en cessant de le voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine. Ecoutez-le seulement, et regardez ce divin Maître dans (5) son Evangile, dans lequel il s'est lui-même renfermé : *Ipsum audite.* C'est ce qui a fait dire à Tertullien, dans le livre de la Résurrection, que la parole de vie est comme la chair du Fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem...... eumdem etiam carnem suam dixit* (*De Resur. carn.*, *n.* 37, *p.* 406); et au savant Origène que la parole qui nourrit les âmes est une

(1) En recevant au dehors la vérité de ce pain céleste, etc.

(2) La reine mère.

(1) N'exiger.

(2) Les enveloppe.

(3) Ira.

(4) De Dieu son Père.

(5) Sa parole, dans laquelle il a renfermé pour nous toute sa doctrine.

espèce de second corps dont le Fils de Dieu s'est revêtu : *Panis quem Deus Verbum corpus suum esse fatetur, verbum est nutritorium animarum* (*Hom.*, XXXV, *in Matth.*, *t.* III, *p.* 898). Que veulent-ils dire, messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile? Voici le fond de cette pensée; c'est que le Fils de Dieu retirant de nous cette apparence visible, et désirant, néanmoins, demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Evangile, qui est, en effet, comme un corps dont la vérité est revêtue; et par le moyen de ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Evangile ne montent pas dans les chaires pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions ! ils y montent dans le même esprit qu'ils vont à l'autel pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'eucharistie; car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ : et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle (1) porte dans vos esprits, c'est la (2) doctrine même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici à sa conscience, et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute; que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Eglise; car c'est ainsi [que] les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent, ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Evangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes, ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain. Ils pourraient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur; mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et les mystères sacrés; d'où il faut tirer cette conséquence, qui doit faire trembler tout ensemble

(1) Vous.
(2) Vérité.

et les prédicateurs et les auditeurs, que tel que serait le crime de ceux qui feraient ou exigeraient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Evangile autrement que ne l'a déposé entre les mains de son Eglise le céleste prédicateur, que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsum audite* (II *Cor.*, IV, 2).

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul enseigne aux prédicateurs, qu'ils doivent s'étudier non à se faire renommer par leur éloquence, *mais à se rendre recommandables à la conscience des hommes par la manifestation de la vérité*, où il leur enseigne deux choses: en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où? dans les consciences. Comment? par la manifestation de la vérité (1); et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par l'académie et l'arrangement des paroles, l'imagination réjouie par la délicatesse des pensées, l'esprit gagné (2) quelquefois par la vraisemblance du raisonnement; la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher non un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une (3) harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent; mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre; il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences et de (4) fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre; et s'il y avait un prédicateur assez téméraire (5) pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit comme à Job : ***Et si habes brachium sicut Deus et si voce simili tonas*** (*Job.* XL, 4). Si tu crois avoir un bras comme Dieu et tonner d'une voix semblable, achève et fais le Dieu tout à fait : *Elève-toi dans les nues, parais en ta gloire, renverse les superbes en ta fureur*, et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus..... disperge superbos in furore tuo* (*Ibid.*, V, 6). Quoi! avec cette faible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant, etc.! N'affectons pas d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu par notre faible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant

(1) Notez une troisième chose : *Coram Deo* (II *Cor.*, IV, 2) : Devant Dieu : *Qui gloriatur in Domino glorietur* (*Ibid.*, X, 17) : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.
(2) Persuadé.
(3) Musique.
(4) Rompre.
(5) Et le prédicateur téméraire qui attend ces grands effets de son éloquence ressemble à ce prince audacieux qui attenta, pour faire le Dieu, à imiter le bruit du tonnerre et lancer la foudre imitable avec de trop faibles mains.

quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paraître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam de domo sua, id est, pectore sapientis procedere intelligas, et tamquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam* (*De Doct. Christ. lib.* IV, *cap.* VI, *t.* III, *part.* I, *p.* 68). Il y a ici un ordre à garder; la sagesse marche devant comme la maîtresse; l'éloquence s'avance après comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne (1) d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude ; il faut qu'elle (2) vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est la sagesse du Père, qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Ecritures, il en emprunte même les termes sacrés, non-seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas, dit saint Augustin (*Ibid.* XXVI, *p.* 89), qu'il néglige quelques ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant, et qu'il les voit comme fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent, mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer; et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où (3) sortent en leur pureté les eaux vives de son Evangile; ou s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni (4) n'affaiblisse sa sainte parole.

Vous voyez par là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte; mais, mes frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes ; car c'est à vous de les faire tels. Voici (5) un grand mystère que je vous annonce; oui, mes frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes; ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole; ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur; il faut qu'elle se donne elle-même : *Non.... exigitur, sed... donat* (*S. Petr. Chrysol., Ser.* LXXXVI).

(1) De paraître.
(2) Semble venir.
(3) Sorte son Evangile en sa pureté
(4) Ne falsifie, diminue.
(5) Une chose incroyable.

Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander : *Il souffle où il veut* (*Joan.* III, 8), quand il veut; et la parole de vie qui commande à nos volontés ne (1) reçoit pas la loi de leurs mouvements : *Dominatur divinus sermo, non servit ; et ideo non cum jubetur, loquitur, sed jubet* (*S. Petr. Chrysol., Ibid.*). Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de parler? quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé, ni le bon grain, ni le laboureur, ni la (2) rosée du ciel ne manqueront pas. Que si, au contraire, vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité, et qui demandent des fables et d'agréables rêveries, *Ad fabulas autem convertentur* (*I Tim.*, IV, 4), Dieu commandera à ses nues [de ne point pleuvoir sur vous]; (*Is.*, V, 6); il retirera la saine doctrine de la bouche de ses prédicateurs, [et vous livrera à cette terrible famine de sa parole dont le prophète vous menace]. Il enverra en sa fureur des prophètes insensés et téméraires, *qui disent : La paix, où il n'y a point de paix* (*Jerem.*, VIII, 11) ; *qui disent : Le Seigneur, le Seigneur ; et le Seigneur ne leur a point donné de commission* (*Ezech.*, XIII, 6). Voilà le mystère que je promettais. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques ; parce que les prédicateurs étant pour les auditeurs (3), les uns reçoivent d'en haut ce que méritent les autres : *Hoc Doctor accipit, quod meretur auditor* (*S. Petr. Chrysol. ut supra*). Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée; ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté; souhaitez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusqu'aux oreilles de votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs; et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes : l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement, qui, approchant du mystère, prépare seulement la bouche du corps, et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur; ainsi celui-là reçoit sa condamnation, qui, écoutant (4) parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors, et bouche (5) l'ouïe au dedans à cet enchanteur céleste : *Incantantis sapienter* (*Ps.* LVII, 5).

Que si vous me demandez ici, chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle,

(1) Dépend pas.
(2) Pluie.
(3) Ceux-là.
(4) La sainte parole.
(5) L'oreille du cœur et n'entend pas Jésus-Christ qui parle.

n'est peut être pas celle que vous entendez; et il nous faut ici expliquer deux choses; combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

Pour bien entendre, messieurs, quelle doit être votre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne: qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. Nous devons donc être auditeurs dans l'intérieur: *Intus omnes auditores sumus* (*S. Aug. serm.* CLXXIX, *tom.* V, *p.* 857). Le Fils de Dieu ne nous permet pas de prendre le titre de maîtres : Que personne, dit-il, ne s'appelle maître; car il n'y a qu'un seul Maître et un seul Docteur : *Unus est enim Magister vester* (*Matth.*, XXIII, 8).

Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin, que nul ne nous peut enseigner que Dieu; ni les hommes, ni les anges n'en sont point capables; ils peuvent bien nous parler de la vérité, ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets; ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue (*De Peccat. mer. et remis. lib.* I, *cap.* XXV, *t.* X, *p.* 20, 21). C'est en vain que l'on désigne avec le doigt les peintures de cette église; c'est en vain que l'on remarque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien, si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est écrit, qu'*il éclaire tout homme venant au monde* (*Joan.*, I, 9), n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement. Je puis bien vous montrer au doigt l'objet de la vue et adresser votre vue; puis-je vous donner des yeux pour les regarder? C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses; c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le *Sens de Jésus-Christ* (I *Cor.*, II, 16), par lequel nous (1) goûtons ce qui est de Dieu. C'est lui qui ouvre le cœur, et qui nous dit au dedans; c'est là vérité qu'on vous prêche; et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin: Voici, mes frères, un grand secret: *Magnum sacramentum*, *fratres* (*In Epistol. Joan. Tract.* IV, *t.* III, *part.* II, *p.* 849); le son de la parole frappe les oreilles, le maître est au dedans; on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur; *Sonus verborum nostrorum aures percutit*, *Magister intus est* (*Ibid.*); car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce Maître céleste a dit tant de fois : *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute* (*Matt.*, XIII, 9). Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a *qui en voyant ne voient pas*, *et qui en écoutant n'écoutent pas* (*Ibid.*, 13); qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas, et où lui seul a droit de se faire entendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle. « Celui qui enseigne les cœurs a sa chaire au ciel (*S. Aug. loco sup. citat.*); » il y est assis auprès de son Père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite.*

(1) Connaissons.

Ne croyez pas toutefois que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car comme dit excellemment saint Jean Chrysostome, Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication? quand aura le courage de l'accomplir, celui qui n'a pas la patience de l'entendre (*S. Chrys. de Mutat. Nomin. tom.* III, *p.* 107, *et seq.*)? quand lui donnera son cœur, celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles? C'est une loi établie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens; et il l'a fallu en cette sorte, pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons, et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. Pour la même raison, chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu, qui a tant voulu honorer les hommes, que sans avoir besoin de leur secours, il les choisit néanmoins pour être les instruments de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte prédication. Mais cette assistance extérieure n'est que la moindre partie de notre devoir; il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée, ne fassent tomber du cœur la sainte parole. Si dans la dispensation des mystères, il arrive par quelque malheur que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Église tremble, tout le monde est (1) frappé d'une sainte horreur; et saint Augustin vous a dit que ce n'est pas un moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité.

Et en effet (2), chrétiens, Jésus-Christ qui est la vérité même n'aime pas moins la vérité, que son propre corps; au contraire (3), c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontai-

(1) Saisi.
(2) Si l'on vous reproche que vous nourrissez vos passions, que la force que vous trouviez tout entière pour les divertissements du carnaval, vous a manqué tout à coup, quand il a fallu pratiquer les mortifications du carême; Jésus-Christ, qui est, etc.
(3) Il a sacrifié son corps pour la confirmation de sa vérité.

rement qu'il l'a exposé à tant d'outrages, il a voulu au contraire, que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. (1) Par conséquent il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce ; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-lui-en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum audite.*

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs ; bien loin de laisser perdre les sentiments, ils pèsent exactement toutes les paroles : non-seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en (2) savent remarquer au juste le fort ou le faible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostome (*De Sacerd. l.* V, *n.* 1, *t.* I, *p.* 415), on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes ; le premier discours avec (3) les suivants, le commencement avec le milieu ; comme si la chaire était un théâtre où l'on monte pour (4) disputer le prix du bien dire. Ainsi, je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes frères, où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle ? où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Evangile : *Quiconque a ouï de mon Père et a appris, vient à moi* (*Joan.*, VI, 45) ? où se donnent ces enseignements, et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de son Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connaître son Père céleste ? Ecoutez saint Augustin là-dessus dans cet ouvrage admirable de la prédestination des saints : *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Pater auditur vel docet, ut veniatur ad Filium* (*Cap.* VIII, *t.* X, *p.* 799) : Que cette école céleste dans laquelle le Père apprend à venir au Fils, est éloignée des sens de la chair ! encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette école où Dieu est le maître ! *Valde, inquam, remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Deus auditur et docet* (*Ibid.*).

Mais quand Dieu même parlerait à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit ; parce qu'alors, dit saint Augustin (*De Grat. Chr.*, *c.* XIV, *t.* X, *p.* 237), Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non selon l'esprit qui vivifie. Donc, mes frères (5), pour être attentif à la parole de l'Evangile, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où se donne le branle à ses mouvements ; c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ. Si vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire si vous pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme [qui] viendra tout à coup vous percer le cœur, et ira droit aux principes de vos maladies. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit, que *la parole de Dieu est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux côtés : qu'elle va jusqu'à la moelle du cœur et jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit* (*Heb.*, IV, 12), c'est-à-dire, comme il l'explique, qu'elle discerne toutes les pensées et les plus secrètes intentions du cœur. Et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem* (1 *Cor.*, XIV, 3) : Celui qui prophétise, parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler ; parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant, qui à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous dérobons et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ, qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs, qui va mettre la main sur nos blessures : c'est alors qu'il faut faire ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet* (*Eccli.*, XXI, 18) : Que l'homme habile entende une parole sage, il la louera aussitôt et il se l'appliquera. Si le coup ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant, que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme (*Sermon.* CCCLI, *t.* V, *p.* 1350). Mais encore n'est-ce pas assez ; il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, en sorte que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole. [C'est mon] troisième point.

(1) Tellement qu'il.
(2) Sauront dire à point nommé
(3) Le second.
(4) Où il s'agit.
(5) Pour rencontrer cette école et pour écouter cette voix, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Il ne faut pas ramasser son attention, etc.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu a dit dans son Evangile : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui* (*Joan.*, VI, 57) : c'est-à-dire, que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle, si une sainte douceur nous attache constamment et fidèlement à Jésus-Christ et à sa doctrine, c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine Eucharistie, que comme nous ne connaissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur, qu'en nous mettant en état qu'il paraisse qu'un Dieu nous nourrit ; ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole, qu'en vivant de telle manière qu'il paraisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentiments véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même ; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits : et afin de bien reconnaître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que ses œuvres : *Operibus credite* (*Joan.*, X, 38) : Croyez aux œuvres.

J'ai observé à ce propos, qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Eglise, je veux dire saint Jean Chrysostome, reproche souvent à ses auditeurs, qu'*ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'était une comédie* (*De Sacerdot. lib.* V, *n.* 1, *t.* I, *p.* 415). Comme je rencontrais souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres, dangereuses en ce point, qu'elles ne plaisent point, si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage ; sans être de l'action et sans monter sur le théâtre, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvements ne tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu : cette pitié qui causait des larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables ; tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes. C'est pourquoi ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi.

Saint Augustin appréhende qu'on ne rende agréables les choses inutiles : *Ne faciat esse delectabilia quæ sunt inutilia* ; combien plus que les objets ne plaisent, s'ils sont dangereux : *Si periculosa* (*De Anima et ej. orig. lib.* I, *c.* III, *t.* X, *p.* 339) ! Et on ne veut pas que nous disions que ces représentations sont très-dangereuses. Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable ! Les impressions demeurent des passions du théâtre : celles de la parole spirituelle sont bien plutôt enlevées, le temporel les étouffe. Ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables, désirs toujours stériles et infructueux. La forte émotion s'écoule bientôt ; la secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plus tôt emportée. De telles émotions, faibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Quand le docte saint Chrysostome craignait que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils semblaient émus ; il s'élevait souvent dans son auditoire des cris et des voix confuses, qui marquaient que (1) ses paroles excitaient les cœurs. Un homme un peu moins expérimenté aurait cru que ses auditeurs étaient convertis ; mais il appréhendait, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre excitées par ressorts et par artifices : il attendait à se réjouir quand il verrait les mœurs corrigées ; et c'était en effet la marque assurée que Jésus-Christ était écouté.

Ne vous fiez donc pas, chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentiments, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché ; vous n'avez encore écouté que l'homme ; sa voix peut aller jusque-là ; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu ? vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure. Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité : elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez : *Si doctrina dicenda est.... altius et interius.... ut non ostendat tantummodo veritatem, verum etiam impertiat charitatem* (*De Grat. Chr.*, c. XIV, *t.* X, *p.* 236). De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuves. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis* (I *Thess.*, IV, 9, 10). Pour la charité fraternelle, vous n'a-

(1) L'âme était agitée.

vez pas besoin que l'on vous en parle : *Ipsi enim vos a Deo didicistis ut diligatis invicem* : Car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres ; et il en donne aussitôt la preuve. En effet, vous le pratiquez fidèlement envers les frères de Macédoine : *Etenim illud facitis.* Ainsi, la marque très-assurée que le Fils de Dieu vous enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignements ; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir ; il n'appartient qu'à ce divin Maître que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble, et de savoir ce qu'il faut, et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere* (*S. August.*, *de Grat.*, *cap.* XIV, *t.* X, *pag.* 236). Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement, et obéissez à ses paroles : *Ipsum audite.* Ne vous contentez pas de ces affections stériles et infructueuses, qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées ; de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne se nouent jamais pour donner des fruits ; ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices. Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école, et de tels soldats de sa milice. Ecoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum conversi sunt in die belli* (*Psalm.* LXXVII, 9) : Les enfants d'Ephrem qui bandaient leurs arcs et préparaient leurs flèches, ils ont été rompus et (1) renversés au jour de la bataille. En écoutant la prédication, ils semblaient aiguiser leurs traits et préparer leurs armes contre leurs vices ; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient (2) beaucoup dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans le combat : ils semblaient animés quand on sonnait la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum conversi sunt in die belli.*

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que pour écouter Jésus-Christ il faut accomplir sa sainte parole; il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences ; il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la volupté, de la délicatesse, et les victimes de la curiosité publique ; c'est pour affermir le règne de sa vérité ; de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers; enfin il y veut voir des disciples qui honorent par leur bonne vie l'autorité d'un tel Maître. Je suis le Seigneur, dit-il, qui vous enseigne des choses utiles, et qui vous conduit dans la voie : *Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via qua ambulas* (*Is.*, XLVIII, 17). Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes : *Ipsum audite* : Ecoutez, c'est lui-même qui vous parle : Si quelqu'un écoute mes paroles et n'est pas soigneux de les accomplir : *Non judico eum* : Je ne le juge pas, car je ne viens pas pour juger le monde, mais pour sauver le monde : *Non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum* (*Joan.*, XII, 47). Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : Celui qui méprise et ne reçoit pas mes paroles, il a un juge établi : *Habet qui judicet eum* (*Ibid.*, 48). Quel sera ce juge? La parole que j'ai prêchée le jugera au dernier jour : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die* (*Ibid.*) : c'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera ; la loi elle-même fera la sentence selon sa propre teneur dans l'extrême rigueur du droit ; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde. Ceci nous manquait encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu ; il fallait encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'Eucharistie ; celle-ci s'approchant des hommes, vient discerner les consciences avec une autorité de juge; elle couronne les uns, elle condamne les autres ; ainsi la divine parole, ce pain des oreilles, ce corps (1) spirituel de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge ; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne ; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes, préviennent par leurs sentiments ce que je puis dire ; et je m'assure que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi, pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un rire scandaleux déshonore publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous, saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due! Et nous, chrétiens, à quoi pensons-nous? Quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole, que nous manquons de respect à l'Eucharistie? Si vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes frères, ces mystères sont amis, ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle; contemplons en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel, avant qu'il nous enseigne

(1) Ont lâché le pied.
(2) Tout.

(1) Mystique.

dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation! Pratiquez-la, chrétiens; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Evangile puissent tellement arroser vos âmes, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

(Prêché devant le roi.)

SUR L'HONNEUR.

Puérilité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs; combien ils sont peu propres à les élever solidement. Etendue prodigieuse des vanités, leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne; efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes (*Matth.* XXIII, 5).

Je me suis souvent étonné comment les hommes qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne, et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égard à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point mérité, ont (1) ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires (2) du salut? Et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que méditant l'Evangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

(1) Perdu.
(2) De l'éternité.

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments, qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur (1) le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons, il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne serait pas honorée; par exemple dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toute sorte de choses. Qui ne serait surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses; parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est, ni tout à fait faible, ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons, premièrement, du prix et de la valeur:

(1) Lesquelles l'honneur s'appuie.

et par là les choses vaines seront décriées; secondement, la conformité avec la raison : et par là les vices perdront leur crédit; troisièmement, l'ordre nécessaire : et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments (I *Cor.*, XIV, 20); c'est-à-dire qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous, c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble, pour ainsi dire, autour de lui ce que la nature a de plus rare. Comme si c'était là, dit saint Augustin, le souverain bien et la richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux excepté lui-même : *Quasi hoc sit summum hominis bonum, habere omnia bona præter se ipsum* (*Lib.* III, *de Civ. Dei*, *c*, I, *t*, VII, *p*. 59).

L'éloquent et judicieux (1) saint Jean Chrysostome en rend cette raison excellente dans la troisième homélie sur l'Evangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles : Je ne puis, dit-il, comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et (2) vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque sans avoir besoin des choses extérieures qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble, et grande, et heureuse en s'attachant à Dieu par un (1) saint amour. En effet cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant; elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine.

Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur (2) de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il (3) s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles, qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cer-*

(1) Le docte.
(2) Cherchent.

(1) Amour chaste.
(2) Humain.
(3) Y applique.

vix circumfert (*De cult. fem., lib.* I, *n.* 8, *p.* 174) ; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature. Ainsi l'homme petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités; tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste; toutefois qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas, et dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse. Car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît.

C'est ce que nous montre l'Ecriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme l'*orgueil* (1) *monte toujours*, dit le roi prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum... ascendit semper* (*Psalm.* LXXIII, 23) : Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un (2) éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par (3) notre misérable mortalité; il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de la symphonie et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle; et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que (4) sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure; c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore, non point ta personne, mais l'idole de ta fortune qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge (*Ps.* IV, 3)? L'homme n'est rien et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur* (*Psal.*, XXXVIII, 7); il passe comme un songe, et il ne court aussi qu'après des fantômes. Que s'il est vrai ce que nous dit saint Jean Chrysostome, que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans (*Homil.* I, *in Epist.* II, *ad Thessal. l.* XI, *p.* 514); que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on jamais vu où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici des aumônes? les vanités ne permettent pas de payer ses dettes. On ruine, et les siens, et les étrangers, pour satisfaire à son ambition; encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté, mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles (1) que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend (2) des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer?

(1) Enchérit toujours sur ses premières pensées, prétentions, sur lui-même
(2) Si grand éclat.
(3) Sa.
(4) L'original.]

(1) Qui sont plus richement parées.
(2) Prépare des piéges.

Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? leurs ouvrages leur semblent sacrés; y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots, elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient (1) ingénieuses; tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

SECOND POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur; puisque nous les voyons au contraire, et détestés, et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée (2)? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord; et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la (3) corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque (*Hom.* II, *in Act. tom.* IX, *p.* 22), n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne; qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. (Ceux que le monde considère) ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes; leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur (1) s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur (2), n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines; et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense, ou sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir : on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité, quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-

(1) Faites d'une manière ingénieuse.
(2) C'est ce qu'il faut expliquer et développer à fond, s'il se peut, ce mystère d'iniquité.
(3) Dépravation.

(1) S'y est appliqué, arrêté avec une attache si opiniâtre.
(2) Ne peuvent.

elle pas son nom d'impudicité pour prendre celui de galanterie; et n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie : le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connaît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue; c'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (*Jerem.*, XLIX, 10) : J'ai découvert Esaü, j'ai dépouillé cet homme du monde de ces vains prétextes dans lesquels il s'enveloppait; j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut plus se cacher. Car dans ce règne de la vérité et de la justice, on ne se paiera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose, ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Eveillez-vous donc, chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable, et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'était plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté, je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit, et d'autre part la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence, et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un (1) habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre, que la plupart des hommes trouvent (2) ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus* (*Plin. Sec. Ep. lib.* III, *Epist.* XXI, *ad Corn. Pris. De Serm. Dom.*, *l.* II, *t.* III, *part.* II, *p.* 201). Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que : *Vouloir faire le bien, et ne vouloir pas qu'on nous en loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est se déclarer ennemi de la justice publique et s'opposer au bien général des choses humaines qui ne sont jamais établies dans un meilleur ordre que lorsque la vertu reconnue reçoit l'honneur qu'elle mérite.* D'ailleurs, on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres; mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus (3) relevé que cette (4) glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité qui ne les flattera plus, quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide qui (5) s'attache à ne se démentir jamais et à marcher constamment par les voies droites.

Mais (6) encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive; car c'est, mes frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelle à la vertu; je dis à la vertu chrétienne; car on n'en connaît point d'autre en cette chaire : il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges, et si vous pesez attentivement avec quelle précaution le Fils

(1) Galant homme de l'antiquité.
(2) Qu'on trouve.
(3) Haut, grand.
(4) Noble.
(5) Ne se démente jamais, soit incapable de se démentir elle-même.
(6) Si nous pouvons.

de Dieu l'oblige à se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis* (*Matth.*, VI, 1, 6) : Prenez garde de ne faire par vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. Voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte. Faites que votre oraison soit un mystère : *Orationem tuam fac esse mysterium* (*S. Chrysost.*, *Hom.* XIX, *in Matth.*, *n.* 3, *t.* VII, *p.* 248); et ainsi des autres. Voyez donc comme il élève la vertu, il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même; il ne veut pas que la gauche sache l'aumône que (1) fait la droite (*Matth.*, VI, 3); enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean Chrysostome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il, au théâtre, on ne la produit pas dans les assemblées, elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs (2) dangereuses flatteries; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face ; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie (*In Matth. Homil.* LXXI, *t.* VII, *p.* 698). Car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte que de la produire par (3) ostentation. Les hypocrites sont dignes, et de blâme, et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir; mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir (4) surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle, et le peu qu'elle en découvre avec retenue, est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle (5) n'a pas dessein d'être regardée, mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (*Matth.*, V, 16).

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste? C'est ainsi qu'elle était faite, lorsqu'elle sortait toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété était véritable, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres; simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel auquel elle prouvait sa (6) fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome, vient gâter cette bonne éducation : elle entreprend de (1) corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur* (*S. Chrysost. in Matth.*, *Hom.* LXXI, *t.* VII, *pag.* 698). Fuyons, messieurs, ces excès; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, encore que ce soit un orgueil damnable que de mépriser ce que Dieu commande, c'est (2) une audace bien plus criminelle de s'attribuer à soi-même ce que Dieu donne : *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat ; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat* (*Epist.* VI *ad Theodor.*, *p.* 189). Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous (3) égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ezéchiel : Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu: Ton cœur s'est élevé démesurément, et tu as dit : Je suis un dieu, et quoique tu ne sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de Dieu par ton audace insensée : *Dixisti : Deus ego sum... cum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ezech.*, XXVIII, 2). Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes, et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que, comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme (4) capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit il

(1) Ce que.
(2) Vaines cajoleries.
(3) Affectation.
(4) Attirer.
(5) Ne prétend pas.
(6) Pureté

(1) Prostituer
(2) Encore un plus grand excès.
(3) Rendre en quelque façon ses égaux.
(4) Habile.

pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt* (*Ps.* XI, 5) : Nos lèvres sont de nous-mêmes ; et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde. Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius*, *et ego feci memetipsum* (*Ezech.*, XXIX, 3) : Tout ce grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même. Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : C'est notre main vigoureuse qui a fait hautement ces choses : *Manus nostra excelsa* (*Deut.*, XXXII, 27).

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire ! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe ; car c'est lui dont il est écrit qu'*il réprouve les desseins des peuples, qu'il* (1) *confond quand il lui plaît les entreprises des* (2) *grands, et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes* (*Ps.* XXXII, 10 ; *Ps.* LXV, 4 ; *Ps.* XLV, 1). C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse, c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie, c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe, qui fait marcher la terreur devant sa face, et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde (*Isa.* XLV, 1, 2). C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu (*Act.*, XII, 23) ; qui renverse un Nicanor par une poignée de gens qu'il regardait comme rien : *Quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré (II *Mach.*, VIII, 35) ; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyait pouvoir dominer aux flots de la mer : *Qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare* (*Ibid.*, IX, 8). Et quand aurais-je fini, si j'entreprenais de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce monarque du monde ?

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement, ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune ? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils, et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à votre majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite ; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

(1) Renverse.
(2) Princes.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET

Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de la bonne opinion des hommes. Combien et comment nous devons travailler à nous la concilier et à nous y maintenir.

L'honneur peut être considéré en deux manières : 1° il peut être pris pour le crédit et l'autorité que donnent les emplois, les charges, la faveur des grands ; 2° pour la bonne opinion que l'on a de nous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen assez ordinaire pour parvenir à l'autre ; et la première nous donne de grands avantages pour entretenir celle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je prétends parler, et rechercher quelle estime nous en devons faire, jusqu'à quel point nous sommes obligés de nous le conserver, comment nous nous y devons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur en ce sens, l'estime que les hommes font de nous pour quelque bien qu'ils y considèrent. Mais il faut ici user de distinction ; car ou ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou ils jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et l'estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque la chose qu'ils prisent en nous, nous convient effectivement et qu'elle est digne de louange : c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition ; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus vertu, si l'on en faisait un mauvais usage ; il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange, et par conséquent que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est-ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur, par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne, comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule, ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur que l'on nous défère, fondé sur

un jugement véritable, il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin, mais on peut s'égarer par diverses voies; tellement qu'à cet honneur solide qui a fondement sur la vérité, nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1° en nous attribuant des choses louables qui ne nous conviennent pas ; 2° en nous louant pour des choses que nous avons en effet, mais qui ne méritent pas de louanges ; 3° en joignant l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire, en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paraît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une estime raisonnable, et de la chose, et de la personne, le faux honneur au contraire se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première, on se trompe quant à la personne, en la seconde, on erre en la chose; en la troisième, on juge mal, et de la personne, et de la chose. Cette division est juste et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé, venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur; et pour cela il faut comparer, 1° toutes ces sortes d'honneur ensemble; 2° les comparer avec la vertu ; 3° avec la vie; 4° avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire, c'est que l'un nous a semblé véritable, et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque en ce que celui que nous appelons faux honneur, ne laisse pas en un sens de pouvoir être nommé véritable. Car encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement, et en ce sens l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère; mais on peut aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi, et une estime contraire à la vérité. Delà il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion raisonnable et une opinion mal fondée. On pourrait même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois dans cet avantage que nous recevons, il y a un mal mêlé qui est l'erreur, et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage.

Maintenant pour connaître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur, qui en est le principe. De cette sorte il est aisé de voir que l'erreur, la moindre de toutes, est celle qui ne regarde que la personne : par exemple, lorsqu'on croit vertueux celui qui ne l'est pas ; le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas; le troisième et le plus mauvais, c'est de juger faussement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire, et de la chose, et de la personne.

Au premier genre d'erreur, encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort; au contraire, on lui donne plus qu'il ne lui appartient : au second on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité, en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas; au troisième, on fait tort à la vérité et à la personne qu'on déshonore, en pensant l'honorer. Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni estimer le second qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre: autrement nous nous préférerions à elle, ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison ni à la personne.

Premièrement, on pourrait douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites; car encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a ; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis. Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur ? Il paraît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien : et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point, est

tombé dans une erreur fort préjudiciable; et ne connaître pas la vertu, c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme que de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas : au contraire ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit non plus qu'à la vertu qu'il pense honorer en ma personne, rien ne m'empêche d'avoir quelque joie de cette erreur innocente pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire cet avantage nous doit être peu considérable; car c'est se repaître de peu de chose que de se croire relevé par l'erreur d'autrui : au contraire plus on estime le bien que l'on s'imagine être en nous, plus nous devons être mal satisfaits de nous-mêmes, de ce que nous sentons qu'il nous manque. Ainsi le moins que puisse faire un homme que l'on honore de cette sorte, c'est de recevoir cet honneur sans s'en estimer davantage, et de souhaiter pour l'amour de ceux dont le jugement lui est si favorable, qu'ils cessent de se tromper dans leur opinion, non par la connaissance qu'ils pourront prendre de ses défauts, mais par le règlement que lui-même apportera à ses mœurs.

S'il a d'autres pensées, et qu'il tourne tous ses soins à tromper le monde sans rechercher jamais le solide, il sera du nombre de ceux qui sont appelés hypocrites, qui outrageant la vertu dans leurs cœurs, abusent de son image qui leur sert de montre pour se concilier la faveur des hommes. Après avoir considéré combien nous devons priser l'honneur en lui-même, par la comparaison que nous avons faite de toutes les espèces d'honneur entre elles, voyons combien il doit être prisé à l'égard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la raison : et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme ; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas en homme, c'est-à-dire ne vivre pas selon la raison, et faire de l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses, l'être vaut mieux sans comparaison que le sembler être ; il vaut mieux être riche que de sembler riche; être sain, être savant que de sembler tel; il vaut donc mieux sans comparaison être vertueux que de le paraître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or, celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple, les habits magnifiques. Ces choses d'elles-mêmes sont de peu de prix et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravaler trop indignement la vertu qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre que la seule opinion fait valoir.

De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur; parce que la vertu lui apprend que son bonheur ne dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même : or, la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer : 1° pour soi; 2° pour les autres; 3° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes, ses semblables, à cause du bien de la société; or l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu ; et cet acte de justice, nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu. Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement? sans doute il ne le peut pas. Car ce serait le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre, par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement, que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un véritable désir d'honneur, se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions.

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate, qui consiste à comparer l'honneur à la vie; et pour en juger sainement, il faut présupposer avant toutes choses que pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable, et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non-être, montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1° L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance : or, la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2° Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie, sans quoi il n'a plus pour nous de douceur : or, la vie est exposée à tant de maux qui surpassent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très-souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant : c'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous serait à charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les moments : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul suffirait pour nous rendre la vie insupportable.

Par là il paraît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne serait pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui nous les présente et qui en fasse le choix, puisqu'ainsi que nous avons dit, il vaut mieux sans comparaison ne pas vivre que ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que tant qu'un homme peut avoir dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer (1) la mort à la vie, bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Les choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre, que la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur. Pour cela, repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement, il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit, n'est pas de la nature de celles que nous devions désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable ; parce que, ou nous connaissons notre manquement, et alors notre jugement propre qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup ; ou nous ne le connaissons pas, et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes.

Par conséquent, l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses, semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est non-seulement par opinion, mais encore par effet, très-avantageux par les bons effets qu'il produit ; c'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agréments de la vie. Or, nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire : tout cela sont des biens effectifs qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, on n'a ni amitié ni confiance en nous, et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paraît un bien excellent; et je le trouve en ce sens de telle valeur, que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y irait de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé ; et quand il n'encourrait aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu plus glorieuses. Par exemple, un homme n'est pas toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre pour le service de son prince et de sa patrie; il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur.

Mais quoiqu'en ces rencontres la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première. Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine ; mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres, et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme fait grande dépense, il est vraisemblable qu'il est libéral ; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer, on juge vraisemblablement qu'il est timide ; mais peut-être que dans l'apparence qu'il voyait que son secours serait inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme fait de grandes épargnes ; il est vraisemblable qu'il est avare; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'Etat ou de sa

(1) M. Bossuet considère ici la mort comme un mal et la peine du péché, et non comme un remède et un moyen de nous unir à Jésus-Christ. C'est sous ce dernier point de vue que l'Apôtre disait : « Je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ : » *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* Philipp. I, 23.

maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire : c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait. Je crois très-assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisemblances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement il faut avouer qu'il se laisserait gêner par les opinions des autres, plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage doit réserver à son jugement ; et cette faiblesse de s'abandonner à ce que les autres trouvent vraisemblable au préjudice de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il recherche l'honneur trop bassement, qu'il le veut briguer comme par faveur, aulieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi, quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où, y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de mon ami que je vois en péril, soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité. Alors je manque à ce que dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux que nous avions médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que l'incertitude des événements nous oblige souvent, pour notre décharge, de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits et autres semblables, il me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1° à la coutume, 2° à son humeur et à celle des siens. Mais s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage, qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable, surtout s'il se modère de telle sorte qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rende point esclave de leurs passions et de leurs sentiments ; autrement il n'y aurait pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire et jusqu'à quel point on s'en peut passer. L'honneur ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion ; or, les opinions ne sont pas forcées : donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne permet la force que contre la force : *Vim vi repellere licet.* Un homme nous donne un soufflet, ce n'est pas lui proprement qui nous déshonore, mais ceux qui nous font l'injustice de nous en estimer moins pour avoir été exposés à la violence.

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui nous déshonore. On peut se récompenser de l'argent qui nous est volé en prenant autant de notre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée : or, ici l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez, et vous ne pouvez avoir aucune action légitime pour lui ôter son bien : donc il n'y a point de compensation.

PREMIER SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME,

(Prêché à la cour.)

SUR LA PROVIDENCE.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchants. Sentiments que la foi de la Providence doit nous inspirer.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments (*Luc.*, XVI, 25).

Nous lisons dans l'histoire sainte (III *Reg.*, XV, 17, 22), que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux, pour construire deux (1) grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable ; et dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux,

(1) Citadelles.

qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable ; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits (1) contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant ; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit [en] rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons par le désordre même qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une (2) loi immuable ; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des (3) ruines de celles de Samarie. C'est le dessein de ce discours que j'expliquerai plus à fond, après que nous aurons imploré, etc.

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze, contemplant la beauté du monde dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur (*Orat.*, XXXIV, *t.* I, *p.* 557). Il avait appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona* (*Gen.*, I, 4). Dieu vit que la lumière était bonne : qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau; *Et erant valde bona* (*Ibid.*, 31) : enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains ; afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire, et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui (4) mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

(1) Pour détruire.
(2) Conduite.
(3) Démolitions.
(4) Troublent.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde ! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne. Car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire ; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils (*Deuter.*, XXXIV, 9). S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son Esprit de sagesse aux princes pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être (1) dirigés par ordre ; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure : et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un état par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même, ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique (2) tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune, mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes, et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant (3) la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde ; et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne nous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par

(1) Conduits et dirigés... pour savoir se laisser conduire par ordre.
(2) La dispensation des biens et des maux semble s'y faire au hasard et à l'aventure.
(3) Notre médiocrité.

un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de (1) forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni la course aux plus (2) vites, ni les affaires aux plus (3) sages, ni la guerre aux plus courageux; mais que c'est le hasard et l'occasion qui (4) donne tous les emplois, qui règle tous les prétendants : *Nec velocium esse cursum*, *nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus* (IX, 11). J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : *Quod universa æque eveniant justo et impio... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt* (*Ibid.*, 2, 3). Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais de peur qu'il n'y ait rien (5) d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre; il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* LII, 1). Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place du jugement et l'iniquité dans le rang que devait tenir la justice : *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* (III, 16). C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas

(1) Figure.
(2) Diligents.
(3) Avisés.
(4) Donne partout.
(5) De bien assuré.

monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi! que Dieu (1) abandonnait les choses humaines (2) sans conduite et sans jugement! Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement : Aussitôt j'ai dit en mon cœur, Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses : *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit* (*Ibid.*, XVII).

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes; il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit; il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'état de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main (3). Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose : *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels, c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse;

(1) Laissait errer.
(2) Au hasard et à la fortune.
(3) L'ordre que nous y voyons, il faut l'admirer; celui que nous ne voyons pas, il faut l'attendre et nous écrier avec le sage, ce que je ne me lasse point de vous dire, ce que vous ne devez point vous lasser d'entendre : « Donc « Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps « de chaque chose » *Et tempus omnis rei tunc erit.*

elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa Providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa Providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis* (*Matt.*, VI, 26)? N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne (1) poursuive pas d'assez près le vice; songez à l'éternité de ce premier être; ses desseins formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres (2) d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice (3) destine aux méchants : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia... Ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni* (*S. August. Enar. in Ps.* XCI, *n.* 8, *t.* IV, *pag.* 986). Il ne serait pas raisonnable; laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris* (*Ibid.*).

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire : *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem* (*Apol.*, *n.* 41, *p.* 37). Il se montre presque égal sur toute la nature humaine; et les biens et les maux qu'il envoie en attendant, sur la terre, sont communs à ses ennemis et à ses enfants : *Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis.* Oui, c'est la vérité ellemême qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable; Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens (1), que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les (2) punir; il ne s'émeut pas de leurs reproches : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (*Ps.* XXXVI, 13). Parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt.

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux; il y en a de deux sortes; il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience! la santé est un bien; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui (3) participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu toutpuissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui

(1) Serre, suit
(2) De sa.
(3) Garde aux criminels.

(1) Il se contente.
(2) Confondre.
(3) Tiennent.

les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin, que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés. (*Enar. in Ps.* LV, *n.* 16, *t.* IV, *p.* 526). C'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.* Il y a premièrement, le vin pur : *Vini meri ;* il y a secondement, le vin mêlé : *Plenus mixto ;* enfin il y a la lie : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita* (*Psalm.* LXXIV, 8, 9). Que signifie ce vin pur? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie? sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur. Et que représente ce vin mêlé? sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente. O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée ! mais la sage dispensation que la Providence en a faite ! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre ; qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent ; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ* (*Psalm.* LXXIV, 9). Voilà, Messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« Oh ! que vos œuvres sont grandes ! que vos voies sont justes et véritables, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô Roi des siècles » ! qui n'admirerait votre Providence, « Qui ne craindrait » vos jugements ! Ah ! vraiment, « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et le fou ne les connaît pas » : *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* (*Apoc.* XV, 3, 4 ; *Ps.* XCI, 6). « Il ne regarde que ce qu'il voit et il se trompe » : *Hæc cogitaverunt et erraverunt* (*Sap.* II, 21). Car il vous a plu, ô grand architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « Ce serait seulement au dernier jour qu'on entendrait le mystère de votre conseil » : *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus* (*Jer.* XXIII, 20).

Mais alors, il sera (1) bien tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire ; prévenons, messieurs, l'heure destinée ; assistons en esprit au dernier jour, et du (2) marchepied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes, au contraire, s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance ; les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles, que l'impunité de tous les autres. (3) S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter (4) qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent ; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être ; cet état est violent et ne peut pas durer (5) toujours. Ne vous y

(1) Trop.

(2) Pied.

(3) Si Dieu n'avait épargné aucun criminel, leur erreur aurait quelque excuse de n'avoir pas attendu un autre discernement plus terrible. Maintenant que nous sommes instruits par sa parole, et de plus avertis par sa patience, convaincus par les choses mêmes et par l'ordre de tous ses desseins ; quel sera notre aveuglement, si nous ne demeurons persuadés qu'un conseil suprême et éternel préside aux affaires humaines; que s'il nous paraît quelque désordre dans la vie présente, c'est afin de nous tenir en attente de la vie future ; et qu'enfin, puisque nous sommes si bien gouvernés par la sagesse divine, ce doit être notre unique application de prendre des sentiments dignes d'une si haute conduite !

(4) De la sévérité de son jugement.

(5) A jamais : mais attendez encore un moment et les choses se démêleront d'elles-mêmes : Lazare et le mauvais riche iront tous deux à la maison de leur éternité ; et alors quel étrange changement, et quel nouvel ordre de

fiez pas, ô hommes du monde, il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, Lazare aussi a reçu des maux ». Ce désordre se pouvait souffrir durant le temps de mélange, où Dieu préparait un grand ouvrage ; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité : *Nunc autem ;* une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation (1) refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà, messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Ecriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité; c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en sa vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison, Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfants ; *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (*S. August. Enar. in Ps.* CXXXVI, *n.* 5, *t.* IV, *p.* 1516). La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons; ou pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin *Enar. in Ps.* LXII, *n.* 14, *t.* IV, *p.* 613).

Et certainement, chrétiens, quand rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué (1) en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles ; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré (2) du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Evangile, abattre sous son Croissant la croix de Jésus-Christ, notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ; et que je considère d'ailleurs que tout (3) déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah! qu'il m'est aisé de comprendre (4) qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance ; non, non, messieurs, je ne m'oublie pas ; non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience, et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit (5), de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines, ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent, néanmoins, mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes* (*S. August. de Civ. Dei, lib.* V, *cap* XXIV, *tom.* VII, *p.* 141). Ainsi, la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose, mais elle fait encore un plus grand effet ; c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils,

choses! Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux : *Fili recepisti.* Sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvait pas être éternelle : mais Dieu avait ses raisons tirées d'une sagesse profonde. C'était encore le temps de souffrir les criminels, pour les inviter à se repentir : c'était le temps d'éprouver les justes, pour les exercer par la souffrance. Mais maintenant, poursuit Abraham : *Nunc autem*, maintenant, dans ce grand jour de l'éternité, maintenant que la mort vous ayant tirés de la loi des changements et des temps, vous êtes enfin arrivés tous deux à l'état de la consistance : *Nunc autem :* une autre disposition se va commencer, et la peine ne sera plus séparée du coupable qui l'a méritée, ni la consolation refusée au juste qui l'a si fidèlement attendue : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*

(1) Et la consolation éternelle ne manquera plus à l'homme de bien qui l'a fidèlement espérée.

(1) En Judée.

(2) De Jésus Christ et de son Eglise.

(3) Frémissant, furieux.

(4) Qu'en vérité il fait peu d'état de toute cette pompe qui nous éblouit.

(5) En confiant à ses soins.

chrétiens? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence (1) remarquable entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres; le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince ou qui veut faire sa fortune par (2) la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins; au contraire, tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins; parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint Apôtre, à l'accomplissement de son salut; et son salut est sa grande affaire; (3) c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (*Rom.*, VIII, 28).

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que l'épreuve produit l'espérance (*Rom.*, V, 4), que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume (*Luc.*, XII, 32). Ainsi à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin, vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice (*In Psalm.* LVII, *tom.* IV, *p.* 556). S'ils prospèrent visiblement et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi, comme une voix céleste qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé : ô herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier, pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles, et quels? C'est le Saint-Esprit qui le dit : Les puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puissamment; *Potentes potenter tormenta patientur* (*Sap.*, VI, 7). C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah! encore que je parle ainsi : J'espère de vous de meilleures choses : *Confidimus autem de vobis meliora* (*Heb.*, VI, 9). Il y a des puissances saintes : Abraham qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres; si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle [l'Evangile], et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham et posséder avec lui les richesses éternelles.

(1) Mémorable.
(2) Le moyen de ce ministre.
(3) A laquelle.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

(Prêché devant le roi.)

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Différents degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde; dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres; énormité de ce crime; terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Mortuus est autem et dives.
Le riche mourut aussi (*Luc.*, XVI, 22).

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa (1) fin malheureuse; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils pourraient aussi détacher ces choses qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie, nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer dans ce discours comme par une chute (2) insensible, on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée; afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave, Maria.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poëtes, que de croire la vie et la mort (3) autant dissemblables, que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable; car ils devraient penser, au contraire, que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. Or, qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature, que lorsqu'elles coulent. C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre; et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins; par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare, qui (1) mourait de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort qui s'avançait pas à pas arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue; il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter; il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente; il demande du temps en pleurant pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah! dans une occasion si pressante où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire; mais comme (2) il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de (3) son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement; premier point : à la plus grande affaire, sans loisir; second point : à la plus grande misère, sans assistance; troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles pour graver dans les

(1) Mauvaise mort.
(2) Presque inévitable.
(3) Aussi.

(1) Languissait.
(2) Il a été trop souvent lui-même imploré, appelé en vain au secours.
(3) Sa dernière angoisse.

cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT.

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin (*In Psalm.* CXXXVI, *t.* IV, *pag.* 1514).

Il faut aujourd'hui, messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris ; mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous (1) l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes ! ô quel esclavage ! mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah ! c'est alors, disons-nous, que le cœur qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est (2) extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas, car il faut entendre, messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement

(1) Le plaisir.
(2) Grande.

que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive, et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent, et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense Mais il se croirait pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions), s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage, et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois, que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre Evangile. C'est un homme, dit saint Grégoire, qui s'est damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il s'y est laissé aller sans retenue. Tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit* (*Pastor. part.* III, *c.* XXI, *t.* II, *p.* 67). O Dieu ! qui ne serait étonné, qui ne s'écrierait avec le Sauveur : *Ah ! que la voie est étroite qui nous conduit au royaume* (*Matth.*, VII, 14). Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis? N'en doutons pas, chrétiens; quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : *Nul ne peut servir deux maîtres* (*Ibid.*, VI, 24); il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens, et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la Vérité nous en assure? O grands, ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible ! Mais tout le monde n'entend pas cette parole ; passons outre, chrétiens ; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles

qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (*Job*, XXXI, 8) : J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne penser à aucune beauté mortelle. Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être innocents pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles; ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? Parce qu'il sait que par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien (1) que l'âme se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il (2) lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*Ad Sever. Epist.* XXX, *n.* 3, *p.* 186).

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de (3) limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Ps.* LXXII, 6) : Dans leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur abondance, il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise jamais. C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin, deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette, les autres naissent de l'excès (*Enar. in Ps.* LXXII, *n.* 12, *t.* IV, *p.* 759). Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble : il n'oserait soutenir son crime; trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : Ils veulent jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de toute la conscience du ciel : *Delicta vestra..... et omni luce, et omni nocte, et tota cœli conscientia fruuntur* (*Lib.* I, *ad Nat. n.* 16, *p.* 60).

(1) Qui fait.
(2) Arrivera bientôt à cette âme.
(3) Mesures

(1) Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien au dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte? Ah! si je pouvais vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar (2) dans l'histoire sainte; d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait (3) dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien (4) sur sa tête. C'est là (5) que la convoitise va tous les jours se subtilisant et (6) renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce (7); et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? la grande puissance, féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. Vous avez dit : Je régnerai éternellement. Vous n'avez point fait de réflexion sur tout ceci, et vous ne vous êtes point représenté ce qui devait vous arriver un jour : *Dixisti : In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui* (*Isa.*, XLVII, 7). Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glorifient : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt* (*Ps.* LXXII, 8). Remarquez ces paroles, *in excelso;* à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34). L'impunité leur fait tout oser; ils ne pensent ni au jugement ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie (8)

(1) C'est là qu'on se plaît de faire le grand par le mépris de toutes les lois, et en faisant une insulte publique à la pudeur du genre humain.
(2) Ou de quelque autre de ces rois superbes, qui nous sont représentés dans l'histoire sainte.
(3) Peut dans un cœur qui a oublié Dieu.
(4) Qui nous contraigne.
(5) Alors
(6) Enchérissant; et que raffinant sur elle-même, elle fait naître.
(7) Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux, parce que dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient. On croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne la pousser pas tout à fait à bout.
(8) Supprime.

arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment ; mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses, si intimement attachées, ne s'arrachent pas par un seul effort : car, quelle puissance a la mort? quelle grâce extraordinaire pour opérer tout à coup un changement si miraculeux? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens; plutôt il faut craindre un effet contraire ; car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* (*I Reg.*, XV, 32) : Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses? Il pensait, et à sa gloire, et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime ; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche, ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser à ces belles conversions des mourants, qui peignant, et sur les yeux, et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé; car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément (1), il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former, dans l'esprit et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente! ô pénitence toute criminelle et tout infectée de l'amour du monde! avec cette étrange pénitence, cette âme malheureuse sort de son corps, toute noyée et tout abîmée dans les affections sensuelles. Ah! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme, ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

(1) Mais il fait de si beaux actes de détachement? mais je crains qu'ils ne soient forcés, je crains qu'ils ne soient dictés par l'attache même. Mais il déteste tous ses péchés? mais c'est peut-être qu'il est condamné à faire amende honorable avant que d'être traîné au dernier supplice. Mais pourquoi faites-vous un si mauvais jugement? parce qu'ayant commencé trop tard l'œuvre de son détachement total, le temps lui a manqué pour accomplir une telle affaire.

SECOND POINT.

L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde, qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber tout entière au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour ; cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur (1) active et remuante est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure (2), jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, messieurs, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer; et si vous couriez avec tant d'ardeur, lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer des espérances. Et est-il (3) homme, messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin, qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même (4) à se tromper?

(1) Vague.
(2) Quoi qu'on vous donne, quoi qu'on vous assure.
(3) Il n'y a point d'homme.
(4) A la tromperie.

Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance ; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses ; et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées : *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis* (*Is.*, V, 18) ! Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant d'iniquités dans les cordes de la vanité! c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie de loisir et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous (1) ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas ? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne (2) connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas (3) s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés et se plaignent de cette contrainte ; mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains. *Tanquam olivæ pendentes in arbore ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* (*S. Aug. in ps.* CXXXVI, *t.* IV, *p.* 1517).

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois, c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous. Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Ecoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Ecoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète : La fin est venue ; la fin est venue; maintenant la fin est sur toi : *Finis venit; venit finis; nunc finis super te.* Et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies ; et tu sauras que je suis le Seigneur : *Et immittam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus* (*Ezech.*, VII, 2, 3, 5). O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : La fin est venue, la fin est venue ; la justice, que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est à la porte : *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit* (*Ibid.*, 6). Le jour de vengeance est proche. Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées. Et maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe : *Venit tempus; prope est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te : et imponam tibi omnia scelera tua; et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (*Ibid.*, 7, 8, 9). Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies ; ecce venit, egressa est contritio* (*Ibid.*, 10). L'ange qui preside à la mort, recule d'un moment à l'autre pour étendre le temps de la penitence ; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem* (*Ibid.*, 23) : Pressez, « Concluez; » l'audience est ouverte, le Juge est assis : crimi-

(1) Ravir.
(2) Sente
(3) Agir.

nel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! O Dieu! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! Vainement, inutilement: il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité (1). Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle des hommes cruels, sans affection, sans miséricorde : *Sine affectione*, *immites*, *sine benignitate*, *voluptatum amatores* (II *Tim.*, III, 3, 4); et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet, cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il (*In Ps.* CXXXIX, *t.* IV, *p.* 1553), les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment: ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant: ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis* (*Sap.*, II, 8) : Couronnons de fleurs nos têtes avant qu'elles soient flétries. Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ* (*Ibid.*, 9). Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car, écoutez la suite de leurs discours : Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre : *Opprimamus pauperem justum* (*Ibid.*, 10). *Ne pardonnons point ni à la veuve*, ni à l'orphelin. Quel est, messieurs, ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre : le juste, qui lui est contraire; le pauvre, qui doit être sa proie; c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître; mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les (1) mains aux violences, elle a encore sa dureté, qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, et les mains au secours. C'est, messieurs cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord, que ce riche inhumain de notre Evangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti* (*Lactant. Divin. Inst.*, *lib.* VI, *c.* XI). Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante?]

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres, plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement: je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire; toujours avides, toujours affamés (2) dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte : ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse; ainsi, dans l'âme de ce mauvais riche; et (3) ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur

(1) Vous êtes étonné et éperdu; vous le serez beaucoup davantage, quand vous entendrez le cri de vos pauvres frères contre votre dureté inexorable.

(1) Bras aux rapines.
(2) Qui crient toujours à la faim.
(3) Qu'il y en a peut-être dans cet auditoire qui le trouveront en eux-mêmes!

conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : Apporte, apporte : *Dicentes; Affer, affer* (*Prov.*, XXX, 15) ; apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat ; apporte des (1) plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui (2), accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim, plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres, que vous nourrissez trop bien au-dedans, épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin ; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire ; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure (3), et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais, sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes ; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme; car, qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Ecoutez son langage dans le prophète Isaïe : Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : *Dixisti in corde tuo: Ego sum, et præter me non est alter* (*Cap.* XLVII, 10). Je suis : il se fait un dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : *Je suis celui qui est* (*Exod.*, III, 14). Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi, chacun ne compte que soi, et tenant tout le reste (1) dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-mêmes, riches impitoyables, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel ; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissés, plus abandonnés que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis ? qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins? qu'à vous tourmenter; ces serviteurs ? qu'à courir de çà et de là dans votre maison avec un empressement inutile. Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux ; si vous aviez eu pitié de leur désespoir; si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante ; leurs (2) côtés revêtus, dit le saint prophète (*Job*, XXXI, 20), leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auraient bénis ; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux, et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle; venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille, tremblante, attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem et non est sanata* (*Jerem.*, LI, 9) : Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie. Nous avons traité diligemment ce riche cruel ; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi

(1) Ragoûts.
(2) Sont honteux de leur misère, accoutumés à la surmonter par un travail assidu.
(3) Si vous ne leur assignez quelque subsistance sur ce que.

(1) Tous les autres.
(2) Corps.

nos remèdes. Laissons-le là, disent-ils; retournons à notre patrie d'où nous étions descendus pour son secours : *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam* (*Jerem.*, LI, 9). Ne voyez-vous pas, sur son front, le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer (1) à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde: *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus* (*Ibid.*). Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur: il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre: (2) il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas, qu'à chaque moment, tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent, devant Dieu et devant les hommes, ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question, et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint Apôtre, leurs entrailles affamées: *Viscera sanctorum requieverunt per te, Frater* (*Philem.*, 7). Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment royal!

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils (1) rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir, à un si grand roi, les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

PREMIER SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME (2).

(Prêché à la cour.)

CONTRE L'AMOUR DES PLAISIRS.

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs; leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme; comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire; ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage au bien qui me touche (3) (*Luc.*, XV, 11).

Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue (4) fut lue par la sainte Eglise dans la célébration des mystères, et je (5) me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue (*Luc.*, XV, 11), sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plai-

(1) Pour son âme.

(2) Il a envoyé contre nous la maladie, la mortalité, la disette extrême. Les pauvres ont à combattre les dernières extrémités, et dans les provinces éloignées et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant de luxe, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir. Ce n'est pas une vaine exagération; non, non, on ne monte pas dans la chaire comme on ferait sur un théâtre, pour émouvoir la compassion, en inventant des sujets tragiques. Ce que je dis, c'est la vérité; vérité constante, publique, assurée. O Dieu, quelle calamité de nos jours, que tant de monde périsse de faim à nos yeux! Ah! quelle espérance pour nous à l'heure de notre mort, si le cri de cette misère ne perce nos cœurs! Ah! sire, votre majesté en est émue : comme elle aime ses pauvres peuples, elle veut bien qu'on lui parle des cruelles extrémités où ils sont réduits. Leurs misères, leur patience, leur soumission presse d'autant plus votre majesté, qu'ils n'osent pas même la presser, résolus de mourir plutôt que de faire la moindre faute contre le respect. Mais ce n'est pas un ouvrage de particuliers de soulager de telles misères; c'est tout ce que pourrait faire une main royale. Les rois même ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais, etc.

(1) Ne doivent rien épargner de.

(2) L'Evangile de l'Enfant prodigue tombe au samedi de la seconde semaine de carême; mais M. Bossuet ayant prêché ce sermon le dimanche suivant, comme il l'annonce dès l'entrée, nous l'avons en conséquence placé au jour de sa destination.

(3) Qui m'appartient, me regarde.

(4) Nous fut hier proposée.

(5) Pense que vous voudrez bien que je ramène.

sirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir (1) tout donné à son plaisir; enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit-Saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant: *Ave*, etc.

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable (2) pendant l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux et une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles: *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* (*Prov.* XI, 13): Le ris sera mêlé de douleur, et les joies (3) se termineront en regrets. C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs, et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement, qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleur, et secondement, qu'ils (4) passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie: *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement qui n'est pas moins remarquable: la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence, et c'est ce qui me (1) donne lieu, chrétiens, de vous faire voir dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes: les plaisirs, sources de douleurs, et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution: *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II *Tim.*, III, 12). L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans, ennemis (2) déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences (3) et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne (4) s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre: *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas* (*De Spectac.*, *n.* 2, *p.* 89). C'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme, plus par la crainte de perdre les plaisirs que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément (5), c'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne (6) finira point, et cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile, a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit

(1) Trop.
(2) Dans.
(3) Finiront.
(4) Ont peu, n'ont point de consistance.

(1) Porte, messieurs, à.
(2) Du nom chrétien.
(3) Épouvantables.
(4) S'arrêter.
(5) De sorte.
(6) Doit point cesser.

être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusqu'à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Evangile, car il nous dit que, pour suivre Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie* (*Luc.*, IX, 23) : [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes* (*Luc.* IX) : Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, que le chemin qui y mène est spacieux, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent : *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* (*Matt.*, VII, 13, 14). [Aussi, s'écrie-t-il avec étonnement] : Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent ! *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* (*Ibid.*)! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite; mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles de faire effort pour entrer par la porte étroite; car je vous assure, leur dit-il, que plusieurs chercheront à y entrer et ne le pourront : *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare et non poterunt* (*Luc.*, XIII, 24).

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Evangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire, de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile, que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour (1) honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien (*Q. Curt.*, *l.* VIII, *cap.* V *et* VIII), ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels déréglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduits par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans dont nous parlions tout à l'heure ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences (1), démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes; parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, *Dieu est Esprit* (*Joan.*, IV, 24), et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que, plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir, et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre Evangile, qu'en sortant de la maison de son père, il alla dans une région bien éloignée : *Peregre profectus est in regionem longinquam* (*Luc.*, XV, 13). Ce fils dénaturé et ce serviteur (2) fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages; il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sen-

(1) L'amour de.

(1) Font mentir.
(2) Cet esclave fugitif, qui pour avoir ses plaisirs, quitte.

suel ; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt (1) une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire trop complaisante à ce cœur ingrat l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place : *Auferuntur judicia tua a facie ejus* (*Ps*. IX, 27). Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée, oh ! le (2) malheureux éloignement ! oh! le funeste voyage ! Où êtes-vous ? ô prodigue ! combien éloigné de votre patrie, et en quelle basse région avez-vous (3) choisi votre demeure ?

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère, il en est revenu bientôt ; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me* (*Ps*. XXXIX, 13) : Mon cœur, dit-il, m'a abandonné, il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit ? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* (*Ibid.*) : Les pensées de mon péché m'occupaient tout, et je ne pouvais plus voir autre chose. C'est encore en cet état que *la lumière de ses yeux n'est plus avec lui* (*Psalm.* XXXVII, 10). La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement ! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent, nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue ; on ne sait qu'en croire, il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous (4) emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas ; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même (5), ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des (6) péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage ; non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable, et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut, premièrement, se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie ; or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que la concupiscence est inconstante : *Inconstantia concupiscentiæ* (*Sap.*, IV, 12), parce que dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place ; ainsi la concupiscence, c'est-à dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, (1) parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi, qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se rallentit et l'ardeur qui se renouvelle : *Inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo* (*S. August. in Psalm.* CXXXVI, *t.* IV, *pag.* 1518).

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu : *Lusum esse vitam nostram* (*Sap.*, XV, 12), sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement ; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme accoutumée dès longtemps à courir de çà et de là partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laiser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaie les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable ? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel ; et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal,

(1) Un second pas.
(2) Cruel.
(3) Établi.
(4) Emportera l'amour des plaisirs.
(5) Et ne sait où l'emportera son enivrement.
(6) Crimes ? Quel besoin de vous faire voir qu'un crime en attire d'autres, puisqu'il.

(1) Parce qu'on le voit languir et mourir

le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venundatus sub peccato* (*Rom.*, VII, 14): Je suis vendu pour être assujetti au péché. Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte pardessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie: *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit* (*In Psalm.* CVI, *tom.* IV, *p.* 1206).

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous, que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous (1) aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous (2) aucune pour les retenir; enfin que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs et de se voir sitôt après forcé par une nécessité fatale de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents; c'est alors, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit: *Illuminez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne m'endorme dans la mort* (*Ps.* XII, 4). Ce n'est pas en vain qu'il est écrit: *Ils passent leurs jours en paix, et descendent en un moment dans les enfers* (*Job.*, XXI, 13). Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Evangile: *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* (*Luc.*, VI, 25). En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés, peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris (1) se changent en gémissements éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté; enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents. Oh! qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire, de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous (2) faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence avec le prodigue une tristesse qui se change en joie: c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie (3) d'un si heureux rétablissement, une partie (4) poussait en l'air des accents lugubres, l'autre (5) faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les cris d'allégresse: *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi* (*Cap.*, III

(1) Nous ayons un amour si ferme pour les plaisirs, dont le naturel est si volage.

(2) Une extrême impuissance

(1) Soient changés en pleurs.

(2) Rappeler à vous-mêmes.

(3) De son glorieux.

(4) Tantôt.

(5) Tantôt

13). Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image (1) assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme, déchue de la grâce, voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage, c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation ; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille sous la (2) paisible protection (3) de Dieu, qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde, et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : Que celui-là est heureux, qui est malheureux de cette sorte! *Quam felix est, qui sic miser est* (*Enar. in Ps.* XXXVII, *n.* 2, *t.* IV, *p.* 294).

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Ecritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe (LXVI, 12), cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois, comme nous pourrons, de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous (4) troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux, qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux (5) attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je (6) veux croire que votre état est tranquille ; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiez tout à fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme (7) sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble ; je veux dire, simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauve-garde de la fortune ; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort (1) désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où (2) vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous (3) poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une (4) place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise; nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors (5) vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés; ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge ; là vous aurez Dieu au milieu de vous, car Dieu ne

(1) Imparfaite.
(2) Glorieuse.
(3) Du saint d'Israël, c'est-à-dire du Dieu vivant.
(4) Pressent.
(5) Atteintes.
(6) Suppose que la vie vous y semble douce.
(7) Qui ait tant soit peu de sens.

(1) Douloureuse.
(2) Soyez à l'abri, il vous faudra essuyer.
(3) Y suit.
(4) Bonne.
(5) Qui vous est contraire, vous repousse au dedans de vous.

quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le psalmiste (*Ps.* XLV, 5). Dieu donc, habitant en vous, soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis, et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais, pour avoir en vous-même ce consolateur invisible (*Joan.*, XIV, 16, 17), c'est-à-dire le Saint-Esprit, à qui le Sauveur a donné ce nom, et, pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, et nulle eau ne le peut faire, que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence : coulez comme un torrent, ondes bienheureuses ; nettoyez cette conscience souillée, lavez (1) ce cœur profané, et rendez-moi cette joie divine, qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui* (*Ps.* L, 13).

Et, certes, ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la (2) vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance ; enfin une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien, du mépris des voluptés sensuelles (*De Spect.*, *n.* 29, *p.* 102). Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées; car, qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons

(1) Cet autel.
(2) Vision.

attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir; c'est sans doute (1) pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre ; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'on réduite].

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire ; et, si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni*, *et nomen Domini invocavi* (*Ps.* CXIV, 4) : J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même psalmiste a dit en un autre psaume, que les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : *Tribulatio et angustia invenerunt me* (*Ps.* CXVIII, 143). En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et, comme dit le même psalmiste, les (2) angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* (*Ps.* XLV, 1). Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les (3) remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni*, *et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors, s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes ; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur ! l'une est le fondement de la pénitence,

(1) Nous reconnaîtrons sans difficulté que c'est
(2) Misères.
(3) Troubles.

et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour ? c'est ce que l'on ne peut savoir ; et pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas (1) difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais (2) si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs ; et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Ecritures comme un homme de plaisir et de bonne chère : *Agag pinguissimus* (*I Reg.*, XV, 32), au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors* (*Ibid.*)? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout ? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout-à-coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément, que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs, et que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède ! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour : le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps ; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il (3) aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras ; il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort ! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel ; ô mort ! je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours (1) de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine ! ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais (2) que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends ; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable ! et rends-moi bientôt à celui que j'aime.

(1) Malaisé.
(2) Quand je considère attentivement le naturel du cœur humain, je vois.
(3) N'aura point.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES RECHUTES.

Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour la recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechutes.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et cet homme par ses rechutes tombe en pire état qu'auparavant (*Luc.*, XI, 26).

Il s'agit ici, chrétiens, de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon endurcit dans leurs mauvaises habitudes, et de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leur rechutes continuelles : matière certainement importante, et digne d'être traitée avec toute la force et l'autorité que donne l'Evangile aux prédicateurs. Et pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes, tirées de trois qualités de la pénitence : c'est une réconciliation, c'est un remède, c'est un sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer avant toutes choses trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu. *Vos iniquités*, dit le Seigneur, *ont mis la division entre moi et vous* (*Is.*, LIX, 2). Et de là naissent deux autres grands maux ; car l'âme étant séparée de Dieu, qui est le principe de force et de sainteté, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée. *Guérissez mon âme, ô Seigneur*, dit David, *parce que j'ai péché contre vous* (*Ps.* XL, 4) : donc le péché le rendait malade. Mais ce n'est pas une maladie ordinaire ; c'est une lèpre spirituelle qui porte impureté et profanation, et qui non-seulement affaiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes.

Ainsi donc le péché apportant ces trois maux, il paraît que la pénitence a dû avoir trois biens opposés. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse ; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Le péché en

(1) Tant que j'ai vécu.
(2) Qu'accomplir l'ouvrage.

nous séparant, nous a faits malades; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse; et de là vient que c'est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré qui ait la force de sanctifier comme de guérir; et de là vient que la pénitence est un sacrement. D'où je tire trois raisons solides pour montrer le malheur extrême de ceux qui abusent de la pénitence en retournant à leurs premiers crimes, et il est aisé de l'entendre. Car s'il est vrai que la pénitence soit une réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut, sans un insigne mépris, rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rendre inutile sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans une prodigieuse irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Et voilà trois moyens certains par lesquels j'espère conclure invinciblement ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte; que l'état de ceux qui retombent devient toujours de plus en plus déplorable : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo? Etant une fois morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché (*Rom.*, VI, 2)? Celui-là est bien infidèle qui manque à une amitié si saintement réconciliée; et celui-là est bien malheureux qui prodigue sa santé si difficilement et si miraculeusement rétablie; et celui-là est bien aveugle qui ne respecte pas en lui-même la grâce de l'innocence, et la souille dans de nouvelles ordures.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, et ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, et je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection et la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs : Jonathas et David s'aimaient; leurs âmes, dit l'Ecriture, étaient unies : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (I *Reg.*, XVIII, 1) : L'âme de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David. Voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espèce de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit l'Ecriture sainte? *Inierunt autem David et Jonathas fœdus* (*Ibid.*, 3): David et Jonathas firent un traité :

ne la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement du traité et de l'affection mutuelle. Or, je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés : l'affection doit être plus forte; la fidélité est plus engagée; si l'on y manque, le crime est plus grand : *Fiunt novissima pejora prioribus.*

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec contention, on le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

Il doit être ainsi, chrétien; tu le vois, la raison en est évidente : mais, hélas! tu le vois inutilement, et tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même : *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos meos* (*Joan.*, XV, 15) : Je ne vous appellerai plus serviteurs... mais je vous ai appelés mes amis : vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée! vous l'avez rompue par vos crimes. Ah! il n'y devrait plus avoir de retour; il devrait punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses grâces. Mais c'est un ami charitable; il n'a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le sacrement de pénitence, une fois, deux fois, cent fois. Ah! sa bonté ne s'est point lassée; il a toujours eu pitié de votre faiblesse. Où est donc ce redoublement d'affection que vous lui deviez? où est cette première condition d'une amitié réunie? De sa part, chrétiens, il l'a observée très-exactement : je m'assure que vous prévenez déjà ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Evangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévèrent. Il se réjouira plus, dit Tertullien, de votre retour, que de la solide sagesse d'un autre : *Magisque de regressu tuo, quam de alterius sobrietate lætabitur* (*Tertul.*, *de Pœn.*, *n.* 8. *p.* 146). Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée, que Pierre après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères, qu'il laisse tout le troupeau dans le désert pour courir après sa

brebis perdue, et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le prodigue qui retourne? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien; il recouvre un fils qu'il avait perdu, le plaisir de l'avoir trouvé le lui rend plus cher : *Filium enim invenerat quem amiserat, chariorem senserat quem lucrifecerat* (*Ibid.*). Il redouble envers lui son affection : pourquoi? c'est qu'il s'est réconcilié; c'est qu'il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie, lui qui est au-dessus des lois, lui qui est l'offensé, lui qui pardonne, lui qui se relâche : et toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont l'on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour! Tu le dois certainement, pécheur converti; tu dois à Jésus plus d'affection que le juste qui persévère; et Jésus-Christ s'y attend.

Ecoute comme il parle dans son Evangile à Simon le pharisien. Un homme avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents écus, et l'autre cinquante; n'ayant de quoi payer ni l'un ni l'autre, il leur remit la dette à tous deux : lequel est-ce qui le doit plus aimer : *Quis ergo eum plus diligit?* Et le pharisien répondit : C'est celui à qui il a quitté la plus grande somme : *Æstimo quia is, cui plus donavit :* Et Jésus lui dit : Tu as bien jugé : *Recte judicasti* (*Luc.*, VII, 41, 42, 43). Il est vrai, celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui l'on a pardonné plus de péchés : voilà une juste sentence; ce ne sont point les hommes qui l'ont prononcée, c'est une décision de l'Evangile. Pécheur converti, l'exécutes-tu? toi, qui en sortant de la confession retournes à tes premières ordures; qui, au lieu de redoubler ton amour envers Jésus-Christ, redoubles tes affections illégitimes; au lieu d'ouvrir largement tes mains sur les misères des pauvres, non-seulement tu resserres tes entrailles, mais tu multiplies tes rapines? Ah! tu abuses trop indignement de l'amitié réconciliée; ton audace ne sera pas impunie : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus.* Si le pécheur justifié qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous prie, renouvelez vos attentions pour écouter cette doctrine; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le baptême est un pacte et un traité solennel par lequel nous engageons notre foi à Dieu, néanmoins, nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite et dans des engagements plus particuliers.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le Vieux Testament. Le premier [traité] est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvième du Deutéronome, où, en exécution de ce qui avait été commencé en l'Exode, et continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevait en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte; et Moïse leur déclare de la part de Dieu que comme ils l'avaient choisi pour leur souverain, il les choisissait pour son héritage : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus..... et Dominus elegit te hodie ut sis ei populus* (*Deut.*, XXVI, 17, 18). Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui était son plénipotentiaire : *Hæc sunt verba fœderis, quod præcepit Dominus Moysi, ut feriret cum filiis Israel* (*Ibid.*, XXIX, 1). Le second traité d'alliance, chrétiens, est rapporté au neuvième chapitre du second livre d'Esdras, et se fait sur la rupture du premier traité, après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité et les formalités sont très-remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. Vous êtes descendu, ô Seigneur, sur la montagne de Sinaï, et vous avez parlé du ciel avec nos pères : *Locutus es cum eis de cœlo* (*Esdr.*, IX, 13). Et vous leur avez donné des jugements droits, et la loi de vérité, et des cérémonies, et des préceptes par la main de Moïse votre serviteur : *Dedisti eis judicia recta et legem veritatis, cæremonias et præcepta bona.... in manu Moysi servi tui* (*Ibid.*). Après avoir énoncé cette première alliance, ils racontent au long les diverses contraventions : Ils ont, disent-ils, péché contre vos jugements, ils se sont endurcis contre vos paroles et ils n'ont pas obéi : nos rois, nos princes, etc. *Ipsi vero superbe egerunt.... et dederunt humerum recedentem, et cervicem suam induraverunt nec audierunt* (*Ibid.*, 29). Après les contraventions, ils rapportent les justes châtiments : Et vous les avez, disent-ils, livrés aux mains des Gentils : *Et tradidisti eos in manu populorum* (*Ibid.*, 30) : Ils ajoutent, néanmoins : que Dieu se souvenant de ses infinies miséricordes au milieu de ses vengeances, ne les avait pas entièrement détruits : *In misericordiis autem tuis plurimis non fecisti eos in consumptionem* (*Ibid.*, 31). C'est pourquoi ils s'humilient devant lui, ils confessent ses justices, ils adorent ses miséricordes : *Et tu justus es in omnibus quæ venerunt super nos* (*Ibid.*, 33). Ils le prient de les recevoir en sa grâce au milieu de tant de calamités; et sur toutes ces choses ensemble, c'est-à-dire sur ce premier traité fondamental, sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtiments de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un second traité d'alliance, et lui engagent de nouveau leur fidélité : Sur toutes ces choses, disent-ils, nous-mêmes ici présents, nous faisons un pacte avec vous, et nous l'écrivons; et nos princes, et nos lévites, et nos prêtres y souscrivent : *Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus, et scribimus, et signant principes nostri, levitæ nostri, et sacerdotes nostri* (*Ibid.*, 38).

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu énoncés formellement dans l'Ecriture; le premier essentiel et fondamental, le second sur la rupture de l'autre de la part du peuple. Lequel des deux, mes frères, porte

un engagement plus étroit? les jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts, ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées; et cela est bien appuyé sur la raison; parce qu'alors la bonne foi est engagée dans des circonstances plus fortes. En effet, l'Ecriture le fait bien entendre; car au lieu que, dans le premier traité, le peuple se contente simplement d'accepter les conditions de vive voix, ici il les écrit et les signe. Nous, disent-ils, présents personnellement, les écrivons et les soussignons, et y obligeons nous et les nôtres; reconnaissant sans doute que traitant avec Dieu sur des contraventions, ils doivent s'obliger en termes plus forts. Aussi voyons-nous par leur histoire, qu'après avoir violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde; mais ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser, il retira peu à peu ses grâces; ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins; et enfin a été accompli ce qu'avait prédit Jérémie : Ils ne sont pas demeurés dans mon alliance; et moi, je les ai rejetés, dit le Seigneur. Tant il est vrai, mes frères, que cette seconde espèce d'alliance devait être beaucoup plus sacrée.

Mais appliquons tout ceci à notre sujet, et raisonnons du Nouveau Testament par les figures de l'Ancien. Sachez donc et entendez, pécheurs convertis, que vous avez contracté deux sortes d'alliances avec Dieu votre Créateur par l'entremise de Jésus-Christ votre médiateur et son Fils : la première dans le saint baptême, la seconde dans le sacrement de la pénitence. L'alliance du saint baptême est la première et fondamentale, dans laquelle que vous puis-je dire des biens qui vous ont été accordés? la rémission des péchés, l'adoption et la liberté des enfants de Dieu, l'espérance de l'héritage et de la gloire céleste; aux conditions, néanmoins, que vous soumettriez de votre part vos entendements et vos volontés à la doctrine de l'Evangile. Vous avez manqué à votre promesse, vous avez contrevenu à l'Evangile par vos désobéissances criminelles, vous avez affligé le Saint-Esprit, foulé aux pieds le sang du Sauveur, renoué votre traité avec l'enfer qui avait été rompu par sa mort. Lâches et infidèles prévaricateurs, je vous l'ai déjà dit, vous ne méritiez plus de miséricorde : voici néanmoins un second traité, voici le pacte sacré de la pénitence qui vient au secours de la fragilité humaine. Par ce traité de la pénitence, vous rentrerez, Dieu vous le promet; car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions; mais aussi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites; et si vous manquez encore à votre parole, le Tout-Puissant s'en vengera, et vous serez en pire état qu'auparavant : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Pour vous en [convaincre], mes frères, je laisse les raisonnements recherchés, et je me contente de vous rapporter de quelle sorte a été fait ce second traité. Un pécheur pressé en sa conscience voit la main de Dieu armée contre lui; la cognée est à la racine; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel spectacle! Dans cette frayeur qui le saisit, se voyant le cou sous la cognée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah! il n'attend pas qu'on l'accuse; il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine s'élève; il prend son parti contre soi-même; il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminelles, à ses intelligences avec l'ennemi; il promet, il accepte tout : Faites la loi, j'obéis.

Vous l'avez fait, mes frères, souvenez-vous-en, ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole; car étant le médiateur, il est aussi le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il promet de vous pardonner; il est caution de la vôtre, par laquelle vous promettez de vous amender. Voilà le traité qui a été fait; et pour plus grande confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel. Vous vous êtes repentis de vos péchés, et vous vous repentez de votre pénitence; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ses mains; vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et terrible, lequel certes ne devait pas être employé en vain; et après avoir manqué tant de fois à cette seconde alliance si ferme, si authentique, si inviolable, vous allez encore la tête levée. Ah! mon frère, j'ai pitié de vous; vous ne sentez pas votre malheur ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus.* C'est ce que j'avais à vous dire dans ma première partie. Mais n'y a-t-il point de remède? il y en a, n'en doutez pas, un très-efficace; c'est le remède de la pénitence; mais vous en avez tant de fois abusé que bientôt il ne sera plus remède pour vous. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Outre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechutes, c'est le mépris du remède; car celui qui méprise le remède, il touche de près à sa perte, et il (1) deviendra bientôt

(1) Est bien près d'être.

incurable (1). Pour vous faire sentir vivement, ô pénitents qui retombez, combien vous méprisez ce remède, remarquez avant toutes choses que le remède de la pénitence a deux qualités; il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remède, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins pour vous en donner une grande idée, reprenons-la jusqu'en son principe, et disons : que la police céleste avec laquelle Dieu régit les hommes, l'oblige à leur faire connaître qu'il déteste infiniment le péché; autrement, dit Tertullien, ce serait un Dieu trop patient et bon déraisonnablement : *Irrationaliter bonum* (*Lib.* II, *adv. Marcion.*, *n.* 6, *p.* 457); un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse : Un Dieu, dit-il dans le même endroit, sous lequel les péchés seraient à leur aise, et dont on se moquerait impunément : *Deum sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet* (*Ibid.*, *n.* 13, *p.* 464). Voilà une bonté bien méprisable; telle n'est pas la bonté de notre Dieu. Il est bon, dit Tertullien, en tant qu'il est ennemi du mal, non en souffrant le mal : *Non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus* (*Adv. Marcion.*, *lib.* I, *n.* 26, *p.* 450). Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a (2) contre le péché, il se montre (3) défenseur de la vertu en attaquant son contraire : *Uti boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat* (*Ibid*).

Il s'ensuit de cette doctrine que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, chrétiens, il est assez malaisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici, en effet, un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre injustice; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre faiblesse. Mes frères, que dirons-nous? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes? Dieu oubliera-t-il ses justices? vengera-t-il toujours le péché? le laissera-t-il régner à son aise? Ni l'un, ni l'autre, messieurs. Il envoie aux hommes la pénitence pour concilier ces difficultés, et il partage pour cela les temps; il pardonne ce qui est passé, il donne des précautions pour l'avenir; il institue un remède qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force et de guérir le mal présent et de prévenir le mal futur. Par l'un, il contente sa miséricorde, il pardonne; et par l'autre, il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la pénitence; toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires; car si Dieu n'use jamais de miséricorde, que ferons-nous, misérables? nous périrons sans ressource; et s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas approuver les crimes?

Comme donc ces deux qualités de la pénitence sont nécessaires en même degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en

(1) Mais afin que vous l'entendiez,
(2) Pour le mal.
(3) Protecteur.

la première, si tu la (1) violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes; et après tu te relâches et tu te reposes, comme si tout l'ouvrage était achevé. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités : je guéris et je préserve; je nettoie et je fortifie : je suis également établie, et pour ôter les péchés commis, et pour empêcher ceux qu'on peut commettre : autrement elle ne ferait que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remède, tu me (2) méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables; pourquoi me veux-tu diviser? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Chrétiens, que répondrons-nous à ce reproche? Il est juste, il est juste, reconnaissons-le; nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Mais pour profiter de ce reproche et mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, messieurs, que comme la pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions : la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises; la disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourrait assez exprimer combien cette crainte est salutaire? Sans la crainte, dit saint Cyprien, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la (3) garde assurée : *Timor innocentiæ custos* (*Epist.* I, *ad Donat.*, *p.* 2. *Edit. Baluz*). Sans la crainte, dit Tertullien, il n'y a point de pénitence, parce qu'on n'a pas, dit-il, cette crainte qui est son instrument nécessaire : *Nec pœnitentiam adimplevit, quia instrumento pœnitentiæ, id est, metu caruit* (*De Pœnit.*, *n.* 6, *p.* 145). Ainsi, la pénitence a deux regards; elle regarde la vie passée, et elle s'afflige et elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon; elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, et elle est saisie de crainte et elle marche avec circonspection; comme un homme qui voit dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer et à la navigation : ô mer! je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans (4) frayeur : tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée : *Exinde repudium et navi et mari dicunt* (*Tertul.*, *de Pœnit.*, *n.* 7, *p.* 145).

C'est ce que nous devons faire, mes frères; mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas! vaisseau fragile, battu et brisé par les vents et par les flots, et entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme. Tu sais bien ce que je veux dire : tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si

(1) Négliges.
(2) Refuses.
(3) Gardienne.
(4) Trembler.

loin hors du port; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Quand la pénitence t'aurait guéri (et j'en doute avec raison, et tes rechutes continuelles me font trembler justement pour toi que toutes ces confessions ne soient sacriléges); mais quand elle t'aurait guéri, que te sert une santé si mal conservée? que te sert le remède de la pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires? Tes rechutes abattent peu-à-peu tes forces; le mépris visible du remède te fait toucher de près à ta perte, et rend enfin le mal incurable ; *Fient novissima hominis illius pejora prioribus.*

La pénitence, mes frères, n'est pas seulement un remède, c'est un remède sacré qu'on ne peut violer sans profanation; et afin de le bien entendre, remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Pères, qui appellent la pénitence un second baptême. Le docte Tertullien, dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaircir cette vérité, et je vous prie de le bien entendre. Il dit donc dans le livre du Baptême: Que nous autres chrétiens, nous sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons naître que dans l'eau, ni conserver notre vie qu'en y demeurant: *Nos pisciculi secundum ἰχθὺν nostrum Jesum Christum in qua nascimur: nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus* (*Lib. de Bapt.*, *n.* I, 255) ἰχθὺς, parole de mystère parmi les fidèles, lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ; mais laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le baptême ; et ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'antiquité appelait: Garder son baptême : *Custodire baptismum suum ;* c'est-à-dire, le garder saint et inviolable, et en observer les promesses; car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnait; c'est-à-dire notre innocence : non-seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture et la la vie, parce que nous sommes des poissons mystiques qui ne pouvons vivre que dans l'eau : *Nec aliter quam in aqua permanendo.*

Mais s'il est ainsi, chrétiens, quel salut y a-t-il pour nous? car qui de nous demeure en cette eau? qui a conservé son innocence? qui de nous a encore son baptême entier? C'est encore une phrase ecclésiastique, bien commune dans les Pères et dans les conciles. Peut-être qu'étant sortis de l'eau du baptême, il nous sera permis d'y rentrer. Non, mes frères, il est impossible; cette eau ne lave point de secondes taches : elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté; mais de peur que nous ne périssions sans ressource, Dieu nous a ouvert une autre fontaine, Dieu nous a donné un autre bain où il nous est permis de nous plonger; c'est le bain de la pénitence, baptême de larmes et de sueurs; ce sont les eaux de la pénitence, eaux saintes et sacrées, aussi bien que celles du baptême, parce qu'elles dérivent de la même source, et qu'on ne peut souiller sans profanation. *In die illa erit fons patens domui Israel et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (*Zach.*, XIII, 1) : En ce temps-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur : *Patens*, toujours ouverte.

Voilà, mes frères, notre seul remède et notre seconde espérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y sommes nés. Etant donc sortis de notre eau natale, si je puis parler de la sorte, c'est-à-dire de l'eau du baptême, rentrons dans l'eau de la pénitence, et respectons-en la sainteté. Mais c'est ici notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacriléges. Car du moins, ainsi que j'ai déjà dit, l'eau du baptême ne peut être souillée qu'une fois, parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent: c'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante.

Que dirai-je ici, chrétiens? et avec quels termes assez énergiques déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? Eau du baptême, que tu es heureuse! c'est Tertullien qui vous parle; que tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une seule fois! *Felix aqua, quæ semel abluit!* Qui ne sers point de jouet aux pécheurs: *Quæ ludibrio peccatoribus non est :* Qui n'étant point souillée de beaucoup d'ordures, ne gâtes pas ceux que tu laves: *Quæ non assiduitate sordium infecta, rursus quos diluit inquinat* (*De Bapt.*, *n.* 15, *p.* 236) : Ce sont les eaux de la pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non-seulement elles sont souvent infectées, mais elles servent contre leur nature à souiller les hommes: *Rursus quos abluit inquinat :* C'est notre malice qui en est cause ; mais enfin il est véritable ; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous (1) ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau si souvent (2) violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante!

Que dirai-je? où me tournerai-je pour arrêter ces profanations? dirai-je que Dieu, pour punir les hommes de leurs sacriléges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent? mais je parlerai contre l'Evangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un baptême, et l'on n'y retourne jamais (*Ephes.*, IV) ; mais au contraire, il est écrit de la pénitence: *Tout* ce que vous remettrez, sera remis; tout ce que vous délierez, sera

(1) N'ayons point horreur des.
(2) Ainsi.

délié (*Matth.*, XVI, 19). Jésus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés? Non, pécheurs, je ne puis vous dire que vous êtes exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois; revenez, elle est prête à vous recevoir, et vous pouvez encore y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter? Quoi! qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous permettra pas d'en aborder; qu'il vous fera mourir d'une mort soudaine, sans avoir le loisir de vous reconnaître, ou bien qu'il retirera tout à coup ses grâces? Mais qui a pénétré les conseils de Dieu? qui sait le terme où il vous attend? Chrétiens, je n'entreprends pas de le définir.

Exhorterai-je vos confesseurs à vous refuser toujours l'absolution dans vos rechutes continuelles, pour vous inspirer plus de crainte? Mais vos besoins particuliers n'étant pas de ma connaissance, c'est à eux à user dans les occasions avec charité et discrétion de cette conduite médicinale; seulement puis-je dire généralement que comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, et bien prendre garde de ne pas accabler la faiblesse. Mais si tous ces moyens me sont ôtés pour vous faire appréhender les rechutes, que dirai-je enfin à des hommes que la difficulté désespère, et que la facilité précipite? Voici, mes frères, ce que Dieu m'inspire; qu'il le fasse profiter pour votre salut. Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible! vous ne le savez que trop; c'est ce qui nourrit votre impénitence; mais sachez, pour vous retenir, qu'il se rend toujours plus difficile.

Dans le premier dessein de Dieu, la grâce ne devait être donnée qu'une fois. Les anges l'ont perdue; il n'y aura jamais de retour : les hommes l'ont perdue; elle leur était ôtée pour jamais. Mais, prédicateur, que nous dites-vous? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée? D'où vient? ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Est-ce donc que vous ignorez que la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne? Ce n'est pas à nous qu'on la restitue : c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres. Il est vrai que l'ayant une fois rendue aux mérites infinis de son Fils, il donne son esprit sans mesure, il ne met point de bornes à ses dons; autant de fois que vous la perdez, autant la pouvez-vous recouvrer. Mais quoiqu'il se soit si fort relâché de la première résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néanmoins toute sa rigueur; et pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament, qu'il se rend toujours plus difficile.

Par exemple, vous avez reçu la grâce au baptême, avec quelle facilité? nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre; et Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parents. Si nous péchons après le baptême, cette première facilité ne se trouve plus : il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un baptême, mais un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente : Nous ne pouvons, nous dit-il, parvenir par le sacrement de pénitence à cette nouveauté et cette intégrité que le péché nous a fait perdre, sans beaucoup de larmes et de grands travaux, la justice divine l'exigeant ainsi; en sorte que c'est avec raison que la pénitence a été appelée par les saints Pères un baptême laborieux : *Ad quam tamen novitatem et integritatem per sacramentum pœnitentiæ sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia, pervenire non possumus : ut merito pœnitentia laboriosus quidam baptismus a sanctis Patribus dictus fuerit* (*Sess.* XIV, *c.* 2; *Lab.*, *t.* XIV, *p* 816). D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystère, non-seulement du baptême, mais encore de la pénitence, ne s'ensuit-il pas par la même suite que Dieu se rendra toujours plus inexorable? pourquoi? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris : pourquoi? parce que vous manquez à la foi donnée et à l'amitié réunie; parce que vous méprisez le remède, parce que vous profanez le mystère. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que la difficulté s'augmente toujours; et étant retombés mille et mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous et la grâce.

Et ne me dites pas : Je ne sens point de peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même manière. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que la conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas, qui va réglément à ses jours marqués, sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son confesseur, et s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé; je veux qu'il frémisse contre soi-même; je veux qu'il s'irrite contre ses faiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je te voyais troublé de la sorte, j'aurais quelque espérance de ta conversion; je croirais que ton cœur étant ému pourrait peut-être changer de situation; si je le voyais ébranlé jusqu'aux fondements, je croirais que ces habitudes corrompues en seraient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement de toi-même, et que, comme dit saint Augustin, la tyrannie de la coutume pourrait être enfin surmontée par (1) les efforts vio-

(1) La violence.

lents de la pénitence : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi* (*In Joan.*, *tract.* XLIX, *t.* III, *part.* II, *p.* 627). Mais cette prodigieuse facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, et la pénitence de même, c'est ce qui me fait craindre pour vous que ce jeu et ce passage continuel de la grâce au crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin par quelque événement tragique. Si je ne désespère pas, je la tiens presque déplorée. N'abusez pas de ce que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous soient connues; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare* (*Psalm.* LXXXIX, 23) ? Qui peut connaître la grandeur de votre colère, et en comprendre toute l'étendue autant qu'elle est redoutable?

Le fruit commence par être vert, et sa crudité offense le goût; mais il faut qu'il vienne à la maturité : ainsi, le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme et fragile; et les fruits de la pénitence, quoique encore amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire jamais fermes ni jamais constants; que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Evangile, c'est-à-dire une conversion durable et constante; que notre vie, toujours partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, elle prenne le parti du crime et le fasse régner en nous malgré les sacrements (1) tant de fois reçus: c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayions une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance, aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières ordures, aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde : peut-on faire un plus grand outrage au christianisme? Ce n'est pas ainsi que nos pères nous ont parlé des rechutes.

Un saint concile d'Espagne dit que la rechute fait un jeu profane et un sacrilége amusement de la communion (*Concil. Elberit.*, *can.* XLVII, *Labb.*, *tom.* I, *pag.* 975). Un ancien Père nous dit que retomber dans le crime auquel on a renoncé, *C'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jésus-Christ avec connaissance de cause et après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions et faire satisfaction au démon de ce qu'on avait osé secouer son joug détestable* (*Tertul.*, *de Pœnit.*, *n.* 5, *p.* 142, 143).

Mais, quelque véhéments que soient les saints Pères à nous exprimer l'horreur des rechutes, rien n'égale les expressions des apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes, c'est affliger le Saint-Esprit (*Ephes.*, IV, 30) : et avec raison; car on le contraint, contre sa nature, à quitter la demeure qu'il voulait garder, et d'où, chassé une fois, il ne reviendra plus qu'avec répugnance. C'est crucifier Jésus-Christ encore une fois, fouler aux pieds son sang répandu pour nous, et renouveler toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie (*Heb.*, VI, 6); car, en effet, c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une âme qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur le va mettre, ni soutenir sa victoire contre le démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été cultivée et qui a reçu la pluie du ciel (*Ibid.*, 7, 8), c'est-à-dire une âme renouvelée par les sacrements et arrosée de la grâce; qui, malgré cette culture sacrée, ne produit que de mauvais fruits, est maudite et réprouvée.

Saint Pierre sera-t-il moins fort? Ecoutez-le. Vous déplorez, et avec raison, la misère des nations infidèles, qui, n'ayant jamais connu Dieu ni les mystères de son royaume, périssent dans leur ignorance. Mais saint Pierre vous dit qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu la voie de justice que de se retirer de la sainte loi dont on a connu l'équité (II *Petr.*, II, 21). Car c'est justement, poursuit cet apôtre, ce qui est dit dans les Proverbes : *Canis reversus ad suum vomitum* (*Prov.*, XXVI, 11). Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos sens : si je vous dis que, selon saint Pierre, le pénitent qui retombe dans ses premiers crimes, c'est un chien qui reprend ce qu'il a jeté, vos oreilles délicates seront offensées. Et néanmoins nous ne craignons pas quelque chose de plus horrible : c'est de reprendre nos voies corrompues et de ravaler le poison qu'un remède salutaire nous avait ôté, afin qu'il achève de nous perdre et de déchirer nos entrailles.

Mais que dit le Fils de Dieu lui-même, lui qui, trouvant dans sa parabole l'arbre cultivé, et n'y voyant point paraître de fruit, prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (*Luc.*, XIII, 6, 7); qui nous montre le démon chassé, plus fort quand il a repris sa première place : plus fort en nombre, sept pour un; plus fort en malice, [sept autres] plus malins que lui; plus fort en stabilité, et il demeure (*Ibid.*, XI, 26); et l'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechute; et la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature, elle surmonte encore les remèdes mêmes. Si donc, selon sa parole, les difficultés s'augmentent toujours ..., en effet, par un

(1) Que nous fréquentons

juste jugement de Dieu, la pénitence est plus difficile que le baptême, et que, par la même règle, la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise, augmente les difficultés de la conversion et y ajoute de nouveaux obstacles, où en sommes-nous, ô Dieu vivant! et quel effroyable chaos avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes!

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

(Prêché à la cour.)

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE

Trois préceptes de Jésus-Christ pour établir la concorde parmi les hommes. Ordre que Dieu a établi dans l'union des hommes. Quel est le fondement de l'amour du prochain. Pourquoi si peu d'amitié solide dans le monde. Combien un ami fidèle nous est utile. Dangers des flatteurs. Devoirs de la charité envers le prochain.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai là au milieu d'elles (*Matth.*, XVIII, 20).

Ce que dit saint Augustin est très-véritable : qu'il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme; rien de plus sociable par sa nature, ni rien de plus discordant et de plus contredisant par son vice : *Nihil est enim quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura* (*De Civ. Dei*, *lib.* XII, *c.* XXVII, *t.* VII, *p.* 325). L'homme était fait pour la paix, et il ne respire que la guerre. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissension et d'hostilité qui bannit pour toujours le repos du monde. Ni les lois, ni la raison, ni l'autorité ne sont pas capables d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante et les amitiés incertaines, pendant que les soupçons sont extrêmes, les jalousies furieuses, les médisances cruelles, les flatteries malignes, les inimitiés implacables.

Jésus-Christ s'oppose, dans notre Evangile, au cours et au débordement de tant de maux, et il y établit la concorde et la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance. Premièrement, il ordonne que l'on s'unisse en son nom, et se déclare le protecteur d'une telle société : *Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (*Matth.*, XVIII, 20) : Où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je serai au milieu d'elles. En second lieu, il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : *Corripe eum inter te et ipsum solum* (*Ibid.*, XV) : Reprenez, dit-il, votre frère entre vous et lui. Enfin il commande expressément de pardonner les injures, et il ne donne aucunes bornes à cette indulgence. Pardonnez, dit-il, les offenses, je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois; c'est-à-dire jusqu'à l'infini et sans aucunes limites : *Usque septuagies septies* (*Ibid.*, 22). Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle; car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jésus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom : *In nomine meo*. Il en prescrit le plus noble et le plus utile exercice dans les avertissements mutuels : *Corripe eum*. Enfin il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies*. C'est le sujet de ce discours. Entrons d'abord en matière, et montrons avant toutes choses, dans le premier point, que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

PREMIER POINT.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur et presque sans qu'on y pense (*Eccle.*, XIX, 11). Par là (1) nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non-seulement la douleur, qui, étant faible et impuissante, demande naturellement du soutien, mais la joie, qui, abondante en ses propres biens, semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide. Tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico* (*Ad Prob. Ep.* CXXX, *t.* II, *p.* 388).

Mais comme ce désir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, faible et ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal (2) d'une concorde solide, Dieu

(1) Par où nous devons.
(2) D'aucune union

a voulu, chrétiens, que notre société et notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute. Et voici l'ordre qu'il a établi (1) : il ordonne que l'amour et la charité s'attachent premièrement à lui, comme au principe de toutes choses; que de là elle se répande par un épanchement général sur tous les hommes, qui sont nos semblables; et que, lorsque nous entrerons dans des liaisons et des amitiés particulières, nous les fassions dériver de ce principe commun, c'est-à-dire de lui-même : sans quoi je ne crains point de vous assurer que jamais vous ne trouverez d'amitié solide, constante, sincère.

Cet ordre de la charité est établi, chrétiens, dans ces deux commandements qui sont, dit le Fils de Dieu, le mystérieux abrégé de la loi et des prophètes : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même* (*Luc.*, X, 27). Et, afin que vous entendiez avec combien de sagesse Jésus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer ; premièrement, sous qui nous avons à vivre, et ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu et nous sommes faits pour lui seul ; c'est pourquoi le (1) devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est (2) de s'unir saintement à Dieu par une fidèle dépendance. Mais comme en vivant ensemble sous son empire suprême, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix et en équité, il s'ensuit que l'accessoire et le second bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu, mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : Toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ* (*Matth.*, XXII, 40).

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire, celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que pour aimer le prochain comme nous-mêmes, il faut être capable de lui désirer et même de lui procurer le même bien que nous désirons? et pour pouvoir s'élever à une si haute et si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité et la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire Dieu, qui seul suffit à tous par son abondance, et que nous possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres? Celui donc qui aime Dieu d'un cœur véritable, comme parle l'Ecriture sainte (*Jos.*, XXIV, 14), est capable d'aimer cordialement, non-seulement quelques hommes, mais tous les hommes, et de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite. Mais celui, au contraire, qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres, ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie.

En effet, cette attache intime que nous

(1) On ne peut jamais aimer sincèrement le prochain sans aimer Dieu. L'aimer sincèrement, c'est l'aimer comme nous et non pour nous. Il n'y a que Dieu qui doive tout aimer pour soi-même. Amour de société, et non amour d'intérêt. Pour cela il faut être détaché de soi-même. Nulle créature ne mérite qu'on se détache de soi-même pour elle, et on ne peut pas faire cet effort pour la créature. Mais Dieu est infiniment au-dessus de nous. Après l'effort de l'aimer plus que soi-même, on peut faire celui d'aimer le prochain comme soi-même. On trouve, en réunissant à Dieu tout son amour, une abondance infinie, qui ensuite peut se répandre sur tous les hommes sans exception. Sans cette abondance d'amitié, l'amitié n'est que partialité et dégénère en cabale. Prendre garde de ne gâter jamais ni détourner en nous la source de l'amour.

Les hommes plus ruineux aux hommes que toute autre cause de ruine. Apparente société : dans le fond rien de plus mal assorti. Presque tous les esprits incompatibles : à la longue on se sépare, les uns des ennemis qui nous contrarient, les autres des importuns qui nous choquent : de celui-là on ne peut plus souffrir les injures, de l'autre les défauts ; un geste qui nous déplaît, une parole qui nous fâche. Quand on n'a point sujet de haïr par la contrariété des intérêts, par la contrariété des humeurs, on hait par caprice et par fantaisie; on se fait des portraits odieux; on met dans cette aversion à certaines gens une espèce de délicatesse, qu'il y ait des personnes qui nous déplaisent. Si le Fils de Dieu nous ordonne de vaincre les aversions pour cause, à plus forte raison [celles qui sont sans sujet]. Pardonner à ceux qui nous offensent, et supporter ceux qui nous importunent, à qui notre humeur peut-être n'est pas moins à charge.

On se venge par ressentiment; on se venge par politique; on se venge par une imitation de justice. [Surmonter] le ressentiment par la charité; la politique par une sagesse plus haute; cette fausse imitation de justice par une entière soumission à la justice divine.

Ut sitis filii Patris vestri (*Matth.*, V, 45) : « Afin que vous soyez les enfants de votre père céleste. » Joseph s'attendrit pour ses frères par amour pour son père Jacob : combien plus ne point troubler la famille de Dieu ni l'état de son domestique. On ne peut aimer le prochain qu'en aimant Dieu : or, l'amour appuyé sur ce fondement ne peut jamais souffrir d'altération.

La politique, bon ami, bon ennemi. Esprit de grandeur dans la vengeance : montrer une certaine sensibilité : on croit se distinguer par là et qu'on est comme une personne sacrée.

Sagesse de mettre Dieu de son côté. Athéisme caché : on compte Dieu pour rien.

Aman se veut montrer grand par la grandeur de sa vengeance, afin qu'on n'ose lui résister : confondu. David qui espérait sous les ailes du Dieu d'Israel : protection contre Saül.

Ne se point faire justice à soi-même : *Ego justitias judicabo* (*Ps.* LXIV, 2) · « Je jugerai les justices, ceux qui se font justice à eux-mêmes. »

« Mais pour moi, dit le prophète (*Mich.*, VII, 7, 8, 9), je jetterai les yeux sur le Seigneur, j'attendrai Dieu mon Sauveur, et mon Dieu écoutera ma voix. O mon ennemi, ne vous réjouissez point de ce que je suis tombé, je me relèverai après que je me serai assis dans les ténèbres; le Seigneur est ma lumière : je porterai le poids de la colere du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il juge ma cause, et qu'il se déclare pour moi contre ceux qui me persécutent : alors il me fera passer des ténèbres à la lumière; je contemplerai sa justice. »

Sermonibus odiis circumdederunt me (*Ps.*CVIII, 2): « Ils « m'ont comme assiégé par leurs discours remplis de « haine. » Circonvallation, fermer toutes les avenues, prévenir toutes les justifications : Assiégé. *Deus laudem meam ne tacueris* (*Ibid.*, 1) : « O Dieu qui êtes ma « gloire, ne demeurez pas dans le silence. »

(1) Bien.
(2) Qu'elle lui soit unie.

avons à nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la parole mitoyenne entre tous les cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : Qu'ai-je affaire de mon frère? *Num custos fratris mei sum ego* (*Gen.*, IV, 9)? C'est pourquoi l'Apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes, dit que ce sont des hommes sans affection et ennemis de la paix : *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace* (II *Tim.*, III, 2, 3). Car il est vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain, comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, *Sicut teipsum* (*Matt.*, XIX, 19); parce que, selon la nature et selon la grâce, il est notre prochain et notre semblable, et non pas notre inférieur : mais l'amour-propre bien mieux obéi fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, et non pas comme nous-mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez; et c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide : *Sine affectione, sine pace*. Non, jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car, pour faire ce grand effort de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet, qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve. Or, est-il que Dieu est le seul à qui cette haute supériorité et cet avantage appartient ; et les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont, au contraire, rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain de ce premier Etre.

Par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul par sa dignité nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes. La source de notre amitié pourra bien, en quelque sorte, couler sur les autres; mais elle aura toujours son (1) reflux sur nous, et toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire (2) intérieure. Ainsi, le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal, et, quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les faiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le Prophète s'écrie qu'il ne sait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes et des tromperies, chacun se défie et chacun trompe : il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes. *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam... et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum deridebit... Habitatio tua in medio doli* (*Jer.*, IX, 4, 5, 6) : On ne trouve plus de saint sur la terre, il n'y a personne qui ait le cœur droit : tous tendent des pieges pour verser le sang; le frère cherche la mort de son frère... Ne vous fiez point à votre ami... Car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison. *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur... Nolite credere amico... Et inimici hominis, domestici ejus* (*Mich.*, VII, 2, 5, 6).

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vît jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies pour témoigner une parfaite cordialité, ah ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; oh ! quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons et nos jalousies et nos répugnances secrètes les uns pour les autres ! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage, par discrétion, les uns les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir, pour la forme, quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple ; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même, et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes ; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le média-

(1) Retour.
(2) Cachée, [illegible].

teur. Jonathas et David étaient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur amitié mutuelle l'alliance du Seigneur, *fœdus Domini* (I *Reg.*, XX, 8), parce qu'elle avait été contractée sous les yeux de Dieu, et qu'il devait en être le protecteur, comme il en était le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux celui, chrétiens, qui pourrait trouver un pareil trésor ! Il pourrait bien mépriser, à ce prix, toutes les richesses du monde ; car une telle amitié contractée au nom de Dieu et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs ; et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changements infinis dont le temps et les intérêts menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte, fidèle à Dieu et aux hommes, est un trésor inestimable ; et il nous doit être, sans comparaison, plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle : c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même : et saint Augustin a raison de dire qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature (*de Trin.*, *l.* IV, *t.* VIII, *p.* 809). Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connaît nos défauts, nous seuls ne les savons pas ; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, chrétiens, nous voyons de trop près : l'œil se confond avec l'objet, et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous (1) regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts, et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécille et faible, ne pouvait endurer Michée, qui lui disait, de la part de Dieu, la vérité de ses fautes et de ses affaires qu'il n'avait pas la force de vouloir apprendre ; et il voulait qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes ; et c'est pourquoi le divin psalmiste a raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII, 12) ? Qui est-ce qui connaît ses défauts ? Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire ? Combien sommes-nous ardents et vainement curieux ! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obscurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer ? Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches, c'est-à-dire remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues ; nous seuls voulons être sans ombre, et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes : *Delicta quis intelligit ?*

Pour acquérir, chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre ; venez me montrer mes défauts que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance, et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc encore une fois, ô ami fidèle, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison et mes (1) entreprises à mes forces.

Cette obligation, chrétiens, entre les personnes amies est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Eglise dans l'Evangile que nous traitons, il serait sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos frères. Mais, comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles, ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aise, messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connaître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin, voudrait profiter à tous ; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelque autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage (*De Ver. Rel.*, *cap.* XLVII, *t.* I, *p.* 780). Regardons nos amis en cette manière ; pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étaient capables. C'est une parole digne de Caïn, que de dire : Ce n'est pas à moi à garder mon frère ; croyons, messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous

(1) Considérer.

(1) Desseins.

avons pour leurs vices, que nous taire en ces rencontres c'est les trahir, et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux : *Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam non bonam* (*Prov.*, XVI, 29) : L'homme injuste séduit son ami, et il le conduit par une voie qui n'est pas bonne.

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrons-en les conditions dans les paroles précises de notre Évangile. Premièrement, chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur; car remarquez, le Sauveur n'a pas dit: Avertissez votre frère; mais, Reprenez votre frère (*Matth.*, XVIII, 15). Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne; ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes sentiments, parlez à votre ami en ami; jetez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même; ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion; je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'était une charitable correction, et non une insulte (1) outrageuse que vous aviez à lui faire. Le maître avait commandé : écoutez le Sauveur des âmes : *Reprenez*, dit-il, *entre vous et lui* (*Ibid.*); parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

Mais surtout, venez animé d'une charité véritable; pesez cette parole du Sauveur des âmes : *S'il vous écoute*, dit-il, *vous aurez gagné votre frère* (*Ibid.*). Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins : Pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : *Audiunt convicium, præbent medicamentum*, dit saint Augustin (*Serm.* CCCLVII, *tom.* V, *pag.* 1393). Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot, qu'il reprenait les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportait avec une patience infatigable. *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit* (*De Baptis. cont. Donat.*, *lib.* V. c. XVII, *t.* IX, *pag.* 153).

Mais pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissements autant charitables que fermes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connaître nos véritables amis et à les distinguer d'avec les flatteurs. Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes; car qui ne se tient pas pour tout averti? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? mais en les craignant on y tombe; et le flatteur nous tourne en tant de façons qu'il est malaisé de lui échapper. De dire avec cet ancien qu'on le connaîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre (*Cicer. de Amicit.*, n. 13, pag. 431, 432. *Edit. Dupuis*, 15[illegible]), ce n'est pas aller à la source; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la cour est bien plus subtile; elle sait non-seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite (1) non-seulement la douceur de l'ami [mais encore] jusqu'à sa franchise et sa liberté; et nous voyons tous les jours que, pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière; tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante!

Donc, pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs; surtout notre amour propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans; et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent, dans ses propres vices, notre conscience tremblante, et mettent, dit saint Paulin, le comble à nos péchés par le poids d'une louange injuste et artificieuse : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulas* (*Ad Sever. Ep.* XXIV, *n.* 1, *pag.* 148). Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes. Oui, je veux résolument savoir mes défauts; je voudrais bien ne les pas avoir; mais puisque je les ai, je les veux connaître, quand même je ne voudrais pas encore les corriger; car, quand mon mal me plairait encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable; et si je ne presse pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

(1) Injurieuse.

(1) Tout [illegible] jusqu'à

Apprenons donc nos défauts avec joie et reconnaissance de la bouche de nos amis ; et et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car, à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne? A qui la lumière de l'Evangile ne montre-t-elle pas ses péchés ? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle, où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnaître? mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Evangile; mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius laudabit, et ad se adjiciet* (*Eccle.*, XXI, 18) : L'homme sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer; il ne fait pas comme plusieurs qui regardent à droite et à gauche à qui elle est propre et à qui elle pourrait convenir. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience et s'applique tout ce qui se dit : *Ad se adjiciet.* C'est là tout le fruit des discours sacrés : pendant que l'Evangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnaître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls. Ouvrez donc les yeux sur vous-mêmes, et n'appréhendez jamais de connaître vos péchés. Vous avez un moyen facile d'en obtenir le pardon : Remettez, dit le Fils de Dieu, et il vous sera remis (*Luc.*, VI, 37), pardonnez, et il vous sera pardonné.

TROISIÈME POINT.

C'est à quoi je vous exhorte, mes frères, sur la fin de ce discours. Car, après vous avoir montré la nécessité de reconnaître vos fautes, il est juste de vous donner aussi les remèdes ; et le pardon des injures en est un des plus efficaces. A la vérité, chrétiens, il y a sujet de s'étonner que les hommes pèchent si hardiment à la (1) vue du ciel et de la terre, et qu'ils craignent si peu un Dieu si juste. Mais je m'étonne beaucoup d'avantage que pendant que nous multiplions nos iniquités par-dessus les sablons de la mer, et que nous avons tant de besoin que Dieu nous soit bon et indulgent, nous soyons nous-mêmes si inexorables et si rigoureux à nos frères. Quelle indignité et quelle injustice! Nous voulons que Dieu souffre tout de nous, et nous ne pouvons rien souffrir de personne. Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous ; et l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied, c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire. Mortels aveugles et misérables, serons-nous toujours si sensibles et si délicats? Jamais n'ouvrirons-nous les yeux à la vérité? Jamais ne comprendrons-nous que celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus à plaindre que nous qui la recevons? que lui-même, dit saint Augustin (*Serm.* LXXXII, *de Verb. Evang. Matth.*, tom. V, pag. 441), se perce le cœur pour nous effleurer la peau; et qu'enfin nos ennemis sont des furieux qui, voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et (1) avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances cruelles ? et que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la (2) patience et par la douceur?

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent ; et nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments; nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables ; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse qui ne se remue pas par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage, tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instruments de la colère, de la patience même et de la pitié. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès; nous n'attendons pas toujours pour nous irriter, des injures effectives : nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre; et souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus, et (3) trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde et sources de mille injustices, à quels excès les engagez-vous? Que méditez-vous, malheureux, et que vous vois-je rouler dans votre esprit? Quoi! vous les allez porter vos soupçons jusqu'aux oreilles importantes! vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du Prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter comme vous faites, ou les injustes préventions d'une

(1) Face.

(1) S'empoisonnent les premiers du.
(2) Compassion.
(3) Emportés.

haine aveugle, ou les (1) malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, chrétiens, prenons garde comme nous parlons du prochain, surtout à la cour où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le sage, ne tombera pas à terre : *A detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit* (*Sap.*, I, 11). A la cour on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde encore une fois à ce que vous dites ; retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles (*Matth.*, XII, 36), quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses? Par conséquent, chrétiens, révérons ses yeux et sa présence; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain ; si nous pardonnons, il nous pardonnera, si nous vengeons nos injures, « Il nous gardera nos péchés, » comme dit l'Ecclésiastique : *Peccata illius servans servabit* (*cap.* XXVIII, 1) ; sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort ; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis ; mais plutôt pratiquons ce que dit l'Apôtre : Que le soleil ne se couche pas sur votre colère : *Sol non occidat super iracundiam vestram* (*Ephes.*, IV, 26). Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un chrétien enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille ayant le cœur ulcéré et aigri contre son frère, ni qu'il puisse goûter du repos, voulant du mal à son prochain dont Dieu prend en main la querelle et les intérêts. Mes frères, le jour décline, le soleil est sur son penchant ; l'Apôtre ne vous donne guère de loisir, et vous n'avez plus guère de temps pour lui obéir. Ne différons pas davantage une œuvre si nécessaire; hâtons-nous de donner à Dieu nos ressentiments. Le jour de la mort, messieurs, sur lequel on rejette toutes les affaires du salut, n'en aura que trop de pressées ; commençons de bonne heure à nous préparer les grâces qui nous seront nécessaires en ce dernier jour, et en pardonnant sans délai assurons-nous dès aujourd'hui l'éternelle miséricorde du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON,

Prêché devant le Roi.

Mais si vous vous laissez gagner aux soupçons, si vous prenez facilement des ombrages et des défiances, prenez garde pour le moins, au nom de Dieu, de ne les porter pas aux oreilles importantes, et surtout ne les portez pas jusqu'aux oreilles du prince ; songez qu'elles sont sacrées, et que vous les profanez trop indignement, lorsque vous y portez ou les inventions d'une haine injuste, d'une jalousie cachée, ou les injustes raffinements d'un zèle affecté. Infecter les oreilles du prince, ah ! c'est un crime plus grand que d'empoisonner les fontaines publiques, et plus grand sans comparaison que de voler les trésors publics. Le grand trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince ; et n'est-ce pas pour cela que le roi David avertit si sérieusement en mourant le jeune Salomon son fils et son successeur? Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* (III *Reg.*, II, 3). Comme s'il disait; tournez-vous de plus d'un côté pour découvrir tout à l'entour les (1) traces de la vérité qui sont dispersées ; elle ne viendra guère à vous de droit fil et d'un seul endroit ; car les rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, et que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions ; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : *Ut intelligas universa quæ facis.* Salomon suivant ce conseil à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé ; et la France qui sera bientôt un Etat heureux par les soins de son monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné. Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque? quoi, toutes les prospérités? oui, Seigneur ; mais bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune; elles sont toutes nécessaires, quoique le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout ; c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple ; et nous estimerions un malheur public, si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, Sire, votre piété, votre justice, votre innocence, font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi ; et si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire ; et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui (2) n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

(1) Criminelles.

(1) Vestiges.

(2) Doivent se terminer à.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE CULTE DU A L'ETRE SUPREME.

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connaît pleinement son essence et ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle; défauts qui la corrompent.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 23).

La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier Etre qui nous a produits par sa puissance, et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté.

Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment, n'a point de cœur pour l'aimer ni d'intelligence pour le comprendre. Ainsi ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin auteur: *Pro eo quod nosse non possunt*, *quasi innotescere velle videntur* (*De Civit. Dei, lib.* XI, *c.* XXVII, *t.* VII, *p.* 293). C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer; c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde (1), mystérieux abrégé du monde, afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, et soi-même, et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Mais, mes frères, ce n'est pas assez que nous connaissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi *Le Fils unique qui est dans le sein du Père, est venu pour nous l'apprendre* (*Joan.*, I, 18); et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ nous (2) prescrit.

(1) Industrieux.
(2) Ordonne, commande.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, messieurs, deux conditions nécessaires; la première que nous connaissions ce qu'il est; la seconde que nous disposions nos cœurs envers lui d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces deux paroles de mon texte: En esprit et en vérité. Le principe de notre culte, c'est que nous ayons de Dieu des sentiments véritables, et que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, et la seconde est (1) comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, et que l'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien que l'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est, et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. Le Fils de Dieu par les bonnes dispositions, nous mène à la vérité: *In spiritu*, bien disposés; *In veritate*, Dieu bien conçu; il se fait connaître aux bien disposés. Ainsi toute l'essence de la religion est enfermée en ces deux paroles; et je prie mon Sauveur de me pardonner, si pour aider votre intelligence, j'en commence l'explication par celle qu'il lui a plu de prononcer la dernière.

PREMIER POINT.

L'adoration religieuse, c'est une reconnaissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous, de la plus profonde dépendance. Je dis donc encore une fois, et je pose pour fondement, que le principe de bien adorer, c'est de bien connaître. L'oraison, dit saint Thomas, et il faut dire de même de l'adoration dont l'oraison est une partie, est un acte de la raison (2. 2. *Quæst.* 82, *art.* 1); car, le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire, de l'assujettir à Dieu. Or est-il (2) qu'il appartient à la raison d'ordonner les choses: donc la raison est le principe de l'adoration, laquelle, par conséquent, doit être conduite par la connaissance.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connaissance dans cet acte de religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre faible entendement, ne pouvant porter une idée si haute et si (3) pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier Être. Quelques-uns, plus grossiers, lui donnent une forme humaine, mais peu s'empêchent de lui attribuer une manière d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous; nous (4) l'assujétissons à nos

(1) Marquée.
(2) Que c'est l'ouvrage de.
(3) Simple.
(4) Le captivons.

règles, et chacun se le représente à sa façon particulière. Toutes ces idées, dit saint Augustin (*Quæst. in Jos. lib.* VI, *t.* III, *part.* I, *p.* 593), que chacun se forme de Dieu, en particulier, au gré de son imagination et de ses sens, sont autant d'idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs ; si bien que nous pouvons dire (1) : qu'une grande partie des fidèles sont semblables aux samaritains que Jésus-Christ reprend dans notre Evangile, et desquels il est écrit au quatrième livre des Rois : Qu'ils craignaient, à la vérité, le Seigneur, mais qu'ils ne laissaient pas toutefois de servir en même temps leurs idoles : *Timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes* (IV *Reg.*, XVII, 41). Ainsi, beaucoup de chrétiens, qui sont bien instruits par l'Eglise, mais à qui leur imagination représente mal ce que l'Eglise leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connaître ; et, néanmoins, l'on peut dire qu'ils lui joignent les idoles qu'ils se sont forgées, c'est-à-dire les images grossières et matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette première essence.

Il faut donc connaître, avant toutes choses, que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait, et comme tout ; nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre ; et c'est par là que nous apprenons à (2) séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier être. *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea* (*Ps.* LXV, 13, 14) : Je vous rendrai mes vœux, dit le roi prophète, que mes lèvres ont distingués ; c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin (*Enar. in Ps.* LXV, *t.* IV, *part.* I, *pag.* 651), qu'il faut adorer Dieu distinctement : et qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout à fait de la créature, et ne lui rien attribuer du nôtre ?

Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Augustin ? mais que peut-on dire de Dieu dignement ? *Omnia possunt dici de Deo, et nihil digne dicitur de Deo* (*In Joan. Tract.* XIII, *t.* III, *part.* II, *p.* 393). Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; parce que sa perfection est si éminente que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusqu'à quel point il est incompréhensible.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin : Si nous trouvons quelquefois dans les Ecritures des choses qui nous paraissent peu dignes de la grandeur de cet Etre incompréhensible, répondons-nous à nous-mêmes, qu'il faudrait juger ces expressions ou ces comparaisons indignes de Dieu, si l'on pouvait en trouver qui fussent dignes de lui : *Ego vero cum hoc de Deo diceretur, indignum aliquid dici arbitrarer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur* (*De divers. quæst. ad Simplic.*, *lib.* II, *tom.* VI, *p.* 172). Par conséquent, puisque sa puissance éternelle et sa divinité surpassent infiniment toutes les paroles qui forment le langage humain ; tout ce qu'on dit de lui humainement, qui peut paraître méprisable aux hommes, doit servir à avertir l'infirmité humaine, que les choses mêmes qui lui semblent dans les Ecritures saintes dites de Dieu, d'une manière convenable à son excellence, sont plus proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Etre divin, et qu'ainsi nous devons, par une vue plus claire, élever notre intelligence au-dessus même de ces grandes idées, comme elles s'élèvent en quelque manière au-dessus de celles qui nous paraissent trop inférieures : *Cum vero verba omnia, quibus humana colloquia conseruntur, illius sempiterna virtus et divinitas mirabiliter atque incunctanter excedat, quidquid de illo humaniter dicitur, quod etiam hominibus aspernabile videtur, ipsa humana admonetur infirmitas, etiam illa quæ congruenter in Scripturis sanctis de Deo dicta existimat, humanæ capacitati aptiora esse quam divinæ sublimitati ; ac per hoc etiam ipsa transcendenda esse sereniore intellectu, sicut ista qualicumque transcensa sunt.*

On peut juger aisément (1) que, pour renverser ces idoles (dont nous avons parlé) et adorer Dieu en vérité, il n'y a rien de plus nécessaire que de bien connaître ce qu'il est ; et c'est pourquoi le Sauveur, reprenant la Samaritaine, et instruisant les fidèles, a dit dans notre Evangile : Vous adorez ce que vous ne connaissez pas, et nous adorons ce que nous connaissons (*Joan.*, IV, 22) ; par où il nous prépare la voie à cette adoration en vérité, que je dois tâcher aujourd'hui de vous faire entendre.

Concluons donc nécessairement qu'il faut connaître celui que nous adorons ; mais surtout il en faut connaître ce qui est nécessaire pour l'adorer, que je réduis, chrétiens, à ces trois vérités principales : que Dieu est une nature parfaite et dès-là incompréhensible ; que Dieu est une nature souveraine ; que Dieu est une nature bienfaisante. Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui (2) portent l'homme à adorer Dieu ; parce que nous sommes portés naturellement à révérer ce qui est (3) parfait, et que la raison nous enseigne à dépendre de ce qui est souverain, et que nos besoins nous (4) inclinent à adhérer à ce qui est bon.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, parce que nous le connaissons ; mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas (*Orat.* XXXVIII, *n.* 11, *p.* 616) ; c'est-à-dire, ce que nous connaissons de ses perfections fait que notre

(1) Que la plupart.
(2) Démêler.

(1) Il n'y a personne qui ne voie, il est aisé de comprendre.
(2) Obligent.
(3) Grand.
(4) Penchent à nous attacher

cœur s'y attache comme à son souverain bien; mais, parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire (1), engloutir par la grandeur de sa gloire; et c'est là adorer en vérité.

Voilà l'idée véritable; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé se forme. Je ne veux pas dire, messieurs, que nous pensions pouvoir comprendre la Divinité. Il y a peu d'hommes assez insensés pour avoir une telle audace. Mais celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste, et, sous le nom de la fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies, comme si cette profonde sagesse composait ses desseins par pièces à la manière des hommes, et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connaître encore, en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui, supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin, pour se soutenir, d'aucun secours (2) tiré du dehors et qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jeter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée, et prête à se cacher dans son néant. «J'ai regardé, dit le prophète Jérémie, et voilà que devant la face du Seigneur la terre était désolée et ne semblait que de la cendre. J'ai levé les yeux au ciel, et il avait perdu la lumière; j'ai considéré les montagnes, et elles étaient ébranlées terriblement, et toutes les collines se troublaient, et les oiseaux du ciel étaient dissipés, et les hommes n'osaient paraître, et les villes et les forteresses étaient renversées, parce que le Seigneur était en colère (*Jer.*, IV, 23, 24, 25, 26).» Le prophète ne nous dit pas, ni qu'il fasse marcher des armées contre ces villes, ni qu'il dresse des machines contre leurs murailles. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant. C'est pourquoi il prononce, dans son Ecriture, avec une souveraine hauteur: Tous mes conseils tiendront, et toutes mes volontés seront accomplies: *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (*Is.*, XLVI, 10).

Donc, pour adorer Dieu en vérité, il faut connaître qu'il est souverain; et, à voir comme nous prions, je dis, ou que notre esprit ne connaît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre prière. Vous venez à Dieu plein de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le (1) faire entrer dans vos sentiments. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de (2) ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaires. C'est méconnaître votre Souverain, et traiter avec lui d'égal à égal. Car, encore que vous ajoutiez: Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles non comme la règle de vos sentiments, mais comme la forme de la requête; et permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez, à la fin de la prière, votre volonté, comme à la fin d'une lettre, votre serviteur. En effet, vous sortez de votre oraison, non plus tranquille, ni plus résigné, ni plus fervent pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffé pour vos intérêts (3). Et si les choses succèdent contre vos désirs, ne vous voit-on pas revenir, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les (4) faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain? Chrétiens, vous vous oubliez: ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu: *Ascensus mentis in Deum* (2. 2. *Quæst.* 83, *art.* 1). Par conséquent il est manifeste, conclut ce docteur

(1) Absorber.
(2) Etranger.

(1) Persuader de.
(2) Sa protection.
(3) Vous vous êtes échauffés dans la prière à force de recommander à Dieu vos intérêts.
(4) Abattre.

angélique, que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je ne sache que la divine bonté condescend aussi à nos faiblesses, et que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, L'oraison est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, et en partie aussi que Dieu descende (*Orat.* XLIV, *n.* 18, *t.* I, *p.* 713); mais il est vrai toutefois qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; et si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, et leur faire percer les nues, c'est-à-dire, toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol : *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis* (*Deut.*, XXXII, 11). Ainsi vous pouvez sans crainte et vous devez même exposer à Dieu vos nécessités et vos peines. Vous pouvez dire avec Jésus-Christ qui l'a dit pour nous donner l'exemple; *Père, que ce calice passe loin de moi* (*Matth.*, XXVI, 39); mais croyez et n'en doutez pas que, ni vous ne connaissez Dieu comme souverain, ni vous ne l'adorez en vérité, jusqu'à ce que vous ayez élevé votre volonté à la sienne, et que vous lui ayez dit du fond du cœur avec le même Jésus : *Père, non point ma volonté, mais la vôtre;* votre volonté soit faite : *Fiat* (*Luc.*, XXII, 42).

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté; car comme nous venons de dire que son (1) domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire, sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a sur nous dérive de sa bonté infinie, et qu'en cela même qu'il est parfaitement souverain, il est aussi souverainement bon et bienfaisant. Que s'il nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la dernière consommation de notre félicité, puisqu'on peut aisément penser qu'une nature infinie et qui n'a pas besoin de (2) nous, pouvait bien nous laisser dans notre néant; mais qu'il est tout à fait indigne de lui, ayant commencé son (3) ouvrage, de le laisser imparfait et de n'y mettre pas la dernière main : d'où il s'ensuit que celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être, veut aussi nous en donner la perfection, et par conséquent nous rendre heureux, puisque l'idée de la perfection et celle de la félicité sont deux idées qui concourent; celui-là étant tout ensemble heureux aussi bien que parfait à qui rien ne manque. Et c'est la troisième chose qu'il est nécessaire que nous connaissions de Dieu pour l'adorer en vérité, à savoir qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, ni une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos désirs et le repos de notre cœur : *Adorabunt Patrem.* Un père.

Mais encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins, messieurs, que nous la méconnaissons souvent (1). Et certes, si nous étions persuadés comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon et bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien; et lorsque nous n'obtenons pas ce que nous lui demandons dans nos prières, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, ou que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir. Et certainement, Dieu comme bon, d'un naturel communicatif, Esprit qui aime à se répandre et à s'insinuer dans les cœurs [est toujours disposé à nous accorder l'effet de nos justes demandes] : donc comme il est avide de se donner [à ses enfants, ainsi doivent-ils être] avides de le recevoir. *Sicut cogit petere necessitas genitum, ita urget charitas dare genitorem* (*S. Petr. Chrysolog. Serm.* LXXI, *in Orat. Domin.*) : « Comme la nécessité presse un fils de demander, ainsi la charité presse son père de lui donner. » A nous notre besoin, et à lui sa charité est un empressement : ne soyons pas moins empressés à recevoir que lui à donner. Il se plaît d'assister les hommes, et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. « Il a soif qu'on ait soif de lui, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* XL, *t.* I, *p.* 657) : recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire : exiger de lui, c'est l'obliger; et il aime si fort à (2) donner, que la demande à son égard tient lieu de bienfait. » Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, c'est de croire qu'il ne nous manque pas, et j'ai appris de saint Cyprien, qu'il donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient recevoir de lui : *Dans credentibus tantum, quantum se credit capere qui sumit* (*Epist.* VIII, *ad Martyr. et Confess.*, *pag.* 17). Ne croyons donc jamais qu'il nous refuse, c'est qu'il nous éprouve; ou en remettant, il nous fait ce grand bien d'arracher de nous par ce délai de son secours la reconnaissance et la confession de notre faiblesse. Ou nous ne demandons pas bien, ou nous ne sommes pas bien préparés à bien recevoir, ou ce que nous demandons est tel qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner. Les hommes sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses parce qu'ils sont

(1) Empire.
(2) Bien, peut bien s'empêcher de nous produire.
(3) Un.

(1) Que l'aveugle qui ferme les yeux, ne se plaigne point de la lumière : erreur de croire que Dieu soit capable de nous refuser aucun bien ; mais ou [nous ne demandons pas un véritable] bien, ou [nous y apportons] empêchement.
(2) Faire du bien.

petits, et Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses parce qu'il est grand. Ne lui demandez rien moins que lui-même.

Mais comme je prévois dans ce discours un autre lieu plus commode pour traiter cette vérité, maintenant je n'en dirai pas davantage; et pour conclure le raisonnement de cette première partie, j'ajouterai, chrétiens, qu'encore que je me sois attaché à vous exposer les trois premières notions qui ont principalement porté les hommes à adorer Dieu, à savoir la perfection de son être, la souveraineté de sa puissance et la bonté de sa nature; je reconnais toutefois que pour adorer en vérité cette essence infinie, il faut aussi connaître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant comme le traité en serait immense, trouvez bon que je vous renvoie en un mot à la foi de l'Eglise catholique, et tenez donc comme indubitable que comme l'Eglise catholique est le seul véritable temple de Dieu, *Catholicum Dei templum* (*Adv. Marcion.*, *lib.* III, *n.* 21, *pag.* 496), ainsi que Tertullien l'appelle, elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, et quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Eglise ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Eglise seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connaissons jamais pleinement ni son essence ni ses attributs, que nous ne les connaissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Par exemple, pour connaître pleinement sa toute-puissance, il faut la connaître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, et n'avoir non plus de peine à croire celui de l'Eucharistie que celui de l'Incarnation. Pour connaître sa sainteté, il faut la connaître dans tous les sacrements que Jésus-Christ a institués pour nous l'appliquer, et confesser également celui de la pénitence avec celui du baptême, et ainsi des autres. Pour connaître sa justice, il faut la connaître dans tous les états où il l'exerce, et ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer, que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire. Ainsi, pour connaître sa vérité, il faut l'adorer dans toutes les voies par lesquelles elle nous est révélée, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix : *Gardez*, dit l'Apôtre, *les traditions* (II *Thess.*, II, 14). l'Eglise catholique a seule cette plénitude, elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. Quiconque n'est pas dans l'Eglise, dit saint Augustin, ne voit ni n'entend; quiconque est dans l'Eglise, dit le même Père, ne peut être ni sourd ni aveugle. *Extra illam qui est, nec audit nec videt; in illa qui est, nec surdus nec cœcus est* (*Enar. in Ps.* XLVII, *t.* IV, *p.* 420). Partant adorons (1) Dieu, chrétiens, dans ce grand et auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Eglise catholique; adorons-le dans la paix et dans l'unité de l'Eglise catholique; adorons-le dans la foi de l'Eglise catholique; ainsi toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit : c'est ma seconde partie.

(1) Cette essence souveraine.

SECOND POINT.

La raison pour laquelle le Sauveur des âmes nous oblige à rendre à son Père un culte spirituel est comprise dans ces paroles de notre Evangile : Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit (*Joan.* IV, 24). En effet, puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, et que le propre de la religion est (1) d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance; il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui; et par conséquent comme il est esprit, mais esprit très-pur et très-simple, qui est lui-même son être, son intelligence et sa vie; si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles; c'est ce qui s'appelle dans notre Evangile adorer Dieu en esprit : La prière, dit Tertullien, doit procéder du même esprit auquel elle s'adresse Personne ne reçoit celui qui lui est opposé; personne n'admet un autre que son semblable : *De tali spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur... Nemo adversarium recipit : nemo nisi comparem suum admittit* (*Tert. de Orat. n.* 10, 11, *p.* 153).

Je ne finirai jamais ce discours, si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Ecriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même et la ferveur; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme et (2) animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce faible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance (3) étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables qui sont les spirituels : *Adorabunt Patrem in spiritu :* Ils adoreront le Père en esprit.

Les choses étant changées, le Nouveau Testament étant établi, il est temps aussi, chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est Esprit; mais cet Esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Culti-

(1) De perfectionner.
(2) Grossière.
(3) Les figures.

vons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau ; mais pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui étant l'image de Dieu, est capable de le servir et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisions le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque, et (1) de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies, sont toutes affaires du monde ; et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à (2) fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui (3) le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans (4) quelque coin ténébreux. Alors charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent nos églises. O Jésus, [tels] sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : *J'ai vaincu le monde* (*Joan.*, XVI, 33). Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non-seulement méprisé, mais vaincu. Oh ! que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disait autrefois : La foule vous accable ; *Turbæ te comprimunt* (*Luc.*, VIII, 45) : Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son âme. Cette troupe qui environne vos saints tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du Nouveau Testament, ô adorateur véritable, ô Juif spirituel et circoncis dans le cœur, chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur qui gémit ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de (1) tes erreurs, détrompé de ces folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur, expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti ; mais cherche premièrement son royaume, attend sans inquiétude (2) qu'il te donne le reste comme par surcroît (*Matth.*, VI, 33) ; et bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée ; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon : *Venit in spiritu in templum* (*Luc.*, II, 27) : Il vint au temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu ; c'est-à-dire, qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu, ou bien, si vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique, mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel ; mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit et *n'habite pas dans des temples matériels* (*Act.*, VII, 48). Dieu est esprit, et c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi rappelez en vous-même toutes vos pensées, et retiré de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit que l'oraison est une espèce de mort *Orat.* XI, *n.* 17, *t.* I, *p.* 184) ; parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes, et ensuite pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu qui est son principe. C'est sacrifier saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte et selon la partie divine et spirituelle ; et le véritable adorateur est distingué par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps, ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois, parlant des sacrifices des anciens : Qu'ai-je affaire de vos taureaux et de vos

(1) Parmi tant d'hommes.
(2) Charger.
(3) Lui est plus à charge.
(4) Des greniers.

(1) Tes égarements.
(2) Que le reste te soit donné comme par surcroît.

boucs, et de toute la multitude de vos victimes? Je n'en veux plus, j'en suis fatigué, et ils me sont à dégoût (*Is.*, I, 11, 14).

Entendons par là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices, il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi, donnez-lui l'esprit et le cœur : autrement il vous dira par la bouche de son prophète Amos : Que si vous ne (1) chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre (2) harmonie l'incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer a me tumultum carminum tuorum, et cantica lyræ tuæ non audiam* (*Amos*, V, 23) : Eloignez de moi le bruit tumultueux de vos cantiques, je n'écouterai point les airs que vous chantez sur la lyre.

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière : *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac* (II *Reg.*, VII, 27). O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond quand nous approchons de Dieu! Etrange faiblesse de l'homme! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu ; et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons ; et, comme si c'était peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de (3) nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines : vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramènerait; heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif, et s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu (4) ses égarements; dites-lui avec le Psalmiste : O Seigneur, mon cœur m'a abandonné: *Cor meum dereliquit me* (*Psal.* XXXIX, 17). Tâchez toujours de le rappeler, cherchez cet égaré, dit saint Augustin (*In Psal.* LXXXV, *t.* IV, *p.* 905); et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu et adorez en esprit celui qui est esprit et vie : *Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* (*Joan.*, IV, 24).

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement (5) échauffer (6) ce cœur. C'est le naturel de l'esprit (7) de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il serait toujours dissipé par sa propre agitation si Dieu n'avait mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet : il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe et elle s'échappe à elle-même: L'attention de l'esprit se fait à elle-même une solitude : *Gignit sibi mentis intentio solitudinem* (*S. August. de quæst. ad Simpl. lib.* II, *t.* VI, *p.* 118). Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs faibles. Car, mes frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'Apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervents (1) désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte, je veux dire qu'il nous attire au dehors et que lui-même nous pousse au dedans. Ecoutez comme parle l'apôtre saint Paul : *Dieu a envoyé en nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie en nous : ô Dieu, vous êtes notre Père;* et ailleurs, *l'Esprit aide notre infirmité;* et encore, *l'Esprit prie en nous avec des gémissements inexplicables* (*Gal.*, IV, 6; *Rom.*, VIII, 26). Cela veut dire, mes frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint Apôtre, avec des gémissements inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence ; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affaiblissons si nous ne lui prêtons qu'une faible voix. Cet Esprit veut gémir en nous ; nous dégénérons de sa force si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer, et nous laissons éteindre l'esprit contre le précepte de l'Apôtre (I *Thess.*, V, 19), si nous ne répondons à son ardeur en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la (2) perfection de notre culte : *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul (*Rom.*, XII, 11).

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis : *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur* (*Prov.*, XIII, 4) : Le paresseux veut et ne veut point, mais l'âme de ceux qui sont laborieux s'engraissera. [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consument toute la force de la foi qui s'évapore toute en vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari : tota die concupiscit et desiderat : qui autem justus est, tribuet et non cessabit* (*Ibid.*, XXI, 25, 26). Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire; il passe toute la journée à faire des souhaits ; mais celui qui est juste donne,

(1) L'adorez.
(2) Symphonie.
(3) Mille pensées.
(4) Vos extravagances.
(5) Le moyen le plus assuré, c'est d'.
(6) Notre.
(7) D'être mu d'un.

(1) Ardents.
(2) Consommation.

et ne cesse point d'agir. Par où commencer? Vous dites : Dégoûtez-vous du monde, et vous apprendrez à goûter Dieu ; et moi je vous dis : Faites-moi goûter Dieu et je me dégoûterai du monde : par où commencer? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte; excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous disiez tout impossible; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même seulement, mais de Dieu et de sa grâce; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc et que n'entreprenez-vous votre salut? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée : Car celui qui est mou et lâche dans ses entreprises ressemble à celui qui détruit et qui ravage : *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis* (*Prov.*, XVIII, 9). Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole; commencez et vous trouverez à la fin la paix de la conscience et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES JUGEMENTS HUMAINS.

Conduite extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère: leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugements. Quelles sont les actions que nous devons condamner et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentiments qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit : Nemo, Domine. Dixit autem Jesus : Nec ego te condemnabo; vade et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée, dit Jésus à la femme adultère? Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi; va, et dorénavant ne pèche plus (*Joan.*, VIII, 10, 11).

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle? Le Juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot Jésus, le chaste Jésus (1), après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique; et bien loin de la (2) punir étant criminelle, il la protége hautement étant accusée et l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond; et changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvrait justement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes et il en faut aujourd'hui chercher le secret après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre Evangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent avec grand tumulte cette misérable adultère et le font l'arbitre de son supplice. La femme que nous vous présentons, disent-ils, a été surprise en adultère : Moïse nous a commandé de lapider de tels criminels; mais vous, maître, qu'ordonnerez-vous! *Tu ergo, quid dicis* (*Joan.*, VIII, 4, 5)? C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus qui, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés, non point par le zèle de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique: *Celui de vous, qui est innocent, qu'il jette*, dit-il, *la première pierre* (*Ibid.*, 7). Ils se retirent confus, et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade et la chasteté même avec l'impudique; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et Salvator, remansit ægrota et Medicus, remansit misera et Misericordia* (*Serm.* XIII, *t.* V, *p.* 80).

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même et se voyant appelée à son tribunal; lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infinie (*S. Aug.*, *Ep.* CLIII, *ad Macedon.*, *t.* II, *p.* 530) », rassura son âme tremblante par ces aimables paroles que la douceur même a dictées : *Nul*, dit-il, *ne t'a condamnée, et je ne te condamnerai pas non plus que les autres :* de même que s'il eût dit : Si la malice t'a pu épargner, pourquoi craindrais-tu l'innocence : *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam* (*Ibid.*)? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités; j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs : Va donc, et seulement ne pèche plus : *Vade, et jam amplius noli peccare.*

(1) Lui qui s'est montré.
(2) Condamner.

Voilà, messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean dans l'Evangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet Evangile; mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé; et parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité et un excès d'indulgence; sévérité pour les autres et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* (*Confess.*, *lib.* X, *cap.* III, *t.* I, *p.* 171) : Ah! dit-il, que les hommes sont diligents à (1) reprendre la vie des autres, mais qu'ils sont lâches et paresseux à corriger leurs propres défauts! Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain; juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain et (2) abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus, opposez-vous à ces deux excès, et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre Evangile; et cette même bonté qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur (3) ardeur inconsidérée, et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne (4) donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse que nous exerçons sur nos frères, est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le Souverain; et lorsque nous entreprenons de juger (5) nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat, et les lois de la société, et l'autorité de

(1) Rechercher.
(2) S'abandonner cependant à un extrême relâchement pour soi-même.
(3) Chaleur.
(4) Leur donne rien dorénavant.
(5) Les autres.

l'empire. Pour (1) nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'Apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : Il y a des hommes, dit-il, dont les péchés sont manifestes et précèdent le jugement que nous en faisons; et aussi il y en a d'autres (2) qui suivent le jugement : *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem et subsequuntur* (I *Tim.*, V, 24).

Ce passage de l'Apôtre est assez obscur, mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin (*De Serm. Dom. in monte*, *lib.* II, *c.* XVIII, *tom.* III, *part.* II, *p.* 225), qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre Evangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut, par conséquent, être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux, et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'Apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paraît pas dans quel esprit on les fait; si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint Apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air et qui (3) feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu où tous les secrets des cœurs seront découverts,

(1) Empêcher... un.
(2) Dont le jugement suit les actions.
(3) Fait.

tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies : et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourrait être douteux et trompeur, serait toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu ! que d'excès dans l'un et dans l'autre ! que de soupçons téméraires ! que de préjugés iniques ! que de jugements précipités ! *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII, 12) ! Qui pourra entendre tous ces crimes? qui pourra démêler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose en un mot une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugements.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu et juger autant qu'il décide ; car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Ecritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne ; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de Notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser (1) triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux; bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. Reprends-les durement, dit le saint Apôtre : *Increpa illos dure* (*Tit.*, I, 13) : c'est-à-dire qu'il faut (2) presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction [qui] a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité qui est douce et compatissante, mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics ; parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer : c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infaillible, sa simplicité vénérable.

(1) Dormir à son aise.

(2) Et aller, qu'il faut, si je puis parler de la sorte, jeter quelquefois au front des pécheurs.

Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle ; car dans sa simplicité elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu ; et, au contraire, nous jugeons plus que Dieu ne juge ; la seconde, de ne rien usurper pour nous ; et, au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe (1) dédain.

Par exemple, car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre ; cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin, comme des malades incurables, si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement (*De Ser. Dom. in mont. lib.* II, c. XVIII, *t.* III, *part.* II, *p.* 22). Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Ecriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée, vous dites avec le pharisien : Si l'on savait quelle est cette femme; et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence ; vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé ; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

Chaque jour, dit l'Ecriture, *a sa malice* (*Matth.*, VI, 34) : ainsi, lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps (2) meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connaissances passées ; car ignorez-vous les miracles qu'opère l'Esprit de Dieu dans la conversion des cœurs? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de la faiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah ! le cœur commence à paraître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvrait; car, ô Dieu ! ô juste Dieu ! quel est ce raisonnement? Quoi ! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange, ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds, ou que les passions dominent encore, parce qu'elles

(1) Fastueux.

(2) Plus heureux.

ne sont pas peut-être tout à fait domptées? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah! cet homme que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand sans comparaison, que vos jugements indiscrets ne le font paraître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces (1) limites sacrées. *Ne soyez point sages plus qu'il ne faut, mais soyez sages selon la mesure* (*Rom.*, XII, 3); c'est-à-dire ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable où notre audace insensée trouvera un naufrage (2) infaillible.

Ce n'est pas assez, chrétiens, et nous avons remarqué que, même en nous élevant contre les (3) péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel était le vice des pharisiens : ce n'était pas la compassion de notre commune faiblesse qui leur faisait reprendre les péchés des hommes; ils se tiraient hors du pair, et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parlaient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains : ils s'érigeaient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : Celui, dit-il, qui est innocent, qu'il jette la première pierre.

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux : gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne (4) les déréglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une (5) prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux, mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par

(1) Bornes.
(2) Sa perte.
(3) Scandales.
(4) Tous les désordres
(5) Connaissance.

laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez (1) dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : Je ne te condamnerai pas. Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? Car enfin, si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre faiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers; *Os fatuorum ebullit stultitiam* (*Prov.*, XV, 2); non engendrés par le dehors, mais conçus et (2) bouillonnants au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi, quand les crimes que vous blâmez ne seraient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car celui qui a dit : Tu ne tueras pas, a défendu aussi l'impudicité; et quoique les tables des commandements soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

Toi donc qui juges les autres, tu te condamnes toi-même (*Rom.*, II, 1), comme dit l'Apôtre. Par conséquent, chrétiens, si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux; ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs et de nos communes faiblesses. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondements de (3) l'humanité. Un innocent, dit Tertullien, parlant contre les jeux des gladiateurs, c'en est ici une image, ne fait jamais son plaisir du supplice d'un coupable : *Innocens de supplicio alterius lætari non po-*

(1) Avec quel excès.
(2) Formés.
(3) La charité

test (*De Spectac.*, *n.* 19, *p.* 93). Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même!

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses? A quoi pensons-nous, mes frères, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas on le devine, et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit, à laquelle nous applaudissons et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que nul ne trouve sa colère injuste : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta* (*S. Aug. Ep.* XXXVIII, *t.* II, *p.* 83). Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons de peur d'être prévenus, nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine prius malum facimus quam patimur* (*S. August.*, *Serm.* CCCVI, *t.* V, *p.* 346). Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi je vous réponds à mon tour : Eh quoi! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal, et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes, et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens et il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-vous, ô Justice? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô Bonté, ô Miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine et le crime; et en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur par votre indulgence la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au-dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudrait se cacher à ses propres yeux; il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit, et pour fuir plus précipitamment il voudrait pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur pour recevoir les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : *Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu en Egypte, ils furent saisis d'une grande horreur* (*Genes.*, XLV, 4, 3); ils sentirent bien qu'ils avaient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles : *Eh! ne vous affligez pas de m'avoir vendu : ce n'a pas tant été par votre malice, que par un conseil de Dieu qui voulait vous préparer ici un libérateur par une telle aventure* (*Ibid.*, 5, 7, 8). Et lorsqu'il les embrassa, et qu'il pleura sur chacun d'eux en particulier : *Et ploravit super singulos* (*Ibid.*, 15) : ah! les reproches les plus sanglants qu'il aurait pu inventer contre eux, n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassements imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie, qu'il crie à mon âme étonnée par la bouche de son prophète : Tu m'as quitté, infidèle, tu t'es abandonnée à tous les passants, épouse

volage et parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis* (*Jer.*, III, 1) : J'entre à la vérité dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après : *Toutefois retourne à moi, et je te recevrai*, dit le Seigneur (*Ib.*); c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant ; et les larmes d'un père attendri qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité que les reproches amers par lesquels il aurait pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour ; parlez, indulgence ; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces ; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur (1) absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs ni aux publicains qui conversaient avec lui ; il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites dont le superbe chagrin s'opposait à la conversion des pécheurs. Pour lui, qui était venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes ; il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère ; et sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces.

Ah ! il n'y a plus moyen de lui résister ; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité et cette indulgence ? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier ? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres ? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes frères, dont le moindre mot pouvait laisser sur le front une impression de honte éternelle ? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule ? C'est qu'il connaît nos faiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes frères, il faut mourir de regret ; et en même temps qu'il nous dit : Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumière et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos (2) trahisons et nos perfidies.

(1) Pardon.
(2) Ingratitudes.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher ; c'est ici ce qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes frères, cette indulgence qu'il a pour nous par des rigueurs (1) inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang ; car que méritait le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle ? Mais Jésus, notre saint Pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence ; et pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine ; venez-y, ô femme adultère de notre Evangile ; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu homme ; voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur ! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parlait si obligeamment ; croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher ? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisait une grâce qui ne lui coûtait autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : et il faisait un échange ; et pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouait intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes ; à vous les consolations, à lui les délaissements ; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes ? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit : Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment, nous devons croire, mes frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devait s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instants qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends ; je ne te condamne pas, puisque je t'invite ; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et que je ne cesse de te dire : Retourne, prévaricateur, et tu vivras ; retournez, enfants perfides ; retournez, épouses déloyales : *Et pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël* (*Ezech.*, XXXIII, 11) ?

(1) Extrêmes.

Donc, mes frères, autant de moments que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas ; va, et désormais ne pèche plus. Et tout cet excès de miséricordes dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus, ô divin Jésus ! que vos miséricordes sont pressantes ! ah ! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. Gardez-vous d'affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum Sanctum* (*Ephes.*, IV, 30). Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, etc.

ABRÉGÉ
D'UN SERMON
POUR LE MÊME JOUR.
(Prêché à Meaux.)

Parallèle des torts des hérétiques avec ceux des mauvais catholiques.

Jésus-Christ effraie et éloigne les coupables : que ne doit craindre la même femme adultère quand il ne restera que l'innocence ? Voici celui qui peut juger, parce qu'il est juste ; mais il peut aussi justifier parce qu'il est juste. Pour condamner, il faut être juste ; mais aussi pour justifier, il faut être juste. Vous tremblez pour cette femme adultère parce qu'elle est devant le juste ; espérez pour elle et pour vous, parce qu'elle est devant le juste qui justifie.

Qui est cette femme adultère ? L'âme chrétienne ; son image au chapitre seizième d'Ézéchiel. Née dans ton impureté, dans ton sang, on ne t'a point lavée ; on ne t'a point coupé le nombril ; tes péchés sont sur toi ; ni la chair ni ses désirs ne sont retranchés. Elle a été jetée en terre en naissant dans des désirs terrestres et sensuels ; elle a crû, et ses mamelles se sont enflées ; la chair a pris de nouvelles forces ; elle est venue, permettez-moi de le dire dans les paroles du Prophète, elle est venue à l'âge des amants. Je l'ai aimée, dit le Seigneur ; j'ai étendu sur elle mon vêtement ; je l'ai épousée ; je lui ai donné ma foi, j'ai reçu la sienne : je l'ai reçue dans ma couche. Est-ce qu'elle était belle ? Non ; elle était encore dans son impureté. Je l'ai lavée par le baptême ; elle n'avait point été ointe d'huile, je l'ai ointe de l'huile céleste ; je lui en ai fait un signe sur le front, signe qu'elle était rachetée par la croix de Jésus-Christ : elle a été faite chrétienne : une chair avec moi par l'Eucharistie ; corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit. Elle est devenue belle ; ses ornements des colliers, des pendants d'oreilles. Elle était belle ; sa beauté célébrée aux environs. Était-elle belle par elle-même ? Non, dit le Prophète ; belle de la beauté que je lui avais donnée. Elle m'a quitté la déloyale. Voyez les degrés : d'abord elle n'a eu qu'un amant, [elle était] timide, tremblante ; [mais ensuite] elle s'est abandonnée et prostituée à ceux qu'elle aimait, à ceux [même] qu'elle ne connaît pas. Sa volonté lui a fait commettre certains crimes ; sa complaisance lui en fait commettre certains autres. Au commencement, elle se laissait corrompre par les récompenses ; elle corrompt les autres maintenant. Voyez comme elle descend dans la profondeur de l'iniquité.

Ah ! malheureuse ; qui te pourra purifier de ton crime ? Elle va encore plus avant : *Ædificasti tibi lupanar* (*Ezech.*, XVI, 24) ; Vous vous êtes bâti un lieu de prostitution, un lieu déshonnête (1). Une conscience entièrement corrompue, profession publique du crime, repos dans le crime, nul reproche de la conscience, repos dans l'opprobre ; on n'a honte que de n'être pas assez impudente ; on ne rougit que de conserver quelque reste de pudeur. Ah ! malheureuse ; tu as élevé le signe de la prostitution ; les enseignes de la vanité, du luxe ; [tu as couru

(1) *Soror tua major, Samaria, ipsa et filiæ ejus, quæ habitant ad sinistram tuam : soror autem tua minor te, quæ habitat a dextris tuis, Sodoma et filiæ ejus* (*Ezech.*, XVI, 46) : « Votre grande sœur qui habite à votre main gauche, est Samarie avec ses filles : votre sœur plus petite que vous, qui habite à votre main droite, est Sodome avec ses filles. » Tout au long. « Tu les as justifiées, consolées : » *Consolans eas* (*Ibid.*, 54). Fort à peser.

Appliquer ensuite Sodome la corrompue, votre sœur aînée, la synagogue, l'ancienne Jérusalem « Qui est appelée spirituellement Sodome : » *Quæ vocatur spiritualiter Sodoma* (*Apoc.*, XI, 8). La cadette, l'hérésie, Samarie la schismatique et la séparée.

La première, notre ancienne : la seconde, nous l'avons vue naître à Meaux dans l'antiquité de son sang. Elle n'en a point été lavée : toute sanglante de son schisme.

Église catholique de Meaux, tu les as justifiées. La Synagogue ; elle a méprisé, crucifié Jésus-Christ inconnu : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I *Cor.*, II, 8) : « S'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire » : nous, immortel et connu.

L'hérésie, elle croit figure : toi, c'est Jésus-Christ même ; afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages. La rémission des péchés, elle la nie : toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime, [tu cherches à y être flattée : etc., dénombrement.

Tu les justifies : *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit* (*Ezech.*, XVI, 51) : « Samarie n'a pas fait la moitié des crimes que tu as commis. »

Le péché des chrétiens plus grand, des catholiques, des prêtres, et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques. *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam* (*Ibid.*, 52) : « Confondez-vous, et portez votre ignominie. » C'est la honte de confesser ses péchés, la confusion et la gloire.

après] les Chaldéens, les Egyptiens, etc. ; [tu t'es] prostituée et abandonnée sans mesure : je te livrerai à tes amants (les mauvaises inclinations), afin qu'ils te perdent, qu'ils te ravagent.

Mais voici le comble : tu es semblable à ta mère ; à la gentilité dont tu es sortie ; tu as justifié Sodome ta sœur aînée, le Judaïsme : *Jérusalem, Sodome spirituelle où leur Seigneur a été crucifié* (*Apoc.*, XI, 8) ; et Samarie ta jeune sœur, l'hérésie, toujours postérieure à l'Eglise. Dites-moi qui de mes prédécesseurs [ne condamne pas vos erreurs et votre conduite] ? Vous méprisez cette chaîne de la succession ; c'est assez, [répondez-vous], d'avoir Dieu, non la succession de la doctrine. O faiblesse ! comme qui dirait : Je veux garder les eaux ; je ne me soucie pas du canal. Tu as justifié Sodome, ta sœur aînée : le Judaïsme, le Juif a crucifié le Seigneur de la gloire ; mais *s'ils l'avaient connu*, dit saint Paul, *ils ne l'auraient jamais fait* (I *Cor.*, II, 8). Tu le crucifies, le sachant et le connaissant pour tel. [Ils sont] fidèles à Moïse, qui est loué dans toutes les synagogues ; qui leur a imposé un joug de fer, *que ni nos pères ni nous n'avons pu porter* (*Act.*, XV, 10) ; et nous infidèles à Jésus, dont le joug est si doux et le fardeau si léger.

Mais comment Samarie la cadette [en a-t-elle usé ?] Elle a méprisé l'Eglise ; [s'est séparée de sa communion, grand crime ; mais tu l'as justifiée ; car croire l'Eglise, et ne point vivre selon l'Eglise, [c'est un plus grand crime]. Elle a méprisé le carême ; et toi, ou tu ne le fais pas le croyant d'obligation, ou tu le fais judaïquement. Tu l'as justifiée ; car est-ce que ces viandes sont impures ? Non ; il fallait s'abstenir des jeux, des plaisirs, du moins des péchés, des médisances. Elle a retranché la Confirmation contre [la pratique expresse des Apôtres] ; tu la justifies [en montrant si peu de zèle pour cette foi à laquelle tes pères ont tout sacrifié, que tu t'étais engagé de défendre aux dépens même de ta vie en recevant ce sacrement]. Elle a retranché l'extrême-onction, pour ne pas mourir comme entre les mains des Apôtres ; tu la justifies [par l'opposition de toute ta vie aux maximes, à l'esprit, aux exemples de ces fondateurs de la religion]. Elle a retranché le sacrement de pénitence contre [l'institution sainte de Jésus-Christ, l'usage constant de toute l'antiquité]. Tu la justifies [par l'abus continuel que tu fais de ce sacrement pour perpétuer tes désordres]. Elle a retranché le sacrement [de l'eucharistie] : Je ne veux croire, [dit-elle], que ce que je vois, etc. ; tu la justifies le croyant et le profanant. On devrait connaître sa présence à ton respect, comme le roi où l'on voit la cour découverte et respectueuse ; tu la justifies [par tes irrévérences, le peu de préparation que tu apportes à la réception de ce sacrement auguste, le peu de fruit que tu en retires, l'indécence et l'irréligion avec laquelle tu assistes au sacrifice redoutable de nos autels]. Appuyer sur l'un et sur l'autre ; sur le tort de l'hérésie et le plus grand tort des catholiques qui méprisent [ou tournent à leur perte tant de moyens de salut]. Tout parcouru, quelle espérance pour toi ? Ah, dit le Seigneur, je me souviendrai des jours de ta jeunesse ; je renouvellerai mon pacte, ma foi que je t'ai donnée ; ce n'est pas elle qui revient, c'est Dieu : exhortation à écouter sa voix. [Ne] plus distinguer les anciens et les nouveaux catholiques ; abolir ces restes de division. Je ne me relâcherai pas ; je reviendrai du tombeau. J'ai un second, le roi ; humble sujet partout ailleurs ; dans la religion, j'ose dire que le prince ne va que le second.

PREMIER SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Objet des soins paternels de la Providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfants à l'égard de cette vie mortelle et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les désirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentiments des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux.

Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi?

Jésus ayant élevé sa vue et découvert un grand peuple qui était venu à lui dans le désert, dit à Philippe : D'où achèterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis (*Joan.*, VI, 5) ?

Je ne crois pas, messieurs, que nous ayons jamais entendu ce que nous disons, lorsque nous demandons à Dieu tous les jours, dans l'oraison dominicale, qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que, sous ce nom de pain quotidien, vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu être nécessaires pour soutenir cette vie mortelle ; c'est ce que j'accorderai volontiers, et c'est pour cela, chrétiens, que je ne crains point de vous assurer que vous n'entendez pas ce que vous dites : car si jamais vous aviez compris que vous ne demandez à Dieu que le nécessaire, vous plaindriez-vous comme vous faites, lorsque vous n'avez pas le superflu ? Ne devriez-vous pas être satisfaits, lorsque l'on vous donne ce que vous demandez ? Et celui qui se réduit au pain, doit-il soupirer après les délices ? Car si nous avions bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, ni nous ne le rechercherions avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité et en patience ; ni nous ne regarderions nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de sa bonté, qui a voulu bénir notre travail ; ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine pensée de notre abondance ; mais nous sentant réduits, contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous passerions

toute notre vie dans une dépendance absolue de sa providence paternelle.

D'ailleurs, si nous faisions réflexion que nous ne demandons à Dieu que le nécessaire, nous ne nous plaindrions pas, comme nous faisons, lorsque nous n'avons pas le superflu. Après (1) avoir restreint nos désirs au pain, nous verrions que nous n'avons aucun droit de soupirer après les délices, et, contents d'avoir obtenu de Dieu ce que nous avons demandé avec tant d'instance, nous nous tiendrions trop heureux d'avoir le vêtement et la nourriture. *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus* (I *Tim.*, VI, 8) : Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. Et comme nous sommes si fort éloignés d'une disposition si sainte et si chrétienne, j'ai juste sujet de conclure que nous n'entendons pas ce que nous disons, quand nous prions Dieu, comme notre père, de nous donner notre pain quotidien. C'est pourquoi il est nécessaire que nous tâchions aujourd'hui de l'apprendre, puisque l'occasion en est toute née dans l'Evangile qui se présente.

Pour exécuter un si grand dessein et si fructueux au salut des âmes, il faut remarquer, avant toutes choses, trois degrés des biens temporels marqués distinctement dans notre Evangile. Le premier état, chrétiens, c'est celui de la subsistance qui regarde le nécessaire; le second naît de l'abondance qui s'étend au délicieux et au superflu; le troisième, c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires : voyons tout cela dans notre Evangile. Jésus nourrit le peuple au désert, et voilà ce qu'il faut pour la subsistance : *Accepit ergo Jesus panes et distribuit discumbentibus* (*Joan.*, VI, 11) : Jésus prit donc les pains et les distribua à ceux qui étaient assis. Après qu'ils furent rassasiés, il resta encore douze paniers pleins : *Collegerunt et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum* (*Ibid.*, 13) : Ils ramassèrent les morceaux et en remplirent douze paniers; et voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire roi : *Ut raperent eum et facerent eum regem* (*Ibid.*, 15) : où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre Evangile ces trois degrés des biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier; l'abondance, c'est le second; la fortune éminente, c'est le troisième.

Mais, c'est peu de les trouver dans notre Evangile, si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de règle à notre conduite à l'égard de ces trois états; et en voici, messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices à craindre; à l'égard du nécessaire, l'empressement et l'inquiétude; à l'égard du superflu, la dissipation et le luxe; à l'égard de la grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, messieurs, trois remèdes dans notre Evangile. Le peuple, suivant Jésus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit de sa providence; voilà néanmoins de quoi guérir notre inquiétude. Jésus-Christ ordonne à ses Apôtres de ramasser soigneusement ce qui était de reste, de peur, dit-il, qu'il ne périsse : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant* (*Joan.*, VI, 12); et c'est pour empêcher la dissipation. Enfin, pour éviter qu'on le fasse roi, il se retire seul dans la montagne; *Fugit iterum in montem ipse solus* (*Ibid.*, 15); et voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre Evangile nous avertit, messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire; de dissiper inutilement le superflu; de désirer avec ambition, de désirer démesurément l'extraordinaire; c'est ce que contient notre Evangile, et ce qui partagera ce discours.

PREMIER POINT.

Pour vous délivrer, ô enfants de Dieu, de ces soins empressés qui vous inquiètent touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur qui vous dit lui-même que votre Père céleste y pourvoit et qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. *Ne soyez pas en trouble*, dit-il, *dans la crainte de n'avoir pas de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi vous vêtir. Car il appartient aux païens de chercher ces choses, mais, pour vous, vous avez au ciel un Père très-bon et très-prévoyant, qui sait le besoin que vous en avez. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu, cherchez la véritable justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît* (*Matth.*, VI, 31, 32, 33). *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis.* Comme ces paroles du Fils de Dieu règlent la conduite du chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond, et, pour cela, présupposons quelques vérités qui nous en ouvriront l'intelligence. Je suppose premièrement que le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée : lui-même avait dans sa compagnie un disciple qui gardait son petit trésor destiné pour sa subsistance. Saint Paul a travaillé de ses mains pour gagner sa vie (I *Cor.*, IV, 12), et n'a pas attendu que Dieu lui envoyât du pain par ses anges; et enfin tout le genre humain ayant été condamné au travail ensuite du péché du premier homme, ce n'est pas de cette sentence que le Sauveur nous est venu délivrer; c'est de la damnation éternelle. En effet, considérez ses paroles : Ne vous inquiétez pas, ne vous troublez pas : *Nolite solliciti esse* (*Matth.*, VI, 31) : N'ayez pas l'esprit en suspens : *Nolite in sublime tolli* (*Luc.*, XII, 29). Donc il n'empêche pas le travail, mais l'empressement et l'inquiétude. Il n'empêche pas une sage et prudente économie, mais des soins qui nous troublent et qui nous tourmentent. Et la raison, en un mot, messieurs, c'est qu'il veut bien établir

(1) Nous être restreints, resserrés.

la confiance, mais non pas autoriser l'oisiveté.

Je suppose premièrement, et ceci, messieurs, est très-important, que ce soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire, et non pas le surabondant; je veux dire, si vous prétendez, délicats du siècle, que la providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues, vous vous trompez, vous vous abusez, vous n'entendez pas l'Evangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins? Il est vrai, à vos besoins, mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expresse : Votre Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin de ces choses : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (*Matth.*, VI, 32). Donc il se restreint dans le nécessaire, et il ne s'étend pas au superflu, et bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie et non pas le luxe; il promet de soulager la nécessité, mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine, dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab : Va-t-en à Sarephta, dit-il à Elie, c'était une ville des Sidoniens, tu y trouveras une veuve à laquelle j'ai commandé de te nourrir : *Vade in Sarephta Sidoniorum, et manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te* (III *Reg.*, XVII, 9). Et que demandera-t-il à cette veuve? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam :* Donne-moi, dit-il, un peu d'eau; et ensuite, fais-moi cuire un petit pain sous la cendre avec un peu de farine : *Fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum;* et, après, voici ce qu'a dit le Dieu d'Israël : *Hæc dicit Dominus Deus Israel : Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur* (*Ibid.*, 10, 13, 14) : Je ne veux pas, dit le Seigneur, ni que la farine se diminue, ni que la mesure d'huile dépérisse. Du pain, de l'eau et de l'huile, voilà le festin du prophète. Et au chapitre dix-neuvième, il envoie un ange au même prophète, qui lui dit : Lève-toi et mange; car il te reste à faire beaucoup de chemin : *Surge, comede; grandis enim tibi restat via* (III *Reg.*, XIX, 7). Le prophète regarde et voit auprès de lui un pain et de l'eau : *Respexit et ecce ad caput suum subcinericius panis et vas aquæ* (*Ibid.*, 6). Quoi! fallait-il envoyer un ange pour un si pauvre banquet? Oui, mes frères, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'entretenir la délicatesse, et que la première disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété et la tempérance.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublements somptueux : ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher frère, n'as-tu pas du pain? Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son Evangile; c'est du pain qu'il veut qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose nécessaire aux vrais fidèles : *Panem peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit Tertullien (*De Orat. n.* 6, *p.* 151) : Et il nous montre par là, poursuit le même auteur, ce que les enfants doivent attendre de leur père. *Ostendit enim quid a patre filii expectent* (*Ibid.*). C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison, en un mot, messieurs, c'est que le corps est (1) l'œuvre de Dieu, et la convoitise est l'œuvre du diable, qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. Autrement, dit saint Augustin, au lieu de nous rendre sobres et pieux, il nous rendrait avares et délicats; il nous attacherait aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs; il renverserait lui-même son Evangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions et les autres excès : *Nec pios nos faceret talis servitus, sed potius cupidos et avaros* (*Lib.* I *de Civit. Dei*, *c.* VIII, *tom.* VII, *p.* 8), Vous donc, qui vous confiez en Notre-Seigneur et aux soins de sa providence, apprenez, avant toutes choses, à vous réduire simplement au pain, c'est-à-dire à vous contenter du nécessaire. Ah! direz-vous, que cela est dur! C'est l'Evangile; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (*Matth.*, VI, 32) : Car votre Père sait que vous avez besoin de toutes ces choses.

Secondement à qui promet-il cette subsistance nécessaire? est-ce à tout le monde indifféremment ou particulièrement à ses fidèles? Ecoutez la décision par son Evangile. *Quærite primum regnum Dei* (*Matt.*, VI, 33) : Cherchez d'abord le royaume de Dieu : il veut dire; le royaume de Dieu est le principal, les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, et je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal, *Quærite primum.* C'est pourquoi dans l'oraison dominicale il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom, et demandé le royaume, pour vérifier cette parole : Cherchez premièrement le royaume; c'est une remarque de Tertullien (*De Orat.*, *n.* 6, *p.* 151). Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse généralement (2) aux pécheurs les biens temporels, lui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes (*Matt.*, V, 45) : et pourquoi nourrit-il si soigneusement ce grand peuple qui le suit? Mais quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne s'engage qu'à ses serviteurs : *Quærite primum regnum Dei :* et la raison en est

(1) L'ouvrage.
(2) A ses ennemis.

évidente, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses enfants et qui composent sa famille : ils ont cherché le royaume, il leur a voulu ajouter le reste. Toi donc, mon frère, qui te plains sans cesse de la ruine de ta fortune et de la pauvreté de ta maison, mets la main sur ta conscience : As-tu cherché le royaume de Dieu? as-tu fait ton affaire principale de sa vérité et de sa justice? N'as-tu pas au contraire employé tes biens, ou pour opprimer l'innocent, ou pour contenter tes mauvais désirs par les voluptés défendues? Dieu a maintenant retiré sa main et te laisse dans l'indigence; ne murmure pas contre lui, ne dispute pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

Troisièmement, messieurs, et voici ce qu'il y a de plus important ; ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner, même à ses fidèles, une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu, irrité contre son peuple, appelait la famine sur la terre, comme parle l'Ecriture sainte : *Vocavit Dominus famem... super terram* (IV *Reg.*, VIII, 1), pour désoler toutes les familles; nous ne lisons pas, chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle. Au contraire, vous avez vu le prophète Elie réduit à demander un morceau de pain; et, saint Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim, et la soif, et le froid, et la nudité : *In fame et siti... in frigore et nuditate* (II *Cor.*, XI, 27); et le même, parlant aux Hébreux de ces fidèles serviteurs de Dieu dont le monde n'était pas digne et dont la vertu était persécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté et dans la misère : *Egentes, angustiati, afflicti* (*Heb.*, XI, 37). Par conséquent, il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessité, puisque le contraire nous paraît par tant d'exemples. Et en effet, si nous entendons toute la suite de l'Evangile, il nous est aisé de connaître que ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement (1) de l'agréable et du superflu, comme je vous disais tout à l'heure, mais qu'il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire; car il ne nous prêche pas seulement le mépris du luxe et des vanités, mais encore de la santé et de la vie. C'est pourquoi Tertullien a dit que la foi ne connaît point de nécessité : *Non admittit status fidei necessitates* (*De coron. n.* 11, *p.* 128). Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim? si elle méprise la vie, combien plus le vivre? *Didicit non respicere vitam, quanto magis victum* (*De Idolol.*, *n.* 12, *p.* 111)? Il importe peu à un chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette. Ce genre de mort, dit Tertullien, ne lui doit pas être plus terrible que les autres : *Scit famem non minus sibi contemnendam esse propter Deum, quam omne mortis genus* (*Ibid.*); pourvu qu'il meure en Notre-Seigneur, toute manière de mourir lui est glorieuse. L'épée ou la famine, tout lui est égal ; et ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fidèles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; et s'il est ainsi, chrétiens, ce serait une erreur de croire que ce fût l'intention (1) de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi; mais voici ce qu'il faut entendre : nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'âme et le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'Evangile ; les unes essentielles et fondamentales qui regardent le bien de l'âme qui est le premier; les autres accessoires et accidentelles qui regardent le bien du corps qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume; c'est la promesse fondamentale qui regarde le bien de l'âme qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données; c'est la promesse accidentelle qui considère le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes et l'exécution n'en manque jamais; mais le corps n'ayant été formé que pour l'âme, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites, doivent être nécessairement rapportées ailleurs? *Cherchez le royaume*, dit le Fils de Dieu, *et toutes les autres choses vous seront données*; entendez par rapport à ce royaume, et par ordre à cette fin principale. Ainsi notre Père céleste voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'âme, il est de sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage et charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seraient en repos, et que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pour n'être point avare il ne suffit pas de n'avoir point d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire; autrement le superflu même prend le visage du nécessaire à cause de l'instabilité des choses humaines qui fait qu'il nous paraît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à cette statue de Nabuchodonosor qui était d'argile, de fer, d'airain, d'or; *Ex testa, ferro, ære, auro* (*Dan.*, II, 35) : tout lui est bon depuis la matière la plus précieuse jusqu'à la plus vile et la plus

(1) Du plaisant.

(1) Et ce n'est pas le dessein.

abjecte. Pour ne point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise; pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô enfants d'Adam; c'est Jésus-Christ qui nous exhorte par cet admirable discours que nous lisons en saint Matthieu, chapitre sixième et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vous vais donner une paraphrase: ouvrez donc les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers; est-il rien de mieux entendu que cet édifice; est-il rien de mieux (1) pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? (2) Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes qui sont immortels; il a fait les terrestres qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les (3) pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable: cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées pour porter et distribuer la nourriture aux parties les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur, et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le (1) conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les Etats renversés, mon établissement est certain; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie pourvu qu'elle soit juste et modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

Admirez, ô enfants de Dieu, la conduite de votre père, je ne me lasse point de vous en parler, et cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les degrés merveilleux par lesquels il vous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'âme que nul (2) accident de la fortune ne puisse ébranler. Il voit nos désirs épanchés dans le soin des biens superflus, il les restreint premièrement dans le nécessaire. Ah! que de soins retranchés, que d'inquiétudes calmées! Qu'il est aisé de se contenter lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande! elle est si sobre et si tempérée. Etant réduit à ce nécessaire, il nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité; il détourne par ce moyen, notre esprit de cette forte application qui nous inquiète pour la conservation de cette vie. N'en faites pas, dit-il, un soin capital, regardez-la comme un accessoire, et aspirez au bien immuable que je vous destine: *Quærite primum regnum Dei*. Enfin nous ayant menés à ce point, nous ayant ouvert le chemin à ce royaume de félicité, il rompt (3) en un moment toutes nos chaînes, il termine toutes nos craintes. Ne craignez pas, ne craignez pas, petit troupeau; parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner le royaume (*Luc.*, XII, 32). Vendez tout, ne vous laissez rien, persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire: *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42). Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez

(1) Conduit.
(2) Cette puissance suprême.
(3) Habille.

(1) Munir.
(2) Effort.
(3) Tout à coup.

tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection; c'est ainsi qu'il nous ouvre peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire et que j'ai apprise de saint Augustin qui nous enseigne que cette vie même tout entière doit être comptée parmi les choses superflues par ceux qui pensent qu'il y a pour eux une autre vie. *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est* (*Serm.* LXII, *de verb. Evang. Matt.* 8, *t.* V, *p.* 363.)

Je vous ai appris, âmes fidèles, à mépriser les biens superflus; méprisez donc aussi votre vie, car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avais qu'un héritage, on me l'a brûlé; ah! l'on m'ôte le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, (1) vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre; j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle: *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis* (II *Cor.*, V, 1). La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfants: courage, mon frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Evangile à ceux qui ont faim de la justice; ah! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule, pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme ou par l'infidélité de ce faux ami? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble, vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plu à votre Père de vous donner: *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (*Luc.*, XII, 32). Mes frères, entendez-vous ces promesses? Entendrai-je encore ces lâches paroles? ah! si je quitte ce (2) métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Ecoutez Tertullien qui vous répond: Eh! quoi donc, mon ami, est-il nécessaire que tu vives? Qu'as-tu affaire de Dieu, si tu ne te règles que sur tes propres lois? *Non habeo aliud quo vivam? Vivere ergo habes? quid tibi cum Deo est a tuis legibus* (*De Idolol.*, *n.* 5, *p.* 106). Sachez aujourd'hui, chrétiens, que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels, il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela quel aveuglement de s'empresser pour le nécessaire! Mais passons à l'autre partie et parlons de l'usage du superflu.

SECOND POINT.

Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, *et ne souffrez pas qu'ils se perdent* (*Joan.*, II, 17), c'est-à-dire, recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises; mais soyez soigneux de le conserver en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela, je pourrais vous représenter, mes frères, [que] *la figure de ce monde passe et sa convoitise* (I *Joan.*, II, 17). Donc tout ce que vous lui donnez, se passe avec elle; et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. Celui qui dans le temps est si opulent, viendra pauvre et vide à l'éternité: *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit* (S. *Petr. Chrys. Serm.* CXXV, *de Villic. iniq.*). Je pourrais encore ajouter [que] sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Ecriture: Dieu avait marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne; tout ce que l'avidité entassait au-dessus se trouvait le matin changé en vers (*Exod.*, XVI, 16, 19, 20). Pour nous apprendre, mes frères, que (1) de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table; tu as pris, dit saint Chrysostome, plus de pourriture, et non pas plus de substance, ni plus d'aliment; la nature connaît ses bornes, et tout le reste la surcharge (*In Epist. ad Hebr. cap.* XII, *homil.* XXIX, *tom.* XII, *p.* 276, 277). La simplicité de ce logis suffisait pour te mettre à couvert; toute cette pompe que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature, tout cela est perdu pour elle; ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or, telle est votre convoitise, c'est un gouffre toujours ouvert, *qui ne dit jamais c'est assez* (*Prov.*, XXX, 16); plus vous jetez dedans, plus il se dilate; tout ce que vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

La première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités, que la nature ne connaissait pas.

(1) Je n'ai rien perdu.
(2) Commerce.

(1) Qu'il y a une juste mesure que Dieu a établie à nos désirs.

De là, messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis? ô déréglement des choses humaines! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim, ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat; elle a raffiné par-dessus son goût; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, mesdames? *Conscientiam tuam perrogabo?* Oui, je vous le demande, dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que vous soyez chargées ou couvertes. *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in toga sentias indutum, anne onustum* (*De Pallio, n.* 5, *p.* 137)? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau! *Hominem sarcina vestire* (*Ibid.*) : et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité. Je m'étonnerais de ces excès, si ses emportements n'allaient bien plus loin.

Je vous ai dit, messieurs, que la convoitise raffine sur la nature, cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paraître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands, ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole : la curiosité immodérée augmente sans mesure le prix des choses pour (1) s'exciter elle-même : *Pretia rebus inflammavit ut se quoque accenderet* (*De cult. fem., lib.* I, *n.* 8, *p.* 174). C'est-à dire elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches? Mes frères, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement, se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte, elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond; et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

(1) S'enflammer.

Tels sont les excès de la convoitise qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando et castrando sæculo erudimur a Domino* (*De cult. fem., lib.* II, *n.* 9, *p.* 179) : Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi? pour modérer les excès du siècle et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi dès le premier pas il nous fait renoncer aux pompes du monde; (1) il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc loin de nous tout ce qui éclate; Dieu veut (2) que nous soyons (3) revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devraient vivre; telle est, messieurs, leur vocation : *Castigando sæculo.*

Mais, ô désordre de nos mœurs! ô simplicité mal observée! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme? Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire. Les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien! mes frères, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent; que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu qu'on fait parade du luxe jusque dans l'Eglise, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous, hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté, en (4) fai-

(1) Nous ensevelissant dans le baptême comme morts avec Jésus-Christ.
(2) Il faut.
(3) Nous devons par conséquent être revêtus comme de morts d'une espèce de.
(4) Introduisant.

sant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* (*Psal*. XCV, 6). Elle sied bien sur les autels, elle sied bien sur les vases et sur les ornements sacrés, elle sied bien dans la structure de l'édifice ; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même : *Circumornatæ ut similitudo templi* (*Ps*. CXLIII, 14) ; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée ; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles ; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande ; que, pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre ; n'est-ce pas une indignité insupportable ? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté à la pureté, à la simplicité de nos mystères ?

Donc, mes frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordements nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons avant que de sortir d'ici de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant*. L'âme n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne ; Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure, ce qui est au delà, *superfluit*, s'écoule par dessus et se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi* (*S. Petr. Chrysol. Serm*. VIII, *de Jejun. et Eleemos*.) : La main des pauvres, dit saint Pierre Chrysologue, c'est le coffre de Dieu, c'est où il reçoit son trésor ; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers ; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu ; et plût à Dieu, mes frères, plût à Dieu qu'il ne fût que perdu ! Il faut en rendre compte ; les pauvres s'élèveront contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé ; vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avait assigné leur vie ; ce fonds c'était votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu ? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisait pas, et toute cette dépense m'était nécessaire. J'avais la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion ; mais la faible justification, puisqu'elle-même sera condamnée ! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne connaît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas* (*Cont. Jul*., *l*. IV, *c*. XIV, *t*. X, *p*. 618) ; parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils, vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissements des orphelins qui crient contre vous ; rendez compte de votre dépense qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous aviez professée dans le saint baptême.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement ; il fallait donc le dépenser de même. [Il ne suffisait pas de ne point [faire] de rapines ; Vous avez tué ceux que vous n'avez pas assistés : *Occidisti quia non pavisti* (*Lactan. Divin. Instit*., *l*. VI, *cap*. XI, *t*. I, *p*. 463, *Edit. Lengl. Dufren*.). Mais ceux-ci faisaient de la sorte ; aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait et tremblent avec vous devant le juge. Jusqu'à quand m'alléguerez vous de mauvais exemples ? Ah ! qu'il est nécessaire d'y bien penser ! prenez garde, messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire ? Tranchons ce discours en un mot pour dégager notre parole.

TROISIÈME POINT.

J'ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentiments des chrétiens sur le sujet de la grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon ; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterai simplement sans ajouter que fort peu de choses aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens ; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvaient désirer pour eux ou pour leurs enfants les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction. Si on les désire, non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir : *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis* (*Ep*. CXXX, *t*. II, *p*. 386), ce désir peut être permis : que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluam, vel etiam noxiam vanitatis, non decet*.

La raison en un mot, mes frères, c'est que c'est une règle (1) certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce

(1) Du christianisme.

que la vanité y ajoute ; la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que selon le même saint Augustin au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or, faire du bien aux autres nous rend meilleurs, non la pompe qui, au contraire, nous rend pires par la vanité, et c'est la véritable institution de la grandeur. Car, étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettrait pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'était pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ dans notre Evangile refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'était pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne; allez-y par des degrés (1) convenables; élevez-vous par les voies de la vertu et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit point l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, [pour] le malheur du siècle ceux qui ont cette sainte pensée, ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes ; c'est la seconde maxime : *Intra fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitudine se charitatis exerceat* (*Ep.* LXXX, *ad Anat. cap.* IV, *p.* 600, *edit. in-4*) ; que chacun en se tenant dans ses limites s'exerce de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la charité.

Ne te persuade pas, chrétien, que, pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatants, tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; la condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers : joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération, mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne t'y appelle. [Imite] l'exemple de Néhémias, [qui ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement, que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, et procurer le bien des enfants d'Israël : *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israel* (II *Esdr.*, II, 10). En sorte que tu puisses dire comme lui à la fin de ton administration : O mon Dieu, souvenez-vous de moi pour me faire miséricorde, selon tout le bien que j'ai fait à ce peuple : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (*Ibid.*, V, 19).] Je ne crains point, mes frères, de vous assurer en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées! ô étrange désolation du christianisme! nul ne les regarde en cet esprit, on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu, où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement, et par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostome a dit, et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs (*In Matth.*, *Hom.* IV, *t.* VII, *p.* 65, 66). Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que, pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et les titres, et tes armoiries, et les autres ornements de la vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Ecoute, ô homme sage,

(1) Qui lui conviennent.

homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence, voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées sous la figure d'un arbre par la bouche de son prophète Ézéchiel. *Assur*, dit ce Prophète, *s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban;* le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : *Pulcher ramis, et frondibus numerosus excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus* (*Ezech.*, XXXI, 3). Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; les familles de ses domestiques. Les peuples se mettaient à couvert sous son ombre, un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. Ni les cèdres ni les pins ne l'égalaient pas, les arbres les plus hauts du jardin portaient envie à sa grandeur; c'est-à-dire les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus.... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum* (*Ibid.*, 6, 8, 9).

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua* (*Ibid.*, 10) : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes* (*Ibid.*, 12); on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* (*Ibid.*). Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique et le fruit de son travail passera en d'autres mains; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche, et devant la troisième génération le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. Les branches de ce grand arbre se trouveront dans toutes les vallées : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* (*Ibid.*, 12) : je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées avec tant de soin se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe, et cette grandeur formidable? Est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme, que penses-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage, et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité que je veux laisser opulente : peut-être que ta postérité n'en jouira pas? mais peut-être aussi qu'elle en jouira : et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré; ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. Oh! les beaux restes de ta grandeur! oh! les belles suites de ta fortune! O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

DEUXIÈME SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

(Prêché à la cour.)

CONTRE L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Déréglement de nos affections et corruption de nos jugements. Conduite que Dieu nous prescrit afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Etrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion : inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul (*Joan.*, VI, 15).

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa

croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte où il veut si peu être découvert, que l'Evangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *Ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire ; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin (*In Joan. Tract.* XLIX, *t.* III, *part.* II, *p.* 627), c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre ; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave*.

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour que de combattre l'ambition qui est l'âme de ceux qui la suivent ; et il pourrait même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu ; et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les (1) honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache (2) profonde à ce qui s'appelle fortune, et pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Evangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même : que l'Evangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés ; que l'Evangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous (3) convaincra combien elle est accablante dans ses revers. Ainsi, nous reconnaîtrons que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais encore quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans (1) cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin au livre treizième de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante ; que la félicité (2) demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet* (*Cap.* XIII, *t.* VIII, *pag.* 939). Le dernier est aussi nécessaire [que le premier]. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison ; car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée ; et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc [il est] également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel [de désirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on désire]; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusqu'au principe. Lors-

(1) Respecte, révère jamais plus profondément, que lorsqu'on ne les rabaisse qu'en les comparant avec Dieu.

(2) Etrange, terrible.

(3) Fera voir ses inconstances ; ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines ; et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien, et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable. Je commence par ses faveurs et je vous prie, messieurs, de le bien entendre.

(1) La recherche d'un si grand bien.

(2) Consiste en.

que vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère ; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur ? Ainsi l'on ne peut nier sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin, et nous soupirons après la puissance (*De Trin. l.* XIII, *cap.* XIII, *tom.* VIII, *pag.* 938). Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ces deux parties. Encore rejetons nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier, que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi? sinon, chrétiens, qu'en (1) joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle : c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs; mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia* (*S. Aug. de Trin. l.* XIII, *c.* XIII, *tom.* VIII, *p.* 938). Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels ? quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance ? Et moi je réponds avec le Sauveur que *vous ne savez ce que vous demandez* (*Matt.*, XX, 22). Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette *figure du monde qui passe* (I *Cor.*, VII, 31). Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance ? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance ? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ; est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même ? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité : *Nam quanta potentia potest esse mortalium* (*S. Aug. de Trin. l.* XIII, *c.* XIII, *t.* VIII, *p.* 38). C'est une sage providence : et ainsi, dit saint Augustin, le partage des hommes mortels est d'observer la justice, la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur* (*Ibid.*).

Aspirons, messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive, que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre

(1) Leur accordant la facilité de contenter leurs mauvais désirs, c'est leur donner le moyen de mettre le venin dans la plaie, et d'accroître par une nourriture contraire la malignité qui les dévore.

Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne; et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie, puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu, puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes, ou plutôt dit saint Augustin, puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans.... atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, et miro modo adversus se ipsum pro se ipso* (*Ibid.*, *p.* 939). O puissance peu enviée ! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce Seigneur d'Egypte y est la maîtresse (*Genes.*, XXXIX, 11, *et suiv.*). Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah ! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : Appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi ? C'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Eveille-toi, pauvre esclave, qui songes à sauver quelques soldats, et laisses prendre le roi prisonnier; et reconnais enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune, et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre ; qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux ? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au-dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre] son ambition, son avarice ; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé pour se faire des créatures de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes ? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas* (*S. Aug. Epist.* CCXX, *ad Bonif. t.* II, *p.* 813).

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin qui l'avait bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour guérir la volonté il faut réprimer la puissance : *Frænatur facultas... ut sanetur voluntas* (*Ad Maced. Ep.* CLIII, *t.* II, *p.* 530). Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption ? Comment donc est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur ? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire, on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions (1) indomptables ? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée ; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivaient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la

(1) Irrémédiables.

liberté. Que si je pouvais vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? la grande puissance féconde en crimes, la licence mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois (1), c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun: les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent, semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner (1). Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de confusion où toutes choses sont mêlées, qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus faibles se se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le Prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, vous voilà blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à nous : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es* (*Isa.*, XIV, 10).

(1) *Fugit iterum in montem* (*Joan.*, VI, 15). C'est qu'il sait que la puissanee est le principe de l'égarement : *Novit figmentum nostrum* (*Ps.* CII, 14) : « Il connaît notre fragilité. » Il sait qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même : l'expérience nous l'apprend assez, mais on n'écoute point cette expérience : [ainsi on en] voit d'autres se prendre de vin ; on reconnaît la force de cette liqueur, mais on s'imagine toujours qu'on aura la tête plus forte. Celui-là sera le maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition , qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux : Je me modérerai, et comment? ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante? comme si nous nous gouvernions par raison et non par humeur, ou comme si l'ambition n'était pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde. Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent.

Donnons quelque conseil aux grands de la terre. Que leur condition est périlleuse! ce que c'est que d'agir par humeur et non par raison! c'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

Tel qu'est le péril d'un homme qui ayant épousé une femme d'une rare et ravissante beauté, serait obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, et même de ne la regarder qu'avec réserve; vous ne comprenez que trop son péril ; autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités (*S. Chrys. Homil.* XL, *in Matth. t.* VII, *p.* 442 *et seq.*). Il y en a néanmoins [qui le font], Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siècle. Que feront-ils, chrétiens? il ne faut pas se permettre toutes choses; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. [Qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disait à Dieu] : « Vous savez, Seigneur, que je hais la gloire des injustes... vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'au jour où je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire, que je porte sur ma tête; que je la déteste comme un linge souillé et qui fait horreur; que je ne la porte point dans les jours de mon silence; que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi... et que depuis le temps que j'ai été amenée dans ce palais jusqu'aujourd'hui , jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur Dieu d'Israël : » *Et nosti quia oderim gloriam iniquorum... tu scis necessitatem meam quod abominer signum superbiæ quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ... et quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium Regis... et nunquam lætata sit ancilla tua... nisi in te, Deus Israel* (*Esther*, XIV, 15-18).

Mais pour cela que faire? elle évite ce qu'elle ne peut éviter, elle en éloigne son cœur; elle fuit les délicatesses exquises et plus que royales de la table du favori , et pour la table du roi, elle ne pouvait l'éviter étant son épouse ; mais elle détourne son cœur, et au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. [Il faut] s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit. «Seigneur, disait le prophète roi, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point élevés: » *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei* (*Ps.* CXXX, 1). [Il nous marque tous les degrés de l'orgueil]. Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnaître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *Ambulavi in magnis*; des desseins d'emportement : *Neque in mirabilibus super me*. Et enfin il la déracine : « Vous savez, Seigneur, que j'ai eu d'humbles sentiments de moi-même ; mon âme qui s'appuie entièrement sur vous, est semblable à un enfant nouvellement sevré, qui se repose uniquement sur sa mère : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam ; sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea*.

(1) Contre le discernement : 1° Dieu a réservé un jour pour cela. 2° Quel discernement qui aboutit à la mort. 3° Par quels moyens. Sera-ce par la vertu? *Ecce tu vulneratus es sicut et nos... nostri similis effectus es* (*Is.* XIV, 10).

Si vous saviez ce que c'est que le mystère du discernement et les jugements de Dieu sur la plupart de ceux qu'il discerne de la sorte, vous ne souhaiteriez pas d'être discernés de la sorte : « Il en discerne pour l'ornement du siècle présent : » *Ordinem sæculi præsentis exornat* (*S. Aug. cont. Jul. lib.* V, *t.* X, p. 656). Auguste, César, les Antonins, tant d'autres discernés dans le siècle, non discernés de la masse damnée : discernement que le chrétien doit désirer. Ici un siècle de confusion, biens et maux mêlés : il y aura des biens que les méchants ne goûteront pas.

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses, par quelles voies elles prétendent se distinguer. Faisons tomber, disent les impies, le juste dans nos piéges, parce qu'il nous est incommode : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (*Sap.*, II, 12). L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts ; à quel usage peut-on mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec ni de moins flexible ; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui fait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt* (*Jerem.*, IX, 3) : Ils ont cherché à se fortifier sur la terre, parce qu'ils ne font que passer d'un crime à un autre. [Le vice sait couvrir] une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse, une première injustice par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis, il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes ; et le vice qui met tout en œuvre est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur, peu-à-peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux; ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'Etat! que de grands sentiments pour l'Eglise! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle ; et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne; en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté ; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien qui méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

La fortune trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons, qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main, ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait, que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre ; et c'est au contraire, ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur ; il

se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges (1) considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques ; aveugle et malavisé ! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étaient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Ecoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ezéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus* (*Ezech.*, XXXI, 3). Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches ; les familles de ses domestiques : les peuples se mettaient à couvert sous son ombre, un grand nombre de créatures et les grands et les petits étaient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la cour ne l'égalaient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus .... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei* (*Ibid.* VIII, 9). Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur ; pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine ; je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre : il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* (*Ibid.*, 12). Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : *Projicient eum super montes ;* ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères ; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera (1) perdu pour le (2) laisser riche ; et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* (*Ibid.*), je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune (3) ruinée ; est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde ? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre ? il n'en reste plus qu'un tronc inutile ; est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre ? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire ? et pourquoi te travailles tu vainement ?

Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution ! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop (4) bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi, pour dix ans de vie ! Mais je regarde ma postérité et mon nom : mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira : et tant de sueurs et tant de travaux, et tant de crimes et tant d'injustices, sans pouvoir jamais (5) arracher de la fortune à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire ; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! O folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfants des hommes !

Chrétiens, méditez ces choses ; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée

(1) Essentielles.

(1) Damné.
(2) Faire.
(3) Délabrée.
(4) Rapides, secrets.
(5) Tirer

pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir, il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie ; qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche autant qu'il peut que le fruit de son travail n'ait point de fin ; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours ; son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité ; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime ; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel ; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même ; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON.

(Prêché devant le roi.)

O folie ! ô illusion ! étrange aveuglement des enfants des hommes ! Chrétiens, méditons ces choses, pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure, qui ensevelira toute leur grandeur. *Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut* (Ps. LXXX, 6). Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques. Toutefois écoutez la suite : Mais, ô dieux de chair et de sang ! ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes, et toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen sicut homines moriemini* (*Ibid.*, 7). Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant imprimée que les rois ; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement ; il voit qu'il ne fait que remuer les [yeux], et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre ; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ? Il perce les intrigues les plus cachées, les oiseaux du ciel lui rapportent tout (*Eccl.*, X, 20) ; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* (*Prov.*, XVI, 10) ; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues, il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asyle. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables !

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir, non seulement *pour la crainte, mais encore pour la conscience* (*Rom.*, XIII, 5), comme dit l'Apôtre ; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie, pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets ; c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople, en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles : *O princes ! respectez votre pourpre, révérez votre propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu qui vous l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes : les choses hautes sont à lui seul ; il partage avec vous les inférieures : soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples* (*Greg. Nazianz.*, *Orat.* 27, *tom.* I, *p.* 471).

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le Dieu de vos peuples, c'est-à-dire faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée, faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice, faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux, et néanmoins il y compatit et il les soulage ; ce grand Dieu n'a besoin de personne, et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle ; il écoute tout, et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois ; tous les autres sont défectueux, et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de (1) lui-même, et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure, dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

(1) Sa justice.

AUTRE EXORDE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

DE CARÊME.

Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit encore à la montagne tout seul (*Joan.*, VI, 15).

Toujours le silence et la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur; toujours la montagne et le désert donneront à cet Homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premières années; et durant le cours des dernières que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques, il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Père, et apprendre par son exemple à ses serviteurs, qu'il n'est rien de plus désirable à un chrétien que le repos de la vie privée. Mais quoiqu'il aime toujours la retraite, jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet, c'est une chose digne de remarque que les saints évangélistes nous disent souvent qu'il se retirait au désert : *Secedebat in desertum* (*Luc.*, V, 16); qu'il allait à la montagne tout seul pour prier : *Abiit in montem orare* (*Marc.*, VI, 46); qu'il y passait même les nuits entières : *Erat pernoctans in oratione Dei* (*Luc.*, VI, 12). Mais qu'il se soit sauvé au désert ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement? c'est que celui qui pénètre dans le fond des cœurs avait vu (1) dans celui des peuples qu'ils viendraient bientôt avec grand concours pour l'enlever et le faire roi. Il a fui autrefois durant son enfance, pour éviter les persécutions d'un roi tyran qui voulait le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie; voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite; on veut lui-même (2) l'élever à la royauté; ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, et où il veut si peu être découvert qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *Fugit iterum in montem ipse solus.* Si nous sommes persuadés qu'il est la Parole éternelle, nous devons croire aussi, âmes saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué dans le livre de l'Idolâtrie, qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savait si bien ce qui était dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit plenissime dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu quam dignitatis quam potestatis* (*De Idolol.*, *n.* 18, *p.* 116). C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

(1) Que les peuples s'assemblent pour, etc.
(2) Le choisir pour roi.

C'est une règle infaillible pour les lettres sacrées et les mystères de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse; et il nous invite, mes sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; et d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connaissance, mais pour nous (1) inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *Non obscuritate substracta, sed difficultate condita* (*In Ps.* CIII, *Serm.* II, *t.* IV, *p.* 1144).

Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnants.

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que, prévoyant que les peuples s'allaient assembler pour le faire roi; il se retire tout seul au désert, et montre, par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lirons un autre évangile, où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple qui crie de toute sa force; *Béni soit le Fils de David, vive le roi d'Israël* (*Matt.*, XXI, 9; *Joan.*, XII, 13)! Et, bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les pharisiens de réprimer (2) ses disciples, qui semblaient offenser par leur procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense. Les pierres le crieront, dit-il, si ceux-ci ne (3) rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vo-*

(1) En persuader la.
(2) Cette troupe, multitude.
(3) Le disent pas encore assez haut.

bis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt (*Luc.*, XIX, 40). Ainsi vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en Notre-Seigneur. Cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes sœurs, et je vous prie de le bien entendre : C'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnaissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi ; il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples ; il le publiera parmi ses (1) supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée ; et il veut bien accepter un nom de puissance pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, âmes saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un (2) honneur inutile qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut pas s'étonner s'il fuit et se retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfants doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'une vie privée où l'on vit en soi-même, où l'on se règle soi-même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu était comme il le doit être, la règle de notre vie, nous aurions les sentiments véritables que doivent avoir les chrétiens touchant la puissance; le désir et l'usage en seraient réglés; elle ne serait pas désirée avec ambition ni exercée avec injustice. Le désir de s'agrandir ne produirait pas tant de (3) perfidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croirait assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même; et s'il en avait sur les autres, il ne s'en servirait que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant dans le premier point, que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second, que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice. Maximes saintes et apostoliques qui feront le partage de ce discours : la première réglera le désir, la seconde prescrira l'usage.

(1) Souffrances.
(2) Titre de vanité.
(3) Crimes.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.

Mais je n'aurais fait, chrétiens, que la moitié de mon ouvrage si, après vous avoir montré par l'Ecriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchais aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Ecriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage ; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance.

La première et la capitale d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. Afin, dit saint Grégoire, que les grands rendent leur puissance salutaire, il faut qu'ils sachent ce qu'ils peuvent; mais afin qu'ils ne s'élèvent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils peuvent : *Ut prodesse debeat posse se sciat, et ut extolli non debeat posse se nesciat* (*S. Gregor. Mag. lib.* V, *Moral. in Job. c.* VIII. *t.* I, *p* 146). Toute puissance vient de Dieu (*Rom.*, XIII, 1); donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre; que ce soit pour le bien, autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue et de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractère de la puissance divine le porte de sa munificence, et il n'y aurait point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avait perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Nous lisons dans le second livre des Chroniques une belle cérémonie, qui se pratiquait dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignait de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avait commandé, on leur mettait en même temps le diadème sur la tête et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem* (II *Par.*, XXIII, 11) : Afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda, aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable ; non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Ecriture nous fait souvent remarquer que les prospé-

rités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité, et leur font oublier la loi de Dieu. Mais, au contraire, la prospérité qui donnait de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu et établir son service : *Factæque sunt ei infinitæ divitiæ et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini* (II *Paral.*, XVII, 5, 6) : Il se trouva comblé d'une infinité de richesses et d'une très-grande gloire ; et son cœur fut rempli de force et de zèle, pour l'observation des préceptes du Seigneur.

Ce prince, considérant que tout bien lui venait de Dieu, et touché d'une juste reconnaissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Ecriture remarque que, pour accomplir un si beau dessein, il avait un soin particulier de choisir entre les Lévites et les ministres de Dieu ceux qui étaient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyait dans les villes afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas urbes Juda et erudiebant populum* (*Ibid.*, 10). Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Eglise gallicane ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste (*Concil. Paris.* VI, *Lab. tom.* VII, *cap.* XXIII, *p.* 1665. *Concil. Aquisgr.* II, *cap.* XI, *ibid.*, *p.* 1721). Car, écoutez ce que dit l'Ecriture sainte : Josaphat, marchant ainsi dans les voies de Dieu, il le rendit redoutable à tous ses voisins : *Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda* (*Ibid.*). Et ce prince s'agrandissait tous les jours, parce que Dieu était avec lui : tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat et le second moyen dont il se servait pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. *Il établit des juges*, dit l'Ecriture, *dans les villes de Judée*, et les appelant à lui, il leur prescrivait lui-même, en ces termes, de quelle manière ils devaient agir. *Prenez garde*, leur disait-il, *à votre conduite: car ce n'est pas la justice des hommes, mais la justice de Dieu que vous exercez, et tout ce que vous jugerez vous en serez responsables. Ayez toujours devant les yeux la crainte de Dieu; faites tout avec diligence : songez que le Seigneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne regarde point les personnes et ne se laisse point corrompre par les présents* (II *Par.*, IX, 5, 6, 7). Vous donc qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne, comme vous exercez son autorité, imitez aussi sa justice. Puis, descendant au détail, il règle en cette manière les devoirs particuliers. Amasias, votre prêtre et votre pontife, présidera dans les choses qui regardent Dieu et son service; et Zabadias, qui est un des chefs de la maison de Juda, aura la conduite de celles qui regardent le ministère royal (*Ibid.*, 11). C'est ainsi que ce sage prince retenait chacun dans ses bornes ; et empêchant la confusion et les entreprises, faisait que tout concourait, et au service de Dieu et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois, n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. Les hommes, en général, sont intéressés, et ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes, pour l'ordinaire, sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage et combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise. L'homme de bien se resserre dans tant de limites, qu'à peine se peut-il aider; il se renferme dans ce qui est droit : l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocents, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : Tu poursuivras justement ce qui est juste : *Juste quod justum est persequeris* (*Deut.*, XVI, 20). Au contraire, l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Ecriture, de mal en mal ; et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt* (*Jer.*, IX, 3). Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien, au contraire, demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces?

Mais voici encore, messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'intérêts et de passions? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et entièrement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien, sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la Sapience : Trompons, disent-ils, l'homme juste, parce qu'il nous est inu-

tile : *Circumveniamus ergo justum, quoniam est inutilis nobis* (*Sap.*, II, 12). Il n'est pas propre à notre commerce, il est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos détours et dans nos négoces. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui ne ménage rien, ni le saint ni le profane, pour nous servir.

Elevez-vous, puissance du monde, voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. C'est pour cela, dit saint Grégoire, que vous êtes grands, afin que ceux qui veulent le bien soient secourus, et que les voies du ciel soient plus étendues : *Ad hoc enim potestas... cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum regnum largius pateat* (*Lib.* III, *Ep.* LXV, *ad Mauric. Aug.*, *t.* II, *p.* 676). C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises, sans relâche aucun, avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la, du moins, à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la faiblesse humaine.

Tel est, messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car, c'est trahir la justice, que de travailler faiblement pour elle; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais, après qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice ; ils défient, après cela, le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité et soutenir la justice avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste, si vigoureux et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que résident la grandeur et la majesté.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice , et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos cours. Ce prince, jeune et bien fait, s'assit, dit l'Ecriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David, son père, et il plut à tous : *Sedit Salomon super solium Domini in regem pro David patre suo, et placuit omnibus* (I *Paral.*, XXIX, 23). Voyez, en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom; mais revenons à Salomon. Voilà un prince agréable, qui gagne les cœurs par sa bonne mine et sa contenance royale; mais après qu'il eut rendu ce jugement mémorable , écoutez ce qu'ajoute le texte sacré. Tout Israël, dit la même Ecriture, apprit le beau jugement que le roi avait rendu, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui : *Audivit itaque omnis Israel judicium quod judicasset rex et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* (III *Reg.*, III, 28). Sa mine haute et relevée le faisait aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect, qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchants appréhendent ses yeux et son bras; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, messieurs, il faut finir et vous dire que la puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation, qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les grands du monde un rayon de sa puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté ; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables (*Orat.* XXVII, *t.* I, *p.* 471).

J'ai remarqué, dans les saintes lettres, que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux ; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste , celui-ci me semble fort considérable : *Où sont vos dieux ?* leur dit-il , *dans lesquels vous avez mis votre confiance.* Si ce sont des dieux véritables , *qu'ils viennent à votre secours et qu'ils vous protégent dans vos besoins : Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam ? surgant et opitulentur vobis... et in necessitate vos protegant* (*Deut.*, XXXII, 37, 38). Ce grand Dieu , ce Dieu véritable et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits ; et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées , et non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu , s'ils se contentent de humer l'encens , de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds , sans cependant étendre le bras, pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Le sage Néhémias avait bien compris cette obligation , lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour regir les Israélites dont

il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avaient précédé dans cet emploi avaient beaucoup foulé ce pauvre peuple ; mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient tout à fait abattu : *Duces autem primi qui fuerunt ante me, gravaverunt populum....; sed et ministri eorum depresserunt populum* (II *Esdr.*, V, 15). Il fut donc touché de compassion voyant ce peuple fort épuisé : *Valde enim attenuatus erat populus* (*Ibid.*, 18). Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager ; il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais il crut qu'il devait remettre beaucoup de droits qui lui étaient dus légitimement (1). Et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple : *Memento mei*, *Deus*, *in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (*Ibid.*, XI, 19).

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissants du monde. Car, comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits. De là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins; ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique ; et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre ; n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique : *Venatio leonis, onager in eremo ; sic et pascua divitum sunt pauperes* (*Eccles.*, XIII, 23) : L'âne sauvage est la proie du lion dans le désert ; ainsi les pauvres sont la proie du riche.

Les pauvres, disait Salvien, dans le voisinage du riche, ne sont plus en sûreté de leurs biens ; ils donnent, les malheureux, le prix des dignités qu'ils n'achètent pas ; ils les paient, d'autres en jouissent, et l'honneur de quelques-uns coûte la ruine totale à tout le monde : *Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt... Ut pauci illustrentur, mundus evertitur* (*De Gubernat. Dei*, *l.* IV, *n.* 4, *p.* 70. *edit. Baluz.*). Mais ces grands crimes n'ont pas besoin d'être exagérés par nos paroles, et ils sont assez condamnés par l'exécration publique, et d'ailleurs, il sera aisé de connaître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien ne peuvent éviter leur condamnation.

Le vice de la grandeur est un excès d'amour-propre, et l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi : *Erunt homines seipsos amantes*, *cupidi* (II *Tim.*, III, 2) : Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, pleins de cupidité, avares, non-seulement pour amasser de grandes richesses, [mais d'une] avarice délicate et spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre ; voyons maintenant les branches : *Superbi*, *elati;* superbes, pleins d'eux-mêmes, élevés, dédaignant les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut ; il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes [toujours sous la main, pour se prêter à tous nos besoins, mais il est semblable à ces grands arbres] qui étalent de loin la la beauté et la verdeur de leurs feuilles, [et qui n'ont] des fruits que pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur, [qui] est contre l'esprit du baptême et contre l'esprit de Jésus-Christ ; et il ne se trouve pas seulement [dans] les grands, [mais dans tous] ceux qui affectent de les imiter ; et qui ne l'affecte pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre ? Ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe : *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est altera* (*Is.*, XLVII, 10). Je suis : Ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaler celui qui a dit : *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14): Je suis celui qui est. Je suis, toute la menue populace n'est rien ; ce n'est pas vivre ; il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres, ni de se mettre en peine de leurs besoins. Ah ! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle ; l'esprit de christianisme, [c'est un] esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés, et s'ils se détachent du corps ?

Mais quand ils n'agiraient pas comme chrétiens, le dépôt de sa puissance, que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien ; s'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante ; s'ils sont en ce point semblables à Dieu, ils doivent, dit saint Grégoire de Nazianze, se faire les dieux des hommes, en procurant leur bien de tout leur pouvoir.

Mais où en trouverons-nous sur la terre ? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques

(1) Il y a de telles rencontres où c'est une cruauté que d'exiger une dette.

de grandeur ; mais ceux qui se parent de tant de splendeur, ce ne sont pas des dieux, ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine, ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés ; l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, et n'étend pas son bras pour le bien : *O pastor et idolum* (*Zach.*, XI, 17) : O pasteur et idole tout à la fois, car non-seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les grands de la terre sont appelés dans l'Ecriture les pasteurs des peuples. Est-ce pour recevoir ces hommages que vous êtes élevés si haut ? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car écoutez ce qu'on dit à la reine Esther : Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du roi, vous puissiez sauver seule votre vie, si tous les Juifs périssaient : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis Judæis* (*Esther*, IV, 13). Ne croyez pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. Si vous demeurez dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer son peuple, et vous périrez vous et la maison de votre père : *Si silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi, et tu et domus patris tui peribitis* (*Ibid.*). Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir ; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfants. Mais en formant en nous un si saint desir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages ; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudrait avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. Et quoiqu'ils aspirent à ces places par des vues d'élévation, ils se promettent cependant, dit saint Grégoire, d'y faire de grandes merveilles : *Et quamvis hoc elationis intentione appetant : operaturos tamen se magna pertractant* (*Regul. Pastor. Part.* I, *cap.* IX, *t.* II, *p.* 9). Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans des poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde ; on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux : et quand on est arrivé au but, on oublie aisément tous ces projets si religieux ; et peu à peu tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tout ainsi qu'un songe. *Cumque percepti principatus officio perfrui sæculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiose cogitavit* (*Ibid.*).

Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée ; ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes et ne remplissez quelque place. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité toujours agissante sait bien trouver des emplois : elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage ; et au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

Que les puissants songent au bien. L'un des biens, c'est l'exemple, un bien pour eux et un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même. Ils rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple ! etc. Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison ; chacun est prince dans sa famille.

ABRÉGÉ

D'UN SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes, les effets et les remèdes.

Respondit turba et dixit : Dæmonium habes ; quis te quærit interficere ?

La troupe répondit et dit au Sauveur : Vous êtes possédé du démon ; qui est-ce qui pense à vous tuer (*Joan.*, VII, 20).

Apprendre aux hommes par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur et décrié ses actions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de le faire bien connaître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connaître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remèdes.

PREMIER POINT.

Les causes. La plus apparente et la plus ordinaire, c'est la haine et le désir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de là nous les animons par nos médisances. Or, encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer, parce que cela est d'un autre sujet ; et

on l'a suffisamment combattue, quand on vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés. Celui qui médit par ce motif est plutôt vindicatif qu'il n'est médisant. Quel est donc proprement le médisant? Celui qui sans aucune autre raison particulière se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus; et qui par une excessive liberté de langue n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

C'est cette médisance que j'attaque: mais en l'attaquant, chrétiens, que ceux qui médisent par haine ne croient pas que je les épargne. Car si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois pour ne pas [omettre] entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent: *Maledicimur, et benedicimus* (I *Cor.*, IV, 12: On nous maudit et nous bénissons. Si bien que quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudrait faire cet effort sur nous, lorsqu'une inimitié nous divise; ou du moins n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née; de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se raidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire; il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue; à force de parler, il croit tout à fait ce qu'il ne croyait qu'à demi: ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances; puisque s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet; et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avais à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune autre raison particulière. Recherchons-en la cause; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société; cependant ce plaisir malin que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche, ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire: Que l'on ment avec plus de succès en forgeant des calomnies cruelles et atroces, et que l'on croit plus aisément un mal faux, qu'un bien véritable: *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur, ... facilius denique falso malo, quam vero bono creditur* (*Ad Nation.*, *lib.* I, *p.* 51). De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux: voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste; car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir; et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et feindre quelque concorde apparente; qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons: nous voulons être les seuls excellents et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel; c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie: [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche: il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant; il ronge secrètement. Saint Chrysostome dit que: La médisance imite la servante qui prend à la dérobée les effets de son maître; ou semblable

au voleur qui étant entré dans une maison, considère attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce qu'il pourra emporter; elle observe avec soin ce qu'elle pourra enlever à la réputation de celui dont elle est jalouse, et ensuite elle se cache (*In Acta Apost. Hom.* XXIX, *tom.* IX, *p.* 301). L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [par des] paroles à double entente; [s'il parle] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion.

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai ; mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentiments des autres: Nous aimons tous ou presque tous, dit saint Augustin, à nommer ou à croire nos soupçons des connaissances certaines : *Omnes aut pene omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones* (*Ad Maced. Ep.* CLIII, *t.* II, *p.* 532). [Notre] témérité [nous porte] à assurer comme vraies des choses incroyables: *Multa incredibilia vera.* Exemple de Susanne, de Judith. Mais les effets ont fait connaître [répondez-vous]. Mais Dieu se réserve bien des choses: nous faisons les dieux.

Autre sorte d'orgueil; le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu. Les hommes, dit saint Augustin, sont très-empressés à vouloir connaître la vie des autres, tandis qu'ils sont très-paresseux pour réformer la leur: *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam* (*Confess. lib.* X, *c.* III *t.* I, *p.* 171). Hypocrite, dit le Fils de Dieu, commencez par ôter la poutre qui est dans votre œil, et vous ôterez ensuite la paille qui est dans celui de votre frère : *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (*Matth.* VII, 5). Il fait le vertueux en reprenant les autres; il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres et des abus publics; hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender; il n'amende pas ce qu'il peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres, et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse; la seconde est fière et insolente; la troisième trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil : On est envieux dès qu'on est superbe: *Si superbus est, et invidus est* (*S. August. Enar. in Ps.* C, *t.* IV, *p.* 1088). Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés: Vous serez comme des dieux: *Eritis sicut Dii* (*Gen.*, III, 5). Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes

SECOND POINT.

Les effets : rompre la charité. Et ne dites pas, ce que je dis c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1° Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondements sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce; mais la charité est respectueuse: *Honore invicem prævenientes* (*Rom.*, XII, 10); Se prévenant mutuellement par des témoignages d'honneur. Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime ; vous excluez un homme de la société. 2° C'est peu de chose; mais vous ne connaissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien; mais les médisances vont se grossissant peu-à-peu dans la bouche de ceux qui les répètent : Par un plaisir de mentir, qui est inné, dit Tertullien, dans certaines gens : *Ingenita quibusdam mentiendi voluptate* (*Apolog. n.* 7, *p.* 9). En sorte que le médisant voyant jusqu'où est cru le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre ; comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands; et enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause? celui qui a jeté la pierre.

Outre cela, le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait; les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit, si cela n'était vrai, cela était du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé : ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris]. Heureux celui qui est à couvert de la langue maligne à qui sa colère ne s'est point fait sentir; qui n'a point attiré sur lui son joug et qui n'a point été lié de ses chaînes; car son joug est un joug de fer et ses chaînes sont des chaînes d'airain. *Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus : jugum enim illius jugum ferreum est, et vinculum illius, vinculum æreum est* (*Eccl.*, XXVIII, 23, 24).

TROISIÈME POINT.

Remèdes. Général : ne pas applaudir aux médisants, leur montrer un visage sévère ; parce que (1) leur dessein ce n'est que d'être plaisants. Le médisant [est un] voleur : saint Paul les met avec les voleurs, qui ne posséderont point le royaume de Dieu : *Neque maledici, neque rapaces* (*I Cor.*, VI, 10). Celui qui l'écoute [est] receleur. Tout le monde hait les médisants et tout le monde leur applaudit : on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens : *Amant quos multant, depreciant quos probant* (*De Spectac.*, *n.* 22, *p.* 100). Ils aiment ceux qu'ils punissent, ils dépriment ceux qu'ils approuvent.

2. Remède : se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger :

(1) Le médisant n'a autre dessein que de faire rire.

se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé : *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum ;* jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui portera la lumière dans les ténèbres les plus profondes (I *Cor.*, IV, 5). Pour juger il faut être innocent : le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison : *In quo enim judicas alterum, te ipsum condemnas : eadem enim agis quæ judicas* (*Rom.*, II, 1) : Vous vous condamnez vous-même en condamnant les autres, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. Que celui qui est sans péché, dit Jésus-Christ aux pharisiens, lui jette la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in eam lapidem mittat* (*Joan.*, VIII, 7). Tous furent détournés par cette parole : Celui qui n'a point de défauts qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme : *Nec ego te condemnabo* (*Ibid.*, 11) : Ni moi je ne vous condamnerai point. Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres ?

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

(Prêché devant le roi.)

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni et vide.
Seigneur, venez et voyez (*Joan.*, XI, 34).

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour ? et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre ? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Évangile : Seigneur, venez et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare : c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle ; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort : voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ; et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées : et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare ; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge : *Ave*.

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir ; et cette curiosité de connaître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre (1) esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche ; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent ; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusqu'au tombeau du Lazare. *Veni et vide* : Venez et voyez. O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je (2) vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes, et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète, ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins ; mais lorsque venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit et ce qu'elle laisse en son entier ; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette

(1) Raison.
(2) M'adresse.

ruine ; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme : de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances ; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni et vide*.

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance! Toi seule nous convaincs de notre bassesse ; toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage ; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps ; et infiniment estimable, en tant qu'il (1) passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le (2) sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est ; et on aime mieux être aveugle, que de connaître son faible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement ; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut ; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâces à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse, qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible ; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel ! O grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu : car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la divinité qui attire justement mes respects ; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère ; parce que de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment

(1) Aboutit.
(2) Partage.

plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant qu'est-ce que notre être ? pensons-y bien, chrétiens : qu'est-ce que notre être ? Dites-le-nous, ô mort ; car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour ; Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tamquam nihilum ante te* (*Ps.* XXXVIII, 6) : O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être (1) éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure, *et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les (2) efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs et les corbeaux que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à (3) notre postérité : entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, (4) vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera [illegible] seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant; il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom : *Même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra*, dit Tertullien, *un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue;* tant il est vrai que (5) tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine periturae in nullum inde jam nomen,*

(1) Toujours permanent.
(2) Emporte.
(3) Nos descendants.
(4) Vaine admiration.
(5) Ce qui s'aperçoit meurt en nous.

in omnis jam vocabuli mortem (*De Resur.*, *car. n.* 4, *p.* 381).

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort; la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce; elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette (1) recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent; à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre, et alors nous tomberons tout à coup manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo* (*Psal.* XXXVIII, 7). Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image (2) en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien et non le bien même; aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur.*

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, (3) que je doute quelquefois avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio* (*Advers. Gent.*, *lib.* II, *sub init.*). Je ne sais si ce que j'appelle veiller, n'est peut-être pas une partie un peu plus (1) excitée d'un sommeil profond, et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

Præterit figura hujus mundi (I *Cor.*, VII, 31) : La figure de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu : *Et substantia mea tamquam nihilum ante te* (*Psalm* XXXVIII, 6). Je suis emporté si rapidement qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* (*Psalm.* XXXVIII, 6).

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein; toutefois au milieu de (2) cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui (3) montre bien par (4) une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées; la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des (5) aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les (6) venins mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! il est monté jusqu'aux cieux; pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi

(1) Nouvelle.
(2) Creuse.
(3) Qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe.

(1) Animée.
(2) Ce corps mortel, terrestre.
(3) Sent.
(4) Son mouvement.
(5) Fruits.
(6) Poisons.

dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture (*Sap.*, IX, 2), pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance; non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art; car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient, et qu'ainsi notre âme supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois (1) je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : *Ce m'est un gain de mourir* (*Philip.*, I, 21); et quelquefois : *Je me réjouis dans les afflictions* (*Coloss.*, I, 24)? ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait pour le bonheur du genre humain beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au-dedans de nous une divine clarté : Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Ps.* IV, 7). C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, (1) un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par (2) son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple, sa vie c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, (3) exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin (*Confess. lib.* XI, *cap.* XI, *t.* I, *p.* 199), que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que lorsque nous parlons de ces esprits, nous (4) n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps

(1) Qui pourrait.

(1) Les agréments immortels de.
(2) Cette étincelle.
(3) Séparé.
(4) Ne concevons.

qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix (1) s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il (2) est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser, ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande enigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties avec (3) ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ* (*Tren.* II, 15)? Est-ce là cette Jérusalem? *est-ce là cette ville? est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre?* Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras; la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre Evangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle; *Secundum imaginem ejus qui creavit illum* (*Coloss.*, III, 10) : Selon l'image de celui qui l'a créé.

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ *la résurrection et la vie; qui croit en lui, ne meurt pas* (*Joan.*, XI, 25, 26); qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire; mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre : il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange; il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une *chair de péché*, comme parle le saint Apôtre (*Rom.*, VIII, 3). Une telle chair doit être

(1) Prononcera.
(2) Dépend certainement d'un autre principe.
(3) Cette structure.

détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* (I *Cor.*, XV, 50). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture ; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée (1) dans l'abîme pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit* (*Apoc.*, XXI, 4).

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin Apôtre : *Nous savons*, nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, *Que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui nous est préparée au ciel* (II *Cor.*, V, 1). O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome, de réparer la maison qu'il nous a donnée (*Hom. in Dict. Apost. De dormientibus, etc. t.* I, *p.* 764) : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

FRAGMENT
SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE
ET LE NÉANT DE L'HOMME.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'ai été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien, ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Prœterit figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31).

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, j'ai échappé la mort; j'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber : ou comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'ils croient avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot les pousse contre un écueil et les brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière, fait que quelques-uns passent jusqu'au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore?

(1) Précipitée.

voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentements ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude? et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile : des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre; ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai; ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus; ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peines, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

PREMIER SERMON.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Possibilité des commandements de Dieu. Efficacité de la grâce, pour surmonter nos plus fortes inclinations: combien les excuses des mauvais chrétiens sont vaines. Orgueil et fausse paix, deux causes principales qui les empêchent d'écouter avec plaisir les vérités de l'Evangile. Faux prétexte qu'ils allèguent contre les prédicateurs, pour se dispenser de faire ce qu'ils disent.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?
(*Joan.*, VIII, 46.)

Il n'y a jamais eu de (1) reproche plus équitable que celui que nous fait aujourd'hui le Sauveur des âmes, et que l'Eglise met dans la bouche de tous les prédicateurs de l'Evangile. On prêche la vérité, et personne ne la veut entendre; on montre à tous les peuples la voie du salut, et on méprise de la suivre; on élève la voix tout un carême pour crier hautement contre les vices, et on ne voit point de pénitence. Si l'on prêchait à des infidèles qui se moquent de Jésus-Christ et de sa doctrine, il ne faudrait pas trouver étrange si elle était mal reçue; mais que ceux qui se disent chrétiens et qui font profession de la respecter, la renient néanmoins par leurs œuvres, et vivent comme si l'Evangile était une fable : *Obstupescite, cœli, super hoc* (*Jer.*, II, 12)! O ciel! ô terre! étonnez-vous d'un aveuglement si étrange!

(2) Chrétiens, qu'avez-vous à dire contre l'Evangile de Jésus-Christ et contre ses vérités qu'on vous annonce? est-ce que vous n'y croyez pas? avez-vous renoncé à votre baptême? avez-vous effacé de dessus vos fronts l'auguste caractère de chrétien? A Dieu ne plaise! me direz-vous; je veux vivre et mourir enfant de l'Eglise. Dieu soit loué, mon frère, de ce que le dérèglement de vos mœurs ne vous a pas fait encore oublier votre religion et votre foi; mais si vous avez du respect pour elle, si vous croyez, comme vous le dites, que ce que nous vous enseignons c'est la vérité, pourquoi refusez-vous de la suivre? pourquoi vois-je une telle contrariété entre votre vie et votre créance? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Avez-vous quelque raison, ou quelque excuse, ou du moins quelque prétexte vraisembla-

(1) Plainte plus juste que celle.

(2) Puisque le Fils de Dieu nous ordonne de nous plaindre aujourd'hui en son nom de ce traitement indigne que font les hommes à la vérité, un discours de cette nature doit se commencer par des reproches; un attentat si qualifié nous doit obliger, ce me semble, à commencer par l'invective. Je vous demande, chrétiens, qu'avez-vous à dire contre l'Evangile : que trouvez-vous de si méprisable dans les vérités qu'on vous annonce, que vous ne daigniez vous en émouvoir non plus que si vous n'y croyiez pas?

ble? dites-le-nous franchement, nous sommes prêts de vous entendre.

Chrétiens, voici trois excuses que je trouve, sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de tous les pécheurs : c'est là qu'il les faut aller attaquer pour les abattre, s'il se peut, aux pieds de Jésus et de ses vérités adorables. Ils répugnent premièrement à notre doctrine, parce qu'elle leur semble trop haute; et ils disent (1) que cette vie est au-dessus des forces humaines. Ils y résistent secondement, parce qu'encore qu'elle soit possible, elle choque leurs inclinations; et ainsi il ne faut pas s'étonner si nos discours leur déplaisent. Enfin la troisième cause de leur résistance, c'est qu'ils se plaignent de nous-mêmes, ou que nous ne prêchons pas comme il faut, ou que nous ne vivons pas comme nous prêchons; et ils se croient autorisés à mal faire en déchirant notre vie. Voilà, messieurs, les froides raisons pour lesquelles ils méprisent les enseignements que nous leur donnons de la part de Dieu; où vous verrez qu'ils mêlent ensemble le faux, le vrai, le douteux : tant ils sont obstinés à se défendre contre ceux qui ne demandent que leur salut.

Car pour ce que vous nous reprochez que la vie que nous prêchons est trop parfaite, et que vous ne pouvez pas y atteindre, cela est faux manifestement, parce que Dieu si sage et si bon ne commande pas l'impossible. Que si la cause pour laquelle nous vous déplaisons, c'est que nous contrarions vos désirs; pour cela nous confessons qu'il est véritable : aussi notre dessein n'est pas de vous plaire, mais de faire, si nous pouvons, que vous vous déplaisiez à vous-mêmes, afin de vous convertir à Notre-Seigneur. Enfin quand vous rejetez sur nous votre faute, et que vous dites que notre vie ou notre manière de dire en est cause; en cela peut-être que vous dites vrai, et peut-être aussi nous imposez-vous. Mais qu'il soit vrai ou faux, notre faute ne vous justifie pas; et quoi qu'il soit de nous qui ne sommes (2) que faibles ministres, les vérités que nous annonçons doivent se soutenir par leur propre poids : c'est en peu de mots ce que j'ai à dire. Que sert de vous demander vos attentions? vous n'êtes guère chrétiens, si vous la refusez à des matières si importantes. Commençons à combattre la première excuse, qui nous reproche que ce que nous prêchons est impossible.

PREMIER POINT.

La première raison de ceux qui, sous le nom du christianisme, mènent une vie païenne et séculière, c'est qu'il est d'une trop haute perfection de vivre selon l'Evangile; et que cette grande pureté d'esprit et de corps, cette vie pénitente et mortifiée, cet amour des amis et des ennemis, passe la portée de l'esprit humain. De vouloir montrer en particulier la possibilité de chaque précepte, ce serait une entreprise infinie : prouvons-la par une raison générale, et disons que c'est pécher contre les principes, que ce n'est pas entendre le mot de commandement, que de dire que l'exécution en est impossible. En effet, le commandement, c'est la règle de l'action; or, toute règle est une mesure : *Mensura homogenea*, dit saint Thomas, *proportionata mensuratio* (I *Part.*, *quæst.* III, *art.* V, *ad* 2, 1, 2, *quæst.* XIX, *art.* IV, *ad* 2) : C'est une mesure, dit-il, qui doit s'ajuster avec la chose : par conséquent si la loi de Dieu est la règle et la mesure de nos actions, il faut qu'il y ait de la proportion, afin qu'elles puissent être égalées; toute mesure est fondée sur la proportion.

Que si le commandement que Dieu nous donne était au-dessus de nous, nous aurions raison de lui dire : Seigneur, vous me donnez une règle à laquelle je ne puis me joindre, dont je ne puis pas même approcher, cela n'est pas de votre sagesse. Aussi n'en est-il pas de la sorte; et (1) lui-même en donnant sa loi, il a été soigneux de nous dire : Ah! mon peuple, ne te trompe pas : Le précepte que je te donne aujourd'hui n'est pas au-dessus de toi, il n'est pas (2) séparé de toi par une longue distance : *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum* (*Deut.*, XXX, 11) : Il ne faut point monter au ciel, il ne faut point passer les mers pour le trouver : *Nec in cœlo situm... neque trans mare positum* (*Ibid.*, 12, 13). C'est une règle que je te donne; et afin que tu puisses t'ajuster à elle, je la mets au niveau, tout auprès de toi : *Juxta te est sermo valde, valde, valde.* Il est tout auprès, en ta bouche, et en ton cœur pour l'accomplir : *In ore tuo et in corde tuo, ut facias illum.* Et vous direz après cela qu'il est impossible?

Mais peut-être que vous penserez que cela s'entend du Vieux Testament, qui est de beaucoup au-dessous de la perfection évangélique. Que de choses j'aurais à répondre pour (3) combattre cette pensée! Car il est écrit que les chemins tortus deviendront droits : *Erunt prava in directa* (*Luc.*, III, 5). Mais je m'arrête à cette raison; qu'elle est solide! qu'elle est chrétienne! Quel est le mystère de l'Evangile? un Dieu homme, un Dieu abaissé : *Et Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14) : Le Verbe s'est fait chair. Et pourquoi s'est-il abaissé? Apprenez-le par la suite : *Et habitavit in nobis* (*Ibid.*) : c'est afin de demeurer avec nous, dit le bien-aimé disciple : et ailleurs, pour lier société avec nous : *Ut societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo* (I *Joan.*, I, 3). Il ne pouvait y avoir de société entre sa grandeur et notre bassesse, entre sa majesté et notre néant; il s'abaisse, il s'anéantit pour s'accommoder à notre portée. Il se couvre d'un corps comme d'un nuage, non pour se cacher, dit saint Augustin, mais pour tempérer son éclat trop fort qui aurait ébloui notre

(1) Qu'il n'est pas possible de la pratiquer.
(2) Qu'indignes.

(1) C'est pourquoi.
(2) Eloigné.
(3) Détruire.

faible vue : *Nube tegitur Christus, non ut obscuretur, sed ut temperetur* (*In Joan.*, *Tra.* XXIV, *t.* III, *part.* II, *p.* 535). Ce Dieu qui est descendu du ciel en la terre (1) pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et s'il veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Ah ! mes frères, ce n'est pas entendre le mystère d'un Dieu abaissé; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la perfection évangélique; mais je suis ravi en admiration, quand je considère attentivement par quels degrés Dieu nous y conduit. Il nous laisse bégayer comme des enfants dans la loi de nature; il nous forme peu à peu dans la loi de Moïse : il pose les fondements de la vérité par des figures ; il nous flatte, il nous attire au spirituel par des promesses temporelles : il supporte mille faiblesses, comme il dit lui-même, à cause de la dureté des cœurs à laquelle il s'accommode par condescendance; il ne nous mène au grand jour de son Evangile, qu'après nous y avoir ainsi disposés par de si longues préparations; et encore dans cet Evangile il y a du lait pour les enfants, il y a du solide pour les hommes faits : *Facti estis quibus lacte opus sit, non solido cibo* (*Heb.*, V, 12) : Vous êtes devenus comme des personnes à qui on ne devrait donner que du lait, et non une nourriture solide. *Lac vobis potum dedi* (I *Cor.*, III, 2). Je ne vous ai nourris que de lait; tout y est dispensé par ordre. Ce Dieu qui nous conduit ainsi pas à pas et par un progrès insensible, ne nous montre-t-il pas manifestement qu'il a dessein de ménager nos forces, et non pas de les accabler par des commandements impossibles qui nous passent? Venez, venez, et ne craignez pas, soumettez-vous à sa loi; c'est un joug, mais il est doux ; c'est un fardeau, mais il est léger : *Jugum enim meum suave est et onus meum leve* (*Matt.*, XI, 30) : c'est lui-même qui nous en assure; et il ne dit pas qu'il est impossible de le porter sur nos épaules.

Toutefois, je passe plus loin, et je veux bien accorder, messieurs, que les commandements de Dieu sont impossibles; oui à l'homme abandonné à lui-même et sans le secours de la grâce. Or, c'est un article de notre foi, que cette grâce ne nous quitte pas que nous ne l'ayons premièrement rejetée ; et si tu la perds, chrétien, Dieu te fera connaître un jour si évidemment que tu ne l'as perdue que par ta faute, que tu demeureras éternellement confondu de ta lâcheté : *Non deserit, si non deseratur* (*S. Aug. de Nat. et Grat.*, *t.* X, *p.* 140). Il ne se retire point à moins que l'on ne l'abandonne le premier. J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il en a ramené à la divine voie plusieurs de ceux qui l'abandonnaient ; mais qu'il nous ait jamais quittés le premier, c'est une chose entièrement inouïe. C'est donc une extrême folie de dire que les commandements nous sont impossibles, puisque nous avons si près de nous un si grand secours : aussi tous ceux qui l'ont assuré, ont senti justement le coup de foudre; et tant que l'Eglise sera Eglise, une telle proposition sera condamnée par un anathème irrévocable.

Par ce principe solide et inébranlable, que tout est possible à la grâce, se détruit facilement la vaine pensée des hommes mondains qui accusent leur tempérament de tous leurs crimes. Non, disent-ils, il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui nous domine : je résiste quelquefois à ma colère, mais enfin à la longue ce penchant m'emporte; pour me changer, il faut me refaire : c'est ce qu'ils disent ordinairement, vous reconnaissez leurs discours. Eh bien ! chrétiens, s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grâce de Dieu nous réforme et nous régénère en hommes nouveaux? Les apôtres naturellement tremblants et timides sont rendus invincibles par cette grâce : Paul ne se plaît plus que dans les souffrances : Cyprien, renouvelé par cette grâce, voit ses doutes se dissiper ; ce qui était auparavant scellé pour lui s'ouvrir devant lui ; les choses qui ne lui présentaient que ténèbres, devenir lumineuses ; il surmonte aisément des difficultés qui lui paraissaient insurmontables : *Confirmare se dubia, patere clausa, lucere tenebrosa,.... geri posse quod impossibile videbatur* (*Epist.* I, *p.* 2) : et le reste qu'il explique si éloquemment dans cette belle épître à Donat. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la continence que dix jours auparavant il croit impossible.

Et tu appréhendes, fidèle, que Dieu ne puisse pas vaincre ton tempérament et la soumettre à sa grâce? c'est entendre bien peu sa puissance ; car le propre de cette grâce, c'est de savoir changer nos inclinations, et de savoir aussi s'y accommoder. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'elle est convenable et proportionnée ; qu'elle est douce, accommodante et contempérée : *Apta, congruens, conveniens, contemperata* (*De div. quæst. ad Simpl.*, *lib.* I, *t.* VI, *p.* 95) : permettez-moi la nouveauté de ce mot, je n'ai pu rendre d'une autre manière ce beau *contemperata* de saint Augustin ; ceux qui ont lu ses livres à Simplicien savent que tous ces mots sont de lui : Qu'elle sait nous fléchir et nous attirer de la manière qui nous est propre : *Quemadmodum aptum erat* (*Ibid.*) ; c'est-à-dire qu'elle remue si à propos tous les ressorts de notre âme, qu'elle nous mène où il lui plaît par nos propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets. Ainsi l'opiniâtreté se tourne en constance, l'ambition devient un grand courage qui ne soupire qu'après les choses véritablement élevées, la colère se change en zèle, et cette complexion tendre et affectueuse en une charité compatissante.

Mais à qui est-ce, mes frères, que je dis ces choses? Ceux qui nous allèguent sans

(1) Qui s'est rendu notre égal.

cesse leurs inclinations, qui se déchargent sur leur complexion de tous leurs vices, ne connaissent pas cette grâce; ils ne croient pas que Dieu se mêle de nos actions, ni qu'il y en ait d'autre principe que la nature : autrement au lieu de désespérer de pouvoir vaincre leur tempérament, ils auraient recours à celui qui tourne les cœurs où il lui plaît : au lieu d'imputer leur naufrage à la violence de la tempête, ils tendraient les mains à celui dont le Psalmiste a chanté, qu'il bride la fureur de la mer, et qu'il calme, quand il veut, les flots agités : *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas* (*Psalm.* LXXXVIII, 10).

Puis donc qu'ils ne croient pas en la grâce, montrez-leur par une autre voie que l'on peut se vaincre soi-même. Je ne veux que la vie de la cour pour les en convaincre par expérience; dans un si grand auditoire, il n'est pas qu'il ne s'y rencontre plusieurs courtisans. Qu'est-ce que la vie de la cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune; qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons ; qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela, ne sait pas la cour. Mes frères, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI, 19) : Comme vous vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs séculiers, en la même sorte rendez-vous esclaves de la sainteté et de la justice.

Mon frère, certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : *Sicut exhibuistis.... ita nunc exhibete....* Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité. Vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-même pour servir à la vanité, ah! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; néanmoins il se réduit là : *Sicut exhibuistis.... ita nunc exhibete.* Encore se réduira-t-il beaucoup au-dessous; car, quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la nécessité engage au travail, l'ambition aux intrigues de la cour, l'amour infâme et déshonnête à des lâchetés inouïes, l'honneur aux emplois de la guerre, l'avarice à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes (1) incroyables? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir; vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate : où était-elle dans ce carnaval? où est-elle, lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres? Elle est revenue dans le carême : il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impossible. Ah! j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui, lorsque vous parlez de la sorte; et que quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

Eh bien! mon frère, n'ai-je pas bien dit que tu ne pouvais maintenir longtemps ton impossibilité prétendue? as-tu encore quelque froide excuse? as-tu quelque vaine raison que tu puisses encore opposer à l'autorité de la loi de Dieu? Chrétiens, écoutons encore : il a quelque chose à nous dire; voici une raison d'un grand poids. La coutume l'entraîne, dit-il, c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut vivre avec les vivants, il est impossible de faire autrement. Nous en sommes, messieurs, en un triste état; et les affaires du christianisme sont bien déplorées, si nous sommes encore obligés à combattre cette faible excuse. O Eglise! ô Evangile! ô vérités chrétiennes! où en seriez-vous, si les martyrs qui vous ont défendus, s'étaient laissé emporter par le grand nombre; s'ils avaient (1) déféré à la coutume, s'ils avaient voulu périr avec la multitude des infidèles?

Mon frère, qui que tu sois, qui gémis sous la tyrannie de la coutume, après que l'Eglise l'a désarmée, je n'ai que ce mot à te repartir, et je l'ai pris de Tertullien dans le livre de l'Idolâtrie : Tu veux vivre avec les vivants; à la bonne heure, je te le permets; il nous est permis de vivre avec eux, mais non de mourir avec eux : *Licet convivere,... commori non licet* (*N.* 14, *pag.* 113). Autre chose est la société de la vie, autre chose la corruption de la discipline. Réjouis-toi avec tes égaux par la société de la nature, s'il se peut par celle de la religion, mais que le péché ne fasse point de liaison, que la damnation n'entre pas dans le commerce. La nature doit être commune, et non pas le crime, la vie et non pas la mort; nous devons participer aux mêmes biens, et non pas nous associer pour les mêmes maux : *Convivamus cum eis, conlætemur ex communione naturæ, non superstitionis, pares anima sumus, non disciplina; compossessores mundi, non erroris* (*Ibid.*). Loin de nous cette société damnable : il y a pour nous une autre vie et une autre société à prétendre : *Licet convivere, commori non licet.* Chrétiens, si vous méditez sérieusement les grandes choses que je vous ai dites, jamais, jamais, j'en suis assuré, jamais vous ne répondrez que ce que nous prêchons est impossible. Mais qu'il ne soit pas impossible; c'est assez, direz-vous, qu'il nous déplaise pour nous le faire rejeter :

(1) Inexplicables.

(1) Fléchi sous.

voyons s'il est ainsi comme vous le dites, et entrons en notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je trouve deux causes principales pour lesquelles les chrétiens mal vivants ne peuvent écouter sans peine les vérités de l'Évangile. La première, c'est qu'elles offensent leur orgueil, et ils s'élèvent contre elles; la seconde, c'est qu'elles troublent le repos de leur mauvaise conscience, et ils ne le peuvent souffrir. Contre cet orgueil des pécheurs qui ne peuvent endurer qu'on les contredise, ni qu'on se mette au-dessus d'eux en censurant leurs actions, je ne puis rien dire de plus efficace que ces belles paroles de saint Augustin dans le livre de la Correction et de la Grâce : Qui que tu sois, dit-il, qui (1), non content de désobéir à la loi de Dieu qui t'est si connue, ne veux pas encore qu'on te reprenne d'une si injuste désobéissance ; c'est pour cela que tu dois être repris, parce que tu ne veux pas l'être : *Propterea corripiendus es, quia corripi non vis* (*Cap.* 5, *t.* X, *p.* 753). C'est par ta faute que tu es mauvais ; et c'est encore une plus grande faute de ne vouloir point être repris de ce que tu es mauvais : *Tuum quippe vitium est quod malus es; et majus vitium corripi nolle quia malus es* (*Ibid.*). Comme s'il fallait louer les pécheurs, ou comme si faire bien ou mal, c'était une chose indifférente sur laquelle il faille laisser agir chacun à sa mode : *Quasi laudanda aut indifferenter habenda sint vitia* (*Ibid.*).

Non, il n'en est pas de la sorte ; c'est en vain que tu nous dis : Priez pour moi, mais ne me reprenez pas avec tant d'empire. Nous voulons bien prier pour toi, et Dieu sait que nous le faisons tous les jours; mais il faut aussi te reprendre, afin que tu pries toi-même; il faut te mettre devant les yeux toute la honte de ta vie, afin que tu te lasses enfin de faire des actions honteuses, et que, confondu par nos reproches, tu te rendes digne de louange : *Ut Deo miserante... desinat agere pudenda atque dolenda, et agat laudanda atque gratanda* (*Ibid.*).

Et certainement, chrétiens, quelque dur que soit le front du pécheur, il n'a pas si fort dépouillé les sentiments de la raison qu'il ne lui reste quelque honte de mal faire. La nature, dit Tertullien, a couvert tout le mal de crainte ou de honte *Omne malum aut timore aut pudore natura perfundit* (*Apolog.*, *n.* 1, *p.* 2) ; mais surtout il faut avouer que la honte presse vivement les consciences. Tel pécheur à qui l'on applaudit, se déchire lui-même en secret par mille reproches, et ne peut supporter son crime ; c'est pourquoi il se le cache en lui-même, il en détourne ses yeux : *Il le met derrière son dos*, dit saint Augustin (*Enarr. in Ps.* C, *t.* IV, *p.* 1083). J'ai trahi lâchement mon meilleur ami, j'ai ruiné cette famille innocente ; quelle honte ! mais n'y songeons pas, songeons que j'ai établi ma fortune ou contenté ma passion. N'y songeons pas, dites-vous ; c'est pour cela, c'est pour cela qu'il faut vous y faire songer. Oui, oui, je viendrai à vous ! ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Évangile. Ces infâmes pratiques que vous cachez avec tant de soin sous le masque d'une vertu empruntée, ce que vous vous cachez à vous-mêmes par tant de feintes excuses, par lesquelles vous palliez vos méchancetés ; vous savez bien le traité infâme que vous avez fait de ce bénéfice, c'est ce que je veux étaler à vos yeux dans toute son étendue.

Ces vérités évangéliques, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie deshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous, elles nous guident ; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! ah ! j'ai pitié de votre aveuglement, je veux ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité ; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même ; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, ôtez, vous me faites honte ; et c'est ce que je demande : cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence ! que ne puis-je amollir ce front d'airain ! Jésus regarde Pierre qui l'a renié, et qui ne sent pas encore son crime ; il le regarde et lui dit tacitement : O homme vaillant et intrépide, qui devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères, regarde où aboutit cette vaillance ; ils s'en sont fui, il est vrai : tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renies. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte ; il eut honte de sa présomption, et il pleura son infidélité : *Flevit amare* (*Luc.*, XXII, 62).

Que dirai-je du roi David qui prononce sa sentence sans y penser ? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari : les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu ! dit le prophète Nathan, cet homme ne se connaît plus; il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole : c'est vous, ô roi ! qui êtes cet homme, c'est vous-même : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII, 7). Il revient à lui, il se regarde, il a honte et il se convertit. Ainsi, je ne crains pas de vous faire honte : rougissez, rougissez, tandis que la honte est salutaire ; de peur qu'il ne vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez, rougissez en voyant votre laideur, afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplaît que le (1) péché seul : *Confundantur et*

(1) Connaissant les commandements de Dieu sans les faire.

(1) L'iniquité... que les pécheurs.

convertantur (*Psalm.* CXXVIII, 5). Ah! qu'ils soient confondus, pourvu enfin qu'ils soient convertis.

Je vous ai dit, messieurs, que non-seulement l'orgueil se fâche d'être repris, mais que la fausse paix des pécheurs se plaint d'être troublée par nos discours. Plût à Dieu qu'il fût ainsi! cette plainte ferait notre gloire; et notre malheur, chrétiens, c'est qu'elle n'est pas assez véritable. Nous (1) savons, à la vérité, que nous remplissons d'amertume l'âme des pécheurs, lorsque nous les venons troubler dans leurs délices. Laban pleure, et ne se peut consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* (*Genes.*, XXXI, 30)? Pourquoi m'avez-vous dérobé mes dieux? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte.

Ainsi je ne m'étonne pas si le pécheur voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire ces idoles pompeuses qu'il a élevées; si voyant qu'on veut réduire à néant ce qui occupe en son cœur une place si spacieuse, ces grands palais, ces chères idées, ces attachements trop aimables, il ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui est le plus cher; car encore que vous lui laissiez ses richesses, sa puissance, ses maisons superbes, ses jardins délicieux; néanmoins il croit qu'il perd tout, quand vous voulez lui en (2) donner un autre usage; comme un homme qui est assis dans une table délicate; quoique vous lui laissiez toutes les viandes, il croit néanmoins perdre le festin, s'il perd tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y a.

Ainsi les pécheurs accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leurs passions, se persuadent qu'ils n'ont plus rien, quand vous leur défendez cet usage. Quoi! vous me dites, ô prédicateur, qu'il ne la faut plus voir qu'avec crainte, ni lui parler qu'avec réserve, ni l'aimer autrement qu'en Notre-Seigneur! et que deviendront toutes ces (3) douceurs, toutes ces aimables familiarités? Il s'imaginerait avoir tout perdu, et qu'il ne saurait plus que faire en ce monde; c'est pourquoi il s'irrite contre ces conseils, et il ne peut les endurer.

Mais il y a encore une autre raison de l'impatience qu'il nous témoigne; c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos, elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer; il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure qui n'est pas capable de l'interrompre; parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34); c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs! avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée; ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi? le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge qui dormis, et exsurge a mortuis* (*Ephes.*, V, 14) : Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts. Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive! parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde; c'est la prédication que tu entends, c'est l'Église de Dieu où tu es. Il t'est permis de parler devant ses autels; je suis ici de sa part pour te soutenir dans tes justes reproches. Raconte à cette impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines, à cet hypocrite qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée, à ce vieux pécheur qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; dis-lui que Dieu qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours : *Tacui semper, silui, sicut parturiens loquar* (*Isa.*, XLII, 14) : Si je me suis tu, dit le Seigneur, je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement. Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté, ni qu'il brave insolemment sa miséricorde par ses ingratitudes continuelles; dis-lui que la foi si souvent violée, les sacrements si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amasse un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer longtemps à tomber sur sa tête et à l'écraser; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est à cause qu'il saura bien nous faire payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

Ah! que ce discours est importun! Que plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne pusses le souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin; peut-être

(1) N'ignorons pas.
(2) Apprendre.
(3) Complaisances.

que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée ; au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même ; et ayant fait naître une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirais un jour à ton Dieu dans l'épanchement de ton cœur : *Tribulationem et dolorem inveni* (*Ps.* CXIV, 4) : Enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence. « J'ai trouvé l'affliction et la douleur : » plusieurs afflictions m'ont trouvé, que je ne cherchais pas, mais enfin j'ai trouvé une affliction qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est l'affliction d'un cœur contrit et attristé de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, *et j'ai invoqué le nom de Dieu ;* je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi* (*Ibid.*). On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont ces vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre ? et pourquoi (1) une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire ? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* c'est ce que j'avais à vous dire dans ma seconde partie.

TROISIÈME POINT.

Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Evangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rébellion, en alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire ; c'est alors, messieurs, qu'ils triomphent et qu'ils croient que désormais il n'y a plus rien par où l'on puisse combattre leur impénitence. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, prévoyant qu'ils auraient encore ce méchant prétexte pour ne se rendre point à la vérité, a été au-devant dans son Evangile, lorsqu'il a dit ces paroles : *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite* (*Matth.*, XXIII, 3) : O hommes curieux et diligents à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos propres défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent ? considérez plutôt que ce qu'ils vous disent, c'est la vérité, et que leur mauvais exemple ne ruine pas en vos esprits leur bonne doctrine : *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite.*

Ce n'est pas mon intention, chrétiens, de vous alléguer ces paroles (2), pour autoriser les désordres ou la mauvaise vie des prédicateurs qui disent bien et font mal. Je sais qu'ils ne doivent pas se persuader que le bien qu'ils ont dit, serve d'excuse au mal

(1) Leur dureté apparente.
(2) Je ne parle pas ici, chrétiens.

qu'ils ont fait : au contraire, dit saint Augustin (*Enarrat. in Ps.* XLIX, *t.* IV, *p.* 457), il leur sera reproché avec justice, que puisqu'ils voulaient qu'on les écoutât, ils devaient auparavant s'écouter eux-mêmes ; qu'ils devaient dire avec le prophète : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam* (*Psal.* LXXXIV, 8), J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur (1), parce qu'il mettra en ma bouche des paroles de paix pour son peuple : ce qu'il me (2) donne autorité de parler, je le dirai aux autres, parce que c'est ma vocation et mon ministère : *Loquetur pacem in plebem suam :* mais je serai le premier des écoutants : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus :* et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je me devrais ici condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Eglise ; nous détruisons notre propre ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes qui le prêchons, néanmoins ne le faisons pas.

Après que nous nous sommes ainsi condamnés nous-mêmes, si nous manquons à notre devoir ; nous parlons maintenant, messieurs, en faveur de la vérité qui vous est annoncée par notre entremise ; et encore que nous puissions dire qu'il y a beaucoup de prédicateurs qui édifient l'Eglise de Dieu par leurs œuvres et par leurs paroles, néanmoins sans nous servir de cette défense, nous nous contentons de vous avertir en la charité de Notre-Seigneur, que vous ne soyez point curieux de rechercher la vie de ceux qui vous prêchent ; mais que vous receviez humblement la nourriture des enfants de Dieu, quelle que soit la main qui vous la présente ; et que vous respectiez la voix du Pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Saint Augustin, messieurs, voulant nous faire entendre cette vérité, s'objecte d'abord à lui-même ce passage de l'Ecriture : *Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus* (*Matth.*, VII, 16) ? Des épines peuvent-elles produire des raisins ? Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de vie éternelle ? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce ? Et il éclaircit cette difficulté par une excellente comparaison. Il est vrai, dit ce docteur incomparable, qu'un buisson ne produit point de raisins, mais il les soutient quelquefois ; on plante une haie auprès d'une vigne ; la vigne étendant ses branches en pousse quelques-unes à travers la haie ; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au milieu des épines : Le buisson porte un fruit qui ne lui appartient pas, mais qui n'en est pas moins le fruit de la vigne, quoiqu'il soit appuyé sur le buisson : *Portat fructum spina non suum ; non enim spinam vitis attu-*

(1) Parce que ce seront.
(2) Fait dire est pour le bien de son peuple : *Loquetur pacem in plebem suam :* mais je devais être le premier des écoutants.

lit, sed spinis palmes incubuit (*In Joan. Tract.* XLVI, T. III, *part.* I, *p.* 605).

Ainsi la chaire de Moïse, dont parle le Fils de Dieu, dans son Evangile, et disons, pour nous appliquer cette doctrine : La chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que nous remplissons dans l'Eglise, c'est une vigne sacrée ; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin (1), sous prétexte que vous le voyez parmi des épines ; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs ; elle ne laisse pas de venir de Dieu, et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue : *Lege uvam inter spinas pendentem, sed de vite nascentem* (*Serm.* XLVI, *tom.* V, *p.* 237). Approchez, et ne craignez pas de cueillir ce raisin parmi ces épines ; mais prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne déchiriez votre main en le cueillant, c'est-à-dire recevez la bonne doctrine, (2) gardez-vous du mauvais exemple ; faites ce qu'ils disent, prenez le raisin ; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines ; et craignez, dit saint Augustin en un autre endroit, que vous ne (3) vous priviez vous-même de la nourriture de la vérité : pendant que votre délicatesse et votre dégoût vous fait toujours (4) chercher quelque nouveau sujet de dégoût, ou dans le vaisseau où l'on vous le présente, ou dans l'assaisonnement : *Veritas tibi undelibet loquatur, esuriens accipe ; ne unquam ad te perveniat, dum semper quod reprehendas in vasculo fastidiosus.... inquiris* (*In Psalm.* XXXVI, *Enar.* III, *t.* IV, *p.* 293).

Cessez donc de travailler vos esprits à rechercher curieusement notre vie. Ne dites pas : J'ai découvert les intrigues de celui-là et les secrètes prétentions de cet autre ; ne dites pas que vous avez reconnu son faible, et que vous avez enfin découvert à quoi tendent tant de beaux discours. Vaine et inutile recherche ; car, outre que vous imposez souvent à leur innocence ; quand ce que vous leur reprochez serait véritable, quelle merveille, messieurs, d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains ! Ce n'est pas ce qui est digne de votre recherche ; ce qui mérite l'application de votre esprit, c'est premièrement, chrétiens, de vous souvenir de ce que vous êtes, et de ne juger pas téméirairement. Fussiez-vous des souverains, fussiez-vous des rois, dans l'Eglise de Dieu, [vous êtes comptés parmi] le peuple et les brebis. Par conséquent, ne reprenez pas les oints du Seigneur, les ministres de ses sacrements et de sa parole.

Mais si le mal est si manifeste, qu'il ne puisse plus se dissimuler, ne perdez pas le respect pour la vérité à cause de celui qui la prêche : admirez au contraire, admirez en nous-mêmes l'autorité, la force de la loi de Dieu, en ce qu'elle se fait honorer même par ceux qu'elle condamne, et les contraint de déposer contre eux-mêmes en sa faveur. Enfin ne croyez pas vous justifier en débitant par le monde les vices des autres ; songez qu'il y a un tribunal où chacun sera jugé par ses propres faits. Jésus-Christ a condamné l'aveugle qui mène, mais il n'a pas absous l'aveugle qui suit ; ils se perdent tous deux dans la même fosse : *Ambo in foveam cadunt* (*Matt.*, XV, 14) : Ainsi, mes frères, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous dans les fonctions ecclésiastiques, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez (1) tomber les colonnes mêmes : *Non sit delectatio minorum lapsus majorum, sed sit casus majorum tremor minorum* (*S. Aug. in Ps.* L, *tom.* IV, *p.* 463).

Nous avons ouï avec patience une partie des reproches que vous faites aux prédicateurs, et l'intérêt de votre salut nous a obligés d'y répondre par des maximes tirées de l'Evangile : maintenant écoutez, messieurs, les justes plaintes que nous faisons de vous ; il est bien raisonnable que vous nous écoutiez à votre tour, d'autant plus que nous ne parlons pas pour nous-mêmes, mais pour votre utilité. Nous nous plaignons donc, chrétiens, et nous nous en plaignons à Dieu et aux hommes, nous nous en plaignons à vous-mêmes, que vous faites peu d'état de notre travail : ce que je veux dire, messieurs, ce n'est pas que vous preniez mal nos pensées, que vous censuriez nos actions et nos discours ; tout cela est trop peu de chose pour nous émouvoir. Quoi ! cette période n'a pas ses mesures, ce raisonnement n'est pas dans son jour, cette comparaison n'est pas bien tournée ? c'est ainsi qu'on parle de nous ; nous ne sommes pas exempts des mots de la mode. Dites, dites ce qu'il vous plaira : tous ces reproches sont un jeu d'enfant, qui n'est pas digne de l'attention de gens qui sont occupés à un ministère si grave et si sérieux. Nous abandonnons de bon cœur à votre censure ces ornements étrangers, que nous sommes contraints quelquefois de rechercher pour l'amour de vous ; puisque telle est votre délicatesse, que vous ne pouvez goûter Jésus-Christ tout seul dans la simplicité de son Evangile : tranchez, décidez, censurez, exercez là-dessus votre bel esprit, nous ne nous en plaignons pas. En quoi donc nous plaignons-nous justement que vous méprisez notre travail : en ce que vous nous écoutez, et que vous ne nous croyez pas ; en ce qu'on ne vit jamais un si grand concours et si peu de componction ; en ce que nous recevons assez de compliments, et que nous ne voyons point de pénitence.

Saint Augustin étant dans la chaire, a dit autrefois à ses auditeurs : Considérez, mes frères, que *notre vie est pénible et laborieuse, accompagnée de grands périls.* Après avoir ainsi représenté ses travaux et ses périls : Consolez-nous en bien vivant : *Vitam no-*

(1) A cause.
(2) N'imitez pas le.
(3) Priviez vous-même votre âme
(4) Trouver.

(1) Chanceler.

stram infirmam, laboriosam, periculosam, in hoc mundo consolamini bene vivendo (*Tract.* XVIII *in Joan. t.* II, *part.* II, *p.* 436). Je puis bien parler après ce grand homme, et vous représenter avec lui doucement en simplicité de cœur, qu'en effet notre vie est laborieuse. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut à la capacité de tout le monde : il faut trouver du pain pour les forts et du lait pour les enfants. Eh! c'est assez parler de nos peines, nous ne vous les reprochons pas : après tout, c'est notre devoir; si le travail est fâcheux, l'oisiveté d'autre part n'est pas supportable.

Mais si vous avez peu d'égard à notre travail, ah! ne comptez pas pour rien notre péril. Quel péril? nous sommes responsables devant Dieu de tout ce que nous vous disons : Est-ce tout? et de ce que nous vous taisons. Si nous dissimulons vos vices, si nous les déguisons, si nous les flattons, si nous désespérons les faibles, si nous flattons les présomptueux, Dieu nous en fera rendre compte. Est-ce là tout notre péril? non, mes frères, ne le croyez pas; notre plus grand péril, c'est lorsque nous faisons notre devoir. J'ai quelque peine, messieurs, à vous parler de notre emploi : ce qui m'y fait résoudre, c'est que j'en espère pour vous de l'instruction; et ce qui me rassure, c'est que je ne parle pas de moi-même.

Saint Augustin dit : Nous devons souhaiter pour votre bien que vous approuviez nos discours; car quel fruit peut-on espérer, si vous n'approuvez pas ce que nous disons? C'est donc ce que nous devons désirer le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Dispensez-moi, messieurs, à vous expliquer plus au long ce que vous devez assez entendre. Ah! cessons de parler ici de nous-mêmes; venons à la conclusion de saint Augustin : *Consolamini bene vivendo; nolite nos atterere malis moribus vestris* (*In Joan. trac.* XVIII, *t.* III, *part.* II, *p.* 436) : Consolez-nous en bien vivant; ne nous accablez pas par vos mœurs déréglées. Parmi tant de travaux et tant de périls, quelle consolation nous peut-il rester que dans l'espérance de gagner les âmes? Nous ne sommes pas si malheureux qu'il n'y en ait qui profitent de notre parole; mais voici, dit saint Augustin, ce qui rend notre condition misérable : *In occulto est unde gaudeam, in publico est unde torquear* (*Serm.* CCCXCII, *t.* V, *p.* 1506) : Ce qui nous fâche est public; ce qui nous console est caché : nous voyons triompher hautement le vice qui nous afflige, et nous ne voyons pas la pénitence qui nous édifie. *Luceat lux vestra coram hominibus* (*Matth.* V, 16) : Que votre lumière luise devant les hommes.

SECOND SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Force et empire de la vérité. Principe de la haine que les hommes lui portent : en combien de manières ils la haïssent. Nécessité de la simplicité et de la bonne foi, pour bien régler notre conscience. Origine des doutes et des fausses subtilités qu'on se forme dans la morale. Funestes suites des efforts que nous faisons contre la vérité inhérente en nous. Par quels degrés nous tombons dans un si grand mal : quels en sont les progrès et les remèdes.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire (*Joan.*, VIII, 46)?

On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de la vérité de l'Évangile. Cette vérité, chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, XIII, 12), paraît dans le ciel à découvert, révérée de tous les esprits bienheureux : elle étend son empire jusqu'aux enfers, et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnaître. *Les démons la croient*, dit saint Jacques, *et non-seulement ils croient, mais ils tremblent* (*Jac.*, II, 19). Ainsi la vérité est respectée dans le ciel et dans les enfers. La terre est au milieu, et c'est là seulement qu'elle est méprisée. Les anges la voient, et ils l'adorent; les démons la haïssent, mais ils ne la méprisent pas, puisqu'ils tremblent sous sa puissance. C'est nous seuls, ô mortels! qui la méprisons, lorsque nous l'écoutons froidement et comme une chose indifférente que nous voulons bien avoir dans l'esprit, mais à laquelle il ne nous plaît pas de donner aucune place dans notre vie. Et ce qui rend notre audace plus inexcusable, c'est que cette vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes : elle dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre : *Veritas de terra orta est* (*Ps.* LXXXIV, 12). Elle n'a pas envoyé de loin ses lumières, elle-même est venue nous les apporter, et les hommes toujours obstinés ont fermé les yeux (1); ils ont haï sa clarté à cause que leurs œuvres étaient mauvaises, et ont contraint le Fils de Dieu de leur faire aujourd'hui ce trop juste reproche : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire? Puisqu'il nous ordonne, messieurs, de vous faire aujourd'hui ses plaintes, touchant cette haine de la vérité, qu'il nous accorde aussi son secours pour plaider fortement sa cause, la plus juste qui fût jamais. C'est ce que nous lui demandons par les prières de la sainte Vierge : *Ave*, etc.

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu : il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été

(1) A sa clarté. Bienheureuse Marie, vous êtes la première qui l'avez reçue; mais il fallait pour la recevoir, que le Saint-Esprit vous ouvrît le cœur; obtenez-nous par vos prières cet Esprit qui survint en vous, après que l'ange vous eut saluée, en disant, *Ave*.

destinée pour régir et gouverner toutes choses. Il pourrait sembler, chrétiens, qu'une reine si adorable ne pourrait perdre son autorité que par l'ignorance : mais comme le Fils de Dieu nous le reproche, que la malice des hommes lui refuse son obéissance, lors même qu'elle leur est le mieux annoncée ; c'est véritablement ce qui m'étonne, et je prétends aujourd'hui rechercher la cause d'un déréglement si étrange. Il est bien aisé de comprendre que c'est une haine secrète que nous avons pour la vérité, qui nous fait secouer le joug d'une puissance si légitime. Mais d'où nous vient cette haine, et quels en sont les motifs ? c'est ce qui mérite une grande considération, et ce que je tâcherai de vous expliquer par les principes, suivant la doctrine de saint Thomas, qui traite expressément cette question (1, 2. *Quæst.* XXIX, *art.* 5).

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance. Et en ce regard, chrétiens, il ne tombe pas sous le sens qu'on puisse haïr la vérité prise en elle-même et dans cette idée générale ; « Parce que, dit » très-bien le grand saint Thomas, ce qui est » vague de cette sorte et universel ne répu» gne jamais à personne, et ne peut être par » conséquent un objet de haine. » Ainsi les hommes ne sont pas capables d'avoir de l'aversion pour la vérité ; sinon autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations, où elle contredit leurs sentiments : et en cette vue, chrétiens (1), il me sera facile de vous convaincre que nous pouvons haïr la vérité en trois sortes, par rapport à trois sujets où elle se trouve et dans lesquels elle contrarie nos mauvais désirs. Car nous la pouvons regarder, ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres hommes, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes : et il est certain qu'en ces trois états toujours elle contrarie les mauvais désirs, et toujours elle donne aussi un sujet de haine aux hommes déréglés et mal vivants.

Et en effet, âmes saintes, ces lois immuables de la vérité, sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit qu'elles nous soient montrées dans les autres hommes, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes, crient toujours contre les pécheurs, quoiqu'en des manières différentes. En Dieu, qui est le juge suprême, elles les condamnent ; dans les hommes, qui sont des témoins présents, elles les reprennent et les convainquent ; en eux-mêmes et dans le secret de leur conscience, elles les troublent et les inquiètent, et c'est pourquoi partout elles leur déplaisent ; car ni l'orgueil de l'esprit humain ne peut (2) permettre qu'on le condamne, ni l'opiniâtreté des pécheurs ne peut souffrir qu'on la convainque, et l'amour aveugle qu'ils ont pour leurs vices peut encore moins consentir

(1) Nous serons facilement convaincus.
(2) Endurer.

qu'on l'inquiète. C'est pourquoi ils haïssent la vérité, d'où vous pouvez comprendre combien ils sont éloignés de lui obéir. Mais si vous ne l'avez pas encore entendu, la conduite des Juifs envers Jésus-Christ vous le fera aisément connaître. Il leur prêche les vérités qu'il dit avoir vues dans le sein du Père ; ces vérités les condamnent, et ils haïssent son Père où elles résident : *Oderunt et me Patrem meum* (*Joan.* XV, 24).

Il les reprend, en vérité, de leurs vices ; et pendant que ses discours les convainquent, la haine de la vérité leur fait haïr celui qui l'annonce ; ils s'irritent contre lui-même, ils l'appellent Samaritain et démoniaque, ils courent aux pierres pour le lapider, comme il se voit dans notre Evangile. Il les presse encore de plus près, il leur porte jusqu'au fond du cœur la lumière de la vérité, conformément à cette parole (1) : La lumière est en vous pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (*Ibid.*, XII, 35), et ils la haïssent si fort, cette vérité adorable, qu'ils en éteignent encore ce faible rayon, parce qu'ils (2) cherchent la nuit entière pour couvrir leurs mauvaises œuvres. Dans cette aversion furieuse, invétérée et opiniâtre qu'ils témoignent à la vérité, et parmi tant d'outrages qu'ils lui font souffrir, n'a-t-il pas raison, chrétiens, de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de la croire? pourquoi une haine aveugle vous empêche-t-elle de lui obéir?

Mais il ne parle pas seulement aux Juifs, ses ennemis déclarés, et son dessein principal est d'apprendre à ses serviteurs à aimer et respecter sa vérité sainte, en quelque endroit qu'elle leur paraisse. Quand ils la regardent en leur juge, qu'ils permettent qu'elle les règle ; quand elle les reprend par les autres hommes, qu'ils souffrent qu'elle les corrige ; quand elle leur parle dans leurs consciences, qu'ils consentent non-seulement qu'elle les éclaire, mais encore qu'elle les change et les convertisse : trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme ces lois primitives et invariables de vérité et de justice, qui sont dans l'intelligence divine, condamnent directement la vie des pécheurs, il est très-certain qu'ils les haïssent et, qu'ils voudraient par conséquent les pouvoir détruire. La raison solide, c'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine, qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Omnis qui odit fratrem suum homicida est* (I. *Joan.*, III, 5). Il le compare à Caïn ; il ne dit pas : Celui qui trempe les mains dans son sang ou qui enfonce un couteau dans son sein ; mais celui qui le hait est homicide. C'est que le Saint-Esprit, qui le guide, n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait

(1) Il y a encore en vous un peu de lumière.
(2) Veulent.

au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre ; car si vous savez observer (1) toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudrait détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs, et les effets le font bien connaître. Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue, tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur : se trouver avec lui dans le même lieu vous paraît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvements, si (2) vous ne réprimez votre cœur, il vous dira, chrétiens, que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne le peut non plus souffrir nulle part ; qu'il n'y a bien qu'il ne lui ôtât, après lui avoir ôté son affection ; qu'il voudrait être défait, sans réserve aucune, de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a raison de dire qu'elle est toujours homicide.

Mais appliquons ceci maintenant à la conduite des pécheurs. Ils haïssent la loi de Dieu et sa vérité : qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudraient la pouvoir détruire jusque dans sa source. *Dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnnantur mali* (*S. Aug. in Joan. Tract. XC, t. III, part. II, p.* 721) : Comme ils ne veulent point être justes, ils voudraient que la vérité ne fût pas, parce qu'elle condamne les injustes. Et ensuite on ne peut douter qu'ils ne veuillent, autant qu'ils peuvent, abolir la loi dont l'autorité les menace, et dont la vérité les condamne.

C'est ce que Moïse nous fit connaître par une excellente figure, lorsqu'il descendait de la montagne où Dieu lui avait parlé face à face. Il avait en ses mains les Tables sacrées, où la loi de Dieu était gravée, Tables vraiment vénérables, et sur lesquelles la main de Dieu et les caractères de son doigt tout-puissant se voyaient tout récents encore. Toutefois, entendant les cris et voyant les danses des Israélites qui couraient après (3) le veau d'or, il les jette à terre et les brise. *Vidit vitulum et choros, iratusque valde, projecit de manu tabulas, et confregit eas* (*Exod.*, XXXII, 19), une sainte indignation lui fait jeter et rompre les Tables. Que veut dire ce grand législateur (4)? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que sa juste colère se soit élevée contre ce peuple idolâtre, pour le faire périr par le glaive ; mais qu'avaient mérité ces Tables augustes, gravées de la main de Dieu, pour obliger Moïse à les mettre en pièces? Tout ceci se fait en figure et s'accomplit pour notre instruction. Il a voulu nous représenter ce que ce peuple faisait alors : il brise les Tables de la loi de Dieu, pour montrer que, dans l'intention des pécheurs, la loi est détruite et anéantie. Quoique le peuple ne pèche que contre un chef de la loi qui défendait d'adorer les idoles, il casse ensemble toutes les deux Tables, parce que nous apprenons de l'oracle, que *Quiconque pèche en un seul article, viole l'autorité de tous les autres* (*Jac.*, II, 10), et abolit autant qu'il peut la loi tout entière : il en est de même de l'Evangile, de l'unité du corps de Jésus-Christ et de toute sa doctrine.

Mais l'audace du pécheur n'entreprend pas seulement de détruire les Tables inanimées, qui sont comme des extraits de la loi divine ; il en veut à l'original, je veux dire à cette équité et à cette vérité primitive qui réside dans le sein de Dieu, et qui est la règle immuable et éternelle de tout ce qui se meut dans le temps, c'est-à-dire qu'il en veut à Dieu qui est lui-même sa vérité et sa justice. *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu* (*Ps.* LII, 1). Il l'a dit en son cœur, dit le saint prophète ; il a dit non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire ; il n'a pas démenti sa connaissance, mais il a confessé son crime, son attentat. Il voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, parce qu'il voudrait qu'il n'y eût point de loi ni de vérité. Et afin que nous comprenions que tel est son secret désir, Dieu a permis qu'il se soit enfin découvert sur la personne de son Fils. Les méchants l'ont crucifié ; et si vous voulez savoir pour quelle raison, qu'il vous le dise lui-même. *Vous voulez me tuer*, dit-il, *parce que mon discours ne prend point en vous* (*Joan.*, VIII, 37), c'est-à-dire, si nous l'entendons, parce que vous haïssez ma vérité sainte ; parce que, la rejetant de vos mœurs, partout où elle vous paraît, elle vous choque, et partout où elle vous choque, vous voudriez pouvoir la détruire.

Pensons-nous bien ! ô pécheurs, sur qui nous mettons la main lorsque nous chassons de notre âme, et que nous bannissons de notre vie la règle de la vérité? Nous crucifions Jésus-Christ encore une fois : il nous dit aussi bien qu'aux Juifs : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* (*Ibid.*) : Vous voulez me tuer, parce que mon discours ne prend point en vous. Car quiconque hait la vérité et les lois immuables qu'elle nous donne, il tue spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre : et ainsi se revêtant d'un esprit de Juif, il doit penser avec tremblement que son cœur n'est pas éloigné de se laisser aller à la cabale sacrilége qui l'a (1) mis en croix. Folle et téméraire entreprise du pécheur, qui entreprend sur l'être de son auteur même, par l'aversion qu'il a pour la vérité ! *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (*Psalm.* XXXVI, 16) : Que son glaive lui perce le cœur, et que son arc soit brisé. Deux sortes d'armes dans les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. La première arme se rompt et est inutile ; la seconde a son effet, mais contre lui-même. Il tire de loin, chrétiens, il tire contre Dieu ;

(1) Ce que fait la haine par elle-même.
(2) Vous le laissez s'expliquer avec sa liberté tout entière.
(3) Adoraient.
(4) Prophète.

(1) Fait mourir.

et non-seulement les coups n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Mais ce n'est pas assez que son arc se brise, que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne lui-même un coup sans remède. Ainsi son entreprise retombe sur lui, il met son âme en pièces par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu; et pendant qu'il pense détruire la loi, il se trouve qu'il n'a de force que contre son âme. Mais revenons à notre sujet, et continuons de suivre la piste de l'aversion que nous avons pour la vérité et pour ses règles invariables.

Vous avez vu, chrétiens, que le pécheur en détruit tout, autant qu'il peut; non-seulement dans la loi et dans l'Evangile qui en sont, vous avons-nous dit, (1) de fidèles copies, mais encore dans le sein de Dieu où elles sont écrites en original. Il voit qu'il est impossible : *Je suis Dieu, dit le Seigneur, et ne change point* (*Malach.* III, 6) : quoi que l'homme puisse attenter, ce qu'a prononcé sa divine bouche est fixe et invariable; ni le temps ni la coutume ne prescrivent point contre l'Evangile : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (*Heb.*, XIII, 8) : Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles : il ne faut donc pas espérer que la loi de Dieu se puisse détruire. Que feront ici les pécheurs toujours poussés secrètement de cette haine secrète de la vérité qui les condamne? Ce qu'ils ne peuvent corrompre ils l'altèrent; ce qu'ils ne peuvent abolir, ils le détournent, ils le mêlent, ils le falsifient, ils tâchent de l'éluder par de vaines subtilités. Et de quelle sorte, messieurs? En formant des doutes et des incidents, en réduisant l'Evangile à des questions artificieuses, qui ne servent qu'à faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité. Car ces pécheurs subtils et ingénieux qui tournent de tous côtés l'Evangile, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent qu'à envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent: *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt* (*De Genes. contr. Manich. lib.* II, *c.* 2, *t.* I, *p.* 665) : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, qui apprennent toujours et qui n'arrivent jamais à la science de la vérité : *Semper discentes et numquam ad scientiam veritatis pervenientes* (II *Tim.*, III, 7).

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en doute et en questions! L'Evangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose : qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point d'assurer que pour bien régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs; ils laissent peu de choses indécises. Par la grâce de Dieu, messieurs, la vie pieuse et chrétienne ne dépend pas des subtilités, ni des belles inventions de l'esprit humain : pour savoir vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature ; peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour connaître de la vérité autant qu'il lui en faut pour se conduire : *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* (*De Anim.*, *n.* 2, *p.* 306). Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper ou être trompés ? Ces deux excellents docteurs auxquels je vous renvoyais, la simplicité et la bonne foi, donnent des décisions trop formelles pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire avec certitude que la vérité est en nous ; mais si nous ne l'avons pas épargnée en Dieu qui en est (1) l'original, il ne faut pas s'étonner que nous la violions en nos cœurs, ni que nous tâchions d'effacer les extraits que Dieu même en a imprimés au fond de nos consciences.

Or, il faut ici remarquer qu'il y a cette différence entre ces deux attentats, que dans l'effort que nous faisons contre Dieu et contre sa vérité considérée en elle-même, nous nous perdons tout seuls, et que cette vérité primitive et originale demeure toujours ce qu'elle est, toujours entière et inviolable. Mais il n'en est pas de la sorte de la vérité qui est inhérente en nous; laquelle étant à notre portée et, pour ainsi dire, sous nos mains, nous pouvons aussi pour notre malheur la (2) corrompre et l'obscurcir, et même l'éteindre tout à fait. Alors qui pourrait penser dans quelles ténèbres et dans quelle horreur nous vivons! Non, le soleil éteint tout à coup ne jetterait pas la nature étonnée dans un état plus horrible, qu'est celui d'une âme malheureuse où la vérité est éteinte. Mais, mes frères, il nous faut entendre par quels degrés nous tombons dans cet abîme, et quel est le progrès d'un si grand mal.

SECOND POINT.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidant en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connaissance qu'elle nous (3) inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout à fait. *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris et cogitaremus veritatem tuam* (*Dan.*, IX, 13) : Et nous ne nous sommes point présentés devant votre face pour vous prier, ô Seigneur notre Dieu, nous retirant de nos iniquités et nous

(1) Les véritables copies.

(1) Le premier principe.
(2) Mutiler.
(3) Donne.

appliquant à la connaissance de votre vérité. Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connaissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés] pour en avoir la connaissance; car il est très-indubitable que notre âme n'est illuminée que par la réflexion : nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et cette connaissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par nos plaisirs, ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement : toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs : *Nescierunt neque intellexerunt : obliti sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo : non recogitant in mente sua, neque cognoscunt, neque sentiunt* (*Is.*, XLIV, 18, 19). Ils ne connaissent rien, ils ne comprennent rien; ils sont tellement couverts de boue, que leurs yeux ne voient point, et que leur cœur n'entend point : nul d'entre eux ne rentre en soi-même; nul n'a ni connaissance, ni intelligence. *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Ps.* XXXVII, 11) : La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi, [dit David]; ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de ses yeux qui l'a tout à fait abandonné, parce qu'il n'y faisait pas de réflexion, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savait pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que toute la terre est désolée à cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui réfléchisse : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (*Jerem.*, XII, 11).

En effet, chrétiens, (1) que peut-on jamais penser de plus funeste? Les Gentils qui ne connaissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance; les chrétiens qui le connaissent périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière; ceux qui l'ont, détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement, qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires. Mais de là il arrive un second malheur; que pendant que nous tournons le dos à la vérité et que nous tâchons, dit saint Augustin (*De lib. Arbitr. l.* II, *c.* XVI, *t.* I, *p.* 604), de nous cacher dans notre ombre, en éloignant de notre vue les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons à les méconnaître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux qui estiment, comme dit le Sage, que toute notre vie n'est qu'un jeu : *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram* (*Sap.*, XV, 12) : elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs, elles sont trop incompatibles et condamnent trop sévèrement ce que nous aimons : c'est pourquoi nous en éloignons la triste et importune pensée. Mais comme quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits pour nous permettre d'éviter tous ces rayons incommodes qui nous troublent, à moins que nous l'éteignions entièrement; nous en venons ordinairement par nos passions insensées à l'un de ces deux excès, ou de supprimer tout à fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs, et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Eglise, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incrédules. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Eglise qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dieu sont renvoyés à l'expérience qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze *La maîtresse des téméraires et des insensés* (*Orat.*, XII, *t.* I, *p.* 202) : c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu parle à ceux qui ne voulaient pas se persuader de la rigueur de ses jugements ni de la vérité de ses menaces. Et moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous ma colère, et je n'aurai point de pitié, et vous sentirez ma main de près; et alors vous saurez, dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire; vous saurez par expérience et vous aurez tout loisir d'apprendre dans l'éternité de votre supplice, que je suis le Seigneur qui frappe : *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens* (*Ezech.*, VII, 9). Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Evangile.

Mais plusieurs qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un Evangile nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi, et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que nous avons usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies; et, à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes, sinon à ne trouvre

(1) Quelle plus étrange désolation?

pas ce qu'on cherche? *Hi homines nihil laborant nisi non invenire quod quærunt* (*De Genes. contr. Manich. l.* II, *c.* 2, *t.* I, *p.* 665). C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème. La chair qui est condamnée cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment soufflent sur de la poussière et jettent de la terre dans leurs yeux : *Sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos* (*Conf. l.* XII, *cap.* 16, *t.* I, *p.* 216). Ils étaient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne paraissait toute droite; ils ont soufflé sur la terre; de vaines contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire. Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre et l'affaiblissement de la discipline ont fait naître plus que jamais en nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités.

Règle pour s'examiner. Les uns cherchent Jésus-Christ comme les Mages pour adorer sa vérité ; les autres le cherchent dans l'esprit d'Hérode pour faire outrage à sa vérité. Quiconque cherche est inquiet et veut se mettre en repos : *Ubi est qui natus est rex Judæorum* (*Matt.*, II, 2). Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? Voyez Hérode, quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient : par là vous pouvez connaître votre disposition véritable. Mais si vous voulez ne vous tromper pas à connaître quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient, examinez attentivement ce que vous craignez. Ou vous craignez de mal faire, ou vous craignez qu'on vous dise que vous faites mal: l'une est la crainte des enfants de Dieu, l'autre est la crainte des enfants du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des Mages pour rendre honneur à sa vérité; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode pour lui faire outrage. Je ne rougirai pas, chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices. Quand nous doutons, disait l'Orateur Romain, de la justice de nos entreprises, c'est une bonne maxime de s'en désister tout à fait : car l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, et le doute semble envelopper dans son obscurité quelque dessein d'injustice : *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites æquum sit an iniquum : æquitas enim lucet ipsa per se ; dubitatio cogitationem significat injuriæ* (*Cicer. de Offic. l.* I, *t.* IV, *p.* 354. *Edit. in-fol.* 1565. *Paris*).

Et en effet, chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation, a quelque chose d'inique : le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux qui ressemblent à des labyrinthes où on craint toujours de se perdre. C'est une route toute droite, dit le prophète Isaïe; c'est un sentier étroit, à la vérité, mais qui n'a point de détours : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* (*Isa.*, XXVI, 7). Voulez-vous savoir, chrétiens, le chemin de la justice ? Marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre (1) lumière nous la manifeste. Si vous trouvez à côté quelque (2) passage obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités, même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changements de la discipline, le mélange des lois positives font naître assez souvent des difficultés, qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations empressées nous cachent ordinairement quelque tromperie ; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites ; nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes rigoureuses du christianisme qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde ; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines, ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes; parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable; tout est corrompu et falsifié : et si Jésus-Christ revenait au monde, il ne connaîtrait plus ses disciples et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine : *Attendi et auscultavi; nemo quod bonum est loquitur, nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci! Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prœlium* (*Jer.*, VIII, 5) : Je les ai considérés, je les ai observés : ils ne parlent point selon la justice : il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait? Ils courent tous où leur passion les emporte, comme un cheval qui court avec impétuosité au combat.

(1) Simplicité.
(2) Endroit.

TROISIÈME POINT.

Parmi ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte, que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité, nous aurions besoin, chrétiens, que de puissants avertissements pénétrassent vivement notre conscience et la rappelassent à elle-même, comme disait ce prophète : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.*, XLVI, 8) : Rentrez dans votre cœur, violateurs de la loi. Mais ô malheur des malheurs ! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne ; je dis les grands et les petits, car les hommes sont si faibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup, et comme dit saint Paulin, ils mettent le comble à l'iniquité par leurs louanges injustes et artificieuses : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulas* (*Ad Sever. Ep.* XXIV, *n.* 1, *p.* 148. *Edit. Murat.*).

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux ? il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti ? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie ? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ses piéges; elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté ; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière, tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors ; parlons d'un flatteur qui est au dedans par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir ; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres; car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède; un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître excepté nous-mêmes ; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas ! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avait point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur : Il y en a un, répondit Achab, qu'on nomme Michée, mais je ne le puis souffrir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs : *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum ; sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Micheas filius Jemla* (III, *Reg.*, XXII, 8). C'était un homme de bien qui lui représentait naïvement de la part de Dieu (1) ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avait pas la force de vouloir apprendre ; et il voulait que Michée, c'est ainsi que s'appelait ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, messieurs, cette honteuse faiblesse. *Il vaut mieux*, dit saint Augustin, *savoir nos défauts que de pénétrer tous les secrets de la nature et tous ceux des Etats et des Empires* (*De Trinit.*, *l.* IV, *p.* 809) : cette connaissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts ; aimez ceux qui vous les découvrent, et croyez avec saint Grégoire : Que ceux-là sont véritables amis par le secours desquels vous pouvez effacer les taches de votre conscience : *Hunc solum mihi amicum æstimo, per cujus linguam ante apparitionem districti judicis, meæ maculas mentis tergo* (*Epist.*, *l.* II, *Ep.* LII, *t.* II, *p.* 618). Il importe de bien connaître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger ; car quand vos maux vous plairaient encore, il ne faudrait pas pour cela les rendre incurables ; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons des prédicateurs ; car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises, jusqu'à trembler dans la vue de ses périls?

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Eglise nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin de nous... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

TROISIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Etrange égarement de l'esprit humain. Nature et effets de la haine que les hommes portent à la vérité. De quelle manière Dieu vengera

(1) La vérité de.

les outrages qui lui sont faits. Comment elle réside en nous, et comment nous la combattons et nous la falsifions dans notre conscience et dans nos mœurs. Utilité de la correction fraternelle : combien elle est odieuse aux pécheurs. Véritable esprit de la condescendance chrétienne. Terrible jugement de Dieu sur ceux qui connaissent la vérité et qui la méprisent.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit, quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. *Le monde ne peut point vous haïr ; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises* (*Joan.*, VII, 7).

Les hommes (1), presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle; et en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche, qui refuserait son affection à sa divine beauté; mais lorsque ce même éclat qui ravit nos yeux met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes; alors comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Etrange égarement de l'esprit humain ! que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue, que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience, et que pendant que nous haïssons tellement nos vices, que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement, que nous ne craignions pas de les (2) nourrir; comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître. C'est, messieurs, un si grand excès, qui fait que le Sauveur se plaint dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a repris dans les Juifs ingrats, (3) il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde; c'est la divine Marie que nous saluerons avec l'ange.

Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu, *haïssent la lumière et craignent de s'en approcher, à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres* (*Joan.*, III, 20). S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais afin que vous entendiez de quelle sorte et par

(1) Trop souvent.
(2) Fomenter.
(3) J'invoquerai aujourd'hui.

quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie, où il traite expressément cette question (1. 2. *Quæst.* XXIX, *art.* 5).

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance; tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or, nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres; et comme en ces trois états, elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et malvivants. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très-différents. En Dieu qui est le juge suprême, la vérité les condamne; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble; dans les autres hommes, elle les confond; et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. L'homme sujet à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre, l'impudique celui qui est chaste, l'injuste celui qui est juste; et il ne peut soutenir la présence d'aucun saint, parce qu'elle est comme un fardeau qui accable sa conscience : *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus; et tamquam conscientiæ onus præsentiam sancti cujusque non sustinet* (*S. Hilar. Tract. in Ps.* CXVIII, *n.* 10, *p.* 301). Ainsi en quelque manière que Jésus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Evangile, soit par les lumières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères, il a raison de se plaindre que les hommes du monde le haïssent, à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent la vérité, parce qu'ils voudraient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai; ensuite ils voudraient du moins ne le pas connaître; et parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ils ne veulent pas non plus qu'on les avertisse. Au contraire, messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain; afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous (1) excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables qui (2) condamnent

(1) Eveille, applique.
(2) Réprouvent.

tous les vices sont en Dieu éternellement; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine qu'ont des pécheurs pour la vérité, s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car, comme j'ai déjà dit que le principe de la haine, c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales, il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même; en telle sorte, messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition, qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois et la sainte vérité de Dieu qui en est le premier principe. Mais pour comprendre (1) l'audace de cet attentat et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une (2) recherche philosophique sur cette cruelle passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Ecritures divines que la haine imprime dans l'âme un désir de destruction, et, si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière; c'est le disciple bien-aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est* (I *Joan.*, III. 15) : Celui qui hait son frère est homicide. Il ne dit pas, chrétiens, celui qui répand son sang, ou qui lui enfonce un couteau dans le sein, mais celui qui le hait est homicide : tant la haine est cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très-indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paraît une rencontre funeste; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur, et si nous ne réprimions cette maligne passion, nous voudrions être (3) entièrement défaits de cet objet odieux : telle est l'intention secrète de la haine, et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtriers tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu, haïssent sa vérité sainte, puisque non-seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires; la détruisant en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine : ils s'irritent contre ces lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu; et, se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime? et, pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir, et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu* (*Ps.* LII, 1) : et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que ceux qui ne veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y eût au monde ni justice, ni vérité pour condamner les criminels : *Cum esse volunt mali, nolunt esse veritatem quâ damnantur mali* (*In Joan. Tract.* XC, *t.* III, *part.* II, *p.* 721).

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace : c'est à Dieu que vous en voulez; et, puisque ses vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas. *Nolumus hunc regnare super nos :* Nous ne voulons point que celui-ci soit notre roi (*Luc.*, XIX, 14).

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde; c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement? Vous le savez, chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. *Le monde me hait*, dit-il, *parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises* (*Joan.*, VII, 7) : et ailleurs en parlant aux Juifs : *C'est pour cela*, dit-il, *que vous voulez me tuer*, *parce que ma parole ne prend point en vous* (*Ibid.*, VIII, 37), et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne; qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilége qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité et aux lois immuables qu'elle nous donne, (1) fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêt d'un esprit de Juif pour crucifier, comme dit l'Apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Heb.*, VI, 6). Et ne dites pas, chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisque au contraire vous la professez : car ce n'est pas en vain que le même apôtre a prononcé ces paroles : Ils professent de connaître Dieu, et ils le renient par leurs œuvres : *Confitentur se nosse Deum,*

(1) Le fond de cette doctrine.
(2) Dispute de philosophie.
(3) Défaits sans réserve.

(1) Tue.

factis autem negant (*Tit.*, I, 16). Les œuvres parlent à leur manière et d'une voix bien plus forte que la bouche même; c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent (1), messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-Homme; notre insatiable avarice qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie; et notre ambition et notre orgueil qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissements de ce Dieu-Homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que nous ne sommes chrétiens qu'à la honte de Jésus-Christ et de son saint Evangile : *Christiani ad contumeliam Christi* (*De Gubernat. Dei*, *l.* VIII, *n.* 2, *p.* 188).

Que s'il est ainsi, chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre? il est juste et très-juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours : Retirez-vous de nous, Seigneur, nous ne voulons pas vos voies : *Scientiam viarum tuarum nolumus* (*Job.*, XXI, 14), il nous dira à son tour : *Retirez-vous de moi, maudits* (*Matth.*, XXV, 41), et *Je ne vous connais pas* (*Luc.*, XIII, 41); et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot, ce *Discedite :* Retirez-vous; où iront-ils ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (*Matth.*, XIII, 42).

O mes frères, qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles! Je tremble en disant ces choses. Et certes quand ce serait un ange du ciel qui dénoncerait aux mortels ces terribles jugements de Dieu, le sentiment de compassion le ferait trembler pour les autres; maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur!

Cessons donc, cessons, chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable; réconcilions-nous bientôt avec elle, en composant notre vie selon ses (1) préceptes : *De peur*, dit le Fils de Dieu, *que cet adversaire implacable ne nous mène devant le juge, et que le juge ne nous livre à l'exécuteur qui nous jettera dans un cachot. Je vous dis, en vérité, vous ne sortirez point de cette prison jusqu'à ce que vous ayez payé jusqu'à la dernière obole* (*Matth.*, V, 25), tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (*Ibid.*, 26). Ainsi accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce redoutable adversaire; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. Elle n'est pas éloignée de nous : *Non longe est ab unoquoque nostrum* (*Act.* XVII, 27). Elle est au fond de nos cœurs; c'est là où nous la pouvons embrasser, et quand vous l'en auriez tout à fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément, si vous vous rendez attentifs à ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité, suivant l'ordre (2) immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que la voyant il l'aime, et que l'aimant, il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes, et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Evangile, que *Dieu illumine tout homme venant au monde* (*Joan.*, I, 9); et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Eglise qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Eglise le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique, tirée de la divine Épître aux Hébreux (*Hebr.*, VI, 4).

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive qui réside dans

(1) Je ne crains donc point de vous dire. Ainsi quoique nous disions par nos paroles.

(1) Règles.

(2) Qui est prescrit par sa.

l'Esprit de Dieu ; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. (1) De quelle sorte, chrétiens ? il vous sera utile de le bien entendre ; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit dans le premier point qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale ; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée ; mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous : car comme nous la touchons de plus près, et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi pour notre malheur la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général ; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal ; et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes et la justice de nos actions ; que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie, si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître ; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement ; car nous altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans ; lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat, ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs ; elle se pare, dit saint Ambroise, d'une bonne grâce achetée, elle repaît sa vanité, et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire (*De Virginib.*, *l.* I, *c.* VI, *n.* 28, 29, *t.* II, *p.* 153). C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté ; si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères dont on nous effraie, ne sont pas les lois de l'Evangile ; elles ne sont pas si fâcheuses ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre ; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité qui est si profondément empreinte en nos âmes ; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine ; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude : il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions, il dore si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Evangile et nous-mêmes ; nous craignons de le découvrir en sa vérité et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Evangile par une conduite réglée ; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Evangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et, en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidents, que nous réduisons l'Evangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses ; que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisements ? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre parmi des détours infinis la trace toute droite de la vérité ? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices ; mais disons hautement dans cette chaire, que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Evangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils cherchent : *Nihil laborant nisi non invenire quod quærunt* (*De Genes.*, *contra Manich.*, *liv.* II, *chap.* 2, *t.* I, *p.* 665). Ou plutôt ce sont ceux dont parle l'Apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine : qui apprennent toujours et cependant n'arrivent jamais à la science de la vérité : *Semper discentes*, *et*

(1) Avec quel effet.

numquam ad scientiam veritatis pervenientes (II *Tim.*, III, 7).

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidents! l'Evangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose; son école n'est pas une académie, où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure? Aimez vos ennemis; faites-leur du bien. Mais, c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour; si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point; et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre, et s'il ne suffit pas de venir à eux, après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos (1) bonnes volontés.

Raffinements ridicules! aimer, c'est-à-dire aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour rallumer, s'il se peut, en eux, le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint: pourquoi raffiner davantage? Grâces à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude ni d'un grand appareil de littérature : Peu de choses lui suffisent, dit Tertullien, pour connaître de la vérité ce qu'il lui en faut pour se conduire : *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* (*De Anim.*, *n.* 2, *p.* 306).

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés? De là tant de questions et tant d'incidents qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer; soit que ce soit en levant les bondes des digues, soit par quelque machine plus délicate; enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière, qui regorges de toutes parts, en quelle manière et par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein! je vois qu'il est desséché, et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions, et sans doute, des questions importantes; tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes qui soufflent sur de la poussière, et se jettent de la terre aux yeux : *Sufflantes in pulverem et excitantes terram in oculos suos* (*Conf.*, *lib.* XII, *chap.* XVI, *t.* I, *p.* 216). Et quoi! vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne, la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre! mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire : un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil, et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent de part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnaître. Accourez ici, amour-propre, avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art et tout votre fard, venez peindre nos actions, venez colorer nos vices; ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne nous connaissions plus nous-mêmes

Je n'aurais jamais fait, messieurs, si j'entreprenais aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre attention ou en charmant notre vue. Disons quelques-unes de ses finesses; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, chrétiens, comment il nous persuade premièrement que nous sommes bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous; et pour nous pousser plus avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il s'y prend pour nous convertir : prêtez l'oreille, messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix, et qu'il fait passer pour la vertu même; c'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes; il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, chrétiens, si le péché n'avait pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations. Ou le chagrin ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois; c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus, j'ai appris du grand saint Grégoire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler par la vanité (*Pastor.*, III *part.*, *cap.* XXX,

(1) Bons désirs.

t. II, p. 87) : ceux-là se croient de grands pécheurs, ceux-ci se persuadent souvent qu'ils sont de grands saints. Ainsi, le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes, s'écrie, tout touché, ce semble : *Que mon âme meure de la mort des justes* (*Num.*, XXIII, 10); est-il rien de plus pieux? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont les profondeurs de Satan, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse : *Altitudines Satanæ* (*Apoc.*, II, 24); mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts, qui viennent ou de chagrin, ou d'humeur, pour la componction véritable, et des désirs, qui semblent sincères, pour des résolutions déterminées. Mais je veux encore vous accorder que le désir peut être sincère; mais ce sera toujours un désir et non une résolution déterminée, c'est-à-dire ce sera toujours une fleur, mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous donne : il s'est réservé de juger les cœurs par leurs dispositions intérieures, et il ne s'y trompe jamais; il nous a donné les œuvres, comme la marque pour nous reconnaître, c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce lieu aux subtilités de l'amour-propre : prenez garde qu'il ne change un vice en un autre, et non pas le vice en vertu; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre; que ce tyran au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime Seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes, ni de quelque demi restitution. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Ecriture sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* (*Apoc.*, III, 2) : Je ne trouve point vos œuvres pleines devant mon Dieu : c'est-à-dire qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je l'expliquerai en un mot, c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand dérèglement vient d'un bon principe, c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte, qu'elle ne peut demeurer inutile : c'est pourquoi si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors; elle se tourne à régler les autres, et nous croyons être fort zélés, quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions, ou plutôt, que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse : employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres, toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous. *Car c'est chose abominable devant le Seigneur* (*Prov.*, XX, 23). N'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous plaît; car cela attire la colère de Dieu : *Mensura minor iræ plena* (*Mich.*, VI, 10). La fausse mesure est pleine de la colère de Dieu, dit le prophète Michée. Prenez la grande mesure du christianisme, la mesure de la charité; mesure pleine et véritable qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne. Ainsi ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, sera détruit en nous-mêmes; mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort; la vérité dans les autres hommes convainquant et reprenant les mauvaises œuvres : c'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages.

TROISIÈME POINT.

S'il appartient à la vérité de régler les hommes, et de les juger souverainement; à plus forte raison, chrétiens, elle a droit de les censurer et de les reprendre. C'est pourquoi nous apprenons par les saintes lettres, que l'un des devoirs les plus importants de ceux qui sont établis pour être les dépositaires de la vérité, c'est de reprendre sévèrement les pécheurs; et il faut que nous apprenions de saint Augustin quelle est l'utilité d'un si saint emploi.

Ce grand homme nous l'explique en un petit mot au livre de la Correction et de la Grâce, où faisant la comparaison des préceptes que l'on nous donne, avec les reproches que l'on nous fait; et recherchant à fond, selon sa coutume, l'utilité de l'un et de l'autre, il dit : Que comme on nous enseigne par le précepte ce que nous avons à faire, on nous montre par les reproches, que si nous ne le faisons pas, c'est par notre faute (*De Cor. et Grat. cap.* 3. *t.* X, *p.* 752). Et en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de telle censure; car, quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse; c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue; il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable, mais ri-

goureux qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute; et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction; et c'est pourquoi le divin Apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : Reprenez-les, dit-il, durement : *Increpa illos dure* (*Tit.*, I, 13); c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudents des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement, chrétiens, dans la fonction dont je parle. Les pécheurs toujours superbes ne peuvent endurer qu'on les reprenne; quelque véritables que soient les reproches, ils ne manquent point d'artifices pour les éluder, et après ils se tourneront contre vous; c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons (*Pastor.*, *part.* III, *cap.* 11, *t.* II, *p.* 48). Étant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule, et celui que vous découvrez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous(1) le tenez dans vos mains. Il en est ainsi de l'homme pécheur; vous avez découvert toutes ses menées et démêlé toute son intrigue; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime, vous voyez ses pieds, son corps et sa tête; aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds, il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime, il vous cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue dans un tissu artificieux (2) d'une histoire embarrassée et faite à plaisir; ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni fin ni commencement; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire, votre honneur blessé par quelque outrage; le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons.

Et donc, dit le saint Apôtre, je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité? *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis* (*Galat.*, IV, 16)? Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices; pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : *C'est vous-même qui êtes cet homme* (II *Reg.*, XII, 7), c'est à vous qu'on parle, ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle, et cela pour quelle raison? c'est qu'ils aiment, dit saint Augustin, la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures : *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem* (*Conf.*, *l.* X, *c.* 23, *t.* I, *p.* 183). Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle; elle commence à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes, parce (1) qu'ils sont difformes : *Amant eam cum se ipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat* (*Ibid.*). Aveugles, qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets. Ils veulent cependant, les insensés, que la vérité se découvre à eux, sans découvrir quels ils sont; et il leur arrivera au contraire, par une juste vengeance, que la lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera cachée : *Inde retribuet eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta* (*Ibid.*).

Par conséquent, chrétiens, que les hommes qui ne veulent pas obéir à la vérité, souffrent du moins qu'on les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout à fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi! veulent-ils encore étouffer sa voix? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule? comme si faire bien ou mal c'était une chose indifférente. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que l'Evangile l'ordonne : il veut que la censure soit exercée et que les pécheurs soient repris; parce que, dit saint Augustin, *S'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice* (*De Corrept. et Grat. cap.* 14, *t.* X, *p.* 774).

Mais j'espère de vous, chrétiens, quelque chose de meilleur, encore que je vous parle de la sorte : *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* (*Heb.*, VI, 9). Voici les jours de salut, voici le temps de conversion dans lesquels on verra la presse autour des tribunaux de la pénitence; c'est principalement dans ces augustes tribunaux que la vérité reprend les pécheurs et exerce sa charitable, mais vigoureuse censure. Ne désirez pas qu'on vous flatte, où vous-mêmes vous vous rendez vos accusateurs. N'imitez pas ces méchants dont parle le prophète Isaïe, qui disent à ceux qui regardent : Ne regardez pas; et à ceux qui sont préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce qui est droit; dites-nous des choses qui nous plaisent, trompez-nous par des erreurs agréables : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores, auferte a me viam, declinate a me semitam* (*Is.*, XXX, 10, 11). *Otez-nous cette voie*, elle est trop droite; *ôtez-nous ce sentier*, il est trop étroit; ensei-

(1) Avez mis la main dessus.
(2) De mille rencontres.

(1) Qu'elle leur montre leur difformité.

gnez-nous des voies détournées où nous puissions nous sauver avec nos vices et nous convertir sans changer nos cœurs; car c'est (1) ce que désirent les pécheurs rebelles. Au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon et que le pécheur devienne juste; ils imaginent une autre espèce de conversion, où le mal soit changé en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice; et ils cherchent jusqu'au tribunal de la pénitence des flatteurs qui les entretiennent dans cette pensée.

Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste. Cherchez-y des amis et non des trompeurs, des juges et non des complices, des médecins charitables et non des empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer où il faut toucher jusqu'aux fondements. C'est un commencement de salut d'être capables des remèdes forts; votre plaie invétérée n'est pas en état d'être guérie par des lénitifs, il est temps d'appliquer le fer et le feu. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance. Venez, venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire, venez vous voir tout tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges, et non-seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle : *Ut Deo miserante... desinat agere pudenda et dolenda, atque agat laudanda atque gratanda* (*S. Aug. de Cor. et Grat.*, *c.* 5, *t.* X, *p.* 753.

Mais ne faut-il pas user de condescendance? n'est-ce pas (2) une doctrine évangélique, qu'il faut s'accommoder à l'infirmité humaine? Il le faut, n'en doutez pas, chrétiens; mais voici l'esprit véritable de la condescendance chrétienne. Elle doit être dans la charité et non pas dans la vérité; je veux dire, il faut que la charité compatisse, et non pas que la vérité se relâche; il faut supporter l'infirmité, mais non pas l'excuser, ni lui complaire; il faut imiter saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ces beaux mots : *Que considérant les pécheurs, il les tolérait dans l'Eglise par la patience de la charité*, et voilà la condescendance chrétienne; *mais que tout ensemble il les reprenait par la force de la vérité*, et voilà la vigueur apostolique : *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit* (*De Bapt. cont. Donat. lib.* V, *cap.* 17, *t.* IX, *p.* 153). Car pour ce qui est de la vérité et de la doctrine, il n'y a plus à espérer d'accommodement; et en voici la raison. Jésus-Christ a examiné une fois jusqu'où devait s'étendre la condescendance; lui qui connaît parfaitement la faiblesse humaine et le secours qu'il lui donne, a mesuré pour jamais l'une et l'autre avec ses préceptes. Ces grands conseils de perfection, quitter tous ses biens, les donner aux pauvres, renoncer pour jamais aux honneurs du siècle, passer toute sa vie dans la continence, il les propose bien dans son Evangile, mais comme ils sont au delà des forces communes, il n'en fait pas une loi, il n'en impose pas l'obligation; s'il a eu sur nous quelque grand dessein que notre faiblesse ne pût pas porter, il en a différé l'accomplissement jusqu'à ce que l'infirmité eût été munie du secours de son Saint-Esprit : *Non potestis portare modo* (*Joan.*, XVI, 12). Vous voyez donc, chrétiens, qu'il a pensé sérieusement en esprit de douceur et de charité paternelle, jusqu'où il relâcherait et dans quelles bornes il retiendrait notre liberté. Il n'est plus temps maintenant de rien adoucir, après qu'il a apporté lui-même tous les adoucissements nécessaires; tout ce que la licence humaine présume au delà n'est plus de l'esprit du christianisme, c'est l'ivraie parmi le bon grain, c'est ce mystère d'iniquité prédit par le saint Apôtre, qui vient altérer la saine doctrine (II *Thess.*, II, 7).

La même vérité qui est sortie de sa bouche nous jugera au dernier jour : conformité entre l'un et l'autre état. Telle qu'il l'a prononcée, telle elle paraîtra pour prononcer notre sentence : Ce sera le précepte qui deviendra une sentence : *Justitia convertetur in judicium* (*Ps.* XCIII, 15). Là elle paraît comme dans une chaire pour nous enseigner, là dans un (1) tribunal pour nous juger; mais elle sera la même en l'un et en l'autre. Mais telle qu'elle est dans l'une et dans l'autre, telle doit-elle être dans notre vie; car, quiconque n'est pas d'accord avec la règle, elle le repousse et le condamne; quiconque vient se heurter contre cette rectitude inflexible, nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'elle les rompe et les brise.

Désirons donc ardemment que la règle de (2) la vérité se trouve en nos mœurs telle que Jésus-Christ l'a prononcée. Mais afin qu'elle se trouve en notre vie, désirons aussi, chrétiens, qu'elle soit en sa pureté dans la bouche et la doctrine de ceux à qui nous en avons donné la conduite; qu'ils nous reprennent pourvu qu'ils nous guérissent, qu'ils nous blessent pourvu qu'ils nous sauvent, qu'ils disent ce qu'il leur plaira pourvu qu'ils disent la vérité.

Mais après que nous l'aurons entendue, considérons, chrétiens, que le jugement de Dieu est terrible sur ceux qui la connaissent et qui la méprisent. Ceux à qui la vérité chrétienne n'a pas été annoncée seront ensevelis, dit saint Augustin (*Enar. in Ps.* LIV, *t.* IV, *p.* 510), comme des morts dans les enfers; mais ceux qui savent la vérité et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit : qu'ils y descendront tout vivants : *Descenderunt in infernum viventes* (*Ps.* LIV, 16). Les autres y sont comme entraînés et précipités, ceux-ci y descendent de leur plein gré; ceux-là y seront comme des morts, et les autres comme des vivants. Cela veut dire, messieurs, que la science de la vérité leur donnera un sentiment si vif de leurs peines, que les autres, en comparaison, quoique tourmentés très-cruellement, sembleront comme morts et insensibles. Et quelle sera cette vie? c'est qu'ils

(1) Où en viennent.
(2) Un précepte de l'Evangile.

(1) Trône.
(2) L'Evangile.

verront éternellement cette vérité qu'ils ont combattue; de quelque côté qu'ils se tournent, toujours la vérité sera contre eux : *In opprobrium ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2); en quelques antres profonds qu'ils aient tâché de la recéler pour ne point entendre sa voix, elle percera leurs oreilles par des cris terribles; elle leur paraîtra toute nue, inexorable, inflexible, armée de tous ses reproches pour confondre éternellement leur ingratitude.

Ah! mes frères, éloignons de nous un si grand malheur, enfants de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas longtemps en querelle avec un ennemi si redoutable; accommodons-nous pendant qu'il est temps avec ce puissant adversaire, ayons la vérité pour amie, suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour et dont toutes les actions sont éclairées; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

(Prêché à Metz.)

SUR LA SATISFACTION.

Necessité de la satisfaction; qualités qu'elle doit avoir. Conduite que les confesseurs sont obligés de tenir à l'égard des pénitents; jugement qu'ils s'attirent par leur lâche condescendance. Dispositions avec lesquelles les pécheurs doivent accomplir la pénitence.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. *Le monde ne saurait vous haïr; mais pour moi, il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises* (*Joan.*, VII, 7).

L'évangile du jour nous apprend que le Sauveur va en Jérusalem, pour y célébrer la fête des Tabernacles. Cette fête des Tabernacles était comme un mémorial éternel du long et pénible pèlerinage des enfants d'Israël allant à la terre promise; et tout ensemble représentait le pèlerinage des enfants de Dieu allant à leur céleste patrie.

Briève explication de cette fête. Nous lisons au Lévitique, que parmi le grand nombre de victimes qu'on offrait à Dieu pendant le cours de cette solennité, on ne manquait pas de lui présenter tous les jours un sacrifice pour le péché. Par là, que devons-nous apprendre, sinon que pendant le temps de notre voyage nous devons offrir à Dieu tous les jours le sacrifice pour nos péchés; et quel est ce sacrifice pour nos péchés, sinon les satisfactions qui sont les vrais fruits de la pénitence? C'est de quoi nous parlerons [après avoir imploré] l'assistance du Saint-Esprit.

Ce que dit le Fils de Dieu, que le monde le hait à cause du témoignage qu'il rend que ses œuvres sont mauvaises, se vérifie particulièrement dans le sacrement de la pénitence; c'est principalement dans la pénitence que Jésus-Christ rend témoignage contre les péchés, il rend bien témoignage contre les péchés par la prédication de la parole; car sa parole n'est autre chose qu'une lumière que Dieu élève au milieu de l'Eglise, afin que les œuvres de ténèbres soient découvertes et condamnées; mais cela ne se fait qu'en général; au lieu que dans le sacrement de la pénitence, Dieu parle à la conscience d'un chacun de ses péchés particuliers; non-seulement il ordonne qu'on les accuse, mais encore qu'on les condamne et qu'on les punisse. De là les satisfactions que l'on nous impose, les peines et les pénitences qu'on nous commande. C'est aussi pour cette raison que plusieurs fuient Jésus-Christ dans la pénitence : *Quia testimonium perhibeo*. Ils évitent de se confesser, parce qu'ils appréhendent, disent-ils, de trouver quelque confesseur fâcheux et sévère. Pour leur ôter cette pensée lâche qui entretient leur impénitence, expliquons toute la matière de la satisfaction selon les sentiments de l'Eglise et du saint concile de Trente : 1° La nécessité de la satisfaction; 2° quelle elle doit être; 3° dans quel esprit nous la devons faire.

PREMIER POINT.

La nécessité. Il ne faudrait point chercher d'autres preuves que les exemples des saints pénitents; faut en rapporter quelques-uns. Si tous ceux auxquels Dieu a inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire aussi dans le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont inséparables; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés dans la voie de la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon qu'ils ont obtenu; ce que nous verrons encore plus évidemment, si nous concevons la raison par laquelle ils se sentaient pressés de satisfaire à Dieu pour leurs crimes. C'est qu'ils étaient très-persuadés que pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie, ni de corriger ses mœurs déréglées; car, comme remarque excellemment le grand saint Grégoire : Ce n'est pas assez pour payer ses dettes, que de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut acquitter celles qui sont créées; et lorsqu'on injurie quelqu'un, il ne suffit pas, pour le satisfaire, de mettre fin aux injures que nous lui disons, mais encore, outre cela, la justice nous ordonne de lui en faire réparation; et lorsqu'on cesse d'écrire, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on efface ce qui est déjà écrit, il faut passer la plume sur l'écriture que nous avons faite, ou bien déchirer le papier (*Pastor.*, III *part.*, *cap.* 30, *t.* II, *p.* 87).

Il en est de même de nos péchés; tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice divine. Il ne suffit donc pas de n'en plus faire de nouvelles, mais il faut payer les anciennes; et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu? Nous disons qu'il n'est pas notre Créateur, ni notre Juge, ni notre Père, ni notre Sauveur, etc. Est-ce donc assez, chré-

tiens, de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés de plus à lui en faire la satisfaction nécessaire? Enfin quand nous péchons, nous écrivons sur nos cœurs : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo... super latitudinem cordis eorum* (*Jerem.*, XVII, 1) : Le péché de Juda est écrit avec un poinçon de fer sur la table de leur cœur. Ne croyons donc pas faire assez, lorsque nous ne continuons pas d'écrire, cela n'efface pas ce qui est écrit; il faut passer la plume par les exercices laborieux qui nous sont prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères ; il faut déchirer le papier sur lequel ils ont été imprimés ; c'est-à-dire qu'il faut déchirer nos cœurs : *Scindite corda vestra* (*Joel.*, II, 13); ainsi ils seront effacés.

Mais pour pénétrer jusque dans le fond cette vérité catholique, considérons sérieusement quelle est la nature de la pénitence. Le sacrement de la pénitence est un échange mystérieux qui se fait par la bonté divine de la peine éternelle en une temporelle. Si les pénitents deviennent eux-mêmes leurs juges et les vengeurs de leurs iniquités, en exerçant contre eux-mêmes les peines volontaires d'une justice sévère, ils commueront les supplices éternels dans ces peines passagères qu'ils s'imposeront : *Quod si ipsi sibi judices fiant et veluti suæ iniquitatis ultores, hic in se voluntariam pœnam severissimæ animadversionis exerceant; temporalibus pœnis mutabunt æterna supplicia* (*Jul. Pomer. de vit. contem. l.* II, *c.* 7, *n.* 2, *p.* 30. *Append. Oper. S. Prosp. Edit.* 1711). Et la raison en est évidente; car par le sacrement de la pénitence se fait la réconciliation de l'homme avec Dieu; or, dans une véritable réconciliation on se relâche de part et d'autre. Voyez de quelle sorte Dieu se relâche : dès la première démarche il nous quitte la peine éternelle. Quelle serait, pécheur, ton ingratitude, si tu refusais de te relâcher en subissant volontairement la peine temporelle qui t'est imposée! Si tu rejettes cette condition, la réconciliation ne se fera pas; car Dieu use tellement de miséricorde, qu'il n'abandonne pas entièrement les intérêts de sa justice, de peur de l'exposer au mépris. Personne, dit saint Augustin, ne reçoit la rémission d'une peine plus considérable, à moins qu'il n'en subisse une autre, quoique beaucoup moindre que celle qu'il devait; et c'est ainsi que la libéralité de la miséricorde s'exerce, afin que l'équité de la discipline ne soit point abandonnée. *Nullus debitæ gravioris pœnæ accipit veniam, nisi qualemcumque, etsi longe minorem quam debebat, solverit pœnam; atque ita impartitur largitas misericordiæ, ut non relinquatur etiam justitia disciplinæ* (*S. Aug.*, *lib. de Contin.*, *c.* 6, *t.* VI, *p.* 305).

Il faut donc peser la condition sous laquelle Dieu oublie nos crimes et se réconcilie avec nous, c'est à charge que nous subirons quelque peine satisfactoire, pour reconnaître ce que nous devons à sa justice infinie qui se relâche de l'éternelle. Aussi voyons-nous clairement cette condition importante dans les paroles du compromis qu'il a voulu passer avec nous pour se réconcilier; car remarquez ici, chrétiens, le mystère de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. Dans ce différend mémorable entre Dieu et l'homme pécheur, afin d'acorder les parties, on commence à convenir d'arbitre, et on passe le compromis. Cet arbitre, c'est Jésus-Christ, grand pontife et médiateur de Dieu et des hommes; mais Jésus-Christ se retirant de ce monde, il subroge les prêtres en sa place, et leur remet le compromis en main. Toutes les deux parties conviennent de ces arbitres : Dieu en convient, puisque c'est son autorité qui les établit; les hommes aussi en conviennent lorsqu'ils se viennent jeter à leurs pieds; il faut donc que ces arbitres prononcent; mais de quelle sorte prononceront-ils? suivant les termes du compromis. Lisons donc les termes du compromis, et voyons les conditions sous lesquelles Dieu se relâche.

Voici comme il est couché dans les Ecritures : *Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo* (*Matth.*, XVIII, 18) : Tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel ; voilà les paroles par lesquelles Dieu se relâche. Faites donc, arbitres établis de Dieu, ce que Jésus-Christ vous permet; et déliez entièrement le pécheur, sans lui rien imposer pour son crime. Chrétiens, cela ne se peut; car achevons de lire le compromis : *Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo* (*Ibid.*) : Tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel. Il lui est donc permis de délier; mais il lui est ordonné de lier : voilà l'ordre qui lui est prescrit, et cette loi doit être la nôtre ; car ce mystérieux compromis ayant été signé des parties, il leur doit servir de loi immuable. Jésus-Christ l'a signé de son sang au nom de son Père, et comme procureur spécial établi par lui pour cette réconciliation : tu l'as aussi signé, pécheur, quand tu t'es approché du prêtre en vertu de cette parole et de ce traité. Jésus-Christ l'observe de son côté, et il te remet volontiers la peine éternelle : que reste-t-il donc maintenant, sinon que tu l'exécutes de ta part avec une exacte fidélité? Exhortation à satisfaire.... passage au second point. Cette nécessité de la satisfaction étant solidement appuyée, voyons à présent quelle elle doit être.

SECOND POINT.

Je dis pour ne point flatter les pécheurs, qu'elle doit être très-sévère et très-rigoureuse ; et quand je l'appelle très-rigoureuse, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle ; car si nous considérons attentivement de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourrait nous paraître dur ; si bien que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. Mais afin de la surmonter, appuyons invinciblement cette rigueur salutaire par le saint concile de Trente ; et vous proposant trois raisons par lesquelles ce

saint concile établit la nécessité de satisfaire, faisons voir manifestement qu'elles prouvent la sévérité que je prêche.

La première raison des Pères de Trente, c'est que si la justice divine abandonnait entièrement tous ses droits, si elle relâchait aux pécheurs tout ce qui leur est dû pour leurs crimes, ils n'auraient pas l'idée qu'ils doivent avoir du malheur dont ils ont été délivrés; *Et estimant leur faute légère, par la trop grande facilité du pardon, ils tomberaient aisément dans de plus grands crimes* (*Sess.* XIV, *cap.* 8, *Lab. t.* XIV, *p.* 820). De là vient que dans ce penchant et sur le bord de ce précipice, pour ne point lâcher la bride à la licence des hommes, Dieu en leur quittant la peine éternelle, les retient, comme par un frein, par la satisfaction temporelle : *Quasi fræno quodam*, dit le saint concile de Trente.

Et certainement, chrétiens, il est bien aisé de connaître que tel est le conseil de Dieu, et l'ordre qu'il lui plaît de tenir avec les hommes; car il n'y a aucune apparence que ce Père miséricordieux en relâchant la peine éternelle, en voulût réserver une temporelle, s'il n'y était porté par quelque raison importante. Et quelle raison y aurait-il, qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable, c'est-à-dire la damnation et l'enfer, il fît le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de valeur comme est la satisfaction temporelle? il quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sous. Il fait quelque chose de plus; car il y a bien moins de proportion entre l'éternité de peines, dont il nous tient quittes, et la satisfaction qu'il exige dans le temps. D'où vient donc cette sévérité dans une si grande indulgence? Dieu est-il contraire à lui-même? et celui qui donne tant, pourquoi veut-il réserver si peu de chose? c'est par un conseil de miséricorde qui l'oblige à retenir les pécheurs, de peur qu'ils ne retombent dans de nouveaux crimes. Il sait que la nature des hommes, portée d'elle-même au relâchement, abuse de la facilité du pardon pour passer au libertinage; il sait que s'il laissait agir sa miséricorde toute seule sans laisser aucune marque de sa justice, il exposerait l'une et l'autre à un mépris tout visible à cause de la dureté de nos cœurs. Ainsi donc en se relâchant, il ne se relâche pas tout à fait; la justice ne quitte pas tous ses droits; et s'il ne l'emploie plus à punir les pécheurs, comme ils le méritent, par une damnation éternelle, il l'emploie du moins à les retenir dans le respect et dans la crainte par quelque reste de peine qu'il leur impose. Que si ces peines sont si légères qu'elles ne soient pas capables de donner de l'appréhension aux pécheurs, qui ne voit que par cette lâcheté nous éludons manifestement le conseil de Dieu? Un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* peut-il faire sentir à un pécheur qui a commis de grands crimes, quelle est l'horreur de son péché, quel est le péril d'où il est tiré, et la peine qui lui était due? il faut quelque chose de plus rigoureux.

Prenez donc garde, ô confesseurs; ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le concile de Trente qui vous avertit, c'est Dieu même qui vous ordonne de prendre garde à ses intérêts. Je les remets, dit-il, en vos mains; déliez, je vous le permets; mais liez, puisque je l'ordonne; vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice; usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance; faites sentir aux pécheurs l'horreur du crime qu'ils ont commis par quelque satisfaction convenable, et tâchez par là de les retenir dans la voie de perdition dans laquelle ils se précipitent, de peur que votre facilité ne leur soit une occasion de libertinage, et qu'abusant de votre indulgence, ils ne fassent une nouvelle injure au Saint-Esprit par leurs fréquentes rechutes.

La seconde raison du concile, c'est que la satisfaction est très-nécessaire pour remédier aux restes des péchés, et déraciner les habitudes vicieuses. Pour entendre profondément cette excellente raison, il faut remarquer que le péché a une double malignité; il a de la malignité en lui-même, et il en a aussi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous sépare de Dieu; il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme, et y laisse une certaine impression pour retomber dans de nouvelles fautes. C'est ce qu'on appelle l'habitude vicieuse; et cette vicieuse habitude ne s'éteint pas, encore que le péché cesse; elle demeure dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés; c'est un germe que le péché effacé laisse dans les âmes, par lequel il espère revivre bientôt; c'est une racine empoisonnée, qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. C'est pour détruire ces restes maudits, c'est pour arracher ces habitudes mauvaises, que le concile de Trente a déterminé que la satisfaction était nécessaire; et la raison en est évidente. Car qu'est-ce autre chose qu'une habitude, sinon une forte inclination? et comment la peut-on combattre, sinon en faisant effort sur soi-même par les exercices mortifiants de la pénitence? D'où je conclus en passant plus outre, que cette pénitence doit être sévère parce que l'inclination est puissante. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'il faut faire une pénitence rigoureuse, afin, dit ce grand personnage, que la coutume de pécher cède à la violence de la pénitence : *Ut violentiæ pænitendi cedat consuetudo peccandi* (*In Joan. Tract.* XLIX, *t.* III, *part.* II, *p.* 627).

Il faut donc nécessairement que la pénitence ne soit pas molle; il faut qu'elle ait de la violence pour surmonter la mauvaise habitude, parce que la mauvaise habitude donne une nouvelle force et une nouvelle impétuosité à l'inclination naturelle que nous avons au mal par la convoitise; si bien que l'habitude est un nouveau poids ajouté à celui de la convoitise. Que si nous apprenons par les Ecritures, qu'il faut que nous nous fassions violence pour résister à la convoitise, combien plus en devons-nous faire à une

convoitise fortifiée par une longue habitude? Ne t'imagine donc pas, ô pécheur, que tu puisses résister à un si grand mal par une pénitence légère, que tu puisses te dépouiller de cette ivrognerie si enracinée par quelque petite application à une prière courte et souvent mal faite. Il faut avoir recours nécessairement à cette violence salutaire de la pénitence; il faut se mortifier par des jeûnes, et réprimer les dépenses excessives de tes débauches par l'abondance de tes aumônes : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

La troisième raison du concile, et qui me semble la plus touchante, c'est que nous devons satisfaire à Dieu par les peines salutaires de la pénitence, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui en effet, chrétiens, qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés en se faisant la victime qui les expie; si bien que pour lui être semblables dans le sacrement de la pénitence, il faut que nous nous rendions des victimes mortifiées par les peines salutaires qu'elle nous impose. Car, mes frères, il faut remarquer que les sacrements de l'Eglise, comme ils tirent toute leur vertu de la passion de notre Sauveur, aussi en doivent-ils porter en eux-mêmes et imprimer sur nous une vive image. Ainsi dans le sacrement de la sainte table, nous annonçons la mort de Notre-Seigneur, comme dit le divin Apôtre (I *Cor.*, XI, 26); ainsi dans la pensée du même docteur, nous sommes *Ensevelis avec Jésus-Christ dans le saint baptême* (*Rom.*, VI, 4); et c'est pourquoi l'Eglise ancienne plongeait entièrement dans les eaux tous les fidèles qu'elle baptisait, pour représenter plus parfaitement cette sépulture spirituelle; ainsi dans la confirmation on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer d'un caractère éternel qui nous doit rendre semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aura-t-il donc, chrétiens, que le sacrement de la pénitence qui ne gravera point sur nous l'image de la mort de notre Sauveur? Non, il n'en sera pas de la sorte, dit le saint concile de Trente. La pénitence étant un second baptême, il faut que ce qui a été dit du premier soit encore vérifié dans le second, que tout autant que nous sommes qui sommes baptisés en Jésus-Christ, sommes baptisés en sa mort : *In morte ipsius baptizati sumus* (*Ibid.*, 3). Et comment est-ce que la pénitence imprime sur nos corps la mort de Jésus? Ecoutez parler le sacré concile; c'est alors, dit-il, que nous subissons quelque peine pour nos péchés, que nous nous baptisons dans nos larmes et dans les exercices laborieux que l'on nous impose : *D'où vient aussi que la pénitence est nommée un baptême laborieux* (*Sess.* XIV, *de Pœnit. c.* 2. *Lab. tom.* XIV, *p.* 816). Et par là ne voyez-vous pas combien la pénitence doit être sévère?

Nous apprenons du sacré concile, que nous devons nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié par les pénitences que nous subissons. Ah! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même; pauvre ver écorché, quoi! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer nos pieds qui tant de fois ont couru au crime, et nos mains qui se sont souillées du bien d'autrui par tant d'usures cruelles? Il faut quelque chose de plus pénible; et c'est pourquoi le sacré concile avertit sagement les confesseurs, qu'ils donnent des pénitences proportionnées. Les prêtres doivent donc, dit ce saint concile, imposer des satisfactions salutaires, convenables, proportionnées à la qualité des crimes et au pouvoir des pénitents, selon que l'esprit de prudence le leur suggérera : *Debent ergo Sacerdotes Domini quantum spiritus et prudentia suggesserit pro qualitate criminum et pœnitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere* (*Sup. cit. p.* 821). Et ce qu'il leur prescrit d'user de prudence, sachez et entendez, ô pécheurs, que ce n'est pas pour les faire relâcher à cette condescendance molle et languissante que votre cœur insensible et impénitent exige d'eux; car cette prudence qu'on leur ordonne, n'est pas cette fausse prudence de la chair qui flatte les vices et les désirs corrompus des hommes; c'est une prudence spirituelle qui sacrifie la chair pour sauver l'esprit. C'est pourquoi le concile dit : *Quantum spiritus et prudentia suggesserit.* Ayez de la prudence, dit ce saint concile; non pas une prudence qui suive la chair, mais une prudence guidée par l'esprit : *Spiritus et prudentia.* Et afin de leur faire craindre un relâchement excessif, il les avertit sagement que s'ils agissent trop indulgemment avec les pécheurs, en leur ordonnant des peines très-légères pour des péchés très-griefs, ils se rendent participants des crimes des autres.

O sentence vraiment terrible! Que répondront devant Dieu ces confesseurs lâches et complaisants, qui auront corrompu par leur facilité criminelle la sévérité de la discipline; lorsqu'ils verront d'un côté s'élever contre eux les Pères qui ont fait les canons, et particulièrement ceux de Trente qui les ont avertis si sérieusement du péril où les engageait leur fausse et cruelle miséricorde; et de l'autre, les pécheurs mêmes, dont ils auront lâchement flatté les inclinations corrompues? C'est vous, diront-ils, qui nous avez damnés, c'est votre pitié inhumaine, c'est votre indulgence pernicieuse. O Seigneur, faites-nous justice contre ces ignorants médecins qui, pour trop épargner le membre pourri, ont laissé couler le venin au cœur; contre ces lâches conducteurs qui ont mieux aimé nous abandonner à la licence par une flatterie dangereuse, que de nous retenir sur le penchant par une discipline salutaire. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que les prêtres et les confesseurs évitent cette double accusation des pontifes et des conciles qui les reprendront d'avoir méprisé leurs lois; et des pécheurs qui se plaindront justement de ce qu'ils n'ont pas guéri leurs

blessures? Ah! disait à ce sujet autrefois un très-saint évêque de France : Je ne me sens pas assez innocent pour me vouloir charger des péchés des autres, et je n'ai pas assez d'éloquence pour pouvoir répondre aux accusations qu'intenteront un jour contre moi tant de saints et admirables prélats qui ont fait les lois des conciles : *Ego me in hoc periculo mittere omnino non audeo; quia nec talia sunt merita mea, ut aliorum peccata in me excipere præsumam, nec tantam eloquentiam habeo, ut ante tribunal Christi contra tot ac tantos Sacerdotes qui Canones statuerunt, dicere audeam.* Voilà quels doivent être les sentiments des confesseurs. Achevons et disons un mot de la disposition des pénitents.

TROISIÈME POINT.

Deux dispositions qui semblent contraires, avec lesquelles il faut accomplir sa pénitence, la joie et la douleur; la joie, en considérant non la peine qu'elle nous fait souffrir, mais celle d'où elle nous tire; la douleur amère pour plusieurs raisons ; mais nous dirons en particulier une qui regarde la satisfaction. C'est que les confesseurs inclinent toujours à la miséricorde; et quelque soin qu'ils aient de ne se point écarter des bornes d'une juste sévérité, néanmoins l'amour paternel que Dieu leur inspire pour leurs pénitents, et l'expérience qu'ils ont par eux-mêmes de l'infirmité, fait qu'ils penchent toujours beaucoup plus du côté de la douceur. Eh donc! y a-t-il rien de plus nécessaire que de suppléer le défaut de la peine corporelle par l'abondance de la douleur? C'est cette douleur qui a apaisé Dieu sur les Ninivites; c'est elle qui prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçait de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes, en détruisant par les fondements toutes leurs inclinations corrompues. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? voilà votre parole accomplie; vous avez dit que Ninive serait renversée, elle s'est en effet renversée elle-même. Ninive est véritablement renversée, en tournant en bien ses mauvais désirs; Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et en un cilice; la superfluité de ses banquets en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence ; *Subvertitur plane Ninive, dum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (*S. Eucher. Lugd. Homil. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t.* VI, *p.* 646). O ville utilement renversée!

Chrétiens, armons-nous de zèle; que chacun renverse Ninive en soi-même. Ville de Metz, que n'es-tu ainsi renversée? Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut; et plût à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauches et les banquets de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques! plût à Dieu que j'entende bientôt cette bienheureuse nouvelle : toute la ville de Metz est abattue, mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste! Que tardes-tu, ô ville; renverse-toi par la pénitence ; cette chute te relèvera jusqu'à la gloire éternelle.

PREMIER SERMON.

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

(Prêché à la cour.)

SUR L'EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE.

Qui sont ceux qui négligent la pénitence. Désespoir des pécheurs endurcis : réfutation de leurs vaines excuses. Vertu toute puissante de la grâce, pour surmonter nos habitudes et changer nos inclinations. Bonté du Sauveur : moyens pour en éprouver les effets. Combien les délices spirituelles de la vie nouvelle surpassent toutes les fausses douceurs des plaisirs sensibles. Dangers de la Cour : comment on peut s'y sauver.

Vides hanc mulierem?

Voyez-vous cette femme (*Luc.*, VII, 44.)

Madeleine, le parfait modèle de toutes les âmes réconciliées, se présente à nous dans cette semaine, et on ne peut la contempler aux pieds de Jésus sans penser en même temps à la pénitence. C'est donc à la pénitence que ces trois discours seront consacrés; et je suis bien aise, messieurs, d'en proposer le sujet pour y préparer les esprits.

Je remarque trois sortes d'hommes qui négligent la pénitence : les uns n'y pensent jamais, d'autres diffèrent toujours, d'autres n'y travaillent que faiblement ; et voilà trois (1) obstacles à leur conversion. Tous trois méprisent leur conversion véritable : plusieurs, endurcis dans leurs crimes, regardent leur conversion comme une chose impossible, et dédaignent s'y appliquer ; plusieurs se la figurent trop facile, et ils la diffèrent de jour en jour comme un ouvrage qui est en leurs mains, qu'ils feront quand il leur plaira ; plusieurs, étant convaincus du péril qui suit les remises, commencent; mais la commençant mollement, ils la laissent toujours imparfaite. Voilà les trois défauts qu'il nous faut combattre par l'exemple de Madeleine, qui enseigne à tous les pécheurs que leur conversion est possible, et qu'ils doivent l'entreprendre; que leur conversion est pressée, et qu'ils ne doivent point la remettre; enfin que leur conversion est un grand ouvrage, et qu'il ne faut point le faire à demi, mais s'y donner d'un cœur tout entier.

Ces trois considérations m'engagent à vous faire voir par trois discours l'efficace de la pénitence (2), qui peut surmonter les plus grands obstacles; l'ardeur de la pénitence, qui doit vaincre tous les délais; l'intégrité de la pénitence, qui doit anéantir tous les crimes et n'en laisser aucun reste. Je commencerai aujourd'hui à établir l'espérance

(1) Empêchements.
(2) Capable de.

des pécheurs par la possibilité de leur conversion, après avoir imploré le secours d'en haut : *Ave, Maria.*

Les pécheurs aveugles et mal avisés arrivent enfin par leurs désordres à l'extrémité de misère qui leur a été souvent prédite ; ils ont été assez avertis qu'ils travaillaient à leurs chaînes par l'usage licencieux de leur liberté, qu'ils rendaient leurs passions invincibles en les flattant, et qu'ils gémiraient quelque jour de s'être engagés si avant dans la voie de perdition, qu'il ne leur serait presque plus possible de retourner sur leurs pas : ils ont méprisé cet avis. Ce que nous faisons librement et où notre seule volonté nous porte, nous nous imaginons facilement que nous le pourrons aussi défaire sans peine. Ainsi, une âme craintive qui, commençant à s'éloigner de la loi de Dieu, n'a pas encore perdu la vue de ses jugements, se laisse emporter aux premiers péchés, espérant de s'en retirer quand elle voudra ; et, très-assurée, à ce qu'elle pense, d'avoir toujours en sa main sa conversion, elle croit en attendant qu'elle peut donner quelque chose à son humeur. Cette espérance l'engage, et bientôt le désespoir lui succède ; car l'inclination au bien sensible, déjà si puissante par elle-même, étant fortifiée et enracinée par une longue habitude, cette âme ne fait plus que de vains efforts pour se relever ; et retombant toujours sur ses plaies, elle se sent si exténuée, que ce changement de ses mœurs et ce retour à la droite voie qu'elle trouvait si facile, commence à lui paraître impossible.

Cette impossibilité prétendue, c'est, mes frères, le plus grand obstacle de sa conversion ; car quelle apparence d'accomplir jamais ce que l'impuissance et le désespoir ne permet plus même de tenter ? Au contraire, c'est alors, dit le saint Apôtre, que les pécheurs (1) se laissent aller, et que désespérant de leurs forces, ils se (2) laissent emporter sans retenue à tous leurs désirs : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ in operationem immunditiæ omnis* (*Ephes.*, IV, 19). Telle est, messieurs, leur histoire : l'espérance leur fait faire les premiers pas, le désespoir les retient et les précipite au fond de l'abîme.

Encore qu'ils y soient tombés par leur faute, il ne faut pas toutefois les laisser périr : ayons pitié d'eux, tendons-leur la main ; et comme il faut qu'ils s'aident eux-mêmes par un grand effort, s'ils veulent se relever de leur chute, pour leur en donner le courage, ôtons-leur avant toutes choses cette fausse impression ; qu'on ne peut vaincre ses inclinations ni ses habitudes vicieuses ; montrons-leur clairement par ce discours que leur conversion est possible.

J'ai appris de saint Augustin, qu'afin qu'une entreprise soit possible à l'homme, deux choses lui sont nécessaires : il faut premièrement qu'il ait en lui-même une puissance, une faculté, une vertu proportionnée à l'exécution ; et il faut secondement que l'objet lui plaise, à cause que le cœur de l'homme ne pouvant agir sans quelque attrait, on peut dire en un certain sens, que ce qui ne lui plaît pas lui est impossible (*De Spirit. et Litter. c.* III, *t.* X, *p.* 87).

C'est aussi pour ces deux raisons que la plupart des pécheurs endurcis désespèrent de leur conversion ; parce que leurs mauvaises habitudes, si souvent victorieuses de leurs (1) bons desseins, leur font croire qu'ils n'ont point de force (2) contre elles. Et d'ailleurs, quand même ils les pourraient vaincre, cette vie sage et composée qu'on leur propose, leur paraît sans goût, sans attrait et sans aucune douceur ; de sorte qu'ils ne se sentent pas assez de courage pour la pouvoir embrasser.

Ils ne considèrent pas, messieurs, la nature de la grâce chrétienne qui opère dans la pénitence. Elle est forte, dit saint Augustin, et capable de surmonter toutes nos faiblesses ; mais sa force, dit le même Père, est dans sa douceur et dans une suavité céleste qui surpasse tous les plaisirs que le monde vante (*De Spirit. et Litt. cap.* XXIX, *tom.* X, *p.* 114). Madeleine, abattue aux pieds de Jésus, fait bien voir que cette grâce est assez puissante pour vaincre les inclinations les plus engageantes ; et les larmes qu'elle répand pour l'avoir perdue, suffisent pour nous faire entendre la douceur qu'elle trouve à la posséder. Ainsi nous pouvons montrer à tous les pécheurs, par l'exemple de cette sainte, que s'ils embrassent avec foi et soumission la grâce de la pénitence, ils y trouveront sans aucun doute, et assez de force pour les soutenir, et assez de suavité pour les attirer ; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'est que trop vrai, messieurs, qu'il n'y a point de coupable qui n'ait ses raisons. Les pécheurs n'ont pas assez fait s'ils ne joignent l'audace d'excuser leur faute à celle de la commettre ; et comme si c'était peu à l'iniquité de nous engager à la suivre, elle nous engage encore à la défendre. Toujours ou quelqu'un nous a entraînés, ou quelque rencontre imprévue nous a engagés contre notre gré ; tout autre que nous aurait fait de même : que si nous ne trouvons pas hors de nous sur quoi rejeter notre faute, nous cherchons quelque chose en nous qui ne vienne pas de nous-mêmes, notre humeur, notre inclination, notre naturel. C'est le langage ordinaire de tous les pécheurs, que le prophète Isaïe nous a exprimé bien naïvement dans ces paroles qu'il leur fait dire : Nous sommes tombés comme des feuilles, mais c'est que nos iniquités nous ont emportés comme un vent : *Cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (*Isa.*, LXIV, 6). Ce n'est jamais notre choix ni notre dépravation volontaire ; c'est un vent impétueux qui est survenu, c'est une force majeure, c'est une passion violente à laquelle, quand nous nous som-

(1) S'abandonnent.
(2) Livrent.

(1) Bonnes résolutions.
(2) Pour les surmonter.

mes laissé (1) dominer longtemps, nous sommes bien aises de croire qu'elle est invincible. Ainsi nous n'avons plus besoin de chercher d'excuse ; notre propre crime s'en sert à lui-même, et nous ne trouvons point de moyen plus fort pour notre justification, que l'excès de notre malice.

Si pour détruire cette vaine excuse, nous reprochons aux pécheurs qu'en donnant un tel ascendant sur nos volontés à nos passions et à nos humeurs, ils ruinent la liberté de l'esprit humain, ils détruisent toute la morale, et que, par un étrange renversement, ils justifient tous les crimes et condamnent toutes les lois ; cette preuve quoique forte n'aura pas l'effet que nous prétendons ; parce que c'est peut-être ce qu'ils demandent, que la doctrine des mœurs soit anéantie, et que chacun n'ait de lois que ses désirs. Il faut donc les convaincre par d'autres raisons, et voici celle de saint Jean Chrysostôme dans l'une de ses homélies sur la première Epître aux Corinthiens.

Ce qui est impossible à l'homme, nul péril, nulle appréhension, nulle nécessité ne le rend possible (*Hom.* II, *t.* X, *p.* 13). Qu'un ennemi vous poursuive avec un avantage si considérable ; que vous soyez contraint de prendre la fuite, la crainte qui vous emporte peut bien vous rendre léger et précipiter votre course ; mais quelque extrémité qui vous presse, elle ne peut jamais vous donner des ailes dans lesquelles vous trouveriez un secours présent pour vous dérober tout d'un coup à une poursuite si violente ; parce que la nécessité peut bien aider nos puissances et nos facultés naturelles, mais non pas en ajouter d'autres. Or, est-il que dans l'ardeur la plus insensée de nos passions, non-seulement une crainte extrême, mais une circonspection modérée, mais la rencontre d'un homme sage, mais une pensée survenue, ou quelque autre dessein nous (2) arrête, et nous fait vaincre notre inclination. Nous savons bien nous contraindre devant les personnes de respect : et certes, sans recourir à la crainte, celui-là est bien malheureux qui ne connaît pas par expérience qu'il peut du moins modérer par la raison l'instinct aveugle de son humeur ; mais ce qui se peut modérer avec un effort médiocre, sans doute se pourrait dompter, si on ramassait toutes ses forces. Il y a donc en nos âmes une faculté supérieure qui, étant mise en usage, pourrait réprimer nos inclinations, toutes puissantes quand on se néglige ; et si elles sont invincibles, c'est parce qu'on ne se remue pas pour leur résister.

Mais sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la cour pour faire voir aux hommes qu'ils se peuvent vaincre. Qu'est-ce que la vie de la cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la cour ? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour ? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la cour : qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde. Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va nous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI, 19) : Comme vous vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs séculiers, en la même sorte rendez-vous esclaves de la sainteté et de la justice.

Reconnaissez, chrétiens, combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire, qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité ; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice : vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à (1) Dieu et à la raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu de ne demander que l'égalité ; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car, quoique vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que (2) le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie ; et pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables ? Quoi donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses ! faut-il que tout devienne impossible, quand il s'agit de cet être qui mérite tout, dont la recherche au contraire, devait être d'autant plus facile, qu'il est toujours prompt à (3) secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment !

Je n'ignore pas, chrétiens, ce que les pécheurs nous répondent. Ils avouent qu'on se peut contraindre, et même qu'on se peut vaincre dans l'ordre des choses sensibles, et que l'âme peut faire un effort pour détacher ses sens d'un objet, lorsqu'elle les rejette aussitôt sur quelque autre bien qui les touche aussi et qui soit capable de les soutenir ; mais que de laisser comme suspendu cet amour né avec nous pour les biens sensibles, sans lui donner aucun appui, et de détourner le cœur tout à coup à une beauté, quoique ravissante, mais néanmoins invisible, c'est ce qui n'est pas possible à notre faiblesse.

Chrétiens, que vous répondrai-je ? Il n'y a rien de plus faible, mais il n'y a rien de

(1) Maîtriser.
(2) Peut arrêter, retenir.

(1) La grâce et à l'Evangile.
(2) La nécessité.
(3) Prêter la main à ceux qui le cherchent.

plus fort que cette raison : rien de plus aisé à réfuter, mais rien de plus malaisé à vaincre. Je confesse qu'il est étrange que ce que peut une passion sur une autre, la raison ne le puisse pas. Je dis rien de plus aisé à réfuter ; car comme il est ridicule dans une maison de voir un serviteur insolent qui a plus de pouvoir sur ses compagnons, que le maître n'en a sur lui et sur eux ; ainsi c'est une chose indigne que dans l'homme où les passions doivent être esclaves, une d'elles plus (1) impérieuse exerce plus d'autorité sur les autres, que la raison, qui est la maîtresse, n'est capable d'en exercer sur toutes ensemble : cela est indigne, mais cela est. Cette raison est devenue toute sensuelle ; et s'il se réveille quelquefois en elle quelque affection du bien éternel pour lequel elle était née, le moindre souffle des passions éteint cette flamme errante et volage, et la replonge tout entière dans (2) le corps dont elle est esclave. Que ne dirait ici la philosophie de la force, de la puissance, de l'empire de la raison qui est la reine de la vie humaine, de la supériorité naturelle de cette fille du ciel sur ces passions tumultueuses, téméraires enfants de la terre, qui combattent contre Dieu et contre ses lois ! Mais que sert de représenter à cette reine dépouillée les droits et les priviléges de sa couronne qu'elle a perdus, de son sceptre qu'elle a laissé tomber de ses mains. Elle doit régner ; qui ne le sait pas ? Mais (3) ne perdez pas le temps, ô philosophes, à l'entretenir de ce qui doit être ; il faut lui donner le moyen de remonter sur son trône et de dompter ses sujets rebelles.

Chrétiens, suivons Madeleine, allons aux pieds de Jésus : c'est de là qu'il découle sur nos cœurs infirmes une vertu toute-puissante qui nous rend et la force et la liberté : là se brise le cœur ancien, là se forme le cœur nouveau. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours : le cœur étant changé, il faut bien que les désirs s'appliquent ailleurs.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, ne doutez pas, chrétiens, qu'elle ne surmonte aussi l'habitude : car qu'est-ce que l'habitude, sinon une inclination fortifiée ? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, il fera souffler son esprit, lequel, comme le vent du midi, relâchera la rigueur du froid, et du cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit Spiritus ejus et fluent aquæ* (*Psalm.* CXLVII, 7) : que s'il faut faire encore un plus grand effort, il enverra son esprit de tourbillon qui pousse violemment les murailles : *Quasi turbo impellens parietem* (*Is.*, XXV, 4) ; son esprit qui renverse les montagnes et qui déracine les cèdres du Liban : *Spiritus grandis et fortis subvertens montes* (III *Reg.*, XIX, 11). Madeleine abattue aux pieds de Jésus par la force de cet esprit, n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards ; elle renonce à ses (1) funestes victoires qui la (2) mettaient dans les fers : vaincue et captivée elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise, et ces parfums précieux, et ces cheveux tant vantés, et même ces yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue, cette malheureuse conquérante ; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions.

Ceux qui entendront cette vérité, au lieu d'accuser leur tempérament, auront recours à Jésus, qui tourne les cœurs où il lui plaît : ils n'imputeront point leur naufrage à la violence de la tempête; mais ils tendront les mains à celui dont le psalmiste a chanté : Qu'il bride la fureur de la mer, et qu'il calme, quand il veut, ses flots agités : *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus, tu mitigas* (*Ps.* LXXXVIII, 10).

Il se plaît d'assister les hommes; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. *Il a soif*, dit saint Grégoire de Nazianze, *mais il a soif qu'on ait soif de lui. Recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire; exiger de lui, c'est l'obliger; et il aime si fort à donner, que la demande même, à son égard tient lieu d'un présent* (*Orat.* XL, *p.* 657). Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, est de croire qu'il ne nous manque pas; et j'ai appris de saint Cyprien, qu'*il donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient recevoir;* tant il est bon et magnifique : *Dans credentibus tantum quantum se credit capere qui sumit* (*Epist.* VIII, *ad Martyr. et Conf.*, *p.* 17).

Ne doutez donc pas, chrétiens, si votre conversion est possible : Dieu vous promet son secours; est-il rien, je ne dis pas d'impossible, mais de difficile avec ce soutien? Que si l'ouvrage de votre salut, par la grâce de Dieu, est entre vos mains : Pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël? je ne veux point la mort de celui qui meurt : *Et quare moriemini, domus Israel? nolo mortem morientis* (*Ezech.*, XVIII, 31, 32). Convertissez-vous et vivez. Ne dites pas toujours : Je ne puis. Il est vrai, tant que vous ne ferez pas le premier pas, le second sera toujours impossible; quand vous donnerez tout à votre humeur et à votre pente naturelle, vous ne pourrez vous soutenir contre le torrent, etc. Mais que cela soit possible, trouverai-je quelque douceur dans cette nouvelle vie dont vous me parlez? c'est ce qui nous reste à considérer.

SECOND POINT.

Je n'ai pas de peine à comprendre que les pécheurs en souffrent beaucoup quand il faut tout à fait se donner à Dieu, s'attacher à un nouveau maître et commencer une vie nouvelle. Ce sont des choses, messieurs, que l'homme ne fait jamais sans quelque crainte ; et si tous les changements nous étonnent, à plus forte raison, le plus grand de tous, qui est celui de la conversion. Laban

(1) Audacieuse.
(2) La chair.
(3) Au lieu de perdre.

(1) Dangereuses.
(2) Chargeaient elle-même d'un joug trop infâme.

pleure amèrement, et ne peut se consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* (*Gen.*, XXXI, 30) ? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens, et il danse, et il admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte. Ainsi l'homme sensuel, voyant qu'on veut abattre par un coup de foudre ces idoles pompeuses qu'il a (1) élevées, rompre ces attachements trop aimables, dissiper toutes ces pensées qui tiennent une si grande place en son cœur malade; il (2) se désole sans mesure : dans un si grand changement, il croit que rien ne demeure en son entier, et qu'on lui ôte même tout ce qu'on lui laisse : car, encore qu'on ne touche ni à ses richesses, ni à sa puissance, ni à ses maisons superbes, ni à ses jardins délicieux ; néanmoins il croit perdre tout ce qu'il possède, quand on lui en prescrit un autre usage que celui qui lui plaît depuis si longtemps. Comme un homme qui est assis à une table délicate; encore que vous lui laissiez toutes les viandes, il croirait toutefois perdre le festin, s'il y perdait tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y ressent.

Ainsi, les pécheurs accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leur humeur et leurs passions, se persuadent que tout leur échappe, si cet usage leur manque. Quoi ! craindre ce qu'on aimait, n'aimer plus rien que pour Dieu ! que deviendront ces douceurs et ces complaisances, et tout ce qu'il ne faut pas penser en ce lieu, et bien moins répéter en cette chaire? Que ferons-nous donc? que penserons-nous? quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette vie réglée leur semble une mort, parce qu'ils n'y voient plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes les autres choses sans lesquelles ils ne trouvent pas la vie supportable.

Que dirai-je ici, chrétiens? comment ferais-je goûter aux mondains des douceurs qu'ils n'ont jamais expérimentées? Les raisons en cette matière sont peu efficaces; parce que, pour discerner ce qui plaît, on (3) ne connaît de maître que son propre goût, ni de preuve que l'épreuve même. Que plût à Dieu, chrétiens, que les pécheurs pussent se résoudre à goûter combien le Seigneur est doux ! ils reconnaîtraient, par expérience, qu'il est de tous ces désirs irréguliers qui s'élèvent en la partie sensuelle, comme des appétits de malades : tant que dure la maladie, nulle raison ne les peut guérir; aussitôt qu'on se porte bien, sans y employer de raison, la santé les dissipe par sa propre force, et ramène la nature à ses objets propres : *Quæ ista desideria sanitas tollit* (*S. Aug.*, *Serm.* CCLV, *t.* V, *p.* 1053).

Et toutefois, chrétiens, malgré l'opiniâtreté de nos malades, et malgré leur goût dépravé, tâchons de leur faire entendre, non point par des raisons humaines, mais par les principes de la foi, qu'il y a des délices spirituelles, qui surpassent les fausses douceurs de nos sens et toutes leurs flatteries. Pour cela, sans user d'un grand circuit, il me suffit de dire, en un mot, que Jésus-Christ est venu au monde. Si je ne me trompe, messieurs, nous (1) vîmes hier assez clairement qu'il y est venu pour se faire aimer. Un Dieu, qui descend parmi les éclairs, et qui fait fumer de toutes parts la montagne de Sinaï par le feu qui (2) sort de sa face, a dessein de se faire craindre; mais un Dieu, qui rabaisse sa grandeur et tempère sa majesté pour s'accommoder à notre portée, un Dieu qui se fait homme pour attirer l'homme par cette bonté populaire dont nous admirions hier la condescendance, sans doute, a dessein de se faire aimer. Or, est-il que quiconque se veut faire aimer, il est certain qu'il veut plaire; et si un Dieu nous veut plaire, qui ne voit (3) qu'il n'est pas possible que la vie soit ennuyeuse dans son service?

C'est, messieurs, par ce beau principe, que le grand saint Augustin a fort bien compris que la grâce du Nouveau Testament, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est une chaste délectation, un agrément immortel, un plaisir spirituel et céleste qui gagne les cœurs : car, puisque Jésus-Christ a dessein de plaire, il ne doit pas venir sans son attrait (*De Spirit. et Litt. cap.* XXVIII, *t.* X, *p.* 112; *De Grat. Christ.*, *cap.* XXXV, *t.* X, *p.* 246; *Cont. duas Epist. Pelag.*, *lib.* IV, *c.*V, *t.* X, *p.* 474). Nous ne sommes plus ce peuple esclave et plus (4) dur que la pierre sur laquelle sa loi est écrite, que Dieu fait marcher dans (5) un chemin rude, à grands coups de foudre, si je puis parler de la sorte, et par des terreurs continuelles : nous sommes ses enfants bien-aimés auxquels il a envoyé son Fils unique pour nous gagner par amour. Croyez-vous que celui qui a fait vos cœurs manque de charmes pour les attirer, d'appas pour leur plaire, et de douceur pour les (6) entretenir dans une sainte persévérance? Ah ! cessez; ne soupirez plus désormais après les plaisirs de ce corps mortel; (7) cessez d'admirer cette eau trouble que vous voyez (8) sortir d'une source si corrompue. Levez les yeux, chrétiens, voyez cette fontaine si claire et si vive qui arrose, qui rafraîchit, qui enivre la Jérusalem céleste : voyez la (9) liesse et le transport, les chants, les acclamations, les ravissements de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de sa gloire dans le bienfait de sa grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime qui ne trouble pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne

(1) Erigées.
(2) S'afflige démesurément.
(3) On ne veut point être persuadé par des arguments, mais convaincu par l'épreuve même.

(1) Fîmes voir.
(2) S'allume devant.
(3) Par conséquent il est impossible.
(4) Grossier, pesant.
(5) Une voie dure.
(6) Affermir dans son saint amour.
(7) Ne buvez plus de.
(8) découler.
(9) Vieux mot qui signifie joie.

surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre : *Trahe nos post te* (*Cant.*, I, 3). Si vous voulez voir par expérience combien cet attrait est doux, considérez Madeleine. Quand vous voyez un enfant attaché, de toute sa force, à la mamelle, qui suce avec ardeur et empressement cette douce portion de sang que la nature lui sépare si adroitement de toute la masse, et lui assaisonne elle-même de ses propres mains, vous ne demandez pas s'il y prend plaisir, ni si cette nourriture lui est agréable. Jetez les yeux sur Madeleine, voyez comme elle court, toute transportée, à la maison du Pharisien pour trouver celui qui l'attire; elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée à ses pieds : mais regardez comme elle les baise, avec quelle ardeur elle les embrasse; et, après cela, ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde; non-seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne.

Que si vous êtes effrayés par ses larmes, par ses sanglots, par l'amertume de sa pénitence, sachez, mes frères, que cette amertume est plus douce que tous les plaisirs. Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de (1) Jérusalem, que l'armée assyrienne avait renversé, le peuple, mêlant tout ensemble, et le triste souvenir de sa ruine et la joie de la voir si bien réparée, tantôt élevait sa voix en des cris lugubres, et tantôt poussait jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'auteur sacré, qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les acclamations : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi* (I *Esdr.*, III, 13). C'est une image imparfaite de ce qui se fait dans la pénitence. Cette âme contrite et repentante, voit le temple de Dieu renversé en elle, et l'autel, et le sanctuaire si saintement consacré sous le titre du Dieu vivant. Hélas! ce ne sont point les Assyriens; c'est elle-même qui a détruit cette sainte et magnifique structure, pour bâtir en sa place un temple d'idoles et elle pleure, et elle gémit, et elle ne veut point recevoir de consolation. Mais, au milieu de ses pleurs, elle voit que cette maison sacrée se relève; bien plus, que ce sont ses larmes et sa douleur même qui redressent ses murailles abattues, érigent de nouveau cet autel si indignement détruit, commencent à faire fumer dessus un encens agréable à Dieu et un (2) holocauste qui l'apaise. Elle se réjouit parmi ses larmes; elle voit qu'elle trouvera dans l'asile d'une bonne conscience une retraite assurée, que nulle violence ne peut forcer; si bien qu'elle peut sans crainte y retirer ses pensées, y déposer ses trésors, y reposer ses inquiétudes; et quand tout l'univers serait ébranlé, y vivre tranquille et paisible sous les ailes du Dieu qui l'habite et y préside. Qu'en jugez-vous, chrétiens? une telle vie est-elle à charge? cette âme, à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce, peut-elle regretter ses larmes? ne se croira-t-elle pas beaucoup plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus que de rire avec le monde et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les larmes portent avec elles leur consolation? *Ubi et fletus sine gaudio non est*, dit saint Augustin (*Enar. in Ps.* CXLV, *tom.* IV, *p.* 1625).

Mais je prévois, chrétiens, une dernière difficulté contre les saintes vérités que j'ai établies. Les pécheurs étant convaincus par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande : Si cela se peut à la cour, et si l'âme y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes. Que cette question est embarrassante! Si nous en croyons l'Evangile, il n'y a rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, messieurs, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour; comme elle est et le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes; quiconque a bu de cette eau, il s'entête, il est tout changé par un espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose; en sorte que Jésus-Christ, ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs.

Et toutefois, chrétiens, pour ne pas jeter dans le désespoir des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, disons qu'étant le Sauveur de tous, il n'y a point de condition, ni d'état honnête qui soit exclus du salut qu'il nous a donné par son sang; puisqu'il a choisi quelques rois pour être enfants de son Eglise, et qu'il a sanctifié quelques cours par la profession de son Evangile, il a regardé en pitié et les princes et leurs courtisans; et ainsi il a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs emplois. Mais voici la loi qu'il leur impose : ils pourront faire leur salut, pourvu qu'ils connaissent bien leurs périls; ils pourront arriver en sûreté, pourvu qu'ils marchent toujours en crainte, et qu'ils égalent leur vigilance à leurs besoins, leurs précautions à leurs dangers, leur ferveur aux obstacles qui les environnent : *Tuta si cauta, secura si attenta* (*Tert. de Idolol. n.* 24, *p.* 119). Qu'on se fasse violence; cette douceur vient de la contrainte; renversez Ninive; renversez la cour.

O cour vraiment auguste et vraiment royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent,

(1) Dieu.
(2) Sacrifice.

les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore!

DEUXIEME SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA FERVEUR DE LA PÉNITENCE.

Etat du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir. Bonté immense du Sauveur: empressements infinis de sa charité pour les âmes. Trois degrés de miséricorde, qui répondent à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée. Faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature. Motifs pressants pour nous donner à Dieu par la Pénitence. Injure que nous lui faisons par nos révoltes: vengeance que son amour outragé exerce contre les ingrats.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti.

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut appris que Jésus était en la maison du Pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds (*Luc.*, VII, 37).

Jésus-Christ veut être pressé; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre : il aime les âmes généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence comme cette fidèle Chananée, ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême, comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du pharisien? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui : il est dans une maison étrangère; mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes Frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend? qui nous prévient, qui nous cherche et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour (1) le perdre. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente; c'est-à-dire de saints désirs, et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine; une flamme toute pure et toute céleste commence à s'allumer dans son cœur; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer sitôt : sa jeunesse (2) vigoureuse lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte; son entreprise l'étonne elle-même; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

(1) Nous.
(2) Fleurissante.

Tel est, messieurs, l'état du pécheur, lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous? Lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite? Ah ! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrons-nous vaincre? Il voit toutes les raisons, il en voit la force; son esprit est rendu, son cœur tient encore et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur; mais, certes, la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. *Maison de Jacob*, dit le saint prophète, *écoutez la voix du Seigneur* (*Jerem.*, II, 4), âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles. Comme j'ai dessein de parler au cœur, je veux faire parler le divin amour : vous le verrez attendri, vous le verrez indigné; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches; celles-là pour amollir votre dureté, ceux-ci pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes de son amour méprisé.

PREMIER POINT.

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon Pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. Le bon Pasteur, dit le Fils de Dieu, court après sa brebis perdue : *Vadit ad illam quæ perierat* (*Luc.* XV, 4). Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche ; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court jusqu'à ce qu'il la trouve; *Donec inveniat eam* (*Ibid.*); c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient : et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ; c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affaiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée; elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde ; elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle

l'oublie, elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités; il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée; quitte tes ordures, quitte tes plaisirs, quitte tes attaches; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de (1) ton innocence, et passionné pour ton âme. Elle ne reconnaît plus la voix du pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, messieurs, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir? parce que, comme dit Tertullien, errant de çà et de là elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égarements: *Multum enim errando laboraverat* (*De Pœnit.*, *n.* 8, *p.* 146).

Voilà, chrétiens, en général trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement (2) que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène; et de l'autre côté ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Ecriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais sans le lire dans l'Ecriture, nous pouvons le lire dans nos consciences: c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées: ils l'ont éloigné du cœur en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as fait pour te séparer de Dieu? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur; et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir: il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché: *Eh bien! j'ai péché*, dit-il hardiment; *et que m'est-il arrivé de triste* (*Eccli.*, V, 4)? Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre: *In longum differuntur dies..... et in tempora longa iste prophetat* (*Ezech.*, XII, 22, 27): parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes: *Dixit enim in corde suo, oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34): de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée; parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont l'on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite: nouvelle espèce de fuite; car dans la voie du salut, si l'on ne court on retombe, si on languit on meurt bientôt, si l'on ne fait tout on ne fait rien; enfin, marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses; combien de fois il a (1) rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Evangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous elles vous guident, quand elles sont derrière vous elles vous chargent. Ah! Jésus a pitié de vous; il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications? Il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée: il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance,

(1) Ta pureté.
(2) Faisons-le voir en particulier et que chacun.

(1) Ramené.

tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru pour vous faire voir le tableau de l'impénitence; un Lazare mendiant vous a paru pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes dans ces nécessités désespérantes. Enfin, on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme; et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse; tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous! Que si en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements Jésus a trouvé votre âme; il est descendu aux enfers encore une fois; car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions? Ah! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ses vérités que vous aviez oubliées; rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste: *Tribulationem et dolorem inveni* (*Ps.* CXIV, 4): J'ai trouvé l'affliction et la douleur: enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence; mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés; je l'ai trouvée cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu: *Et nomen Domini invocavi* (*Ibid.*). Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur; et quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudrait ici vous présenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre. L'empire qui se divise s'affaiblit; les forces qui se partagent se dissipent; or, il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme; toujours, dit saint Augustin, une partie qui marche et une partie qui traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose (*Conf.*, *lib.* VIII, *cap.* IX, X, *t.* I, *p.* 153, 154). Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer: la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas; (1) éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs; ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, messieurs, notre impuissance est extrême; mais voyez le bon pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes, desquelles si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce? *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI, 1). Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour; ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer, sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections (2)? quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard; et voilà que (3) nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles: les biens périssables ont gagné ton cœur: si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur, ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance: mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusqu'au principe, jusqu'à la source du bien, jusqu'à Dieu même; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes; et selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou

(1) Elle est un éternel pressement et un éternel obstacle à elle-même.
(2) Notre cœur.
(3) Toute notre vie est presque écoulée.

malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? l'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le verrait pas? quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? jamais; qui le pourrait dire? jamais; le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilége a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu? oui, tous les jours sont à Dieu; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous; et c'est celui qui se passe. Eh quoi! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si faibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu. Ah! laissez démêler cette affaire : mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père (*Matt.*, VIII, 21, 22). Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu, d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écouler ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en la place. Chaque âge a sa passion dominante; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice : une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piége de l'avarice : c'est l'histoire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice, et au lieu de le remettre à Jésus, le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse, renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'un autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il vous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces. Mais, comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter; non point comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres, mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament; car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais, dans la nouvelle alliance, elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend sans aucune comparaison plus insupportable et plus accablante; parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâces que sont (1) fortifiés les coups de foudre, qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causent une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot tout ce que le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais, comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon (2) qu'elle nous est montrée dans les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à

(1) Imprimés.
(2) Que nous la connaissons par.

Dieu considéré en lui-même, en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne porte pas son coup, ne fait pas une impression si prochaine, ne le touche pas de si près. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons, en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même, et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, et fait son impression sur le front propre d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer, comme ils peuvent, ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle, dans les Ecritures, selon l'expression de l'Apôtre en l'épître aux Ephésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis* (*Ephes.*, IV, 10): N'attristez pas l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez été marqué comme d'un sceau. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre: c'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur (1) révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses, c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'Esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'Esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge; et croyons que l'Apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé; mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? il faut tâcher de le bien entendre.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace extraordinaire. L'Ecriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu, pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie, se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude : car, écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome: Comme le Seigneur s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, vous faisant du bien; il se réjouira de la même sorte, en vous ruinant, en vous ravageant, en vous accablant: *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (*Deut.*, XXVII, 63). Quand son cœur s'est épanché en vous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à (1) son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non, elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même, et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur: justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin devant la colère de la Colombe, devant le glaive de la Colombe : *A facie iræ Columbæ... a facie gladii Columbæ* (*Jer.* XXV, 38; XLVI, 16). Et nous voyons, dans l'Apocalypse, les réprouvés qui s'écrient: Montagnes, tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de l'Agneau : *Cadite super nos, et abscondite nos... ab ira Agni* (*Apoc.*, VI, 16). Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du père irrité; c'est la face de cette Colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car, d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses Sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là, la juste fureur, et d'autant plus implacable, qu'elle aura été détrempée dans la source

(1) Désobéissance.

(1) L'Esprit de grâce.

même des grâces : car il est juste, et très-juste, que tout, et les grâces mêmes, tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportable que les peines mêmes; ou plutôt, et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines! Ah! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt!

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien juste et bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice: il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas; le royaume de Dieu approche: *Appropinquavit* (*Matt.*, III, 2) : il faut qu'il règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y règnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean, commençant sa prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais, quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : La cognée est déjà, dit-il, à la racine de l'arbre : *Jam securis ad radicem arborum posita est* (*Ibid.*, 10). Oui, la colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

TROISIEME SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

(Prêché à la cour.)

SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE.

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. Feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres; douleurs impafaites, par lesquelles il s'impose à lui-même : cause profonde d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai pénitent : quelle est cette confusion; pourquoi est-elle due au pécheur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se débarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux prétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence; combien ils sont méprisés ou négligés.

Stans retro secus pedes ejus lacrymis cœpit rigare pedes ejus.

Madeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes (*Luc.*, VII, 38).

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, chrétiens, et cette erreur paraît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver, ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent, et jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilége du sacrement de Pénitence; semblables à ces malades faibles d'esprit et de corps, qui ne pouvant jamais se résoudre, ni à quitter les remèdes, ni à les prendre de bonne foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Madeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitents, et amènera au Sauveur des pénitents véritables. Implorons pour cela le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge.

Le cœur de Madeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état, et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse, fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la (1) honte qui l'accompagne, fait qu'elle (2) se jette à ses pieds avec soumission; la connaissance de ses dangers fait qu'elle sort (3) d'entre ses mains avec crainte, et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne tomber plus, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là, messieurs, nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant que de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres; en confessant nos péchés, nous devons être honteux de nos faiblesses; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et

(1) La confusion qui la couvre.
(2) S'abaisse.
(3) De sa compagnie.

de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les (1) reproches de vos consciences pressent de recourir au remède; Jésus a soif de votre salut : il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts (2) à l'entour de ses saints autels; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte et non pas qu'on l'humilie; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé et non pas d'être (3) fortifiés pour l'avenir : ce sont les trois caractères des fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentiments opposés : devant la confession sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires; et dans la confession sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues : et après la confession, sa prévoyance lui fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles ; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan : mais des trois, il n'y en a qu'un qui l'a dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y a des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tribunal devant lequel il se dise plus de faussetés que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül repris hautement par Samuel le prophète, d'avoir désobéi à la loi de Dieu. confesse qu'il a péché. J'ai péché, dit-il, grand prophète, en méprisant vos paroles et les paroles du Seigneur; mais honorez-moi devant les grands et devant mon peuple, et venez adorer Dieu avec moi : *Peccavi; sed nunc honora me coram senioribus populi et coram Israel* (I *Reg.*, XV, 30). Honorez-moi devant le peuple ; c'est-à-dire ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit : J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez n'était qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah ! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu ! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples : prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

(1) Angoisses.
(2) Auprès, aux environs, autour.
(3) Munis contre

Mais je vous ai dit, chrétiens, qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu, est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent? il n'est que trop véritable. Non-seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, mais même nous jouons notre conscience : *Nostram quoque conscientiam ludimus* (*Ad Nation.*, *l.* I. *n.* 16. *p.* 60.) Oui, messieurs, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seraient deux hommes différents : il y a deux cœurs dans le cœur humain; l'un ne sait pas les pensées de l'autre, et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connaît pas; qu'il ment, dit saint Grégoire, à son propre esprit et à sa propre conscience : *Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur* (*Pastor.*, *part.* I, *c.* IX, *t.* II, *p.* 9). Mais il faut expliquer ceci et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque (1) judicieusement à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité ; aussi l'ennemi de notre salut dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange et qui nous doit faire admirer les terribles jugements de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses Elus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancellent même dans la droite voie; ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur faiblesse, et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés; et par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne tremblerait devant Dieu qui ne redouterait ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde le juste se croit pécheur et il s'humilie; et par un conseil de sa justice le pécheur se croit juste et il s'enfle, et il marche sans crainte, et il périt sans ressource. Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes, s'écrie, comme touché de l'Esprit de Dieu : *Que mon âme meure de la mort des justes* (*Num.*, XXIII, 10) ! est-il rien de plus pieux que ce sentiment? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, il donne aussitôt après des conseils pernicieux contre leur vie : Ce sont les profondeurs de Satan; *Altitudines Satanæ*, comme les appelle saint Jean dans l'Apoca-

(1) Sagement.

lypse (*Cap.* II, 24). Tremblez donc (1), tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences, et que comme il arrive souvent que les bons ressentent innocemment l'attrait du péché, auquel ils craignent d'avoir consenti; ainsi vous ne ressentiez en vous-mêmes un amour infructueux de la pénitence, auquel vous croyiez faussement vous être rendus. *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerumque boni innoxie tentantur ad culpam*, dit excellemment saint Grégoire *Pastor.*, *part.* III, *c.* XXX, *t.* II, *p.* 87.

Que veut dire ceci, chrétiens? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer (2) le mal (3) dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici, messieurs, la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur humain; ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple (4), il y a de certaines âmes à qui l'enfer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitents. Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction : l'âme troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse. Cet aveuglement est étrange; mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacrements; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, chrétiens, cet éloignement est horrible; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes; plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagements trop aimables; ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif; ils pensent à se confesser pour apaiser (5) les murmures, et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les (1) importunent : c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes; et ils cherchent leurs regrets dans leurs livres; ils y prennent leur acte de contrition; ils tirent de leur mémoire les paroles qui (2) l'expriment, ou l'image des sentiments qui le forment, et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes; ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas, chrétiens, de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés, ni des (3) directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire; elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve; elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché; aucun crime ne lui échappe; elle ne fait pas comme Saül qui, massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent (I *Reg.*, XV, 5).

Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre; la douleur de la pénitence le (4) perce et l'extermine sans miséricorde; elle entre dans l'âme comme un Josué dans la terre des Philistins; il détruit, il renverse tout: ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Antiochus, la componction d'un Balaam; componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer Dieu; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contrecoup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugements, c'est une sainte disposition; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes, à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée (*Sess.* XIV, *de Pœnit. c.* IV, *de Contr. et Can.* V, *Lab. t.* XIV, *p.* 817, 824) : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ; il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous, chré-

(1) Prenez donc garde.
(2) Guérir.
(3) Par les principes.
(4) Il est donc vrai, chrétiens, qu'il y a.
(5) Endormir.

(1) Incommodent.
(2) Le composent.
(3) Intentions.
(4) Tue.

tiens ? nous le disons à nos confesseurs ; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

Ah ! que ceux-là sont heureux, dit le saint Psalmiste, *dont les péchés sont couverts* (*Ps.* XXX, 1) ! C'est, messieurs, la douleur de la pénitence qui couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitents dont Isaïe a dit ces mots : Ils n'ont tissu, dit ce saint prophète, que des toiles d'araignées : *Telas araneæ texuerunt ;..... telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis; opera eorum opera inutilia, ... cogitationes eorum cogitationes inutiles* (*Isa.*, LIX, 5, 6, 7) : Leurs toiles ne leur serviront pas de vêtements, leurs œuvres ne les couvriront pas ; car leurs pensées sont des pensées vaines, et leurs œuvres des œuvres inutiles. Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Chrétiens, rendons-nous capables de présenter au Sauveur Jésus de dignes fruits de pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Evangile ; non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées ; non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela brisons devant lui nos cœurs, et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti : Brisons, dit saint Augustin, ce cœur impur, afin que Dieu crée en nous un cœur sanctifié : *Ut creetur mundum cor, conteratur immundum* (*Serm.* XIX, *de Script. t.* V, *p.* 103). Si nous sommes en cet état, courons, messieurs, avec foi au tribunal de la pénitence ; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

SECOND POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte ; car il est juste et très juste que celui qui fait mal, soit confondu ; que celui qui a trop osé, soit couvert de honte ; que celui qui est ingrat n'ose paraître ; enfin que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il a paru dans le monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion ; c'est pourquoi toutes les Écritures lui ordonnent de se confondre. *Confundimini, confundimini, domus Israel* (*Ezechiel.*, XXXVI, 32) : Confondez-vous, confondez-vous, maison d'Israël, parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion, chrétiens, est un jugement équitable rendu par la conscience, par lequel le pécheur, ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paraître. Quel est le motif de cet arrêt ? c'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu ; dans son empire, à la face de ses lois et parmi ses bienfaits ; il mérite de ne l'être plus et à plus forte raison de ne plus paraître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il devrait se cacher éternellement, confondu par ses ingratitudes ; et, afin de lui ôter cette liberté de paraître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même ; non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit ; elle va, dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux ; marque certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite ; il l'excuse comme un orgueilleux ; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les priviléges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte ; le premier par l'obscurité de son action ; le second par les artifices de ses vains prétextes ; le dernier par son impudence. Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée ; là, tous ceux qui se sont cachés seront découverts ; là, tous ceux qui se seront excusés seront convaincus ; là, tous ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte ; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser ; tu veux excuser ton péché, et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes ; tu oses soutenir ton péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées. Confonds-toi, confonds-toi, dit le Seigneur, et porte ton ignominie : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* (*Ezech.*, XVI, 52).

Ne vous paraît-il pas, chrétiens, que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes vérités ? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous (1) l'apparence de la (2) modestie. Il faut qu'il vienne rougir non-seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente : il faut qu'il vienne rougir de ce

(1) La couleur.
(2) Continence.

qu'ayant assez (1) reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne craindre pas la vue de Dieu : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam :* Confonds-toi donc, ô pécheur, et porte ton ignominie.

Mais ce pécheur qui cache aux autres ses désordres, voudrait se les pouvoir cacher à lui-même ; il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes ; il en accuse les étoiles, dit saint Augustin (*In Ps.* CXL, *t.* IV, *p.* 1567, 1568); ah ! je n'ai pu vaincre mon tempérament ; il en accuse la fortune, c'est-à-dire une rencontre imprévue ; il en accuse le démon ; j'ai été tenté trop violemment : il fait quelque chose de plus, il demande qu'on lui enseigne les voies détournées, où il puisse se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : Il dit, remarque Isaïe, à ceux qui regardent : Ne regardez pas ; et à ceux qui sont préposés pour voir, ne voyez pas pour nous ce qui est droit; dites-nous des choses qui nous plaisent; trompez-nous par des erreurs agréables : *Qui dicunt videntibus: Nolite videre; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt; loquimini nobis placentia; videte nobis errores* (*Is.*, XXX, 10). Otez-moi cette voie, elle est trop droite ; ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit : *Auferte a me viam, declinate a me semitam* (*Ibid.*, 11). Ainsi par une étrange illusion, au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice ; et si la conscience ose murmurer contre ses vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence. *Ergo et tu confundere :* Viens te confondre, ô pécheur : viens, viens, au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie ; non-seulement celle que mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer de fidélité à son créateur, à son roi, à son rédempteur ; et pour comble d'impudence, oser encore excuser de si grands excès et une si noire ingratitude.

[C'est cependant ce que les pécheurs ne cessent de pratiquer au milieu de leurs désordres ; s'ils se sentent pressés par les remords de leur conscience, ils se retirent comme] Adam dans le plus épais de la forêt; s'ils ne peuvent se cacher non plus que lui, [ils tâchent] de s'excuser à son exemple ; [ils rejettent leurs fautes sur] Eve, sur la fragilité, la complaisance, la compagnie, la tyrannie de l'habitude, la violence de la passion. Ainsi on n'a pas besoin de se tourmenter à chercher bien loin des excuses ; le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser ce monde; puis se laissant (1) emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, ils se les impriment en les débitant, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé en la place de la vérité : tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience : *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus* (*Tertull. ad Nat. lib.* I, *n.* 16, *p.* 60).

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Un rayon très-clair de lumière et de vérité sortira du trône, dans lequel les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable qui puisse colorer leur rébellion; mais au contraire que le comble du crime c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (*Jerem.*, XLIX, 10) : J'ai dépouillé le pécheur; j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : Dieu ne lui laisse plus que son péché et sa honte.

Il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris *parce que*, dit saint Augustin, *s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice* (*De Corrept., et Grat., cap.* XIV, *t.* X, *p.* 774).

Cherchez donc des amis et non des flatteurs; des juges et non des complices ; des médecins et non des empoisonneurs ; ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance; venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire; venez vous voir tels que vous êtes ; afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde ; tu es dans le tribunal de la pénitence; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix ; il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions; à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées; à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite qui trompe le monde, les (2) détours de son ambition cachée ; à ce vieux pécheur endurci qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite

(1) Estimé la.

(1) Enchanter, décevoir par.
(2) La honte.

de ses crimes; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertissements, les mépris, les grâces, les méconnaissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières; enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même; s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre; il est bien juste : s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence, et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus; humiliés, confondus, et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

Mais ceux qui doivent entrer plus (1) profondément dans cet état de confusion, ce sont, messieurs, ces pécheurs superbes, qui, non contents d'excuser, osent encore soutenir leurs crimes. Nous les voyons tous les jours qui les prêchent, dit l'Ecriture, et s'en glorifient comme Sodome : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt* (*Is.*, III, 9). Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement : s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de tout le témoignage du ciel : *At enim delicta vestra, et luce omni, et nocte omni, et tota cœli conscientia fruuntur* (*Ad Nation., lib.* I, *n.* 16, *p.* 60). Les voyez-vous, ces superbes qui se plaisent à faire les grands par leur licence; qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte; si bien qu'ils ne méprisent pas seulement, mais qu'ils font une insulte publique à toute l'Eglise, à tout l'Evangile, à toute la conscience (2) des hommes? *Ergo et tu confundere* : c'est toi, pécheur audacieux, c'est toi principalement qui dois te confondre. Car considérez, chrétiens, s'il y a quelque chose de plus indigne que de voir usurper au vice cette noble confiance de la vertu. Mais je m'explique trop faiblement, la vertu dans son innocence n'a qu'une assurance modeste; ceux-ci, dans leurs crimes, vont jusqu'à l'audace, et contraignent même la vertu de trembler sous l'autorité (3) que le vice se donne par son insolence.

Chrétiens, que leur dirons-nous? les paroles sont peu efficaces pour confondre une telle arrogance. Qu'ils contemplent leur Rédempteur, qu'ils jettent les yeux sur cet innocent, juste et pur jusqu'à l'infini; il (4) n'est chargé que de nos crimes. Ecoutez toutefois comme il parle à Dieu : Vous voyez, dit-il, mes opprobres, vous voyez ma confusion, vous voyez ma honte : *Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam* (*Psalm.* LXVIII, 20). Ah! vous voyez les opprobres que je reçois au dehors; vous voyez la confusion qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme; vous voyez la honte qui se répand jusque sur ma face. Tel est l'état du pécheur, et c'est ainsi qu'il est porté par un innocent; et nous, pécheurs véritables, nous osons marcher encore la tête levée. Que ce ne soit pas pour le moins dans le sacrement de pénitence, ni aux pieds de notre juge. Considérons Jésus-Christ en la présence du sien et devant le tribunal de Ponce-Pilate : il écoute ses accusations, et il se condamne lui-même par son silence; il se tait par constance, je le sais bien, mais il se tait aussi par humilité, il se tait par modestie, il se tait par honte.

Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier au nom de Dieu de vouloir comparaître devant Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a comparu devant le tribunal de Pilate? L'innocent ne s'est pas défendu; et nous, criminels, nous défendrons-nous? il a été patient et humble dans un jugement de rigueur; garderons-nous notre orgueil dans un jugement de miséricorde, où nous ne confessons que besoin? Ah! il a volontiers accepté sa croix si dure, si accablante; refuserons-nous la nôtre, légère et facile, ces justes reproches qu'on nous fait, ces peines médiocres qu'on nous impose, ces sages précautions qu'on nous ordonne? Cependant les pécheurs n'en veulent pas; les écouter, les absoudre, leur donner pour la forme quelque pénitence; c'est tout ce qu'ils peuvent porter. Quelle est, messieurs, cette pensée? Si la pénitence est un jugement, faut-il y aller pour faire la loi, et pour n'y chercher que de la douceur? Où sera donc la justice? quelle forme de jugement en lequel on ne veut trouver que de la pitié, que de la faiblesse, que de la facilité, que de l'indulgence? quelle forme de judicature en laquelle on ne laisse au juge que la patience de nous écouter, et la puissance de nous absoudre; en retranchant de son ministère le droit de discerner les mauvaises mœurs, l'autorité de les punir, la force de les réprimer par une discipline salutaire? O sainte confusion, venez couvrir la face des pécheurs! O Jésus, vous avez été soumis et modeste, même devant un juge inique; et vos fidèles seront superbes et dédaigneux, même à votre propre tribunal! Eloignez de nos esprits une disposition si funeste; donnez-nous l'humilité prête à subir toutes les peines; donnez-nous la docilité résolue à pratiquer tous les remèdes. C'est ma dernière partie que je continue sans interruption, parce que je la veux traiter en un mot pour ne perdre aucune partie du temps qui me reste (1).

(1) Fortement.
(2) Du monde.
(3) Qu'ils se donnent par leur.
(4) Il n'a que les crimes des autres.

(1) Et j'en pose d'abord le fondement par une parole de Tertullien, que vous trouverez bien sensée

TROISIÈME POINT.

Il en faudrait davantage pour expliquer bien à fond toutes les vérités que j'ai à vous dire. Trouvez bon que, pour abréger, sans m'engager à de longues preuves, je vous donne quelques avis que j'ai tirés des saints Pères et des Ecritures divines, pour conserver saintement la grâce de la pénitence. Premièrement, craignez, craignez, je le dis encore une fois, si vous voulez conserver la grâce. Plusieurs s'approchent de la pénitence pour se décharger de la crainte qui les inquiète; et après leur confession, leur folle sécurité les rejette dans de nouveaux crimes. J'ai appris de Tertullien : Que la crainte est l'instrument de la pénitence : *Instrumento pœnitentiæ, id est metu caruit* (*Tertul.*, *de Pœnit. n.* 6, *p.* 145). C'est par la crainte qu'elle entre, c'est par la crainte qu'elle se conserve. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui ébranle une conscience pour se rendre à vous. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui affermit une conscience pour s'établir fortement en vous. Vivez donc toujours dans la crainte, et vous vivrez toujours dans la sûreté : La crainte, dit saint Cyprien, est la gardienne de l'innocence : *Timor innocentiæ custos* (*Epist.* I *ad Donat.*, *pag.* 4).

Mais encore que craindrez-vous? Craignez les occasions dans lesquelles votre innocence a fait tant de fois naufrage; craignez les occasions prochaines; car qui aime son péril, il aime sa mort; craignez même les occasions éloignées; parce que lors même que l'objet est loin, la faiblesse de notre cœur n'est toujours que trop proche et trop inhérente, et que les moindres approches [peuvent renouveler toutes ses premières impressions]. Un homme, dit Tertullien (*De Pœnit.*, *n.* 7, *pag.* 145), qui a vu dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer. O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été si près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur, tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est, mes frères, ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés; mais de nous y engager témérairement, ô Dieu, ne le faisons pas. Hélas! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des flots et des vents irrités, tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme; tu sais bien ce que je veux dire ; tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port ; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah! tu ne dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme.

Jusqu'ici, chrétiens, j'ai parlé à tous indifféremment; mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelques avis à son sexe; plutôt, qu'elle leur parle elle-même et qu'elle les instruise par ses saints exemples. Dans cette délicatesse presque efféminée, que notre siècle semble affecter, il ne sera pas inutile aux hommes [d'écouter les leçons que Madeleine donne aux personnes de son sexe en particulier]. Elle répand ses parfums, elle jette ses vains ornements, elle néglige ses cheveux: mesdames, imitez sa conversion, et honorez la pratique de la pénitence. Une des précautions les plus nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence, c'est le retranchement de vos vanités; car n'est-ce pas (1) s'accoutumer insensiblement à un grand mépris de son âme, que d'avoir tant d'attache à parer son corps? La nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements; la nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes; la bienséance se contentait de les faire propres, la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes: et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume et toutes les richesses s'épuisent.

Ces excès sont criminels en tout temps, parce qu'ils sont toujours opposés à la sainteté chrétienne, à la modestie chrétienne, à la pénitence chrétienne; mais les peut-on maintenant souffrir dans ces extrêmes misères, où le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistaient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie; où ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où, par la dureté de nos cœurs, ils trouvent encore la faim et le désespoir. Dans ces états déplorables, peut-on songer à orner son corps, et ne tremble-t-on pas de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres? O ambition, dit Tertullien, que tu es forte, de pouvoir porter sur toi seule ce qui pourrait faire subsister tant d'hommes mourants! *Hæ sunt vires ambitionis tantarum usurarum substantiam uno et muliebri corpusculo bajulare* (*De Cultu femin.*, l. I, *n.* 8, *pag.* 174).

Que vous dirai-je maintenant, mesdames, du temps infini qui se perd dans de vains ajustements? La grâce de la pénitence porte une sainte précaution pour conserver saintement le temps et le ménager pour l'éternité : elle vous doit apprendre à le conserver; et cependant on s'en joue, on le prodigue sans mesure jusqu'aux cheveux; c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec (2) négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la cu-

(1) Trop ouvertement mépriser son âme.
(2) Nonchalance

riosité en fait une attache; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle et un emploi d'un amusement. Est-ce ainsi que vous voulez réparer le temps et le ménager pour l'éternité? Madeleine ne le fait pas; elle méprise ces soins superflus et se rend digne d'entendre qu'*il n'y a plus qu'une chose qui soit nécessaire* (*Luc.*, X, 42). Ah! que dans ces soins superflus les pensées si nécessaires [trouvent peu d'entrée dans l'esprit, et moins encore dans le cœur, ou sont bientôt oubliées et délaissées]!

Mais, ô Dieu, pour qui vous parez-vous tant? ô Dieu, encore une fois, songez-vous bien à qui vous préparez cette idole? si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous lui pouvoir conserver longtemps sa conquête, pendant que vous laisserez encore flatter votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les âmes qu'il a rachetées? *Tu colis, qui facis ut coli possint* (*Tertul.*, *De Idolol.*, *n.* 6, *p.* 107): Tu fais plus que les adorer, parce que tu lui donnes des adorateurs.

Quittez donc ces vains ornements à l'exemple de Madeleine, et revêtez-vous de la modestie, non seulement de la modestie, mais de la gravité chrétienne, qui doit être comme le partage de votre sexe. Tertullien, qui a dit si sagement que la crainte était l'instrument de la pénitence, a dit avec le même bon sens: Que la gravité était la compagne et l'instrument nécessaire pour conserver la pudeur: *Quo pacto pudicitiam sine instrumento suo, id est sine gravitate tractabimus* (*De Cult. fem.*, *l.* II, *n.* 8, *pag.* 178). Je ne le remarque pas sans raison: je ne sais quelle fausse liberté s'est introduite en nos mœurs, qui laisse perdre le respect; qui sous prétexte de simplicité, nourrit une entière licence; qui étouffe toute retenue par un enjouement inconsidéré. Ah! je n'ose penser aux suites funestes de cette simplicité malheureuse.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force; quittez le péché et toutes ses suites; arrachez l'arbre et tous ses rejetons; guérissez la maladie avec ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine; ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. La loi est déchirée, dit le saint prophète, et le jugement n'est pas venu à sa perfection: *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* (*Habac.*, I, 4). La loi est déchirée, l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connaît plus dans un tel mélange; nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

Par conséquent, chrétiens, sortons de la pénitence avec une sainte résolution de ne donner rien au péché qui puisse le faire revivre; il faut le condamner en tout et partout, et se donner sans réserve à celui qui se donne à nous tout entier: premièrement dans le temps, par les bienfaits de sa grâce; et ensuite dans l'éternité, par le présent de sa gloire. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Douleur inexprimable de Marie au pied de la croix de son Fils: quel en est le principe. Effet que la croix de Jésus doit produire en nous. Grande constance de Marie au milieu de ses souffrances: trois manières dont elle surmonte ses afflictions. Pourquoi Jésus est si tranquille sur le Calvaire: combien Marie entre admirablement dans tous ses sentiments. Immense charité du Père qui nous adopte pour ses enfants: ce qu'il en coûte à Marie pour être notre Mère. Excès de la douleur que lui causent nos crimes et notre impénitence.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus.
Marie, mère de Jésus, était debout au pied de sa croix. (*Joan.*, XIX, 25).

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête: sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux; on se croit plus obligé de la plaindre, en cela même qu'elle se plaint moins; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre, la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée (1) si vivement au pied de la croix, des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des

(1) Percée de tant de douleurs.

larmes. Approchez donc, mes frères, avec pleurs et gémissements, de cette Mère également ferme et affligée ; et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui, elle surmonte toutes les douleurs ; mais comme lui, elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue : et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite : vous verrez bientôt Jésus en la croix; en attendant ce grand jour, l'Eglise vous invite aujourd'hui à en voir la peinture en la sainte Vierge. Peut-être, messieurs, arrivera-t-il, que de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du Fils réfléchies sur le cœur de la Mère auront plus de force pour (1) toucher les nôtres. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la sainte Vierge!

Ne croyez pas, mes frères, que la sainte Mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la Providence divine sur cette Mère affligée, et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son Fils dans cet état d'abandonnement, parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort. Mais comme cette vérité importante doit faire le sujet de cet entretien, donnez-moi vos attentions, pendant que je poserai les principes sur lesquels elle est établie.

Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur, et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée; il y a secondement la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père; il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce, et nous donne la vie en mourant. Il souffre comme la victime qui doit être détruite et froissée de coups; il se soumet comme le prêtre qui doit sacrifier volontairement : *Voluntarie sacrificabo tibi* (*Ps.* LIII, 8); enfin il nous engendre en souffrant, comme le père d'un peuple nouveau qu'il enfante par ses blessures ; et voilà les trois grandes choses que le Fils de Dieu achève en la croix. Les souffrances regardent son humanité; elle a voulu se charger des crimes, elle s'est donc exposée à la vengeance. La soumission regarde son Père; la désobéissance l'a irrité, il faut que l'obéissance l'apaise. La fécondité nous regarde ; un malheureux plaisir que notre père criminel a voulu goûter nous a donné le coup de la mort. Ah! les choses vont être bien changées, et les douleurs d'un innocent nous rendront la vie.

(1) Nous émouvoir.

Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère; joignez-vous à votre Fils et à votre Dieu, et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères, par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié. C'est ce que nous verrons bientôt accompli, sans sortir de notre Evangile; car, mes frères, ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus de figure d'homme. Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant qui, selon la prophétie du bon Siméon (*Luc.*, II, 35), devait déchirer ses entrailles, et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles (1) blessures. Elle est donc auprès de son Fils ; non tant par le voisinage du corps, que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem;* et c'est le premier trait de la ressemblance. Elle se tient vraiment auprès de la croix: parce que la Mère porte la croix de son Fils avec une plus grande douleur que celle dont tous les autres sont pénétrés : *Vere juxta crucem stabat, quia crucem Filii præ cæteris Mater majore cum dolore ferebat* (*Tract. de Pass. Dom. cap.* X, *int. Oper. S. Bernard.*, *t.* II, *p.* 442, *Edit. Bened.*).

Mais suivons l'histoire de notre Evangile, et voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée : *Stabat juxta crucem :* Elle est debout auprès de la croix. Non, le glaive qui a percé son cœur, n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise, qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que son Fils bien-aimé qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité? C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus* (*Joan.* XIX, 26): Femme, dit-il, voilà votre Fils. O femme qui souffrez avec moi! soyez aussi féconde avec moi, soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous, sans réserve en la personne de ce seul disciple : je les enfante par mes douleurs; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Voilà, mes frères, en peu de mots tout le mystère de cette journée; et je vous ai dit en peu de paroles ce que j'expliquerai par tout ce discours avec le secours de la grâce. Marie est auprès de la croix, et elle en ressent les douleurs; elle s'y tient debout, et elle en supporte constamment le poids; elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu.

(1) Profondes.

Ecoutez attentivement; et surtout ne résistez pas, si vous sentez attendrir vos cœurs.

PREMIER POINT.

Il faut donc vous (1) entretenir des afflictions de Marie; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore (2) saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est dificile (3) d'exprimer la douleur d'une mère: on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes; et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée. Aussi, mes frères, ne prétends-je pas que mes paroles fassent cet effet; c'est à vous de méditer en vous-mêmes quel était l'excès de son déplaisir. Ah! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi, et vos propres conceptions vous en diront plus que tous mes discours. Mais afin de vous occuper en cette pensée, rappelez en votre mémoire ce qu'on vous a prêché tant de fois : que comme toute la joie de la sainte Vierge c'est d'être Mère de Jésus-Christ, c'est aussi de là que vient son martyre, et que son amour a fait son supplice.

Non, il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette Mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets; il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie; et c'est peu connaître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies; faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous fassions tous ensemble quelques réflexions sur l'amour des mères; et ce fondement étant supposé, comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants; car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose : il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses (4) ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères? elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux; ils courent ensemble les mêmes périls; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite : mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, messieurs, ne le croyez pas : nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place; elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon; et ils ne sont pas plutôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants, et empêcher qu'elles s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte; rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues; et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées.

En effet, considérez, chrétiens, car un exemple vous en dira plus que tous les discours, considérez les empressements d'une mère que l'Evangile nous représente. J'entends parler de la Chananée, dont la fille est tourmentée du (1) démon; regardez-la aux pieds du Sauveur; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle. *Ayez pitié de moi, ô Fils de David; ma fille est travaillée du démon* (*Matt.*, XV, 22). Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille; ayez, dit-elle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pourquoi exagérer mes douleurs; n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié? il me semble que je la porte toujours en mon sein; puisque aussitôt qu'elle est agitée, toutes mes entrailles sont encore émues. *In illa vim patior* (*Orat.* XX, *in Chanan.*); c'est ainsi que la fait parler saint Basile de Séleucie : Je suis tourmentée en sa personne; si elle pâtit, j'en sens la douleur. *Ejus est passio, meus vero dolor* (*Ibid.*). Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même (*Ibid.*) : *Hanc dæmon, me natura vexat*. Tous les coups tombent sur mon cœur, et les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur mon âme : *Hanc dæmon, me natura vexat; et ictus quos infligit, per illam ad me usque pervadunt* (*Ibid.*). Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfants, et c'est assez pour vous faire enten-

(1) Représenter la désolation de.
(2) Sortir le sang de.
(3) De peindre.
(4) Desseins.

(1) Malin esprit.

dre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais, mes frères, je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées; il est temps de tenir parole et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Chananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire en la sainte Vierge. Son amour plus fort sans comparaison fait une correspondance beaucoup plus parfaite; et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue, toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement : que l'amour de la sainte Vierge par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente : tout ce qui produit aime son ouvrage; il n'est rien de plus naturel ; le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons ; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous savoir, chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le-nous, ô divine Vierge, dites-nous par quelle vertu vous êtes féconde ; est-ce par votre vertu naturelle? Non, mes frères, il est impossible. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud* (*Luc.*, I, 34) ? Comment cela se pourra-t-il faire? puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle Mère ? Ecoutez ce que lui dit l'Ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Luc.*, I, 35) : La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

En effet, il est aisé de comprendre que la nature ne peut rien en cette rencontre. Car, figurez-vous, chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel ; sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations, des soumissions d'une créature ou des embrassements d'une mère ? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un Homme-Dieu? de quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne les peut unir, et la foi ne permet pas de les séparer; que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer : parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon que votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante? C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez Mère de votre Fils. Il faut que vous acheviez votre ouvrage; et que l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, *Qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance* (*Hebr.*, I, 3). Voilà d'où vient l'amour de Marie ; amour qui passe toute la nature ; amour tendre ; amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même ; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous, chrétiens, si je dis que son affliction n'a point d'exemple, et qu'il opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs? il n'est rien qui puisse produire des effets semblables. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances ; le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertume; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : *Pondus meum, amor meus* (*Conf.*, *lib.* XIII, *c.* IX, *t.* I, *p.* 228) ; Mon amour est mon poids ; car, ô amour, que vous lui pesez! ô amour, que vous pressez son cœur maternel! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'oppresse si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots ; il amasse sur sa tête une pesanteur, en cela plus insupportable, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes ; il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même ; car Jésus n'est pas le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour; ils se percent tous deux de coups mutuels; il est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi, leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel ; si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas ; au contraire, il se voit

forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère.

Mais arrêtons ici nos pensées; n'entreprenons pas de représenter quelles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Méditons l'excès de son déplaisir, mais tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre; et à l'exemple de cette Vierge, remplissons-nous tellement le cœur de la passion de son Fils pendant le cours de cette semaine où nous en célébrons le mystère, que l'abondance de cette douleur ferme à jamais la porte à la joie du monde. Ah! Marie ne peut plus supporter la vie; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos; après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat* (*S. August. Confess. lib.* IV, *cap.* IV, *t.* I, *p.* 100).

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous; les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains, ni étendre leurs bras qu'au ciel! Ce sont, mes frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir durant ces saints jours à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous semble trop dur; vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie; sa constance vous inspirera de la fermeté, et sa résignation vous va faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez attentivement qu'on peut surmonter les afflictions en trois manières très-considérables, et que vous devez peser attentivement. On surmonte premièrement les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment; la douleur est tout apaisée, et l'on est (1) parfaitement consolé. On les surmonte secondement, lorsque l'âme encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience; (2) elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble; c'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états (3), toute la douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos. *Je suis rempli de consolation, je nage dans la joie* dit saint Paul (II *Cor.*, VII, 4); au milieu des afflictions, une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. Au second, l'on combat (4) la douleur avec patience; mais dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. Au contraire, dit Tertullien, elle (5) s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas (6) agiter : *In hoc tamen mota ne moveretur* (*Tertull.*, *de Anima*, *n.* 10, *p.* 309); et (7) quoique la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'agite par sa résistance, et sa fermeté même l'ébranle par sa propre contention (*Ibid.*). *Ipsa constantia concussa est adversus inconstantiæ concussionem.* Mais il y a encore un troisième état où l'on n'arrive point sans un grand miracle, où Dieu donne une telle force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité soit troublée. Si bien que dans le premier de ces trois états, il y a (8) tranquillité qui (9) bannit toute la douleur; dans le second (10), douleur qui empêche la tranquillité; mais le troisième (11) les unit tous deux, et joint une extrême douleur avec une tranquillité souveraine.

Mais tout ceci peut-être est confus, et il faut le proposer si distinctement, que tout le monde puisse le comprendre. Cette comparaison vous l'éclaircira, et je l'ai prise dans les Ecritures. C'est avec beaucoup de raison qu'elle compare ordinairement la douleur à une mer agitée. En effet la douleur a ses eaux amères qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* (*Psalm.* LXVIII, 1); elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence. *Calamitates oppresserunt quasi fluctibus* (*Job.*, XXX, 12); mes maux m'ont accablé comme sous leurs flots; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Comme donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi, chrétiens, que Dieu réprime la douleur par les trois manières

(1) Entièrement.
(2) Remarquez qu'elle... mais qu'elle.
(3) Comme toute la tristesse... l'on.
(4) Contre la.
(5) S'émeut.
(6) Emouvoir.
(7) Encore que.
(8) Une telle.
(9) Qu'elle guérit.
(10) Un sentiment de douleur si vif qu'il.
(11) Semble les unir.

dont je vois dans l'Histoire sainte que Jésus-Christ a dompté les eaux.

Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne de s'apaiser; et de là s'ensuit, dit l'Évangéliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna* (*Matt.*, VIII, 26). Ainsi, répandant son Esprit sur une âme agitée par l'affliction, il calme, quand il lui plaît, tous les flots; et, apaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. *Nullam requiem habuit caro nostra* (II *Cor.*, VII, 5) : Nous n'avons eu aucun relâche selon la chair, dit saint Paul : vous voyez les flots qui l'agitent ; *Sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus* (*Ibid.*, 6) : Mais Dieu qui console les humbles et les affligés, nous a consolés. Voilà Dieu qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avait pas. Tantôt il laisse murmurer les eaux; il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité; le vaisseau poussé avec violence est menacé d'un prochain naufrage; Pierre, qui est porté sur les eaux, appréhende d'être enseveli dans leurs abîmes; cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau, et donne la main à Pierre tremblant de frayeur pour le soutenir. Ainsi dans les douleurs violentes, l'âme paraît tellement troublée, qu'il semble qu'elle va être bientôt engloutie : *Gravati sumus supra virtutem* (II *Cor.*, I, 8) : La pesanteur des maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces. Néanmoins, Jésus-Christ la soutient si bien, que les vents ni les tempêtes ne l'emportent pas; c'est la seconde manière. Enfin la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse, c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes, il permet aux vents d'agiter les ondes, et de pousser leurs flots jusqu'au ciel. Cependant il n'est pas ému de cet orage; au contraire, il marche dessus avec une merveilleuse assurance; et, foulant aux pieds les flots irrités, il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi, il lâche la bride à la douleur, il la laisse agir dans toute sa force; afin que nous ne mettions point notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts : *Ut non simus fidentes in nobis; sed in Deo qui suscitat mortuos* (*Ibid.*, 9). Cependant la constance toujours assurée au milieu de ce bruit et de ce tumulte marche d'un pas égal et tranquille sur ces flots vainement émus, qui la touchent sans l'ébranler, et sont contraints, contre leur nature, de (1) lui servir de soutien ; et c'est la troisième manière dont Jésus-Christ surmonte les afflictions.

Représentez-vous, chrétiens, que vous avez une image de ce qui se passe en la sainte Vierge, quand elle regarde Jésus-Christ mourant. Il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge Mère par tout ce que la douleur a de plus terrible; elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils; elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour ; elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée ; il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ que tous vos flots ont passé sur elle (*Ps.* XLI, 8); elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir par tous les maux de son bien-aimé. Donc, mes frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini; il est juste de les laisser croître ; le Saint-Esprit ne permettra pas ni que son temple soit ébranlé ; il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (*Psalm.* LXXXVI, 12); les flots n'arriveront pas jusque-là ; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir durant ces saints jours. Le docte et l'éloquent saint Jean Chrysostome considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie ; et, méditant profondément cette vérité, il fait cette belle observation (*In Joan.*, *Hom.* LXXXV, *t.* VIII, *p.* 505, 506). La veille de sa mort, dit ce saint évêque, il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible; et dans le fort des douleurs, il paraît changé tout à coup, et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis et sans s'émouvoir; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont auprès de sa croix, il leur parle et il les console; après il lit dans les prophètes, qu'on lui prépare encore un breuvage amer; il élève la voix pour le demander, il le goûte sans s'émouvoir; et enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, il rend aussitôt son âme à son Père; et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger que personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré : *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso* (*Joan.*, X, 18). Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? Je sais bien qu'on pourrait répondre que l'é-

(1) Servir de fondement à ses pieds.

conomie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il voulait montrer par sa crainte, qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien modérer tous ses mouvements, et les faire céder comme il lui plaisait à la volonté de son Père. Cette raison sans doute est solide ; mais si nous savons pénétrer au fond du mystère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Olives a vu si troublé ; c'est qu'à la croix et sur le Calvaire, il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille. Toi, qui assistant au saint sacrifice, laisses inconsidérément errer ton esprit, suivant que le pousse deçà et delà la curiosité ou la passion, arrête le cours de ce mouvement. Ah ! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice.

Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or, qui ne sait par expérience que toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée ? c'est le caractère du respect. Dieu donc qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté, si l'âme ne se compose elle-même en réglant tous ses mouvements. Par conséquent il n'est donc rien de plus véritable, que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille : et cette huile dont on le sacre dans le Lévitique (*cap.* VIII, 12), ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il la doit aussi avoir dans le cœur en calmant tous les mouvements qui en troublent la sérénité. O Jésus, mon divin pontife, c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie. Il est vrai qu'il paraît troublé au mont des Olives ; mais *c'est un trouble volontaire*, dit saint Augustin (*Tract.* LX, *in Joan.*, *t.* III, *part.* II, *pag.* 664, 665), qu'il lui plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison, chrétiens? c'est qu'il se considérait comme la victime ; il voulait agir comme victime ; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre ; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte ; parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble ; afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs *il meurt plus doucement*, dit saint Augustin, *que nous n'avons accoutumé de nous endormir* (*Tract.* CXIX, *in Joan.*, *t.* III, *part.* II, *p.* 803).

Voilà, chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir ; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ : il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice ; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée ; et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. Mes frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre, non pas une fois ; elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie ; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation ? c'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique : jugez-en vous-mêmes par l'Evangile et par la suite de ses actions.

Ah ! *votre Fils*, lui dit Siméon, *sera mis en butte aux contradictions ; et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive* (*Luc.*, II, 34, 35). Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils ; mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur : non, non, chrétiens, ne le croyez pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ah ! cette pauvre âme confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo*,

quam omnes timere vivendo (*De Civit. Dei*, *lib.* I, *cap.* XI, *t.* VII, *p.* 12).

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver : on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô mortels! étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite* (*Jerem.*, II, 12)! Ce qu'on lui prédit, lui fait tout craindre, ce qu'on exécute, lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité : là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il? quoi qu'il arrive; ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse; la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir; quoiqu'il arrive, il faut s'y soumettre : la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies; elle le voit dans ses langes comme enseveli; il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (*Cant.* I, 12). C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? je lui donne, puisqu'il vous plaît; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui; prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé.

Ah! mes frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter; c'est Marie qui vous parlera; c'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils? ah! vous ne le perdrez pas, pour le déposer en ses mains; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé; et en attendant, chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfants : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher Fils de la sainte Vierge, et au premier-né des enfants que (1) Jésus-Christ son Fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse : et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. *Il parut*, dit-il, *un grand signe au ciel; une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses* pieds et la tête couronnée d'étoiles, et elle faisait de grands cris dans le travail de l'enfantement (*Apoc.*, XII, 1). Saint Augustin (2) nous assure que cette femme c'est la sainte Vierge (*Serm.* IV, *de Symb. ad Catech. cap.* I, *t.* VI, *p.* 575), et il serait aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux? ne savons-nous pas, chrétiens, puisque c'est la foi de l'Eglise, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs : elle enfante l'innocent sans peine; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris; et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort : ô fécondité douloureuse! Mais il faut, messieurs, vous la faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante, que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Ah! qui pourrait ne pas s'attendrir à la vue d'un si beau spectacle?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu par laquelle il nous a choisis pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour comme il épuise sa fécondité; et néanmoins, ô bonté! ô miséricorde! ce Père ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres : cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur : il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde; mais ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner un fils pour des étrangers? c'est néanmoins ce que fait le Père éternel.

Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Evangile. *Dieu*

(1) La charité lui adopte.

(2) L'ouvrage que Bossuet attribue ici à saint Augustin n'est point de ce Père, mais d'un écrivain bien inférieur à ce grand docteur.

a tant aimé le monde (*Joan.*, III, 16) ; écoutez, hommes mortels, voilà l'amour de Dieu qui paraît sur nous, c'est le principe de notre adoption : *Qu'il a donné son fils unique.* Ah ! voilà le Fils unique livré à la mort; paraissez maintenant, enfants adoptifs ; *afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle.* Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère : comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avait heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfants d'adoption, que vous coûtez donc au Père éternel !

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Eve de la nouvelle alliance et la Mère commune de tous les fidèles ; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix ; elle y vient immoler son Fils véritable ; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfants : *Femme*, dit Jésus, *voilà votre Fils* (*Joan.*, XIX, 26). O enfantement vraiment douloureux ! O fécondité qui lui est à charge ! Car quels furent ses sentiments, lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est sans doute le plus douloureux.

Je me souviens ici, chrétiens, que saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : Elle était, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine, qui bien loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage : *Unico tantum sibi parvulo, incentore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum derelicto* (*Ep.* XXIX, *ad Sever.*, *p.* 180, *Edit. Murat.*). Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : Femme, dit Jésus, voilà votre fils : *Ecce filius tuus !* Ah ! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu ; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez ; mais hélas ! quel fils me donnez-vous en votre place? et faut-il que Jean me coûte si cher? quoi ! un homme mortel pour un Homme-Dieu ! Ah ! cruel et funeste échange ! triste et malheureuse consolation !

Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant dessein de la consoler que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque ; et ce fils que vous lui donnez, semble paraître toujours à ses yeux, plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde : elle devient Mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère? pouvez-vous oublier ses cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæne obliviscaris* (*Eccli.*, VII, 29) : N'oublie pas les gémissements de ta mère. Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent : quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancèlent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire ; laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois ? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du Nouveau Testament, et par un si horrible spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons si dénaturés ! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abu-

sant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Voilà, mes frères, si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite durant ce temps sacré de la passion : c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang [qui sollicite miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans tous les sentiments qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption; et après en avoir recueilli le fruit et les avoir accomplis en vous, vous en recevrez la consommation dans la gloire que je vous souhaite].

DEUXIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Constance admirable de Jésus sur la croix : ses dernières dispositions : mystère qu'elles contiennent. Combien l'amitié réciproque du Fils et de la Mère sont inconcevables. Excellence et avantages de l'union très-parfaite de Marie avec le Père éternel : pouvoir de cette Mère sur le cœur de son Fils. Marie, Mère commune de tous les fidèles : comment elle les a enfantés : quelle est la mesure de son amour pour eux. En quoi consiste la véritable dévotion à la sainte Vierge : qui sont les dévots superstitieux, et ceux que Marie reconnaît pour ses enfants.

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère (*Joan.*, XIX, 26).

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'Histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher Maître d'honorer en mourant, et sa sainte Mère, et son bon ami, c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le Sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre (*Joan.*, XVIII, 36); il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête (*Luc.*, IX, 58) : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse (*Joan.*, XIX, 24); tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain (1) philosophe, qui ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament (*Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*). Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère : il leur donne à tous deux, et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua*. O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées, et par votre Fils, et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites, et pour vous consoler, et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous vous allons adresser une autre parole qui vous a rendue Mère du Sauveur : toutes deux vous ont été portées de la part de Dieu; mais vous reçûtes l'une de la propre bouche de son Fils unique, et l'autre vous fut adressée par le ministère d'un ange, qui vous salua en ces termes : *Ave, gratia plena*.

Parmi tant d'objets admirables que la croix du Sauveur Jésus présente à nos yeux, ce que nous fait remarquer saint Jean Chrysostome, traitant l'Evangile que nous avons lu ce matin, est digne, à mon avis, d'une considération très-particulière. Ce grand personnage, contemplant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie, et

(1) Eudamidas de Corinthe.

comme il paraît absolument maître de ses actions. La veille de sa mort, dit ce saint Evêque, il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible (*In Joan. Hom.* LXXXV, *t.* VIII, *n.* 2, *p.* 505, 506); et dans le fort des douleurs, vous diriez que ce soit un autre homme, à qui les tourments ne font plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis et sans s'émouvoir : il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont au pied de sa croix, il leur parle, il les console; enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, qu'il avait exécuté de point en point la volonté de son Père, il lui rend son âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il est aisé à juger que personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'assure : *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso* (*Joan.*, X, 18). Qu'est-ce à dire ceci? demande saint Jean Chrysostome, comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? est-ce point que l'économie de notre salut devait être tout ensemble un ouvrage de force et d'infirmité? Il voulait montrer par sa crainte, qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien maîtriser ses inclinations, et les faire céder à la volonté de son Père. Telle est la raison que nous pouvons tirer de saint Jean Chrysostome; et je vous avoue, chrétiens, que je n'aurais pas la hardiesse d'y ajouter mes pensées si le sujet que je traite ne m'y obligeait.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais encore comme un père de famille qui, sentant approcher son heure dernière, dispose de ses biens par son testament; et sur une vérité si connue, je fonde cette réflexion que je fais : un homme est malade en son lit; on le vient avertir de donner ordre à ses affaires au plus tôt, parce que sa santé est désespérée par les médecins ; en même temps, si abattu qu'il soit par la violence du mal, il fait un dernier effort pour ramasser ses esprits, afin de déclarer sa dernière volonté d'un jugement sain et entier. Il me semble que mon Sauveur a fait quelque chose de semblable sur le lit sanglant de la croix. Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui empêchassent aucune de ses fonctions; plutôt ma langue demeure à jamais immobile, que de prononcer une parole si téméraire. Mais comme il voulait témoigner à tout le monde qu'il ne faisait rien en cette rencontre qui ne partît d'une mûre délibération, il jugea à propos de se comporter de telle sorte, qu'on ne pût pas remarquer la moindre émotion en son âme; afin que son testament ne fut sujet à aucun reproche. C'est pourquoi il s'adresse à sa Mère et à son disciple avec une contenance si assurée; parce que ce qu'il avait à leur dire devait faire une des principales clauses de son testament : et en voici le secret.

Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa Mère, ni que ses disciples, puisqu'il se les achetait au prix de son sang; c'est une chose très-assurée, et il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné; il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sauveur, que vous lui donnez votre Mère, et incontinent il en prend possession comme de son bien : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (*Joan.*, XIX, 27). Entendons ceci, chrétiens. Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux; c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon Maître, que j'ai jugé nécessaire de vous réciter, pour en faire ensuite le sujet de notre entretien.

N'attendez pas, ô fidèles, que j'examine en détail toutes les conditions d'un testament, afin d'en faire un rapport exact aux paroles de mon Evangile; ne vaut-il [pas] bien mieux que, laissant à part cette subtilité de comparaisons, nous employions tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait? Jésus regarde sa Mère, dit l'auteur sacré (*Joan.*, XIX, 26) : ses mains étant clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux; et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre Mère; par conséquent sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre Mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire : ce sont les deux points qui composeront ce discours. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la Majesté divine, il est nécessaire, et que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel; Marie étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse : en un mot, elle peut nous soulager, à cause qu'elle est Mère de Dieu ; elle veut nous soulager, à cause qu'elle est notre Mère. C'est dans la déduction de ces deux raisonnements que je prétends établir une dévotion raisonnable à la sainte Vierge, sur une doctrine solide et évangélique; et je demande, fidèles, que vous vous y rendiez attentifs.

PREMIER POINT.

L'une des plus belles qualités que la sainte Ecriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de médiateur entre Dieu et les hommes; c'est lui qui réconcilie toutes choses en sa

personne, il est le nœud des affections du ciel et de la terre; et la sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice, nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfants de Dieu. Cela étant ainsi, voici comme je raisonne : l'union que nous avons avec le Sauveur nous fait approcher de la Majesté divine avec confiance; or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait, pour ainsi dire, avec elle un traité tout particulier; il a contracté une alliance très-étroite, dont les hommes, ni les anges ne peuvent concevoir (1) l'excellence; et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Père, n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie; mais afin que nous en puissions pénétrer le fond, je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités, qui nous feront reconnaître la sainte société qui est entre Jésus et Marie; d'où nous conclurons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures qui soit plus uni à la Majesté divine que la sainte Vierge.

Je dis donc avant toutes choses, qu'il n'y eut jamais mère qui chérît son fils avec une telle tendresse que faisait Marie; je dis qu'il n'y eut jamais un fils qui chérît sa mère avec une affection si (2) puissante que faisait Jésus; j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible; elle vous répondra que le sang ne se peut démentir, que son fils c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ces tendres mouvements à son cœur; l'Apôtre même ayant dit que personne ne peut haïr sa chair : *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit* (*Ephes.*, V, 29). Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? c'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne serait-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé par un sentiment naturel à redoubler ses affections et ses soins? cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son Fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

(1) La grandeur.
(2) Sincère.

Certes, il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité, pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avait jamais cru avoir des enfants de Sara; elle était stérile; ils étaient tous deux dans un âge décrépit et caduc : Dieu ne laisse pas de les visiter, et leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenait plus cher sans comparaison; il le considérait, non tant comme son fils, que comme le *Fils de la promesse* divine, *Promissionis filius* (*Rom.*, IX, 9), que sa foi lui avait obtenu du ciel lorsqu'il y pensait le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire *Ris* (*Genes.*, XXI, 6); parce que venant en un temps où ses parents ne l'espéraient plus, il devait être après cela toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étaient les bien-aimés et toute la joie de Jacob (*Genes.*, XXXVII, 3), à cause qu'il les avait eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avait rendue féconde sur le déclin de sa vie? Par où il paraît que la manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, chrétiens, quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils, ô Dieu, disait-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils? qui l'aurait jamais pu croire, que je dusse demeurer Vierge, et avoir un Fils si aimable? quelle main vous a formé dans mes entrailles? comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimait bienheureuse, et quels devaient être ses transports dans ces ravissantes pensées; car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette reflexion.

C'est peu de vous dire qu'elle était à l'épreuve de toutes les promesses des hommes; j'ose encore avancer qu'elle était à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paraît étrange sans doute, mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Evangile. Gabriel aborde Marie, et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut, le Roi et le restaurateur d'Israël (*Luc*, I, 31, 32); voilà d'admirables promesses. Qui pourrait s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge n'oublierait pas le soin de sa pureté dans une si belle espérance? Il n'en est pas ainsi de Marie; au contraire, elle y forme des difficultés. *Comment se peut-il faire*, dit-elle, *que je conçoive ce Fils dont vous me par-*

lez, moi qui ai résolu de ne connaître aucun homme (*Luc.*, I, 34)? Comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être Mère du Messie ; mais si je la suis, que deviendra ma virginité ? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas ! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor ! le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature, et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu. Remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite, elle est prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition, tant sa pureté lui est précieuse. Quand donc elle vit le miracle de son enfantement ! ô mon Sauveur ! quelles étaient ses joies et quelles ses affections ! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes, parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe ; elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse ; elle avait évité la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son Fils, le plus aimable des Fils ; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnaissait pour son Fils, sans que son intégrité en fût offensée ?

Les saints Pères ont assuré qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur (*S. Bernard. Serm.* XXIX, *in Cantic. n.* 8, *t.* I, *p.* 1374). Cela est certain, chrétiens, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge ? Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avait destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité beaucoup davantage ; et, d'autre part, l'amour qu'elle avait pour sa sainte virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée ; et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une Mère Vierge. Voulez-vous quelque chose de plus, pour comprendre l'excès de son saint amour ? voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre (*Quint. Curt.*, *l.* VI) ; mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'Histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants. Outre la raison que nous en avons apportée, il y [en] a encore une autre qui le touchait fort, c'est qu'il l'avait eu de Rachel qui était sa bien-aimée ; cela le touchait au vif. Et saint Jean Chrysostome, nous rapportant, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait, remarque ce discours entre beaucoup d'autres : *Je ne pouvais*, disait-elle, *ô mon fils ! me lasser de vous regarder, parce qu'il me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari* (*De Sacerd.*, *l.* I, *n.* 5, *t.* I, *p.* 364). Que veux-je dire par tous ces exemples ? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus, et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils. Vient-il d'une race mortelle ? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut ? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui, se coulant sur son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations ? C'est pourquoi l'admirable (1) saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composait la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie : La concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardait de loin avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta toute surprise de voir son Seigneur et son Maître dont la seule vertu agissait sur cette chair virginale : *Stetit natura contra et concupiscentia longe, cum stupore Dominum naturæ intuentes in corpore mirabiliter operantem* (*Serm.* II, *in Annunt. B. M.*, *p.* 20, *edit. in-fol.*, 1621).

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son Cantique : *Fecit mihi magna qui potens est :* Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. Et que vous a-t-il fait, ô Marie ! certes, elle ne peut nous le dire ; seulement elle s'écrie toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49). C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit ; elle voyait qu'elle avait un Fils qui était d'une race divine ; elle ne savait comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement, d'avoir conçu un Fils qui n'eut point d'autre Père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui était enflammé par des considérations si pressantes ? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour

(1) Le sermon d'où sont tirées les paroles que Bossuet attribue à saint Grégoire Thaumaturge, est une pièce qui lui a été supposée comme plusieurs autres du même genre qui se trouvent dans l'édition des œuvres de ce Père, et que les savants reconnaissent être d'un écrivain postérieur à saint Grégoire.

leurs enfants ; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait s'en imaginer ; mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison ? C'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur ? Certes, je l'avoue, chrétiens, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'affection du Fils, que je ne l'ai été à vous représenter celle de la Mère ; car je suis certain qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'était bonne Mère. Il n'y a rien qui me touche plus dans l'histoire de l'Evangile, que de voir jusqu'à quel excès le Sauveur Jésus a aimé la nature humaine : il n'a rien dédaigné de tout ce qui était de l'homme ; il a tout pris, excepté le péché, tout jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Que j'aille au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse (*Marc.*, XIV, 33), dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule considération de son supplice (*Luc.*, XXII, 44). Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui ; ce qui m'oblige de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc, ô mon maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentiments de faiblesse, qui semblaient même être indignes de votre personne; vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères : que sera-ce après cela de l'amour envers les parents ; étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire ; vu particulièrement qu'elle est votre Mère, non par un événement fortuit, mais que l'on vous l'a prédestinée dès l'éternité, préparée et sanctifiée dans le temps, promise par tant d'oracles divins, que vous-même vous l'avez choisie comme celle qui vous plaisait le plus parmi toutes les créatures?

Et à ce propos, j'ose assurer une chose qui n'est pas moins véritable qu'elle vous paraîtra peut-être d'abord extraordinaire. Je sais bien que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est Mère du Sauveur ; et je dis de plus qu'il y a beaucoup de gloire au Sauveur d'être le Fils de la Vierge. N'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de Notre-Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le Fils d'une Vierge, je ne puis plus douter qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisait fort et qu'il lui était extrêmement honorable. Sur quoi j'apprends une chose de saint Augustin, qui donne, à mon avis, un grand poids à cette pensée. La concupiscence, dit-il, qui se mêle, comme vous savez, dans les générations communes, corrompt tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte une corruption nécessaire. Je ne m'étends point à éclaircir cette vérité ; je me contente de dire que vous la trouverez dans mille beaux endroits de saint Augustin. Que si ce commerce ordinaire ayant quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; je puis assurer, au contraire, que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté sans égale (*De peccator. Merit.*, *lib.* II, *c.* 36, *t.* X, *p.* 70, *contr. Julian.*, *l.* V, *c.* 4, *n.* 17, *t.* X, *p.* 637). Cette conséquence est certaine et suit évidemment des principes de saint Augustin. Et comme le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil ; de là vient, dit ce grand évêque, qu'il s'est choisi dès l'éternité une Mère Vierge : *Ideo Virginem Matrem,... pia fide sanctum germen in se fieri promerentem,... de qua crearetur elegit* (*De Peccat. merit. et remiss. l.* II, *c.* XXIV, *t.* X, *p.* 61). Car il (1) était bienséant que la sainte chair du Sauveur fût, (2) pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal; afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin, et d'être presentée au Père éternel comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes : tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus, est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge; lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence, et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, chrétiens : mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste Epoux des vierges : il se glorifie d'être appelé le Fils d'une Vierge ; il veut absolument *qu'on lui amène les vierges* (*Psal.* XLIV, 16) ; il les a toujours en sa compagnie : *Elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va* (*Apoc.*, XIV, 4) : que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang, quelle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang? Concluons donc de tout ce discours, que l'amitié réciproque du Fils et de la Mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse, mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants

(1) Fallait.
(2) Formée du sang d'une vierge.

qu'ils sont, ne les sauraient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair, il me sera aisé de vous faire voir, selon que je l'ai promis, et par les vérités que j'ai déjà établies, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse; et de là je vous laisserai à conclure quel est son crédit auprès du Père éternel

Pour cela, je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son Fils: non, certes; il allait plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide! Voici donc comme je raisonne: une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils: je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant: qu'était la divinité au Fils de Marie? comment touchait-elle à sa personne? lui était-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi: qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie: celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est Mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui, jusqu'à la consommation des siècles, fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu: et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple; je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Ecritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu, *Celui-ci est mon Fils bien aimé dans lequel je me suis plu* (*Matth.*, XVII, 5); de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? N'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi, est-ce-là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies: car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a, par ce moyen, associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire Mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu, et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. *Dieu a tant aimé le monde*, dit notre Sauveur, *qu'il lui a donné son Fils unique* (*Joan.*, III, 16). Et en effet, comme remarque l'Apôtre, nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui (*Rom.*, VIII, 32)? que s'il nous a fait paraître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme Maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avait pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la Mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable

de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui plein d'une divinité impassible, vous revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle. Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie; vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre Fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel : il ferme, et personne n'ouvre; il ouvre, et personne ne ferme (*Apoc.*, III, 7) : c'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes. Et à quel autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découlait. Au reste, vous vivez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est pourquoi votre dévot (1) saint Bernard a fort bonne grâce, lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : ***Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*** (*Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. int. Oper. S. Bernard., tom.* II, *n.* 7, *p.* 690).

Quelle est sa pensée? chrétiens, qu'est-ce à dire, parler au cœur? C'est qu'il la considère Dans ce midi éternel, je veux dire dans les secrets embrassements de son Fils, parmi les ardeurs d'une charité consommée : ***In meridie sempiterno, in secretissimis amplexibus amantissimi Filii*** (*Ibid.*). Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée; que les autres passions peuvent bien parler aux oreilles, mais que l'amour seul a droit de parler au cœur. Dans cette pensée, n'a-t-il pas raison de demander à la Vierge qu'elle parle au cœur de son Fils : ***Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*** (*Ibid.*)?

Combien de fois, ô fidèles, cette bonne Mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé? Elle parla véritablement à son cœur, lorsque, touchée de la confusion de ces pauvres gens de Cana qui manquaient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu en cette rencontre semble la rebuter de parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. *Femme*, lui dit-il, *que nous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue* (*Joan.*, II, 4). Ce discours paraît bien rude, et tout autre que Marie aurait pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera : *Faites tout ce qu'il vous ordonnera*, leur dit-elle (*Ibid.*, 5), comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'où lui vient, à votre avis, cette confiance, après une réponse si peu favorable? Chrétiens, elle savait bien que c'était au cœur qu'elle avait parlé; et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avait répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance; et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostome, jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa sainte Mère (*In Joan. Homil.* 22, *tom.* VIII, *p.* 127).

Prions-la donc, ô fidèles, qu'elle parle pour nous de la bonne sorte au cœur de son Fils : elle y a une fidèle correspondance; c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin nous manque; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle, qui réjouit le cœur de l'homme, dont l'âme des fidèles doit être enivrée? De là vient que nos festins sont si tristes, que nous prenons avec si peu de goût la nourriture céleste de la sainte parole de Dieu : de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Dieu, par une juste vengeance, voyant que nous refusons de nous unir à sa souveraine bonté par une affection cordiale, nous fait ressentir les malheurs de mille divisions intestines. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité, qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits. Nous avons une grande confiance en votre faveur; parce qu'étant Mère de Dieu, nous sommes persuadés que vous avez beaucoup de pouvoir; et comme vous êtes la nôtre, nous ne serons point trompés, si nous attendons quelque grand effet de votre tendresse : c'est ce qui me reste à traiter dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

C'est avec beaucoup de sujet que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la Mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu cette tradition de nos pères : ils nous ont appris que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avait prédestiné une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de nous faire renaître : et de cette doctrine, que tous les Anciens ont enseignée d'un consentement unanime, il me serait aisé de conclure que comme la première Eve est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la très-sainte Vierge, doit être estimée la Mère de tous les fidèles. Ce que je pourrais confirmer par une belle pensée de saint Epiphane, qui assure que *Cette première Eve est appelée dans la Genèse, mère des vivants, en énigme*, c'est-à-dire, ainsi qu'il l'expose lui-même, *en figure, et comme étant la représentation de Marie* (*Advers. Hæres., lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, *n.* 18, *t.* I, *p.* 1050). A quoi j'aurais encore à ajouter un passage célèbre de saint Augustin dans le livre de la sainte Virginité, où ce grand docteur nous enseigne que la Vierge, selon le corps, est mère du Sauveur qui est notre chef; et selon l'esprit, des fidèles qui sont ses membres : *Carne Mater capitis nostri, spiritu Mater membrorum ejus* (*De sanct. Virginit., t.* VI, *p.* 343). Mais d'autant que je me sens obligé de réduire en peu de mots ce que je me suis proposé de

(1) Les paroles que Bossuet cite ici comme de saint Bernard, sont d'un autre auteur qui n'est pas connu.

vous dire, afin de laisser le temps qui est nécessaire pour le reste du service divin; je passe beaucoup de choses que je pourrais tirer des saints Pères sur ce sujet : et, sans examiner tous les titres par lesquels la sainte Vierge est appelée à bon droit la Mère des chrétiens, je tâcherai seulement de vous faire voir, et c'est à mon avis ce qui vous doit toucher davantage, qu'elle est Mère par le sentiment; je veux dire qu'elle a pour nous une tendresse véritablement maternelle : pour le comprendre, vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à suivre ce raisonnement.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Église, et sur la doctrine des Pères, encore que je l'aie seulement touché en passant, ayant, dis-je, présupposé que Marie est véritablement notre Mère; si je vous demandais, chrétiens, quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez sans doute que Notre-Seigneur vraisemblablement la fit notre Mère, lorsqu'il lui donna saint Jean pour son fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables : car je vous ai avertis dès l'entrée de ce discours, et il n'est pas hors de propos de vous en faire ressouvenir, que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu aux pieds de la croix, y avait tenu la personne de tous les fidèles ; et j'en ai touché une raison qui me semble fort apparente : c'est, s'il vous en souvient, que tous les autres disciples de Notre-Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avait retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur, afin qu'il y pût représenter tous les autres, et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur Maître. Sur quoi considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu, dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses, en une occasion si importante ne l'ait considéré que comme un homme particulier; nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la parole qui s'adressait à nous tous, que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie; et par conséquent c'est là proprement qu'elle est devenue notre Mère.

Cela étant ainsi résolu, j'ai une autre proposition à vous faire. D'où vient, à votre avis, que Notre-Seigneur attend cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants ? vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une Mère désolée qui perd le meilleur Fils du monde, et que pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide ; mais j'en ai une autre à vous dire, que peut-être vous ne désapprouverez pas. Je pense que le dessein du Fils de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Comment cela, direz-vous? nous ne voyons pas bien cette conséquence. Il me semble pourtant, chrétiens, qu'elle n'est pas extrêmement éloignée. Marie était aux pieds de la croix, elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordait de tous côtés par ses veines déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel? Non, il est certain, elle ne sentit jamais mieux qu'elle était Mère; toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur? vous allez voir, chrétiens, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'âme est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédés d'un mouvement de colère ; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous, si innocents qu'ils puissent être, n'en ressentent quelques effets : et de là vient que dans les séditions populaires, un homme adroit, qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace, lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins ; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions, parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets; à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu qui avait résolu de nous donner la sainte Vierge pour mère, afin d'être notre frère en toute façon, admirez son amour, chrétiens, voyant (1) du haut de sa croix combien l'âme de sa Mère était attendrie, et que son cœur ébranlé faisait inonder par ses yeux un torrent de larmes amères ; comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : Femme, voilà ton fils : *Ecce filius tuus.* Fidèles, ce sont ses mots, et (2) voici son sens, si nous le savons bien pénétrer : O femme, lui dit-il, affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la (3) compassion d'une mère ; (4) cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne; parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : *Ecce filius tuus.* De vous dire combien ces paroles poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la Mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez (5) seulement que celui qui parle (6) opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa sainte Mère; et que pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs ; tout cela joint ensemble, il n'est pas croya-

(1) Considérant couler ses larmes... comme il prit son temps.

(2) Il me semble qu'en voici le.

(3) La violence de la.

(4) Ces mêmes sentiments de tendresse que vous avez maintenant pour moi, ayez-les.

(5) Comprenez.

(6) C'est le Fils de Dieu qui fait toutes choses par la force de sa parole.

ble ce qu'elle était capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt lâché le mot à saint Jean, pour lui dire que Marie est sa Mère, qu'incontinent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils ; et depuis cette heure-là, il la prit chez lui : *Et ex illa hora accepit eam Discipulus in sua* (*Joan.*, XIX, 27) : à plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de sa sainte Mère, et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfants.

Il me souvient, à ce propos, de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer, pour en tirer leurs enfants au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie : c'est par le cœur que vous nous avez enfantés ; parce que vous nous avez enfantés par la charité : *Cooperata est charitate, ut filii Dei in Ecclesia nascerentur*, dit saint Augustin (*De sanct. Virg.*, *t.* VI, *p.* 343). Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie ; et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour ; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles ; [d'autant plus] que vous nous voyez tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquez en nous ses mêmes linéaments.

C'est une doctrine que je tiens des Ecritures divines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle fait beaucoup à éclaircir la vérité que je traite ; c'est pourquoi (1) il est à propos de vous la déduire : car j'apprends de l'apôtre saint Paul, et cette doctrine, ô fidèles, est bien digne de votre audience, que tous les chrétiens, dont la vie répond à la profession qu'ils ont faite, portent imprimés en leur âme les traits naturels et la véritable image de Notre-Seigneur (*Rom.*, VIII, 29). Comment cela se fait-il ? certainement la manière en est admirable. Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or, je dis que la doctrine du Fils de Dieu est un (2) tableau qui est tiré sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même en est l'original ; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre ; car ceux-ci ne seront jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie ; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles, sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignements étaient dérivés de ses mœurs : il enseignait les choses, parce qu'il les pratiquait ; sa parole n'était qu'une image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'âme d'un bon chrétien ? il fait que l'Evangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions. Insensiblement la doctrine du Fils de Dieu passe dans ses mœurs : il devient, pour ainsi dire, un Evangile vivant : tout y sent le maître dont il a reçu les leçons, il en prend tout l'esprit ; et si vous pénétriez dans l'intérieur de sa conscience, vous y verriez les mêmes linéaments, les mêmes façons de faire qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie, comme il m'est aisé de l'éclaircir par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant sans en avoir d'autre raison, sinon que c'est, à son avis, la vraie peinture du sien. C'est ainsi, dira-t-elle, qu'il pose ses mains ; c'est ainsi qu'il porte ses yeux ; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela ? sinon comme une course, si on [peut] parler de la sorte, que fait l'affection d'une mère, qui ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne, le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose. Que si elles sont si fort émues de quelque ressemblance ébauchée, que dirons-nous de Marie, lorsqu'elle voit dans l'âme des chrétiens des traits immortels de la parfaite beauté de son Fils, que le doigt de Dieu a si bien formés dans leur âme !

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes encore ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef (*Ephes.*, I, 23) ; nous sommes son corps et sa plénitude, comme enseigne l'Apôtre, qualité qui nous unit de telle sorte avec lui, que quiconque aime le Sauveur, il faut par nécessité, que par le même mouvement d'amour, il aime tous les fidèles. [C'est] ce qui attire si puissamment sur nous les affections de la sainte Vierge, qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal ; (1) ce qu'il me serait aisé de vous faire voir

(1) Je prendrai grand plaisir.

(2) Vrai portrait de sa vie.

(1) De cette doctrine, si je n'étais pressé de finir bientôt ce discours, que j'aurais à vous déduire de puissantes considérations, pour vous faire voir que Marie a pour nous la bonté d'une mère ! et pour en toucher quelques principes en abrégé, je vous prie de vous souvenir d'une vérité que je vous ai prouvée dans la première partie, par un témoignage évident des Ecritures divines ; à savoir que Dieu étend son affection paternelle jusqu'à l'humanité de son Fils, c'est-à-dire comme nous l'avons exposé, que l'objet de ses complaisances est un Homme-Dieu, que son affection ne sépare pas la nature humaine d'avec la divine, depuis qu'une miraculeuse union les

par des raisonnements invincibles, si je n'étais pressé de finir bientôt ce discours; et pour vous en convaincre, je ne veux seulement que vous en proposer en abrégé les principes, après avoir repassé légèrement sur quelques vérités que j'ai tâché d'établir dans ma première partie, dont il est nécessaire que vous ayiez mémoire pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire.

Je vous ai dit, chrétiens, que la maternité de la Vierge n'ayant point d'exemple sur la terre, il en est de même de l'affection qu'elle a pour son Fils: et comme elle a cet honneur d'être la Mère d'un Fils qui n'a point d'autre Père que Dieu, de là vient que laissant bien loin au-dessous de nous toute la nature, nous lui avons été chercher la règle de son amour dans le sein du Père éternel. Car de même que Dieu le Père voyant que la nature humaine touche de si près à son Fils unique, étend son amour paternel à l'humanité du Sauveur, et fait de cet Homme-Dieu l'unique objet de ses complaisances, comme nous l'avons prouvé par le témoignage des Ecritures; ainsi avons-nous dit que la bienheureuse Marie ne séparait plus la divinité d'avec l'humanité de son Fils, mais qu'elle les embrassait en quelque sorte toutes deux par un même amour. Ce sont les vérités sur lesquelles nous avons établi l'union de Marie avec Dieu: en voici quelques autres qui vous feront bien voir sa charité envers nous.

Les mêmes Ecritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divinité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son corps; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage dans la bouche même de Notre-Seigneur? écoutez ces belles paroles qu'il adresse à son Père, le priant pour nous, *Dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in eis* (*Joan.*, XVII, 26): Mon Père, dit-il, je suis en eux, parce qu'ils sont mes membres; je vous prie que l'affection par laquelle vous m'aimez soit en eux. (1) Voyez, voyez, chrétiens, et réjouissez-vous. Notre Sauveur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres; et connaissez par là combien nous sommes unis avec le Sauveur, puisque Dieu même, qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui, et répand volontiers sur nous toutes les douceurs de son affection paternelle. Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel, allez, ô fidèles, allez, à la bonne heure, à cette Mère incomparable; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils: elle vous considèrera comme *La chair de sa chair, et comme les os de ses os*, ainsi que parle l'Apôtre (*Ephes.*, V, 30), comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé; et pour dire quelque chose de plus, elle vous regardera comme autant de Jésus-Christs sur la terre: l'amour qu'elle a pour son Fils, sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous; et partant, ne craignez point de l'appeler votre mère; elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

C'est, si je ne me trompe, ce que je m'étais proposé de prouver dans cette seconde partie; et je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la sainte Vierge, sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements, qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge, ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter: car vous devez avoir reconnu par tout ce discours, que la dévotion de la Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui, abusés d'une créance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la licence ni le débordement de leurs mœurs? Que s'il y avait quelqu'un dans la compagnie qui fût imbu d'une si folle persuasion, qu'il sache, qu'il sache que puisque son cœur est éloigné de Jésus, Marie a en exécration toutes ses prières: en vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appelez-vous votre mère par une piété simulée. Quoi! auriez-vous bien l'insolence de croire que ce lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés! qu'elle voulût

rendues inséparables. A cette proposition j'en ajoute maintenant une autre, et je dis que le Père éternel nous aime du même amour qu'il a pour son Fils: ce que je n'oserais assurer si je ne l'apprenais de la propre bouche du Sauveur, dans cette belle oraison qu'il adresse pour nous à son Père: *Dilectio, qua dilexisti me* (*Joan.*, XVII, 26), etc.

(1) O paroles d'une charité ineffable! Notre-Seigneur ne peut souffrir qu'on le sépare de nous, il a peur que son père ne fasse trop de différence entre le chef et les membres; il veut qu'il embrasse et le maître et les disciples par le même amour. De là que conclurons-nous à l'avantage de l'affection de Marie? une conséquence admirable qui suit évidemment de quelques maximes que je pense avoir solidement établies dans le premier point, et qui vous étant proposées pour honorer les merveilles de la main de Dieu dans la bienheureuse Marie, sont certainement très-dignes de votre audience. Je vous ai dit, chrétiens, que la maternité de la Vierge n'ayant point d'exemple sur la terre, son amour maternel en était de même; qu'il passait de bien loin la nature, et s'allait régler sur l'amour même du Père éternel. Je vous ai fait voir par une considération plus sensible, qu'étant la meilleure mère qui puisse jamais être au monde, elle étend son affection maternelle à tout ce qui regarde la personne de son Fils: joignez maintenant ces choses à ce que je viens de vous dire. Nous touchons de si près au Sauveur, qu'à peine se peut-on figurer une plus étroite union: il est en nous, et nous en lui; autant qu'il y a de fidèles, c'est pour ainsi dire, autant Jésus-Christs sur la terre, pourvu qu'ils ne démentent point leur profession; et cela est un point capital de la doctrine chrétienne. Nous sommes tellement mêlés et confondus, si j'ose parler de la sorte, avec le Sauveur, que Dieu même qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui, et répand volontiers sur nous toute la douceur de ses affections paternelles. Partant, ô fidèles, allez, à la bonne heure, à Marie, ne craignez point de l'appeler, etc.

embrasser l'ennemi de son bien-aimé de ces mêmes bras dont elle le portait dans sa tendre enfance! qu'étant si contraire au Sauveur, elle voulût vous donner pour frère au Sauveur! Plutôt, plutôt sachez que son cœur se soulève, que sa face se couvre de confusion, lorsque vous l'appelez votre mère.

Car ne pensez pas, chrétiens, qu'elle admette indifféremment tout le monde au nombre de ses enfants; il faut passer par une épreuve bien difficile, avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa mère? elle l'amène en présence de notre Sauveur: Ça, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé. Les enfants, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères; la bienheureuse Marie est entièrement possédée du Sauveur Jésus; c'est lui seul qui domine en son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées; elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme quelques linéaments de son Fils. Que si après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face, et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son Fils, et ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables!

Au contraire, elle verra une personne, descendons dans quelque exemple particulier, qui, pendant les calamités publiques, telles que sont celles où nous nous voyons à présent, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie, et, ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager. Oh! dit-elle, incontinent en soi-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérable qu'il n'en eût pitié. *J'ai compassion de cette troupe*, disait-il (*Marc.*, VIII, 2); et à même temps il leur faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance, qu'il multiplie même par un miracle, afin de les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines defaites, il s'y porte incontinent avec cœur. Oh! qu'il est aimable! dit la bienheureuse Marie. Ainsi était mon Fils lorsqu'il était à son âge, toujours recueilli devant Dieu. Dès l'âge de douze ans, il quittait parents et amis pour aller vaquer, disait-il, aux affaires de son Père (*Luc.*, II, 49). Surtout elle en verra quelqu'autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très-entière; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents; Jésus possède son cœur; il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà, chrétiens, voilà un enfant de la Vierge. Comme elle s'en réjouit! comme elle s'en glorifie! comme elle en triomphe! Avec quelle joie elle le présente à son bien-aimé, qui est, par-dessus toutes choses, passionné pour les âmes pures!

C'est pourquoi excitez-vous, chrétiens, à l'amour de la pureté; vous particulièrement, qu'une sainte affection pour Marie a attirés dans une société qui s'assemble sous son nom, pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré dans lequel nous célébrons les grandeurs de la Majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer, dans lequel Jésus habite, sur lequel le Saint-Esprit se repose: ce sont vos corps, mes chers frères, que le Sauveur a sanctifiés, afin que vous eussiez du respect pour eux; sur lesquels il a versé son sang, afin que vous les tinssiez nets de toute souillure; qu'il a consacrés, pour en faire les temples vivants de son esprit, afin que les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité, il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

ABRÉGÉ

D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR A L'HOPITAL GÉNÉRAL.

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'AUMONE.

Comment Jésus-Christ nous donne à la croix la loi de la charité, nous en fait connaître l'esprit, nous en prescrit les effets. Faire l'aumône avec pitié, avec joie, avec soumission; trois choses que Jésus-Christ crucifié nous apprend. Retranchements nécessaires pour pourvoir à la subsistance des pauvres.

Semper pauperes habetis vobiscum, et cum volueritis, potestis illis benefacere: me autem non semper habetis.

Vous avez toujours des pauvres parmi vous, et vous leur pouvez faire du bien quand vous voulez: mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours (*Marc.*, XIV, 7).

L'Eglise [nous] appelle à voir Jésus et Marie se perçant de coups mutuels. Comme des miroirs opposés qui se renvoient mutuellement tout ce qu'ils reçoivent, multiplient leurs objets jusqu'à l'infini; leur douleur s'accroît sans mesure, parce que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Dessein de l'Eglise de nous exciter à la compassion des souffrances de Jésus par cet objet de pitié. *Me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam* (*Pros.* Stabat Mater): Faites que je sente la vivacite de votre douleur, afin que je pleure avec vous. Et l'Église de Paris: *O Passionis mutuæ, Jesu, Maria, conscii, alterna vobis vulnera inferre tandem parcite*: Cessez, ô divins amants, de vous percer jusqu'à l'infini de coups mutuels; c'est à nous qu'est due toute cette amertume, puisqu'elle est la peine de notre crime. Ah! puisque nous confessons que tout le crime est à nous, donnez

une partie de la douleur à ceux qui avouent le crime tout entier : *Quem vos doletis noster est error furorque criminum : totum scelus fatentibus partem doloris reddite.* Mais Jésus après avoir ébranlé nos cœurs par la compassion de ses souffrances, veut appliquer notre pitié sur d'autres objets; il n'en a pas besoin pour lui-même. [il demande que nous la tournions] sur les pauvres; Marie en est la mère : *Ave.*

Jésus étant à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme qui portait un vase d'albâtre, plein d'un parfum de nard d'épi de grand prix, entra lorsqu'il était à table; et ayant rompu le vase, lui répandit le parfum sur la tête. Quelques-uns en conçurent de l'indignation en eux-mêmes; et ils disaient : A quoi bon perdre ainsi ce parfum? car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres; et ils murmuraient fort. Mais Jésus leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme?... vous avez toujours des pauvres parmi vous et vous leur pouvez faire du bien quand vous voulez; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours (*Marc.*, XIV, 3, 4, 5, 6, 7).

Jésus-Christ nous apprend que lorsqu'il n'y sera plus, il entend que toutes nos libéralités soient employées au secours des pauvres ou plutôt dans les pauvres à lui-même; il est en eux; c'est pourquoi il nous les laisse toujours : *Pauperes semper habetis.* Vous ne m'aurez pas toujours en moi-même, mais vous me posséderez toujours dans les pauvres. Ames saintes, qui désirez me rendre quelque honneur ou quelques services, vous avez sur qui répandre vos parfums, etc., les pauvres; je tiens fait pour moi tout ce que vous faites pour eux.

Leçon qu'il nous a donnée peu de jours avant sa mort, et que l'Eglise lit avec l'Evangile de sa passion; il a toujours parlé pour les pauvres, jamais plus efficacement qu'à sa croix; et c'est qu'il emploie ce qu'il a de plus pressant pour nous exciter à faire l'aumône. [Il nous impose] la loi de la charité; [il nous fait connaître] l'esprit de la charité; il nous marque] l'effet de la charité.

La loi de la charité, c'est l'obligation de la faire; l'esprit de la charité, c'est la manière de l'exercer; l'effet de la charité, c'est que le prochain soit secouru; il fait ces trois choses à la croix. De peur que vous ne croyiez que le devoir de la charité soit peu nécessaire, il en établit l'obligation; de peur que vous ne la pratiquiez pas comme il veut, il vous en montre la règle; et de peur que le moyen ne vous manque, il en assigne le fonds. Le croirez-vous, chrétiens, que Jésus-Christ crucifié nous donne à la croix un fonds assuré, pour faire subsister les pauvres? Vous le verrez dans ce discours; ainsi rien ne manque plus à la charité.

Afin qu'elle soit obligatoire, il en pose la loi immuable : afin qu'elle soit ordonnée, il en prescrit la manière certaine : afin qu'elle soit effective, il donne un fonds assuré pour l'entretenir; et tout cela à la croix, comme j'espère vous le faire voir.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ souffrant [nous donne la] loi des souffrances : ceux qui ne souffrent pas, quel salut, quelle espérance [peuvent-ils avoir?] Compatir à [Jésus-Christ et à ceux qui souffrent] deux seules sources de grâces. La première, source véritable; la seconde, comme un ruisseau, découle de là : on participe à leurs grâces, en soutenant leurs souffrances.

Rappelez en votre mémoire, dit l'Apôtre, ce premier temps, où, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu de grands combats au milieu de diverses afflictions, ayant été d'une part exposés devant tout le monde aux injures et aux mauvais traitements; et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont souffert de semblables indignités; car vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens pillés. *Rememoramini autem pristinos dies in quibus illuminati magnum certamen sustinuistis passionum; et in altero quidem opprobriis et tribulationibus spectaculum facti; in altero autem socii taliter conversantium effecti : nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (*Heb.*, X, 32, 33, 34).

Il les met ensemble [souffrir et compatir]; donc ou l'un ou l'autre : car Jésus à la croix a souffert et a exercé la miséricorde; donc, sinon l'un, du moins l'autre : c'est le moindre. Dieu nous met à l'épreuve la plus facile; notre damnation sera donc plus grande. C'est une chose grande et facile, dit saint Cyprien, d'obtenir par des œuvres de charité le prix du martyre sans être exposé aux périls de la persécution, de mériter la couronne dans le sein de la paix : *Res et grandis et facilis, sine periculo persecutionis, corona pacis* (*De Oper. et Eleemos.*, *p.* 246). Personne ne sera couronné que celui qui aura combattu légitimement : *Non coronatur, nisi qui legitime certaverit* (II *Tim.*, II, 5). Il change la loi en faveur de la charité. Ah! ce misérable est aux mains avec la faim, avec la soif, avec le froid, avec le chaud, avec les extrémités les plus cruelles : la couronne lui sera bien due; si vous le soulagez, vous y aurez part. *Corona pacis*, couronne dans la paix, victoire sans combats, prix du martyre sans persécution et sans endurer de violence. Combien est grande cette obligation! il paraît par la miséricorde de Jésus-Christ : miséricorde veut être honorée par la miséricorde. Deux actes de miséricorde : celle qui prévient, celle qui suit. Par la première, Jésus-Christ achète la nôtre : Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* (*Luc.*, VI, 36). Revêtez-vous comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde : *Induite vos sicut Electi Dei sancti et dilecti, viscera misericordiæ* (*Coloss.*, III, 12). Par la seconde, il faut que la nôtre achète la sienne : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (*Matt.*, V, 7) : Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Enchaînement de

miséricorde : Jésus-Christ prévient ; obligation de le suivre : nous suivons ; il s'oblige à donner le comble : c'est la loi qu'il nous impose, c'est celle qu'il s'est imposée. La grâce, l'indulgence, la rémission, le ciel même est à ce prix. Point de miséricorde, si nous n'en faisons ; sans la charité, nudité de l'âme ; car c'est elle qui couvre la multitude des péchés : *Operit multitudinem peccatorum* (I *Pet.*, IV, 8).

Saint Cyprien (1) remarque que Dieu, après avoir crié contre les péchés, ne trouve point de remède. Crie, ne cesse pas ; élève ta voix comme une trompette ; annonce à mon peuple ses crimes, et à la maison de Jacob ses iniquités (*Isa.*, LVIII, 1). Dis-leur que leurs jeûnes, ni leurs bonnes œuvres, ni leurs prières ne m'apaisent pas. Ils font comme (2) s'ils étaient justes : Car ils me cherchent chaque jour, et ils demandent à connaître mes voies ; comme si c'était un peuple qui eût agi selon la justice, et qui n'eût point abandonné la loi de son Dieu : ils me consultent sur les règles de la justice, et ils veulent s'approcher de moi : *Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt : quasi gens quæ justitiam fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit : rogant me judicia justitiæ ; appropinquare Deo volunt* (*Ibid.*, 2). Ils veulent s'approcher de moi, ils jeûnent et se tourmentent vainement. Le jeûne que je demande consiste-t-il à faire qu'un homme afflige son âme pendant un jour ? *Numquid tale est jejunium quod elegi, per diem affligere hominem animam suam* (*Ibid.*, 5) ? (3) Par conséquent nul remède. Voici néanmoins ce qu'il ajoute : *Tel est le jeûne que je veux : déchargez le pauvre de son fardeau ; délivrez les oppressés des liens et de la tyrannie des méchants ; ôtez de dessus les épaules infirmes le fardeau qui les accable ; mettez en liberté les captifs et rompez le joug qui les charge.* (4) *Partagez votre pain* (5) *avec le pauvre,* (6) *invitez en votre maison les mendiants et les vagabonds : quand vous verrez un homme nu, revêtez-le, et respectez en lui votre chair et votre nature. Alors votre lumière se lèvera aussi belle que le point du jour, et votre santé vous sera rendue aussitôt, et votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous recueillera. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera : vous crierez, et il dira : Je suis à vous. Quand vous ôterez les chaînes aux captifs qui sont parmi vous, quand vous cesserez de menacer les malheureux et de leur tenir des discours inutiles, quand vous aurez répandu votre cœur sur les misérables, et que vous aurez rempli les âmes affligées ; votre lumière se lèvera parmi les ténèbres, et vos ténèbres seront comme le midi. Et le Seigneur vous donnera un repos éternel, et remplira votre âme de ses splendeurs, et il fera reposer vos os en paix ; et vous serez comme un jardin bien arrosé, et comme une source qui ne tarit pas* (*Ibid.*, 6 *seq.*). Afin que nous entendions que sans l'aumône, tout est inutile : celui qui ferme ses entrailles, Dieu ferme les siennes sur lui.

Ce qui presse le plus, c'est que cette miséricorde est nécessaire au salut des âmes. Jésus-Christ à la croix pour sauver les âmes : entrer dans ses sentiments, et tirer nos frères de toutes les extrémités qui mettent leur âme dans un péril évident. Deux conditions opposées ont pour écueil de leur salut les mêmes extrémités ; les premières fortunes et les dernières ; les uns par la présomption, et les autres par le désespoir arrivent à la même fin de s'abandonner tout à fait au vice. On aime l'oisiveté dans l'un et dans l'autre ; car l'un est si abondant qu'on n'a pas besoin du travail, et l'autre si misérable qu'on croit que le travail est inutile. On ne veut travailler que pour éviter les maux extrêmes ; on y est, on n'espère plus, on s'y habitue ; plus de honte (1). Ce qui est le plus horrible, dans l'un et dans l'autre état on néglige son âme : là on y est poussé par l'applaudissement ; on s'oublie soi-même : et ici par le mépris de tout le monde ; on se néglige, on ne se croit pas destiné pour rien qui soit grand. La félicité est de manger : réduit à l'état des bêtes. Tels étaient ces pauvres fainéants, etc.

En ces deux états on oublie Dieu. Les uns par trop de repos, les autres par trop de misères croient qu'il n'y a point de Dieu pour eux ; le premier, point de justice ; le second, point de bonté ; tous deux par conséquent point de Dieu. Ces pauvres savaient-ils qu'il y eût un Dieu ? un peuple d'infidèles parmi les fidèles ; baptisés, sans savoir leur baptême ; toujours aux églises, sans sacrements. Pour ôter les extrémités également dangereuses de ces deux états, loi de la justice divine que les riches déchargent les pauvres du poids de leur désespoir, que les pauvres déchargent les riches d'une partie de leur excessive abondance. *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI, 2) : Portez le fardeau les uns des autres. Prouvez aux pauvres que Dieu est leur Père ; prouvez-leur les soins de la Providence ; il est bon, tant de biens qu'il donne, cela ne les touche pas, rien pour eux ; il a commandé de leur donner, rien pour eux, on n'obéit pas. Prouvez donc sensiblement sa bonté en donnant. Les enfants, ils ne les ont que pour faire montre de leur misère, toute leur instruction est de savoir feindre des plaintes.

Passez à cet hôpital (2) ; sortez un peu hors de la ville, et voyez cette nouvelle ville qu'on a bâtie pour les pauvres, l'asile de tous les misérables, la banque du ciel, le moyen commun proposé à tous d'assurer ses biens et de les multiplier par une céleste usure. Rien n'est égal à cette ville ; non, ni cette

(1) Voyez le passage d'Isaïe, ch. LVIII, examiné par saint Cyprien ; point de remède pour les péchés ?
(2) Des gens de bien.
(3) Quel est donc le remède ?
(4) Distribuez.
(5) Aux faméliques.
(6) Recueillez les errants dans.

(1) Il ne faut pas blâmer les pauvres honteux : la honte est le moyen pour les exciter au travail, et leur faire craindre la mendicité.
(2) Nouvelle ville hors de la ville : ville des pauvres.

superbe Babylone, ni ces villes si renommées que les conquérants ont bâties. Nous ne voyons plus maintenant ce triste spectacle, des hommes morts devant la mort même, chassés, bannis, errants, vagabonds, dont personne n'avait soin; comme s'ils n'eussent aucunement appartenu à la société humaine. Là, on tâche d'ôter de la pauvreté toute la malédiction qu'apporte la fainéantise, de faire des pauvres selon l'Evangile. Les enfants sont élevés, les ménages recueillis, les ignorants instruits reçoivent les sacrements. Sachez qu'en les déchargeant vous travaillez aussi à votre décharge; vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse; il porte l'abondance qui vous surcharge.

Venez donc offrir ce sacrifice. Deux lieux de sacrifice, l'autel et le tronc. Vous êtes riche, opulente, disait saint Cyprien à une dame, et vous croyez célébrer les saints mystères, vous qui ne daignez pas regarder les dons qu'on offre à Dieu, vous qui venez au lieu où se fait l'oblation sans apporter votre part du sacrifice : *Locuples et dives es; et Dominicum celebrare te credis, quæ corban omnino non respicis, quæ in Dominicum sine sacrificio venis* (*De Oper. et Eleemos.*, *pag.* 242). Ancienne coutume du sacrifice : chacun du pain et du vin pour l'Eucharistie; le reste pour les pauvres, comme une continuation du sacrifice chrétien. Quoique l'ordre de la cérémonie soit changé, le fond de la vérité est invariable, et toujours votre aumône doit faire partie de votre sacrifice.

Ne regardez pas seulement le tronc de l'église; ayez-en un pour les pauvres dans votre maison : c'est un conseil de saint Chrysostome, fondé sur ces mots de saint Paul : Que chacun de vous mette à part chez soi, le premier jour de la semaine, ce qu'il voudra, amassant peu à peu selon sa bonne volonté (I *Cor.*, XVII, 2) Faites ainsi, dit saint Chrysostome, de votre maison une église; ayez-y un petit coffre, un tronc; soyez le gardien de l'argent sacré; constituez-vous vous-même l'économe des pauvres : la charité et l'humanité vous confèrent ce sacerdoce : *Apud te sepone, et domum tuam fac ecclesiam; arculam et gazophylacium; esto custos sacræ pecuniæ; a te ipso ordinatus dispensator pauperum : benegnitas et humanitas dat tibi hoc sacerdotium* (*In Epist* I *ad Cor.*, *Hom.* XLIII, *t.* X, *p.* 401.). Que ce tronc, continue saint Chrysostome, soit placé dans le lieu où vous vous retirez pour prier : et toutes les fois que vous y entrerez pour faire votre prière, commencez par y déposer votre aumône, et ensuite vous répandrez votre cœur devant Dieu : *Pauperumque arculam domi faciamus, quæ juxta locum in quo stas orans sita sit : et quoties ad orandum fueris ingressus, depone primum eleemosynam, et tunc emitte precationem* (*Ibid.*, *p.* 405). Si vous en agissez ainsi, ce tronc vous servira d'armes contre le diable (*Hom. de Eleemos.*, *t.* III, *p.* 254). Le lieu où est déposé l'argent des pauvres est inaccessible aux démons; car l'argent rassemblé pour l'aumône met une maison plus en sûreté que le bouclier, la lance, les armes, toutes les forces du corps, toutes les troupes des soldats. Vous donnerez à votre prière des ailes pour monter au ciel; vous rendrez votre maison une maison sainte qui renfermera les vivres du roi. Et pour que la collecte prescrite par l'Apôtre se fasse aisément, que chaque ouvrier, chaque artisan, lorsqu'il a vendu quelque ouvrage de son art, donne à Dieu les prémices, en mettant dans ce tronc une petite partie du prix; et qu'il partage avec Dieu de la moindre portion de ce qu'il retire de son travail. Que l'acquéreur, ainsi que le vendeur, suivent ce conseil; et que tous ceux en général qui retirent de leurs fonds ou de leurs travaux des fruits légitimes, soient fidèles à cette pratique (*In Epist.* I *ad Cor.*, *Hom.* XLIII, *t.* X, *p.* 406.)

Ne prenez pas pour excuse le nombre de vos enfants : n'en avez-vous point quelqu'un qui soit décédé? ne le comptez-vous plus parmi les vôtres, depuis que Dieu l'a retiré en son sein? pourquoi donc n'aurait-il pas son partage? Mais puisque vous survivrez vous-même à votre mort, pourquoi ne voulez-vous pas hériter de quelque partie de vos biens? et pourquoi ne voulez-vous pas compter Jésus-Christ parmi vos héritiers? Quand vous laissez vos biens à vos héritiers, vous les quittez, et ils vous oublient : vous faites tout ensemble des fortunés et des ingrats. Quelle consolation d'aller à celui que vous avez laissé héritier d'une partie de vos biens! et je ne dis pas pour cela que vous attendiez le temps de la mort; et si vos enfants vivants vous reviennent [écoutez] la grave exhortation de saint Cyprien.

Mais vous avez plusieurs enfants et une nombreuse famille; vous dites que vos charges domestiques ne vous permettent pas de vous montrer libéral aux pauvres : *Atqui hoc ipso operari amplius debes, quo multorum pignorum pater es* (*S. Cyprian.*, *de Oper. et Eleemos.*, *p.* 243.) : c'est ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante; car vous avez plus de personnes pour lesquelles vous devez apaiser Dieu, plus de péchés à racheter, plus d'âmes à délivrer de la gêne, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille, vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous : et comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison, selon le nombre de vos enfants, pour entretenir cette vie mortelle; ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine : Autant que le nombre des enfants s'accroît, autant devez-vous multiplier la dépense des bonnes œuvres : *Quo amplior fuerit pignorum copia, esse et operum debet major impensa* (*S. Cypr.*, *Ibid.*). Ainsi Job multipliait ses sacrifices selon le nombre de ses enfants; et autant qu'il en avait dans sa maison, autant le nombre de ses victimes était-il multiplié devant Dieu (*Job.*, I, 5); et pour expier les péchés que l'on commettait

tous les jours, il offrait aussi tous les jours des sacrifices pour les expier. Si donc vous aimez vos enfants, si vous ouvrez sur leurs besoins la source d'une charité et d'une douceur véritablement paternelle, recommandez-les à Dieu par vos bonnes œuvres; qu'il soit leur tuteur, leur curateur et leur protecteur : soyez le père des enfants de Dieu, afin que Dieu soit le père de vos enfants. Vous qui donnez l'exemple à vos enfants de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement criminel, et de ce que vous n'acquérez pas à vos enfants la protection d'un tel Père, et de ce que de plus vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfants un père tel qu'était Tobie, qui crut qu'il ne pouvait laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes (*Tobie*, XIV, 11). Ne laissez pas tout à vos héritiers; songez à hériter vous-même de quelque partie de vos biens.

Voilà donc, si je ne me trompe, l'obligation établie, et les excuses rejetées qui paraissaient les plus légitimes. Le croyez-vous, mes frères? si vous ne le croyez-pas, vous le croirez un jour, quand vous entendrez le Juge n'alléguer pour motif de sa sentence que la dureté à faire l'aumône : si vous le croyez, voyez la manière [de vous en acquitter].

SECOND POINT.

Jésus-Christ crucifié nous apprend trois choses [qui sont de faire l'aumône] avec pitié, avec joie, avec soumission. 1° C'est la compassion; [elle nous est nécessaire pour imiter notre grand Pontife, dont l'Apôtre dit] : Le Pontife que nous avons, n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations et d'épreuves, hormis le péché: *Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato* (*Heb.*, IV, 15). J'ai compassion de ce peuple, dit Jésus-Christ; parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger : *Misereor super turbam; quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent* (*Marc.*, VIII, 2). La première aumône venait du cœur.

Jésus-Christ perpétue en deux sortes le souvenir de sa passion, pour nous y faire compatir : en l'Eucharistie, et dans les pauvres. *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.*, XXII, 19); Faites ceci en mémoire de moi, l'aumône aussi bien que la communion. Se souvenir avec douleur de sa passion, en l'un et en l'autre, avec cette seule différence que là nous recevons de lui la nourriture, ici nous la lui donnons : *Hoc facite in meam commemorationem*. Image des peines de Jésus-Christ dans les pauvres; soulagez-les donc : *Hoc facite in meam commemorationem*. Voulez-vous baiser les plaies de Jésus? assistez les pauvres : son côté ouvert nous enseigne la compassion; ce grand cri qu'il fit à la croix, par lequel les pierres sont fendues, nous recommande les pauvres. Entrez dans ces grandes salles, [quelle] infinie variété de misère par la maladie et par la fortune! marque de l'infinité de la malice qui est dans le péché. Portez-lui compassion, soulagez-la : ébranlez les cœurs pour ouvrir les sources des aumônes. 2° [Je dis que vous devez le faire avec] plaisir, [à l'exemple de Jésus-Christ] qui a souffert la croix avec tant de contentement : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Hebr.*, XII, 2). Quel plaisir parmi cet abîme [de souffrances!] plaisir de soulager les misérables, plaisir qui le pressait au fond du cœur. Je dois être, disait-il, baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse? *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur?* (*Luc.*, XII, 50.) [Pressé] dans l'intime au milieu de ses répugnances.

[Voyez] Job, comme il sentait ce plaisir : Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient, et si j'ai fait attendre en vain les yeux de la veuve; si j'ai mangé seul mon pain, et si l'orphelin n'en a pas mangé aussi; car la compassion est crûe avec moi, dès mon enfance, et elle est sortie avec moi, dès le sein de ma mère. Si j'ai négligé de secourir celui qui, n'ayant point d'habit, mourait de froid, et le pauvre qui était sans vêtement; si les membres de son corps ne m'ont pas béni, lorsqu'ils ont été réchauffés par les toisons de mes brebis. *Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ exspectare feci : si comedi buccellam meam solus, et non comedit pupillus ex ea; quia ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum : si despexi pereuntem eo quod non habuerit indumentum, et absque operimento pauperem : si non benedixerunt mihi latera ejus, et de velleribus ovium mearum calefactus est* (*Job*, XXXI, 16, 17, 18, 19, 20).

[Que] saint Paul [avait bien goûté la douceur de ce plaisir]! Votre charité, mon cher frère, écrit-il à Philémon, m'a comblé de joie et de consolation, voyant que les cœurs des saints ont reçu tant de soulagement de votre bonté : *Gaudium enim magnum habui et consolationem in charitate tua; quia viscera Sanctorum requieverunt per te, frater* (*Phil.*, 7).

Ce plaisir a dilaté le cœur de Jésus; il n'a point voulu donner de bornes à cette ardeur d'obliger, à ce désir de bien faire. Donnez-moi que j'entende, ô Jésus, l'étendue de votre cœur. Le plaisir d'obliger a fait qu'il a voulu être le Sauveur de tous. Entrons dans l'étendue de ce cœur : comme [il a porté] tous les péchés, ainsi nous devons nous charger de toutes les misères. C'est le dessein de cet hôpital [qui renferme] l'universalité de tous les maux. Jésus-Christ [a pris] tous les nôtres, nous devons aussi prendre tous les siens, et nous verrions périr une telle institution!

3° Servir les pauvres avec soumission. Jésus-Christ lave les pieds à ses disciples. *Exemplum dedi vobis* (*Joan.*, XIII, 15) : Je vous ai donné l'exemple à la croix. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs : *Non venit mi*

nistrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis (*Matth.*, XX, 28).

Abraham, dit saint Pierre Chrysologue, oublie qu'il est maître, dès qu'il voit un étranger : *Viso peregrino, dominum se esse nescivit* (*Serm.* CXXI. *De Divit. et Lazar.*). Ayant tant de serviteurs et une si nombreuse famille, il prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils s'approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir, lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre, lui-même prend le soin de servir leur table. Ce père des croyants voyait en esprit Jésus-Christ serviteur des pauvres, et voyant les pauvres être ses images, il ne songe plus qu'il est le maître. En sa présence, sentant ou son autorité cessée devant une telle puissance, ou sa grandeur honteuse de paraître devant une telle humilité, il oublie qu'il est maître : *Dominum se esse nescivit.* C'est ce qu'il nous faut imiter, si nous voulons être enfants d'Abraham. Seigneur, dit Zachée à Jésus-Christ, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres (*Luc.*, XIX, 8, 9) : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus.* Sur quoi Notre-Seigneur dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham : *Eo quod et ipse filius sit Abrahæ.* Servons donc les pauvres, pour être enfants d'Abraham, et suivre les vestiges d'une telle foi ; faisons nos affaires dans les calamités des autres ; ne méprisons point nos semblables; [usons à leur égard d'une grande] condescendance, [imitons l'Apôtre, qui témoigne tant de charité et d'empressement pour les servir]. Maintenant, dit-il, je m'en vais à Jérusalem, porter aux saints quelques aumônes; car les Eglises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu, avec beaucoup d'affection, de faire quelque part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem qui sont pauvres... Je vous conjure donc, mes frères, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par la charité du Saint-Esprit, de combattre avec moi, par les prières que vous ferez à Dieu pour moi, afin qu'il me délivre des Juifs incrédules qui sont en Judée, et que les saints de Jérusalem reçoivent favorablement le service que je vais leur rendre : *Nunc igitur proficiscar in Jerusalem ministrare sanctis. Probaverunt enim Macedonia et Achaia collationem aliquam facere in pauperes sanctorum qui sunt in Jerusalem... Obsecro ergo vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum; ut liberer ab infidelibus qui sunt in Judæa, et obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis* (*Rom.*, XV, 25, 26, 30, 31).

Adoucir leurs esprits, calmer leurs mouvements impétueux : nul mépris, nul dédain; Jésus-Christ en eux, les servir, vouloir leur plaire.

TROISIÈME POINT.

Le fonds [pour leur subsistance se trouvera dans le] retranchement des convoitises. Jésus-Christ est-il venu pour découvrir de nouveaux trésors, ouvrir de nouvelles mines, donner de nouvelles richesses? [non, sans doute]. Les présents du Dieu créateur [suffisent]; mais les passions engloutissent tout: il faut les réprimer; c'est la grâce du Dieu Sauveur, du Dieu crucifié; c'est le fonds qu'il assigne. Sa croix est le retranchement des passions : [elle doit opérer la] circoncision du cœur. [Par le] baptême, [nous nous sommes engagés à] l'abnégation des pompes du monde.

Excès des convoitises [condamné par ces paroles du Sauveur] : *Colligite quæ superaverunt fragmenta* (*Joan.*, VI, 12), ramassez les morceaux qui sont restés.

Retranchement nécessaire, autrement votre aumône n'est pas un sacrifice. [Retrancher] le jeu, [où l'on en voit qui deviennent] subitement pauvres ou dans un instant riches : *Subito egentes, repente divites.* Leur état et leur fortune se changent avec la même volubilité que les dés qu'ils jettent : *Singulis jactibus statum mutantes ; versatur enim eorum vita ut tessera.* On s'y fait un jeu du danger, et un danger du jeu : autant de mises, autant de ruines : *Fit ludus de periculo, et de ludo periculum : quot propositiones, tot proscriptiones.* (*S. Ambr.*, *l. de Tobia*, *c.* XI, *t.* I, *p.* 602, 603.) Le jeu où par un assemblage monstrueux on voit régner dans le même excès et les dernières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressements de l'avarice la plus honteuse ; le jeu où l'on consume des trésors immenses, où on engloutit les (1) maisons et les héritages, dont l'on ne peut plus soutenir les profusions que par des rapines épouvantables : on fait crier mille ouvriers : [on prive le mercenaire de sa récompense, ses domestiques de leur salaire, ses créanciers de leur bien] ; et cela s'appelle jouer : jeu sanglant et cruel où les pères et les mères dénaturés se jouent de la vie de leurs enfants, de la subsistance de leur famille [et de celle des pauvres].

Donnez libéralement : Imitez dans l'opposé la sangsue de Salomon : *Salomonis sanguisugam in contrarium æmulato ; Affer, affer ;* Donnez, donnez ! Pourquoi tant de folles dépenses? pourquoi tant d'inutiles magnificences? amusement et vain spectacle des yeux, (2) qui ne fait qu'imposer vainement et à la folie ambitieuse des uns, et à l'aveugle admiration des autres. *Cuncta inter furorem edentis et spectantis errorem, prodigua et stulta voluptatum frustrantium vanitate depereunt.* (*S. Cyprian.*, *de Oper. et Eleemos. pag.* 244.) Que vous servent toutes ces dépenses superflues : que sert ce luxe énorme dans votre maison, tant d'or et tant d'argent dans vos meubles? toutes ces choses périssent. Faites des magnificences utiles comme Dieu : il a orné le monde ; mais autant d'ornements, autant de sources de biens pour toute la nature.

(1) Terres.
(2) Qui ne sert de rien à personne.

châtiment contre ceux qui excèdent ces bornes. *Colligite fragmenta ne pereant :* Ramassez les morceaux de peur qu'ils ne périssent.

La destruction d'un tel (1) ouvrage crie vengeance devant Dieu : serait-elle impunie? Dieu dénonce sa colère à tous les hommes qui seraient coupables de cette perte; chacun se détourne, chacun se retire. Quoi donc, dans un si grand crime si public, si considérable, ne pourra-t-on trouver le coupable? Ah! je vois bien ce que c'est; puisque nul ne l'est en particulier, tous le sont en général. C'est donc un crime commun; en serait-il moins vengé pour cela? Au contraire, ne sont-ce pas de tels crimes qui attirent les grandes vengeances? Est-ce que Dieu craint la multitude? cinq villes tout enflammées, le monde entier, le déluge. S'il arrive donc quelque grand malheur, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Ah! faites-vous des amis, qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels : *Qui recipiant vos in æterna tabernacula* (*Luc.*, XVI, 9).

PRÉCIS

D'UN SERMON SUR LE MEME SUJET.

(Prêché à l'hôpital général le jour de la Compassion de la sainte Vierge.)

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, abandonné dans les pauvres, patient dans les pauvres. Jésus-Christ souffre pour l'expiation des péchés en lui-même; dans les pauvres, en s'appliquant [leurs peines et leurs souffrances]. On s'applique la croix, en y participant, en recevant les pauvres, en donnant.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même. Guérir les blessures de Jésus-Christ dans les pauvres. Pauvres, victimes du monde. *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem* (*Ps.* XXI, 19) : Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe. Vous jouez les habits des pauvres, vous partagez entre vous les habits des pauvres et la nourriture des pauvres. On leur présente dans leur soif du vinaigre à boire : *In siti mea potaverunt me aceto* (*Ibid.*, LXVIII, 22); quand on les rebute, qu'on les traite mal, et celles qui se sacrifient pour quêter pour eux.

Abandonnement de Jésus-Christ [de la part de] ses disciples, figure d'un autre abandonnement spirituel; qu'on ne profite point de la passion de Jésus-Christ. Tous les hommes devraient être aux pieds de la croix pour recueillir ce sang, et empêcher qu'il ne tombe à terre : ainsi des pauvres, pour profiter de leurs larmes, recueillir leurs sueurs, les aider à porter leurs croix.

On va ériger le Calvaire dans toutes les églises, rouvrir les plaies du Fils de Dieu : image, en attendant, en la sainte Vierge et dans les pauvres. Pauvres de Jésus-Christ, mes très-chers et mes très-honorés frères, à vous la parole.

En Jésus-Christ, passion; en Marie, compassion. Partout où je vois Jésus-Christ souffrant, je vois Marie compatissante. Il souffre en lui dans les pauvres; Marie, elle voit dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; elle a vu son Fils abandonné; notre dureté lui fait voir Jésus-Christ abandonné dans les pauvres; sa consolation était qu'elle voyait Jésus-Christ patient; ah! plût à Dieu, mes frères, qu'elle voie Jésus-Christ patient dans les pauvres!

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres : image de la passion dans l'Eucharistie; dans les pauvres, [image de l'Eucharistie]. *N'estimez-vous pas*, dit saint Jean Chrysostome (*In Matth.*, *Hom.* XLV, *tom.* VII, *p.* 479), *quelque chose de bien grand, que de tenir cette coupe où Jésus-Christ doit boire, et qu'il doit porter à sa bouche? ne voyez-vous pas qu'il n'est permis qu'au seul prêtre de donner le calice du sang? Pour moi, dit Jésus-Christ, je ne recherche point ces choses si scrupuleusement; mais si vous-même vous me donnez le calice, je le reçois; quoique vous ne soyez que laïc, je ne le refuse point et je n'exige point ce que j'ai donné; car je ne demande point du sang, mais un peu d'eau froide. Pensez à qui vous donnez à boire, et soyez saisi d'horreur; pensez que vous devenez le prêtre de Jésus-Christ même, lorsque vous donnez de votre propre main, non votre chair, mais du pain; non votre sang, mais un verre d'eau froide... Voulez-vous honorer le corps de Jésus-Christ? ne le méprisez point dans sa nudité et ne le revêtez point ici dans son temple d'habits de soie, pour le négliger dehors, lorsque vous le voyez affligé du froid et dans la nudité* (*Ibid.*, *Hom. L*, *p.* 518); *car celui qui a dit : Ceci est mon corps* (*Matth.*, XXVI, 26), *et qui, par sa parole, a rendu le fait certain, a dit aussi : Vous m'avez vu avoir faim, et vous ne m'avez pas donné à manger* (*Ibid.*, XXV, 42, 45)... *Autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Ce corps ici présent n'a pas besoin de vêtements, mais d'un cœur pur; l'autre, au contraire, demande tous nos soins.*

En Jésus-Christ nuls péchés, et tous les péchés; nulles misères, et toutes les misères. *Il n'a pas, il est vrai, besoin*, dit Salvien, *si l'on considère sa toute-puissance; mais il a besoin pour satisfaire sa miséricorde; il n'a pas besoin pour lui-même selon sa divinité; mais il a besoin par charité pour nous;... et quant à sa tendre compassion, il a plus besoin que tous les autres; car chaque indigent n'a besoin que pour soi-même et qu'en soi-même; Jésus-Christ est le seul qui souffre et qui mendie dans tous les pauvres en général* (*Lib.* IV, *adv. Avarit.*, *p.* 303, 304). Il souffre en même temps les extrémités opposées; le froid, le chaud. Non-seulement en eux est représentée la vérité des souffrances, mais la cause. Pauvres, victimes du monde : tous méritent d'être ainsi traités. Dieu choisit les pauvres; décharge sur eux sa colère et épargne les autres. Il faut y participer : à celles de Jésus-Christ en recevant; à celles des pauvres en donnant, en compatissant, empruntant leur croix, [les] aidant à la porter. Nous ne le fai-

(1) L'hôpital.

sons pas, nous les abandonnons ; c'est notre seconde partie.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même : ainsi les pauvres. Des hommes : *Tibi derelictus est pauper* (*Psal.* IX, 38) : C'est à vous que le soin des pauvres a été laissé. De Dieu même : Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, et dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction ? tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé : *Ut quid, Domine, recessisti longe? despicis in opportunitatibus : dum superbit impius, incenditur pauper* (*Ps.* IX, 22, 23). Auparavant [le Prophète avait dit]: Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre, il vient à son secours dans ses besoins et dans son affliction : *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione* (*Ibid.*, 9). Il ne les abandonne pas ; pendant qu'il semble abandonner Jésus-Christ, il réconcilie le monde ; c'est la gloire de Jésus-Christ ; pendant qu'il semble oublier les pauvres, il leur prépare leur récompense ; c'est ce qui doit les exciter à la patience.

Raison pourquoi on les méprise : comme impuissants à faire du bien et à faire du mal. Du bien : [qui nous en procure autant qu'eux]? Lorsque Tabithe fut morte, qui la ressuscita, dit saint Jean Chrysostome ? fut-ce les serviteurs qui l'environnaient, ou bien les pauvres qu'elle avait assistés ? *Quando mortua est Tobitha, quis eam suscitavit? servi circumsistentes, an mendici* (*In Epist. ad Heb.*, *Hom.* XI, *t.* XII, *p.* 116) ? [Et quant au mal qu'ils peuvent faire, écoutez ce que dit] l'Ecclésiastique : *Mon fils, ne privez point le pauvre de son aumône, et ne détournez point vos yeux de lui, de peur qu'il ne se fâche ; et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous ; car celui qui vous maudit dans l'amertume de son âme, sera exaucé dans son imprécation; il sera exaucé par celui qui l'a créé.... Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, acquittez-vous de ce que vous devez, et répondez-lui favorablement et avec douceur* (*Eccli.*, IV, 4, 5, 6, 8). Dieu écoute les malédictions des pauvres : il les écoute et les châtie ; l'un par justice contre eux, et l'autre par justice contre nous.

Leurs murmures justes : pourquoi cette inégalité de conditions? tous formés d'une même boue. Description de cette différence : nul moyen de justifier cette conduite, sinon en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches, et leur a assigné leur vie sur leur superflu : *Ut fiat æqualitas*, dit saint Paul (II *Cor.*, VIII, 14) : Afin que l'égalité soit rétablie.

Patience : exemple de Jésus-Christ. Contribuons à leur patience en les assistant. *Recommandez avec soin à vos enfants*, disait aux siens Tobie, *de faire des œuvres de justice et des aumônes* (*Tob.*, XIV, 11). Remarquez l'union de la justice et des aumônes.

SERMON

POUR LE SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Comment Jésus a jugé et condamné le monde avec toutes ses vanités. Mépris que son jugement doit nous inspirer de toutes les choses temporelles. De quelle manière nous devons exécuter son jugement sur nous-mêmes et contre nous-mêmes.

Nunc judicium est mundi.

C'est maintenant que le monde va être jugé (*Joan.*, XII, 31).

Ce n'est pas ce jugement qui fera l'étonnement de l'univers, l'effroi des impies, l'attente des justes, que je dois vous représenter ; ce n'est pas ce Jésus qui viendra dans les nues du ciel, terrible et majestueux, qui paraîtra dans cette chaire ; c'est Jésus jugé devant Caïphe et devant Pilate, Jésus jugé, Jésus condamné ; mais en cet état, il juge le monde, et vous le verrez sur sa croix le condamnant souverainement avec ses pompes et ses maximes. O Dieu ! donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et qui font louer les discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui captivent tout entendement sous l'autorité de votre Evangile. *Ave, Maria.*

Je ne sais si j'enfanterai ce que je conçois, ni si la bonne parole que le Saint-Esprit me met dans le cœur pourra sortir avec toute son efficace. Je suis attentif à un grand spectacle ; je découvre intérieurement Jésus sur sa croix, condamnant de ce tribunal et le monde et ses maximes : il est occupé de la pensée de sa passion prochaine : Sa sainte âme en est troublée : *Anima mea turbata est* (*Joan.*, XII, 27) ; il semble hésiter : *Et quid dicam?* Et que dirai-je? à la fin la force prévaut : *Pater, clarifica nomen tuum* (*Ibid.*, 28) : Mon Père, glorifiez votre nom. Sur cela, une voix comme un tonnerre [fait entendre ces paroles] : Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore : *Et clarificavi, et iterum clarificabo* (*Ibid.*, 28). Au bruit de cette voix, il semble parler avec une nouvelle force, et il prononce les paroles que j'ai récitées : *Nunc judicium est mundi* (*Ibid.*, 31) : c'est maintenant que le monde va être jugé ; nous enseignant par ce discours, que sa croix et sa passion sont le jugement et la condamnation du monde. C'est ce jugement que je vous prêche ; et, pour vous expliquer en trois mots tout ce que j'ai à vous exposer de ce jugement, je dirai quelle en a été la forme (1), sur quel sujet il a été prononcé, quelle en doit être l'exécution.

PREMIER POINT.

Le monde établit des maximes : elles ont toutes leur fondement sur nos inclinations corrompues ; mais le monde leur donne une certaine autorité, ou plutôt leur attribue une tyrannie contre laquelle les chrétiens n'ont pas le courage de s'élever : ce sont comme des jugements arrêtés et qui passent en force de choses jugées. [Il en est ainsi] sur les vengeances, sur la fortune, etc.

Jésus-Christ veut condamner ces maximes, et la manière de les condamner est nou-

(1) Quelle en a été la matière.

velle et inouie ; il se laisse juger par le monde ; et par l'iniquité de ce jugement, il infirme toutes ses sentences.

De là il se voit que le monde n'a pas le principe de droiture ; et c'est pourquoi ses jugements, 1° sont pleins de bizarreries, 2° n'ont point de stabilité ni de consistance. Mais vous direz que c'est le peuple emporté : voyons ce que le monde juge dans les formes ; écoutons le jugement des pontifes et le jugement de Pilate, ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Pilate (1) condamne un innocent, afin d'être ami de César : il s'est trompé; sa disgrâce sera marquée dans l'histoire, et il y aura une tour qui deviendra fameuse par son exil. Voilà pourtant les honnêtes gens, ceux qui ont de grandes vues pour la cour et pour la fortune : ils ont mal jugé du Fils de Dieu, et leur ambition les a corrompus, pour leur faire tremper leurs mains dans le sang du Juste.

Mais les prêtres et les pontifes ont encore un objet plus haut: ils songent à sauver l'Etat et l'autorité de la nation ; *Et non tota gens pereat* (*Joan.*, XI, 50) ; Et que toute la nation ne périsse pas : sur cela, ils sacrifient Jésus-Christ à une chimère d'intérêt public. Mais ce sang qu'ils ont répandu, est sur eux et sur leurs enfants, selon leur parole : il les poursuit, il les accable, [comme Jésus-Christ le leur avait annoncé] : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram* (*Matth.*, XXIII, 35) : Afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, retombe sur vous : ils mettent le comble au crime et à la vengeance [par] le dernier trait [de leur jugement]. Ainsi en jugeant Jésus-Christ, tout le monde s'est trompé. Il s'est laissé juger, et l'extravagance de ce jugement criminel et insensé a fait paraître que le monde ne sait pas juger. Jésus s'est mis au-dessus de tous les jugements humains, regardé comme un homme, non encore comme Fils de Dieu ; et c'est ce qui lui donne une autorité suprême au-dessus de tous les jugements du monde.

Il ne juge pas avec une apparence d'autorité ; il le fera un jour de cette sorte, lorsqu'il descendra dans la nue : il juge en se laissant condamner, et il remporte la victoire pendant qu'on le juge, ainsi qu'il est écrit au psaume cinquantième : *Ut vincas cum judicaris* (*Psal.* L, 6) : Afin que vous demeuriez victorieux, lorsqu'on jugera de votre conduite. C'est ce qui autorise son Evangile, c'est ce qui met la perfection à son innocence, à sa sainteté, à sa justice. Platon : ne vous étonnez pas si je cite ce philosophe en cette chaire ; le passage que j'ai à vous rapporter a été tant de fois cité par les chrétiens, qu'il a cessé d'être profane en passant si souvent par des mains saintes : Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement, qu'elle paraisse être juste (*De Republ.*, *l. II*, *t. II*, *p.* 361. *Edit. Hen. Steph.* 1578). Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paraître, sans ménager la faveur des hommes ; et au contraire, en reprenant tellement les vices, qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondements cachés de la vérité future jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les pharisiens le flattent ; il n'en foudroie pas moins leur orgueil, et ne relâche pas, pour leurs flatteries, sa juste et nécessaire sévérité : ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent ; sa douceur ne s'en aigrit pas : *Race infidèle et maudite, amenez ici votre fils* (*Matth.*, XVII, 16): ils le crucifient ; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au-dessus de tant de bizarres jugements des hommes.

Aussi paraît-il en juge ; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence : le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix ; parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que, ce qui est folie aux Gentils, devient la sagesse de Dieu pour les fidèles : pendant que le monde le condamne, il ne laisse pas d'avoir ses enfants qui le reconnaissent ; la sagesse est justifiée par ses enfants. Mais il choisit un autre peuple : il étend ses bras dans la croix, et il attire tout à lui : *Omnia traham ad meipsum* (*Joan.*, XII, 32). *Il mesure le monde*, dit Lactance, *et il appelle un nombre infini de nations qui viendront se reposer sous ses ailes* (*Divin. Instit.*, *l. IV*, *c.* 26, *t. I*, p. 344. *Edit. Lengl. Du Fresn.*) : ainsi il juge les Juifs, et se choisit un autre peuple.

Il est prêché aux uns, dit saint Hilaire, et d'autres le reconnaissent ; il naît pour ceux-ci, et il est aimé de ceux-là; les siens le rejettent, et les étrangers le reçoivent ; ceux de sa propre maison le persécutent ; ses ennemis l'accueillent avec tendresse; les adoptifs demandent l'héritage, ceux de sa famille le méprisent ; les enfants répudient le testament, les serviteurs le reconnaissent. Ainsi le royaume des cieux souffre violence, et ceux qui la font l'emportent ; parce que la gloire due à Israël, à cause de ses pères, annoncée par les prophètes, offerte par Jésus-Christ, est saisie et enlevée par la foi des nations : *Aliis Christus prædicatur, et ab aliis agnoscitur; aliis nascitur, et ab aliis diligitur; sui eum respuunt, alieni suscipiunt ; proprii insectantur, complectuntur inimici ; hæreditatem adoptio expetit, familia rejicit ; testamentum filii repudiant, servi recognoscunt. Itaque vim regnum cœlorum patitur, inferentesque diripiunt ; quia gloria Israel a patribus debita, a prophetis nuntiata, a Christo oblata, fide gentium occupatur et rapitur* (*Comment. in Matth.*, *n.* 7, *p.* 664). Ainsi, pendant que le peuple juif le juge et le con-

(1) Eusèbe rapporte d'après ceux qui ont écrit l'Histoire romaine par Olympiades, que Pilate tomba sous le règne de Caius, dans de si grands malheurs, qu'il fut contraint d'être lui-même son bourreau, et qu'il vengea ainsi par son désespoir, les crimes qu'il avait commis. Adon dit que Pilate se tua à Vienne en Dauphiné, où il avait été relégué pour le reste de ses jours; et telle est encore aujourd'hui la tradition du pays. *Voyez* Eusèbe, *Hist. Eccles.*, *lib* II, *cap.* VII. Adon, *Chronic. Ætat. Sext. an. Chr.* XL. Tillem. *Hist. des Emper.*, *tom.* I, *pag.* 432.

damne, il se choisit un peuple qui se soumet à ses lois, et qui consent au jugement souverain qu'il prononce du haut de sa croix, non-seulement contre les Juifs, mais encore contre le monde : *Nunc judicium est mundi.*

SECOND POINT.

Pour apprendre maintenant ce que Jésus a condamné dans le monde, considérez seulement ce qu'il a rejeté. [Que pouvait-il manquer à celui qui possède]? une puissance infinie, une sagesse infinie? Ce qu'il n'a pas eu, c'est par choix; il a jugé la gloire du monde indigne de lui et des siens : *Gloriam sæculi alienam et sibi et suis judicavit.* Il l'a rejetée parce qu'il la méprisait; en la rejetant il l'a condamnée; en la condamnant il l'a comptée parmi les pompes du diable : *Quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit* (*Tertul.*, *De Idololat.*, *n.* 18, *p.* 116). N'aimez pas, dit saint Augustin, les choses temporelles; parce que, si l'on pouvait les aimer bien, cet homme, que le Fils de Dieu s'est uni, les aimerait. Ne craignez pas les outrages, les croix, la mort; parce que s'ils nuisaient à l'homme, cet homme, que le Fils de Dieu s'est uni, ne les souffrirait pas : *Nolite amare temporalia; quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei. Nolite timere contumelias, et cruces, et mortem; quia si nocerent homini, non ea pateretur homo quem suscepit Filius Dei* (*De Agon. Christ.*, *c.* XI, *tom.* VI, *p.* 251).

La beauté, la santé, la vie, si c'étaient des biens, serait-il permis aux hommes furieux [d'en priver leurs semblables]? mais serait-il permis aux démons de les ravir au Sauveur? Retranchez donc l'amour de la vie [de vos désirs, comme ne faisant point partie du bien véritable]. *Non est species ei neque decor* (*Is.*, LIII) : Il est sans beauté et sans éclat; et vous voulez forcer la nature, et rappeler, en quelque [sorte], la jeunesse fugitive [par ces] cheveux contrefaits, ces couleurs appliquées.

La puissance, c'est ce qu'on demande; l'élévation, [c'est ce qu'on souhaite]; et pour cela les richesses, principaux instruments de la puissance et de la grandeur. Jésus [veut] si peu de puissance, qu'il se soumet volontairement à la puissance des ténèbres. Pilate a puissance sur lui, et il l'a reçue d'en haut : pour vous faire voir, qu'encore que la puissance soit un présent de Dieu, ce n'est ni des principaux ni des plus grands; puisqu'il le donne à un ennemi contre son propre Fils. Combien devait craindre Pilate sa propre puissance? combien les marques de son autorité devaient-elles le faire trembler, s'il eût pu ouvrir les yeux pour voir où l'engagerait le désir de conserver sa puissance? Pendant que Pilate et Caïphe, et tous les ennemis de Jésus, et les démons même sont si puissants contre lui, il s'est dépouillé de tout son pouvoir: *Tradebat autem judicanti se injuste* (I *Petr.*, II, 23) : Il s'est livré à celui qui le jugeait injustement; sans résister, je ne dis point par des effets, mais par des paroles. Cherchez après cela la puissance, cherchez les richesses, cherchez les plaisirs; mais démentez donc le Sauveur, qui nous a fait voir par sa croix, en s'en dépouillant, que ces choses ne sont pas des biens véritables.

La faveur des hommes : au contraire une haine implacable et envenimée. Si ses ennemis déclarés, si ses envieux lui eussent rendu le mal pour le mal, ils ne seraient pas innocents: en ne lui rendant pas le bien pour le bien, ils sont injustes et ingrats; mais ils lui rendent le mal pour le bien: tant d'outrages pour tous ses bienfaits; ah! il n'y a plus de parole parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Peut-être que ses amis du moins lui seront fidèles: non, mes frères : *Maudit l'homme qui met sa confiance en l'homme* (*Jerem.*, XVII, 5). Aimez vos amis dans l'ordre de la charité, mais n'y établissez pas votre confiance. Tous ses amis l'abandonnent; celui qui mangeait le pain avec lui, à qui il avait commis la conduite de sa famille, c'est celui-là qui le trahit, qui le vend, qui le livre à ses ennemis; celui qu'il a choisi pour être le fondement de son Eglise, le suit quelque temps, et puis après le renie; ce commencement de fidélité, cette première chaleur de son zèle ne servant qu'à lui renouveler dans la suite la douleur d'un abandon si universel et si lâche: ne mettez donc pas votre appui sur vos amis. Jésus a perdu les siens; que reste-t-il au Sauveur? rien, que Dieu et son innocence; et encore son innocence lui reste, non pour le mettre à couvert des insultes et des injustices. Dieu lui demeure, non pour le protéger sur la terre; car au contraire, c'est lui qui le livre, c'est lui qui le délaisse et l'abandonne. Il s'en plaindra bientôt par ces paroles; *Deus, Deus meus,.... quare me dereliquisti* (*Ps.* XXI, 1)? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il ne retrouvera ce Dieu qui l'a délaissé, que quand il rendra le dernier soupir: alors il lui dira: *In manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII, 46): Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains; afin que nous entendions que la sainteté, l'innocence, Dieu même, et tous les biens véritables qu'il donne à ses serviteurs, ne leur sont pas donnés pour la vie présente; mais qu'ils ne regardent que la vie future.

O remède, qui pourvoit à tout, s'écrie saint Augustin, qui réprime toutes les enflures, qui rétablit tout ce qui était languissant, qui retranche tout ce qui était superflu, qui conserve tout ce qui est nécessaire, qui répare tout ce qui était perdu, qui réforme tout ce qui était dépravé: *O medicinam omnibus consulentem, omnia tumentia comprimentem, omnia tabescentia reficientem, omnia superflua resecantem, omnia necessaria custodientem, omnia perdita reparantem, omnia depravata corrigentem* (*De Agon. Christ.*, *c. p.* XI, *tom.* VI, *p.* 252). Qui pourra désormais croire que la vie heureuse consiste dans la jouissance des objets que le Fils de Dieu nous a appris à mépriser par ses leçons et ses exemples: *Quis beatam vitam esse arbitretur in iis*

quæ contemnenda esse docuit Filius Dei (*De Agon. Christ. cap.* XI, *t.* VI, *p.* 252)? N'aimez donc pas le monde, ni ce qui est dans le monde; n'aimez pas même la vertu, parce que le monde l'estime et la considère. Le chrétien est un homme transporté de la terre au ciel: tout ce qui plaît au monde, en tant qu'il plaît au monde, est condamné à la croix: *Nunc judicium est mundi:* Le jugement est donné; reste que vous veniez à l'exécution sur vous-même, pour vous-même, contre vous-même.

TROISIÈME POINT.

Vous vous êtes engagés à cette exécution par le saint baptême: *In morte ipsius baptizati sumus* (*Rom.*, VI, 3): Nous sommes baptisés en sa mort: en sa mort, en sa croix, en ses douleurs, en ses infamies et en ses opprobres. Il a répandu pour nous sur le monde toute l'horreur de son supplice, toute l'ignominie de sa croix, tous ses travaux, toutes les pointes de ses épines, toute l'amertume de son fiel: *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Galat.*, VI, 14): Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde. Il faut donc exécuter le monde en nous-mêmes, et le crucifier pour l'amour de Jésus. Jésus a déshonoré le monde, il l'a crucifié.

Mais nous aimons mieux crucifier Jésus-Christ lui-même, et participer au crime des Juifs contre lui, que de suivre l'exemple du Fils de Dieu. Pourquoi l'ont-ils crucifié? sinon parce qu'il se disait le Fils de Dieu, sans contenter leur ambition, sans les faire dominer sur toute la terre, comme ils se le promettaient de leur Messie. N'est-ce pas un tel Sauveur que nous désirons qui nous sauve de la pauvreté, de la sujétion et de la douleur, etc.? et parce qu'il ne le fait pas, et qu'il ose avec cela se dire notre Sauveur, nous nous révoltons contre lui.

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme, contre les vérités du christianisme? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables; ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement: que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que voudrez; ce n'est pas ce qui les tourmente: ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît: à la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu en un mot soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. Prenez-donc parti, chrétiens; ou condamnez Jésus-Christ, ou condamnez aujourd'hui le monde: *Si Baal est Deus, sequimini illum* (III *Reg.*, XVIII, 21): Si Baal est Dieu, suivez-le.

Mais, ô Dieu, nous n'osons plus parler de la sorte; on parlait en ces termes, quand la révérence de la religion était encore assez gravée dans les cœurs, pour n'oser prendre parti contre Dieu, quand on sera en nécessité de se déclarer. Mais maintenant, mes frères, si nous pressons la plupart de nos auditeurs de se déclarer entre Jésus-Christ et le monde, Jésus perdra sa cause, le monde sera hautement suivi: tant le christianisme est aboli, tant le baptême est oublié. Je ne vous laisse donc point d'option; non, non, la cause est jugée; il n'y a rien à délibérer: *Nunc judicium est mundi.* Il faut condamner le monde; voici les jours salutaires où vous approcherez de la sainte Table; c'est là qu'il faut condamner le monde, de peur, comme dit l'Apôtre, que vous ne soyez damnés avec le monde: *Ut non cum hoc mundo damnemur* (I *Cor.*, XI, 32): mais ne le condamnez pas à demi comme vous avez fait jusqu'à présent. Vous ne voulez pas aimer, vous voulez plaire; vous ne voulez pas être asservis, vous voulez asservir les autres et faire perdre à ceux que Jésus a affranchis par son sang, une liberté qui a coûté un si grand prix: *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* (*Habac.*, I, 4): Les loix sont foulées aux pieds et l'on ne rend jamais justice.

Non, non, le monde doit perdre sa cause en tout et partout; car jamais il n'en fut de plus déplorée. Ne me demandez donc pas jusqu'où vous devez éloigner de vous les vaines superfluités: quand vous demandez ces bornes, ce n'est pas que vous vouliez aller jusqu'où il le faut nécessairement; mais c'est que vous craignez d'en faire trop. Craignez-vous d'en faire trop quand vous aimez trop pour vos parents, trop pour le prince, trop pour la patrie, parce qu'il y a quelque image de Dieu? [vous ne mettez] point de bornes [à l'égard de tous ces objets]; à plus forte raison [n'en devez-vous point mettre] pour Dieu même; ceux qui veulent vous donner des bornes, [ne connaissent point l'Evangile]; on vous trompe, on vous abuse. La vie chrétienne [doit être une] continuelle circoncision; ne me demandez pas ce qu'il faut faire; commencez à retrancher quelque vanité, et le premier retranchement vous éclairera pour les autres, etc. Aimez, voilà votre règle; ayez la croix de Jésus dans votre cœur, elle fera une perpétuelle circoncision; tant qu'enfin vous soyez réduits à la pure simplicité du christianisme. Oh! que le monde, direz-vous, serait hideux, [si on le dépouillait ainsi de toutes ses vanités et de tout l'éclat qui l'environne]! c'est ce qu'objectaient les païens. Que les temps seraient heureux, disaient-ils, et que le Christ aurait apporté au monde une grande félicité, si l'on pouvait y jouir de tous ses plaisirs dans une parfaite assurance! *Si esset securitas magna nugarum, felicia essent tempora, et magnam felicitatem rebus humanis Christus attulisset* (*S. Aug.*, *Enarrat. in Psalm.* CXXXVI, *et t.* IV, *p.* 1518).

Condamnez donc le monde sans réserve. Ainsi puissiez-vous éternellement être en Jésus-Christ; ainsi puissiez-vous célébrer

avec lui une pâque sainte. Pâque, c'est-à-dire passage; puissiez-vous donc passer, non avec le monde, mais passer avec Jésus-Christ pour aller du monde à Dieu, jouir des consolations éternelles que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur. *Amen.*

PREMIER SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION DU VERBE.

Grandeur de ce mystère. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté (*Luc.*, XI, 27).

Dans cette auguste journée, en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant Mère de son Fils unique ; comme il savait, chrétiens, que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant, qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la Mère d'un Dieu; et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusqu'alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles (1) bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avait entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devait être revêtu, la nature et la convoitise qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer ; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort longtemps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paraître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avait garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenait d'une manière si haute; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois allaient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre Evangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond

(1) Sacrées.

d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication; et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature ; encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière, c'est toute l'Eglise catholique, qui adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport, que ces entrailles sont bienheureuses dans lesquelles s'est (1) accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité; afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. Regardez, dit ce saint évêque, cette chaste servante de Dieu, Vierge et Mère tout ensemble : *Attende ancillam illam castam et Virginem et Matrem* (*In Psalm.* CI, *Enarrat.* I, *t.* IV, *n.* 1, *p.* 1092). C'est là que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a enrichi les hommes : *Ibi accepit formam servi... ibi se pauperavit, ibi nos ditavit* (*Ibid.*). Voilà trois choses, mes sœurs, que cette sainte journée a vu s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement, permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes sœurs, les trois grands ouvrages (2) dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

En effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles; car pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer; et pour cela trois choses étaient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil qui était la plus grande plaie de notre nature et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela, est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé

(1) Achevé, consommé.

(2) Que le Fils de Dieu accomplit dans les entrailles très-pures de la sainte Vierge.

jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse; (1) de peur que notre nature n'étant plus occupée (2) que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel; et au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne pérît encore plus par le désespoir (3). Pour lui donner du courage, Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin; de peur que l'homme pauvre et misérable étant effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté et sa misère : *Accepit paupertatem nostram ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes* (*In Psalm.* CI, *Enarrat.* I, *t.* IV, *n.* 1, *p.* 1092).

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! Là un Dieu a pris la forme d'esclave, afin de confondre notre orgueil : *Ibi accepit formam servi* (*Ibid.*) : Là, un Dieu s'est revêtu de notre indigence, afin d'encourager notre bassesse : *Ibi se pauperavit :* Là, un Dieu se donne lui-même avec tous ses biens, afin d'enrichir notre pauvreté : *Ibi nos ditavit.* Dieu me fasse la grâce, mes sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit d'un commun accord, que l'orgueil était le principe de notre ruine, et la raison en est évidente. Nous apprenons par les saintes lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous, comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* (*De Verb. Apost. Serm.* CLXXIII, *c.* VIII, *t.* V, *p.* 788). Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé; de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus (4) dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde; car l'homme étant misérable, il (1) se serait rendu aisément digne de pitié, (2) s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; mais est-il rien de plus indigne de compassion, qu'un misérable superbe qui joint l'arrogance avec la faiblesse? *Quid tam indignum misericordia, quam superbus miser* (*S. Aug. de liber. Arbit. l.* III, *c.* X, *t.* I, *p.* 622)? C'était l'état où nous étions, faibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermait la porte à la clémence : ainsi pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il fallait nous apprendre l'humilité; c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi.*

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il (3) est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée; je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur: *Perverse te imitantur qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te :* Ceux qui s'élèvent contre vous, vous imitent désordonnément. Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fonds (*Lib.* II *Conf. c.* VI, *t.* I, *p.* 86; *In Psalm.* LXX, *Serm.* II, *n.* 6, *t.* IV, *p.* 737, 738). Il y a des choses, dit-il, où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Écriture, qu'elle éclate par-dessus ses autres ouvrages (*Ps.* CXLIV, 9); il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (*Luc.*, VI, 36) : Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux; il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (*Matth.*, V, 45) : Afin que vous

(1) Autrement la nature humaine.
(2) Car après que cette enflure est guérie, la nature commençant à voir sa bassesse, n'ose plus s'élever à Dieu.
(3) Un homme pauvre, tremble et se confond quand il approche d'un grand et d'un riche.
(4) Incurable.

(1) Était certainement digne de pitié.
(2) Si sa misère n'était accompagnée d'un orgueil étrange.
(3) Nous faut entendre.

soyez les enfants de votre Père céleste. Ainsi comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il vous le commande: *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (*Levit.*, XIX, 2): Soyez saints, parce que je suis saint.

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue; c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est-là l'endroit délicat; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des Dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante; quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange dépravation de notre cœur! nous renversons ce bel ordre; dans les choses où il se propose pour modèle, nous (1) ne voulons pas l'imiter; en celle (2) où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le Prophète se serait-il écrié: *Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre* (*Ps.* XI, 1)? si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée dirait-il: Il n'y a plus de droiture parmi les hommes, le grand demande, et le juge lui donne tout ce qui lui plaît; il n'y a plus de foi parmi les amis, la terre n'est pleine que de tromperie (*Mich.*, VII, 2, 3, 5)? Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellents attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image; cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est (3) à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons (4) usurper.

Car comme Dieu n'a personne au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être, dit saint Augustin, les arbitres souverains de notre conduite (*In Ps.* LXX, *Serm.* II, *n.* 6, *t.* IV, *p.* 738); afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæculo confregisti jugum meum: rupisti vincula mea et dixisti: Non serviam* (*Jerem.*, II, 20): Vous avez brisé mon joug depuis long-temps; vous avez rompu mes liens; vous avez dit: Je ne servirai point. Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons (1) contre les lois; qui nous défend, nous incite; comme si nous disions en notre cœur: Quoi! on veut me commander! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr? Ton cœur s'est élevé et tu as dit: Je suis un Dieu, et tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu: *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ezechiel.*, XXVIII, 2); tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance; tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses; lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu, et tu as dit avec Pharaon: *Ce fleuve est à moi*, tout ce grand domaine m'appartient; c'est le fruit de mon industrie, et je me suis fait moi-même: *Meus est fluvius et ego feci memetipsum* (*Ibid.*, XXIX, 3).

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre: un homme se fait Dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge: là un Dieu s'épuise et s'anéantit, en prenant la forme d'esclave; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humilier; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même; homme, quoi de plus infirme? pécheur, quoi de plus injuste? superbe, quoi de plus insensé?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine: elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire; car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine; on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire; si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité; l'homme ne peut devenir indépendant; un Dieu pour le contenter deviendra soumis; sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité; afin, dit saint Augustin, que l'homme

(1) Nous ne voulons pas l'imiter en ce qu'il nous est permis de le suivre et.

(2) Dans celle que nous ne pouvons pas attenter sans rébellion.

(3) C'est là.

(4) Nous attribuer.

(1) De dépit contre la loi comme si on nous faisait grand tort.

qui méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât plus de la pratiquer en la voyant dans un Dieu : *Ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei* (*In Psalm.* XXXIII, *Enarrat.* I, *n.* 4, *t.* IV, *p.* 210). Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine; il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie; qui ne peut souffrir aucun joug, ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la forme d'esclave; il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui était né Souverain. Il descend encore à un autre degré : il a pris la forme d'esclave; parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui les marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare* (*Matt.*, XX, 28) : Il est venu non pour être servi, mais pour servir. Il s'abaisse beaucoup plus bas ; il a pris la forme d'esclave ; parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, en entrant au monde, dit le saint Apôtre, il s'est mis en cet état de victime; il a dit : Je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté : *Ingrediens mundum dicit.... Ecce venio.... ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes frères, ne le croyez pas, car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (*Luc.*, XXII, 53) : Mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. Il n'a pas attendu la croix pour faire cet acte de soumission ; il l'a fait en entrant dans le monde : *Ingrediens mundum dicit.* Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé, Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement? Je vous ai déjà dit, mes sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, mes sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non seulement fructueuse, mais encore douce et désirable ; mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre, en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes? à celle du lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas ; et vous devez chérir les dernières places qui, après les abaissements du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ses sentiments ; quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère, ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avait dit qu'elle était servante, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon, et méditez attentivement cette vérité; le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques que des servantes soumises. C'est en effet, dit saint Augustin, quelque chose de si grand d'être humble et soumis, que si ce Dieu qui est si grand ne le devenait, nous ne pourrions jamais l'apprendre : *Itane magnum est esse parvum, ut nisi a te qui tam magnus es fieret, disci omnino non posset* (*De sanct. Virginit. c.* XXV, *tom.* VI, *p.* 358)? *Ita plane.* Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance ; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant : il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie: *Ibi se pauperavit.*

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus mal aisé de bien faire entendre; car lorsque le saint Apôtre a dit que le Fils de Dieu s'est fait pauvre (II *Cor.*, VIII 9), il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il (1) s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté, en naissant de parents obscurs, dans la lie du peuple, en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu, jusqu'à ce que nous disions que c'est la Divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum* (*Philipp.*, II, 7) : Il s'est anéanti lui-même; ou, pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout

(1) A pris la nature humaine dont le partage est la pauvreté.

entier, comme un vase qui était plein, et qu'on vide en le répandant ; c'est l'idée que nous donne le divin Apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme, et n'est-ce pas un article de notre foi que la Divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée, ni diminuée dans ce mélange? Comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage; car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon, dans cette célèbre épître à saint Flavien : Que, comme la forme de Dieu n'a pas détruit la forme d'esclave, aussi la forme d'esclave n'a diminué en rien la forme de Dieu (*Ep.* XXIV, *c.* III, *t.* I, *p.* 481, *edit. Quesn. in*-4°). Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine, de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie? quel de ses divins attributs voyons-nous paraître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, s'il paraît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles ; ce ne sont que des rayons affaiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples ; et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle le retire! car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paraître agir de son chef, et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam.....; Pater in me manens ipse facit opera* (*Joan.*, VIII, 15; XIV, 10) : Pour moi, je ne juge personne...; Mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais; et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections ; c'est pourquoi il est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse et force : *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem* (*Apoc.*, V, 12), comme s'il ne l'avait pas eue auparavant. L'oserai-je dire? comme un homme interdit par les lois, qui a (1) la propriété de son bien et n'en a pas la disposition. Ainsi, étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyait (2) sur la terre, pour y être dans un état de dépouillement, il n'avait pas l'usage de son propre bien ; et il (3) n'en reçoit la pleine disposition qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair : le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend (4) d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts ; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Ego hodie genui te* (*Ps.* II, 7) : Je vous ai engendré aujourd'hui. O Dieu appauvri! ô Dieu dépouillé! je vous adore; vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit!

Il pourrait sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair serait un moyen peu sûr pour (5) relever la bassesse de notre nature ; car est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? est-ce une ressource à notre faiblesse, que notre libérateur se dépouille de sa puissance? ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, chrétiens, si sa pauvreté était forcée, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde; mais (6) que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous, dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance, qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables, nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (*In Joan.*, *Tract.* CVII, *n.* 7. *t.* III, *p.* II, *p.* 769) : Il ne tombe pas pour être abattu, mais il descend pour nous relever.

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'Incarnation par une bonté populaire : *Populari quadam clementia* (*Lib.* III, *Cont. Acad.*, *cap.* XIX, *t.* I, *p.* 294). Comme un (7) grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs ; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et par une familiarité populaire, vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit ; ainsi la Sagesse incréée, par un

(1) Le domaine.
(2) Seulement pour être soumis et infirme.
(3) Ne le reçoit.
(4) De la très-pure Marie.
(5) Le rétablissement de notre espérance.
(6) Nous devons tout espérer.
(7) Orateur extraordinaire.

conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps et se rend sensible ; ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Elevez votre courage, ô enfants d'Adam ! dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain (1) qu'il semble appréhender de paraître Dieu ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs ; (2) approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si (3) ce n'était qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné ; de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage ; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour, qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance : tel est l'amour de notre Dieu. Il nous a aimés le premier : *Ipse prior dilexit nos* (I *Joan.*, IV, 10). Que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ? Certainement le cœur est trop dur, qui (4) non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre ; qui n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut ; il n'y a pas moyen de l'atteindre ; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Prendre une telle pensée, c'est peu connaître un Dieu appauvri ; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible ; il n'y a vertu (5) où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : il n'y a passion que je ne combatte ; (6) ambition, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah ! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible : un Dieu descend (1) et vous tend la main ; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances. Mais (2) laissons les espérances, mes sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

(1) Qu'il craigne de paraître ce Dieu
(2) Afin que vous traitiez avec lui avec la même, etc.
(3) Que s'il était seulement un.
(4) Ne voulant pas lui.
(5) Perfection.
(6) C'est le difficile ; mais il faut encore ajouter

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel ; dans l'ordre de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante et ses influences ; et dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle devait être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avait été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel ; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'Incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes sœurs, que l'Eglise nous expliquant ce divin mystère, l'appelle Un commerce admirable : *O admirabile commercium !*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un commerce de besoin (3) pour emprunter ce qui nous manque ; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, (4) pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces l'on trouve de l'avantage : dans le premier on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avait pas : dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède ; plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est suffisant à lui-même, parce qu'il trouve tout, dit saint Augustin, dans la grandeur abondante de son unité : *Sibi sufficit copiosa... unitatis magnitudine* (*Confess. l.* XIII, *c.* XI, *t.* I, *p.* 229). Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence ; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même : donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage ? (5) Quand il semble

(1) Pour tenir ma main.
(2) Il fait quelque chose de plus ; après avoir relevé ma bassesse, il comble de biens ma pauvreté.
(3) Quand nous empruntons les uns des autres.
(4) Lorsque possédant ce que nous voulons, nous cherchons un fidèle ami pour en partager avec nous la joie.
(5) S'il emprunte notre nature, ce que nous avons, c'est dans le dessein de.

venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. (1) C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge; et saint Augustin a raison de dire: *Ibi nos ditavit :* C'est là qu'il nous enrichit.

Et en effet, saintes âmes, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il y reçoit, et ce qu'il y donne; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu, ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi : qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la corruption; et que nous a-t-il donné en échange? il nous a apporté les véritables biens qui croissent en (2) son royaume céleste, qui est son (3) domaine et son patrimoine; l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la communication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic?

Mais voyons maintenant cet autre commerce de société et d'affection. Peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui serait à charge? Si donc il épouse la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnaissons plutôt qu'il veut être à nous, et enrichir notre pauvreté, non-seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par laquelle Dieu a aimé tellement le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport : Celui qui ne nous a pas épargné son Fils, mais nous l'a donné tout entier et par sa naissance et par sa mort, que nous pourra-t-il refuser? et ne nous donne-t-il pas en lui (4) toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.* VIII, 32)? Quand il a donné son Fils, il nous a ouvert (5) le fond de son cœur; tout se déborde par cette ouverture; [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor : et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule (6) sur nous par cette ouverture? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole! *Seipsum dabit*, dit saint Augustin, *quia seipsum dedit* (*Enarr. in Ps.* XLII, n. 2, *t.* IV, *p.* 366). Il se donnera de nouveau, parce qu'il s'est déjà donné une fois. La libéralité des hommes est bientôt à sec : en Dieu un bienfait est une promesse; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or, un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entre-suivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois, ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore à notre nature un nouveau présent de lui-même. Il se donnera immortel aux immortels, après s'être donné mortel aux mortels : *Seipsum dabit immortalibus immortalem, quia seipsum dedit mortalibus mortalem* (*Ibid.*) En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel; parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel; parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire. Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (*Phil.*, III, 21).

Mais faisons en ce lieu, mes sœurs, une réflexion sérieuse, sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si (1) nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur; quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme Fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même? *Beatus venter qui te portavit* : Heureuses mille et mille fois les entrailles qui ont porté Jésus-Christ. Jésus-Christ sera donné à tout le monde; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun que son sang coulera sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilége extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette Mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même; il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que

(1) Telles sont les lois du sacré commerce qu'il est venu rétablir par le mystère de l'Incarnation.
(2) Cette céleste patrie.
(3) Naturel héritage.
(4) Il nous donne tous ses dons renfermés par sa colère : elle fait un effort en donnant son Fils.
(5) Son cœur et son sein.
(6) Avec abondance.

(1) Le principe de notre bonheur c'est que.

tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité, est le bien de tous ses fidèles : recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous est la résolution de s'en bien servir; car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender]? Comment pourrons-nous éviter sa colère, si nous négligeons un tel salut? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (*Hebr.*, II, 3)? Au contraire, quelle source de gloire! quel torrent de délices! quelle abondance de dons! quelle inondation de félicité!

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur* (*S. Bern. Hom.* III *sup.* missus est, *n.* 14, *t.* I. *pag.* 748) : Servons-nous de celui qui est à nous pour notre profit, faisons notre salut de celui qui est notre Sauveur; sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut, puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avait point de Sauveur, je ne vous parlerais point de la sorte; [mais] s'il est à nous, mes frères, servons-nous-en pour notre profit, et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

DEUXIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION DU VERBE.

(Prêché à la cour.)

Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissements de son Incarnation ; son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avait d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique (*Joan.*, III, 16).

Les Juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur qu'*étant un homme mortel, il ne craignait pas de se faire Dieu* et de s'atribuer un nom si auguste : *Tu homo cum sis, facis teipsum Deum* (*Joan.*, X, 33). Sur quoi saint Athanase remarque que les miracles visibles par lesquels il faisait connaître sa divinité, devaient leur fermer la bouche ; et qu'*au lieu de lui demander pourquoi étant homme il se faisait Dieu, ils devaient lui demander, bien plutôt, pourquoi étant Dieu il s'était fait homme* (*Epist. de Decret. Nicæn. Synod. n.* 1, *t.* I, *part.* I, *p.* 209)? Alors il leur aurait répondu : Dieu a tant aimé le monde. Ne demandez pas de raison (1) d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de Dieu s'irriterait, si l'on cherchait autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage ; et même je le puis dire, il est bien aise, messieurs, qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paraisse que ses saints et divins excès.

Par conséquent, chrétiens, ne perdons pas le temps aujourd'hui à trouver des raisons d'un si grand prodige; mais croyant simplement avec l'apôtre saint Jean à l'immense charité que Dieu a pour nous, honorons le mystère du Verbe Incarné par un amour réciproque (I *Joan.*, IV, 16). La bienheureuse Marie est toute pénétrée de ce saint amour; elle porte un Dieu dans son cœur beaucoup plus intimement que dans ses entrailles; et le Saint-Esprit, survenu en elle avec une telle abondance, fait qu'elle ne respire plus que la charité. Demandons-lui tous ensemble une étincelle de ce feu sacré, en lui disant avec l'Ange : *Ave.*

Il a plu à Dieu de se faire aimer; et comme il a vu la nature humaine toute de glace pour lui, toute de flamme pour d'autres objets; sachant de quel poids il est dans ce commerce d'affection de faire les premiers pas, surtout à une puissance souveraine, il n'a pas dédaigné de nous prévenir ni de faire toutes les avances en nous donnant son Fils unique, qui lui-même se donne à nous pour nous attirer.

Il a plu à Dieu de se faire aimer; et parce que c'est le naturel de l'esprit humain de recevoir les lumières plus facilement par les exemples que par les préceptes, il a proposé au monde un Dieu aimant Dieu, afin que nous vissions en ce beau modèle quel est l'ordre, quelle est la mesure, quels sont les devoirs du saint amour, et jusqu'où il doit porter la créature raisonnable.

Il a plu à Dieu de se faire aimer; et comme c'était peu à notre faiblesse de lui montrer un grand exemple, si on ne lui donnait en même-temps un grand secours, ce Jésus-Christ qui nous aime et qui nous apprend à aimer son Père, pour nous faciliter le chemin du divin amour, se présente lui-même à nous comme la voie qui nous y conduit ; de sorte qu'ayant besoin de trois choses pour être réunis à Dieu, d'un attrait puissant, d'un parfait modèle et d'une voie assurée, Jésus-Christ nous offre tout, nous fait trouver tout en sa personne, et il nous est lui seul, tout ensemble, l'attrait qui nous gagne à l'amour de Dieu, le modèle qui nous montre les règles de l'amour de Dieu, la voie pour arriver à l'amour de Dieu; c'est à dire, si nous l'entendons, que nous devons [premièrement] nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe Incarné; que nous devons en second lieu nous donner à Dieu à l'exemple du Verbe Incarné ; que nous devons en troisième lieu nous donner à Dieu par la voie et par l'entremise du Verbe Incarné.

(1) D'un si grand miracle.

C'est tout le devoir du chrétien, c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sagesse humaine demande souvent: Qu'est venu faire un Dieu sur la terre? pourquoi se cacher? pourquoi se couvrir? pourquoi anéantir sa majesté sainte pour vivre, pour converser, pour traiter avec les mortels? A cela je dis en un mot: C'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on demande: Est-ce donc une œuvre si digne d'un Dieu que de se faire aimer de sa créature? Ah! c'est ici, chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'amour divin.

Oui, c'est une œuvre très-digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature; car le nom de Dieu est un nom de roi: *Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs* (*Apoc.*, XVII, 14, XIX, 16), c'est le nom du Dieu des armées. Et qui ne sait qu'un roi légitime doit régner par inclination? La crainte, l'espérance, l'inclination peuvent assujettir le cœur: la crainte servile donne un tyran à notre cœur; l'espérance mercenaire, intéressée, nous donne un maître ou, comme on dit, un patron; mais l'amour soumis par devoir et engagé par inclination donne à notre cœur un roi légitime. C'est pourquoi David plein de son amour: Je vous exalterai, dit-il, ô mon Dieu, mon roi, je bénirai votre nom aux siècles des siècles: *Exaltabo te, Deus meus Rex; et benedicam nomini tuo in sæculum, et in sæculum sæculi* (*Ps.* CXLIV, 1). Voyez comme son amour élève un trône à son Dieu et le fait régner sur le cœur. Si donc Dieu est notre roi, ah! il est digne de lui de se faire aimer.

Mais laissons ce titre de roi, qui, tout grand et tout auguste qu'il est, exprime trop faiblement la majesté de notre Dieu. Parlons du titre de Dieu; et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier, que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense? L'amour est en quelque sorte le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures: c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets: il est donc, ainsi que j'ai dit, en quelque sorte le Dieu du cœur; ou plutôt il en est l'idole, qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu, afin que notre grand Dieu étant le Dieu de notre amour, soit en même-temps le Dieu de notre cœur, et que nous lui puissions dire avec David: *Defecit caro mea et cor meum: Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum* (*Ps.* LXXII, 26). Ah! mon cœur languit après vous par le saint amour: vous êtes donc le Dieu de mon cœur; parce que vous régnez par mon amour et que vous régnez sur mon amour même.

Entendez donc, chrétiens, quelle est la force de l'amour, et combien il est digne de Dieu de se faire aimer. C'est l'amour qui fait notre Dieu; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur. C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces, de toute votre puissance* (*Deut.*, VI, 5). Pourquoi cet empressement de se faire aimer? C'est le seul tribut qu'il demande; et c'est la marque (1) la plus illustre de sa souveraineté, de son abondance, de sa grandeur infinie. Car qui n'a besoin de rien, ne demande rien aussi, sinon d'être aimé: et c'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée par son indigence, de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même. C'est donc le caractère d'un Dieu de n'exiger de nous que le pur amour; et ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude. On ne peut rien lui donner, encore qu'on lui doive tout: on (2) tire de son propre cœur de quoi s'acquitter en aimant: d'où il est aisé de comprendre que l'amour est le véritable tribut par lequel on peut reconnaître un Dieu infiniment abondant. Et ainsi ceux qui douteraient s'il est digne de Dieu de se faire aimer, pourraient douter par même raison s'il est digne de Dieu d'être Dieu; puisque le caractère de Dieu, c'est de n'exiger rien de sa créature, sinon qu'elle l'adore par un saint amour. C'est dans la piété que consiste tout le culte de Dieu, et on ne l'honore, dit saint Augustin, qu'en l'aimant: *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando* (*S. August. Epist.* CXL, *c.* XVIII, *t.* II, *p.* 438).

Après cela, chrétiens, quelqu'un peut-il s'étonner, si un Dieu descend pour se faire aimer? Qu'il se fasse homme, qu'il s'anéantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang; tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur aussitôt qu'il tend à le faire aimer. Il voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un temple d'idoles: on élève de tous côtés autel contre autel, et on excite sa jalousie en adorant de faux dieux. Ne croyez pas que je parle de ces idoles matérielles: les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur. Tout ce que nous aimons désordonnément dans la créature, comme nous lui rendons par notre amour l'hommage de Dieu, nous lui donnons aussi la place de Dieu; parce que nous lui en rendons l'hommage, qui est l'amour même. Comme donc ce ne peut être qu'un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles; ce ne peut être que le saint amour qui rende à Dieu ses autels, et qui le fasse reconnaître en sa majesté.

S'il est ainsi, ô Dieu vivant, venez attirer les cœurs; venez régner sur la terre; en un mot, faites qu'on vous aime: mais afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez. Voici un autre embarras; il s'élève une nouvelle difficulté: qu'il soit digne de Dieu de

(1) Unique et essentielle.
(2) Impose ce tribut à son propre cœur.

se faire aimer ; mais est-il digne de Dieu de prévenir l'amour de sa créature ? Ah ! plutôt, que pour honorer sa grandeur suprême, tous les cœurs languissent après lui, et après il se rendra lui-même à l'amour ! Non, messieurs, il faut qu'il commence, non-seulement à cause de notre faiblesse qui ne peut s'élever à lui qu'étant attirée, mais à cause de sa grandeur ; parce qu'il est de la dignité du premier Etre d'être le premier à aimer, et de prévenir les affections par une bonté surabondante.

Je l'ai appris de saint Augustin que l'amour pur, l'amour libéral, c'est-à-dire l'amour véritable, a je ne sais quoi de grand et de noble, qui ne veut naître que dans l'abondance et dans un cœur souverain. Pourquoi est fait un cœur souverain ? pour prévenir tous les cœurs par une bonté souveraine. Voulez-vous savoir, dit ce grand homme, quelle est l'affection véritable ? C'est, dit-il, celle qui descend, et non celle qui remonte ; celle qui vient de miséricorde, non celle qui vient de misère ; celle qui coule de source et de plénitude, et non celle qui sort d'elle-même, pressée par son indigence : *Ibi gratior amor est ubi non æstuat indigentiæ siccitate, sed ubertate beneficentiæ profluit* (*S. Aug. de Catechis. rud. cap.* IV, *t.* VI, *p.* 267). Ainsi la place naturelle de l'affection, de la tendresse et de la pitié, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain véritable ; de là vient que le cœur d'un Dieu est un cœur d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les cœurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le cœur d'un Dieu, et tel doit être le cœur de tous ceux qui le représentent. Il ne faut pas s'étonner si un cœur si tendre et si étendu fait volontiers toutes les avances, s'il n'attend pas qu'il soit prévenu ; mais si lui-même aime le premier, comme dit l'apôtre saint Jean, pour conserver sa dignité propre, et marquer son indépendance dans la libéralité gratuite de son amour (I *Joan.*, IV, 19).

Voilà donc notre Souverain qui veut être aimé, et pour cela qui nous aime, pour attirer notre amour. Telle est son intime disposition : voyons-en les effets sensibles. Il nous donne son Fils unique ; il se rabaisse, et il nous élève ; il se dépouille, et il nous donne ; il perd en quelque sorte ce qu'il est, et il nous le communique. Comment perd-il ce qu'il est ? Appauvrissement, etc. ; il est Dieu, et il craint de le paraître ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout le secours que l'on peut espérer d'un Dieu : mais il cache tous ses divins attributs sous une forme étrangère. [Il nous parle ainsi qu']à Moïse, *os ad os* ; comme un ami à un ami (*Num.*, XII, 8 ; *Exod.*, XXXIII, 11). Approchez avec la même franchise, avec la même liberté de cœur que si ce n'était qu'un homme mortel. N'est-ce pas véritablement vouloir être aimé ? N'est-ce pas nous prévenir par un grand amour ? Saint Augustin est admirable, et il avait bien pénétré toute la sainteté de ce mystère quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme par une bonté populaire ? *Populari quadam clementia* (*S. August. contr. Acad. l.* III, *cap.* XIX, *t.* I, *p.* 294). Qu'est-ce qu'une bonté populaire ? Elle nous paraît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par faiblesse, mais par une facilité généreuse ; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible ; et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une âme infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-Homme ; il s'est rendu populaire : sa sagesse devient sensible, sa majesté tempérée, sa grandeur libre et familière.

Et que prétend-il, chrétiens, en se rabaissant de la sorte (1) ? Pourquoi se défaire de ses foudres ? pourquoi se dépouiller de sa majesté, de tout l'appareil de sa redoutable puissance ? C'est qu'il y a des conquêtes de plus d'une sorte, et toutes ne sont pas sanglantes. Un prince justement irrité se jette sur les terres de son ennemi, et se les assujettit par la force. C'est une noble conquête ; mais elle coûte du sang, et une si dure nécessité doit faire gémir un cœur chrétien : ce n'est pas de celle-là que je veux parler. Sans répandre du sang, il se fait faire justice par la seule fermeté de son courage ; et la renommée en vole bien loin dans les empires étrangers : c'est quelque chose encore de plus glorieux. Mais toutes les conquêtes ne se font pas sur les étrangers ; il n'y a rien de plus illustre que de faire une conquête paisible de son propre état, [que de] conquérir les cœurs. Ce royaume caché et intérieur [qui s'établit sur l'] homme intérieur, est d'une étendue infinie : il y a tous les jours de nouvelles terres à gagner, de nouveaux pays à conquérir ; et toujours autant de couronnes. Oh ! que cette conquête est digne d'un roi ! c'est celle de Jésus-Christ. Nous étions à lui par droit de naissance ; il nous veut encore acquérir par son saint amour. *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XVII, 21) : Le royaume de Dieu est au dedans de vous. Cet amour lui était dû par sa naissance et par ses bienfaits ; il a voulu le mériter de nouveau, il a voulu engager les cœurs par des obligations particulières : *Tamquam filiis dico, dilatamini et vos* (II *Cor.*, VI, 13) : Je vous parle comme à mes enfants ; étendez aussi pour moi votre cœur. *Tamquam filiis*, non pas comme des esclaves, mais comme des enfants qui doivent aimer, dilatez en vous le règne de Dieu : ôtez les bornes de l'amour par l'amour de Jésus-Christ, qui n'a point donné de limites à celui qu'il a eu pour nous. Cet amour est

(1) Un certain retour d'affection, un certain redoublement de respect. Ah ! la noble prétention ! Il prétend conquérir ses peuples et les gagner par ce moyen. Un prince peut-il conquérir ses peuples ? Plusieurs ont conquis leurs peuples rebelles, qui avaient secoué le joug ; mais ce n'est pas ce que je veux dire. On peut même conquérir des peuples soumis en les [subjuguant par affection.]

libre, il est souverain : il veut qu'on le laisse agir dans toute son étendue ; et qui le contraint tant soit peu, offense son indépendance. Il faut ou tout inonder ou se retirer tout entier. Un petit point dans le cœur [est de trop]. Aimez autant que le mérite un Dieu-Homme ; et pour cela, chrétiens, aimez dans toute l'étendue qu'a fait un Dieu-Homme.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [s'est rendu] semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables ; [il s'est uni à nous, afin de nous faire vivre de sa vie en nous animant de son esprit]. Si vous demandez maintenant quel est l'Esprit de Jésus ; il est bien aisé d'entendre que c'est l'esprit de la charité. Un Dieu n'aurait pas été aimé comme il le mérite, si un Dieu ne l'avait aimé : l'amour qu'on doit à un Dieu n'aurait pas eu un digne modèle, si un Dieu lui-même (1) n'avait été l'exemplaire. Venez donc apprendre de ce Dieu aimant dans quelle étendue et dans quel esprit il faut aimer Dieu.

L'étendue de cet amour doit être infinie. L'amour de notre exemplaire, c'est une adhérence sans bornes à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il, c'est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son ouvrage. Aimer Dieu, c'est tout son emploi : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Joan.*, VIII, 29) : Je fais toujours ce qui lui est agréable. Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (*Ibid.*, V, 30) : Je ne cherche pas ma volonté propre, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé. Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (*Ibid.*, IV, 34) : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels ; à tous moments il s'y abandonne sans réserve aucune : Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut. Aujourd'hui, dès le moment de sa conception, il commence ce saint exercice *En entrant au monde*, dit le saint Apôtre, *il a dit : Les holocaustes ne vous ont pas plu ; eh bien ! me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir en tout votre volonté* (*Hebr.*, X, 6, 7). En ce moment, chrétiens, toutes ses croix lui furent montrées : il vit un dédain dans le cœur de Dieu pour les sacrifices des hommes : il voit une avidité dans le cœur de Dieu d'avoir une victime digne de lui, digne de sa sainteté, digne de sa justice, capable de porter tous ses traits et tous les crimes des hommes ; et qu'ensuite il allait être la seule victime. O Dieu, quel excès de peines ! et néanmoins hardiment, me voici, Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté.

Chrétien, imite ce Dieu, adore en tout les décrets du Père : soit qu'il frappe, soit qu'il console, soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie ; adore, embrasse sa volonté sainte. Mais en quel esprit ? Ah ! voici la perfection : en l'Esprit du Dieu incarné ; dans un esprit d'agrément et de complaisance. Vous savez ce que c'est que la complaisance ; on ne la connaît que trop à la cour ; mais il faut apprendre d'un Dieu quelle complaisance un Dieu mérite. En cette heure, dit l'Evangéliste, Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, et il dit : *Je vous loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ceci aux superbes, et que vous l'avez découvert aux humbles* (*Luc.*, X, 21). Et il ajoute dans un saint transport : *Oui, Père, parce qu'il a plu ainsi devant vous.* Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu ; un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un oui éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur pour ses volontés adorables. C'est faire sa cour à Dieu, c'est l'adorer comme il le mérite, que de se donner à lui de la sorte.

Que faites-vous, esprits bienheureux, cour triomphante du Dieu des armées ? que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône ? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse, disant toujours *Amen* devant Dieu ; un *Amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance (*Apoc.*, VII, 12). *Amen*, dans la langue sainte, c'est-à-dire, oui ; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel ; ne le ferons-nous pas sur la terre ? Eglise qui voyages en ce lieu d'exil, l'Eglise, la Jérusalem bienheureuse, ta chère sœur, qui triomphe au ciel, chante à Dieu ce oui, cet *Amen :* ne répondras-tu pas à (1) ce divin chant, comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : *Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous* ? Quoi ! nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous le cantique des plaisirs mortels ! C'est une langue barbare, dit saint Augustin, que nous apprenons dans l'exil (*In Psalm.* CXXXVI, *n.* 17, *t.* IV, *p.* 1522) : parlons le langage de notre patrie. En l'honneur de l'Homme nouveau que le Saint-Esprit nous forme aujourd'hui, chantons le nouveau cantique, le cantique de la nouvelle alliance : *Cantemus Domino canticum novum* (*Ps.* XCV, 1).

Nous sommes, dit le saint Apôtre, un commencement de la créature nouvelle de Dieu. L'accomplissement de la création, c'est la vie des bienheureux ; et c'est nous qui en sommes le commencement : *Initium creaturæ ejus* (*Jac.*, I, 18). Nous devons donc commencer ce qui se consommera dans la vie future ; et cet *Amen* éternel que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, nous le devons chanter avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir. Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous. *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens*, dit saint Augustin (*Serm.* CCLVI, *t.* V, *p.* 1052). Nous le devons chanter pour nous-mêmes ; nous le devons chanter pour

(1) Ne l'avait donné.

(1) Sa voix.

les autres. Car, écoutez parler le Dieu-Homme, modèle du saint amour : *Oui, Père, parce qu'il vous a plu ; ... toutes choses me sont données par mon Père* (*Luc*, X, 21, 22). Il ne se réjouit d'avoir tout en main que pour donner tout à Dieu et le faire régner sans bornes.

O rois, écoutez Jésus, et apprenez de ce roi de gloire, que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu ; et enfin que toutes les choses humaines ne vous ont été confiées que pour les rendre, les conserver et pour les donner saintement à Dieu.

Mais si ce Dieu nous délaisse, mais si ce Dieu nous persécute, mais si ce Dieu nous accable ; faut-il encore lui rendre cette complaisance ? Oui, toujours, sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé ; tes affaires vont en décadence ; ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours ; Dieu même te livre à tes ennemis, et paraît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt de lui dire avec David : O Dieu, pourquoi vous êtes-vous retiré si loin ? Vous me dédaignez dans l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre secours, dans l'affliction, dans l'angoisse : *Ut quid, Domine, recessisti longe, despicis in opportunitatibus, in tribulatione* (*Ps.* IX, 22).

Est-il possible, ô Dieu vivant ! Etes-vous de ces amis infidèles qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction ? Ne le crois pas, homme juste : cette persécution, c'est une épreuve ; cet abandon, c'est un attrait ; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet Homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui tout délaissé, tout abandonné ; après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume : *Pourquoi me délaissez-vous* (*Matth.*, XXVII, 46 ; *Ps.* XXI, 2, *etc.*) ? se rejette lui-même d'un dernier effort, entre ces mains (1) qui le repoussent. *O Père ! je remets*, dit-il, *mon esprit entre vos mains* (*Luc.*, XXIII, 46 ; *Ps.* XXX, 6). Ainsi obstine-toi, chrétien, obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu ; oui même entre ces mains qui te frappent ; oui même entre ces mains qui te foudroient ; oui même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé ; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah ! cette perte, c'est ton salut, et cette mort, c'est ta vie.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'après vous avoir fait voir que l'attrait du divin amour, c'est d'aimer pour Jésus-Christ, que le modèle du divin amour, c'est d'aimer comme Jésus-Christ, il faudrait encore vous expliquer que la consommation du divin amour, c'est d'aimer en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Mais les deux premières parties m'ayant insensiblement emporté le temps, je n'ai que ce mot à dire.

Je voulais donc, messieurs, vous représenter que Dieu, pour rappeler toutes choses au mystère de son unité, a établi l'homme le médiateur de toute la nature visible, et Jésus-Christ, Dieu-Homme seul médiateur de toute la nature humaine. Ce mystère est grand, je l'avoue, chrétiens, et mériterait un plus long discours ; mais quoique je ne puisse en donner une idée bien nette, j'en dirai assez, si je puis, pour faire admirer le conseil de Dieu.

L'homme donc est établi le médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable : la créature insensible, la créature privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer ni d'intelligence pour le connaître : Ainsi ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et nous faire connaître son divin auteur : *Pro eo quod nosse non possit, quasi innotescere velle videtur* (*De Civit. Dei*, *l.* XI, *c.* XXVII, *n.* 2, *t.* VII, *p.* 293). Elle ne peut voir, elle se montre ; elle ne peut aimer, elle nous y presse : et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute la nature visible ; afin qu'elle aime en lui et par lui, la beauté invisible de son Créateur. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, industrieux abrégé du monde, petit monde dans le grand monde ; ou plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze, *le grand monde dans le petit monde* (*Orat.* XLII, *n.* 15, *t.* I, *p.* 680) ; parce qu'encore que selon le corps il soit renfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde ; afin que contemplant l'univers entier et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible, qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Mais ne nous perdons pas, chrétiens, dans ces hautes spéculations ; et disons que l'homme, ce médiateur de la nature visible, avait lui-même besoin d'un médiateur. La nature visible ne pouvait aimer, et pour cela elle avait besoin d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle ne peut aimer dignement. Il fallait donc lui donner un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable ; afin qu'en lui et par lui nous pussions rendre à

(1) Les mains de son Père.

Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour digne de sa majesté. C'est, messieurs, ce médiateur qui nous est formé aujourd'hui par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine : tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant; et Jésus-Christ te prête le sien pour aimer dignement celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Laissons-nous donc gagner par ce Dieu aimant : aimons comme ce Dieu aimant : aimons par ce Dieu aimant.

Que croyez-vous, chrétiens, que fait aujourd'hui la divine Vierge toute pleine de Jésus-Christ ? Elle l'offre sans cesse au Père céleste, et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de son Dieu; pour suppléer à ce défaut, pour compenser ce qui manque, elle offre au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu-Homme. Faisons ainsi, chrétiens, unissons-nous à Jésus; aimons en Jésus; aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté ! O Dieu, quel dégagement pour nous unir au cœur de Jésus ! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ: ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui ?

Chrétiens, rejetterez-vous l'amour d'un Dieu-Homme qui vous presse, qui veut remplir votre cœur pour unir votre cœur au sien, et faire de tous les cœurs une même victime du saint amour ? Vive l'Eternel, mes frères; je ne puis souffrir cette indignité; je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime ! Il en gémit amèrement; mais quoique la victime se plaigne et se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant. Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane, pour mettre en ta place un cœur chrétien. Et quoi ! ne me permettez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance ! Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et donc, faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle ? sans doute, puisque la flamme tout entière m'y paraît encore vivante. O dénûment d'un cœur chrétien ! pourrons-nous bien nous résoudre à ce sacrifice ? Un Dieu-Homme, un Dieu incarné, un Dieu se donnant à nous dans l'eucharistie, en la vérité de sa chair et en la plénitude de son esprit, le mérite bien.

Venez donc, ô divin Jésus, venez consumer ce cœur; tirez-nous après vos parfums; tirez les grands, tirez les petits; tirez les rois, tirez les sujets: tirez surtout, ô Jésus, le cœur de notre monarque, lequel (1) en se donnant tout à fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est capable de vous entraîner toutes choses, et de vous faire régner par tout l'univers. Ainsi soit-il.

(1) Quand il sera tout à fait à vous, etc., est capable d tirer à vous toutes choses.

TROISIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈREDE L'INCARNATION DU VERBE.

Combien admirables et extraordinaires les abaissemens du Dieu-Homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut : miséricordieuse émulation du Réparateur de notre nature. Rapports admirables de Marie avec Eve : par quelle fécondité elle est rendue Mère de tous les Fidèles (1).

Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme (*Jerem.*, XXXI, 22).

Vocavit nomen uxoris suæ, Eva; eo quod Mater esset cunctorum viventium.

Adam donna à sa femme le nom d'Eve; parce qu'elle était la Mère de tous les vivants (*Genes.*, III, 20).

De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avait formée; (2) il est resté dans (3) l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a (4) fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paraît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. (5) Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères; et les autres qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les (6) épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque (7) adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature : enfin pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son

(1) Nous avions sur la même matière deux sermons absolument semblables, et pour le plan et pour le fond des preuves. Nous avons transporté de l'un à l'autre les morceaux qui pouvaient contenir des choses nouvelles, mis en variantes les différences qui pouvaient s'y rencontrer; et du tout formé un seul sermon, pour éviter les répétitions.

(2) Ces grandes connaissances, s'étant retirées, elles ont laissé en leur place une curiosité infinie, qui ne se repaît que de nouveautés.

(3) Toutes.

(4) Qui a porté ensuite dans le cœur, dans tous les cœurs des hommes.

(5) Il pousse les uns à un grand amas de.

(6) Fatigue.

(7) Route.

Écriture des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses : et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante : *Creavit Dominus novum super terram* : et comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la Mère le secours du Fils; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la Salutation Angélique, et de lui dire avec Gabriel : *Ave*.

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et (1) dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourrait justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de la souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, messieurs, cette nouveauté que l'Eglise nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram*, Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet je remarque dans cet abaissement du Dieu-Homme deux choses tout à fait (2) extraordinaires. Dieu est le Seigneur des Seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui : Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô nouveauté surprenante ! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; ce Fils dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père ; ce Fils relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens ! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie, que Dieu a fait une nouveauté? O Père céleste, ô hommes mortels, vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet : hommes, vous n'avez jamais eu un tel (3) associé.

Venez, mes frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui ; mais en admirant ce nouveau mystère que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute, qu'une femme concevra un fils, *Femina circumdabit virum* : et apprenant de ces paroles mystiques que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable, pour la comprendre dans cette fête à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage; et que ce Dieu qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se (1) donne à eux. Et afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge ; en ce que c'est en elle qu'il s'anéantit et devient soumis à son Père : c'est ce que nous dirons dans le premier point ; en ce que c'est par elle qu'il se communique et entre en société avec les hommes; c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

Chrétiens, enfans de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement d'une excellente figure. Cette haute dignité de Mère de Dieu a des grandeurs trop impénétrables, et ma vue faible et languissante ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô Femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-Haut, nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de Mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous; du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de Mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre faiblesse : et c'est, fidèles, ce que vous verrez, avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la Mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles : et cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfants cette bienheureuse et divine Mère.

PREMIER POINT.

C'est (2) une vérité assez surprenante et néanmoins très-indubitable que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles; mais par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut, que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne sais si tout le monde entend ma pensée; mais la preuve de ce que j'avance paraît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très-bien prouvé que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature comme il a fait dans l'Incarnation (III *Part. quæst.* I, *art.* 1). Et sans m'arrêter à toutes ses preuves, qu'il vaut mieux lais-

(1) Qu'on voit si peu dans le monde.
(2) Inouïes.
(3) Compagnon.

(1) Communique.
(2) Oui, fidèles, il est véritable, le mystère que nous honorons est l'ouvrage de l'humilité : et il importe à l'édification de nos âmes, que nous méditions quelque temps cette vérité chrétienne. Considérez donc attentivement qu'encore que la toute-puissance de Dieu lui fournisse des moyens infinis d'établir sa gloire, néanmoins il ne peut la porter plus haut que par celui de l'humilité ; tellement que par un secret merveilleux sa gloire se trouve jointe nécessairement à l'humilité. Et la preuve en est bien aisée par le mystère que nous célébrons.

ser à l'Ecole, parce qu'elles nous emporteraient ici trop de temps, il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu dans toute l'étendue de sa puissance qui n'a point de bornes, ne pouvoit rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme, un Dieu incarné. *Domine, opus tuum* (*Habac.*, III, 2) : C'est là, Seigneur, votre grand ouvrage, et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que (1) si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages : *Lætabitur Dominus in operibus suis* (*Ps.* CIII, 31). Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres. Or ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvait faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'Apôtre saint Paul (2) : *Exinanivit semetipsum* (*Philip.*, II, 7). Il s'est lui-même épuisé et anéanti, en prenant la forme d'esclave. Donc l'ouvrage le plus glorieux d'un Dieu tout-puissant ne pouvait jamais être fait que par l'humilité.

Disons donc avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il faite? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point ; pour cela il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière : *Vidimus gloriam ejus* (*Joan.*, I, 14) ; et pour cela il s'est revêtu de notre faiblesse : *Et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus* (*Ibid.*) : Il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire. Jamais il ne s'est vu plus de gloire parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

Ne croyez pas, mes frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentiments. Ce que je prétends par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme : je prétends, dis-je, vous la faire aimer en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. (3) Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même ; car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même, il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi? pour (4) s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde, c'est pour cette raison qu'il se fait homme; afin que son Père (5) voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

(6) Et que ce soit là son dessein, mes frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde au moment (1) de sa bienheureuse Incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de ce Dieu-Homme, quelle fut sa première pensée, et le premier mouvement de sa volonté? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret? qui m'a découvert ce mystère? C'est le grand Apôtre, c'est saint Paul lui-même (2) dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : Entrant au monde il a dit : *Ingrediens* (*Hebr.*, X, 5) ; voilà, mes frères, ce que nous cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde, et par ce qu'il a dit nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde, il a dit : Père, les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt* (*Ibid.*, 6) ; alors, j'ai dit : J'irai moi-même. Pourquoi? pour accomplir, ô Dieu, votre volonté : *Tunc dixi, ecce venio : in capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Ibid.*, 7). (3) N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du Fils de Dieu, c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance? *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous choisissez (4) cette Vierge pour être le temple sacré, où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations (5) avec une humilité si profonde? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige, c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité (6). Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir (7) par l'Écriture?

(1) Si donc c'est.
(2) Qu'il s'est anéanti en se faisant homme.
(3) Et voyez combien est extrême l'amour que Dieu a pour cette vertu, car ne la pouvant trouver en lui-même, il la cherche.
(4) Afin de... de l'humilité.
(5) Vit.
(6) Et de là vient que le premier acte qu'il fit, ce fut un acte d'obéissance.

(1) Aussitôt qu'il descendit du ciel en la terre.
(2) Qui nous assure qu'entrant au monde, Jésus-Christ parla ainsi à son Père : Puisque les holocaustes ne vous plaisent pas, je viens au monde moi-même, pour accomplir votre volonté.
(3) N'est-ce pas afin que nous entendions que ce qui tire du plus haut des cieux le Verbe de Dieu, c'est un dessein d'humilité et d'obéissance.
(4) L'heureuse Marie.
(5) Par un acte d'humilité.
(6) Car l'humilité du Verbe fait chair.
(7) Et voulez-vous voir, chrétiens, que c'est l'humilité de Marie qui attire aujourd'hui Jésus-Christ des cieux, lisez attentivement l'Evangile ; vous y verrez que Marie ne parle que deux fois à l'ange, dans tout l'entretien qu'elle lui fait.

Renouvelez, messieurs, vos attentions pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendait pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque dans l'Evangile de ce jour, que dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange, elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admirables paroles! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale ; l'autre, une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel aborde Marie et lui annonce qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le Roi et le libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? quelle promesse plus magnifique? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? Et néanmoins, Marie est troublée, elle craint, elle hésite, peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : Comment (1) cela se pourrait-il faire, puisque j'ai résolu de demeurer vierge? *Quomodo* (*Luc.*, I, 34)? Voyez, mes frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera à la vérité une grande gloire; mais, ô sainte virginité, que deviendrez-vous? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté (2) admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des âmes pudiques? (3) qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet, l'ange répond à Marie : Le Saint-Esprit surviendra en vous : *Spiritus sanctus superveniet in te* (*Luc.*, I, 35). Il surviendra, dit-il, il n'était donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui (4) a été prononcée par la pureté. Ecoutez maintenant (5) la seconde. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (*Ibid.*, 38) : Voici (6) la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. (7) Vous (8) voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu : voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de Mère de Dieu (1) et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute : le Verbe se (2) fait un corps de son sang très-pur, il emprunte d'elle ce sang pour le lui rendre un jour en la croix : Le Père la couvre de sa vertu ; *Virtus Altissimi obrumbrabit tibi* (*Ibid.*, 35); et la faisant la Mère de son Fils unique, il l'attire au-dessus de toutes les créatures, pour l'associer en quelque façon à sa génération éternelle.

Ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein; parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge, que vous recevez en vous la première celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu pendant tant de siècles : *Ecce Domini mei per tanta retro sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum* (*Homil.* II, *de Nativ. Domin. Bibliot. Patr. Lugd. t.* VI. *p.* 620). Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière (3) il veut que vous possédiez toute seule durant l'espace de neuf mois entiers, l'espérance de la terre, la gloire des siècles, le bien commun de tout l'univers : *Spem terrarum, decus sæculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides* (*Ibid.*, *p.* 621). Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paraît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes. Ah! c'est que l'humilité est bannie du monde. Car, fidèles, si nous étions humbles, aimerions-nous tant les honneurs du siècle que Jésus a tellement méprisés? et c'est le but de tous nos désirs. Et si nous étions vraiment humbles, souffririons-nous pas les injures avec patience? et nous y sommes si délicats. Et si nous étions vraiment humbles, voudrions-nous rabaisser les autres pour bâtir sur leur ruine notre estime propre? et pourquoi donc tant de médisances? Et si nous étions vraiment humbles, craindrions-nous pas ce lieu, cette compagnie, ces rencontres dans lesquelles nous savons assez par une expérience funeste que notre intégrité fait toujours naufrage? et nous allons aux occasions du péché, nous nous jetons au milieu des périls, comme si nous étions impecca-

(1) Pour quelle raison; et que deviendra, dit-elle, ma virginité? comment cela se fera-t-il, puisque je ne veux connaître aucun homme?
(2) Vraiment virginale.
(3) Quand est-ce que vous viendrez?
(4) La première parole de... est celle de la pureté.
(5) Son autre réponse.
(6) Je suis.
(7) Qui est-ce qui parle ici, chrétiens, c'est l'humilité, c'est l'obéissance.
(8) Entendez.

(1) Elle ne se laisse pas.
(2) Revêt d'un.
(3) Celui qui se donne pour tous les hommes, veut que Marie le possède seule neuf mois tout entiers : c'est qu'il aime à converser avec les humbles.

bles. Combien notre orgueil est grand ! il a fallu pour le guérir l'humilité d'un Dieu, et encore l'humilité d'un Dieu ne peut nous apprendre l'humilité.

Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore : un homme retenu et modeste, c'est une rareté presque inouïe. Eh bien, néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti ne suffit pas? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme : et toi (1), resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser. Ah ! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous (2) ceux que l'on nomme les tout-puissants, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans (3) vos âmes, puisque même (4) vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuirait à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paraîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille ! Cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les faiblesses qui t'environnent? Rentre, ô superbe, dans ton néant, et apprends de la sainte Vierge à ne te pas laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de Mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur. Si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir (5) dans Marie; ce même Dieu qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point.

SECOND POINT.

Voici, messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première ; et si vous avez été étonnés de voir un souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'Unique et l'Incomparable, qui se donne des compagnons, et qui entre en société avec les hommes : *Et habitavit in nobis* (*Joan.*, I, 14) : Et il a habité parmi nous : c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu, qui le rend infini, incommunicable et unique en tout ce

(1) Accablé.
(2) Les grandes puissances.
(3) Ton cœur.
(4) Tu ne t'humilies.
(5) Par.

qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques pour parler dignement de cette unité; et voici néanmoins, messieurs, des paroles de Tertullien, qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la faiblesse humaine. Il appelle Dieu le Souverain grand, *Summum magnum* (*Advers. Marcion.*, *l.* I, *n.* 3, *p.* 432). Mais il n'est souverain, dit-il, qu'à cause qu'il surmonte tout le reste : *Summum victoria sua constat* (*Ibid.*, *n.* 4, *p.* 433). Et ainsi, ne souffrant rien qui l'égale, il laisse tellement au-dessous de soi tout ce qu'on pourrait (1) mettre à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même une solitude par la singularité de son excellence : *Atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est.*

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu ? Pour moi, je me représente, messieurs, cette majesté infinie toute resserrée en elle-même, cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne ressemble pas aux grandeurs humaines où il y a toujours quelque faible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre; mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonnerait donc, chrétiens, de voir cet Unique, cet Incomparable, qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons? O nouveauté admirable ! Et encore quels compagnons? des hommes mortels et pécheurs. *Non angelos apprehendit* (*Hebr.*, II, 16) : (2) Il ne s'est point arrêté aux anges, quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, *sautant*, dit l'Écriture, *toutes les montagnes* (*Cant.* II, 8), c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges; il a cherché la nature humaine que sa mortalité avait reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avait encore ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie : *Apprehendit;* il l'a saisie en l'âme et au corps; il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté ! ô miséricorde ! enfin, ce Dieu, en devenant homme, afin que nous entrions en société avec lui : *Ut et nos societatem habeamus cum eo* (I *Joan.*, I, 3, 6), est venu traiter d'égal avec nous, et cela, pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset* (*Tertul.*, *adv. Marcion.*, *l.* II, *n.* 27, *p.* 475). Chrétiens, quelle nouveauté ! qui a jamais ouï un pareil miracle? *Quelle nation de la terre a des dieux qui s'ap-*

(1) Lui égaler.
(2) Il n'a point pris les anges, mais.

prochent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous (*Deut.*, IV, 7)?

Une telle condescendance mériterait bien, chrétiens, d'occuper plus longtemps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeait à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous; c'est un grand bonheur pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge qu'il se donne à nous par son entremise! C'est par elle qu'il entre au monde; c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère? tâchons d'en découvrir le secret, et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu (1) nous les a révélés.

C'est un trait merveilleux de miséricorde que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers Pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur (*Genes.*, III, 15); en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés, que sa tête sera brisée; c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous (2) paraît dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon Père qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté! Adam même qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les saintes Lettres, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Eve; et, par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est, sans doute, dans cette pensée, que saint Epiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Eve est appelée Mère des vivants. *Qu'est-ce à dire ceci?* dit saint Epiphane; *elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis; et on commence à l'appeler Mère des vivants, après qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que des morts* (*L.* III, *Heres.* LXXVIII, *t.* I, *n.* 18, *p.* 1050, *Edit. Petav.*) : qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'*elle est nommée ainsi en énigme et comme figure de la sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les vivants*, c'est-à-dire, de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : Le diable s'étant emparé de l'homme qui était l'image de Dieu, Dieu, dit-il, a regagné son image par un dessein d'émulation : *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit* (*De Carn. Chr.*, *n.* 17, *p.* 772). Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image; et Dieu aussi, devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image : et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il (1) fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse; et, c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? c'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie, qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant par une induction si universelle que

(1) J'ai appris par son Ecriture et par le consentement unanime de tous les siècles que, dans le mystère adorable de la rédemption de notre nature, c'était une résolution déterminée de la Providence divine, de faire servir à notre salut tout ce qui avait été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il serait trop long de vous expliquer; et contentez-vous d'entendre en un mot, que par une charitable émulation Dieu a voulu détruire notre ennemi, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

(2) Luit.

(1) Met.

Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les Docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Eglise Gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : *Il fallait*, dit-il, *que le genre humain condamné à mort par une Vierge fût aussi délivré par une Vierge.* Remarquez ces mots : *Et quemadmodum morti adstrictum est genus humanum per Virginem, salvatur per Virginem* (*Contr. Hæres.*, *l.* V, *c.* XIX, *p.* 316., *Edit. Ben.*). Selon cette merveilleuse dispensation que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut conclure nécessairement que comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devaient aussi concourir à sa délivrance. Ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien, l'a enseigné dès les premiers siècles dans le livre de la Chair de Jésus-Christ, où parlant de la Sainte Vierge, Il était, dit-il, nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené au salut par le même sexe : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, eumdem sexum redigeretur in salutem* (*De Carn. Chr. n.* 17, *p* 373). Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes ; Par une femme la mort, nous dit-il, et par une femme la vie : par Eve la ruine, par Marie le salut : *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus.* (*De Symbol. ad Catechum.*, *Serm.* III, *c.* IV, *t.* VI, *p.* 571). (1) Tous les autres ont parlé dans le même sens; et de là il est aisé de conclure que, de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Eve : d'où il s'ensuit invinciblement que, de même que la première Eve est la Mère de tous les mortels, la seconde, qui est Marie, est la mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire, de tous les fidèles.

(1) Tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine.

(1) Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Eve avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici le rapport qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve était vierge encore, et Marie est vierge; Eve encore vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien ; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu inter mulieres* (*Luc.*, I, 42):Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Eve, une fausse grandeur, en lui faisant (2) affecter la divinité ; *Vous serez comme des dieux* (*Genes.*, III, 5), lui dit-il; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu ; *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel (*Luc.*, I, 28); l'ange de ténèbres parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : *Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau* (*Genes.*, III, 1)*?* L'ange de lumière parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : *Ne craignez point, Marie*, lui dit-il, *et.... Rien n'est impossible au Seigneur* (*Luc.*, I, 30, 37); Eve croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve a gâté en croyant au diable : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit* (*De Carn. Christ.*, *n.* 17, *p.* 373). Enfin, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'Ange est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la Vierge Eve ; *Ut Virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata* (*Cont. Hær.*, *l.* V, *c.* XIX, *p.* 316).

(3) Un rapport si exact n'est point une invention de l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle alliance et la mère du nouveau peuple, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre ruine,

(1) Et certainement, chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'esprit de Dieu : et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Eve avec Marie, dans le mystère que nous honorons aujourd'hui, et considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées, et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

(2) Rechercher.

(3) Après un rapport si exact, qui pourrait... que Marie ne fût.

c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ; et qu'Ève étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivants. (1) C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante par l'ordre admirable de ses conseils très-profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous les mystères.

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter; il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Ecritures et dans le mystère de cette journée quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants.

Pour cela, nous distinguerons deux sortes de fécondité : il y a la fécondité de nature; il y a la fécondité de la charité. C'est la fécondité de nature qui donne les enfants naturels; mais ceux qui ont entendu l'Apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates : Mes petits enfants, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous (*Gal.* IV, 19), savent bien que la charité est féconde; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère, *Charitas mater est* (*In Ep. Joan. Tract.* II, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *pag.* 838; *Enar. in Ps.* CXLVII, *n.* 14, *t.* IV, *p.* 1659).

Et pour porter plus haut nos pensées, cette double fécondité que nous voyons dans les créatures est émanée de celle de Dieu, qui est la source de toute fécondité, et *duquel*, comme dit l'Apôtre aux Ephésiens, *toute paternité prend son origine* (*Ephes.*, III, 15). La nature de Dieu est féconde, et lui donne, dès l'éternité, son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. Son amour et sa charité est féconde aussi, et c'est de là, fidèles, que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Or d'autant que la bienheureuse Marie est la Mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire, qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette Princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit Mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-Haut.

Comprenez ceci, chrétiens. Quand l'ange lui dit qu'elle enfantera : Et comment cela ? répond-elle, puisque j'ai résolu d'être vierge, et par conséquent que je suis stérile. Sur quoi l'ange lui répartit aussitôt, *Que la vertu du Très-Haut l'environnerait* (*Luc.*, I, 34, 35) : c'est-à-dire, ne craignez point, ô Marie, que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous apporte, vous empêche de devenir Mère : *La vertu du Très-Haut vous couvrira toute;* la fécondité du Père Eternel, de laquelle vous serez remplie, tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine : *Et c'est pourquoi celui que vous concevrez sera nommé le Fils du Très-Haut* (*Luc.*, I, 32); parce que vous le concevrez par une fécondité qui passe la nature, et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe donc en quelque manière, et autant que le peut souffrir la condition d'une créature, à la fécondité infinie de Dieu. Et de même qu'il lui (1) a donné quelque écoulement de sa fécondité naturelle, afin qu'elle conçût le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part de la fécondité de son amour, pour la rendre Mère de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le Livre de la sainte Virginité, nous expose cette vérité en ces termes : Marie, dit-il, est selon la chair Mère de notre chef, et selon l'esprit Mère de ses membres; parce qu'elle a coopéré par sa charité à la naissance des enfants de Dieu dans l'Eglise : *Carne Mater capitis nostri, spiritu Mater membrorum ejus: quia cooperata est charitate ut Filii Dei nascerentur in Ecclesia* (*De sanct. Virginit.*, c. VI, *t.* VI, *p.* 343). Si bien que la chair virginale de la très-pure Marie, remplie de la fécondité du Très-Haut, a engendré Jésus-Christ son Fils naturel qui est notre chef, et sa charité féconde a coopéré à la naissance spirituelle de tous ses membres; afin qu'il fût vrai, chrétiens, que Marie, en qualité de la nouvelle Eve, est la Mère de tous les vivants et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse, où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil (*Apoc.*, XII, 1), qui est sans doute la sainte Vierge, selon l'interprétation (2) de saint Augustin (*De Symbol. ad Catechum.*, *Serm.* IV, *c.* I, *t.* VI, *p.* 575); il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement : *Clamabat parturiens et cruciabatur ut pariat* (*Apoc.*, XII, 2).

Que dirons-nous ici, chrétiens? avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les femmes, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? Ne devons-nous pas entendre, fidèles, qu'il y a deux enfantements en Marie? elle enfante Jésus-Christ sans peine; mais elle ne nous enfante pas sans douleur; parce qu'elle nous enfante par la charité. Et qui ne sait que les empressements de la charité et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs, est comparée dans les Ecritures aux douleurs de l'enfantement? Ecoutez l'apôtre saint

(1) Non certainement, chrétiens, ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante.

(1) A fait part de.

(2) Nous avons déjà remarqué que l'ouvrage où l'on explique de la sainte Vierge ce qui est dit de cette femme dans l'Apocalypse, n'est point de saint Augustin.

Paul : *Filioli mei quos iterum parturio* (*Galat.*, IV, 19) : Mes petits enfants pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement. Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte Mère que Jésus lui avait donnée à la croix ; afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que, par la vertu féconde de la charité, Marie est la Mère de tous les fidèles.

Reconnaissons donc, chrétiens, cette sainte et divine Mère ; voyons dans le mystère de cette journée quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge; elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair qui est ma victime tire d'elle son origine; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique; il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il fallait que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange, et l'incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie; tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah ! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est toujours Mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il était alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier decret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison? C'est parce que *Cette charité maternelle qui fait naître*, dit saint Augustin (*Loc. supr. cit.*), *les enfants de* [*l'Eglise*], ayant tant contribué au salut des hommes dans l'incarnation du Dieu Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère. Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut ! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins ; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvait-il pas faire son ouvrage en elle sans en avoir son consentement? Ne paraît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil (1) du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'Incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur? Ah ! messieurs, qui le pourrait croire? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le demander? Est-ce pour cela, nos chers frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de Notre-Seigneur? mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent.

Donc, mes frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Etes-vous traversés, allez à Marie. Si les tempêtes des tentations se soulèvent, élevez vos cœurs à Marie; si la colère, si l'ambition, si la convoitise vous troublent, pensez à Marie, implorez Marie. Ses prières toucheront le cœur de Jésus, parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous ? *Mais si nous voulons*, dit saint Bernard, *recevoir l'assistance de ses oraisons, suivons les leçons de sa vie* (*Append. Oper. S. Bernard. Serm.* I, *n.* 1, *t.* II, *p.* 721). Et que choisirons-nous dans sa vie? (2) Suivons toujours les mêmes principes ; entendons que notre ruine étant un (3) ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare (4) devait être l'œuvre de l'humilité; et afin (5) que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Eve (6), obéissons avec Marie, pour être les véritables enfants de cette mère commune de tous les fidèles.

Je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Eve : *Ad te clamamus*. Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres ? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie, notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? *Et Jesum*, etc. O merveille incompréhensible des secrets de Dieu ! ô convenance de notre foi ! Car c'est l'accom-

(1) De la Providence.

(2) Insistons toujours aux mêmes principes que nous avons déjà supposés.

(3) Effet de l'orgueil.

(4) Doit.

(5) D'éviter.

(6) Suivons l'humilité de Marie.

plissement du mystère que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie; elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine : *Conversabatur Deus, ut homo divine agere doceretur.* (*Tertul. adversus Marcion. l.* II. *n.* 27, *p.* 475).

AUTRE EXORDE

SUR LE MÊME SUJET.

At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere.

Quand le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils, fait d'une femme (*Gal.*, IV, 4).

Comme Dieu est riche en bonté, il est magnifique en présents; il a aimé le genre humain, et son amour libéral s'est signalé par ses dons. Mais un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne de lui; c'est pourquoi il a résolu de ne nous rien donner de moins que lui-même. C'est ce qui fait voir aujourd'hui au monde cette merveille inouïe, ce miracle incompréhensible et qui étonne toute la nature: un Dieu fait homme; et l'Apôtre nous représente cet excès d'amour par les premiers mots de mon texte: Dieu a envoyé son Fils : *Misit Deus Filium suum.*

Mais, messieurs, il ne suffit pas qu'un Dieu se donne, il faut encore qu'on le reçoive; sans quoi le don serait inutile et le mystère imparfait. Aussi s'est-il préparé lui-même les plus pures entrailles du monde, et une Vierge incomparable le doit recevoir, non-seulement pour elle, mais pour nous tous et au nom de tout le genre humain. Tellement que pour accomplir le dessein de Dieu, il ne fallait pas seulement qu'il vînt au monde, mais il fallait encore qu'il y prît naissance. Et c'est pour cela que le même apôtre, après avoir dit, comme j'ai déjà remarqué, que Dieu nous a envoyé son Fils : *Misit Deus Filium suum,* ajoute, pour nous faire entendre le mystère entier, qu'il a été fait d'une femme: *Factum ex muliere.*

Voilà donc en quoi consiste, si je ne me trompe, tout le mystère de ce jour sacré, et vous en avez l'abrégé en ces deux mots : un Dieu donné, un Dieu reçu. Dieu se donne à nous en la personne du Verbe incarné; tous ensemble nous le recevons en la personne de la sainte Vierge, qui ne le reçoit que pour nous. Ainsi nous avons deux choses à considérer : en Jésus, le présent (1) divin, en Marie, la respectueuse acceptation; en Jésus, la bonté qui se communique; en Marie, la disposition pour s'en rendre digne; en Jésus, de quelle manière Dieu se donne à nous; en Marie, ce qu'il nous faut faire pour le recevoir. Et c'est à ces deux points principaux que je réduirai, pour n'être pas long, toute l'économie de ce discours.

PREMIER SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Quels sont les plus grands ornements du triomphe du Sauveur. Comment la vaine gloire corrompt la vertu en la flattant Danger des louanges : dans quelles dispositions nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par l'honneur sont-ils infailliblement vicieux. Par quels moyens l'honneur met les vices en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris que nous devons faire du jugement des hommes, en voyant celui qu'ils ont porté de Jésus-Christ

(1) Charitable.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur (Paroles au prophète Zacharie, rapportées dans l'Évangile de ce jour, en saint Matthieu, c. XXI, 1).

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant (1) qu'un jour de triomphe, et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire (2) que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento* (*Apolog.*, *n.* 33, *p.* 31). Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : C'était là, dit Tertullien, le plus grand sujet de leur joie, de se voir environnés de tant de gloire, que l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient mortels : *Hoc magis gaudet tanta se gloria coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria* (*Ibid.*).

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de (3) l'avertir qu'il est homme, (4) je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble, en effet, qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce roi d'Israël, monté, disent-ils, sur une ânesse : *Sedens super asinam* (*Zach.*, IX, 9; *Matth.*, XXI, 5). Ah! messieurs, qui n'en rougirait ? Est-ce là une entrée royale ? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres, et prenez possession de leur (5) royaume?

Toutefois, arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes, par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines. Les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde (6) anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour (7)

(1) Rome dans toute sa grandeur n'avait rien de plus magnifique.
(2) Pompe.
(3) Lui crier.
(4) J'ai plutôt envie.
(5) Couronne.
(6) Effacée.
(7) Honorer.

admirer cette entrée, accoutumons-nous, avant toutes choses, à la modestie et (1) aux abaissements glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave.*

Aujourd'hui que notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Eglise commence à s'occuper, dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle; et le mystère d'ignominie, que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour, que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta* (*Daniel.*, III, 1); parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. Elle est toute d'or, dit l'Ecriture, *fecit statuam auream* (*Ibid.*); parce que rien ne semble (2) ni plus riche, ni plus précieux. Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue : *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream* (*Dan.*, III, 7); tout le monde sacrifie à l'honneur; et ces fifres, et ces trompettes, et ces (3) hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux, et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où la condamnation est (4) inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes; ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître : comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre, pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix, pour en faire un spectacle d'ignominie; c'est à ce tribunal que je te défère, c'est devant ce roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? Je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse, premièrement, de flatter la vertu et de la corrompre; secondement, de déguiser le vice, et de lui donner du crédit; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider, par sa grâce, à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains.

PREMIER POINT.

Donc, mes frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse; j'ai pour témoin saint Jean Chrysostome; et, dans un crime si atroce, je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur (*Hom.* XVII, *in Epist. ad Rom.*, *n.* 4, *t.* IX, *p.* 627). Ce grand prédicateur nous apprend que (1) la vertu, qui aime les louanges et la vaine gloire, ressemble à une femme impudique, qui (2) s'abandonne à tous les passants. Ce sont les propres termes de ce saint évêque, encore parle-t-il bien plus fortement, dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles : tâchons néanmoins d'entendre son sens et de pénétrer sa pensée. (3) Pour cela, je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front : on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens? sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions, comme s'il y avait du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les

(1) A la bassesse.
(2) Plus éclatant.
(3) Flûtes.
(4) Bien assurée.

(1) Celui.
(2) Se prostitue.
(3) Car c'est une chose remarquable.

louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean Chrysostome une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

Toutefois, il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne ; car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges ; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez pas de peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* (*Matth.*, VI, 1) : Prenez bien garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés. Ne va point prier dans les coins des rues, afin que les hommes te voient ; retire-toi dans ton cabinet, ferme la porte sur toi, et prie en secret devant ton Père : *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito* (*Ibid.*, 6). Ne sonne pas de la trompette pour donner l'aumône ; je ne t'ordonne pas seulement de la cacher devant les hommes, mais, lorsque la droite la distribue, que la gauche, s'il se peut, ne le sache pas : *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (*Ibid.*, 3).

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean Chrysostome, toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère (*Hom.* LXXI, *in Matt.*, *n.* 4, *p.* 699, 700). Qu'est-ce à dire ? Mystère signifie un secret sacré. Autrefois, quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étaient pas du corps de l'Eglise, qui n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les homélies des saints Pères ; ils étaient avec les fidèles pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice, le diacre mettait dehors les catéchumènes et fermait la porte de l'église. Pourquoi ? c'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier, fermez votre porte : c'est un mystère que vous célébrez (*Hom.* XIX, *in Matth.*, *n.* 3, *tom.* VII, *p.* 248). Jeûnez-vous, oignez votre face, et lavez votre visage, de peur qu'il ne paraisse que vous jeûniez : *Unge caput tuum, et faciem tuam lava* (*Matt.*, VI, 17) : c'est un mystère entre Dieu et vous : nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Evangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle, dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées ; elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue : *Videt in abscondito* (*Matth.*, VI, 18) ; qui lui destine un époux, c'est Jésus-Christ ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections ; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas en attendant qu'elle se laisse gâter par celles des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas toujours demeurer caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable ; elle ne veut point attirer les yeux ; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de glorifier son Père céleste : *Glorificent Patrem* (*Matth.*, V, 16). Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée. Y a-t-il rien de plus sage, ni de plus modeste ?

Que fait ici la vaine gloire ? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostome, vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa pudeur ; au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cumque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat* (*Hom.* LXXI, *in Matth.*, *n.* 3, *p.* 698) : elle lui (1) enseigne à se farder, à se contrefaire, pour arrêter les spectateurs. Ainsi, cette fille si sage est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur* (*Ibid.*). Vive Dieu ! infâme, cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié, voilà le crime que je vous défère ; jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges ; jugez, jugez, ô Seigneur, et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers frères, vous qui écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous ; au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes ; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes pour en être vus et admirés. *Attendite*, dit-il, remarquez ces termes : Prenez garde. Cet ennemi dont je vous parle, ne viendra pas vous attaquer ouvertement ; il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure ; il s'avance à l'ombre de la vertu pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite :* Prenez garde. Ah ! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes ! étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres ; et, par conséquent, qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables.

(1) Montre.

Saint Augustin, messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne. Il est très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivre : de bien vivre maintenant, et ne vouloir pas que ceux qui nous voient nous en louent, c'est se déclarer leur ennemi, parce que les choses humaines ne sont jamais en un état plus pitoyable, que lorsque la bonne vie n'est pas estimée : *Siquidem non recte vivere, perniciosum est : recte autem vivere, et nolle laudari, quid est aliud quam inimicum esse rebus humanis, quæ utique tanto sunt miseriores, quanto minus placet recta via hominum* (*De Serm. Domin. in mont.*, *l.* II, *t.* III, *part.* II, *n.* 1, *p.* 201)? Jusqu'ici, messieurs, la louange n'a rien que de beau ; mais voyez la suite de ses paroles. Donc, dit ce grand docteur, si les hommes ne vous louent pas quand vous faites bien, ils sont dans une grande erreur ; et s'ils vous louent, vous êtes vous-même dans un grand péril : *Si ergo inter quos vivis, te recte viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo* (*Ibid.*). Vous êtes en effet dans un grand péril ; parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant ; mais vous êtes encore dans un grand péril ; parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore l'amour du prochain vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien ? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est-là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, chrétiens, il est dangereux que vous ne preniez aisément le change ; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes ! *Attendite :* Prenez garde à vous, ô justes, voici votre péril; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges (1) du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente; je veux bien le croire sur votre parole ; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. Il est assez aisé, dit saint Augustin, de se passer des louanges, quand on les refuse ; mais qu'il est difficile de ne s'y plaire pas, quand on les donne ! *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur ; difficile est ea non delectari, cum offertur* (*Epist.* 22, *c.* 2, *p.* 29). Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées ; mes frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât !

(1) Des hommes.

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens ? que me dites-vous? Quoi, vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu ! Si vous n'en avez pas cru l'Evangile, au moins croyez-en le monde même. Ne voyez-vous pas par expérience qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, messieurs? si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges, n'aime pas assez la vertu; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir; ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise. Ainsi (1) l'empressement qu'il a pour l'honneur, fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges ? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte; ne croyez pas que ce soit assez de ne chercher pas les louanges ; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes frères, doit aller plus loin; c'est une vérité de l'Evangile. Le Fils de Dieu lui apprend que bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis ; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. (2) Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes; mais il dit : Je ne reçois pas la gloire des hommes : *Claritatem ab hominibus non accipio* (*Joan.*, V, 41). Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant : *Clarifica me tu, Pater* (*Ibid.*, XV, 5) : O Père, que ce soit vous qui me glorifiiez ; que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis* (*Ibid.*, V, 44)? Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul ? Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient

(1) N'estimant pas la vertu, on croit être bien fondé de lui refuser l'honneur.

(2) Jésus notre modèle et notre exemplaire ne s'est pas contenté de nous dire : Je ne demande pas.

de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue; il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne ? Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère! Quoi! il faut au milieu des louanges étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens. Mais comment le refuser, quand on nous le donne? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir? puis-je contraindre la langue de (1) ceux qui veulent parler en ma faveur? Laissons-les discourir à leur fantaisie, mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio*. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes; c'est-à-dire, je ne la reçois pas en payement, je ne me repais pas de cette fumée : *Clarifica me tu, Pater* : Que ce soit vous, ô Père céleste, qui me glorifiiez. Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu; tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense; je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea, audiant mansueti et lætentur* (*Ps.* XXXIII, 2) : Mon âme sera louée en Notre-Seigneur; que les gens de bien l'entendent et s'en réjouissent. Je t'ai convaincu devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde, sont toujours infailliblement vicieux; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas, vient d'un jugement déréglé (2. 2. *Quæst.* LIII, *art.* 6); or, je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons; puisque, se proposant l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus (2) précieux! n'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

(1) Des hommes.
(2) Excellent.

Mais il faut remarquer en second lieu, que les vicieux qu'il engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire; honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, (1) cela ne se peut; les choses humaines ne sont pas encore si désespérées; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices! ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu; l'honneur qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille; et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde; il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois; elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une vertu ajustée, non point à la règle, elle serait trop austère; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce, elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains, c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David (I *Reg.*, XVIII, 27); il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath (*Ibid.*, XVII, 25), il faut satisfaire le public et dégager sa parole; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter (*Ibid.*, XXV, 44). Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume (*Ib.*, XXVIII, 3); mais lui-même qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires (*Ibid.*, 8). Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait

(1) C'est une entreprise impossible.

un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes ; il n'en laisse, dit l'Ecriture, pas un seul en vie (IV *Reg.*, X, 17, 25, 26, 27). Voilà une belle action : *Mais il marcha néanmoins*, dit l'Ecriture, *dans toutes les voies de Jéroboam; il conserva les veaux d'or* que ce prince impie avait élevés : *Verumtamen a peccatis Jeroboam, qui peccare fecit Israel, non recessit, nec dereliquit vitulos aureos* (*Ibid.*, 29). Pourquoi ne les détruisait-il pas aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : *Si je laisse aller les peuples en Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans son temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui sont leurs légitimes seigneurs* (III *Reg.*, XII, 26 *seq.*). (1) Je bâtirai ici un autel; (2) je leur donnerai des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume, et mettre ma couronne en péril.

Telle est, messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, (3) puisqu'on veut être vicieux sans restriction? *C'est à cause*, dit saint Chrysostome, *que le mal ne peut subsister tout seul; il est ou trop malin, ou trop faible; il faut qu'il soit soutenu par quelque bien; il faut qu'il ait quelque ornement, ou quelque* (4) *ombre de la vertu* (*Hom.* 2 *in Act. Apost.*, *n.* 5, *t.* IX, *p.* 22). Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche : de tels vicieux n'ont pas de crédit; mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paraître vice, et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez, si je ne dis pas la vérité.

(5) Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise; mais il tient bonne table à ses mines, à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par un beau (6) duel; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Eglise vous excommunie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Eglise. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire? L'impudicité même; c'est-à-dire, l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne (1) perd-elle pas son nom d'impudicité pour s'appeler (2) gentillesse et galanterie? Eh quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes! ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage; je m'en étonnais au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries, sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue; de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. (3) Que si troublé en sa conscience par les reproches qu'elle lui fait, il se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi ; voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table; venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au-dedans : ces flatteurs qui sont au-dehors s'accordent avec celui qui parle au-dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure; ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte; et pour parler avec saint Grégoire : S'oubliant de ce qu'il est en lui-même, il se va chercher dans les discours des autres, et s'imagine être tel que la flatterie le représente : *Oblitus sui in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit* (*Past.*, *part.* II, *c.* 6, *t.* II, *p.* 21). Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement : en ce jour, il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ* (*Is.*, XXIV, 8): Enfin, il est cessé, le bruit de ces applau-

(1) Faisons-leur ici un autel.
(2) Donnons-leur.
(3) Que n'est-on vicieux.
(4) Petite teinture.
(5) Je ne m'étonne pas, chrétiens, que le vice impose à la vue des hommes en prenant, etc.
(6) Combat.

(1) Quitte.
(2) Politesse.
(3) Que si sa conscience le trouble.

dissements; ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs? L'Époux paraîtra inopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes; et Jésus, en qui elles mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh! donnez-nous de votre huile: *Date nobis de oleo vestro* (*Matth.*, XXV, 8); nous désirons aussi les louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force: et il vous sera répondu: Qui êtes-vous? On ne vous connaît pas: *Nescio vos* (*Ibid.*, 12). Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. On ne sait pas ici qui vous êtes; et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potius ad vendentes, et emite vobis* (*Ibid.*, 9): Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces (1) âmes mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens; qu'ils vous en vendent encore. Quoi, ils ne parlent plus en votre faveur! au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions; toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. Oh! que ton règne était court, ô honneur du monde! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence, tu n'auras point de faveur en ce jugement; parce qu'outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures: c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même; il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre sur les droits de Dieu, et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur, et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment: il croit qu'on le dépouille de ses biens, quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur: C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières; ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures : vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de (1) vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus extrême (2) lorsqu'il s'en attribue (3) la propriété, que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat* (*Epist.* VI, *ad Theod.*, *c.* 7, *p.* 189, *edit.* in-4°, 1684): A la vérité, dit ce grand docteur, encore que ce soit un orgueil (4) damnable de (5) mépriser ce que Dieu commande, (6) c'est une audace bien plus criminelle de s'attribuer ce que Dieu donne. Pourquoi? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain; et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône: et si, par le premier crime, on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce, par le second, à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'égaler à Dieu; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, messieurs, il le

(1) Langues

(1) Vos propres forces.
(2) Enorme.
(3) Le domaine.
(4) Détestable.
(5) De faire ce que Dieu defend.
(6) Mais c'est une audace beaucoup plus étrange.

faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun: depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie, *Vous serez comme des dieux* (*Genes.*, III, 5), il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Ecoutez en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et, en sa personne, à tous les superbes: voici ce qu'a dit le Seigneur: Ton cœur s'est élevé, et tu as dit: Je suis un Dieu: *Elevatum est cor tuum, et dixisti: Deus ego sum* (*Ezechiel.*, XXVIII, 2). Est-il possible, messieurs, qu'un homme s'oublie jusqu'à ce point, et qu'il dise en lui-même: Je suis un Dieu? Non cela ne se dit pas si ouvertement: nous voudrions bien pouvoir le dire, mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous: Je suis un Dieu? Les paroles suivantes nous le font entendre: C'est, dit-il, que tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu: *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ibid.*, 3). Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer!

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même (*S. Hilar.*, *Tract. in Ps.* II, *n.* 13, 14, *p.* 33, 34). Il vous sied bien, ô Roi des siècles, d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même: ô source de toutes choses, ô centre!... Mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte: elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source: elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause: elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée: tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu: *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours; lorsqu'il ne remonte point à la cause, et qu'il croit que son (1) éloquence, et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement: Nos lèvres sont de nous-mêmes: *Labia nostra a nobis sunt* (*Ps.* XI, 4); et celui qui ayant achevé de grandes affaires au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur: C'est ma main, c'est ma main, et non le Seigneur qui a fait cette œuvre: *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia* (*Deut.*, XXXII, 27); et celui qui, par son adresse et par son intrigue, a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon: *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum:* Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon industrie, et je me suis fait moi-même (*Ezech.*, XXIX, 3). Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

(1) Raisonnement.

Eh bien, ô superbe, ô petit dieu, voici, voici le grand Dieu vivant, qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité: l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu homme, devant ce Dieu humilié: vous avez ouï l'accusation; écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes; nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même; et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé, c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir (1) d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et (2) d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugements les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir; et, pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments? Écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'Evangile de saint Jean. C'est un prophète (*Joan.*, VII, 40), ce n'en est pas un; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur (*Ibid.*, 12); c'est le Christ, il est possédé du malin esprit (*Ibid.*, 41, 20). Qui est cet homme? d'où est-il venu (*Ibid.*, 27, 15)? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? *Dissensio itaque facta est in turba propter eum* (*Ibid.*, 43). O Jésus, Dieu de paix et de vérité! *il y eut sur votre sujet une grande dissension parmi le peuple.* Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit: *C'est un démoniaque* (*Matth.*, XI, 18); le Fils de l'homme est venu mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore: *C'est un démoniaque* (*Joan.*, VIII, 48). En-

(1) De fol.
(2) De criminel.

treprenez de contenter ces esprits mal faits. Voulez-vous voir, messieurs, un désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam* (*Joan.*, X, 24) : Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement : et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider (*Ibid.*, 31). Malice obstinée, qui étant convaincue, ne veut pas se rendre. Il est vrai, nous ne pouvons le nier, il chasse les malins esprits; mais *c'est au nom de Belzébuth qui en est le prince* (*Luc.*, XI, 15). Une humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre dans les moindres choses : Quel homme est celui-ci? Ses disciples ne lavent pas leurs mains devant le repas (*Matth.*, XV, 2); qui tourne les plus grandes en un mauvais sens : c'est un méchant qui ne garde pas le sabbat (*Joan.*, IX, 16); il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle, le jour du repos.

Mais ce que je vous prie le plus de considérer dans les jugements des hommes, c'est ce changement soudain et précipité, qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance; ils courent après lui pour le charger d'imprécations. *Vive le Fils de David* (*Matth.*, XXI, 2) : *Qu'il meure, qu'il meure, qu'on le crucifie* (*Joan.*, XIX, 15). *Béni soit le Roi d'Israël* (*Ibid.*, XII, 13) : *nous n'avons point de roi que César* (*Ibid.*, XIX, 15). Donnez des palmes et des rameaux verts, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage : donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. Tout cela se fait en moins de huit jours; et, pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle. *Lequel des deux voulez-vous, Jésus ou Barabbas* (*Matth.*, XXVII, 11), le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier? et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.*, XVIII, 30) : Nous ne voulons point de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas : *Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie* (*Joan.*, XIX, 15); nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie.

Après cela, mes frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation? on me méprisera, si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens; il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnements, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres : osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous; et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, sortons, sortons avec lui, portant sur nous-mêmes son opprobre : *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes* (*Heb.*, XIII, 13). Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos déréglements et la honte de notre vie, et participons, comme nous pouvons, à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

DISCOURS

A M. LE PRINCE (1).

Le jour que M. le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'était que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et grand par-dessus tous ces titres; je le reconnaissais avec les autres; mais que toutes ces grandeurs qui avaient tant d'éclat devant les hommes, devaient être anéanties devant Dieu; que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et son altesse sérénissime; parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que, nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne, ni la maison de son altesse; que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince, son fils, croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui, et qu'il se souvînt qu'il était

(1) Nous avons trouvé sur une feuille séparée, écrite de la main de M. Bossuet, ce récit qu'il a fait lui-même, après son sermon, de ce qu'il avait dit à M. le Prince, qui était venu l'entendre sans qu'il l'attendît.

sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre altesse, dis-je alors à M. le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle; mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à son altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

École du Calvaire : Mystère des trois Croix. Obligation que nous avons de prendre Jésus-Christ pour modèle. Quel est l'Esprit de Jésus : son ardeur pour les souffrances : loi qu'il nous en fait par son exemple. Utilité des souffrances montrée dans le voleur qui se convertit à la croix. Nécessité des souffrances pour éprouver, purifier et perfectionner la vertu. Comment la croix peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Réflexions qui doivent soutenir les enfants de Dieu au milieu des afflictions.

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in autorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi (*Hebr.*, XII, 12).

Voici (1) les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies du Fils de Dieu, où l'Église représentera si vivement par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa Passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants à qui nous ne puissions dire ce que l'Apôtre disait aux Galates : que Jésus-Christ a été crucifié devant ses yeux (*Gal.*, III, 1). Elle commence aujourd'hui à lire, dans (2) l'action de son sacrifice, l'histoire de la Passion de son Rédempteur : commençons aussi, dès ce premier jour, à nous en remplir tellement l'esprit, que (3) nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse (1) si douce que, pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelque jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances (2) C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale (3) de la piété chrétienne. Il m'a semblé, chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si (4) considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin, que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps (5) dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la Croix; et j'ai cru que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, *qui parle mieux*, dit saint Paul, *et plus fortement que celui d'Abel* (*Heb.*, XII, 24).

Servons-nous donc, chrétiens, de (6) cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs (7) la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage, sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience, et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; c'est-à-dire, qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle l'Apôtre, est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que Dieu nous envoie, : et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'Apôtre nous exhorte de la part de Dieu, à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix : car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : Jetez, dit-il, les yeux sur Jésus, qui s'étant proposé la joie, a soutenu la mort de la croix, après avoir méprisé la confusion : *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* (*Heb.* XII, 2).

De là, nous devons conclure, que pour ap-

(1) Nous voici arrivés aux.
(2) Les saints mystères.
(3) Nous en ayons toujours la pensée présente durant cette sainte semaine, et qu'elle nous inspire des sentiments qui soient dignes de chrétiens. C'est ce que j'espère, messieurs, s'il plaît à Dieu de nous éclairer des lumières de son Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

(1) Qui adoucit toutes les autres.
(2) Parmi les pratiques diverses de la piété chrétienne que j'ai tâché de vous expliquer dans les discours précédents, j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer la plus haute, la plus importante, la plus évangélique de toutes, je veux dire l'amour des souffrances.
(3) Pratique importante.
(4) Si nécessaire.
(5) Où le Sauveur.
(6) Ce temps propice, prenons.
(7) Le véritable esprit du christianisme.

prendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie le divin Apôtre. Suivons son conseil; allons au calvaire; considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : Nous voyons, dit saint Augustin, trois hommes attachés à la croix; un qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le perd : *Tres erant in cruce, unus salvator, alius salvandus, alius damnandus* (*Enar.* II, *in Ps.* XXXIV, *n.* 1, *t.* IV, *p.* 238). Au milieu, l'Auteur de la grâce: d'un côté un qui en profite; de l'autre côté un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original : d'un côté un (1) imitateur fidèle, et de l'autre (2) un rebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté un qui endure avec soumission ; de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur pénitent, et un pécheur endurci : un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables : un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis : un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible, et diversité surprenante! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur (3) Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; nous le verrons, chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer; parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même (4), qu'il y a nécessité de souffrir : il fait voir dans le bon larron (5), de quelle bonté paternelle il use (6) envers ceux qui souffrent comme ses enfants : enfin il nous montre dans le mauvais (1), quels jugements redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons dans le patient qui souffre étant (2) juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne, touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'était la volonté du Père céleste que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Évangile; mais l'Évangile a été formé sur lui-même. *Il a fait,* dit l'Écriture, *avant que de parler* (*Act.*, I, 1) : il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que sa parole est bien notre loi, mais la loi primitive, c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer avant toutes choses, que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs : il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit : enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'Incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie. Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze, semblables à Jésus-Christ, parce qu'il a voulu être semblable à nous : devenons des dieux pour l'amour de lui, parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour de nous : *Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos : efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo* (*Orat.* 1, *n.* 8, *t.* I, *p.* 674). Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, messieurs, qu'elle soit établie sur des fondements inébranlables; et jamais ils ne seront tels, si nous ne les recherchons dans les Écritures.

Que dans le mystère de l'Incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine épître aux Hébreux. Il a dû, dit cet Apôtre des Gentils (3), se rendre en tout semblable à ses frères : *Debuit per omnia fratribus similari* (*Heb.*, II, 17); et encore en termes plus clairs : Parce que les hommes, dit-il (4), étaient composés de chair et de

(1) Imitation.
(2) Une opposition sacrilége.
(3) Ce que fait.
(4) Que la loi de souffrir est indispensable.
(5) Qu'il a une bonté paternelle.
(6) Pour.

(1) Qu'il exerce des jugements redoutables.
(2) Innocent.
(3) Ce grand docteur.
(4) Avaient une chair et du sang.

sang, lui aussi semblablement, *Similiter*, a voulu participer à l'un et à l'autre : *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem* (*Heb.*, II, 14).

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire ? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. *Il n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité d'Abraham* (*Ibid.*, 16), pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante. *Il n'a pas pris les anges*, parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges : *Il a pris la postérité d'Abraham*, parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; *non à sa race selon la chair*, *mais à la race spirituelle qui devait suivre les vestiges de sa foi* (*Rom.*, IV, 12), comme dit le même apôtre en un autre lieu; c'est-à-dire si nous l'entendons (1), aux enfants de la nouvelle alliance.

Par conséquent, chrétiens, nous avons en Jésus-Christ une loi vivante, et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Ecriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là (2) qu'il ne nous est permis d'imiter les saints, qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'aurait osé dire avec cette liberté (3) apostolique : *Soyez mes imitateurs*, s'il n'avait en même temps ajouté : *Comme je le suis de Jésus-Christ : Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I *Cor.* IV, 16, XI, 1). Et aux Thessaloniciens : Vous êtes devenus nos imitateurs : *Imitatores nostri facti estis* (I *Thess.*, I, 6). Et aussi, ajoute-t-il de Notre-Seigneur : *Et Domini;* afin de nous faire entendre que quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose (4) en ce lieu une entreprise impossible; car dans un original de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous (5) devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant (1) au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous (2) ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. *A l'exception du péché, il a pris*, dit l'Apôtre, *toutes nos faiblesses* (*Hebr.*, IV, 15); nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus : il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit; parce que, comme dit l'Apôtre, celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, il n'est pas des siens : *Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (*Rom.*, VIII, 9).

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus : mais si peu que nous consultions l'Ecriture sainte, nous remarquerons aisément que l'esprit du sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs, et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint Prophète, Homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (*Isa.*, LIII, 3). Ne diriez-vous pas, chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions ? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'école appelle expérimentale; et il veut dire, si nous l'entendons, parmi tant d'objets divers qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui était amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem;* et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis; parce qu'il voulait profiter dans cette terrible science qu'il était venu apprendre en ce monde, je veux dire la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.*

Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée (3) dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet homme de souffrances étant à la croix, tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui était promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. Jésus voyant que tout était accompli; afin qu'une parole de l'Ecriture fût encore accomplie, il dit : J'ai soif : *Sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut con-*

(1) Au peuple.
(2) Que nous ne pouvons imiter.
(3) Hardiesse.
(4) Prescrive.
(5) Etes obligés aux mêmes pratiques

(1) Imitant Jésus-Christ.
(2) Imitant.
(3) Observée.

summaretur Scriptura, dit : *Sitio* (*Joan.*, XIX, 28). Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce juif impitoyable (1) arrosa sa langue, après ce dernier outrage (2) dont la haine insatiable (3) de ses ennemis voulut encore (4) le persécuter dans son agonie; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, tout est consommé, *consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30) : je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet, aussitôt baissant la tête, il rendit son âme : *Et inclinato capite tradidit spiritum* (*Ibid.*); mesurant la durée (5) de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, messieurs; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connaître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandait la rédemption de notre nature; et en voici la raison. S'il s'était réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeait de sa patience, il ne nous aurait pas donné l'idée tout entière de l'estime qu'il fait des (6) afflictions, et nous aurions pu soupçonner qu'il les aurait regardées plutôt comme un mal nécessaire, que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous, et de payer à son père par ce sacrifice, ce qu'exigeait sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices qui sont les souffrances; et comme dit admirablement ce célèbre (7) prêtre de Carthage, il veut se rassasier, avant que de mourir, par le plaisir d'endurer : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (*Tert.*, *de Pat.*, *n.* 3, *p.* 160). Ne diriez-vous pas, chrétiens, que selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments? festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouïes; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

(1) Inhumain.
(2) Que l'inhumanité de ses ennemis lui fit encore endurer dans son agonie.
(3) Implacable.
(4) L'accabler.
(5) Carrière.
(6) Douleurs, souffrances.
(7) Renommé.

Eh bien, messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs (1) immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleurs, quoi, vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent. C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi, est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur! N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu'*il a tant souffert, afin que vous suiviez son exemple, et que vous marchiez sur ses pas* (I *Pet.*, II, 21)? N'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche, qu'il faut être configuré à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse? *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis* (*Philip.*, III, 10 *et* 11). Mais n'entendez-vous pas Jésus Christ lui-même qui vous dit que pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix, comme lui-même a porté la sienne (*Luc.*, XIV, 27)? et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses membres : *Nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os* (*Ephes.*, V, 30), comme dit l'Apôtre. Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire, qu'il manque quelque chose de considérable à la Passion de Jésus-Christ (*Coloss.*, I, 24), s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, messieurs, un si grand mystère : entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps, que son propre corps; plus ses membres, que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne, entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; *depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui de sain ni d'entier* (*Is.*, I, 6); tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant

(1) Inexplicables.

même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores, et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela veut dire, messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Et quoi donc, pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Néron, les Domitien et les autres persécuteurs du nom chrétien! Faudra-t-il renouveler ces édits cruels (1) par lesquels les chrétiens étaient immolés innocents à la vengeance publique! Non, mes frères; à Dieu ne plaise, mes frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices. Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre, messieurs, que la matière manque jamais à la patience ; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies, ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parents, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons dans les saintes lettres, que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang ; lorsque nous retranchons cet amour qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme : je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable ; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui ; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre ; travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus, que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux ; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin, *le sang de nos âmes* (*Serm.* CCCLI, *cap.* IV, *t.* V, *p.* 1356); lorsque nous le versons devant Dieu en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons ? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience: la nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'embarras, le monde assez d'injustices, la faveur assez d'inconstance ; il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Evangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien; et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnaître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois Jésus ne veut point attendre ce jour, pour nous apprendre cette vérité par expérience ; et sans sortir de sa croix, il (1) entreprend de nous montrer par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusqu'à la mort l'exemple d'un entier abandonnement; ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, messieurs, dans ce voleur pénitent, auquel il inspire parmi les souffrances des sentiments d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle : *Hodie mecum eris* (*Luc.*, XXIII, 43) : Vous serez aujourd'hui avec moi.

Je ne m'étendrai pas, chrétiens, à vous prouver par un long discours, que Dieu aime d'un amour particulier les âmes souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudrait n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Écritures divines les causes de cet amour ; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

Il est certain, âmes saintes, qu'un cœur contrit et humilié dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons par expérience qu'une âme dure et impénitente, qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se

(1) Qui immolaient.

(1) V. [illegible] nous convaincre.

réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connaître manifestement dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre ; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie : *Oblitus est Deus* (*Ps.* IX, 34); en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine ; et touché de la crainte de ses jugements, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti : il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne (1) l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. Quoi, dit-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas encore appris à craindre Dieu ! *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es* (*Luc.*, XXIII, 40). Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugements : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. Pour nous, continue ce saint patient, si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : *Et nos quidem digna factis recipimus* (*Ibid.*, 41.) Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnaît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition des vivants, mais qui (2) repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie, qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence ; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers frères, dès les premières atteintes de la justice divine : prosternons-nous devant Dieu, et crions de tout notre cœur : Si nous sommes punis rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité : *Et nos quidem digna factis recipimus*. O Dieu, nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine* (*Ps.* CXVIII, 137). Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi : imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : Et celui-ci, dit-il, qu'a-t-il fait ? *Hic vero nihil mali gessit* (*Luc.*, XXIII, 41). Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre ? C'est, mes frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs ; j'entends Jésus-Christ, et nous-mêmes ; notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons ; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes (1) obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du Juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs : souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur! ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso*.

Mais, mes frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connaître nos crimes ; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur (2). Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise (*Prov.*, XVII, 3; *Sap.*, III, 6), c'est une vérité connue, et très-souvent répétée dans les Saintes Lettres ; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve, et le fait connaître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine ; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusqu'à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée : car comme on ne connaît point un soldat, jusqu'à ce qu'il ait été dans le combat (3) ; ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu, elle ne se connaît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer, jusqu'à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : *La patience produit l'épreuve, et l'épreuve*, dit-il, *produit l'espérance* (*Rom.*, V, 4); et voici la raison solide de cette sentence apostolique. C'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or elle ne peut jamais reconnaître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose ; cette épreuve ce sont les souffrances : par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse ; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'as jamais goûté les afflic-

(1) Le fasse pas encore fléchir.
(2) Pense en son cœur aux.

(1) Tenus par justice.
(2) Vertu digne du siècle futur, éprouvée par la patience ; c'est l'or du sanctuaire.
(3) A la guerre.

tions; piété nourrie à l'ombre et dans le repos! je t'entends discourir de la vie future; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'Apôtre : *La patience produit l'épreuve, et l'épreuve produit l'espérance*. Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée (1)! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne, tu n'en étais qu'un vain simulacre; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non-seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connaître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime, pourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisait toute la douceur de notre vie : quel mal faisions-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savais, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages; que tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans (2) quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage; il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière? *C'est qu'il faut*, dit saint Augustin, *que cet homme apprenne en perdant ces biens, combien il péchait en les aimant*. Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt* (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* I, *c.* X, *t.* VII, *p.* 11). D'ailleurs, il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucuns discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençait peut-être à trop oublier : ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure, en la séparant du mélange (1).

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances; par conséquent, âmes saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connaître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consommée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire : ce n'est plus un pénitent qui vous va parler; c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, chrétiens, et il lui adresse ses vœux : Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume : *Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum* (*Luc.*, XXIII, 42). Je triomphe de joie, mes frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie : un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume : ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi et quelle espérance? Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, messieurs, et dans quelle rencontre de choses? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix; sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des apôtres a été flétrie : *Tunc fides ejus de ligno floruit*, *quando discipulorum marcuit* (*S. Aug.*, *l.* I, *de Anima et ejus orig.*

(1) Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même.

(2) Un amour inconsidéré.

(1) Faites donc profiter les afflictions attentivement.

cap. IX, *t.* X, p. 342). Les disciples ont délaissé celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnaît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice : *Digne certainement*, dit saint Augustin, *de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devaient être les chefs de cette armée triomphante.* Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in paradiso* (*Luc.*, XXIII, 43). Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. Aujourd'hui; quelle promptitude! avec moi; quelle compagnie! dans le paradis; quel repos! Que je finirais volontiers sur cette aimable promesse, et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu! mais il y a des âmes de fer, que les douceurs de la piété n'attendrissent pas; et il faut pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse *amasser un trésor de haine*, comme parle le saint Apôtre, *en ce jour d'indignation et de fureur implacable* (*Rom.*, II, 5). Mais si nous voyons dans les saintes lettres que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente; cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événements sanglants et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que la croix qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance : tant il est vrai, dit saint Augustin, qu'*il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre* (*De Civit. Dei*, *l.* I, c. VIII, *t.* VII, *p.* 8); et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitents qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images, ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des (1) feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison, les cheminées de l'enfer : *Ignis inferni fumariola* (*Tertull., de Pœnit.*, *n.* 12, *p.* 148). Voulez-vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer et un tableau animé d'une âme condamnée? voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence; car je remarque deux sortes de feux dans les Écritures divines. Il y a un feu qui purge, et un feu qui consume et qui dévore : *Uniuscujusque opus probabit ignis..... Cum igne devorante* (I *Cor.*, III, 13; *Is.* XXXIII, 14.) Ce dernier est appelé dans l'Évangile, « un feu qui ne s'éteint pas; » *Ignis non exstinguitur* (*Marc.*, IX, 47); pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les âmes (2); parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes : et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les âmes, parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur que des hommes frappés de la main de Dieu et impénitents tout ensemble; non, il n'y a rien de plus horrible, puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parlait comme d'un prodige que Dieu avait dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction : *Dissipati sunt nec compuncti* (*Psalm.* XXXIV, 19; *Eccli.*, VII, *et suiv.*) : serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, qui s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse, que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient

(1) Embrasements éternels.

(2) Parce que la peine y est jointe aux sentiments de la pénitence qu'elles ont emportés en sortant du monde.

leurs langues, et blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence (*Apoc.*, XVI, 9). Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci ? (1) On leur arrache les biens de cette vie ; ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir ; si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphèmes. Et il semble, dit Salvien, que leurs crimes se multipliant avec leurs supplices, la peine même de leurs péchés soit la mère de nouveaux désordres : *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (*De gubernat. Dei*, *l.* VI, *n.* 13, *p.* 140).

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup, et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie, aient raison d'espérer du repos en l'autre ; par la dureté de nos cœurs, cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du Crucifié ; la croix dans les uns est une grâce, la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice ; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusqu'à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances, [craignez] qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfants de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie ; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchants, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui (II *Timoth.*, II, 19), et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille : *Le même mouvement*, dit saint Augustin, *fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne odeur des parfums* (*De Civit. Dei*, *l.* I, *c.* 8, *tom.* VII, *p.* 8) ; et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent et consument les méchants, purifient les justes ; et quoi que l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine ; la main de Dieu est invisiblement étendue [pour vous la présenter ; recevez-la avec joie]. *Mes frères*, dit l'apôtre saint Jacques, *considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience ; or la patience doit être parfaite dans ses œuvres et dans ses effets, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toute manière, et qu'il ne vous manque rien. .... Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (*Jac.*, I, 2, 3, 4, 12). Si la tentation vous presse, persévérez jusqu'à la fin : *persevera usque in finem ;* parce que la tentation ne persévérera pas toujours : *Quia tentatio non perseverat usque in finem* (*S. Aug. in Joan. Tract.* XLV, *n.* 13, *t.* III, *part.* II, *p.* 600). Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator* (*Psalm.* XXXVI, 10) : Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera plus. Le médecin flatte son malade, mais ce délai est importun : L'infirmité fait paraître long ce qui est court : *Infirmitas facit diu videri quod cito est* (*Enar.* I, *in Ps.* XXXVI, *n.* 10, *t.* IV, *p.* 262). Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir ; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, Aujourd'hui, dit le Fils de Dieu : ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite, elle s'écoulera comme un jour d'hiver, où le matin et le soir se touchent de près ; ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment que l'ennui et l'infirmité fait paraître long ; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future !

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien ! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagés quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent ? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : Vous perdez l'utilité de vos souffrances : *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis :* Vous perdez l'utilité de votre misère, vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeurés méchants (*De Civit. Dei*, *l.* I, *c.* 33, *t.* VII, *p.* 30).

TROISIÈME SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

(Prêché devant le roi.)

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentiments d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Église a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont néces-

(1) Ils se privent des biens de l'autre vie ; on leur arrache ceux de celle-ci.

saires pour rendre la justice et connaître la vérité.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : Paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'Evangile de ce jour (*Matth.*, XXI, 5).

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, que de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te*, *hominem te memento* (*Apol.*, *n.* 33, *p.* 31).

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire, et, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce roi d'Israël, monté, disent-ils, sur une ânesse : *Sedens super asinam.* Chrétiens, qui n'en rougirait? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de (1) leur couronne? Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe; mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons, avant toutes choses, à nous dépouiller de l'ambition, et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le secours d'en-haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave*, *Maria.*

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps; il est roi par droit de conquête, et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Evangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde. Enfin il est roi par élection : nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous (2) ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand roi doit régner : sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance : c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que serait-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Ecriture, les sages avertissements des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas, fils du roi Joram (II *Paral.*, XXII, 10). Une mère dénaturée et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince, et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré : *Imposuerunt ei diadema*, *et testimonium*, *dederuntque in manu ejus tenendam legem* (*Ibid.*, XXIII, 11) : Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple, ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage, ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'établirent roi. Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri : Vive le roi! *Imprecatique sunt ei*, *et dixerunt : Vivat rex* (*Ibid.*)!

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque; car ce témoignage que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ, roi des rois, et Jésus-Christ, souverain pontife, pour accomplir ces figures, met son Evangile sur votre tête et son Evangile en vos mains; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Eglise. L'Evangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne; l'Evangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Evangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance; l'Evangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par là Votre Majesté voit assez, premièrement, que Jésus-Christ veut régner

(1) Votre royaume.

(2) Avons ratifié ce choix par tous les actes que nous avons faits pour professer son Evangile.

sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point; et que par vous il veut régner sur vos peuples, mon second point le fera connaître; et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Les rois règnent par moi, dit la Sagesse éternelle : *Per me reges regnant* (*Prov.*, VIII, 15); et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire, qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui tous les rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; «et il n'y a sur la terre aucune puissance qu'il n'ait ordonnée:» *Non est potestas, nisi a Deo*, dit l'oracle de l'Ecriture (*Rom.*, XIII, 1).

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux son esprit de terreur, pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : *Il les prend par la main*, dit le prophète Isaïe. Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus mon oint : Je tournerai devant ta face le dos des rois ennemis; je marcherai devant toi, et j'humilierai à tes pieds toutes les grandeurs de la terre; je romprai les barres de fer, je briserai les portes d'airain : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... dorsa regum vertam : Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam* (*Is.*, XLV, 1, 2).

Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : Je frapperai, dit-il, tout le royaume d'Israël, je l'arracherai jusqu'à la racine, je le jetterai (1) où il me plaira, comme un roseau que les vents emportent : *Percutiet Dominus Deus Israel, sicut moveri solet arundo in aqua : et evellet Israel.... et ventilabit eos trans flumen* (III *Reg.*, XIV, 15) : ou il mêle dans les conseils un esprit de vertige, qui fait errer l'Egypte incertaine comme un homme enivré : *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum...*, *sicut errat ebrius et vomens* (*Is.*, XIX, 14) : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque les conseils sont (2) modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure; parce qu'il est *profond en pensées, terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes* (*Ps.* XCI, 5; *Ps.* LXV, 5); parce que, ses conseils étant éternels, *Consilium Domini in æternum manet* (*Ps.* XXXII, 11), et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, ils dissipent avec une facilité toute puissante les conseils toujours incertains des nations et des princes : *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum* (*Ibid.*, 10).

C'est pourquoi un roi sage, un roi capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est lui qui soumet ses peuples sous sa puissance : *Qui subdit populum meum sub me* (*Ps.* CXLIII, 3). Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer, et qui adoucit ses vagues irritées, voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : O mon Dieu [dit-il], vous êtes mon protecteur; c'est vous qui faites fléchir sous mes lois ce peuple innombrable : *Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me* (*Ibid.*).

Pour établir cette puissance qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon, comme par une chose sacrée, et il ne croit pas outrager celui qui a dit : *Vous jurerez seulement au nom du Seigneur* (*Genes.*, XLII, 15; *Deut.*, X, 20); parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. *Vous êtes des dieux*, dit David, *et vous êtes tous enfants du Très-Haut* (*Ps.* LXXXI, 6). Mais, ô dieux de chair et de sang! ô dieux de terre et de poussière! vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mouriez, et votre autorité ne meurt pas; cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai, mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée que les rois; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander; il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et, aussitôt, que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre Et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active? Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes. *Les oiseaux du ciel lui rapportent tout* (*Eccle.* X, 20). Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis Regis* (*Prov.*, XVI, 10). Et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile.

(1) Transporterai.
(2) Sages.

Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables? Mais quand il voit les peuples soumis, *Obligés*, dit l'Apôtre, *à lui obéir non-seulement pour la crainte, mais encore pour la conscience* (*Rom.*, XIII, 5); peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la majesté divine : *O* (1) *monarques, respectez votre pourpre; révérez votre propre autorité qui est un rayon de celle de Dieu; connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes; les choses* (2) *hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures; soyez donc les sujets de Dieu comme vous en êtes les images* (*Or.* XXVII, *t.* I, *p.* 471).

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de mettre l'Evangile sur leurs têtes, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes ils donneraient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait, ils en (3) allaient encore chercher dans les (4) plaisirs qu'il leur défend, s'ils employaient contre lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violaient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la la terre, des rois chrétiens. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par-dessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance; car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances (5) sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se servir de bornes : *Elles sont d'autant plus obligées de se réduire sous cette discipline sévère, qu'elles savent que le sentiment de leur pouvoir leur persuade plus aisément de s'accorder les choses qui ne sont pas permises : Tanto sub majore mentis disciplina se redigunt, quanto sibi per impatientiam potestatis suadere illicita quasi licentius sciunt* (*S. Greg.*, *l.* V, *Moral. c.* 11, *tom.* I, *p.* 145). C'est là, disait un grand pape, (6) toute la science de la royauté; et voici dans une sentence de saint Grégoire la vérité la plus (7) nécessaire que puisse jamais entendre un roi chrétien. *Nul ne sait user de la puissance que celui qui la sait contraindre* : celui-là (1) sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop : qui la soutient au dehors, et qui la réprime au-dedans; enfin qui se résistant à lui-même, fait, par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourrait entreprendre sans attentat : *Bene potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare* *Ibid. lib* XXVI, *cap.* 26, *pag.* 833). Mais que cette épreuve est difficile! que ce combat est dangereux! qu'il est mal aisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! qu'il est mal aisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui-même! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : *Je me suis répandu comme de l'eau* (*Ps.* XXI, 14). Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissé aller à son poids, et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugements et par l'autorité de votre Evangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent; qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils (2) soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

SECOND POINT.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Eglise catholique; et j'entends ici par l'Eglise toute la société du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les Etats lorsque l'Eglise y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Eglise catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre, et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Eglise : *Quare fremuerunt gentes* (*Ps.* II, 1, 2) : «Pourquoi les peuples se sont-ils émus, et ont-ils médité des choses vaines? Les rois de la terre se sont (3) assemblés, et les princes ont fait une ligue contre le Seigneur et contre son Christ. Ne voyez-vous pas, chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Eglise naissante qui, cependant toujours humble et toujours soumise, ne défendait que sa conscience? Dieu voulait paraître tout seul dans l'établissement de son Eglise; car écoutez ce qu'ajoute le même psalmiste : Celui qui habite au ciel se moquera d'eux, et l'Eternel se rira de leurs entreprises : *Qui habitat in cœlis, irridebit eos* (*Ibid.*, 4). O rois qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage; il lui plaît que des pêcheurs fondent

(1) O princes.
(2) Sublimes, célestes.
(3) Voulaient.
(4) Choses.
(5) A qui tout cède.
(6) La plus grande
(7) Importante.

(1) S'en sert.
(2) S'estiment toujours heureux.
(3) Unis.

son Eglise, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante, et que le monde ne doutera plus que l'Eglise dans sa faiblesse, n'ait été plus forte que lui avec toutes (1) ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô empereurs, au temps qu'il a destiné ; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pêcheurs ; alors l'état de l'Eglise sera changé. Pendant que l'Eglise prenait racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disait Tertullien, ne pouvaient pas être chrétiens, parce que le monde qui la tourmentait, devait les avoir à sa tête (*Apol.*, *n.* 21, *p.* 22). Mais maintenant, dit le saint psalmiste : ***Et nunc, Reges, intelligite*** (*Ps.* II, 10) ; maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde ; commencez à ouvrir les yeux à la vérité ; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Evangile, ô vous qui jugez la terre, servez le Seigneur en crainte : *Servite Domino in timore* (*Ibid.*, 11) : dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur ; de quelle sorte le servirez-vous? saint Augustin vous le va dire : Servez-le comme des hommes particuliers, en obéissant à son Eglise, comme nous avons déjà [dit] ; mais servez-le aussi comme rois, en faisant pour son Eglise ce qu'aucuns ne peuvent faire, sinon les rois : *In hoc serviunt Domino Reges, in quantum sunt Reges, cum ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi Reges* (*Epist.* CLXXXV, *c.* 5, *t.* II, *p.* 651). Et quels sont ces services considérables que l'Eglise exige des rois comme rois? De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Eglise. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque, est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfants de l'Eglise. L'attachement de nos rois pour le saint Siége apostolique, semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté (2) inébranlable de cette première pierre sur laquelle l'Eglise est appuyée ; et c'est pourquoi un grand pape, c'est saint Grégoire, a donné dès les premiers siècles cet éloge incomparable à la couronne de France qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières : *Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit* (*Ep. lib.* VI, *Ep.* 6, *ad Child. Reg. t.* II, *p.* 795). Un si saint homme regardait sans doute plus encore la pureté de la foi, que le majesté du trône ; mais qu'aurait-il dit, chrétiens, s'il avait vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien aurait-il célébré la postérité de saint Louis? et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'aurait-il dit de Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir, ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres ; elle éteindra dans tous ses Etats les nouvelles partialités. Et quel serait votre bonheur, quelle la gloire de vos jours, si vous pouviez encore guérir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces (1) immenses, elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne ; et peut-être, car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le Juste de triomphante mémoire se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avait formé l'hérésie, pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer tout entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre toujours aux oracles du Saint-Esprit, et aux décisions de l'Eglise, une obéissance non feinte ; afin que toute l'Eglise catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : Nous devons prier sans cesse pour notre monarque très-religieux et très-chrétien, et pour la reine sa très-digne épouse, qui est un miracle de douceur et de piété, et pour son fils sérénissime notre prince, notre espérance : ***Pro vita piissimi et christianissimi domini nostri et tranquillissimæ ejus conjuge, et mansuetissima ejus sobole semper orandum est*** (*Epist. lib.* IX, *Ep.* 49, *t.* II, *p.* 963). Et s'il vivait en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie, pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable aurait bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape. Nous devons donc prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, *pendant le temps desquelles*, voici un éloge admirable, *les bouches des hérétiques sont fermées*, et leur malice, leurs nouveautés n'osent se produire : *Quorum temporibus hæreticorum ora conticescunt* (*S. Gregor.*, *ibid.*). Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Eglise a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnaient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Eglise leur a ouvert une place plus vénérable ; elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle (2) les a fait asseoir dans un trône en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité! Elle a

(1) Les puissances qui la combattaient.
(2) Immobile.

(1) Immortelles.
(2) Leur a donné un trône.

fait un des articles de sa (1) foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir (2) de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non-seulement les premières pensées de rébellion, les mouvements les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importants, une juste reconnaissance obligeait les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Eglise, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Eglise n'est autorisée: les monarques pieux l'ont bien reconnu; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Ils ont fait quelque chose de plus: cette puissance souveraine qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets: *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet potestate nostra, perficere valeatis* (*Lud. Pius, cap. an.* 823, *c.* 4, *t.* 1, *p.* 634, *edit. Baluz.*).

Mais, ô sainte autorité de l'Eglise, frein nécessaire de la licence, et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue? abandonnée par les uns et usurpée par les autres, ou elle est entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudrait un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies: Sire, le temps en éclaircira Votre Majesté. Cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique: et dans la réformation générale de tous les abus de l'État, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Eglise et son autorité tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Eglise n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur obéissent; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes. Jésus-Christ est un grand roi; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas dans ses Etats qu'on parle irrévéremment, même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi; tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre. Et quoi donc, ô Jésus-Christ, roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire! quelle serait cette indignité! Ah! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies; afin qu'ils n'osent paraître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos, que la cabale des libertins sera renversée: *Auferetur factio lascivientium* (*Am.* VI, 7), et ce mot du roi Salomon: Un roi sage dissipe les impies, et les voûtes des prisons sont leurs demeures: *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem* (*Prov.* XX, 26), sans égard ni aux conditions, ni aux personnes; car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. Le roi, dit le même Salomon, assis dans le trône de son jugement, dissipe tout le mal par sa présence: *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo* (*Ibid.*, 8). Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, chrétiens, les paroles de Salomon: il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois: leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands, que cette noble obligation de vivre mieux que les autres: car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il n'est pas dispensé des lois; mais que lorsqu'il cesse de leur obéir, il semble en dispenser tout le monde par l'autorité de son exemple: » *Nec legibus Rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo* (*Apolog. Dav.* II, *t.* I, *c.* III, *p.* 710).

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jesus-Christ dans leurs Etats, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu; et je ne puis mieux exprimer cette vérité que par ces beaux mots de saint Grégoire, dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice: c'est à Votre Majesté qu'il parle. C'est pour cela, lui

(1) Créance.

(2) Une partie.

dit-il, que la puissance souveraine vous a été accordée d'en haut sur tous les hommes; afin que la vertu soit aidée; afin que la voie du ciel soit élargie, et que l'empire terrestre serve à l'empire du ciel: *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur* (*Ep. l.* III, *Epist.* 65, *ad Mauric. Aug. t.* II, *p.* 676).

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel? il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c est que la vertu véritable est ordinairement méprisée: car comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple, ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes; c'est pourquoi elle semble inutile au monde; et le vice paraît bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant: car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience: Le juste, disent-ils, nous est inutile: *Inutilis est nobis* (*Sap.* II, 12); il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces: il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer: c'est pourquoi ils disent: Trompons le juste, parce qu'il nous est inutile: *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* Elevez-vous, puissances suprêmes; voici un emploi digne de vous: voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées; on la méprise, on l'accable: protégez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la cherchant, élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin, et rendez-le plus facile: pour cela, aimez la justice; qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah! chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques, c'est l'unique appui de la majesté: car qu'est-ce que la majesté? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur tout son extérieur; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse: cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. Ce prince, dit l'Ecriture, s'assit dans le trône de son père, et il plut à tous: *Sedit Salomon super solium.... pro patre suo, et cunctis placuit* (I *Paral.*, XXIX, 23). Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce: il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté; et c'est la justice qui le donne: car après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré: Tout Israël, dit l'Ecriture, apprit que le roi avait jugé, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui: *Audivit omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo* (III *Reg.*, III, 28). Sa mine relevée le faisait aimer; mais sa justice le fait craindre, de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Ecriture, *aimez la justice* (*Sap.*, I, 1), et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité; et pour connaître la vérité, mettez-vous en état de l'apprendre. Salomon possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière: Je suis, dit-il, ô Seigneur, un jeune prince, qui n'ai point encore l'expérience, qui est la maîtresse des rois: *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum* (III *Reg.*, III, 7). En passant, ne croyez pas qu'il parle ainsi par faiblesse de courage: il paraissait devant ses juges avec la plus haute fermeté, et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son Etat, qu'il était le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice, lui met cette parole en la bouche: Donnez donc à votre serviteur un cœur docile; afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal: *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum* (*Ibid.*, 9). Ce cœur docile qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu: car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. Dieu donna, dit l'Écriture, à Salomon une sagesse merveilleuse et une prudence très-exacte: *Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis* (III *Reg.*, IV, 29). Remarquez la sagesse et la prudence: la prudence, pour bien pénétrer les faits; la sagesse, pour posséder les règles de la justice; et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important: Dieu lui donna, dit l'Histoire sainte, une étendue de cœur comme le sable de la mer: *Latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (*ibid.*). Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité; car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit; chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte, comme il l'entend, aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité deçà et delà, partout où l'on en découvre quelque vestige: et c'est pourquoi il ajoute: *Un cœur étendu comme le sable de la mer*, c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement

droit et assuré. Tel était le roi Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu : tournons-nous au Dieu des armées, et faisons une prière pour notre roi.

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désirait Salomon. Ce serait trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris ; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposée à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu ! faites qu'il la cherche : ô Dieu, faites qu'il la trouve (1) : car pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit, que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau dont il est chargé excédant ses forces (III *Reg.*, XII, 4). Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe (2) la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent : portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter, que la félicité [éternelle].

QUATRIÈME SERMON
POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.
(Prêché devant le roi.)
SUR LA JUSTICE.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de prendre pour bien connaître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paraître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

Exulta satis, Filia Sion; jubila, Filia Jerusalem, ecce rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre roi juste et Sauveur vient à vous (*Zach.*, IX, 9).

La prophétie que j'ai récitée, se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste et qu'il est Sauveur ; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce roi juste et Sauveur, je me sens invité, messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice ; et de vous la faire voir, comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable ; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme (1) en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, Sire (2), votre présence qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle (3) est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques, qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai (4) aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police ; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans

(1) Et quand il saura.
(2) O Dieu, quelle est la destinée de votre règne !

(1) Principalement les plus étroites.
(2) La majesté de.
(3) Se repose sur votre équité et sur votre loi de ses plus grands intérêts.
(4) Je rapporterai.

les uns, elle obéit dans les autres ; elle renferme chacun dans ses limites ; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires ; puisqu'en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium* (*Prov.* XVI, 12).

Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joel *le docteur de la justice*, en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis doctorem justitiæ* (*Joel*, II, 23).

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence et la (1) bonté.

La justice doit être attachée aux règles ; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connaître le vrai et le faux dans les faits qu'on lui expose ; autrement elle est aveugle dans son application : enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence ; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les (2) règles ; la prudence l'éclaire dans les faits ; la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère ; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je voulais remonter jusqu'au principe, il faudrait vous dire, messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes ; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurais à vous exposer avec le grave Tertullien, que la divine bonté ayant fait tant de créatures, la justice divine les a ordonnées et rangées chacune en sa place : *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est.... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit* (*Adversus Marcion.*, *lib.* II, *n.* 12, *p.* 463). C'est donc elle qui ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

(1) Clémence.
(2) Maximes.

(1) Là il me serait aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle, et (2) que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. (3) Ensuite nous verrions, messieurs, comme la justice (4) découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance ; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette (5) constante uniformité de la justice divine. (6) D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant ; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde, et qui étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre (*Ps.* XLVI, 10), doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier Être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

(7) Mais comme (8) je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait : Une volonté constante et perpétuelle de (9) donner à chacun ce qui lui appartient ; *Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi* (*Instit. lib.* I, *tit.* I). Il est aisé de connaître que l'homme juste doit être (10) ferme, puisque même la (11) fermeté est comprise dans la définition de la justice.

(12) Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu nous prétendons désigner non quelque acte passager ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée (13), il est aisé de juger que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu, jusqu'à ce qu'elle se soit (14) affermie constamment dans notre cœur et qu'elle ait pris,

(1) Ainsi Dieu étant.
(2) C'est ce qui fait remarquer.
(3) Ces grandes et admirables vérités nous font conclure, messieurs, que Dieu est la source de la justice, que de là elle s'est répandue en nous.
(4) S'épanche.
(5) Immuable.
(6) Ainsi il n'y aurait pas lieu de douter que la justice ne dût être constante.
(7) J'irais à l'infini si je me jetais dans ces hautes spéculations.
(8) J'ai dessein... je vous dirai.
(9) Rendre.
(10) Constant.
(11) Constance.
(12) Il est certain que non-seulement la justice, mais encore toutes les autres vertus doivent avoir de la fermeté : car par le nom de vertu, etc.
(13) Or qui ne sait que l'habitude dit quelque chose de fixe, et que quelque inclination, etc.
(14) Établie.

pour ainsi parler, tout à fait racine (1). Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier, à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faiblesse humaine, et une résolution arrêtée de ne (2) s'écarter jamais des maximes justement posées. Or, il est clair que pour soutenir cette égalité il faut quelque chose de ferme : autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche; on regardera les visages contre le précepte de la loi (*Levit.*, XIX, 15), c'est-à-dire qu'on opprimera le faible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

(3) En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait, même justement, devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si (4) un bon droit lui paraît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais (5) se faire entendre et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun, c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé : l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de (6) ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personnes, la justice qu'il refuse (7) à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice : c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes : il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires; tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que pour devenir juste il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois; c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

(1) Il est donc déjà très-assuré que la justice doit tirer un esprit de fermeté du génie commun de la vertu; et il reste à considérer si, outre cette raison générale, la constance lui est attribuée spécialement, à cause de quelque caractère qui lui soit propre. Mais sans perdre le temps à subtiliser sur la différence des vertus, il me paraît, chrétiens, que la justice emporte avec elle, plus que les autres vertus, une fermeté invincible; à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous.

(2) Se détourner.

(3) Et certes il est véritable.

(4) Une bonne affaire.

(5) Se bien expliquer.

(6) Lui servir de.

(7) Au faible et à celui qui lui est indifférent, convainc d'une criminelle partialité.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable. Mais pour descendre au détail de ses obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente sa pudeur, affaiblit sa force et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible que de connaître et de condamner les injustices des autres : nous les voyons détestées par une clameur universelle; mais se détacher de soi-même pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandait ce grand géomètre (*Archimède de Syracuse*), pour la remuer hors de son centre, mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres et arrêter dans notre cœur tant de mouvements (1) irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies? Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas; nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait* (*Tob.*, IV, 16; *Luc.*, VI, 31). Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? Chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se (2) distingue des autres.

Je parle (3) premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous, de la part de Dieu : O hommes! quels que vous soyez et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans (4) le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans (5) le repos d'une vie privée; soit que, vous tirant du pair, (6) elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à ren-

(1) Déréglés.

(2) Sépare.

(3) Parlons.

(4) Les lois.

(5) L'état.

(6) Vous ait imposé.

dre; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum* (*Ps.* LVII, 1) : Si c'est véritablement que vous parlez de la justice, jugez donc droitement, ô enfants des hommes! Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles (1), sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes (2)! vous avez toujours à la bouche (3) l'équité et la justice : dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans (4) vos intérêts, vous ne cessez d'appeler la justice à votre secours. Mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte; si vous regardez (5) la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et (6) que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes (7) équitablement et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt : contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique que de crier à l'injustice et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous (8) touche, pendant que nous ne craignons pas (9) d'attenter hautement sur le droit d'autrui? Comme si ces lois que nous implorons ne servaient qu'à nous protéger et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres, et que (10) la justice (11) n'eût été donnée que comme un rempart pour nous (12) couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter et comme une barrière pour nous renfermer dans (13) nos devoirs réciproques.

Fuyons un si grand excès; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce (14) des choses humaines (15) cet (16) abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour (17) exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons. Car, comme dit le prophète : C'est une chose abominable devant le Seigneur (*Prov.*, XX, 23). Servons-nous de cette (1) mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire : *Faisons, chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes* (*Matth.*, VII, 17). Gardons l'égalité envers tous; et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

(2) Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que (3) doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers, qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat, que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe. Ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les (4) ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une (5) maison ruinée et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

(6) Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire

(1) En m'attachant au.
(2) Si ce n'est pas en vain que.
(3) Le nom sacré de la justice.
(4) Les moindres choses.
(5) Les lois.
(6) Si vous recourez avec raison.
(7) Droitement.
(8) Blesse.
(9) D'entreprendre.
(10) Le nom de justice.
(11) N'était qu'un.
(12) Défendre.
(13) Les devoirs mutuels de la charité et de la justice.
(14) De la société.
(15) Cette pernicieuse inégalité et cette double mesure tant de fois.
(16) Le plus détestable de tous les abus.
(17) Recevoir.

(1) Grande.
(2) C'est de ce même esprit d'inégalité que procède cet abus commun.
(3) Peut.
(4) Fontaines.
(5) Fortune.
(6) Mais ô dangereux.

de s'en défier? Mais, tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues de Jérusalem; considérez attentivement et cherchez dans toutes ses places si vous trouverez un homme droit et de bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure par moi, en disant : Vive le Seigneur! il se servira faussement de ce serment même : *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium et quærentem fidem... Quod si etiam, Vivit Dominus! dixerint : et hoc falso jurabunt* (*Jerem.*, V, 1, 2). On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on (1) garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux. Comme si le parjure, disait Salvien, n'était plus (2) un genre de crime, mais une façon de parler : *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis* (*Salv.*, *l.* IV, *de Gub. Dei*, *n.* 14, *p.* 87). Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés, non point un fonds pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On (3) trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la (4) justice, repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts (5) contraires, si je puis parler de la sorte, est contrainte de se retirer, comme dit le prophète Isaïe : la vérité (6) tombe par terre et ne peut plus percer de si grands obstacles, ni trouver aucune place parmi les hommes ; *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi* (*Isa.*, LIX, 14).

Dans cette corruption presque universelle que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places, n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ces bornes, se (1) met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider; et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante (2) régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* (*Sap.*, II, 12) : Trompons, disent-ils, l'homme juste; remarquez cette raison : Parce qu'il nous est inutile : il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde : voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur; c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au-dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. C'est pour cela, dit le grand pape saint Grégoire, que la puissance a été donnée à nos maîtres; afin que ceux qui veulent le bien, soient aidés, et que les voies du ciel soient (3) dilatées : *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius*

(1) Observe.
(2) Une espèce.
(3) Engage.
(4) Vérité.
(5) Cachés.
(6) La justice tombe dans des piéges impénétrables : on ne peut percer : les juges veulent donner la justice comme une grâce.

(1) Réduit.
(2) Médiocrité.
(3) Plus étendues.

pateat (*Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug. t.* II, *p.* 676). Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice ; car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras ; mais après qu'ils ont essuyé (1) une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité avec une force invincible : et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Ecriture donne au roi Salomon au commencement de son règne ; elle dit ces mots : Salomon s'assit dans le trône du Seigneur, en la place de David, son père, et il plut à tous : *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit* (I *Par.*, XXIX, 23). Remarquons ici, en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion ; mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Ecriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David, son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit, de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance ; la même Ecriture relève son style, et parle de lui en ces termes : Tout Israël entendit que le roi jugeait droitement, et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre justice : *Audivit itaque omnis Israel judicium quod Rex judicasset, et timuerunt Regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* (III *Reg.*, III, 28). Sa mine haute et relevée le faisait aimer ; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection, et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connaître la vérité. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice (2) lui faisait trouver les moyens de la bien connaître : c'est la seconde qualité que la justice demande, et j'ai promis aussi de la traiter dans ma seconde partie.

(1) Quelque.
(2) Faisant qu'il s'attachait à la bien connaître.

SECOND POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables, dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse, qu'il parla en cette sorte : Le cri contre l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai, et je verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jusqu'à moi, ou si leurs œuvres sont contraires ; afin que je le sache au vrai : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint, an non est ita, ut sciam* (*Gen.*, XVIII, 20, 21). Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles (*S. Isidor. Epist. lib.* I, *Ep.* CCCX, *p.* 110, *Edit. Bibl.* 1585 ; *S. Greg. Moral.*, *lib.* XIX, *cap.* 25, *t.* I, *pag.* 628). Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : *Je descendrai et je verrai* ; afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout, fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner, et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant, *le cri est venu à moi*, il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout : mais en ajoutant après, *je descendrai et je verrai*, il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter, mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente ; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité si nous voulons la connaître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit : il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour (1) monter à cette hauteur où ils sont placés ; mais plutôt il faut qu'ils descendent pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai ; c'est-à-dire, qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte, où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de plus près, et recueillir deçà et de-

(1) Pénétrer.

là les traces dispersées de la vérité; et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer: *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* (III *Reg.*, IV, 29); c'est-à-dire, qu'il était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, (1) pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir (2) son fils et son successeur; et parmi plusieurs graves avertissements, il lui donne celui-ci très-considérable: Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez: *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* (III *Reg.*, II, 3). De même que s'il eût dit: Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez; afin, dit-il, que le Seigneur soit avec vous, et confirme toutes ses promesses touchant la félicité de votre règne: *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* (III *Reg.*, II, 4).

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon, son successeur: et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute (3) élévation où il se voyait, avait ce malheur attaché, que dans cette multitude infinie (4) qu'il voyait s'empresser autour de lui, il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude, et (5) fermait d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avait rien de plus nécessaire, que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière: Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père; et moi, je suis un petit enfant qui ne sais ni par où il faut commencer, ni par où il faut sortir des affaires: *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum* (*Ibid.*, III, 7). Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse: il parlait et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté, et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État, qu'il était le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il était, il voyait qu'en la présence de Dieu, toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance: *Ego autem sum puer parvulus*; et il n'attend que (1) du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche: Vous donnerez, ô Dieu, à votre serviteur un cœur docile; afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal; car autrement qui pourrait (2) conduire cette multitude infinie? *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum: quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum* (III *Reg.*, III, 9)?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile: par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive. C'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations, et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus:* L'insensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur (*Prov.*, XVIII, 2). De là vient que regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile, c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile: c'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'Ecclésiastique l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles: Heureux celui qui a trouvé un ami fidèle, et qui raconte (3) son droit à une oreille attentive: *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti* (*Eccli.*, XXV, 12). Ce grand homme

(1) Tout plein.
(2) Appelle à soi.
(3) Fortune.
(4) Qui l'environnait.
(5) Enveloppait la vérité.

(1) De lui.
(2) Juger.
(3) Ses raisons.

a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine; l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle, à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons: L'oreille qui écoute et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui les a faits : *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* (*Prov.*, XX, 12). Il n'y a rien de plus doux ni (1) de plus efficace pour gagner les cœurs ; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un : mais il semble que la justice voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également, qui est celui (2) de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est, que les personnes publiques recherchent la vérité; avec quelle force et de quelle (3) voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports ? Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? quoi ! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre ! vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres ; et non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux (4) oreilles importantes ; vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince. Ah ! songez qu'elle sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement, que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses (5) d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : *Sermo obscurus in vacuum non ibit* (*Sap.* I, 11). Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel, que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

(1) Qui gagne davantage un cœur.
(2) D'écouter et de décharger un cœur.
(3) Parole.
(4) Vous tâchez de les obséder par vos faux rapports et par vos déguisements.
(5) D'un intérêt qui se cache.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'il faudrait vous faire voir que la justice (1) n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et (2) qu'elle-même devient unique et insupportable (3), quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria* (*Terent.*, *Heautontimorum.*, *act.* IV, *scen.* IV). La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me serait aisé de vous faire voir que la (4) bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts ; autrement notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses. Comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : *Supportez-vous mutuellement en charité* (*Eph.*, IV, 2 ; *Coloss.*, III, 13), *et portez le fardeau les uns des autres : Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI, 2) ; et cette charité et facilité qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs ; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble

(1) N'a pas toujours l'épée à la main.
(2) Qu'il n'est rien de plus violent ni de plus inique que d'user en toutes rencontres de tout son droit.
(3) Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes On voit un grand crime fait, une grande tromperie, une machination pleine d'artifices; on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni : à quelque prix que ce soit, on en veut connaître l'auteur, et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent, que de ne sembler pas avoir déterré le coupable. Il ne suffit pas de faire des choses justes, il faut les faire justement ; et de même il faut faire bien, celles qui sont bonnes : *Justa juste, bona bene*.
(4) Clémence, qui tempère.

fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence ; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israel clementes sint* (III *Reg.*, XX, 31). Les rois de la maison d'Israël ont la réputation d'être cléments. Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus Regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus* (*Prov.*, XVI, 15) dit le sage Salomon ; c'est-à-dire : *La sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence est semblable à la pluie du soir.* A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et (1) rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avait desséchée (2). Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes ; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus ? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes ; et ainsi Salomon nous ferait entendre que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent ; pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières ? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence ; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare (3) qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et (4) sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées ; peut-on être chrétien, et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté ; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolutions ? Je ne puis presque plus retenir mon cœur ; et si je ne songeais où je suis, je me laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines ; et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les (1) hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se (2) plus ménager. (3) En de telles occasions où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse ; mais dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie et quelquefois il néglige ; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables (4) sujets que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeait avec Salomon, qu'il était plus beau et plus glorieux de surmonter sa colère, que de prendre des villes et de défaire des armées (*Prov.* XVI, 32), et c'est alors, dit le même Père, qu'il était plus porté à la clémence, quand il se sentait ému par un plus vif ressentiment : *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere : et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ* (*Orat. de obit. Theod. n.* 131, *t.* II, *p.* 1201).

Que si les personnes publiques contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. *Pardonne*, dit le Fils de Dieu : *je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante-sept fois* (*Matth.*, XVIII, 22), c'est-à-dire pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies ; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par

(1) Humecter.
(2) Brûlée.
(3) M. Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679.
(4) Immole.

(1) Qui les contraint seulement de se ménager, où il est honteux de périr.
(2) Point épargner.
(3) Je me garderai bien d'appeler ici le secours de la clémence ; c'est dans les fautes particulières qu'un prince fait admirer sa haute sagesse et son grand cœur, quand quelquefois il oublie et que quelquefois il néglige ; quand il se contente quelquefois de marquer les fautes, et s'acquiert, en surmontant son ressentiment, une gloire que Salomon a préférée à celle de prendre des villes et de gagner des batailles : *Melior est patiens viro forti : et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium* (*Prov.*, XVI, 32).
(4) Rencontres.

politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre; et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre sur la fin de ce discours cette maxime anti-chrétienne, que je pourrais peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère que nous avons trop méritée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes; et qui non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté; c'est de supporter les faiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande; c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour être le gouverneur du peuple Juif (II *Esd.*, V, 14), il se mit à considérer non-seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple : il vit que les capitaines généraux qui l'avaient précédé dans cet emploi, avaient trop foulé ce pauvre peuple : *Duces gravaverunt populum* (*Ibid.*, 15); mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient entièrement épuisé : *Sed et ministri eorum depresserunt populum* (*Ibid.*). Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait les généraux, ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré (*Ibid.* 18.), beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : Mon Dieu, souvenez-vous de moi en bien, à proportion des grands avantages que j'ai causés à ce peuple : *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* (*Ibid.* 19.) C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui (1) défend à toute chair de se glorifier devant sa face (*I Cor.* I, 29), a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage; et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles : mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré; en ce que si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien; car, comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des (2) bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent; il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. En Dieu seul est la bonté véritable : *Nemo bonus, nisi unus Deus* (*Marc.*, X, 18) : En lui seul abonde le bien, lui seul le peut et le veut répandre sans bornes; et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon; ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui; nous n'estimons que les biens du monde, nous n'admirons que les grandeurs de la fortune, et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants

(1) Ne veut pas qu'aucune.
(2) Bontés.

est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux, que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes soient les plus illustres présents du ciel ; car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles ; voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles; voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis (2) en la place du grand Constantin, d'où il menace impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses ; c'est ravilir la majesté, que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il nous veut donner, et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre, ne lui demandons rien moins que lui-même; nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, Sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ ; un roi juste qui rétablisse les lois, un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIER SERMON.

POUR LE VENDREDI-SAINT.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Trois sortes d'ennemis auxquels le pécheur a mérité d'être livré par son crime. Jésus laissé à lui-même, abandonné à la malice des Juifs, accablé de tout le poids de la justice de son Père pour nous délivrer de ces trois sortes d'ennemis. Honte et douleur, suites naturelles de chaque péché et causes de son agonie; avec quelle violence il éprouve ces deux sentiments. Tout l'usage de sa puissance même naturelle, suspendu, pour laisser à ses ennemis plus de liberté de le faire souffrir. Combien inconcevable la douleur, l'oppression et l'angoisse que son âme endure sous la main de Dieu qui le frappe.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.
Dieu a mis en lui seul l'iniquité de nous tous. (*Isa.*, LIII, 6).

Il n'appartient qu'à Dieu de nous parler de ses grandeurs; il n'appartient qu'à Dieu de nous parler aussi de ses bassesses. Pour parler des grandeurs de Dieu, nous ne pouvons jamais avoir des conceptions assez hautes ; pour parler de ses humiliations, nous n'oserions jamais en avoir des pensées assez basses ; et dans l'une et dans l'autre de ces deux choses, il faut que Dieu nous prescrive jusqu'où nous devons porter la hardiesse de nos expressions. C'est en suivant cette règle, que je considère aujourd'hui le divin Jésus comme chargé et convaincu de plus de crimes, que les plus grands criminels du monde. Le prophète Isaïe l'a dit dans mon texte; et c'est pourquoi parlant du Sauveur ; Nous l'avons vu, dit-il, comme un lépreux : *Et nos putavimus eum quasi leprosum* (*Isa.*, LIII, 4) ; c'est-à-dire, non-seulement comme un homme tout couvert de plaies, mais encore comme un homme tout couvert de crimes, dont la lèpre était la figure. O saint et divin Lépreux ! ô juste et innocent accablé de crimes ! je vous regarderai dans tout ce discours courbé et humilié sous ce poids honteux, dont vous n'avez été déchargé, qu'en portant la peine qui leur était due.

C'est sur vous, ô croix salutaire, arbre autrefois infâme, et maintenant adorable, c'est sur vous qu'il a payé toute cette dette; c'est vous qui portez le prix de notre salut; c'est vous qui nous donnez le vrai fruit de vie. O croix, aujourd'hui l'objet du respect de toute l'Eglise, que ne puis-je vous imprimer dans tous les cœurs ! remplissez-moi de grandes idées des humiliations de Jésus; et afin que je puisse mieux prêcher ses ignominies, souffrez auparavant que je les adore, en me prosternant devant vous, et disant : *O Crux.*

La plus douce consolation d'un homme de bien affligé, c'est la pensée de son innocence; et parmi les maux qui l'accablent, au milieu des méchants qui le persécutent, sa conscience lui est un asile. C'est, mes frères, ce sentiment qui soutenait la constance des saints martyrs; et dans ces tourments inouïs, qu'une fureur ingénieuse inventait contre eux, quand ils méditaient en eux-mêmes qu'ils souffraient comme chrétiens, c'est-à-dire comme saints et comme innocents, ce doux souvenir charmait leurs douleurs, et répandait dans leurs cœurs et sur leurs visages une sainte et divine joie.

Jésus, l'innocent Jésus n'a pas joui de cette douceur dans sa passion; et ce qui a été donné à (1) tant de martyrs, a manqué au roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a, pour ainsi dire, peu à peu arraché sa vie avec des violences incroyables; et parmi tant de honte et tant de tourments, il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes; mais que lui sert de le reconnaître, puisque son Père, d'où il espérait sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel ? c'est Dieu même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes. Le voilà, cet innocent, cet

(1) Sur le trône.

(1) Tous les martyrs.

Agneau sans tache, devenu tout à coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disait autrefois si assurément : Qui de vous me reprendra de péché (*Joan.*, VIII, 46)? il n'ose plus parler de son innocence; il est tout honteux devant son Père; il se plaint d'être abandonné; mais au milieu de ces plaintes, il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable.

Vous me délaissez, ô mon Dieu; eh! mes péchés l'ont bien mérité : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* (*Ps.* XXI, 1) : La voix de mes péchés est bien opposée au salut que j'attends. C'est en vain que je vous prie de me regarder; les crimes dont je suis chargé ne permettent pas que vous m'épargniez : *Longe a salute mea.* Frappez, frappez sur ce criminel; punissez mes péchés, c'est-à-dire les péchés des hommes, qui sont véritablement devenus les miens. Ne croyez pas, mes frères, que ce soit ici une vaine idée; non, le mystère de notre salut n'est pas une fiction; le délaissement de Jésus-Christ n'est pas une invention agréable; cet abandonnement est effectif; et si vous voulez être convaincus qu'il est traité véritablement comme un criminel, prêtez seulement l'oreille au récit de sa passion douloureuse.

Le pécheur a mérité par son crime d'être livré aux mains de trois sortes d'ennemis; le premier ennemi, c'est lui-même; son premier bourreau, c'est sa conscience. Il est nécessaire, dit saint Augustin, que le pécheur soit tourmenté, en se servant à lui-même de bourreau : *Torqueatur necesse est, sibi seipso tormento* (*Enar. Ps.* XXXVI, *n.* 10, *t.* IV, *pag.* 270). Ce n'est pas assez de lui-même; il faut en second lieu, chrétiens, que les autres créatures soient employées pour venger l'injure de leur Créateur. Mais le comble de sa misère, c'est que Dieu arme contre lui sa main vengeresse, et brise une âme criminelle sous le poids intolérable de sa vengeance. O Jésus! ô Jésus! Jésus que je n'oserais plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes, que les plus grands malfaiteurs; on vous va traiter selon vos mérites. Au jardin des Olives, votre Père vous abandonne à vous-même; vous y êtes tout seul, mais c'est assez pour votre supplice; je vous y vois suer sang et eau. De ce triste jardin où vous vous êtes si bien tourmenté vous-même, vous tomberez dans les mains des Juifs, qui soulèveront contre vous toute la nature. Enfin vous serez attaché en croix, où Dieu vous montrant sa face irritée, viendra lui-même contre vous avec toutes les terreurs de sa justice, et fera passer sur vous tous ses flots. Baissez, baissez la tête; vous avez voulu être caution, vous avez pris sur vous nos iniquités; vous en porterez tout le poids, vous payerez tout du long la dette, sans remise, sans miséricorde.

Il le veut bien, il n'est que trop juste; mais, hélas! de son chef il ne devait rien; mais, hélas! c'est pour vous, c'est pour moi qu'il paye. Joignons-nous ensemble, mes frères, et faisons quelque chose à la décharge de ce (1) pleige innocent et charitable. Eh! nous n'avons rien à donner, nous sommes entièrement insolvables; c'est lui seul qui doit tout porter sur ses épaules. Et du moins donnons-lui des larmes, et donnons-lui du moins des soupirs, et laissons-nous du moins attendrir par une charité si bienfaisante. Vous en allez entendre l'histoire; et plût à Dieu, mes frères, qu'elle soit interrompue par nos larmes, qu'elle soit entrecoupée par nos sanglots (2).

PREMIER POINT.

Mes frères, la première peine d'un homme pécheur, c'est d'être livré à lui-même; et certainement il est bien juste. Le péché, dit saint Augustin, traîne son supplice avec lui (*Enarr. in Ps.* XLV, *n.* 3, *t.* IV. *p.* 400); quiconque le commet, s'en punit le premier lui-même; témoin ce ver qui ne meurt jamais; témoin ces troubles, ces inquiétudes d'une conscience agitée. Tout cela suffit pour nous faire entendre que le pécheur est lui-même son supplice; et si nous ne sentons pas cette peine durant le cours de cette vie, Dieu nous la fera sentir un jour dans toute son étendue. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à toutes ces propositions générales, et faisons-en l'application à l'état de Jésus souffrant.

Enfin le temps étant arrivé auquel il devait paraître comme criminel, Dieu commence à lui faire sentir le poids des péchés, par la peine qu'il se fait lui-même. Durant tout le cours de sa vie, il parle de sa passion avec joie, il désire continuellement cette heure dernière; c'est ce qu'il appelle son heure par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission, et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille; c'est une secrète dispensation de la providence divine, qu'il aille à la mort avec tremblement; parce qu'il y doit aller comme un criminel, parce qu'il doit s'affliger, se troubler lui-même. C'est pourquoi sentant approcher ce temps; Maintenant, dit-il, mon âme est troublée : *Nunc anima mea turbata est* (*Joan.*, XII, 27); c'est-à-dire, jusqu'à cette heure elle n'avait encore senti aucun trouble; maintenant que je dois paraître comme criminel, il est temps qu'elle soit troublée. Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes; par l'ennui, par la crainte, par la tristesse et par la langueur : *Cœpit tædere, et pavere, et contristari, et mæstus esse* (*Matth.*, XXVI, 37; *Marc.*, XIV, 33). Il commença à être saisi d'ennui, de tristesse, de frayeur, et d'avoir le cœur pressé d'une extrême affliction.

(1) Ce terme, qui veillit, signifie celui qui sert de caution.

(2) *Videmus eum, et non erat aspectus* (*Isa.*, LIII, 2) : Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil Jésus-Christ défiguré, plus reconnaissable : au jardin des olives par la perte de son repos : entre les mains des Juifs par la perte de sa puissance : en la croix par l'abandonnement de son Père. Ces paroles que M. Bossuet a écrites à la fin de son sermon, renferment le plan d'un autre discours sur la passion du Sauveur

L'ennui (1) jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments en sont à charge; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements, par l'image de mille tourments qui la menacent; la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort; et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des âmes allant au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Évangile. Ah! qu'il commence bien à faire sa peine! Mais en effet ce n'est encore ici qu'un commencement; et avant que de passer outre dans le récit de son histoire, pour vous faire vivement comprendre combien ce supplice est terrible, il nous faut répondre en un mot à une fausse imagination de quelques-uns, qui se persuadent que la constance inébranlable du Fils de Dieu soutenue par cette force divine, a empêché que ces passions n'aient violemment agité son âme.

Une comparaison de l'Écriture éclaircira cette objection, qui est presque dans l'esprit de tout le monde. Elle compare souvent la douleur à une mer agitée : et en effet la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme; elle a ses vagues impétueuses, qu'elle pousse avec violence; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Ainsi la douleur ressemble à la mer; et le prophète dit expressément de celle du Fils de Dieu dans sa Passion : *Magna est sicut mare contritio tua* (*Thren.*, II, 13). Ah! votre douleur est comme une mer. Comme donc sa douleur ressemble à la mer, il est en son pouvoir, chrétiens, de réprimer la douleur en la même sorte que je lis dans son Evangile, qu'il a autrefois dompté les eaux. Quelquefois la tempête s'étant élevée, il a commandé aux eaux et aux vents, et il se faisait, dit l'Évangéliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna* (*Marc.* IV, 39). Mais d'autres fois il en a usé d'une autre manière et plus noble et plus glorieuse : il a lâché la bride aux tempêtes, et il a permis aux vents d'agiter les ondes, et de pousser, s'ils pouvaient, les flots jusqu'au ciel. Cependant il marchait dessus avec une merveilleuse assurance, et foulait aux pieds les flots irrités (*Matth.* XIV, 25).

C'est en cette sorte, messieurs, que Jésus traite la douleur dans sa Passion : il pouvait commander aux flots, et ils se seraient apaisés; il pouvait d'un seul mot calmer la douleur et laisser son âme sans trouble; mais il ne lui a pas plu de le faire. Lui qui est la Sagesse éternelle, qui dispose et fait toutes choses selon le temps ordonné, se voyant arrivé au temps des douleurs, a bien voulu leur lâcher la bride, et les laisser agir dans toute leur force. Il a marché dessus, il est vrai, avec une contenance assurée, mais cependant les flots étaient soulevés; toute son âme en était troublée, et elle sentait jusqu'au vif, jusqu'à la dernière délicatesse, si je puis parler de la sorte, tout le poids de l'ennui, toutes les secousses de la crainte, tout l'accablement de la tristesse. Ne croyez donc pas, chrétiens, que la constance que nous adorons dans le Fils de Dieu, ait rien diminué de ses douleurs : il les a toutes surmontées, mais il les a toutes ressenties : il a bu jusqu'à la lie tout le calice de sa Passion, il n'en a pas laissé perdre une seule goutte : non-seulement il l'a bu, mais il en a senti, il en a goûté, il en a savouré goutte à goutte toute l'amertume. De là cette crainte et cet ennui, de là cet abattement et cette langueur qui le presse si violemment, qu'il est contraint de dire à ses Apôtres : Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici, ne me quittez pas: *Sustinete hic, et vigilate mecum* (*Matth.*, XXVI, 38). Vous reconnaissez, chrétiens, que c'est le discours d'un homme accablé d'ennui : et d'où lui vient cet accablement? C'est le poids de nos péchés qui le presse, et qui à peine lui permet de respirer.

Et en effet, chrétiens, laissons les raisonnements et les paroles étudiées, et appliquons nos esprits sérieusement sur cet étrange spectacle que le prophète nous représente. *Nous avons tous erré comme des brebis; chacun s'est égaré en sa voie, et le Seigneur a mis en lui seul l'iniquité de nous tous* (*Isai.*, LIII, 6). Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre; d'un côté, les trahisons et les perfidies; de l'autre, les impuretés et les adultères; de l'autre les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphèmes, enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable! tout cela vient inonder sur Jésus-Christ : de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Ps.* XVII, 9), Les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble. Un homme à la chute de plusieurs torrents; ils le poussent, ils le renversent, ils l'accablent : *Conturbaverunt me.* Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel; tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres qui sont véritablement devenus les siens.

Pécheur superbe et (1) opiniâtre, regarde Jésus-Christ en cette posture : parce que tu marches la tête levée, Jésus-Christ a la face contre terre; parce que tu secoues le joug de la discipline, et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous sa pesanteur; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie : *Et factus in agonia prolixius orabat* (*Luc.*, XXII, 43). Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. Il faut considérer, chrétiens, ce que c'est que cette agonie; et afin de le bien comprendre, en insistant toujours aux mêmes principes, disons que chaque péché attire deux choses, la honte et la douleur, qui en sont comme les

(1) Apporte à l'âme un.

(1) Rebelle.

suites naturelles. La honte lui est due, parce qu'il s'est élevé déraisonnablement : la douleur lui est due, parce qu'il s'est plu où il ne fallait pas : et voici l'innocent Jésus qui transportant en lui nos péchés, a pris aussi ces deux sentiments dans toute leur véhémence; et c'est la cause de son agonie.

La honte en premier lieu vient couvrir sa face; la honte l'abat contre terre : mais ce qui est le plus remarquable, la honte le rend tremblant devant son Père; il ne lui parle plus avec cette douce familiarité, avec cette confiance d'un Fils unique qui s'assure sur la bonté de son Père. Père, Père, *S'il est possible* (*Matt.* XVI, 39) : et qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? *Si possibile est.* Eh bien! Père, tout vous est possible, si vous voulez : Si vous voulez : et peut-il ne pas vouloir ce que lui demande un Fils si chéri? Toutefois écoutez la suite : *Détournez de moi ce calice; et toutefois faites, mon Père, non ma volonté, mais la vôtre* (*Ibid.*). O Jésus, ô Jésus, est-ce là le langage d'un Fils bien-aimé? et vous disiez autrefois si assurément : *Mon Père, tout ce qui est à vous est à moi; tout ce qui est à moi, est à vous* (*Joan.*, XVII, 10) : et lorsque vous priiez autrefois, vous commenciez par l'action de grâces : *O Père, je vous remercie de ce que vous m'avez écouté; et je le savais bien que votre bonté paternelle m'écoute toujours* (*Ibid.*, XI, 41. 42). Pourquoi parlez-vous d'une autre manière? pourquoi entends-je ces tristes paroles : «Non ma volonté, mais la vôtre?» depuis quand cette opposition entre la volonté du Père et du Fils?

Ne voyez-vous pas qu'il parle en tremblant, comme chargé des péchés des hommes? La honte des crimes dont il est couvert, combat cette liberté filiale. Quelle gêne! quelle contrainte à ce Fils unique! *Factus in agonia prolixius orabat :* Etant en agonie, il priait longtemps. Autrefois un mot suffisait pour être assuré de tout emporter : il disait en un mot : Père, je le veux : *Volo, Pater* (*Ibid.*, XVII, 24). Il a été un temps qu'il pouvait hardiment parler de la sorte; maintenant que le Fils unique est couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement : il prie, et il prie avec tremblement; il prie, et priant longtemps il boit tout seul à longs traits toute la honte d'un long refus. Taisez-vous, taisez-vous, caution des pécheurs; il n'y a plus que la mort pour vous.

La seconde cause de son agonie, c'est la douleur qu'il ressent des péchés qu'il porte; douleur si tuante et si accablante, qu'elle passe infiniment l'imagination. Nous ne sentons pas, pécheurs misérables et endormis dans nos crimes, hélas! nous ne sentons pas combien le péché est amer. Pour vous en former quelque idée, sans sortir de l'histoire de la Passion, regardez le torrent de larmes amères qui se déborde impétueusement par les yeux de Pierre, pour un seul crime d'infidélité (*Matth.*, XXVI, 75). Et Jésus est couvert de tous les crimes, et du crime même de Pierre, et du crime même du traître Judas, et du crime même du lâche Pilate, et du crime même de tout ce peuple qui se rend coupable du déicide, en criant furieusement : « Qu'on le crucifie». O Jésus, (1) chargé de tous les péchés, dussiez-vous vous fondre en eau tout entier, vous n'avez pas assez de larmes pour fournir ce qu'il en faut à tant de crimes.

La douleur du cœur y supplée, et c'est pourquoi elle s'augmente jusqu'à l'infini. Il regrette tous nos péchés comme s'il les avait commis lui-même, parce qu'il en est chargé devant son Père : il les compte et les regrette tous en particulier, parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait sa malice particulière : il les regrette autant qu'ils le méritent, parce qu'il en doit faire le paiement et un paiement rigoureux; or la douleur fait partie de ce paiement : nulle consolation dans cette douleur, parce que la consolation l'eût diminuée, et elle était due tout entière. Jugez, jugez de l'accablement. Ah! disait autrefois David : Mes péchés m'ont saisi de toutes parts; le nombre (2) s'en est accru par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné : *Comprehenderunt me iniquitates meæ; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei, et cor meum dereliquit me* (*Psal.* XXXIX, 16, 17). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, accablé par l'infinité de nos péchés? Pauvre cœur, où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

Je ne crains point de vous assurer qu'il y avait assez de douleur pour lui donner le coup de la mort. *Mon âme est triste jusqu'à en mourir* (*Matth.*, XXVI, 38) : et il a voulu nous le faire entendre par une marque bien évidente. Cette sueur étrange et inouïe, qui depuis la tête jusqu'aux pieds a fait ruisseler par tout son corps des torrents de sang, n'est-ce pas pour nous en convaincre? Je ne recherche point de cause naturelle de cette sueur; elle est divine et miraculeuse, et la nature ne peut pas faire un effet semblable : mais le Fils de Dieu l'a permise, afin que nous fussions convaincus que, sans le secours d'aucun autre (3) instrument, la seule douleur de nos crimes suffisait pour verser son sang, pour épuiser sans ressource les forces du corps, en renverser l'économie, et rompre enfin tous les liens qui retiennent l'âme. Il serait donc mort, chrétiens; il serait mort très-certainement par le seul effort de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu, pour le réserver à d'autres supplices : mais ne devant point aller jusqu'à la mort, il est allé du moins jusqu'à l'agonie : *Factus in agonia.*

Et quelle a été cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes? Là une âme qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence; et ici l'âme prête à en sortir, y est retenue par autorité. L'âme combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime; la mort ayant déjà gagné les extrémités, l'âme se retire au dedans; poussée de toutes parts, elle

(1) Parmi tant de crimes.
(2) De mes péchés s'est multiplié.
(3) Supplice.

se retranche enfin dans le cœur; et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'âme est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jésus, vivez pour d'autres tourments qui vous attendent; réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas qui est à leur tête. C'est assez d'avoir montré aux pécheurs, que le péché suffisait tout seul pour vous donner le coup de la mort.

L'eussiez-vous cru, pécheurs; eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Si nous ne voyions défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices: maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis, ayant en nous-mêmes, au dedans de nos cœurs, une cause de mort si certaine? Le péché suffisait pour la mort d'un Dieu; et comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant ce poison dans les entrailles? Non, non, nous ne vivons plus que par miracle; cette même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur, c'est la même qui retient la nôtre par une semblable merveille; mais avec cette différence, qu'elle nous conserve la vie, pour nous épargner des tourments; et qu'elle ne la soutient en notre Sauveur, que pour lui faire éprouver de nouveaux supplices, que je vais vous représenter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est écrit dans le livre de la Sagesse, que toutes les créatures s'élèveront avec Dieu contre les pécheurs (*Sap.*, V, 21); et c'est le second fléau dont il menace ses ennemis. Notre saint, notre charitable, notre miséricordieux criminel a déjà essuyé la première peine; il s'est déjà tourmenté lui-même; le voici au second degré de la vengeance divine, et il va être persécuté par un concours presque universel de toutes les créatures: où vous remarquerez, s'il vous plaît, messieurs, que mon intention n'est pas de vous dire que toutes les créatures en particulier aient été employées contre Jésus-Christ; ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre, mais voici quelle est ma pensée. Je prétends considérer en Jésus-Christ un abandonnement général à toutes sortes d'insultes, si cruelles et si outrageuses qu'elles puissent être, de quelque côté qu'elles puissent venir, fût-ce des mains les plus misérables.

Pour concevoir une forte idée de ce second genre de supplice, qui a été une source de maux infinis, il faut poser avant toutes choses, que Jésus considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur (1) s'étant séparé de Dieu, qui est son appui, tombe dans la dernière faiblesse; au moment qu'il a été résolu qu'il (2) se mettrait en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole: *Vous venez à moi comme à un voleur; j'étais tous les jours dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres* (*Luc.*, XXII, 52, 53). Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servait de sa puissance; maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager: *Nunc est hora vestra et potestas tenebrarum*. Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine, elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu; tout est lié jusqu'à sa langue; il ne répond pas, quand on l'accuse; il ne murmure pas, quand on le frappe; et jusqu'à ce cris confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures; mais on n'entend pas seulement sa voix: *Non aperuit os suum* (*Is.*, LIII, 7): bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement: *Faciem meam non averti* (*Isa.*, L, 6): Je n'ai point détourné mon visage.

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Ecriture: *Tradebat autem judicanti se injuste*: Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement: et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter: *Tradebat autem* (I *Pet.*, II, 23); il se donne à eux, pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules: on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il

(1) Qui se sépare.
(2) Prendrait la place.

se tient pour tout convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence ; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même ; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe ; il ne dit mot, il ne souffle pas ; (1) c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps-de-garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injuste ;* il la reçoit, et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâtons ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main qu'on la cloue ; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à la misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Eh bien ! chrétiens, avez-vous bien (2) considéré cette peinture épouvantable ? cet amas terrible de maux inouis que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas pour vous émouvoir ? Quoi, je vois encore vos yeux secs ! quoi, je n'entends point encore de sanglots ! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages ; un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? faut-il que je vous dépeigne notre Criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, (3) lassant tous les bourreaux sur son corps ? mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce

(1) Et il demeure muet comme.
(2) Médité.
(3) Epuisant sur sur son corps toute la force des bourreaux.

détail épouvantable : abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux ; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme ; le voilà, cet homme de douleurs : *Ecce homo, ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5) : Voilà l'homme. Et qui est-ce ? un homme, ou un ver de terre ? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée ? on vous le dit ; c'est un homme : *Ecce homo* : Voilà l'homme. Le voilà, l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue, sa mère ; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus, qui vous pourrait reconnaître ? *Nous l'avons vu*, dit le prophète, *et il n'était plus reconnaissable* (*Isa.*, LIII, 2) : bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et nous l'avons cherché même en sa présence : *Et desideravimus eum* (*Ibid.*). Est-ce lui, est-ce lui ! est-ce là cet homme qui nous est promis, cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté ? *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi* (*Ps.* LXXIX, 18). C'est lui, n'en doutez pas : Voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités ; il nous fallait un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée ; il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (*Is.*, LIII, 5) : Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes ; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies : *Et livore ejus sanati sumus* (*Ibid.*).

O plaies, que je vous adore ! flétrissures sacrées, que je vous baise ! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ; ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre, ne bois pas ce sang : *Terra, ne operias sanguinem meum* (*Job*, XVI, 19) : Terre, ne couvre pas mon sang, disait Job : mais qu'importe du sang de Job ? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient : Son sang soit sur nous et sur nos enfants (*Matth.*, XXVII, 25). Il y sera, race maudite ; tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh ! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement ; qu'il soit sur nous pour notre salut, que je me lave de ce sang, que (1) je sois tout couvert de ce sang, que le vermeil de ce beau sang

(1) Je me couvre tout.

empêche mes crimes de paraître devant la justice divine.

Il n'est pas temps encore de se plonger dans ce bain salutaire ; il faut que le sang du divin Jésus coule pour cela à plus gros bouillons. Allons à la croix, chrétiens ; c'est là où nous pourrons nous plonger dans un déluge du sang de Jésus ; c'est là que tous les ruisseaux sont lâchés et se débordent si violemment, qu'ils laissent enfin la source tarie. Allons donc à la croix, mes frères ; on y va bientôt attacher le divin Jésus, et on l'a déjà chargée sur ses épaules. C'est en ce lieu, chrétiens, que je ne puis vous dissimuler que je sens mon âme attendrie, quand je vois mon divin Sauveur porter lui-même sur ses épaules l'infâme instrument de son supplice. Ce qui me touche le plus vivement, c'est que de toutes les circonstances que nous avons vues, il n'y en a, ce me semble, aucune où il paraisse plus en pécheur. Être attaché à la croix, c'est souffrir le supplice des malfaiteurs ; mais porter soi-même sa croix, c'est confesser publiquement que l'on en est digne : il faut avoir bien mérité la mort pour être contraint d'en porter soi-même au gibet le malheureux instrument. Tellement que cette infamie que l'on ajoutait au supplice des criminels, c'était une espèce d'amende honorable, et comme un aveu public de leur crime.

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que vous confessiez que vous avez mérité ce dernier supplice ? Il le faut, il le faut, mes frères. Les hommes lui imputent des crimes qu'il n'a pas commis ; mais Dieu a mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il en va faire amende honorable à la face du ciel et de la terre. Aussitôt qu'il voit cette croix, où il devait bientôt être attaché : O mon Père, dit-il, elle m'est bien due, non à cause des crimes que les Juifs m'imposent, mais à cause de ceux dont vous me chargez. Viens, ô croix, viens que je t'embrasse : il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment ; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire : en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Çà, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé ? qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah ! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens ; et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitudes traînent Jésus-Christ au supplice, et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnaître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas ! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids ? ah ! combien de crimes et d'ingratitudes ai-je (1) entassés sur ses épaules ? Pleurons, pleurons, mes frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous accablons le Sauveur : tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent, tous lui sont à charge ; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence.

TROISIÈME POINT.

Il fallait que tout fût divin dans ce sacrifice : il fallait une satisfaction digne de Dieu, et il fallait qu'un Dieu la fît ; une vengeance digne de Dieu, et que ce fût aussi Dieu qui la fît. Être attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés ; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu ; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente ; sentir cependant et sa langue et les entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre ; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable ; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes : c'est à peu près, mes frères, ce que notre faible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourments dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Figurez-vous donc, chrétiens, que tout ce que vous avez entendu, n'est qu'un faible préparatif : le grand coup du sacrifice de Jésus-Christ, qui abat cette victime publique de tous les pécheurs aux pieds de la justice divine, devait être frappé sur la croix, et venir d'une plus grande puissance que de celle des créatures.

En effet, il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures ; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que faiblement : à lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs ; et lui seul a le bras assez puissant pour les traiter selon leur mérite. A moi, à moi, dit-il, la vengeance : eh ! je leur saurai bien rendre ce qui leur est dû : *Mihi vindicta, et ego retribuam* (*Rom.*, XII, 19). Il fallait donc, mes frères, qu'il vînt lui-même contre son Fils avec tous ses foudres ; et puisqu'il avait mis en lui nos péchés, il y devait mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, chrétiens ; n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (*Is.*, LIII, 10) : Mais le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité. Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *Voluit conterere* ; c'est par un dessein prémédité. Jugez, messieurs, où va ce supplice : ni les hom-

(1) Amassés.

mes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache (1) justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous, comme il parle (II *Cor.*, V, 21); il ne craint point de nous dire que *Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction* (*Gal.*, III, 13) (le Grec porte exécration), et cela de la part de Dieu : car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : *Maudit de Dieu est celui qui est pendu sur le bois* (*Deut.*, XXI, 23). Et saint Paul nous apprend, messieurs, que cette parole était prophétique, et regardait principalement le Fils de Dieu, qui était la fin de la loi (*Gal.*, III, 13) : c'est pourquoi il la lui applique déterminément. Le voilà donc maudit de Dieu : l'eussions-nous osé dire, l'eussions-nous seulement osé penser, si le Saint-Esprit ne nous l'apprenait ? Mais puisque cette doctrine vient de si bon lieu, tâchons de l'entendre comme nous pourrons.

Je trouve dans l'Ecriture, que la malédiction de Dieu contre les pécheurs, les environne par le dehors : *Induit maledictionem sicut vestimentum* (*Ps.* CVIII, 18) : Il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement; qu'elle pénètre plus avant, et qu'elle entre au-dedans en s'attachant aux puissances de l'âme : *Intravit sicut aqua in interiora ejus* (*Ibid.*); et enfin qu'elle la pénètre jusque dans le fond de sa substance : *Et sicut oleum in ossibus ejus :* Et comme l'huile jusque dans la moelle des os. Jésus-Christ, mon Sauveur, avez-vous été réduit à ce point ? Oui, n'en doutons pas, chrétiens; la malédiction l'a environné par le dehors. Son Père, qui, durant le cours de sa vie, s'était plu tant de fois de donner des marques de l'amour qu'il avait pour lui, maintenant le laisse sans aucun secours, sans aucun témoignage de protection : faites ce que vous voudrez, je l'abandonne. Et que faites-vous, ô Père céleste ? c'est alors qu'il le fallait secourir : *Ut quid, Domine, recessisti longe* (*Psal.*, IX, 22)? Pourquoi vous êtes-vous retiré si loin? si loin que vous ne paraissez pas : *Despicis in opportunitatibus :* Vous dédaignez de le regarder dans le temps de son besoin et de son affliction, dans l'occasion la plus importante. Voilà les Juifs qui lui disent en termes formels, que s'*il descend de la croix, ils croiront en lui* (*Matth.*, XXVII, 42): c'est ici qu'il faudrait que les cieux s'ouvrissent; c'est le temps où il faudrait faire résonner cette voix céleste : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* (*Matth.*, XVII, 5). Non, le ciel est d'airain sur sa tête : bien loin de le reconnaître par aucun miracle, il retire jusqu'aux moindres marques de protection; jusque-là que les démons mêmes, sentant bien ce prodigieux abandonnement, s'avancèrent aussi contre Jésus-Christ, pour en faire le jouet de leur fureur. [Après avoir achevé toutes leurs tentations, ils s'étaient retirés de lui jusqu'à un autre temps] *Usque ad tempus* (*Luc.*, IV, 13); ce que les saints Pères interprètent du temps de sa passion, qui était en effet leur temps (*S. August. Enar.*, II *in Ps.* XXX, *n.* 10, *t. p.* 151). Et je vous laisse à penser si l'ayant remué si terriblement dans le désert, maintenant que voici leur jour, combien ils lui auront fait sentir d'outrages.

(1) Qui s'attachent.

Secondement, messieurs, la malédiction de Dieu pénètre au-dedans, et frappe Jésus-Christ dans ses puissances. Je remarque dans l'Ecriture, que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes, est un visage serein et tranquille, qui dissipe les nuages, qui calme les troubles de la conscience, qui la remplit d'une sainte joie : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo* (*Ps.* XV, 11) : Vous me comblerez de joie en me montrant votre visage. O Jésus crucifié, ce visage était autrefois pour vous; autrefois, autrefois; mais maintenant la chose est changée : il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs, un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala :* Le visage de Dieu sur ceux qui font mal (*Psalm.*, XXXIII, 17); c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé; il le regarde, non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible qui allume le feu devant soi : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (*Ps.* XLIX, 3); dont il porte l'effroi dans les consciences : il le regarde enfin comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés ? Visage de mon Père, où êtes-vous ? visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité. *Deus, Deus meus !* O bonté ! ô miséricorde ! ah ! que vous vous êtes retirée bien loin ! *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII, 46)?

Troisièmement, messieurs, la malédiction de Dieu va pénétrant dans le fond de son âme : il n'appartient qu'à lui de l'aller chercher jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures; Dieu seul en la faisant se l'est réservé; mais aussi, quand il veut, il la renverse, dit-il, jusqu'aux fondements : *Commovebit illos a fundamentis* (*Sap.*, IV, 19). Cela s'appelle dans l'Ecriture briser les pécheurs : *Dominus conteret scelestos et peccatores* (*Isa.*, I, 28). Et pour donner la perfection au sacrifice que devait le divin Jésus à la justice divine, il fallait qu'il fût encore froissé de ce dernier coup : et c'est ce que le prophète a voulu dire dans ce passage qui s'entend de lui à la lettre : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (*Ibid.*, LIII, 10) : Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité. N'attendez pas, mes frères, que je vous représente ce dernier supplice; mais concevez seulement qu'il fallait que le Fils

de Dieu sentît en lui-même une oppression bien violente, pour s'écrier comme il fit : Et pourquoi, mon Père, m'abandonnez-vous? il fallait pour cela que la divinité de Jésus-Christ se fût comme retirée en elle-même ; ou que ne faisant sentir sa présence que dans (1) une certaine partie de l'âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu, qui (2) sait diviser l'esprit d'avec l'âme, *Divisionem animæ ac spiritus* (*Hebr.*, IV, 12), elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; ou que par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par un miracle (3), comme tout est extraordinaire en Jésus-Christ, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'Homme Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes : tant y a qu'il est infaillible qu'il n'y avait que le seul effort d'une angoisse inconcevable qui pût arracher du fond de son cœur cette étrange plainte qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti* (*Ps.* XXI, 1) ? C'est le mystère.

Pendant ce délaissement, Dieu était opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés : en même temps qu'il frappait, il ouvrait les bras aux hommes : il rejetait son Fils, et il nous ouvrait ses bras : il le regardait en colère, et il jetait sur nous un regard de miséricorde : *Pater*, pour nous; *Dimitte Deus*, pour lui. Sa colère se passait en se déchargeant; il frappait son Fils innocent luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisait à la croix, jusqu'à temps que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père, qu'il était entièrement apaisé, vît enfin qu'il était temps de quitter le monde. Je pourrais ici, chrétiens, vous faire une vive peinture d'un Jésus mourant et agonisant, défaillant peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toujours ouverte et livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante jusqu'à ce qu'enfin l'âme se retire et laisse le corps froid et immobile : ce récit pourrait peut-être émouvoir vos cœurs; mais il ne faut pas travailler à vous attendrir par de vaines imaginations.

Jésus n'est pas mort de la sorte : il fait l'un après l'autre ce qu'il a à faire. Il parcourt toutes les prophéties pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne à son Père, pour voir s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit à Dieu ; puis élevant sa voix avec un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit hautement : *Tout est consommé* (*Joan.*, XIX, 30), et remet volontairement son âme à son Père, d'une action libre et forte; (4) pour accomplir, mes frères, ce qu'il avait dit, que, *nul ne la lui ôte par force, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré* (*Ibid.*, X, 18) ; et ensemble pour nous faire entendre que vraiment il ne vivait que pour nous, puisque notre paix étant faite, il ne veut plus rester un moment au monde. Ainsi est mort le divin Jésus, nous montrant combien il est véritable, *qu'ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin* (*Ibid.*, XIII, 1). Ainsi est mort le divin Jésus, *pacifiant par ses souffrances le ciel et la terre* (*Coloss.*, I, 20). Il est mort, il est mort, et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes.

Et je le dis, et je le répète, et vous n'êtes pas encore attendris : et moi pécheur, qui vous parle, plus dur et plus insensible que tous les autres, je puis vous parler encore! Il n'en est pas ainsi de ces personnes pieuses qui assistent à la mort du Sauveur Jésus : la douleur les saisit, de sorte qu'elle étouffe jusqu'aux sanglots, qu'elle ne leur permet pas même les soupirs. O Marie, divine Marie ! ô de toutes les mères la plus désolée ! qui pourrait ici exprimer de quels yeux vous vîtes cette mort cruelle? Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée : votre accablement incroyable vous ayant en quelque sorte rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs, et rouvrit violemment toutes vos blessures : vous étiez en cela plus inconsolable, que bien loin de diminuer ses afflictions, vous les redoubliez en les partageant ; et que vos douleurs mutuelles s'accroissaient ainsi sans mesure, et se multipliaient jusqu'à l'infini, pendant que les flots qu'elles élevaient, se repoussaient les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Mais quand vous lui vîtes rendre les derniers soupirs, c'est alors que vous ne pouviez plus supporter la vie, et que votre âme le voulant suivre, laissa votre corps longtemps immobile.

Ce n'est pas pour cette Vierge, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel ; ils n'ont déjà plus de lumière pour elle : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils, tout le monde lui paraît couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque endroit qu'elle se tourne, ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort. Elle n'est pas la seule qui en est émue : et pour ne point parler des tombeaux qui s'ouvrent et des rochers qui se fendent, les cœurs des spectateurs, plus durs que les pierres, sont excités par cette mort à componction. J'entends un Centenier qui s'écrie: *Très-certainement cet homme était juste* (*Luc.*, XXIII, 47). Tous ceux qui assistaient au spectacle, s'en retournaient, dit saint Luc, battant leur poitrine : *Percutientes pectora sua revertebantur* (*Ibid.*, 48).

Qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous

(1) La plus haute partie.
(2) Va aux divisions les plus délicates.
(3) Extraordinaire.
(4) Pour nous faire entendre que.

soyons plus durs que les Juifs. Ah ! toutes nos églises sont aujourd'hui un calvaire : qu'on nous voie sortir d'ici battant nos poitrines. Faisons résonner tout le Calvaire de nos cris et de nos sanglots ; mais que ce ne soit pas Jésus-Christ tout seul qui en fasse le sujet. Ne pleurez pas sur moi, nous dit-il (*Luc.*, XXIII, 28) ; je n'ai que faire de vos soupirs, ni de votre tendresse inutile. Pleurez, pécheurs, pleurez sur vous-mêmes ; et pourquoi pleurer sur nous-mêmes ? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (*Ibid.*, 31) ? Si on fait ceci dans le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ? Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois vert et fructueux ; bois aride, bois déraciné, bois qui n'attend plus que la flamme, comment pourras-tu subsister parmi ces ardeurs dévorantes ? etc.

SECOND SERMON

POUR LE VENDREDI-SAINT,

SUR LE MYSTERE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ crucifié nous apprend à discerner ce qui est digne de notre mépris. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu que sa croix fût plus un mystère d'ignominie que de douleur. Grandeur du prix auquel il nous a achetés. Estime que nous devons concevoir de nous-mêmes en qualité de chrétiens : obligation où nous sommes de vivre pour le Sauveur. Victoire qu'il remporte sur la justice de son Père par sa contrition et son obéissance profonde. De quelle manière nous devons nous unir à sa douleur qui déplore nos crimes, et à son obéissance qui les répare.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.

Je n'ai pas jugé que je susse autre chose parmi vous (1) *que Jésus-Christ et lui crucifié* (I *Cor.*, II, 1).

Quelque étude que nous ayons faite pendant tout le cours de notre vie, et quelque soin que nous ayons pris d'enrichir nos entendements par la connaissance du monde et des affaires, ou par celle des arts et de la nature ; il faut aujourd'hui, chrétiens, que nous fassions sur le Calvaire profession publique d'une sainte et bienheureuse ignorance, en reconnaissant avec l'Apôtre, devant Dieu et devant les hommes, que toute la science que nous possédons est réduite à ces deux paroles : *Jésus, et lui crucifié.* Mais nous ne devons point rougir de cette ignorance, puisque c'est elle qui a triomphé des vaines subtilités de la sagesse du monde, et qui a fait que tout l'univers révère en ce jour sacré, comme le plus grand de tous les miracles, le plus grand et le plus étrange de tous les scandales.

Mais (2) je me trompe, messieurs, d'appeler du nom d'ignorance la simplicité de notre foi : il est vrai que toute la science du Christianisme est réduite aux deux paroles que j'ai rapportées ; mais aussi elles renferment les trésors immenses de la sagesse du ciel,

(1) Sinon.
(2) Je me suis trompé.

qui ne s'est jamais montrée plus à découvert à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est-là que Jésus-Christ étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, en un mot un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne.

C'est, mes sœurs, ce qui m'a donné la pensée de vous prêcher aujourd'hui ce grand et admirable mystère, dont saint Paul nous a parlé dans mon texte ; la doctrine de vérité en Jésus souffrant ; la science du chrétien en la croix. O croix, que vous donnez de grandes leçons ! ô croix, que vous répandez de vives lumières ! mais elles sont cachées aux sages du siècle ; nul ne vous pénètre, qu'il ne vous révère ; nul ne vous entend, qu'il ne vous adore ; le degré pour arriver à la connaissance, c'est une vénération religieuse. Je vous la rends de tout mon cœur, ô croix de Jésus, en l'honneur de celui qui vous a consacré par son supplice, dont le sang, les opprobres et l'ignominie vous rendent digne d'un culte et d'une adoration éternelle. Joignons-nous, âmes saintes, dans cette pensée, et disons avec l'Eglise : *O Crux, ave.*

Si le pontife de l'ancien Testament, lorsqu'il paraissait devant Dieu, devait porter sur sa poitrine, comme dit le Saint-Esprit dans l'Exode, *La doctrine et la vérité* (*Exod.*, XXVIII, 30), dans des figures mystérieuses ; à plus forte raison le Sauveur, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, ayant toujours imprimées sur sa personne sacrée la doctrine et la vérité, par l'exemple de sa sainte vie et par ses actions irrépréhensibles, les doit porter aujourd'hui d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il se présente à son Père pour commencer véritablement les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc avec foi, chrétiens, et contemplons attentivement ce grand spectacle de la croix, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures, et tirer tous les principes de notre science, de sa passion douloureuse.

Mais pour apprendre avec méthode cette science divine, considérons en notre Sauveur ce qu'il a perdu dans sa passion, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis ; car il a dû y perdre quelque chose, parce que c'était un sacrifice ; il a dû y acheter quelque chose, parce que c'était un mystère de rédemption ; il a dû y conquérir quelque chose, parce que c'était un combat ; (1) et pour accomplir ces trois choses, je dis qu'il se perd lui-même, qu'il achète les âmes, qu'il gagne le

(1) Dans ce sacrifice il se perd lui-même : dans cette rédemption il achète les âmes : dans ce combat il gagne le ciel.

ciel. Pour se détruire lui-même, il se livre aux mains de ses ennemis ; c'est ce qui (1) consomme la vérité de son sacrifice ; en se livrant de la sorte, il reçoit les âmes en échange ; c'est ce qui achève le mystère de la rédemption ; mais ces âmes qu'il a rachetées de l'enfer, il les veut placer dans le ciel (2) en surmontant les oppositions de la justice divine qui (3) les en empêche ; et c'est le sujet de son combat. Ainsi vous voyez en peu de paroles toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Mais qu'apprendrons-nous pour régler nos mœurs dans cet admirable spectacle? Tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite ; nous apprendrons à perdre avec joie ce que Jésus-Christ a perdu, c'est-à-dire, les biens périssables ; à conserver précieusement ce que Jésus-Christ a acheté : vous entendez bien que ce sont nos âmes ; à désirer avec ardeur ce que Jésus-Christ nous a conquis par tant de travaux ; et je vous ai dit que c'était le ciel. Quitter tout pour sauver son âme en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme ? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en mon Sauveur crucifié ? Mais vous le verrez bien plus clairement, quand j'aurai établi par ordre ces trois vérités proposées, qui feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, qu'il y ait un homme assez insensé pour ne pas aimer les biens éternels, s'il avait pu se (4) résoudre à mépriser les biens périssables. Sans doute notre inclination irait droitement à Dieu, si elle n'était détournée par les attaches diverses que les sens font naître pour nous arrêter en chemin ; d'où il est aisé de conclure, que le premier pas dans la droite voie et aussi le plus difficile, c'est de mépriser les biens qui nous environnent ; et par une suite infaillible, que le (5) fondement le plus nécessaire de la science dont nous parlons, c'est de savoir discerner au juste ce qui est digne de notre mépris.

Mais comme pour acquérir cette connaissance par la force du raisonnement, il faudrait un travail immense, Dieu nous ouvre un livre aujourd'hui où toutes les questions sont déterminées. En ce livre, les décisions sont indubitables, parce que c'est la sagesse de Dieu qui les a écrites ; elles y sont claires et intelligibles, parce qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir ; enfin elles sont ramassées en abrégé, parce que, sans partager son esprit en des études infinies, il suffit de considérer Jésus-Christ en croix.

Et il n'est pas nécessaire de faire de grandes présuppositions, comme dans les écoles des philosophes, ni de conduire les esprits à la vérité par un long circuit de conclusions et de principes ; il n'y a qu'une chose à présupposer, qui n'est ignorée d'aucun des fidèles ; c'est que celui qui est attaché à ce bois infâme, est la sagesse éternelle, laquelle, par conséquent, a pesé les choses dans une juste balance.

(1) Et certainement, chrétiens, si nous voulons en juger par les effets, le Fils de Dieu a toujours estimé ce qui méritait de l'estime ; la foi de la Cananée et [celle] du centenier ont trouvé en sa bouche leur juste louange (*Matth.*, XV, 28 ; VIII, 10). Non-seulement il a distingué le mal et le bien, mais il a fait à point nommé le discernement entre le plus et le moins ; par-là il a su connaître la juste valeur du denier de la pauvre veuve (*Marc.*, XII, 28) ; et de peur de rien oublier il a mis le prix jusqu'au verre d'eau qui se donne pour son service (*Matth.*, X, 42) ; enfin tout ce qui a quelque dignité, est pesé dans sa balance jusqu'au dernier grain. Qui ensuite ne conclura pas que ce qu'il a rejeté avec mépris, n'était digne par conséquent d'aucune estime?

Que si vous voulez savoir maintenant quelles sont les choses qu'il a méprisées, il n'est pas besoin que je parle : ouvrez vous-mêmes le livre, lisez de vos propres yeux ; les caractères en sont assez grands et assez visibles ; les lettres en sont de sang, pour (2) frapper la vue avec plus de force ; on a employé le fer et la violence, pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié.

Toute la peine, messieurs, c'est que dans ce déluge de maux infinis qui viennent fondre sur notre Sauveur, on ne sait sur quoi arrêter la vue ; mais pour fixer nos regards, deux choses principalement sont capables de nous faire entendre l'état où il est réduit. C'est que, dans cette heure destinée à ses souffrances, pour les faire monter jusqu'au comble, Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et resserre dans le même temps toute la puissance de son Fils ; il déchaîne contre sa personne toute la fureur des enfers, et il retire de lui toute la protection du ciel. (3) Il veut être traité de la sorte, pour rompre avec violence les [liens] qui nous empêchent d'aller au bien véritable. Et, afin que nous pussions acquérir le bien que nous désirons, il nous a appris, en souffrant, à mépriser ce que nous craignons : *Et ut possemus bonum assequi quod optamus, perpetiendo docuit contemnere quod timemus.* Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui réduit dans le même temps à la nécessité de tout souffrir.

Le souvenir de (4) ses bienfaits (5) miraculeux qu'il avait répandus à pleines mains sur ce peuple ingrat, devait apparemment, chrétiens, sinon calmer tout à fait, du moins tempérer un peu l'excès de leur haine ; mais c'est la haine au contraire, qui efface la mémoire de tous les bienfaits, et je ne m'en étonne pas. L'un des plus grands supplices

(1) Fait la perfection.
(2) Contre les prétentions.
(3) S'y oppose.
(4) Dégoûter des biens.
(5) Principe le plus important

(1) En effet.
(2) Être plus remarquables.
(3) Il a voulu.
(4) Tant de.
(5) Et de ses miracles.

du Fils de Dieu, devait être l'ingratitude des siens : c'est pourquoi les douleurs de sa passion commencent par la trahison d'un de ses (1) apôtres. Après ce premier effet de la perfidie, tous ses miracles et tous ses bienfaits vont être couverts d'un épais nuage : toute la mémoire en est abolie ; l'air ne retentira que de ces cris furieux : C'est un scélérat, c'est un imposteur ; il a dit qu'il détruirait le temple de Dieu : et là-dessus la vengeance aveugle se précipite aux derniers excès ; elle ne peut être (2) assouvie par aucun supplice. Méchants, dit saint Augustin ; quand ils lui rendraient le mal pour le mal, ils ne seraient pas innocents ; s'ils ne lui rendent pas le bien pour le bien, ils seront ingrats : mais pour le bien ils lui rendent le mal (*Enarrat. in Psalm.* XXXVII, *n.* 25, *t.* IV, *p.* 307), pour de tels bienfaits, de si grands outrages ; il n'y a plus de nom parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Mais afin que nous entendions combien Jésus-Christ méprise tout ce que peut lui arracher la haine des hommes, et tout ce qu'elle peut lui faire souffrir ; en même temps que ses ennemis sont en la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Chrétiens, réveillez vos attentions ; c'est ici que le mystère commence.

Pour en concevoir une forte idée, je vous prie de considérer que l'heure dernière étant venue, en laquelle il avait été résolu que le Fils de Dieu se mettrait en un état de victime, il suspendit aussitôt tout l'usage de sa puissance ; parce que l'état de victime étant un état de destruction, il fallait qu'il (3) fût exposé sans force et sans résistance à quiconque (4) méditerait de lui faire injure : et c'est ce qu'il a voulu nous faire connaître (5) par ces paroles mémorables qu'il adresse aux Juifs dans le moment de sa capture : Vous venez à moi comme à un voleur ; cependant j'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant au temple, et vous ne m'avez point arrêté ; mais c'est que c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (*Luc.* XXII, 52, 53). Jusque-là, malgré leur fureur, ils ne pouvaient rien contre sa personne, parce que sa volonté toute-puissante leur liait les mains : mais il est maintenant du conseil de Dieu, qu'il resserre volontairement et qu'il retire en lui-même toute sa puissance, pour donner la liberté toute entière à la puissance opposée.

Il faut ici observer que cette suspension (6) surprenante de la puissance du Fils de Dieu, ne restreint pas seulement sa puissance extraordinaire et divine; mais que, pour le mettre plus parfaitement en l'état d'une victime qu'on va immoler, elle resserre la puissance même naturelle, et en (7) empêche

(1) Disciples.
(2) Rassasiée.
(3) S'exposât nud et désarmé.
(4) Voudrait entreprendre de lui faire outrage.
(5) Lorsqu'il a parlé en ces termes.
(6) Etrange.
(7) Suspend.

tellement l'usage, qu'il n'en reste pas la moindre apparence. Qui ne peut résister à la force, se peut quelquefois sauver par la fuite ; qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse ; celui à qui on ôte (1) la juste défense, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Mais Jésus ne se laisse pas cette liberté : tout est lié en lui jusqu'à la langue ; il ne répond pas quand on l'accuse ; il ne se plaint pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement, triste et unique recours de la faiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'empêcher par la pitié ce qu'elle n'a pu arrêter par la force, il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre : bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas même le son de sa voix. Il n'ouvre pas seulement la bouche : *Non aperuit os suum* (*Is.*, LIII, 7). O exemple de patience, mal suivi par les chrétiens, qui se vantent d'être ses disciples ! Il est si abandonné aux insultes, qu'il ne pense pas même avoir aucun droit de détourner sa face des coups. Un ver de terre que l'on foule aux pieds fait encore quelque faible effort pour se retirer ; et Jésus, comme une victime qui attend le coup, n'en veut pas seulement diminuer la force par le moindre mouvement de tête : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus* (*Is.*, L, 6). Ce visage autrefois si majestueux, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. Pour quelle raison, chrétiens ? Parce qu'il est dans un état de victime, toujours attendant le coup ; c'est-à-dire dans un état de dépouillement qui l'expose (2) nu et désarmé, pour être en butte à toutes les insultes, de quelque côté qu'elles puissent venir, même des mains les plus méprisables.

L'étrange abandonnement de cette victime dévouée nous est très-bien expliqué par un petit mot de saint Pierre, en sa première épître canonique, où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il dit : Qu'il ne rendait point opprobres pour opprobres, ni malédiction pour malédiction, et qu'il n'usait ni de plaintes ni de menaces : *Cum pateretur, non comminabatur* (I *Petr.*, II, 23). Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion ? Voici une belle parole : *Tradebat autem judicanti se injuste* (*Ibid.*) : Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement : et ce qui se dit de son juge se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprenaient de lui faire insulte : *Tradebat autem ;* il se donne à eux pour faire de lui à leur volonté. Un perfide le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; on veut (3) qu'il porte sa croix, il tend les épaules ; on lui arrache le poil. *C'est* (4) *un agneau,* dit l'Ecriture, *qui se*

(1) Cette liberté.
(2) Sans force et sans résistance.
(3) Le flageller inhumainement, il tend les épaules.
(4) Une brebis.

laisse tondre (*Is.*, LIII, 7). Mais attendez-vous, chrétiens, que je vous représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages? Un Malchus qui lui frappe la joue; un Hérode qui le traite comme un insensé: un pontife qui blasphème contre lui; (1) un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence? Faut-il que je promène le Fils de Dieu par tant de lieux éloignés qui ont servi de théâtre à son supplice, et que je le fasse paraître usant sur son dos à plusieurs reprises toute la dureté des fouets, lassant sur son corps toute la force des bourreaux, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? la nuit nous aurait surpris, avant que nous eussions achevé toute cette histoire lamentable. Parmi tant d'inhumanités, il ne fait que tendre le cou comme une victime volontaire. Enfin, assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, peuples et soldats, revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat: *Tradebat autem judicanti se*; il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Après cela, chrétiens, que reste-t-il autre chose, sinon que nous approchions pour lire ce livre? Contemplez Jésus à la croix: voyez tous ses membres brisés et rompus par une suspension violente: considérez cet homme de douleurs qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu par la perte du sang et par un travail inconcevable; qui, parmi ces douleurs immenses, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable.

Après ces décisions si sanglantes contre tous les biens de la terre, le monde a-t-il encore quelque attrait caché qui puisse mériter votre estime? Non, sans doute; il n'a plus d'éclat. Saint Paul a raison de dire qu'il *est mort maintenant et crucifié* (*Gal.*, VI, 14). Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix: dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil et couvrit de ténèbres, pour un peu de temps, le monde, qui est l'ouvrage de Dieu; mais il a (2) obscurci pour jamais tout ce qui brille, tout ce qui surprend, tout ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusion, qui est le chef-d'œuvre du diable; il l'a détruit principalement dans la partie la plus éclatante, dans le trophée qu'il érige, dans l'idole qu'il fait adorer, je veux dire dans le faux honneur.

(1) Pilate.
(2) Effacé.

C'est pourquoi son supplice, quoique très-cruel, est encore beaucoup plus infâme: sa croix est un mystère de douleurs; mais encore plus d'opprobres et d'ignominies. Aussi l'Apôtre nous dit, qu'il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie: *Sustinuit crucem confusione contempta* (*Hebr.*, XII, 2). Et il semble même réduire tout le mystère de sa passion à cette ignominie, lorsqu'il ajoute que Moïse jugea que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte: *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi* (*Hebr.*, XI, 26). Rien de plus infâme que le supplice de la croix; mais comme l'infamie en était commune à tous ceux qui étaient à la croix, remarquons principalement cette dérision (1) qui le suit depuis le commencement jusqu'à l'horreur de sa croix.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la risée se joignent ensemble dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funestes, qui répriment l'emportement de cette joie maligne dont se forme la moquerie, et l'empêche de se produire dans toute son étendue. Mais il ne faut pas s'étonner si le contraire arrive en ce jour; puisque l'enfer vomit son venin, et que les démons sont comme les âmes qui produisent tous les mouvements que nous voyons.

Tous ces esprits rebelles sont nécessairement cruels et moqueurs: cruels, parce qu'ils sont envieux: moqueurs, parce qu'ils sont superbes; car on voit assez, sans que je le dise, que l'exercice, le plaisir de l'envie, c'est la cruauté; et que le triomphe de l'orgueil, c'est la moquerie. C'est pourquoi en cette journée où règnent les esprits moqueurs et cruels, il se fait un si étrange assemblage de dérision et de cruauté qu'on ne sait presque laquelle y domine: et toutefois la risée l'emporte; parce qu'étant l'effet de l'orgueil qui règne dans ces esprits malheureux, au jour de leur puissance et de leur triomphe, ils auront voulu donner la première place à leur inclination dominante. Aussi était-ce le dessein de Notre-Seigneur, que ce fût un mystère d'ignominie; parce que c'était l'honneur du monde qu'il entreprenait à la croix, comme son ennemi capital: et il est aisé de connaître que c'est la dérision qui prévaut dans l'esprit des Juifs; puisque c'est elle qui a inventé la plus grande partie des supplices. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires, mais ils se jouent dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est leur jeu.

Il le fallait de la sorte, afin que le Fils de Dieu *fût soûlé d'opprobres* (*Thren.*, III, 30), comme l'avait prédit le prophète; il fallait que le Roi de gloire fût tourné en ridicule de toutes manières, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il fallait pousser la raillerie jusque sur la croix, insulter à la misère jusque dans les approches

(1) Sa passion n'est qu'un jeu cruel et une dérision continuée jusqu'à la croix.

de la mort, enfin, inventer pour l'amour de lui une nouvelle espèce de comédie, dont la catastrophe fût toute sanglante.

Que si l'ignominie de Notre-Seigneur est la principale partie de sa Passion, c'est celle par conséquent dont il y a plus d'obligation de se revêtir. *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes* (*Hebr.*, XIII, 13) : Sortons donc aussi hors du camp et allons à lui en portant l'ignominie de sa croix. Et toutefois, chrétiens, c'est celle que l'on veut toujours retrancher : dans les plus grandes disgrâces, on est à demi-consolé quand on peut sauver l'honneur et les apparences. Mais qu'est-ce que cet honneur sinon une opinion mal fondée? et cette opinion trompeuse ne s'évanouira-t-elle jamais en fumée, en présence des décisions claires et formelles que prononce Jésus-Christ en croix? Nous sommes convenus, messieurs, que le Fils de Dieu a pesé les choses dans une juste balance; mais il n'est plus question de délibérer, nous avons pris sur nous toute cette dérision et tous ces opprobres; nous avons été baptisés dans cette infamie : *In morte ipsius baptizati sumus* (*Rom.*, VI, 3): Nous avons été baptisés dans sa mort; or, sa mort est le mystère d'infamie, nous l'avons dit. Eh quoi! tant d'opprobres, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions dans lesquelles nous sommes plongés dans le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous ces délicatesses d'honneur! Non, il règne parmi les fidèles : cette idole s'est érigée sur les débris de toutes les autres, dont la croix a renversé les autels. Nous lui offrons de l'encens : bien plus, on renouvelle pour l'amour de lui les sacrifices cruels de ces anciennes idoles, qu'on ne pouvait contenter que par des victimes humaines; et les chrétiens sont si malheureux que de chercher encore de vaines couleurs, pour rendre à cette idole trompeuse l'éclat que lui a ravi le sang de Jésus. On invente des raisons plausibles et des prétextes artificieux pour excuser les usurpations de ce tyran, et même pour autoriser jusqu'à ses dernières violences; tant la discipline est corrompue, tant le sentiment de la croix est éteint et aboli parmi nous. Chrétiens, lisons notre livre : que la croix de notre Sauveur dissipe aujourd'hui ces illusions; ne sacrifions plus à l'honneur du monde, et ne vendons pas à Satan pour si peu de chose nos âmes qui sont rachetées par un si grand prix : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une chose surprenante que, dans cette vanité qui nous aveugle et qui nous fait adorer toutes nos pensées, il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer, et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien; ou plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires et mal assorties : il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentiments.

Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours et ne veut pas se connaître; il s'admire, et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche; et cependant par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son âme sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

Cette âme est en effet un trésor caché, c'est un or très-fin dans la boue, c'est une pierre précieuse parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte, empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fît par échange; afin de nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature. La croix nous découvre par un seul regard tout ce qui se peut lire sur cette matière. O âme, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la croix : Jésus-Christ se donne lui-même pour te racheter. Prends courage, dit saint Augustin, âme raisonnable, et considère combien tu vaux : *O anima, erige te, tanti vales* (*Enar. in Ps.* CII, *n.* 6. *t.* IV, *p.* 1116). Si tu parais vile et méprisable à cause de la mortalité qui t'environne, apprends aujourd'hui à t'estimer par le prix auquel te met la Sagesse même : *Si vos vobis terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos appendite* (*Enarr.* II *in Ps.* XXXII, *n.* 4, *t.* IV, *p.* 189). Appliquons-nous, chrétiens à cette divine science, et méditons le mystère de cet échange admirable par lequel Jésus-Christ s'est donné pour nous, afin de consommer l'œuvre de notre rédemption.

Mais pour cela rappelons en notre mémoire que notre péché nous avait doublement vendus : *Venundati sub peccato* (*Rom.*, VII, 14). Il nous avait vendus à satan auquel nous appartenions, comme des esclaves qu'il avait vaincus; il nous avait vendus à la justice divine à laquelle nous appartenions, comme des victimes dues à sa vengeance.

Vous savez assez, chrétiens, que le démon avait surmonté les hommes, et qu'ils étaient devenus par conséquent sa proie : car quiconque est vaincu, est esclave de celui qui l'a vaincu : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (II *Petr.*, II, 19). Dieu même l'avait ainsi prononcé par un ordre admirable de sa justice : car, comme dit excellemment saint Augustin, quoiqu'il ne fasse pas les ténèbres, néanmoins il les range et il les ordonne; et il aime tellement la justice, qu'il veut que la disposition en paraisse même dans les ruines des péchés : *Non deserit ordinandas ruinas peccantium* (*De lib. Arb.*, *lib.* III, *cap.* X, *t.* I, *p.* 622). C'est pourquoi le démon nous ayant vaincus parce que nous nous étions vendus lâchement à lui, Dieu a voulu suivre cette loi, qu'on devient le bien de son conquérant, et qu'on appartient sans réserve à celui à qui l'on se donne sans condition : et selon

cette règle de justice, Dieu nous adjugea à notre vainqueur, et ordonna par une juste sentence que nous fussions livrés entre ses mains.

Lorsque Dieu touché de miséricorde, voulut nous affranchir (1) de ce joug de fer, il n'usa pas, dit saint Augustin, de sa souveraine puissance (*De Trinit.*, *l.* XIII, *c.* 13 *et seq.*, *t.* VIII, *p.* 938 *et seq.*), et en voici la raison. Il voulut faire comprendre à l'homme qui s'était vendu à si bas prix, combien il valait. Et d'ailleurs, c'est que Dieu s'était proposé, dans l'ouvrage de notre salut, d'aller par les voies de la justice; et comme nous étions passés dans la possession de notre ennemi, (2) en vertu d'une sentence très-juste, il fallait nous retirer par les formes. O Jésus, voici votre ouvrage : ô Jésus, voici le miracle de votre charité inestimable. (3) C'est pourquoi vous avez vu, chrétiens, qu'il se livre volontairement à la puissance des ténèbres, et à la fureur de l'enfer; *Il attire*, disent les saints Pères, *notre ennemi au combat*, *en lui cachant sa divinité* (*S. Chrysost. Hom.* XIII, *in Matth. n.* 2, *t.* VII, *p.* 169; *S. Aug. de Script. Serm.* CXXX, *n.* 2, *p.* 638; *S. Leo. in Nativ. Dom. Serm.* II, *c.* III, IV, *t.* I, *p.* 147. *De Passion. Dom. c.* III, *t.* I, *p.* 273, *Edit. in*-4). Cet audacieux s'approcha et voulut l'assujettir sous sa servitude; mais aussitôt qu'il eut mis la main sur celui qui ne devait rien à la mort, parce qu'il était innocent, Dieu, qui dans l'œuvre de notre salut voulait faire triompher sa miséricorde, par l'ordre de sa justice, rendit en notre faveur ce jugement, par lequel il fut dit et arrêté que le diable, pour avoir pris l'innocent, serait contraint de lâcher les pécheurs : il perdit les coupables qui étaient à lui, en voulant réduire sous sa puissance Jésus-Christ, le juste, dans lequel il n'y avait rien qui lui appartînt. Ceux qui sont tant soit peu versés dans la lecture des saints Docteurs, me rendront bien ce témoignage, qu'encore que je n'aie point cité leurs paroles, je n'ai rien dit en ce lieu, qui ne soit tiré de leur doctrine, et que c'est en cette manière qu'ils nous ont souvent expliqué l'ouvrage de la rédemption. Mais il nous faut encore élever plus haut, et entrer plus avant au fond du mystère, par des maximes plus élevées qu'ils ont prises des Ecritures.

C'était à la justice divine que nous étions vendus et livrés par une obligation bien plus équitable, mais aussi bien plus rigoureuse : car quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, et ne peut la payer que par son supplice.

Non, mes frères, nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. Les théologiens le prouvent fort bien par des raisons invincibles; mais il suffit de vous dire que c'est une loi prononcée au ciel, et signifiée à tous les mortels par la bouche du saint Psalmiste : *Non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ* (*Ps.* XLVIII, 7, 8) : Nul ne peut se racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son âme. Il peut s'engager à sa justice; mais il ne peut plus se retirer de la servitude; il ne peut payer que par son supplice, par sa mort.

En vain, le genre humain, effrayé par le sentiment de son crime, cherche des victimes et des holocaustes pour les subroger en sa place; dussent-ils désoler tous leurs troupeaux par des (1) hécatombes, et les immoler à Dieu devant ses autels, il est impossible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes; la compensation n'est pas suffisante : et c'est pourquoi cette maxime de l'Apôtre est toujours d'une éternelle vérité, qu'il n'est pas possible que les péchés soient ôtés par le sang des taureaux et des boucs : *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (*Hebr.*, X, 4). Si bien que ceux qui les immolaient, faisaient bien à la vérité une reconnaissance publique de ce que méritaient leurs crimes; mais ils n'en avançaient pas l'expiation. *Aussi*, dit le même Apôtre, *ils multipliaient sans fin leurs holocaustes*, *et toujours leurs péchés demeuraient sur eux* (*Ibid.*, 1). Puis donc qu'il n'y avait parmi nous aucune ressource, que restait-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste (2) vengeance par notre juste punition?

Dans cette cruelle extrémité que devenions-nous, chrétiens, si le Fils unique de Dieu n'eût proposé cet heureux échange, prophétisé par David, et rapporté par le saint Apôtre? *O Père, les holocaustes ne vous ont pas plu* (*Ps.* XXXIX, 9, 10) : c'est en vain que les hommes tâchent de subroger en leur place d'autres victimes, elles ne vous sont pas agréables; mais j'irai moi-même me mettre en leur place : tous les hommes sont dûs à votre vengeance; mais une victime de ma dignité peut bien remplir justement la place même d'une infinité de pécheurs; *Tunc dixi : Ecce venio* (*Hebr.*, X, 5 *et suiv.*).

Là se vit ce spectacle de charité, spectacle de miséricorde, auquel nous ne devrions jamais penser sans verser des larmes. Un Fils uniquement agréable, qui se met en la place des ennemis! L'innocent, le juste, la sainteté même qui se charge des crimes des malfaiteurs! celui qui était infiniment riche qui se constitue caution pour les insolvables!

Mais, ô Père, consentirez-vous à cet échange? pourrez-vous voir mourir votre Fils, pour donner la vie à des étrangers? Un excès de miséricorde lui fera accepter cette offre; son Fils devient sa victime en la place de tous les mortels. Mais que n'use-t-il entièrement de miséricorde? Je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il veut faire triompher la miséricorde dans l'ordre de justice : première-

(1) Délivrer.
(2) Par une juste sentence.
(3) Il se livre comme vous avez déjà vu.

(1) Ce mot est un composé du grec ἑκατὸν et βοῦς, et signifie cent bœufs qui étaient immolés sur cent autels par cent sacrificateurs.
(2) Colère.

ment, chrétiens, afin de glorifier ces deux attributs dans le mystère (1) de notre salut, qui est le chef-d'œuvre de sa puissance; mais la raison la plus importante, c'est qu'il lui plaît de montrer ainsi son amour aux hommes : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16) : Dieu a tant aimé le monde.

En effet, qui serait capable de bien pénétrer cette charité immense de Dieu envers nous? Donner (2) l'héritier pour les étrangers! donner le naturel pour les adoptifs! Épanchons nos cœurs, âmes saintes, dans une pieuse méditation de ces paroles si tendres, et de cet échange si merveilleux. C'est déjà une bonté incomparable que Dieu ait voulu adopter des hommes mortels; car comme remarque excellemment saint Augustin (*Serm.* LI, *de Script. c.* XVI, *et seq. t.* V, *p.* 296 *et seq.*), les hommes ne recourent à l'adoption, que lorsqu'ils n'espèrent plus d'enfants véritables : si bien qu'elle n'est établie que pour venir au secours et suppléer au défaut de la nature qui manque. Et néanmoins, ô miséricorde! Dieu a engendré dans l'éternité un Fils qui contente parfaitement son amour, comme il épuise entièrement sa fécondité; et néanmoins, ô bonté incompréhensible! (3) lui qui a un Fils si parfait; par l'immensité (4) de son amour, par les richesses (5) infinies d'une (6) charité surabondante, il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. Il fait quelque chose de plus au Calvaire : non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner son fils pour des étrangers? et néanmoins c'est ce que fait le Père éternel : *Sic Deus dilexit mundum.* Pesons un peu ces paroles : *Il a tant aimé le monde*, dit le Fils de Dieu : voilà le principe de l'adoption : *qu'il a donné son Fils unique;* voilà le Fils unique livré à la mort. Paraissez maintenant, enfants adoptifs, *Afin que ceux qui croient ne périssent pas*, *mais qu'ils aient la vie éternelle.* Ne voyez-vous pas l'échange admirable? Il donne son propre Fils à la mort pour faire naître les enfants d'adoption. Cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère. Comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants, que lorsque l'on a perdu les véritables; un amour saintement inventif lui avait heureusement inspiré pour nous ce conseil de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer dans ses droits.

Par conséquent, ô enfants adoptifs, que vous coûtez au Père Eternel! mais que vous êtes chers et estimables à ce Père, qui donne son Fils, et à ce Fils qui se donne lui-même pour vous! Voyez à quel prix il vous achète. Un grand prix, dit le saint Apôtre, un prix infini : *Pretio empti estis*, *nolite fieri servi hominum* (I *Cor.*, VII, 23) : Vous êtes achetés d'un prix, c'est-à-dire, d'un prix infini et inestimable; ne vous rendez pas esclaves des hommes. Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil; comme il vous honore, dit-il, et qu'il vous estime, il désire votre avancement; c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse, d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de la conscience : prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Vous avez un autre homme qui vous estime; cet homme, c'est Jésus-Christ, qui est aussi votre Dieu : c'est lui qui vous estime véritablement, parce qu'il vous a acheté au prix de son sang : parce que cet ami vous estime, il veut vous engager dans le siècle; parce que Jésus vous estime, il veut vous élever au-dessus du siècle : vous promettez beaucoup, vous dit-il; et l'estime qu'il fait de vous, fait qu'il voudrait vous voir dans le monde en la place dont vous êtes digne; mais Jésus qui vous estime véritablement, ne voit rien dans le monde qui vous mérite. Car que voyez-vous dans le monde qui puisse contenter une âme pour laquelle Jésus-Christ se donne? Quand on vous représente ce que vous valez, n'entrez pas tout seul dans la balance; pesez-vous avec votre prix, et (1) vous trouverez que rien n'est digne de vous, que ce qui est digne aussi de Jésus-Christ même : *Pretio empti estis.* Ne vous rendez pas esclave de la complaisance, ne vous donnez pas à si bas prix, ne (2) vous vendez pas pour si peu de chose. Non, non, mes frères, dit saint Augustin, ne soyons pas vils à nous-mêmes, nous qui sommes (3) si précieux au Père, qu'il nous achète au Calvaire du sang de son Fils; et encore n'étant pas content de nous le donner une fois il nous le verse tous les jours sur ses saints autels : *Tam charos æstimat, ut nobis quotidie Unigeniti sui pretiosissimum sanguinem fundat* (*Serm.* CCXVI, *de divers. cap.* VIII, *t.* V, *p.* 954).

Entrons aujourd'hui sérieusement dans une grande estime de ce que nous sommes en qualité de chrétiens, et que cette pensée nous retienne dans nos crimes les plus secrets. Si vous aviez un témoin, ses yeux vous inspireraient de la retenue. Si vous

(1) Tout mystérieux dans la passion du Fils de Dieu. Caïphe prophétise : Pilate le déclare roi des Juifs : *Rex Judæorum* : Le peuple demande que son sang tombe sur lui : *Sanguis super nos*; par la vengeance, par la rédemption : il ne veut point de celui-ci; mais il lui préfère Barabbas : *Non hunc*, *sed Barabbam*; l'innocent pour le pécheur : c'est ce que fait le Père céleste. Non, il ne nous faut pas Barabbas; il nous faut un innocent.

(2) L'unique.

(3) Ayant.

(4) De sa miséricorde.

(5) Inépuisables.

(6) D'une bonté.

(1) Sachez.

(2) Ne vendez pas pour peu de chose votre liberté.

(3) Que le Père céleste tient si précieux, d'un si grand prix.

perdez de vue Dieu qui vous regarde, songez du moins à vous-même, après le prix que vous coûtez au Sauveur. Comptez-vous dorénavant pour quelque chose ; ayez honte de vous-même, à cause de vous-même; respectez vos yeux et votre présence : *Unusquisque dignum se existimet coram quo si delictum cogitaverit, erubescat* (*Serm.* CCCLXXI, *de div. c.* IV, *tom.* V, *pag.* 1461) : Que chacun ait une si grande idée de lui-même, qu'il rougisse à la seule pensée du péché.

Mais en apprenant aujourd'hui à nous estimer par notre prix, méditons aussi attentivement, que *Nous ne sommes pas à nous-mêmes*, et regardons-nous dans cette vue, que *Nous sommes des personnes achetées*. Jésus-Christ ne s'est pas donné à pure perte : aussi, dit l'Apôtre, Vous n'êtes plus à vous ; car vous avez été achetés d'un grand prix : *Non estis vestri ; empti enim estis pretio magno* (I *Cor.*, VI, 19, 20). Nous pouvons aisément connaître, non-seulement combien légitimement, mais combien étroitement et intimement nous sommes acquis au Sauveur, si nous savons entendre les lois de cet échange mystérieux. Ce n'a point été par des choses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent, que vous avez été rachetés de la vanité paternelle et héréditaire de votre première vie; mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'agneau sans tache : *Non enim corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione ; sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi* (I *Petr.*, I, 18, 19). Nous avons déjà dit, messieurs, que l'achat n'est pas une perte, mais un échange ; vous me donnez, et je donne : je me dessaisis en achetant, de ce que je donne; mais néanmoins je ne le perds pas; parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne, et en fait le remplacement : lois du commerce qui ne peuvent être renversées sans ruiner tous les fondements de la société humaine. Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'Ecriture nous dit si souvent, que Jésus-Christ s'est donné pour nous. Il ne nous achète pas, dit saint Pierre, ni par or ni par argent, ni par des richesses mortelles; car étant maître de tout l'univers, cela ne lui coûtait rien : mais parce qu'il nous voulait acheter beaucoup pour marque de son estime, il a voulu qu'il lui en coûtât ; et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini : il a voulu se donner lui-même ; par conséquent nous lui tenons lieu de sa chair, de son sang, de sa propre vie ; et par conséquent, lorsque nous nous retirons de lui, nous [lui] faisons la même injure, que si nous lui arrachions un de ses membres. Nous portons sa croix sur nos fronts, nous sommes teints de son sang ; n'effaçons pas les marques d'une si glorieuse servitude ; consacrons au Sauveur toute notre vie, puisqu'il l'a si bien achetée, et ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Car comme il ne nous achète que comme Sauveur, il ne nous achète que pour nous sauver ; et il va combattre à toute outrance, si je puis parler de la sorte, contre la justice de son Père, pour nous gagner le ciel qu'elle nous ferme.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien qui attache les attentions, comme le spectacle d'un grand combat qui décide des intérêts de deux puissances opposées : les voisins intéressés le considèrent avec tremblement ; et les plus indifférents sont émus dans l'attente d'un événement si remarquable.

J'ai à vous proposer ici un combat, où se décide la cause de notre salut ; dans lequel un Dieu combat contre un Dieu, le Fils contre son Père, et en quelque sorte contre lui-même. Mais comme on ne combat contre Dieu qu'en lui cédant, le Dieu-Homme qui est le tenant contre la justice divine, pendant qu'elle marche contre lui personnellement, armée de toutes ses vengeances, paraît armé de sa part d'une obéissance profonde : toutefois par cette obéissance toute puissante, la justice divine est vaincue, les portes du ciel sont forcées, et l'entrée en est ouverte aux enfants d'Adam, qui en étaient exclus par leurs crimes. Il est entré une fois dans le sanctuaire avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle : *Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa* (*Hebr.*, IX, 12).

C'est ici la principale partie de la passion du Sauveur, et c'est, pour ainsi dire, l'âme du mystère ; mais c'est un secret incompréhensible. Un Dieu qui se venge sur un Dieu, un Dieu qui satisfait à un Dieu ; qui pourrait approfondir un si grand abîme ? Les bienheureux le voient et ils en sont étonnés : mais qu'en peuvent penser les mortels ? Disons néanmoins, messieurs, selon notre médiocrité, ce qu'il a plu à Dieu que nous en sussions par son Ecriture divine, et apprenons premièrement du divin Apôtre quelles armes tient en main le Père, quand il marche contre son Fils. Il est armé de son foudre, je veux dire de cette terrible malédiction qu'il lance sur les têtes criminelles. Quoi ! ce foudre tombera-t-il sur le Fils de Dieu ! Ecoutez l'apôtre saint Paul : Il est fait pour nous malédiction ; *Factus pro nobis maledictum* (*Gal.*, III, 13) : le grec porte exécration.

Pour entendre le sens de l'Apôtre, vous voyez qu'il faut méditer avant toutes choses quelle est la force, quelle est l'énergie de la malédiction divine ; mais il faut que Dieu l'explique lui-même par la bouche du divin Psalmiste. *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus et sicut oleum in ossibus ejus* (*Ps.* CVIII, 17) : La malédiction l'environne comme un vêtement, elle entre comme l'eau dans son intérieur, et pénètre comme de l'huile jusqu'à ses os. Voilà donc trois effets terribles de la divine malédiction : elle environne les pécheurs par le dehors ; elle entre jusqu'au dedans, et s'attache aux puissances de leur âme ; mais elle passe encore plus loin : elle pénètre comme de l'huile jusqu'à la moelle de leurs os ; elle perce jusqu'au fond de leur

substance. Jésus chargé des péchés des hommes en qualité de répondant et de caution, est frappé de ces trois foudres, ou plutôt de ces trois dards du foudre de Dieu. Expliquons ceci en peu de paroles, autant que le sujet le pourra permettre.

L'un des privilèges des justes, c'est que Dieu les assure dans les saintes Lettres, que sa miséricorde les environne. Celui qui espère au Seigneur sera environné de sa miséricorde : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* (*Ps.* XXXI, 10). Il veut par là que nous entendions, qu'il fait, pour ainsi dire, la garde autour d'eux, pour détourner de sa main les coups qui menacent leurs têtes ; qu'il bride la puissance de leurs ennemis, et qu'il les met à couvert de toutes les insultes du dehors, sous l'aile de sa protection.

Ainsi, le premier degré de malédiction, c'est que Dieu retire des pécheurs cette protection extérieure, et les laisse par conséquent exposés à un nombre infini d'accidents fâcheux, qui menacent de toutes parts la faiblesse humaine. Je vous ai déjà fait voir, chrétiens, que Jésus a été réduit à ce triste état par la volonté de son Père ; qu'il s'y est assujetti volontairement en qualité de victime ; et comme ce que j'aurais à dire sur ce sujet, tomberait à peu près dans le même sens de ma première partie, pour ne vous point accabler par des redites dans un discours déjà assez long, je remarquerai seulement cette circonstance.

C'est que la protection de Dieu sur les justes leur est promise, principalement dans le temps des afflictions ; parce que Dieu, comme un bon ami, se plaît de faire paraître à ses serviteurs dans le temps des adversités, la fidélité de ses soins. De là vient que, lorsqu'il semble les abandonner, il fait luire sur eux ordinairement par certaines voies imprévues, qui ne manquent jamais à sa providence, quelque marque de sa faveur. Jésus n'en voit pas la moindre étincelle ; si bien qu'en se plaignant que Dieu le délaisse, dans les termes du roi-prophète, il pouvait encore ajouter ce qu'il dit en un autre lieu : *Ut quid, Domine, recessisti longe* (*Ps.* IX, 22) ? O Dieu ! pourquoi vous êtes-vous retiré si loin, qu'il semble que je vous perde de vue ? *Despicis in opportunitatibus :* Vous, qui vous glorifiez d'être si fidèle, vous me dédaignez dans l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre secours ; *Despicis in opportunitatibus* : et quelle est cette occasion ? *In tribulatione :* O Dieu ! vous me méprisez dans l'extrémité de mes angoisses.

Voilà l'état du Sauveur. Mais disons ici en passant aux enfants de Dieu qui semblent abandonnés parmi leurs ennuis, qu'ils considèrent Jésus, qu'ils sachent que Dieu, cet ami fidèle, ne nous manque jamais aux occasions : mais ce n'est pas à nous de les lui prescrire ; elles dépendent de l'ordre de ses décrets, et non de l'ordre des temps : il suffit que nous soyons assurés qu'il viendra infailliblement à notre secours, pourvu que nous ayons la force d'attendre.

Après ce mot de consolation que nous devions, ce me semble, aux affligés, revenons maintenant au Fils de Dieu, et voyons la divine malédiction qui commence à pénétrer son intérieur, et le frappe dans les puissances de l'âme ; suivons toujours l'Ecriture Sainte et ne parlons point sans la loi.

J'ai appris de cette Ecriture que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes, est un visage serein et tranquille qui dissipe tous les nuages, qui calme tous les troubles de la conscience ; un visage doux et paternel, qui remplit l'âme d'une sainte joie : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo* (*Ps.* XV, 11). O Jésus ! il était autrefois pour vous, autrefois ; mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs ; un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* (*Ps.* XXXIII, 17) : Le visage de Dieu sur ceux qui font mal ; visage terrible et épouvantable, le visage de la justice irritée, dont Dieu étonne les réprouvés. Ah ! si nous pouvions ouvrir les yeux pour considérer ce visage ! Jésus lui-même en est étonné ; parce qu'il porte l'image d'un criminel. Voyez en l'image et en la peinture ce que c'est qu'un crime réel, ce que c'est qu'un pécheur véritable. *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (*Luc.*, XXIII, 31) ? Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? O grâce ! ô rémission ! ô salut des hommes ! que vous coûtez à Jésus ! Son Père lui paraît avec ce visage ; il lui montre cet œil enflammé ; il lance contre lui ce regard terrible, qui allume le feu devant lui : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (*Ps.* XLIX, 4). Il le regarde enfin comme un criminel, et la vue de ce criminel lui fait en quelque sorte oublier son Fils.

Mon Sauveur en est étonné. Voyez comme il entre aussi dans ce sentiment, et comme il prend en vérité l'état de pécheur. Ah ! c'est ici mon salut. Je me plais de m'occuper dans cette pensée : j'aime à voir que mon Sauveur prend mes sentiments ; parce que c'est en cette manière qu'il me donne la liberté de prendre les siens : parce qu'il parle à Dieu comme un pécheur, ah ! c'est ce qui me donne la liberté de parler comme un innocent. Je remarque donc, âmes saintes, que dès le commencement de sa passion, il ne parle plus à Dieu qu'en tremblant : lui qui priant autrefois commençait sa prière par l'action de grâces (*Joan.*, XI, 41, 42), assuré d'être toujours ouï ; lui qui disait si hardiment, *Père, je le veux* (*Joan.*, XVII, 24) ; dans le Jardin des Olives, il commence à tenir un autre langage. *Père*, dit-il, *s'il est possible ; Père, si vous voulez, détournez de moi ce calice : non ma volonté, mais la vôtre* (*Matth.*, XXVI, 39 ; *Luc.*, XXII, 42). Est-ce là le discours d'un Fils bien-aimé ? Eh ! vous disiez autrefois si assurément : *Tout ce qui est à vous est à moi ; tout ce qui est à moi, est à vous* (*Joan.*, XVII, 10). Il a été un temps qu'il pouvait parler de la sorte : maintenant que le Fils unique est caché et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus lui parler avec cette

liberté première, il prie avec tremblement; et enfin dans la suite de sa passion, se voyant toujours traité comme un criminel, ne découvrant plus aucuns traits de la bonté de son Père, il n'ose plus aussi lui donner ce nom; et pressé d'une détresse incroyable, il ne l'appelle plus que son Dieu: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46).

Mais la cause principale de cette plainte, c'est que la colère divine, après avoir occupé toutes ses puissances, avait produit son dernier effet, en perçant et pénétrant jusqu'au fond de l'âme. Je n'aurais jamais fini ce discours, si j'entreprenais de vous expliquer combien ce coup est terrible. Il suffit que vous remarquiez qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'aller chercher l'âme jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures: Dieu seul, en la faisant, se l'est réservé; et c'est par là qu'il la prend, quand il veut la renverser par les fondements, selon l'expression prophétique: *Commovebit illos a fundamentis* (*Sap.*, IV, 19). C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture, briser les pécheurs; *Deus conteret eos* (*Job.*, XXXIV, 24). Voyez ici combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant: c'est pour cela que Dieu a suivi cette voie de justice. Isaïe l'a dit clairement dans ce beau chapitre, qui s'entend de Jésus-Christ à la lettre: Le Seigneur l'a voulu briser: *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (*Is.*, LIII, 10): et pour achever la perfection de son sacrifice, il fallait qu'il fût encore froissé par ce dernier coup.

Je ne crains point de dire que tous les autres tourments de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre son âme très-sainte, sous la main de Dieu qui la froisse.

De quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence; soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même; soit que ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu, (1) *dont la vertu pénétrante*, comme dit saint Paul, *va jusqu'aux divisions les plus délicates de l'âme d'avec l'esprit* (*Heb.*, IV, 12), elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; soit que par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation, où l'Homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Quoi qu'il en soit, et de quelque sorte que se soit accompli un si grand mystère en la personne de Jésus-Christ, toujours est-il assuré qu'il n'y avait que le seul effort d'une détresse incompréhensible, qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père: *Quare me dereliquisti* (*Ps.* XXI, 1)? Pourquoi m'avez-vous abandonné?

(1) Qui pénètre, comme dit saint Paul.

Le croirions-nous, chrétiens, si l'Ecriture divine ne nous l'apprenait, que pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix se négociait? On avançait-il pas à pas la conclusion d'un si grand traité; et *Dieu était en Christ, se réconciliant le monde* (II *Cor.*, V, 19). Comme on voit quelquefois dans un grand orage, le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu jusqu'à ce qu'il reprend enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation; ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nuée crève et se dissipe, Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne (1) et riante: et par un (2) retour admirable, qui comprend tout le mystère de notre salut; pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il pardonne sans réserve aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Mais aussi c'est que sa rigoureuse justice fut si fortement combattue par le Fils de Dieu, qu'il fallut enfin qu'elle se rendît et qu'elle laissât emporter le ciel à une si grande violence. O ciel, enfin tu nous es ouvert: nous ne sommes plus des bannis, chassés honteusement de notre patrie. C'est ici qu'il faut lire notre instruction: car nous avons aussi à conquérir le ciel; mais il faut (3) l'attaquer par les mêmes armes.

Le Sauveur s'est donc servi de deux sortes d'armes contre la sévérité de son Père: la contrition et l'obéissance. Car comme elle avait pour objet le péché des hommes, et qu'il fallait en détruire la coulpe et la peine, il a opposé à la coulpe une douleur immense des crimes; *Magna est velut mare contritio tua*: Votre douleur est grande comme la mer, et satisfait à la peine par une obéissance infatigable, déterminée à tout endurer. Disons l'un et l'autre en peu de paroles: c'est la moralité de ce discours.

Je dis premièrement, chrétiens, que se trouvant chargé, investi, accablé des péchés du monde, il les envisage tous (4) en détail; il les pèse à cette juste balance de sa divine sagesse; il les confronte aux règles immuables, dont elles violent l'équité par leur injustice; et connaissant parfaitement, pénétrant profondément leur énormité, par l'opposition aux principes, il gémit sur tous nos désordres, avec toute l'amertume que chacun mérite. Ah! disait autrefois David: Mes iniquités m'ont saisi et environné de toutes parts; elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête; et pendant que je m'applique à les déplorer, mon cœur tombe en défaillance, ne pouvant fournir à tant de

(1) Tranquille.
(2) Heureux.
(3) Le forcer.
(4) En particulier.

larmes : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei ; et cor meum dereliquit me* (*Ps.* XXXIX, 16, 17). Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, environné et saisi par l'infinité de nos crimes? Où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

En unité de cette douleur par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs devant lui, par l'esprit de componction : car qu'attendons-nous, chrétiens, à regretter nos péchés? jamais nous n'en verrons l'horreur plus à découvert que dans la croix de Jésus. Dieu nous a voulu donner ce spectacle de la haine qu'il a pour eux, et de la rigueur qu'ils attirent; afin que les voyant si horribles en la personne du Fils de Dieu, où ils ne sont que par transport, nous puissions comprendre par-là quels ils doivent être en nos cœurs, dans lesquels ils ont pris naissance. Çà donc, ô péché régnant ! ô iniquité dominante ! que je te recherche aujourd'hui dans le fond de ma conscience. Est-ce un attachement vicieux ? est-ce un désir de vengeance ? une inimitié invétérée ? O vengeance ! oses-tu paraître, quand Jésus outragé à l'extrémité, demande pardon pour ses ennemis ? Vous le savez, je ne le sais pas ; mais je sais que tant que vous la laisserez régner dans vos cœurs, le ciel toujours d'airain sur vos têtes, vous sera fermé sans miséricorde ; et au contraire, que la justice divine toujours inflexible et inexorable, ouvrira sous vos pas toutes les portes de l'abîme. Renversez donc aujourd'hui ce règne injuste et tyrannique : donnez cette victoire à Jésus-Christ ; que sa croix emporte sur vous cet attachement, ou cette aversion criminelle ; qu'il brise une liaison mal assortie : qu'il renoue une rupture mal faite : délivrez-vous de la tyrannie [de cette passion] par l'effort d'une contrition sans mesure. Le Fils de Dieu commence à gémir; suivez et sanctifiez votre repentir par la société de ses douleurs.

Mais pour surmonter tout à fait la justice de Dieu son Père, il s'arme encore de l'obéissance : sur quoi je vous dirai seulement ce mot, car il est temps de conclure, que ce qu'il y a de plus important pour contenter la justice, c'est l'acceptation volontaire de tous les supplices. C'est la pratique de l'obéissance d'adorer la justice de Dieu, non seulement en elle-même, mais dans son propre supplice. *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti* (*Ps.* XXI, 1). C'est la plainte du délaissement, mais il confesse en même temps qu'il est équitable : *Longe à salute mea verba delictorum meorum* (*Ibid.*) : les péchés, qui sont devenus les miens par transport, l'ont bien mérité : c'est pourquoi dès le commencement de sa passion, il ne parle plus de son innocence; il ne songe qu'à porter les coups. Ainsi s'étant abaissé infiniment davantage, qu'Adam ni tous ses enfants n'ont été rebelles, il a réparé toutes les injures par lesquelles ils déshonoraient la bonté de Dieu. La justice divine s'est enfin rendue et a ouvert toutes les portes de son sanctuaire.

Ayant donc cette confiance de pouvoir entrer dans le sanctuaire, ayant cette voie nouvelle que le Fils de Dieu nous a ouverte, je veux dire sa sainte chair, qui est la propitiation de nos crimes, approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère, et avec une pleine foi : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam;... accedamus cum vero corde in plenitudine fidei* (*Heb.*, X, 19, 20, 21). Suivons, mes frères, après Jésus-Christ ; mais il faut combattre aussi bien que lui contre la justice. Mais n'est-ce pas assez qu'il l'ait désarmée, et qu'il ait porté en lui-même tout le fardeau de ses vengeances? Ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise. Il a soutenu tout le grand effort pour payer nos dettes; il nous a laissé de moindres épreuves, mais néanmoins nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honorés de sa ressemblance.

Approchons du sacrement de la pénitence avec un esprit généreux, résolus de satisfaire à la justice divine par une pénitence ferme et vigoureuse. La satisfaction nous doit rendre conformes à Jésus crucifié : mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre chair déchirée, votre corps tout couvert de plaies, votre âme percée de tant de douleurs; je dis aussitôt en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre sont-ils capables de me crucifier avec vous ! ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices ! Que si notre délicatesse ne peut plus supporter les peines du corps que l'Eglise imposait autrefois par une discipline si salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : ne sortons point, les yeux secs, de ce grand spectacle du Calvaire. Tous ceux qui assistaient, dit saint Luc, s'en retournaient frappant leurs poitrines : *Percutientes pectora sua revertebantur* (*Luc.*, XXIII, 48). Jésus-Christ mourant avait répandu un certain esprit de componction et de pénitence : qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs; [autrement] Dieu vengera sur nous la mort de son Fils. Faisons retentir tout le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos iniquités; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; mourons enfin au péché avec Jésus-Christ : c'est lui-même qui nous le demande.

Jésus qui n'a jamais cessé d'exhorter les hommes à se repentir de leurs crimes, jusqu'à l'extrémité de son agonie, ramasse ses forces épuisées : il fait un dernier effort, lui dont le cri a été ouï de Lazare jusqu'au tombeau, dont les morts entendront la voix ; et ceux qui l'entendront vivront : *Mortui audient vocem Filii Dei* (*Joan.*, V, 25) ; *et qui audierint, vivent*. Ecoutez ce grand cri qu'il fait

en mourant, qui étonne le centenier qui le garde, qui arrête tous les yeux des spectateurs, qui étonne toute la nature, et que le ciel et la terre écoutent par un silence respectueux : (1) c'est qu'il vous invite à la pénitence; il vous avertit de sa mort prochaine, afin que vous mouriez avec lui. Il va mourir, il baisse la tête, ses yeux se fixent, il passe, il expire : c'en est fait; il a rendu l'âme. Eh bien! sommes-nous morts avec lui? allons-nous commencer une vie nouvelle par la conversion de nos mœurs? puis-je l'espérer, chrétiens? quelle marque m'en donnerez vous? Ah! ce n'est pas à moi qu'il la faut donner : donnez-la au Sauveur Jésus, qui vous la demande. Ne sortez point de ce temple sans lui confesser vos péchés dans l'amertume de vos cœurs : entrez dans les sentiments de sa mort par les douleurs de la pénitence; et vous participerez bientôt au bonheur de sa résurrection glorieuse. *Amen.*

TROISIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI-SAINT.

(Prêché devant le roi.)

SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Fermeté immobile, magnificence et équité du Testament de Jésus. Nécessité de l'effusion de son sang : avec quelle ardeur et quelle profusion il le répand. Motifs que sa Passion nous fournit d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie et d'un généreux détachement de la créature. Raisons des souffrances qu'il endure et de l'ignominie dont il est couvert. Impression que nous devons ressentir de ses douleurs pour avoir part à la grâce qu'elles nous ont méritée. Peinture vivante de Jésus-Christ mourant dans les pauvres : sa Passion retracée dans leur personne.

Hic est sanguis meus novi Testamenti.

C'est ici mon sang, le sang du Nouveau Testament (*Matth.*, XXVI, 28).

Le Testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant le cours de sa vie; il est ouvert aujourd'hui publiquement sur le Calvaire pendant que l'on y étend Jésus à la croix : c'est-là qu'on voit ce testament gravé en caractères sanglants sur sa chair indignement déchirée; autant de plaies, autant de lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent (2) entendre cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur et qu'il a confirmée par sa mort cruelle! Nul ne peut connaître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce Testament est ouvert à tous; et les Juifs et les Gentils voient le sang et les plaies de Jésus crucifié : *Mais ceux-là n'y voient que scandale et ceux-ci n'y voient que folie* (I *Cor.*, I, 23). Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ses blessures est le sang du nouveau Testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter, que pour voir nous-mêmes, dans la passion du Fils de Dieu, la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos âmes.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide : on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers : et on regarde en troisième lieu ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur : voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse : voyons l'équité de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion : pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang : combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes : combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion; et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité; c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir avant toutes choses la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental, ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ, se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir, qu'en méditer attentivement la fermeté (1) immobile, afin d'appuyer (2) dessus notre foi. Considérons donc, chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus; disons, en peu de paroles, ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui, et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois : chaque peuple, chaque nation a ses lois particulières. Jésus, soumis et obéissant, avait reçu la sienne de son Père; et comme dans l'ordre des choses humaines, il y a des testaments qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devait être écrit de son propre sang, et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure con-

(1) Cri du Fils de Dieu : *Lazare, veni foras* (*Joan.*, XI, 43): Lazare, sortez dehors. En mourant, la voix qui invite, le cri qui fait le dernier effort : après suivra le rugissement du lion. Cri de menace : *Quis ostendit vobis fugere* (*Luc.*, III, 7)? Qui vous a avertis de fuir la colère? Cri d'exhortation, cri d'invective, etc.

(2) Lire.

(1) Immuable.

(2) Affermir.

dition qui est imposée à ce charitable testateur; mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine épître aux Hébreux. *Un testament*, dit ce grand apôtre, *n'a de force que par le décès de celui qui teste : tant qu'il vit, le testament n'a pas son effet; de sorte que c'est la mort qui le rend fixe et invariable* (*Heb.*, IX, 16, 17): c'est la loi générale des testaments. *Il fallait donc*, dit l'Apôtre, *que Jésus mourût, afin que le nouveau Testament qu'il a fait en notre faveur fût confirmé par sa mort.* Une mort commune ne suffisait pas; il fallait qu'elle fût tragique et sanglante; il fallait que tout son sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : Ce sang que vous voyez répandu pour la rémission des péchés, c'est le sang du nouveau Testament, qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est enim sanguis meus Novi Testamenti..... in remissionem peccatorum* (*Matth.*, XXVI, 28).

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avait reçu d'en haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens, que sous une condition si onéreuse, je vous répondrai, en un mot, que nos péchés l'exigeaient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner; mais nous n'étions pas capables de rien recevoir : notre crime nous rendait infâmes, et entièrement incapables de recevoir aucun bien; car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il fallait donc auparavant expier nos crimes. C'est pourquoi le charitable Jésus voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave, afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau Testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ, dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés; et ce qui se présente d'abord à mes yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés, et la terre toute humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine! ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine! Je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savait que notre salut était dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors, par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes frères, recevoir ce sang. Ah! terre, ne le cache pas, *Terra, ne operias sanguinem istum* (*Job*, XVI, 19) : c'est pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouïe me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avait d'expier nos crimes, il s'était abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès; il les voyait tous en particulier, et s'en affligeait sans mesure, comme si lui-même les avait commis; car il en était chargé devant Dieu. Oui, mes frères, nos iniquités venaient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvait bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Ps.* XVII, 5) : Les torrents des péchés m'accablent. De là, ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : Mon âme est troublée (*Joan.*, XII, 27); de là, ces angoisses inexplicables, qui lui font prononcer ces mots, dans l'excès son accablement : Mon âme est triste jusqu'à mourir : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI, 38). Car, en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son âme, pour se réserver à de plus grands maux, et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devait, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire; il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui donner la mort.

L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices; maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a pour persécuteurs que nos péchés, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si certaine? Si le seul péché suffisait pour faire mourir un Dieu, comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde; et la même puissance divine, qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur, pour accomplir son supplice, retient la nôtre, pour accomplir ou plutôt pour commencer notre pénitence.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang, par le seul effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes frè-

res, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été, pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies. Si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différents où il a paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins; et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet, et les corps-de-garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirais jamais ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé; il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avait reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne; si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride, sans mesure, à la fureur de ses envieux; et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils. Pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même, nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque aurait envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps, à plusieurs reprises, toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet Homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut!

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit: méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre: contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peines, ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus dit qu'*Il n'y a point de douleur semblable à la sienne* (*Thren.*, I, 12).

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié; ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence; ceux qui demeurèrent au pied de sa croix et qui lui virent rendre les derniers soupirs, *s'en retournèrent*, dit saint Luc, *frappant leur poitrine* (*Luc.*, XXIII, 48). Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle, et versant sans réserve son sang innocent, avait répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs; faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; portons en nous la mort de Jésus-Christ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son Testament: il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe; il en reste encore: il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez son côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure: voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus; c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes! Mais, mes frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les âmes. Chrétiens, j'entends le mystère, je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même: celui qu'il répand avant sa mort, faisait le prix de notre salut; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacrements de l'Eglise. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau Testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes: c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine; et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela, il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché, par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché en général porte séparation d'avec Dieu, et attache très-intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés, avec ordre indispensable de prendre parti; d'un côté le bien incréé, de l'autre le bien sensible; et le cœur humain, par un choix indigne, abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté le divin Sauveur pour cette indigne préférence? La honte de voir Barabbas, insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par le sentiment de tout un grand peuple. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat: tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ, nous crions qu'on l'ôte, qu'on le crucifie; nous-mêmes, nous le crucifions de nos propres mains, *Et nous foulons aux pieds*, dit le saint apôtre, *le sang du Nouveau Testament répandu pour laver nos crimes* (*Hebr.*, X, 29).

Mais l'attache aveugle à la créature, au préjudice du Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible; c'est d'avoir été délaissé de Dieu; car écoutez comme il parle: *Mon Dieu, mon Dieu*, dit Jésus, *pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matth.*, XXVII, 46). Arrêtons ici, chrétiens, méditons la force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous, pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï, qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable: c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre secours, ô Jésus, poussé à bout par les hommes avec la dernière violence? Vous vous jetez entre les bras de votre Père, et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice; de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter: il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie, et son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre, et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils, mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité: *Et Dieu était en Christ*, dit le saint Apôtre, *se réconciliant le monde* (II *Cor.*, V, 19).

Comme on voit quelquefois un grand orage, le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit qu'il se décharge peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation: ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu; en se déchargeant, la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante; et par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs salutaires du délaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu, et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu: c'est pour cela que cet outrage est extrême; puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité, qui a fait dire à saint Jean, non-seulement *Que le monde est malin*, *mais qu'il n'est autre chose que malignité* (I *Joan.*, V, 19). Mais pour haïr davantage ce monde malin, et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connaître le monde en la Passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité et de leur injustice: tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes frères, tout se tourne en croix; et premièrement les amis: ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps, selon leur humeur et non pas selon

nos besoins; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avait appelé parmi ses apôtres ; Jésus l'avait honoré de sa confiance particulière, et l'avait établi le dispensateur de toute son économie. Cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi, ni un étranger, c'est Judas, ce cher disciple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt : tant l'amitié, tant la confiance est faible contre l'intérêt. Ne dites pas, je choisirai bien : qui sait mieux choisir que Jésus? Ne dites pas, je vivrai bien avec mes amis : qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même? Détestons donc l'avarice qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître même d'un apôtre; et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi le même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis. C'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. Ce sont ceux-là, dit ce grand apôtre, qui, poussés par leur avarice, avec des paroles feintes, trafiquent de nous : *In avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* (II *Petr.*, II, 3). Toutes leurs louanges sont des piéges ; toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets, dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions : ils s'allient avec Judas: *Que me donnerez-vous, et je vous le mettrai entre les mains* (*Matth.*, XXVI, 1)? Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête ; savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que, par cette immense profusion de louanges qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïrait, ô flatterie, corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés; puisque c'est toi qui livres le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables?

Mais, après avoir vu, messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés : faiblesse, méconnaissance, secours en paroles, abandonnement en effet; c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse (*Marc.*, XIV, 50). O cour, à qui je prêche cet Evangile, ne te reconnais-tu pas toi-même dans cette histoire? n'y reconnais-tu pas tes faveurs trompeuses et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir, pour la forme, quelque apparence d'amitié trompeuse et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la faiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le plus secourante. C'est le faible des amis du monde, de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre, voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre, vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur : vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré; vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent, qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde : elle veut se contenter elle-même et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante : un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme, qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner : il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contre-temps, et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes; et n'ayons ni d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et, ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur (1) de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie.

(1) Insulte.

Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé ; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte ; il fallait que mon Sauveur *fût rassasié d'opprobres* (*Thren.*, III, 30), comme avait prédit le Prophète; afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté, ces moqueries outrageuses, de l'autre, ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres, et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a eu de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importants et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains ; dans quel abîme de confusions a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité ? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix et dans les approches mêmes de la mort; et enfin qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang (1), dont la catastrophe soit toute tragique.

Mes frères, dit le saint Apôtre, *nous sommes baptisés en sa mort* (*Rom.*, VI, 3); et, puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Et quoi ! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur ! et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées ! Ah ! Sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Eglise et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents, et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Evangile étaient alors indifférents, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique : toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'Etat, le nom et la majesté de César, qui n'y pensait pas, que Pilate reconnaissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de la condamner. Oh ! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'Etat ! oh ! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou, du moins, qu'elles négligent de les réprimer ! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois; et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire !

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice : il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres ! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes ; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste.

(1) Où tout est plein de sang.

Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste ! ô vertus qui n'avez rien par-dessus les vices qu'une faible et misérable apparence !

Qu'il me serait aisé, chrétiens, de vous faire voir, en ce lieu, que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate; c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice ! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : *Qu'est-ce que la vérité* (*Joan.*, XVIII, 38)? et aussitôt on se lève, sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière; parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devaient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. *Père*, dit-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (*Luc.*, XXIII, 34). Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse, elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah ! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours de ce que l'amour déshonnête avait fait souffrir au divin Jésus. Toutefois je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : Vous connaissez les opprobres dont ils m'ont chargé : *Tu scis improperium meum* (*Ps.* LXVIII, 23). Ce trouble qui agite nos sens émus, a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : *Mon âme est troublée* (*Joan.*, XII, 27). Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : *Je suis un ver et non pas un homme* (*Ps.* XXI, 6). Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus ? Mais il faut aujourd'hui, mes frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang, et dans les souffrances de Jésus-Christ; c'est, messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression; car ne croyez pas qu'il ait tant souffert, pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose, doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié (*De Satisfact. necess.*, *sess.* XIV, *cap.* VIII, *Lab. tom.* XIV, *pag.* 821). Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous! ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices! Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps que l'Église imposait autrefois à ses enfants par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs; pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse; car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante: cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence; il pousse au ciel un

grand cri qui étonne toute la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux ; il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir; il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire; c'en est fait, il a rendu l'âme. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché? allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction! Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié; j'ai une autre peinture à vous proposer; peinture vivante et parlante, qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore pour notre malheur Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens. Voilà donc Jésus délaissé ; voici quelque chose de plus, Jésus se plaint par son prophète de ce que l'on a ajouté à la douleur de ses plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (*Psalm.* LXVIII, 31); de ce que dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre (*Ibid.*, 26). N'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère, et dans leur extrémité déplorable ? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères? et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités ?

Sire, Votre Majesté les connaît; et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que votre majesté ne se lasse pas; puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples, et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités ; afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux; ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

(Prêché à la cour.)

SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Profondeur du mystère de la Croix. Pourquoi tant de crimes concourent au supplice du Sauveur. Noire envie, première cause de toutes les indignités qu'il souffre. Jusqu'où va son obéissance; comment nous devons imiter sa patience. De quelle manière Dieu préside même aux mauvais conseils; paix et confiance que cette pensée doit nous inspirer. Pardon universel que Jésus-Christ accorde à tous ceux qui l'outragent; motifs pressants de traiter nos ennemis avec la même charité. Nécessité d'une sage épreuve pour faire une sainte Pâque.

Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.

Le juste meurt, et il ne se trouve personne qui médite cette mort en son cœur (*Isa.*, LVII, 1).

Toute la science du chrétien est renfermée dans la croix, et le grand apôtre saint Paul, après avoir appris au troisième ciel les secrets de la sagesse de Dieu, est venu publier au monde qu'il ne savait autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (*I Cor.*, II, 2).

En effet il est véritable que la sagesse divine ne s'est jamais montrée plus à découvert à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ étendant les bras nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète Isaïe se plaint dans mon texte que cette mort n'est pas méditée : *Le juste meurt,* nous dit-il, *et personne n'y pense en son cœur* (*Isa.*, LVII, 1). C'est en vain que la sainte

Église appelle aujourd'hui tous ses enfants à la croix : tous en révèrent l'image ; peu en contemplent le mystère ; aucun presque ne s'en applique la vertu, de sorte que le plus saint de tous les spectacles et celui qui est le plus capable de toucher les cœurs, n'a pas de force pour changer les nôtres.

Qui me donnera, chrétiens, que je puisse aujourd'hui vous rendre attentifs à la croix de Jésus-Christ ; que je puisse graver dans vos cœurs un souvenir éternel de sa passion, et vous découvrir les secrets qu'elle enferme pour votre salut ! Mais, mes frères, nul n'est capable d'entendre le mystère de la croix, si auparavant il ne l'adore ; et le degré nécessaire pour pénétrer ses grandeurs, c'est de révérer ses bassesses.

Donc, ô croix du Sauveur Jésus, qui nous fais voir aujourd'hui le plus grand de tous les (1) miracles dans le plus grand de tous les scandales ! O croix, supplice du juste, et asile des criminels ; ouvrage de l'injustice, et autel de la sainteté ; qui nous ôtes Jésus-Christ, et qui nous le donnes ; qui le fais notre victime et notre monarque ; et enfermes dans le mystère du même écriteau la cause de sa mort et le titre de sa royauté ; reçois nos adorations, et fais-nous part de tes grâces et de tes lumières. Je te rends, ô croix de Jésus, cette religieuse adoration que (2) l'Église nous enseigne ; et pour l'amour de celui dont le supplice t'honore, dont le sang te consacre, dont les opprobres te rendent digne d'un culte éternel, je te dis avec cette même Église : *O Crux, Ave.*

Ces saintes lamentations que l'Église récite durant ces jours, les plaintes qui retentissent dans ses chants, la mystérieuse tristesse de ses cérémonies sacrées, nous avertissent que voici le temps de penser sérieusement à la mort du juste ; et si nous refusons nos attentions à ce grand et admirable spectacle, le prophète s'élèvera contre nous par ces paroles de mon texte : Le juste meurt, dira-t-il, et cette mort si importante au genre humain n'est considérée de personne : *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.* Le Juste dont il nous veut faire contempler la mort, c'est celui qui est nommé dans les Écritures le Juste par excellence (*Isai.*, XLV, 8 ; *Jer.*, XXIII, 6) ; c'est celui qui a été attendu dès l'origine du monde sous ce (3) titre vraiment auguste (I *Joan.*, II, 1) ; c'est celui qui ayant paru au temps destiné, a dit hautement à tous les hommes : *Qui de vous me reprendra de péché* (*Joan.* VIII, 46) ? Et pour tout dire en un mot, qui étant Dieu et homme tout ensemble, est saint d'une sainteté infinie, et appelé pour cette raison : *Le Saint des saints* (*Dan.* IX, 24). Cependant une cabale (4) impie s'est liguée malicieusement contre lui ; elle a trouvé le moyen de corrompre un disciple perfide, d'animer un peuple (5) infidèle, d'intimider un juge trop faible (1) et malheureusement politique, et de faire concourir toutes les puissances du monde au supplice de l'innocent et du Saint, qu'on attache à un bois infâme au milieu de deux scélérats : *Et cum iniquis reputatus est* (*Is.*, LIII, 12) ; Il a été mis au nombre des scélérats.

Mais tandis que les Juifs ingrats traitent leur Sauveur en cette sorte ; lui cependant, qui reconnaît l'ordre de son Père dans leur haine aveugle et envenimée, et qui sait que c'est leur heure et la puissance des ténèbres, ne se sert ni de son pouvoir infini ni de sa sagesse pour les confondre : il ne fait que baisser la tête ; et bien loin d'appeler à son secours des légions d'anges, lui-même n'allègue rien pour sa (2) justification. Bien plus, il ne se plaint pas même de ses ennemis. On a vu les innocents affligés faire de (3) funestes imprécations contre leurs persécuteurs ; celui-ci, le plus juste sans comparaison et le plus indignement traité, ni ne dit rien de fâcheux, ni n'invoque contre (4) les Juifs qui le persécutent, le ciel témoin de son innocence : au contraire, il n'ouvre la bouche que pour demander leur grâce ; et non content de leur pardonner pendant qu'ils le font mourir inhumainement, il offre encore pour eux ce sang que (5) répandent leurs mains sacriléges ; tant sa bonté est inépuisable.

C'est ainsi que pendant que les méchants osent tout contre le Juste, non-seulement il souffre tout par obéissance, mais encore il pardonne tout par miséricorde. O le saint et admirable spectacle ! qu'a jamais vu le ciel et la terre qui mérite davantage d'être regardé qu'une telle persécution si injustement entreprise, si humblement soutenue, si miséricordieusement pardonnée ? Ouvrons donc les yeux, chrétiens ; et pour obéir au prophète qui nous presse avec tant de force de penser à la mort du Juste, considérons attentivement avec quelle malice on le persécute, avec quelle obéissance il se soumet, avec quelle bonté il pardonne. Mais puisque tout se fait ici pour notre salut, et que nous avons tant de part en toutes manières à la mort de cet innocent ; pénétrons encore plus loin, et nous trouverons, messieurs, dans ses persécutions notre crime, dans son obéissance notre exemple, dans le pardon qu'il accorde notre grâce et notre espérance.

PREMIER POINT.

Il est aisé, chrétiens, de rencontrer notre crime dans les injustes persécutions du Sauveur des âmes. Car, comme la foi nous apprend qu'*il a été livré pour nos péchés* (*Rom.*, IV, 25) ; nous pouvons comprendre sans peine, dit le dévot saint Bernard, que nous sommes les auteurs de son supplice plus que Judas qui le trahit, plus que les (6) Juifs qui l'accusent, plus que Pilate qui le condamne, plus que les soldats qui le crucifient (*Serm. Fer. secund. Pasch. Append.*

(1) Mystères.
(2) Ton infamie t'a méritée
(3) Nom.
(4) Sacrilége.
(5) Ingrat.

(1) Et irrésolu.
(2) Défense.
(3) Cruelles.
(4) Ses ennemis.
(5) Qu'ils répandent avec une inhumanité si furieuse.
(6) Gentils.

tom. II, *n.* 13, *p.* 662). Mais c'est d'une autre manière, que je prétends considérer notre crime dans la passion du Sauveur. Je veux vous y faire voir les diverses dispositions de ceux qui ont concouru à persécuter l'innocent, et dans ces dispositions les inclinations et les mœurs des hommes; afin que chacun puisse reconnaître la malignité qu'il porte en son cœur. Pour cela il faut remonter jusqu'au principe, et remarquer, chrétiens, que ç'a été un conseil de Dieu que Jésus-Christ, qui devait mourir pour le péché, mourût aussi par le péché même (I *Joan.* II, 2) : je veux dire qu'étant la victime et la commune propitiation de tous les crimes du monde, il est aussi arrivé que presque tous les crimes ont part à sa mort et à son supplice. C'est pourquoi nous y voyons concourir l'envie, la cruauté, la dérision, les blasphèmes, les artifices, les faux témoignages, l'injustice et la perfidie; enfin il a éprouvé tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste et de plus malin dans le cœur de l'homme.

Que si vous me demandez quelle a été la cause de ce conseil, et pourquoi tant de crimes ont concouru au supplice du Sauveur des âmes ; je vous dirai, chrétiens, c'est que le Fils de Dieu, nous est proposé comme celui qui non-seulement doit expier les péchés et la malice du monde, mais encore la faire haïr. Il y a dans la créature un fonds de malignité infinie, qui fait dire à l'Apôtre saint Jean, non-seulement que le monde est malin, mais encore qu'il n'est autre chose que malignité : *Mundus totus in maligno positus est* (I *Joan.*, V, 19). [Elle s'est] produite contre Jésus-Christ pour deux raisons : il est venu combattre la malignité du monde; il a été nécessaire qu'il la fît déclarer tout entière, afin de faire éclater l'opposition éternelle de lui et du monde : c'est pourquoi elle a, pour ainsi dire, marché contre lui comme en bataille rangée, et déployé contre lui (1) tout ce qu'elle a de malice.

Secondement [il est venu] expier [les péchés], nous donner les moyens de les connaître, et les motifs de les haïr. Mais rien ne nous peut faire haïr davantage la malignité du monde, que de lui voir répandre contre le Sauveur tout ce qu'elle a de venin. C'est pour cela qu'il a fallu que tout ce qu'il y a de plus secret, tout ce qu'il y a de profondeur dans la malice des hommes parût au jour; afin qu'elle nous parût d'autant plus digne d'exécration, qu'elle est plus avant mêlée dans le plus noir attentat que (2) l'univers ait jamais vu. Ainsi la manière la plus utile de considérer les persécutions qu'on fait au Sauveur des âmes, c'est de peser attentivement de quoi le cœur de l'homme a été capable (3); afin qu'autant de fois que nous connaîtrons en nous-mêmes quelque ressemblance avec ceux qui ont affligé et persécuté Jésus-Christ, nous voyions en combien de sortes nous renouvelons le crime des Juifs et la Passion du Sauveur des âmes.

Venez donc apprendre, messieurs, dans l'histoire de ses douleurs, ce qu'il faut attendre du monde : venez connaître le naturel et les malignes dispositions de l'esprit humain : enfin venez voir ce qu'il faut souffrir de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes ; de leur appui, de leur abandon ; de leurs vertus et de leurs vices ; de leur probité et de leur injustice. Tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction ; et Jésus-Christ nous en est un illustre exemple (1). . . . .
. . . .

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis ? Mille tourments, mille afflictions, mille calomnies. Mais avant que de vous parler de toutes ces indignités, regardons-en la première cause qui était une noire envie. C'est la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions ; mais peut-être la plus commune, et dont peu d'âmes sont tout à fait pures. Apprenons donc à la détester et à la déraciner jusqu'aux moindres fibres; puisque c'est elle qui a inventé et exécuté tout ce qui a été entrepris contre le Juste. Les hommes se piquent d'être délicats ; et la flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos yeux, que nous prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction, et nous nous emportons si peu qu'on nous blesse.

Mais ce qu'il y a en nous de plus déréglé, c'est que même, tant nous sommes tendres, on nous fâche sans nous faire mal, on nous blesse sans nous toucher. Celui-là fait sa fortune innocemment, et il nous rend ses ennemis par ses bons succès : ou sa vertu nous fait ombre, ou sa réputation nous offusque (2). Les Scribes et les Pharisiens ne pouvaient souffrir Jésus-Christ, ni la pureté de sa doctrine, ni l'innocente simplicité (3) de sa vie et de sa conduite qui (4) confondait leur hypocrisie, leur orgueil, et leur avarice. O envie, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, tu es la plus juste et la plus injuste de toutes les passions : injuste certainement, parce que tu affliges les innocents ; mais juste aussi tout ensemble, parce que tu (5) punis les coupables : injuste encore une fois, parce que tu incommodes tout le genre humain ; mais juste en cela souverainement, que tu commences ta (6) maligne opération par le cœur où tu es conçue (*Orat.* XXVII, *n.* 8, *t.* I, *p.* 466, 467). Les Pontifes des Juifs et les Pharisiens tourmentés nuit et jour de cette lâche passion s'emportent aux derniers excès contre le Sauveur, et joignent ensemble pour l'accabler tout ce que la dérision a de plus outrageux et la cruauté de plus sanguinaire.

(1) Toutes ses malices.
(2) Que la terre, le soleil, le monde.
(3) Et de haïr en nous-mêmes ce qui peut avoir le moindre rapport avec ces malheureuses inclinations.

(1) M. Bossuet a laissé cet article imparfait dans son manuscrit ; parce qu'il se proposait sans doute d'emprunter du sermon précédent, où le même sujet est traité, les réflexions nécessaires pour montrer dans la passion du Sauveur la vérité de ce qu'il avance. *Voyez le sermon précédent depuis la col.* 1158 *jusqu'à la col.* 1164.
(2) Incommode.
(3) La sainteté.
(4) Condamnait.
(5) Tourmentés.
(6) Cruelle.

C'est une chose inouïe que la risée et la cruauté se joignent dans toute leur force; à cause que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres qui (1) rabattent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie, dans le dernier emportement de la cruauté.

SECOND POINT.

Saint Augustin a remarqué comme trois principes de la mort de Notre-Seigneur. Jésus-Christ, dit ce saint évêque, a été livré au dernier supplice par trois sortes de personnes; par son Père, par ses ennemis, par lui-même (*In Ep. Joan. Tract.* VII, *n.* 7, *t.* III, *part.* II, *pag.* 874, 875). Il a été livré par son Père; c'est ce qui fait dire à l'Apôtre que Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous : *Pro nobis omnibus tradidit eum* (*Rom.*, VIII, 32). Il a été livré par ses ennemis : Judas l'a livré aux Juifs; *Ego vobis eum tradam* (*Matth.*, XXVI, 15); je vous le livrerai : les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi* (*Ib.* XXVII, 2); ils le mirent entre les mains de Ponce Pilate, leur gouverneur : Pilate l'a livré aux soldats pour le crucifier : *Tradidit eum militibus ad crucifigendum* (*Ibid.*, XXVI). Non-seulement, chrétiens, il a été livré par son Père et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même; et saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi : *Et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.* II, 20). Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien différents. Son Père l'a livré par un sentiment de justice, Judas par un motif d'intérêt, les Juifs par (2) l'instinct d'une (3) noire envie, Pilate par lâcheté, lui-même enfin par obéissance.

Mais pour entendre jusqu'où va son obéissance, il faut rappeler en notre mémoire que s'étant soumis à la volonté de son Père et à toutes les volontés, quoique dépravées de ses plus cruels ennemis, et s'étant chargé volontairement des iniquités du monde, la justice de son Père a voulu les venger sur sa personne : et l'heure n'est pas plutôt arrivée de transporter sur cet innocent toute la peine des coupables pour lesquels il a répondu, qu'aussitôt le Père éternel fait deux choses étonnantes; il lâche contre son Fils toute la puissance des enfers, et il semble en même temps retirer de lui toute la protection du ciel. Jusqu'à ce jour, chrétiens, ses ennemis avaient tenté vainement, tantôt de le lapider, tantôt de le prendre : ils pouvaient bien attenter, mais non rien exécuter contre sa personne, jusqu'à ce que le signal fût donné d'en haut. Mais Dieu ayant aujourd'hui lâché la main, vous avez vu en un moment toutes les passions excitées, toutes les puissances émues, toutes les furies déchaînées contre Jésus-Christ. Que ces efforts seraient vains, et que cette rage du monde serait impuissante, si le Fils de Dieu voulait résister! Il ne le fait pas, chrétiens : il voit son heure arrivée, il adore l'ordre de son Père; et résolu d'obéir, il laisse à la malice des Juifs (1) une puissance sans bornes contre sa personne : si bien que pendant que ses ennemis sont dans la disposition de tout oser, il se réduit lui-même volontairement à la nécessité de tout souffrir. C'est en cette sorte, messieurs, qu'ils deviennent, pour ainsi dire, tout-puissants contre le Tout-Puissant même qui s'expose, sans force et sans résistance, à quiconque entreprendra de lui faire outrage.

C'est ce que l'apôtre saint Pierre nous explique excellemment en un petit mot dans sa première épître canonique, où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il remarque qu'il ne rendait point ni opprobres pour opprobres, ni malédiction pour malédiction, ni menaces pour menaces (1 *Petr.*, II, 23). Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa Passion? L'Apôtre saint Pierre nous l'expliquera dans une seule parole : *Tradebat autem judicanti se injuste* (*Ibid.*) : Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement. Et ce qui se dit de son juge, se doit entendre de la même sorte de tous ceux qui entreprennent de (2) lui faire insulte : il se livre tout à fait à eux pour faire de lui à leur volonté. C'est pourquoi (3) il ne refuse pas sa divine bouche aux perfides baisers de Judas; il tend volontairement aux coups de fouet ses épaules innocentes; il donne lui-même ses mains (4) qui ont opéré tant de miracles, tantôt aux liens et tantôt aux clous; et présente ce visage autrefois si majestueux à toutes les indignités (5) dont s'avise une troupe furieuse. Il est écrit expressément, qu'il ne détournait pas seulement sa face : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (*Isa.*, L, 6). Victime humblement dévouée à toute sorte d'excès, il ne fait qu'attendre le coup sans en vouloir seulement (6) éluder la force par le moindre mouvement de tête. Venez donc, ô Juifs et Romains, magistrats et particuliers, peuples et soldats, venez cent fois à la charge; multipliez sans fin vos outrages; plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités : mon Sauveur ne résiste pas et respecte en votre fureur l'ordre de son Père. Ainsi son innocence est abandonnée au débordement effréné de votre licence et à la toute puissance, si je puis l'appeler ainsi, de votre malice.

Si jamais il vous arrive, messieurs, de

(1) Empêchent.
(2) Une impression.
(3) Maligne.

(1) Aux Juifs envieux.
(2) L'outrager.
(3) Vous lui voyez donner.
(4) Ouvrières de.
(5) D'une populace.
(6) Ever

tomber entre les mains de vos ennemis, d'être décriés par leurs médisances, enveloppés dans leurs artifices, accablés par leur puissance et par leur crédit, souvenez-vous du juste que vous voyez succomber aujourd'hui sous la malice obstinée de ses envieux. C'est là, je le confesse, la plus rude épreuve de la patience : on cède plus facilement dans les autres maux où la malice des hommes ne se mêle pas; mais quand la malignité de nos ennemis est la cause de nos disgrâces, on (1) a peine à trouver de la patience. Et la raison, chrétiens, c'est que par exemple dans les maladies un certain cours naturel des choses nous découvre plus clairement l'ordre de Dieu auquel notre volonté, quoiqu'indocile, voit bien néanmoins qu'il faut se rendre. Mais cet ordre qui nous est montré dans les nécessités naturelles, nous est caché au contraire par la malice des hommes. Lorsque (2) nous sommes circonvenus par des fraudes, par des injustices, par des tromperies; lorsque nous voyons que nos ennemis nous ont comme assiégés et environnés par des paroles de haine, ainsi que parle le divin Psalmiste; *Sermonibus odii circumdederunt me et expugnaverunt me gratis* (*Ps.* CVIII, 2), [que] les sorties pour nous échapper, les avenues pour nous secourir [sont fermées par] une circonvallation d'iniquité, et que de quelque côté que nous nous tournions, leur malice a pris les devants et (3) nous a fermés de toutes parts; alors il est malaisé de reconnaître l'ordre d'un Dieu juste parmi tant d'injustices qui nous pressent; et comme rien ne nous paraît que la malice des hommes qui nous trompent et qui nous oppriment, notre cœur croit avoir droit de se révolter, et c'est là (4) qu'on se sent poussé aux derniers excès.

O Jésus crucifié par les impies! ô juste persécuté de la manière du monde la plus outrageuse! venez ici à notre secours, et faites-nous voir l'ordre de Dieu dans les maux que nous endurons par la malice des hommes. En effet qu'est-il jamais arrivé au monde par un ordre plus manifeste de la providence de Dieu, que la passion de son Fils? et quel événement a-t-on jamais vu, où la malice, où la perfidie, où tous les crimes aient plus de part? C'est là, si nous l'entendons, la cause de ce grand combat de Jésus-Christ contre la justice de son Père. *O Père*, lui dit-il avec tant d'ardeur dans le jardin des Olives, *que ce calice passe loin de moi* (*Matth.* XXVI, 39). A la vérité, chrétiens, étant homme comme nous et de même complexion, il avait une horreur naturelle de la mort et des tourments : mais je ne me tromperai pas en vous assurant que c'est quelque chose de plus rigoureux qui lui fait faire cette prière avec tant d'instance. C'est qu'il voyait dans le calice de sa passion non-seulement des douleurs extrêmes, mais encore des injustices inouïes : c'est ce qui en fait la grande amertume, c'est ce qui cause le plus d'horreur à sa sainte âme; et rien ne l'afflige tant dans ses plaies, que lorsqu'il voit qu'il n'en reçoit point que par autant de sacriléges. O mon Père, ce n'est pas ainsi que je voudrais être couvert des péchés du peuple : oh! je ne refuse pas les douleurs : eh! mon Père, s'il se pouvait que je souffrisse sans tant de crimes de la part de mes ennemis, mes peines seraient supportables : mais faut-il qu'avec tant de tourments je boive encore, pour ainsi dire, tant d'iniquités, et que je me voie l'unique sujet de tant d'horribles blasphèmes, de tant de violences furieuses? *Pater, si possibile est, transfer calicem istum a me* (*Matth.*, XXVI, 39; *Luc.*, XXII, 42) : O Père, s'il est possible, délivrez-moi du moins de cette amertume; et toutefois, ajoute-t-il, non ma volonté, mais la vôtre : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* (*Ibid.*). Quoi donc! la volonté du Père céleste est-elle dans la trahison de Judas, dans la fureur des pontifes, et dans tous les autres crimes énormes dont je vous ai fait tant de fois le dénombrement!

C'est ici qu'il nous faut entendre avec le grand saint Augustin, que Dieu préside même aux mauvais conseils; il les bride, il les pousse, il lâche la main, il les tient domptés et captifs; et malgré les mauvaises intentions, il les conduit à ses fins cachées : [sans cela], Dieu tout-puissant et tout bon ne permettrait pas tant de péchés (*Lib. de Grat. et l. Arbitr.*, *c.* XX, XXI, *t.* X, *pag.* 740, 741, *Serm.* CXXV, *de Script. n.* 5, *t.* V, *p.* 608, 609). Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière; c'est-à-dire, qu'il rapporte aux desseins secrets de sa providence, non moins les complots criminels que les actions vertueuses; et quelque effort que les méchants fassent pour se retirer de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de (1) sa providence [et de sa] sagesse.

Ainsi osez tout, ô méchants esprits; attaquez, pressez, accablez, aiguisez vos langues malignes, enfoncez bien avant vos dents venimeuses, assouvissez par vos médisances cette humeur malfaisante qui vous domine : le fidèle doit vivre en repos; parce que vous pouvez bien entreprendre, mais vous ne pouvez rien opérer que ce que Dieu veut. Vous lancez vos traits empoisonnés; mais ils ne portent pas toujours où votre main (2) les adresse, et Dieu saura bien, quand il lui plaira, non-seulement les détourner, mais encore les (3) repousser contre vous. Il ne faut donc pas nous troubler pour la malice des hommes : Jésus persécuté et obéissant nous y fait reconnaître l'ordre de son Père.

Prenons garde, seulement, messieurs, à n'aigrir pas nos maux par l'impatience, et à n'irriter pas Dieu par nos murmures; allons toujours constamment par les droites voies; si cependant nos ennemis l'emportent sur nous, si les desseins équitables sont les moins heureux, et que la malice prévale contre la simplicité, ne perdons pas pour cela notre

(1) Ne peut plus.
(2) Nous nous trouvons accablés.
(3) A fermé toutes les portes à notre innocence.
(4) Que nous sommes poussés.

(1) Ses conseils.
(2) Vise.
(3) Rabattre

confiance; ne croyons pas que nous succombions sous l'effort d'une main mortelle; regardons d'où est parti l'ordre souverain, et disons à nos ennemis comme le Sauveur faisait à Pilate : Vous ne pourriez rien contre moi, s'il ne vous était donné d'en-haut ; *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (*Joan.*, XIX, 11).

C'est ce qui doit éteindre en nos cœurs tous les sentiments de vengeance : car la malice de nos ennemis, tout odieuse qu'elle est, ne laisse pas d'être l'instrument d'une main divine pour nous exercer ou pour nous punir. Il faut que cette pensée désarme notre colère; et celui-là est trop hardi qui, voyant paraître la main de Dieu et l'ordre d'un tel souverain, songe encore à se venger et non à s'abaisser et se soumettre. Ainsi, regardons, messieurs, non ce que les hommes ont fait contre nous, mais qui est celui qui leur a donné la puissance de nous nuire ; *Datum est illis ut nocerent* (*Apoc.*, VII, 2) : alors nos ressentiments n'oseront paraître ; une plus haute pensée nous occupera; et par respect pour l'ordre de Dieu, nous serons prêts non-seulement à souffrir, mais encore à pardonner : Jésus-Christ crucifié nous en a donné l'exemple.

TROISIÈME POINT.

Vous avez vu, chrétiens, toute la malignité de la créature déclarée ouvertement contre lui; vous avez vu le Juste accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité, devaient leur protection à son innocence, par la faiblesse des uns, par la cruelle fermeté des autres : il n'oppose rien à tous ces outrages qu'un pardon universel, qu'il accorde à tous et qu'il demande pour tous à son Père ; O Père, dit-il, pardonnez leur; car ils ne savent ce qu'ils font ; *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII, 34). Vous voyez que non content de leur pardonner, sa divine bonté les excuse : il plaint leur ignorance plus qu'il ne blâme leur malice ; et ne pouvant excuser la malice même, il offre pour l'expier, la mort qu'ils lui font souffrir, et les rachète du sang qu'ils répandent ; *Ipso redempti sanguine quem fuderunt* (*S. August. in Joan. Tract.* XCII, *n.* 1, *t.* III, *part.* II, *p.* 724).

A la vue d'un tel excès de miséricorde, aurons-nous l'âme (1) assez dure pour ne vouloir pas aujourd'hui, et excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par la faiblesse, et pardonner de bon cœur tout ce qu'on nous a fait souffrir par la malice ? Chrétiens, ceux qui nous haïssent et (*b*) nous persécutent, ne savent en vérité ce qu'ils font. Ils se font plus de mal qu'à nous ; leur injustice nous blesse, mais elle les tue; ils se percent eux-mêmes le sein pour nous effleurer la peau. Ainsi nos ennemis sont des furieux qui ne savent ce qu'ils font ; qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent. Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances, et que ne tâchons-nous plutôt à les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur ? Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions : bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et nous ravilir, si nous ne nous piquions d'être délicats, si peu qu'on nous blesse. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments ; nous exerçons sur ceux qui nous fâchent, des vengeances impitoyables ; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse, qui ne se remue pas par dédain et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage ; tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives et des instruments de colère, de la patience même et de la pitié.

Chrétiens, que ce saint jour ne se passe pas sans que nous donnions nos ressentiments à Jésus-Christ crucifié : ne pensons pas inutilement à la mort du juste et à ses bontés infinies. Pardonnons à son exemple à nos ennemis ; et songeons qu'il n'y a point de Pâques pour nous sans ce pardon nécessaire. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour ; les vengeances y sont infinies ; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique. On croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir. Et peut-être qu'on supporterait cette maxime antichrétienne, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde ; mais notre grand intérêt c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager un Dieu qui ne pardonne jamais qu'à ceux qui pardonnent sincèrement, et n'accorde sa miséricorde qu'à ce prix. Notre aveuglement est extrême, si nous sacrifions à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnez donc, chrétiens ; mais après la grâce accordée, qu'il n'y ait plus de froideur : je vous le dis devant Dieu, et Jésus-Christ crucifié me sera un témoin fidèle que je dis la vérité. La manière de pardonner qu'on introduit dans le monde est une dérision manifeste de son Evangile : amis, pourvu qu'on ne se voie pas, on ne veut point revenir des premiers ombrages. Pardonner comme Jésus-Christ a pardonné, tâcher de rétablir la confiance perdue, rappeler le cœur aliéné, et rallumer la charité tout éteinte par des bienfaits effectifs : *Benefacite* (*Matt.*, V, 44). Ne me demandez point d'autre raison ; le mystère me rappelle. Décidons une fois ce que l'Evangile a décidé : le sang de Jésus-Christ, son exemple, pour toute raison; autrement nulle communion avec Jésus-Christ, nulle société à la croix, et nulle part à la grâce qu'il a demandée pour nous à son Père.

Car, mes frères, vous n'ignorez pas que nous avons tous été compris dans la prière

(1) Y aura-t-il quelque âme
(b) Qui nous outragent.

qu'il a faite. Jésus-Christ était attaché à un bois infâme, levant à Dieu ses mains innocentes, et semblait n'être élevé si haut que pour découvrir un peuple infini qui se moque de ses maux, qui remue la tête, et fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Mais sa vue porte plus loin : il voit tous les hommes avec tous leurs crimes : il nous a vus chacun en particulier. En ce jour, *Je vous ai vu*, dit-il, *et je vous ai appelé par votre nom* (*Is.*, XLIII, 1). Il est frappé de tous nos péchés non moins que de ceux des Juifs qui le persécutent ; il ne nous trouve ni moins aveugles, ni moins inconsidérés dans nos passions ; et, touché de compassion, il déplore notre aveuglement plutôt qu'il ne blâme notre malice. Il se tourne donc à son Père, et lui demande avec larmes qu'il ait pitié de notre ignorance. En effet, les hommes qui pèchent sont doublement aveugles ; ils ne savent ni ce qu'ils font, ni où ils s'engagent ; et permettez-moi, chrétiens, de considérer ici notre aveuglement dans celui des malheureux Juifs.

Ils sont misérablement aveuglés ; puisqu'après tant de signes et tant de miracles, ils ne veulent pas considérer la dignité de celui sur lequel ils mettent leurs mains sacriléges. Mais voici le dernier excès ; c'est, messieurs, qu'ayant à choisir entre Jésus et Barabbas, *Ils renient*, comme dit saint Pierre, *le Juste et le Saint ; ils* (1) *délivrent le meurtrier, et font mourir l'auteur de la vie* (*Act.* III, 14, 15). Il n'est pas nécessaire que je parle ici : c'est déjà une chose horrible de voir qu'ils ont mis leur Sauveur en croix ; mais si nous venons à considérer de qui il remplit la place, il n'y a rien qui puisse égaler l'indignité de ce choix. Mais soit que nous nous indignions contre l'injustice des Juifs, soit que nous nous étonnions d'un si étrange aveuglement, jetons les yeux sur nous-mêmes : il n'est pas nécessaire que je parle ici ; que chacun se juge en sa conscience. Que quittons-nous ? que choisissons-nous ? que préférons-nous à Jésus-Christ? que faisons-nous non-seulement vivre, mais régner en sa place ? pour qui est-ce que notre cœur se déclare ? et qu'est-ce qui nous fait dire : *Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie* (*Joan.*, XIX, 15)? et [nous] crucifions Jésus-Christ encore une fois (*Hebr.*, VI, 6). Quel est donc notre aveuglement ? et après cet indigne choix, quelle espérance nous resterait de notre salut, si Jésus-Christ n'avait prié à la croix pour ceux qui ne savent ce qu'ils font (*Luc.*, XXIII, 34)?

Mais nous pensons encore moins à quoi nous nous engageons, et quelle vengeance nous attirons sur nos têtes par cette outrageuse (2) préférence. Les Juifs contentent leur haine ; et pendant qu'ils répandent le sang innocent avec une si furieuse inhumanité, ils ont encore l'audace de dire : *Son sang soit sur nous et sur nos enfants* (*Matth.*, XXVII, 25). Ils ne savent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent, et ne pensent pas, les malheureux, que pendant qu'ils assouvissent

(1) Demandent par préférence
(2) Injurieuse, aveugle.

leur passion, ils avancent leur jugement, leur dernière ruine. Race maudite et déloyale, ce sang sera sur toi selon ta parole : ce sang suscitera contre toi des ennemis implacables qui abattront tes murailles et tes forteresses, et renverseront jusqu'aux fondements ce temple, l'ornement du monde. Ils ne savent pas, ils n'entendent pas ; et enchantés par leur passion, ils ne voient point la colère qui les (1) menace. Et nous également enivrés par nos passions insensées, nous ne regardons point le jour de Dieu, jour de ténèbres, jour de tempête, jour d'indignation éternelle (*Joel*, II, 1, 2) ; et nous ne considérons pas de quelle sorte nous pourrons porter les coups incessamment redoublés de cette main souveraine. Jésus-Christ succombe sous ce poids terrible : il s'afflige, il se trouble, il sue sang et eau : il se plaint d'être délaissé ; il ne trouve point de consolation.

Tel est, Messieurs, un Jésus sous l'effroyable pressoir de la justice divine. Les femmes de Jérusalem sont émues de compassion voyant l'excès de ses maux et de ses douleurs ; mais écoutez comme il leur parle : *Ne pleurez point sur moi*, leur dit-il, *mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants* (*Luc.*, XXIII, 28). Déplorez la calamité qui vous suit de près : car *si on fait ainsi au bois vert, que fera-t-on au bois sec* (*Luc.*, XXIII, 31)? Chrétiens, qui vous étonnez de voir Jésus-Christ traité si cruellement, étonnez-vous de vous-mêmes et des supplices que vous attirez sur vos têtes criminelles. Si la justice divine n'épargne pas l'innocent parce qu'il a répondu pour les pécheurs, que doivent attendre les pécheurs eux-mêmes, s'ils méprisent la miséricorde qui leur est offerte ? Si ce bois vert, ce bois vivant, si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné ; pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'est plus bon que pour (2) le feu éternel, que dois-tu attendre ? C'est ce que nous ne voyons pas ; et Jésus touché de compassion des misères qui nous attendent : O Père, ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applaudissant les uns aux autres. O Père, ayez pitié de leur ignorance, ou plutôt de leur stupidité insensée : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII, 34) : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Non-seulement il prie, chrétiens, mais il sacrifie pour nous : *Dieu était en Christ se réconciliant le monde* (II *Corinth.*, V, 19).

Mais que nous sert, chrétiens, que Jésus-Christ ait crié pour nous à son Père, et qu'il ait payé de son propre sang le prix de notre rachat, si nous périssons cependant parmi les mystères de notre salut et à la vue de la croix, en négligeant de nous appliquer les grâces qu'elle nous présente. Ah ! voici les jours salutaires où Jésus-Christ veut (3) cé-

(1) Poursuit.
(2) Les flammes éternelles.
(3) Faire sa.

lébrer la Pâque avec nous, où les pasteurs, où les prédicateurs, où toute l'Église vous crie : *Mes frères, nous vous conjurons pour Jésus Christ de vous réconcilier avec Dieu* (II *Cor.*, V, 20). Qui de nous n'est pas résolu durant ces saints jours d'approcher de la sainte Table ? O sainte résolution! mais trouvez bon néanmoins que je vous arrête pour vous dire avec l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo* (I *Cor.*, XI, 28) : Que l'homme s'éprouve soi-même. L'action que vous allez faire, est la plus sainte, la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Le mystère de l'Eucharistie, c'est le mémorial sacré de la Passion de Jésus : il y est encore sur le Calvaire ; il y répand encore pour notre salut le sang du Nouveau Testament ; il y renouvelle, il y représente, il y perpétue son saint sacrifice.

Nous avons remarqué, mes frères, dans la Passion le crime de ses ennemis, et sa sainteté infinie : maintenant il est question en communiant [de savoir] à laquelle de ces deux choses vous aurez part? Sera-ce à la sainteté de la victime, ou aux crimes de ceux qui l'immolent? sera-ce pour perpétuer la violence, ou la soumission ; les outrages, ou l'obéissance ; la trahison de Judas, ou [la fidélité du Sauveur] ? Dieu ne venge rien plus terriblement que la profanation de ses saints mystères. Dans une action dont les suites sont si importantes, l'Apôtre a raison de nous arrêter et de nous ordonner une sainte épreuve : donc à la vue de ce saint autel, que chacun s'éprouve soi-même et rentre dans les replis de sa conscience. Oubliez donc toutes vos affaires : car quels soins ne doivent pas céder à celui de se rendre digne de Jésus-Christ ? et peut-on imaginer quelque chose qu'il soit ni plus utile de bien recevoir, ni plus dangereux de profaner que son mystère adorable ?

Songez-vous à corriger votre vie, à restituer le bien mal acquis, à réparer les injustices que vous avez faites? Je ne puis pas vous en faire ici le dénombrement : songez seulement à celles du jeu si fréquentes, si peu méditées, si peu réparées. Je tremble pour vous, quand je considère les avantages frauduleux que vous prenez et que vous donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos malheureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu ; mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires; sans que j'y puisse remarquer d'autres différences sinon qu'on y pense moins, et que les fraudes et voleries sont plus ordinaires et plus manifestes. Pensez-y donc, chrétiens : si ce n'est qu'avec vos richesses vous vouliez encore jouer votre âme, ou plutôt non tant la jouer que la perdre très-assurément, d'une manière bien plus hardie que vous ne faites vos biens. Le grand saint Ambroise s'étonne de la hardiesse des grands joueurs, *qui changent*, dit ce grand homme, *à tous moments de fortune ; tantôt riches, tantôt ruinés, selon qu'il plaît au hasard* (*Lib. de Tob.*, *cap. XI*, *tom. I*, *pag.* 602, 603). Ne vous étonnez pas, chrétiens, si nous descendons à ces bassesses ; et si vous trouvez peut-être que c'est trop rabaisser nos discours, jugez donc combien il est plus indigne de rabaisser jusque-là votre conscience. Mais je ne finirais jamais ce discours, si je voulais faire avec vous tout votre examen : *Probet autem seipsum homo* (I *Cor.*, XI, 28) : Que l'homme s'éprouve soi-même. Si vous vous mettez à l'épreuve, connaissez votre faiblesse, et défiez-vous de vos forces... de cette même bouche dont nous consacrons les divins mystères, recevez-les saintement : ne faites point vos pâques par un sacrilége.

SERMON I

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

De quelle manière le péché nous est devenu naturel : combien ses mauvaises inclinations sont inhérentes à notre âme. Comment Jésus-Christ est il mort au péché pour nous en guérir. Obligation que nous avons de porter en nous la ressemblance de sa mort : renouvellement continuel qu'elle nous prescrit. Quelle doit être la joie des chrétiens dans le temps pascal. La source, les progrès et les âges divers de la vie des justes : paix parfaite et bonheur du dernier âge. Comment nos corps mêmes seront vivifiés.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché ; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu (*Rom.*, VI, 9, 10).

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur (1) corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes, qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise (2) leur nom véritable par ces titres superbes de monuments et de mausolée. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps : elle (3) l'a étendu sur la terre, sans mouvement et sans vie : elle n'a pas pu le corrompre ; et nous lui pouvons adresser

(1) Pourriture.

(2) La funèbre idée qu'ils jettent dans nos esprits.... ce ne sont après tout que les écueils où se vont briser toutes les grandeurs humaines : cette pompe ne produit autre chose sinon que les vers en sont servis plus honorablement, et que les marques de corruption en sont plus illustres.

(3) Lui a ôté la vie

aujourd'hui cette parole que Job disait à la mer : Tu iras jusque-là, et ne passeras pas plus outre : cette pierre donnera des bornes à ta furie ; et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus les efforts : *Usque huc venies, et non procedes amplius ; hic confringes tumentes fluctus tuos* (*Job.*, XXXVIII, 11).

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus, après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que son sépulcre soit honorable, comme dit le prophète Isaïe : *Erit sepulcrum ejus gloriosum* (XI, 10). Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc ; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui : davantage (1), il faut à son corps cent livres de (2) baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que durant le cours de sa vie il s'est (3) rassasié de douleurs et d'opprobres ; *Saturabitur opprobriis* (*Thren.*, III, 30), nous dit le prophète, vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture : n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se préparait un lit plutôt qu'un sépulcre ? Il (4) s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue : mais tout d'un coup il s'est éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses Apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Marie étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon maître dans ce lit de mort : *Que cherchez-vous ici ?* leur ont dit les anges, *vous cherchez Jésus de Nazareth crucifié : il n'y est plus ; il est levé, il est ressuscité : voyez le lieu où il était mis* (*Luc.*, XXIV, 5 ; *Marc.*, XVI, 6). O jour de triomphe pour notre Sauveur ! ô jour de joie pour tous les fidèles ! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort : vraiment c'est aujourd'hui votre Pâque, c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grâce, ô Seigneur Jésus, que nous fassions notre Pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie : ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance, et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère ; au contraire, vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes, lorsque l'ange vous vint annoncer qu'il naîtrait de vous, en vous adressant ces paroles par lesquelles nous vous saluons. *Ave.*

Je m'étonne quelquefois, chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance, et ce que nous devenons par la grâce du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentiments des auditeurs, quand on vient à discourir de cette matière. Les uns, tout charnels et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurent presque interdits ; peu s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème : *Comment se peuvent faire ces choses ? quoi ! un vieillard naîtra-t-il encore une fois ! faudra-t-il que nous rentrions dans le ventre de nos mères* (*Joan.*, III, 4) ! Tels étaient les doutes que se formait en son âme ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes ; mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de (1) ces personnes, dont les âmes se sont plus épurées dans la solitude : pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette (2) mystagogie. N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères ?

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens ? en quelle école ont-ils été élevés ? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Eglise aient plus souvent inculquées ; et que, qui ôterait des écrits de l'Apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non-seulement il énerverait ses raisonnements invincibles, mais encore qu'il effacerait la plus grande partie de ses divines épîtres ? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités ? d'où vient cela, sinon du dérèglement de nos mœurs ? Sans doute nous ne permettons pas à l'Esprit de Dieu d'habiter ni assez longtemps ni assez profondément dans nos âmes, pour nous faire sentir ses divines opérations : car le Sauveur ayant dit à ses apôtres qu'il leur enverrait cet Esprit consolateur que le monde ne connaissait pas (*Joan.*, XIV, 16) : pour vous, ajoute-t-il, mes disci-

(1) De plus.

(2) De parfums.

(3) Soûlé.

(4) Faut qu'il y dorme et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse ; *Ad vesperum demorabitur fletus* (*Ps.* XXIX, 6) ; mais demain dès le matin sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance ; *Et ad matutinum lætitia* (*Ibid.*). Que ferons-nous donc ainsi partagés entre la tristesse et la joie ? Si nous ne parlons que de sa résurrection, notre douleur sans doute s'en trouvera offensée : que si nous nous contentons de nous entretenir de sa mort, notre espérance ne sera pas satisfaite. Joignons-les toutes deux, chrétiens ; et voyons les obligations que l'une et l'autre nous impose.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie : bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance ; et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il aura été comme sa seconde mère : au contraire, vous n'en recevrez pas moins de joie que lorsque l'Ange, etc.

M. Bossuet avait d'abord ainsi disposé l'exorde de son Sermon pour le prêcher le samedi saint : il a dans la suite mis cet exorde dans l'état où il se trouve ici, pour l'approprier entièrement à la solennité du jour de Pâques.

(1) Ces âmes qui.

(2) Ce mot est composé du grec μύστης et ἀγωγὸς et signifie l'action d'initier aux choses mystérieuses de la religion, ou l'explication de ses mystères.

ples, vous le connaîtrez ; parce qu'il sera en vous et habitera dans vos cœurs : *Vos autem cognoscetis eum, quia apud vos manebit et in vobis erit* (*Joan.*, XIV, 17). Par où nous voyons que si nous le laissions habiter quelque temps dans nos âmes, il ferait sentir sa présence par les bonnes œuvres, esquelles sa main puissante porterait nos affections : et comme il n'y a point de christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute séculière et toute païenne, de là vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court serait de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit et à une pratique soigneuse des préceptes évangéliques. Mais puisque la sainte doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent à nous entretenir de ces choses; écoutez, non point mes pensées, mais trois admirables raisonnements du grand apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes : Jésus est mort, dit-il, et c'est au péché qu'il est mort : *Peccato mortuus est* (*Rom.*, VI, 10). Si donc nous voulons participer à sa mort, il faut que nous mourions au péché : c'est notre première partie. Jésus étant mort, a repris une nouvelle vie ; et cette vie n'est plus selon la chair, mais entièrement selon Dieu : Parce qu'il ne vit que pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* (*Ibid.*, VI, 11). Il faut donc que nous passions à une nouvelle vie, qui doit être toute céleste, voilà la seconde. Jésus étant une fois ressuscité, ne meurt plus, la mort ne lui domine plus : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (*Ibid.*, 9). Si donc nous voulons ressusciter avec lui, il faut que nous vivions éternellement à la grâce, et que la mort du péché ne domine plus en nos âmes : c'est par où finira ce discours. Le Sauveur est mort, mourons avec lui ; il est ressuscité, ressuscitons avec lui ; il est immortel, soyons immortels avec lui. Tâchons de rendre ces vérités sensibles par une simple et naïve exposition de quelques maximes de l'Evangile ; et faisons voir en peu de mots avant toutes choses, quelle nécessité il y a de mourir avec le Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient que l'apôtre saint Paul ne parle que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur ; et pourquoi a-t-il toujours à la bouche, qu'il faut mourir au péché avec Jésus-Christ, et crucifier le vieil homme, et tant d'autres semblables discours qui d'abord paraissent étranges ! Car, s'il ne veut dire autre chose, sinon que nous devons changer nos méchantes inclinations, pour quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée ? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers ? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché ; et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or, pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'Apôtre, (1) je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes ; par la première, je vous ferai voir avec l'assistance divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort ; et elle sera tirée d'une propriété du péché ; par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations, il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs (2).

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté ; mais dans l'homme, il a une propriété bien étrange ; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les pélagiens ne comprenant point cette vérité, ne pouvaient souffrir que l'on leur parlât de ce péché d'origine avec lequel nous naissons, et disaient que cela allait à l'outrage de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu ; ils n'entendaient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avait été volontaire seulement dans le premier père, avait passé en nature à tous ses enfants. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs ? vous savez assez que le premier homme, séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté; et qu'usant inconsidérément de ses biens, ce sont les propres mots du saint pontife Innocent (*Ep.* 29, *ad Concil. Carthag n.* 6, *p.* 892, *Epist. Rom. Pontif.*, *edit. D. Coustant*), il ne sut pas reconnaître la main qui les lui donnait ; de sorte que son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits ; la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avait été inconnue, fût la première de ses passions qui lui décela la conspiration de toutes les autres ; il s'était enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal ; et il arriva par un juste jugement de Dieu, que la première chose dont il s'aperçut, c'est qu'il fallait rougir : *Nihil primum senserunt quam erubescendum*, dit Tertullien (*De veland. Virg. n.* 11, *p.* 200). Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Ecriture (*Genes.*, III, 7) ; c'est qu'il commença à sentir une revolte à laquelle il ne s'attendait pas ; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il était confus de ce qu'il ne pouvait la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'ar-

(1) J'ai à vous.

(2) J'en trouve trois raisons principales. Je tire la première d'une propriété que le péché a dans tous les hommes ; la seconde, de la qualité du remède par lequel nous en sommes guéris ; la troisième regarde une instruction du pécheur qui doit être changé. Par ces trois raisons je prétends vous faire voir, avec l'assistance divine, et que c'est à bon droit que la conversion des pécheurs s'appelle une mort, et que la mort du Fils de Dieu nous oblige de mourir au péché, et à quelle sainteté cette obligation nous engage. Je les tirerai des vérités les plus communes et plus connues du christianisme : je vous prie de vous y rendre attentifs.

rête peut-être trop à des choses qui sont très-connues ; il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions honteuses, qui étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair, à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur : Qui naît de la chair est chair, dit Notre-Seigneur en saint Jean : *Quod natum est ex carne, caro est* (*Joan.*, III, 6). Que veut dire cela ? La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, c'est donc comme si notre maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu et ses ennemis: *Quod natum est ex carne, caro est :* vous recevez en même temps et par les mêmes canaux, et la vie du corps, et la mort de l'âme; qui vous engendre, vous tue ; et la masse dont vous êtes formés, étant infectée dans sa source, le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance, de là ces chutes continuelles, de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine: *Quod natum est ex carne, caro est* (*S. Aug.*, *serm.* 174 *de Verb. apost.*, *c.* 8., *t.* V, *p.* 834, *serm.* 294, *de Bapt. parvul.*, *c.* 16, *t.* V, *pag.* 1191); et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt, prend naissance ; tout ce qui prend naissance, peut mourir : c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance ; vous ne cessez d'être homme que par la mort ; l'union de l'âme et du corps se fait par la naissance ; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur, c'est la même chose ; l'âme ne tient pas plus au corps que le péché et ses mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'âme. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort; il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits déréglés. Ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort, la guérison qui s'en fait par la grâce médicinale qui délivre notre nature : par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand Apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte : vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle ; et que naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos âmes.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature ; que ceux-là en rougissent qui ne connaissent pas le libérateur. Pour nous au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies ; parce que nous savons, et la miséricorde du médecin, et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de Notre-Seigneur; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'apôtre saint Paul. Le Fils de Dieu, dit-il, est mort au péché : *Mortuus est peccato* (*Rom.*, VI, 10) : Ainsi estimez, conclut-il, que vous êtes morts au péché : *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* (*Ibid.*, 11). Que veut-il dire que Notre-Seigneur est mort au péché, lui qui dès le premier moment de sa conception a toujours vécu à la grâce ? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul (1), dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on aurait exécuté quelques criminels, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées ? Vous êtes surpris peut-être que je vous propose un si funèbre spectacle, c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple ? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs, et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie : votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités, que le péché seul avait attirées sur la nôtre : c'est pourquoi saint Paul ose dire, que vous vous êtes fait semblable à la chair du péché : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3). Quelle bonté, chrétiens ! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel de revêtir sa divinité d'une chair humaine ; cette chair plus pure que les rayons du soleil, qui méritait d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché ; n'est-ce pas de quoi nous confondre ? Que sera-donc si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris ? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que parfois les magiciens, possédés en leur âme d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement ; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la bles-

(1) Et celle-ci, chrétiens, outre qu'elle me paraît fort pieuse, donnera un grand jour au passage du saint Apôtre que je me suis proposé de traiter.

sure, par un fatal contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable, ou vérité? je vous le laisse à juger : seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon maître.

Où était l'image du péché? en sa chair bénite. Où était le péché même? En vous et en moi, chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie: ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont crucifiée, le péché a été crucifié ; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne : et voilà justement ce que l'Apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché ; parce qu'abandonnant à la mort sa chair innocente, qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là qu'il faut que nous mourions avec lui ; *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* (*Rom.*, VI, 11)? Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée ; il ne faut que lever les yeux et regarder notre Maître pendu à la croix. O Dieu ! comment a-t-on traité sa chair innocente? Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurais remarquer aucune partie entière. Quoi ! parce qu'elle portait l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée, et nous épargnerons le péché même qui vit en nos âmes ! nous ne mortifierons point nos (1) concupiscences, au contraire nous nous y laisserons aveuglément emporter ! Gardons-nous-en bien (2), chrétiens, il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur. Innocent qu'il était, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort : criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort; afin de participer à son innocence : car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'Esprit de Dieu, sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'Apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort (II *Cor.*, VII, 10; *Coloss.*, III, 5 ; *Rom.*, VI, 5).

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux (3) ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture : il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froide et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos âmes et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières; l'amour portera la main sur les nôtres ; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle ; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphèmes et aux médisances : il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines, il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort, et de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire: aussi bien l'Apôtre nous apprend que nous sommes ensevelis avec lui par le saint baptême : *Consepulti Christo in baptismo* (*Coloss.*, II, 12).

La belle cérémonie qui se faisait anciennement dans l'Eglise au baptême des chrétiens : c'était en ce jour qu'on les baptisait dans l'antiquité, et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avait accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux : et (1) comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animés: comme si sortant de ce monde à même temps qu'ils disparaissaient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les chrétiens autrefois avaient accoutumé de prier debout et les mains modestement élevées en forme de croix ; et vous voyez que le prêtre prie encore en cette action dans le sacrifice : quelle raison de cela? Il me semble qu'ils n'osaient se présenter à la majesté divine, qu'au nom de Jésus crucifié : c'est pourquoi ils prenaient la figure, et paraissaient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ. Ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis Christiani* (*Apolog.*, n. 30, p. 30). La seule posture du chrétien priant affronte tous vos supplices: tant ils étaient persuadés dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices, ni voluptés ne leur étaient rien. Et c'est pour le même sujet qu'ils prenaient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix sur toutes les parties de leurs corps; comme s'ils eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage ; mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous ; et (2) c'est à quoi néanmoins l'apôtre saint Paul nous presse. [Ces premiers chrétiens] n'avaient rien de plus présent à l'esprit, que cette pensée : il

(1) Méchantes inclinations.
(2) Non, non.
(3) Allons donc aujourd'hui avec Madeleine adorer notre aimable Sauveur dans sa sépulture.

(1) Etant comme noyés.
(2) C'est ce détachement si entier que l'Apôtre entreprend de nous persuader aujourd'hui.

faut que tout chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure: car le péché se contractant par la naissance, il ne se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure : car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons : la première est tirée d'une propriété du péché ; la seconde, de la qualité du remède. Oublierons-nous cette instruction particulière que nous avons promise : elle me semble trop nécessaire, et ce n'est point tant une nouvelle raison, qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Ecoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur : puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenait à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher: l'Apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché, comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée : quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher dans le plus secret de vos cœurs tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine ! Oui, je vous le dis, chrétiens, après le Sauveur; quand cet objet qui vous sépare de Dieu, vous serait plus doux que vos yeux, plus nécessaire que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez; *abscide eum* (*Matth.*, V, 30). Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort : il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles, et même jusqu'à la source de la vie, s'il en est besoin.

Saint Jean Chrysostome fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Gal.*, VI, 14). Le monde m'est crucifié, et moi au monde : entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle. Ce ne lui était pas assez d'avoir dit que le monde était mort pour lui, remarque ce saint évêque; il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit le merveilleux interprète, l'Apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres; mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts, qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que le saint apôtre, pour nous faire entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être dégagé des plaisirs du siècle: Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts ; parce qu'il y reste encore quelque petite alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le siècle et le chrétien (*Lib.* II, *de Compunct.*, *n.* 2, *t.* I, *p.* 142). Comprenez l'idée de ce grand homme (1); et voyez comme il se met en peine de nous faire voir que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible : si je savais quelque terme plus significatif, je m'en servirais.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice ; domptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence : ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses, que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène : *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat : sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (*Lib.* V, *in Ep. ad Rom.*, *n.* 8, *t.* IV, *p.* 562, *edit. Bened.*). Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois : il faut renouveler la nouveauté même; c'est-à-dire que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence; à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner, n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos âmes vos blessures toutes fraîches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connaissiez pas sitôt par expérience!

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi, encore la pénitence ! Eh ! on ne nous a prêché autre chose durant ce Carême: nous parlera-t-on toujours de pénitence? Oui certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Evangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence, que celles qui doivent finir le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Église dans l'établissement du Carême? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissements mondains; cela fâche cette bonne mère : que fait-elle? Tout ce qu'elle peut, pour dérober six semaines à tes dérèglements. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage : elle t'en présente donc un petit essai pendant le Carême : si tu le prends, ce n'est (2) qu'avec répugnance; tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas ! je n'oserais dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâques. Sainte piété du christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée ? On a vu le temps que Jésus

(1) « Telle est dit saint Jean Chrysostome, la philosophie de saint Paul », par laquelle il nous fait entendre que.

(2) Qu'à ton corps défendant.

en ressuscitant trouvait ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle ; parce qu'elle n'avait point d'autre sujet que la gloire de son triomphe : c'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. A présent, les fidèles se réjouissent ; il n'est que trop vrai : mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence : plus de jeûnes, plus d'austérités ; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce Carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout à fait : le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sauveur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trêve, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence, tant la discipline est énervée parmi nous.

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois, pour me dire : mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâques? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, chrétiens ; mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés, qu'ils se réjouissent dans les biens présents ; et je soutiens que toute la joie du chrétien n'est qu'en espérance : pour quelle raison? C'est que le chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentements n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? Parce que le même Sauveur est ressuscité. Or sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand apôtre, c'est votre doctrine ; et partant notre tristesse doit être présente; notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance : et (1) c'est pour cette raison que le saint apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des chrétiens : *Spe gaudentes* (*Rom.*, XII, 12); et incontinent après : *In tribulatione patientes* (*Ibid.*). Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance; et en attendant que sont-ils? Ils sont patients dans les tribulations. Que ces paroles, mes frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps ; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours; ne nous imaginons pas que l'Eglise nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissements profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs [ne sont pas] de ce monde ; nous en pouvons prendre quelque avant-goût (2) par une fidèle attente ; mais la jouissance en est réservée pour la vie future. Et pour ce siècle pervers dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère : mon maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine ; il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché, j'y cherche la vie de la grâce ; c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'âme ; l'une, qu'elle communique au corps, et l'autre, dont elle vit elle-même ; *Aliud est enim in anima unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur* (*In Joan.*, *Tract.* XIX, *n.* 12, *t.* III, *part.* II, *p.* 442). Comme elle est la vie du corps, ce saint évêque prétend que Dieu est sa vie : *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est* : (*De Verb. Apost. serm.* 161, *cap.* 6, *t.* V, *p.* 777). Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'âme donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions : il faut qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut qu'elle soit unie, car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous ; il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle ; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'âme, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre, qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et premièrement, que Dieu ne soit, sans comparaison, au-dessus de l'âme, cela ne doit pas seulement entrer en contestation. Dieu ne serait pas notre souverain bien, s'il n'était plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union, il n'y a non plus de sujet d'en douter à des chrétiens, après que le Sauveur a dit tant de fois, que le Saint-Esprit habiterait dans nos âmes (*Joan.*, XIV, 17) ; et l'Apôtre, que la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (*Rom.*, V, 5). Et en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos âmes ; parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soit point en nous. Reste donc à voir si notre âme, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. Certes, dit ce grand homme, Dieu est une vie immuable, il est toujours ce qu'il est, toujours en soi, toujours à soi : *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea, aliter antea* (*In Joan.*, *tract.* XIX, *n.* 11, *t.* III, *part.* II, *p.* 441). Il ne se peut faire que l'âme ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet Etre souverain, très-excellent et très-bon ; étant meilleure, elle agira mieux, et vous le voyez dans les justes ; car leur âme, dit saint Augustin, s'élevant à un Etre qui est au-dessus d'elle,

(1) C'est pourquoi.

(2) Nos véritables plaisirs sont réservés pour la vie future : seulement il nous est permis d'en prendre quelque avant-goût.

et duquel elle est, reçoit la justice, la piété, la sagesse : *Cum se erigit ad aliquid quod ipsa non est, et quod supra ipsam est, et a quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem* (*In Joan. tract.* XIX, *n.* 12, *p.* 442). Elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux : comme saint Paul dit que l'Esprit de Dieu crie, et gémit, et demande en nous : *Spiritus postulat pro nobis* (*Rom.*, VIII, 26) ; aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère et aime en nos âmes, parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'âme n'aurait jamais sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu ; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle ; il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie ! ô félicité ! qui ne s'estimerait heureux de vivre d'une si belle vie ? qui ne la préférerait à toutes sortes de biens ? qui n'exposerait plutôt mille et mille fois cette vie mortelle, que de perdre une vie si divine ? Cependant notre premier père l'avait perdue pour lui et pour ses enfants ; sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais. Mais je suis venu, dit-il, afin qu'ils vivent, et qu'ils vivent plus abondamment : *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant* (*Joan.*, X, 10). En effet, j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir que, dans tous les discours du Sauveur qui nous sont rapportés dans son Evangile, il ne parle que de vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter : Maître, où irions-nous, lui dit-il, vous avez des paroles de vie éternelle (*Ibid.*, VI, 69) ? Et le Fils de Dieu lui-même : Les paroles que je vous dis sont esprit et vie (*Ibid.*, 64). C'est qu'il savait bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux que cette espérance de vie. Ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire, dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfants, c'est-à-dire des nouveaux baptisés, que ce divin Pêcheur, ainsi appelle-t-il le Sauveur, retirait les poissons de la mer orageuse du siècle, et les attirait dans ses filets par l'appât d'une douce vie : *Dulci vita inescans* (*Tom.* I, *p.* 312, *ed. Oxoniens.*, 1715).

Et c'est ici, chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence, et le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean, que, comme le Père a la vie en soi, aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en soi (*Joan.*, V, 26). C'est pourquoi les anciens (*Tertull., advers. Prax.*, *n.* 5, 6, *p.* 637, 638 ; *S. Athanas., orat. contr. gent.*, *n.* 46, *t.* I, *p.* 46), l'ont appelé la vie, la raison, la lumière, et l'intelligence du Père ; et cela est très-bien fondé dans les Ecritures. Etant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive : quiconque en boira aura la vie éternelle (*Joan.*, IV, 14). Il serait impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie (*S. Cyril.*, *in Joan.* *l.* IV, *c.* 2, *t.* IV, *p.* 354, *et seq.*, *edit. Joan. Aub.*, 1638). Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels : voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente ? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie ? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie, conserve celle de nos corps, de quelle vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons [non-seulement] un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant ? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie ? il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande : il est la vie par nature ; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfants de Dieu ! ô table délicate ! ô manger savoureux ! Jugez de l'excellence de la vie par la douceur de la nourriture : mais plutôt, afin que vous en connaissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers : Dieu qui anime les Justes par sa présence, ne les renouvelle pas tout en un instant. Sans doute si nous considérons tous les changements admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions ; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur : c'est à quoi j'aurai, s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexion avec celle que nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'Apocalypse qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs : Malheur sur les habitants de la terre : *Væ, væ, væ habitantibus in terra* (*Apoc.*, VIII, 13), semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme, dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'Esprit de Dieu, en recevait ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi l'innocence ; la convoitise s'étant soulevée, a troublé sa paix ; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de

Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu pour dissoudre l'œuvre du diable (*Hebr.*, II, 14; *Coloss.*, III, 10), et réformer l'homme selon la première [institution] de son Créateur : ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela, il a répandu son Esprit dans l'âme des Justes, afin de les faire vivre; et cet Esprit ne cesse de les renouveler tous les jours : cela est encore de l'Apôtre: *Renovatur de die in diem* (II *Cor.*, IV, 16). Mais Dieu ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différents âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront hommes faits: *In virum perfectum* (*Ephes.*, IV, 13). Grand Apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, les Justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ, ainsi que parle saint Paul: *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ibid.*). La vie présente est comme l'enfance; celle dont les Saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge; après suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre, souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les Saints en ce monde sont comme dans leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie, se commence dans les enfants; or nous avons dit que toute l'opération du Saint-Esprit par laquelle il anime les Justes, consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie? Avant toutes choses, il ruine entièrement le péché : la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée : pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance, mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès: le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfants? comme à des enfants, l'innocence leur est rendue : si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence, c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéaments selon l'image de Notre-Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable, que de les entretenir, comme des enfants bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des Chrétiens, que tu es aimable ! tu as, je l'avoue, tes gémissements et tes pleurs; mais qui considérera à quelle hauteur doivent aller ces commencements, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, il s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y vois-je régner ! Ici-bas, Chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'âme des plus saints n'est-elle point agitée? Dieu y habite, je l'avoue; mais il n'y habite pas seul : il y a pour compagnons mille objets mortels que la convoitise ne cesse de leur présenter; parce que ne pouvant séparer les Justes de Dieu auquel ils s'attachent, elle tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'Apôtre : Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps (*Rom.*, VII, 24)? Au lieu qu'à la vie paisible dont les Saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise: *Cupiditate exstincta, charitate completa* (*De Perfect. Justit.*, *cap.* 7, *t.* X, *p.* 173; *Enchirid.*, *c.* 121, *t.* VI, *p.* 242): la convoitise éteinte, la charité consommée. Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'âme ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvements à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle; parce qu'elle est toute en Dieu, et possédée uniquement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence; elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde, qu'à peine est-elle capable de comprendre elle-même son propre bonheur; tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée.

Ne semble-t-il pas, Chrétiens, que ce serait un crime de souhaiter quelque chose de plus? et néanmoins vous savez qu'il y a un troisième [état], où notre vie sera parfaite; parce que notre félicité sera achevée. Dans les deux premiers, Jésus-Christ éteint en ses saints le péché et la convoitise; enfin, dans ce dernier âge et du monde et du genre humain, après avoir abattu nos autres ennemis sous ses pieds, la mort domptée couronnera ses victoires. Comment cela se fera-t-il? Si vous me le demandez en chrétiens; c'est-à-dire, non point pour contenter une vaine curiosité, mais pour fortifier la fidélité de vos espérances, je vous l'exposerai par quelques maximes que je prends de saint Augustin : elles sont merveilleuses; car il les a tirées de saint Paul. Tout le changement qui arrive dans les Saints, se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu : or saint Augustin nous a enseigné que cet Esprit a sa demeure dans l'âme, à cause qu'il est sa vie. Si donc il n'habite point dans le corps, comment est-ce qu'il le renouvelle? Ce grand homme nous en va éclaircir par un beau principe. Celui-là, dit-il, possède le tout, qui tient la partie dominante : *Totum possidet qui principale tenet* (*De Verb. Apost. serm.* 161, *cap.* 6, *t.* V, *p.* 777). En toi, poursuit-il, la partie

qui est la plus noble, c'est-à-dire l'âme, c'est celle-là qui domine : *In te illud principatur quod melius est :* et incontinent il conclut : *Tenens Deus quod melius est, id est animam tuam, profecto per meliorem possidet et inferiorem, quod est corpus tuum* (*De Verb. apost. serm.* 161, *c.* 6) : Dieu tenant ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire ton âme, par le moyen du meilleur il entre en possession du moindre, c'est-à-dire du corps.

Qu'inférerons-nous de cette doctrine de saint Augustin? La conséquence en est évidente : Dieu habitant en nos âmes, a pris possession de nos corps : par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurais enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains ; tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : Il n'y a rien, dit le Fils de Dieu, qui soit si grand que mon Père : ce qu'il tient en ses mains, personne ne le lui peut ravir, ni lui faire lâcher sa prise ; *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est : et nemo potest rapere de manu Patris mei* (*Joan*, X, 29). Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis ; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un seul de nos cheveux périsse ; parce que l'Esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui; car, remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure qu'il ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père (*Joan.*, V, 19), ainsi le Saint-Esprit qui reçoit du Fils : *De meo accipiet* (*Joan.*, XVI, 15), le regarde comme l'exemplaire de tous ses ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance ; c'est ce que dit l'Apôtre en ces mots : Si vous avez en vous l'Esprit de celui qui a vivifié Jésus-Christ, il vivifiera vos corps mortels (*Rom.* VIII, 11). Et de même que le germe que la nature a mis dans le grain de blé, se conservant parmi tant de changements et altérations différentes, produit en son temps un épi semblable à celui dont il est tiré ; ainsi, l'Esprit de vie, qui de la plénitude de Jésus-Christ est tombé sur nous, nous renouvellera peu à peu selon les diverses saisons ordonnées par la Providence, et enfin nous rendra au corps et en la vie, semblables à Notre-Seigneur, sans que la corruption ni la mort puissent empêcher sa vertu.

Et c'est pourquoi saint Paul, considérant aujourd'hui notre Maître (1) ressuscité, nous presse si fort de ressusciter avec lui. Jusqu'ici, dit-il, la vie de mon Maître était cachée sous ce corps mortel ; nous ne connaissions pas encore ni la beauté de cette vie, ni la grandeur de nos espérances ; à présent je le vois tout changé ; il n'y a plus d'infirmité en sa chair, il n'y a rien qui sente le

(1) Vainqueur de la mort, ne peut plus retenir sa joie. Je le vois, je le vois, dit-il, dans un bien autre appareil qu'il n'était ici-bas sur la terre.

péché ni sa ressemblance : *Peccato mortuus est* (*Rom.* VI, 10) : Il a dépouillé cette mortalité qui cachait sa gloire : la divinité qui anime son esprit (1) s'est répandue sur son corps ; je (2) n'y vois paraître que Dieu, parce que je n'y vois plus que gloire et que majesté. Il ne vit qu'en Dieu, il ne vit que de Dieu, il ne vit que pour Dieu, *Quod autem vivit, vivit Deo* (*Ibid.*, 11). Je sais que si je commence à vivre avec lui sur la terre, son Esprit qui me fera vivre, me renouvellera selon son image. Courage, dit-il, mes Frères, ce que la foi nous fait croire en la personne du Fils de Dieu, elle nous le doit faire espérer pour nous-mêmes. (3) Jésus est ressuscité comme les prémices et les premiers fruits de notre nature ; Dieu nous a fait voir dans le grain principal qui est Jésus-Christ, comment il traiterait tous les autres : *De uno principali grano datum est experimentum*, dit saint Augustin (*Serm.* 361, *de Resurrect. c.* 11, *tom.* V, *p.* 1411). Jugez de la moisson par ces premiers fruits : *Primitiæ Christus.* (I *Cor.*, XV, 23.)

J'entends quelquefois les chrétiens soupirer après les délices (4) de l'heureux état d'innocence. O si nous étions comme dans le Paradis terrestre! Justement certes, car la vie en était bien douce. (5) Et l'Apôtre vous dit que vous n'êtes pas chrétiens, si vous n'aspirez à (6) quelque chose de plus (*Coloss.* III, 4 ; I *Joan.*, III, 2); posséder cette félicité, c'est être tout au plus comme Adam; et il vous enseigne que vous devez tous être comme Jésus-Christ. On ne vous promet rien moins que d'être placés avec lui dans le même trône ; *Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo* (*Apoc.*, III, 21), dit le Sauveur dans l'Apocalypse ; Celui qui sera vainqueur, je le placerai dans mon trône.

Attendez-vous après cela, chrétiens, que je vous apporte des raisons pour vous faire voir que cette vie doit être immortelle? N'est-ce pas assez de vous en avoir montré la beauté et les espérances, pour y porter vos désirs? Certes, quand je vois des Chrétiens qui viennent dans le temps de Pâques puiser cette vie dans les sources des Sacrements, et retournent après à leurs premières ordures, je ne saurais assez déplorer leur calamité. Ils mangent la vie, et retournent à la mort; ils se lavent dans les eaux de la pénitence, et puis après au bourbier; ils reçoivent l'Esprit de Dieu, et vivent comme des brutes. Fous! insensés! et ne comprenez-vous pas la perte que vous allez faire? que de belles

(1) Paraît de tous côtés sur son corps.
(2) Ne vois plus que Dieu en lui.
(3) Il est monté au ciel; et en sa personne ont été consacrées les prémices, c'est-à-dire comme les premiers fruits de notre nature : *Primitiæ Christus* (I *Cor.*, XV, 23). Quelque jour le grand Père de famille achèvera sa récolte, et recueillera tout son grain, c'est-à-dire tous ses fidèles : cependant considérez comme il a traité le grain principal, qui est Jésus-Christ ; c'est ainsi qu'il s'appelle lui-même (*Joan*, XII, 24), et jugez du reste de la moisson par ces premiers fruits : *De uno principali grano datum est experimentum*, dit saint Augustin.
(4) Du paisible.
(5) Sachez néanmoins que.
(6) Une condition plus heureuse

espérances vous allez tout à coup ruiner! conservez chèrement cette vie; peut-être que si vous la perdez cette fois, elle ne vous sera jamais rendue. Dans la première intention de Dieu, elle ne se devait donner ni se perdre qu'une seule fois, considérez cette doctrine. Adam l'avait perdue, c'en était fait pour jamais, si le Fils de Dieu ne fût intervenu, il n'y avait plus de ressource. Enfin il nous la rend par le saint baptême. Et si même nous venons à violer l'innocence baptismale, il se laisse aller, à la considération de son Fils, à nous rendre encore la grâce par la Pénitence, mais il ne se relâche pas tout à fait de son premier dessein. Plus nous la perdons de fois, et plus il se rend difficile. Dans le baptême il nous la donne aisément; à peine y pensons-nous. Venons-nous à la perdre? il faut avoir recours aux larmes et aux travaux de la pénitence. Que s'il est vrai qu'il se rende toujours plus difficile, ô Dieu! où en sommes-nous, chrétiens, nous qui l'avons tant de fois reçue et tant de fois méprisée? combien s'en faut-il que notre santé ne soit entièrement désespérée? Tertullien dit, que ceux qui craignent d'offenser Dieu après avoir reçu la rémission de leur faute, appréhendent d'être à charge à la miséricorde divine : *Nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse* (*De Pœnit.*, *num.* 7, *p.* 145). Donc ceux qui ne le craignent pas, sont à charge à la miséricorde divine.

Comment cela se fait-il? Un exemple familier [vous l'apprendra]. Un pauvre homme pressé de misère vous demande votre assistance, vous le soulagez selon votre pouvoir; mais vous ne le tirez pas de nécessité; il revient à vous avec crainte; à peine ose-t-il vous parler, il ne vous demande rien; sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande; il ne vous importune pas, il ne vous est pas à charge; tout votre regret c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Mais un autre vient à vous qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez honnêtement; il ne vous prie pas comme d'une grâce, mais il semble exiger comme si c'était une dette : sans doute il vous est à charge; vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Il en est de même à l'égard de Dieu : un chrétien a succombé à quelque tentation, la fragilité de la chair l'a emporté; incontinent il revient : Qu'ai-je fait? où me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur; si tu avais bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderais plus de la perdre, tu craindrais qu'à la fin, Dieu ne retirât sa main; mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement, il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que si tu continues, il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons. C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : Ceux, disent-ils, qui après la Pénitence retourneront à leur faute, qu'on ne leur rende pas la communion, même à l'extrémité de la vie; de peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mystères : *Ne lusisse de Dominica communione videantur* (*Can.* 3; *Lab. t.* I, *p.* 971). Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent, était une chose en ce temps, dont on ne pouvait abuser que deux fois. On la donnait par le baptême; la perdait-on par quelque crime? encore une seconde ressource dans la pénitence, après plus; en violer la sainteté par deux fois, ils appelaient cela s'en jouer.

O Dieu, si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint Concile, quelles exclamations feraient-ils? comment éviterions-nous leurs censures? Ces évêques nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes, qui faisons de la communion, je n'oserais presque le dire, comme un jeu d'enfant; cent fois la quitter, cent fois la reprendre. C'est pourquoi, éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle, mais pour cela, ne vous imaginez pas être en sûreté; de peur qu'une fausse sécurité ne produise en vous une funeste négligence : *Ne accepta securitas indiligentiam pariat.* Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles (1) votre innocence a tant de fois fait naufrage; que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la Pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir; la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte qui est la garde de l'innocence!

Ah! chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : Viens-t-en, dit-il, ici mourir avec moi, il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend

(1) Vous avez tant de fois éprouvé vos infirmités.

les bras, et nous dit : Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois ; je suis glorieux, je suis immortel ; sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.

SERMON II

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché et pourquoi devons-nous y mourir avec lui? Etendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent-ils les temples de l'Esprit-Saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per Baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le Baptême dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie (*Rom.*, VI).

Cette sainte nouveauté de vie dont nous parle si souvent le divin Apôtre, mérite bien, messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulièrement aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce qui lui restait de l'ancien ; et nous montre par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté à laquelle nous oblige le christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il était juste ; régnant sur ses passions, il était paisible; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison, dit saint Augustin (*De Civit. Dei*, *lib.* XIII, *c.* 13 *et seq.*, *t.* VII, *pag.* 334, 335), s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance ; et l'âme ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée (1) incontinent. Ainsi pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice ; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix ; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde pour dissoudre l'œuvre du diable (I *Joan.*, III, 8), comme il dit lui-même dans son Evangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'Apôtre (*Coloss.*, X) ; et pour cela

(1) Facilement.

il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers priviléges de sa nature.

Mais ce que nous avons perdu tout à coup, ne nous est pas rendu tout à coup : Dieu procède avec ordre. Il faut remarquer, messieurs, que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup ; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différents âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront hommes faits, comme dit saint Paul : *in virum perfectum* (*Ephes.*, IV, 13) : de sorte que dans ce monde, il répare leur innocence ; dans le ciel, il leur donne la paix ; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ, ainsi que parle l'Apôtre : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ibid.*). La vie présente est comme l'enfance ; celle dont les saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse, parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changements qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie : car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse à la vérité, qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre, y doit avoir son commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité : encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité, elle y exerce son empire sans résistance; mais outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi pour paraître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contents d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes, il faut combattre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs, nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse.; et c'est ce qui entretient notre espérance.

C'est par ces trois choses, mes frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, ainsi nous marchions devant lui dans une sainte nouveauté de vie: *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.*, VI, 4).

PREMIER POINT.

Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché, cette (1) rouille invétérée de notre nature, qui ayant commencé dès le principe, s'est attachée si fortement à tous les hommes, que nous n'en pouvons jamais être délivrés que par une seconde naissance. Saint Paul, dont j'entreprends aujourd'hui de vous expliquer la doctrine, exhorte les chrétiens à détruire en eux le péché, même le corps du péché (*Rom.*, VI, 6), par l'exemple de Jésus-Christ ressuscité; et voici de quelle sorte il leur parle. Vous devez savoir, dit ce grand Apôtre, que Jésus ressuscitant des morts ne meurt plus: car il est mort une fois au péché, et maintenant il vit à Dieu (*Ibid.*, 9, 10); puis faisant l'application aux fidèles: Ainsi vous devez estimer, mes frères, que vous êtes morts au péché, et vivants à Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Ibid.*, 11).

Et la suite de mon discours, et le mystère de cette journée m'obligent nécessairement à vous expliquer quelle est la pensée de l'Apôtre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ est mort au péché. O Jésus! ô divin Jésus! quoi? étiez-vous donc un pécheur? n'étiez-vous pas au contraire l'innocence même? et si vous êtes l'innocence même, que veut dire votre grand Apôtre, que vous êtes mort au péché? Que n'a-t-il réservé cette mort pour nous qui sommes des criminels? Et pourquoi y a-t-il soumis le Saint et le Juste? Il est bien aisé de l'entendre. Souvenez-vous, mes frères, en quel état nous avons vu ces jours passés le Sauveur Jésus, dans l'horreur et l'infamie de son supplice: victime publique du genre humain, chargé de tous les crimes du monde, à peine osait-il lever la tête, tant il était accablé de ce poids honteux: il n'en était pas seulement chargé; il était venu, dit l'Apôtre, en la ressemblance de la chair du péché (*Rom.*, VIII, 3); il a porté ce fardeau dès sa naissance. Comme les hommes naissent criminels, Jésus a commencé en naissant de porter leurs crimes: il a reçu en son corps la marque de pécheur durant tout le cours de sa vie mortelle; il a toujours (2) paru, dit saint Paul, (3) avec la forme d'esclave: et c'est pourquoi la forme d'esclave a caché sous ses marques serviles la forme et la dignité de Fils: *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (*Philip.*, II, 7). Mais ce Saint et cet Innocent ne devait pas éternellement paraître en pécheur; et celui qui n'avait jamais commis de péché, n'en devait pas toujours être revêtu. Il était chargé des péchés des autres; il s'en est déchargé en portant la peine qui leur était due; et ayant (1) acquitté par sa mort ce qu'il devait à la justice de Dieu pour nos crimes, il rentre aujourd'hui, en ressuscitant, dans les droits de son innocence. C'est pourquoi, dit le grand Apôtre, il est mort enfin au péché (*Rom.*, VI, 10). Dieu ne le regarde plus comme un criminel qu'il abandonne; il l'avoue publiquement pour son Fils, et il l'engendre encore une fois, en le ressuscitant à la gloire: *Ego hodie genui te* (*Ps.* II, 7). Assez de honte, assez d'infamie, assez la forme de Dieu a été cachée: paraissez, maintenant, ô Divinité! paraissez, Sainteté! paraissez, Justice! et répandez vos lumières sur le corps incorruptible de ce nouvel homme.

C'est ainsi que le Fils de Dieu est mort au péché pour toujours; et vous devez, mes frères, dit saint Paul, mourir aussi avec lui (*Rom.* VI, 8, 11). Pourquoi devons-nous mourir avec lui? C'est le grand mystère du christianisme que le grand pape saint Léon nous explique admirablement par cette belle doctrine. Il y a, dit-il, cette différence entre la mort de Jésus-Christ et la mort des autres, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle; c'est-à-dire que chacun de nous en particulier est obligé à la mort, et il ne paye en mourant que sa propre dette: *Singulares quippe in singulis mortes fuerunt, nec alterius quisquam debitum suo fine persolvit* (*De Passion. Dom. serm.* 12, *c.* 3, *tom.* I, *pag.* 276). Il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même: c'est pourquoi sa mort nous regarde tous; et il est le seul, dit saint Léon, en qui tous les hommes sont crucifiés, en qui tous les hommes sont morts, en qui tous les hommes sont ensevelis, en qui tous aussi sont ressuscités: *Cum inter filios hominum solus Dominus noster Jesus exstiterit, in quo omnes crucifixi in quo omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati* (*Ibid.*, *p.* 276, 277). C'est notre salut, mes frères, que nous soyons tous morts en celui dont la mort a été le salut des hommes; et si nous sommes tous morts avec Jésus-Christ, donc nous sommes morts au péché, et vivants à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur: *Ita vos existimate vos mortuos quidem peccato, viventes autem Deo per Jesum Christum Dominum nostrum* (*Rom.*, VI, 11).

Ce n'est pas assez, chrétiens, de vous avoir proposé cette doctrine apostolique; il faut la rendre (2) fructueuse à votre salut, et voici l'application que l'on en doit faire. Si, selon le sentiment de l'Apôtre, notre conversion est une mort, notre baptême une mort, notre pénitence une mort; il est bien aisé de comprendre que pour nous renouveler en Notre-Seigneur, ce n'est pas assez qu'il se fasse en nous un changement médiocre. Le péché tient à nos entrailles: l'inclination au bien sensible est née avec nous; nous l'avons enraciné jusque dans nos moelles, si je puis parler de la sorte, par nos attachements cri-

(1) Vieille.
(2) Été traité comme criminel.
(3) En esclave.

(1) Accompli.
(2) Utile.

minels et nos mauvaises habitudes : nous aimons les créatures du fond du cœur ; et ce cœur le fait bien paraître par la violence qu'il souffre, lorsqu'on lui veut arracher ce qui lui est cher. Alors la douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces, souvent même le désespoir va jusqu'au blasphème, et je ne m'en étonne pas. Cœur humain, on t'arrache ce que tu aimais, et que tu tenais embrassé par tant de liens ; tu te sens comme déchiré, le sang sort abondamment par cette plaie. Que si l'amour de la créature tient si fortement à nos cœurs, un changement superficiel ne suffit donc pas pour nous convertir. Donnez-moi ce couteau, que je le porte jusqu'à la racine, que je coupe jusqu'au vif, que j'aille chercher au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. Je veux mourir au péché ; et c'est pour cela que je veux éteindre jusqu'au principe de sa vie.

C'est à quoi nous oblige, mes frères, cette mort spirituelle au péché que nous prêche l'apôtre saint Paul ; et c'est pourquoi il nous adresse ces belles paroles : Si vous êtes morts au péché, si vous êtes renouvelés en Notre-Seigneur, montrez-vous, montrez-vous, mes frères, comme des hommes ressuscités de mort à vie : *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes* (*Rom.*, VI, 13). Je ne me contente pas d'un changement léger et superficiel ; il n'est pas ici question de replâtrer seulement cet édifice, je veux qu'on retouche jusqu'aux fondements. Peut-être qu'entendant parler contre le luxe, vous réformez quelque chose dans la somptuosité de vos habits ; vous croyez avoir beaucoup fait, et ce n'est qu'un faible commencement ; corrigez, corrigez encore toutes ces douceurs affectées et de vos discours et de vos regards. Eh bien ! votre extérieur est modeste ; il faut encore aller plus avant : portez la main jusqu'au cœur ; ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au-dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires, c'est ce qu'il faut arracher.

Eh quoi, ne sera-ce donc jamais fait ? cet ouvrage de la conversion ne sera-t-il jamais achevé ? Vous ne serez donc jamais content. Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est saint Paul qui vous dit par ma bouche : *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes :* Paraissez devant Dieu comme des personnes ressuscitées : si votre conversion est véritable, il a dû se faire en vous-même un aussi grand changement, que si vous étiez ressuscités des morts. Et quel changement voyons-nous ? Un changement de grimaces, un changement qui dure deux jours ? est-ce là ce que l'on appelle mourir au péché ? Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les prédicateurs et les confesseurs sont souvent contraints de se plaindre, qu'il y a peu d'hommes renouvelés et peu de conversions véritables. Mais quand vous auriez detruit en vous le corps du péché, ce bon succès ne suffirait pas pour vous faire un homme nouveau ; il en faudrait encore attaquer les restes, en combattant vos convoitises ; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est pas de ces victoires pleines et entières qui terminent tout d'un coup la guerre, et laissent après elles un calme éternel : l'honneur et le fruit de cette victoire doivent être conservés par de longs combats ; parce qu'après avoir vaincu le péché, il faut en attaquer jusqu'au principe : Jésus-Christ ressuscité nous y exhorte. Il y a ceci de remarquable dans sa glorieuse résurrection, qu'il ne ressuscite pas comme le Lazare, pour mourir encore une fois : il ne dompte pas seulement la mort ; mais il va jusqu'au principe, et il dompte encore la mortalité : il ne jouit pas seulement d'une pleine paix, en bannissant le trouble et la crainte qui l'agitaient ces jours passés si violemment ; il en arrache jusqu'à la racine ; et son âme non-seulement n'est plus agitée, mais encore n'est plus capable d'agitation. Ainsi nous voyons, chrétiens, que le Fils de Dieu ressuscitant, a attaqué la mort jusqu'à son principe, et détruit l'infirmité jusque dans sa source : c'est l'exemple que nous devons suivre.

Après avoir dompté le péché, allons à cette source des mauvais désirs, c'est-à-dire, à la convoitise ; et comme nous ne pouvons pas l'abolir entièrement dans cette vie par une victoire parfaite, tâchons du moins de l'affaiblir par un combat continuel. Ce combat est notre exercice durant (1) notre pèlerinage : c'est par ce combat, chrétiens, que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; et afin que vous entendiez cette vérité, apprenez avant toutes choses de saint Augustin, que le règne de la charité peut être considéré en deux manières. Il y a un règne de la charité où toute la convoitise est éteinte, où il n'y a plus de mauvais désirs : il y a un règne de la charité où elle surmonte la convoitise, mais où elle est obligée de la combattre. Ce règne de la charité où la convoitise est éteinte, c'est le partage des bienheureux : ce règne de la charité où la convoitise vaincue ne laisse pas de faire de la résistance, c'est l'exercice des hommes mortels. Là donc on jouit d'une pleine paix ; parce qu'il n'y a plus de mauvais désirs : ici on a la victoire, et non pas la paix ; parce que, dit saint Augustin, la chair qui convoite contre l'esprit, ne peut être vaincue sans péril, ni modérée sans contrainte, ni régie par conséquent sans inquiétude : *Et illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio ; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* (*De Civit. Dei*, *l.* XIX, *cap.* 27, *tom.* VII, *p.* 572). De sorte qu'il y a cette différence entre les saints qui sont dans le ciel, et les saints qui sont sur la terre : les saints qui sont dans le ciel, sont des hommes renouvelés : les saints qui sont sur la terre, sont des hommes qui se renouvellent. Là où les hommes sont re-

(1) Tout le cours de notre vie.

nouvelés, ce mot de saint Augustin leur convient : La convoitise est éteinte, et la charité consommée ; *Cupiditate exstincta, charitate completa ;* voilà comme la devise des bienheureux. Ici où les hommes se renouvellent, la convoitise diminue, et la charité va toujours croissant : *Deficiente cupiditate, crescente charitate* (*S. Aug. de Scriptur. serm.* 90, *n.* 6, *t.* V, *p.* 491). Là par conséquent les vertus triomphent, et ici les vertus combattent : là les vertus se reposent, et ici les vertus travaillent : nous tendons à ce repos; mais il le faut mériter par ce travail : nous aspirons à cette paix ; mais on ne peut y parvenir que par cette guerre.

C'est vous, ô enfants de Dieu, qui en êtes le sujet, et vous en êtes aussi le théâtre : c'est pour l'homme que se donnent tous ces combats; c'est en lui qu'ils se donnent, et c'est lui-même qui les donne. La charité l'élève aux biens éternels; la convoitise le repousse aux biens périssables : il n'est jamais sans mauvais désirs; toujours ou la chair l'attire, ou la vaine gloire le flatte ; quelque volonté qu'il ait de faire le bien, il trouve en lui-même un mal inhérent dont il ne peut pas se délivrer : *Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet* (*Rom.*, VII, 21). Que fait l'homme de bien dans ce combat ? La convoitise l'empêche de faire tout le bien qu'il voudrait ; réciproquement, dit saint Augustin, il empêche la convoitise de faire tout le mal qu'elle désire : il ne peut s'empêcher de la ressentir, il s'empêche du moins de la suivre ; s'il ne peut pas encore accomplir dans sa dernière perfection ce précepte : *Non concupisces* (*Deut.*, V, 21) : Tu n'auras point de convoitise ; il accomplit du moins celui-ci : Tu n'iras pas après tes convoitises : *Post concupiscentias tuas non eas* (*Eccli.*, XVIII, 30) : il y a quelques restes du péché en lui; mais il ne souffre pas qu'il y règne, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum* (*Rom.*, VI, 12) : tellement que s'il ne possède pas tout le bien, sa consolation dans cette peine, c'est du moins qu'il ne se plaît dans aucun mal ; de même dit saint Augustin, que nous pouvons ne nous plaire pas dans les ténèbres, encore que nous ne puissions pas arrêter la vue sur une lumière très-éclatante : *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi* (*De Spirit. et Lit. cap.* 36, *t.* X, *p.* 123). Tel est l'état de l'homme durant l'exil de cette vie : il lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Grand Dieu ! sera-t-il permis à des mortels de se plaindre ici de vous à vous-même ? Et pourquoi laissez-vous vos serviteurs dans cette malheureuse nécessité, d'avoir toujours en eux des vices à vaincre ? que ne leur donnez-vous tout d'un coup cette paix parfaite qui calme tous les troubles de leurs passions ? Saint Paul a fait autrefois à Dieu cette plainte ; il a prié longtemps, afin qu'il plût à Dieu de le délivrer d'une tentation importune : et que lui fut-il répondu ? Ma grâce te suffit (II *Cor.*, XII, 9); car telle est ma conduite avec mes élus, que leur force se perfectionne dans l'infirmité. Mais je passe encore plus loin et je vous demande, ô mon Dieu : quel est ce dessein ? quel est ce mystère ? pourquoi avez-vous ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin, messieurs, va vous le dire. C'est que c'est ici un lieu d'orgueil: c'est que de toutes les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la faiblesse. Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus ; et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. Dieu a trouvé ce tempérament : pour ne pas succomber sous l'infirmité il nous donne de la force ; mais de peur qu'elle ne nous enfle, il veut qu'elle se perfectionne dans l'infirmité. *Virtus qua hic ubi superbiri potest, ne superbiatur, in infirmitate perficitur* (*Cont. Julian. l.* IV, *c.* 2, *t.* X, *p.* 590).

Par conséquent, ô enfants de Dieu, admirez en vous la conduite de votre Père céleste. Il sait que vous êtes superbes ; c'est le vice inséparable de notre nature : contre cette enflure de l'orgueil, il fait un remède de votre infirmité. Apprenez à profiter de votre faiblesse ; vous en profiterez, si elle vous enseigne à être humbles, à vous défier de vous-mêmes, à marcher toujours avec crainte ; vous en profiterez si elle vous apprend à dire avec Job : *Si lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo* (*Job.*, XXXI, 27) : Quand j'ai résisté à la tentation, mon cœur ne s'est point enflé par cette victoire, et je n'ai pas baisé ma main de ma propre bouche. Qu'est-ce à dire baiser sa main de sa bouche ? C'est-à-dire, attribuer le bon succès à sa propre force, se remercier soi-même de ses bonnes œuvres. Loin de vous, ô fidèles, cette pensée : si votre main était forte, vous pourriez lui imputer votre victoire ; vous pourriez la baiser sans crainte, et lui rendre grâces du bien que vous faites : mais la sentant faible et impuissante, il faut élever plus haut votre vue et dire avec le divin Apôtre : Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (I *Cor.*, XV, 57).

Ce n'est pas assez, chrétiens, que votre infirmité vous rende humbles ; il faut qu'elle vous rende fervents et appliqués au travail. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : plus elle se sent faible, plus elle est hardie et entreprenante : *Virtus enim in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9) : La force se perfectionne dans l'infirmité. Plus elle se sent accablée de mauvais désirs, plus elle s'excite à les combattre ; et les restes qu'elle trouve toujours en elle-même de la vieillesse, la pressent de se renouveler de jour en jour. C'est le véritable sentiment que

vous devez prendre dans la sainte fête de Pâques. Vous avez tous songé, durant ces saints jours, à vous renouveler par la pénitence : je ne puis avoir de vous d'autres sentiments, sans offenser votre piété. Non, le sang de Jésus-Christ n'a pas ruisselé en vain sur le Calvaire; et ce n'est pas en vain qu'on a rouvert, pour vous émouvoir, toutes les blessures du Fils de Dieu. Si vous êtes renouvelés par la pénitence, donc La vieillesse est passée, et vous devez commencer une vie nouvelle : *Vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova* (II *Cor.*, V, 17). Adieu, adieu pour jamais à ces commerces infâmes, adieu à cette vie libertine, adieu à ces inimitiés invétérées. Mais ne vous persuadez pas que ce soit assez de se renouveler une seule fois : *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat ; sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* (*Origen.*, *in Ep. ad Rom.*, *l.* V, *n.* 8, *t.* IV, *p.* 562) : Il faut renouveler la nouveauté même. C'est peu de se dépouiller de ses péchés, et d'en nettoyer sa conscience ; il faut aller maintenant aux mauvais désirs : il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine, qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Jésus ressuscité vous y exhorte : il n'a pas seulement détruit la mort, il en a ôté en lui-même jusqu'au principe. Mais encore n'est-ce pas assez de renouveler vos esprits ; il faut encore jeter les fondements du renouvellement de vos corps; et c'est ce qui me reste à vous expliquer dans ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Si je vous dis, chrétiens, que Jésus sortant du sépulcre, couronné d'honneur et de gloire, est un gage de notre résurrection, et que cette splendeur immortelle dont son corps est environné, est une marque infaillible de ce que doivent un jour espérer les nôtres ; je vous dirai une vérité qui ayant été si bien enseignée par la bouche du saint Apôtre (*Philip.*, III, 21), n'est ignorée d'aucun des fidèles. Mais si j'ajoute à cette doctrine, que ce grand et divin ouvrage se commence dès à présent dans nos corps mortels, vous en serez peut-être surpris, et vous aurez peine à comprendre que durant ce temps de corruption Dieu avance déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Ecoutez, terre et cendre, et réjouissez-vous en Notre-Seigneur : pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu jette déjà en lui les principes d'une consistance immuable ; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses, et à une mort très-certaine, Dieu travaille par son Esprit-Saint à sa résurrection glorieuse.

Saint Paul, pour nous faire entendre ce renouvellement de nos corps, dit Qu'ils sont devenus les temples de l'Esprit de Dieu (I *Cor.*, III, 19) ; et c'est ce qui donne lieu à saint Augustin de nous expliquer ce mystère par cette belle comparaison. Il dit que nos corps sont renouvelés par la grâce du christianisme, à peu près comme on renouvelle un temple profane, où l'on aurait servi les idoles, pour le consacrer au Dieu vivant. On renverse premièrement les idoles ; et après qu'on a aboli toutes les marques du culte profane, on dédie ce temple au vrai Dieu, et on le sanctifie par un meilleur usage. C'est en cette sorte, dit saint Augustin, que nous devons renouveler notre corps mortel, qui a été autrefois un temple d'idoles, et qui devient par la grâce Un saint temple dédié au Seigneur : *Templum sanctum Domino* (I *Cor.*, III, 17), comme parle le saint Apôtre. Il faut premièrement briser les idoles, c'est-à-dire, ces passions impérieuses qui étaient autrefois les divinités qui présidaient dans ce temple : *Ista in nobis*, dit saint Augustin, *tamquam idola frangenda sunt* (*Serm.* 163, *de Verb. Apost.*, *c.* 2, *t.* V, *p.* 785) : C'est ce qu'il faut détruire comme les idoles. Ce qu'il ne faut pas détruire, mais changer seulement, dit ce grand docteur, pour le faire servir à un usage plus saint, ce sont les membres de ce corps ; afin qu'ayant servi à l'impureté de la convoitise, ils servent maintenant à la grâce de la charité : *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra ; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ charitatis* (*Ibid.*). C'est de cette sorte, mes frères, que nos corps, ces temples profanes, deviendront les temples de l'Esprit de Dieu, et qu'il les remplira par sa présence.

Mais de quelle sorte remplit-il nos corps? comment s'en met-il en possession ? Le même saint Augustin vous l'expliquera par un beau principe. Celui-là, dit-il, possède le tout, qui tient la partie dominante : *Totum possidet qui principale tenet* (*Serm.* 161, *de Verb. Apost.*, *c.* 6, *t.* V, *p.* 777) : or en vous, poursuit ce grand homme, la partie la plus noble, c'est-à-dire l'âme, est celle qui tient la première place ; c'est à elle qu'appartient l'empire : *In te principatur quod melius est* (*Ibid.*). Et ces deux principes étant établis, il tire aussitôt cette conséquence : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à dire l'âme et l'esprit ; par le moyen du meilleur, il se met en possession du moindre ; par le moyen du prince il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme, il étend aussi la main sur le corps et s'en met en possession comme de son temple. Voilà votre corps renouvelé : il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains. Par la nature il était à l'âme ; par la corruption il servait au vice ; par la religion il est à Dieu. L'âme se soumettant à Dieu, lui transporte tout son domaine : comme dans le mariage la femme épousant son mari le rend maître de tous ses biens, lui transporte aussi tous les siens ; l'âme s'unissant à Dieu par un bienheureux mariage spirituel le rend maître de tous ses biens comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse, sa chair la suit, dit Tertullien, comme une

partie de sa dot ; et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'Esprit de Dieu : *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium, et jam non animæ famula, sed spiritus* (*De Anim.*, *n.* 4, *p.* 343).

O chair, que tu es heureuse de passer entre les mains d'un si bon maître ! c'est ce qui jette en toi les principes de l'immortalité que tu espères ; et la raison en est évidente, en insistant toujours aux mêmes principes. Dieu, avons-nous dit, remplissant nos âmes, a pris possession de nos corps ; par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurais enlever : tu penses qu'ils sont ta proie, mais ce n'est qu'un dépôt que l'on te confie, et que l'on consigne en tes mains : Dieu saura bien rentrer dans son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé Qu'on ne peut rien ôter des mains de son Père : *Nemo potest rapere quidquam de manu Patris mei* (*Joan.*, X, 29) ; parce que ces mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre, ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant déjà mis la main sur nos corps, son Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle son doigt, en étant entré en possession ; par conséquent, ô chair des fidèles, en quelque endroit de l'univers que la corruption t'ait jetée, ou quelque partie de tes cendres, tu demeures toujours sous sa main. Et toi, terre, mère tout ensemble, et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti et caché nos corps, tu les rendras un jour tout entiers ; et plutôt le ciel et la terre seront renversés qu'un seul de nos cheveux périsse. Pour quelle raison, chrétiens, si ce n'est pour celle que j'ai déjà dite; que Dieu se rendant maître de nos corps, il les doit posséder dans l'éternité, sans qu'aucune force puisse l'empêcher d'achever en eux son ouvrage?

Vivez dans cette espérance, messieurs ; et cependant regardant vos corps comme les temples de l'Esprit de Dieu, n'y faites plus régner les idoles que vous y avez abattues. Votre corps en l'état que Dieu l'a mis, ne peut plus être violé sans sacrilége. Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vos corps sont les temples de l'Esprit de Dieu, et que si quelqu'un profane son temple, Dieu qui est jaloux de sa gloire, lui fera sentir sa vengeance ; il le perdra sans miséricorde ; *Disperdet illum Deus*, dit ce saint Apôtre (I *Cor.*, III, 17). Donc, mes frères, ne violons pas le temple de Dieu ; et puisque nous apprenons par la foi, que notre corps est un temple, Possédons en honneur ce vaisseau fragile, et non pas dans les passions d'intempérance, comme les gentils qui n'ont pas de Dieu : car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification en Jésus-Christ Notre-Seigneur (I *Thess.*, IV, 4, 5, 7). O sainte chasteté! c'est à toi de garder ce temple; c'est à toi d'en empêcher la profanation. C'est pourquoi Tertullien a dit ces beaux mots que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est* (*De Cult. fem.*, *l.* II, *n.* 1, *p.* 174) : Le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y demeurer comme dans son temple, la gardienne de ce temple, c'est la chasteté : elle en est, dit Tertullien, la sacristine ; c'est à elle de le tenir net ; c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste, je veux dire des saintes prières, et monter comme un parfum agréable devant la face de Dieu.

Mais, ô temple ! ô autel ! ô corps de l'homme ! ô cœur de l'homme ! que je vois en vous de profanations ! Fils de l'homme, approche-toi, dit l'Esprit de Dieu à Ezéchiel, et je te montrerai l'abomination. Et je m'approchai, dit le prophète, et je vis le Temple et le Sanctuaire : et voilà, chose abominable (*Ezech.*, VIII, 10, 11) ! voilà, dis-je, que de tous côtés chacun y érigeait son idole : dans le propre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifiait aux faux dieux. Là était l'idole de la jalousie: ambition, c'est toi qui l'élèves ; (1) autant que tu vois de concurrents, ce sont autant de victimes que tu voudrais immoler à cette idole ; *Idolum zeli* (*Ibid.*, 3). Là des hommes qui tournaient le dos au sanctuaire, et adoraient le soleil levant, la faveur naissante (2) : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem ; et adorabant ad ortum solis* (*Ibid.*, 16) : ils oubliaient le vrai Dieu, et ils adoraient la fortune ; et des femmes au-dedans du temple Pleuraient la mort d'Adonis, *Plangentes Adonidem* (*Ibid.*, 14). Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur ; et ce qui vous fait horreur pour les autres, ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple ! ô cœur, que Dieu a consacré comme son autel, que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités ! que d'idoles que l'on y adore!

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Eglise vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes ces idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sortis du tombeau comme des fantômes, vains simulacres (3) de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie, ni le cœur, qui font des mouvements et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors ; parce qu'elles ne partent pas du principe ! Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachements, [devez-vous dire ;] je ne vous connais plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes familiarités ; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connaître.

(1) Tu veux détruire tous tes concurrents.

(2) Ils courent au premier rayon, ces complaisants du monde, pour être les premiers à rendre leurs vœux.

(3) Spectres.

Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâques? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacrements : tu as reçu la grâce, je le veux croire : tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets que je te représentais tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se réveilleront; l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avais pardonné une injure à ton ennemi ; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère : eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencements tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons ; si nous tenons à très-grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce qu'elle nous promettait d'apporter de beaux fruits ; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous mêmes, à l'Eglise, à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençait en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de perdre la vie nouvelle, qui, croissant tous les jours, fût venue à cette perfection que je vous ai dite ?

Par conséquent, mes frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie. Puisque nous sommes ici-bas en cet exil du monde parmi tant de maux, songeons qu'il n'est rien de meilleur que cette belle, cette illustre espérance que Dieu nous présente par Jésus-Christ. Après avoir confessé nos péchés dans l'humilité de la pénitence, cessons, cessons d'aimer ce que nous avons détesté solennellement devant le ministre de la sainte Eglise, en présence de Dieu et de ses saints anges. N'allons point aux eaux infectées, après nous être lavés dans le sang de Jésus ; après avoir communiqué à son divin corps qui est le gage de notre glorieuse résurrection, ne communiquons point à satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres ; que la joie sainte de l'Esprit de Dieu surmonte la fausse joie de ce monde.

Je me souviens ici, chrétiens, de l'allégresse divine et spirituelle qui était autrefois dans l'Eglise au saint jour de Pâques. C'était vraiment une joie divine, une joie qui honorait Jésus-Christ ; parce qu'elle n'avait point d'autre objet que la gloire de son triomphe. C'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. Maintenant nous nous réjouissons, il n'est que trop vrai ; mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui êtes la cause de notre joie. Nous nous réjouissons de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence; plus de jeûnes, plus d'austérités : si peu de soin que nous avons peut-être apporté pendant le carême à réparer les désordres (1) de notre vie, nous nous en relâcherons tout-à-fait. Le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une vie nouvelle avec le Sauveur, va ramener sur la terre les pernicieuses délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trêve, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence; tant la discipline est énervée parmi nous. Nous croyons avoir assez fait, quand nous nous sommes acquittés pour la forme d'une confession telle quelle, et d'une communion qui peut-être est un sacrilége. Mais quand même elle serait sainte, comme je le veux présumer, vous n'avez fait que la moitié de l'ouvrage.

Fidèles, je vous en avertis de la part de Dieu : la principale partie reste à faire, qui est d'amender votre mauvaise vie, de corriger le déréglement de vos mœurs, et de déraciner ces habitudes invétérées qui vous sont comme passées en nature. Si vous avez été justifiés, j'avoue que vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais ne vous imaginez pas pour cela être en sûreté. Craignez vos mauvaises inclinations ; craignez ces objets qui vous plaisent plus qu'il n'est convenable à un chrétien qui a participé au corps du Sauveur ; craignez ces dangereuses rencontres dans lesquelles votre innocence a déjà tant de fois fait naufrage : que votre expérience vous fasse prudents et vous oblige à une précaution salutaire, car la pénitence a deux qualités qui sont toutes deux également saintes et inviolables.

Retenez ceci, s'il vous plaît : la pénitence a deux qualités ; elle est le remède pour le passé; elle est une précaution pour l'avenir. La disposition pour la recevoir comme remède de nos désordres passés, c'est la douleur des péchés que nous avons commis ; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale des péchés que nous pouvons commettre et des occasions qui nous y entraînent. Gardons-nous bien, fidèles, de violer la sainteté de la pénitence en l'une ou en l'autre de ses parties, de peur de faire injure à la grâce et à la libéralité du Sauveur.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence : craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, ils nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix : Venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras. Venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ, à la droite du Père, nous tend les bras : Venez, dit-il, régner avec moi : vous serez, vous serez un jour tels que je suis (2) en cette glorieuse demeure; vivez (3), consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel; soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel

(1) De nos appétits.
(2) En ce séjour glorieux.
(3) Réjouissez-vous.

le dernier accomplissement de la vie nouvelle, c'est-à-dire, la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'âme et du corps. *Amen.*

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort ; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts ainsi nous marchions en nouveauté de vie (*Rom.*, VI, 4).

C'est une doctrine excellente de saint Augustin, prise des Ecritures divines, que tout ce que Dieu opère dans l'homme juste, depuis sa première entrée dans l'Eglise jusqu'à la résurrection générale, n'est que la suite et l'accomplissement du baptême : de sorte que la (1) sainte nouveauté de vie, qui se commence dans les eaux salutaires, n'aura sa dernière perfection que dans cette journée bienheureuse, en laquelle la mort étant surmontée, nos corps seront faits semblables au corps glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*S. Aug.*, *l.* 1 *de Nupt. et Concup. c.* 33, 34, *t.* X, *p.* 298, 299). Pour entendre cette doctrine, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre la chose jusque dans sa source.

L'homme dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, la justice, la paix, l'immortalité ; car étant formé selon Dieu, il était juste; régnant sur ses passions, il était paisible en lui-même ; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance ; et l'âme ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : c'est pourquoi la mortalité s'en est incontinent emparée. Ainsi pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice ; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix ; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de satan, opposé à l'ouvrage de Dieu. Or, le Fils de Dieu est venu, pour dissoudre l'œuvre du diable (I *Joan.*, III, 2), nous dit-il lui-même dans son Evangile : il est venu pour réformer l'homme, selon le premier dessein de son Créateur (*Coloss.*, III, 10), comme nous enseigne l'Apôtre; et pour cela il est nécessaire que sa grâce nous restitue les premiers priviléges de notre nature. De là vient qu'il nous appelle dans son Evangile à une bienheureuse nouveauté de vie, répandant en nos âmes son Saint-Esprit; parce que, dit l'apôtre saint Paul, l'homme intérieur et spirituel est renouvelé de jour en jour : *Renovatur de die in diem* (II *Cor.*, IV, 16). Remarquez ces paroles : *De jour en jour :* elles nous font connaître manifestement que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout-à-coup ; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels ils s'avancent de plus en plus à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre ; il y aura aussi trois différents âges, par lesquels de degré en degré ils deviendront hommes faits, comme dit saint Paul : *In virum perfectum* (*Ephes.*, IV, 13) ; et Dieu l'a arrêté de la sorte; afin de faire goûter à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que, dans ce monde, il répare leur innocence ; dans le ciel, il leur donne la paix; à la résurrection générale, il ornera leurs corps d'immortalité : par ces trois âges, Les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ, ainsi que parle l'apôtre saint Paul ; *In mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ibid.*). La vie présente est comme l'enfance ; celle dont les saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge ; après suivra la maturité dans la dernière résurrection.

Au reste, cette vie n'a point de vieillesse ; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges, au lieu que celle (1) de notre vie corruptible souffre la vicissitude de quatre différentes saisons. Ce sont ces trois âges et ces trois dons, pour lesquels le Prophète-Roi chante à Dieu ces pieuses actions de grâces : Mon âme, dit-il, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre la grandeur de son nom. C'est lui, dit-il, qui pardonne tous tes péchés, c'est lui qui guérit toutes tes langueurs, c'est lui qui rachète ta vie de la mort (*Ps.*, CII, 1, 3, 4). Il pardonne nos iniquités, quand il nous rend la justice en ce monde : il guérit nos langueurs, quand il éteint la convoitise dans son paradis : il rachète notre vie de la mort, quand il nous ressuscite à la fin des siècles; et encore que ces opérations soient diverses, elles ne regardent toutefois que la même fin, et ne s'emploient que dans la même œuvre. Car de même que l'homme en croissant n'acquiert point une nouvelle vie, ni un nouvel être, mais s'avance à la perfection de celui qui lui a donné la naissance; ainsi, soit que nos âmes soient couronnées de la gloire de Dieu dans le ciel, soit que nos corps ressuscités par son Esprit-Saint soient revêtus de l'immortalité du Sauveur, ce n'est pas une nouvelle vie que nous acquérons; mais nous allons selon l'ordre établi au dernier accomplissement de cette vie divine et surnaturelle, que nous avons commencée dans le saint baptême. C'est là, fidèles, si nous l'entendons, cette nouveauté de vie dont parle l'Apôtre; c'est là la résurrection spirituelle du chrétien à l'image de la résurrection de Notre-Seigneur. Maintenant ces vérités étant supposées, entrons dans la proposition de notre sujet.

Si la justice des chrétiens de ce monde, aussi bien que leur paix et leur immortalité au siècle futur, ne font qu'une même suite de vie; si d'ailleurs l'Apôtre nous a enseigné que la résurrection de nos corps est la maturité et la plénitude, il s'ensuit, comme je l'ai remarqué, que la vie présente ressemble à l'enfance : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous dit que nous sommes des enfants nouvellement nés (I *Petr.*, II, 2); d'où je

(1) Régénération.

(1) Que nous passons sur la terre.

forme ce raisonnement, qui sera la base de tout mon discours. Tout ce que la nature donne à l'homme pendant le progrès de la vie, doit avoir son commencement dans l'enfance; donc si j'apprends de l'apôtre saint Pierre, qu'à l'égard de la vie divine qui nous est (1) acquise par la résurrection de notre Sauveur, notre pèlerinage mortel est comme l'enfance, il faut que tous ces changements admirables, qui nous rendront conformes au Seigneur Jésus, se commencent en nous dès ce siècle. Or nous avons dit, et il est très-vrai, que notre vie nouvelle et (2) la réparation de notre nature consiste à vaincre ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités; le péché, la concupiscence et la mort, par ces trois divins dons où la grâce nous rétablit; la justice, la paix, l'immortalité; et partant encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas ici-bas, il est clair qu'elles y doivent être (3) du moins ébauchées.

Et voyez en effet, chrétiens, de quelle sorte et par quels progrès Dieu avance en nous son ouvrage : pendant notre captivité dans nos corps mortels, il ruine premièrement le péché; la concupiscence y remue encore, mais elle y est fortement combattue et même glorieusement surmontée; pour la mort, à la vérité, elle y exerce son empire sans résistance, mais aussi l'immortalité nous est assurée; le péché aboli fait notre sanctification; la concupiscence combattue fait notre exercice; l'immortalité (4) assurée fait notre espérance. C'est la vie du vrai chrétien ressuscité avec le Sauveur, que je me propose de vous représenter aujourd'hui avec l'assistance divine. Jésus ressuscité, assistez-nous de votre Esprit saint; et vous, ô fidèles, ouvrez vos cœurs à la parole de votre Maître, et apprenant l'incomparable dignité de la vie nouvelle que Dieu vous donne par son Fils Jésus-Christ, apprenez aussi de l'Apôtre que comme Jésus est ressuscité, ainsi devons-nous marcher en nouveauté de vie. Commençons à montrer la ruine du péché par la grâce de la justice qui nous est donnée.

SERMON III

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Comment nous sommes devenus le temple de Dieu; profanation de ce temple. De quelle manière nous devons le purger en détruisant toutes les marques du culte profane, le consacrer en le faisant servir à un meilleur usage, l'entretenir en travaillant chaque jour à son renouvellement.

In quo omnis ædificatio constructa crescit in Templum sanctum in Domino : in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.

Tout édifice construit en Jésus-Christ s'élève comme un Temple sacré en Notre-Seigneur : vous êtes bâtis sur le Fils de Dieu, pour être un temple de Dieu en esprit (*Eph.*, II, 21, 22).

Il y a cette différence entre la mort de Jésus-Christ et celle des (1) autres hommes, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle, c'est-à-dire que chacun de nous est obligé à la mort, et qu'il ne paie en mourant que sa propre dette. Il n'y a que le Fils de Dieu qui soit mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même; et de là vient que sa mort nous regardant tous, est d'une étendue infinie. Mais comme il est le seul, dit saint Léon, en qui tous les hommes sont crucifiés, en qui tous les hommes sont morts, ensevelis; il est aussi le seul en qui tous les hommes sont ressuscités : *Cum inter filios hominum solus Dominus noster Jesus exstiterit, in quo omnes crucifixi, omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati* (*De Passion. Domin., serm.* 12, *c.* 3, *t.* I, *p.* 276, 277). Si bien que si nous sommes entrés avec lui dans l'obscurité de son tombeau, nous en devons aussi sortir avec lui avec une splendeur toute céleste; et ce tombeau nous doit servir, aussi bien qu'à lui, comme d'une seconde mère, pour nous engendrer de nouveau à une vie immortelle.

C'est à cette sainte nouveauté de vie que j'ai à vous exhorter en ce jour que le Seigneur a fait; et il a même semblé à saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 43, *n.* 23, *t.* I, *p.* 703, 704), que ce n'était pas sans providence que cette fête solennelle du renouvellement des chrétiens se rencontre dans une saison où tout l'univers se renouvelle, afin que non-seulement tous les mystères de la grâce, mais encore tout l'ordre même de la nature concourût à nous exciter à ce mystérieux renouvellement. Dans ce concours universel de tant de causes à prêcher la nouveauté chrétienne; pour consommer un si grand ouvrage, il ne nous reste plus, âmes saintes, que de demander à Dieu son Esprit nouveau par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le Fils de Dieu, toujours véritable, accomplit aujourd'hui fidèlement, messieurs, ce qu'il avait prédit autrefois aux Juifs infidèles en des termes mystérieux, dont ils n'avaient pas entendu le sens, et qu'ils avaient pris pour un blasphème. Renversez ce temple, leur avait-il dit, et je le redresserai en trois jours : *In tribus diebus excitabo illud* (*Joan.*, II, 19). Il voulait parler, dit l'Evangéliste, du temple sacré de son corps (*Ibid.*, 21); temple vraiment saint et auguste, construit par le Saint-Esprit, consacré d'une huile céleste par la plénitude des grâces, et dans lequel la Divinité habitait corporellement (*Coloss.*, II, 9). Les Juifs, violents et sacriléges, avaient non-seulement profané, mais abattu et ruiné ce bel édifice; (2) et il n'était pas juste que l'ouvrage du Saint-Esprit fût détruit et aboli par des mains profanes. Aussi aujourd'hui ce temple sacré qui, tout (3) abattu qu'il était dans un sépulcre, portait toujours en lui-même un principe de (4) résurrection,

(1) Donnée.
(2) Le rétablissement.
(3) Commencées.
(4) Promise.

(1) Hommes ordinaires.
(2) Mais l'ouvrage du Saint-Esprit ne peut pas être aboli par.
(3) Gisant.
(4) Vie immortelle.

se relève sur ses propres ruines, plus auguste et plus (1) magnifique qu'il ne fut jamais; si bien que nous lui pouvons appliquer ce qui fut dit autrefois du second temple de Jérusalem : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ* (*Agg.*, II, 10) : La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première.

Le renouvellement de ce temple, que l'Église célèbre aujourd'hui par toute la terre avec tant de joie, m'a fait penser, chrétiens, que nous avions aussi un temple à renouveler. C'est nous-mêmes qui sommes les temples du Saint-Esprit; si bien que vous devant parler aujourd'hui de la nouveauté chrétienne par laquelle nous devons nous rendre semblables à Jésus-Christ ressuscité, j'ai cru vous la devoir proposer comme un saint renouvellement du temple de Dieu en nous-mêmes; et c'est pourquoi j'ai choisi pour texte les paroles du saint Apôtre qui nous oblige à bâtir sur Jésus-Christ, pour faire de nous une maison sainte que Dieu consacre par sa présence : *In quo et vos coœdificamini in habitaculum Dei in Spiritu* (*Ephes.*, II, 22).

(2) Saint Augustin, mes sœurs, nous a donné une belle idée de ce renouvellement intérieur (3), lorsqu'il dit que nous devons nous renouveler comme un vieux temple ruineux qui aurait autrefois servi aux idoles, et que l'on voudrait consacrer au Dieu (4) véritable (*Serm.* 163, *de Verb. Apost.*, *c.* 2, *t.* V, *p.* 785). Ce que saint Augustin a dit en passant, je prétends, chrétiens, si Dieu le permet, l'approfondir aujourd'hui, et en faire tout le sujet de mon discours.

Pour le renouvellement de ce temple, il y aurait, ce me semble, trois choses à faire. Il faudrait (5) avant toutes choses, chrétiens, non-seulement renverser toutes les idoles, mais abolir toutes les marques du culte profane; il faudrait (6) secondement le sanctifier, et en faire la dédicace par quelque mystérieuse cérémonie, par laquelle il fût consacré à un meilleur usage; enfin, comme nous avons supposé qu'il est ruineux et caduc, il faudrait (7) soutenir avec soin ses bâtiments ébranlés, et le visiter souvent pour y faire les (8) réparations nécessaires, afin que le mystère de Dieu s'y célèbre décemment, et avec une religieuse révérence.

Cœur humain, vieux temple d'idoles que nous voulons renouveler aujourd'hui pour le consacrer à notre Dieu, tu as été profané par le culte immonde des fausses divinités; autant que tu as servi à tes passions, autant il faut effacer tous les vestiges de ce culte irréligieux; étant purgé saintement de toutes ces marques honteuses, nous consacrerons toutes tes pensées en les appliquant dorénavant à un plus beau culte, qui sera le culte de Dieu; mais comme tu es un édifice antique et imparfait, que la vieillesse du premier homme (1) est attachée bien avant, pour ainsi parler, au comble, aux murailles; nous te visiterons avec soin pour te soutenir et réformer tous les jours ta vieillesse caduque et ruineuse, et même t'accroître jusqu'à ce que la main de ton architecte te donne enfin dans le ciel la dernière perfection. Voilà, messieurs, trois choses importantes à quoi nous oblige le renouvellement intérieur que je vous prêche; il faut premièrement purger notre temple, ensuite le consacrer, et enfin le garder, l'entretenir et le réparer tous les jours; c'est ce qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Si notre cœur, chrétiens, a été un temple d'idoles, il n'avait pas été bâti pour ce dessein par son premier fondateur : Dieu, qui nous a construits de ses propres mains, l'avait (2) formé pour lui-même; car ayant bâti l'univers pour être le temple de sa majesté, il avait mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple; et il avait résolu d'y faire éternellement sa demeure. Mais je ne parle pas assez dignement de la grandeur de ce temple. Il est vrai que les philosophes ont appelé l'homme le petit monde; mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse à la dignité de la créature raisonnable; au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait à son image, dit Qu'il est un grand monde dans le petit monde : *Alterum quemdam mundum in parvo magnum* (*Orat.* 38, *n.* 17, *t.* I, *p.* 618); voulant nous faire comprendre que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connaître et de le posséder, était par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, ni que les cieux, ni que toute la nature visible. Selon cette belle idée de saint Grégoire, ne puis-je pas dire aussi, chrétiens, que l'homme était un grand temple dans le petit temple, parce qu'il est bien plus capable de contenir son Dieu, que toute l'étendue de l'univers? Si le monde le contient comme le fondement qui le soutient et comme le moteur interne qui l'anime; s'il y habite par son essence et par sa puissance, il est, outre cela, dans l'homme comme l'objet de sa connaissance et de son amour, [il habite] dans l'homme par la connaissance et par la grâce; et pour tout dire en un mot, il est en lui comme son principe, comme sa véritable félicité, non comme une chose matérielle; Dieu est contenu en nous par la communication de ce qu'il est comme créateur, comme sanctificateur; Dieu habite en nous par la participation de ses dons, par la communication de ses attributs.

L'homme est donc dans son origine le

(1) Glorieux, majestueux.
(2) Il me semble que saint Augustin nous en donne.
(3) Spirituel.
(4) Vivant.
(5) En premier lieu.
(6) Ensuite.
(7) Entretenir.
(8) Réfections.

(1) Toujours inhérente à tes fondements a rendu caduc.
(2) Erigé.

temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde. Il est le temple au contraire où toute la nature s'assemble; afin que tout l'univers loue Dieu en lui comme dans son temple. C'est pourquoi le même saint Grégoire de Nazianze l'appelle excellemment adorateur mixte; *Mixtum adoratorem* (*Ibid.*): si bien qu'il n'est pas seulement le temple, il est l'adorateur de Dieu pour tout le reste des créatures, qui n'étant point capables de connaître, se présentent à lui pour l'inviter à rendre à Dieu l'hommage pour elle; *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur* (*S. Aug.*, *de Civ. Dei*, *l.* XI, *cap.* 27, *t.* VII, *p.* 293): si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, que pour être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Qui pourrait vous dire combien la capacité de ce temple a été accrue dans le saint baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière? Jésus-Christ, souverain pontife, nous avait consacrés lui-même, et consacrés par son sang. L'huile sacrée de la confirmation [a dédié ce temple]; la croix [a été posée] sur le frontispice; l'Eucharistie [a été mise] dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissait comme Créateur, comme sanctificateur, [nous remplit] maintenant comme Sauveur [par une] union très-intime de chef et de membre.

Telle est la dignité naturelle de notre institution: mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? Prêtre et adorateur du Dieu vivant, faut-il que tu aies fléchi le genou devant Baal? ô prêtre du sang de Lévi, faut-il que tu aies sacrifié aux faux dieux des incirconcis et des Philistins? O temple du Dieu du ciel, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? faut-il que ce cœur que Dieu a consacré pour être son autel, ait fumé de l'encens qui se présentait à tant de fausses divinités, et que cette abomination de désolation se soit trouvée dans le lieu saint? et toutefois il n'y a rien de plus véritable.

Ce temple baptisé s'est encore donné aux idoles, à qui nous donnions de l'encens. Cet encens, ce sont les désirs: le parfum que Dieu aime c'est le désir. Cette idole, je ne l'ose dire; mais je dirai seulement: Partout où se tourne le mouvement de nos cœurs, c'est-là la divinité que nous adorons. Je vis, dit le prophète, le temple et le sanctuaire, et je m'aperçus, chose abominable! que chacun y érigeait son idole: *Idolum zeli.... plangentes Adonidem* (*Ezech.*, VIII, 5, 14): Ils tournaient le dos au sanctuaire et adoraient le soleil levant, *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem; et adorabant ad ortum solis* (*Ibid.*, 16). Ils courent au premier rayon, pour être les premiers à rendre leurs vœux à la fortune naissante. Parmi tant de profanations, on a effacé ce titre auguste gravé au-dessus de l'autel, et du propre sang de Jésus-Christ, AU DIEU VIVANT: et quels noms a-t-on mis en la place? Des noms profanes, desquels le Seigneur avait dit qu'ils ne devaient pas seulement paraître dans son sanctuaire.

Entrer dans l'esprit d'Elie (1); c'est le père de cette maison, pour renverser toutes ces idoles, [et pouvoir] dire avec lui, je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* (III *Reg.*, XIX, 10). Quoi, sur son propre autel, sacrifier aux idoles! Allons avec le feu du ciel consumer Baal; que Dagon tombe et se brise encore une fois devant la majesté du Dieu d'Israël (I *Reg.*, V, 4).

Vous l'avez fait, chrétiens, en cette sainte journée: quelqu'un aurait-il eu le cœur assez dur pour n'avoir pas renversé toutes ses idoles dans le tribunal de la Pénitence? Je le présume ainsi de ceux qui m'écoutent: ils sont morts au péché avec Jésus-Christ, pour ressusciter à la grâce. Ce tribunal de la pénitence était comme le tombeau: je ne crois pas que vous n'êtes sortis du tombeau, que comme des spectres et des fantômes, vains simulacres de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence; mais qui n'ont ni la vie ni le cœur, [qui n'ont que des] mouvements artificiels et appliqués par le dehors. [Vous êtes] sortis comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, tout pleins de la vie de la grâce; mais achevez d'imiter la résurrection de Jésus. Il a quitté en ressuscitant toutes les marques de mortalité: voyez son corps lumineux, [qui n'est plus sujet à aucune des infirmités de la chair]. Le péché détruit, la loi du péché vit encore: [il est donc nécessaire de travailler chaque jour à la faire mourir en nous].

Pour achever le renouvellement de ce temple, il faut ôter toutes les marques et tous les vestiges de l'idolâtrie. J'ai souvent observé, messieurs, en considérant en moi-même le principe et les suites des actions humaines, que dans toutes les inclinations vicieuses, outre l'attachement principal qui fait la consommation du crime, il (2) se fait encore dans nos cœurs certaines affections qui ne sont pas, à la vérité, si déréglées; mais qu'on voit bien néanmoins être du même ordre, et dans lesquelles on ne laisse pas de reconnaître la marque de l'inclination dominante. L'effet principal de l'ambition, c'est de nous faire penser nuit et jour à notre fortune et trouver licite et honnête tout ce qui avance notre élévation: mais ce même désir d'agrandissement, outre cet effet principal, qui est l'accomplissement du crime, produit d'autres affections moins déréglées, mais qui portent néanmoins le caractère de ce principe corrompu; un certain air de mondanité qui change et le visage et le ton de voix; un dédain fastueux, non-seulement de ce qui est bas, mais de ce qui est médiocre: et ce que je dis de l'ambition, il serait aisé, chrétiens, de l'observer dans les autres crimes.

Deux sortes de conversions défectueuses. Quelques-uns s'imaginent s'être convertis, quand ils ont retranché cette petite partie,

(1) Ce sermon a été prêché aux Carmélites, qui révèrent Elie comme leur père.
(2) Natt.

et comme cette écorce de leurs vices, et qu'ils ont fait dans leurs mœurs quelque réformation extérieure et superficielle : ce n'est pas une conversion; parce que ce n'est pas une mort. Ce n'est pas en vain que saint Paul nous dit que la conversion est une mort : ce n'est pas un changement médiocre ; car le péché tient à nos entrailles, l'inclination au bien sensible est attachée jusqu'à nos moelles. Pour la modestie, retrancher quelque chose de la somptuosité des habits, un peu modérer ces douceurs affectées de vos discours et de vos regards ; ce n'est pas encore la mort du péché. Donnez, donnez le couteau, et que j'aille arracher jusqu'au fond de l'âme ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au-dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires. Il faut sortir du tombeau comme Jésus-Christ, par une résurrection véritable et réelle : *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes* (*Rom.*, VI, 13); [rompre] les moindres fibres des inclinations corrompues, de ces intrigues dangereuses, de ces cabales de libertinage, et vous montrer comme devenus vivants de morts que vous étiez : *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes ;* [prendre] une nouvelle naissance qui ne vous attache plus à rien sur la terre ; ôter jusqu'aux moindres marques, comme Jésus-Christ a effacé la mortalité et en même temps toutes ses faiblesses. Si vous étiez sortis des abîmes éternels quelle vie ! *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes ;* comme un homme venu de l'autre monde.

Autre conversion défectueuse. Vous vous êtes corrigés de cette avarice cruelle, qui vous portait sans miséricorde à tant d'injustices; prenez garde qu'elle n'ait laissé dans le cœur une certaine dureté, et des entrailles fermées sur les misères des pauvres: c'est un reste d'inclination de rapines ; toutes deux viennent du principe de cette avarice impitoyable : cette même dureté qui resserre vos entrailles sur les pauvres, quand elle va jusqu'au bout, fait les injustices et les rapines. Et vous, qui avez rompu, à ce que vous dites, cet attachement vicieux : je l'ai fait, dites-vous ; je ne puis exprimer avec quelle violence. Pourquoi ce reste de commerce ? pourquoi cette dangereuse complaisance, restes malheureux d'une flamme mal éteinte? Que je crains que le péché soit vivant encore, et que vous n'ayez pris pour la mort un assoupissement de quelques journées ! Mais quand vous auriez renoncé sincèrement et de bonne foi ; vous n'avez pas achevé l'entier renouvellement de votre cœur, si vous ne détruisez pour toujours jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie.

Nous pouvons appliquer à de telles conversions ce mot du prophète : *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium :* La loi a été déchirée, et le jugement n'est pas arrivé jusqu'à la fin. La loi a été déchirée ; il n'y en a qu'une partie en vos mains: [elle exige] la perfection des œuvres chrétiennes, une certaine plénitude ; vous la déchirez : à la sainte nouveauté de la loi, à cette nouvelle tunique qui vous est rendue, vous cousez un vieux lambeau de mondanité; *Assumentum panni rudis* (*Habac.*, I, 4 ; *Marc.*, II, 21) : de là comme une suite que le jugement n'est pas consommé. Mais d'où vient que ce jugement est si fort imparfait ? la conversion est un jugement contre le péché en tous ses desseins; le jugement jusqu'à sa fin, c'est de condamner le péché jusqu'à ses dernières circonstances. Il a gagné quelque partie de sa cause ; il n'y en avait point de plus déplorée : c'est assez pour lui donner la victoire; parce que le penchant du cœur qui paraît dans cette réserve, le fera bientôt revivre avec sa première autorité.

Faites donc une conversion sans réserve : ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre cette mauvaise herbe; ôtez à votre péché toute espérance de retour : comme Jésus-Christ a détruit sans réserve la mortalité, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons ; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux; renversez les idoles avec toute leur dorure et leurs ornements : commençons la consécration du temple.

SECOND POINT.

Salomon ayant achevé sa prière, le feu descendit du ciel, consuma les holocaustes et les victimes ; et la majesté de Dieu remplit toute la maison : *Cum complesset Salomon fundens preces, ignis descendit de cœlo, et decoravit holocausta et victimas; et majestas Domini implevit domum* (II *Par.*, VII, 1). La consécration de notre temple, c'est une sincère destination de toutes les facultés de notre âme à un usage plus saint ; et c'est un effet de la charité qui est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. C'est pourquoi saint Paul ayant dit que Nous sommes les temples de Dieu : *Nescitis quia templum Dei estis ;* ajoute aussitôt après : *Et Spiritus Dei habitat in vobis* (I *Cor.*, III, 16) : L'Esprit de Dieu habite en vous ; parce que nous ne sommes les temples de Dieu, qu'en tant que cet Esprit de charité règne en nous. Comme c'est un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles, ce doit être un saint amour qui rende aussi à Dieu ses autels. Entendez, ô chrétiens, quelle est la force de l'amour: c'est l'amour que fait votre Dieu ; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur.

D'ailleurs le nom de Dieu est un nom de roi et de père tout ensemble ; et un roi doit régner par inclination, comme un tyran par force et par violence. La crainte forcée nous donne un tyran ; l'espérance intéressée nous donne un maître et un patron, comme on parle présentement dans le siècle: l'amour soumis par devoir et par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. David plein de son amour : *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam* (*Ps.* CXLIV, 1) : Je vous exalterai, ô mon Dieu, mon Roi, mon amour vous élèvera un trône. En effet l'amour est le principe des inclinations.

Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures ; c'est l'a-

mour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets; il est comme le Dieu du cœur. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu étant lui-même le Dieu de notre amour, il soit en même temps le Dieu de nos cœurs, et que nous lui puissions dire avec David: *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (*Ps.* LXXII, 25, 26): Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage à jamais; après lui avoir dit: *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* Que désiré-je dans le ciel, ou qu'aimé-je sur la terre que vous seul? *A te, præter te, defecit caro mea et cor meum:* Ah! mon cœur languit après vous: *Deus cordis mei, et pars mea in æternum.*

C'est le seul fruit du renouvellement. *Innovatus amet nova* (*S. August. Enar. in ps.* XXXIX, *n.* 4, *t.* IV, *p.* 329) : Il est renouvelé, qu'il aime des objets tout nouveaux. O temple renouvelé! il faut qu'un nouvel amour te donne aujourd'hui un nouveau Dieu: il est le Dieu éternel de toutes les créatures; mais pour ton grand malheur, il ne commence que d'aujourd'hui à être le tien. *Diliges Dominum Deum tuum* (*Matt.*, XXII, 37): Vous aimerez le Seigneur votre Dieu; c'est la marque qu'il est notre Dieu, c'est le tribut qu'il demande, c'est la marque aussi de son abondance et de sa grandeur infinie; car ceux qui n'ont besoin de rien, ils ne désirent autre chose sinon qu'on les aime. Aussi quand on ne peut rien donner, on tire de son cœur pour s'acquitter en aimant.

Venez donc, ô charité sainte; venez, ô amour divin, pour consacrer notre temple. Mais par quelle sainte cérémonie fera-t-il cette mystérieuse consécration? En faisant résonner dans ce nouveau temple le cantique des louanges du Dieu vivant; c'est-à-dire, en remplissant d'une sainte joie toutes les puissances de notre âme. Le cantique de la joie du siècle, mes sœurs, c'est un langage étranger que nous avons appris dans notre exil : *Canticum dilectionis sæculi hujus, lingua barbara est quam in captivitate didicimus* (*S. August. Enar. in Ps.* CXXXVI, *n.* 17, *t.* IV, *p.* 1522): c'est le cantique du vieil Adam, qui, (1) chassé de son paradis, cherche une misérable consolation. Si vous avez en vous-mêmes l'esprit de Jésus, cet esprit de résurrection et de vie nouvelle, ne chantez plus le cantique des plaisirs du monde: en l'honneur de l'homme nouveau qui ressuscite aujourd'hui des morts, et qui nous ouvre le chemin à la nouveauté spirituelle, chantez à Dieu un nouveau cantique: *Cantate Domino canticum novum* (*Ps.* XCV, 1); chantez à Dieu le cantique de la nouvelle alliance, chantez le nouveau cantique que l'Eglise entonne aujourd'hui, cantique d'allégresse spirituelle et de liesse divine: *Alleluia, alleluia:* Louange à Dieu; louange à Dieu dans les biens, louange à Dieu dans les maux; louange à Dieu quand il nous frappe, louange à Dieu quand il nous console: louange à Dieu quand il nous couronne, louange à Dieu quand il nous châtie: c'est le cantique de l'homme nouveau; c'est celui qui doit résonner au fond de nos cœurs dans la dédicace de notre Temple; ce doit être notre cantique: *Amen, alleluia;* dans cette consommation, dans cette réduction de toutes les lignes à leur centre, de toutes les créatures à leur principe.

J'ai appris dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XIX, 6), que ce cantique d'*Alleluia* est le cantique des bienheureux, et par conséquent le nôtre: car la vie que nous menons doit être le commencement de la vie du ciel. Saint Paul (1), toujours admirable à expliquer le renouvellement de l'homme intérieur, nous dit que Dieu nous a engendrés par la vérité, afin que nous fussions les prémices de ses créatures: *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (*Jacob.*, I, 18). L'accomplissement de la création, j'entends de la création nouvelle qui a été faite en Jésus-Christ, c'est la vie des bienheureux: c'est nous qui en sommes le commencement, nous devons donc commencer ce qui s'accomplira dans la vie future: nous devons chanter du fond de nos cœurs ce mystérieux *Alleluia*, que le ciel entendra résonner aux siècles des siècles.

En effet, dit saint Augustin, chacun chante ce qu'il aime: les bienheureux chantent les louanges de Dieu; ils l'aiment, parce qu'ils le voient; et ils le louent, parce qu'ils l'aiment (*Enar. in ps.* CXLVII, *n.* 3, *t.* IV, *p.* 1653), leur chant vient de la plénitude de leur joie; et la plénitude de leur joie, de l'entière consommation de leur amour. Mais quoique notre amour soit bien éloigné de la perfection, c'est assez qu'il soit au commencement, pour commencer aussi les louanges. L'amour affamé chante maintenant, et alors ce sera l'amour rassasié qui chantera : *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens* (*S. Aug., de Div. serm.* 255, *cap.* 5, *t.* V, *p.* 1052). Il y a l'amour qui jouit, il y a aussi l'amour qui désire; et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux, c'est leur jouissance; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent: mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude: Celui-là ne se réjouira jamais comme citoyen dans la plénitude de la joie, qui ne gémira comme voyageur dans la ferveur de ses désirs (*S. August. Enar. in ps.* CXLVIII, *n.* 4, *t.* IV, *p.* 1675). Notre cantique est un] cantique de joie avec un mélange de gémissements; ce sont de ces airs mélancoliques qui ne laissent pas de toucher beaucoup. Nous sommes nous-mêmes sa louange dans l'assemblée des saints; *Laus ejus in ecclesia sanctorum :* Le chantre est lui-même le sujet de ses louanges; vous êtes sa louange, si vous vivez bien: *Laus cantandi, est ipse cantor... Laus ipsius estis, si bene vivatis* (*Idem, serm.* 34, *c.* 3, *t.* V, *p.* 172).

Mais achevons de vous expliquer la consécration de ce Temple. Ce n'est pas assez,

(1) Ayant perdu le ciel.

(1) M. Bossuet attribue ici à saint Paul un texte de saint Jacques.

chrétiens, que les puissances de l'âme soient sanctifiées: Notre-Seigneur a changé l'usage de son corps ; le premier tenait du péché: il faut que le corps avec tous ses membres soit aussi saintement consacré par un meilleur usage. Je parle humainement, dit saint Paul, à cause de la faiblesse de votre chair: comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre l'iniquité ; de même faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification (*Rom.*, VI, 19). Il faut détruire en nous les cupidités, comme autant d'idoles. *Ista in nobis tamquam idola frangenda sunt* (*S. Aug.*, *de Verb. Apost. serm.* 163, *c.* 2, *t.* V, *p.* 785), et après avoir détruit ces idoles, convertir en de meilleurs usages les membres de notre corps ; en sorte que ce qui a servi à l'impureté des passions, serve à la grâce de la charité : *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra, ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ charitatis* (*Ibid.*).

Deux sortes de ministres dans le Temple: les ministres principaux qui offrent le sacrifice, les ministres inférieurs qui préparent les victimes, et qui font les fonctions moins importantes. Nos corps sont appelés de cette sorte à la société de ce saint et divin sacerdoce, qui est donné à tous les fidèles en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour offrir des victimes spirituelles et agréables à Dieu par son Fils.

Mais établissons ce nouvel usage par une raison plus solide : c'est que l'amour de Dieu dominant sur l'âme, qui est la partie principale ; par le moyen du prince, il se met en possession du sujet: comme on voit dans les mariages, la femme épousant son mari, lui transporte aussi ses droits et son domaine ; ainsi l'âme s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, elle lui cède aussi son bien, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse: La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot ; et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient aussi servante de Dieu: *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium ; et jam non animæ famula, sed Spiritus* (*De Anim.*, *n.* 41, *p.* 343): et c'est par là que se fait le renouvellement de notre corps. Ainsi, il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains: par la nature, il était à l'âme ; par la corruption, il était au (1) péché ; par la religion, il est à Dieu.

Viens donc, ô chair bienheureuse, accomplir maintenant ton ministère; viens servir au règne de la charité. *Humanum dico, propter infirmitatem carnis* (*Rom.*, VI, 19): Je parle humainement, à cause de l'infirmité de la chair. Voici une condition bien équitable : comme vous vous êtes fait violence pour obéir aux désirs déréglés du péché, faites-vous aussi violence pour les mortifier, et consacrez à Dieu les membres de votre corps pour lui servir d'armes de justice (*Ibid.*, 13).] Ne dites pas qu'il est impossible: on ne demande que ce que vous faites; encore la condition est-elle, sans comparaison, moins rigoureuse. Dieu exige, je l'ose dire, encore moins de vous pour les aumônes, que vous n'avez prodigué à la profusion de votre luxe: Dieu exige moins de travail pour votre salut, que vous n'en avez donné à votre ambition : il exige moins de temps pour son service, j'ai honte de le dire, que vous n'en avez donné même à votre jeu. Voyez combien est doux son empire, s'il (1) use de moins de rigueur que le jeu même, qui est inventé pour vous relâcher.

Que nous sommes heureux, messieurs, que notre temple soit consacré à un si bon maître! Mettons donc un gardien fidèle à ce temple, de peur que nos ennemis ne l'usurpent: [soyons pénétrés de] la crainte, que saint Cyprien appelle si à propos la gardienne de l'innocence: *Sit tantum timor innocentiæ custos* (*Ad Donat. epist.* 1, *p.* 2) : la crainte des occasions; les précautions salutaires de la pénitence. Elle a deux visages: le passé et l'avenir; ne partagez pas son office; ne séparez pas ses fonctions par une distraction violente. Je ne suis pas établie pour flatter vos crimes, mais pour vous apprendre à ne plus pécher: *Vade jam, amplius noli peccare* (*Joan.*, VIII, 11): ou prenez-moi toute, ou laissez-moi toute.

Ayez donc toujours en l'esprit cette crainte religieuse; respectez ce temple sacré, si bien renouvelé en Notre-Seigneur: en l'état où il a mis notre corps, nous ne saurions plus le violer sans sacrilége; et vous savez que le Saint-Esprit a dit par saint Paul: Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra sans miséricorde (I *Cor.*, III, 17). Que si nous apprenons par la foi, que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, possédons en honneur ce vaisseau fragile, et non pas dans les passions d'intempérance, comme les gentils qui n'ont pas de Dieu : car, comme dit l'apôtre saint Paul, Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification par Jésus-Christ Notre-Seigneur (I *Thess.*, IV, 4, 5, 7).

O sainte pudicité, venez donc aussi consacrer ce temple, pour en empêcher la profanation. Un beau mot de Tertullien, qui ne doit pas être oublié dans cette église des vierges sacrées: *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est* (*De Cult. fem.*, *l.* II, *n.* 1, *p.* 174): Le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y demeurer comme dans son temple; la prêtresse et la (2) gardienne, c'est la chasteté; c'est à elle de le tenir net, c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste; je veux dire des saintes prières, qui doivent sans cesse monter devant Dieu comme un parfum agréable.

Car pouvons-nous oublier l'exercice de la prière, nous qui sommes toujours dans un

(1) Vice.

(1) Exige.

(2) Sacristine.

temple, nous qui portons toujours notre temple; ou plutôt, pour dire quelque chose de plus énergique et aussi de plus véritable, nous qui sommes nous-mêmes un temple portatif. N'allez pas chercher bien loin le lieu d'oraison: Voulez-vous prier dans un temple, recueillez-vous en vous-mêmes, priez en vous-mêmes : *In templo vis orare, in te ora* (*S. Aug., in Joan. tract.* 15, *n.* 25, *t.* III, *part.* II, *p.* 415). Loin du repos de ce temple les soins turbulents du siècle, et ses pensées tumultueuses: que le silence, que le respect, que la paix, que la religion y établissent leur domicile. O trop heureuses créatures, si nous savions comprendre notre bonheur d'être la maison de Dieu, et la demeure de sa majesté! Oui, Dieu repose en nous, bien plus qu'il n'a jamais fait dans le temple de Salomon.

Immolons donc à Dieu dans ce temple toutes les affections de nos cœurs: que les idoles ne paraissent plus devant le Dieu vivant et véritable: que la mémoire en soit abolie: ou bien, si nous en conservons le souvenir, que ce soit à la manière que David et ses braves capitaines réservaient les dépouilles de leurs ennemis, pour servir comme d'un trophée éternel de la victoire que Dieu leur avait donnée, qu'ils avaient consacrées pour la construction du temple du Seigneur, et pour faire tous les vaisseaux et les autres choses qui y servaient: *Quæ sanctificavit David rex et duces exercitus de bellis et manubiis prœliorum ad instaurationem et supellectilem templi Domini. Appendere ad arcam* (I *Par.*, XXVI, 26, 27). Attacher à notre mémoire une écriture éternelle de la victoire de Jésus-Christ sur nos passions; des arcs brisés, des épées rompues, des passions arrachées, tout l'attirail de la vanité brisé pour toujours; [et en faire un] trophée au Dieu vivant.

Mais après avoir ainsi consacré ce temple, il nous reste encore un dernier devoir, qui est de nous appliquer à son entretien, et même à son accroissement: *Crescit in Templum sanctum in Domino.*

TROISIÈME POINT.

La nouveauté chrétienne n'est pas l'ouvrage d'un jour, mais le travail de toute la vie; et il y a cette différence entre la vie que nous commençons dans le saint baptême et celle qui nous est donnée par notre première naissance, que celle-ci va toujours en dépérissant, et celle-là au contraire va toujours en se renouvelant, et pour parler de la sorte, se rajeunissant jusqu'à la mort: tellement que, par une espèce de prodige, le nombre de ses années ne fait que renouveler sa jeunesse, jusqu'à ce qu'elle l'ait conduite à la dernière perfection, qui est l'état de l'enfance chrétienne, par la sainte simplicité et par l'entière innocence. L'Apôtre ne cesse de nous prêcher à nous renouveler; *Renovamini* (*Eph.*, IV, 23). Il faut se renouveler tous les jours, parce qu'il y a toujours des vices à vaincre.

Mais il y a ici quelque raison plus profonde. Sera-t-il permis à des hommes de rechercher aujourd'hui la cause pour laquelle il a plu à Dieu de laisser ses plus fidèles serviteurs dans cette misérable nécessité de combattre toujours quelque vice? C'est le mystère du christianisme. Saint Paul s'en est plaint autrefois, et il lui a été répondu que tel était le conseil de Dieu, qu'en ce lieu de tentation la force fût perfectionnée dans l'infirmité: *Virtus in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9).

Mais approfondissons plus avant encore, et demandons à Dieu humblement quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi a-t-il ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin nous en (1) dira la raison admirable, et nous expliquera le conseil de Dieu: C'est que c'est ici un lieu de présomption, et que cet exercice nous est nécessaire pour nous entretenir dans l'humilité; c'est que (2) parmi les tentations qui nous environnent, la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption: c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la faiblesse. Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus; si nous n'avions que de la force, nous deviendrions bientôt superbes. Dieu a trouvé ce tempérament: de peur que nous ne succombions sous l'infirmité, il nous a donné de la force; mais de peur qu'elle ne nous enfle en ce lieu de tentation et d'orgueil, il veut qu'elle se perfectionne dans l'infirmité: *Virtus qua hic ubi superbiri potest, non superbiatur, in infirmitate perficitur* (*S. Aug.*, *l.* IV, *cont. Julian. c.* 2, *n.* 2, *t.* X, *p.* 590). C'est pour cela, chrétiens, qu'il y a toujours dans notre temple quelque muraille qui s'entr'ouvre, quelque (3) partie qui menace ruine, si on ne l'appuie; il y a toujours quelque partie faible, et qui demande continuellement la main de l'ouvrier: il faut visiter souvent, sinon vous serez accablés par une ruine imprévue.

Nous pouvons observer à ce propos une conduite particulière de Dieu sur notre nature: lorsqu'elle a été précipitée par cette grande et terrible chute, quoiqu'elle ait été presque toute ruinée de fond en comble, il a plu à Dieu néanmoins que l'on vît, même parmi ses ruines, quelques marques de la grandeur de sa première institution: comme dans ces grands édifices que l'effort d'une (4) main ennemie ou le poids des années ont portés par terre; quoique tout y soit désolé, les ruines et les masures respirent quelque chose de grand, et au milieu des débris, vous remarquez un je ne sais quoi qui (5) conserve la beauté du plan, la hardiesse et l'ordre admirable de l'architecture. Ainsi le vice de notre nature n'avait pas tellement obscurci en nous l'image de Dieu (6), qu'il en eût effacé jusqu'aux moindres traits : *Non anima humana imago Dei usque adeo in terrenorum affectuum labe detrita est, ut nulla in ea velut*

(1) A rendu cette.
(2) Dans.
(3) Chose.
(4) Violence.
(5) Nous fait comprendre, marque.
(6) Qu'il ne restât encore dans notre raison quelques.

lineamenta extrema remanserint (*S. Aug.*, *l. de Spir. et litt. n.* 48, *t.* X, *p.* 111). Mais comme dans les ruines de cet édifice, il a paru quelques restes de sa première grandeur et de sa première beauté, je ne sais quoi de noble et de grand ; aussi quand il a été rétabli, il a plu à notre Architecte qu'il y eût quelques vieilles pierres, restes de sa caducité ancienne, qui demandassent toujours la main de l'ouvrier.

Le premier a été fait afin que nous connussions de quelle beauté nous étions déchus, et l'autre aussi pour nous faire entendre de quelle ruine nous avons été relevés. Le premier semblait donner à notre nature quelque lueur d'espérance, et laisser en nous les traces sur lesquelles il avait dessein de nous rebâtir; mais le second assurément est laissé (1) afin de réprimer la présomption.

Connaissons donc, âmes saintes, combien l'orgueil est à craindre, et combien nous est nécessaire cet antidote souverain de notre faiblesse. Saint Paul nous en est un grand exemple; écoutez comme il parle: De peur que la grandeur de mes révélations ne m'enfle et ne me rende superbe (II *Cor.*, XII, 7). Ecoutez et tremblez ; voyez quel est celui qui parle en ces termes: c'est celui, dit saint Augustin, qui nous a laissé de si beaux préceptes, des sentences si mémorables pour abaisser l'orgueil le plus téméraire, pour l'arracher jusqu'à la racine (*De Verb. Apost. serm.* 163, *c.* 8, *t.* V, *p.* 788). Mais tout cela, chrétiens, était la (2) nourriture dont il s'entretenait: c'est pourquoi saint Paul reconnaît qu'il a été nécessaire, pour réprimer en lui la tentation de l'orgueil, qu'il fût tourmenté cruellement par un ange de Satan, et long-temps inquiété par les infirmités de la nature : *Datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphizet* (II *Cor.*, XII, 7) : Tant ce poison est dangereux, dont on ne peut empêcher l'effet que par un autre poison (*S. Aug.*, *ibid.*) ; tant cette maladie est à craindre, qui ne peut être guérie que par un remède si violent.

S'il est ainsi, soumettons-nous, mes sœurs, à cette méthode salutaire ; ne nous lassons pas de combattre contre nos vices; entretenons notre édifice ; soutenons soigneusement notre temple toujours caduc, et ne croyons pas que Dieu nous délaisse dans les tentations violentes : car, sur la foi du médecin qui nous traite, nous devons croire que ce remède nous est nécessaire. Mon âme, dit David, est troublée; et vous, Seigneur, jusqu'à quand, jusqu'à quand me laisserez-vous dans ce trouble? *Et anima mea turbata est valde, sed tu, Domine, usque quo* (*Ps.* VI, 3)? Et le Seigneur lui répond : Jusqu'à ce que vous connaissiez par expérience que c'est moi qui suis capable de vous secourir: car si je vous secourais sans remise aucune, vous ne sentiriez pas le combat ; si vous ne sentiez pas le combat, vous présumeriez de vos forces : et cet orgueil qui vous enflerait, serait un obstacle invincible à votre victoire

(1) Pour.
(2) Matière.

(*De Verb. Apost. serm.* 163, *c.* 7, *t.* V, *p.* 788). Ecoutez, mes sœurs; vous entendrez facilement que cette leçon de saint Augustin vous regarde. Mais quoi ! n'avez-vous pas dit, ô Seigneur, continue admirablement saint Augustin, qu'aussitôt que nous parlerions, vous viendriez à notre secours (*Ibid.*) ! *Adhuc te loquente dicam, Ecce adsum* (*Is.*, LVIII, 9). Il est vrai; il l'a dit ainsi, et il est fidèle en ses promesses : car il nous assiste (1) en différant, et le délai même est un secours : *Et cum differt adest, et quod differt adest, et differendo adest* (*S. Aug.*, *ibid.*) Il n'abandonne pas son apôtre, lorsqu'il le laisse gémir si long-temps dans une épreuve si rude et si violente, sous la main de Satan qui le tourmente ; et il vaut mieux pour notre salut qu'il n'accomplisse pas si précipitamment les désirs de son malade, afin qu'il assure mieux sa santé : *Ne præproperam cum implet voluntatem, perfectam non impleat sanitatem* (*Ibid.*).

Voilà une instruction admirable, voilà une leçon d'humilité digne de saint Augustin, mais digne du saint apôtre dont il l'a tirée. Humilions-nous profondément dans les tentations ; mais aussi que notre force s'y perfectionne. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage: au contraire, les difficultés l'encouragent, les impossibilités(2) l'animent et la déterminent ; elle nous rend plus fervents et plus appliqués au travail. Dans l'accablement de ce corps de mort, elle ne médite que des pensées d'immortalité : elle a cela d'admirable, que plus elle est faible, plus elle est hardie et entreprenante ; et les restes de sa vieillesse ne servent qu'à la presser à se renouveler de jour en jour.

Mes très chères sœurs en Jésus-Christ, je finirai ce dernier discours avec ces maximes apostoliques: et je vous laisse, en disant adieu, ce présent précieux et inestimable. Continuez, comme vous le faites, à vous renouveler tous les jours: plus ce temple mortel semble menacer ruine, tâchez de plus en plus de l'affermir de tous côtés, selon ce qui est écrit: *Suscitaverunt domum Domini in statum pristinum, et firmiter eam stare fecerunt* (II *Paral.*, XXIV, 13). Ils rétablirent la maison du Seigneur dans son premier état, et l'affermirent sur ses fondements. Ne vous contentez pas d'affermir ce temple, en vous enracinant de plus en plus en la charité de Jésus-Christ, qui en est le fondement inébranlable ; mais donnez-lui tous les jours de nouveaux accroissements : dilatez tous les jours en vous le règne de Jésus-Christ; qu'il gagne tous les jours de nouvelles places, qu'il pénètre de plus en plus votre cœur ; qu'il devienne de plus en plus le maître de vos désirs. Vous avez un grand modèle: il n'y a point de petits défauts à des âmes qui tendent à la perfection. Que le monde s'étonne de votre vie pénitente ; je rends grâces à Dieu : mais pour vous, étonnez-vous tous les jours d'être encore si éloignées de votre modèle, qui est Jésus-Christ. La véritable justice du christianisme, c'est de confesser humblement, en

(1) Pendant qu'il diffère.
(2) L'échauffent.

profitant tous les jours, qu'on est toujours bien peu avancé dans la perfection de la justice.

Surtout dans les épreuves que Dieu vous envoie, que jamais votre confiance ne se relâche, que jamais votre zèle ne se ralentisse. Mes sœurs, vous le savez, votre Epoux a des artifices secrets, incroyables, pour se faire aimer : il a des fuites mystérieuses pour nous engager davantage ; il a des éloignements qui nous approchent ; souvent lorsqu'il se dérobe, il se donne : c'est un maître incomparable en amour; nul (1) n'a jamais su le pratiquer avec une libéralité plus entière ; nul (2) ne le sait attirer avec des adresses plus délicates. Croissez donc toujours en son saint amour.

Et nous aussi, mes frères, quoique dans une vie mêlée dans le monde, songeons à nous discerner de sa confusion et des mœurs des mondains : profitons de ces instructions et de ces exemples ; élevons toujours en nous le temple de Dieu, et ne nous lassons jamais de croître en Notre-Seigneur. Viendra le temps bienheureux auquel, après qu'il aura habité en nous, nous habiterons en lui ; après que nous aurons été son temple, il sera aussi le nôtre: Car le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau est le Temple de la sainte Cité : *Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus* (*Apoc.*, XXI, 22). Saint Jean n'a point vu de temple en la céleste Jérusalem; parce que Dieu lui-même est son temple, que nous habiterons en lui éternellement, lorsqu'il sera tout à tous, comme dit l'Apôtre (I *Cor.*, XV, 28). Heureux ceux qui habiteront ce temple : *Beati qui habitant in domo tua, Domine* (*Psalm.* LXXXIII, 5). Quel épanchement de joie ! quelle dilatation de notre [cœur] ! Etre en Dieu ! habiter en Dieu !

Je désire principalement votre entière conversion à celui qui vous fait régner : car, encore que tant d'actions que le monde admire, vous attirent devant les hommes d'immortelles louanges, Dieu juge par d'autres règles; et il y aura beaucoup à diminuer, quand il faudra paraître à son tribunal, et subir aussi la rigueur de son examen. Je souhaite donc, ô grand roi, etc. (3).

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. Ille autem dicebat de templo corporis sui.

Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours (4). *Il entendait parler du temple de son corps* (*Joan.*, II, 19, 21).

Ce n'a pas été sans mystère que la solennité de la Pâque sainte (1), qui devait nous représenter en figure le renouvellement (2) spirituel de l'homme a été (3) instituée sous la Loi, et ensuite sous l'Evangile, dans cette belle saison où le monde se renouvelle, et où le soleil qui s'était éloigné de nous, semble retourner sur ses pas, et (4) ranime, en se rapprochant, toute la nature. C'est de cet agréable renouvellement de la nature visible, que saint Grégoire de Nazianze prend occasion d'exciter tous les chrétiens à faire en eux-mêmes un printemps mystique et spirituel, par le renouvellement de leurs âmes (*Orat.* 43, *n.* 23, *t.* I, *p.* 703) ; et c'est à quoi nous invite le divin Sauveur Jésus, Fils de Dieu, ce divin Soleil de justice, qui revient à nous, et nous paraît aujourd'hui plus glorieux que jamais avec toutes ses lumières (*Malach.*, IV, 2). Ce divin Soleil de justice s'était retiré bien loin (5) dans ces derniers jours; et sa sainte âme descendue aux enfers était allée réjouir les limbes par sa lumière bénigne, et donner de plus beaux jours à un autre monde. Aujourd'hui qu'il se rapproche de nous avec de nouveaux rayons de gloire et de majesté, il faut aussi qu'il nous renouvelle par de favorables et douces influences, en nous éclairant de plus près. Il faut nous renouveler avec lui : assez et trop longtemps nous sommes demeurés dans le tombeau, dans les ombres de la mort, dans les ténèbres du péché. Jésus-Christ ressuscite, ressuscitons : Jésus-Christ reprend une vie nouvelle, ne respirons, chrétiens, qu'une sainte nouveauté de vie.

O Marie, qui ne viviez plus depuis que vous aviez vu mourir votre Fils, et que sa miraculeuse résurrection a tirée comme d'un sépulcre, en dissipant aujourd'hui cette profonde tristesse où vous étiez, pour ainsi dire, toute ensevelie; obtenez-nous cette grâce de ressusciter avec lui : nous nous jetons à vos pieds ; et, pour honorer la joie infinie que ressentit votre cœur, en voyant ce cher Fils sorti du tombeau, non plus grand, mais plus glorieux qu'il n'était sorti autrefois de vos entrailles très-pures, nous vous disons, avec l'Eglise : *Regina cœli*, etc.

SERMON IV

POUR LE JOUR DE PAQUES.

(Prêché devant le roi.)

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Caractères de la loi nouvelle. Effets du désir de l'immortalité. De quelle importance il est dans la vie chrétienne de tendre sans cesse à la perfection. Comment Jésus-Christ forme et établit son Eglise. Promesse d'immortalité qu'il lui fait : accomplissement admirable de cette promesse. Qualités et préparations nécessaires pour entrer dans les dignités ecclésiastiques. Maux causés par les pasteurs indignes : terribles jugements qu'ils

(1) Ne l'a jamais donné, ne sait le donner.

(2) Ne l'a jamais attiré.

(3) Ce discours, quoique écrit de la main de M. Bossuet, à la fin du Sermon qu'on vient de lire, n'a pas dû être prononcé dans le même temps où il a prêché ce sermon chez les Carmélites. Aussi l'écriture en est-elle beaucoup plus récente que celle du corps du sermon. Mais M. Bossuet peut avoir mis sur la dernière feuille de ce sermon le commencement d'un discours qu'il aura eu dessein de faire au roi dans une autre occasion : peut-être encore que le prélat se sera proposé dans la suite de prêcher ce sermon devant le roi, en y faisant les retranchements ou additions nécessaires, et qu'il aura pour cet effet pensé à y ajouter un discours dont il n'a jeté sur le papier que le commencement.

(4) Paroles du Fils de Dieu, par lesquelles le Sauveur prédit sa glorieuse résurrection.

(1) Religieuse.

(2) Mystique.

(3) Etablie.

(4) Nous ramène les beaux jours.

(5) Par sa mort.

s'attirent. Etrange illusion des pécheurs sur le recours fréquent aux sacrements. Stabilité essentielle à la vertu ; moyens pour parvenir à une solide conversion.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.
Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus (*Rom.*, VI, 9)

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Eglise, devant le plus grand de tous les rois et la cour la plus auguste de l'univers; reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis; mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il faudrait, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force ; et plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné; ce serait une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avait à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre, soutient : cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même; et l'on ne peut l'affaiblir, lorsque (1) toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche, on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une crainte vraiment juste, vraiment raisonnable, mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle : c'est de ne profiter pas de cette parole qui maintenant nous instruit, et un jour nous doit juger ; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors, qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui. Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de faible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus (2) cachés des consciences ; que de miracles nouveaux nous verrons paraître ! que de morts sortiront du tombeau ! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles ! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celles qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus (*Rom.*, VI, 9), comme nous a dit saint Paul ; et non-seulement il ne meurt plus, mais encore à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devait jamais mourir. La mort, dit le même Apôtre, est entrée dans le monde par le péché (*Ibid.*, V, 12); et encore : La mort est le châtiment du péché (*Ibid.*, VI, 23). Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devait être la compagne inséparable de l'innocence : et si l'homme eût vécu éternellement affranchi des lois de la mort, en conservant la justice ; combien plutôt Jésus-Christ, qui était la sainteté même, devait-il être toujours vivant et toujours heureux ? Ajoutons à cette raison, qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisait la vie dans la source ; de sorte que la mort n'avait point de lieu, où la vie se trouvait dans la plénitude : et si Jésus-Christ avait à mourir, ce ne pouvait pas être pour lui-même, ni pour satisfaire à une loi qui le regardât; mais pour nous, et pour expier nos crimes dont il s'était volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir et compté parmi les méchants, comme disait Isaïe (*Is.*, LIII, 12), il a expiré sur la croix entre deux voleurs. Il est mort une fois au péché, dit le saint Apôtre ; c'est-à-dire il en a porté toute la peine : *Peccato mortuus est semel* (*Rom.*, VI, 10) ; et maintenant il vit à Dieu : *Vivit Deo* (*Ibid.*). Il commence une vie toute divine ; et la glorieuse immortalité lui est assurée. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie, qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, vous devait être rendue. Il était juste; et, comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits, l'Agneau qui s'est immolé volontairement pour les pécheurs, est digne de recevoir, pour la mort qu'il a endurée par obéissance, la vertu, la force, la divinité (*Apoc.*, V, 12); c'est-à-dire, il est digne de ressusciter, afin qu'une vie divine se répande sur toute sa personne, et qu'il soit éternellement par sa gloire l'admiration des hommes et des anges, comme il en est l'invisible soutien par sa puissance.

Voilà, en peu de mots, le fond du mystère; il fallait poser ce fondement : mais, comme les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires, qu'il faut encore considérer pour notre instruction, revenons au premier principe, et disons encore une fois avec l'Apôtre : Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus (*Rom.*, VI, 9 ; de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui, et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres, après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devait vieillir et mourir : la loi de Jésus-Christ est toujours

(1) Sans se détourner, ni à la droite, ni à la gauche.
(2) Profonds.

nouvelle; la loi nouvelle, c'est son nom, c'est son propre caractère; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle, il fallait pour l'annoncer et la pratiquer, une Eglise d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devait mourir, a été fondée par Moïse, qui, à l'entrée de la Terre Sainte où elle devait s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes (1). Mais Jésus-Christ, au contraire, après avoir enfanté son Eglise par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme; et cette Eglise qu'il associe à son immortalité, ne meurt plus, non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ; l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Eglise répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres, et n'y perdre jamais la vie qu'il y a reprise par la pénitence : nous devons, comme lui, une fois mourir au péché, comme lui ne plus mourir après notre résurrection, regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais, et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah ! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; auteur d'une loi toujours nouvelle, fondateur d'une Eglise toujours immuable, chef de membres toujours vivants : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ ! Mais que de devoirs pressants pour tous les fidèles; puisque nous devons, écoutez, à cette loi toujours nouvelle, un perpétuel renouvellement de nos mœurs; à cette Eglise toujours immuable, un inviolable attachement; à ce Chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivants, une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort. Voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Ecoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous.

PREMIER POINT.

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde, lorsque saint Paul écrivit ces mots : Vivez comme des morts ressuscités (*Rom.*, VI, 13). Mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit en un autre endroit : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; goûtez les choses d'en haut, et non pas les choses de la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite ubi Christus est in dextera Dei sedens : quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (*Coloss.*, III, 1, 2). Cette doctrine qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tirait pas de la terre; puisqu'elle nous proposait des récompenses temporelles, et plus propres à soutenir les infirmes, qu'à satisfaire les forts : comme elle était appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posait pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint Apôtre : *Quæ sursum sunt quærite* (*Coloss.*, III, 1) : Cherchez les choses d'en haut : *Quæ sursum sunt sapite* (*Ibid.*, 2) : Goûtez les choses d'en haut : c'est là que Jésus-Christ vous a précédés, et où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. En suite de cette doctrine, le Sacrifice très-véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels, commence par ces paroles : *Sursum corda :* Le cœur en haut, le cœur en haut; et quand nous y répondons : *Habemus ad Dominum :* Nous élevons nos cœurs à Dieu; nous reconnaissons tous ensemble que le véritable culte du Nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel, et de n'avoir que le ciel en vue. Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité. Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose. Peu de chose, je le confesse, et encore moins, si vous le voulez; mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est?

Saintes vérités du christianisme, fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu au péril de tout à leur Maître ressuscité, mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyrs, par tant de conversions, par un si soudain changement du monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels? et faut-il au milieu du christianisme faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu, qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent? Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde pour nous en apprendre les merveilles : Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne; Jésus-Christ, témoin fidèle, et le premier né

(1) Saint Hilaire soutient comme une vérité certaine, que Moïse était ressuscité lorsqu'il parut sur la montagne à la transfiguration de Jésus-Christ, et qu'il doit être un des deux témoins dont il est parlé dans le onzième chapitre de l'Apocalypse. Voici ses paroles : *Et hos quidem eosdem Prophetas duos prævenientes adventum ejus esse intelligimus, quos Apocalypsis Joannis ab Antichristo perimendos esse dicit : licet variæ vel de Enoch, vel de Jeremia, plurimorum exstiterint opiniones, quod alterum eorum sicut Eliam mori oporteat. Sed non possumus veritatis fidem, quam Dominus tribus superioribus testibus revelavit, sensus nostri opinione corrumpere; neque alios venturos existimare, quam qui ad sponsionem fidei venisse conspecti sunt. Et quamquam ultra evangelicam veritatem non necesse sit opinari : tamen, si quis conditionem et mortis et sepulturæ et sepulcri Moysi diligenter adverterit, et secretarum scripturarum, secundum Apostoli auctoritatem, cognitionem adeptus sit; intelliget omnia ita esse tractata, ut Moyses potuerit jam videri* (*Commentar. in Matth.* II, 10, p. 710, et n. 2, pag. 694)

d'entre les morts (*Apoc.*, I, 5), comme il est écrit dans l'Apocalypse; Jésus-Christ, qui s'y glorifie d'avoir la clef de l'enfer et de la mort (*Ibid.*, 18); qui, en effet, est descendu non-seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers, où il a délivré nos pères, et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse : ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie; et nous ne voulons pas l'en croire? nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ses miracles; que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre; et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraculeuse dans son Eglise catholique, ne nous suffit pas.

A Dieu ne plaise, dites-vous; je suis chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins; je les connais : tous les jours je les entends discourir; et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversée, à force de le désirer. Je les reconnais à ces paroles; vous ne pouviez pas me peindre (1) plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouche; mais que me disent vos œuvres? Vous les détestez, dites-vous; pourquoi donc les imitez-vous? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies? pourquoi vous vois-je aussi (2) éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur, et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres. Avouons la vérité; faibles chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, chrétiens, que je vous parle: cette vie éternelle qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins? est-ce trop demander à des chrétiens, que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant; et sans tourner davantage, sans (3) fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnements, vous avez dans cet instinct d'immortalité, le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David, un homme comme vous; mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi victorieux et comblé de gloire; dites seulement avec lui : Mon bien, c'est de m'attacher à Dieu : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (*Ps.* LXXII, 28). Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe; mon bien, c'est d'avoir mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché; et encore : Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je vous demande sur la terre? vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon Dieu, mon partage éternellement (*Ibid.*, 25, 26).

Mais il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique : les Juifs qui n'entendaient pas les mystères de Jésus-Christ, ni, comme parle l'Apôtre, la vertu de sa résurrection, et les richesses inestimables du siècle futur (*Philip.*, III, 10; *Hebr.*, VI, 5), ne laissaient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils voulaient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que vous : mon Dieu, mon partage éternellement; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité, ni de mon courage; et puisque vous avez voulu que je connusse, faiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me serait rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitents, hommes comme vous; si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Dieu, je vous veux, il est à vous : car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède; ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi, mes frères, que de cette main bienfaisante, lui-même il arrache ses propres enfants de ce sein paternel où ils veulent vivre! Il n'y a rien qui soit moins de lui; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire; et que nul ne peut perdre Dieu, que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathème.

Que sentez-vous, chrétiens, à ces paroles? Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puis-

(1) Représenter.
(2) Enchantés.
(3) Aller plus loin.

qu'en les cherchant vous les acquérez? ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie? ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre âme pour la rappeler à lui, quand il la fit à son image, que le péché vous avait fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le Père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien, pour y trouver la vraie vie? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous : nous ne désirons même pas l'immortalité; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. *Sursum corda, sursum corda :* Le cœur en haut, le cœur en haut : *Quæ sursum sunt quærite* (*Coloss.*, III, 1) *:* Cherchez ce qui est en haut : c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité; et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle; voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent; et qui, las d'une vie réglée qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. Elle exclut en second lieu ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir de la voie, abandonnent les pratiques de piété qu'ils avaient embrassées. Elle exclut enfin ceux qui s'arrêtent; et qui croyant avoir assez fait, ne songent pas à s'avancer dans la vertu (*Serm. de Cantic. nov. cap.* 4, *t.* VI, *p.* 592). Ceux qui sortent de la voie des commandements, après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes; hélas! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs, quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre.

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu; vous, mes frères, qui fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre; apprenez-les de Jésus-Christ même : l'une de retourner en arrière; et l'autre, de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes; que vous prodiguez le temps que vous ménagiez; que vous ôtez à la piété ses meilleures heures : et vous, lorsque tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paraître trop nue, vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous (1) regardiez auparavant comme (2) la vraie marque de la pudeur; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ, qui foudroie votre négligence : Celui qui met la main à la charrue (*Luc.*, IX, 62), qui commence à cultiver son âme comme une terre fertile, et qui retourne en arrière, qui se relâche des saintes pratiques qu'il avait choisies; que prononce le Fils de Dieu? Quoi? peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? Non, messieurs; sa sentence est bien plus terrible : Il n'est pas propre, dit-il, au royaume de Dieu, et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit; croyez donc à sa parole et tremblez.

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste? Vous vous trompez, mon frère, si dans la vie chrétienne vous croyez pouvoir demeurer dans un même point; il faut, dans cette route, monter ou descendre. Saint Paul ne cesse de crier du troisième ciel *:* Renouvelez-vous, renouvelez-vous (*Ephes.*, IV, 23). Vous vous êtes renouvelés par la pénitence; renouvelez-vous encore : et Origène a raison de dire sur cette parole de saint Paul : Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois; il faut renouveler la nouveauté même (*In Epist. ad Rom. lib.* V, *n.* 8, *t.* IV, *p.* 562) : car au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne (3) proférez donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est (4) entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Écriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul, la vie vertueuse est une course, il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend (I *Cor.*, IX, 24; *Philip.*, III, 13). Si la vie vertueuse est une milice, comme dit le saint homme Job (*Job.*, VII, 1), ou, comme parle saint Paul : Une lutte continuelle (*Ephes.*, VI, 12) contre un ennemi également attentif et fort; se ralentir

(1) Vous louiez.
(2) Le vrai ornement.
(3) Dites.
(4) Emporté.

tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste par l'événement qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avait David contre la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré. David croissait tous les jours, et s'élevait de plus en plus au-dessus de lui-même : au contraire, la maison de Saül allait toujours décroissant, et ses forces se diminuaient : *David proficiscens et semper se ipso robustior; domus autem Saul decrescens quotidie* (II *Reg.*, III, 1). Quel fut donc l'événement de cette guerre? Evénement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais; mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saül, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea, et jamais ne s'aperçut qu'il diminuait, parce qu'il diminuait peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'abandonnèrent : Abner, qui soutenait le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi; le malheureux prince est assassiné dans son lit par des parricides à qui sa mollesse fit tout entreprendre; et pour avoir négligé d'imiter David, qui croissait toujours; à force de déchoir il se trouva, sans y penser, au fond de l'abîme. Chrétien, qui ne veux pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure : tout ce que tu avais de bons désirs, te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Eveillez-vous donc, chrétiens, comme l'Ange disait au Prophète, éveillez-vous et marchez : Car vous avez encore à faire un grand voyage : *Grandis enim tibi restat via* (III *Reg.*, XIX, 7). Cette voie, dit saint Augustin, veut des hommes qui marchent toujours (*Serm. de Cantic. nov. cap.* 4, *t.* VI, *p.* 592) : *Ambulantes quærit.* La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlé; c'est un bon commencement : mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime et aux plaisirs qui vous menaçaient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée; et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues. Epurez vos intentions; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes : car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu; car aussi comment peut-on être chrétien, si on ne l'aime, et si on ne goûte ce bien infini? apprenez peu à peu à le goûter seul, et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux, lors même qu'il semble innocent : autrement vous éprouverez par une chute imprévue la vérité de cette sentence : Qui se néglige, tombe peu à peu (*Eccli.*, XIX, 1). Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous; parce qu'enfin, quoi que vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vite. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut (*Coloss.*, III, 1, 2) : après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble, inspire à un grand courage une ardeur infatigable, qui fait qu'étant arrivé par mille travaux et mille périls aux premiers honneurs, il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous, et un mélange de voix confuses, que ne doit-on pas entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfants? quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas? ne faut-il pas être toujours agissant, à l'exemple de Jésus-Christ? Mon Père, dit-il, opère toujours : et moi j'opère avec lui (*Joan.*, V, 17). Mais voyons-le opérer dans sa sainte Eglise : ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

SECOND POINT.

Nous avons vu que le Fils de Dieu, en ressuscitant, avait dessein de nous attirer à cette cité permanente, comme l'appelle saint Paul (*Hebr.*, XIII, 14), où il va prendre sa place, et où nous devons jouir avec lui d'une paix inaltérable : mais comme au milieu de l'agitation où nous sommes, nous avons peine à comprendre qu'il y ait pour nous quelque chose d'immuable, écoutez ce qu'il médite. O homme, tu ne veux pas croire, ou tu ne peux pas t'imaginer que je t'aie bâti dans le ciel une cité permanente, où tu seras éternellement heureux; et je m'en vais entreprendre un ouvrage sur la terre, qui te donnera une idée de ce que je puis et de ce que je te prépare : cet ouvrage, c'est son Eglise catholique. *Venite et videte opera Domini quæ posuit prodigia super terram* (*Ps.* XLV, 8) : O homme, viens voir les merveilles de la main de Dieu; et dans les prodiges qu'il fait sur la terre, juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel.

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Eglise durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection; mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre, il a commencé à former son Eglise par sa doctrine durant sa vie; il lui a donné la vie par sa mort, et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paraîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant qu'il a promis à ses apôtres, étant mortel, il l'envoie ressuscité et monté aux cieux; afin, pour ainsi parler, qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appliquons-

nous à regarder la structure de son Eglise.

Durant les jours de sa vie mortelle, il a choisi ses apôtres : il a dit à Pierre : Que sur cette pierre il bâtirait son Eglise, contre laquelle l'enfer serait toujours faible (*Matth.*, XVI, 18). Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés, et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plus tôt ressuscité, que nous le verrons commencer à élever l'édifice, mais toujours sur les mêmes fondements ; car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : Allez dire à ses disciples et à Pierre (*Marc.*, XVI, 7). Dieu commence à réveiller la foi des apôtres, et il réveille principalement Pierre, qui était le premier de tous ; Pierre qui, pour cette même raison, devait être le plus fort, et qui d'abord le plus infidèle, puisqu'il avait su renier son Maître, devait ensuite confirmer ses frères : Afin, comme dit l'Apôtre, que la force fût perfectionnée dans l'infirmité, et que la main de Jésus-Christ parût partout (II *Cor.*, XII, 9).

Tout s'avance dans le même ordre. Pierre et Jean courent au tombeau (*Joan.*, XX, 3 *et suiv.*) : Jean arrive le premier; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs : c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Eglise se forme, avec toute sa bienheureuse subordination, au sépulcre de Jésus-Christ ressuscité, et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur; Dieu les en tirant pas à pas, afin qu'une profonde réflexion sur tous leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avait pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paraisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que Jésus-Christ apparut à Pierre, et après aux onze (I *Cor.*, XV, 5). Saints apôtres, le temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection; et afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête; c'est lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : Vous êtes Christ, Fils de Dieu vivant (*Matth.*, XVI, 16), a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier-né d'entre les morts; et l'Eglise va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait Jésus-Christ un peu après? Pour donner la dernière forme à son Eglise, environné de ses apôtres qui ne se lassaient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous, m'aimez-vous, encore une fois m'aimez-vous plus que ceux-ci (*Joan.*, XXI, 15, 16, 17)? vous qui (1) êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier (2) en amour? Paissez mes agneaux, paissez mes brebis, paissez les petits, paissez les mères ; enfin avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Eglise : le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Eglise est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnaître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion ; et le mystère de l'unité par lequel l'Eglise est inébranlable, se consomme.

(1) Excellez en dignité.
(2) Excellez-vous

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage: il faut que cette Eglise ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité, de cette bouche immortelle, d'où le genre humain en suspens attendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres ; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle : Toute puissance, dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre ; il est temps de partir : allez, marchez à la conquête du monde ; prêchez l'Evangile à toute créature ; enseignez toutes les nations, et les baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (*Matth.*, XXVIII, 18, 19). Et quel en sera l'effet? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus Christ ressuscité : Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles (*Ibid.*, 20). Digne parole de l'Epoux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Eglise. Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère : moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : Vainqueur de l'enfer (1) et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre ; et l'Eglise que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Eglise : *Ecce ego vobiscum sum* (*Matth.*, XXVIII, 20). Si depuis ce temps, chrétiens, l'Eglise a cessé un seul moment; si elle a un seul moment ressenti la mort dont Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Eglise de Jésus-Christ unie à Pierre, n'ait pas conservé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Eglise, née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe, premièrement en Jésus-Christ qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres, environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans (2) ses commencements, attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès, dans la suite presque abandonnée par le déplorable relâchement de sa discipline : avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à

(1) Du tombeau.
(2) Sa naissance.

l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ; car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis : vous voyez que la doctrine de l'Evangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres; que Pierre toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de confirmer ses frères (*Luc.*, XXII, 32); et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il est toujours vivant dans son propre siége (*S. Leo. serm.* 2, c. 3, *t.* I, *p.* 105); que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont (1) senti leurs têtes superbes frappées par des anathèmes dont elle n'ont pu soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent tout à la fois tomber aux pieds de l'Eglise, et de Pierre qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Eglise ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Eglise d'Ephèse : *Movebo candelabrum de loco suo* (*Apoc.*, II, 5) : Je remuerai de sa place votre chandelier, je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place; afin que l'Eglise regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invisible réparant ses pertes : et, plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant, selon la parole de Jésus-Christ, des pierres mêmes et des peuples les plus infidèles, naître les enfants d'Abraham (*Matth.*, III, 9) : en sorte que dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre; vous verrez que par la vertu qui anime le corps de l'Eglise, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place; que le Nord en un autre temps, soulevé par les séditieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte, que transportée à d'autres climats, et passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes; et qu'enfin dans les pays même où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible, par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours; parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Eglise, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune, ni réelle, ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantait de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus était infidèle, le prince que Dieu nous suscite, tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfants de l'Eglise; comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite qu'en dignité; Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Eglise, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

O Eglise, les forces me manquent à raconter vos louanges : *Gloriosa dicta sunt de te, Civitas Dei* (*Psalm.* LXXXVI, 3). O vraiment Eglise de Dieu, sainte cité de l'Eternel et la mère de ses enfants, vraiment on a dit de vous des choses bien glorieuses; et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà, par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité qui soutient l'Eglise, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres? Allez, enseignez, baptisez; et moi je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous, à qui la chaire a été donnée; avec vous, à qui sont commis les saints sacrements; avec vous, qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Eglise doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront! O merveilleuse importance de ces charges redoutables! ô péril de ceux qui les exercent! ô péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Eglise avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets; c'est à vous que j'ai à parler, à vous, messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces (1) redoutables dignités.

Ah! messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'attachement inviolable que vous devez à l'Eglise, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et, si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut, ah! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de vo-

(1) Vu frapper.

(1) Terribles.

tre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Eglise, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un faible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Eglise, avant que de gouverner l'Eglise: car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit. Qu'ils soient éprouvés, et puis qu'ils servent (I *Tim.*, III, 10); et encore, C'est en servant bien dans les places inférieures, qu'on peut s'élever à un plus haut rang (*Ibid.*, 13) : et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses Apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions; et encore après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : Renfermez-vous, dit-il; ne sortez pas jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut (*Luc.*, XXIV, 49). Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les Conciles, après saint Paul (I *Tim.*, I, 18), espère-t-on commander; mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre de s'élever autrement que par les degrés? Ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les faiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience, et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devaient combattre à la tête, ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue avec peine sa faible machine, et que celui qui devait payer de sa personne, paie à peine de mine et de contenance! O malheur! ô désolation! ô ravage inévitable de tout le troupeau! car ignorez-vous cette juste mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont dans le précipice (*Matt.*, XV, 14)? Tous deux, tous deux tomberont; et non-seulement, dit saint Augustin, l'aveugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit (*De Scriptur. serm.* 46, c. 10, t. V, *pag.* 236). Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement, qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu (*Ezech.*, III, 20). Et pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Eglise, par l'hérésie de ces derniers siècles. Recherchez les causes de tous ces malheurs : il s'élèvera autour de vous du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : c'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes : leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser : leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai; car il fallait respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Eglise; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étaient les dépositaires.

O sainte Eglise gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu (1) n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Eglise éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a établie par toute la terre.

Mais nous, mes frères, voulons-nous mourir; et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un Chef immortel, et d'un corps, d'une Eglise qui ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Etrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Eglise, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre, ne leur font pas tout le mal qu'ils pourraient faire; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'aussi souvent confessés qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne. Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus (*Rom.*, VI, 9); et de là que conclut saint Paul? Ainsi vous devez penser que vous êtes morts au péché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur (*Ibid.*, 11) : et encore avec plus de force : Si, dit-il, nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous y vivre dorénavant? *Quomodo* (*Ibid.*, 2)? Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'Apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens! Nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui

(1) Ne verras.

fréquentent les sacrements, gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient, et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés; à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui, goûtant en lui-même une vengeance cachée, (1) triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt (2) précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par-là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : Mon Père et moi, nous viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre demeure (*Joan.*, XIV, 23); et encore : Le Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera (*Ibid.*, 17); et encore : Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui (*Ibid.*, VI, 57); une demeure réciproque. En un mot, l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : Vous avez le nom de vivant, et vous êtes mort (*Apoc.*, III, 1). Ne dites pas que ce n'est que fragilité; car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Evangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain : en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ, une vertu divine et surnaturelle : *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis* (*Ephes.*, I, 19, 20; *Coloss.*, II, 12). Et croire qu'on prenne toujours dans les Sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également faible; de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre; c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. (1) Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Eglise, et condamné manifestement dans toutes les Ecritures qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit, c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus, il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Evangile (*Luc.*, III, 8), c'est-à-dire, une conversion solide et durable (II *Cor.*, VII, 10), *Pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint : *Ludere de dominica communione* (*Concil. Eliberit. can.* 47; *Lab. t.* I, *p.* 975); que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi ; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous, malgré les sacrements tant de fois reçus; c'est un prodige inouï dans l'Evangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme? et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable, un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (*Luc.*, XIII, 6 *et suiv.*). Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles ? Ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de

(1) Se rit.

(2) Entièrement abîmée

(1) Je déteste.

vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire? de sorte que le fruit de vos pénitences, c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la (1) tranquillité dans le crime.

Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la faiblesse où je suis, (2) je me garderai bien d'approcher des saints sacrements. J'avais prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, où les hommes ne peuvent plus supporter la saine doctrine (II *Tim.*, IV, 3). Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements; il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner. Le beau reste de (3) christianisme! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu, et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée, que les morts qui seraient gisants dans les tombeaux entendraient la voix du Fils de l'homme, et sortiraient des ombres de la mort (*Joan.*, V, 25, 28). O vous, plus morts que les morts ; morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées, font horreur aux sens, squelettes décharnés, os desséchés, où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, Ecoutez la voix du Fils de l'homme : *Ossa arida, audite verbum Domini* (*Ezech.*, XXXVII, 4). Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements la même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ : *Secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis* (*Ephes.*, I, 19, 20; *Coloss.* II, 12)? par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts. Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez, non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse : ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour notre salut, qui doit nous sembler difficile; mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop longtemps. Ecoutez le conseil de saint Augustin ; il a (1) été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris* (*Enar. in ps.* CXXXVI, *n.* 21, *t.* IV, *p.* 1525) : Cessez, dit ce pécheur, si parfaitement converti, cessez de discourir avec vos passions et avec vos faiblesses : vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion. Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard; sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez, et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Evangile, ni un autre enfer, un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Eglise a fait ses derniers efforts dans cette Fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde; mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent, comme à un Antiochus : vous serez alarmés, et non convertis : votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau (2) court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi, il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* (*Hebr.*, VI, 9). Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfants de colère, et maintenant enfants d'adoption et de dilection éternelle; vous, pour qui toutes les

(1) Sécurité.
(2) Jamais je n'approcherai.
(3) Piété.

(1) Passé par cette épreuve
(2) Coule.

chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Eglise est en travail, et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies : pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères; nous vous conjurons pour Jésus-Christ, avec l'Apôtre, réconciliez-vous à Dieu : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo* (II *Cor.*, V, 20); et encore avec le Prophète : Convertissez-vous, et vivez (*Ezech.*, XVIII, 32); mais afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de la femme de Loth (*Luc.*, XVII, 32), et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du monument éternel que Dieu nous y donne, des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, Ils furent, dit l'Ecriture, si abominables, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que Dieu avait mis en fuite devant eux (III *Reg.*, XXI, 26). Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révérés des Israélites, et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux, et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage; et malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever, jusqu'à l'envie de combattre? Jamais le monde ne sera tout-à-fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré de cette sorte, et qu'à force de le vaincre, nous l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais, Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés; et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire.

Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix, ni trêve; puisque si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes, nous ne cessons, par de continuels combats, de mettre notre salut en péril : de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâche, le moindre retour, en un mot les moindres regards vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagements plus dangereux que jamais : il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, Sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul (*Ephes.*, VI, 11 *et suiv.*); la foi, la prière, le zèle, l'humilité, la ferveur : c'est par là qu'on peut assurer sa victoire parmi les infirmités et dans les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers, et supérieur même à la fortune, si la fortune était quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans honte, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter : vous-même, Sire, vous-même, vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes si nécessaire à conduire un Etat, si dangereuse à se conduire soi-même; voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous (1) défier. Qui peut tout, ne peut pas assez : qui peut tout, ordinairement tourne sa puissance contre lui-même; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop mal aisé de se refuser quelque chose : mais aussi c'est la grande gloire et la parfaite vertu de savoir, comme vous, se donner des bornes, et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, Sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous a fait assez voir que celui qui descend, c'est celui qui monte : celui qui est descendu, dit saint Paul, jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est celui qui est monté au plus haut des cieux (*Ephes.*, IV, 9, 10). Il faut donc descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu : qui descend ainsi, remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle; votre état ne manquera jamais : nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON POUR LE MÊME JOUR.

Nécessité des souffrances. Opposition que nous avons à la croix : en quoi consiste cette croix. Moyens qui doivent nous soutenir dans nos afflictions. Combien la patience et la soumission dans nos maux nous sont salutaires.

O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ

(1) Garder, que vous avez à combattre.

locuti sunt prophetæ! nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam?

O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit! ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (*Luc.*, XXIV, 25, 26)?

Cette vérité combien inculquée par l'Eglise dans ce saint temps. Cet évangile se lira demain : mardi, l'évangile selon saint Luc, où il est dit à la fin : *Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati* (*Luc.*, XXIV, 46) : c'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît; et le mercredi dans l'épître : *Deus autem quæ prænuntiavit per os omnium prophetarum, pati Christum suum, sic implevit* (*Act.*, III, 18) : mais Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes, que le Christ souffrirait la mort. Quoi donc, encore la passion! Oui la passion; mais comme chemin à la gloire. Trois vérités : 1° passer par la croix; 2° en quoi consiste cette croix; 3° les moyens.

La nécessité de passer par la croix. Jésus-Christ [dit] : *Si quis vult post me venire....., tollat crucem suam :* si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il porte sa croix : *Ad omnes;* il parlait à tous : *Quotidie* (*Luc.*, IX, 23); Qu'il la porte tous les jours. Et saint Paul parcourant les différentes villes où il avait prêché l'Evangile, confirmait les fidèles dans la foi en leur montrant que c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (*Act.*, XIV, 21). L'exemple de Jésus-Christ qui voulait par là : 1° expier le péché; 2° montrer son amour : nous de même.

Combien important, combien difficile d'entendre cette vérité. Les Apôtres [ne pouvaient] point entendre les souffrances de Jésus-Christ : il leur déclare qu'il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté des sénateurs, des princes des prêtres et des scribes, et mis à mort (*Luc.*, IX, 22). Voyez-en la suite : il disait aussi à tout le monde : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive : *Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (*Ibid.*, 23). Pierre se fait appeler Satan, parce qu'il ose le reprendre, en lui disant : Ah! Seigneur, cela ne vous arrivera point : *Absit, absit a te, Domine, non erit tibi hoc* (*Matt.*, XVI, 22, 23). Oui, son royaume : ordonnez, lui dit la mère des enfants de Zébédée, que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche : *Dic ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo* (*Matt.*, XX, 21). Mais lui leur répond : pouvez-vous boire le calice que je dois boire? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (*Ibid.*, 22)? Ouvrons donc les yeux à cette grande vérité : si l'on traite de la sorte le bois vert, comment le bois sec sera-t-il traité? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (*Luc.*, XXIII, 31).

Mais que devons-nous souffrir? Je pourrais vous dire, maladies, disgrâces, pauvreté, perte de biens, etc.; mais autre chose. *Abneget semetipsum* (*Luc.*, IX, 23) : qu'il renonce à soi-même. Croix inévitable, renoncer à soi-même; combattre ses mauvais désirs, son avarice, sa mollesse, sa paresse, sa lenteur, son inquiétude, son ambition, ses attachements, ses commerces; en un mot ses sens, ses plaisirs, son goût qui mène à d'autres goûts, ses inimitiés, son indocilité, son arrogance, ses vengeances, son immodestie, et cet amour des parures, sa vanité. Combat continuel : s'arracher [à soi-même et à tous les objets de ses passions par un effort] sanglant, [en se faisant à soi-même une dure] violence; parce que le royaume des cieux se prend par violence et que ce ne sont que les violents qui l'emportent. *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*Matt.*, XI, 12) : [supporter patiemment] les injures, [consentir à beaucoup souffrir avec Jésus-Christ, et à se voir rejeté comme lui s'il le faut par le monde entier] : *multa pati et reprobari a generatione hac* (*Luc.*, XVII, 25) : [réprimer] dans les maladies ces murmures [qui nous rendent coupables] d'ingratitude envers ceux qui nous soulagent; on se prend à eux de son mal.

Les moyens : l'exemple de Jésus-Christ; [consentir] avec lui au lieu de la vie tranquille et heureuse dont on pourrait jouir, à souffrir la croix, en méprisant la honte et l'ignominie : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* (*Heb.*, XII, 2) : [se consoler et se soutenir dans cette espérance, que] Dieu essuiera toutes les larmes des yeux de ceux qui auront ainsi souffert : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum* (*Apoc.*, VII, 17). Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue : mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde : *Mulier cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum* (*Joan.*, XVI, 21).

Deux tableaux : le juste souffrant, le méchant souffrant. Le juste souffrant : Job, Jérémie, Daniel, saint Etienne. Le méchant souffrant : ceux qui dans l'Apocalypse, au lieu de faire pénitence, blasphèment le nom de Dieu qui les frappe. Pourquoi [s'irrite-t-on] contre Dieu? On sent que tout vient de Dieu : on s'emporte contre lui. Il y a une espèce de religion dans le blasphème : on reconnaît que c'est Dieu [qui est auteur du châtiment dont on se plaint]. Mais en se révoltant contre sa justice [apportent-ils quelque] soulagement à leurs maux? Au contraire; ils se mordent la langue dans l'excès de leur douleur : *Commanducaverunt linguas suas præ dolore* (*Apoc.*, XVI, 10, 11) : leur rage, leur dépit augmentent leurs maux, les aiguisent, commencent leur enfer. Et les

autres, ils louent, ils bénissent, ils pardonnent. Les méchants s'emportent contre ceux qui les soulagent. Saint-Étienne [prie] pour ceux qui le font mourir. Ce malade impatient, pourquoi s'en prend-il à sa femme et à ses enfants? On ne veut pas avoir besoin, on ne veut pas dépendre : [tout cela vient] d'un fond d'orgueil. En toutes manières ceux qui souffrent mal, [mettent] un venin dans leur plaie : mais au contraire l'humilité, la patience, quel baume! quel merveilleux adoucissement! Quoi de plus doux que ce que dit Job? Mes amis se répandent en paroles contre moi; mais mes yeux fondent en larmes devant mon Dieu : *Verbosi amici mei; ad Deum stillat oculus meus* (*Job.*, XVI, 21). Oui, je verse des larmes, mais c'est devant vous, c'est pour vous : [ce sont des larmes] de confiance, de tendresse ; c'est vous que je veux fléchir, de qui je veux m'attirer la compassion : que me fait la pitié des hommes? Et cependant on veut être plaint : trop de faiblesse, amour-propre. Mais, ô mon Dieu! ma miséricorde (*Ps.* LVIII, 18)! Vous, Seigneur, ayez compassion de moi : *Tu autem, Domine, miserere mei, et resuscita me* (*Ps.* XL, 11).

Si vous vous adressez à lui, voici sa promesse : *Ego scio cogitationes quas cogito super vos* (*Jerem.*, XXIX, 11). Je sais les pensées que j'ai sur vous; vous ne les savez pas, mais je les sais. *Cogitationes pacis et non afflictionis, ut dem vobis finem* (*Ibid.*). Ce sont des pensées de paix et non d'affliction, pour vous accorder la fin de ces maux; et si ce n'est pas sitôt, *Et patientiam* (*Ibid.*), la patience : ce qui vaut mieux que la fin des maux ; parce que l'affliction produit la patience; la patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance, laquelle ne nous trompe pas (*Rom.*, V, 3, 4, 5) : parce que celui qui espère en Dieu, ne sera jamais confondu (II, 11) : mais éternellement rendu heureux avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

ABRÉGÉ

D'UN SERMON PRÊCHÉ A MEAUX LE JOUR DE PAQUES.

Joie du chrétien : les grâces reçues, les grâces promises; deux sujets de joie qu'il trouve en Jésus-Christ ressuscité. Éloignement qu'il doit avoir de la joie des sens pour participer aux joies célestes.

Gaudete in Domino semper : iterum dico, gaudete.
Réjouissez-vous sans cesse en Notre-Seigneur : je le dis encore une fois, réjouissez-vous (*Philip.*, IV, 4).

Quel nouveau commandement! peut-on commander de se réjouir? La joie veut naître de source, ni commandée, ni forcée : quand on possède le bien qu'on désire, [elle coule] d'elle-même avec abondance : quand il manque, on a beau dire, réjouissez-vous : eût-on itéré mille fois ce commandement, la joie ne vient pas. Et toutefois c'est un précepte de l'Apôtre : [il le répète] trois fois dans cette épître : Au reste, mes frères, réjouissez-vous en Notre-Seigneur (*Philip.*, III, 1); ici : Réjouissez-vous toujours (*Ibid.* IV, 4); et encore : Réjouissez-vous; aux Thessaloniciens : Réjouissez-vous toujours (I *Thess.*, V, 16). Et de peur que vous ne croyiez que ce soit un précepte apostolique, Notre-Seigneur a dit avant l'Apôtre : *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (*Matt.*, V, 12). Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux : et il le répète souvent ; et c'est le commandement de Jésus-Christ ressuscité. Tout est en joie dans l'Église. Je vous ai prêché la conponction, qui est le sentiment qu'inspire Jésus-Christ crucifié ; aujourd'hui [je vous prêcherai] la joie que Jésus-Christ ressuscité [doit produire dans nos cœurs]. Il ne faut pas toujours reprendre les vices, enseigner la perfection et les vertus : [il est bon de proposer quelquefois une] matière haute qui passe les sens : *Quæ exsuperat omnem sensum* (*Philip.*, IV, 7). C'est pourquoi je veux tâcher de vous donner un peu de ce goût céleste, par la grâce du Saint-Esprit et l'intercession de la sainte Vierge.

Celui qui nous commande de nous réjouir, nous commande d'aimer; mais celui qui nous commande de nous réjouir toujours, nous commande d'aimer un objet toujours heureux, et d'aimer un objet toujours présent. [Et rien de plus raisonnable]; car, hélas! peut-on être en joie, [si on ne possède un objet toujours heureux pour nous procurer une solide félicité, toujours présent pour s'unir à nous]? Cet objet, c'est Jésus-Christ ressuscité; toujours heureux, il ne meurt plus; toujours présent, il (1) demeure en nous par la foi. Mais celui qui commande deux fois de se réjouir, semble avoir vu en Jésus-Christ deux sujets de joie pour ceux qui l'aiment; les grâces déjà reçues par Jésus-Christ ressuscité; les grâces assurées et promises par sa résurrection; les grâces de la vie présente, et celles qu'on espère dans la vie future; deux points.

PREMIER POINT.

La joie, dans son origine, devait être avec la sainteté. Dieu est une nature bienheureuse; mais il est bienheureux, parce qu'il est saint; là donc est la source de la joie; ou plutôt n'appelons pas joie. Joie, transport, ravissement vient de dehors; à Dieu point; disons qu'il est bienheureux; mais afin que nous le fussions, il nous a envoyé la joie comme l'acte le plus parfait d'un amour heureux et jouissant. Dans les anges, (joie toute spirituelle); ils ne sont pas demeurés dans la vérité; la joie les a quittés. Dans le paradis terrestre, objets agréables; la joie avec l'innocence. Pourquoi donc nous demeure-t-il des joies sensibles? Recourez à l'origine; elles étaient avec l'innocence; Dieu nous les laisse pourtant, afin que nous entendions que ce ne sont pas les meilleures; comme peine; car il est juste, ô Seigneur, que toute âme déréglée soit punie par son propre déréglement; [celle] qui se réjouit hors de vous, [est] punie, déçue, tourmentée par sa propre joie : quand elle s'engage dans le péché, dé-

(1) Habite.

ception; quand elle échappe, tourment par le souvenir.

Jésus-Christ ressuscité ramène les vraies joies; mais il les joint avec l'innocence, avec la rémission des péchés : *Resurrexit propter justificationem nostram* (*Rom.*, IV, 25). Il est ressuscité pour notre justification. *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra; adhuc enim estis in peccatis vestris* (*I Cor.*, XV, 17). Que si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est donc vaine; vous êtes encore engagés dans vos péchés. S'il n'est pas ressuscité, Dieu n'a pas agréé son sacrifice, il l'a laissé dans le tombeau mort comme les autres; mort comme les autres pécheurs, et non pas comme Sauveur, et non pas comme libre entre les morts (*Psal.* LXXXVII, 4). Goûtons donc la joie de la rémission des péchés. *Benedic, anima mea, Domino* (*Ps.* CII, 1). Mon âme, bénis le Seigneur. Le passage d'Isaïe : *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu : formavi te: servus meus es tu, Israel, ne obliviscaris mei* (*Is.*, XLIV, 21). Souvenez-vous de ceci, Jacob, et vous Israël, qui êtes mon serviteur; je vous ai créé; Israël, vous êtes mon serviteur, ne m'oubliez point. *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (*Ibid.*, 22). J'ai effacé vos iniquités comme une nuée qui passe, et vos péchés, comme un nuage; revenez à moi, parce que je vous ai racheté. *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate, extrema terræ, resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus; quoniam redemit Dominus Jacob et Israel gloriabitur* (*Ibid.*, 23). Cieux, faites éclater vos cantiques, parce que le Seigneur a fait miséricorde; soyez dans un tressaillement de joie, profondeurs de la terre; montagnes, faites retentir des sons d'allégresse; forêts avec tous vos arbres, faites entendre des accords harmonieux; parce que le Seigneur a racheté Jacob, et qu'il fera éclater sa gloire dans Israël. *Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras; et ipse salvabit nos propter misericordiam suam* (*Tob.*, XIII, 5). C'est lui qui nous a châtiés, à cause de nos iniquités; et c'est lui qui nous sauvera, pour signaler sa miséricorde. Comme un criminel qui n'attend dans un cachot [que la mort], toutes les fois qu'il entend remuer la porte terrible et gémir les gonds redoublés, croit sa dernière heure [arrivée]; on lui annonce sa grâce, [il éclate en transports de joie et de reconnaissance] : *Jubilate montes, laudationem.* Et vous qui [n'êtes] pas encore [justifiés], venez entendre : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (*Luc.*, VII, 47). Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Épanchez vos pleurs, vos parfums, etc.

Mais de là une autre joie; le royaume futur; Jésus-Christ ressuscité nous l'assure; [il est un] gage de notre résurrection : *Et nos resurgemus.*

SECOND POINT

La cérémonie de ce matin (1) : le sacré pontife baise l'Evangile; aux deux côtés, [il adresse ces paroles] : *Resurrexit Dominus;* Le Seigneur est ressuscité; lui, [reçoit ces paroles] de l'Evangile; eux, des apôtres : *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis* (*I Cor.*, XI, 23). Car c'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné. La parole passe de bouche en bouche : *Resurrexit Dominus.* Le Seigneur est ressuscité; c'est la prédication par là venue jusqu'à nous, et qui ira jusqu'à la fin des siècles. Mais qu'ajoute-t-on? *Credo;* je le crois, et celui qui dit; je le crois, dit à l'autre : *Resurrexit Dominus.* Le Seigneur est ressuscité; par ces deux mots, par celui de la prédication et celui de la foi, [la vérité est parvenue jusqu'à nous]. Mais que veut dire ce *Credo?* Si Jésus-Christ est ressuscité : *Et nos resurgemus;* Nous ressusciterons aussi. Jésus-Christ est ressuscité, mais tout entier; de là la joie. Car que craindre? Quoi, pauvre, [ta misère t'effraie, et on te destine] un royaume! *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (*Luc.*, XII, 32). Il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Ne vous réjouissez donc pas de ce que [vous êtes ici-bas riches, puissants, heureux]; mais de ce que Jésus-Christ est ressuscité, et nous tous en lui, pour aller régner avec lui.

Mais pour goûter cette joie céleste, fuyez ces joies qui nous sont laissées pour notre supplice. *Gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (*Eccles.*, II, 2)? J'ai dit à la joie : Pourquoi te trompes-tu si vainement? Cette joie qui commence à naître, [te captive]; tu n'es plus maîtresse de tes désirs, tu ne possèdes plus ta volonté; crains cette joie. Je te vois verser un torrent de pleurs; tu n'oses lever la tête; ah! si tu avais connu la séduction de la joie! *Quid frustra deciperis?* Et toi, qui as tendu à ton ennemi d'imperceptibles lacets, [des] piéges invisibles, tu as dit : qui nous verra? Il est tombé à tes pieds; [vain] triomphe du cœur : *Frustra deciperis.* Tu effleures la peau à ton ennemi; tu te plonges, à toi le poignard dans le sein. Défiez-vous donc de la joie qui vient des sens; car il en est comme de ces villes qu'on prend dans une fête. On feint une paix, joie partout; tout d'un coup le feu, l'épée, le carnage; on commence à dire : malheureuse joie! il n'est plus temps; il faut périr. Il fallait avoir connu auparavant, que le ris est une erreur; et dire à la joie : tu t'es vainement trompée. Quand donc une joie soudaine et trop vive [s'empare du cœur], la vapeur monte à la tête, on s'enivre; c'est l'ennemi qui veut te perdre.

La vie humaine semblable à un chemin; dans l'issue est un précipice affreux; on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je vou-

(1) Dans l'église de Meaux, l'évêque, après les matines du jour de Pâques, ou le célébrant en son absence, s'avance avec les chanoines vers l'autel : après l'avoir baisé, il salue premièrement le chantre et ensuite le sous-chantre, en leur disant : *Surrexit Dominus.* Le Seigneur est ressuscité : chacun des deux lui répond : *Credo.* Je le crois : et aussitôt ils saluent de la même manière ceux qui les suivent immédiatement, qui leur répondent aussi : *Credo* : et ainsi successivement l'un à l'autre ils s'adressent les mêmes paroles, et se font la même réponse.

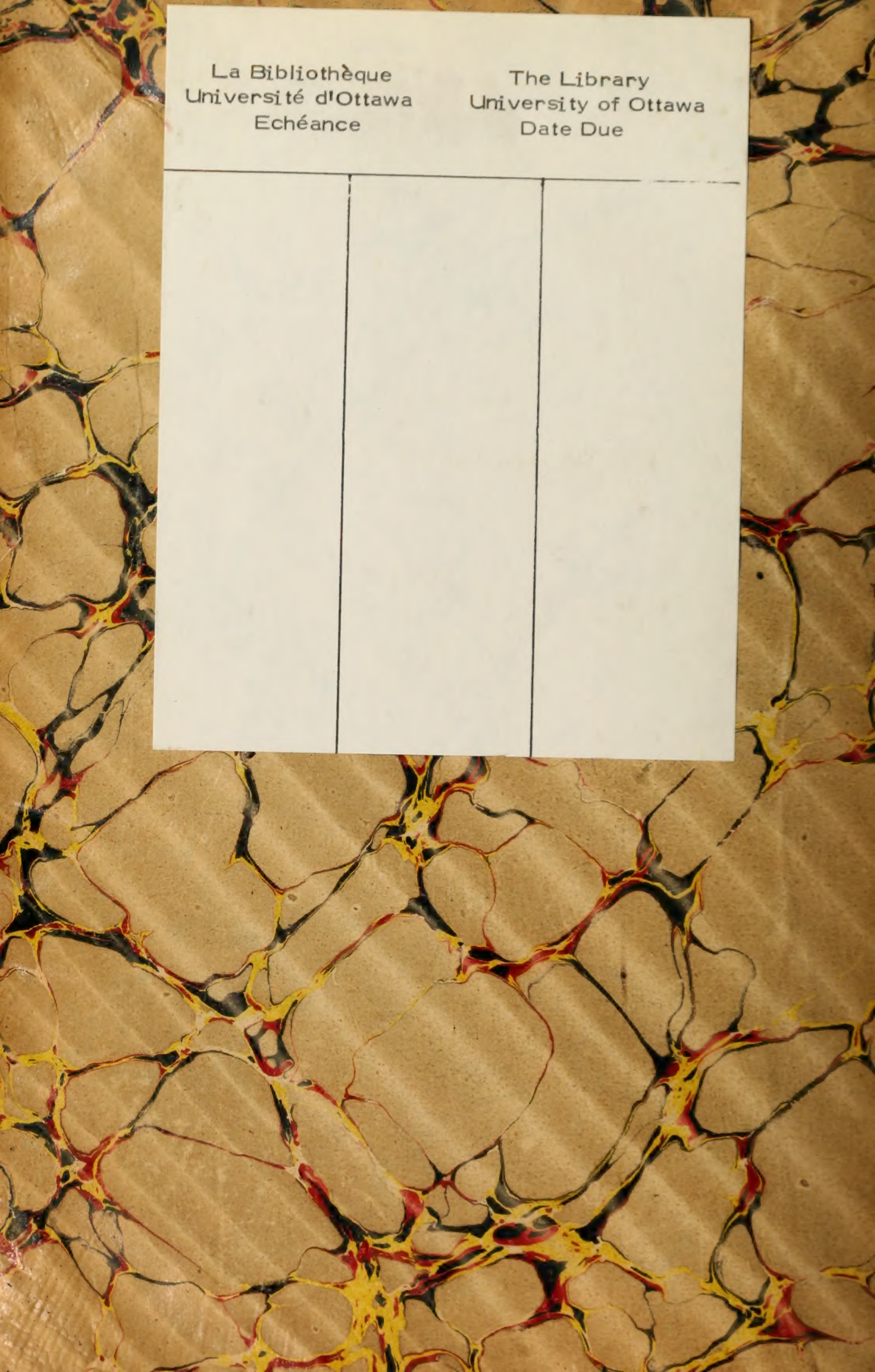
drais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines [nous fatiguent et nous inquiètent dans la route]; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non; il faut marcher, il faut courir, [telle est la] rapidité des années. On se console pourtant; parce que de temps en temps [on rencontre] des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console; parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant; enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface; l'ombre de la mort [se présente], on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux [s'égarent]; il faut marcher. [On voudrait retourner] en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

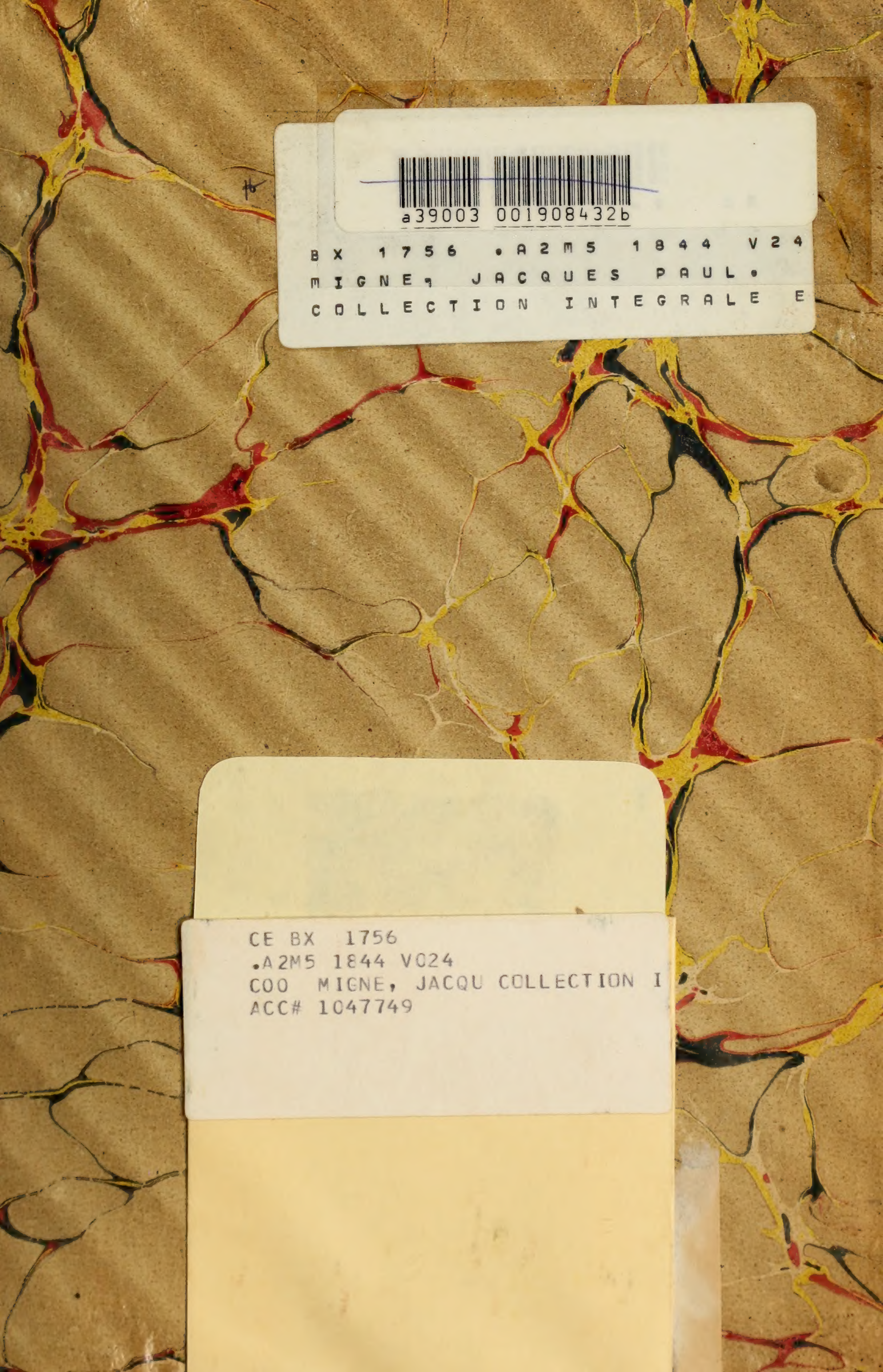
Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés et se finit elle-même. Non, non; dans ces gouffres, des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin; quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle [demeure ferme]; Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, [le soutient]; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, il est heureux; [il possède] la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te* (*Tob.*, XIII, 18). O Jérusalem, heureux sont tous ceux qui t'aiment, qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem* (*Ibid.*, 20). Je serai heureux, s'il reste des hommes de ma race, pour voir la lumière et la splendeur de Jérusalem; combien plus de la céleste Jérusalem! [Telle est la] joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent, et qui donnera la joie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 001908432b
BX 1756 .A2M5 1844 V24
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V024
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047749

